



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

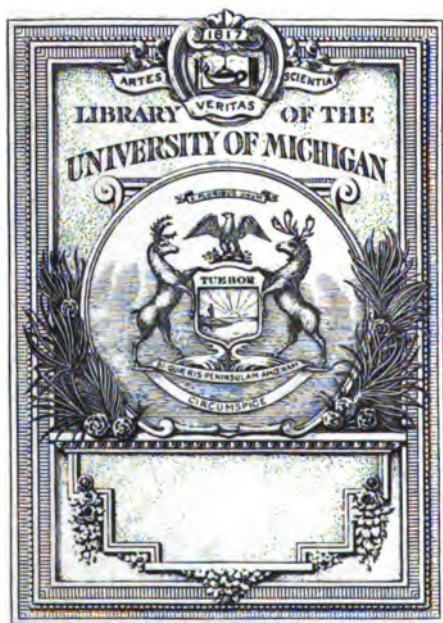
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BIBLIOTHÈQUE
SACRÉE.

XV.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale; la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélat; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME QUINZIÈME.



A PARIS,

CHEZ BOISTE FILS AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SORBONNE, N° 12.

M DCCC XXIV.

BX
841
,R53
1822

v. 15 - 16

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

LAURENT DE LA RÉSURRECTION (le frère), convers de l'Ordre des Carmes déchaussés, s'appelaient dans le siècle *Nicolas-Herman*, et était d'*Hérimenil*, proche Luneville. Il embrassa d'abord la profession des armes; mais étant venu à Paris, il entra chez les carmes déchaussés en qualité de frère convers, et y fit profession en 1642. Il s'y distingua tellement par son humilité, sa pénitence, et ses lumières extraordinaires dans les voies intérieures, qu'il devint un sujet d'admiration et d'édification pour tous ceux qui le voyaient ou qui le consultaient. Il mourut à Paris le 12 février 1691, étant âgé d'environ quatre-vingts ans. Ses ouvrages de piété dont on a déjà parlé au mot *Herman*, ont été réimprimés avec quelques autres en 1699, à Cologne. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr. Moréri*, édit. de 1759.)

15.

LAURENT (Saint-), abbaye de chanoine réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin dans le Nivernois, au diocèse d'Auxerre, fondée l'an 700.

LAURENTIN (saint), martyr, oncle de saint Célerin, lecteur de l'église de Carthage, et confesseur de Jésus-Christ au milieu du troisième siècle, avait servi dans les armées de l'Empire. Il souffrit le martyre avant que son neveu saint Célerin confessât la foi, sous l'empereur Dèce. (Baillet, t. 1, 3 février.)

LAURET (Jérôme), de Certera en Catalogne, moine de Montserrat, et abbé de Saint-Félix de Guixol, dans le seizième siècle, a laissé : *Forêts d'allégories de l'Écriture-Sainte*, à Venise en 1675, et à Paris en 1583. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, col. 1167.)

LAURET (Matthieu), bénédictin espagnol qui avait de-

1

meuré au mont Cassin, fit imprimer à Naples en 1616 une nouvelle édition de la chronique de ce monastère. Il a ajouté à la fin de cette chronique une dispute contre Baronius et Gallon, touchant le monachisme de saint Grégoire le Grand sous la règle de Saint-Benoît. Il a mis à la tête de son ouvrage une épître dédicatoire au pape Paul v, et une préface qui mérite d'être lue. Il se plaint fort dans cette préface du procédé d'un religieux Célestin, nommé Jean Dubosc, ou du Bois, lequel dans un livre imprimé à Lyon en 1605 sous le titre de *Floriacensis vetus bibliotheca benedictina*, in-8°, traite cruellement les moines du Mont-Cassin, les accusant de fausseté, de mensonge et d'imposture, comme si tout ce qui est dans la chronique du Mont-Cassin touchant le corps de saint Benoît, était faux et forgé à plaisir. En effet, dans l'endroit indiqué par Lauret, Dubosc déclare en termes formels, que les nouveaux moines du Mont-Cassin ont forgé une chronique de leur monastère sous le nom de Léon d'Ostie, qu'il ne reconnaît pas pour être de lui s'il revenait au monde : *Neotericos Cassinenses Leoni Ostiensi partum supposuisse, cujus, si redi-vivus esset, se minimè patrem inscriberet*. Lauret, pour réfuter une injure si atroce qu'on faisait à ceux du Mont-Cassin, témoigne qu'il a lu exprès avec soin la chronique du Mont-Cassin imprimée à Venise en 1513,

et qu'il l'a conférée avec un manuscrit très-ancien qui est dans les archives de sa maison, et qu'il avait trouvé que l'édition de Venise était remplie d'une infinité de fautes et fort différente du manuscrit. Mais, ajoute-t-il, c'est une chose fort indigne, de faire passer cette chronique pour une pièce supposée, sous prétexte des fautes qui sont dans l'imprimé, et de noircir la réputation des moines du Mont-Cassin, comme s'ils étaient des faussaires. Il s'agit de savoir si le corps de saint Benoît est au Mont-Cassin, ou au monastère de Fleuri en France. Les moines du Mont-Cassin produisent en leur faveur plusieurs bulles des papes qu'ils prétendent être vraies. Ceux de Fleuri, dont Dubosc a pris le parti, en produisent aussi qui, selon eux, ont toutes les marques de vérité. Lauret fait tout ce qu'il peut pour montrer que les bulles qui ont été produites par les siens, ne sont point fausses, ni supposées; et pour cela il renvoie à un ouvrage qu'il a composé exprès sur ce sujet, et qui a été imprimé à Naples en 1607 sous ce titre : *De existentia corporis sancti Benedicti apud Cassinum*, où il réfute d'une même main Baronius, Gallon et Dubosc, qui se sont inscrits en faux contre plusieurs bulles des papes, comme si elles avaient été forgées par les moines du Mont-Cassin. En général, Lauret donne de belles règles pour distinguer les véritables bulles de

papes d'avec les fausses; mais il étend souvent trop ces règles, lorsqu'il vient à les appliquer. Les deux moines Lauret et Dubosc produisent chacun pour leur parti des bulles d'un même pape. Le premier produit une bulle d'Alexandre II, de laquelle on prouve que le corps de saint Benoît est au Mont-Cassin. Dubosc en apporte une de son côté du même pape, laquelle fait connaître que le corps de saint Benoît est dans le monastère de Fleuri; et si l'on en croit ces deux moines, les bulles sont entières et sans aucun défaut: ce sont des pièces originales, ainsi que plusieurs autres, dont les uns disent que le corps de saint Benoît est au Mont-Cassin, et les autres assurent qu'il est à Fleuri. On dira peut-être que ces bulles ont été supposées par les moines de ces deux monastères, ou que les uns ou les autres n'ont pas dit la vérité. Mais il est possible que les bulles opposées soient véritablement des papes, aux noms desquels elles ont été expédiées sur l'exposé des moines, et que les moines aient cru exposer vrai, en représentant qu'ils avaient chez eux le corps de leur père saint Benoît. Tous les jours les papes accordent des bulles sur de simples exposés, en supposant que les suppliques sont vraies, *si preces*, disent-ils, *veritate nitantur*.

Lauret, dans un avertissement qu'il a mis à la fin du quatrième livre de la chronique du

Mont-Cassin qu'il a publiée, dit que dans les éditions précédentes, l'on a ajouté à la fin de ce quatrième livre quelques actes en forme de dispute entre les cardinaux de Rome et Pierre diacre du Mont-Cassin, en présence de l'empereur Lothaire. Il rapporte ensuite le jugement que le cardinal Baronius fait de cette dispute, qu'il montre évidemment être fausse et avoir été fabriquée par un imposteur qui n'a pas été assez habile pour couvrir ses mensonges. Lauret avoue que Baronius a bien démontré les erreurs grossières dont ces actes sont remplis, et il enchérit même sur les raisons de ce cardinal, (Richard Simont, *Lettres choisies*, t. 3, p. 78 et suiv.)

LAURETTE ou LORETTE, chevalier de Notre-Dame de Laurette ou des Lauretans participants. *Ordo sanctæ Mariæ lauretanæ, Equites Lauretani*. C'est un Ordre de chevalerie institué l'an 1586 par le pape Sixte V lorsqu'il érigea l'église de Notre-Dame de Lorette en évêché. Il donna aux chevaliers, pour marque de leur Ordre, une médaille d'or, sur laquelle il y avait d'un côté l'image de Notre-Dame de Lorette, et de l'autre les armes de ce pontife. Il leur accorda plusieurs privilèges, tels que ceux d'avoir des pensions sur des bénéfices jusqu'à la somme de deux cents écus d'or, quoiqu'ils fussent mariés; d'être exempts de tout impôt, d'être commensaux du pape, etc.

Ces chevaliers dont le nombre fut fixé à deux cents, devaient faire la guerre aux corsaires qui infestaient les côtes de la Marche d'Ancône, donner la chasse aux voleurs de la Romagne, et garder la ville de Lorette. Cet Ordre a été supprimé, et quoiqu'il y ait encore à Rome des chevaliers Lauretans, ce ne sont que des officiers de la chancellerie. (Le père Héliot, t. 8, p. 367.)

LAURIA (François-Laurent Brancati de), habile théologien, cordelier, et célèbre cardinal, était de Lauria, ville du royaume de Naples. Il mourut à Rome le 30 novembre 1693, à quatre-vingt-deux ans, et laissa plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est un Traité latin de la prédestination, de la réprobation et des grâces actuelles, imprimé à Rome, in-4°, en 1687 ou 1688, et à Rouen en 1705. L'auteur déclare dès sa préface, qu'il n'a point d'autres sentiment que ceux de saint Augustin dont il dit que la doctrine a été adoptée par les papes, par les conciles, par les saints Pères, par les anciens théologiens et les plus fameuses universités. Il dit ensuite que la prédestination à la gloire suppose la prévision du péché originel, mais non pas celle de nos mérites particuliers; que la réprobation, soit positive, soit négative, suppose aussi la prévision du péché, au moins originel; qu'il est de foi que la grâce actuelle est nécessaire à toutes les actions de piété; que dans l'état d'in-

nocence, la grâce était soumise au libre arbitre; qu'il y a des grâces intérieures auxquelles on résiste, que l'école appelle suffisantes, et que Dieu donne à tous les hommes, tant infidèles, que fidèles. On a encore du savant cardinal de Lauria : 1°. *Index alphabeticus rerum et locorum omnium memorabilium ad annales cardinalis Baronii*; in-4°. 2°. Huit volumes in-fol. de Commentaires sur les quatre livres des sentences de Scot. 3°. *Epitome canonum, conciliorum generalium, et provincialium, epistolarum decretalium, et constitutionum pontificum usque ad Alexandri VII annum quartum*, à Rome 1659, à Venise 1673, et à Cologne 1685. 4°. Huit opuscules *De oratione christiana, ejusque speciebus in tyronum orantium gratiam*, à Rome 1685, in-4°. 5°. *Vita armonicè composita juxta quatuor Evangelista*. 6°. *Compendium Nicolai de Lyra*. 7°. Un volume in-folio qui contient les huit dissertations suivantes : *De privilegiis quibus gaudent cardinales in propriis capellis. De optione sex episcoporum S. R. E. cardinalium. De pactionibus cardinalium, quæ vocantur conclavis capitula. De sacro viatico in extremo vitæ periculo certantibus exhibendo. De potu chocolatis. De regulis sanctorum Patrum. De benedictione diaconali. De altarium consecratione*. 8°. *Devota laudis ad sanctissimam Trinitatem oratio*, à Rome 1695, in-12. Les ouvrages suivans sont

restés manuscrits : *De jurisdictione santi-officii*, 3 tomes. *Vota pertinentia ad sanctum-officium*, 8 tomes. *Theologia scholastica*, 4 tomes. *Concordantia Evangeliorum. De examine Episcoporum varia*. (Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle, part. 1. Journal des Savans, 1695 et 1705. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, tom. 2, p. 271.)

LAURIAC en Anjou. L'an 843, on y tint un concile où l'on fit quatre canons.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob de), né à Paris le 31 juillet 1659, fut reçu avocat le 6 mars 1679. Il apprit les langues savantes et la critique; mais il s'appliqua particulièrement à la jurisprudence dont il approfondit toutes les parties, et surtout au droit français, qui fut toujours l'objet principal de ses études. On le regardait avec raison, comme un homme qui avait amassé un trésor immense de connaissances rares, utiles et singulières. Il mourut à Paris le 9 janvier 1728, âgé de soixante-huit ans cinq mois et dix jours. Ses ouvrages sont : 1°. un Traité de l'origine du droit d'amortissement, à Paris 1692, in-12. L'auteur y traite aussi du droit des francs-fiefs. 2°. Textes des coutumes de la prévôté et vicomté de Paris, avec des notes nouvelles pour faire connaître le sens et l'esprit de chaque article, à Paris en 1698, in-12. On trouve à la fi

les anciennes constitutions du Châtelet de Paris. 3°. Dissertation sur le tenement des cinq ans, où l'on fait voir que cette prescription ne doit plus être pratiquée dans l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Loudunois, et que les inféodations et les ensaisinemens des rentes doivent être abolis dans les coutumes de Senlis, de Valois et de Clermont, à Paris en 1698, in-12. 4°. Traité de M. Duplessis, ancien avocat au parlement, sur la coutume de Paris, donné au public sur le manuscrit de l'auteur, avec des notes pour servir de preuves, et les dissertations de MM. Berroyer et de Laurière, à Paris, in-fol. en 1699, réimprimés en 1702, 1709 et 1726. 5°. Bibliothèque des coutumes, contenant la préface d'un nouveau coutumier général, une liste historique des coutumiers généraux, et une liste alphabétique des textes et commentaires des coutumes, usances, statuts, fors, chartes, styles, lois de police, etc., avec des observations historiques; le texte des anciennes et des nouvelles coutumes du Bourbonnais, avec des apostilles sur ces dernières de M. Charles du Moulin; son commentaire posthume, et quatre dissertations du même omises dans le recueil de ses ouvrages, par MM. Berroyer et de Laurière, à Paris, in-4°, en 1699. Ce recueil n'est proprement que le plan d'un ouvrage immense qu'ils n'ont point exécuté. On y trouve une disser-

tation profonde sur l'origine du droit français, à laquelle M. Leger, avocat au parlement, eut beaucoup de part, et la vie et l'éloge en latin de Gabriel-Michel de la Rochemaillet, doyen des avocats du parlement de Paris, auteur très-laborieux, et connu principalement par la douzième édition du Coutumier général qu'il donna en 1614. Cette vie avait été composée par M. Mesnard de Tours. 6°. Glossaire du droit français, contenant l'explication des mots difficiles qui se trouvent dans les ordonnances de nos rois, dans les coutumes du royaume, etc., donné ci-devant par M. François Ragueau..... revu, corrigé et augmenté de mots et de notes, mis en meilleur ordre par M. de Laurière, etc., in-4°, à Paris en 1704. 7°. Instituts coutumiers de M. de Loysel, avec des notes, etc.; nouvelle édition, à Paris en 1710, 2 volumes, in-12. 8°. Traité des institutions et substitutions contractuelles, à Paris en 1714, 2 volumes in-12. 9°. M. de Laurière avait préparé encore avec de Ferrière, la nouvelle édition donnée en 1730, in-folio, à Paris, du Recueil d'édits et d'ordonnances royaux sur le fait de la justice, et compilé par Néron et Girard. 10°. Table chronologique des ordonnances faites par les rois de France de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'en 1400, à Paris, in-4°, 1706. Cette table est le fruit du travail de MM. Berroyer, de Laurière et Lo-

ger. 11°. Le premier vol. in-fol, des ordonnances des rois de la troisième race depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois exclusivement : ce volume où l'on voit, avec bien des notes, une profonde érudition, parut en 1723. Le second volume était achevé lorsque M. de Laurière mourut : il a été imprimé après sa mort en 1729, par les soins de M. Denis-François Secousse, avocat au parlement, et de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, qui a été choisi pour continuer ce vaste Recueil, et qui a ajouté à ce second volume deux suppléments des tables, et l'éloge de M. de Laurière, qui est écrit avec autant d'élégance que de jugement. (Journal des Savans, 1693, 1698, 1703, 1705, 1706, 1716, 1724, 1725 et 1730. M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

LAUSANE, ville de Suisse, située sous le cantonnement de Berne, vers le lac de Genève dont elle n'est pas fort éloignée. Elle était anciennement libre et impériale, et le siège d'un ancien évêché suffragant de l'archevêque de Besançon. Les premiers évêques se nommèrent : *Prælati ecclesiæ aventicæ*. Avenche était une ancienne ville capitale du pays des Élyriens ou Suisses. Ils étaient les premiers dans l'ordre des suffragans de l'archevêque de Besançon, ayant droit de le sacrer, et même plusieurs d'entre eux ont obtenu et porté le *pallium*. Ils étaient aussi princes du saint-empire, et élus

par le chapitre; mais dans les derniers temps les ducs de Savoie avaient acquis le droit de nommer à cet évêché.

Les évêques faisaient autrefois leur demeure dans le château de Lausanne, qui était fort élevé et fortifié à l'antique. L'église cathédrale dédiée à la sainte Vierge, est très-magnifique. Elle fut achevée dans le treizième siècle, et il y a deux belles tours fort élevées.

Calvin ayant établi sa nouvelle doctrine à Genève et dans tous les pays des environs, ceux de Lausanne chassèrent, en 1538, leur évêque Sébastien de Mont-Faucon. Il fut obligé de se retirer à Fribourg, ville située à sept lieues ou environ de Berne et de Lausanne, capitale d'un des sept cantons catholiques. Ses successeurs y ont fait leur résidence depuis ce temps-là, ayant tenu pour leur cathédrale l'église de Saint-Nicolas, qui est fort belle.

Cette ville, autrefois soumise à Berne, est actuellement chef-lieu du canton de Vaud; il y a une université fondée en 1537, et depuis 1711 on y a fait fleurir les écoles du droit.

Du temps des catholiques, il y avait à Lausanne, outre la cathédrale, une église collégiale dédiée à saint Maire, cinquième évêque de ce siège, cinq paroisses, et les couvens des dominicains et des récollets. Mais toutes ces églises ont changé de face depuis la réforme, et les revenus servent à l'entretien des minis-

tres et des professeurs, de même que ceux de trois couvens qui ont été démolis aux environs de Lausanne; savoir, Saint-Sulpice, Montheron et Bellevaux.

Il ne faut pas oublier qu'on a tenu à Lausanne un concile. Les Pères de celui de Bâle ayant quitté cette ville en 1449, allèrent tenir leurs séances à Lausanne, où ils en tinrent cinq; et l'Antipape Félix v résigna la dignité papale, et la céda au pape Nicolas v, et par-là finit le schisme.

Évêques de Lausanne.

1. Saint-Beat, Anglais, apôtre de la Suisse. Il y fut envoyé, dit-on, par l'apôtre saint Pierre, pour annoncer la foi de Jésus-Christ.
2. S. Prottaire, Vénitien, siégea trente ans, et mourut en 500. On fait sa fête le 6 novembre.
3. S. Chilmégisile, en 521.
4. Superius, en 535.
5. S. Marius, siégeait en 585, et transféra le siège d'Avenche à Lausanne.
6. Mancrius.
7. Egilolphe.
8. Arricus ou Erius, en 650.
9. S. Uldaric, comte d'Andegs, frère d'Hildegarde, troisième femme de l'empereur Charlemagne, en 780.
10. Frédéric, en 815.
11. Paschal, en 817.
12. David, assassiné en 850.
13. Hartman, mort en 878.
14. Jérôme, mort vers 881.
15. Boson, mort vers 915.
16. Libon, vers l'an 920.

17. Beron, mort vers l'an 947.
18. Magnierius, mort vers l'an 968.
19. Eginolphe, mort vers 984.
20. Henri, mort vers 1019.
21. Hugues de Bourgogne, fils de Raoul, roi de Bourgogne, mort en 1037.
22. Henri, en 1044.
23. Brocard de Ollungen, partisan de l'empereur Henri IV, excommunié et déposé en 1075 par Grégoire VII. Il fut tué en 1089, au siège de Gleychen en Thuringe.
24. Lambert de Graneson, intrus par l'antipape Clément III ou Guibert. Il renonça à l'évêché après en avoir dissipé les biens.
25. Conon de Hasenbourg, frère de Burcard, évêque de Bâle en 1103.
26. Gérard de Faulcignie, mort en 1137.
27. Guy de Martiniac, déposé en 1145 pour sa mauvaise conduite.
28. S. Amédée, moine de Clairvaux du temps de saint Bernard, puis abbé de Haute-combe et évêque de Lausanne. Il fut aussi chancelier de l'empereur Frédéric I^{er}, tuteur du jeune Humbert, comte de Savoie, et il mourut en 1159, le 27 septembre, jour auquel on fait sa fête.
29. Landric de Durnac, doyen de la métropole de Saint-Jean à Besançon, mort en 1174.
30. Roger, natif de Pise, résigna en 1211.

31. Berthaud de Neuchâtel, trésorier de la cathédrale, mort en 1218.
32. Gérard de Rougemont, doyen de la métropole, élu en 1220, transféré à Besançon peu de temps après.
33. Guillaume d'Escablens, trésorier de la cathédrale, mort en 1223.
34. Saint Boniface, natif de Bruxelles, docteur en Théologie de la faculté de Paris, et grand-écolâtre de Boulogne, nommé par le pape Grégoire VI, à cause de la discorde des chanoines, abdiqua 1238, huit ans après.
35. Jean de Cossonai, chantre de la cathédrale, eut pour compétiteur Philippe, comte de Savoie, primicier de Metz; mais Jean fut confirmé par le pape, et mourut vers 1268.
36. Guillaume de Champrent, mort vers 1298.
37. Gérard de Wippens, en 1307.
38. Otthon de Champrent, en 1312.
39. Pierre Doron, en 1317.
40. Jean, en 1325.
41. Guy de Prengen, en 1330.
42. Jean de Roussillon, mort en 1341.
43. Godefroy, en 1345.
44. François, transféré à Saint-Jean de Maurienne en 1354.
45. Amedée de Savoie, chanoine de Lyon et d'Orléans, puis évêque de Saint-Jean de Maurienne, permuta en 1354, pour l'évêché de Lausanne.
46. Conrard, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1381.

47. Jean, Allemand, du même Ordre, en 1398.

48. Guillaume de Montenay, assassiné en 1405, par son valet-de-chambre.

49. Antoine Chaland, Savoyard, abbé de Saint-Michel de la Cluse, fut créé cardinal en 1404 par l'antipape Benoît XIII, qui lui donna l'évêché de Lausanne, et peu de temps après l'archevêché de Tarentaise. Il se sépara ensuite de lui, et travailla à finir le schisme. Il fut employé à plusieurs légations, et se trouva au concile de Constance où il élut le pape Martin V, et mourut en 1418.

50. Guillaume de Chaland, religieux bénédictin, succéda à son frère l'an 1406. Il fut aussi abbé de la Cluse et de Saint-Juste à Suse, et mourut en 1430.

51. Jean de Prengin, chœur de la cathédrale, devint évêque d'Aouste vers l'an 1435.

52. Louis de la Palu de Varambon, religieux bénédictin de l'abbaye de Tournus, docteur en Théologie dans l'Université de Paris, puis abbé de Tournus, d'Ambronay et de Saint-Juste de Suse. Il obtint cet évêché des Pères du concile de Bâle qui l'envoyèrent en ambassade à Constantinople pour inviter l'empereur des Grecs à venir au concile de Bâle. L'antipape Félix le créa cardinal en 1433, et le fit aussi administrateur de l'évêché de Saint-Jean de Maurienne. Il retourna ensuite à l'obéissance du saint-siège, et obtint de nouveau le chapeau

de cardinal du pape Nicolas V en 1449. Deux ans après, il devint archevêque de Tarentaise, et mourut en 1445.

53. Antoine Depré, chantre de Lausanne, nommé en 1535 par le pape Eugène IV, fut transféré à l'évêché d'Aouste en 1444.

54. Georges de Saluces, chanoine et comte de Lyon, puis évêque d'Aouste se trouva au concile de Bâle, où il fut un des électeurs de l'antipape Félix V. Il mourut en 1461.

55. Guillaume de Varax, religieux bénédictin de l'abbaye de l'Île-Barbe près de Lyon, puis abbé de Saint-Michel de la Cluse. Il était évêque de Bellay en 1454. Il fut transféré à Lausanne en 1461, et mourut en 1467.

56. Rodolphe, oncle du pape Paul II en Pologne, vers l'an 1470.

57. Michel Anglicus, prieur de Gigny, de l'Ordre de Clugny en Bourgogne, et évêque de Carpentras dans le comtat d'Avignon, transféré en 1471.

58. Jean, en 1474.

59. Aimond de Montfaucon, vivait en 1488; et en 1509 l'empereur Maximilien I^{er} confirma, à sa prière, tous les privilèges de l'église de Lausanne.

60. Benoît de Montferrand, en 1510.

61. André, se trouva à Rome au concile de Latran, en 1513.

62. Ange, au même concile, en 1517.

63. Sébastien de Montfaucon, fut chassé de son évêché par les

calvinistes en 1535. Il vivait encore en 1560.

64. Antoine de Gorrevod, abbé de Saint-Paul de Besançon, prieur de Neuville en Bresse, et prévôt de Saint-Anatole de Salins, ordonné en 1561, et mourut en 1598.

65. Jean Doroz de Poligni, docteur en droit, et vice-chancelier de l'Université de Dole. Il était premièrement évêque de Nicopolis, suffragant de Besançon, abbé de Favernay, et prieur de Vaux. Le pape Clément VIII lui donna l'évêché de Lausane en 1600, et il mourut en 1607.

66. Jean de Watteville, religieux et abbé de la Charité, de l'Ordre de Cîteaux, nommé par le duc de Savoie en 1610, chassé par les calvinistes, fut obligé d'établir son siège à Fribourg, et mourut en 1650.

67. Josse Knab, natif de Lucerne, docteur en Théologie, et prévôt de l'église collégiale de Lucerne, ordonné en 1653, et mourut en 1658.

68. Jean B. Stambino, de la famille des comtes de Saint-Martin, Piémontais, religieux de l'étroite observance de l'Ordre de Saint-François, ordonné en 1662, mourut le 29 juin 1684.

69. Pierre de Montenach, gentilhomme de Fribourg, prévôt mitré de l'église collégiale de Saint-Nicolas de Fribourg, ordonné en 1688, mourut le 6 juillet 1707.

70. Jacques Duding, natif de Rottenweil au diocèse de Lau-

sane, de l'Ordre de Malte, et commandeur ecclésiastique à Aix-la-Chapelle, à Ratisbonne et à Allenmunster, ordonné en 1707, et mourut en 1716.

71. Charles-Antoine Duding, neveu et vicaire-général du précédent, de l'Ordre de Malte, et commandeur ecclésiastique à Aix-la-Chapelle et à Fribourg, lui succéda en 1716. (Histoire ecclésiast. d'Allemagne, t. 2, p. 216.)

Concile de Lausane.

Il y eut un concile à Lausane l'an 1448 et 1449, qui continua d'abord, et qui termina ensuite le schisme qui désolait l'Eglise. L'antipape Félix V y renonça à ses prétentions, et Nicolas V, pape légitime, révoqua de son côté toutes les censures et autres peines portées contre les Pères du concile de Bâle et de Lausane. (*Lab. 13. Hard. 9. Mansi 5.*)

LAUSIAQUE, qui appartient aux laures, *lausiacus*. Ce mot ne se dit que d'une histoire des anciens pères ou moines qui vivaient dans les laures, et qu'on appelle l'histoire *Lausique*. Elle a été écrite par Pallade, évêque d'Hélénopolis, qui l'adressa à Lause, maître de la chambre sacrée de l'empereur Théodose-le-Jeune. Cet ouvrage fut traduit en latin par Rufin.

LAUTHIER (Georges), Allemand, de Souabe, fleurit l'an 1570. On a de lui : 1°. Traité du sacrifice de la messe, à Munich en 1568. 2°. Réfutation de Jac-

ques-André, hérétique, *ibid.* en 1569 3°. Trois sermons, *ibid.* en 1572. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1244 et 2144.)

LAUTREC (MM.), père et fils, tous deux de l'académie des belles-lettres de Beziers. Le père a donné un essai sur l'histoire de la ville et du diocèse de Beziers: le fils a fait des recherches sur l'origine des académies et sur leur utilité.

LAVABO. Terme d'église qui se dit, 1°. De l'action des prêtres qui se lavent les mains en disant la messe : 2°. De la partie de la messe où cette action se fait : 3°. Du linge auquel le prêtre s'essuie les doigts, après se les être lavés ensuite de l'offertoire : 4°. De la carte où sont écrites ces paroles, *lavabo inter innocentes manus meas*, etc. Autrefois dans quelques églises on s'en tenait à ce seul verset, *lavabo*. Aujourd'hui on dit tout le reste du psaume 25, dont il est tiré avec le *Gloria Patri*, excepté aux messes des morts et à celles du temps de la passion, qu'on ne dit pas le *Gloria Patri*. Les chartreux et les dominicains ne vont en tout temps que jusqu'à ce verset exclusivement, *ne perdas cum impiis*. (De Vert. t. 3, p. 195.)

LAVAL ou **LAVAL-GUYON**, ville de France dans le bas Maine, diocèse du Mans, à quatorze lieues de Rennes et d'Angers *Lavallium. Vallis-Guidonis*. Il y eut un concile l'an 1442; Jubelius de Mayence, ar-

chevêque de Tours, y présida, et y fit quelques réglemens de discipline.

Le troisième porte, que les abbés ne pourront changer les prieurs.

Le quatrième défend aux archidiacres de connaître des causes de mariage ou de simonie, sans un pouvoir spécial de l'évêque, et d'avoir des officiaux hors de la ville.

Le cinquième renouvelle les peines portées par les canons contre les clercs qui plaident dans les tribunaux séculiers.

Le septième renouvelle la défense faite aux religieux d'avoir de l'argent en propre pour acheter leurs habits.

Le huitième déclare, que celui qui demeure un an excommunié, doit être puni par l'interdit du lieu où il habite.

Le neuvième ordonne, que ceux qui sont accusés d'avoir fait tort aux églises, et contre lesquels il y a de violens soupçons, se purgeront canoniquement et seront punis, s'ils ne réussissent pas. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

LAVAL (Antoine de), sieur de Belair, géographe du roi, mort après l'an 1630, était savant dans les langues, dans l'histoire, dans la géographie, et même dans la théologie polémique. Il se trouva à plusieurs conférences que l'on fit à Paris dans le seizième siècle, pour tenter la conversion des hérétiques. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres : 1°. Une traduction du grec en français de

trois homélies de saint Jean Chrysostôme; l'une sur la fête de l'épiphanie, l'autre contre ceux qui communient indignement, et la troisième sur saint Pierre et sur Elie, avec les cinq catéchèses mystagogiques de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, et un traité de l'âme de saint Grégoire Thaumaturge. Ces traductions accompagnées de notes, ont été imprimées à Paris en 1 volume in-8°. 1620. 2°. Un discours intitulé : *des Prédicateurs qui affectent de bien dire*. 3°. Un traité qui a pour titre, *le Grand chemin de l'Eglise*. 4°. Une paraphrase en français des psaumes de David, avec des notes, et une épître dédicatoire à Henri IV, imprimée in-4°, à Paris en 1605, et plusieurs fois depuis. 5°. *Desseins de professions nobles et publiques, contenant plusieurs traités divers et rares, avec l'histoire de la maison et du connétable de Bourbon, écrite par son secrétaire Marillac, le tout recueilli par Antoine de Laval, à Paris, en 1613, in-4°, et en 1622, avec un traité intitulé : Desseins de problèmes politiques, pour tirer profit de l'histoire, et y apprendre les théorèmes du droit public*. 6°. Plusieurs lettres. 7°. *Le miroir des calvinistes et l'armure des chrétiens*, à Paris en 1561. 8°. *Contradictions qui se trouvent dans les livres de Calvin et de Luther, et réponse au livre de Calvin de la prédestination, ibid. 2567*. 9°. Catéchisme, *ibid.* (Le père le Long. Dupin, Table

des auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1171.)

LAVANTZ, ville épiscopale de la basse Carinthie, avec un château, en latin *Lavantum*. Elle est située à l'embouchure de la rivière de Lavantz qui se décharge ensuite à quatre lieues dans la Drave. Saint Virgile, huitième évêque de Saltzbourg, prêcha à Lavemund, et retira les peuples de la Carinthie des erreurs du paganisme : il envoya pour cela en 775, saint Modeste qu'il ordonna évêque, et qui s'établit dans une ancienne petite ville qu'on nommait Salina, où il bâtit une église à l'honneur de la sainte Vierge. Quelque temps après on bâtit celle de Saint-André dans la vallée de Lavantz, et plusieurs autres aux environs. Evrard de Truchsen, archevêque de Saltzbourg, érigea l'église de Saint-André en collégiale, en 1212, et y mit des chanoines réguliers, auxquels il donna pour premier prévôt Frédéric Schalle son chapelain, avec titre d'archidiacre de la vallée de Lavantz. Le même archevêque y fonda le 10 mai 1228, du consentement du pape Honoré III, un évêché qu'il rendit suffragant de sa métropole, se réservant, ainsi qu'à ses successeurs, le droit de nommer l'évêque, de le confirmer et ordonner; il régla aussi en 1234, le nombre desdits chanoines réguliers de sa cathédrale à huit prêtres, deux diacres, deux sous-diacres et deux acolytes.

Les évêques de Lavantz ont

été reconnus dans la suite princes du saint-empire, et ils ont le droit de battre monnaie. Parmi les nouveaux évêchés érigés par les archevêques de Saltzbourg, ils ont le premier rang. Ils ont leur palais sur une hauteur auprès de la cathédrale, et trois autres châteaux qui leur appartiennent; savoir, Lavantz, près de la ville de Frisach, Thurn à une lieue et Twinberg à trois lieues de la ville épiscopale.

Le diocèse de Lavantz s'étend dans la basse Carinthie, et bien loin en Styrie : il comprend deux églises collégiales, l'une de Saint-Barthélemi à Frisach, l'autre archidiaconale à Saint-Florien dans la petite ville de ce nom; deux beaux monastères de religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, l'un à Marnberg en Styrie, l'autre de Notre-Dame de Lorette, près de Lavantz, outre plusieurs autres couvens.

Le chapitre de la cathédrale est composé de dix-huit chanoines, la plupart de qualité, ayant à leur tête un prévôt qui porte la crosse et la mitre, avec le titre d'archidiacre, et, un doyen.

Evêque de Lavantz.

1. Ulric, curé de Hauff et chapelain de l'archevêque Eyraud de Truchsen, fondateur de cet évêché, fut le premier évêque de Lavantz, ordonné en 1228; il mourut en 1250.

2. Charles, prévôt de Frisach et archidiacre de Lavantz, mourut en 1259.

15.

3. Amalric, mort en 1275.

4. Gérard, moine bénédictin et abbé de Saint-Paul-en-Vallée près de Lavantz, mourut en 1284.

5. Conrard, comte de Vans-troff et Praittenfurth, chanoine et écolâtre de Saltzbourg, transféré à Saltzbourg en 1289.

6. Henri, auparavant chancelier de l'archevêque de Saltzbourg, mourut en 1309.

7. Vernhere, mort en 1328.

8. Thierry Wolffhaver, mort en 1348.

9. Pierre, mort en 1366.

10. Henri Kraft, gouverneur du château de Frisach, pour l'archevêque de Saltzbourg, mort en 1387.

11. Conrard Torrer, de Torlein, chanoine de Saltzbourg, nommé en 1387, mourut en 1411.

12. Wolfhard d'Ernfels, chanoine de Saltzbourg, mourut en 1421.

13. Frédéric Theyl, auditeur de Rote à Rome, nommé en 1421, transféré à Chiemsée en 1424.

14. Laurent 1^{er}, transféré à Gurc en 1433.

15. Henri, obtint le titre de prince de l'empire, et mourut en 1439.

16. Laurent II, de Leichtenberg, patriarche d'Aquilés, passa au siège de Lavantz, et mourut en 1446.

17. Thibaut, mort en 1453.

18. Rodolphe de Rudisheim, auditeur de Rotte et nonce du pape en Bohême, transféré à Breslaw en Silésie en 1467.

19. Jean de Rotth, de Vindigher en Souabe, chanoine de la cathédrale d'Augsbourg, et auditeur de Rote, nommé en 1469; il fut transféré à Breslaw en 1482.

20. Erhard de Baumgarten, grand-chanoine de Saltzbourg, mourut en 1510.

21. Léonard Pegerl, chanoine et doyen de Saltzbourg, mourut en 1536.

22. Philippe Renner, mort en 1555.

23. Marc-Hercule de Rettinger, docteur en droit, chanoine d'Augsbourg et de Brixen, succéda en 1555; il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1570.

24. Georges Agricola, docteur en droit, succéda en 1570, et fut transféré à Sécovie deux ans après.

25. George Stubæus de Palmberg, Prussien, conseiller de Ferdinand, archiduc d'Autriche, et son envoyé vers le roi de Pologne, mourut en 1618.

26. Léonard Gotz, docteur en droit, chanoine d'Augsbourg, et chancelier de l'empereur Ferdinand II, nommé en 1619, mourut en 1640.

27. Albert de Priamis, de Trente, prévôt de Saint-Barthélemy à Frisach, prévôt et archidiacre de la basse Carinthie, mourut en 1654.

28. Maximilien Gandolphe, comte de Kienbourg, chanoine de Saltzbourg et d'Aichstad, transféré à Sécovie en 1665, et trois ans après à Saltzbourg. Le

pape Innocent II le fit cardinal; il mourut l'année suivante.

29. Sébastien, comte de Poeting, grand-prévôt de Passaw, nommé en 1665, transféré à Passaw en 1673.

30. François Gaspard, comte de Stadion, chanoine capitulaire de Saltzbourg, Bamberg et Witzbourg, nommé en 1689, mourut en 1703.

31. Jean Sigismond, comte de Kienbourg, chanoine de Saltzbourg et de Passaw, nommé en 1705, transféré à Chiemsée en 1708.

32. Philippe-Charles, comte de Furstemberg, chanoine de Cologne, de Strasbourg et de Saltzbourg, et camerier d'honneur du pape Innocent XII, mourut le 14 février 1718.

33. Léopold-Antoine Éléuthère, baron de Firmian en Tirol, seigneur de Gronmetz et de Meggl, chanoine et grand-doyen de Saltzbourg, et prévôt de la collégiale de Notre-Dame aux Neiges, ordonné en 1718. (Histoire ecclésiastique d'Allemagne, t. 2, p. 90.)

LAVARDE (Jacques-Philippe de), chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, né à Paris. Nous avons de lui, une lettre critique sur la vie de Gassendi, 1737, in-12. L'édition des œuvres du père Gaichies, de l'Oratoire 1738, in-12. Diverses poésies latines en feuilles volantes. Réponse à la lettre de M. Dinouart, au sujet des hymnes de Santeuil, 1748, in-8°. (La France litt.)

LAVATA, siège épiscopal de

Patras en Thessalie, qui ne nous est connu que parce que Wadding y met deux évêques de son Ordre qui sont :

1. Jean, auquel succéda.

2. Henri de Apoldia, nommé par Jean xxii. (*Or. chr.*, t. 3, p. 1016.)

LAVATOIRE, pierre sur laquelle on lavait autrefois les corps des ecclésiastiques et des religieux après leur mort. On voit encore aujourd'hui une pierre lavatoire de marbre creusée de trois pouces, avec un petit trou à l'un des coins dans le chapitre de Saint-Étienne de Lyon. On en voit aussi dans la cathédrale de Rouen, à Cluni et ailleurs. Le lavatoire de Cluni est une pierre longue de six ou sept pieds, creusée environ de sept ou huit pouces de profondeur, avec un oreiller de pierre, et un trou du côté des pieds par où s'écoulait l'eau après qu'on avait lavé le mort. Ces lavatoires ne sont plus d'usage aujourd'hui ; et quand un religieux est mort, on le lave sur une table dans le lieu même où il a expiré. (*Moléon, Voyag. liturg.*, p. 60 et 151.)

LAVAU (Guillaume de), avocat au parlement de Paris, mort en 1730, est auteur d'un ouvrage intitulé, *Conférence de la fable avec l'Histoire sainte*, où l'on voit que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme ne sont que des copies altérées des histoires, des usages et des traditions des Hébreux, à Paris, chez André Cailleau, 1730, 2 volumes in-12.

L'auteur se propose de mettre dans un plus grand jour un système qui avait déjà été proposé par plusieurs savans, et il prétend qu'on en peut tirer un grand avantage pour la religion. Il fait voir d'abord que ceux qui ont inventé les fables connaissaient les Juifs et leur histoire : il fonde une partie de ses parallèles sur la conformité des noms qu'il tire de l'étymologie ; ainsi, il trouve Samson dans les fables d'Hercule, le voyage des Israélites dans le désert, dans celui des Argonautes pour la Toison d'or, etc. Il soutient la réalité des oracles du paganisme et des livres des Sybilles. (*Journal des Sav.*, 1730, p. 429 et suivantes.)

LAVELLO, ville de la Basilicate, au royaume de Naples, avec titre de comté, aujourd'hui marquisat appartenant à la maison de Tufo. Elle n'est pas éloignée de Venosa. Les Normands ayant partagé la Pouille en 1042, cédèrent cette ville qui est peu de chose, à Arnicien. C'est le lieu de la naissance du célèbre Tarraglia qui se signala beaucoup par sa valeur sous François Sforce, duc de Milan. On dit son évêché fort ancien. Nous n'en connaissons cependant point d'évêques avant l'an 1060. Il est suffragant de Bari. La cathédrale, dédiée à saint Maur, est desservie par quatre dignitaires, l'archidiacre, l'archiprêtre, le chantre, le primicier et douze chanoines, avec quelques prêtres et quelques clercs ; il n'y a point d'autres églises paroiss-

siales : c'est l'archidiacre qui fait les fonctions de curé. Le diocèse est renfermé dans la ville où sont deux couvens, un d'observantins, et l'autre de capucins. Le revenu de l'évêque est de 600 ducats. (*Ital. sacr.*, t. 7, p. 740.)

Évêques de Lavello.

1. Vincent, siégeait sous Nicolas II, vers l'an 1060.

2. Seone, vers l'an 1064.

3. Bisance, en 1069.

4. Jean, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

5. Jean II, transféré à Rappolla par Clément VI, en 1342.

6. Philippe, de Naples, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Clément VI en 1342, fut transféré à Trani la même année.

7. Laurent, prieur de Saint-Prosper de Faenza, nommé par Clément VI en 1343.

8. Marcuttini, en 1364.

9. Matthieu Scaleata, carme, élu sous Urbain V en 1356, siégea six ans.

10. Brucard, sous Urbain VI dont il était partisan en 1385.

11. Ange Barilis, de Lavello même, en 1391.

12. Nicolas, sous Boniface IX, transféré à Stagno en 1394.

13. François d'Oria, de Gênes, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1394, transféré à Usel en Sardaigne en 1403.

14. Jacques, transféré d'Usel en 1403.

15. Robert, élu en 1420.

16. François, mort en 1437.

17. Michel-Ange de Nerulis, de Cetta di Castello, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda à François en 1438.

18. Matthieu Antoine, élu le 15 février 1454.

19. Étienne Capani, de Naples, en 1474.

20. Pierre Pollagari, de Trani, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu le 21 juin 1482.

21. Troile Agnesi, transféré de Telèse par permutation avec le précédent, en 1487, le 12 février, siégea dix ans, et fut transféré encore à Guardia.

22. Quirinus Longus, de Melphi, nommé le 4 juillet 1498, mourut en 1502.

23. Jean de Manna, de Lavello, élu le 14 août 1502, mourut en 1504.

24. Bernard Scanaafora, élu en 1504, passa à Castro peu de temps après.

25. Bernardin de Leis, Romain, chanoine de Latran, nommé en 1504, transféré la même année à Cagli.

26. Louis Lagacè, Espagnol, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, transféré de Cagli le 13 février 1504, siégea onze ans, et abdiqua.

27. François, cardinal de Surrento, nommé administrateur le 8 août 1515.

28. Pierre Prisque, de la maison de Guglielmucci de Amadula de Fermo, archiprêtre de Palerme, et secrétaire du cardinal précédent, nommé par Léon X le 10 décembre 1515, mourut en 1539.

29. Jean-Vincent Michel, de Lavello, nommé le 30 juin 1539, fut transféré à Monervino en 1545.

30. Donat Maurice de Conversano, évêque de Monervino, permuta avec le précédent le 2 mars 1545, et passa à Sarno deux ans après.

31. Thomas Stella, transféré de Salpis, évêché de Tuscie, et du vicariat romain, le 15 mars 1547, passa de Lavello à Justinopolis en 1549.

32. Jean-Pierre Ferretti de Ravenne, nommé par Paul III, le 5 mai 1549, siégea jusqu'en 1554, et abdiqua.

33. Barthélemi Orsucci de Lucques, suffragant de Ravenne, nommé le 13 avril 1554, mourut en 1558.

34. Antoine Florebelli, de Modène, succéda le 28 août 1558, et abdiqua en 1561.

35. Luce Maranta, chanoine de Venosa, nommé en 1561 par Pie IV, assista au concile de Trente, et fut transféré à Montpellier le 2 juin 1578.

36. Tibère Cartesi, de Cosenza le 9 juillet 1578, mourut en 1602.

37. Didace de Quadra, de Naples, originaire d'Espagne, nommé le 26 juillet 1602, mourut en 1604.

38. Léon Fidelis, de Vico-Mereto, moine du mont Cassin, élu le 7 janvier 1605, mourut en 1613.

39. Sylvaggius Primitelli, de Melphi, succéda à Léon en 1613.

40. Vincent Petiti, de Muro, nommé le 18 mai 1615.

41. Jean-Baptiste de la Mer (*à Mare*), de Naples, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Paul V le 22 octobre 1618, mourut en 1621.

42. François Cères de Mayda, Calabrois, de l'Ordre de Saint-François de Paule, et général, succéda le 29 mars 1621, et mourut le 13 août 1626.

43. Fabius Olivadici, de Naples, de l'Ordre des célestins, nommé en 1626, fut transféré à Bovio le 20 septembre 1627.

44. Placide Padiglia, de Naples, du même Ordre, nommé le 20 septembre 1627, transféré à Alessano en 1635.

45. Chérubin Manzoni, de Naples, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu le 9 juillet 1635, transféré à Termoli en 1641.

46. François de Notariis, de Naples, de l'Ordre des minimes, élu le 13 juillet 1644, mourut en 1652.

47. Joseph Boncori, de Naples, succéda à François le 13 mai 1652, et mourut en 1687.

48. Barthélemi Rosa, de Murano, nommé le 17 mai 1688, mourut la même année.

49. Sébastien Milati, de Biseglia, moine du Mont-Cassin, nommé le 20 décembre 1688, mourut au mois d'août 1699.

50. Nicolas Cerbini, de Naples, protonotaire apostolique, et vicaire-général de Trano, nommé le 28 mai 1700.

LAVEMENT DES AUTELS, cérémonie qui se pratique le

jeudi-saint. On dépouille les autels pour nous faire souvenir que Jésus-Christ, figuré par l'autel, fut dépouillé de ses habits au temps de sa passion ; on les lave, et le peuple vient les baiser. C'est la raison mystique de cette cérémonie qui ne fut d'abord introduite que pour nettoyer les autels aux approches de la fête de Pâque. (De Vert, t. 1, p. 36.)

LAVEMENT DES PIEDS. Les orientaux avaient coutume de laver les pieds aux étrangers qui venaient de voyage, parce qu'ils marchaient les jambes nues, et les pieds garnis seulement de sandales. Abraham fit laver les pieds aux trois anges. (Gen. 18, 4.) Jésus-Christ, pour donner à ses apôtres l'exemple d'une parfaite humilité, leur lava les pieds. Dans la primitive Église on lavait les pieds aux nouveaux baptisés en sortant du bain. (S. Ambros. *L. D. myst.*, c. 6.) Les Syriens célèbrent la fête du lavement des pieds le jour du jeudi-saint : les Grecs font le même jour le sacré niptère ou le sacré lavement. On fait la même cérémonie du lavement des pieds dans l'Église latine. Les évêques, les abbés, les princes le pratiquent en personnes en plusieurs endroits. Quelques anciens ont donné au lavement des pieds le nom de sacrement, et lui ont attribué la vertu de remettre les péchés véniels. Un auteur imprimé dans l'appendice du cinquième tome de saint Augustin (p. 262), lui

attribue même le pouvoir de remettre les péchés mortels ; et le concile d'Elvire voyant l'abus que quelques-uns en faisaient, par la trop grande confiance qu'on y avait, la supprima en Espagne. (*Concil. Eliber.*, c. 48.)

Le lavement des pieds, dans le sens moral, signifie la purification des affections terrestres et charnelles. *Laver ses pieds dans le beurre, laver son habit dans le vin, laver ses mains dans le sang du pécheur*, sont des expressions exagérées de l'Écriture (*Job. 29, Gen. 49, ps. 57*), pour marquer l'abondance du beurre et du vin, et la vengeance que le juste tirera un jour du pécheur.

LAVEMENT DES MORTS. La pratique de laver les morts est très-ancienne, puisqu'elle se trouve dans les actes des apôtres, (9. 37) où l'on voit qu'on lava Tabithe lorsqu'elle fut morte. Cet usage se répandit par toute l'Église, et se conserve encore parmi les religieux de divers Ordres, comme de Cluni, des chartreux, de Cîteaux, etc., et parmi les laïcs de différents pays, comme des Basques, des habitants du Vivarès, où les parents se font un devoir de piété de porter même à la rivière les corps morts de leurs proches en chemise pour les baigner, et les laver avant de les ensevelir. C'est peut-être de cet ancien usage de laver les morts, qu'est restée en quelques endroits la cérémonie superstitieuse de verser hors de la maison où vient

d'expirer un mort, toute l'eau qui s'y trouve; et il fallait bien la jeter autrefois, puisqu'elle avait servi à laver le corps du défunt. (Moléon, Voyag. liturg., p. 151.)

LAVEMENT DES MAINS, à la messe. (*Voyez* MESSE.)

LAVICUM ou **LABICUM**, ville ancienne de la campagne de Rome. Elle était épiscopale, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé Valmontène. Il y a eu les évêques suivants :

1. Luminosus, au concile de Latran, en 649.

2. Pierre, au concile de Rome, sous Paul 1^{er} en 761.

3. Lunisse, au concile de Rome, en 964.

4. Benoît, au concile de Rome, en 998.

5. Dominique, en 1026. Il assista au concile de Rome en 1029, et à celui de 1037.

6. Jean, au concile de Rome, contre le patriarche d'Aquilée.

7. Pierre, cardinal-évêque, nommé par Victor II, en 1055.

8. Minutius, siégeait en 1080.

9. Bobon, cardinal, sous Urbain II.

10. Bon, assista au couronnement de l'empereur Henri au Vatican, et prononça l'éloge de ce prince. (*Ital. sac.*, t. 10, p. 119.)

LAYBACH ou **LUBIANA**, ville du cercle d'Autriche, capitale de la Carniole, appartenant à la maison d'Autriche. Le pape Pie II y érigea un évêché le 6 juin de l'an 1463, et le fit suf-

fragant du patriarchat d'Aquilée. Mais cinq ans après Paul II le soumit immédiatement au saint-siège, à la demande de l'empereur Frédéric III. Ce pape annexa aussi à la table épiscopale de l'abbaye d'Oberburg, de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans le même diocèse. On le nomme en latin *Labacum*. Il y a une belle commanderie de l'Ordre Teutonique. (*Hist. eccl. d'Allemagne*, t. 2, p. 128, et *Ital. sacr.*, t. 5, col. 1072.)

Evêques de Laybach.

1. Sigismond, comte de Lamberg, nommé en 1463, mourut le 18 juin 1488.

2. Christophe Raubert, conseiller de l'empereur, et administrateur de l'abbaye d'Admont, de l'Ordre de Saint-Benoît en Styrie, nommé en 1488, n'étant alors âgé que de dix-huit ans. Il fut ordonné en 1498, et fut transféré à Sécovie en 1509.

3. François, baron de Cziauner, chanoine de Passaw, mourut en 1544.

4. Urbain Textor, confesseur de l'empereur Ferdinand 1^{er}, et curé de Bruck, fut évêque de Gurc et de Laybach en 1562. Il devint administrateur de l'évêché de Vienne.

5. Pierre de Scepack, mourut en 1568.

6. Conrad Adam de Glushitz, mourut en 1578.

7. Balthasar Radlitz, doyen, mourut en 1579.

8. Jean Tautscher, curé de Saint-Étienne à Vienne, ensuite

chanoine et archidiacre de Gorice, et conseiller des archiducs d'Autriche, mourut le 24 août 1597.

9. Thomas Cronn, doyen, mourut le 10 avril 1630.

10. Renauld Schetlich, ou Scalvius, évêque de Trieste, transféré le 7 décembre 1640.

11. Otthou Frédéric, comte de Bucherm, chanoine de Strasbourg, Magdebourg et Passaw, nommé en 1641, mourut en 1664.

12. Joseph, comte de Rabatta, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, succéda en 1664, et mourut en 1683.

13. Sigismond Christophe, comte de Herberstein, chanoine de Passaw, nommé en 1683, se démit suivant Lucentius (*Ital. sacr.*) en 1701, ou fut transféré à Prague en 1710, suivant l'auteur de l'Histoire ecclésiastique d'Allemagne.

14. Ferdinand, comte de Kienburg, auparavant chanoine de Passaw, et ensuite de Saltzbourg, succéda à Sigismond en 1701. Il fut transféré à l'archevêché de Prague en 1711. (*Ital. sacr.*, t. 5, col. 1074.) Il n'est point fait mention de cet évêque dans l'Histoire ecclésiastique d'Allemagne.

15. Maximilien ou Charles-François, comte de Kaunitz, auditeur de Rote à Rome pour l'Allemagne, et chanoine de Ratisbonne, siégea après Ferdinand en 1711, suivant l'auteur de l'*Ital. sacr.*, ou après Sigismond en 1710, suivant l'auteur de

l'Histoire ecclésiastique d'Allemagne, et mourut en 1717.

16. Guillaume, comte de Lesle, évêque d'Argenis, et coadjuteur de Trieste, ensuite évêque de Vaccia en Hongrie, fut proposé à Rome pour l'évêché de Laybach en 1718.

LAZARE, hébr., *secours de Dieu*, du mot *azar*, *secours*, et *El*, *Dieu*, *Lazarus*, frère de Marthe et de Marie, ami particulier de Jésus-Christ, demeurait à Bethanie, près de Jérusalem. Un jour que Jésus était au-delà du Jourdain, Lazare tomba malade, et mourut. Il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le tombeau, lorsque Jésus-Christ, arrivant à Béthanie, le ressuscita en criant à haute voix : *Lazare, sortez dehors*. Ce miracle fit grand bruit ; et les prêtres jaloux résolurent la mort de Jésus qui sachant leurs mauvaises dispositions, se retira à Éphrem sur le Jourdain. Six jours avant Pâque, il revint à Béthanie où Lazare qu'il avait ressuscité, mangea avec lui chez Simon-le-Lépreux. Ce fut un nouveau sujet de chagrin pour les princes des prêtres qui délibérèrent de faire aussi mourir Lazare, parce que plusieurs Juifs s'attachaient à Jésus-Christ à cause de lui. Il n'y a pas d'apparence qu'ils exécutèrent leur mauvais dessein sur la personne de Lazare ; et l'Écriture ne parle pas de ce qu'il devint. Saint Épiphané (*Hæres.* 66, c. 39, p. 652) dit que la tradition était que Lazare avait trente ans,

lorsqu'il fut ressuscité, et qu'il vécut encore autant depuis. Les Grecs disent qu'il mourut à Cytie, ville de Chypre où l'on voyait son tombeau près des murs de la ville, et que l'empereur Léon-le-Sage en fit venir son corps qui y était, renfermé dans un tombeau de marbre, pour le placer dans une église de Constantinople, qu'il avait fait bâtir en son honneur vers l'an 890. Mais cette opinion ne paraît née que depuis le siècle de saint Épiphane, métropolitain de l'île de Chypre, qui n'aurait pas manqué d'en parler s'il l'avait su. D'autres veulent qu'après la mort de Notre Seigneur, les Juifs aient pris Lazare, Marie et Marthe, ses sœurs, Joseph d'Arimathie, et quelques autres; qu'ils les aient mis sur un vaisseau démanté et pourri; que ce vaisseau ait abordé à Marseille, et que Lazare y soit mort par le martyre, après avoir gouverné cette église en qualité d'évêque pendant cinquante ans. Mais les savans rejettent cette histoire comme inconnue aux anciens, et dépourvue de tous les caractères de vérité capables de la faire recevoir. Les Grecs et les Latins font plusieurs fêtes de saint Lazare. Les martyrologes de Raban, d'Adon et d'Usuard parlent de lui au 17 de décembre. (Baillet, Vies des Saints, t. 3, 17 décembre.)

LAZARE. L'Évangile parle d'un pauvre nommé *Lazare*, tout couvert d'ulcères, qui, couché à la porte du riche, deman-

daît inutilement les miettes qui tombaient de sa table. Lazare mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulture, sans qu'il pût obtenir une seule goutte d'eau pour le rafraîchir au milieu des flammes qui le dévoraient, quoiqu'il demandât avec instance à Abraham de lui envoyer le pauvre Lazare qu'il voyait dans son sein. (*Luc*, 16, 19.) Les interprètes sont partagés sur ce récit de l'Évangile : les uns le prennent pour une histoire véritable : c'est le sentiment de saint Irénée (*lib. 4, c. 4*), de saint Ambroise, etc. (*in Luc. l. 8, n° 13*), les autres, comme saint Chrysostôme (*Homil. de divite et Laz.*), le regardent comme une parabole. Enfin, d'autres croient que ce n'est, ni une simple parabole, ni une simple histoire, mais que le fonds est historique, et que les circonstances sont paraboliques. Le nom de *Lazare* et les autres particularités qui accompagnent ce récit, insinuent quelque chose de plus qu'une parabole.

LAZARE (saint), peintre et moine de Constantinople dans le neuvième siècle, était né au-delà de la Géorgie, vers le mont Caucase, parmi les Cazariens ou les Turcs. Il quitta son pays dès sa première jeunesse, vint à Constantinople, s'y fit religieux, et se rendit très-habile dans la peinture; ce qui fut pour lui la source d'une cruelle persécution de la part de l'empereur

Théophile. Ce prince, qui avait décerné la peine de mort contre tous les peintres qui refuseraient de déchirer ou de fouler aux pieds les tableaux qu'ils auraient faits de Jésus-Christ, de la sainte Vierge ou des saints, n'ayant pu porter Lazare à exécuter ses ordres impies, lui fit appliquer des barres toutes rouges dans les paumes des mains qui lui consumèrent les chairs jusqu'aux os. Il ne mourut cependant pas de la violence de ce supplice; et lorsqu'il fut rétabli par les soins de l'impératrice Théodore, il fit le portrait de saint Jean-Baptiste, l'un des plus estimés de son temps, et celui du Sauveur. Théophile étant mort en 842, l'empereur Michel, son successeur, rétablit l'honneur des saintes images, et envoya Lazare en ambassade à Rome l'an 856, chargé de présens pour l'église des apôtres. On prétend qu'il y fut renvoyé une seconde fois; mais qu'étant mort en chemin vers l'an 870 ou 867, son corps fut rapporté à Constantinople, et enterré dans l'église de Saint-Évandre. Les Grecs sont mémoire de lui le 17 de novembre, et les Latins le 23 de février. (Bollandus. Baillet, t. 1, 23 février.)

LAZARE (Saint-), nom d'un Ordre militaire. *Ordo Sancti-Lazari, Lazariani Equites.* Quelques auteurs ont prétendu que l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem vient originellement de l'hôpital que saint Basile-le-Grand fonda à Césarée. Le père

Maimbourg, dans son Histoire des Croisades, confond l'Ordre de Saint-Lazare avec celui de Malte. Ce que l'on peut dire de plus certain touchant les chevaliers de Saint-Lazare, c'est qu'ils commencèrent à Jérusalem vers l'an 1119, par des chrétiens d'occident qui étaient maîtres de la Terre-Sainte. Ils exercèrent d'abord la charité envers les pauvres lépreux dans les hôpitaux, et prirent ensuite les armes pour la défense des princes chrétiens et des pèlerins. Le pape Alexandre IV confirma l'Ordre des chevaliers de l'hôpital des lépreux de Saint-Lazare à Jérusalem, sous la règle de Saint-Augustin, par une bulle donnée à Naples le 11 avril 1255, et le même pape les mit sous la protection du saint-siège l'an 1257. Les chevaliers de Saint-Lazare ayant été chassés de la Terre-Sainte, se retirèrent en France, où le roi Louis VII leur donna la terre de Boigni près d'Orléans, *Boigniacam terram*. Innocent VIII unit en Italie l'Ordre de Saint-Lazare à celui de Malte, l'an 1490, et Léon X le rétablit au commencement du seizième siècle. L'an 1572, Grégoire XIII l'unit en Savoie à celui de Saint-Maurice. Quant à la France, cet Ordre y a subsisté. Ces chevaliers faisaient autrefois des vœux solennels. Ils portent sur la poitrine une croix à huit pointes. On les appelait quelquefois anciennement *Lazarites*, et *chevaliers de Saint-Ladre*, parce qu'on appelait aussi saint La-

re saint *Ladre* ; d'où vient que les lépreux , qu'on appelait Lazares , sont appelés Ladres.

Il y avait autrefois des religieux de Saint-Lazare , et il en reste encore un monastère en Suisse.

(Le Père Helyot , t. 1, p. 257.)

LAZARET , bâtiment public en forme d'hôpital , pour recevoir les pauvres , les pestiférés , *kenodochium* , *nosocomium suburbicarium*. Il est destiné en quelques endroits à faire la quarantaine par ceux qui viennent des lieux suspects de peste.

LAZARISTES ou *pères de Saint-Lazare* , clercs séculiers de la congrégation de la mission , instituée par saint Vincent de Paule. Ils avaient pris le nom de *Pères de Saint-Lazare* , de leur maison qui était dans un faubourg de Paris , sur le chemin de Saint-Denis. (Voy. SAINT VINCENT DE PAULE.)

LAZERDA (Joseph de) , benédicte , natif de Salamanque , fleurit vers l'an 1660. On a de lui des Commentaires sur Judith , à Lyon en 1653 , et Marie , représentation de la Divinité , *ibid.* , en 1662. (Dupin , Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle , col. 2288.)

LAZIARD (Jean) , ou plutôt *le Jars* , né à Paris , entra chez les césariens le 31 juillet 1513 , est auteur d'un Abrégé de l'histoire universelle , qui a été donné au public par Edmond le Fèvre , et qui a été continué jusqu'à la cinquième année du règne de François 1^{er} , par Hubert Velleius , que quelques-uns nomment la

Vallée. (D. Becquet , *Gallicæ cælestinorum congregat. elog. hist.*)

LAZIQUE , pro vince d'Asie , qu'on nommait aussi *Colchide* , ou qui faisait du moins partie de la Colchide. Les peuples qui habitaient cette contrée étaient fort attachés à la religion chrétienne suivant Procope. (*Lib. 2, de Bello. Per. cap. 28.*) Baudrand met la Lazique du côté du Phase , entre le mont Caucase et le Pont - Euxin. Elle était aussi une province ecclésiastique du diocèse d'Ibérie. Il paraît , par une ancienne notice , qu'il y avait quatre évêchés sous la métropole de Phase , ville située sur le fleuve du même nom. Cependant il se trouve une autre notice qui marque Trebisonde pour métropole de la Lazique , et qui y met un plus grand nombre d'évêchés , parmi lesquels celui de *Phasiana* tient le douzième rang. La Lazique ou la Colchide , dite autrement Basse - Ibérie , suivant le père Lequien , s'appelle aujourd'hui Mingrelie. Il y a un catholique ou patriarche différent de celui de la Haute-Ibérie. Ce catholique a sous lui le métropolitain d'Imirète , qui a deux archevêques et un évêque sous son autorité , et trois évêchés dans le pays d'Obisii et Gurtœ ou de Ligurie. Le père Lequien commence la succession des catholiques de la Colchide ou de la basse-Ibérie par les évêques de Phase , ancienne métropole des Laziens.

1. Georges , siégeait du temps

de l'empereur Maurice; il devint ensuite patriarche d'Alexandrie après la mort de saint Jean l'Aumônier.

2. Cyrus, l'un des principaux défenseurs de l'hérésie monothélite, gouvernait l'église de Phase en 622 et 630. Il fut aussi transféré au siège patriarchal d'Alexandrie par l'empereur Héraclius.

3. Théodore, souscrivit au sixième concile général, et aux canons *in Trullo*.

4. Christophe, assista et souscrivit au septième concile général. De son temps les droits métropolitains de Phase étaient déjà transférés à Trébisonde.

5. Gennade-Georges Scholarius, vivait du temps d'un autre Gennade-Georges Scholarius, patriarche de Constantinople. (*Leo Allat. in diatriba de Georgiis.*)

6. N... métropolitain de Lazique, assista au concile de Constantinople sous le patriarche Jérémie II, contre la simonie.

7. Sciamochmedelus, siégeait au commencement du dix-septième siècle. Galan, Hist. arm. de Colch. et Iber. p. 166, le qualifie de patriarche.

8. Zacharie, patriarche ou catholique de la Basse-Ibérie, suivant Blaise Terzi, *Lib. 1, de Syria, sacré*, siégeait en 1629. Le pape Urbain VIII lui écrivit en 1631.

9. Grégoire, catholique de la basse-Ibérie, vivait il n'y a pas long-temps. (*Or. chr. tom. 1, p. 1336 et 1341.*)

LAZZARINI (Dominique), de

la noble maison de Morro, Patrice de Macerata, professeur des langues grecque et latine dans l'université de Padoue, mort en 1734, a donné : 1°. *Epistola ad amicū parisiensem, pro vindiciis antiquorum diplomatum justis Fontanini Foro-Julienensis*, in-12, à Rome, 1706. Cette lettre est contre les journalistes de Trévoux, au sujet de la querelle entre le père Germon et le père Mabillon, sur les anciens diplômes. M. l'abbé Lazzarini y prend le parti du père Mabillon, et de son défenseur M. Fontanini. 2°. Un Discours latin contre le père Germon, sous le titre de *Verrina*, publiée en 1708. 3°. *Defensio in P. B. Germonium, edita studio Cajetani Lombardi philosophi et medici neapolitani*, in-12, à Venise, 1708. 4°. Des Lettres, des Dialogues sur la corruption de l'éloquence, et un art poétique. Les œuvres de M. l'abbé Lazzarini ont été imprimées après sa mort, à Venise et à Boulogne; mais ces deux éditions étant fort défectueuses, M. Benaglio en a donné une autre plus exacte et plus complète, à Rome en 1643. (*Journal des Savans*, 1707, 1708; supplément, 1745, 1744, 1746 et 1747.)

LEADE (Jeanne), prétendue prophétesse anglaise, morte en 1714, a donné naissance à la société philadelphique, formée en Angleterre pour susciter, dit-on, une nouvelle église toute sainte et toute pure; une église composée de gens de toutes sortes

de religions. En attendant l'établissement de cette nouvelle église, Leade ordonnait à ses sectateurs de veiller et de prier, d'éviter les schismes, et de demeurer du moins à l'extérieur attachés aux sociétés où ils se trouvaient engagés. (M. Jager, dans son Histoire du siècle passé. Journal des Savans, 1717, p. 412.)

LEANDER (François), publia en 1654 des questions morales sur le saint-sacrement, divisées en quatre parties. Tous ses ouvrages furent imprimés à Lyon en huit tomes en 1664. (Konig, Biblioth.)

LÉANDRE (saint), évêque de Séville en Espagne, dans le sixième siècle, était fils de Sévérien, gouverneur de Carthagène, et frère de Fulgence, évêque de la même ville, et d'Isidore qui fut son successeur dans le siège de Séville. Il entra de bonne heure dans un monastère, d'où il ne sortit que pour monter sur le siège épiscopal de Séville. Ce fut de cette place éminente qu'il répandit de tous côtés les trésors de sagesse et de science, qu'il avait amassés dans la solitude du cloître. Il s'attacha surtout à combattre l'hérésie arienne, et convertit entre autres le prince Hermenigilde, fils aîné du roi Leuvigilde qui envoya le saint en exil, avec plusieurs autres prélats catholiques, l'an 586. Rappelé la même année, il convertit encore le second fils du roi, nommé Reccarède, convoque de concert avec

lui, après la mort du roi Leuvigilde, le troisième concile de Tolède, y abolit entièrement l'arianisme, et travailla le reste de sa vie avec un zèle infatigable pour le bien de la religion. Il mourut le 13 mars de l'an 601, selon l'opinion de plusieurs, jour auquel on célèbre sa fête à Séville. Son corps repose dans la cathédrale. Saint Isidore avait composé plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que la lettre à sa sœur, sainte Florentine, qui est dans la troisième partie du code des règles de Benoît d'Aniane, d'où on l'a fait passer dans le douzième tome de la Bibliothèque des Pères; c'est ce qu'on appelle communément la règle de Saint-Léandre pour des religieuses. Elle est très-sage et très-instructive pour des vierges consacrées à Jésus-Christ. Le style en est concis et sententieux. Il y a encore une harangue de ce saint sur la conversion des Goths, qu'il prononça après le troisième concile de Tolède, à la fin duquel elle se trouve. Quelques-uns lui attribuent encore le rit mozarabique. Saint Léandre est un des plus célèbres évêques d'occident par sa science, sa piété et son éloquence. (Saint Isidore, de *Vir. illustr.* Saint Grégoire, pape, in *Epist. in dialog.* Saint Grégoire de Tours, Hist. l. 5. Baronius Marian. Dom Mabillon, premier siècle bénédict. Baillet, t. 1, 13 mars. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et ecclés. t. 17, p. 115 et suiv.)

LÉANDRE (le père), capucin,

né à Dijon, fut zélé prédicateur, habile théologien, et définiteur de sa province. Il mourut à Dijon en 1667, et laissa, 1°. Oraison funèbre de Jacques de Nuchèses, évêque de Châlons, à Châlons 1658, in-4°. 2°. *Veritates evangelicæ in quibus continentur et comprehenduntur mysteria vitæ Jesu Christi, veritates fidei catholicæ, perfectiones Deiparæ virginis Mariæ et sanctorum, miracula sanctissimæ Eucharistiæ, secreta sublimiora vitæ mysticæ, et materiæ ad mores spectantes cum exemplis, reflexionibus, moralitatibus practicis et affectibus devotis*; à Paris, chez Denys Thierry, 1659, 3 vol. in-fol. 3°. Les Vérités de l'Evangile ou l'Idée parfaite de l'amour divin exprimée dans l'intelligence du Cantique des cantiques, à Paris, 2 volumes in-fol., le premier en 1661, et le second en 1662. 4°. *Commentaria in omnes epistolas S. Pauli Apostoli*, ibid. 1663, 2 vol. in-fol. 5°. *Discursus prædicationes super aureas, sententias doctoris gentium*; ibid. 1665, 2 vol in-fol. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle, col. 2472. Le père le Long, Bibliothèque sacrée. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* t. 2, p. 279.)

LEBANA, un des chefs des Nathéniens. (1 Esdr. c. 2, v. 45.)

LEBAOTH, hébr., lionnes, autrement le signe du cœur, du mot *lebab*, cœur, et du mot

oth, signe, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 32.)

LEBAUD (Pierre), aumonier de la reine Anne de Bretagne, doyen de Saint-Tugal de Laval, au quinzième siècle. On a de lui, 1°. Histoire de Bretagne jusqu'en 1458, avec les Chroniques des maisons de Vitré et de Laval. 2°. Le bréviaire des Bretons, ou leur Histoire abrégée en vers, in-fol. (Journal des Savans 1719, p. 374.)

LEBBÉE, autrement Jude ou Thadée. (Voy. JUDE.)

LEBEDUS, ville épiscopale de la province d'Asie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Ephèse. On y célébrait des jeux en l'honneur de Bacchus. Elle est présentement ruinée. Leunclavius dit qu'elle était éloignée de Teo au levant de vingt-cinq milles, et de quinze de Smyrne au midi, vers Colophon d'environ vingt-cinq. On l'appelle aujourd'hui *Lebedizi*. Les trois évêques suivans y ont siégé.

1. Cyriaque, était au brigandage d'Ephèse, et y souscrivit par force.

2. Julien, représenté par Étienne d'Ephèse, au concile de Chalcédoine.

3. Théophile, au septième concile général. (*Or. chr. t. 1, p. 725.*)

LEBEUF. (Voy. BEUF.)

LEBITON, LEBETON, LEBITONNAIRE, nom d'un ancien habit des moines et des solitaires de l'Égypte et de la Thébaïde, qui consistait dans une tunique de lin sans manches, et approchant

des tuniques de nos diacres. *Lebiton*, *lebeton*; *lebitonarium*, *levitio*, *colobarium lineum sine manicis*.

LEBNA, dix-septième demeure des Israélites dans le désert, entre Rémnon, Pharez et Ressa. (Num. 33, 21.)

LERNA, ville sacerdotale de la tribu de Juda, dans la Palestine, que Josué avait saccagée. (Josué, 10, 29.)

LEBNI ou LOBNI, fils de Gerson. (Num 3, 18.)

LEBONA, bourg à deux lieues de Béthel. (Judic. 21, 19.)

LEBRET (Henri), prévôt de l'église cathédrale de Montauban, a donné : Abrégé de l'histoire universelle, première partie, contenant l'Histoire ecclésiastique en deux liv. in-12, 3 volumes. (Journal des Savans, 1679.)

LEBWIN ou LEBWIN (saint), apôtre d'Over-Issel, *Lebwinus*, *Liafwinus*, *Lipwinus*, naquit en Angleterre dans le huitième siècle. Après avoir passé sa jeunesse dans une grande retenue et dans la pratique des plus excellentes vertus, il fut élevé à la dignité de prêtrise, et il s'acquitta avec beaucoup de zèle et de charité de toutes les fonctions attachées à ce ministère. Il prit ensuite la résolution de quitter son pays, pour aller porter la lumière de l'Évangile aux idolâtres. Il vint, pour cet effet, se présenter à saint Grégoire, évêque, ou si on le veut, administrateur de l'évêché d'Utrecht, qui l'envoya au-delà de l'Isel,

dans un pays où s'étendaient les Saxons : il eut bien des traverses à essayer par la résistance qu'apportèrent les idolâtres à leur conversion. Il fit bâtir plusieurs églises en différens lieux, dont la principale fut celle de Deventer; elle fut ruinée quelque temps après par les barbares de ce pays, qui n'étaient pas encore convertis, puis après rebâtie. Il survécut à saint Grégoire dont plusieurs mettent la mort dès l'an 776, et l'on croit qu'il mourut le 12 novembre avant la fin du même siècle. L'on fait sa fête le même jour. (Surius, dans son Recueil. Bollandus, t. 1, 3 mars. Baillet, t. 3, 12 novembre.)

LECANOMANTIE, sorte de divination où l'on emploie un bassin, un plat. *Lecanomantia*.

LECCE, ou LECCIE, appelée en latin *Aletium*, *Lupia* ou *Lyttia* et *Letium*, ville du royaume de Naples dans la terre d'Otrante. Elle est située dans une plaine entourée de beaux jardins, entre Brindes et Otrante, à vingt-cinq milles de ces deux villes, éloignée de la mer Adriatique du côté du septentrion d'environ six milles, de quinze au couchant de Tarente. C'est une grande ville dont les maisons sont très-bien bâties; elle était la demeure du vice-roi, et elle l'est encore d'un grand nombre de familles nobles. Les Grecs, ensuite les Sarrasins en ont été les maîtres, et après eux elle donna à ces fameux princes normands qui la possédèrent sous

le titre de comté; enfin elle passa au pouvoir des rois de l'une et de l'autre Sicile, sous lesquels elle est venue à ce point de splendeur où nous la voyons aujourd'hui. Saint Juste de Corinthe, disciple de l'apôtre saint Paul, y prêcha l'Évangile, et y souffrit le martyre avec saint Oronce qu'on dit être le premier évêque de cette ville. L'église cathédrale que bâtit l'évêque Formose, aidé par Godefroi, prince normand, comte de Lecce, est dédiée à l'assomption de la sainte Vierge. Robert la rebâtit depuis dans l'état où elle est aujourd'hui. Elle est desservie par un grand nombre d'ecclésiastiques; son chapitre est composé de vingt-quatre chanoines, parmi lesquels sont trois dignitaires, l'archidiacre, le chantre et le trésorier. Il y a dans la ville trois églises paroissiales, dans l'une desquelles on suit le rit grec, quinze couvens d'hommes, six monastères de filles. Le diocèse comprend vingt-sept bourgs ou châteaux, et en tout vingt-sept paroisses. L'évêque qui relève d'Otrante jouit d'environ 40200 ducats de revenu. (*Ital. sac. t. 9, p. 67.*)

Évêques de Lecce.

1. Saint Oronce, qu'on dit avoir été ordonné par saint Paul.
2. Saint Fortunat, neveu du précédent, vers l'an 68.
3. Leucus.
4. Denys, martyr. Quelques

auteurs veulent que ce soit celui qui a été pape.

5. Saint Blaise, martyr.
6. Leuce II. On n'en trouve point d'autres jusqu'au suivant.
7. Théodore Bonsoculus, de Lecce, siégeait en 1057.
8. Forinose, commença à bâtir la cathédrale en 1114.
9. Penetran, assista au concile de Latran en 1179.
10. Pierre, en 1180.
11. Foulques Bellus, de Lecce, en 1200.
12. Robert Vultoricus, rebâtit la cathédrale en 1230.
13. M. Gauthier, chanoine d'Otrante, siégeait en 1255.
14. Robert Sanblasius, en 1260.
15. Geoffroy.
16. Robert de Noha, en 1301.
17. Jean de Glandis, chantre de Bari, sous Jean XXII, mourut en 1348, après avoir siégé neuf ans.
18. Robert, chanoine et chantre de la cathédrale, nommé par Clément VI en 1348.
19. Luc, transféré à Termoli en 1353.
20. Louis, élu sous Urbain VI en 1386.
21. Léonard, mort en 1391.
22. Antoine de Viterbe, de l'Ordre des Frères Mineurs, mort en 1413.
23. Gurelle Ciccari, de Naples, sous Jean XXIII, en 1413.
24. Jean Thomas de Morgantibus, de Foligny, moine de Cîteaux, transféré à Nocera en 1419.
25. Jérôme de Lupin, de

l'Ordre des Frères Mineurs , succéda en 1419 , mourut en 1425.

26. Pierre de Pirano , de l'Ordre des Frères Mineurs , siégea trois ans.

27. Thomas Ammirato , de Lecce , originaire de Florence , nommé le 12 mars 1429 , mourut en 1438.

28. Guy , du même Ordre , transféré d'Olessano en 1438 à Lecce , lieu de sa naissance , et cinq ans après à Bari.

29. Antoine Ricci , de Lecce , chanoine , mort en 1484.

30. M. Antoine de Tolomeis , de Sienne , nommé le 18 juillet 1485 , mourut en 1498.

31. Louis d'Arragon , de Naples , fils de Henri , fils naturel de Ferdinand , cardinal-diacre , nommé administrateur , abdiqua avec regrets en 1503.

32. Jacques , d'autres disent Robert Piscicelli , de Naples , mourut en 1507.

33. Pierre Matthieu d'Aquino , de Naples , évêque de Gravina , transféré en 1508 le 18 février , siégea jusqu'en 1611.

34. Ugelin Martelli , de Florence , siégea six ans , et fut transféré à Narni en 1517.

35. Jean-Antoine Aquaviva , mourut en 1525.

36. Gonzalve de Sangro , de Naples , nommé le 12 janvier 1526 , mourut en 1530.

37. Alphonse de Sangro , succéda le 9 mars 1530 , et résigna au suivant en 1534.

38. Hyppolite , cardinal de Médicis , mourut en 1535.

39. Jean-Baptiste Castromediani , mourut en 1552.

40. Braccius Martelli , de Florence , chanoine de Florence , évêque de Fiesoli , transféré le 12 février 1552 ; il alla au concile de Trente.

41. Jean Michel , cardinal , succéda à Martelli.

42. Annibal Saraceni , frère du cardinal , nommé le 29 septembre 1561 , alla au concile de Trente , siégea trente ans , et abdiqua.

43. Scipion Spina , de Naples , nommé le 26 avril 1591 , siégea quarante-huit ans.

44. Louis Papacauda , de Naples , transféré de Cappacio le 20 mai 1639.

45. Autoine Pignatelli , archevêque de Larisse , transféré le 4 mai 1671 , passa à Faenza le 2 janvier 1682 ; il fut fait pape étant archevêque de Naples , sous le nom d'Innocent xii , en 1691.

46. Michel Pignatelli , clerc régulier Théatin , mourut en 1695.

47. Fabrice Pignatelli , de Monte-Corvino , nommé le 2 avril 1696 , siégeait encore en 1720.

LECHA , héb. , *qui se promène ou qui s'en va* , du mot *jalac* , fils de Her. (1 Par. 4 , 21.)

LECHI ou LEHI , héb. , *malchoire*. C'est le nom d'une ville dans la tribu de Dan , qui s'appelait autrefois *Tamna* ou *Timna* , de la dépendance des Philistins. Ce fut là où Samson

épousa une fille de cette nation. (Judic. 15, 9.)

LECHNER (Gaspard), jésuite du diocèse de Saltzbourg, enseigna la Théologie à Ingolstadt et à Prague où il mourut le 31 mars 1634, après avoir publié les ouvrages suivans en latin. 1°. Le doigt de Dieu entre les deux chemins, ou du Choix d'un état; à Ingolstadt, en 1619. 2°. Une dissertation théologique du renoncement à la succession, et de la disposition des biens, *ibid.*, 1622. 3°. L'Ubiquité nestorienne combattue, *ibid.*, 1624. 4°. Réfutation des écrits de Thummius, dans lesquels il traite le pape d'antechrist, *ibid.*, 1626. 5°. Dissertation théologique de la prédestination et de la réprobation; à Dillingen, 1627. (Konig, Biblioth. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1761.)

LECI, héb., *doctrine, loi*, fils de Semida. (1 Par. 7, 19.)

LEÇON se dit des instructions d'un maître à ses écoliers; de ce que les écoliers apprennent par cœur; de tout discours qui tend à nous enseigner et à nous corriger; des ordres précis qu'on donne à un agent; des diverses manières de lire le texte des auteurs dans les anciens manuscrits, *variae lectiones*, diversité qui vient de la corruption causée par le temps, ou par l'ignorance des copistes. LEÇON, en termes de bréviaire, est une petite lecture qu'on fait à chaque nocturne

des matines de quelques extraits de la Bible, des Pères, ou de l'histoire du saint dont on fait la fête. On appelle ces lectures *leçons*, parce qu'elles ne se chantent point comme les psaumes et les hymnes, et qu'on ne fait que les lire pour l'ordinaire. C'est pour cette raison qu'on a donné autrefois le nom de *leçon* à l'épître de la messe, parce qu'elle ne se chante pas comme les autres parties de la messe, et qu'on ne fait presque que la lire d'un ton élevé. Il y a des églises, comme à Rouen et à Beauvais, où le lecteur des leçons de matines a de la lumière auprès de lui, même en plein jour. Il n'y a qu'une seule personne qui lise les leçons au milieu du chœur, et les autres se contentent de les écouter. (De Verbo, t. 4, p. 65, 84, 88.)

LECTEUR, se prend pour celui qui lit un livre, et pour le professeur qui enseigne les sciences, les beaux-arts, les langues.

LECTEUR DE TABLE. On nomme ainsi dans les communautés celui qui lit durant le repas.

LECTEUR (Ordre de). Lecteur, l'un des quatre Ordres mineurs. (Cherchez ORDRE.)

LECTICAIRES, nom d'office dans l'église grecque, *lecticarius*. Les lecticaires étaient chargés du soin d'emporter les corps des défunts pour les enterrer. (Acta Sant. januar., t. 1, p. 1026.)

LECTIONNAIRE, *lectionarium*, *lectionarius liber*. C'est un livre qui contient les leçons qui se lisent à l'office. Autrefois on appelait *lectionnaires* les livres qui contenaient, non-seulement les leçons, mais encore les épîtres et les évangiles qui se devaient chanter dans le cours de l'année. (Bocquillot, *Liturg.*, p. 211.)

LECTRAIN, ou **LETRAIN** ou **LUTRIN**. (Voyez **LUTRIN**.)

LECTROIS, lieu où l'on s'assemblait dans quelques monastères pour faire la lecture en commun.

LECUM, héb., pour confirmer ou pour ressusciter, de la préposition *l*, pour, et du mot *cum*, s'élever, confirmer, ville de la tribu de Nephtali. (Josué, 19, 33.)

LEDAN ou **LEEDAN**, héb., pour le plaisir, du mot *hadan*, ou pour l'ornement, du mot *hada*, fils de Gerson. (1 Par. 23, 7.)

LEDAN, ville épiscopale de la province de Gondisapour, au diocèse des Chaldéens. Elle a eu un évêque particulier avant que son siège fût réuni à Sus. Elle était située dans la province des Elamites, ou dans le *Churdestan*. Paul, disciple de l'école d'Edesse, se retira dans les états du roi de Perse, quand cette école fut supprimée par l'ordre de l'empereur Zenon, et fut fait évêque de Ledan. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1190.)

LEDERLIN (Jean-Henri), luthérien, Allemand, profes-

seur en hébreu et en grec à Strasbourg, mort au mois de septembre 1737. Le père le Long, dans sa Bibliothèque sacrée, in-folio, p. 824, lui attribue une dissertation intitulée : *Dissertatio philologica de dono linguarum in festo Pentecostes*, à Strasbourg, 1714. in-4°. Il nomme l'auteur Jean-Jérémie, au lieu de Jean-Henri. Dans le recueil intitulé, *Tempe helvetica*, t. 4, à Zurich, 1739, in-8°, on a imprimé deux écrits de Lederlin : le premier, pag. 346, intitulé : *Meletema philologicum de templis argenteis Dianæ Ephesæ, ad locum, act, 14, 24* ; le second, imprimé p. 399, du même volume, est une discussion savante, faite à l'occasion du mot *νηστεία*, employé par saint Luc au chapitre 27, verset 9, des Actes des apôtres, que l'on traduit par le mot *jejunium* : (*dissertatio philologica de νηστεία, jejunio*.) (Moréri, édit. de 1759.)

LEDESMA (Diego ou Jacques de), jésuite, natif de Cuellard en Espagne, étudia à Alcalá et à Louvain où il se fit religieux l'an 1556, âgé de trente-deux ans. Depuis il alla à Rome, s'y acquit l'estime du pape Grégoire XIII, et mourut le 28 novembre 1575. Il a écrit divers ouvrages : 1°. *De divinis scripturis quævis passim linguâ non legendis, simul et de sacrificio missæ, cæterisque officiis in Ecclesiâ Christi hebræâ tantum, græcâ aut latind linguâ celebrandis* ; à Cologne en 1570 et

1572. 2°. Des controverses contre les hérétiques. 3°. De la manière de faire le catéchisme, et doctrine chrétienne, imprimées en espagnol, à Rome en 1573. 4°. Table de la Théologie de saint Thomas, dans l'apparat de Possevin. (Alegambe, *De Script. societ. Jesu.* Nicolas-Antoine, *Biblioth. hisp.* Dupin, Table des Aut ecclés. du seizième siècle, col. 1204 et 1205.)

LEDESMA (Martin de), ainsi nommé du lieu de sa naissance qui est une ville d'Espagne dans le royaume de Léon, près de Salamanque, se fit dominicain dans le couvent de cette dernière ville où il prononça ses vœux le 15 mars 1525. Il s'acquit tant de réputation que Jean III, roi de Portugal, lui donna la première chaire de Théologie dans l'université de Coïmbre, qu'il occupa trente ans de suite, n'ayant pas voulu la quitter pour l'évêché de Viseo, que la reine Catherine, régente pendant la minorité de Sébastien son fils, le pressait d'accepter. Il mourut fort âgé le 15 août 1584, après avoir publié deux volumes sur le quatrième livre des Sentences, à Coïmbre en 1555 et 1560. Il a laissé manuscrits d'autres commentaires sur toute la somme de saint Thomas. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 3, p. 230.)

LEDESMA (Barthélemi de), natif de Nieva, au royaume de Léon, et dominicain du couvent de Salamanque, depuis l'an 1543, fut envoyé dans l'Améri-

que où il enseigna long-temps la Théologie à Mexico et à Lima. Il refusa l'évêché de Palama, et fut obligé d'accepter celui de Guaxaca ou Oaxaca, qu'il gouverna vingt-un ans en zélé pasteur. Il établit dans la capitale de la province un collège pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, fonda dans sa cathédrale une chaire de Théologie-morale, et fit bâtir un monastère pour des religieuses de Saint-Dominique. Il mourut sur la fin de février de l'an 1604. On a de lui un traité des sacremens. (Le père Echard, *Script. de ord. Prædic.*, t. 2, p. 352. Le père Touron, *Hommes illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 4, p. 767.)

LEDESMA (Pierre de), religieux dominicain, natif de Salamanque en Espagne, fit profession dans cette ville en 1563. Il enseigna avec une haute réputation à Ségovie, à Avila et à Salamanque, et mourut le 9 septembre 1616. On a de lui : 1°. Un Traité du mariage qui parut en 1592 sous ce titre : *De magno matrimonii sacramento*. Une somme de sacremens en espagnol, qui a été traduite en latin. On en a donné la première partie à Douai l'an 1618, et la seconde l'an 1630, à Cologne. 3°. *De divinæ gratiæ auxiliis*. 4°. *De divinæ perfectione*, etc. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.* Le Mire, *De Script. sæc.* 16. Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 404.)

LEDIEU (François), chanoine et chancelier de l'église de Meaux sous Bossuet, a beaucoup travaillé pour éclaircir l'histoire et les antiquités de l'église de Meaux ; mais ses recherches, au jugement de D. Duplessis, ne sont que des brouillons sans ordre et sans liaison : il a eu beaucoup de part à l'édition des nouveaux missel et bréviaire de Meaux. C'est lui qui ajouta au missel tous les *amen* qui furent condamnés et supprimés par M. de Bissy : M. Ledieu en mourut, dit-on, de chagrin, en 1713. (*Journal des Savans*, 1731, p. 460.)

LEDORICIUM, siège épiscopal du rit latin, sous la métropole de Larisse en Thessalie, dont Fontana rapporte un évêque, appelé Wenceslas, placé par Jean xxiii. Il était de l'Ordre des Frères Prêcheurs. (*Or. chr.*, t. 3, p. 988.)

LEDRA, ville épiscopale de l'île de Chypre, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Famagouste; elle est située au milieu des terres, dans un bon air, arrosée de belles eaux, et dans un excellent terroir; les évêques suivans y ont siégé.

1. Triphyle, disciple de saint Spiridon, excellait dans la belle littérature. Il souscrivit dans son île le concile de Sardique.

2. Macedonius, regardé comme un saint.

3. Léonce, en 1340.

4. Nicolas, en 1470.

5. N... en 1570. Il périt avec

tous les chrétiens pendant le siège des Turcs. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1075. *Voyez* NICOSIE.)

LEDROU, que d'autres écrivent **LE DROU** (Pierre Lambert), religieux de l'Ordre hérémétique de Saint-Augustin, né à Huy, ville des Pays-Bas, sur la Meuse, dans le Liégeois, fut docteur et professeur en Théologie dans l'université de Louvain où ses talens le firent surnommer *l'Aigle jeune des docteurs*, *juvenis doctorum aquila*. Il forma un très-grand nombre de disciples dans la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, à laquelle il fut toujours inviolablement attaché. Après avoir rempli les premières charges de son Ordre, il alla à Rome par l'ordre du Pape Innocent xi qui le fit préfet du collège de la *Propagande*, et lui donna plusieurs autres emplois importans. Les papes Alexandre viii, Innocent xii et Clément xi l'honorèrent aussi de leur estime et de leur confiance. Innocent xii le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre, et le fit prélat assistant du trône pontifical, son sacriste, prévôt de l'église collégiale de Mayence, archidiacre de Hesse, etc., et l'on assure qu'il eût pu vaincre sa modestie. Clément xi le choisit pour l'un des consultants pour l'examen du livre des *Réflexions morales* du P. Quesnel; et ce fut à cette occasion que le père Ledrou s'étant démis de son évêché de Por-

phyre, se retira à Liège, avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il mourut à Liège même, le 6 de mai de l'an 1721, dans la quatre-vingt-unième année de son âge. En 1707, il avait fait imprimer à Rome quatre dissertations latines sur la *contrition* et l'*attrition*, qui ont été réimprimées à Munich en 1708 : il y soutient que l'*attrition* sans l'amour de Dieu ne suffit pas pour obtenir le pardon de ses péchés dans le sacrement de pénitence. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés. du dix-huitième siècle; et M. Goujet, Supplément à ce dix-huitième siècle, t. 1, p. 317. Journal des Savans, 1709, p. 714 de la première édition, et 654 de la seconde.)

LÉE (sainte), dame romaine, veuve, avait renoncé au monde après la mort de son mari; et s'étant donnée à Dieu tout entière dans la retraite d'un monastère de la ville de Rome, elle avait été élevée à la charge de supérieure de la maison, et était devenue la mère de plusieurs vierges. L'on vit en elle des effets bien sensibles et fort surprenans de la grâce qu'elle avait reçue dans le changement de son genre de vie; car après avoir mené dans le monde une vie fort opulente, et accompagnée de toutes les douceurs et de tous les agrémens que sa haute condition lui fournissait, elle ne s'adonna plus qu'aux exercices les plus rigoureux de la pénitence, elle s'appliquait conti-

nuellement à faire souffrir à ses sens des peines proportionnées aux plaisirs qu'ils avaient ressentis autrefois. Elle couronna une si sainte vie par une mort précieuse devant Dieu vers l'an 383, et son corps fut transporté à Ostie incontinent après sa mort. Ce n'est que depuis le seizième siècle qu'on a inséré son nom dans les martyrologes. (Saint-Jérôme, Lettre à sainte Marcelle. Baillet, t. 1, 22 mars.)

LÉGAL, se dit de ce qui est défini par les lois : ainsi on appelle peines légales celles que les lois ont définies, à la différence des peines arbitraires, qui dépendent de l'opinion des juges.

LÉGAL, *legalis*, signifie en termes de Théologie, ce qui regarde la loi de Moïse par opposition à la loi de Jésus-Christ ou à l'évangile. (*Cherchez Loi.*)

LÉGALISATION, certificat donné par autorité de justice, ou par une personne publique, et confirmée par l'attestation, la signature, et le sceau du magistrat, afin qu'on y ajoute foi partout. Un acte ne fait point de foi sans *légalisation*, dans les pays étrangers. Quand il s'agit de légaliser un acte pour procéder dans une officialité, ou prendre les ordres dans un autre diocèse, la légalisation doit être faite par l'évêque. Mais quand il s'agit de légaliser un acte pour servir dans une juridiction royale, il faut que la légalisation soit faite par le plus prochain juge royal du lieu où l'acte a été passé. (De Ferrière, Dictionnaire

de droit et de pratique, au mot LÉGALISER.) 1

LÉGAT, *Legatus* : ce mot vient de *legare*, *delegare*, qui signifient *envoyer*, *déléguer*, et par conséquent le mot de *légal* dans son origine, signifie celui qui est envoyé par un autre pour quelque fonction ; mais dans l'usage ordinaire le nom de *légal* se prend pour les ambassadeurs que les papes envoient aux princes souverains, avec un caractère singulier d'autorité, et les marques de leur dignité ; le chapeau, l'anneau et la croix qu'ils reçoivent d'un cardinal ou d'un évêque célébrant pontificalement.

Il y a de trois sortes de légats ; des légats à *latere* ou de *latere*, des légats *missi*, et des légats *nés*, *nati*. Les légats à *latere* ou de *latere*, sont les cardinaux que le pape envoie en ambassade ; on les appelle légats à *latere* ou de *latere*, parce qu'ils sont toujours aux côtés du pape, comme ses conseillers, et qu'on les tire de-là pour les déléguer. Les légats *missi*, *envoyés*, sont ceux que le pape envoie sans qu'ils soient cardinaux, comme les *nonces* et les *internonces*. Les légats *nés*, sont ceux à qui on ne donne aucune légation, mais à la dignité desquels est attaché le titre de *légal* apostolique, tels autrefois l'archevêque d'Arles et celui de Reims, qui étaient *légats nés*, à raison de leur dignité. Le pouvoir de ces derniers qui dans les sept premiers siècles était plus grand que celui des

légats *missi*, est beaucoup petit aujourd'hui : ou la qualité de *légal* ne n'est titre honorifique sans force. L'auteur du Tableau de de Rome distingue les *latere* des légats de la, confond ces derniers avec les légats *missi*, *envoyés*.

Le pouvoir des légats a plus ou moins d'étendue les diverses circonstances de temps, des lieux, des pays les envoient, et des princes auxquels ils sont envoyés ; vient qu'on ne peut assigner aucune règle certaine pour de leurs droits, comme marque le cardinal de (Disc. 33, ad Concil. Tr. 21.) Voici ce que portent usages à ce sujet.

1. Les légats à *latere* ne peuvent venir en France sans le consentement du Roi. Ils sont des ambassadeurs extraordinaires d'un prince étranger. Il est du droit des gens dans toutes les nations, que les princes n'envoient des ambassadeurs aux autres princes que ceux-ci n'y consentent. L'usage a lieu en Espagne et dans les Pays-Bas comme en France.

2. Le *légal* jurait au Roi, ne se servait du pouvoir de légation qu'autant de temps qu'il plairait à sa Majesté ; présentait ce pouvoir et le parlement, pour l'examiner, l'enregistrer, et le modifier comme il jugeait à propos le bien du royaume.

3. Le *légal* ne pouvait us

son pouvoir ni avant qu'il fût vérifié par le parlement, ni contre les modifications qu'il y a mises.

4. Les pouvoirs du légat étant vérifiés, il ne pouvait conférer des bénéfices sans mandat, mais il pouvait admettre de résignations *in favorem*. Il pouvait aussi légitimer des bâtards pour tenir des bénéfices et non des offices royaux, accorder des dispenses et des autres grâces, selon la teneur de ses bulles, et faire porter sa croix devant lui, à la réserve du lieu où le Roi est en personne. Il ne pouvait troubler les ordinaires dans leur juridiction, ni les prévenir dans la nomination des bénéfices, ni même subdéléguer personne, pour faire ses fonctions légitimes sans le consentement du Roi, ni connaître en première instance des causes ecclésiastiques au préjudice des ordinaires, ni faire citer devant eux les sujets du Roi, ni exercer sur eux aucun acte de juridiction contentieuse, soit par citation, évocation, délégation ou autrement. Quand le Roi tenait son lit de justice en parlement, le légat *à latere* avait la préséance sur les princes du sang.

5. Lorsque la légation était finie, le légat était obligé de laisser les registres de ses expéditions à un magistrat député à cet effet, afin qu'on pût en donner des extraits à ceux qui en auraient besoin, et les statuts qu'il avait faits demeuraient en leur vigueur, même après qu'il

était sorti des lieux de sa légation.

(Voyez sur les *légats* Viquesfort, De l'ambassadeur et de ses fonctions. Févret, de l'abus 1. 3. Rebuffe, Pratiq. bénéfic. et sur le concord. Chopin, Polit., liv. 2. Du Tillet, recueil, part. 3, pp. 279, 285 et 391, sur les droits et les pouvoirs des légats *à latere* en France. Van-Espen, Jur. eccl., t. 1, p. 210 et suiv. Gibert, Inst. eccl., p. 378. L'ouvrage intitulé : les définitions du droit canon, imprimé à Paris, chez Charles de Serrey, en 1674. Le traité touchant les légats, qui est à la fin de l'histoire des cardinaux. Les mémoires du clergé, t. 7, p. 1422 et suiv., t. 10, p. 874 et suiv.)

LÉGATAIRE, celui à qui on fait quelques legs par testament, *legatarius*. Il y a des légataires universels et des légataires particuliers. Un légataire universel tient en France la qualité d'héritier, et il a les mêmes obligations. Cependant il n'est tenu aux dettes du défunt, que jusqu'à la concurrence des biens légués, pourvu qu'il en ait fait inventaire. Les légataires particuliers peuvent être témoins dans le testament même où ils sont légataires; mais non pas le légataire universel. Lorsque le légataire universel a obtenu la délivrance de son legs, les légataires particuliers peuvent s'adresser à lui pour la délivrance de leurs legs, parce qu'il est *loco heredis*. D'où il s'ensuit qu'il est tenu de payer les legs particuliers faits par le défunt.

Plusieurs coutumes de France, entr'autres la coutume de Paris, art. 300, portaient qu'une même personne ne pouvait être héritier et légataire d'un défunt tout ensemble, et ces coutumes devaient s'entendre non-seulement de la ligne directe ascendante et descendante, mais encore de la ligne collatérale. (Claude de Ferrière, *Cont. de Paris*, t. 3, p. 476. Pontas, au mot *Legs*, cas 1.)

Les légataires sont tenus aux frais nécessaires pour le transport des legs qui leur sont faits, à moins que les testateurs n'en aient expressément chargé leurs héritiers. (Pontas, cas 54.)

Un légataire qui a plusieurs legs, peut choisir, ou répudier ceux qu'il lui plaît, s'il n'est obligé d'aucune charge; et ne peut autrement en accepter un exempt de charge, sans être tenu de ce dont les autres seraient chargés. Tout ce qui rend un homme indigne de la qualité d'héritier, le rend aussi incapable d'un legs; et il y a encore un cas particulier pour le légataire : c'est que si après avoir reçu son legs, il s'inscrivait en faux contre le testament. Le légataire ne peut valablement faire un choix, avant que l'héritier ait déclaré qu'il accepte l'hérédité.

LÉGATION, charge ou fonction de légat, ou sa cour, ou son tribunal, sa dignité, sa juridiction, *Legati munus, dignitas, curia, legatio*. On ne reçoit point de légation en France qui

ne soit limitée. (*Voy. LÉGAT.*)

LÉGENDAIRE, auteur de légende, qui a composé une légende. *Autor historiae sanctorum legende.*

LÉGENDE, *legenta*. Légende était d'abord un livre d'église qui contenait les lectures qui se faisaient dans l'office divin que nous appelons aujourd'hui leçons. Les vies des saints ont été appelés des légendes, parce qu'on les lisait dans les écoles des matines.

LÉGER ou LEUTGAR et LUDGER ou LIGAIRE et L'ÉGUIER, *Leodegarius* (saint), évêque d'Autun et martyr, tirait son origine de la première noblesse des Français qui étaient venus avec nos rois s'établir dans les Gaules. Il vint au monde l'an 616, ou selon d'autres, l'an 626, et fut mis sous la conduite de son oncle Didon, évêque de Poitiers, qui l'ordonna diacre à l'âge de vingt ans, puis archidiacre de son église. L'abbé de Saint-Maixent en Poitou étant mort vers l'an 651, Léger gouverna ce monastère, jusqu'à ce que sa réputation le fit appeler à la cour du jeune roi Clotaire III qui régnait sous la tutelle de sainte Bathilde, sa mère. Tout le monde admira ses grandes qualités, et l'on ne parlait plus que d'un emploi convenable à son mérite, lorsque la reine sainte Bathilde, régente du royaume, le nomma en 659 à l'évêché d'Autun, divisé depuis deux ans par la faction de deux ecclésiastiques ambi-

tieux, qui aspiraient à ce siège vacant par la mort de l'évêque Ferréol. Le nouveau pasteur consola bientôt son église des maux qu'elle avait soufferts, rétablissant le bon ordre partout, ramenant les esprits à la paix par sa douceur, réparant les églises, nourrissant les pauvres, réformant tous les états, et surtout le monastique qui fut l'objet de la plupart des canons du concile qu'il assembla l'an 661 et 663. Il eut part au gouvernement de l'état sous le roi Childeric II, frère et successeur de Clotaire, et le zèle qu'il fit paraître pour le bien public lui suscita des envieux qui s'efforcèrent de le perdre. Hector, comte ou gouverneur de Marseille étant venu à Autun en 673, et ayant logé chez Léger, ses ennemis publièrent aussitôt qu'il n'avait reçu ce seigneur, que pour former une conspiration contre Childeric. La calomnie appuyée par un méchant ermite et faux prophète, nommé Marcoli, trouva créance dans l'esprit du Roi, qui le fit enfermer dans le monastère de Luxeu où il trouva le fameux Ebroin, maire du palais, son ennemi. Tous les deux sortirent de Luxeu à la mort de Childeric; Léger pour se retirer à Autun, et Ebroin pour aller cabaler en faveur d'un prétendu fils de Clotaire III, et chercher les moyens de perdre le saint évêque. Deux seigneurs de la cour, le comte Gaimier, appelé duc de Champagne, et Desiré, surnom-

mé Didon, évêque de Châlons-sur-Saône, s'étant dévoués à la passion d'Ebroin, assiégèrent saint Léger dans Autun. Le digne pasteur, sachant qu'on en voulait à sa personne, se livra lui-même à ses ennemis, qui lui arrachèrent les yeux après les avoir crevés. Ebroin le contraignit ensuite de marcher nus pieds dans un lieu plein de cailloux pointus comme des cloux. Il lui fit couper les extrémités des lèvres et de la langue, taillader les joues, ôter ses habits, et le donna en garde à Vaning, gouverneur du pays de Caux. Celui-ci qui était un homme de bien, traita honorablement son prisonnier, et le conduisit à l'abbaye de Fécamp. Ebroin l'en fit sortir et amener au concile que le roi Thierry avait assemblé, où malgré les protestations de son innocence au sujet de la mort du roi Childeric, dont on voulait le rendre complice, il fut dégradé et mis entre les mains de Robert, comte du palais, pour avoir la tête coupée : ce qui fut exécuté dans le pays d'Artois le deuxième ou troisième jour d'octobre 678. Son corps fut enterré dans une chapelle du village de Sercin ou Saringue, maintenant Saint-Léger, et transféré depuis dans l'abbaye de Saint-Maixent en Poitou, d'où on le transporta encore à Ebreules. Sa fête est marquée au 2 d'octobre dans le martyrologe romain moderne. Le bienheureux Guérin, frère de saint Léger, fut tourmenté avec

lui, et mourut auparavant, par la cruauté d'Ebroin leur commun persécuteur. On l'attacha à un poteau, et on l'accabla de pierres. Nous avons deux vies principales de saint Léger, qui ont été écrites par deux auteurs qui lui étaient contemporains. L'un est d'un moine de la ville d'Autun, dédiée à Ermenaire, successeur de notre saint; c'est la plus exacte. L'autre est d'un nommé Ursin, qui la composa par l'ordre d'Ansoald, évêque de Poitiers. Toutes les deux se trouvent dans les actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît, par le père Mabillon. Quelque temps avant sa mort, saint Léger écrivit à sa mère Sigrade qui s'était rendue religieuse dans le monastère de Notre-Dame de Soissons, pour la consoler de la mort de Guérin, son autre fils. On trouve cette lettre dans le premier tome de la bibliothèque des manuscrits du P. Labbe, dans le second tome des actes de l'Ordre de Saint-Benoît, et dans le quatrième de la Gaule chrétienne. On a encore de saint Léger un testament, par lequel il donne quelques terres à son église. Les fautes qui se trouvent dans les dates l'ont d'abord fait rejeter comme supposé; mais on l'a depuis regardé comme authentique, parce qu'il est avoué par Jonas, évêque d'Autun, dans le neuvième siècle, et par le pape Jean VIII, qui vivait en même temps. (Baillet, t. 3, 2 octobre. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 3. Dom Ceillier, Hist.

des Aut. sacr. et eccl., t. 17, pp. 710 et 720.)

LEGER ou LIGAIRE, (S.-) *Sanctus-Leodegarius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans le Poitou sur la Sèvre près de Niort au diocèse de Saintes, et fondée en 961. Elle dépendait autrefois de celle de Saint-Maixent; en sorte que lorsque l'abbaye de Saint-Léger venait à vaquer, on ne pouvait procéder à une nouvelle élection que de l'avis de l'abbé et des religieux de Saint-Maixent. Mais elle était devenue libre de toute dépendance. (*Gallia christ.* t. 2.)

LEGER (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située dans la ville de Soissons fut fondée en 1139. Ce n'était qu'une simple église que les évêques de Soissons laissaient à la disposition des comtes de la même ville lorsque le comte Rainald la rendit à l'évêque Gosselin pour y établir des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin. Le même seigneur non-seulement rendit l'Église, mais il voulut doter considérablement de ses biens le nouveau monastère. L'abbaye de Saint-Léger était située dans le faubourg avant qu'Ansculfe, successeur de Gosselin, l'eût transférée dans la ville près du château. Ce furent d'abord des chanoines de la congrégation d'Arouaise qui l'occupèrent; elle était unie à la congrégation de France depuis 1666. Cette abbaye ayant été presque entièrement ruinée par les calvinistes en 1567, elle fut

rétablie peu de temps après par un de ses abbés nommé George de la Fontaine. (*Gallia christ.* tom. 9. col. 467.)

LEGET (Antoine), né à Calians au diocèse de Fréjus, fut directeur du séminaire d'Aix, et mourut à Paris dans la maison de Saint-François de Sales le 24 mars 1728, âgé de soixante-onze ans, après avoir eu la direction de la communauté de Sainte-Pélagie. On a de lui : 1°. Les véritables maximes des saints sur l'amour de Dieu, tirées de l'Écriture et des saints Pères, vol. in-12 imprimé à Paris chez Mariette, en 1699. 2°. Devoirs des confesseurs dans l'administration du sacrement de pénitence, 2 volumes in-12. Imprimés à Lyon en 1703. On attribue au même auteur des analyses sur saint Paul. (*Journal des Savans*, 1703, pag. 144. M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

LÉGION, espèce de régiment ou de corps, dont les armées romaines étaient composées. Elles ont été d'un différent nombre de soldats, suivant les temps différens, tantôt de trois mille, quelquefois de quatre, et d'autres fois de cinq et de six mille.

Les légions composées de six mille hommes comprenaient dix cohortes ; la cohorte, cinquante manipules ; et le manipule, quinze hommes. Jésus-Christ guérit un possédé qui avait une légion de démons. Le mot de légion se prend quelquefois pour

un grand nombre indéterminé. Notre sauveur dit à saint Pierre, que s'il voulait prier son père, il lui enverrait plus de douze légions d'anges pour sa défense. (*Matth.* 26, 53.)

LÉGION THÉBÉENNE. Cherchez SAINT MAURICE

LEGIPONTIUS (Olivier), bénédictin allemand de l'abbaye de Saint-Martin de Cologne, licencié en Théologie et professeur émérite. Nous avons de lui l'édition de l'ouvrage intitulé : *Historia rei litterariæ Ordinis Sancti-Benedicti, in 4 partes distributa. Opus eruditorum votis diu expetitum, ad perfectam historiæ benedictinæ cognitionem summè necessarium, et universim omnibus bonorum artium cultoribus non utile minùs, quàm scitu lectuque jucundum*, A. R. P. Magnoaldo Ziegelbauer, O. S. B. Theologo presbytero, etc. iconographice adumbratum, recensit, auxit, jurisque publici fecit R. P. Oliverius Legipontius, ejusdem instituti ad sanctum Martinum Coloniae cœnobita, SS. Theologiæ licentianus, et professor emeritus, societ. litter. Germ. bened. Promotor et secretarius, Augustæ Vind. et Herbipoli, 1754.

LÉGISLATEUR, celui qui fait les lois d'un état. *Legislator.*

LÉGISLATIF, pouvoir législatif. C'est le pouvoir de faire des lois.

LÉGISLATION, pouvoir de faire des lois, l'exercice de ce pouvoir. Cherchez Loi.

LÉGISTE, qui est docteur ès-

lois qui les enseigne, qui les commente. *Legis Doctor.*

LÉGITIMATION, acte par lequel on rend légitimes des enfans naturels, *spuriorum liberorum adoptio*. Avant les empereurs chrétiens, on regardait les enfans naturels dans l'empire romain, comme des étrangers incapables de posséder aucuns biens et aucunes charges. Constantin fut le premier qui leur accorda quelque grâce, et qui fit des lois en leur faveur. (Tillemont, Hist. de Emp. tom. 4, p. 178.) Justinien, dans sa nouvelle *Omnino perimimus*, distingue deux sortes d'enfans illégitimes; les bâtards simples qui naissent *ex soluto et soluta*, c'est-à-dire, de ceux qui, selon la loi, pouvaient se marier lorsqu'ils ont mis ces enfans au monde; et les adultérins qui viennent *ex nefario coitu*, c'est-à-dire, qui naissent d'un père et d'une mère à qui la loi défendait alors de se marier ensemble. Il y ordonne que les seconds, qu'il regarde comme des monstres, ne pourront être légitimés par un mariage subséquent, mais seulement par un rescrit du souverain.

L'Église et les princes se règlent encore sur cette novelle de Justinien, pour la légitimation des enfans adultérins; ils ne peuvent encore à présent être légitimés que par un rescrit du pape ou d'un prince souverain : du pape, pour les choses ecclésiastiques, telles que les ordres et les bénéfices; du souverain, pour les

choses civiles, telles que le pouvoir d'exercer des charges, etc.

Les bâtards simples peuvent être légitimés en deux manières, ou comme les adultérins par un rescrit du prince, ou par un mariage subséquent, lorsque leurs pères et mères se marient légitimement; et pour qu'un tel mariage soit légitime, il faut 1°. Qu'il soit réellement bon et valide; il ne suffit pas qu'il soit présumé tel, au moins en France, depuis l'arrêt du parlement de Paris du 15 mars 1674; car selon le droit commun, la bonne foi d'une partie, ou des parties qui ont contracté invalidement, croyant contracter valablement, suffit pour légitimer les enfans qui naissent de ce mariage, ou qui étaient nés auparavant (*Cap. ex tenore qui filii sunt legitimi.*) 2°. Il fallait qu'il eût été contracté en face de l'Église, mais il n'était pas nécessaire qu'il eût été consommé. 3°. Il ne doit pas être encore aujourd'hui contracté à l'article de la mort du père ou de la mère, au moins en France, à cause de l'édit de Louis XIII de 1639, et de celui de Louis XIV de 1697, qui l'ordonnent ainsi : cette condition n'a pas lieu hors de la France. Avec ces conditions, le mariage subséquent légitime les enfans malgré les pères et mères, parce qu'il a lieu de droit, étant ordonné par la loi; et cette légitimation se pourrait faire, quand même il y aurait eu un autre mariage entre la naissance de ces enfans, et le mariage qui les

rend légitimes. En ce cas , selon la plus commune opinion des Français, les enfans légitimés n'auraient pas joui du droit d'aïnesse, et auraient passé après les enfans qui seraient nés pendant le mariage qui a précédé celui qui les rend légitimes.

Il s'ensuit de ces principes, que dans l'Eglise catholique les enfans d'un homme marié, d'un religieux, ou d'une religieuse, ou d'un ecclésiastique engagé dans les ordres sacrés, ne peuvent être légitimés par un mariage subséquent, parce qu'ils ne sont pas nés de deux personnes libres et capables de se marier ensemble, dès que leur père ou leur mère, ou tous les deux étant liés par un empêchement dirimant, sont inhabiles au mariage. Il n'en était pas de même, au moins pour la France, des enfans d'un clerc bénéficiaire non sacré. Ils y étaient légitimés par le mariage subséquent, parce qu'on croyait en France qu'un clerc bénéficiaire était capable de contracter mariage sans dispense, et n'était lié à l'Eglise que par un lien volontaire qui ne lui imposait aucune nécessité.

Il s'ensuit encore de ces principes, que les pères et les mères sont obligés en conscience de reconnaître en se mariant, les enfans qu'ils ont eus avant leur mariage, parce que la loi l'ordonne, et que leurs enfans peuvent les y contraindre. Cette reconnaissance peut se faire en cinq manières, 1°. En la faisant mettre à la marge des registres

où s'écrit l'acte de la célébration du mariage des pères et mères. 2°. En l'insérant dans cet acte. 3°. En l'insérant dans le contrat de mariage. 4°. En la mettant dans un acte particulier qu'on attache à la minute du contrat. 5°. En faisant mettre deux actes sur les registres publics; l'un du mariage; l'autre de la reconnaissance de ces enfans, en sorte que l'on ne puisse lever l'un sans l'autre.

La jurisprudence de France n'était point uniforme touchant la légitimation des enfans naturels incestueux nés d'un parent et d'une parente,

La grande chambre, par un arrêt du 11 décembre 1664, (Soëfve, tom. 2, cent. 3, c. 29.) déclara qu'ils ne pouvaient être légitimés par un mariage subséquent, et le parlement de Besançon jugea le contraire. Cette diversité de jurisprudence était relative aux cas particuliers; et à la proximité plus ou moins grande des degrés de parenté. (Voyez les Conférences de Paris sur le mariage, tom. 4, p. 96 et suivant.)

LÉGITIME, portion que la loi donne aux enfans sur les biens de leurs père et mère, et qui leur est due, en sorte que leurs parens ne peuvent les en priver, quoiqu'ils disposent de leurs biens en faveur d'autres personnes, *debita portio, legitimum bonorum subsidium*.

La novelle dix-huitième de Justinien, qu'on suivait en France dans le pays de droit écrit, portait

que la légitime des enfans se réglait diversement suivant leur nombre. S'il y avait quatre enfans ou moins de quatre, ils devaient partager également entr'eux tout le tiers de la succession du père, lequel ne pouvait disposer à sa volonté que des deux autres tiers au profit de telle personne que bon lui semblait d'un de ses enfans ou d'un étranger; mais s'il y avait plus de quatre enfans, leur légitime était la moitié de la succession du père. On ne suivait pas cette jurisprudence dans les pays de coutume. La légitime des enfans, selon la coutume de Paris (art. 298), était la moitié de ce que chacun d'eux aurait eu, si leurs père et mère étaient morts sans faire de testament. On suivait la même disposition en Bourgogne, en Poitou, en Anjou, en Touraine, à la Rochelle, à Orléans, et dans les autres pays de coutume, qui n'avaient pas réglé la légitime des enfans, comme l'assure M. Auzanet, dans ses notes sur l'article 298 de la coutume de Paris.

La légitime n'est due qu'aux enfans légitimes ou légitimés par un mariage subséquent. Les petits enfans qui ont droit de venir à la succession de leurs aïeuls ou aïeules par droit de représentation, peuvent aussi demander la légitime de leur père et de leur mère, s'ils sont morts avant l'aïeul ou l'aïeule; mais alors ils suivent l'ordre des successions, et ne peuvent l'exiger que par souche et non par

tête, c'est-à-dire, que plusieurs petits enfans d'un père mort avant l'aïeul, ne peuvent demander que la portion qu'aurait eue leur père, pour la partager également entr'eux,

Il y a toujours eu des cas où les enfans et les petits enfans, quoique légitimes, étaient exclus du droit de légitime; savoir 1°. Les religieux, même apostats, 2°. Selon la coutume de Paris, les filles qui avaient renoncé à la succession de leurs père et mère, lorsqu'ils l'avaient mariée, quand même elles n'auraient pas reçu toute leur dot; 3°. Selon quelques coutumes, les filles qui avaient eu quelque don en mariage, n'eût-ce été qu'un don très-léger, par exemple en Normandie, un *chapel de roses*, mais ce n'était que tant qu'il y avait des mâles dans les familles, afin de les conserver. 4°. Les enfans qui avaient mis la main sur leurs père et mère, ou qui avaient attenté à leur vie, ou qui s'étaient mariés étant mineurs sans leur consentement, ou qui étant majeurs, sans l'avoir demandé par trois sominations respectueuses. Hors ces cas, les pères et mères ne pouvaient priver leurs enfans de leur légitime, ni la diminuer, ni la charger d'aucune condition onéreuse. Ils ne pouvaient non plus, sans bonne raison, réduire leurs enfans à leur légitime.

La légitime et les intérêts de la légitime sont dus du jour de la mort du père, parce qu'ils sont considérés comme une portion

de la succession, et que les successions sont ouvertes à la mort de celui à qui on succède. La légitime se prend sur tous les biens que les pères et mères laissent à leur mort, et sur ceux dont ils ont disposé pendant leur vie par donation entre vifs, en faveur de quelques-uns de leurs enfans, même sur les biens qu'ils leur ont donnés en mariage. C'est la jurisprudence du droit romain, qu'on suit dans le pays de droit écrit et dans le pays de coutume.

La légitime se perd par prescription après trente ans révolus seulement. Un enfant peut renoncer à sa légitime, mais non pas au préjudice de ses créanciers, qui y ont droit et hypothèque en vertu de leur créance. Les enfans ne peuvent demander leur légitime qu'après le paiement des dettes et des frais funéraires, parce que les biens du défunt ne consistent que dans ce qui reste après le paiement de ses dettes. Les enfans qui sont réduits à leur légitime, et qui ont reçu de leurs père et mère quelques dons considérables, sont obligés de les rapporter à la succession, parce que ces dons appartiennent à la légitime, et que la légitime fait partie de la succession. La raison est que la légitime n'a été introduite que pour empêcher que les enfans qui seraient exclus de la succession de leurs pères et mères, n'aient lieu de se plaindre, et que les enfans ne peuvent se plaindre, lorsqu'ils ont déjà reçu quelques

biens en avancement d'hoirie. Il ne faut pas étendre cette obligation des enfans aux présens qu'ils ont reçus de leurs parens pour leurs menus plaisirs, habillemens et nourriture.

Lorsque les biens que le père a laissés *ab intestat* ne suffisent point pour la légitime des enfans qu'il y a réduits, cette légitime se prend, 1°. sur les donations testamentaires; 2°. sur le légitime universel; 3°. sur les donations entre vifs. (Conférences de Paris sur le mariage, tom. 5, pag. 358 et suiv.)

LEGNANO (Jean de), juriconsulte d'une noble famille de Milan, mort le 16 février 1382, a laissé : *Super clementinis; de censurâ ecclesiasticâ; de interdicto ecclesiastico; de horis canonicis; de beneficiorum ecclesiasticorum pluralitate*, etc. (Trithème, de *Scriptoribus ecclesiasticis*.)

LEGRANT (Jacques), religieux Augustin, passait pour un des premiers prédicateurs de son temps, sous le règne de Charles VI. On conserve à la bibliothèque du roi, en manuscrit, un ouvrage considérable du père Legrant, intitulé : *Archiloge sophie*, où il parle de toutes les sciences, de toutes les vertus et de tous les états; ouvrage mêlé de prose et de vers. Il y a encore neuf manuscrits d'un second ouvrage du père Legrant, intitulé : *Le livre des bonnes mœurs*. (Journal des Savans, 1743, p. 670.)

LEGS, don que fait un tes-

taleur par son testament à quelque particulier, ou communauté, *legatum*. Un legs caduc, est celui qui n'a point d'effet; un legs conditionnel, celui qui n'a lieu qu'en accomplissant la condition; un legs pieux, celui qui est fait pour une fin pieuse à une personne, ou à un lieu consacré à Dieu, comme une église, un monastère, un hôpital. Voici les principales règles de morale au sujet des legs.

RÈGLES TOUCHANT LES LEGS.

Première règle.

Personne ne peut faire un legs valide, 1°. s'il n'a pas droit de faire un testament; 2°. si celui à qui il le fait n'est pas habile à en profiter; 3°. si la chose léguée n'est pas de nature à pouvoir l'être.

Deuxième règle.

C'est un larcin de retenir un legs, quel qu'il soit, et c'est de plus un sacrilège de retenir un legs pieux. (S. Antonin, Part. 2, tit. 1, c. 21, § 3.)

Troisième règle.

Quand un legs est déterminé à un certain usage par le testament, il ne peut être converti à un autre, même meilleur, sans l'autorité du juge séculier, si c'est un legs profane, ou de l'évêque, si c'est un legs pieux. La raison est que les biens des défunts doivent être employés selon leur dernière volonté, à moins que les supérieurs légiti-

times, qui sont les seuls interprètes de la volonté de ces défunts, ne trouvent bon d'y changer quelque chose pour de justes causes. (Grégoire IX. *In cap. Nos quidem*. 3°. *De testam. et ult. voluntat. lib. 3, tit. 26. Conférenc. de Condom, t. 1. Conférenc. 13, sect. 2.* (Pontas; au mot LEGS, cas 4.)

Quatrième règle.

Quand un legs renferme une condition impossible, le legs appartient simplement au légataire, parce que cette condition est nulle, et doit être regardée comme non renfermée dans le testament.

Cinquième règle.

Quand un legs est conçu en termes dépréciatoires, c'est-à-dire, quand un testateur prie son héritier de donner une chose à quelqu'un, l'héritier est tenu de la donner, comme si le testateur le lui avait ordonné expressément; et l'on ne doit considérer la forme de prière qu'il a employée, que comme une honnêteté qu'il a voulu faire à son héritier. *Omne verbum, dit la loi, significans testatoris legitimum sensum, legare vel fideicommittere volentis, utile atque validum est, sive directis verbis, quale est, jubeo, sive precariis utatur testator, quale est, rogo.* (*Leg. omne verb. 2, cod. communia de legat. L. G., tit. 43.*)

Sixième règle.

Quand un legs pieux est ré-

pudié par le légataire qui ne veut pas l'accepter aux conditions qu'il lui est fait, ou parce que la destination du testateur ne peut pas avoir lieu, comme si une salle dont il voulait qu'on augmentât un hôpital, a été bâtie par un autre, ou jugée inutile par les administrateurs, l'héritier est toujours obligé d'employer ce legs en œuvres pieuses, à moins que le testateur n'ait marqué expressément le contraire dans ces suppositions. La raison est que le testateur a voulu distraire la somme léguée de ses biens et la consacrer à Dieu, en quelque manière que ce soit, et que l'on doit présumer que s'il eût prévu que le légataire dût la répudier à cause des conditions onéreuses qu'on lui impose, ou que sa destination primitive, ne pût avoir lieu, il n'aurait pas manqué de destiner cette somme à quelque autre usage pieux. On peut ajouter que les testateurs font souvent des legs pieux pour satisfaire à des restitutions incertaines. (Pontas, au mot LEGS, cas 5.)

Septième règle.

Lorsqu'un legs est appuyé sur des motifs qui se trouvent faux, il ne laisse pas d'être valide, parce que la volonté seule du testateur suffit indépendamment de tout motif qu'on exprime quelquefois pour mieux faire valoir la disposition, ou pour faire honneur au légataire. *Falsam causam legato non obesse verius est*, dit la loi, quia ratio

legandi legato non coheret. (*Leg. cum talem* 72, § 6, de conditionib. et demonstr.) Ainsi un legs conçu en ces termes : *Je lègue mille écus à Pierre, pour m'avoir tiré des mains des voleurs*, un tel legs serait valide, quoique Pierre n'eût pas en effet tiré le testateur des mains des voleurs. Mais ce serait tout le contraire, si le testateur faisait dépendre la validité du legs de la vérité des motifs qu'il exprime ; et s'il les mettait comme des conditions nécessaires, en disant, par exemple, *je lègue mille écus à Pierre, en cas qu'il soit vrai qu'il m'ait tiré des mains des voleurs*. (Pontas, *ibidem*, cas 8.)

Huitième règle.

Un changement successif, quoique très-considérable, arrivé à un legs, ne le rend point caduc, parce que le changement des parties qui composent un tout, n'empêche pas que ce tout ne doive être considéré comme le même. Ainsi une maison, par exemple, qui aurait été léguée par un testateur, appartiendrait au légataire, quoique le testateur l'eût rebâtie tout à neuf, à deux ou plusieurs reprises, depuis le moment qu'il l'aurait léguée. C'est la décision de la loi, qui dit : *Si domus fuerit legata, licet particulatim ita refecta sit, ut nihil ex pristina materia supersit, tamen dicemus utile manere legatum.* (*Leg. si ita* 65, § fin. ff. de legat. 1. (Pontas, cas 10.)

Neuvième règle.

Un legs n'est acquis au légataire, qu'au moment de la mort du testateur, d'où vient que si le légataire survit quelques instans au testateur, le legs passe aux héritiers du légataire; et si au contraire le testateur survit quelques instans au légataire, le legs est nul. (Pontas, cas 14 et 15.)

Dixième règle.

Quand avant la mort du testateur le légataire a acquis, par un titre lucratif, c'est-à-dire, sans qu'il lui en ait rien coûté, le domaine de la chose qui lui a été léguée, l'héritier du testateur ne lui doit rien; parce que, selon la loi, la même personne ne peut pas avoir droit à une même chose par deux titres lucratifs; mais si le légataire a acquis le domaine de la chose léguée par un titre onéreux, tel que l'achat, l'héritier est obligé de lui donner la valeur de la chose qui lui avait été léguée. (*Leg. omnes debitores, ff. de obligation. et action. De Gesset, Theol. moral., t. 1, p. 628.*)

Onzième règle.

Un legs ne renferme que l'argent et les choses mobilières; les contrats et les dettes actives n'y sont pas comprises. La raison est que les droits et les dettes actives ne consistent pas véritablement dans les papiers qui en contiennent les titres, et qu'on ne peut pas dire qu'ils soient si-

tués ou contenus dans un lieu déterminé, comme sont les choses corporelles, ainsi que le dit la loi. (*Gaius 86, ff. de legatij 2, lib. 31, tit. 1. Domat, 2 part., l. 4, tit. 2, sect. 4, n° 15, Pontas, cas 16.*)

Douzième règle.

Quand on lègue une chose, on lègue aussi tout ce qui lui est accessoire et qui lui appartient, comme dépendance et commodité, sans qu'il soit fait expresse mention de ces dépendances et de ces commodités, suivant cette maxime du droit : *Accessorium naturam sequitur principalis*. (*Reg. 42 de reg. jur. in 6.*) Une augmentation qu'on aura faite à un fonds de terre, un jardin qu'on aura joint à une maison, après le testament qui lègue ce fonds et cette maison, suivent donc les legs, et appartiennent au légataire. (Pontas, cas 19.)

Treizième règle.

Le legs d'une pension alimentaire annuelle est acquis au légataire dès que l'année est commencée, et par conséquent la somme léguée est due tout entière, dès que l'année commence de courir, selon cette loi : *Si competentij judicij annua legata, vel fideicommissa tibi relicta probaveris, ab initio cujusque anni existendi ea habebis facultatem*. (*Leg. si competentij 1, cod., lib. 6, tit. 53.*) La raison qu'on en peut donner, est qu'il est naturel qu'un legs qui

tient lieu d'un fonds pour les alimens nécessaires, soit acquis par avance au légataire, afin qu'il en puisse subsister dans la suite du temps. (Pontas, cas 26.)

Quatorzième règle.

Lorsque les choses léguées sont spécifiées, le legs n'a son effet, qu'au cas que les choses spécifiées se trouvent en nature dans la succession, d'où vient que si elles ont été prises par les voleurs, ou changées par le testateur avant sa mort, l'héritier n'est tenu à rien envers le légataire. (Pontas, cas 37.)

Quinzième règle.

Tant que la chose léguée demeure en la puissance de l'héritier, il est obligé de veiller exactement à sa conservation, jusqu'à ce qu'il l'ait délivrée au légataire; de sorte que si elle vient à périr, ou à être endommagée par sa faute ou par sa négligence, il en demeure responsable envers le légataire. (*Leg. cum res 47, § 4 et 5. ff. de legat et fideicomm.* 1. Pontas, cas 44.)

Seizième règle.

Quand un testateur a légué à l'un une chose d'une certaine espèce, et à un autre celle d'une autre espèce, comme des chevaux de carosse et des chevaux de selle, et qu'il arrive que quelque une soit de deux espèces, et qu'elle soit tellement comprise sous les deux expressions, que rien ne la puisse fixer et déter-

miner à l'une des deux; celle qui n'est que d'une de ces espèces appartient au légataire de cette espèce désignée; et celle qui se trouve commune aux deux espèces, doit appartenir à tous les deux légataires. (Pontas, cas 50.)

Dix-septième règle.

Quant une chose est léguée à deux ou à plusieurs personnes, conjointement et sans désigner la portion que l'un et l'autre doit avoir, il y a droit d'accroissement entre eux, comme entre cohéritiers; en sorte que l'un refusant d'accepter le legs, ou se trouvant incapable d'en profiter, les autres en profitent. Mais lorsque la chose léguée est divisée et assignée à chacun par portion, il n'y a point de droit d'accroissement entre les légataires, parce qu'ils sont divisés par leurs titres, en vertu desquels chacun d'eux a son droit séparé de celui des autres, et demeure restreint à sa portion, sans pouvoir rien prétendre à celle des autres. Ainsi la portion du legs qu'un des légataires répudie, ou dont il est incapable de profiter, demeure acquise à l'héritier du testateur. (Pontas, cas 51 et 52.)

Dix-huitième règle.

Lorsqu'un legs est conçu d'une manière obscure, qui ne peut être éclaircie par aucune expression, il est nécessaire d'avoir recours aux autres preuves ou présomptions et circonstances

particulières, qui peuvent faire connaître la volonté du testateur. (Pontas, cas 20 et 29. Voy. DONATION, LÉGATAIRE, TESTAMENT.)

LEHEMAN, hébr., leur pain ou leur guerre, ville. (Josué, 15, 40.)

LEIBNITZ (Godefroi - Guillaume, baron de), l'un des plus beaux génies de son siècle, naquit à Léipsick le 23 juin 1646 d'une famille noble. Il fit paraître dès sa jeunesse une ardeur incroyable pour l'étude, et lut avec avidité les livres de tous les genres qu'il trouva dans la nombreuse bibliothèque qu'il avait héritée de son père. Poètes, orateurs, historiens, jurisconsultes, philosophes, mathématiciens, théologiens, il parcourut tout avec ordre, et devint presque tout ce qu'il avait lu. Dès l'âge de vingt ans il prit le degré de docteur en droit à Altorff, et il écrivit beaucoup sur cette matière, entre autres un projet pour réformer tout le corps du droit. Il fut conseiller de l'électeur de Mayence, du duc de Brunswick-Lunebourg, de l'électeur Ernest-Auguste, et enfin conseiller aulique de l'empereur. L'académie des sciences de Paris le mit à la tête de ses associés étrangers, et celle de Berlin lui doit son établissement; elle fut formée en 1700 sur le plan qu'il en avait donné, et il en fut président perpétuel. Il mourut le 14 novembre 1716, à soixante-dix ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en

tout genre, entre autres : 1°. *De jure suprematûs ac legationis principum Germaniæ*, sous le nom supposé de César Furstener, 1667. 2°. *Codex juris gentium diplomaticus*, avec un supplément à ce recueil, sous le titre de *Mantissa codicis juris gentium diplomatici*, 2 vol. in-folio, avec de belles et de savantes préfaces. Le premier volume parut en 1693, et le second en 1700. Ces deux ouvrages sont une excellente collection des traités d'alliance, des lettres d'investiture et diplômes, non-seulement de l'Allemagne, mais aussi de la France et d'autres pays. 3°. Trois volumes in-folio en latin, des écrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick, sous le titre de *Scriptores Brunsvicensia illustrantes*; c'est un excellent recueil pour servir à l'histoire d'Allemagne, et de titres originaux qui regardent l'histoire générale de l'Empire. Leibnitz y a joint de belles préfaces. Il devait donner ensuite l'histoire même de Brunswick, qui n'a point paru. 4°. *Sacro-sancta Trinitas per nova inventa logicæ defensa*, contre le fameux Socinien Wissovatius, neveu de Socin. 5°. Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, etc., 2 volumes in-12. 6°. Le premier volume des Mémoires de l'académie de Berlin, en latin sous le titre de *Missellanea berolinensia*. 7°. *De arte concionatoriæ*. 8°. Plusieurs écrits de métaphysique, qui ont été donnés pour

d'Elbe; son église principale est dédiée à saint Étienne. Il y a un chapitre de chanoines, avec un prévôt et un doyen; le pape Alexandre VII l'érigea en cathédrale en 1655, à la requisition de l'empereur Ferdinand III, et soumit son évêché à la métropole de Prague dont il démembra trois doyennés; savoir, Leitomeriz, Trebniz et Lippe, faisant en tout quatre-vingt-dix paroisses. Elle a eu les évêques suivans :

1. Maximilien Rodolphe, Baron de Schleimitz, nommé le 8 juillet 1658 par l'empereur Ferdinand III, mourut en 1675.

1. Jaroslav Holický, comte de Sternberg, chanoine de Prague et de Passaw, préconisé à Rome le 11 janvier 1676, mourut en 1699.

3. Godefroy, baron de Kapauum de Swogkowa, évêque de Semendrie, et prévôt de Crumlow, transféré le 18 mai 1699, mourut en 1702.

4. Tobie-Jean Becker, pourvu à Rome le 3 avril 1702, mourut en 1710.

5. Hugues-François, comte de Conigseg, grand-écolâtre, puis grand-doyen de la métropole de Cologne, et chanoine de Strasbourg; ordonné en 1711, fut conseiller-d'état de l'empereur Charles VI, et grand-maître de la maison de Joseph Clément, duc de Bavière, électeur de Cologne. Il mourut le 6 septembre 1729.

6. Jean-Adam de Wratiflaw, comte de Mitrowitz, auparavant

évêque de Konitzsetz, transféré le 10 septembre 1721. (Histoire ecclésiastique d'Allemagne, t. 2, p. 177.)

LELAND (Jean), natif de Londres, s'appliqua avec beaucoup de soin à la recherche des antiquités d'Angleterre. Le roi Henri VIII l'honora d'une très-bonne pension et du titre d'antiquaire. On a de lui un ouvrage qui serait digne d'être imprimé, et qui a pour titre, *de Scriptoribus illustribus britannicis*. On accuse Cambden de s'être fort prévalu des manuscrits de Jean Leland. M. Smith a réfuté cette accusation. (Bayle, Dictionn. critiq.)

LELARGE (Charles-Ferdinand), prêtre, docteur en Théologie de la faculté de Paris, de la maison de Sorbonne du 26 avril 1719, né à Paris le 25 septembre 1661, est auteur : 1°. D'une brochure in-4° de vingt-trois pages, imprimée en 1749, sous ce titre : *Réflexions sur un libelle de dix pages in-4°, en date du 4 mars 1749, qui a pour titre : Observations sur le bref de notre saint Père le pape Benoît XIV au grand-inquisiteur d'Espagne, au sujet des ouvrages du cardinal Noris, du 31 juillet 1748.* 2°. D'une Dissertation latine qui contient la correction de deux passages, l'un du commentaire sur le premier livre des Rois, attribué à saint Grégoire, l'autre de saint Prosper. (Voyez l'article 110 du mois d'octobre 1733 du Journal de Trévoux, p. 2093; 2103.)

LELARGE (le père François),

de la compagnie de Jésus. Nous avons de lui : Retraite spirituelle, ou conduite d'une âme qui aspire à la perfection dans l'état religieux et séculier; 2 volumes in-12, imprimés à Lyon, chez les frères Bruyset en 1748, sixième édition.

LELEVEL (M. de). Nous avons de lui : 1°. Entretiens sur l'histoire de l'univers où l'on voit la suite des grands événemens qui ont changé la face des empires : la cause de leurs établissemens et de leurs chutes : l'état de l'Eglise de tous les temps, et des démonstrations de la providence et de la vérité de la religion, première partie, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, in-12, à Paris, chez Edme Couterot, 1690. 2°. Entretien sur ce qui forme l'honnête homme et le vrai savant, in-12, *ibid.* 1690. 3°. La philosophie moderne, par demandes et par réponses, avec un Traité de l'art de persuader, ou de la vraie et de la fausse éloquence, in-12, 4 vol., à Toulouse, 1698. (Journal des Savans, 1690 et 1698.)

LELONG (Jacques le). *Voy.* LONG.

LEMAITRE (le P. B.), jésuite, a donné : 1°. Pratiques de piété, ou les véritables dévotions, à Paris, 1706, in-12, septième édition. 2°. Pratiques de piété, ou entretiens spirituels pour tous les jours de l'année, 4 vol. in-12. (Journal des Sav., 1706 et 1725.)

LEMÉE (Nicolas), avocat au

parlement, a donné : 1°. *Forensia quædam opuscula* P. Lemée, in-principe *Galliarum senatu cognitatoris Nicolai Lemée filii notis illustrata*, in-12, à Paris, 1686. 2°. Institution à la coutume de Paris, ou l'explication sommaire et perpétuelle de tous ses articles, suivant l'ordre des matières, à Paris, in-12, 1691. (Journal des Savans, 1686 et 1691.)

LEMÈRE (M.), avocat au parlement, fut chargé en 1700, par le clergé de France, de travailler au projet d'une édition nouvelle des Mémoires du clergé plus ample et rangée dans un ordre plus commode que celui de l'édition précédente. Le plan proposé par M. Lemère fut approuvé dans l'assemblée de 1705; et c'est sur ce plan qu'on a publié en 1716, le recueil des actes, titres et mémoires concernant les affaires du clergé, augmenté d'un grand nombre de pièces et d'observations sur la discipline présente de l'Eglise, en 6 vol. in-fol. à Paris, chez la veuve de François Muguet. (Le Journal des Savans de 1717 donne une idée de cet ouvrage, et de l'ordre qu'on y a suivi.)

LEMÈRE (M. l'abbé). Nous avons de lui : Pensées morales et chrétiennes sur le texte de la Genèse, dédiées à M. le duc d'Orléans, 2 vol. in-12, à Rouen, 1733. (Journal des Savans, p. 27.)

LEMMANDUS ou LEMANDUS, siège épiscopal, que les uns attribuent à la Lybie Pentapole, d'autres au diocèse d'É-

LENET (Philibert-Bernard), chanoine régulier, ancien professeur en Théologie dans l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, ancien abbé du Val-des-Ecoliers, et auteur d'une Oraison funèbre de François d'Aligre, abbé de Saint-Jacques de Provins, imprimée in-4° en 1712, à Paris; de l'avertissement qui est au-devant du premier tome des Principes de la foi chrétienne, par M. Duguet, et de quelques autres écrits. (Moréri, édit. de 1759.)

LENFANT (David), natif de Paris, prit l'habit de Saint-Dominique à Compiègne, à l'âge de seize ans, et vint au collège de Saint-Jacques à Paris où il a passé le reste de ses jours, soit à prêcher, soit à lire ou à écrire. Il mourut le 31 mai 1688, âgé de 85 ans; c'était un homme extrêmement laborieux, comme il paraît par les ouvrages suivans, qui sont sortis de sa plume, savoir : 1°. une édition plus complète du *Milleloquium* de saint Augustin, par Jean Collier, en 1650. 2°. *Concordantiæ augustianæ*, qui parurent en 2 volumes in-fol. en 1656 et en 1665. C'est la concordance de tous les livres de saint Augustin, où l'auteur a rassemblé toutes les sentences de saint Augustin, et tous les endroits où le saint docteur s'est servi du même mot; travail des plus difficiles, mais d'une grande utilité, qui peut servir d'excellens lieux communs, et fournir aux prédicateurs une infinité de

belles pensées sur divers sujets. 3°. *Biblia augustiniana* 2 volumes in-fol. 1661 : c'est l'explication de tous les passages de l'Écriture qu'on trouve dans saint Augustin. 4°. *S. Bernardi abbatis biblia*, 1654, in-4°. 5°. *Sancti Thomæ Aquinatis biblia*, 3 volumes in-4°, en 1656 et 1659 : ce sont les passages de l'Ancien-Testament, employés par saint Thomas d'Aquin. Il avait composé un même ouvrage aussi en 3 volumes, sur les passages du Nouveau-Testament : on ne sait pourquoi il n'a point été imprimé. 6°. Histoire universelle de tous les siècles de la nouvelle loi, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Église et dans le monde chaque jour de l'année depuis la naissance de Jésus-Christ, 3 volumes in-12, en 1680, et 6 volumes en 1684. Le père Lenfant avait encore fait l'abrégé de ce qui est renfermé dans presque tous les livres de la Bibliothèque du collège de Saint-Jacques, et avait mis ces abrégés au commencement ou à la table de chaque livre. (Le père Echard, *Script. Ordin. Prædic.*, t. 2, pag. 716. Journ. des Sav. 1666 et 1684.)

LENFANT (Jacques), né à Bazoches en Beauce le 13 avril 1661, de Paul Lenfant, ministre de Châtillon-sur-Loing, commença ses études à Saumur chez Jacques Cappel, professeur en hébreu, et les continua à Genève. Il fut pasteur à Heidelberg, et ensuite à Berlin où il

mourut le 7 août 1728 dans la soixante-huitième année de son âge. Il avait été chapelain de l'électrice-douairière Palatine à Heidelberg, prédicateur de Charlotte-Sophie, reine de Prusse, chapelain du roi son fils, conseiller du consistoire supérieur, et membre du conseil français, formé pour diriger les affaires de la nation; il fut aussi aggrégé à l'académie des sciences de Berlin. Ses écrits sont : 1°. Considérations générales sur le livre de M. Brueys, intitulé : Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestans, etc., à Rotterdam, 1684. 2°. Lettres choisies de saint Cyprien, avec des remarques historiques et morales, à Amsterdam, 1688, in-12. 3°. Innocence du catéchisme de Heidelberg en 1690, in-12. 4°. *De inquirenda veritate*, à Genève, 1691, in-4°. C'est une traduction latine du livre de la recherche de la vérité, composé par le père Mallebranche, de l'Oratoire. 5°. Histoire de la papesse Jeanne fidèlement tirée de la dissertation latine de M. Spanheim, 1694, in-12. On en a donné en 1720 une seconde édition à la Haye, augmentée, en 2 volumes, dont les augmentations sont de M. des Vignoles. On assure que M. Lenfant ne voulut point prendre part à cette édition, parce qu'il était revenu de ses préjugés au sujet de cette fable si ridiculement inventée; et il est étonnant que M. des Vignoles, hom-

me d'esprit, ait cherché à l'appuyer. 6°. Remarques sur l'édition du Nouveau-Testament, par M. Mill, insérées dans la Bibliothèque choisie, tom 18. 7°. Lettre latine sur l'édition du Nouveau-Testament grec, publié par les soins de M. Kuster, dans la Bibliothèque choisie, tom. 21. 8°. Réflexions et remarques sur la dispute du père Martianai, bénédictin, avec un Juif, dans la république des lettres, mai 1709 et juin. 9°. Mémoire historique touchant la communion sous les deux espèces, dans la république des lettres, mois de septembre 1709. 10°. Réponse à M. Dartis au sujet du socinianisme, dont celui-ci l'avait accusé, à Berlin, 1712, in-4°. 11°. Lettre sur le sens littéral des anciens oracles, à l'occasion de la dissertation sur le pseautme 110 (109), insérée dans l'histoire critique de la république des lettres, tom. 6. 12°. Histoire du concile de Constance, etc., 1714, à Amsterdam, 2 vol. in-4°, et réimprimée avec beaucoup de corrections, et surtout d'augmentations, en 1727, in-4°. La première et la seconde édition ont aussi été imprimées en France. 13°. Apologie pour l'auteur de l'histoire du concile de Constance, contre le journal de Trévoux du mois de décembre 1714, à Amsterdam, 1716, in-4°. Cette apologie se trouve aussi dans la seconde édition du concile de Constance, de même que son apologie pour Gerson et pour le concile de Constance,

Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la confession, in-12, Lille, 1708, et Paris, 1713. 8°. Mémoires sur la collation des canonicats de Tournai, in-12, Tournai, 1711. 9°. Commentaire sur les libertés de l'église gallicane, donné par M. Dupuy, avec de nouvelles observations, un choix de preuves, et le catalogue des canonistes, par rapport aux usages de France, in-4°, 2 volumes, Paris, 1715. 10°. Méthode pour étudier l'histoire, avec un catalogue des principaux historiens. La dernière édition est de 1734, en 9 volumes in-12, et 3 vol. in-12 de supplément, qui ont paru en 1736. Cet ouvrage, qui a eu beaucoup de succès, a aussi été imprimé en 4 volumes in-4°, avec un supplément in-4°, in-12. 11°. Méthode pour étudier la géographie, en 6 volumes in-12, et en 5 volumes in-4°. Cette édition in-4° est la plus belle et la plus ample. 12°. Réfutation des erreurs de Spinoza, avec sa vie à la tête, 1 volume in-12, à Amsterdam. 13°. Imitation de Jésus-Christ, traduite en français, in-12, Amsterdam, 1731, et à Paris, 1735. Cette traduction est remarquable par le vingt-sixième chapitre du premier livre qui manque dans toutes les éditions, et que l'abbé Lenglet a recouvré en consultant d'anciens manuscrits. 14°. De l'usage des romans, avec un catalogue des romans, in-12, Amsterdam, 1735 (Rouen), 2 volumes. 15°. L'histoire justifiée contre

les romans, in-12, 1735. L'abbé Lenglet fit ce livre contre le précédent qu'on lui attribuait avec raison. 16°. Principes de l'Histoire pour l'éducation de la jeunesse, in-12, 6 vol., 1736. 17°. Histoire de la philosophie hermétique, avec un catalogue des auteurs qui ont écrit sur la chimie métallique, in-12, Paris, 3 volumes, 1742. 18°. La messe des fidèles, avec un ordinaire de la messe, in-12, 1742. On trouve dans ce petit ouvrage des maximes des Pères de l'Eglise, pour servir de lecture tous les jours du mois. 19°. Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, in-8°, 2 volumes, 1744. 20°. Journal du règne de Henri III, in-8°, Cologne (ou Paris), 5 vol., 1744. 21°. Lettre d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe, in-12, 1745. 22°. L'Europe pacifiée par l'équité de la reine de Hongrie, etc., in-12, Bruxelles, 1745. 23°. Mémoires de Philippe de Comines, avec des remarques et des pièces justificatives, in-4°, Paris (sous le nom de Londres), 4 volumes, 1747. 24°. *Lactantii Firmiani opera*, in-4°, 2 volumes, 1748. 25°. Mémoires de la régence de S. A. R. M. le duc d'Orléans, in-12, 5 volumes, 1749. C'est un ouvrage qui a été revu par l'abbé Lenglet qui y a joint des pièces essentielles, et surtout une histoire de la conspiration du prince de Cellamare, avec un abrégé du fameux système. 26°. Calendrier historique où l'on trou-

ve la généalogie de tous les princes de l'Europe, in-24, 1750. 27°. Recueil de dissertations anciennes et modernes sur les apparitions, les visions et les songes, avec une préface historique, et la liste de ceux qui ont écrit sur cette matière, in-12, 4 volumes, 1752. 28°. Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, in-12, 3 volumes, 1753. 29°. Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française, à Paris, 1754. 30°. Plusieurs articles de l'Encyclopédie : entre autres, ceux de constitution de l'empire et de diplomatique : et dans ce dernier il attaque l'authenticité des titres et des chartes du moyen âge. Les deux bénédictins, auteurs de la nouvelle diplomatique, lui ont répondu dans la préface de leur second volume. Tous ces ouvrages de l'abbé Lenglet sont remplis de recherches. Il avait une mémoire prodigieuse, une érudition vaste et variée, un esprit vif et ardent, une conversation animée et pleine d'anecdotes, une étonnante facilité à écrire sur toutes sortes de sujets, profanes et sacrés, sérieux et badins, utiles et frivoles, un style libre et d'une mordante causticité, qui ne ménageait personne, et qui lui suscitait tant de méchantes affaires. (Journal des Sav., 1703, 1705, 1711, 1715, 1720, 1728, 1730, 1738, 1740, 1741, 1742, 1745 et 1749. Année littér. 1755.)

LENSÉE ou LENSÆUS (Jean de Lens), natif de Bailleul dans

le Hainaut, chanoine de Tournai, docteur et professeur en Théologie à Louvain où il mourut l'an 1593, a composé un grand nombre d'ouvrages de controverse en latin, savoir : 1°. De la religion unique et du soin que les princes chrétiens doivent avoir de la conserver, à Cologne en 1579. 2°. Des différentes sortes de persécutions que souffrent les personnes de piété en ce monde, et de leurs causes, à Louvain en 1579. 3°. Discours contre les apostats de l'Eglise romaine, à Cologne en 1580. 4°. De la défense de la république chrétienne contre un impie usurpateur, à Louvain, 1582. 5°. De la satisfaction ecclésiastique du pénitent, contre Aretius, ministre de Bonne, à Louvain, 1585. 6°. Traité de l'unité de l'Eglise, à Louvain, 1589. 7°. Quinze livres de la liberté chrétienne, à Anvers, 1590. 8°. De la parole de Dieu non écrite, et des traditions, à Anvers, 1591. 9°. Deux livres du purgatoire, et un troisième des limbes des Pères, à Louvain en 1584. 10°. Sommaire de la religion chrétienne contre les hérésies, ou de la foi, de l'espérance et de la charité, à Louvain, 1591. 11°. De la concorde de l'Eglise, en 1582. 12°. Déclaration des sentimens de la faculté de Théologie de Louvain, sur les articles condamnés par la bulle de Pie IV, imprimée dans la dernière édition des œuvres de Baius. 13°. Des devoirs d'un homme de piété persécuté, à Louvain,

1578. 14°. Contre les Genethliques, *ibid.*, 1578. 15°. De la défense de sa personne, et de la république contre ses ennemis, *ibid.*, 1582. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1346 et 1347, et aux additions, col. 2881.)

LENSI ou LENSIVS (Eustache), abbé de l'Ordre de Prémontré aux Pays-Bas, dans le treizième siècle, mourut l'an 1225, et laissa quelques ouvrages : *Cosmographia Mosis*, lib. 3. *De mysteriis Sacrae Scripturae*, etc. Il y a apparence que cet abbé était natif de Lens en Artois, et que c'est de-là qu'il a eu le surnom de *Lensius*. (Valère-André, Bibliothèque belg., etc.)

LENTILLE, sorte de légume dont il est parlé en quelques endroits de l'Écriture. Esau vendit à Jacob son droit d'aînesse pour un mets de lentilles. (Genès. 25, 30.)

LENTICULA, petite lentille. On donne ce nom dans l'Écriture à certains vases d'argiles faits en forme de lentille, c'est-à-dire, plats et ronds. *Tulit Samuel lenticulam olei.* (1 Reg. 10, 1.)

LENTISQUE, *schinus*, sorte d'arbre qui a la feuille toujours verte, l'écorce rougeâtre, visqueuse, pliable, et qui produit une espèce de raisin. Il est parlé du lentisque dans le treizième chapitre de Daniel, verset 54.

LENTULUS. (Voyez PUBLIUS LENTULUS.)

LEO ALLATIUS. (Cherchez ALLATIUS.)

LEOBARD ou LIBERD (saint), reclus en Touraine, était né en

Auvergne de condition libre et de famille honnête. Son cœur se trouva tourné vers Dieu dès sa première jeunesse, par un heureux penchant. On l'envoya au collège public, lorsqu'il fut en âge de pouvoir étudier les lettres humaines. L'an 571, il quitta son pays, passa la Loire, et alla se renfermer près de l'abbaye de Marmoutier. Là, il s'appliqua tout entier à la méditation des Saintes-Écritures, et à la pratique des plus excellentes vertus des premiers Pères des déserts. Il y passa vingt-deux ans, au bout desquels il prédit le jour de sa mort. Il reçut le saint-viatique des mains de saint Grégoire de Tours, et mourut quelque temps après dans la paix du Seigneur. On fait sa fête le 18 janvier. (Grégoire de Tours. Baillet, t. 1, 18 janvier.)

LEOCADIE ou LOCAYE, vierge et martyre en Espagne, était de la ville de Tolède. Elle fut arrêtée comme chrétienne par le gouverneur Dacien, pendant la persécution qui arriva sous l'empereur Dioclétien, l'an 304. Lorsqu'elle eut appris dans la prison les combats et le triomphe de sainte Eulalie et des autres martyrs, elle se mit en prières pour demander à Dieu la grâce de participer à leur gloire, et elle expira au milieu de ces saints désirs. Les martyrologes mettent sa fête le 9 décembre. (Baillet, t. 3, 9 décembre.)

LEOCRICIE ou LUCRÈCE, vierge et martyre, compagne de

saint Euloge, prêtre de Cordoue.
(Voyez EULOGÈ.)

LEOFFROY ou LEURROY, *Leutfredus et Leotfridus* (saint), abbé de Madrie ou de la Croix en Normandie, était sorti d'une maison noble et ancienne du territoire d'Évreux. L'inclination qu'il avait pour la vertu lui fit souhaiter d'apprendre les lettres, s'imaginant que c'était un moyen d'y parvenir plus aisément. En effet il y fit de grands progrès, mais il eut toujours soin de joindre la piété à l'étude. Après avoir parcouru différents pays pour chercher des maîtres toujours plus habiles, il revint dans son pays où il se logea en son particulier, s'appliquant à instruire des enfans dans la vertu et dans les lettres, et à nourrir les pauvres. Cependant aspirant à quelque chose de plus parfait, il s'en alla dans le pays de Caux où il se mit sous la discipline de saint Saens, Irlandais, religieux de Jumièges, qui avait bâti le monastère dont il avait la conduite. Il y fut connu de l'évêque de Rouen, saint Ansbert, qui mit en lui sa confiance, et qui le consulta souvent sur les moyens les plus propres de procurer le salut des âmes. Quelques années après, saint Ansbert le renvoya dans le diocèse d'Évreux, pour y former une communauté, ce qu'il exécuta, et choisit pour ce dessein un endroit dans le pays de Madrie près la rivière d'Èvre. Il fut attaqué par quelques calomnies qu'il dissipa par sa présence, et

s'attira l'estime de l'évêque du lieu, nommé Didier, qui l'avait persécuté auparavant, ayant cru trop facilement le mal qu'il avait entendu dire contre le saint. Il mourut le 21 juin vers l'an 738, après avoir gouverné près de quarante-huit ans son monastère, à qui l'éclat des miracles qu'il fit après sa mort, fit donner le nom de la Croix Saint-Leufroy. Cet endroit se nommait auparavant la Croix Saint-Onen, à cause d'une croix enrichie de reliques que ce saint y avait plantée en passant par le diocèse d'Évreux. Son corps fut inhumé dans une chapelle qu'il avait bâtie en l'honneur de saint Paul, et levé de terre et exposé à la vénération des peuples l'an 851, le 22 juin. Il s'est fait beaucoup de translations de ses reliques. (Dom Mabillon, Actes des SS. bénédict., t. 2, 21 juin.)

LÉON (Saint-), ville épiscopale d'Italie, détruite par les Sarrasins, était située entre Crotona et Santa-Severina, dans la Calabre ultérieure. L'évêché de Saint-Léon fut uni à celui de Santa-Severina, et le titre supprimé en 1571.

Évêques de Saint-Léon.

1. Luc, mort sous Clément vi, en 1349.

2. Adam, de l'Ordre de Saint-Basile, succéda à Luc en 1349.

3. Jacques, vivait sous Urbain vi qui l'obligea de se démettre de son évêché. Il fut transféré ensuite à l'archevêché

de Santa-Séverina, sous Boniface ix, en 1400.

4. Jean, mourut en 1391.

5. Nicolas, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu en 1391.

6. Antoine, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Segni, transféré à l'église de Saint-Léon en 1402.

7. Geminien de Sochefanis, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé à l'évêché de Saint-Léon, sous Innocent vii, en 1404.

8. Nicolas, mort en 1439.

9. Gobert de Nichesola, noble citoyen, et chanoine de Véronne, siégea en 1439.

10. Jean-Dominique, mourut en 1490.

11. Jean, succéda au précédent en 1490.

12. Matthieu, mort en 1518.

13. Julien Datus, noble et savant citoyen de Florence, pénitencier et doyen des églises du Vatican et de Latran, fut fait évêque de Saint-Léon en 1518, et mourut à Rome en 1524.

14. François Spherulus, de Camerino, homme savant et un des plus habiles poètes de son temps, fut préposé à l'église de Saint-Léon en 1525, et s'en démit l'année suivante.

15. Anselme Spherulus, savant religieux franciscain, successeur du précédent en 1526, mourut en 1531.

16. Anastase, chanoine de Boulogne, nommé en 1532, mourut en 1535.

17. Octavien, de Castello, Boulonnais, en 1535, mourut à Ferrare en 1542.

18. Thomas Castellus, de Roussano, pieux et savant religieux, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Saint-Léon en 1542, passa successivement aux églises de Pertinoro, d'Oppido et de Cava.

19. Marc Salvidius, siégea depuis l'an 1544 jusqu'en 1555.

20. Jule Pavesius, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu en 1555, fut transféré la même année à l'église de Vesti, et devint ensuite archevêque de Sorrento.

21. Jule de Rubeis, chanoine de Polignano, fut placé sur le siège de Saint-Léon en 1555. Il assista au concile de Trente, et mourut à Rome en 1564.

22. Alvare Magalenès, Portugais, grand-aumônier de l'impératrice, dernier évêque de Saint-Léon, siégea en 1565, et mourut en 1571. (*Ital. sac.*, t. 9, col. 512.)

LÉON, *Legio*, ville épiscopale d'Espagne, et capitale du royaume de Léon, est située à dix-huit lieues au sud-est d'Oviédo, et à soixante-cinq au nord-ouest de Madrid au pied des montagnes des Asturies, vers les sources de la rivière d'Eslas. Elle a pris son nom du latin *legio*, d'où on a fait le moderne par corruption; et de la légion 7^e, que les Romains établirent en cet endroit sous l'empire de Galba. Elle est fort déchue de son ancienne splendeur, et ne contient que douze cents familles partagées en huit paroisses. L'évêché qui y était ancienne-

ment, y fut rétabli en 910; après que le roi Alphonse eut repris cette ville sur les Sarrazins. La cathédrale l'emporte sur toutes les autres d'Espagne par la beauté de sa structure, et par le grand nombre de reliques qu'elle possède, entre autres par celles de saint Isidore, archevêque de Tolède. Elle contient un grand nombre de tombeaux de rois du pays. Le chapitre consiste en onze dignitaires, quatre-vingt-quatre chanoines, dont le roi est le premier, et le marquis d'Astorga le second, vingt prébendiers, etc. Quand aux maisons religieuses, il y en a sept d'hommes et six de filles. Les principales sont l'abbaye de Saint-Claude, de bénédictins de la congrégation de Valladolid, le collège des jésuites, et l'abbaye des bénédictines.

Le diocèse de Léon contient mille vingt paroisses. On y voit entre autres les abbayes de Saint-Pierre d'Esclone, et des saints Facond et Primitif, de Sagahun, de bénédictins de la congrégation de Valladolid, et celles de Sandoval, *Saltus Novalis* en latin, et de Valverde de Vega, de l'Ordre de Cîteaux.

L'évêché de Léon est un de ceux du royaume d'Espagne, qui sont exempts par concession des papes.

Evêques de Léon.

1. Félix, élu par le clergé, et confirmé par le pape Étienne et par saint Cyprien, mourut en 312.

2. Decentius, assista au concile d'Elvire.

3. Victorin.

4. Adolphe, se trouva au concile de Lugo en 564.

5. Vincent, vivait en 901, du temps d'Alphonse II, roi d'Espagne.

6. Pélage^{ier}, bénédictin, mort en 906.

7. Cixila, bénédictin, mort en 916.

8. Frauminius, bénédictin, mort en 928.

9. Ovecus, mort en 948.

10. Gunsalve, bénédictin, mort en 956.

11. Velascus, mort en 961.

12. Sisnandus, mort en 969.

13. Fortis, mort en 984.

14. Savarig, mort en 990.

15. Saint Froilan, natif de Lugo, bénédictin, mort en 1006. (*Voyez saint FROILAN.*)

16. Nunius, siégea vingt-un ans.

17. Servandus, mort en 1042.

18. Saint Alvit, bénédictin, mort en 1062. (*Voy. saint ALVIT.*)

19. Ximènes, mort en 1064.

20. Pélage II, mort en 1075.

21. Cyprien, mort en 1085.

22. Pélage III, mort en 1114.

23. Diègue, mort en 1120.

24. Arias; du temps de cet évêque, on tint l'assemblée du royaume à Léon. Il mourut en 1133.

25. Jean, vécut jusqu'en 1140.

26. Manrique, mort en 1159.

27. Albert, mort en 1163.

28. Rodrigue Alvarez, mort en 1223.

29. Martin Ildephonse, d'abord évêque de Zamora, et puis de Léon, mourut du temps du pape Alexandre ix.

30. Munius Alvarez, mort en 1290.

31. Pierre Alvan, évêque de Léon et cardinal, mort en 1300.

32. Martin Fernandez, mort en 1323.

33. Gundisalve, mort en 1347.

34. Jean Fernandez, mort en 1378.

35. Garcias, mort en 1391.

36. Jean d'Ocampo, mort en 1402.

37. Sébastien, mort en 1408.

38. Bela, mort en 1416.

39. Pierre, mort en 1425.

40. Alphonse, mort en 1430.

41. Ferdinand, mort en 1440.

42. Alerianus, mort en 1448.

43. Alvare Isorna, transféré à Compostelle.

44. Jean Rodriguez.

45. Alphonse Consenza, dominicain, transféré à Salamanque.

46. Pierre Vaca, mort en 1471.

47. Fortunius, Italien, mourut à Rome avant d'avoir pris possession de son évêché.

48. Jean, Italien, et cardinal, gouverna l'église de Léon quatre ans.

49. Antoine-Jacques Veneris, Italien, d'abord évêque de Syracuse en Sicile, puis de Léon, fut transféré à Cuenca.

50. Rodrigue Beregara, mort en 1478.

51. Louis de Velasquo, mort en 1484.

52. Inigo Manrique, transféré à Séville.

53. Alphonse Valdivieso, mort en 1491. Il était président de la chancellerie de Valladolid.

54. François de Fras, natif et évêque d'Origuela, fut transféré à Léon, et devint nœce du pape dans tout le royaume d'Espagne, et cardinal. Il mourut en 1506.

55. François Alidosio, Italien, évêque de Pavie, et cardinal, mort à Ravenne en 1511, avant que d'avoir pris possession de l'église de Léon.

56. Louis d'Aragon, marquis d'Hierac, d'abord évêque d'Aversa en Italie, puis de Léon, mourut cardinal à Rome l'an 1518.

57. Gabriel Merino, mort en 1522.

58. Pierre-Emmanuel, transféré à Compostelle.

59. Pierre d'Acosta, Portugais, transféré à Osma.

60. Ferdinand de Valdez, d'abord évêque d'Elna *in partibus*, puis d'Orense et d'Oviedo, ensuite de Léon, fut transféré à Siguença.

61. Sébastien Ramirez, inquisiteur de Séville, auditeur de Grenade, président et archevêque de l'île de Saint-Domingue évêque de Tui, vice-roi du Mexique, transféré à Cuença.

62. Étienne d'Ameira, Portugais, transféré à Murcie.

63. Jean Fernandez, grand vicaire de Séville, mort en 1567.

64. André Cuesta, professeur dans l'université d'Alcala, mort en 1564, après avoir assisté au concile de Trente.

65. Jean de Sanmillian, docteur et professeur dans l'université de Salamanque, mort en 1578. Il assista au concile de Trente.

66. François Truhillo, professeur dans l'université d'Alcala, mort en 1588.

67. Alphonse de Mostoso, docteur et professeur en Théologie dans l'université d'Alcala, fut transféré à Malaga.

68. André Casso, dominicain, provincial de la province de Castille, archevêque de la nouvelle Grenade dans l'Ainérique, fut transféré à Léon, où il mourut en 1607.

69. François Terronez, chanoine de Grenade, prédicateur du roi, mort en 1613.

70. Alphonse Gonzalez, grand prédicateur, mort en 1615.

71. Jean Liano de Valdez, grand-vicaire de Valladolid, inquisiteur de Valence et de Séville, mort en 1622.

72. Jean de Molina, prédicateur du roi, mort en 1630.

73. Grégoire de Pédroza, de l'Ordre de Saint-Jérôme, transféré à Valladolid.

74. Barthélemi Santos, chanoine de Palancia, d'abord évêque d'Almeria, fut transféré à l'évêché de Siguenza le 26 mars 1650, où il mourut universellement regretté.

75. D. F. Jean del Pozo, de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur en Théologie, et grand prédicateur, prit possession de cet évêché le 20 avril 1650, et gouverna son église avec applaudissement jusqu'à l'an 1656,

qu'il fut transféré à Ségovie.

76. D. Jean Lopez de Vega, prit possession le 9 février 1657, et mourut le 3 septembre 1659.

77. D. Jean Pravo, natif de la province de Piscaye, prit possession le 7 septembre 1660, et fut transféré à Carthagène le 20 dudit mois en 1662.

78. D. F. Jean de Tolède, de l'Ordre de Saint-Jérôme, célèbre prédicateur, d'abord évêque des Canaries, fut transféré à cette église, où il mourut le 6 avril 1672.

79. D. Jean Alvarez Osorio, de la très-illustre maison d'Astorga, prit possession le 4 avril 1673, et mourut le 8 mars 1680, étant nommé évêque de Placentia.

80. D. Jean Aparicio Navarro, d'abord évêque de Lugo en Galice, ensuite de cette église, mourut le 6 novembre 1696.

81. D. Joseph Grégoire de Roxas, président de la royale chancellerie de Valladolid, prit possession le 27 juin 1697, et fut transféré à Placentia le 14 mai 1704.

82. D. Emmanuel Perez d'Araciel, nommé à cet évêché le 3 octobre 1704, fut transféré à l'archevêché de Saragosse le 27 juillet 1714.

83. D. Joseph Ulzurum, Biscayen, prélat très-charitable, gouverna cette église depuis le premier décembre 1714 jusqu'au 17 avril 1718, qu'il mourut très-regretté.

84. D. Martin de Zalayeta, du collège majeur de Cuença, chanoine théologal de Grenade, se

trouva au concile de Rome en 1725, sous Benoît XIII, et mourut le 11 septembre 1728.

85. D. Jean-François Zapata, natif de Madrid, fut nommé évêque de cette église, et mourut sans prendre possession dans le couvent de Notre-Damed'Aniago.

86. D. François de la Torre Herrera, prieur de Roncevaux, prit possession le 28 octobre 1730, et mourut le 1^{er} février 1735, après avoir gouverné avec une grande sagesse.

87. D. F. Joseph de Lupia, bénédictin, issu d'une noble famille de la Catalogne, prit possession de son église le 22 mars 1736, et mourut le 21 novembre 1752. Ce prélat fut tiré du monastère de Saint-Cucufate, où il était abbé.

88. D. Alphonse Fernandez Velasco, de Pontoja, du collège de Malague, ensuite du majeur de Saint-Ildefonse de l'université d'Alcala, docteur en Théologie, et le premier de sa licence, professeur de philosophie, chanoine théologal d'Osma, prit possession le 16 mai 1753, et gouverna son diocèse avec édification en l'année 1760. Mémoire fourni par le révérend père Jean Iglesias, procureur du couvent de Saint-Dominique de Léon, et traduit en français par M. l'abbé Giron, Espagnol, docteur en droit civil et canon de l'université de Paris, et protonotaire apostolique du saint-siège.

Conciles de Léon.

Le premier se tint l'an 1012,

sous le roi Alphonse V. Ce fut un concile national dans lequel on fit quarante-sept statuts, dont sept seulement regardent l'Église, et les quarante autres roulent sur des matières civiles. Le premier statut qui regarde l'Église, ordonne que les affaires ecclésiastiques seront discutées avant toutes choses dans les conciles. Le second est sur les testaments faits en faveur de l'Église. Le troisième concerne la juridiction des évêques sur leurs diocésains. Le septième défend d'acheter l'héritage d'un esclave de l'Église, sous peine de la perdre avec le prix qu'on en aura donné. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le second, l'an 1091, par Regnier, cardinal et légat en Espagne. On y fit plusieurs réglemens sur les rites et les offices de l'Église. Il y fut résolu entre autres choses, que les offices ecclésiastiques seraient célébrés en Espagne, suivant la règle de Saint-Isidore, et qu'à l'avenir les écrivains se serviraient de l'écriture gauloise dans tous les actes ecclésiastiques, au lieu de la gothique, qui était en usage à Tolède. (*Lab. 10. Hard. 6.*)

LÉON DE NICARAGUA, ville épiscopale de l'Amérique, sous la métropole du Mexique, est capitale de la province de Nicaragua. Son évêché fut érigé en 1534. La cathédrale est dédiée à la très-Sainte-Trinité.

Evêques de Nicaragua.

1. Diègue Alvarez, chanoine

digitaire de l'église de Palama, fut nommé premier évêque de Nicaragua l'an 1534.

2. Antoine de Baldibieso, dominicain.

3. Gomez de Cordoue, fut transféré à Guatimala.

4. Ferdinand de Menavia, de l'Ordre de Saint-Jérôme.

5. Antoine de Saias, de l'Ordre de Saint-François, fut nommé l'an 1574, et mourut l'an 1580.

6. Dominique Dulloa, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut transféré à Popayan.

7. Jérôme d'Escobar, de l'Ordre des Augustins, fut nommé l'an 1592.

8. Antoine Dias de Salsedo, cordelier, passa de l'église de Cuba à celle de Nicaragua.

9. Grégoire de Montalvo, dominicain, fut transféré à l'église d'Yucatan.

10. Pierre de Villaréal, fut nommé l'an 1603, et mourut l'an 1619.

11. Benoit Voltodano, bénédictin, nommé l'an 1620, mourut l'an 1627.

12. Augustin Hinoxosa, cordelier, natif de Madrid, mort avant d'avoir pris possession de son évêché l'an 1631.

13. Jean Baroana, natif de Madrid et docteur en droit canon de l'université d'Alcala, fut nommé l'an 1632, et mourut aussivant d'avoir pris possession de son évêché.

14. Hernand Nugnez, de l'Ordre des Trinitaires, provincial de la province de Castille, fut

nommé l'an 1633, et mourut l'an 1639.

15. Alphonse Bricegno, cordelier, provincial de la province de Mexique, fut nommé l'an 1644.

Papes.

LÉON (saint), premier de ce nom, dit le *Grand*, docteur de l'Eglise, était fils de Quintien, originaire de Toscane. Il vint au monde à Rome vers la fin du règne de Théodose le Grand, et fut élevé dans le séminaire du clergé de cette ville. Il répondit aux soins de ses maîtres, par des traits d'esprit, de sagesse et de vertu, qui le firent admettre à la cléricature, et choisir, lorsqu'il n'était encore qu'acolyte, pour porter aux évêques d'Afrique les lettres de la condamnation de Pélage et de Célestius, faite par le pape Zozime. Il revint à Rome sous le pape Boniface; il fut fait diacre sous le pape Célestin, et eut part depuis ce temps à toutes les grandes affaires. L'an 433, il défendit hautement l'innocence du pape Sixte III, successeur de Célestin I^{er} devant l'empereur Valentinien III, contre les calomnies d'un homme consulaire qui voulait le perdre. Il découvrit les artifices de l'hérétique Julien, évêque d'Éclane, le principal appui des pélagiens, qui feignait de renoncer à ses erreurs. Il fut envoyé dans les Gaules pour reconcilier Aëce et Albin, les deux chefs de l'armée romaine, qui étaient brouillé

ensemble, et il les accorda. Ce fut durant cette légation que le pape Sixte III étant mort à Rome le 22 juillet 440, saint Léon fut élu à sa place le 1^{er} septembre de la même année. Il commença par régler le peuple romain et renouveler les anciens canons dont il fut le plus rigide observateur. Tournant ensuite son zèle contre les hérétiques, il condamna les manichéens, les pélagiens et les priscillianistes; il cassa tout ce qui s'était fait au brigandage d'Éphèse en 449, et présida par ses légats au concile général de Chalcédoine en 451. L'année suivante il alla au-devant d'Attila, roi des Huns, qui s'avancait vers Rome, le joignit à la tête de son armée près de Mantoue, et l'obligea par la force victorieuse de son éloquence de s'en retourner chez lui. Genséric, roi des Vandales, ayant pris Rome en 455, saint Léon obtint de ce prince barbare qu'il ne brûlerait point la ville, qu'il épargnerait le sang des citoyens et que les trois principales basiliques que Constantin avait enrichies de présens magnifiques, ne seraient point pillées. Saint Léon continua à prêcher et à édifier son peuple, à étendre la religion et à combattre les hérétiques par son courage et par ses écrits, jusqu'à sa mort, qui arriva le 3 novembre 461, après vingt-un ans deux mois deux jours de pontificat. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. On fait sa fête en occident le 11

d'avril : saint Hilaire lui succéda.

Nous avons cent quarante-une lettres et quatre-vingt-seize sermons sous le nom de Léon. La première de ces lettres adressée aux évêques de la Mauritanie césarienne, contient des réglemens pour réformer les désordres qui se commettaient en Afrique dans l'ordination des évêques.

La seconde lettre, écrite vers l'an 442 à Rustique, évêque de Narbonne, est une réponse aux questions de ce prélat touchant l'ordination des évêques; la pénitence publique que saint Léon refuse aux prêtres et aux diacres, quand même ils la demanderaient et qu'ils seraient coupables; la continence à laquelle il soumet les diacres et les sous-diacres, etc.

La troisième lettre adressée aux évêques de la Campanie et des autres provinces, et datée du 14 octobre 443, renferme plusieurs réglemens de discipline, comme de ne point admettre d'esclaves, ni même de fermiers ni engagistes à la cléricature, de ne point ordonner de bigames, etc.

La quatrième à Anastase de Thessalonique, auquel saint Léon accorde son vicariat dans l'Illyrie, renferme quelques réglemens touchant l'ordination des évêques.

La cinquième aux métropolitains d'Illyrie, est une répétition des réglemens de la précédente.

La sixième à un évêque d'Aquilée, dont le nom ne se trouve en aucun manuscrit, et que l'on croit être *Januarius*, enjoint à cet évêque d'assembler une synode, et d'obliger tous ses clercs à condamner ouvertement le pélagianisme et les pélagiens.

La septième, à Septimius d'Alitino, est sur le même sujet que la précédente. Cette lettre paraît supposée au père Quesnel.

La huitième, aux évêques de différentes provinces, les exhorte à faire la recherche des manichéens qui pourraient être dans leurs diocèses.

La neuvième, aux évêques de la province de Vienne, révoque les privilèges accordés à l'église d'Arles, et les restitue à l'église de Vienne. Cette lettre est fort douteuse.

La dixième, aux évêques de la même province, est sur le différend d'Hilaire d'Arles avec saint Léon, touchant l'évêque Célidonius, de la province de Vienne, que saint Hilaire avait déposé, en se prétendant métropolitain de la province de Vienne, et exarque des sept provinces narbonnaises, selon le droit attribué à son église.

L'onzième, à Dioscore d'Alexandrie, l'exhorte à ne conférer les ordres que la nuit du samedi au dimanche; selon l'usage de l'Eglise romaine.

La douzième, à Anastase de Thessalonique, vicaire de Saint-Léon, renferme des règles de conduite pour cet évêque.

La treizième aux métropoli-

tains d'Achaïe, défend à un évêque de prendre le clerc d'un autre évêque sans sa permission et au métropolitain d'ordonner évêques les personnes que bon lui semblera, sans attendre le consentement du peuple et du clergé.

La quatorzième, à Januarius, évêque d'Aquilée, défend de recevoir les hérétiques ou les schismatiques, avant qu'ils aient condamné leurs erreurs avec ceux qui en sont les auteurs. Cette lettre paraît supposée à l'abbé Anthelmi qui admet la septième rejetée par le père Quesnel.

La quinzième, à Turribus, évêque d'Espagne, est contre les priscillianistes.

La seizième, aux évêques de Sicile, condamne la coutume des églises de ce royaume, qui administraient le baptême solennel le jour de l'Épiphanie. Saint Léon prétend qu'on ne doit baptiser solennellement qu'aux fêtes de Pâque et de la Pentecôte, selon l'usage de Rome. Cette lettre est datée du 21 octobre 447.

La dix-septième, adressée aux mêmes évêques, que la précédente, et datée du 22 octobre de la même année, défend aux évêques de donner, d'engager, de changer ou de vendre les biens de leurs églises, si ce n'est pour l'avantage de l'église, et par l'avis de tout le clergé. Cette lettre n'est pas du style de saint Léon, et ne se trouve dans aucun manuscrit sous son nom.

Le père Quesnel et M. Dupin la croient d'un autre pape Léon.

La dix-huitième, à Dorus, évêque de Bénévent, ordonne que les prêtres prendront leur rang selon l'ordre de l'âge.

La dix-neuvième est une réponse à Eutichez qui avait écrit à saint Léon, avant qu'il eût été condamné par Flavien. Les lettres suivantes jusqu'à la trente-sixième concernent, pour la plupart, l'affaire d'Eutiche, et l'histoire des conciles de Constantinople sous Flavien d'Éphèse, sous Dioscore, et de Chalcédoine.

La trente-sixième, aux évêques de la province d'Arles, est une congratulation sur l'ordination de Ravennius pour l'église d'Arles, après la mort de saint Hilaire. Les deux suivantes sont adressées à ce Ravennius, évêque d'Arles.

La cinquantième est une réponse aux évêques de la province d'Arles, qui avaient demandé au saint pontife la restitution des droits attribués à leur métropole.

La cinquante-unième, à Ravennius, datée du 5 mai 450, est une exhortation à la foi catholique.

La soixante-seizième est encore à Ravennius. Elle lui marque le jour qu'on doit célébrer la pâque en l'année 452. Cette lettre est suivie d'une lettre de Cérétius, Salonius et Véranus, évêques des Gaules, par laquelle ils remercient saint Léon de leur avoir envoyé sa lettre à Flavien.

La lettre suivante est une lettre synodique d'un concile des Gaules sur le même sujet.

La lettre soixante-dix-septième est une réponse de saint Léon aux deux lettres précédentes.

La soixante-dix-huitième est adressée à l'empereur Marcien. Saint Léon le congratule du succès du concile de Chalcédoine, blâme l'ambition d'Anatolius, patriarche de Constantinople, qui s'arrogeait des droits qui ne lui appartenaient pas.

La soixante-dix-neuvième, à l'impératrice Pulquerie, regarde aussi Anatolius; et la quatre-vingtième qui lui est adressée à lui-même, et encore la quatre-vingt-unième, adressée à Julien de Coos.

La quatre-vingt-deuxième, adressée à Rusticus et aux autres évêques des Gaules, leur apprend la définition du concile de Chalcédoine.

La quatre-vingt-troisième, adressée à Théodore, évêque de Fréjus, est une instruction touchant la discipline de l'Église envers les pénitents.

La quatre-vingt-quatrième, à l'empereur Marcien, et la quatre-vingt-cinquième, à l'impératrice Pulquerie, renferment une plainte de la conduite d'Anatolius, qui avait déposé l'archidiacre Aëtius, ennemi des eutichiens, pour mettre à sa place André, eutichien. La lettre suivante à Julien de Coos est encore sur le même sujet.

La quatre-vingt-septième,

adressée aux évêques qui avaient assisté au concile de Chalcédoine, est une approbation des décisions de ce concile touchant la foi.

La quatre-vingt-huitième, adressée aux évêques d'Allemagne et des Gaules, est rejetée parmi les supposées dans la nouvelle édition, parce qu'elle ne se trouve point dans les anciens manuscrits.

La quatre-vingt-neuvième, à l'empereur Marcien ; et la quatre-vingt-dixième à l'impératrice Pulquerie, regardent aussi le concile de Chalcédoine.

La quatre-vingt-onzième, à Julien de Coos, dit que les évêques ne doivent point permettre aux moines de prêcher.

La quatre-vingt-douzième, à Maxime, évêque d'Antioche, exhorte ce prélat à s'opposer aux hérétiques.

La quatre-vingt-treizième, à Théodoret, est une exhortation à s'éloigner également de l'erreur de Nestorius, et de celle d'Eutichez.

La quatre-vingt-quatorzième, à l'empereur Marcien, est sur une difficulté touchant le jour de la fête de Pâque, en l'année 455. La lettre suivante à Julien est sur le même sujet.

La quatre-vingt-seizième, à l'impératrice Eudoxie, est pour obliger les moines de Palestine à se soumettre au concile de Chalcédoine. La suivante adressée à ces moines, montre que la doctrine du saint est opposée à Nestorius et à Eutichez.

La quatre-vingt-dix-huitième recommande l'observation des canons à Julien.

La quatre-vingt-dix-neuvième est un remerciement fait à l'empereur de ce qu'il avait apaisé les troubles de la Palestine, et rétabli Juvénal évêque de Jérusalem. La suivante à Julien, est sur le même sujet.

La cent unième à Marcien, regarde Anatolius ; et la suivante à Julien, regarde Proterius, évêque d'Alexandrie, fort tourmenté par les eutichiens. La cent troisième à ce même Proterius, est une congratulation sur son orthodoxie ; et la suivante à Marcien, roule sur le même sujet.

La cent cinquième est à Marcien. Saint Léon prie cet empereur de reléguer plus loin Eutichez, qui dogmatisait dans le lieu de son exil.

La cent sixième est une réponse à Anatolius qui avait écrit à saint Léon touchant Aëtius, et les privilèges que le concile de Chalcédoine avait accordés au siège de Constantinople. La suivante à Marcien est sur le même sujet ; et la cent huitième au même empereur, regarde le jour de Pâque.

La cent neuvième, datée du 28 juillet 454, apprend le jour de Pâque de l'année suivante aux évêques de France et d'Espagne.

La cent dixième à Juvénal, évêque de Jérusalem, renferme une exposition de la doctrine catholique.

La cent onzième est une ré-

ponse à Julien, qui avait mandé à saint Léon la mort de Dioscure.

La cent douzième est un remerciement à l'empereur Marcien des peines qu'il s'était données pour faire éclaircir en quel jour il fallait célébrer la fête de Pâque.

La cent treizième est une réponse à Julien sur le retour de Carosus à la foi catholique; et la cent quatorzième une exhortation à Anatolius contre les restes de l'hérésie.

La cent quinzième à l'empereur Léon du 9 juin 457, est une prière qu'on lui fait de protéger la foi.

La cent seizième à Anatolius, regarde l'église d'Alexandrie déchirée par les hérétiques; et la suivante à Julien, est sur le même sujet.

La cent dix-huitième à Basile, évêque d'Antioche; la cent dix-neuvième et les deux suivantes regardent la fermeté que les évêques doivent avoir pour défendre la foi, et pour empêcher qu'on ne tienne un concile au préjudice de celui de Chalcedoine.

La cent vingt-deuxième est une congratulation à l'empereur Léon, sur ce qu'il s'était déclaré pour le concile de Chalcedoine.

La cent vingt-troisième est aux évêques d'Égypte, chassés pour la foi.

La cent vingt-quatrième est à Anatole contre les hérétiques; et la suivante à l'empereur Léon, pour lui montrer qu'on ne doit

plus remuer les questions sur l'incarnation de Jésus-Christ, et qu'il faut s'en tenir à la décision du concile de Chalcedoine.

La cent vingt-neuvième à Nicetas ou Nicéas, évêque d'Aquilée, renferme quelques questions. La principale est touchant les femmes, qui, pendant l'absence de leurs maris, qu'elles croient morts, en épousent d'autres. Saint Léon décide qu'elles doivent retourner avec les premiers, lorsqu'ils reviennent.

La cent trentième est une consolation aux évêques d'Égypte, retirés à Constantinople; et la suivante, une exhortation à la fermeté dans la foi au clergé de Constantinople.

Les deux suivantes à l'empereur, tendent à le fortifier dans la foi, et à le presser de ne point souffrir qu'on examine de nouveau les décisions du concile de Chalcedoine.

La cent trente-quatrième est une dissertation contre l'erreur d'Eutichez; et la suivante à Néon, évêque de Ravenne, décide qu'il faut baptiser ceux qui, ayant été emmenés captifs avant l'usage de la raison, ne savent pas s'ils ont été baptisés.

La cent trente-sixième aux évêques de la Campanie, de la Marche d'Ancône et de l'Abruzzo, défend de donner le baptême en d'autres jours qu'aux fêtes de Pâque et de la Pentecôte, si ce n'est quand il y a du danger.

La cent trente-septième à l'empereur Léon, et la cent trente-huitième à Gennade de Cons-

tantinople, touchant l'hérétique Timothée *Ælurus*, qui fut chassé du siège d'Alexandrie. La suivante est une congratulation à Timothée *Salophaciote*, catholique et successeur de Timothée *Ælurus*, sur le siège d'Alexandrie.

La cent quarantième est au clergé d'Alexandrie, à qui on recommande la paix et la foi, et la cent quarante-unième, aux évêques d'Égypte, sur ce qu'ils avaient un patriarche catholique.

Saint Léon avait écrit beaucoup d'autres lettres que nous n'avons plus.

Quant aux sermons de saint Léon, il y en a quatre sur son élévation au pontificat, six sur les collectes ou les quêtes qu'on faisait pour les pauvres, en quelques dimanches de l'année; dix-neuf sur le jeûne du dixième mois, c'est-à-dire, sur les quatre-temps du mois de septembre; dix sur la nativité de Notre-Seigneur, qui sont plus dogmatiques que moraux, et dans lesquels il explique le mystère de l'Incarnation; huit sur l'Épiphanie; douze sur le carême; dix-neuf sur la Passion; deux sur la Résurrection; deux sur l'Ascension; trois sur la Pentecôte, et quatre sur les quatre-temps de la Pentecôte; un sur l'octave de la même fête; un sur la fête des sept Machabées; un sur la fête de saint Laurent; neuf sur les quatre-temps; un contre l'erreur d'Entichez; un sur le mystère de l'Incarnation,

à l'occasion de la Transfiguration; un sur les degrés de béatitude marqués dans le sermon de Jésus-Christ sur la montagne; un sur la fête de la chaire de saint Pierre. Il y a dans l'appendix trois sermons faussement attribués à saint Léon, et deux autres qui sont composés des lambeaux tirés de ce père. Le premier est sur saint Vincent; le second, sur la Nativité; le troisième, sur l'Ascension; le quatrième sur saint Pierre et saint Paul; le cinquième contre les erreurs d'Entichez et des autres hérétiques. On a joint aux sermons de saint Léon plusieurs prières tirées du pontifical romain, comme étant de sa composition: elles sont en effet de son style. Quelques auteurs attribuent encore à saint Léon le livre de la vocation des gentils, les capitules sur la grâce et sur le libre arbitre, et la lettre à Démétriaide. Mais d'autres attribuent à saint Prosper le livre de la vocation des gentils; et le plus sûr serait d'avouer qu'il est d'un auteur inconnu. Les capitules sur la grâce et le libre arbitre sont du pape Célestin, et la lettre à Démétriaide est du même auteur que le livre de la vocation des gentils.

L'abbé Anthelmi avance un paradoxe lorsqu'il prétend que les ouvrages attribués à saint Léon ne sont pas de lui, mais de saint Prosper, son secrétaire. Les raisons principales qu'il en apporte, se réduisent à la conformité du style entre les ouvra-

ges attribués à saint Léon, et ceux de saint Prosper; au silence de Gennade, de Gélase et d'Anastase le bibliothécaire, qui ne parlent point des sermons de saint Léon; à un manuscrit ancien de neuf cents ans, en caractères saxons, où il y a trois sermons attribués à saint Léon, dont l'un porte le nom de saint Prosper, et les deux autres ne portent pas celui de saint Léon; au témoignage de Gennade, qui, parlant de saint Prosper, assure que l'on dit, ou que l'on croit que les lettres de saint Léon sur l'incarnation contre Eutichez, écrites à différentes personnes, ont été données et dictées par saint Prosper. *Epistolæ quoque papæ Leonis adversus Eutichen de verâ Christi incarnatione ad diversos datæ et ab ipso (Prospero) dictatæ, dicuntur ou creduntur.*

Ces raisons sont frivoles : car 1°. il n'y a point, ou il n'y a qu'une très-légère conformité de style entre les écrits de saint Léon et de saint Prosper. Le style de ce dernier est simple et dogmatique; il n'est ni fleuri ni cadencé, comme celui de saint Léon. 2°. Le silence de Gennade, de Gélase et d'Anastase n'est qu'une preuve négative sans conséquence. Gennade passe souvent sous silence des ouvrages considérables des auteurs dont il parle. Gélase n'a pas dessein de parler des sermons, et Anastase n'a pas coutume de faire mention des écrits des papes. 3°. Quand le manuscrit

saxon aurait toute l'autorité possible, il ne pourrait fonder un doute, que sur les trois sermons qu'il renferme; mais il faut dire que ce manuscrit est fautif, comme beaucoup d'autres, touchant les titres des sermons : témoins ces deux manuscrits anciens de mille ans, dont parle le père Mabillon dans la préface des homélies de saint Maxime, où des homélies de saint Maxime portent le nom de saint Augustin. (*Mus. ital.*, t. 1, p. 4.) 4°. Le témoignage de Gennade, n'est fondé que sur un *ouï-dire, dicuntur ou creduntur*, et il n'est pas même certain que ce témoignage soit de lui. Il paraît que c'est une addition faite à son texte, comme il est aisé de s'en convaincre, en lisant le chapitre quatre-vingt-quatrième, dont il est tiré.

Saint Léon fait briller dans ses ouvrages la beauté de l'esprit, joint à la solidité du jugement, et à la grandeur du courage. Digne d'occuper le premier siège de l'Eglise, s'il en fut l'ornement par son savoir et par ses vertus, il en maintint les droits et les prérogatives avec autant de vigueur que de prudence et de sagesse. Sa sainteté le rendit respectable aux puissances de la terre, et il fut l'admiration de l'Eglise catholique, par son zèle à défendre la pureté de sa doctrine, à faire observer les décrets de ses conciles, et garder l'uniformité dans ses usages et dans sa discipline. Il combattit les hérétiques avec

une ardeur insatiable, et remporta sur eux des triomphes glorieux. Les manichéens, les ariens, les apollinaristes, les nestoriens, les entichiens, les Juifs même succombèrent tour à tour sous la force victorieuse de ses raisonnemens, et il la fit également sentir aux novatiens et aux donatistes, en maintenant contre ceux-là le pouvoir des clefs de l'Eglise, et contre ceux-ci l'unité de son corps mystique. Ses écrits ont tout ensemble l'avantage d'instruire et de plaire; le mystère de l'Incarnation y est en particulier autant développé qu'il est permis à un homme de le faire. On n'a plus rien à désirer sur ce sujet, quand on possède bien sa lettre à Flavien. Sa doctrine n'est pas moins pure sur le mystère de la très-Sainte Trinité; il veut qu'on s'attache à l'Ecriture expliquée par la tradition; il reconnaît le péché originel, la mort de Jésus-Christ pour tous les hommes, les sept sacremens, la nécessité et la vertu de la grâce, l'existence du libre arbitre, et sa coopération à la grâce, l'infailibilité de l'Eglise catholique, hors laquelle il n'y a point de salut, rien de saint, ni de chaste; l'autorité aussi infailible des Conciles généraux, la primauté du pape, le culte des saints et de leurs reliques, l'utilité de l'abstinence, du jeûne, etc. Il est juste dans ses pensées, noble dans ses expressions, solide; quoique sec et peu fertile dans ses réflexions morales, il en a cependant quel-

quefois de très-touchantes. Son style est poli, élégant, majestueux, orné de figures bien ménagées, d'antithèses agréables, de chutes surprenantes, et d'une cadence rimée, qui le rend éblouissant et flatteur pour l'oreille, mais aussi quelquefois obscur et embarrassé. Ses lettres ont cela de particulier, qu'il n'y en a presque aucune où il n'y ait à profiter, et où il ne traite quelque point de doctrine ou de discipline.

Les meilleures éditions des œuvres de saint Léon sont celles de Paris en 1614 et 1618; de Paris et de Lyon en 1623, 1633, 1651, 1661, 1671 et 1672; de Paris en 2 tomes in-4°, 1675, et de Lyon en 1700, in-folio, par les soins du père Quesnel, et enfin celle de Rome, en 1751, 1753, 1755, chez Joseph Celloni. L'auteur de cette dernière édition, qui se débitait à Paris chez mademoiselle de Bure, quai des Augustins, est le père Pierre Thomas Cacciari, de l'Ordre des carmes, professeur au collège de la Propagande. On a donné depuis à Venise une édition des œuvres de ce grand pape, en 3 volumes in-folio. (*Voyez* BALLERINI. Prosper, *ad ann.* 439 *et seq.* Baron, *ad ann.* 440. Gennade, *ad Vir. illustr.* Anast., *in vit. pontific.* Maimbourg, *Hist. du pontificat de saint Léon.* M. de Tillemont, 15^e volume de ses Mém. pour l'histoire ecclés. Dupin, *Biblioth. ecclés.*, t. 3, part. 2. Baillet, *Vies des Saints*, t. 1, 11 avril. Dom Ceil-

lier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 14, p. 316 et suiv.)

LÉON II (saint), était fils d'un médecin, nommé *Paul*, de la petite ville de Cédelle, dans un canton de l'Abruzze ultérieure, appelé le *Val de Sicile*, d'où est venue l'opinion de ceux qui l'ont cru Sicilien de naissance. Il savait les langues grecque et latine, l'Écriture, les canons de l'Église, avait du talent pour l'éloquence, et joignait la piété à la science et à l'esprit. Ce furent ces qualités qui le firent choisir pour succéder au pape Agathon le 17 août 682. Il confirma le sixième concile général assemblé contre les monothélites, traduisit lui-même les actes de ce concile, fit divers réglemens de discipline, réforma le chant grégorien, composa de nouvelles hymnes, soutint avec force l'honneur de son siège contre les évêques de Ravenne, et n'oublia rien pour rétablir par toute l'Église la pureté de la foi et des mœurs. Il mourut le 3 juillet 683, après dix mois, dix-sept jours de pontificat, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. On fait sa fête le 28 juin. Benoît II lui succéda. Nous avons six épîtres du pape Léon II sur le sixième concile, qui lui sont contestées mal à propos par Baronius. (Anastase. Baronius, à l'an 683, 684. Dupin, Bibl., t. 7, p. 105. Baillet, t. 2, 28 juin.)

LÉON III, Romain, fut élu pape après Adrien I^{er}, le 26 décembre 795. Pascal et Campel, neveux d'Adrien, irrités de n'a-

voir pu ni l'un ni l'autre succéder à leur oncle, attentèrent d'abord secrètement à la vie de Léon, et en vinrent ensuite à la force ouverte. Ils le firent prendre par des gens armés, lorsqu'il était à la procession des grandes litanies de Rome le 25 avril 799, et commandèrent qu'on lui coupât la langue, et qu'on lui arrachât les yeux. Cet ordre barbare n'eut cependant pas une entière exécution. Les satellites se contentèrent de jeter le pape, couvert de sang et de blessures, dans la prison d'un monastère d'où il se sauva, par le moyen de ses amis, chez les ambassadeurs de France, qui l'envoyèrent à Charlemagne, demeurant pour lors en Allemagne. Ce prince le renvoya à Rome, et l'y suivit l'année suivante 800. Il le reçut à se purger par serment des crimes qu'on lui imposait; il fit instruire le procès de ceux qui l'avaient outragé, et il les aurait fait mourir, si le pape n'eût obtenu leur grâce. En reconnaissance de ce bienfait, Léon couronna Charlemagne, empereur d'occident, le jour de Noël de la même année 800. Il vint en France l'an 804 rendre visite à ce prince, qui le mena à Aix-la-Chapelle, pour en consacrer l'église. Après son retour à Rome, il jouit de la paix jusqu'à la mort de Charlemagne, arrivée l'an 814. Il se fit pour lors une nouvelle conspiration contre le pape qui fit mourir quelques coupables. Il mourut lui-même le 12 juin 816. On dit qu'il eut

en 809 une dispute avec les évêques d'Espagne, sur l'addition de la particule *Filioque*, et qu'il fit mettre dans l'église de Saint-Pierre deux tables d'argent, sur l'une desquelles le symbole de Nicée était écrit en latin, et sur l'autre en grec, sans cette addition. On a de lui treize lettres qui n'ont pas beaucoup de rapport aux matières ecclésiastiques, et dont la plupart sont adressées à Charlemagne. On les trouve parmi les conciles. Etienne IV ou V lui succéda. (Anastase. Eginhar, in *Vit. Caroli Magni*. Baronius, à l'an 795. Dupin, Bibl. tom. 7, p. 402.)

LÉON IV (saint), Romain, succéda à Serge II le 12 avril 847. Il assura la liberté des suffrages dans l'élection des papes, orna et répara la ville de Rome, surtout le quartier de Saint-Pierre, qu'on nomma la *Ville Léonine*, fit bâtir et fortifier une nouvelle ville, qu'il appela de son nom *Leopolis*, pour mettre le pays à couvert des insultes des Sarrasins, et n'oublia rien pour faire fleurir partout la bonne discipline avec la foi et la pureté des mœurs. L'an 853, il assembla un concile à Rome, où il déposa Anastase, cardinal de Saint-Marcel. Il reçut l'année suivante la visite et l'hommage d'Ethelwlf, roi d'Angleterre, et mourut saintement le 17 juillet 855, après huit ans, trois mois, six jours de pontificat. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, et l'on mit son nom dans le martyrologe romain au jour

de sa mort. Benoît III lui succéda. Il avait écrit plusieurs lettres. Il ne nous en reste que deux, qui sont même douteuses. La première est adressée à Prudence, évêque de Troyes, touchant la consécration d'une abbaye pour Ademare et ses moines. La seconde, aux évêques de Bretagne, qui l'avaient consulté sur plusieurs articles, et particulièrement sur les évêques simoniaques. (Anastase et Platine, in *Leon. IV*. Baronius, Dupin, neuvième siècle. Baillet, tom. 2, 17 juillet.)

LÉON V, d'Ardée, succéda au pape Benoît IV le 28 octobre 904. Il gouverna trente-neuf jours, et mourut dans la prison, où l'antipape Christophe l'avait fait jeter. (Du Chêne et Genebrard.)

LÉON VI, Romain, succéda à Jean X le 6 juillet 928. Il gouverna six mois et quinze jours, après lesquels il fut mis en prison. Etienne VII ou VIII lui succéda le 1^{er} février 929. (Baronius. Flodoard, in *Chron. rom.*)

LÉON VII, Romain, fut élu après la mort de Jean XI le 14 février 936. Il appela à Rome Odon, abbé de Cluni, pour ménager la paix entre Hugues et Alberic, et pour rétablir la discipline monastique. Il fit paraître beaucoup de zèle et de piété dans sa conduite, et mourut le 23 août 939, après avoir gouverné trois ans, six mois, dix jours. Etienne VIII ou IX lui succéda. Léon VII, qui est qualifié par Flodoard de *serviteur de*

Dieu, a écrit trois lettres pleines de bonnes maximes. La première à Hugues, duc de France, et abbé de Saint-Martin de Tours ; il y défend l'entrée des femmes dans ce monastère, sous peine d'excommunication. La seconde à Gérard, archevêque de Lorch en Allemagne, auquel il accorde le *pallium*. La troisième aux évêques de France et d'Allemagne, est une réponse à plusieurs questions que lui avait faites ce Gérard touchant les devins, les enchanteurs, les malfaiteurs, les mariages, les cor-évêques, etc. (Baronius Dupin, dixième siècle.)

LÉON VIII, fut élu pape après la déposition de Jean XII, le 6 décembre 963, par l'autorité de l'empereur Othon. Il fut chassé par le peuple et le clergé, qui élurent Benoît V, puis rétabli par Othon, et mourut au mois d'avril 965. Léon VIII est regardé comme antipape par Baronius et le P. Pagi. M. Fleuri en parle comme d'un pape légitime. (Platine, etc.)

LÉON IX (saint), dit auparavant *Brun* ou *Brunan*, évêque de Toul en Lorraine, était de l'illustre maison d'Aspierre en Alsace, fils de Hugues, cousin-germain de la mère de l'empereur Conrad le *Salique*. Il naquit au château d'Egesheim, situé sur une montagne, environ à une lieue et demie au midi de Colmar, le 21 juin de l'an 1002, le corps stigmatisé de petites croix rouges sur la peau, et fut confié dès l'âge de cinq ans aux soins de Berthold, évêque de

Toul. Il devint chanoine de cette église sous Heriman, successeur de Berthold, puis évêque après Hériman en 1026, et il la gouvernait depuis vingt-deux ans avec un zèle infatigable, lorsqu'il fut élu pape dans une assemblée des prélats et des grands de l'empire, tenue à Worms par l'empereur Henri III et les légats venus de Rome ; après bien des résistances, il voulut éluder sa promotion par une confession publique de ses péchés ; mais ce pieux stratagème ne lui ayant pas réussi, il fut contraint de partir pour Rome où il entra les pieds nus. Il fut élu de nouveau par les suffrages de tout le monde, et intronisé le 12 février de l'an 1089. Il tint plusieurs conciles en Italie, en France et en Allemagne, leva le corps de saint Rémi à Reims, dédia l'église de Saint-Arnould de Metz, corrigea divers désordres dans la Pouille, condamna Béranger et Jean Scot, ôta le scandale que les femmes publiques causaient dans la ville de Rome, y fit assembler un concile contre les Grecs schismatiques, et envoya le cardinal Humbert avec deux autres légats vers l'empereur Constantin Monomaque qui chassa de la ville de Constantinople le patriarche Michel Cérulaire, obstiné dans le schisme. Saint Léon ne pouvant souffrir les désordres que les Normands causaient dans la Pouille et les pays voisins, s'avança contre eux avec ses troupes jusqu'à Bénévent,

et tomba entre leurs mains. Ils le retinrent prisonnier dans cette ville depuis le 23 juin 1053 jusqu'au 12 mars 1054, qu'il retourna à Rome où il mourut saintement le 19 avril de la même année. Son corps repose dans un tombeau de marbre de l'église du Vatican, et l'on fait sa fête le 19 d'avril. Il gouverna cinq ans, deux mois, huit jours. Victor II lui succéda.

On reproche deux choses à ce saint pape. La première, d'avoir gardé l'évêché de Toul avec le siège de Rome, par un exemple nouveau : la seconde, de s'être trouvé en personne dans les combats. Mais s'il garda l'évêché de Toul, ce ne fut, ni par aucun mauvais principe, ni pour toujours, puisqu'il est certain que l'évêque Udon ou Udo lui succéda de son vivant dans ce siège l'an 1050, ou 1052 au plus tard ; et le zèle tout seul des intérêts de l'Église ravagée par les Normands, lui mit les armes en main. S'il fut guerrier, il n'en fut, ni moins saint, ni moins savant, comme le prouvent ses actions pieuses, ses miracles et ses ouvrages. Nous avons de lui : des Homélies sous le nom de Bruno, de petits traités ou discours, des antiennes, des répons, des hymnes et des offices de plusieurs saints, des réglemens de discipline, des bulles et des lettres. La première est une longue lettre divisée en quarante-un articles ou chapitres, à Michiel Cérulaire, patriarche de Constantinople, et à Léon, évêque

d'Acride : le but de cette lettre et de repousser les reproches mal fondés des Grecs contre l'Église latine, surtout au sujet du pain dont elle use dans la célébration des saints mystères, le jeûne du samedi, et autres semblables points de discipline. La seconde, datée du mois de janvier 1054, est une réponse au même patriarche. La troisième est une réponse à l'empereur Constantin Monomaque qui lui avait écrit touchant l'union des deux églises. La quatrième est à Pierre, patriarche d'Antioche, sur sa promotion au patriarchat. La cinquième, en date de l'an 1053, est aux évêques de Vénétie et d'Istrie, pour leur annoncer que le droit de métropole de ces deux provinces venait d'être confirmé dans le concile, en faveur de la ville de Grade, ou nouvelle Aquilée. La sixième est à Thomas, évêque africain, sur la métropole de Carthage. La septième, à deux autres évêques d'Afrique, nommés Pierre et Jean, est sur le même sujet que la précédente. Sigebert marque ces deux lettres comme adressées aux primats et aux évêques de l'Afrique, de Numidie et d'Égypte. La huitième adressée à tous les évêques d'Italie, contient un réglemant qui porte, que ceux qui seront des donations aux monastères, en laisseront la moitié à l'église du lieu, et l'autre au monastère. La neuvième, adressée aux évêques de France, regarde le concile de Reims où elle est rap-

portée. La dixième est contre ceux qui pillent les maisons des évêques après leur mort. La onzième est une confirmation du droit de métropolitain à l'évêque de Salerne. La douzième, adressée aux princes de Bretagne, renferme l'excommunication des évêques de cette province, parce qu'ils sont simoniaques, et qu'ils ne veulent pas se soumettre à l'archevêque de Tours. Il y a encore quelques autres lettres du même pape, telles qu'une sur la translation du corps de saint Denis; une à Edouard, roi d'Angleterre; une à Jean, évêque de Porto; une à Hugues, abbé de Cluni; une à Foulques, abbé de Corbie; une à Pierre de Damien, ermite; une à Sicenolphe, abbé de Bénévent; une à Guillaume, comte de Nevers, etc. (Bollandus. Baronius. Dupin, onzième siècle. Baillet, t. 1, 19 avril. D. Rivet, Hist. littér. de la France, tom. 7, pag. 459 et suiv. D. Calmet, Bibl. lorr.)

LÉON X, fils de Laurent de Médicis, et de Clarice des Ursins, fut fait cardinal à l'âge de quatorze ans par Innocent VIII, Il devint dans la suite légat de Jules II, et il exerçait cette dignité lorsqu'il fut pris à la bataille de Ravenna, gagnée par les Français en 1512. S'étant sauvé de sa prison, il fut élu pape le 15 mars 1513, et pensa aussitôt à se captiver la bienveillance des princes. Il se mit bien, surtout avec Louis XII et François I^{er}, qu'il attira à Boulogne où la pragmatique fut abolie, et

le concordat signé l'an 1515. Il conclut en 1517 le concile de Latran, commencé par son prédécesseur, et fit prêcher la croisade contre Selim, empereur des Turcs, qui menaçait l'Europe entière. Il fit aussi publier des indulgences en faveur de ceux qui voudraient contribuer à la dépense nécessaire pour achever la basilique de Saint-Pierre. C'est de là que Luther prit occasion de semer ses erreurs. Le pape ayant tâché vainement de ramener cet hérésiarque par la douceur, publia contre lui une bulle datée du 15 juin 1520, qui commence par ces mots du psaume 73 : *Levez-vous, ô Dieu, défendez votre cause*, etc. Il le frappa d'anathème dans une seconde bulle du 5 janvier 1521, et se ligua ensuite avec l'empereur Charles-Quint, pour chasser les Français de l'Italie. Il mourut le 1^{er} décembre 1521, après huit ans, huit mois et dix-sept jours de pontificat. Il eut Adrien VI pour successeur. Léon X avait de bonnes qualités; il aimait les arts et les sciences. Il n'épargna, ni soins, ni dépenses pour recouvrer les anciens manuscrits, et en procurer de bonnes éditions. Il favorisa les personnes d'esprit, et l'on peut dire qu'on lui doit la principale gloire de la renaissance des belles-lettres en Italie. Il composait des vers très-polis, et ses lettres se faisaient lire avec beaucoup de plaisir; mais on lui reproche la partialité, l'ambition, l'amour des plaisirs, la vengeance. On a

de lui des lettres et constitutions au nombre de vingt-trois dans les conciles, t. 14, et plusieurs autres dans les annalistes et dans le bullaire; la bulle ou décret contre les erreurs de Luther, imprimée à Rome en 1520, et dans les conciles; le concordat avec François 1^{er}. (Paul Jove, en sa vie. Sponde. Louis-Jacob, Bibl. pontif. Dupin.)

LÉON XI, de la maison de Médicis, nommé Alexandre avant son exaltation, était fils d'Octavien. Il fut archevêque de Florence, cardinal du titre de saint Jean et de saint Paul, et enfin pape le 1^{er} avril 1605. Il ne gouverna que vingt-six jours, étant mort le 27 avril de la même année. Paul V lui succéda. (Sponde, etc.)

LÉON V, dit l'*Arménien*, empereur de Constantinople, mort en 820, écrivit les vies de plusieurs empereurs de Constantinople. M. Cousin, dans son Histoire de Constantinople, a traduit du grec cet ouvrage de Léon l'Arménien. (Journal des Savans, 1675, p. 220 de la première édit. et 126 de la seconde.)

LÉON VI, surnommé le *Sage* ou le *Philosophe*, empereur de Constantinople, mort en 911, laissa divers ouvrages de sa façon. Il se plaisait à composer des sermons. Baronius a donné la liste de trente-trois, qui se trouvent dans la bibliothèque du Vatican. Gretser en a fait imprimer neuf à Ingolstadt l'an 1600, et depuis le père Combefis en a

inséré dix dans la continuation de la bibliothèque des Pères. M. le marquis Scipion Maffei en a fait imprimer un autre en 1751, avec la traduction latine, et y a joint une réfutation de ce qui s'y lit de contraire au dogme de la procession du Saint-Esprit. Le titre de cette édition est : *Leonis Sapientis homilia, nunc primum vulgata, ejusdemque, quæ photiana est refutatio*, à Padoue 1751. On a outre cela un discours de Léon sur la vie de S. Jean Chrysostôme, dans l'édition des œuvres de ce père, faite par Savil; un Sermon sur Nicolas, imprimé à Toulouse l'an 1644, et quelques oracles ou prédictions sur la ville de Constantinople, donnés avec Codinus, par Lambecius. On lui attribue une épître à tous les fidèles, pour les exhorter à vivre saintement, traduite par Frédéric Metius, évêque de Termuli dans le royaume de Naples; et un autre de la vérité de la foi chrétienne, écrite au roi des Sarrasins, et traduite par Sébastien Champier, de Lyon. Divers autres ont publié des Traités qui lui sont attribués, comme *Tactica sive de instituendis aciebus*, etc. (Zonaras. Glycas. Manassès. Cedrene. Bellarmin, de *Script. eccles.* Baronius, in *Annal.*, etc.)

LÉON (saint), martyr, était né à Patara en Licie. Quelques-uns croient que ce fut sous les empereurs Valérien et Gallien qu'il endura le martyre, à l'occasion d'une fête que les païens célébraient à l'honneur du dieu

Sérapis; car notre saint voulant aller prier au tombeau de Saint-Paregoire qui venait de couronner tout récemment sa vie par le martyre, fut pris et conduit à l'intendant qui, après lui avoir fait subir les interrogatoires ordinaires, et ne l'ayant pu forcer à sacrifier aux idoles, le condamna à être lié par les pieds, et traîné à travers les pierres et les roches, jusqu'à ce qu'il en mourut en priant pour ses ennemis. Son corps fut précipité dans un gouffre profond d'où il fut ensuite tiré et honorablement inhumé par les fidèles. Les Grecs célèbrent sa mémoire et celle de saint Paregoire le 18 de février, en quoi ils ont été suivis par les Latins. (Henschenius. D. Thierry Ruinart. Baillet, tom. 1, 18 février.)

LÉON, évêque de Sens, dans le sixième siècle, s'opposa au roi Childebart, qui voulait établir un évêque dans la ville de Melun, lui écrivit une lettre très-forte à ce sujet, et l'empêcha d'exécuter son dessein. (Dupin, Biblioth. des Aut. eccl. du sixième siècle. Dom Rivet, Hist. littér., t. 3.)

LÉON (saint), évêque de Bayonne, apôtre des Basques, et martyr au pays de Labour, naquit à Carentan en Basse-Normandie, diocèse de Coutances, vers l'an 856. Il embrassa l'état ecclésiastique à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, fut établi évêque de Bayonne, et chargé d'une mission apostolique pour le pays des Basques,

par le pape Etienne v, vers l'an 888. Il partit aussitôt avec deux frères qu'il avait, Philippe et Gervais. Il prêcha avec beaucoup de fruit dans les Landes au-delà de Bordeaux, dans le pays de Labour et à Bayonne, qu'il purgea de l'idolâtrie, et où il fit bâtir un temple sous le nom de la sainte Vierge, à la place de celui de Mars. Il passa ensuite dans la Biscaye et la Navarre; mais à son retour, il fut massacré avec son frère Gervais par des pirates de Bayonne, le 1^{er} mars, jour de sa fête. On ne sait, ni en quelle année cette mort arriva, ni si saint Léon, évêque de Bayonne, avait été auparavant archevêque de Rouen, comme quelques-uns le prétendent, ni s'il fut le premier évêque de Bayonne, qui avait été chrétienne long-temps auparavant, quoiqu'elle fût retombée depuis dans l'idolâtrie. On honore ses reliques à la cathédrale. Il y a un autre saint Léon, martyr, marqué en ce même jour dans les martyrologes. On ne sait duquel des deux Pierre Natal a voulu faire mention, en se contentant de marquer un saint Léon martyrisé le jour de mars. (Bollandus, Baillet, t. 1, 1^{er} mars.)

LEON (saint), second abbé de Cave en Italie, était né dans la ville de Lucques en Toscane. Il se dévoua au service de Dieu dans la vie monastique, et fut élevé sous la discipline de Saint-Alphère ou Alfieri, fondateur et premier abbé du monastère de Cave. Il témoigna tant d'exacti-

tude et de ferveur dans les exercices de la vie régulière, que quand saint Alphère vint à mourir, la communauté crut retrouver dans la personne de notre saint le grand modèle de sainteté et de perfection qu'elle venait de perdre par la mort de son premier supérieur. Lorsqu'il fut élevé à cette dignité, il ne se distingua pas tant par l'autorité qu'il avait reçue, que par le nouvel éclat que sa vertu répandit de toute part. Plus il cherchait à être méprisé des créatures, plus Dieu aussi aimait à le manifester. Il fut fort-estimé de Gisulphe, prince de Salerne. Léon ne fit servir cette estime de son souverain, que pour le soulagement des misérables et pour faire triompher l'innocence. Il mourut l'an 1075 ou environ. On fait sa fête le 12 juillet. (Surius. Baillet, t. 2, 12 juillet.)

LEON, l'un des sept frères mineurs, martyrs et compagnons de saint Daniel. (*Cherchez DANIEL.*)

LEON DE MARSİ, bibliothécaire du mont Cassin, ensuite cardinal - évêque d'Ostie, par Pascal II, l'an 1101, a écrit une chronique de l'abbaye du mont Cassin, divisée en trois livres, qui commence à saint Benoît, et finit à l'abbé Didier qui fut élu pape sous le nom de Victor III. Cette chronique a été imprimée à Venise l'an 1513; à Paris avec celle d'Aimoin, l'an 1603; à Naples l'an 1616; et à Paris l'an 1668. On a encore de

Léon de Marsi, des sermons, quelques vies de saints, et quelques autres opuscules manuscrits. (Dupin, douzième siècle).

LEON, autre cardinal du même siècle, et évêque de la même ville, a écrit plusieurs lettres, et fait le registre de celles du pape Urbain II, dont il fut secrétaire.

LEON, surnommé d'*Orviète*, (*Leo Urbevetanus*) parce qu'il était de la ville ou du territoire d'Orviète dans la Toscane, était, à ce que l'on croit, de l'Ordre de Saint-Dominique, et paraît avoir vécu jusqu'au commencement du quatorzième siècle. On a de lui, une chronique des papes depuis Nicolas III jusqu'à Clément V, et une chronique des empereurs, qui finit à Henri de Luxembourg qui fut déclaré empereur l'an 1308; le tout en 2 volumes in-8°. Jean Lami les publia dans ses *Deliciae eruditorum, seu veterum anecdoton opusculorum collectanea*, imprimées à Florence en 1737.

LEON LE GRAMMAIRIEN, qui, selon le père Labbe et Vossius, est le même que *Leo Asianus* ou *Léon d'Asie*, est auteur d'une chronique depuis l'an 813 jusqu'à l'an 1013: elle se trouve à la fin de Théophane, imprimé à Paris en 1655. Vossius, *De his. græc. p. 500.* Labbe, in *Append. ad Byzant. historiam*, p. 45.

LEON (Henri), que Possevin appelle *Lengen*, et Sixte de Sienna de *Logen*, chartreux du quinzième siècle, écrivit des commentaires sur le psautier et

sur les morales d'Aristote. Il était de Louvain où il fut un des premiers fondateurs et recteurs du collège du Porc. Il mourut l'an 1481. (Sixte de Sienne, Biblioth. sacr. Petreius, Bibliothèque carthus. p. 135.)

LÉON (Ambroise) de Nole, médecin et philosophe, vers l'an 1520 et 1525, a laissé entre autres ouvrages, une histoire de Nole, en trois livres; un traité intitulé : *Opus quæstionum*, imprimé à Venise l'an 1623. (Gesner, Biblioth.)

LÉON (Pierre Cicca de) Espagnol, séjourna dix-sept ans en Amérique. Il a donné l'histoire du Pérou, dont il n'y a que la première partie imprimée à Séville l'an 1553. Cet ouvrage a été traduit en italien, et imprimé à Venise l'an 1557. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*)

LÉON (Aloisius ou Louis de), religieux-augustin, docteur en Théologie, et professeur des saintes lettres à Salamanque, mort le 23 août 1591, âgé de soixante-quatre ans, a laissé : 1°. Explication du Cantique des cantiques, et sur le psaume 26, à Salamanque en 1580, et à Venise en 1604. 2°. Questions théologiques. 3°. Trois livres des noms de Jésus-Christ, en espagnol. 4°. Un savant traité latin sur le temps de l'immolation de l'agneau typique ou figuratif, et de l'agneau réel : *De utriusque agni typici et veri immolatione legitimo tempore*, où il examine les difficultés que l'on fait sur la dernière cène de notre Seigneur,

et où il soutient que notre Seigneur fit la Pâque légale au soir du quatorzième jour de la lune, c'est-à-dire, au commencement du quatorzième, selon les Juifs. Ce traité a été imprimé à Salamanque l'an 1587, et a été donné en français avec des réflexions, par le père Daniel. Il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques-uns, Louis de Léon avec Léon de Modène, rabbin de Venise. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du seizième siècle* et dans son dix-septième, où il est parlé de tous ceux qui ont écrit touchant le temps de la célébration de Pâques.

LÉON DE SAINT-JEAN, religieux carme, nommé dans le siècle Jean Macé, l'une des premières familles de Rennes, naquit en cette ville l'an 1600. Il embrassa l'institut des carmes de l'étroite observance en 1616, et s'y rendit bientôt recommandable par sa piété et par ses rapides progrès dans les sciences divines et humaines. Il prêcha souvent à la cour et ailleurs avec applaudissement, composa un grand nombre d'ouvrages pleins d'érudition et fort bien écrits en latin et en français, et mourut à Paris avec la réputation d'un des plus méritants religieux de son temps. Le 30 décembre 1671, il avait été provincial de la province de Touraine, visiteur apostolique en France, et premier assistant du général. Les ouvrages que nous avons de lui en latin, sont entre autres : 1°. *Encyclopediæ præ-*

messum, seu sapientiæ universalis delineatio, adumbrans generalis eloquentiæ atrium, templum, sacrarium, quibus præmittitur, devirtutis, scientiarum, et eloquentiæ corruptelis, deque earum restauratione accurata disquisitio; Paris, 1635, in-4°. 2°. *Prædigmata triplicia eloquentiæ*; Paris, 1635, 3°. *Rhetoricorum Raymundi Lullii nova evulgatio*; Paris, 1637, in-4°. 4°. *Disciplina prudentiæ*; Paris, 1637. 5°. *Palatium philosophiæ*; Paris, 1637. 6°. *Poetici lusus, ubi magnorum aliquot virorum elogia*; Paris, 1637. 7°. *Œconomia veræ religionis christianæ, catholicæ, mysticæ, numinæ, naturalis, morali et politico adornata*; Paris, 1644, in-4°. 8°. *Studium sapientiæ universalis*, 3 tomes imprimés, le premier à Paris, en 1657, le second et le troisième à Lyon, en 1664, in-fol. Le premier tome a pour titre; *Contextus scientiæ humanæ*. Le second, *Contextus scientiæ divinæ*. Le troisième, *Philocalia et analecta*. On remarque dans cet ouvrage un grand fond de science et d'érudition, beaucoup d'ordre et de clarté, et il est écrit d'un fort bon latin. 9°. *Medula sapientiæ universalis, seu libellus aditialis*; Paris, 1657, in-fol. C'est une introduction à l'ouvrage précédent. 10°. *Instructio catholica adversus Heterodoxos*, 1661. 11°. *Aurum optimum : Contextus evangelicus Jesu-Christi, vitam uno quatuor Evangelistarum calamo describens*; 1669, in-8°. 12°. *De theo-*

logiæ christianæ ortu, progressu variisque ætatibus et incrementis diatriba. Les ouvrages que le P. Léon de Saint-Jean a donnés en français sont : 1°. la Vie de la bienheureuse Marie-Magdeleine de Pazzi, etc. à Poitiers, 1627, et à Paris, 1634 et 1636. 14°. Les sept colonnes de la sagesse incarnée qui soutiennent le temple des sept principales vertus de la divine Eucharistie contre les hérétiques; Poitiers, 1629, in-8°. 15°. La réponse de celui qui est attendu ou Apologie contre l'Antiléon de Daniel Couppé, ministre; Poitiers, 1630, in-8°. 16°. L'entrée du ciel trois fois ouverte à saint Paul, dans lequel on propose des maximes générales de la vie morale spirituelle et mystique dans l'esprit et la vérité. 17°. Avant-goût du paradis ou méditations sur l'amour divin; Paris, 1634, 1640 et 1653. 18°. La constance de l'esprit; Paris, 1636. 19°. La couronne des saints, composée de différens panégyriques; Paris, 1637, 1639 et 1642. 20°. Méditations sur la croix de la direction particulière. Réflexions sur la sainte Croix. De l'égalité de l'esprit ou de l'âme. De la confession sacramentelle. Ces opuscules furent imprimés séparément à Paris, 1638, in-8°. 21°. Histoire de sainte Anne; Paris, 1639. 22°. Instruction catholique pour distinguer infailliblement la vérité du mensonge en matière de religion. 23°. De l'attention à la sainte messe. Principes de perfection. Philo-

sophie chrétienne. Oraison mystique. Formulaire des supérieurs : imprimés séparément à Paris, 1649, in-12. 24°. Histoire de l'hostie miraculeuse de Paris ; Paris, 1653, in-16. 25°. Avis sincères et charitables de François Irénée, sur les questions de la prédestination et de la fréquente communion ; Paris, 1643, in-8°. 26°. Traité de l'éloquence chrétienne. La morale chrétienne. Méthode de la sagesse et de l'éloquence universelle. Neuf sciences générales divisées en neuf tables. L'image de la sagesse, avec une idée générale des sciences. Ces opuscules imprimés à Paris 1654, en divers volumes in-12 et in-8°, ne contiennent presque rien qui ne se trouve dans l'*Encyclopediæ præmossium* ou dans le premier volume du *Studium sapientiæ universalis*, dont nous avons parlé ci-dessus num. 1 et 8. On peut dire la même chose de l'ouvrage suivant. 27°. L'académie des sciences et des arts pour raisonner de toutes choses et parvenir à la sagesse universelle ; Paris, 1679, 2 volumes in-12. 28°. Théologie mystique ; Paris, 1654, 2 volumes in-8°. 29°. Les heures de la sainte Vierge, avec l'exercice de la journée chrétienne, particulièrement pour les dévots qui portent le saint scapulaire ; Paris, 1655, in-12. 30°. Abrégé des antiquités de la célèbre abbaye de Montmartre, proche de Paris ; Paris, 1661, in-8°. 31°. La verge et la manne, ou traité du gouvernement des

âmes qui ont été appelées dans différens états, et exercées par des voies extraordinaires. 32°. Le parfait chevalier de Notre-Dame de Mont-Carmel et de saint Lazare de Jérusalem ; Paris, 1664. 33°. La vie de Jésus-Christ, tirée des quatre Évangélistes, etc. 34°. Jésus sur son trône, enseignant une et vraie religion, contre les athées et les idolâtres ; Lyon, 1665, in-folio. 35°. La somme des sermons parénétiques et panégyriques. C'est un recueil de tous ses sermons en 4 volumes in-folio, imprimés à Paris, chez Sébastien Craunoisy, depuis 1671 jusqu'à 1675. On a encore du père Léon de Saint-Jean, des lettres, des oraisons funèbres, des vies de quelques personnes illustres, etc. (Biblioth. Carmelit. tom. 2, col. 235 et seq.)

LÉON (Jean-Baptiste), Vénitien, conseiller et agent du duc d'Urbain à Venise, au commencement du dix-septième siècle, publia en 1606 un discours sur la puissance ecclésiastique et la monarchie de la cour de Rome : ce discours se trouve dans le troisième tome de la monarchie de Goldaste. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1455.)

LÉON (Jean-François de), natif d'Ipporegio, évêque de Telèze, sous l'archevêque de Bénévent, fleurit au commencement du dix-septième siècle, et laissa : 1°. Pratique épiscopale ou trésor du for ecclésiastique, à Boulogne en 1604, à Venise en

1605, et à Rome en 1616. 2°. Un traité des sacrilèges, à Lyon en 1620. (Dupin, *ibid.* col. 1679.)

LÉON (P.) de l'Ordre des Carmes, publia à Paris, en latin et en français, en 1644, un ouvrage qui a pour titre : *Economie de la vraie religion chrétienne, catholique, dévote, par un raisonnement naturel, moral et politique.* (Dupin, *ibid.* col. 2060.)

LÉON (Marc-Paul de) Romain, Jésuite, publia à Rome en 1649, un traité de l'autorité et de l'usage du *pallium*. (Dupin, *ibid.* col. 2198.)

LÉON (Salvator de), de Murcie, jésuite, donna à Anvers en 1640, *Exposition et éclaircissement de l'ecclésiastique.* (Dupin, *ibid.* col. 2057.)

LÉON (François), provincial des carmes réformés de la province de Touraine, exerça le ministère de la prédication pendant trente-trois ans, avec applaudissement. Il prêcha l'avent devant Louis XIV, en 1652, et le carême en 1653. Nous avons de lui : 1°. la Couronne des saints, composée de divers sermons-panégyriques, à Paris, chez Rouillard, 1640, in-8° 2°. L'avent catholique, ou sermons prêchés pendant l'avent, 1 volume in-12. L'année royale ou sermons prêchés devant leurs majestés très-chrétiennes, avec un traité de l'éloquence de la chaire, servant de préface, à Paris, chez Guillaume Bernard, 1655, in-8°. 2 volumes. 4°. La somme des sermons parénétiques et pané-

gyriques, à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1671, in-fol. (Dictionn. portatif des prédicateurs, pages 145 et 146.)

LÉON DE SAINTE-MONIQUE (le P.), augustin déchaussé, prieur du couvent de Paris, et premier définiteur des augustins déchaussés de France, a donné : 1°. le Confesseur justifié sur l'absolution différée, et le pénitent convaincu de la justice de ce procédé, avec la manière d'en user à l'égard de ceux qui ne s'accusent que de péchés véniels, in-12. 2°. Instructions monastiques, ou décisions régulières selon le droit, en faveur des personnes appelées à l'état religieux, in-12. Paris, 1691. 3°. Suite des instructions monastiques, ou les devoirs du religieux profès destiné au sacerdoce et aux autres fonctions ecclésiastiques, in-12. Paris, 1691. (Journal des Savans, 1689 et 1691.)

LÉON DE TOUL (S.-), abbaye de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin de la congrégation de saint Sauveur, était située dans la ville de Toul, en Lorraine. Elle fut d'abord bâtie entre la ville de Toul et l'abbaye de saint Mansuy; en sorte que la ville de Toul était assise *inter Leonem et Aprum*, entre saint Evre au Midi et saint Léon au Nord. Lutolphe, doyen de la cathédrale de cette ville, pénétré d'estime, de reconnaissance et de vénération pour le pape saint Léon IX, son ancien maître, résolut de bâtir un monastère en son honneur. Il s'en ou-

urit au comte Hugues de Vaudemont qui lui promit son assistance ; et aidé des libéralités de ce seigneur, il commença à construire un monastère et une église qui fut achevée en 1091 et dédiée par l'évêque Pibon. Lutolphe y fit venir pour la desservir quelques clercs disciples de Sehere qui vivait alors à Romberg ou à Saint-Mont, et Sehere en fut le premier abbé. Lui et ses religieux firent profession de la règle de Saint-Augustin, et ils sont avec ceux de Chamousey les premiers religieux de cet institut qu'on ait vus en Lorraine. L'abbaye de Saint-Léon ayant été ruinée en 1400, par les bourgeois de Toul pour se garantir des ennemis qui les assiégeaient et qui auraient pu s'en servir contre la ville, les chanoines réguliers furent obligés de se retirer à Liverdun ; on les établit ensuite dans la ville de Toul où ils se sont maintenus jusqu'à nos troubles. (Histoire de Lorraine.)

LÉON DE MODÈNE, rabbin de Venise, a laissé un petit traité écrit en italien, intitulé : *Istoria de riti hebraici, vita e osservanze degli hebrei di questi tempi*. Il y explique en peu de mots ce qui regarde les cérémonies et les coutumes des Juifs. Paul Colomiez, dans sa Bibliothèque choisie, dit que M. Simon a une grande raison de traduire en français ce livre pour l'utilité du public, parce que nous n'en avons point qui nous instruisse plus exactement et en

moins de mots des coutumes des Juifs. Il y en a deux éditions italiennes, dont la première est de 1637 ; à Paris, par les soins de Gaffaret : mais l'auteur l'ayant trouvée pleine de fautes, en fit une nouvelle édition à Venise l'an 1638. L'italien en est difficile, à cause de la matière qui nous est peu connue : ainsi il vaut mieux le lire dans la version française. M. Simon a joint dans le corps de l'ouvrage deux suppléments, dont l'un regarde la secte des Caraïtes, et l'autre la secte des Samaritains d'aujourd'hui. Ces deux pièces sont fort curieuses, et ont été prises sur des manuscrits. (Moréri, édit. de 1759.)

LÉONARD LE NOBLAT (saint), *Nobilicacum*. Lieu du diocèse de Limoges, où il y eut un concile sur les revenus ecclésiastiques l'an 1290. (Martene, *Thesauri*, t. 4.)

LÉONARD (saint), solitaire en Limousin, vulgairement *saint Liénard*, était né à Orléans. Il eut le roi Clovis pour parrain, et saint Remi pour maître dans la religion. Ce saint prélat, après l'avoir formé sous sa discipline, le fit entrer dans son clergé. Son mérite le fit appeler à la cour par l'un des fils et successeurs de Clovis, qui lui promit de le faire évêque ; et ce lieu, qui avait été pour d'autres un écueil dangereux à la pureté de leurs mœurs, devint pour lui, par un effet tout contraire, une école de sagesse qui, en lui faisant voir le néant et la vanité de tout ce

qu'on trouve de plus grand dans le monde, lui apprit aussi à le mépriser, et à n'aspirer qu'à des biens incorruptibles et éternels. Il sut mettre à profit de si sages leçons, et se retira dans le célèbre monastère de Micy, où saint Mesmin était abbé. Il alla se cacher ensuite dans la forêt de Pare, à quatre lieues de Limoges. Ce fut là qu'il obtint par ses prières la guérison de la femme de Théodebert, roi d'Austrasie, qui était en travail d'enfant. Le roi, par reconnaissance, lui donna le fonds de la terre où il était retiré, avec une partie de la forêt. Il y établit un monastère où il vécut dans une grande pauvreté, avec quelques solitaires qui s'étaient rangés sous sa conduite. Sa vertu favorite était un amour tendre pour les pauvres et les captifs. Il employait le bien qui lui revenait du fonds de la terre que le roi lui avait donnée, au soulagement des uns et des autres. Il mourut vers le milieu du sixième siècle. Le martyrologe romain met sa fête au 6 novembre. (Surius. Baillet, t. 3, 6 novem.)

LÉONARD (saint), dit de *Vandeuvre* au Maine, autrement de *Corbigny* au pays de Morvant, prêtre et abbé, naquit vers la fin du règne du grand Clovis, dans le pays de Tongres. Il quitta la maison de son père et ses biens, pour s'attacher uniquement au service de Dieu, et s'en vint dans le diocèse du Mans. Il se retira en un lieu fort désert appelé Vandeuvre sur la Sarthe, où, après

avoir passé quelques années dans les exercices les plus rudes de la pénitence, il bâtit un monastère, et assembla des solitaires autour de lui, dont il fut fait abbé par saint Innocent, évêque du Mans. La réputation de cette nouvelle communauté lui attira quelques envieux qui l'accusèrent devant Clotaire 1^{er} de méditer des desseins pernicieux au repos de l'État et à la sûreté de sa personne et de sa famille. Le roi, sans approfondir la chose, envoya aussitôt des soldats pour chasser le saint hors du royaume, et dissiper sa communauté; mais les soldats furent si touchés de la modestie, de l'humilité, et encore plus des discours de piété du saint abbé, qu'ils s'en retournèrent à la cour, la plupart résolus de l'imiter dans la suite, mais tous pleins d'admiration et de respect pour sa vertu, et dirent au roi qu'on l'avait trompé, et qu'ils avaient vu et entendu des choses merveilleuses; qu'en un mot Léonard était un grand serviteur de Dieu. Le roi, pour marquer le regret qu'il avait de s'être laissé prévenir si aisément, renvoya sur-le-champ assurer le saint de sa bienveillance, et lui fit quelques gratifications. Saint Léonard mourut, selon les uns, l'an 565; selon d'autres, ce ne fut que l'an 570. Son corps demeura à Vandeuvre pendant trois cents ans et plus, et fut ensuite transporté, vers la fin du règne de Charles-le-Chauve, à l'abbaye de Corbigny, au diocèse d'Au-

tun, dans le pays que nous appelons le Morvant. On célèbre sa fête le 15 octobre dans la ville et le diocèse du Mans. (Le père le Cointe, *Annales ecclésiastiques*. Baillet, t. 3, 15 octobre.)

LÉONARD DE GIFFON, vingt-quatrième général des Frères Mineurs, nommé cardinal du titre de Saint-Sixte par Clément VII, l'an 1378, a composé un commentaire sur les sentences; un autre sur le Cantique des cantiques; une somme considérable et plusieurs sermons. (Dupin, quatorzième siècle.)

LÉONARD MATTHÆI, vulgairement d'Udine, de *Utino*, ainsi nommé parce qu'il était né à Udine, capitale du Frioul, embrassa l'Ordre de Saint-Dominique en cette ville. On ne sait, ni l'année de sa naissance, ni celui de son entrée dans l'Ordre de Saint-Dominique, mais il est certain qu'il était né pour le plus tard au commencement du quinzième siècle, puisqu'en 1435 il était déjà prédicateur du pape Eugène IV. Il se distingua par son érudition et par son talent pour la prédication. Après avoir bien fait ses études et s'être fait recevoir docteur en Théologie, on le fit recteur de l'école des dominicains de Boulogne, comme on le voit dans les actes du chapitre général tenu à Cologne en 1428. Il fut prieur du couvent de Boulogne, et ensuite provincial des dominicains de la province de la Lombardie inférieure, ap-

pelée alors la province de Saint-Dominique. Il fut aussi un des plus célèbres prédicateurs de son temps, et ses sermons ont été pendant très-long-temps fort en vogue. Il était particulièrement attaché à la doctrine de Saint-Thomas d'Aquin, qu'il prenait toujours pour la base de ses discours. Le père Échard conjecture qu'il mourut à Udine dans le couvent de son Ordre vers l'an 1470. Léandre Alberti, qui en parle, folio 144, l'appelle un homme d'une doctrine excellente et d'une vie très-régulière. Possevin coupe en deux cet auteur, et il en fait mal à propos un *Leonardus Utinensis*, et un *Leonardus Bellemensis*. D'autres l'appellent *Micensis*.

Ses écrits sont : *Sermones aurei de sanctis F. Leonardi de Utino sacre Theologie doctoris Ord. Præd.*, etc. Jean Goddefroi Olearius, ministre luthérien, dans l'église de Sainte-Marie de Hal en Saxe, à la page 91 de son livre *De scriptoribus ecclesiasticis*, qu'il fit imprimer sous ce titre : *Abacus patrologicus*, l'an 1673, à Jéna, in-8°, dit que la première édition de ces sermons parut dès l'an 1446, quoique sans nom de lieu, et que l'on conserve cette édition dans la bibliothèque de Sainte-Marie de Hal. Si la date de cette édition était indubitable, elle détruirait certainement l'opinion des auteurs qui ont écrit que l'imprimerie ne fut inventée qu'en 1450, ou du moins qu'elle

n'a point été pratiquée avant cette année là. Mais il y a tout lieu de croire, que lorsqu'on a mis cette édition à l'an 1446, l'on a pris l'année de la composition, ou du moins l'année de la collection, pour celle de l'impression de ces sermons. Prosper Marchand dit qu'après avoir recherché avec tout le soin possible les anciennes éditions de cet ouvrage, il a reconnu que celle de l'an 1473, sans nom de ville ni d'imprimeur, en 2 volumes in-folio, est la première de toutes, et rejette celle qu'on suppose avoir été faite à Udine en 1466, parce qu'on n'imprimait point alors, et que l'on n'a imprimé que long-temps depuis à Udine, savoir : *Bartoli Lucani Utinensis poeta epistolæ elegiaca ad Saulum Flavium, Patricium Venetum*, imprimée *Utini, ab Eucherio Argyrio, anno 1473*, in-4°. Il est donc tout-à-fait apparent que ces sermons ont été achevés ou recueillis, mais non point imprimés en 1446; d'où vient que Maittaire n'a point accordé place aux prétendues éditions de 1446 et de 1466 dans le catalogue qu'il a donné des premières impressions.

2°. *Sermones floridi de dominicis et quibusdam festis F. Leonardi de Utino S. T. D. Ord. Prædic.*, etc., à Ulm, chez Jean Zeiner de Rutlingen, 1478; à Vicence, chez Étienne Koblinger, 1479; plus en 1494, in-4°, sans nom de ville ni d'impri-

meur; à Lyon, chez Jean Trechsel, aux dépens de Josse Badius, en 1496, in-4°; et à Paris, chez le même Josse Badius, en 1516, in-4°.

3°. *Sermones quadragesimales de legibus animæ simplicis, fidelis et devotæ*, ou bien autrement, *sermones de legibus*, etc., *per quadragesimam*; à Venise, chez Jean de Cologne et Jean Manthen de Gheretzen, et chez François de Hailbrun et Nicolas de Francfort, en 1473, in-folio, à Paris, chez Martin Crantz, Ulric, Gering, et Michel Friburger, l'an 17 de Louis IX, c'est-à-dire, en 1477, in-fol.; à Ulm, chez Jean Zeiner de Rutlingen, en 1478; à Vicence, chez Étienne Koblinger, en 1479, in-fol. et à Lyon, chez Jean Trechsel, et Josse Badius, en 1496, in-4°. Ces trois différens recueils ont été réunis en un seul corps et imprimés ainsi à Nuremberg, chez Antoine Koburger, en 1478, in-fol. et à Spire, chez Pierre Drach, en 1479, in-fol. Outre ce recueil de sermons pour le carême, on en a encore deux autres, l'un intitulé : *Sermones quadragesimales de flagellis peccatorum festinanter converti nolentium*, imprimés à Lyon, par Antoine du Ry, en 1518; l'autre intitulé : *Sermones quadragesimales de petitionibus*, imprimés à Lyon, par Jean Marion, en 1518. Ce sont deux in-8° imprimés en caractères gothiques, et publiés par les soins de Pierre Tardit, religieux du même Or-

dre, et professeur en Théologie à Chambéri. Mais le père Echard donne ces deux recueils à Léonard de Datis, Florentin, général de l'Ordre de saint Dominique.

4°. *Tractatus ad locos communes concionatorum*; à Ulm, chez Jean Zeiner de Rutlingen, en 1478.

5°. *Tractatus mirabilis de sanguine Christi in triduo mortis effuso; an fuerit unitus divinitati?* publié à Venise, chez Ambrosio Dei, en 1617, in-4°, par le père Marc Antonio Seraphini, Dominicain de Venise, qui le corrigea et le revit sur le manuscrit.

6°. *De inchoatione formarum tractatus famosissimi, M. Leonardi de Utino ord. Prædic.* Il en est fait mention dans le catalogue de la bibliothèque de saint Marc de Florence, *arm. 4, cod. mss. 103.*

7°. Plusieurs opuscules sur la philosophie que l'on garde en manuscrit dans son couvent d'Udine. Le père Echard, *script. ord. Prædic. t. i, p. 845 et suiv.*

LÉONARD DE CHIO, archevêque de Metelin, nonce apostolique en Orient, était natif de l'île de Chio dans l'archipel. Ayant appris les belles-lettres et la langue grecque dans sa patrie, il se consacra au service de Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique. La princesse Marie Justiniani, souveraine de l'île de Chio, l'honora de sa confiance, le prit pour son confesseur, et le fit nom-

mer par le pape Eugène IV, à l'archevêché de Metelin vers l'an 1446, selon le père Echard, ou plutôt avant l'an 1444, puisque ce fut en cette année que le pape lui envoya le *pallium*, avec le bref apostolique que nous trouvons dans le troisième tome du bulaire de l'Ordre de Frères Prêcheurs, page 210. Il fut envoyé à Constantinople avec le cardinal Isidore, et écrivit une relation très-détaillée qu'il adressa au pape Nicolas V, de la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. De retour à Metelin, Léonard reprit avec un nouveau zèle toutes les fonctions de la sollicitude pastorale jusqu'à sa mort arrivée, comme l'on croit, par le fer de Mahomet II, qui descendit, dans l'île de Lesbos, appelée aujourd'hui Mytilène ou de Mételin, en 1458 ou 1462. Outre la relation de la prise de Constantinople, Léonard avait composé plusieurs autres ouvrages dont il ne nous reste qu'une petite partie; savoir un Traité contre les Juifs, pour prouver la venue du Messie, et un Traité apologétique contre Charles Poggi, Florentin, autrefois secrétaire du pape Eugène IV. (Le père Echard, *Script. ord. Præd. t. 1, p. 816 et suiv.* Le Père Turon, *Hom. illustrés de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 3, p. 356 et suiv.*)

LEONARD (M.), chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre d'Avignon. Nous avons de lui : Oraisons funèbres de T. H. T.

P. et T. E. prince monseigneur Louis Dauphin, fils unique de Louis le Grand; de T. H. T. P. et T. E. prince monseigneur Louis Dauphin, et de T. H. T. P. princesse Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse, et de T. H. T. P. T. E. et très-chrétien monarque Louis le Grand, roi de France et de Navarre, prononcées, la première à Marseille en 1711, la seconde à Toulon en 1712; la troisième à Avignon en 1715. L'auteur a dédié ces trois pièces à M. le cardinal de Fleury. (Jour. des Sav., 1738, p. 701.)

LEONARDI (Jean), instituteur de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu de Lucques, naquit l'an 1541 à Décimo, bourg de la dépendance de la république de Lucques. (Cherchez clercs réguliers de la mère de Dieu.)

LEONARDI (Thomas), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Maestricht vers la fin du seizième siècle, reçut l'habit religieux dans le couvent des dominicains de la même ville. Il fut reçu Docteur en Théologie dans l'université de Louvain l'an 1642, et mourut le premier septembre 1667, âgé d'environ soixante-douze ans, dans la charge de provincial. On a de lui, un livre intitulé : *Christus crucifixus*, imprimé à Bruxelles en 1648, et trois autres de controverses : le premier est une exposition de la doctrine de saint Thomas, *De primâ hominis institutione, ejus per pec-*

catum corruptione, et per Christum reparatione, contre un docteur luthérien qui prétendait que saint Thomas avait enseigné ce qu'on lisait dans la confession d'Augsbourg. Celivre parut à Bruxelles en 1661, in-folio. Le second est une réfutation d'un libelle publié par Jean de Hamerstède, ministre à Maestricht, sous le titre : *Capucinus excapuciat*. Le ministre répondit, et Léonardi le réfuta encore par ces ouvrages : *Unica Christi sponsa*, etc. *Integritas et sanctitas. Calvinismus de violatâ mystici thori fide clare convictus*. Ces deux livres furent imprimés en 1662 et 1664, à Louvain. (Le père Echard, *Script. ord. Præd.* tom. 2, p. 625.)

LEONCE (saint), naquit dans le quatrième siècle; il est fort considéré dans l'Eglise d'orient pour sa doctrine et sa sainteté. Il fut évêque de Césarée en Cappadoce, dans un temps où la religion chrétienne avait à souffrir les derniers efforts des persécuteurs païens, et à se défendre contre les premières entreprises de l'hérésie arienne. Il signala les commencemens de son épiscopat par les travaux apostoliques qu'il endura pour la foi, sous les empereurs Maximien et Licinius, et par les victoires qu'il fit remporter à plusieurs martyrs qui combattirent sous ses ordres et sur ses exemples. Il assista au concile qui se tint à Ancyre dans la Ga-

latie , pour régler la pénitence de ceux qui étaient tombés. Il assista encore à divers autres conciles, mais particulièrement à celui de Nicée qui représentait toute l'Église contre Arius. Il fit en chemin une conquête qui fut utile et glorieuse à l'Église par la conversion de Grégoire qui fut depuis évêque de Nazianze, et père du célèbre docteur du même nom. Quoiqu'il eût dignement soutenu la cause du fils de Dieu dans le concile, et combattu l'impiété arienne en toute rencontre, il ne laissa pas d'être calomnié sur ce sujet par les hérétiques même qui osèrent semer le bruit que Léonce favorisait leurs opinions; mais il fut pleinement justifié par saint Athanase qui le met au nombre des hommes apostoliques dont la foi devait servir de règle assurée à tous les fidèles. Il finit par une mort conforme à la sainteté de sa vie. Son corps fut enterré dans l'église du martyr saint Hésyque, et trouvé tout entier plus de trois cents ans après sa mort. Ses reliques sont à Metz en Lorraine; mais on ne sait ni le temps, ni les circonstances de cette translation. (Bollandus, Baillet, t. 1. 13 janvier.)

LÉONCE (sainte), était fille de saint Germain, évêque, à ce que l'on croit, de Peradame dans la Byzacène. Elle souffrit le martyre sous Huneric, roi des Vandales en Afrique, l'an 484 : avec elle souffrirent sainte De-

nize, sainte Dative, sainte Victoire, saint Majoric, saint Emile, saint Terse, saint Boniface, saint Victor de Vite. (Baillet, tom. 3. 6 décembre.)

LÉONCE (saint), était évêque de Fréjus en Provence, dès la fin du quatrième siècle de l'Église. Il gouverna son peuple avec tant de sagesse, de charité et de moyens, que son nom devint célèbre parmi ceux des plus grands évêques de son temps. C'est ce qui porta le fameux Cassien à lui dédier ses dix premières conférences, vers l'an 423. Il fut fort estimé du pape saint Léon le Grand qui le transféra du siège de Fréjus à celui d'Arles, l'an 445. On a tout lieu de croire qu'il mourut vers le milieu du cinquième siècle, âgé de plus de quatre-vingts ans. L'église de Fréjus fait sa fête le premier jour de décembre, et l'honore sous le titre de martyr, suivant une tradition ancienne qui porte qu'il fut massacré par des scélérats qui ne purent souffrir le zèle de la justice et de la charité avec lequel il tâchait de les retirer de leurs désordres. Les anciens martyrologes ne parlent point de ce saint, non plus que le romain moderne. (Baillet, tom. 1. 1^{er} décembre.)

LÉONCE (saint), dit *le Jeune* ou le second du nom, évêque de Bordeaux, fils d'un père qui était du corps du sénat romain, naquit à Saintes en 510. Il servit d'abord dans les armées du

roi Childebert, fils de Clovis, et épousa Placide la jeune, fille d'Arcade. La vie sainte qu'il mena avec elle, le fit juger digne de succéder à saint Léonce l'ancien, évêque de Bordeaux, que cette église honore le 21 d'août. Depuis son ordination qui fut faite vers l'an 541, saint Léonce le jeune ne regarda plus Placide que comme sa sœur. Il envoya en 549 un de ses prêtres nommé Vincent, au 5^e concile d'Orléans, et il assista lui-même aux conciles de Paris des années 555 et 557. Il en tint un avec ses suffragans à Saintes en 563, dans lequel il déposa Emère que le roi Clotaire 1^{er} avait fait évêque de cette ville par sa seule autorité, à ce que l'on croit, et fit mettre en sa place Héraclius, prêtre de Bordeaux. Charibert, fils et successeur de Clotaire, croyant que c'était faire injure à la mémoire de son père, de déposer un évêque qu'il avait choisi, fit rétablir Emère, et condamna Léonce à une amende de mille écus d'or. Saint Léonce se réconcilia avec Emère. Il continua même à bâtir ou à réparer plusieurs églises dans la ville de Saintes, à sa considération, et mourut saintement vers l'an 564. On fait sa fête le 15 novembre à Bordeaux. Fortunat de Poitiers, *Lib.* 1 et 4. (Grégoire de Tours, *Hist.* 1. Le Père le Cointe, *Annal.* aux années 531, 541, 562, 567. Baillet, tom. 3, 15 novembre.)

LÉONCE, évêque d'Arles, sur

la fin du cinquième siècle. On a de lui une lettre au pape Hilaire, pour le féliciter sur son exaltation. Elle se trouve au cinquième tom. du spicilège de Dom Luc d'Acheri, et à la fin du quatrième volume des conciles. (Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. 2.)

LÉONCE, évêque de Naples en Chypre, aujourd'hui Lemonce. On ne sait rien de ses actions, si ce n'est le voyage qu'il fit à Alexandrie, et l'entretien qu'il y eut avec un saint prêtre, nommé Mennas. Il vécut jusqu'après l'an 616, et laissa : 1°. La vie de saint Jean l'Aumônier et celle de saint Siméon Salus, c'est-à-dire, extravagant ou insensé. 2°. Un discours sur la transfiguration, que nous n'avons plus. 3°. Une apologie pour les chrétiens contre les Juifs, dont il y a un long fragment dans les actes du second concile de Nicée. 4°. Un discours sur le saint vieillard Siméon, qui a été donné tout entier en grec et en latin par le père Combéfis, avec un autre sur la mi-pentecôte et sur l'aveugle-né, et sur l'emprisonnement de saint Pierre par Hérode. Ils ont été mis dans la bibliothèque des Pères, à Lyon en 1677. 5°. Un second discours sur la fête de la mi-pentecôte, dans lequel il établit la divinité de Jésus-Christ par les miracles qu'il avait faits à la vue des Juifs, principalement la guérison miraculeuse de l'aveugle-né. Baronius, Possevin

et quelques autres, trompés par une ancienne, mais peu correcte traduction des actes du second concile de Nicée, ont avancé que Léonce avait continué l'histoire d'Evagre, et donné celle des révolutions arrivées de son temps dans l'empire. Mais il est visible que les actes de ce concile parlent, en cet endroit, de la vie de saint Siméon, dit l'insensé, composée par Léonce. Il n'y est question, ni de séditions, ni de guerres; au lieu que l'ancienne version fait mention des troubles arrivés dans l'Eglise du temps de ce solitaire : ce qui a donné lieu de conjecturer que Léonce qui en avait écrit la vie, avait composé une Histoire de ces troubles. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacrés et ecclésiast. t. 17, p. 539 et suiv.)

LÉONCE DE BYSANCE, surnommé le *Scholastique* ou l'*Advocat*, parce qu'il avait fréquenté le barreau à Constantinople, se fit moine, et écrivit dans les commencemens du septième siècle. Nous avons de lui : un *Traité des sectes*, imprimé en grec et en latin, à Bâle en 1578, avec divers opuscules de saint Léon, de saint Damascène, et de quelques autres anciens, dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des Pères, à Paris en 1624, et en latin seulement dans le neuvième tome de la Bibliothèque des Pères, à Lyon en 1677. Il est divisé en dix actions ou leçons. Il y fait une profession de foi dans laquelle il

reconnaît une seule divinité et trois hypostases. Il donne ensuite en peu de mots l'histoire de la création du monde, et de ce qui s'est passé depuis le commencement jusqu'à l'incarnation du fils de Dieu, combattue par quatre sectes différentes dont deux attaquent la divinité, savoir les sabelliens et les ariens; et les deux autres regardent les deux natures en Jésus-Christ et l'union de ces natures. Nestorius confessait deux natures en Jésus-Christ; mais il en contestait l'union : Eutyches en admettait l'union, mais de façon que des autres natures, il n'en fût restée qu'une après l'union. Léonce fait le dénombrement des livres canoniques avec un sommaire de ce qu'ils contiennent. Il nomme les plus illustres évêques et les plus célèbres écrivains de l'Eglise depuis les apôtres jusqu'au concile de Chalcédoine. Il montre en quoi consistaient les hérésies des montanistes, des manichéens, des samosateniens, des sabelliens, des ariens, des macédoniens, des apollinaristes, des nestoriens et des eutychiens, et les réfute sommairement. Ensuite il rapporte les troubles qui s'élevèrent dans les églises d'Égypte, au sujet du concile de Chalcédoine; les lois qui intervinrent de la part des empereurs, pour faire cesser le schisme, la naissance de l'hérésie des incorruptibles, celle des agnoètes qui soute-

naient que Jésus-Christ avait ignoré beaucoup de choses, et celle des trithéites qui admettaient en Dieu trois natures ou substances. Léonce est encore auteur de six traités, traduits en latin par Turrien, et imprimés dans les deux recueils des anciennes leçons de Canisius, à Ingolstad et à Anvers, et dans le neuvième tome de la bibliothèque des Pères de Lyon : il y en a trois contre Nestorius et Eutyches; le quatrième est contre les fraudes des apollinaristes; le cinquième contient les solutions des argumens de Sèvre, et le sixième est composé de syllogismes hypothétiques qui tendent à établir la distinction des deux natures en Jésus-Christ, depuis même qu'elles ont été unies par l'incarnation du Verbe. Voilà ce qui nous reste des ouvrages de Léonce de Bysance. Il en avait composé un contre Philoponus, où il réfutait son hérésie, c'est-à-dire, celle des trithéites, et établissait la doctrine d'une seule nature en Dieu. Nous ne l'avons plus. On en cite un autre qu'on dit être parmi les manuscrits de la bibliothèque de Bavière. C'est une réfutation des eutychiens et des sévériens ou nestoriens, divisée en huit livres. On voit par ces ouvrages que l'hérésie dominante dans le siècle de Léonce, était celle qui combattait le mystère de l'incarnation. Il en prit la défense avec zèle, et n'oublia rien pour mettre la vérité dans son jour.

Son style n'a rien de sublime, et ses raisonnemens ont quelquefois plus de solidité que de subtilité. Lambecius cite quatre discours sur Job, prononcés le mercredi, le jeudi et le vendredi de la semaine-sainte, par Léonce, prêtre de Constantinople : ils n'ont point encore été imprimés. S'ils sont de Léonce de Bysance, il faut qu'il ait été prêtre; mais peut-être sont-ils de Léonce, évêque de Naples en Chypre, qui avait été prêtre de Constantinople avant d'être évêque. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl. t. 17, p. 554 et suiv.)

LÉONCEL, *Leoncellum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située au diocèse et à quatre lieues de Valence en Dauphiné. Elle était fille de l'abbaye de Bonnevaux, située dans le même diocèse et fut fondée l'an 1137.

LÉONE (Alphonse). On a de lui : De l'office de chapelain ou de l'obligation d'un prêtre de célébrer pour un autre, à Naples 1635. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1969.)

LEONI (Denis), natif de Lecce dans le royaume de Naples, et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, fut reçu docteur en Théologie en 1629. On a de lui : une logique, une physique, et 3 volumes in-folio de dissertations sur quelques questions de la première partie de la somme de saint Thomas. (Le

père Échard, *Script. ord Prædic.*, t. 2.)

LEONI (François), professeur en Théologie à Padoue. Nous avons de lui : *Sybillarum inveteri Ecclesiæ autoritas, et historiæ ecclesiasticæ ac Theologiæ conjunctio. Opus P. M. Francisci M. Leoni Veronensis, in gymnasio patavino Theologiæ et ecclesiasticæ historiæ profess. publ. notis et illustrationibus auctum*, in-4°. (Journal des Savans, 1745, p. 310.)

LEONIDE (saint), était natif d'Alexandrie, et philosophe fort habile dans les sciences humaines et les lettres saintes. Il était marié, et avait au mois sept enfans tous garçons dont l'aîné était le célèbre Origène. Il avait élevé ce fils avec un soin tout extraordinaire, et c'est à lui principalement que l'Église s'est trouvée redevable de tous les fruits qu'elle a reçus depuis d'une si excellente éducation. C'est sans fondement que quelques-uns ont cru que Leonide avait été élevé à l'épiscopat dans l'Égypte. Il fut arrêté prisonnier pour Jésus-Christ dès le commencement de la persécution qui fut autorisée par un édit de l'empereur Sévère, publié en la dixième année de son règne, dont le commencement répondait au milieu de l'an 202, et consumma son martyre par l'épée. L'on est indécis touchant l'année qu'il souffrit le martyre; les uns croient que ce fut l'année 202, et les autres la suivante.

(Eusèbe, Histoire ecclésiastique. Baillet, t. 1. 22 avril.)

LEONILLE (sainte), était née dans la Cappadoce, selon les uns, et dans les Gaules, selon les autres; car il y a deux sortes d'actes de son martyre, qui ont chacun leur autorité. Elle souffrit pendant la persécution qui arriva dans ce temps-là, peu de jours après les trois jumeaux nommés Speusippe, Eleusippe et Meleusippe dont elle était grand'mère, et qu'elle avait encouragés à mépriser cette vie, et à mourir avec joie pour la cause de Jésus-Christ. Avec elle souffrirent aussi un nommé Turbon, et une femme nommée Jonille ou Junilie. Leurs noms sont marqués au moins depuis le six ou septième siècle dans les calendriers et les martyrologes de l'Église, mais en différens jours de l'année, comme au 9, au 16, au 17, au 18 et au 19 de janvier, au 18 de février, et au 18 de septembre; mais celui de leur principale fête, tant en France qu'en Allemagne et chez les Grecs même, est le 17 de janvier, sans qu'on puisse savoir si c'est celui de leur martyre, ou celui de leur translation. On prétend posséder aujourd'hui leurs reliques dans l'église collégiale de Langres, qui porte le nom de Saint-Vit ou Saint-Guy. On les y honore à titre de seconds patrons, et leur fête s'y solennise avec un office double et une octave. (Tillemont, Notes sur la vie de saint Benigne de Dijon.

Bollandus. Baillet, t. i. 17 janvier.)

LEONIN, *Leoninus*. On appelle une société léonine, celle où toute la perte est d'un côté, et tout le profit de l'autre.

LEONIN (Albert), de Rommel, jurisconsulte, mort en 1598, a laissé sept livres d'observations de droit, une centurie de conseils, etc. (Valère-André, *In fast. Lovan.*)

LEONINUS ou LEEW (Engelbert), chancelier de la province de Gueldre où il avait pris naissance dans le seizième siècle, enseigna le droit à Louvain avec tant de capacité, qu'on le consultait de toutes parts. Il mourut à Arnheim le 30 novembre 1598, âgé de soixante-dix-neuf ans, et laissa divers ouvrages : *Consilia ; Emendationum sive observationum lib. 7 ; Notæ in 5 l. decret. commentar. in lib. 5, 6, 7, 8 pandectarum, etc.* (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

LEONIE (Marquand), Allemand, de l'Ordre des Frères Mineurs, professeur en Théologie, et définitiveur général dans le dix-septième siècle, a laissé en allemand 1°. Discours théologique de la vraie Église de Dieu, à Munich en 1605. 2°. Examen du Traité de Henri Hemers, à Dillingen, en 1519. 3°. Résolutions de questions de la vraie foi, à Ingolstadt, 1607. 4°. En latin : *Enumeratio methodica selectissimorum scriptorum, qui scripserunt pro Ecclesiâ ro-*

mand, ibid. 1607, in-8°. 5°. *Demonstratio catholica et universalis S. A. E. et ejusdem fidei perpetuæ ; Lechusii propæ augustam, Vindelicorum, ann.* 1622, in-folio. (Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, t. 2, p. 332.)

LEONISTE ou LIONISTE, *Leonista, Lionista*. Nom que l'on donna, surtout en Allemagne, aux hérétiques que l'on appela en France, pauvres de Lion. Ce sont les mêmes que les Vaudois qu'on nomma Léonistes Lionistes, parce qu'ils prirent naissance dans la ville de Lyon. (*Voyez VAUDOIS.*)

LEONOR (saint), évêque régonnaire en Bretagne, était né, ou avait été transporté fort jeune par ses parens dans le pays de Galles, vers les côtes occidentales de la Grande-Bretagne. Son père Hoëloc, et sa mère Almepompe, qui étaient l'un et l'autre de la meilleure et de la plus ancienne noblesse du pays, le mirent dès l'âge de cinq ans sous la discipline du célèbre saint Eltut, abbé d'un grand monastère appelé de son nom Land-Eltut, au pays de Glamorgan qui est au midi de la principauté de Galles. Il y apprit non-seulement l'Écriture-Sainte, mais la philosophie dans toutes les parties, les mathématiques et les arts. Il consacra tous ses talens au service de Dieu, et embrassa l'état ecclésiastique. Il passa en-

suite dans l'Armorique, province de France, à qui on donna le nom de Bretagne, pour travailler au salut des peuples de ce pays. Il se laissa ordonner évêque régional, afin d'avoir la liberté de porter le nom de Jésus-Christ où le Saint-Esprit le conduirait, et prêcha sur les terres de l'obéissance du comte ou duc Rigwald, dans le nord de la Basse-Bretagne, dont il sauva le fils appelé Judwal des mains d'un seigneur, nommé Commor, qui voulait le faire mourir, après avoir usurpé le pays de son père. L'usurpateur indigné de ce bon office, que saint Léonor avait rendu à Judwal, osa l'injurier de paroles, et le frapper de la main. Il trouva ensuite le moyen de prévenir le roi Childebart contre Judwal, et d'obtenir qu'on l'arrêtât. Mais saint Léonor s'étant joint à saint Samson, abbé de Dol, au diocèse d'Aleth, représenta si fortement au roi la justice de la cause de Judwal et la tyrannie de Commor, que ce jeune seigneur fut rétabli dans les états de son père, après que l'usurpateur en eut été chassé. On ne sait rien davantage des actions de saint Léonor. On ignore aussi le temps et les autres circonstances de sa mort. Lorsque les Normands firent des courses dans la Bretagne vers l'an 966, on transporta les reliques de saint Léonor à Beaumont-sur-Oise, petite ville du Beauvoisis, où on les conservait

encore dans l'église du prieuré qui portait son nom. (Baillet, t. 2, 1^{er} juillet.)

LÉONS, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Nous avons de lui : Discours évangéliques sur différentes vérités de la religion, à Paris, chez Billy, le Clerc, Gisse et Clousier, 1736, in-12, 2 volumes.

LÉONTINO, ville épiscopale de Sicile, dans le Val-de-Noto. On y compte huit mille âmes, quatre paroisses et douze maisons religieuses des deux sexes. Cet évêché est supprimé depuis long-temps, et l'église dépend aujourd'hui de celle de Syracuse. Les évêques qui y ont siégé, et dont la connaissance est parvenue jusqu'à nous, sont :

1. Neophyte (saint), siégeait en 258.
 2. Rhodippus (saint), en 290.
 3. Chrispus,
 4. Théodose Marathonite.
 5. Felicinatus.
 6. Herodion.
 7. Théodose II.
 8. Crescens.
 9. Lucien (saint), en 600.
 10. Alexandre, archidiacre, puis évêque de Léontino.
 11. Lucide, siégeait du temps de saint Grégoire.
 12. Lucien (saint), assista au concile de Latran en 689.
 13. Constance, au deuxième concile de Nicée en 707. (*Sicil. sacr.*, t. 2, p. 441.)
- LÉONTIUS, évêque d'Ara-bisse. Photius nous a conservé quelques fragmens d'un dis-

cours de ce prélat, qui était intitulé : De la création et du Lazare ressuscité. L'auteur y fait une peinture de la chute de l'homme et de ses suites, pour prouver la nécessité de l'incarnation. (Photius, Cod. 172, p. 1510.)

LÉONTOPOLIS, ville des Lions, *Leonum civitas*, et non pas *Leontorum*, comme ont dit les anciens traducteurs des actes du concile d'Éphèse, est la capitale du Nome qui porte son nom, et un siège épiscopal de la seconde Augustamnique, sous le patriarcat d'Alexandrie. Strabon la met après Mandète. Voici ses évêques :

Amos, Méléicien.

1. Ischyriion, souscrivit à la légation d'Eugène, diacre de l'église d'Ancyre, à saint Athanasie, en faveur de leur évêque.

2. Metrodore, au concile d'Éphèse.

3. Janvier, à celui de Chalcedoine où il ne voulut pas souscrire à la condamnation de Dioscore.

4. Théodore, assista au cinquième concile général, et fut un de ceux qui furent députés pour y inviter le pape Vigile. (*Or. chr.*, t. 2, p. 554.)

LÉONTOPOLIS, ville épiscopale d'Isaurie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie; l'empereur Léon lui donna apparemment son nom; il n'en est parlé que dans les actes des conciles. Elle fut érigée en métropole, comme on peut en juger par une loi de

l'empereur Marcien, rapportée l. 4, *Juris.-græc. rom.*, p. 277. Nous n'en connaissons que deux évêques.

1. Zacharie, souscrivit au sixième concile général, et aux canons in *Trullo*.

2. Jean, se plaignit de Photius, avec quelques autres évêques, au pape Etienne. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1021.)

LÉOPARD, *pardus*, animal cruel et farouche, dont la peau est parsemée de diverses couleurs. Son nom de léopard marque qu'il tient du lion et du pard; on veut même qu'il soit engendré d'un pard et d'une lionne, ou d'un lion et d'une panthère. Quelques-uns disent que le nom de léopard ne se trouve dans les auteurs latins que depuis le quatrième siècle; d'où vient que Bochart rejette la lettre de saint Ignace aux Romains, à cause que le terme de léopard s'y trouve: mais Péarson et Vossius admettent cette lettre, et combattent la remarque de ceux qui soutiennent que le nom de léopard n'a pas été connu avant le quatrième siècle, ou avant Spartien qui vivait vers l'an 290, et qui s'en sert dans la vie de l'empereur Geta. La vulgate met toujours *pardus*, et jamais *leopardus*. Le léopard, à ce qu'on dit, est fort ennemi de l'homme. Il paraît par l'Écriture que cet animal n'était pas rare en Palestine. Les Persans, les Turcs et les Indiens se servent du léopard pour faire

la chasse aux gazelles et aux lièvres; on dit que Tamurath, roi de la première dynastie des Perses, fut le premier qui apprivoisa cet animal, et que Togrul-Ben-Ars-Lon, sultan de la race des Selgimides, en nourrissait quatre cents pour la chasse, ayant tous des chaînes d'or et des couvertures d'écarlate. (D'Herbelot, Biblioth. orient., p. 495, 496 et 700.)

Le prophète Osée dit que le Seigneur sera comme une lionne et comme un léopard, en embuscade sur le chemin des Assyriens, pour dévorer les passans (Osée, 13, 7). L'épouse du cantique parle de la montagne des léopards, c'est-à-dire, des montagnes remplies de bêtes sauvages, comme le Liban, le mont Sanir, le mont Hermon. Sur le léopard, on voit Bochard, *De animalib. sac., lib. 3, c. 8, p. 735 et seq.*

LÉOPOL, ville et castellanie de Pologne, nommée aussi Lemberg ou Lembourg, en latin *Leopolis*. C'est la ville principale du palatinat de Russie, sur le Pckew, et au pied d'une montagne bâtie par Léon, prince de Russie, en 1240. C'est le siège d'un archevêque du rit latin; il y en a un grec soumis au métropolitain de Kiovie. Il est aussi évêque de Caminie en Podolie. Voici ceux qui y ont siégé :

1. Gédéon, souscrivit à la lettre synodale de Michel de Kiovie au pape Clément VIII, pour la réunion.

2. Arsène, assista au concile que Parthenius tint en Moldavie pour condamner les erreurs calviniennes de Cyrille Lucaris.

3. Constantin Zielinski siégea depuis 1698 jusqu'en 1710. Il embrassa le parti de Stanislas Leszinski qu'il couronna roi de Pologne en 1705, et fut nommé par ce prince à l'archevêché de Gnesme. Il fut fait ensuite prisonnier par le roi Auguste, et envoyé à Rome où il fut aumônier de Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, reine douairière de Pologne. Etant revenu à la résidence de Léopol, il y fut encore enlevé par les Moscovites, et mourut en prison à Moscow en 1710.

4. Jean Skarbeck, évêque de Livonie, fut transféré à Léopol en 1710.

Concile de Léopol.

L'an 1556, Aloysius Lippoman, évêque de Vérone, et légat apostolique en Pologne, tint un concile provincial à Léopol. On y publia une formule de foi renfermée en trente-six articles. (Le père Mansi, Supplém. Concil., t. 5, p. 697.)

LÉOPOLD (saint), 14^e du nom surnommé *le Pieux*, marquis d'Autriche, naquit dans l'onzième siècle. Il était fils de Léopod III, dit *le Bel*, que l'on compte pour le cinquième marquis d'Autriche, et d'Itte, fille de l'empereur Henri III. Il fut doué d'un naturel très-beureux et porté à la vertu. Il parut

avoir l'esprit mûr, et le jugement tout formé en un âge où l'on voit à peine la raison se développer dans les autres. Il succéda étant encore fort jeune aux états de son père qui mourut l'an 1096. Il se regarda dès lors plutôt comme le père que comme le maître de tous ceux qui étaient devenus ses sujets; en effet, loin de se conduire en maître et en souverain à leur égard, il semblait n'être au-dessus d'eux que pour les éclairer et leur distribuer des grâces, mais exact à leur faire observer les commandemens de Dieu, donnant toujours le premier l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il épousa l'an 1106 Agnès, fille de l'empereur Henri IV, princesse fort accomplie, dont toutes les inclinations étaient portées au bien. Elle était veuve de Frédéric, duc de Souabe, dont elle avait eu Conrad qui fut depuis empereur, dit le troisième de son nom, et Frédéric qui fut père de l'empereur Frédéric Barberousse. Ils eurent de ce mariage dix-huit enfans, dix filles et huit garçons, du nombre desquels fut le célèbre Othon, évêque de Frisingue, connu dans la postérité par ses écrits.

L'empereur Henri IV ayant eu le malheur de faire schisme avec le saint-siège, et fait soulever contre lui diverses puissances d'Allemagne et son propre fils, Henri Léopold crut pouvoir prendre le parti de ce dernier;

ce ne fut sans doute qu'après la mort d'Henri IV qu'il fit son mariage avec la sœur du nouvel empereur dont il avait embrassé le parti. Il mourut de la mort des justes le 15 de novembre de l'an 1136, et fut enterré dans une église qu'il avait fait bâtir à Neubourg. Il fut canonisé dans les formes par Innocent VIII le 6 janvier de l'an 1485. Sa fête est marquée au 15 de novembre dans le Martyrologe romain, et celle de sa translation au 15 février dans quelques autres Martyrologes. (Matthieu Rader, t. 3 de la Davière sainte. Baillet, t. 3, 15 novembre.)

LEOTARD (Honoré), conseiller à Nice, et juriconsulte estimé dans le dix-septième siècle. On a de lui quatre livres de poésies latines à la louange du bienheureux Amedée, duc de Savoie, qui contiennent tous les faits principaux de sa vie. Cet ouvrage, adressé au prince Maurice de Savoie, parut à Lyon en 1648, in-12, sous ce titre : *Honorati Leotardi, senatoris niciensis, de laudibus beati Amedei, Sabaudiae ducis*.

LEPANTE, appelée aujourd'hui *Spaetos* par ceux du pays, est selon Ptolémée une ville d'Asie mineure; elle est épiscopale dans la province Hellas, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Corinthe, et située dans le fond du golfe de cette ville nommé *Lepante*, autour d'une montagne faite en pain de sucre. C'est l'ancienne *Nau-*

pacte. Hierocles en fait mention dans sa notice, aussi bien que l'empereur Léon qui en fait une métropole sous laquelle sont les sièges de Bunditze, Acti, Acheloüs, Riga, Jannina, Photice, Adrianople, Bothrote et Chimaro. Celui d'Arta d'Épire en Grèce lui fut depuis uni. Or, Arta, qu'on nomme aujourd'hui *Larta*, est située sur le golfe Ambracium, et a été faite aussi métropole; on y transféra de Lepante les droits métropolitains dont l'église de Nicopolis, capitale de l'ancienne Épire, était en possession. Il y a eu à Lepante les évêques suivans :

1. Callicrates, au premier concile d'Éphèse.

2. Irenée, au concile de Chalcédoine.

3. Antoine, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

4. N... eut les yeux crevés en 1026 par ordre de Constantin, frère de Basile, pour venger la mort de Georges, préfet de Lepante, dont il le croyait complice.

5. Basile, au concile de Constantinople, en 1156.

6. N... en 1185.

7. Jean I^{er}, siégeait en 1229.

8. Xerus, fut envoyé pour traiter de la paix entre Jean Bataizet, qui commandait à Nicée, et Michel-Ange Despote.

9. Jean II, succéda à Xerus en 1266.

10. N... dont il est fait mention dans la lettre des Orientaux au pape Grégoire, et dans la

réponse que le pape leur fit. (*Or. chr.*, t. 2, p. 198.)

Cette ville a eu aussi ses évêques latins, qui sont :

1. Rastagne Candola, François de Narbonne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, transféré de Sidon en 1307 par Clément V à cette église.

2. Jean, auquel Clément VI substitua le 26 juin 1345.

3. Eustache d'Ancône, de l'Ordre des Frères Mineurs. (*Voyez* WADING.)

4. Herman, siégeait en 1366.

5. Antoine-Marie Pallavicini, accompagna le 7 octobre 1731 le cardinal Ottoboni, pendant qu'il faisait la visite de l'église patriarcale de Latran dont il était archidiacre (*Ibid.*, t. 3. p. 994.)

LEPORIUS, prêtre de l'église d'Hippone. On ignore le lieu de sa naissance, mais on sait qu'il fit profession de la vie monastique dans les Gaules, et qu'il y fut repris de ses erreurs par Cassien, et par quelques autres savans. Il tomba dans l'hérésie de Pélage, renouvela celle des ébionites, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, et jeta les fondemens de celle de Nestorius, en disant que Jésus-Christ n'était en naissant qu'un pur homme, et qu'il avait été fait Christ par le baptême, séparant de telle sorte ce qui appartenait à Dieu, et ce qui appartenait à l'homme, qu'il faisait deux Christ, et ajoutait une quatrième personne à la Trinité. Il

enseignait encore que Jésus-Christ avait acquis la gloire par son travail, par sa dévotion, par sa foi, par ses bonnes œuvres, lui attribuant des choses qui ne conviennent qu'à des hommes ordinaires, et le réduisant presque à la condition du commun des saints. Il disait qu'il avait souffert toutes les douleurs de la croix, comme un homme parfait, et assez fort de lui-même pour n'avoir pas eu besoin du secours de la divinité qui, disait-il, était alors séparée de lui, n'ayant dans le moment de sa passion, que l'humanité toute pure. Outre ces erreurs qui lui étaient particulières, il enseignait avec les sectateurs de Pélagie, que Jésus-Christ avait vécu sans aucun péché, non par l'union de la divinité, mais par les forces du libre arbitre; qu'il avait été fait Dieu après sa résurrection; qu'il n'était point venu pour donner aux hommes la grâce de la rédemption, mais uniquement pour leur donner l'exemple d'une vie sainte, et qu'il ne fallait point l'honorer pour lui-même, comme étant Dieu, mais comme ayant mérité, par ses vertus, d'avoir Dieu en lui. Leporius ayant publié ses erreurs de vive voix et par écrit, Cassien et d'autres savans l'avertirent de se corriger. Il n'écouta personne, et fut chassé de l'Eglise des Gaules. Il passa en Afrique avec quelques-uns de ses disciples, et alla se jeter entre les

bras des évêques de cette province qui le reçurent par un esprit de charité, pour le faire revenir de ses erreurs. Celui qui y travailla le plus, fut saint Augustin, et il eut le bonheur d'y réussir. Leporius ayant retracté sincèrement toutes ses erreurs, fut reçu dans le clergé d'Hippone, et élevé ensuite à la dignité de prêtre. Il vivait encore vers l'an 429. Il avait écrit, étant encore dans l'erreur, une lettre et une apologie pour la soutenir. Ces deux écrits ne sont pas venus jusqu'à nous. Il ne nous reste que l'acte de sa rétractation qu'il signa dans l'Eglise de Carthage, en présence d'Aurèle, évêque de cette ville, de saint Augustin, de Florent d'Hyppo-Zarrhytes, et de Second ou Secondin d'Acqs ou Mégarine. Il est en forme de lettre, adressée à Proculus et à Cylindrius, évêques des Gaules. Rien n'est plus humble que cette pièce; l'auteur y annonce avec simplicité tous ses égaremens. Cassien en rapporte divers endroits contre les Nestoriens, pour leur apprendre et la doctrine qu'ils devaient suivre, et la manière dont ils devaient se repentir de leurs erreurs. Le pape Jean 11 dans sa lettre à Aviénus, écrite vers l'an 532, cite cette lettre de Leporius aux évêques des Gaules : elle est encore citée par Facundus et par Gennade; mais le concile de Chalcédoine, Théodoret et saint Léon qui la citent aussi.

l'attribuent à saint Augustin , dont elle a en effet le style. Elle fut imprimée à Paris en 1630 , avec les opuscules de Capréolus et de quelques autres , par les soins du père Sirmond , en 1 volume in-8°. On l'inséra depuis dans les conciles du Louvre et du père Labbe , et dans le septième tome de la bibliothèque des Pères à Lyon. On la trouve aussi dans le Mercator du père Garnier , et dans le recueil des œuvres du père Sirmond , à Paris en 1696. (Gennade , de Script. eccles. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. t. 13 , p. 196 et suiv.)

LÈPRE, maladie contagieuse qu'on appelle autrement *ladre-rie*, *lepra*. Moïse reconnaît trois sortes de lèpre, la lèpre des hommes, la lèpre des maisons, et celle des habits. La lèpre des hommes n'est quelquefois qu'une simple difformité, et quelquefois une maladie qui affecte la peau, en la rendant âpre, ridée, inégale, qui produit des croûtes, des gales, et de violentes démangeaisons, qui corrompt la masse du sang et toute l'habitude du corps. La lèpre des maisons et causée par des vers qui rongent les pierres et le mortier. La lèpre des habits est aussi produite par les vers et les teignes qui les rongent.

LÉPREUX, *leprosus*. La loi excluait les lépreux du commerce des hommes, et les reléguait dans des lieux inhabités où souvent plusieurs d'entr'eux

se mettaient ensemble, et composaient une espèce de société. Les rois même étaient mis hors de leurs palais, exclus de la société, et privés du gouvernement, lorsqu'ils tombaient dans cette maladie, ainsi qu'il arriva à Osias, roi de Juda, qui fut frappé de ce mal, pour avoir voulu mettre la main à l'encensoir. Lorsqu'un lépreux était guéri, il se présentait à la porte de la ville, et le prêtre examinait la vérité de sa guérison. Alors cet homme allait au temple, prenait deux oiseaux purs, faisait un bouquet avec une branche de cèdre et une branche d'hysope, liées avec un ruban de laine couleur d'écarlate. On remplissait d'eau un vase de terre ; on attachait un de ces oiseaux vivans au bouquet. Le lépreux guéri, tuait l'autre, et en faisait couler le sang dans le vase rempli d'eau. Après cela, le prêtre prenait le bouquet avec l'oiseau vivant, les plongeait dans l'eau teinte du sang d'un des oiseaux, et arrosait le lépreux. On lâchait ensuite l'oiseau vivant ; et l'homme guéri et purifié rentrait dans la société des hommes sains, et dans l'usage des choses sacrées.

Les lépreux étaient autrefois très-fréquens dans l'Europe, ce qui était causé par le commerce qu'on avait avec les Juifs, et par les voyages qu'on faisait très-souvent en Palestine du temps des croisades. Mais depuis deux cents ans, la lèpre a presque en-

tièrement cessé en Europe. On séparait les lépreux du commerce des hommes, on les obligeait de se tenir dans leurs léproseries, et on leur donnait des marques pour se faire connaître. Ils portaient ordinairement des cliquettes ou des barils, afin qu'ils fussent connus et évités du peuple.

LEPROSERIE, ou **LADRE-RIE**, ou **MALADRERIE**, hôpital pour les lépreux, *leprosorium nosocomium*. Matthieu Paris dit qu'il y avait en Europe jusqu'à dix-neuf mille léproseries. (Hist.) Celles de France qui étaient fort nombreuses, furent réunies à l'Ordre de Saint-Lazare et du mont Carmel, par édit du roi du mois d'avril 1664, qui n'eut son effet que le 18 mai 1669. Elles furent ensuite désunies par un autre édit du roi de l'an 1693.

LEPTINES, ou **LETINES**, ou **LESTINES**, ou **LIPTINES**, ou **LITINES**, autrefois maison royale, près de Binche en Hainault, dans le diocèse de Cambrai, *Liptinæ*, *Lestinæ*. Il s'est tenu deux conciles à Leptines, selon le père Labbé.

Le premier, l'an 743, sous Carloman, roi des Français. On y fit quatre canons. Le premier, touchant la règle de Saint-Benoît, que les abbés et les moines promettent d'observer. Le second, sur les biens d'Église qu'on accorde aux laïcs, à titre de précaire. Le troisième, sur les mariages illégitimes que l'on condamne, et les esclaves chrétiens

qu'on défend de donner aux païens. Le quatrième, contre les superstitions païennes.

Le second se tint l'an 576. Mais le père Pagi, (*in Critic. ad ann.* 745, 12, 13.) fait voir qu'il ne s'est tenu en effet qu'un seul concile à Leptines, non l'an 743, mais l'an 745, sous Carloman, roi des Français, et sous saint Boniface, légat du saint-siège, comme le prouve la lettre neuvième du pape saint Zacharie à saint Boniface. (*Lab. 6. Hard. 3. Mansi, 1, p. 600.*)

LEQUIEN. Cherchez **QUIEN** (le).

LERD (Richard), évêque de Saint-David. Nous avons de lui : Réponses aux prétendues autorités des Pères, et aux argumens tirés de la raison que M. Wolston allègue dans ses discours contre la vérité du sens littéral des miracles de Jésus-Christ, 2 vol. in-8°, en anglais, seconde édition à Londres, chez Jacques et Jean Knapton, 1731. M. Lerd réfute les six discours de Wolston, et fait voir que tout homme qui va contre les principes de la religion, se trouve toujours forcé d'aller contre les principes les plus évidens de la raison : il examine d'abord en général ce que c'est que miracles, leur usage et leur autorité ; il prouve que les premiers apologistes de la religion chrétienne ont soutenu clairement les miracles de Jésus-Christ dans le sens littéral ; il fait ensuite de savantes recherches sur l'origine de la

méthode d'expliquer l'Écriture dans un sens mystique, sur l'autorité que doit avoir ce sens, et répond aux objections de Wolston sur tous ces points. Il passe ensuite à l'examen des six discours qu'il réfute avec autant de force que d'éradition. (Journal des Savans, 1732, pag. 346 de la première édition et 466 de la seconde.)

LERIDA, en latin, *Ilerda*, ville de Catalogne, avec évêché suffragant de Taragone, et capitale du pays des anciens *Ilergètes*, est située sur la pente d'une colline, à trente-deux lieues au couchant de Barcelone, et à seize au nord-ouest de Taragone, à la droite de la Sègre, appelée en latin *Siconis*, et plus anciennement *Sicanum*; en sorte que les habitans nommés *Sicaniens*, donnèrent le nom de Sicanie à la Sicile, après l'avoir peuplée. Elle fut célèbre autrefois par les victoires que Jules-César remporta sur le parti de Pompée, et elle est très-renommée dans l'histoire par les sièges qu'elle a soutenus contre nos plus grands capitaines, pendant les guerres de France et d'Espagne, et par les batailles qu'elle a vu donner sous ses murailles l'an 1644 et 1647. En 1707, Philippe, duc d'Orléans, petit-fils de France, commandant l'armée de Philippe V, roi d'Espagne, la prit le 11 novembre, après six semaines de siège, sur le prince Henri de Hesse d'Armstadt qui la défendait pour l'archiduc Charles d'Autriche, de-

puis empereur. Lérida a eu une université qui y fut établie en 1300, et qui a été éteinte en 1717, et unie à celle de Cervera par le roi Philippe V.

Le chapitre de la cathédrale est composé de huit dignités et de vingt-quatre chanoines, selon Moréri, édition de 1759, ou selon D. Vaissette, de six dignités, vingt-trois chanoines, douze hebdomadaires, vingt prébendiers, et cent dix autres bénéficiers. Le diocèse contient trois cent quarante-six paroisses, selon Moréri, et seulement deux cent douze, selon D. Vaissette qui ajoute que cent soixante de ces paroisses dépendent de l'Aragon, et les autres de la Catalogne. Il y a encore dans ce diocèse deux abbayes dont la principale est celle de *Scarpio*, de l'Ordre de Cîteaux, et quatre collégiales. On trouve un évêque de Lérida, nommé saint Licier, dès l'an 269.

On en trouve encore qui ont signé à plusieurs conciles jusqu'à l'an 716, que les Maures s'emparèrent de cette place. Alors les évêques établirent leur siège à Roda, aux confins de la Catalogne et de Rigaborce où il y a présentement un monastère de chanoines de Saint-Augustin. Ils y siégèrent jusqu'en 1149, que Lérida fut reprise sur les infidèles.

Conciles de Lérida.

Le premier se tint l'an 524, sous le roi Theodoric. Huit évê-

ques y assistèrent, et y firent les canons suivans.

Le premier suspend des fonctions de leur ministère, et prive de la communion pour deux ans les ecclésiastiques qui répandent le sang humain, même celui des ennemis dans une juste défense, et défend de les élever aux ordres supérieurs après leur rétablissement.

Le second impose sept ans de pénitence aux adultères, et si ce sont des clercs, il les prive des fonctions de leur ordre pour toujours, leur permettant seulement après les sept années de chanter dans le cœur. A l'égard de ceux qui font périr les enfans conçus ou nés d'un adultère, et ceux qui donnent des drogues pour cela, ils ne recevront la communion qu'à la mort.

Le troisième renouvelle les canons des conciles d'Agde et d'Orléans, touchant les moines.

Le quatrième veut que ceux qui vivent dans l'inceste, ne soient soufferts dans l'Eglise que jusqu'au temps que l'on renvoie les cathécumènes, et défend aux chrétiens de manger avec eux.

Le cinquième porte, que si quelqu'un de ceux qui servent à l'autel, tombe par fragilité dans le péché de la chair, et qu'il se repente, l'évêque pourra le rétablir dans son office, l'élever à un ordre supérieur; que s'il retombe, il sera séparé de la communion jusqu'à la mort.

Le sixième enjoit d'excommunier ceux qui auront violé une veuve qui aura fait vœu de continence ou une religieuse.

Le huitième prive de leur dignité, jusqu'à ce qu'ils aient fait pénitence, les clercs qui maltraitent leurs esclaves ou qui les enlèvent des églises.

Le neuvième ordonne, suivant le dixième canon du concile de Nicée, que ceux qui ont été rebaptisés dans l'hérésie, seront sept ans en pénitence parmi les cathécumènes, et deux ans parmi les fidèles; et qu'après ce temps, ils pourront participer à l'oblation et à l'Eucharistie.

Le douzième ne veut point qu'on touche aux ordinations faites contre les anciens canons, et se contente de défendre qu'on élève à des ordres supérieurs ceux qui auraient été ainsi ordonnés; mais il déclare que dorénavant ils seront déposés, et que ceux qui les ordonneront, ne seront plus d'ordinations.

Le treizième rejette les offres des catholiques qui donnent leurs enfans à baptiser aux hérétiques.

Le quatorzième défend aux fidèles de manger avec des personnes qui se sont fait rebaptiser par des hérétiques.

Le quinzième veut que l'on prive de leurs fonctions les clercs qui ont de la familiarité avec des femmes étrangères, après qu'on les aura avertis une fois ou deux.

Le seizième prononce anathème

me contre ceux qui enlèvent les biens de l'évêque après sa mort, et veut qu'on ne leur accorde qu'avec peine la communion étrangère.

Le mot d'*anathème*, dont il est parlé dans ce canon, ne doit pas se prendre dans une étroite signification, mais on doit l'entendre de toute sorte de peines canoniques en général; car ceux à qui on accordait la communion des étrangers, n'étaient pas proprement excommuniés; ils étaient seulement réduits à l'état des clercs étrangers qui voyageaient sans avoir pris des lettres formées de leurs évêques. On ne leur permettait point, à la vérité, de faire les fonctions de leurs ordres, mais on les admettait à la participation de l'Eucharistie, quand ils faisaient voir qu'ils étaient catholiques.

C'est ce que pense M. de Laubespine. (*Reg.* 11. *Lab* 4. *Hard.* 2.) Le père Mansi fait remarquer que l'auteur de l'ancienne collection de Luques s'est servi d'un manuscrit différent, et plus exact en plusieurs choses que celui sur lequel ont travaillé les éditeurs suivans, et il le prouve en particulier en ce que dans cet ancien abrégé, le canon neuvième de ce concile de Lérida est conforme au canon onzième de Nicée, touchant la pénitence de douze ans que ce concile impose à ceux qui se sont fait rebaptiser, et qu'au contraire dans les nouvelles éditions, cette pénitence n'est que de sept ans. (Le père Mansi, tom. 1 de son

supplément à la collection des conciles, col. 405 et 406.)

Le second concile se tint l'an 546, sur la discipline. (*Aguirre*, tom. 2.)

Le troisième, l'an 1229. (*Aguirre*, tom. 3.)

Le quatrième, l'an 1246. On y donna l'absolution au roi Jacques d'Aragon, excommunié pour avoir fait couper la langue à l'évêque de Girone. (*Hard.* t. 7, *Aguirre*, t. 3.)

Le cinquième, l'an 1257, pour les privilèges des évêques. (*Aguirre*, t. 3.)

LÉRIDAN ou LEURIDAN (le), avocat, né en Bretagne. Nous avons de lui un examen de deux questions importantes sur le mariage, 1753, in-4°, un mémoire sur les mariages des protestans, in-8°, 1755.

LERINS, deux îles de la mer Méditerranée sur la côte de Provence, peu éloignées l'une de l'autre; elles sont situées vis-à-vis de Cannes et vers Antibes. Ptolémée et Strabon en parlent sous le nom de *Planasia* et de *Lero*, Pline et Antonin sous celui de *Lero* et *Larina*. On ne doute point que *Lero* ne soit la grande de ces deux îles, nommée aujourd'hui de *Sainte-Marguerite*, et que *Planasia* ou *Larina* ne soit la petite dite l'*Isle de Saint-Honorat*, à cause que ce saint y fonda le célèbre monastère qui y subsistait encore avant nos troubles. Les uns mettent cette fondation en 375, d'autres, parmi lesquels M. Baillet, en 391, et Moréri en 410.

Saint Honorat chassa de l'île les serpens qui la rendaient déserte, y fit couler une fontaine d'eau douce qu'on y voit encore, et fut depuis archevêque d'Arles. Cette solitude fut durant plusieurs siècles le séminaire des évêques de Provence et des provinces voisines. Elle a donné à l'église douze archevêques, autant d'évêques, dix abbés, quatre moines mis au nombre des saints confesseurs, avec une infinité de martyrs, sans parler d'un très-grand nombre d'hommes illustres qu'elle a produits. Ennodius la nomme *la nourrice des saints*; et Apollinaris Sidonius en parle très-avantageusement dans une de ses pièces en vers à Fauste de Riez, où il donne à *Planasia* le nom d'*Insula plana*. Saint Honorat en jetant les fondemens du monastère de Lerins, était convenu avec Léonce, évêque de Fréjus, sous la direction de qui était alors cette île qui était devenue du diocèse de Grasse, que les clercs et ceux qui approchaient des autels, ne seraient ordonnés que par l'évêque, ou par celui à qui il en aurait donné la permission, et que lui seul donnerait le saint chrême; mais que tout le corps des autres moines laïcs seraient sous la dépendance des abbés qu'ils auraient élus. L'évêque Théodore ayant prétendu malgré cette convention, une juridiction absolue sur tout le monastère, Ravennius, archevêque d'Arles, convoqua un concile de treize évêques,

dans lequel il fut résolu que Théodore ne pourrait s'attribuer sur ce monastère que ce que Léonce son prédécesseur s'était attribué; et les troubles furent pacifiés ainsi. On ne sait pas quelle règle les moines de Lérins suivirent d'abord, et on conjecture seulement que c'était celle de Saint-Macaire; ils prirent depuis celle de Saint-Benoît. Mais si ce fut dans le neuvième siècle après l'ordre qui fut donné à tous les monastères de suivre cette règle, dans le concile d'Aix-la-Chapelle l'an 817, ou seulement lorsque saint Odilon, abbé de Cluni, fut chargé du gouvernement de cette abbaye l'an 997, c'est ce qu'on ne peut déterminer, car on croit voir que le règlement du concile d'Aix-la-Chapelle ne fut pas observé fort exactement. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'an 661, les moines de Lérins élurent pour leur abbé Aigulfe, moine de Fleuri, celui même qui avait apporté en France le corps de saint Benoît, et qu'un homme si attaché au saint patriarche ne peut guère avoir manqué de proposer sa règle à ceux qui se soumirent à sa conduite. Ce pieux abbé ne trouva pas un esprit docile dans tous ses religieux, il y en eut qui se portèrent aux derniers excès contre lui; le monastère même souffrit de leurs fureurs: Aigulfe et quelques autres moines attachés à lui furent enlevés; on leur coupa la langue, on leur creva les yeux, et après les avoir

laissés deux ans dans l'île Capraria, on les massacra dans une autre île déserte, appelée Amathis, entre la Corse et la Sardaigne, vers l'an 665. Ce sont là les premiers martyrs de Lérins, dont le sang cimentait pour ainsi dire la réforme. La réputation de sainteté qu'eurent les successeurs d'Aigulfe, attira dans l'île un nombre prodigieux de gens qui venaient apprendre la perfection sous leur conduite, et l'on dit que la communauté était composée de plus de cinq cents religieux lorsque les Sarrasins descendirent dans l'île l'an 730 ou 731. Saint Porcaire qui en était abbé et qui avait prévu cet accident, avait eu soin de faire retirer en Italie trente-six jeunes religieux et seize enfans qu'on élevait dans le monastère; tout le reste fut massacré par les infidèles, à la réserve d'un ancien nommé Eleuthère qui, s'étant caché, fut depuis abbé, et de quatre jeunes moines qu'ils se contentèrent de faire prisonniers et qui quelque temps après trouvèrent moyen de se sauver dans un bois d'où ils repassèrent à Lérins. Il y a eu autrefois plusieurs prieurés tant en France qu'en Italie et en Catalogne soumis à la correction de l'abbé de Lérins, dont les prieurs devaient se trouver aux chapitres généraux. Il y avait aussi des monastères de filles qui en dépendaient, comme celui de Tarascon qui était demeuré sous la juridiction de l'abbé, et même un de chanoines réguliers. Le

monastère de Lérins dépendit d'abord de l'abbaye de Cluni; il fut soumis ensuite à celle de Saint-Victor de Marseille en 1366; et enfin Augustin Grimaldi, évêque de Grasse, en étant abbé en 1505, le soumit à la congrégation des bénédictins de la réforme de Mont-Cassin, et de Sainte-Justine de Padoue, qui en prit possession l'an 1515; et depuis ce temps les abbés n'étaient plus perpétuels, et cette abbaye était tombée en commende. Toute l'île était de la dépendance du monastère. L'air y est fort bon et le terroir fertile. (Moréri, édit. de 1759. Voyez GALLIA CHRISTI, tom. 3, col. 1189 et *sep. nov. edit.*)

LEROS, île de la mer Égée, une des Cyclades, dans laquelle se trouve un siège épiscopal du diocèse d'Asie, sous la métropole de Rhodes. Plin dit qu'elle est proche de Potinol. Elle n'est considérable que par son double port et l'aloës qui y croît. Elle a eu les évêques suivans :

1. Jean, au cinquième concile général.

2. Sergius, au septième.

3. Joseph, au huitième.

4. Calliste, à la fin du seizième siècle. (Crus. *Turc.-græc.* p. 506. *Or. chr.* t. 1, p. 956.)

LERTERSPERGER (Jérémie-Adam), de Strasbourg, a donné: *Dissertatio academica, quæstiones aliquot ex philosophiâ practica delibans*, à Strasbourg 1708, in-4°. L'auteur examine ici sept questions : 1°. si un médecin

doit étudier la morale; 2°. si la méthode en usage dans les écoles de médecine, convient à la morale; 3°. si dans un état bien policé, on doit souffrir les médecins; 4°. s'il est permis de faire l'anatomie des corps morts; il tient pour l'affirmative; 5°. si une amitié contractée parmi les bouteilles peut être véritable; 6°. si un serment extorqué par violence peut obliger; l'auteur soutient que non; et il se trompe, parce que dit saint Thomas, 2, 2. *Quest. 89, art. 7 et 3*, le serment s'adresse à Dieu qui ne l'a point extorqué, et qui ne mérite pas d'être appelé en témoignage d'une fausseté; 7°. si un honnête homme peut quelquefois mentir; l'auteur avance que le mensonge est quelquefois permis; et en cela il se trompe encore grossièrement, puisque c'est un principe certain dans la morale, qu'il n'est jamais permis de mentir. (*Voyez MENSONGE. Journal des Savans, 1709, p. 366 de la première édit. et 329 de la seconde.*)

LERVELZ (Servais de), instituteur de la congrégation ou réforme de Saint-Norbert dans l'Ordre de Prémontré. Nous l'avons nommé Lairuel, d'après dom Calmet, dans sa Biblioth. litt. Moréri, édit. de 1759, le nomme Lervelz. Il ajoute qu'il est né en 1580; au lieu que dom Calmet dit que ce fut en 1560, et qu'il fit profession le 25 mars 1580. (*Voy. LAIRUEL.*)

LESA ou LESEM ou LAIS. *Voyez LAIS.*

LESBOS, île de la mer Egée. *Voyez MÉTELIN.*

LESCHASSIER (Jacques), Parisien, fils de Philippe Leschassier, secrétaire du roi et de Claude Miette, fille de Jean Miette, écuyer, sieur de Boisraoul près d'Amiens, naquit en 1550, et fit d'excellentes études de la philosophie, du droit et des belles-lettres. Il brilla de bonne heure au parlement de Paris, fut toujours attaché au parti du roi pendant la ligue, et mourut le 28 avril en 1625, à Paris, après avoir composé les ouvrages suivants : 1°. Deux requêtes présentées à Henri IV lorsqu'il avait dessein de supprimer les rentes constituées sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. 2°. *Consultatio Parisiensi cujusdam*, 1606, in-4°. C'est une réponse à la république de Venise qui l'avait consulté en 1605, au sujet des différends qu'elle avait avec le pape Paul V. 3°. De la représentation aux lignes supérieures, à Paris, chez Patisson, en 1598. 4°. Du droit de nature. 5°. De la loi salique. 6°. De la dot naturelle des femmes. 7°. De la conclusion de la partie civile en un procès criminel. 8°. De la confiscation des biens. 9°. Des baux à rente perpétuelle. 10°. Du cas de simple saisie, à Paris, chez Morel, en 1601. 11°. Observation de la renonciation au velleien, à Paris, en 1598. 12°. Observation de la bigamie, à Paris, en 1601. 13°. La maladie de la France. 14°. Des régence de France; discours du moyen de

rendre les offices héréditaires et patrimoniaux, tenus en fief du roi. 15°. De l'ancienne et canonique liberté de l'Église gallicane, aux cours souveraines de France. 16°. Procédures contre un écrit fait à l'occasion et en haine du précédent traité, publié en 1611, dans le corps des ordonnances. 17°. De l'ordination des prêtres, pour les doyen, chanoines et chapitre de Senlis, contre M. Antoine Rose, évêque de Senlis. 18°. Un discours sur l'acquisition des immeubles que peuvent faire les gens d'église. 19°. *De suburbicariis ecclesiis observatio*, en 1618. 20°. *De notis locorum communibus historiæ sacræ et exoticæ*, en 1621. Tous ces ouvrages et quelques autres ont été imprimés pour la première fois en 1 vol. in-4°, à Paris, en 1649, sans nom d'imprimeur, et en 1652, à Paris, chez Pierre Lamy. Cette seconde édition est augmentée d'un traité des hypothèques et adjudication par décret. Les ouvrages de Lescassier sont des pièces très-courtes, mais très-estimées, et où l'on trouve plus de lumières que dans des volumes beaucoup plus étendus. (Voyez l'avertissement qui est à la tête de ses ouvrages, et Pierre de l'Étoile, dans son Journal du règne de Henri IV, t. 2, p. 122 et 133.)

LESCORNAY (Jacques de), conseiller du roi, et son avocat à Dourdan, dans le diocèse de Chartres, a laissé : 1°. Mémoire de la ville de Dourdan, in-8°.

2°. La pratique de l'Église, recueillie des textes du droit civil, à Paris, en 1647, in-8°. 3°. L'apologie pour l'honoraire, ou reconnaissance due aux avocats à cause de leur travail, à Paris, en 1650. 4°. Explication de la loi des propres. 5°. De la nature des offices. 6°. De la robe rouge, et du droit que les avocats ont de la porter. (Le Long, Biblioth. hist. de la France. Dom Liron, Biblioth. des Aut. du pays chartrain, in-4°, p. 225.)

LESCUT (Nicolas de), sorti d'une ancienne maison originaire d'Anjou, et établie en Lorraine, sous le roi René, naquit à Nancy, et fut secrétaire du duc Antoine de Lorraine. Il était très-bon juriconsulte, et a laissé quelques ouvrages, entre autres : 1°. *Actiones juris in compendiosas juxta ac utiles figuras et formulas... redactæ Haganoæ*, in-fol. 1537. 2°. *De testium examinatione tractatus*, à Strasbourg, 1540. 3°. Une traduction française des Institutes de Justinien, avec de petites gloses très-bonnes. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

LESINA, ville de la Capitale, province du royaume de Naples au pied du mont Gargan, qu'on dit avoir été bâtie par des pêcheurs de l'île de même nom, sur les côtes de Dalmatie. Elle fut détruite et renversée par les Sarrasins. La reine Marguerite, mère de Ladislas, roi de Naples, la donna à l'église et au monastère de l'Annonciation de Naples, avec tous ses droits et ses

dépendances, en 1411. Il y avait anciennement un siège épiscopal, sous la métropole de Bénévent, mais il fut enfin réuni à perpétuité à cette église. Un tremblement de terre renversa cette ville en 1627, et il n'en est resté qu'un petit village qu'on trouve près du golfe de Rodia, sur le lac de Lesina qui est le *Pentanus lacus* des anciens. (Davity, *Ital. sacr.*, t. 8, p. 309.)

Évêques de Lesina.

1. Nicolas, chanoine de Bénévent, en 1254.
2. Péronus, en 1265.
3. Laurent, en 1343.
4. Guillaume, mort en 1348.
5. Albert, de l'Ordre des Frères Mineurs, transféré de Nicomédie en 1348, mourut en 1351.
6. André de Calvinis, du même Ordre, succéda à Albert.
7. Isnard, vers l'an 1384.
8. Jacques, succéda peu de temps après.
9. Nicolas, en 1390.
10. François de Todi, moine de Saint-Galgan, Ordre de Cîteaux, en 1400, mourut en 1416.
11. Barthélemy, transféré à Tortiboli en 1409.
12. Nicolas de Tartaglis, moine de Cîteaux, succéda la même année. Le siège fut réuni à Bénévent.
13. Thomas de Bittonto, nommé par Sixte IV en 1472, mourut en 1482.
14. Maselle de Auria, de Naples, succéda le 11 mars 1482.
15. François Nomicisi, de Na-

ples, mourut à Naples en 1507.

16. Luc-Matthieu Carraccioli, de Naples, carme, abdiqua en 1526.

17. Jacques, de Mantoue, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé le 24 avril de la même année.

18. Antoine Panella, de Naples, mourut en 1538.

19. Vincent Taurelli, mort la même année.

20. Guillaume, abdiqua en 1542.

21. Antonelle Eustachia, archidiaque de Frequentino, nommé en 1542, mourut en 1544.

22. Balthazard, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé le 16 juin 1544, mourut en 1550.

23. Horace Græcus Cleri, de Troja, nommé le 18 février 1551, assista au concile de Trente, sous Pie IV, et il est le dernier des évêques de Lasina que nous connaissons.

LESLEI (Charles), fils du docteur Jean Leslei, évêque protestant de Glogher en Irlande, prit les ordres à Londres, selon le rit anglican, en 1680, et fut fait chancelier de l'église de Connor en 1687. Il retourna dans son pays en 1621, y mourut au mois de mars suivant. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont : Le serpent dans l'herbe, ou Satan transformé en ange de lumière; Londres, 1697, in-8°. Discours prouvant l'institution divine de l'eau baptismale, dans lequel les argumens que les quakers y opposent sont recueillis et refutés, etc.; Lon-

versions de l'Angleterre à la religion chrétienne : la première, du temps des apôtres ; la seconde, sous le pape Éleuthère et le roi Lucius dans le second siècle de l'Église ; la troisième, sous le pape saint Grégoire-le-Grand et le roi Éterbert au sixième siècle, avec diverses matières qui ont rapport à ces trois conversions. Cet ouvrage a été écrit en anglais, et traduit en italien par Fr. J. Morelli, à Rome, 1740. Il contient divers points d'histoire qui intéressent l'Église, et dont la connaissance ne peut être que très-utile. (Journal des Savans, 1741, p. 495 et suiv.)

LESSOT (Jean de), prêtre de Poitiers. Nous avons de lui des lettres spirituelles, imprimées à Paris en 3 vol. in-12, en 1660.

LESTANG (M. l'abbé de), docteur de Sorbonne, a donné : *Nova et accurata editio psalmodiarum Davidis, una cum paraphrasi Buchananii, poetæ celeberrimi; opus regi dedicatum*, 2 vol. in-12, à Paris, chez de Hansi, au Pont-au-Change, 1729. (Journal des Savans, 1729, p. 124 de la prem. édit. et 210 de la seconde.)

LESTAT, lieu du diocèse de Cambrai. Le pape Pascal II y tint un concile l'an 1107, et y assura à l'évêque de Verdun la possession de plusieurs biens en franc-aleu, sous peine d'excommunication contre qui l'inquiéterait à l'avenir à cet égard. (Le père Mansi, t. 2, col. 237.)

LESTOCQ (M. de), docteur de la maison et société de Sor-

bonne, chanoine théologal et doyen de la cathédrale d'Amiens. Nous avons de lui : Dissertation sur la translation du corps de saint Firmin le Confesseur, troisième évêque d'Amiens, où l'on fait voir qu'il est dans l'église cathédrale d'Amiens, contre ce qu'en ont écrit l'auteur de la lettre à un curieux, et feu M. Thiers : on y prouve aussi que le corps de saint Firmin le Martyr, premier évêque d'Amiens, est dans la même église, et non pas dans celle de l'abbaye de Saint-Denis-en-France, in-12. On répondit sous le nom de l'ombre de M. Thiers, à cette dissertation : M. de Lestocq répliqua par un second écrit qui a pour titre : Justification de la translation de saint Firmin, confesseur. (Journal des Savans, 1712 et 1714.)

LETALD, moine de Mici, ou Saint-Mesmin, près d'Orléans, dans le dixième siècle, a laissé une histoire des miracles de saint Mesmin, premier abbé de Mici, publié par dom Mabillon au premier volume de ses *Actes des Saints* ; une vie de saint Julien, premier évêque du Mans, qui est dans Surius, et quelques autres ouvrages. (Dom Rivet, Hist. litt. de la France, t. 6.)

LETECH, sorte de mesure hébraïque qui était la moitié du chomer, et qui contenait par conséquent cent quarante-neuf pintes demi-setier un poisson et un peu plus. (Osée, 3, 2.)

LETHMATIUS (Herman), de Goude, docteur de Paris, cha-

noine et vicaire-général d'Utrecht, mort l'an 1555, âgé de soixante-trois ans, a publié neuf livres du Rétablissement de la religion, à Bâle en 1545. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1066.)

LETINS (Constantin), religieux récollet. Nous avons de lui : *Theologia concionatoria, docens et movens*, 5 volumes in-8°, réimprimés à Liège et à Francfort-sur-le-Mein en 1717. (Journal des Savans, 1718, pag. 404.)

LETTERE ou LETTERANO, ville épiscopale, suffragante d'Amalphi dans la principauté supérieure, *Letterum, Letteranum, Lyctæræ*; elle est située entre le golfe de Lalerne et celui de Naples au pied de la montagne de Lattara, que les anciens appelaient *Lactarius* ou *Lacteus mons*. Jean xv, pape, y établit un évêché en 987, lorsqu'il érigea Amalphi en métropole. L'ancienne cathédrale, tombant en ruine, et étant trop éloignée de la demeure des habitans, Pie v leur accorda la permission d'en bâtir une autre sous le nom de l'Assomption de la Vierge, dite du peuple. Elle est desservie par dix chanoines, dont quatre sont en dignité. Un prêtre nommé par le chapitre y fait les fonctions curiales à son tour avec trois autres curés de la ville. Il y a deux couvens d'hommes et un monastère de filles. Le diocèse est très-petit et ne comprend que deux bourgs qu'on dit être fort jolis. Le revenu de l'é-

vêque ne monte pas plus haut qu'à 700 ducats. (*Ital. sac. t. 7, p. 270.*)

Evêques de Lettere.

1. Etienne 1^{er} ordonné par Léon 1^{er}, archevêque d'Amalphi, sous Jean xv, 994. Nous ne connaissons point ses successeurs jusqu'au suivant....

2. Pierre 1^{er}, en 1118.

3. Pierre II, en 1169.

4. Jean, au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

5. Jacques siègeait cent ans ou environ après. Il fut excommunié pour s'être trouvé au couronnement de Manfrede de Tarente, excommunié lui-même, et il fut absous sous le pape Honoré IV, en 1289, par l'évêque de Stabia.

6. Pierre III, chancelier de Sicile, et conseiller du roi Charles II, nommé en 1300.

7. Ratron, en 1311.

8. Pierre IV, mort en 1349.

9. Jacques de Roa, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Clément VI en 1349, mourut en 1365.

10. Robert de Castel-Moron, du même Ordre, succéda en 1365.

11. Nicolas de Sistis, en 1390.

12. Thomas, transféré à Ugento, en 1392.

13. Jean de Pise, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Boniface IX en 1392, mourut en 1403.

14. Jacques, en 1403.

15. François, nommé par Grégoire XII en 1407, mourut en 1427.

16. Cucchius, nommé par Martin v le premier mai 1428.

17. Antoine, archiprêtre de Sainte-Marie de la Rotonde, nommé par Eugène iv en 1441, mourut en 1446.

18. Gabrielle, succéda à Antoine le 6 février 1456.

19. Antonelle, commendataire sous Sixte iv en 1478.

20. Antoine de Miraballis de Naples, mort en 1503.

21. André Curialis de Sorrento, élu en 1503, abdiqua en 1517.

22. Valentin d'Apreja succéda en 1517 et mourut en 1539.

23. Barthélemy de Capoblanco de Bénévent, nommé le 2 juin 1540, mourut en 1547.

24. Jean-Antoine Pandosi de Cosenza, nommé le 14 février 1547, assista au concile de Trente, où il mourut le 27 octobre 1562.

25. Sébastien Leccavella de l'île de Chio, de l'Ordre de Saint-Dominique, archevêque de Naxia, transféré le 16 décembre 1562, assista au concile de Trente et abdiqua en 1565.

26. Jean-Antoine Astorci de Naples, nommé le 7 novembre 1565, mourut en 1567.

27. Barthélemy Ferro de Lago, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé le 19 septembre 1567, fut transféré à Teramo en 1570.

28. Philippe-Fasias Capponi de Palerme, élu le 9 juin 1570, mourut peu de temps après. Pie v lui ordonna de se transférer avec son chapitre, de l'ancienne cathédrale à celle que les

habitans de Lettere venaient de bâtir, sous Ferro.

29. Aurèle Griani de Vreisonis, de l'Ordre des Frères Mineurs, gardien du saint sépulchre, succéda à Philippe le 8 novembre 1570 et mourut en 1576.

30. Jean-Bernard Gradopoli de Corigliano, nommé le 19 septembre 1576, mourut en 1590.

31. Jean-Léonard Bottileri de la terre de Vésuve, élu en 1591 le 14 janvier, mourut en 1599.

32. François Brusclus de l'Ordre de Saint-François dont il était procureur-général, nommé le 13 septembre 1599.

33. André Capati, de Naples, coadjuteur du précédent, lui succéda, et mourut en 1650.

34. Onuphre de Ponte, de Naples, nommé par Innocent x le 22 août 1650, mourut le 13 mai 1676.

35. Antoine Molinari, de Gènes, vicaire-général de Camerino, nommé par Innocent xi, 1676, mourut le 11 juillet 1698.

36. Jean Anaclet, nommé par Innocent xii, au mois de décembre 1698, mourut en 1708.

37. Dominique-Antoine Gagliani ou Galliano, de Naples, clerc régulier théatin, nommé par Clément xi le 14 octobre 1709, mourut le 5 juillet 1712.

38. Dominique Galisi, de Naples, nommé par Clément xi le 24 janvier 1718.

LETTRE, figure, caractère, dont un peuple est convenu pour signifier quelque chose, et dont l'assemblage fait connaître les

pensées des uns des autres. On demande qui a inventé les lettres. Quelques-uns croient que Dieu, en donnant à l'homme la raison et l'usage de la parole, lui donna aussi le secret d'exprimer ses pensées par l'écriture. D'autres donnent l'honneur de cette invention à Adam ; d'autres à Noé ; d'autres à Abraham ; d'autres à Moïse ; d'autres aux Phéniciens ; d'autres à Saturne ; d'autres aux Égyptiens ; d'autres le partagent à plusieurs personnes.

Crinitus dit que Moïse inventa les lettres hébraïques ; Abraham les syriaques et les chaldaïques : les Phéniciens les leurs propres, qu'ils communiquèrent aux Grecs ; Nicistrate celles des Latins ; Isis les égyptiennes ; Ulfila celles des Goths. Quelques savans, comme Postel et Buxtorf le fils, soutiennent que le caractère hébreu quarré, dont les Juifs se servent aujourd'hui, est celui même dont Moïse s'est servi. D'autres en plus grand nombre, comme Origène, Eusèbe, saint Jérôme, Gènebrard et nos plus habiles critiques, prétendent que les Juifs quittèrent leurs anciens caractères au retour de la captivité de Babylone, et lui substituèrent les lettres chaldaïques qui sont celles dont ils se servent aujourd'hui, pendant que les Samaritains conservèrent leur pentaténque écrit en caractères anciens hébreux ou phéniciens. Enfin quelques autres savans, comme le rabbin Azarias, et le

père Schambati, jésuite, distinguèrent chez les anciens Hébreux deux sortes de caractères, le commun et le sacré. Le commun est celui des Samaritains, et le sacré celui des Juifs ; mais cette distinction de deux sortes de lettres est sans fondement. (Dom Calmet, Dictionn. de la Bibl.)

LETTRE DOMINICALE, est celle qui marque le dimanche dans le calendrier. *Littera dominicalis.* (Voyez DOMINICALE.)

LETTRE, par opposition à l'esprit, dans le style de l'Écriture et des auteurs ecclésiastiques signifie la simple observance littérale de la loi, séparée de la foi, de la charité, et des autres dispositions intérieures qui en sont l'âme.

LETTRES APOSTOLIQUES, *litteræ apostolicæ*, sont les lettres des papes, qu'on appelle plus communément depuis plusieurs siècles *rescrits*, *bulles*, *brefs*. Voyez ces mots. Les papes écrivaient aussi autrefois trois sortes de lettres, touchant les bénéfices dont ils se réservaient la collation. Les premières étaient des lettres *monitoires* de ne pas conférer ces bénéfices. Les secondes, des lettres *præceptoriales*, pour obliger les ordinaires, sous quelque peine, à ne point conférer ces bénéfices. Les troisièmes, des lettres *exécutoires*, pour punir la contumace des ordinaires qui avaient conféré et annulé leur collation. (Fleuri, Hist. eccl.)

LETTRES DE LA PÉNITEN-

CERIE DE ROME, *litteræ sacræ pœnitentiariæ*. Ce sont des lettres qu'on obtient du tribunal de la pénitencerie dans les cas où l'on doit s'adresser à ce tribunal pour des dispenses sur les empêchemens de mariage, des absolutions des censures, etc. (*Voyez PÉNITENCERIE.*)

LETTRES DE PAIX ou **PACIFIQUES**, ou **LETTRES FORMÉES CANONIQUES COMMUNICATOIRES**, *litteræ formatæ canonicæ*. Ce sont des lettres que les évêques écrivaient autrefois à leurs confrères sur les matières de la foi, pour faire connaître aux fidèles les prélats et les peuples avec lesquels ils étaient unis, et avec qui ils pourraient communiquer. On appelait aussi lettres *formées*, celles que l'on donnait aux chrétiens, et particulièrement aux ministres de l'Église, pour être reçus des fidèles des lieux où ils voyageaient. On lisait autrefois les lettres de paix dans les jubés. (Concile d'Antioche de l'an 341, can. 8.)

LETTRES DE JUSTICE, sont celles qu'on obtient pour avoir justice, et qui sont fondées sur le droit commun, en sorte que le prince est dans une espèce d'obligation de les accorder à ceux qui les lui demandent.

LETTRES DE GRACE, sont celles qui se donnent pour une chose qui n'est pas due en rigueur et par justice. Elles dépendent uniquement de Sa Majesté, qui les accorde à qui bon lui semble, et qui les refuse de même.

LETTRES DE RÉMISSION, sont celles par lesquelles le roi remet la peine du crime dans un cas rémissible.

LETTRES DE NATURALITÉ, sont celles que les étrangers obtiennent du prince pour être naturalisés, et pour jouir des mêmes privilèges que les originaires du pays.

LETTRES DE CRÉANCE ou **DE RECOMMANDATION**. On appelle ainsi les lettres dont on charge ceux que l'on envoie pour traiter quelqu'affaire, ou exécuter quelque commission, afin qu'on ajoute foi à ce qu'ils diront.

LETTRES DE CHANGE. (*Voyez CHANGE.*)

LETTRES D'ORDRES. (*Voy. ORDRE.*)

LETTRES DE RESCISION. (*Voyez RESCISION.*)

LEU ou **LOUP** (saint), *Lupus*, évêque de Sens, naquit dans le diocèse d'Orléans. Il était fils de Betton, allié à la famille royale, et d'Austregilde, surnommée Aige, sœur de saint Aunaire, évêque d'Auxerre et d'Austrein, évêque d'Orléans. Ses oncles maternels voyant ses vertueuses inclinations et les belles dispositions de son esprit, se chargèrent avec plaisir de son éducation. Il se rendit recommandable par les grands progrès qu'il fit dans les sciences divines et humaines, et entra de bonne heure dans la cléricature. On le vit dès-lors uniquement occupé à acquérir la perfection de l'état ecclésiastique; austère, assidu à l'orai-

son, infatigable dans les veilles, prodigue dans ses aumônes, d'une tendresse compatissante envers les misérables, d'un détachement universel qui allait jusqu'à l'aversion pour tout ce que le monde estime de plus grand. Cette lumière ne fut pas longtemps cachée sous le boisseau ; car l'évêque saint Arthème étant mort le 23 d'avril de l'an 609, il fut demandé d'une voix commune par le clergé et par le peuple pour lui succéder. Ce fut pour lors qu'il fit paraître toute la vigilance et tout le zèle d'un pasteur très-charitable et très-affectionné au bien de son troupeau, lui découvrant les voies du ciel, le nourrissant fréquemment de la parole de Dieu, s'appliquant à guérir ses maux spirituels, enfin n'oubliant rien pour le rétablir dans la pureté des mœurs en le maintenant dans celle de la foi. Après la mort de Thierry, roi de Bourgogne et d'Austrasie, Clotaire II, roi de Neustrie, s'empara de tous ses états. Il envoya aussitôt pour gouverneur ou lieutenant à Sens un nommé Faroul, qui, faisant son entrée, trouva mauvais que le saint évêque ne fût point venu au-devant de lui avec des présents ; mais le saint lui répondit : que le devoir d'un évêque était d'enseigner les grands comme les petits, et de préférer Dieu aux hommes tant pour les honneurs que pour les présents. Faroul, piqué au vif de l'affront qu'il prétendait avoir reçu, fit tant par ses calomnies

auprès du roi, qu'il le fit reléguer au pays de Vimeu en Neustrie, et le mit à la garde d'un officier païen nommé Bason Landegisile, qui lui donna pour prison le village d'Ansène sur la rivière d'Ou. Le saint n'y fut pas oisif, car par ses prédications et ses miracles, il convertit tous les habitants du lieu, et Bason même qui reçut le baptême avec les nouveaux convertis. Cependant l'abbé saint Winebaud ayant détrompé le roi sur toutes les fausses accusations qu'on avait formées contre l'évêque de Sens, et ayant obtenu sa grâce, il alla lui-même le chercher à Ansène pour le présenter au roi qui lui marqua la plus grande estime, et se prosterna pour lui demander sa bénédiction. Leu, ainsi rendu à son peuple qui le reçut avec une joie qu'on ne peut bien exprimer, travailla à le sanctifier le reste de ses jours avec une application infatigable. Il mourut dans la terre de Brinon, et fut enterré sous la gouttière de l'église de Sainte-Colombe, parce qu'il l'avait ordonné ainsi. Mais Dieu prit soin, malgré ce trait d'humilité, de relever le mérite de son serviteur par la gloire des miracles dont il honora son tombeau. On rapporte ordinairement la mort de saint Leu à l'année 623, et on la met au premier jour de septembre, qui est celui que l'Église a choisi pour célébrer sa fête. On a fait plusieurs translations de ses reliques. (Syrus. Le père le Cointe,

dans ses Annales. Baillet, t. 3, 1^{er} septembre.)

LEUCA, ville ruinée de la terre d'Otrante au royaume de Naples, où l'on met un évêché qui a été transféré à Alessano, mais on ne sait en quel temps. Godefroy y siégeait en 1282. (*Ital. sacr.*, t. 10, p. 121.)

LEUCA ou LEUCE, siège épiscopal de la province de Thrace, au diocèse de Thrace, sous Philippopolis; l'anonyme de Ravenne le met proche de Constantinople et d'Héraclée, et assez loin de Philippopolis, pour paraître plutôt d'Europe, que de Thrace. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Siméon. Il assista au concile de Photius sous le pape Jean VIII. (*Or. chr.* t. 1, p. 1167.)

LEUCAS ou LEUCADIA, péninsule, appelée autrefois *Nerite*, dit Pline, dont les habitans firent une île dans l'Épire, en la séparant du continent. Il y a au-dedans une ville que Strabon appelle aussi *Nerite*, qui est un siège épiscopal dans la province de l'ancienne Épire, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Nicopolis. M. Spon qui dit l'avoir vue, assure que l'ancienne Leucas était sur une colline, et qu'on bâtit à un mille de la mer la nouvelle, nommée aujourd'hui *Sainte-Maure*. On compte dans l'île trente villages dont les habitans observent le rit grec. Elle ne se trouve point dans la notice d'Hiérocles, ni dans les anciennes. Celle qu'on attribue à

l'empereur Léon en fait mention comme d'un archevêché. Voici ses évêques :

1. Jean, au concile du patriarche Sisinnius, en 997.

2. N... à celui du patriarche Stypiote (Michel).

3. N... sous l'empereur Isaac Lange.

4. Nathanael, vint à Rome pour demander la communion au pape, vers le milieu du dernier siècle. (Leo Allat. *de Cons.*, c. 12.)

5. Alype, a vécu peu de temps après.

6. Anthyme, au commencement de ce siècle.

7. Eugène, vers l'an 1720. (*Or. chr.*, t. 2, p. 152.)

LEUCE ou LUCE, était de Césarée, petite ville de Bythinie; il y souffrit le martyre durant la persécution de l'empereur Dèce : avec lui souffrirent saint Thyse et saint Callinique. Quoiqu'ils soient morts tous trois à quelques jours de distance l'un de l'autre, on a cru devoir les joindre pour honorer leur mémoire dans un même jour. L'on met communément leur martyre à l'année 250, s'il arriva au mois de décembre; ou à la suivante, si ce fut au mois de janvier. Les Grecs ont choisi le 15 de décembre pour en faire la fête; et les Latins le 18 de janvier. (Bollandus. Surin, en son recueil. Baillet, t. 3, 14 décembre.)

LEULIER (Jacques), Picard, docteur en Théologie de la faculté de Paris, maison et société

de Sorbonne, curé de Saint-Louis à Paris, reçu docteur le 10 juin 1675, a donné : *Observations sur le traité de Jean de Launoy, intitulé, Puissance royale sur le mariage*, à Louvain en 1678. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques*, du dix-septième siècle, col. 2637.)

LEUNCLAVIUS ou **LEWEN-CLAVIUS** (Jean), Allemand, natif d'Amelbrun en Westphalie, mort à Vienne en Autriche au mois de juin 1593, a laissé : 1°. *L'Histoire musulmane*, en dix-huit livres. 2°. *Les annales en latin des sultans Othmanides*, sur la traduction que Jean Gauthier, dit *Spiegel*, en avait faite de turc en allemand ; et il les continua jusqu'en 1588, avec des additions considérables, sous le titre de *Pandectes*. 3°. *Les annales de Constantin Manassès et de Michel Glycas*. 4°. Une édition du droit grec-romain canonique et civil, avec des notes, à Francfort en 1596. 5°. Edition et versions des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire de Nysse et de saint Césaire, avec des notes. 6°. Version et notes de l'abrégé des basiliques, à Bâle en 1575. 7°. Notes sur les paratitres, ou collection de constitutions ecclésiastiques. 8°. Douze questions du cardinal de Guise, avec les réponses des Grecs, à Francfort en 1593, et Paris en 1661. Baillet, *Jugemens des savants sur les trad.* (Dupin, *Table des auteurs ecclésiastiques*, du seizième siècle, col. 1345.)

LEUSDEN (Jean), célèbre

philologue des Pays-Bas, très-versé dans les langues savantes, naquit à Utrecht en 1624, et jeta dans cette ville les fondemens de ses études dans les langues et dans les mathématiques. Il passa ensuite à Amsterdam pour converser avec les rabbins, se perfectionner dans la langue hébraïque, et s'instruire des cérémonies des Juifs. En 1649, il obtint à Utrecht la chaire de professeur en hébreu, et des antiquités hébraïques ; poste qu'il a rempli avec distinction jusqu'à sa mort arrivée vers la fin du mois de septembre 1699. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont : 1°. *Onomasticum sacrum*, in-8°. à Leyde en 1665 et 1684 : il explique dans cet ouvrage tous les noms propres hébreux, chaldéens et latins dans leur origine, qui se trouvent dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, avec une addition sur les vases, l'argent et les poids dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte. 2°. *Clavis hebraica et philologica Veteris Testamenti*, à Utrecht, en 1683, in-4°. 3°. *N. T. clavis græca cum annotationibus philologicis*, à Utrecht en 1672, in-8°. 4°. *Compendium biblicum Veteris et Novi Testamenti*, selon le Journal des Savans, ou seulement *Veteris Testamenti*, selon Moréri et M. l'abbé Ladvocat, imprimé in-8°, à Utrecht en 1674, selon le Journal des Savans, ou 1673 ; selon Moréri, 1680, 1685 ; à Leyde en 1694 ; à Francfort et à Hall en 1704. 5°. *Compendium*

græcum Novi-Testamenti, où l'on trouve tous les mots du Nouveau-Testament, avec la traduction latine, in-8°, à Utrecht en 1673, in-12, en 1677 et 1681, in-18, à Amsterdam en 1698, in-8°, à Leyde en 1702, à Francfort et à Hall en 1704, à Londres en 1688, in-12. Cette édition de Londres est la plus ample. 6°. *Philologicus hebræus*, etc. in-4°, à Utrecht en 1656, 1672, 1695; à Amsterdam en 1686: c'est un recueil de dissertations sur différens points qui concernent l'Ancien-Testament, comme sur le texte original, sur la division des livres, sur la confusion des langues, la masore, la cabale, la version latine de Pagnin, etc. 7°. *Philologus hebræo-mixtus*, avec un spicilège philologique qui contient des dissertations sur la vulgate, la version grecque des Septante, le targum, le pentateuque samaritain, la version cyriaque de l'Ancien et du Nouveau-Testament, la nouvelle version belgique de la Bible, les commentaires des rabbins; les sectes des Juifs, leurs rois, etc., in-4°, à Utrecht en 1663; à Leyde en 1682 et 1699. 8°. *Philologus hebræo-græcus*, qui contient aussi des dissertations qui ont rapport au Nouveau-Testament, in-4°, à Utrecht en 1670, à Leyde en 1685 et 1695. 9°. Des notes philologiques en latin, sur Jonas, Joël et Osée, 2 vol. in-8°, à Utrecht en 1656 et 1657. 10°. *Biblia hebræica secundum ultimam editionem Joannis Athiæ*,

à Joanne Leusden denuò recognitam recensita, in-8°, 2 volumes. La première édition de cette Bible, quoique corrigée par Leusden, n'est pas des plus correctes: la seconde édition, encore moins correcte que la précédente, a cela de particulier, que Leusden a chargé les marges extérieures de notes assez inutiles à ceux qui savent l'hébreu, et de nul usage à ceux qui ne l'entendent pas. 11°. *Præcepta hebræica et chaldaïca*, in-8°, réimprimé avec des additions sous le titre de *Synopsis*. 12°. *Schola syriaca*, in-8°, en 1658 et en 1672. 13°. *Pirke Abboth, sive tractatus talmudicus, cum versione hebræica duorum capitum chaldaïcorum Danielis*, in-4°, en 1666. 14°. *Psalterium hebræicum, hebræo-latinum, et hebræo-belgicum*, in-12, 3 volumes. 15°. *Grammatica-hebræo-belgica*, in-12. 16°. *Synopsis criticorum, aliorumque Scripturæ-Sacræ interpretum summo studio et fide adornata à Matth. Polo Lond. ex recensione Joannis Leusden*, in-fol., 5 volumes. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage de Polus, donné par Leusden. Il a aussi donné des éditions des ouvrages de Bochart, de Lighfoot, de la grammaire de Buxtorf, etc. Il a encore eu part au Nouveau-Testament syriac de Ch. Schaaf, professeur en langues orientales à Leyde. Jean de Leusden avait beaucoup de critique et de discernement, et une grande clarté dans sa manière d'enseigner. Ro-

dolphe Leusden, son fils, a publié aussi un Nouveau - Testament grec. (Le père le Long, Biblioth. sacr. in-fol. prem. et second volume. Journal des Savans, 1686, 1707, 1710 et 1711. Moréri, édit. de 1759.)

LEVAIN, morceau de pâte aigrie ou imbibée de quelque acide, qui fait enfler, lever et fermenter l'autre pâte avec laquelle on le mêle, *fermentum*. La loi mosaïque défendait de manger du pain levé, ou autre chose où il entre du levain, pendant les sept jours de la pâque. (*Exod.* 12, 15.)

LEVAIN, se dit figurément en choses morales. Le levain du péché, *fomes peccati*, est l'inclination au mal.

LEVASSEUR (M.), chanoine régulier de l'Ordre de la Sainte-Trinité et Rédemption des captifs, définitiveur général, ministre-prieur-titulaire de la maison de Saint-Eloi - lez - Mortagne au Perche, et chanoine de l'église collégiale de la Toussaint de ladite ville, a donné : Instructions utiles au chrétien et à l'honnête homme, en forme de sentences, à Paris, chez Pierre de Lormel, 1729, in-12. L'auteur prévient dès l'entrée de son livre que si ses pensées ne sont pas neuves, il ne les a vues ni lues nulle part. Il les a rangées de façon qu'elles se trouvent détachées les unes des autres, ce qui est une commodité pour les lecteurs qui en pourront quitter ou reprendre à leur gré la lecture, sans craindre de perdre la

vue du discours (Journal des Savans, 1730, pag. 676 et suiv.)

LEVASSEUR (Michel), prêtre du diocèse de Blois. Nous avons de lui : Entretiens sur la religion contre les athées, les déistes et tous les autres ennemis de la foi catholique, 1705, in-12. L'auteur dans un petit volume n'exécute pas mal son dessein et satisfait assez ses lecteurs. Son livre renferme des entretiens et des preuves qui sont séparées des entretiens. Cet ouvrage a été imprimé à Paris chez Philippe-Nicolas Lottin, rue Saint-Jacques, en 1721, sous ce titre : Défense de la religion catholique contre tous ses ennemis, par ses véritables principes dans trois entretiens. Il y a dans cette édition plusieurs additions, de nouvelles remarques sur les dogmes de la présence réelle ; une lettre de M. Pictet de Genève, sur ce que l'auteur avait dit que les protestans n'ont aucune certitude sur la religion prêchée par Jésus-Christ, avec une réponse à M. Pictet. (Journal des Savans, 1705, pag. 209 ; 1722, pag. 3 et suiv.)

LEVERA (François). Nous avons de lui : Démonstration invincible de l'année, du mois et du jour de la passion et de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de sa naissance, à Rome en 1668.

LEVESQUE (Mademoiselle Catherine), de Péronne, veuve de M. Vaillant, capitaine dans l'artillerie. Nous avons de cette savante dame : 1°. Les cinq fleurs

de la grâce, contenant le chef-d'œuvre de la nature de la grâce dans la divine Marie; l'amour généreux de Jésus sur la croix et sur l'autel; le cours de la grâce sur la terre et sa consommation dans la gloire, le tout en vers français, à Paris, in-8°, 1684. 2°. La perfection de l'amour du prochain dans tous les états, par l'union de nos amours naturels aux amours de Dieu, in-4°, à Paris, 1685. (Journ. des Sav., 1684 et 1685.)

LEVESQUE (M.) de Burigny. (Voyez BURIGNY.)

LEVESQUE (D. Prosper), bénédictin, profès de l'abbaye de Luxeu le 27 septembre 1729, a été pendant quelques années bibliothécaire de la bibliothèque publique de Saint-Vincent de Besançon. Il est auteur de 2 volumes in-12, publiés en 1753, sous ce titre : Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle, premier ministre de Philippe II, roi d'Espagne, dans lesquels on donne une idée du caractère et du génie des différents princes qui régnèrent du temps de ce cardinal, et des grands hommes qui eurent quelque part au gouvernement sous son ministère. (D. Calmet, Bibl. lorr. La France littér.)

LÉVI, troisième fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie l'an du monde 2248, avant Jésus-Christ, 1752. (Genèse 29, 34.) Il s'unit avec son frère Siméon pour venger l'affront fait à Dina leur sœur, en passant au fil de l'épée tous les habitans de

Sichem, et en pillant leur ville. Jacob étant près de sa fin, prédit à Lévi que sa famille serait divisée : ce qui arriva ; car au partage de la terre promise, elle n'eut point de portion fixe comme les autres tribus, mais seulement quelques villes qui lui furent assignées dans le lot de ces tribus. Lévi eut trois fils, Gerson, Caath et Mérari. Il mourut âgé de 137, et le Seigneur choisit la tribu de son nom, et dont il était le chef, pour servir dans son temple, et pour exercer son sacerdoce.

LÉVIATHAN. Le nom de *léviathan*, dont il est parlé dans Job, 3. 8. 40. 20, se prend en général, et indifféremment pour des monstres marins, et pour des serpens de terre d'énorme grandeur, ou pour des poissons de rivières d'une grosseur au-delà de l'ordinaire. Il y a des auteurs qui le restreignent à la baleine ou au mular, qui est un très-gros poisson qui se trouve dans la Méditerranée. Bochart et dom Calmet croient que c'est le crocodile. Plusieurs anciens l'ont expliqué allégoriquement du démon.

LEVIRAT, loi des Juifs, qui obligeait celui dont le frère était mort sans enfans, d'épouser la veuve de ce frère, pour lui susciter des enfans. (Deuter. 25, 5.)

LEVITES. On nomme ainsi tous les descendans de Lévi, mais principalement ceux qui étaient employés aux plus bas ministères du temple, pour les distinguer des prêtres descen-

dans d'Aaron, qui étaient aussi de la tribu de Lévi par Caath, mais employés aux exercices plus relevés du temple. Les Lévitites étaient donc tous les descendants de Lévi par Gerson, Caath et Mérari, à l'exception de la seule famille d'Aaron; car les enfans même de Moïse n'avaient aucune part au sacerdoce et n'étaient que de simples lévites. Dieu les choisit en la place des premiers nés de tout Israël, pour le service de son tabernacle et de son temple. Ils étaient chargés d'y faire garde jour et nuit, et d'y porter toutes les choses nécessaires sous la direction des prêtres auxquels ils donnaient la dîme des dîmes même que Dieu leur avait accordées pour leur subsistance sur tous les grains, les fruits et les animaux; car ils ne possédaient aucun bien en fonds, excepté quarante-huit villes qu'on leur avait assignées pour leur demeure avec des champs, des pâturages et des jardins. Quand les lévites servaient actuellement dans le temple, ils y étaient nourris des offrandes qu'on y faisait. Ils servaient par tour et par semaine comme les prêtres. Ils entraient en semaine le jour du sabbat, et en sortaient le même jour de la semaine suivante. Ils ne portaient point d'habits distingués du reste des Israélites. Joseph raconte qu'Agrippa, roi des Juifs, leur permit de porter la tunique de lin dans le temple comme les prêtres, six ans seulement avant la ruine du

temple par les Romains. (Joseph, Antiq. l. 20, c. 8, p. 699.)

LEVITIQUE. C'est le troisième livre de l'Ancien-Testament, ainsi nommé, parce qu'il traite principalement de ce qui regarde les fonctions des lévites et des prêtres; d'où vient que les Hébreux lui donnent le nom de *Loi des prêtres*: ils l'appellent aussi *Vaicra*, parce qu'il commence en hébreu par ce terme, qui signifie, *et il appela*. Le lévitique renferme vingt-sept chapitres, et se divise en trois parties. La première traite des différentes espèces de sacrifices, d'expiations et de consécérations depuis le premier chapitre jusqu'au huitième. La seconde depuis le huitième chapitre jusqu'au vingt-troisième, traite de ceux qui offrent les sacrifices, de la pureté et de l'impureté des hommes ou des animaux, de la lèpre des maisons et des habits, des cérémonies de l'expiation solennelle, des degrés de parenté dans lesquels il est permis, ou défendu de se marier, des alliances avec les Chananéens, de l'idolâtrie, du vol, du parjure, des superstitions, de la magie, des divinations, des augures, etc. La troisième partie, depuis le vingt-troisième chapitre jusqu'au vingt-septième, qui est le dernier, traite des temps destinés aux sacrifices, des fêtes, du culte, du tabernacle, des dîmes et des vœux.

Tout le monde convient que le Lévitique est un livre canonique, et l'on tient communé-

ment que c'est l'ouvrage de Moïse, aussi bien que le reste du pentateuque. (D. Calmet, Préface sur le Lévitique.)

LÉVRIER. Ordre du lévrier. L'an 1416, plusieurs seigneurs du duché de Bar s'unirent ensemble, et formèrent une société dont la marque était un lévrier ayant à son coup un collier où étaient écrits ces mots : *tout un*. Ils promirent de s'aimer les uns les autres, de garder leurs paroles, de défendre celui d'entr'eux dont ils entendraient dire du mal, et de l'en avertir. Tous les ans ils éliaient un roi entr'eux, et s'assemblaient au mois de novembre le jour de saint Martin, et au mois d'avril le jour de saint Georges. (P. Héliot, tom. 8, pag. 353.)

LEYDECKER (Melchior), célèbre calviniste hollandais, né à Middelbourg en Zélande le 25 janvier 1652, se rendit habile dans la controverse et dans les antiquités ecclésiastiques. Il prit le degré de docteur en Théologie à Leyde, et fut appelé à la chaire de professeur de cette science à Utrecht en 1678. Il mourut le 6 janvier 1721. Les ouvrages qu'il a composés sont : *Fax veritatis* : *Synopsis controversiarum de federe* : *Vis veritatis* : *Veritas evangelica* : un commentaire latin sur le catéchisme d'Heidelberg : l'Histoire de l'Eglise d'Afrique : l'Economie des trois personnes : une dissertation contre Becker, auteur du pernicieux ouvrage intitulé, Le monde enchanté : un

traité où il examine le but de saint Paul dans son épître aux Romains, et dans celle aux Galates : une analyse de l'Ecriture avec la méthode de prêcher : la continuation de l'Histoire ecclésiastique de Hornius, et des notes : un ouvrage intitulé, *Sulamit* : une histoire du jansénisme, que le père Quesnel a réfutée sur l'article de la souveraineté des rois, dans son livre intitulé : La souveraineté des rois, défendue contre Melchior Leydecker, calviniste, volume in-12, imprimé à Paris, chez Josset, en 1704. Le dernier ouvrage de Leydecker est un gros traité sur la république des Hébreux, en 2 volumes in-folio. Il en avait fait un troisième qui est demeuré manuscrit entre les mains de Charles Thuinman, son élève, pasteur à Middelbourg. Ce troisième volume contient l'histoire des Juifs, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au temps de l'auteur. On y trouve des anecdotes singulières, et des recherches curieuses sur le judaïsme moderne que le rabbin qui avait été précepteur de Leydecker lui avait apprises. Tous les ouvrages de Leydecker sont écrits en latin d'un style assez dur. Cet auteur n'était pas critique; et quoique fort versé dans la Théologie et dans l'histoire ecclésiastique, il prenait souvent le faux parti. C'était un homme vif, souvent emporté et satyrique. (*Bibliotheca bremensis*, class. 3, fascicul. 1.)

LEYRA, lieu dans la Navarre

où il s'est tenu deux conciles : l'un en 1022, sur les privilèges de l'abbaye de Saint-Sauveur ; l'autre en 1070, sur le même sujet. (Aguirre, tom. 3. D. Maillon, Annal. bened. tom. 5, pag. 31.)

LEZANA (Jean-Baptiste), Espagnol, religieux de l'Ordre des carmes, né à Madrid le 23 novembre 1586, fit de grands progrès dans les sciences, et enseigna avec réputation à Tolède, à Alcala et à Rome. Il vint en cette dernière ville en 1625, y passa le reste de ses jours, et y mourut universellement regretté des savans et de tous les gens de bien le 29 mars 1659. Les papes Urbain VIII, Innocent X, et Alexandre VII, l'honorèrent de leur estime et l'employèrent en diverses affaires importantes. Il fut consulteur des congrégations de l'Index et des Rits, assistant de six généraux et procureur-général de son Ordre. On a de lui : 1°. *Apologeticus liber pro immaculatâ Deiparâ Virginis conceptione* ; Madrid, 1616, in-4°. 2°. *De regularium reformatione seu de disciplinâ religiosâ ad normam et exemplar SS. Patrum et monachorum*. Ouvrage tiré presque tout des Pères ; Rome, 1627, 1641 et 1646, in-4°. Cologne, 1629, in-12, Lyon, 1655. 3°. *Summa quæstionum regularium seu de casibus conscientie ad personas regulares utriusque sexûs valde spectantibus*, 5 tomes in-4°, imprimés, le premier à Rome, en 1637 ; à Venise et à Douai,

1646. Le second à Rome, 1637, et à Venise 1640. Le troisième à Rome, 1642, et à Venise en 1651. Le quatrième à Rome, 1644, et à Venise, 1651. Le cinquième sur le *Mare magnum Ordinum Prædicatorum, Minorum, Carmelitarum cum ipsorum regulâ*, etc., à Rome en 1647, et à Venise 1653. On réimprima en 1659, dans cette dernière ville et sous le même format in-folio les autres quatre premiers tomes. Cet ouvrage parut aussi à Lyon en 1655, en 4 volumes in-folio. 4°. *Columna immobilis et Turris Davidica, seu de angelicæ, apostolicæ et miraculosæ ecclesiæ S. Mariæ majoris de Columna, Cæsar-Augustanæ perpetuâ cathedralitate* ; à Bracciano, 1655, et à Lyon 1656, in-4°. 5°. Une autre dissertation sur le même sujet, intitulé : *Turris Davidica* ; Rome, 1656, in-4°. 6°. *Consulta varia theologica et juridica et regularia* ; Venise, 1656, in-folio. 7°. *Maria patrona, sive de singulari sanctissimæ Dei genitricis Mariæ patrocinio et patronatu in sibi devotos* ; Rome, 1648, in-4°, et à Bruxelles 1651, in-12. 8°. *Summa Theologiæ sacræ*, 3 tomes in-folio, imprimés à Rome, le premier en 1651, le second en 1654, et le troisième en 1658. Le premier tome répond à la première partie de la som. de S. Th. Le second, à la 1, 2. Le troisième contient les traités de *fide, spe et charitate, prudentiâ, fortitu-*

dine, temperantia et gratia gratis dat. 9°. *Annales sacri, prophetici et eliani Ordinis B. V. Mariæ de Monte - Carmeli*, 4 tomes in - folio, imprimés à Rome, le premier en 1645, le second en 1650, le troisième en 1653, et le quatrième en 1656. Le premier tome comprend l'histoire de l'Ordre des carmes, depuis Elie leur premier patriarche, jusqu'à Jésus-Christ, etc. Le second, depuis Jésus-Christ et Jean-Baptiste jusqu'à Jean XLIV, patriarche de Jérusalem. Le troisième, depuis Jean XLIV, patriarche, etc., jusqu'à saint Bertold, premier général latin des carmes. Le quatrième, depuis saint Bertold jusqu'à sainte Thérèse, c'est-à-dire, depuis l'an 1141, jusqu'à l'an 1515. L'auteur avait commencé le cinquième tome de ces annales lorsqu'il mourut. Ce qu'il avait composé pour ce tome est demeuré manuscrit avec plusieurs autres de ses ouvrages qui n'ont pas été publiés. (Biblioth. Carmelit. t. 1, col. 772.)

LÉZARD, insecte reptile qui a quatre pieds. *Lacertus*. Moïse compte les lézards parmi les animaux impurs sous le nom de *stellio* et *lacerta*, qui font deux espèces de lézards. (*Levit.* 11, 30.) Il y a donc apparence qu'on en mangeait dans la Judée comme on en mange encore aujourd'hui dans l'Amérique où ils sont fort bons et assez gros pour nourrir quatre hommes. Pline dit qu'il y a des lézards grands d'une coudée dans l'Arabie, et

qu'aux Indes il y en a de 24 pieds, dont les uns sont jaunes, les autres rouges, et les autres verts. Leri assure qu'il en a vu au Brésil de 7 pieds de long, et de la grosseur du bras d'un homme. Volaterranus parle d'un de huit coudées, que le cardinal de Lisbonne fit apporter d'Éthiopie. Les habitans du Cap-Verd ont beaucoup de vénération pour les lézards, croyant que ces animaux peuvent quelque chose sur leur fortune. Les Japonais leur dédient des temples, et les savans d'entr'eux les honorent comme leurs patrons, sans néanmoins leur élever, ni statues, ni autels comme aux autres dieux. Ils se contentent d'en attacher la figure à la voûte, afin que les gens d'étude se ressouvienrent, en adorant le lézard, d'élever les yeux et le cœur au ciel. Le lézard est ami de l'homme et ennemi du serpent. (Boschart, *De animal. sacr.* 1, part. l. 4, c. 4, 5, 6, 7. Ambass. de Holl. au Japon. l. 1, p. 104.)

LEZAT, *Lezatum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, en Languedoc, dans le pays de Foix, sur la petite rivière de Lèze, qui lui a donné son nom dans le diocèse de Rieux, et anciennement dans celui de Toulouse. On en attribue la fondation à Antoine, vicomte de Beziers, fils de Wandrille, comte des Marches de Gascogne, au milieu du neuvième siècle. Cette abbaye fut d'abord dédiée sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul; elle mit ensuite

parmi ses patrons saint Antoine doit elle prétendait posséder les reliques depuis le dixième siècle. (D. Vaissette, Hist. génér. de Languedoc, tom. 1, liv. 10, pag. 541.)

LÈZE MAJESTÉ, signifie majesté offensée. Ce crime regarde la majesté divine ou la majesté humaine.

Le crime de lèze-majesté divine est une offense commise directement contre Dieu. Il se commet par l'apostasie, hérésie, sortilège, simonie, sacrilège et blasphème.

Le crime de lèze-majesté humaine est une offense qui se commet contre les rois et les princes souverains, qui sont les images de Dieu en terre. Ce crime comprend plusieurs chefs.

Le premier est la conspiration ou conjuration contre l'état, ou la personne du prince pour le faire mourir, soit par force et violence d'armes, poison, ou autrement.

Le deuxième, est la conspiration contre ceux qui assistent le prince en son conseil-privé, en choses qui concernent le prince et l'état.

Le troisième, est la conjuration faite contre un chef d'armée, gouverneur d'une province, ou autre ayant semblable charge du prince, lorsque la conjuration regarde leurs fonctions et leur ministère.

Le quatrième, est l'infraction du sauf-conduit accordé par le prince à l'ennemi, à ses ambassadeurs ou otages.

Le cinquième, est le traité qui se fait par un sujet du prince avec ses ennemis, pour trahir sa personne sacrée, son état, son armée, ou ses villes.

Le sixième, est la sédition.

Le septième, est la fabrication de monnaie sans permission du prince.

Le huitième, est le duel.

Le crime de lèze-majesté au premier chef, est d'autant plus terrible, qu'il se commet directement contre la personne sacrée du souverain qui est l'image vivante de Dieu sur terre, pour gouverner les peuples qui sont sous sa domination : c'est ce qui fait donner à ce crime le nom de sacrilège. On le qualifie encore de crime de lèze-majesté divine et humaine, parce que celui qui attaque la personne sacrée de son roi, se révolte contre Dieu même, et viole l'ordre qu'il a établi touchant la soumission et l'obéissance qu'il enjoint aux sujets d'avoir pour celui qu'il leur a donné pour les gouverner sur la terre en son lieu et place. C'est encore un parricide, parce que les rois sont, pour ainsi dire, les pères communs de leurs peuples. (De Ferrière, Dictionn. de Droit et de Pratique au mot lèze-majesté.)

(Voyez CAS PRIVILÉGIÉS. Voyez AUSSI TOUCHANT LE CRIME DE LÈZE-MAJESTÉ, Chopin au traité du Domaine, liv. 1, chap. 7; et au liv. 3 de son commentaire sur la coutume de Paris, liv. 3, nombre 25; Dupni, dans son Traité des droits du roi, pag. 141; le Bret,

en son *Traité de la souveraineté*, l. 4, ch. 5 ; Papon, liv. 22, tit. 1. *Julius Clarus*, lib. 5, *sententiar.* §. *Læsæ Majestatis crimen*, avec les annotations qui sont à la fin de l'ouvrage ; de Ferrière, sur l'art. 292 de la Coutume de Paris, glos. 1, nombre 56, et dans sa traduction des institutes sur le § 3 du dernier titre du quatrième livre ; et ce qui est dit de ce crime dans le onzième tome des Causes célèbres, pag. 165 et suiv.)

LEZIN, *Licinius* (saint), évêque d'Angers, naquit avant le milieu du sixième siècle d'une famille alliée aux rois de France ; mais plus sensible à l'avantage de se voir au nombre des enfans de Dieu par sa régénération, il s'appliqua à mériter ce glorieux titre par la pratique des plus solides vertus. Il avait le visage fort beau, la taille très-bien faite, l'esprit vif, aisé, agréable, une heureuse mémoire, l'humeur fort douce, une candeur d'âme qui gagnait les cœurs ; et ce qui relevait infiniment toutes ces qualités naturelles, une pureté de conscience inaccessible à la contagion de l'exemple de ses semblables, et un attachement inviolable aux devoirs de sa religion. Il fut présenté par son père à Clotaire I^{er}, ou à Clotaire II, qui, ravi de voir un jeune seigneur si accompli, crut qu'il ne récompensait que légèrement sa vertu, en lui conférant la dignité de grand-écuyer. Il servit en cette qualité dans les armées avec la valeur d'un Josué. Mais

quoiqu'il vécût à la cour et dans le tumulte des armes, comme aurait fait le religieux le plus mortifié dans son cloître, il quitta tout, et se retira dans une communauté d'ecclésiastiques l'an 580 ; il y vivait sans aucune distinction dans les pratiques de la méditation de l'Écriture, de la pauvreté évangélique, et de la pénitence la plus austère, lorsque malgré sa résistance, il fut ordonné évêque d'Angers l'an 586, ou vers l'an 600, selon d'autres. Il s'appliqua aussitôt après son ordination à répandre sur son peuple les grâces qu'il avait reçues du ciel avec tant d'abondance. Il instruisait les ignorans, rachetait les prisonniers, nourrissait les pauvres, les servait lui-même, et leur lavait les pieds, tandis que souvent il s'accordait à peine un peu de pain d'orge et d'eau, après avoir passé trois et quatre jours sans prendre de nourriture. Dans les visites de son diocèse, il mêlait la douceur à la fermeté, et cet heureux tempérament joint au don des miracles et à la sainteté de sa vie, lui fit faire une infinité de conquêtes à Jésus-Christ. Ces grands succès, loin de l'éblouir, l'obligèrent de se cacher dans la retraite dont il ne sortit que pour penser efficacement à quitter son évêché. Mais les évêques qui l'avaient ordonné l'ayant détourné de ce dessein, il continua à instruire et à édifier son peuple jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 605, selon l'opi-

nion qui paraît la plus probable. Dieu fit éclater la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles qui donnèrent lieu à son culte dès le septième siècle. Il fut enterré dans l'église du monastère de Saint-Jean-Baptiste qu'il avait fondé. On transféra la fête de notre saint au 13 de février, parce que le premier jour de novembre, auquel elle était assignée, fut empêché par l'établissement de la fête de tous les saints. On fait encore une autre fête de saint Lezin le 8 de juin, que l'on croit le jour de son ordination. L'an 1169 on fit la translation de ses reliques, qui ne fut autre chose que leur élévation de terre; elles furent portées en grande pompe dans une procession solennelle, puis honorablement placées dans le lieu où elles étaient auparavant. La mémoire de cette translation est marquée au 21 de juin (D'Andilly. Dufossé. Baillet, tom. 1, 13 février.)

LÉZION, en termes de jurisprudence, signifie le préjudice ou la perte qui nous est causé par le fait d'autrui, ou par quelque acte que nous avons passé inconsidérément. Ce qui peut donner lieu à la restitution contre l'engagement qu'on y a contracté. On dit, par exemple, qu'une personne est lésée, quand elle a vendu son bien au-dessous de sa juste valeur, quand elle s'est reconnue débitrice de sommes plus considérables que celles qui lui ont été prêtées, etc.

La lésion donne lieu en certains cas à la résolution des contrats. Par exemple, un mineur lésé par trop de facilité, ou par le dol de la partie adverse, peut revenir contre les actes qu'il a faits, qui lui sont préjudiciables. La lésion d'outre moitié, en fait de vente d'immeubles, est encore une juste cause de restitution entre majeurs. (*Voy. CONTRAT, RESCISION, RESTITUTION. Voy. aussi Papon, Charondas, Despeisses, Rebuffe de Ferrière.*)

LHORAN (Benigne), capucin allemand, définitiveur, prédicateur, et professeur en Théologie dans le dix-septième siècle, a donné deux cents sermons sur le psaume 118; des sermons sur les saints pour toute l'année; à Cologne en 1685, et un ouvrage apologétique contre un certain novateur. (Le père Jean de S.-Antoine, *Biblioth. univers. francis. t. 1, p. 204.*)

LIA, hébr., *qui est fatiguée et lassée*, fille aînée de Laban, et femme de Jacob. Elle eut de ce patriarche six fils et une fille, savoir Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et Dina. Lia mourut dans la terre de Chanaan; et fut enterrée avec Abraham, Isaac et Sara. On ignore le temps de sa mort. (*Voyez JACOB.*)

LIBAIRE ou LIBIERE, vierge et martyre, sœur et compagne de saint Aloph, martyr, en Lorraine, souffrit la mort pour Jésus-Christ avec son frère, et fut enterrée à Gerand en Bas-signy. (*Voyez ALOPH.*)

Le revenu annuel du patriarcat est de sept à huit mille écus, qu'il tire tant des honoraires qu'il reçoit des fidèles, que des vignes et des mûriers qu'il fait cultiver; mais les tributs qu'il est obligé de payer aux Turcs, tant pour lui-même, que pour les pauvres de sa nation, sont si excessifs, qu'à peine lui reste-t-il de quoi mener une vie extrêmement frugale dans son monastère de Kanobin, avec une vingtaine de moines qui lui servent d'officiers, et deux ou trois évêques qu'il a toujours auprès de lui pour l'aider dans ses fonctions. Quant aux évêchés, le revenu en est fort modique; et quoique le peuple ait une extrême vénération pour les évêques, à cause de leur vie irréprochable et régulière, à peine ont-ils deux cents écus de revenu.

On compte environ cent cinquante curés et deux cents prêtres dispersés dans les villages des Maronites du mont Liban. Ils portent l'habit violet, et peuvent être mariés, suivant la discipline des autres églises orientales. Il y a plusieurs monastères de l'un et de l'autre sexe parmi les Maronites. Ceux qui les habitent, mènent une vie très-austère. Ils sont tous de l'Ordre de Saint-Antoine, abbé, on y exerce l'hospitalité. Les moines portent une coule et un habit de couleur noire. Le principal des monastères des hommes est celui de Kanobin dont on a déjà parlé. A un mille de Kanobin est le monastère des Saints-Serge

et Bacche, nommé *Dair-Bas-El-nahr*, où réside l'évêque maronite d'Eden, bourg situé dans un lieu délicieux du mont Liban, près du fleuve d'Adonis, et un peu plus loin au midi du lieu où sont les fameux cèdres. Le plus ancien de tous les monastères est celui de Quashaia dans le pays de Bacciarrai. On y voit encore ceux de Mar-Anton ou Saint-Antoine de Chasaia, ou Saint-Elisée, etc. Quant à ceux de filles, le monastère le plus considérable est celui de Saint-Jean de Hharasa, dans le pays de Kesroen. Les religieuses ne gardent pas la clôture.

La créance des Maronites est entièrement conforme à la foi orthodoxe. Le collège que les papes ont établi à Rome en faveur d'un certain nombre de boursiers de cette nation, ne contribue pas peu à les faire persévérer dans la profession de la même foi, et dans leur union et communion avec l'Eglise romaine. Ce collège, dirigé par les jésuites, a produit de grands hommes; et sans parler d'Abraham Echellensis, de Fauste Nairon, son neveu, etc., nous avons vu de nos jours le célèbre abbé Joseph-Louis Assemani qui y a été élevé, qui nous a donné plusieurs ouvrages savans, et qui était professeur à Rome en langue syriaque dans le collège de la Sapience.

Quant à la discipline, celle de l'église maronite approchait beaucoup de celle de l'église grecque; mais les missionnaires romains ont engagé le clergé ma-

ronite à se conformer à celle de l'église latine en ce qu'il y a de plus essentiel. On ne célèbre jamais qu'une messe par jour dans chaque église; et s'il y assiste des prêtres, ils se rangent des deux côtés du sanctuaire. Le célébrant avec les prêtres prononcent les paroles de la consécration, et communient sous les deux espèces, ainsi que le peuple. La liturgie est, comme on l'a déjà dit, en langue syriaque; mais après l'Évangile qu'on a récité en cette langue, on le répète en arabe pour le peuple. Les laïcs et les ecclésiastiques assistent à la récitation de l'office divin, même la nuit. Ils ne s'asseyaient jamais, mais ils s'appuyent sur des potences rangées le long de la nef. Les femmes sont dans des tribunes treillisées, comme dans tout l'Orient. Leurs églises sont petites, mais elles sont fort multipliées, parce qu'ils ont plus de dévotion à en bâtir des nouvelles qu'à réparer les anciennes. Les ecclésiastiques se servaient autrefois de leurs habits ordinaires dans la récitation de l'office et la célébration de la liturgie; mais l'on y a établi l'usage des chasubles et des chapes, et même des mitres et des crosses pour les évêques. Leur grand carême commence le dimanche de la quinquagésime, et dure pendant sept semaines; mais ils ne jeûnent pas les samedis et les jours de fête. Ils ont deux ou trois autres petits carêmes dans l'année, sans compter l'avent.

Les Maronites n'ont eu de patriarche de la nation que sur la fin du septième siècle. On croit qu'ils étaient soumis auparavant au patriarche d'Antioche. Le siège du patriarche maronite fut établi d'abord au monastère de Caphar-Hai, que Jean Maron, premier patriarche de la nation dont on ait connaissance, fit bâtir au pied du mont Liban, sous le nom de Saint-Marion, abbé. Mais ce même siège fut transféré ensuite au monastère de Canobin ou Kanobin vers le milieu du quinzième siècle. Voici la succession chronologique des patriarches maronites, telle que nous la trouvons dans l'*Oriens christianus*, t. 3.

Patriarches maronites.

1. Jean Maron, premier patriarche maronite qui nous soit connu, fut élevé à cette dignité vers la fin du septième siècle par les Maronites établis à Antioche et dans les pays voisins. Ce prélat se rendit célèbre par sa piété et par sa science, et par les grands biens qu'il fit à sa nation. Il mourut saintement dans son monastère de Caphar-Hai en 707. Les Maronites en font la fête le 9 février. (Assemani, t. 1, *Bibl. Or.* p. 496. Etienne d'Edène, in *Vindic. Maronit. lib.* 1, cap. 7 et seq.)

2. Cyrus, neveu du précédent, lui succéda en 707.

3. Gabriel du mont Liban, siégea après Cyrus, suivant Etienne d'Edène, dans son Catalogue des patriarches maronites.

4. Jean II, surnommé aussi Maïou, moine du monastère de Saint-Maron, abbé, élu après la mort de Gabriel, se démit en faveur de

5. Jean III.

6. Théophile.

7. Grégoire 1^{er}.

8. Etienne.

9. Marc.

10. Eusèbe.

11. Jean IV.

12. David 1^{er}.

13. Grégoire II.

14. Théophilacte.

15. Jésus ou Isa.

16. Domitius.

17. Isaac.

18. Jean V.

19. Simon 1^{er}.

20. Jérémie 1^{er}.

21. Jean VI.

22. Simon II.

23. Simon III.

On trouve les noms de ces prélats dans le Catalogue d'Etienne d'Edène, traduit de l'arabe en latin par Joseph Ascari, prêtre maronite, à Paris 1733.

24. Joseph, siégeait sous le pontificat de Paschal II, et mourut vers l'an 1119. Il réfuta Thomas Haranite, métropolitain de Kfartab, au diocèse d'Alep, qui s'efforçait d'entraîner les Maronites dans les erreurs des monothélites.

25. Pierre, en 1121.

26. Grégoire III, sous Innocent II, en 1130.

27. Jacques, qui se nommait aussi Pierre de Ramath, au diocèse de Botrys, en 1141.

28. Jean VII, de Lephed, au

terroir de Byblis, siégea depuis l'an 1151 jusqu'à l'an 1173.

29. N.... fut déposé par les Maronites, pour avoir embrassé le monothélisme, et fut remplacé par...

30. N.... que les partisans du précédent firent périr.

31. N.... élu paisiblement en 1182 par l'entremise d'Haymeric, patriarche d'Antioche. Du temps de ce prélat, une partie des Maronites, qui avait été infectée quelque temps auparavant des erreurs des monothélites, abjura ces erreurs, et revint à la foi catholique.

32. Luc, favorisa l'hérésie des monophysites sur la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième.

33. Jérémie, de Hamscis, dans le district de Byblis, nommé en 1209, se rendit à Rome sous le pontificat d'Innocent III.

34. Daniel, de Sciamat, dans le district de Byblis, élu en 1230, siégeait encore en 1236.

35. Jean VIII.

36. Simon IV siégeait en 1268. Il reçut la même année au mont Liban plusieurs chrétiens qui s'y retirèrent d'Antioche après la prise de cette ville par le soudan de Babylone.

37. Daniel, de Hadscis, en 1281.

38. Luc, de Bnehram, village situé au pied du mont Liban, vivait en 1283.

39. Gabriel, de Hagula, dans le district de Byblis, nommé vers l'an 1290; suivant Etienne d'Edène et Blaise Terzi, fut

brûlé tout vif en laine de la foi par les Sarrasins en 1296; mais suivant le dix-huitième code d'Echellensis, dont Assemani fait mention, t. 1, Bib, or. p. 577, Gabriel ne souffrit le martyre qu'en 1367. Il n'aurait donc pas siégé sitôt que le prétendent Etienne d'Edène et Blaise Terzi.

40. Simon v, siégeait en 1322, suivant Etienne d'Edène.

41. Jean ix, en 1357. C'est peut-être après celui-ci que siégea Gabriel de Hagula.

42. David, qu'on nommait aussi Jean, vivait en 1396 et 1404.

43. Jean x, Algigwus, siégea du temps que le pape Eugène iv présidait au concile de Florence. Les vexations des Mahométans obligèrent ce prélat de se retirer au monastère de Kanobin qui devint dès lors la résidence des patriarches maronites. Jean mourut dans ce monastère en 1445.

44. Jacques, succéda la même année, et mourut en 1468.

45. Pierre, élu en 1468, mort en 1492.

46. Simon vi, ou Siméon, siégea en 1492, et mourut en 1524, âgé d'environ cent vingt ans.

47. Moïse, de Barda, bourg de la province d'Accura, nommé en 1524, mourut en 1567.

48. Michel Risius, siégea depuis l'an 1567 jusqu'à l'an 1581.

49. Serge Risius, frère du précédent, lui succéda. Il tint un concile en 1596, auquel assista

Jérôme Gandin, de la compagnie de Jésus, que le pape Clément viii envoya pour examiner la créance des Maronites.

50. Joseph Risius, frère de Michel et de Serge, ou seulement neveu de Serge, suivant Dandin et Assemani. C'est le premier qui ait accepté la correction grégorienne du calendrier en 1606. Il mourut en 1608.

51. Jean xi, élu en 1609, après neuf mois de vacance, occasionnée par l'irruption des Turcs dans ces contrées. Il mourut en 1633.

52. Grégoire Amira, transféré de l'évêché d'Edène en 1633, mourut le 23 juillet 1644, suivant Assemani. Il faut cependant qu'il soit mort l'année précédente, s'il est vrai ce qu'on lit dans la vie de M. Galaup de Chasteuil, savoir, qu'Élie succéda à Grégoire dans l'évêché d'Edène six mois avant la mort du même Galaup, arrivée le 15 mai 1644.

53. Joseph d'Accura, évêque de Sidon, devint patriarche en 1644, et mourut en 1647.

54. Jean xii de Saffra, dans le district de Byblis, nommé en 1644, mourut en 1656.

55. Georges, de Besbhel, dans le terroir de Tripoli, mort à Kesroan en 1670. Il avait été élu patriarche en 1657.

56. Etienne d'Edène, célèbre écrivain sur les affaires des Maronites, élu en 1691, mourut en 1704.

57. Gabriel, de Blausa, bourg du mont Liban, transféré de

l'archevêché d'Alep en 1704, mourut l'année suivante.

58. Jacques Avodius, d'Hesron, siégea en 1705. Les évêques maronites le déposèrent quelque temps après, et nommèrent à sa place Joseph Benoit, à qui le pape Clément XI ne voulut jamais envoyer le *pallium*. Après la mort de ce Joseph, Jacques Avodius fut rétabli en cour de Rome. Il mourut en 1733, et eut pour successeur....

59. Joseph IV, nommé la même année 1733. (*Or. chr. t. 3.*)

LIBANOMANTIE ou **LIBANOMANCE**, sorte de divination qui se faisait par l'inspection de l'encens que l'on brûlait à l'honneur des faux dieux, *libanomantia*.

LIBANI, siège épiscopal dans la province et sous la métropole de Cyzique. Il faut qu'il ait été omis dans les notices, ou qu'il y porte un autre nom. Quoi qu'il en soit, il a eu plusieurs évêques latins.

1. Jacques, auquel succéda....

2. Jean I^{er}, de Cinq-Églises, Augustin, en 1392. (*Alph. august.*)

3. Jean II, de Dertheren, de l'Ordre des Frères Mineurs, après une longue vacance, nommé par Calliste II, en 1355, le 27 avril. (*Wading.*)

4. Jean III, en 1465. (*Idem.*)

5. Gutterius de Quinones, autrement de Léon, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Sixte IV, en 1477.

6. Alphonse de Saint-Cyprien, espagnol, du même Ordre,

nommé par Alexandre VI le 3 décembre 1492.

7. Antoine Gard, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par le même pape le 5 juillet 1502. (*Wading. Or. chr. tom. 3, pag. 943.*)

LIBATION, cérémonie qui se faisait dans les sacrifices des païens, où le prêtre épanchait du vin, du lait ou autre liqueur, en honneur de la divinité à laquelle il sacrifiait, après en avoir goûté lui-même. Les libations étaient aussi en usage parmi les Juifs, et commandées par la loi. (*Num. 15, 4, 5. Lévit. 23, 13.*) Il répandait du vin sur les victimes immolées au Seigneur, et la mesure de chaque libation était la quatrième partie du vin, c'est-à-dire, une pinte, un poisson, cinq pouces cubes et un peu plus. (Juste Lipse, Poliorc. l. 5, c. 10. Dom Calmet.)

LIBELLATIQUE, *libellaticus*. Dans la primitive église, on donna le nom de *libellatiques* aux chrétiens, qui par la crainte de perdre leurs biens, leurs charges, ou leur vie, prenaient des billets ou des certificats des magistrats païens qui leur servaient d'attestations, pour justifier qu'ils avaient obéi aux édits des empereurs, et empêcher qu'on ne les inquiétât davantage sur le fait de religion. Soit que ces *libellatiques* ne renouassent point au christianisme, comme le prétendent les centuriateurs, soit qu'ils y renouassent en secret devant les magis-

trats, ou par eux-mêmes en les allant trouver, ou par des personnes qu'ils leur envoyaient, comme le soutient Baronius, à l'an 205, n° 4, et à l'an 253, n° 6, il est certain que leur crime était toujours très-grand en l'un et l'autre de ces cas, et l'Église avait raison de ne les recevoir à la communion qu'après de longues épreuves, puisque leurs billets portaient qu'ils avaient sacrifié aux idoles, et qu'on devait par conséquent les traiter comme des idolâtres, quand même ils n'auraient point idolâtré. Le nom de *libellatiques* donné à ces lâches chrétiens, vient des billets qu'ils recevaient en latin. (*Libelli, libellus.*)

LIBELLE, écrit offensant, injurieux, diffamatoire, *libellus maledicus, famosus*. Les lois romaines mettaient les libelles diffamatoires au nombre des crimes capitaux, et punissaient de mort ceux qui en étaient les auteurs. (*Leg. si quis un. cod. de famos. libell. lib. 9, tit. 36.*) Dans la suite on se contenta de les punir du fouet. On met les chansons et les peintures infamantes au rang des libelles diffamatoires. (*Voy. l'ORDONNANCE DE MOULINS, art. 77, celle de Charles IX, en 1571, art. 10, celle de 1629, art. 179, et le Recueil des arrêts notables du parlement de Toulouse, par B. de la Roche-Flavin.*)

LIBELLE, billet que les martyrs donnaient autrefois aux chrétiens tombés dans la persé-

cution, par lequel ils priaient les évêques de leur remettre une partie de la pénitence due à leur crime. Ces billets avaient deux sortes d'effets, l'un à l'égard de ceux qui se portaient bien, et l'autre à l'égard des mourans. Par rapport à ceux qui étaient en santé, ils leur obtenaient la remise d'une partie de la pénitence canonique due à leur péché. A l'égard des mourans, ils leur obtenaient la réconciliation à l'heure de la mort, lors même qu'ils ne l'avaient pas demandée pendant leur vie; ce qui était une faveur particulière qu'on ne leur accordait qu'à la considération des martyrs dont ils représentaient les billets; car selon l'usage ordinaire de ces temps-là, les chrétiens tombés dans la persécution, qui attendaient la maladie mortelle pour demander la pénitence et la réconciliation, ne la recevaient pas, et on les laissait mourir privés de cette grâce, quelque instance qu'ils fissent pour l'obtenir, comme le prouve le père Morin, liv. 9, c. 24. (Van-Espen, jur. eccl. t. 1, p. 544 et 548.)

LIBELLES, billets que les lâches chrétiens obtenaient par faveur ou par argent des magistrats païens, pour se mettre à couvert de la persécution. (*Voy. LIBELLATIQUE.*)

LIBER, dans l'Écriture est le même que Bacchus, le dieu du vin. L'Écriture ne nomme jamais *Bacchus*, mais *Liber*, à cause sans doute de la liberté

qu'inspire le vin. Antiochus Épiphane contraignit les Juifs de célébrer les fêtes de *Liber* avec des couronnes de lierre, qui est l'arbre consacré à cette divinité (2 Mach. 6, 7.).

LIBÉRALITÉ, vertu morale qui porte à donner quand il faut et ce qu'il faut, ni trop ni trop peu, et qui tient par conséquent un juste milieu entre l'avarice, qui ne donne point assez, et la prodigalité, qui donne trop.

LIBERAT (saint), était abbé d'un monastère du territoire de Capse, dans la province de la Byzacène. Il fut pris pendant la persécution d'Hunéric, et amené à Carthage où on lui fit les plus magnifiques promesses, et ensuite les plus terribles menaces, pour lui persuader de changer de foi, et de se faire rebaptiser. Mais à tout cela le généreux martyr se contenta de répondre, qu'il ne croyait qu'un Christ, qu'une foi et qu'un baptême; et qu'il était absolument déterminé à ne point changer. Cette résolution déconcerta tous ses ennemis; on le renferma dans une étroite prison pour l'y faire mourir de faim; mais ce moyen ne réussissant pas assez tôt, le roi fit remplir un bateau de fagots, on l'attacha par les pieds et par les mains, et l'on y mit le feu, qui s'éteignit toutes les fois qu'on voulut le rallumer. Le martyr fut enfin assommé à coups d'avirons; avec lui souffrirent Boniface, diacre. Serf et Rustique, sous-diacres.

Rogat, Septime et Maxime, moines. Leurs corps furent jetés dans la mer qui les rejeta sur le bord dès le même jour. Ce qui restait du clergé catholique alla hardiment lever ces saints corps, et les porta accompagné d'une multitude innombrable de gens, dans le monastère de Bigue, qui était contigu à l'église de Sainte-Célerine, où ils furent déposés honorablement. Ces saints souffrirent l'an 483; et quoique leur martyre soit arrivé le second jour de juillet, selon les actes de leur passion, le jour de leur fête est marqué au 17 d'août dans les martyrologes d'Adon, d'Usuard et de Notker, et dans le romain; ce qui pourrait être la marque de quelque translation de leurs reliques. (Ruinart, p. 101, après Victor de Vit. de la pers. des Vand. Baillet, t. 2, 17 août.)

LIBERAT (saint), médecin de Carthage, fut envoyé en exil avec toute sa famille pendant la persécution de Hunéric, roi des Vandales. On ne sait s'il mourut avec sa femme de la main du bourreau, ou s'ils finirent leur course dans les incommodités de la prison et du bannissement. Pour leurs enfans, on croit qu'ils furent noyés par les ariens qui les plongèrent dans l'eau de leur faux baptême, avec un autre enfant de sept ans d'une dame chrétienne carthaginoise. Ils sont honorés dans l'Eglise comme des martyrs le 23 de mars. Dans la même persécution souffrirent Crescone,

prêtre de la ville de Mizente, que d'autres appellent Crescence, dont on trouva le corps déjà tout corrompu dans une caverne de la montagne de Zique où il s'était caché. (Saint Victor de Vite, Histoire de la persécution de l'église d'Afrique sous les Vandales. Baillet, t. 1, 23 mars.)

LIBERAT, diacre de l'église de Carthage, défenseur des trois chapitres, est auteur d'un mémoire historique des contestations nées des hérésies de Nestorius et d'Eutiche. Il commence à l'ordination de Nestorius et finit au cinquième concile, c'est-à-dire, en 553. Ce mémoire contient des particularités d'histoire très-utiles, que l'on ne trouve point ailleurs, et des extraits des actes authentiques pour justifier ce qu'il avance. Cet ouvrage a été donné par le père Garnier en 1675, et se trouve dans le cinquième tome des conciles. (Dupin, sixième siècle.)

LIBERE ou **LIBERUS**, pape, était Romain de naissance, et fils d'Auguste. Il s'engagea dans le clergé de Rome, et s'acquitta si bien du saint ministère, qu'il fut proposé comme le meilleur sujet qu'on pût choisir pour remplacer le pape saint Jule, et sacré malgré sa résistance le 24 mai 352. Les évêques ariens et demi-ariens n'eurent pas plutôt appris son élection, qu'ils lui écrivirent contre saint Athanase. Il assembla aussitôt un concile à Rome, députa vers l'empereur

Constance, Vincent évêque de Capoue, et ensuite Lucifer, évêque de Cagliari, pour le prier de faire tenir un concile. On en tint un à Arles dans les Gaules, et un autre à Milan. Saint Athanase fut condamné dans tous les deux, et Libère exilé à Bérée dans la Thrace en 354, pour n'avoir point voulu souscrire à sa condamnation. Ennuagé de son exil et fâché de voir l'usurpateur Félix sur le siège de Rome, il souscrivit enfin l'an 357, et à la condamnation d'Athanase, et à la première formule de foi dressée à Sirinich avec beaucoup d'artifice par les ariens. L'année suivante 358, il retourna à Rome, où il reconnut sa faute, et la répara par son zèle pour la foi orthodoxe. Il rejeta la confession de foi du concile de Rimini de l'an 359, écrivit à saint Athanase pour se réconcilier avec lui, et mourut le 24 septembre 366, après quatorze ans quatre mois de pontificat. Quoique ce pape soit tombé, en souscrivant à la condamnation de saint Athanase et à la formule de Sirinich, il s'est relevé avec tant de gloire, que les pères grecs et latins en ont parlé honorablement après sa mort, et que l'Eglise a toujours conservé de la vénération pour sa mémoire. On trouve même sa fête marquée au 23 de septembre dans les anciens martyrologes de saint Jérôme. L'Eglise grecque la célèbre aussi le 27 d'août. Libère écrivit plusieurs lettres : savoir, une à Osius, sur

la chute de Vincent de Capoue; une à l'empereur Constance; trois à Eusèbe de Verceil; une aux confesseurs exilés; une aux Orientaux, après qu'il eut souscrit à la condamnation de saint Athanase; une à Ursace, à Valens et à Germinius; une à Vincent de Capoue; une aux évêques d'Italie après le concile de Rimini; une qu'Eustache et les autres députés des évêques d'Orient présentèrent au synode de Tyane. Le style de ces lettres est simple, mais fort et clair. On attribue encore à Libère quelques autres lettres et trois décrets qui n'ont point d'autorité. (Saint Jérôme, *in Chron.* Hermant, Vie de saint Athanase. Dupin, Bibl. eccl. quatrième siècle. Baillet, t. 3, 23 septembre.)

LIBERIUS (le P.), de Jésus, carme déchaussé de Rome, a donné: *Controversiæ dogmaticæ adversus hæreses utriusque orbis occidentalis et orientalis, explicatæ alumnis S. Pancratii FF. Camelitarum discalceatorum de urbe, in tres tomos distributæ. Tomus primus de Ecclesiâ militante, et de prætenso primatu anglicano*, in-fol. 1710. (Journ. des Savans, 1720, p. 334 de la première édition et 303 de la seconde.)

LIBERTÉ ou **LIBRE ARBITRE**, *libertas, liberum arbitrium*. C'est une indifférence active de la volonté à vouloir ou à ne vouloir pas, un pouvoir électif; une faculté de se déterminer à une chose, ou à une autre, sans contrainte et sans nécessité. Il

faut donc distinguer, 1°. une liberté de contradiction, *contradictionis*; c'est la puissance de faire une chose, ou de l'omettre, d'agir, ou de ne point agir. 2°. Une liberté de contrariété, *contrarietatis*; c'est la puissance de faire une chose, ou sa contraire, d'aimer ou de haïr. 3°. Une liberté de disparité, *disparitatis*; c'est la faculté de faire une chose, ou une autre différente de la première, mais non contraire et opposée, comme d'étudier, ou de prier.

Les stoïciens, les astrologues, les manichéens, les luthériens, les calvinistes et beaucoup d'autres hérétiques ont erré touchant la liberté. Les stoïciens et les astrologues la détruisent en attribuant tout au destin et à la fatalité, c'est-à-dire, à une nécessité inévitable; les manichéens, en admettant deux âmes dans chaque homme: l'une bonne, qui l'entraîne nécessairement au bien; l'autre mauvaise, qui la pousse de même au mal; les luthériens et les calvinistes, en soutenant qu'on ne peut résister, ni à la grâce, ni à la concupiscence; les jansénistes, en la faisant consister dans la *spontanéité* ou la simple *exemption de contrainte et de violence*, et par conséquent en la faisant compa-
tir avec la nécessité.

L'homme est né libre. Dieu lui a donné en le créant le pouvoir de faire le bien et le mal, avec cette différence néanmoins, que pour faire le mal, il n'a besoin que de lui-même, en sui-

vant la concupiscence qui l'y entraîne, quoiqu'il y puisse toujours résister, et que pour faire le bien comme il faut et d'une manière méritoire du salut éternel, il a besoin de la grâce du Sauveur qui le lui fasse faire, quoique sans nécessité et sans contrainte, et en lui laissant toujours le pouvoir de la résistance. Tout cela est de foi, parce qu'il est également fondé sur l'Écriture, les conciles et les Pères, sans parler de la saine raison.

Dieu a créé l'homme dès le commencement, et il l'a laissé dans la main de son conseil. Il lui a donné ses commandemens et ses préceptes ; si vous voulez observer les commandemens ils vous conserveront ; il a mis devant vous l'eau et le feu, étendez votre main auquel des deux vous voudrez. (Eccl. 15, 14 et suiv.)

Le concile de Trente prononce anathème contre ceux qui disent que le libre arbitre est éteint depuis le péché d'Adam, et qu'il ne peut résister à la grâce. (*Sess. 6, can. 4 et 5.*) On peut voir le livre de la grâce et du libre arbitre de saint Augustin ; mais qu'est-ce à dire, besoin d'autorité ? si l'homme n'était pas libre et qu'il agit par un instinct inévitable et nécessaire, que deviendraient les menaces et les promesses, les conseils et les préceptes, les peines et les récompenses ?

L'homme est donc libre. Cette liberté consiste essentiellement dans l'indifférence de contradiction et l'exemption, non-seule-

ment de contrainte, mais aussi de nécessité. L'indifférence de contrariété, c'est-à-dire, la puissance de faire le bien et le mal, n'est pas de l'essence de la liberté ; elle appartient seulement à l'état de l'homme sur la terre. Mais comment accorder cette liberté de l'homme avec sa dépendance du Créateur, et le besoin qu'il a de son secours pour agir, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce ? Cette conciliation a toujours été et sera toujours un écueil pour l'esprit humain, parce que c'est un mystère impénétrable, dont Dieu s'est réservé la connaissance. On peut voir les différens essais de cet accord sous les lettres qui y ont rapport, comme *Jansénisme, Molinisme, Congruisme, Thomisme, Grâce, Mérite, Actes humains, Prémotion physique, etc.*

LIBERTÉ DE L'ÉVANGILE,
opposée à la servitude de la loi : elle consiste dans l'affranchissement du joug des cérémonies et des autres pratiques de la loi de Moïse.

LIBERTÉ DE LA JUSTICE,
opposée à la servitude du péché ; c'est la justification que Jésus-Christ nous a procurée par sa mort, que nous acquérons par le baptême, que nous conservons par la bonne vie, et que nous recouvrons par la pénitence.

LIBERTÉ DE CONSCIENCE,
droit de choisir telle religion qu'on veut pour en faire profession. Toutes les hérésies se

sont établies sur ce faux principe, que la liberté de conscience est du droit des gens; et l'on pourrait établir sur le même principe tout ce qu'on peut imaginer d'absurde et d'horrible en matière de religion.

LIBERTÉ, pouvoir de faire certaines choses avec la permission et sous l'autorité des lois. Un majeur a la liberté de se marier et de gouverner son bien.

LIBERTÉ, **PRIVILÈGES**, droits dont on est en possession.

LIBERTÉS DE L'ÉGLISE GALLICANE. Le pape Adrien 1^{er} envoya à Charlemagne le corps des canons, dont se servait alors l'Église romaine, recueilli et mis en ordre par Denis-le-Petit. Ce code contenait les quatre premiers conciles généraux, ceux d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée, d'Afrique et de Sardique. C'est sur cet ancien code de l'Église romaine, que sont fondées les principales maximes de nos libertés. (*Voyez SUR LES LIBERTÉS GALLICANES*, M. de Marca, Pithou, Dupui.)

Ces libertés ne sont donc que l'ancienne liberté de l'Église universelle, c'est-à-dire, l'ancien droit commun qui s'observait dans l'Église universelle selon les anciens canons et les règles primitives. Droit qui s'est conservé en France sur un plus grand nombre d'articles, et avec plus de soin que chez toutes les nations de l'Église latine. L'Église gallicane, dit M. l'abbé

Fleury, s'est mieux défendue que les autres du relâchement de la discipline introduit dans les derniers siècles. Ainsi, pour donner une idée claire des libertés de l'Église gallicane, il faut dire que ces libertés consistent dans le droit qu'ont les Français de suivre les anciens canons de l'Église universelle, et les usages particuliers du royaume. Ces libertés ne sont point des concessions des papes, ni des droits acquis contre le droit commun, ni des privilèges accordés contre le droit universel, mais plutôt des franchises naturelles, et la possession dans laquelle s'est maintenue l'Église de France, de conserver ses anciennes coutumes qui sont la plupart fondées sur les canons et sur la discipline des premiers siècles, et de ne point souffrir qu'on y donne atteinte, en introduisant une discipline à laquelle elle n'a point été soumise.

C'est une règle générale répétée plusieurs fois dans le droit canonique, que les coutumes anciennes des églises doivent être observées, et que le pape même n'y doit pas donner d'atteinte par de nouvelles constitutions, quand ces coutumes ne sont contraires, ni à l'équité naturelle, ni aux règles de la discipline ecclésiastique, qui ont été de tout temps observées dans l'Église. (*Aug. can. 15. Leo ix, et Nic. 1^{er}, cap. scit. Greg. ix, cap. cum tanto.*)

Les papes ont toujours cru

qu'on devait avoir des égards particuliers pour les anciennes coutumes de l'Église gallicane, illustre parmi toutes les autres par son zèle à conserver la foi et à maintenir la discipline ecclésiastique. C'est pourquoi ils ont cru aussi que ces coutumes devaient être observées, même quand elles seraient contraires aux usages des autres églises qui ont depuis adopté un grand nombre d'usages établis dans l'Église de France. (*Alex. III, 1 collect. decret. Greg. IX, cap. in Genesi.*) Et c'est d'après ces principes que les prélats du grand concile d'Afrique disaient qu'on n'avait point dérogé aux coutumes de l'Église gallicane. *Nulla Patrum definitione derogatum est Ecclesie gallicanæ.*

Les libertés de l'Église gallicane s'accordent très-bien avec la dignité et la prééminence du saint-siège; ce ne sont point deux choses contraires l'une à l'autre; elles sont toutes deux légitimes; et ce serait se tromper grossièrement, que de faire consister nos libertés dans une indépendance absolue du chef de toutes les églises, ou de ne les envisager que comme des grâces et des concessions particulières du saint-siège. Quoique le détail de ces libertés soit presqu'infini, elles dépendent toutes de deux maximes fondamentales qu'on appelle par cette raison les *fondemens* des libertés de l'Église gallicane.

La première de ces maximes

fondamentales, est que la puissance donnée par Jésus-Christ à saint Pierre et à l'Église, se borne au spirituel, et ne s'étend, ni directement, ni indirectement sur le temporel; que le pape et les autres supérieurs ecclésiastiques ne peuvent rien sur les droits temporels des rois, ni sur la juridiction séculière. La distinction des deux puissances et l'indépendance absolue des princes, quant à tous les droits temporels, est claire dans l'Écriture et dans la tradition. Ce n'est point ici le lieu de le prouver. Voyez le mot *Rois*. Nous dirons seulement que si le pape avait la souveraineté sur le temporel des rois, il serait une espèce de monarque universel, que tous les royaumes ne seraient plus qu'un seul royaume divisé entre plusieurs vassaux dépendans de ce premier monarque, et que tous les souverains perdraient leur autorité.

La seconde maxime fondamentale de nos libertés, est que la puissance du pape, comme chef de l'Église universelle par rapport au spirituel, n'est point absolue, indéfinie et illimitée; mais qu'elle est dirigée, réglée, restreinte par les canons reçus et par les coutumes observées dans le royaume, et qu'elle doit être exercée conformément à ces canons et à ces coutumes: en sorte que ce que le pape pourrait ordonner contre ces canons et ces coutumes, serait absolument nul: *contra statuta Patrum condere aliquid vel muta-*

re, nec hujus quidem sedis apostolicæ potest autoritas. Le pape Zozyrne, *can. 7, 25, q. 1.* Leo 1^{er}, *epist. 52.* Ainsi nos libertés ne sont donc, ni une rébellion, ni un libertinage, comme le prétendent ceux qui en ignorent les fondemens; elles ne sont autre chose que l'ordre primitif, et les anciennes règles de l'Église universelle. Il y a quatre moyens principaux dont on se sert, ou dont on s'est servi en France pour maintenir les libertés de l'Église. Le premier, les conférences avec le pape; le second, un examen exact des bulles, afin qu'on ne laisse rien publier contre les droits du roi, et contre ceux de l'Église gallicane; le troisième, l'appel au futur concile; le quatrième, l'appel comme d'abus aux parlemens, en cas d'entreprise sur la juridiction séculière et de contravention aux coutumes ecclésiastiques du royaume. (Libertés de l'Église gallicane, art. 75, 76, 77, 79. *Pragm. sanct. tit. de anna.*)

Les canons sur lesquels sont fondées les libertés de l'Église gallicane, ne sont point ceux qui sont compris dans le décret de Gratien, ni même dans les collections de Burchard, d'Yves de Chartres, ni dans les compilations de Grégoire ix et de ses successeurs; puisque ces recueils contiennent des décrets auxquels l'Église de France ne s'est point soumise, et que ces libertés sont beaucoup plus anciennes que ces recueils. Ce sont ces anciens ca-

nons qui, pendant les huit premiers siècles, firent loi dans toute l'Église. Ils comprenaient quelques épîtres décrétales des papes, les canons des premiers conciles généraux, et ceux de quelques conciles particuliers. Tel est le corps des canons que le pape Adrien 1^{er} envoya à Charlemagne, et dont se servait alors l'Église romaine, recueilli et mis en ordre par Denis-le-Petit. Ce code qu'on appelait le code de l'Église universelle, contenait les quatre premiers conciles généraux, ceux d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée, d'Afrique et de Sardique. C'est sur cet ancien code de l'Église romaine, que sont fondées les principales maximes de nos libertés. Ainsi le droit qui fut suivi pendant les huit premiers siècles jusqu'à Charlemagne, est ce qu'on appelle l'ancien droit ecclésiastique, et les canons contenus dans les deux anciennes collections, savoir la collection latine des canons qu'on appelait le code de l'Église universelle, et la collection de Denis-le-Petit, sont ce qu'on appelle les anciens canons.

La plupart des usages de France, qui constituaient les libertés de l'Église gallicane, sont donc fondés sur les anciens canons, mais non tous les usages; car il y a eu un grand nombre de coutumes admises parmi nous dans des temps postérieurs, qui étaient contraires à ces anciennes règles. Telles étaient les résignations en faveur, les colla-

tions des bénéfices par prévention, etc. L'effet de nos libertés par rapport à tous ces points, est qu'on ne puisse ajouter de nouvelles servitudes à celles qu'une possession immémoriale a introduites parmi nous ; et que le pape n'use de ces droits par rapport aux Français, que de la manière dont il en a usé depuis très-long-temps. Nous conservons en effet notre liberté primitive et naturelle, partout où une possession immémoriale ne nous en a pas dépouillés.

Il y avait certains usages dans le royaume qui ne tiraient leur origine que d'une grâce spéciale du pape, comme l'indult accordé aux officiers du parlement de Paris ; mais quand le pape avait accordé une fois des grâces de cette nature, qu'elles avaient été acceptées du consentement du roi, et que l'Eglise gallicane s'y était soumise, le pape ne pouvait plus les révoquer seul, parce qu'elles faisaient alors partie des lois et des coutumes du royaume. Il en était de même des règles de la chancellerie, qui avaient été adoptées dans notre jurisprudence.

Le savant Pierre Pithou dans son Traité des libertés de l'Eglise gallicane, en compte jusqu'à quatre - vingt - trois articles. M. d'Héricourt dans son Traité des lois ecclésiastiques, réduit nos libertés effectives aux articles suivans, telles qu'elles existaient dans leur intégrité.

1°. A nous être affranchis du tribunal de l'inquisition.

2°. Nous ne reconnaissons point que le pape ait le pouvoir de conférer les ordres à toutes sortes de personnes ; et les clercs ordonnés à Rome sans démission de leurs évêques, ne sont reçus en France à aucune fonction.

3°. Nous ne recevons les nouvelles bulles qu'après qu'elles ont été examinées et revêtues de lettres-patentes enregistrées au parlement. Il faut en excepter néanmoins les brefs de pénitencerie, de provisions, de bénéfices et autres expéditions ordinaires. Quant aux brefs concernant les affaires particulières, ils sont susceptibles de l'appel comme d'abus.

4°. Nous ne prenons des bulles et ne payons les annates, que pour les bénéfices consistoriaux. Pour les autres, il suffit d'une simple signature, dont les frais sont beaucoup moindres.

5°. Nous ne souffrons point qu'on augmente les taxes des bénéfices, ni des expéditions de la cour de Rome.

6°. Nous ne recevons pas toutes les pensions, mais seulement suivant les usages du royaume.

LIBERTINS. Il est parlé, dans le sixième chapitre des actes des Apôtres, d'une synagogue de Jérusalem, qui portait le nom de *Libertins* ou *Affranchis* : *Synagoga quæ appellatur Libertinorum.* Voyez **SYNAGOGUE.**

LIBERTINS, hérétiques qui s'élevèrent vers l'an 1525 en Hollande et dans le Brabant, et s'y firent beaucoup de sectateurs.

Ils eurent pour chefs un tailleur d'habits nommé *Quentin*, Picard de nation, et un nommé *Chopin*; ils disaient entre autres choses, qu'il n'y avait qu'un seul esprit dans le monde qui était celui de Dieu; que tout ce que la foi enseignait des anges bons et mauvais et de l'immortalité de l'âme, n'était que des fables; que Dieu faisait tout le bien et le mal que les hommes semblaient faire, et qu'ainsi il ne fallait, ni les blâmer, ni les punir, ni les corriger, puisque toutes leurs actions étaient l'ouvrage de Dieu seul. Ils prêchaient qu'on devait vivre sans scrupule, que c'était le moyen de rappeler le premier état d'innocence, et de faire de ce séjour de misères un vrai paradis terrestre. Ils n'en reconnaissaient pas même d'autre, regardant ce que la foi nous enseigne du paradis et de l'enfer, comme une invention humaine pour porter les hommes à la vertu et les éloigner du mal, tandis qu'ils sont sur la terre. Jésus-Christ même, selon ces blasphémateurs, n'était rien qu'un je ne sais quoi, composé de l'esprit de Dieu et de l'opinion des hommes. Ce furent ces sentimens horribles qui firent donner à ces hérétiques le nom de *Libertins*. (Spanheim, Abrégé des religions. Stoup, Religion des Hollandais. Jovet, t. 1, p. 91. Hermant, Hist. des hérés., t. 2, p. 218.)

LIBESSE ou **LOUBACE**, *Leubatus* ou *Leobatus* (saint), abbé en Touraine, était disciple de

saint Ours, qui, après avoir bâti un monastère dans un lieu appelé Senapaire, aujourd'hui Sènevières, qui est une paroisse entre les rivières de l'Indre et de l'Indrois près de la forêt de Loches, et l'avoir gouverné quelque temps, en laissa l'administration à Loubace que le vulgaire appelle en Touraine saint Libesse, avec une règle qu'il lui donna pour bien conduire sa communauté. C'est ainsi que notre saint fut le premier abbé de Sènevières dont l'abbaye a été changée en église paroissiale. Il y vécut plusieurs années dans une grande sainteté, et y fut enterré après sa mort. Sa fête est marquée au 18 juillet par l'auteur du martyrologe de France, et au 28 par Surius, par le père Labbe, par les auteurs du martyrologe d'Espagne, et par M. de Marolles, abbé de Villeloin. Le martyrologe romain n'en fait point mention. (Saint Grégoire, Recueil de la vie des Pères. Baillet, t. 2, 28 juillet.)

LIBOIRE, *Liborius* (saint), quatrième évêque du Mans, était né dans les Gaules d'une famille distinguée parmi celles du pays. Il parut dès l'enfance avoir le cœur tout formé à la vertu. On ne lui trouvait rien de puérile à cet âge. Il était humble et modeste, d'une humeur douce et paisible, retenu en toutes choses par la crainte de Dieu. Il s'appliqua à la lecture des divines Écritures, en digéra toutes les maximes dans son cœur, et les pratiqua long-temps avant

de les enseigner aux autres. Il renonça à toutes les prétentions qu'il avait dans le monde, prit le Seigneur même pour la part de son héritage, et se consacra à son service dans la cléricature. Le peuple du Mans fut tellement édifié de l'intégrité de ses mœurs, de sa sobriété, de sa modération et de sa charité, que le siège épiscopal étant venu à vaquer par la mort de saint Pacey, il ne voulut point avoir d'autre pasteur que saint Liboire. S'il parut du changement en lui, ce ne fut que dans l'augmentation de ses austérités, de ses oraisons, et dans l'éclat de ses autres vertus. Il s'occupait principalement à la prédication qu'il regardait comme la première et la plus indispensable des obligations d'un évêque, mais en même temps il châtiât son corps et le réduisait en servitude, craignant, comme saint Paul, qu'après avoir prêché aux autres il ne devint lui-même un réprouvé. Il retira une infinité de personnes du vice et de l'erreur; et en travaillant ainsi à rétablir la pureté des mœurs et de la foi, il s'étudia encore à augmenter le culte divin parmi ses peuples. Il fit bâtir jusqu'à dix-sept églises, et beaucoup d'autres oratoires ou chapelles séparées de son diocèse. Il les meubla d'ornemens, de vases sacrés, et de tout ce qui était nécessaire pour pouvoir y dire la messe tous les jours, et y entretenir un luminaire allumé jour et nuit. On lui donne

ordinairement cinquante-neuf ans d'épiscopat. Les auteurs de sa vie prétendent qu'il vivait en même temps que le célèbre saint Martin de Tours. Ils ajoutent que ce saint prélat le vint assister comme son frère et son suffragant, dans la maladie dont il mourut le 31 juillet, et l'enterra après sa mort dans une église bâtie hors de la ville par saint Julien, et dédiée sous le nom des apôtres. Cette opinion reçue, il faut mettre sa mort dans le quatrième siècle entre les années 371 et 397. D'autres prétendent qu'il ne vécut que dans le siècle suivant. Le corps de saint Liboire demeura au Mans dans le lieu de sa sépulture, jusqu'au temps de l'empereur Louis-le-Débonnaire, sous lequel il fut transporté, au moins pour la plus grande partie, dans la ville de Paderborn en Westphalie le 28 mai de l'an 836, jour auquel on faisait la fête de la Pentecôte. (Surius. Mabillon, troisième tome des *Analectes*. Baillet, tom. 2, 23 juillet.)

LIBRAIRE, marchand qui imprime ou qui vend des livres, *typographus*, *bibliopola*, *librarius*. Un libraire ne peut vendre un livre au-dessus de son juste prix, à cause de l'utilité qui en revient à l'acheteur, ou de l'envie qu'il a de l'avoir. (Pontas, au mot *VENTE*, cas 16.) Il ne peut non plus vendre, ni imprimer des livres défendus. *Voyez* LIVRES DÉFENDUS. Lorsqu'il contrefait quelqu'impression et qu'il vend les livres qu'il imprime

sans privilège, il est obligé de réparer tout le dommage qu'il a causé aux libraires dont il a contrefait les impressions. (Conférences de Paris, sur l'usure, t. 4, p. 80.)

LIBRES, espèce d'anabaptistes du seizième siècle, qui ne reconnaissaient aucune puissance, ni ecclésiastique ni séculière. Les femmes étaient communes parmi eux, et ils leur défendaient d'obéir à leurs maris, lorsqu'ils étaient d'une autre secte. Ils appelaient les mariages incestueux des mariages spirituels, et prenaient le nom d'hommes divinisés, parce qu'ils croyaient que le baptême les rendait impeccables, et qu'ils enseignaient qu'il n'y avait que la chair qui pèche. (Pratéole, au mot LIBÉRI. Jovet, tom. 1, p. 470.)

LIBYAS ou **LIVIAS**, ville épiscopale de la première Palestine au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée. On l'appelait autrefois *Batarampta* et *Bethara*. C'est une ville de la tribu de Gad, qu'Hérode nomma *Livias*, d'un nom de sa seconde femme Livie. Elle est au midi de Jérusalem. Joseph l'appelle *Livias*. Elle a eu pour évêques :

1. Létôius, au concile d'Éphèse en 431.
2. Pancrace, au brigandage d'Éphèse en 449, dont il souscrivit les décisions. Il se rétracta au concile de Chalcédoine en 451.
3. Zacharie, souscrivit en 536 à la sentence portée contre An-

thyme, dans le concile des trois Palestines. (*Or. chr. tom. 3, p. 656.*)

LIBYE, grande partie de l'Afrique, qui n'en est cependant guère que la moitié, et qui s'étend au septentrion et au couchant, entre la mer Méditerranée au nord, l'Océan atlantique au couchant, la mer d'Ethiopie au midi, et l'Ethiopie à l'Orient. On appelait autrefois de ce nom toute l'Afrique. On divise la Libye en extérieure, qui s'étend le plus vers le septentrion, et intérieure, qui est au midi. Celle-ci est où l'on voit maintenant la Nigritie, la Guinée et le désert ou *Zaara*; l'extérieure est la Libye propre qui est entre l'Égypte au levant, la mer Méditerranée au nord, la grande Syrte et le pays de Tripoli au couchant, et l'Ethiopie et les Garamantes au midi, c'est-à-dire, que la Libye prise strictement est entre l'Égypte au levant, la Marmarique au couchant, la Nubie au midi et la mer d'Afrique au septentrion où est la partie orientale du royaume de Barca. La Libye Marmarique, entre la Libye extérieure au levant, la Cyrénaïque au couchant, la Méditerranée au nord, les Garamantes au midi. La Libye Cyrénaïque est terminée par la mer Méditerranée au nord, par la Marmarique au levant, par le pays de Tripoli au Couchant, et par les Garamantes au Midi. On appelait aussi cette partie de la Libye, Pentapole, à cause de ses cinq villes principales qui sont

Berenice, Arsinoé, Ptolémaïde, Apollonie et Cyrène. Ces deux Libyes, la Marmarique, la Cyrénaïque ou Pentapole, reconnaissaient, pour le spirituel, le patriarche d'Alexandrie.

Les sièges de la Marmarique étaient Dardanis, Parætonium, Antipyrgum, Antiphrazygris, Zagylis, Augyla, Marmarique, etc.

Ceux de la Pentapole, sont Sozyse, Ptolémaïde, Cyrène, Teuchyra, Berenice, Barce, Eritrum, Hydrax, Palebisca, Boreum, Olbia et Dystis. Quelques auteurs y joignent Adriane, Lemande ou Lemmade, Ticelia et Aptuckifanum ou Langifarie. Toute la Libye dépend aujourd'hui du patriarche melchite d'Alexandrie.

LICAR ou LIZIER ou LEZER ou LICER ou LEGER, *Glycerius* et *Licerius consuaranensis* (saint), second évêque de Conserans, vint au monde dans le cinquième siècle. Il était Espagnol de naissance, et peut-être de la ville de Lérida. Le désir d'acquiescer à servir Dieu, lui fit passer les Pyrénées pour venir se mettre sous la conduite du bienheureux Fauste, évêque de Tarbe. Après la mort de ce prélat, il alla à Rhodès, ville de la première Aquitaine, auprès de saint Quintien qui en était évêque. Ce saint prélat connaissant son mérite, l'éleva à l'ordre sacré de la prêtrise. La réputation de sa vertu le fit demander pour être évêque de la ville de Conserans. Il succéda à un saint hom-

me nommé Valère, fondateur de cet évêché. Il gouverna cette église avec beaucoup de vigilance, de zèle et de charité pendant l'espace de quarante-quatre ans. Il assista au célèbre concile d'Agde dans la Gaule narbonnaise, assemblé par la permission d'Alaric, roi des Wisigoths, au mois de septembre de l'an 506. Il mourut vers l'an 540. Sa fête se célèbre en France le 7 d'août, que l'on regarde comme le jour de sa mort. (Le père le Cointe. Baillet, tom. 2, 7 août.)

LICENCE, en Sorbonne, est un temps de deux années que les bacheliers passent à assister aux actes, et à y disputer pour se mettre en état d'être reçus docteurs. La licence s'ouvre de deux ans en deux ans.

LICENCIÉ, celui qui a obtenu le degré de la licence, *licentiatus*. Pour obtenir le degré de docteur, ou de licencié en droit canon, en droit civil, ou en médecine, il faut avoir étudié sept ans; et pour le degré de licencié ou de docteur, en Théologie, dix ans.

LICHET ou LUCHET (Français), natif de Bresce, ville d'Italie, et religieux de Saint-François, fut élu général de son Ordre à Lyon le 10 juillet 1518. On a de lui : 1°. *Commentaria in primum, secundum et tertium scriptum oxoniense Joannis Scoti*, à Bresce 1517, in-folio, à Paris 1520, et à Venise 1589. 2°. *Theoremata disputata contra Augustinum Suesanum*. 3°. *In metaphysicam subit. doct.* 4°.

In quantum librum sententiarum ad mentem ipsius. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 397.)

LICHTERVELDE, situé dans la Flandre, près de Bruges, est un ancien village et baronnie, d'où l'illustre maison de Lichtervelde a tiré son nom.

Guillaume de Lichtervelde, chevalier, seigneur de Coolskamp et d'Arsebroucq, fils de Wauthier et de Jeanne d'Arsebroucq, dame et héritière dudit lieu, fut grand-veneur de Flandre. Il signa en cette qualité l'an 1198 la charte du comte Baudoin de Flandre, touchant la dotation de l'abbaye de la Byloke à Gand; et l'an 1202, il accompagna ledit comte à la quatrième croisade. Il épousa Mehault de Brimberghe, fille de Bérard, seigneur dudit lieu, et de Ninove. Entre ses descendants, on trouve Victor de Lichtervelde, seigneur de Staden et de Roosbeke, fils de Louis, qui fut l'an 1376 grand-bailli de la ville et pays de Termonde en Flandre, et d'Anastasie de Morslède, vicomtesse d'Ypre, fait chevalier de l'Ordre de Cosses Genestes par Charles VI, roi de France, par lettres du 17 décembre de l'an 1398, allié avec Catherine de Loo, dame de Voormeseele, fille de Jean, et de Marie de Dixmude; et en secondes noces, le 17 de novembre 1399, il épousa Christine, belle-fille de Jacques, et de Marie de Blonde.

Item, Jacques de Lichter-

velde, seigneur de Coolskamp et d'Arsebroucq, fils de Jean, et de Marguerite de Guistelle, conseiller et chambellan de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui fut l'an 1392 grand-bailli de la ville et châtellenie de Courtray; l'an 1394, châtelain et gouverneur d'Anvers; l'an 1396, il fut souverain bailli de Flandre; et l'an 1402, il fut commis par le roi de France, Charles VI, par lettre du 28 avril de la même année, tuteur du prince Philippe de Bourgogne, lors âgé de neuf ans, fils du duc Philippe de Bourgogne, comte de Flandre, dont il fut ambassadeur et plénipotentiaire vers le roi d'Angleterre, pour promettre et jurer les alliances entre ledit roi et le comte de Flandre, mort en 1431. Il avait épousé Marie de Vos, fille de Baudoin, seigneur de Pollacre, et d'Isabeau de Masmines, dame d'Axelles et de Laerne.

Enfin la maison de Lichtervelde subsistait encore de nos jours, depuis son origine, dans la personne de Charles-François-Joseph, comte Lichtervelde, baron de la terre de Lichtervelde et d'Herselles, seigneur d'Eecke sur l'Escaut, etc., en l'an 1755 chambellan de L. M. I. et R. etc. Ses deux frères, étaient Charles-Joseph, comte de Lichtervelde, seigneur de Laeten, et de Ludick, etc., qui obtint de l'impératrice-reine, par lettres du 21 octobre 1751, avec le titre de comte, la couronne de marquis; et Albert-Louis de

Lichtervelde, chanoine gradué noble de la cathédrale de Gand, et sa sœur Marie-Anne Collette, comtesse de Lichtervelde, dame de l'Ordre de la Croix étoilée, 1733, alliée avec Michel Wenceslas, comte d'Althann, chambellan et colonel de l'empereur Charles VI, fils aîné de Michel-Ferdinand, général-feld-maréchal des armées dudit empereur, et gouverneur de Brig en Silésie, et de Marie Éléonore-Ève, comtesse de Lazanski.

LICHTFIELD, *Lichfeldia*, ville épiscopale d'Angleterre, sous la métropole de Cantorbéry, et la seconde du comté de Stafford, est située dans un marais qui la sépare en deux. Sa cathédrale est dédiée à la Vierge et à saint Ceadde, l'un de ses évêques, dont la résidence est à Coventri ou Conventri depuis la fin du onzième siècle.

Evêques de Lichtfield et de Coventri.

1. Duima ou Diuma, sacré au commencement de l'an 656, mourut en 658. Il était d'Écosse, et évêque non-seulement de Lichtfield, mais aussi de Lindisfarne et des provinces voisines.

2. Cellach ou Ceollach, Écosais de même que son prédécesseur, renonça à son évêché pour s'en retourner en Écosse sa patrie, en 659.

3. Trumbère, Anglais et parent du roi Oswin, mourut en 662.

4. Jarumann, Anglais. Il ra-

mena à la foi chrétienne les Saxons orientaux, et mourut en 667.

5. Ceadde (saint), Anglais, siégea depuis l'an 667 jusqu'à l'an 670. (*Voyez SAINT CEADDE.*)

6. Winfrid, Anglais et diacre de Saint-Ceadde, lui succéda l'an 672. Il fut déposé par Théodore, archevêque de Cantorbéry, l'an 673.

7. Saxulfe ou Sexulfe, siégea jusqu'en 691.

8. Hedda ou Headda, mort en 721, après avoir transféré les reliques de saint Ceadde dans sa cathédrale.

9. Aldwin ou Eadwine et Wor, mourut en 729 ou 730.

10. Wicta, mort en 752.

11. Hemele ou Hemel et Cemel, mort en 765.

12. Cuthfrith ou Cuthred, mort vers l'an 768.

13. Berthun ou Humbert, siégea quatre ans.

14. Higbert, siégea cinq ans.

15. Adulfe, mort en 800, ou selon d'autres, en 812.

16. Herewin, mort en 812, ou selon d'autres, en 817.

17. Athelwald ou Herkenwald, établit des chanoines dans sa cathédrale, et mourut en 847.

18. Hunbert ou Humbert, mort en 866 ou 867.

19. Kynebert ou Cinebert et Kynefyrth, mort en 890.

20. Tunfrith ou Bumfrith et Tumbrith, mort en 920.

21. Aelle ou Alwin, mort en 944.

22. Elgar ou Alfgard, mort en 960.

23. Kynsi, mort en 974.
24. Winsi, mort en 992.
25. Aelfeg ou Elfeth et Elfeth, mort en 1007.
26. Godwin, mort en 1020.
27. Leofgar ou Lefgar et Leovegar, mort en 1026.
28. Brithmar, mort en 1038.
29. Wulsi ou Ulfi, mort en 1053 ou la suivante. Du temps de cet évêque, le comte d'Hereford mit des moines dans le monastère de Coventri, à la place des religieuses qui y étaient auparavant, et leur donna pour abbé Leofwin, qui succéda à Ulfi sur le siège épiscopal de Lichtfield.
30. Leofwin, mort en 1066.
31. Pierre, mort en 1085 ou 1086.
32. Robert de Lymery, mort en 1116 ou 1117.
33. Robert Pecthe ou Peche, en latin *Peccatum*, fut sacré l'an 1117, et mourut en 1127.
34. Roger de Clintoun ou Clinton, fut sacré l'an 1128. Il augmenta le nombre des prébendés de sa cathédrale, et s'étant croisé pour la Terre-Sainte, il mourut à Antioche l'an 1148.
35. Gaultier Durdent, sacré en 1149, mort en 1161.
36. Richard Pecthe ou Peche, mort en 1181 ou 1182.
37. Gérard Puella ou la Pucelle, mort en 1184.
38. Hugues de Nonant, qui avait été clerc de Saint-Thomas de Cantorbéry, aussi bien que son prédécesseur, fut élu en 1185, sacré en 1188, et mourut en Normandie le 27 avril 1198.

Cet évêque chassa les moines du monastère de Coventri, et mit des chanoines à leur place.

39. Geoffroi de Muschamp, mort en 1208 le 6 octobre.

40. Guillaume de Cornhull, succéda à Geoffroi. L'élection que les moines avaient faite de Josbert leur prieur, et celle que les chanoines avaient faite aussi de Gaultier de Gray, ayant été cassées par le légat Pandulphe, les suffrages se réunirent en faveur de Cornhull, qui mourut en 1223.

41. Alexandre de Starenby, que Baleus appelle aussi de Wendoch, fut sacré à Rome par le pape Honorius III le jour même de Pâques de l'an 1224, et mourut le 26 décembre 1238. On lui attribue plusieurs écrits.

42. Hugues de Patishull, mort en 1241.

43. Roger de Weschan, se démit en 1256, à cause de la faiblesse de sa santé.

44. Roger de Meyland, mort en 1295.

45. Gaultier de Langctoun ou Langton, mort en 1321.

46. Roger de Norburg ou Norbrige, chancelier de l'université de Cambridge, fut nommé évêque de Lichtfield par le pape Jean XXII le 20 juin 1322. Il érigea un tombeau superbe à Gaultier de Langton, son prédécesseur, pour les grands biens qu'il avait faits à son église, et mourut en 1359.

47. Robert Stratton, docteur en l'un et l'autre droit, et au-

diteur de Rote, succéda à Roger de Norbrige l'an 1370 le 22 avril, et mourut le 28 mars 1385.

48. Gaultier Skirlaw, docteur en l'un et l'autre droit, sacré en 1385, mort en 1406 à Durham, où il avait été transféré de Both.

49. Richard Scrope, professeur en l'un et l'autre droit, et chancelier de l'université de Cambridge, fut sacré le 17 août 1386, et transféré à Yorck en 1398.

50. Jean Burghill, dominicain, confesseur du roi Richard II, fut transféré de Landaf à Lichtfield, vers le milieu de l'an 1398; et mourut au mois de mai de l'an 1441.

51. Jean Catricke ou Keterich, fut transféré de l'église de Saint-Davis à celle d'Oxford le 20 novembre 1419.

52. Guillaume Heyworth, abbé du monastère de Saint-Alban, fut sacré évêque de Lichtfield le 28 novembre 1420, et mourut le 10 avril 1446. Il avait assisté au concile de Bâle.

53. Guillaume Bothe, chanoine de Londres, fut nommé à l'évêché de Lichtfield par le pape Nicolas V, le 26 avril 1447, et transféré à Yorck le 21 juillet 1452.

54. Nicolas Cloose, professeur en Théologie, transféré de Carlisle à Lichtfield en 1452, mort la même année.

55. Reginald Bolars ou Butler, transféré d'Herford à Lichtfield le 7 février 1453, siégea six ans.

56. Jean Halse, sacré le 11 novembre 1459, mourut le 10 décembre 1490.

57. Guillaume Smith, doyen de la chapelle royale de Saint-Étienne dans le palais de Westminster, ayant été élu pour évêque de Lichtfield, fut confirmé par le pape Alexandre VI, le 1^{er} octobre 1492, et transféré à Lincoln en 1495.

58. Jean Arundell, sacré le 6 novembre 1496, fut transféré à Oxford en 1502.

59. Geoffroi Blithe, chanoine et doyen d'Yorck, sacré en 1503, siégea trente-deux ans.

60. Roland Lee, sacré le 19 avril 1534, mourut le 24 janvier de la dixième année de son épiscopat.

61. Richard Sampson, mort le 25 septembre 1554.

62. Raoul Bone, professeur en Théologie dans le collège de Saint-Jean de l'université de Cambridge, fut sacré en 1554, et mourut en 1559, après avoir été dépouillé de son évêché pour n'avoir point voulu prêter serment de fidélité à la reine Elizabeth. Il était fort habile dans la langue hébraïque qu'il avait enseignée quelque temps à Paris. (*Anglia sacr.*, t. 1.)

Il y eut un concile à Lichtfield l'an 785, pour faire un archevêque. (*Anglic.* 1.)

LICINIANO (François-Denis de), jurisconsulte de Lucques, est auteur d'un Recueil de décisions choisies sur les matières criminelles, in-folio. (Journal des Savans, 1714, p. 336 de la

première édition et 293 de la seconde.)

LICINIEN, évêque de Carthage en Espagne dans le sixième siècle, a composé plusieurs lettres, une entre autres sur le baptême. (Dupin, Bibliothèque sixième siècle.)

LICINIUS DE SAINTE-SCHOLASTIQUE, religieux carme, nommé dans le siècle Pierre Virdou, natif de Saumur, fit profession dans l'Ordre des carmes de l'étroite observance à Rennes en Bretagne, le 10 mars 1619, et mourut à Paris dans le couvent des carmes Billettes, où il était prieur, le 15 février 1674. Il avait été prieur en plusieurs autres maisons, provincial de la province de Touraine; et c'est lui qui a introduit la réforme dans la province de Narbonne. Voici ses ouvrages : 1°. *Justitia christiana singulis hominum generibus, jus seu officium exponens ex purissimis scripturarum fontibus ad litteram : additis ad marginem Patrum sententiis, textum, ubi opus est, exponentibus*; à Lyon, 1665, 1 volume in-4°. 2°. *Opusculum de scientiis religiose acquirendis tam divinis quam humanis*; Paris, 1664. 3°. *Theoduli cum Teopisto congressiones duæ, quarum prima de controversiis, quibus in præsentiarum facultas theologica Parisiensis occupatur, altera de purgatorio*; tenues à Paris en 1665, et imprimées à Nantes en 1667, in-4°. 4°. *Fasciculus myrrhæ collectus ex pænosis domi-*

nicæ incarnationis, vitæ et mortis circumstantiis ad jugem illarum præsentiam inserendam per quotidianam meditationem. 5°. Les fleurs de la vie de Jésus-Christ tirées du livre de la vie de Jésus-Christ par Ludolphe de Saxe. 6°. Peinture des perfectiones divines et humaines, etc. 7°. Le chrétien catholique et mystique, etc. 8°. Jésus-Christ le grand livre de la sagesse, de la mort et de la vie chrétienne, comprenant en trente-une méditations la voie et le chemin assuré pour arriver à la parfaite sainteté et union avec Dieu; Paris, 1636, in-6°. 9°. Le livre de la mort heureuse du chrétien, qui contient en cinq maximes les vraies dispositions pour bien mourir; Paris, 1643, in-12. 10°. Jésus-Christ vrai miroir de perfection; Nantes, 1667. 11°. Abrégé de la Vie de sainte Marie-Magdeleine de Pazzis; Paris, 1669, 12°. La Vie du vénérable père Philippe Thibault, père et principal auteur de la réforme des carmes de l'observance de Rennes, en la province de Touraine; Paris, 1673. 13°. Cinq octaves de sermons, imprimées à Nantes en 1699. 14°. Plusieurs oraisons funèbres, etc., (Biblioth. carmelit., t. 11, col. 253.)

LICITATION, *licitatio*. La licitation est une action que l'on poursuit contre des co-propriétaires d'un héritage possédé par indivis, afin que la propriété en appartienne à un seul, en remboursant les autres; ou afin que

chacun obtienne la part qui lui appartient en son juste prix et valeur, suivant qu'il sera estimé ou enchéri en justice. La licitation peut se faire à l'amiable sur des estimations faites par experts convenus, ou à la rigueur en justice par des enchères, et une adjudication dans les formes. L'adjudication qui se fait en conséquence de la licitation, transfère en la personne de l'adjudicataire tout droit de propriété. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot *Licitation*.)

LICORNE, en latin *unicornis*, en hébr. *reem*, en grec *monoceros* ou *rhinoceros*, animal fort connu dans les auteurs sacrés, et chez les profanes. (Num. 23, 22.) La licorne est beaucoup plus petite que l'éléphant, mais d'une force extraordinaire. (Job. 39, 9.) Elle n'a qu'une corne sur le nez qui est blanche, selon le père Lobo, ou noire, selon Paul Lucas. Les curieux montrent dans leurs cabinets plusieurs cornes de licornes qui ne sont, ni égales en grandeur, ni uniformes pour la couleur, la grosseur et la figure. Au reste Dalechamp a remarqué jusqu'à sept espèces d'animaux qui n'ont qu'une corne, les uns sur le nez, les autres sur le front, les autres sur la tête. Les interprètes ne conviennent pas que l'hébreu *reem*, signifie, ni la licorne, ni le rhinocéros, ni le monocéros. Les uns croient que c'est l'*urus*, sorte de bœuf sauvage. D'autres entendent le

dain ou le chevreuil, ou l'oryx qui est une sorte de chevreuil d'Arabie, fort gras, d'un poil blanc, et qui a de fort grandes cornes. (D. Calmet.)

LIDELLE (Claude de), jésuite, natif de Moulins, mort le 19 mars 1671, a donné : 1°. Le Moyen de bien faire l'aumône, et les œuvres de miséricordes. 2°. L'année chrétienne. 3°. Un Traité ascétique de la grâce. 4°. Une seconde partie de la Théologie des saints Pères, imprimés à Rouen en 1667 et 1668. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2309.)

LIDGAT (Jean), religieux de l'Ordre de Saint-Benoît dans le quinzième siècle, et non pas Augustin, comme l'a cru Joseph Pamphile, étudia en Angleterre, puis à Paris et à Padoue, et mourut vers l'an 1440, âgé de soixante ans. Il composa divers ouvrages : *De audienda missa* ; *De Philosophorum secretis*. (Pit-seus, de Script. Angl.)

LIDOIRE, quelquefois LIC-TOR, *Littorius* et *Lidorius* (saint), second évêque de Tours, prédécesseur de saint Martin, était d'une famille de la même ville. Il en fut ordonné évêque l'an 337, qui était la première année du règne de l'empereur Constant, fils du grand Constantin, qui mourut cette année. Saint Grégoire de Tours, l'un de ses successeurs, témoigne que c'était un homme de grande piété. Il ajoute que ce fut lui qui bâtit la première église dans

la ville où il y avait déjà un grand nombre de chrétiens. On lui attribue l'érection d'un autel sur le tombeau d'un voleur qui passait pour un martyr. Si cela est, c'est une erreur de fait d'autant plus pardonnable que les païens jetaient pêle-mêle les corps des martyrs avec ceux des scélérats, pour les mieux confondre. Notre saint gouverna l'église de Tours pendant l'espace de trente-trois ans ; et la sainteté de sa vie fit consacrer sa mémoire après sa mort qui arriva l'an 371. Il fut enterré dans l'église qu'il avait bâtie, et qui a long-temps porté son nom. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une chapelle qui se trouve renfermée dans le cœur de la cathédrale de Tours. Saint Perpet, le sixième évêque de cette ville, et qui fut ordonné l'an 461, a institué une vigile pour la fête de saint Lidoire, comme pour celles de la première classe. Les martyrologes anciens ne font point mémoire de ce saint, non plus que le romain moderne. Il est nommé Lictor dans les additions que l'on a faites à celui de Bède. (Saint Grégoire de Tours, dans son Histoire, liv. 10, ch. 31, n° 2, et au ch. 43 du premier livre. Baillet, t. 3, 13 août.)

LIDWINE ou **LIDWIT** (on laisse le nom de sainte à la bienheureuse Lidwine pour se conformer au public, quoique son culte ne soit pas autorisé du saint-siège dans les formalités de la canonisation). Elle était

née en Hollande, dans la ville de Schiedam sur la Meuse, le jour des Rameaux de l'an 1380, qui était le dix-huitième jour de Mars, de parens nobles, mais peu riches. La dévotion qu'elle eut dès l'enfance pour la sainte Vierge, lui donna de l'amour pour la virginité. Elle refusa les propositions de mariage que lui firent ses parens ; et pour se mettre plus à couvert de la sollicitation, elle travailla à détruire sa beauté corporelle par des mortifications volontaires. Dieu témoigna qu'il approuvait son dessein, par une maladie qu'il lui envoya dès l'âge de quinze ans, et qui eut une suite continuelle d'infirmités. Les maladies effroyables qu'elle a éprouvées, feraient horreur à rapporter. Les quatre premières années elle eut les sentimens les plus vifs de la douleur de ses maux, sans consolation et sans relâche. Dieu enfin suscita un de ses serviteurs, nommé Jean Pot, qui, pour l'animer à la patience, lui fit envisager les souffrances de Jésus-Christ, les biens et les maux de l'autre vie. Elle goûta peu à peu ses instructions, et acquit cette longue et étonnante patience qui semble avoir été le vrai caractère de sa sainteté. Elle passa les trente dernières années de sa vie sans quitter le lit d'un moment ; elle en fut dix-sept sans pouvoir remuer aucun membre que la tête et le bras gauche. Son estomac devint si atténué, qu'il ne put plus rien souffrir

après la dix-neuvième année de sa maladie, et l'on prétend qu'elle ne prit plus de nourriture le reste de sa vie, qui fut encore de dix-neuf ans; ce qui ne put se faire sans un miracle évident. Elle demanda souvent à Dieu de mourir sans témoins. On en ignore le motif. Dieu lui accorda cette grâce; car le mardi d'après Pâque ayant fait retirer tout le monde dès le matin, à l'exception d'un jeune enfant, elle fut agitée et comme sujette à de fréquens vomissemens jusqu'à quatre heures après midi. Elle expira dans ces efforts, pendant que l'enfant était allé appeler le confesseur et les autres à son secours. Elle mourut le 14 d'avril de l'an 1433, après plus de cinquante-trois ans de vie, et plus de trente-huit de maladies continuelles. Sa sainteté éclata après sa mort par divers miracles. Thomas à Kempis en rapporte plusieurs à la fin de l'abrégé qu'il a composé de sa vie, qu'il proteste s'être faits sous ses yeux. Son corps fut enterré le vendredi suivant avec une grande affluence de monde, dans l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste à Schiedam. On bâtit dès l'année suivante en son honneur une chapelle de pierre dans l'église, et l'on y éleva un mausolée de marbre, avec un autel qui fut dressé sur sa tombe. Il s'y fit une fête annuelle le mercredi de l'octave de Pâque, où l'on faisait l'office de la Sainte-Trinité avec le panégyrique de la sainte,

sans ordre et sans empêchemens du saint-siège. Après les changemens survenus dans le pays touchant la religion, le corps de la sainte fut enlevé secrètement par les catholiques, et transporté à Bruxelles au mois de décembre de l'an 1615. Il s'est fait plus autres translations de ses reliques, avec des fêtes particulières (Bollandistes. Baillet, t. 1, 14 avril.)

LIÉ, *Lætus*, (saint) solitaire du Berry, naquit en Berry, de parens qui vivaient des exercices de la campagne. A l'âge de douze ans, ayant conduit un jour auprès d'un monastère les brebis de son père, qu'il avait coutume de mener paître, poussé par l'esprit de Dieu, il laissa là son troupeau, et alla s'y renfermer. L'abbé Trièce qui gouvernait cette communauté, ne put se refuser à ses larmes et sa persévérance; il lui donna la tonsure et l'habit de la maison. Lié vécut seize ans dans ce monastère d'une manière qui édifia beaucoup la communauté des frères: il s'y trouva néanmoins des envieux qui donnèrent bien de l'exercice à sa vertu. Le désir de s'élever à une plus haute perfection le fit passer dans le monastère de Micy, appelé depuis de S. Mesmin, à deux lieues d'Orléans. Il était conduit pour lors par son premier abbé saint Euspice, ou du moins par saint Mesmin, son neveu et son successeur. Saint Lié contracta une étroite amitié avec un autre religieux nommé Avit,

avec lequel il se retira dans un désert du pays de Sologne fort écarté. Mais saint Mesmin étant venu à mourir l'an 520, les religieux élurent Avit pour leur abbé, et se séparèrent ainsi. Notre saint se retira dans le bois d'Inatoire, qui depuis a été appelé la forêt-aux-Loges, au-delà de la rivière de Loire en Beauce, où il vécut d'une manière très-austère, et y mourut le 6 de novembre de l'an 533, qui était un dimanche. Ceux qui mettent sa mort le 5 de ce mois sont obligés de la différer à l'année suivante. Il fut enterré au même lieu qui devint célèbre par les grâces que Dieu accordait aux peuples par l'intercession de son serviteur. On y érigea une chapelle en son honneur; c'est aujourd'hui un village qui porte son nom sur l'ancien chemin d'Orléans à Paris. Son corps fut transporté dans la suite à Pluviers dans le même diocèse d'Orléans, dans une église collégiale destinée pour son culte. On fait sa fête dans le diocèse le 5 de novembre : les uns le qualifient prêtre, et les autres simplement lévite, ou diacre. (Baillet, t. 3, 5 novembre.)

LIÉGE, belle, grande, magnifique et ancienne ville, très-commerçante et bien peuplée. Elle est située sur la Meuse, au confluent des petites rivières d'Ourte, de Vèze et d'Ambluar. On la nomme en latin *Legia*, *Leodica*, *Leodicum* ou *Leodium*; en flamand *Luyck*, en allemand

Luttigh. Ses peuples furent anciennement appelés *Eburones*.

Le pays de Liège, qui est entre l'Allemagne et les Pays-Bas, est partagé en plusieurs contrées qui sont les comtes de Looz et de Horn, la Hesbaye, le Condroz, le marquisat de Franchimont, la Campine liégeoise, et le pays d'entre Sambre et Meuse; il comprend plus de vingt villes, et environ quinze cents bourgs ou villages.

L'empire a prétendu de tout temps assujettir la ville et pays de Liège au cercle de Westphalie, quoique les états du pays soutiennent qu'elle a les prérogatives des autres souverainetés d'Allemagne, comme membre particulier de l'empire. Mais l'empereur Charles VI a ordonné en 1716 par un décret, qu'elle serait unie à l'avenir au cercle de Westphalie.

Liège est la capitale d'un évêché fort ancien, riche et considérable, suffragant de l'archevêché de Cologne. On prétend que saint Materne, disciple de saint Pierre, établit premièrement l'évêché vers l'an 97 dans la ville de Tongres qui était alors une place d'armes des Romains, et le siège des anciens rois. Mais cette ville ayant été ensuite ruinée par les Huns, l'évêque saint Servais transféra le siège épiscopal vers l'an 383 dans la ville de Maestricht, où l'église de Notre-Dame fut la cathédrale.

Saint Hubert le transporta enfin à Liège vers l'an 713, et

fit bâtir une église au même endroit où son prédécesseur saint Lambert avait souffert le martyre. Après l'avoir bénie en l'honneur de saint Côme et de saint Damien, il y transporta le corps de saint Lambert; mais Dieu opéra tant de miracles envers ceux qui venaient visiter le tombeau de ce martyr, que l'église ne fut connue dans la suite que sous le nom de saint Lambert. Saint Hubert commença à y fonder des prébendes, lesquelles furent augmentées peu de temps après jusqu'au nombre de 60. Il y avait pour dignités, le grand-prévôt et l'archidiacre de la cité, le grand-doyen et chef du chapitre, le grand-vicaire, les archidiaques de la Hesbaye, de la Campine, du Brabant du Condroz, des Ardennes, de Famenne et du Hainault; le chantre, l'écolâtre, le coute ou trésorier, le chancelier du prince, l'official du prince, l'official du chapitre, etc.

Les chanoines devaient être nobles ou docteurs, ou licenciés en Théologie ou en droit. Ceux qui ne pouvaient entrer par les quartiers suffisans de noblesse, devaient avoir demeuré cinq ans de suite dans quelque célèbre université pour l'étude du droit, ou sept ans pour la Théologie. Il y avait six prébendes presbytérales, dont les possesseurs ne pouvaient être choisis ni évêques, ni prévôts, ni doyens, ni archidiaques. On nommait communément les chanoines *tréfonciers*; et ils avaient eux seuls le droit d'être

choisis prévôts des sept églises collégiales qui sont dans Liège, et de dix autres qui sont dans le pays; savoir, de Tongres, Huy, Maseyck, Fosse, Amaz, Cynez, Viset, Thuin, Dinant et Notre-Dame à Maestricht. Les sept collégiales de Liège sont celles de Saint-Pierre, Saint-Martin, Saint-Paul, Sainte-Croix, Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Denis et Saint-Barthélemi. Il y a dans chacune trente chanoines, ayant pour dignités un prévôt, un doyen, un chantre, un écolâtre et un trésorier. Ces églises sont fort belles, et les prébendes avaient de bons revenus. L'évêque les conférait toutes, ainsi que celles de la cathédrale, en vertu d'un indult du pape, excepté les mois réservés à la faculté des arts à Louvain.

Il y a outre cela dans Liège trente-deux paroisses, vingt-deux couvens de religieux et vingt-quatre de religieuses; et dans le pays on compte dix-sept abbayes d'hommes, et douze de filles. Les premières sont les abbayes de Saint-Jacques, de Saint-Laurent, de Saint-Gilles, de Beaufort, du Val Saint-Lambert, et des Écoliers dans Liège, de Saint-Trond, de Saint-Hubert, de l'Abbé d'Aulne, d'Averbode, de Lefse, de Flone, de Neufmoutier, de Florenne, de Malone et de Saint-Remi. Celles des filles sont, Herckenrode, Vivegnis, Val Saint-Benoît, Robermont, Val Notre-Dame, Orienten, Hochit, Ter-Beeck, les Bénédictines sur

Avroy, Munster-Mélen, Saint-Victor et la Paix-Dieu, outre deux chapitres de chanoinesses nobles, à Thorn et à Munster-bilsen.

Le diocèse était divisé en sept archidiaconés, qui, avant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, étaient d'une très-grande étendue; car tout le comté de Namur, une grande partie du duché de Gueldres, et celui de Brabant, jusqu'aux villes de Louvain, Bois-le-Duc et Gertrudenberg, avec toute la Campine en dépendaient. Il comprenait outre le pays de Liège et ses dépendances, divisées en vingt-un doyennés ruraux, le duché de Limbourg et les territoires d'Aix-la-Chapelle et de Maestricht, la plus grande partie du duché de Juliers, et une grande partie du duché de Luxembourg et du comté de Hainault. (Histoire ecclésiastiq. d'Allemagne, t. 1.)

Evêques de Tongres.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait beaucoup de difficulté à fixer la succession des premiers évêques de cette église; nous ne trouvons aucun auteur qui l'ait entrepris avant le neuvième ou dixième siècle. Il ne faut donc pas s'étonner, si l'on a si peu réussi. Nous dirons ce qu'ont dit les auteurs que nous avons sous les yeux, et nous ferons quelques remarques sur ce qui nous paraîtra en mériter, pour éclaircir autant que nous pourrons, une matière aussi obscure.

1. Saint Materne, dit-on, fut envoyé par saint Pierre avec saint Eucharis à Trèves; il n'était encore que sous-diacre. Il mourut en chemin; mais par le toucher du bâton de cet apôtre, il reprit une nouvelle vie. Eucharis l'ordonna évêque de Tongres où il siégea quarante ans.

2. S. Navite.
3. S. Marcel.
4. S. Métropole.
5. S. Severin.
6. S. Florent.
7. S. Martin.
8. S. Maximin.
9. S. Valentin.

On prétend que tous ces évêques se sont réciproquement succédé sur les sièges de Trèves, de Cologne et de Tongres; et qu'après la mort de Valentin, chacun eut son évêque en particulier. On les fait fils de princes, de comtes, de rois même, sans en donner aucune preuve: on veut que Materne ait assisté aux conciles de Rome et d'Arles contre les donatistes, en 313 en 314, et on le fait mourir en 128, âgé de 115 ans.

10. Servais, assista au concile de Sardique en 347. Saint Athanase l'appelle *Servatius*; il dit qu'il fut envoyé avec Maxime par Magnence vers l'empereur Constance en 350. Il alla au concile de Rimini en 359, où il signala son zèle avec Phébade d'Agen contre les ariens. Mais ils se laissèrent à la fin tromper l'un et l'autre, et souscrivirent la profession de foi qui leur fut

présentée par les hérétiques.

11. Saint Agricolaus. Les auteurs de l'histoire des évêques de Liège disent que le siège vauqua sept ans après la mort de saint Servais, jusqu'à l'épiscopat de saint Remi, qu'Agricolaus fut élu; ensuite sept autres, dont Falco fut le dernier. Mais il est évident qu'ils se trompent, puisque Falco était contemporain de S. Remi.

12. Ursicin, s'il a succédé à saint Agricolaus, a dû siéger à la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième. Nous allons voir s'il est vrai.

13. S... désigné.

14. René.

15. Servais ou Aravat, dont parle Grégoire de Tours, Hist. c. 5, transféra son siège à Maestricht en 450. On voit ainsi que la chronologie des évêques précédens, particulièrement d'Agricolaus et d'Ursicin, a besoin d'être réformée.

16. Supplice ou Sulpice, mort en 465, suivant le père le Cointe.

17. Quiril. On dit qu'il siégea quarante ans.

18. Euchaïre^{1r}. Quelques-uns mettent le commencement de son épiscopat en 487, d'autres en 527.

19. Falco, frère du précédent, contemporain de saint Remi, siégeait vers l'an 495, et mourut, suivant le père le Cointe, en 512, sous le roi Thierry.

20. Euchaïre II, succéda à Falco la même année.

21. Domitien, mort en 550. (P. le Cointe.)

22. Monulphe, en 589.

23. Gondulphe, en 596.

24. Perpetuus, ordonné en 598, mourut en 609.

25. Ebregeise, mourut, selon le père le Cointe, en 623.

26. Jean, surnommé Agneau, élu la même année, siégea vingt-six ans, et mourut en 649.

27. Saint Amand, élu la même année, selon le père le Cointe, abdiqua en 652.

28. Saint Remacle, ordonné en 653, abdiqua en 662, et se retira dans les monastères de Stavelo et de Malmedi, qu'il avait fondés.

29. Saint Théodard, né en France de parens nobles, était abbé de Stavelo et de Malmedi en 653. Il fut assassiné en 668 par les domestiques de quelques seigneurs, dont il avait fait des plaintes qu'ils usurpaient les biens de l'Eglise.

30. Saint Lambert succéda la même année à Théodore, dont il avait été le disciple. Mais en 673 un nommé Pharamond envahit son église, et le chassa de son siège. Il y remonta en 681, et fut tué en 708 par Dodon, domestique de Pepin.

31. Saint Hubert avait fréquenté la cour du roi Thierry, d'où s'étant retiré, il prit des leçons de saint Lambert, et profita si bien sous ce grand maître, qu'il mérita de lui succéder en 708. Il transféra son siège à Liège, et plaça le corps de saint Lambert dans l'église de Saint-

Côme et de Saint-Damien, dont il fit sa cathédrale. Il acheva de détruire l'idolâtrie dans l'étendue de son diocèse, et mourut en 727.

32. Florbert, fils de saint Hubert, succéda à son père, et mourut en 745.

33. Fulgaire, siégeait en 746, et mourut en 765.

34. Agilfride, mort en 784.

35. Gerbalde, mourut vers l'an 809.

36. Walcand, élu en 810, siégea vingt-six ans.

37. Pirard, mourut en 840.

38. Hiriard, mort en 855.

39. Francon, en 856, siégea quarante-huit ans. Il assista aux conciles de Toul en 859, de Toussi en 860, à Aix-la-Chapelle où Teutberge, femme du roi Lothaire, fut séparée, sans raison, d'avec ce prince, qui entretenait un commerce scandaleux avec Valrade; ce qui offensa tellement le pape Nicolas, qu'il le cita à Rome pour rendre compte de sa conduite. Il obtint pour son église plusieurs terres de l'empereur Charles-le-Gros, et il mourut vers l'an 904.

40. Étienne, siégeait en 908, et mourut en 920.

41. Richer, élu en concurrence avec Hilduin, fut confirmé par le pape Jean ix. Il rétablit l'église de Saint-Pierre à Liège où il fonda un chapitre, et rebâtit plusieurs églises qui avaient été détruites par les Normands. Il obtint aussi le *palatium*, et mourut en 945.

42. Ogon ou Hugues, moine et abbé de Saint-Maximin de Trèves, élu la même année, mourut en 947.

43. Farabert, abbé du monastère de Prum, succéda à Hugues. Il assista au concile d'Ingelheim en 948, et mourut en 953.

44. Rhatère, moine de l'abbaye de Lobbes, très-savant pour son temps, était évêque de Vérone en Italie. Il fut chassé de son évêché; et après avoir souffert bien des adversités, il obtint celui de Liège. Le clergé le fit déposséder en 953, et il retourna à son évêché de Vérone; mais après en avoir été chassé par ses ennemis pour la seconde fois, il obtint les abbayes de Saint-Amand, de Hautmont et d'Atré. Il mourut dans cette dernière en 972.

45. Baldric, compétiteur de Rathère pour l'évêché de Liège, en prit possession en 955, et mourut en 959 ou 960.

46. Éracle, célèbre par sa naissance et son érudition, et prévôt de Bonn, élu en 960, bâtit deux églises à Liège, celle de Saint-Paul, et celle de Saint-Martin, et fonda dans chacune trente canonicats. Il assista au concile de Ravenne vers l'an 967, et mourut en 971.

47. Notger, Allemand de naissance, fut prévôt de Saint-Gal, et ordonné ensuite par saint Géreon de Cologne, évêque de Liège en 972. Il entoura de fossés et de murailles sa ville épiscopale, rétablit celle de Ma-

lines, que les Normands avaient ruinée, fit plusieurs belles fondations, répara sa cathédrale, et mourut en 1007.

48. Baldric, des comtes de Looz, succéda à Notger en 1008. Il obtint de l'empereur Henri plusieurs terres qu'il unit à l'évêché, et mourut 1017.

49. Wolbada, moine du monastère de Saint-Laurent de Liège, fils de Godefroy, comte de Mons, et Jeanne, fille de Baudouin, comte de Flandre, élu en 1017, mourut en 1021.

50. Durard, homme d'une obscure naissance, nommé par l'empereur Henri II, dont il était chancelier, pendant que le chapitre avait élu Godescalc, fut ordonné par la cession libre de celui-ci en 1021, et mourut en 1024 ou en 1025. Il écrivit contre l'hérésie de Bérenger.

51. Réginald, chanoine de Cologne, et prévôt de Bonn, fut élu presque en même temps évêque de Verdun et de Liège. Il préféra ce dernier siège, pour lequel il donna au roi Conrad une grande somme d'argent en 1025. Il fut ordonné par Heribert, archevêque de Cologne : mais les remords de sa conscience le portèrent à abdiquer en 1029. Il alla à Rome, confessa son péché au pape qui lui donna l'absolution, et le rétablit sur son siège, à condition qu'il assisterait les pauvres de son revenu, et qu'il ferait quelques fondations, ce qu'ayant libéralement exécuté, il mourut en 1037.

53. Methord, neveu du précé-

dent, succéda et siégea très-peu de temps, étant mort en 1042.

55. Wason ou Wathon, élu en 1042, et mort en 1048.

54. Théoduin de Bavière, cousin de l'empereur Henri III, fut élu à la recommandation de ce prince. Il reçut honorablement dans ses états le pape Léon IX et soutint de longues guerres contre Théodoric IV et Florent, premier comte de Hollande, qui furent tués tous deux par ses troupes. Il mourut en 1075.

55. Henri I^{er}, archidiacre de Verdun, ordonné en 1076, mourut en 1091.

56. Obert, chanoine de Saint-Lambert, et prévôt de Sainte-Croix. Le pape l'excommunia : c'était Urbain II, parce qu'il tenait le parti de l'empereur Henri IV; mais ce prince étant mort à Liège, il fut absous, et mourut en 1119.

57. Frédéric, frère du comte de Namur, et prévôt de Saint-Lambert, dont il était aussi archidiacre, fut ordonné en 1120 par le pape Calixte II qui se trouvait alors au concile de Reims. Alexandre, fils du comte de Juliers, et archidiacre de Liège, qui s'était fait un parti dans l'élection, se saisit de l'évêché, étant appuyé de l'empereur Henri V et de Godefroy le Barbu, duc de Brabant; mais les chanoines refusèrent de lui obéir; et comme il voulut se maintenir par les armes, il fut excommunié par l'évêque Frédéric. Ce prélat mourut en 1121 d'un poison que ses ennemis lui

avaient fait donner, qui était si violent, que les yeux lui tombèrent de la tête. Il fut enterré dans sa cathédrale; on le regarde comme un saint.

58. Alberon, frère de Godefroi, comte de Louvain, primicier de l'église de Metz, fut élu par le chapitre en 1122, quelque empressement que témoignât Alexandre pour cette dignité. Il mourut en 1128.

59. Alexandre de Juliers, ayant été absous par le pape des censures qu'il avait encourues, fut élu canoniquement la même année. Il reçut honorablement à Liège le pape Innocent II chassé d'Italie par l'antipape Anaclet; mais il retomba dans son ancien crime de simonie, fut condamné au concile de Pise en 1134, et mourut de chagrin l'année suivante.

60. Alberon II, des comtes de Namur, et primicier de Metz, élu en 1136, et confirmé par Innocent II, fut cité à Rome pour sa vie déréglée, et mourut de la peste pendant son voyage en 1145.

61. Henri II, de Leien, fils du comte de Limbourg, prévôt et archidiacre de Saint-Lambert, élu en 1145, prit parti contre Alexandre III pour l'antipape Victor IV, en faveur de l'empereur Frédéric. Après la mort d'Alexandre, on voulut le faire pape lui-même; mais il refusa, et consacra Gui de Crème, qui avait été élu sous le nom de *Pascal*. Il mourut vers l'an 1164.

62. Alexandre II, prévôt, doyen et archidiacre de Liège, en 1165. Il alla en Italie avec l'empereur Frédéric, et fut attaqué de la peste dont l'armée de ce prince était infectée. Il en mourut après avoir siégé environ trois ans.

63. Badulphe, neveu de Henri, comte de Namur, fut élu en 1168. Il fit la guerre à Gérard, comte de Looz, qui avait mis le feu à la ville de Tongres. Il réprima l'avarice et l'incontinence des prêtres, et mourut en 1191.

64. Saint Albert I^{er}, de Brabant ou de Louvain, chanoine de Liège, et archidiacre de la Campine, fut élu canoniquement en 1191. Il eut pour compétiteurs Lothaire, prévôt de Bonn, et Albert de Reytésian. Le premier soutenu par l'empereur Henri VI et l'autre par Baudouin, comte de Hainaut. Cependant l'élection d'Albert fut confirmée par le pape Célestin III, et il fut sacré à Reims. Trois gentilshommes allemands croyant faire plaisir à l'empereur qui lui avait été contraire, cassèrent la tête à ce saint prélat le 24 novembre 1193, et le percèrent de treize coups d'épée, ce qui l'a fait mettre au nombre des saints martyrs, étant mort pour la défense des droits et des libertés de son église. Il fut enterré dans la cathédrale de Reims, d'où son corps a été transféré à Bruxelles en 1612, et déposé dans l'église des religieuses carmélites, à la demande de l'archiduc Albert.

65. Albert II, de Guyck, fut

élu par une partie des chanoines, pendant que l'autre s'était déclarée pour Simon, fils de Henri, duc de Limbourg, qui était appuyé par l'empereur Henri VI. Comme ils avaient tous deux appelé au pape Célestin III, Simon fut fait cardinal, et mourut en 1195, et Albert fut confirmé dans l'évêché qu'il gouverna jusqu'à sa mort en 1200.

66. Hugues de Pierrepont, prévôt de Saint-Lambert, assista au concile de Latran, refusa l'archevêché de Reims que le pape Honoré III lui offrit, et mourut en 1229.

67. Jean d'Appé, prévôt de Saint-Lambert, neveu du précédent, mourut en 1238.

68. Guillaume, évêque de Valence, fils de Thomas, comte de Savoie, élu canoniquement, eut pour compétiteur Othon, prévôt d'Utrecht, soutenu par l'empereur Frédéric II, mais le pape Grégoire IX confirma Guillaume, qui mourut en 1230, étant en chemin pour prendre possession de son évêché.

69. Robert de Torote, évêque de Langres, nommé aussi par Grégoire IX à cause que les chanoines étaient divisés en trois factions différentes. Il mourut en 1246.

70. Henri III, frère d'Othon, comte de Gueldres, élu en 1247, fut fait aussi abbé de Stavelo, c'est le premier qui s'est servi d'un suffragant. Comme il deshonora la dignité épiscopale par un grand nombre de vices, le pape Grégoire X le déposa au
15.

concile de Lyon. Il inquiéta beaucoup son successeur, et mourut le 23 avril 1281.

71. Jean III d'Enghien, évêque de Tournai, et abbé de Stavelo, nommé par Grégoire X, en 1274, fut si maltraité par son prédécesseur, qu'il en perdit la vie en 1281.

72. Jean IV, évêque de Metz, prit possession en 1282, après une vacance du siège d'un peu plus d'un an, causée par la méintelligence des chanoines. Il mourut en 1292.

73. Hugues III, fils de Jean de Châlons, et de Laure de Commerci, élu en 1296, fut déposé par le pape en 1301, et pourvu de l'évêché de Besançon.

74. Adolphe I^{er}, fils du comte de Waldeck, chanoine de Liège, fut nommé par le pape en 1301, et mourut l'année suivante.

75. Thibault, élu par le chapitre, et confirmé par le pape, fut ordonné par Benoît XI qui avait succédé à Boniface VIII, en 1303. Il assista en 1310, par ses légats, au concile de Cologne, sous l'archevêque Henri. En 1312 il accompagna à Rome l'empereur Henri VII qui allait pour s'y faire couronner, et comme il y eut de grands désordres à son entrée, l'évêque Thibault fut tué dans la mêlée par un soldat espagnol. Il fut enterré à Saint-Pierre dans la chapelle du pape.

76. Adolphe II de la Mark, prévôt de l'église de Worms, ob-

tint de Clément x l'évêché de Liège dont il prit possession en 1313. Il passa presque sa vie à faire la guerre : il mourut en 1344.

77. Engelbert, comte de la Marck, prévôt de Saint-Lambert succéda à son oncle. Les Liégeois lui déclarèrent la guerre, et désirèrent ses troupes en 1346 ; mais il s'accommoda avec eux l'année suivante, et passa au siège de Cologne en 1364.

78. Jean d'Arckel, évêque d'Utrecht, transféré par Urbain v, mourut en 1378.

79. Arnould de Horn, aussi d'Utrecht, fut fait cardinal par Urbain vi.

8. Jean v de Bavière, élu en 1389, n'ayant que dix-sept ans, quitta l'évêché en 1418, et épousa la duchesse de Luxembourg.

81. Jean vi de Walenbode, archevêque de Riga en Livonie, nommé dans le concile de Constance par Martin v, le 4 juillet 1418, mourut l'année suivante.

82. Jean vii de Reensberg, archidiacre du Hainaut, élu en 1419, assista au concile de Cologne en 1423, et résigna son évêché à Louis de Bourbon en 1455.

83. Louis de Bourbon, fils de Charles 1^{er} et d'Agnès, fille de Jean, duc de Bourgogne, reçut ses bulles le 9 mars 1455. Il ne fut cependant ordonné qu'en 1466. Les Liégeois s'étant révoltés contre lui, il appela à son secours son cousin Charles, duc

de Bourgogne, qui pilla et sacagea la ville en 1478. Guillaume de la Marck, dit le Sanglier des Ardennes, lui déclara la guerre, et le tua dans une bataille en 1482.

84. Jean viii de Horn, prévôt de Liège, fut élu en 1484, en concurrence avec Jacques de Croy, après que les capitulaires eurent solennellement rétracté l'élection qu'ils avaient été obligés de faire par menace en faveur de Jean. Le pape Sixte iv donna en 1482 les bulles à Jean Horn, à charge de payer une grosse pension à Jacques de Croy, qui fut depuis évêque de Cambrai. Jean mourut en 1505.

85. Erard de la Marck, chanoine de Liège, fut élu en 1506, après un an de vacance. Louis xii, roi de France, l'envoya à l'empereur Maximilien, pour retenir ce prince dans son alliance, et lui donna l'évêché de Chartres en 1514, d'autres disent, 1507. Il résigna peu de temps après ce bénéfice à Guillaume, évêque de Tournai, moyennant une pension de 4500 florins en 1524. Un mécontentement qu'il crut avoir reçu de François 1^{er} le porta à s'attacher à Charles v qui lui donna l'archevêché de Valence en Espagne en 1523. Il avait été créé cardinal un an auparavant. Il mourut en 1538.

86. Corneille de Berghes, coadjuteur du précédent, confirmé par le pape en 1529, monta sur le siège de cette ville le 15 juin 1538. Il chassa les anabaptistes de ses états, et défendit

de vendre et de lire les livres des luthériens. Il eut pour coadjuteur celui qui suit, et abdiqua en 1544.

87. Georges d'Autriche, fils naturel de l'empereur Maximilien, chanoine de Liège, évêque de Brixen, archevêque de Valence en Espagne, tint un synode en 1548. Il envoya au concile de Trente, ne pouvant y aller lui-même et mourut le 4 mai 1557.

88. Robert de Berghes, coadjuteur du précédent; de son temps, son évêché fut beaucoup diminué par l'établissement des nouveaux évêchés qui furent érigés en Flandre. Il désigna son successeur, et abdiqua avec le consentement du pape en 1564. Il mourut la même année.

89. Gérard Grosboc, succéda la même année, fut fait abbé de Stavelo en 1576, cardinal en 1573. Il préserva son évêché de l'hérésie qui infestait les environs de son diocèse. Il mourut en 1580.

90. Ernest de Bavière, chanoine de Saint-Lambert, évêque de Freisingen et de Hildesheim dès 1573, fut élu évêque de Liège et abbé de Stavelo en 1581. Il fut transféré à Cologne en la place de Gebhard Truchses qui s'était fait luthérien, et il mourut en 1612.

91. Ferdinand de Bavière, succéda à son oncle. Il fut tout à la fois archevêque de Cologne, évêque de Liège, Munster, Hildesheim; il obtint aussi l'évê-

ché de Paderborn, et fut abbé de Stavelo en 1618. Il tint un synode à Liège, et mourut en 1650, âgé de soixante-quinze ans, sans avoir reçu l'ordre épiscopal.

92. Maximilien-Henri de Bavière, grand doyen de Liège, et coadjuteur du précédent, lui succéda dans l'archevêché de Cologne, et dans les évêchés de Liège et de Hildesheim. Il fut élu évêque de Munster, et mourut en 1688.

93. Jean-Louis, baron d'Elderen, chanoine de l'église de Liège, chantre, doyen, et enfin évêque le 17 août 1688. Homme très-pieux et d'une grande douceur; il déclara cependant la guerre au roi de France qui fit bombarder Liège en 1691. Il mourut subitement le 1^{er} février 1694.

94. Joseph-Clément de Bavière, né en 1671, archevêque de Cologne, malgré la faction du cardinal Guillaume Egon de Furstemberg, fut élu évêque de Liège, à la pluralité, le 20 avril 1694. Ce prince ayant pris les armes en faveur de son neveu, Philippe V, roi d'Espagne, perdit tous ses états en 1702, et fut obligé de se retirer à Bruxelles, et de-là à Lille, où il célébra sa première messe le 1^{er} janvier 1707. Il y fut sacré archevêque le 1^{er} mai suivant par François de Salignac de la Mothe-Fénélon, archevêque de Cambrai. La paix étant conclue, il retourna à Liège le 16 janvier 1715, et l'année suivante il résigna à son neveu Clément-Auguste de Ba-

vière l'évêché de Ratisbonne, dont il jouissait depuis 1685. Il prit possession le 20 avril 1717 de l'archevêché de Cologne, des évêchés d'Hildesheim et de Liège, et de la prévôté de Berchtoldshausen, et il mourut à Bonn le 12 octobre 1723, âgé de cinquante-deux ans. (*Gall. christ.*, t. 3, pag. 806 et suiv.)

95. Georges-Louis de Bergue, prince de Greimberg, prélat d'un grand exemple.

96. Jean-Théodore de Bavière, frère de l'empereur Charles VII et de Clément-Auguste de Bavière, électeur de Cologne, né le 3 septembre 1703, fut fait évêque de Ratisbonne le 29 juillet 1719, de Freisingen le 23 février 1727, de Liège le 23 janvier 1744, cardinal le 17 janvier 1746.

Conciles de Liège.

Le premier se tint l'an 1131. Le pape Innocent II qui présida, rétablit Othon, évêque d'Halberstadt, et couronna l'empereur Lothaire II, dans l'église de Saint-Lambert. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le second, l'an 1226, par Conrad, légat du saint-siège, contre les frères de l'empereur Frédéric, qui avaient tué saint Engelbert, archevêque de Cologne. (*Lab.* 10. *Hard.* 7.)

LIEN CONJUGAL, se prend ou figurément pour le mariage même qui lie les personnes mariées, ou littéralement et proprement pour un lien qui, posé en forme de joug sur les nouveaux mariés dans la cérémonie

du mariage, les lie et les attache véritablement et physiquement ensemble. En prononçant l'oraison *Propitiare* sur les nouveaux mariés à la messe, on couvre le mari et la femme d'un drap ou poêle, ou voile pour les joindre ensemble, à cause de ces paroles du *Propitiare*, *quod te autore jungitur ou conjungitur*. En plusieurs endroits, au lieu de voile, le prêtre mettait son étole sur les épaules du mari et sur la tête de la femme pour les joindre ensemble. Le missel de Toulouse appelle *jugalem*, ce qui sert à joindre ainsi l'époux et l'épouse. (De Vert, *Cérém. de l'Eglise*, t. 2, pag. 191.)

LIEN, un des empêchemens dirimens du mariage. (*Cherchez EMPÊCHEMENT.*)

Le double lien, en termes de jurisprudence, signifie la parenté entre personnes sorties d'un même père et d'une même mère. A double lien est opposé *lien simple*, qu'on appelle aussi *seul lien*; il se trouve entre des frères et des sœurs qui ne sont pas enfans du même père et de la même mère, mais qui ont seulement ou du même père ou de la même mère. En quelques coutumes de France, les enfans issus d'un même père et d'une même mère, succédaient les uns aux autres, par préférence, et à l'exclusion de leurs frères et sœurs de père, ou de mère seulement.

LIEU - CROISSANT, *Lotus-Crescens*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux en Franche-Comté, au diocèse de Besançon.

LIEU-DIEU, *Locus-Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située en Picardie, au diocèse d'Amiens, sur la Bresle, près du bourg de Gamaches. Elle était de la filiation de Foucarmont, et fut fondée l'an 1191 par Bernard de Saint-Valery. Ce monastère ayant été ruiné par les Bourguignons en 1472, ne fut rebâti que dans le siècle suivant. (*Gallia christ.* tom. 10.)

LIEU-DIEU EN JARD, *Locus-Dei in Jardo*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le bas Poitou, près de la mer, au diocèse et à six lieues de Luçon, et à trois des sables d'Olonne, dans la paroisse de Jard. Richard, roi d'Angleterre, jeta les fondemens de cette abbaye, ou plutôt en fut le restaurateur. Il n'y avait plus de conventualité; la menze conventuelle avait été unie au collège des Prémontrés de Paris.

LIEU-RESTAURÉ, *Locus-Restauratus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le Valois, au diocèse et à six lieues de Soissons. Elle reconnaissait pour fondateur Raoul, comte de Vermandois, en 1138. Cette abbaye fut ruinée comme bien d'autres au seizième siècle par les hérétiques; mais elle avait été rebâtie il n'y a pas long-temps par les soins et l'économie du P. Etienne Starox, prieur de la maison. (*Gallia christ.*, tom. 9.)

LIEUX COMMUNS, *loci communes*. Ce terme se dit figurément en choses spirituelles et

morales, des moyens courts et faciles pour trouver de la matière à discourir sur toutes sortes de sujets, en les envisageant de tous côtés et par toutes les faces. On les distribue en certaines classes, et les logiciens les réduisent d'ordinaire à seize, le genre, la différence, la définition, le dénombrement des parties, l'étymologie, les conjugués, la ressemblance, la dissemblance, la comparaison, l'opposition, la répugnance, les circonstances, qui font trois lieux, la cause et l'effet.

LIEUX THÉOLOGIQUES. On nomme ainsi les sources où les théologiens peuvent puiser des argumens pour établir leurs sentimens, ou pour réfuter ceux des autres. On en compte dix; savoir : 1°. L'Écriture-Sainte. 2°. La tradition. 3°. L'Église catholique. 4°. Les conciles. 5°. Les souverains pontifes. 6°. Les saints Pères. 7°. L'autorité de l'histoire humaine, écrite par des gens dignes de foi, ou appuyée sur une tradition certaine. 8°. L'autorité des théologiens scholastiques et des docteurs du droit canon. 9°. L'autorité des philosophes. 10°. La raison naturelle qui est répandue dans toutes les sciences trouvées par les lumières de la raison.

La nécessité de recourir à ces sources pour établir la doctrine théologique, est fondée sur les ténèbres et l'aveuglement du genre humain depuis le péché du premier homme, qui font qu'avec les seules lumières na-

turelles que ce péché nous a laissées, nous ne pouvons acquérir la science nécessaire au salut. C'est ce que prouve saint Thomas par deux raisons. La première se prend des choses que nous devons croire pour être sauvés, et qui sont beaucoup au-dessus de la force naturelle de notre esprit et de notre intelligence; ce qui fait que la révélation divine nous devient nécessaire pour les connaître et pour les croire. Tels sont les mystères de la trinité, de l'incarnation, de la chute du genre humain par le péché d'Adam, et de sa réparation par J. C., etc. Mystères qui ne nous seraient pas même tombés dans l'esprit, si Dieu ne nous les eût révélés.

La seconde raison qui prouve la nécessité des lieux théologiques, c'est l'insuffisance de l'homme après sa chute pour connaître comme il faut les vérités même que l'on peut découvrir par les seules lumières naturelles. Témoins les gentils qui, laissés à eux-mêmes et à la force de leur génie, n'ont connu, comme il faut, ni Dieu, ni sa loi, ni les récompenses promises à ceux qui l'observent, non plus que les châtimens réservés à ceux qui la violent. S'ils ont connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, dit l'apôtre dans le premier chapitre de son épître aux Romains; mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Ils ont transporté la gloire du Dieu incorruptible à l'image de

l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents.

Il a donc été nécessaire pour le salut, que Dieu nous instruisît des choses divines par le moyen de la révélation; moyen d'autant plus indispensable, que tous les enseignemens humains sont sujets à l'erreur, et qu'il n'y a que Dieu seul qui ne puisse, ni se tromper, ni nous tromper nous-mêmes. L'homme pour être sauvé a donc eu besoin d'une doctrine révélée, et cette doctrine Dieu l'a communiquée d'abord à Adam après sa chute, ensuite aux différens patriarches, tels qu'Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph avant la loi; et sous la loi, à Moïse et aux prophètes jusqu'à Jésus-Christ qui enseigna lui-même ses apôtres. Or les choses révélées ont été, ou écrites par l'inspiration du Saint-Esprit, ou transmises de bouche en bouche sans écriture; et de-là les deux premiers lieux théologiques, *l'écriture et la tradition*.

Les apôtres ont confié l'écriture et la tradition à l'Eglise, comme un dépôt précieux et sacré, pour le garder fidèlement, et le transmettre à la postérité. L'Eglise a droit, et un droit infaillible de proposer, d'expliquer, d'interpréter l'écriture et la tradition; et de-là le troisième lieu théologique, *l'autorité de l'Eglise*.

Mais parce que dans tous les temps il s'est élevé des hérésies qui ont corrompu la doctrine de

Jésus-Christ et des apôtres, l'Église a souvent assemblé les évêques pour condamner et réfuter ces erreurs par l'écriture et par la tradition; de-là le quatrième lieu théologique, *l'autorité des conciles*.

Le pape, successeur de saint Pierre, tient le premier rang parmi les évêques. C'est à lui que le soin de l'Église et le dépôt sacré de la foi ont été confiés par préférence; de-là le cinquième lieu théologique, *l'autorité des souverains pontifes*.

La Providence toujours attentive au bien de l'Église, n'a cessé de lui susciter dans tous les temps des hommes éminens en doctrine et en sainteté, soit pour la défendre contre les hérétiques, ses ennemis jurés, soit pour instruire et édifier ses enfans, en leur expliquant les dogmes de la foi et des mœurs; et de-là le sixième lieu théologique, *l'autorité des saints Pères*.

Pour conserver la doctrine des apôtres et des Pères, il a fallu écrire la succession des souverains pontifes et des évêques dans l'Église, les définitions des conciles, et les décrets du siège apostolique, l'origine et la condamnation des hérétiques et des hérésies; et enfin les différentes choses qui se sont passées dans l'Église et dans l'Etat; c'est ce qui a donné lieu à l'*histoire* qui forme le septième lieu théologique.

Il s'est trouvé des théologiens et des docteurs du droit canon qui ont recueilli et rédigé tout

ce qui appartient à la sainte doctrine, soit dans l'Écriture, soit dans les décrets des conciles et des souverains pontifes, soit dans les ouvrages des Pères, des historiens, et des autres écrivains. Ils ont aussi expliqué cette doctrine de l'Église; ils l'ont appuyée de raisons solides, et l'ont vengée des sophismes et des mauvais raisonnemens de ses adversaires; de-là le huitième lieu théologique, *l'autorité des théologiens scholastiques et des docteurs du droit canon*.

Les philosophes peuvent contribuer en leur façon à éclaircir les dogmes de la foi et des mœurs, par les connaissances naturelles qu'ils ont de Dieu et des choses divines; d'où vient le neuvième lieu théologique, *l'autorité des philosophes*.

Enfin la raison naturelle forme le dixième lieu théologique, parce qu'elle est nécessaire au théologien pour faire l'usage convenable des autres lieux théologiques; car il est besoin de recourir à la raison naturelle pour tirer des conclusions théologiques, soit des livres saints, soit de la tradition, soit de l'autorité de l'Église, des conciles, des Pères, des souverains pontifes, des historiens, des scholastiques ou des philosophes, de même que pour confondre l'erreur, et réfuter les sophismes et les vaines subtilités des hérétiques. On peut consulter touchant les lieux théologiques l'excellent Traité de Melchior Cano sur cette matière, et l'ou-

vraie d'un théologien de Louvain, qui parut en 3 volumes in-12, à Lille en Flandre, l'an 1737, sous ce titre : *De locis theologicis dissertationes decem theologi Lovaniensis.* (Voyez aussi dans ce dictionnaire les articles, *Écriture-Sainte, Tradition, Concile, Église, Pape.*)

LIEUX RÉGULIERS DES MONASTÈRES. (Voyez MONASTÈRE.)

LIFARD (saint), *Liphardus* et *Lietphardus*, prêtre, abbé à Meun-sur-Loire, était né à Orléans d'une famille fort considérée dans la ville; il y fit assez long-temps la profession d'avocat. Il s'en acquitta avec beaucoup d'honneur et de probité, joignant à l'intégrité des mœurs et à une conduite irréprochable une grande réputation d'équité, de droiture et d'habileté dans les affaires. Dieu qui le voulait tout entier, lui inspira le désir de tendre à la perfection des disciples de Jésus-Christ. Il avait quarante ans lorsqu'il renonça au monde, et fit de si grands progrès dans la vie spirituelle, que son évêque crut devoir lui conférer le diaconat avec la tonsure. Lifard, pour s'unir à Dieu plus étroitement, se retira sur une montagne près de la Loire, où est maintenant la ville de Meun à quatre lieues au-dessous d'Orléans. Il y mena une vie plus angélique qu'humaine. Il avait avec lui un compagnon nommé Urbice qui voulut servir Dieu sur ses exemples. La réputation de notre saint se répandit de

telle sorte, que Marc, évêque d'Orléans, se trouvant à Cléry, proche de Meun, le fit venir pour recevoir la prêtrise, persuadé qu'il ne pourrait mieux récompenser sa vertu qu'en lui conférant cette dignité. C'est pourquoi il est qualifié prêtre et abbé; car on ne peut nier qu'il n'ait assemblé dans sa solitude de Meun une communauté dont il a été obligé de prendre la conduite. Comme on croit qu'il avait été quelque temps dans l'abbaye de Mici, on a quelque raison de conjecturer qu'il établit chez lui la règle qu'on pratiquait dans ce monastère, qui était celle de Saint-Antoine ou des Pères de l'Orient. On n'est assuré, ni de l'année, ni du jour qu'il se reposa dans le Seigneur; les uns disent en 565, et d'autres vers l'an 550. Son corps demeura en terre jusqu'en 1104, on en fit la translation le 15 d'octobre avec la dédicace de l'église, dont le grand autel fut consacré sous le nom des apôtres saint Pierre et saint Paul et sous celui de saint Lifard. Le corps du saint fut mis dans une grotte ou chapelle basse près le lieu de sa première sépulture. On célèbre tous les ans deux fêtes en son honneur, une au 3 juin que l'on prend pour le jour de sa mort, l'autre à sa translation. (Mabilon, Recueil des saints. Bollandus, dans ses actes. Baillet, t. 2, 3 juin.)

LIGATURE, se dit des sortilèges qui font cesser quelque fonction du corps, et des ban-

des qu'on attache à quelque partie du corps des hommes ou des bêtes, pour détourner ou chasser quelque maladie ou quelque accident. *Fascinum, annuletum*. Il n'est point permis de se servir de ces sortes de ligatures, et l'Église les a condamnées.

LIGATURE DES PUISSANCES, en termes de mysticité, est une suspension des puissances supérieures de l'âme, une cessation de ses facultés et de ses opérations intellectuelles, en sorte que l'âme n'agit point et demeure dans un état passif. Lorsque les mystiques disent que l'âme n'agit point, et demeure purement passive dans la contemplation parfaite, ils ne veulent dire autre chose sinon que l'action de l'âme dans cet état sublime est si simple, si douce, si tranquille, que l'on dirait qu'elle n'agit point du tout; en effet dans l'amour le plus passif, il y a toujours une véritable action de l'âme, quoiqu'imperceptible, à cause de sa grande délicatesse et de son extrême simplicité. La ligature des puissances de l'âme, et la cessation de ses facultés et de ses opérations, n'emportent donc que la suppression des actes ordinaires, discursifs, empressés, aperçus et de propre effort. (Le père Honoré de Sainte-Marie, Tradition des Pères sur la contemplation, t. 2, p. 121 et suiv.)

LIGHTFOOTH (Jean), protestant anglais, docteur en Théologie, et principal du collège de Sainte-Catherine, dans l'uni-

versité de Cambridge, naquit le 20 mars 1602 à Stoke sur le Trent dans le comté de Stafford en Angleterre. Après ses premières études, on l'envoya en 1617 à Cambridge, où il s'appliqua dans le collège de Christ à l'éloquence et aux langues grecque et latine. Il apprit aussi l'hébreu, et s'y rendit très-savant. En 1642, il fut fait ministre de l'église de Saint-Barthélemi de Londres, et en 1643, curé de Mundon, dans le comté d'Hereford. Il fut reçu docteur en Théologie en 1652; et en 1655, il fut vice-chancelier de l'université de Cambridge. Il mourut le 6 décembre 1675 à Ely où il était chanoine. Nous avons de lui : 1°. un Commentaire sur saint Matthieu, imprimé à Cambridge en 1658, intitulé, *Horæ hebraicæ et talmudicæ*, au-devant duquel il a mis un Traité de la chorographie de la terre d'Israël, qui est aussi presque tout entier tiré du Talmud. 2°. Des Commentaires sur les évangiles de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, sur les actes des apôtres, et sur la première épître aux Corinthiens. Un libraire de Rotterdam ayant conçu le dessein de faire un recueil de tous les ouvrages de cet auteur, a fait traduire en latin ceux qui avaient été composés en anglais, et les a tous imprimés en 2 volumes in-fol., l'an 1685, sous le titre d'*Opera varia criticam sacram spectantia*. Il manque néanmoins dans cette édition de Rotterdam les sermons de Lightfooth, que le libraire

n'a pas fait traduire en latin, parce que ce docteur n'était point excellent prédicateur. Les œuvres de Lightfooth ont été réimprimées en 1699 à Utrecht, par les soins de Jean Leusden; et cette édition a été augmentée de ses œuvres posthumes. (Moréri, édit. de 1759.)

LIGNAC (M. l'abbé de). Nous avons de lui : 1°. les Lettres américaines contre les premiers volumes de l'histoire naturelle de M. de Buffon, et l'examen sérieux et comique des discours sur l'Esprit, à Paris, chez Villette, 1759, in-8°, 2 volumes. Le premier tome de cet examen est la partie sérieuse de l'ouvrage. Le but pourtant en est ironique; c'est une apologie où l'on fait semblant de justifier l'auteur de l'Esprit, du soupçon de jeter du ridicule sur la religion chrétienne, en se moquant des fausses religions. Le tome second, qui de même que le premier, est divisé en six lettres, est la partie comique de l'ouvrage. La morale de M. Helvétius y est discutée devant une société choisie, et jugée par un sauvage, dont l'histoire est rapportée à la fin du livre. 2°. Le témoignage du sens intime et de l'expérience, opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes.... à Auxerre, 1760, in-12, 3 vol.

LIGNAN (Jean de). (Cherchez JEAN DE LIGNANO.)

LIGNE, *linea*; ligne, en termes de généalogie, est une suite de parens en divers degrés qui descendent tous d'une même

souche ou père commun. Il y a deux sortes de lignes, la *directe* ou *droite*, et la *collatérale* ou *transverse*. La ligne droite est celle qui va de père en fils, soit en montant, soit en descendant; c'est l'ordre des ascendans et des descendans, lorsqu'on monte du fils au père, à l'aïeul, au bisaïeul, etc., ou que l'on descend du père au fils, etc. La ligne collatérale est l'ordre des personnes qui descendent d'une même souche ou d'un même père, mais qui ne descendent pas les uns des autres, comme deux frères : c'est dans cet ordre que sont placés les oncles, tantes, cousins, neveux.

La ligne collatérale est *égale* ou *inégaie*. Elle est *égale*, lorsque ceux dont on cherche le degré de parenté, sont également éloignés de la souche commune, comme deux frères : elle est *inégaie* ou *mixte*, lorsque l'un d'eux est plus éloigné que l'autre de la souche commune, comme le frère et le fils du frère.

LIGNON (A. du), pasteur à Tournai, est auteur du Dictionnaire portatif de la Bible, ou indice étendu et raisonné de toutes les morales renfermées dans les livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau-Testament, tant par rapport à l'Histoire, qu'eu égard à la morale et à la géographie sacrée, à Tournai, chez Elie Lusac, 1757, in-8°.

LIGURE, pierre précieuse dont il est parlé dans l'Exode 28, 19, en latin *ligurius*, en hébreu *les-*

chem. Théophraste et Pline décrivent le ligure comme une pierre semblable à l'escarboucle, et d'un éclat luisant comme le feu. Saint Epiphane et saint Jérôme ont cru que c'était une espèce d'hyacinthe. Le ligure était la première pierre du troisième rang du rational du grand-prêtre, et portait le nom de gad.

LILE, petite ville du diocèse de Cavaillon dans le comtat Venaissin en Provence, sous la métropole d'Arles. On y a célébré deux conciles.

Le premier, l'an 1251, par Jean de Baux, archevêque d'Arles et ses suffragans. On y fit treize canons de discipline.

Le premier ordonne de prêcher souvent la doctrine catholique, et le second de rechercher les hérétiques.

Le troisième adjuge les biens des hérétiques aux évêques.

Le quatrième commande de garder l'excommunication, le cinquième, de payer le dîmes; et le sixième, de faire son testament en présence d'un prêtre de la paroisse.

Le treizième défend les mariages clandestins. (*Reg.* 28. *Lab.* 11. *Hard.* 7.)

Le second concile fut tenu l'an 1288, par Rostaing, archevêque d'Arles et ses suffragans. On y dressa dix-huit canons dont les treize premiers sont tirés des conciles précédens.

Le quatorzième est contre ceux qui donnent du poison ou des drogues pour faire avorter.

Le quinzième défend de trans-

porter le blé, que la dîme ne soit levée.

Le seizième décharge les clercs du payement du ban.

Le dix-septième ordonne, pour empêcher les dépenses qui se faisaient dans les baptêmes, et qui étaient cause qu'on laissait mourir des enfans sans ce sacrement, que l'on ne donnera rien aux baptisés, qu'un habit blanc. (*Lab.* 11. *Hard.* 7.)

LILIOSE, femme de saint Félix, tous deux martyrs et compagnons de saint Georges, diacre et martyr d'Espagne. (*Voyez* GEORGES, martyr d'Espagne.)

LILLEBONNE ou ISLEBONNE, ville de France, autrefois capitale du pays de Caux, dans le diocèse de Rouen, *Juliabona*, *Juliabona*, *Islebonna*. Il s'est tenu deux conciles dans cette ville.

Le premier, l'an 1066, avant l'expédition de Guillaume-le-Bâtard en Angleterre. (*Bessin*, in *Concil. Normaniæ*.)

Le second, l'an 1080, en présence de Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie, sous le pape Grégoire VII. Guillaume, archevêque de Rouen, y présida à la tête des évêques et des abbés de Normandie. On y fit divers réglemens pour la trêve de Dieu, contre ceux qui épousaient leurs parentes; contre les ecclésiastiques qui avaient des femmes; contre la simonie, touchant la restitution des biens volés aux églises, les droits des archidiacres et des évêques, l'entretien des prêtres qui desser-

vaient des églises dépendantes des monastères, et touchant les peines des criminels et des infracteurs des lois ecclésiastiques et civiles. (*Lab. 10, Hard. 6. Bes-sin, in Concil. Normaniæ.*)

LILYBÆUM, ancienne ville de Sicile, dans la partie occidentale de l'île, près du cap du même nom. Elle était fort célèbre du temps des Romains, et était devenue dans la suite le siège d'un évêque. C'est à présent Marsalla où l'on compte neuf mille âmes, avec un collège autrefois de jésuites, onze autres maisons religieuses d'hommes et trois de filles. Nous trouvons les évêques suivans dans la Sicile sacr. liv. 2, pag. 447.

1. Saint Grégoire, évêque et martyr, en 300.

2. Paschaninus, présida au concile de Chalcédoine en qualité de légat du pape S. Léon, en 451.

3. Théodore, siégeait du temps de saint Grégoire, en 593.

4. Dece, en 596.

5. Elie, souscrivit au concile de Latran, en 649.

6. Théophane; au second concile de Nicée, en 787.

LIMA ou LOSREYES, *Lima*, ville capitale de l'audience de son nom, et l'Amérique méridionale espagnole, fut fondée en 1535 par François Pizarro, qui la nomma *Losreyes*, ou *la ville des Rois*, parce qu'il la fonda le jour de l'Épiphanie, ou selon d'autres, parce que ce fut en l'honneur de Charles V, roi d'Espagne, et de Jeanne, reine d'Es-

pagne, sa mère. Elle est située dans la vallée de *Rima*, d'où par corruption les Espagnols ont formé le nom de la ville et de la rivière qui l'arrose. Cette ville est extrêmement riche et opulente par son commerce, étant l'entrepôt de toutes les marchandises du Pérou, et le centre du commerce entre l'Europe et l'Amérique méridionale. La douceur du climat jointe à la fertilité du terrain qui produit toutes sortes de fruits de l'Europe et des Indes, en ferait un paradis terrestre, si le pays n'était sujet à de fréquens tremblemens de terre, ou infecté par divers insectes,

Il y a trois sortes d'habitans à Lima. On y compte seize à dix-huit mille blancs, Espagnols naturels ou d'origine, c'est-à-dire, créoles; le tiers ou le quart de ces blancs est composé de la principale noblesse du Pérou, qui est naturellement polie, et qui vit avec beaucoup de splendeur et de magnificence. Le second ordre qui surpasse le nombre des blancs, est composé de nègres et de mulâtres, qui exercent les arts mécaniques. Les Indiens et les Mestices ou Métifs sont la troisième classe des habitans, qui n'est pas si nombreuse que la première.

La cathédrale de Saint-Jean-l'Évangéliste fut la première église bâtie à Lima par Pizarro, quand il fonda la ville: elle fut érigée en archevêché en 1548. Cette église, nommée la *Major*,

a trois nefs magnifiques et deux grandes tours : l'archevêque jouit de trente mille ducats de revenu. Le chapitre est composé de cinq dignités, de neuf chanoines, de six prébendiers, de six demi-prébendiers, et de trente chapelains, sans la musique et les enfans de chœur. Les vingt-quatre boursiers ou collégiaux du collège de Saint-Toribio sont obligés d'ailleurs de servir dans cette église qui est paroissiale; et les sacremens y sont administrés par quatre curés et deux vicaires.

On compte sept autres paroisses à Lima, dont deux ne sont que succursales, vingt-six communautés religieuses d'hommes, douze de filles cloîtrées, et quatre autres qui ne le sont pas. Les églises y sont en général très-belles et très-riches : l'or et l'argent y brillent de toutes parts; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matière. Les communautés pour les hommes sont les bénédictins de Notre-Dame de Montserrat, quatre couvens de dominicains, trois de franciscains, dont le principal, qui est le plus beau de la ville, contient sept cents, tant religieux et frères que domestiques, trois d'augustins, trois de l'Ordre de la Merci, autrefois six de jésuites, une maison de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, un couvent de religieux *Agonisans*, et un de minimes. Les religieux de la charité y desservent un hôpital, et les frères béthléemites, l'Ordre ins-

titué dans le Pérou à la fin du dernier siècle pour le service des hôpitaux, deux autres. Il y a de plus neuf autres hôpitaux, une université fondée en 1575 par l'empereur Charles v sous le titre de Saint-Marc, un tribunal de l'inquisition établi en 1569, etc. Le vice-roi y a un très-beau palais, et sa cour est vraiment royale.

Tel était l'état florissant de Lima, lorsqu'après avoir éprouvé des tremblemens de terre en 1619, 1678 et 1682, qui l'avaient fort endommagée, elle en essuya un terrible qui en engloutit une grande partie le 28 d'octobre de l'an 1746, et qui fit périr cinq mille habitans.

Evêques de Lima.

1. Diègue Gomez de la Madrid, natif de Palencia, visiteur de l'archevêché de Grenade, et théologal de l'église de Sigüenza, fut placé le premier sur le siège archiepiscopal de Lima en 1548.

2. Jérôme de Loaysa, dominicain, natif de Truxillo, fut d'abord présenté pour l'évêché de Carthagène dans la nouvelle Espagne; mais il ne voulut point accepter. Il fut ensuite nommé archevêque de Lima où il mourut en 1575.

3. Alphonse Toribio Mogrovejo, né à Majorque, dans l'évêché de Laon, en 1538, étudia le droit à Salamanque sous Jean Mogrovejo, son oncle, l'un des plus célèbres canonistes, fut nommé par Philippe II archevê-

que de Lima en 1577, avant même qu'il fût dans les ordres sacrés, et mourut le 23 de mars 1606, âgé de soixante-huit ans. Jean-Baptiste le Beau, jésuite, a écrit sa vie sous le titre de *Character apostolicus in historia vitæ et rerum gestarum Alph. Toribii*, etc., dans laquelle on trouve des détails intéressans sur l'histoire ecclésiastique de Lima. Le portrait de cet archevêque, gravé à Rome par G. Valet, est orné d'une instruction qui confirme toutes les dates précédentes. Ce fut de plus un saint prélat qui mérita par ses miracles et ses héroïques vertus d'être canonisé par le pape Clément xi.

4. Barthélemi Lobo, natif de la ville de Ronda, passa de l'église de la Nouvelle-Grenade à celle de Lima, où il mourut l'an 1622.

5. Gonzale d'Ocampo, natif de Madrid, camérier du pape Clément viii et chanoine de Séville, fut d'abord évêque de Guadix, et ensuite archevêque de Lima où il mourut l'an 1626.

6. Ferdinand d'Arias, auditeur de Palama, passa de l'église de Quito à celle de la Nouvelle-Grenade, et enfin à celle de Lima où il mourut l'an 1638, après s'être rendu recommandable par sa charité envers les pauvres, et son zèle à faire un grand nombre de fondations pieuses.

7. Pierre de Billiagomez, chanoine de l'église de Séville, passa de l'église d'Arequipa à

celle de Lima en 1640. Nous ignorons ses successeurs jusqu'à François Escandron, natif de Madrid et de la congrégation des théatins, qui fut transféré par Benoît xiii de l'évêché de la Conception dans le Chili à Lima, où il est mort en 1740.

Conciles de Lima.

On compte trois conciles de Lima, dont le second fut tenu en 1567, et le troisième en 1583. L'archevêque Taurin-Alphonse Magrouci ou Mogroveyo y présida, et l'on y fit plusieurs canons pour la réforme des mœurs, qui furent publiés l'an 1614. On y condamna aussi un professeur en Théologie, qui s'étant laissé tromper par une femme qu'on croyait possédée, osait dire qu'il avait un ange familier qui lui apprenait toutes choses; qu'il s'entretenait souvent avec Dieu; qu'il serait pape; qu'il transférerait le saint-siège au Pérou; qu'il avait refusé l'union hypostatique, etc. (Acosta, *lib. 2 de noviss.*, c. 2, etc.)

LIMBES, *limbus*. Les théologiens entendent par les *limbes* deux sortes d'endroits souterrains. Le premier, celui où les âmes des saints de l'Ancien-Testament attendaient l'avènement de Jésus-Christ, et où ce divin Sauveur descendit en effet après sa mort, pour en tirer ces âmes saintes et les conduire au ciel où personne ne pouvait entrer avant lui. C'est ce même lieu qui est appelé dans l'Écriture le

sein d'Abraham, parce qu'Abraham fut agréable à Dieu entre tous les autres patriarches, et constitué père des croyans; en sorte que tous ceux qui imitent sa foi et son obéissance envers Dieu, sont dits reposer dans son sein, c'est-à-dire, dans le lieu où il reposait lui-même autrefois, et dans celui où il repose encore aujourd'hui avec les autres saints. On appelle ce premier endroit *limbus patrum*.

Le second endroit qu'on appelle *limbes*, *limbus puerorum*, est celui où sont renfermés les enfans morts sans baptême, qui ne peuvent pas entrer dans le ciel à cause du péché originel. Il est de foi que ces enfans sont privés de la vue de Dieu; mais il est douteux s'ils souffrent la peine du sens. (Voyez PÉCHÉ ORIGINEL.)

Le nom de *limbes* ne se lit, ni dans l'Écriture, ni dans les anciens pères; mais il est consacré dans le langage des théologiens depuis saint Thomas. *limbes* est mis comme le bord et l'appendice de l'enfer, *limbus inferorum*. (Du Cange.)

LIMBORCH (Philippe de), né à Amsterdam en 1633, s'attacha principalement à la Théologie, et fut appelé pour être ministre des Remontrans à Gouda où il exerça son ministère pendant quelques années, après lesquelles il revint à Amsterdam. En 1667, il fut nommé à la chaire de Théologie de cette ville, qu'il remplit avec un succès extraordinaire jusqu'à sa

mort, arrivée en 1712. Outre l'édition des ouvrages d'Épiscopus, son grand-oncle maternel, qu'il a presque tous fait imprimer avec une préface et la vie de l'auteur, on a de lui plusieurs ouvrages, savoir : 1°. Un corps complet de Théologie, selon la doctrine des Remontrans, qui parut en 1686, et dont il y a eu plusieurs éditions depuis. 2°. *Collatio amica de veritate religionis christianæ cum erudito Judæo* (Isaac Orobio, Juif de Séville). 3°. *Historia inquisitionis*, etc., Tolosanæ, in-folio, 1692. 4°. Un commentaire sur les actes des apôtres et les épîtres aux Romains et aux Hébreux, qui a vu le jour en 1711. On désirerait plus de critique dans cet ouvrage. Jean Leclerc a fait l'oraison funèbre de M. de Limborch.

LIMENÆ, ville épiscopale de Pisidie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Antioche; il en est fait mention dans les actes des conciles, et dans les notices grecques. Elle a eu pour évêques :

1. Wanius, au concile de Nicée.
2. Fauste, au premier concile général de Constantinople.
3. Musonius, au concile de Chalcédoine.
4. Castinus, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.
5. Patrice, aux canons in *Trullo*.
6. Arsène, au concile de Photius.

7. Michelen 1197. (*Jur.-græc. rom.*, p. 283. *Or. chr.*, t. 1, p. 1052.)

LIMIERS (Henri - Philippe de), docteur en droit, membre de l'académie des sciences et des arts de Boulogne, auteur de la Gazette d'Utrecht, et libraire d'Amsterdam. Nous avons de lui, entre autres ouvrages : 1°. l'Histoire du règne de Louis XIV, 1718, en 12 volumes in-12. 2°. Annales de l'histoire de la monarchie française, depuis son établissement jusqu'à présent, contenant l'origine de sa monarchie, la vie de ses rois et généraux d'armée, la succession généalogique des souverains issus de la maison de France, et plusieurs autres choses qui ont déjà été traitées amplement par différents auteurs, 3 volumes in-fol. en 1721. 3°. La science des personnes de la cour, de l'épée et de la robe, du sieur de Chevigny, dans laquelle, outre les matières contenues dans les éditions précédentes, on trouve une instruction plus ample sur la religion, l'astronomie, la géographie, etc. 4. vol. in-12. 4°. Abrégé chronologique de l'Histoire de France, pour servir de suite, etc., 2 vol. in-12. 5°. Histoire du temps, ou mémoires de diverses cours sur les matières les plus importantes de la polit. que et des intérêts des princes de nos jours, où l'on découvre l'esprit des négociations, les causes des événements, et les ressorts cachés de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis le commencement

de ce siècle jusqu'à présent, in-4°, 6 vol., à Utrecht. Cet ouvrage fut proposé par souscription en 1725. 6°. *Bibliotheca ecclesiastica in quâ ordine alphabetico continentur cujuscumque religionis ac sectæ scriptores, concilia omnia, pontifices romani et eorum bullæ, religiosorum Ordinum fundatores, scriptorum ortus, ætas, doctrina, præcipue res gestæ, et eorum opera genuina, spuria, dubia edita atque inedita, variæque illorum editiones, additis de singulorum doctrina et stylo eruditorum judiciis, præmissis historiæ ecclesiasticæ cum veteris tum novæ compendio, cujuslibet seculi conspectu et prolegomenis necessariis.... ad præsens usque sæculum.* C'est un dictionnaire historique de la religion, que M. de Limiers annonça à Genève en 1726, chez Perathon et Cramer. (*Journal des Savans*, 1725 et 1726.)

LEMNÉE (saint), solitaire, vivait au cinquième siècle. Il était né à Cyr en Syrie, dans un bourg nommé Tillime. Il fut quelque temps disciple du B. Thalasse, solitaire dans le creux d'une montagne voisine, et d'un autre saint solitaire nommé Maron. Limnée résolut d'imiter ce dernier, et se retira sur une montagne déserte où il se renferma, non sous le toit de quelque cabane, ou de quelque tente, mais sous l'air, sans aucun couvert, dans un petit enclos de murailles sèches qu'il se bâtit et où personne n'avait la liberté

d'entrer que l'évêque et ceux qui prenaient l'occasion de son entrée pour se joindre à lui. Il ne refusait pas néanmoins de parler à ceux qui avaient recours à lui dans les nécessités de l'âme ou du corps, mais seulement par une espèce de fenêtre qu'il entr'ouvrait. Le B. Théodoret qui a écrit sa vie, assure qu'alors il y avait déjà trente-huit ans que saint Limnée vivait de la sorte, exposé à toutes les injures de l'air. Les Grecs, dans leurs menées, font mémoire de ce saint et de saint Thalasse, son maître, le 22 de février, et de saint Maron le 14 du même mois. (Baillet, t. 1, 22 février.)

LIMOSANJ, petite ville d'Italie à trente milles de Bénévent. C'était autrefois le siège d'un évêque; mais aujourd'hui elle est annexée au diocèse de Bénévent. Nous ne connaissons que deux de ses anciens évêques; savoir, Grégoire, religieux du mont Cassin, qui siégeait en 1110; et l'autre nommé Huguse, en 1132. (*Ital. sacr.* t. 10, col. 145.)

LIMPIUS (Pompée), jurisconsulte, a publié : *Repetitiones in varias juris civilis leges*, imprimées à Venise en 1608, et *Dactilismus ecclesiasticus*, in-fol. (Konig, Biblioth.)

LIN (saint), pape, fut fait coadjuteur de saint Pierre le 11 juin de l'an 55, et lui succéda le 29 juin de l'an 66. Il gouverna seul un an deux mois vingt-quatre jours, et mourut

le 23 septembre de l'an 67. On ne sait rien de certain de sa vie, ni du genre de sa mort. Son nom ne se trouve, ni dans les anciens calandriers romains, ni dans les sacramentaires des papes Gelase et Grégoire, ni dans les martyrologes du nom de saint Jérôme. Bede marque sa fête au 7 octobre; Adam de Vienne, au 20 novembre; Florus et Usuard, au 23 septembre. Les deux livres qui portent le nom de saint Lin, touchant la passion de saint Pierre et de saint Paul, sont supposés et pleins de fables et d'erreurs. On y dit que saint Pierre fut martyrisé à l'insu de Néron; qu'une partie des magistrats romains étaient chrétiens; que la femme d'Albanus quitta son mari malgré lui, par le conseil de saint Pierre; que saint Paul écrivit à Senèque, et Senèque à saint Paul. (Saint Irénée, l. 4, *Advers. hæres.* Eusèbe, l. 3, *Hist.* Dupin, *Bibl. eccl.*, t. 1. Baillet, t. 3, 23 septembre.)

LINCK (Jérémie Éberhard), professeur du droit public dans l'université de Strasbourg. Nous avons de lui : *Stamina juris publici romano-germanici continuo filo ducta*, à Joanne Eb. Linckio, *juris utriusque doctore, pandectarum et juris publici in regia Argentoratensium universitate professore publico et canonico Thomano*, à Strasbourg, chez Jean Bak, 1730, in-4°. C'est le plan d'un traité du droit public de l'empereur, avec des instructions sur la manière de

l'étudier utilement. (Journal des Savans, 1730, p. 682.)

LINCOLN, *Lindocolnia*, *Lincolnia*, ou *Lindum*, ville épiscopale d'Angleterre, sous la métropole de Cantorbéri, est située sur la pente d'une colline sur le *Witham*, dans le comté de Lincoln qui est une province maritime le long des côtes de la mer du nord ou d'Allemagne. Remi, évêque de Dorchester, y transféra son siège épiscopal en 1000, et bâtit la cathédrale qui est fort belle, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les saints. Cette ville était autrefois la résidence des rois de Mercie.

Évêques de Lincoln.

1. Remi, moine de Feschamps, mort le 9 mai, après avoir bâti deux monastères.

2. Robert Bloët, chancelier d'Angleterre, siégea depuis l'an 1092 jusqu'en 1122. Il orna l'église qui avait été bâtie par son prédécesseur, et ajouta vingt une prébendes à celles qu'il avait fondées en pareil nombre.

3. Alexandre, Normand de nation, archidiacre de Salisbury, et neveu de Roger, évêque de cette ville, siégea depuis l'an 1123 jusqu'en 1147. Il rebâtit sa cathédrale qui avait été incendiée, et augmenta le nombre de ses prébendes. Il fit aussi construire deux monastères et plusieurs forteresses. Il fut envoyé deux fois à Rome, et trouva le secret de contenter également le roi et le pape qui l'établit son légat en Angleterre où il

assembla un concile pour la réforme des mœurs. Il allait trouver le pape Eugène III qui était pour lors en France, quand il mourut au mois d'août de l'an 1147.

4. Robert de Chesney, archidiacre de Leicester, siégea depuis l'an 1147 jusqu'en 1167. Il ajouta une prébende à celles de ses prédécesseurs, fonda le prieuré de Sainte-Catherine proche de Londres, et fit bâtir son palais épiscopal presque depuis les fondemens.

5. Waultier, de Coutances, archidiacre d'Oxford, élu en 1183, passa l'année suivante à l'archevêché de Rouen.

6. S. Hugues, natif de Grenoble, et prieur de la chartreuse de Witham, siégea depuis l'an 1186 jusqu'en 1200. (*Voyez SAINT HUGUES.*)

7. Guillaume de Blois, prêchantre de l'église de Lincoln, fut élu en 1201, sacré en 1203, et mourut en 1206.

8. Hugues, chancelier d'Angleterre, siégea depuis l'an 1209 jusqu'en 1234. Il fit bâtir un bel hôpital à Wels où il avait été archidiacre avant son épiscopat.

9. Robert Grout-Head, ou Grosseteste, célèbre pour son érudition et les autres belles qualités de son esprit, fut d'abord archidiacre de Leicester, et puis évêque de Lincoln en 1235. Il mourut le 9 octobre 1253. (*Voyez ROBERT GROSSETESTE.*)

10. Henri Lexington, doyen

de Lincoln, en fut élu évêque par son chapitre le 30 décembre 1253, et mourut le 8 août 1258.

11. Benoît de Gravesend, que quelques-uns nomment Richard, doyen de Lincoln, fut sacré le 3 novembre 1258, et mourut le 18 décembre 1279.

12. Olivier Sutton, doyen de Lincoln, sacré évêque le 18 mars 1280, mort le 13 novembre 1299.

13. Jean d'Alberby ou d'Aderly, siégea depuis l'an 1300 jusqu'en 1319. Il avait été chancelier de Lincoln.

14. Thomas Beak, aussi chancelier de Lincoln, fut élu évêque en 1319, et mourut peu de temps après.

15. Henri Burwash, neveu de Barthélemi de Balidismar, baron de Leeds, homme qui fut très-puissant pendant le règne d'Édouard II, siégea depuis l'an 1320 jusqu'en 1330. Il avait été trésorier et chancelier d'Angleterre.

16. Thomas le Beck ou Beak, en 1341.

17. Jean Synwel, archidiacre de Northamptton, siégea depuis l'an 1351 jusqu'en 1362.

18. Jean Bokingham, depuis l'an 1363 jusqu'en 1397, qu'il se fit moine à Cantorbéri où il mourut.

19. Henri Beaufort, frère du roi Henri IV, depuis l'an 1397 jusqu'en 1404, qu'il fut transféré à Winchester.

20. Philippe Repindon, docteur en Théologie, chanoine et abbé de Leicester, chancelier de

l'université d'Oxford, fut sacré évêque de Lincoln le 29 mars 1405. Il fut fait cardinal le 18 septembre 1408, et renonça à son évêché le 12 mai 1420.

21. Richard Flemming, docteur en Théologie et chanoine de Lincoln, fut mis en possession le 24 mai 1420, et transféré à York par le pape en 1424. Le roi Henri V s'étant opposé à cette translation, Flemming revint à Lincoln où il fit brûler, en 1425, le corps de l'hérésiarque Jean Wiclef. Il fonda, en 1430, dans l'université d'Oxford, le collège de Lincoln.

22. Guillaume Grayus, évêque de Londres en 1426, fut transféré à Lincoln en 1431. Il siégea environ quatre ou cinq ans.

23. Guillaume Alnewic, docteur en droit, fut transféré de l'évêché de Norvic à celui de Lincoln en 1436. Le roi Henri VI touché de sa doctrine et de sa piété, le choisit pour son confesseur. Il mourut au mois de décembre 1449.

24. Marmaduc Lumley, de l'ancienne maison des barons de ce nom, fut transféré de l'évêché de Carlile à celui de Lincoln en 1450, et n'y vécut qu'un an.

25. Jean Chadworth, était principal du collège royal de Cambridge, lorsqu'il fut appelé au gouvernement de l'église de Lincoln en 1452. Il siégea environ dix-huit ans.

26. Thomas Scot, surnommé Rotheram, du nom de sa patrie;

fut transféré de l'évêché de Rochester à celui de Lincoln en 1477, et de celui-ci à l'archevêché d'York, neuf ans après. Il fut chancelier du royaume et de l'université de Cambridge.

27. Jean Russel, docteur en Théologie, archidiacre de Berken, et premier chancelier perpétuel de l'université d'Oxford, devint évêque de Lincoln en 1480. Il fut aussi pendant quelque temps chancelier d'Angleterre. Il mourut le 30 janvier 1490. Thomas Morus loue beaucoup sa piété, sa sagesse, son érudition et son expérience dans les affaires.

28. Guillaume Smith, passa de l'évêché de Lichtfield à celui de Lincoln en 1595, et mourut le dernier jour de décembre 1613. Il avait été chancelier de l'université d'Oxford; et lorsqu'il était évêque de Lichtfield, il fonda dans cette ville un hôpital pour dix pauvres, et une école pour l'instruction des enfants.

29. Thomas Wolsey, cardinal, évêque de Lincoln le 26 mars 1514, passa la même année à l'archevêché d'York.

30. Guillaume Atwater, vice-chancelier de l'université d'Oxford, fut fait évêque de Lincoln le 12 novembre 1514, et mourut au commencement du mois de février 1520.

31. Jean Longland, docteur d'Oxford, et confesseur du roi Henri VIII fut sacré le 5 mai 1521, et mourut l'an 1547. Il fut chancelier de l'université d'Ox-

ford durant presque tout son épiscopat.

32. Henri Holbech, docteur de Cambridge, passa de l'église de Rochester à celle de Lincoln en 1547, et mourut en 1551.

33. Jean Tailer ou Tailour, principal du collège de Saint-Jean de Cambridge, fut sacré évêque de Lincoln le 26 juin 1552, et déposé sous le règne de Marie, pour avoir refusé d'assister à la messe.

34. Jean With, nommé par la reine Marie à l'évêché de Lincoln en 1553, passa à celui de Winchester en 1557.

35. Thomas Watson ou Watston, docteur en Théologie et grand théologien, doyen de Durham, et principal du collège de Saint-Jean de Cambridge, fut sacré évêque de Lincoln le 15 août 1557, et chassé très-peu de temps après sa consécration par l'autorité du parlement, pour avoir constamment refusé de consentir à la prétendue réforme.

LINCOPING ou LINDKOE-PING, *Lingacopia* ou *Lincopia*, ville de Suède avec évêché suffragant d'Upsal. Nicolas Anglicus, légat du pape Eugène III y célébra un concile l'an 1148, pour l'établissement de l'évêché de Lunden en archevêché. (*Lab. 9. Hard. 6.*)

LINDANUS (Guillaume), né à Dordrecht en Hollande l'an 1525, fit ses études à Louvain, où il fut licencié en Théologie en 1552, après son retour de Paris, où il était venu pour se

perfectionner dans les langues hébraïque et grecque, sous Mercier et Turnèbe. Il professa ensuite l'Écriture-Sainte à Dillingen pendant trois ans, et fut fait inquisiteur de la foi contre les hérétiques dans la Hollande et dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Ruremonde, d'où il passa à celui de Gand en 1588. Il mourut trois mois après, le 4 novembre de la même année, âgé de soixante-trois ans. Nous avons de lui les ouvrages suivants : 1°. Panoplie évangélique partagée en cinq livres, à Cologne en 1563, et à Paris en 1564, avec des tables des hérésies. 2°. Trois livres de la meilleure manière d'interpréter l'Écriture-Sainte, à Cologne, en 1558. 3°. Trois livres des stromates pour la défense du concile de Trente, à Cologne en 1590. 4°. Un dialogue intitulé : *Dubitantius*, ou de l'Origine des sectes de ce siècle, à Cologne en 1571. 5°. Autre dialogue de la tranquillité de l'âme, *ibid.* en 1563. 6°. De la véritable Église, contre ceux de Wittemberg, à Cologne en 1552. 7°. Apologétique en trois livres, pour la concorde de l'Église catholique contre la confession d'Augsbourg, à Anvers en 1570. 8°. La concorde discordante, ou réfutation de la concorde prétendue des luthériens et des sacramentaires, à Cologne en 1583. 9°. Cinq livres du vœu de la continence et du célibat des prêtres, *ibid.* en 1580. 10°. Traité pour la défense du corps

vivant de Jésus-Christ, présent réellement dans l'Eucharistie, à Cologne en 1575. 11°. L'aquilon mystique; *ibid.*, en 1580. 12°. Exhortation aux Hollandais pour les rappeler à l'Église, *ibid.* 13°. Un écrit sur la fuite des idoles et contre les nouveaux dogmes évangéliques, *ibid.* 14°. Réfutation de la confession d'Anvers, et l'apologue de cet écrit en flamand, *ibid.* 15°. Un traité contre ceux qui mangent de la viande en carême, *ibid.* 16°. Labyrinthe chrétien; catéchisme; méthode de se confesser; le miroir sacerdotal, et autres écrits de piété, en flamand; l'ancien pseautier purgé de fautes, et éclairci par le texte hébreu, à Anvers en 1567. 17°. Paraphrase sur les trente premiers pseumes, sur les sept pseumes pénitentiels, et sur le cent dix-huitième, *ibid.*, en 1578. 18°. Constitutions synodales, à Cologne en 1571. Un discours contre les dérèglemens du clergé, dont une partie est imprimée dans le nouveau *Fasciculus rerum expectandarum*. 19°. Plusieurs sermons imprimés en flamand, en 1580; quantité d'ouvrages non imprimés.

Lindanus fut un des plus célèbres prélats et des plus habiles écrivains du seizième siècle. Il peut aussi passer pour un des controversistes du premier ordre. Il savait l'antiquité, la Théologie, la morale; était versé dans la lecture des Pères et des conciles; avait beaucoup d'élévation d'esprit, et était

très-fort dans le raisonnement. Son style est véhément, un peu enflé, et cependant assez pur. (Le Mire, *De Script. sæc. decimi-sexti*. Valère-André, *Biblioth. belg.* Possevin. Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclés. du seizième siècle*.)

LINDEBORN (Jean), auteur flamand du dix-septième siècle, a donné : 1°. Notes catéchétiques sur le sacrement de pénitence ; à Cologne en 1675 et 1679. 2°. L'échelle de Jacob, *ibid.*, 1668. 3°. Histoire ou notice de l'évêché de Deventer, *ibid.*, 1670. 4°. Questions instructives sur le mariage, *ibid.*, 1675. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, col. 2581.)

LINDISFARN, île sur les côtes de Nortumberland en Angleterre, où il y a une ville du même nom, autrefois épiscopale, et dont le siège fut transféré à Durham.

LINWOOD (Guillaume de), célèbre jurisconsulte anglais dans l'université d'Oxford, et évêque de Saint-David, mort l'an 1446, a composé un recueil de constitutions des archevêques de Cantorbéri, depuis Etienne de Langton jusqu'à Henri Chichelei, divisé en cinq livres, imprimé à Paris l'an 1505, à Londres l'an 1557, et à Oxford l'an 1579 et 1663. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccl. du quinzième siècle*.)

LINGARELLE, espèce de scapulaire d'un pied en quarré, qui est de petit-gris, doublé de

satin rouge pour les chanoines de la cathédrale du Puy, et de bleu ou de violet pour les autres clercs. Les chanoines et tous les clercs portent cette lingarelle depuis les complies du samedi-saint inclusivement, jusqu'au vendredi suivant, où personne ne peut entrer au chœur sans l'avoir pendant ce temps.

LINGE (Geoffroi), cordelier d'Angleterre dans le treizième siècle, laissa une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1290, auquel il vivait. (Vossius, *De hist. lat.* Henri Willot, in *Athen. francis.*)

LINGENDES (Claude de), jésuite, naquit à Moulins en 1591, et se fit jésuite à Lyon. Il fut pendant onze ans recteur du collège de Moulins, puis provincial de la province de France, et ensuite supérieur de la maison professe de Paris, où il est mort le 12 avril 1660, âgé de soixante-neuf ans. Il avait prêché avec un applaudissement universel pendant trente-six ans, et il passe avec justice pour un des plus excellens prédicateurs du dix-septième siècle. Nous avons de lui : 1°. Avis pour bien régler sa vie. 2°. Trois volumes de sermons en latin, in-4° et in-8°, à Paris, chez François Muguet, 1666. 3°. Deux volumes in-8° en français de sermons sur les évangiles du carême, qui ne sont qu'une traduction, ou même une imitation imparfaite de ses sermons en latin. 4°. Dix sermons du saint-

sacrement, et des sermons de l'octave de la fête du saint-sacrement. (Sottwel, *Biblioth. script. societ. Jesu*. Le père Rapin, *Réflex. sur l'éloquence*, p. 151. M. l'abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. 2, p. 285. Dictionn. portatif des Prédic.)

LINGENDES (Jean de), natif de Moulins, et parent du père de Lingendes, jésuite, parvint par son éléquence à l'évêché de Sarlat, d'où il fut transféré à celui de Mâcon l'an 1650. Il prononça l'oraison funèbre de Louis XIII à Saint-Denis en 1643.

LINGUIN ou LIMINE, *Liminius* ou *Liminius*, martyr d'Auvergne, souffrit en même temps que saint Cassi. Ses actes qui subsistaient encore du temps de saint Grégoire de Tours, ont été perdus depuis. On fait sa fête principale le 29 de mars, et celle de sa translation le 13 de mai. (Voyez Cassi.)

LINOË, ville épiscopale de la seconde Bithynie au diocèse du Pont, sous la métropole de Nicée. Elle ne se trouve que dans les actes de quelques conciles; les auteurs n'en parlent point. Elle a eu pour évêques,

1. Anastase, souscrit aux canons in *Trullo*.
2. Léon, au septième concile général.
3. Basile, au concile de Photius, après la mort de saint Ignace.
4. Cyrille, *ibid.* (*Or. chr.*, t. 1, p. 657.)

LINTERNUM, ville autrefois

épiscopale sur le rivage de la mer dans la Campanie, entre le Volturmo et Cumes; ce fut d'abord une colonie romaine: on n'en voit plus que les ruines. Scipion l'Africain voyant l'ingratitude des Romains qui cherchaient à le perdre, après avoir si bien défendu sa patrie, s'y retira et y mourut. (*Ital. sac.*, t. 10, p. 122.)

LIOBE ou LIEBE ou LEOB-GYTHER, *Leobgytha* et *Truthgeba* (sainte), vierge, abbesse en Allemagne. Cette sainte naquit au pays de Westsex ou des Saxons occidentaux en Angleterre; son père se nommait Tinne ou Dimo, et sa mère Ebbe; elle eut un songe pendant sa grossesse; il lui sembla porter une cloche dans son sein, ce qui lui fit croire que Dieu demandait qu'elle consacrat son fruit à son service. Elle avait donné en premier lieu à sa fille le nom de Truthgebe, puis le surnom de Liebe ou Liobe, mot qui marquait la tendresse avec laquelle elle l'aimait. Elle la mit, étant encore très-jeune, dans le monastère de Winbrun au diocèse de Dorchester, sous la conduite de la célèbre abbesse Tette. Il serait difficile d'exprimer l'ardeur avec laquelle elle s'appliqua à la pratique des plus sublimes vertus; aussi parvint-elle au plus haut degré de perfection. Saint Boniface qui travaillait alors dans les missions d'Allemagne, conçut une si haute idée de son mérite sur ce qu'on lui mandait d'elle, que

dans le besoin où il était de filles vertueuses et éclairées pour diriger des communautés de vierges qu'il voulait établir, il pria la vierge Tette de la lui envoyer; elle y consentit, quoiqu'avec peine, à cause de la perte qu'elle allait faire. Liobe ne fut pas plus tôt arrivée, qu'elle fut établie abbesse du monastère de Bischoffsheim dans le diocèse de Mayence, sur la rivière de Tauber, et géra sa charge avec toute l'exactitude, la sagesse et la prudence qu'on pouvait en attendre. Elle était l'exemple et la règle vivante de sa communauté : elle excella surtout en humilité : elle eut encore la conduite de plusieurs autres monastères qu'elle visitait souvent ; c'est ce qui l'a fait regarder comme le chef et la mère générale des religieuses d'Allemagne. Se voyant fort avancée en âge, après avoir mis tout en bon ordre, elle se retira dans le monastère de Schonersheim, et y mourut vers l'an 779 fort chérie et fort regrettée de toutes ses filles, et des princes et princesses de son temps. Son corps fut porté à Fuld, abbaye célèbre d'hommes, et posé auprès du tombeau de saint Boniface qui y avait été transporté de Frise. Il s'en est fait plusieurs translations. Le martyrologe fait mention de la fête de cette sainte au vingt-huitième de septembre qui est le jour de sa mort. (Surius. Dom Mahillon. Baillet, t. 3, 28 septembre.)

LION, bête féroce la plus cou-

rageuse et la plus dangereuse de toutes, *leo*. Le lion passe pour le roi des animaux à quatre pieds. Il a le devant de la tête carré, le museau plat et gros, la gueule grande, le poil tirant sur le roux. Il était fort commun dans la Palestine. Les auteurs sacrés en parlent souvent, et en tirent leurs similitudes. Le lion de la tribu de Juda est Jésus-Christ qui est sorti de la tribu de Juda, et qui a vaincu la mort, le monde et le démon. Le rugissement du lion est terrible. C'est une erreur populaire de croire que les lions dorment les yeux ouverts, ou qu'ils aient peur du coq. Le lion était consacré au soleil chez les païens.

LION. Ordre du lion, Ordre militaire qui fut institué par Enguerrand II au commencement du règne de saint Louis. Les chevaliers portaient une médaille d'or où était représenté un lion.

LION (Claude), prêtre de l'Oratoire, et prédicateur du dix-septième siècle, a donné : 1°. Mystères abrégés de la grâce et de la morale chrétienne en vers latins, 1674. 2°. Conférences morales sur les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sur les plus importantes vérités de la religion chrétienne ; à Paris en 1691. 3°. Panégyriques et sermons sur les mystères de Jésus-Christ et de la Vierge. 4°. Nouveaux panégyriques des saints, avec des sermons pour des vêtements et professions reli-

gieuses ; à Lyon, in-12, 6 volumes. (Journal des Savans, 1691 et 1705. Dupin, Table des Aut. eccl. du 17^e siècle, col. 2732.)

LIONS (Jean des), docteur en Théologie de la faculté de Paris, et doyen de Senlis, mort en 1701, a laissé : 1^o. Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge, ou Sermon de l'Assomption. Censures de ce sermon par l'évêque de Senlis, et éclaircissemens sur cette censure ; à Paris en 1658. 2^o. Discours contre le paganisme du roi de la fève ou du roi-boit, *ibid.*, 1664. 3^o. Factum touchant l'archidiaconé de Pontoise, ou éclaircissement de l'ancien droit de l'évêque et de l'église de Paris sur Pontoise, et le Vexin français, contre les prétentions de l'archevêque de Rouen ; 1694. (Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, col. 2599.)

LIONNE. La compagnie ou l'Ordre de la lionne, *leona societas*, *equites leonæ*. Cette compagnie se forma de plusieurs gentilshommes napolitains, comme celles du Dévidoire et du Navire, durant les guerres de la maison d'Anjou, et en sa faveur. Ces gentilshommes portaient au cou pour devise une lionne qui avait les pieds liés. (Justiniani, part. 2, p. 705. Heliot, t. 8, p. 281.)

LIONNIÈRE (l'abbé de), licencié en Théologie dans le dix-septième siècle, a laissé : 1^o. Un panégyrique de Louis-le-Grand, et un autre de mon-

seigneur le dauphin. 2^o. Le Tableau de l'Eglise, contenant une instruction familière et historique tirée de l'Ecriture-Sainte et des Pères, in-12. 3^o. Nouvelle Géographie en vers latins et en prose française, accommodée à l'usage de l'école ; avec des remarques sur la géographie, l'histoire et la chronologie, in-12. (Journal des Savans, 1693 et 1696.)

LIPARI, île de la mer de Toscane, à vingt lieues communes de France, au nord de la côte de Sicile, avec une ancienne ville, colonie des Énédiens. Cette île en a neuf autres qui l'environnent, et dont la plupart sont désertes. Les anciens les appelaient *Vulcania* ou *Æolides*. Lipari était évêché dès les premiers siècles. Il fut ruiné par les Sarrasins, et rétabli ensuite dans une abbaye de bénédictins, que Roger, comte de Sicile, fonda sous l'invocation de saint Barthélemy en 1088, et qui fut unie, à celle de Patti, fondée par le même en 1094. Ces deux abbayes, gouvernées par le même abbé, furent érigées en évêché dans le douzième siècle. Jean II, abbé de Lipari et de Patti, y fut intrus sous l'antipape Anaclet II, en 1131. Mais le pape Innocent II le déposa en 1139, et Eugène III nomma à ces deux sièges Gili- bert vers l'an 1151. Les évêchés de Lipari et de Patti furent désunis par Boniface IX, en 1399. Le diocèse de Lipari ne comprend que Lipari et les autres îles qui en dépendent. Il n'y a qu'une

paroisse, un couvent de religieux, et un chapitre composé de quatre dignités et de quatorze chanoines.

Évêques de Lipari.

1. Agathon (saint), premier évêque de Lipari, siégeait vers l'an 254.

2. Augustin, souscrit au concile romain, sous le pape Symmaque.

3. Agathon, sous le pontificat de saint Grégoire, en 585.

4. Paulin, évêque de Taurianum, fut aussi chargé par saint Grégoire de l'église de Lipari en 592. *Epist.* 26, l. 2. Il mourut en 594.

5. N... dont parle saint Grégoire, *Epist.* 19, l. 6.

6. Peregrin, assista au concile de Latran sous Martin 1^{er}, en 649.

7. N... de Léontina en Sicile, siégeait en 700.

8. Basile, assista au second concile de Nicée en 787.

9. Samuel, au concile de Photius, en 879.

10. Gilibert, après une longue vacance, causée par l'irruption des Sarrasins, fut nommé évêque de Lipari et de Patti par le pape Eugène III, après la mort de Jean intrus sous l'antipape Anaclet II.

11. Etienne, évêque de Lipari et de Patti en 1185.

12. Anselme, vers l'an 1208.

13. Jacques, en 1220, fut transféré à Capoue en 1225.

14. Paganus, mort le 22 mars en 1246.

15. Raynald, le 15 février 1248.

16. Philippe, en 1250. Il mourut vers l'an 1253.

17. Barthélemi Varell, de Léontina en Sicile, élu en 1253, mourut en 1282.

18. Pandulphe, nommé par Honoré IV en 1286, fut obligé d'abdiquer.

19. Jean, chanoine de Rome, nommé par Benoît XI en 1204; mourut sous Clément VI en 1343.

20. Vincent, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Mariana dans l'île de Corse, transféré par Clément VI.

21. Pierre de Pernir, surnommé Teutonique du même Ordre, nommé en 1346, mourut en 1354.

22. B. Pierre Thomasie, carme, nommé par Innocent VI en 1354, fut transféré à Coron en Macédoine, et ensuite au patriarchat de Constantinople.

23. Jean Graffeï, Sicilien, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Innocent VI en 1368.

24. François, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé en 1364, fut transféré à Messine en 1371.

25. Ubertain, Sicilien, nommé en 1372.

26. Jean de Causa, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1392. Il fut nommé par Benoît XIII antipape.

27. François Gattulus, par Boniface IX, qui sépara ces deux églises, et donna Patti à François Hermemir, Catalan, Lipari appartenant alors à Ladislas, roi

de Naples, et Pattia au roi de Sicile. Gattulus, évêque de Lipari, mourut en 1400.

28. Antoine, archidiacre de Lipari, nommé en 1400.

29. Thomas, nommé par Grégoire xii, qui le transféra à Marsi.

30. Antoine de Comite, nommé par le même, fut déposé par Jean xxi, et rétabli par Martin v.

31. Barthélemi de Salerne, nommé par Eugène en 1432, siégea jusqu'à Paul ii.

32. François de Stylo, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Paul ii. Il siégea long-temps et abdiqua en 1489.

33. Jacques Carduin, succéda au mois d'octobre la même année, et mourut en 1506.

34. François, évêque de Rapolia, nommé par Jules ii en 1506, siégea huit ans, et passa à Bittona en 1514,

35. Antoine Genoni, nommé la même année.

36. Pierre, nommé en 1524.

37. Grégoire Magalotti, nommé en 1532 par Clément vii, passa au siège de Chiusi en 1534.

38. Baldus Ferratinus d'Amelia, nommé par Clément vii le 20 août 1534. Ce fut sous son pontificat que Barberousse, capitaine des Turcs, ruina Lipari. Baldus siégea jusqu'en 1553, et cinq ans après il devint évêque d'Amelia.

39. Annibal Spatafora, de Messine, siégea à peine un an.

40. Philippe Lancia, élu le 13 avril 1554, siégea dix ans.

41. Antoine Justiniani de

Chio, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, archevêque de Naxia, un des Pères du concile de Trente, fut transféré à Lipari le 12 mai 1564, et mourut en 1571.

42. Pierre de Cancellariis, de Pistoye, succéda à Justiniani, et mourut en 1580.

43. Paul Bellarditus, de Léontina en Sicile, nommé par Grégoire xiii en 1580, le 11 février, siégea cinq ans, et abdiqua.

44. Martin, mort en 1593.

45. Jean Gonzalez de Mendoza, augustin, quitta en 1598, et fut fait évêque dans l'Amérique.

46. Alphonse Vital, Espagnol, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1599, mourut en 1616.

47. Albert Caccamo, de Palerme, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Paul v, siégea neuf ans.

48. Joseph Candide Scannacuccio, de Syracuse, nommé le 29 novembre 1627, fut soustrait de la juridiction de la métropole de Messine.

49. Augustin Candide, cousin du précédent, élu le 12 juin 1645, mourut en 1650.

50. Benoît Hieraccus, nommé par Innocent x, siégea dix ans.

51. Adam Gentilis, nommé par Alexandre vii, mourut après avoir siégé trois ans en 1663.

52. François Arata, de Messine, mort le 25 mai 1690.

53. Cajétan Marie de Castille, de Palerme, clerc théatin, nommé le 8 février 1691, mourut en 1694. Il était de la famille des marquis de Saint-Isidore.

54. Jérôme Vintimiglia, clerc théatin de Palerme, nommé le 19 juillet 1694, mourut à Rome le 17 septembre 1709. Il était de la maison des princes de Belmonte.

55. Nicolas-Marie Tedeschi, de Catane, prieur du Mont-Cassin, nommé le 10 mars 1710, siégeait encore en 1717. (*Ital. sac.*, t. 1, p. 771.)

LIPPOMAN (Aloisius ou Louis), natif de Venise, évêque de Modon, coadjuteur de Véronne, et ensuite évêque de Bergame, s'acquît une grande réputation dans le seizième siècle. Il savait les langues, l'Écriture, les Pères, la Théologie et l'histoire de l'Église. On l'employa dans diverses ambassades, comme en Portugal et ailleurs; et il se fit admirer dans le concile de Trente dont il fut un des trois présidens sous le pape Jules III. Paul IV l'envoya nonce en Pologne l'an 1556 et le fit son secrétaire. Ces différentes occupations ne l'empêchèrent point d'écrire jusqu'à sa mort, arrivée le 15 août 1559. Ses ouvrages sont : 1°. un grand recueil en 8 volumes des vies des saints et des actes des martyrs, avec des notes séparées, en italien; à Venise en 1555. 2°. *Chaînes des Pères*, en latin, sur la Genèse; à Paris en 1546; sur l'Exode, *ibid.*, en 1555, et sur les dix premiers psaumes; à Rome en 1585. 3°. *Exposition du symbole et de l'oraison dominicale*, en italien; à Venise en 1568. 4°. *Confirmation de tous les dogmes catholiques*; à Venise

en 1555. 5°. *Additions au Pré spirituel* de Jean Moschus; à Paris en 1610. 6°. *Constitutions synodales*. 7°. *Sermons sur les saints*. (Possevin, *in App. sacr.* Sixte de Sienne, *Bibl. sanct.* D. Thierri Ruinart, dans ses *Actes des martyrs*. Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du seizième siècle.*)

LIPSCIUS ou LIPSKI (André), grand chancelier de Pologne, est auteur de deux centuries d'observations de droit, et d'une décade de questions pour la liberté des biens ecclésiastiques. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Cracovie en 1632, in-4°. Konig, *Biblioth.*)

LIPSE (Martin), natif de Bruxelles, et chanoine régulier de Saint-Augustin à Louvain, était grand-oncle de Juste Lipse, et fut célèbre par sa piété et sa science. Il mourut l'an 1555, après avoir travaillé aux éditions de saint Augustin, de saint Hilaire, de Symmaque, de Macrobe, etc.

LIPSE (Josse ou Juste) un des plus savans critiques du seizième siècle, naquit à Isch, petit village près de Bruxelles, le 18 octobre 1547. Il commença ses études dans cette ville à l'âge de six ans. Lorsqu'il eut atteint celui de douze, il fut envoyé à Cologne où il apprit en peu de temps le grec et la philosophie. A dix-neuf ans, il alla continuer ses études à Louvain où le cardinal Granvelle le prit pour son secrétaire des lettres latines. Il suivit ce cardinal en Italie, revint à Louvain, passa à Vienne

en Autriche et de-là à Jéna, où il fut fait professeur en histoire le 20 septembre 1572. Il quitta cette ville en 1574 et vint à Louvain où il fut fait docteur en 1576. Il se retira ensuite à Leyde, y enseigna l'histoire pendant treize ans, et revint à Louvain où il enseigna les belles-lettres avec une grande réputation, jusqu'à sa mort, qui arriva le 23 mars 1606. Juste Lipse a composé un grand nombre d'ouvrages que l'on a recueillis en 6 volumes in-fol., imprimés à Amsterdam en 1609. La plupart sont de littérature et de critique; il n'y en a que très-peu qui aient quelque rapport aux matières ecclésiastiques; savoir: un *Traité de la croix*, divisé en trois livres; un sur Notre-Dame de Hall; un sur Notre-Dame de Montaignu, et un petit écrit sur la religion. Son traité de la croix, le plus exact qui ait été fait sur ce sujet, est plein d'érudition ecclésiastique et profane. Il y examine ce que c'est que la croix, quelle était sa figure et quel usage on en a fait, en commençant par le nom de croix qui signifie en général toutes sortes de peines et de tourmens, et en particulier le supplice suivi de la mort d'une personne attachée à une croix de bois. Les anciens Latins l'ont appelée *labarum*, l'arbre malheureux ou la croix. On peut distinguer deux sortes de croix; la simple qui n'était composée que d'un seul poteau de bois, soit qu'on y attachât le patient, soit qu'on l'empalât; et

la composée qui est encore de trois sortes; savoir: celle dont les deux pièces qui la composent, sont croisées en forme d'*X*; celle qui est en forme de *T*, et celle dont la pièce qui est de travers coupe celle qui est debout à angle droit; en sorte qu'il en reste une partie au-dessus, telles que sont nos croix. Le supplice de la croix était en usage parmi les Syriens, les Juifs, les Égyptiens, les Perses, les Carthaginois. On ne l'employait chez les Romains que pour les esclaves et les plus vils criminels, comme les voleurs de grand chemin.

La révolte et la sédition furent le prétexte dont on se servit pour condamner Notre-Seigneur à ce supplice, selon les lois romaines. Le crucifiement était précédé de la flagellation. Le patient, en allant au lieu du supplice, portait sa croix; quand il y était venu, on le dépouillait et on l'attachait à la croix avec des clous, ou avec des cordes. Il y avait à la croix un morceau de bois sur lequel les pieds étaient posés. On mettait au-dessus de la croix un écriteau qui contenait le sujet de la condamnation du patient. On laissait mourir les crucifiés de faim ou de langueur à la croix; quelquefois ils étaient déchirés tout vifs par les bêtes, et souvent on les perçait d'un coup de lance. Chez les Juifs on leur rompait les os, pour les ôter le même jour de la croix; mais parmi les autres nations, on laissait pourrir leurs corps sur la croix, et il était dé-

fendu de les enterrer. On crucifiait quelquefois la tête en-bas, de travers, les pieds écartés. On brûlait tout vifs, ou l'on exposait aux bêtes farouches les crucifiés. Les croix étaient hautes, et on les plantait ordinairement en des lieux élevés. Les livres de Notre-Dame de Hall, et de Notre-Dame de Montaigu contiennent la relation des miracles opérés devant ces deux images de la Vierge, à laquelle Juste Lipse avait une grande dévotion. Cet auteur ayant avancé qu'il ne faut souffrir qu'une religion dans un état, et qu'on ne doit point user de clémence envers les hérétiques, Théodore Coornhert écrivit contre cette maxime, et Juste Lipse lui répondit par un traité intitulé : *De una religione adversus dialogistam*. On a encore de lui un traité de la constance, ouvrage philosophique en forme d'entretiens sur les maux publics, et sur l'usage qu'on doit faire de sa raison dans les temps critiques. Le but de cet ouvrage est de faire voir que les malheurs des Pays-Bas dans le seizième siècle, ne sont rien en comparaison de ce que tant d'autres peuples ont souffert. Il est écrit dans le vrai goût de l'antiquité. Il a été traduit en français par M. de L., avocat au Parlement, et imprimé in-12 à Paris en 1741, chez Prauld, fils. L'auteur le regardait comme le meilleur de ses écrits, et le dédia à la ville d'Anvers qui le conserve précieusement dans des tablettes d'or. Il l'avait composé

durant les troubles des Pays-Bas. Les protestans accusent notre auteur d'inconstance en matière de religion, et veulent qu'il ait suivi successivement le luthéranisme et le calvinisme, du moins quant au-dehors, pendant le temps qu'il enseignait à Jéna et à Leyde; mais il soutient qu'il n'a jamais changé la religion catholique dans laquelle il est né. Juste Lipse a été l'un des plus savans hommes et des plus judicieux critiques de son temps. On disait de lui, de Scaliger et de Casaubon, qu'ils étaient les *Triumvirs* de la république des lettres. Le président de Thou, Meursius, Imperialis et beaucoup d'autres savans lui ont consacré des éloges. Aubert le Mire a écrit sa vie. On trouve une fort belle lettre sur sa mort dans l'appendice des lettres latines de Jean-Nicolas Saulio Carrega, in-4°, p. 12. On peut voir aussi la préface du traducteur du livre de la constance. (M. Dupin, dix-septième siècle, et le Journal des Savans, 1741, pag. 490.)

LIPSTAD, ville capitale du comté de Lippe en Westphalie; *Lipstadium*. Il y eut un concile l'an 780 pour établir les évêchés dans la Saxe, et un autre l'an 782. (*Reg.* 18. *Lab.* 6.)

LIQUEFACTION, en termes mystiques, est une joie spirituelle et une douceur céleste qui ouvre le cœur, le dilate, le pénètre de telle sorte, qu'il en est comme inondé et submergé dans un torrent de délices. C'est un mouvement délicieux de l'âme

éprise des charmes de l'amour et de la bonté de Dieu, qui fait qu'elle paraît sortir d'elle-même pour s'écouler, se fondre, s'abîmer heureusement en Dieu, cet océan de tout bien. Mon âme s'est liquéfiée, dit l'épouse du cantique, lorsque mon bien-aimé a parlé. (Cant. 5. 6.) Ce terme se trouve dans saint Bernard et saint Thomas sur le verset des cantiques qu'on vient de rapporter; dans saint Bonaventure, Traité des dons du Saint-Esprit, ch. 6, etc.

LIQUES, *Liskæ*, abbaye de l'Ordre de Prémontré au diocèse et à cinq lieues de Boulogne sur mer. Elle fut fondée d'abord pour des chanoines séculiers par Robert de Liques, surnommé *le Barbu*. Milon, évêque de Terrouane, y mit ensuite des chanoines réguliers de Prémontré, qu'il tira du monastère de Saint-Martin de Laon en 1132. L'abbaye de Liques devint en peu de temps très-célèbre, et fut la mère de toutes les abbayes des Prémontrés en Angleterre. Mais les guerres entre l'Espagne et la France y ont causé souvent de grands dommages. Elle fut brûlée en 1674, et rebâtie en 1702. (*Gallia christ.* tom. 10, col. 1617.)

LIRE, *Lira*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située en Normandie, au diocèse et à neuf lieues d'Evreux sur la ville. Elle reconnaissait pour fondateurs, Guillaume, fils d'Osberne, parent de Guillaume II, duc de Normandie, et Alix sa femme,

vers le milieu du onzième siècle; et pour bienfaiteurs les rois d'Angleterre et de France; les évêques d'Evreux et les papes, ainsi que plusieurs autres seigneurs, comme il paraît par un grand nombre de chartes insérées dans le *Monasticum Anglicanum*, t. 3, pag. 85, et seq. Les religieux de Lire vécurent d'abord comme ceux de Saint-Evrout; mais l'abbé Raoul y introduisit, dit-on, un peu avant le milieu du douzième siècle les réglemens de l'abbaye du Bec, et l'habit blanc qu'on y a porté jusques vers la fin du quatorzième siècle. L'abbé Astorge, qui présidait alors au monastère de Lire, y rétablit en 1392 l'habit noir, tel que les religieux l'avaient au commencement de leur institution. Cette abbaye était tombée dans un grand relâchement, surtout après les ravages des calvinistes, et elle n'avait commencé à reprendre son premier lustre que du temps du cardinal Jacques Davy du Perron, et de Jacques le Noël du Perron son neveu. Le premier, qui en était abbé commendataire en 1604, la fit unir à la congrégation des exempts, et le second, qui en fut aussi abbé après Jean du Perron, frère du cardinal, y appela en 1646 les religieux de Saint-Maur, lesquels achevèrent de la tirer du mauvais état où elle était, en faisant toutes les réparations dont l'église et le monastère avaient besoin, et en y faisant revivre l'observance régulière dans toute sa vigueur.

(*Gallia christ.* tom. 11, col. 644, nov. édit.)

LIRON (Dom Jean), religieux bénédictin de la congrégation de S. Maur. Nous avons de lui : 1°. Dissertation sur Victor de Vite, avec une nouvelle vie de cet évêque, à Paris 1708, in-12. Dom Liron prétend démontrer que ce Victor qui a écrit l'Histoire de la persécution des Vandales, ne peut être le même que celui qui fut mandé à la conférence tenue à Carthage l'an 484, et par conséquent il distingue deux Victor, évêques de Vite. 2°. Question curieuse, si l'Histoire des deux conquêtes de l'Espagne par les Maures, par Abulcacim Tarif Abenturique, est un roman. 3°. Dissertation sur le temps de l'établissement des Juifs en France, où on examine ce que M. Basnage a écrit sur cette matière, et l'on défend saint Ambroise et saint Césaire contre les fausses accusations de ce ministre, à Paris 1708, in-12. Dom Liron prouve que les Juifs s'étaient répandus dans les Gaules dès le quatrième siècle. 4°. Apologie pour les Armoricains et pour les églises des Gaules, particulièrement de la province de Tours, où l'on fait voir que les églises de Bretagne sont plus anciennes que la descente des Bretons dans l'Armorique, et que cette province a reçu la foi chrétienne dès le quatrième siècle, dédiée à M. l'archevêque de Tours, in-12, à Paris 1707, chez Charles Huguier. C'est une critique de l'histoire de Breta-

gne du père Lobineau, qui y répondit par une contre-apologie.

5°. Bibliothèque générale des auteurs de France. Livre premier contenant la bibliothèque chartraine, ou le traité des auteurs et des hommes illustres de l'ancien diocèse de Chartres, qui ont laissé quelques monumens à la postérité, ou qui ont excellé dans les beaux-arts, avec le catalogue de leurs ouvrages, le dénombrement des différentes éditions qui en ont été faites, et un jugement sur plusieurs des mêmes ouvrages, in-4°, à Paris, chez Jean-Michel Garnier, 1719. Il parut bientôt après une critique de cet ouvrage sous ce titre : Lettre d'un conseiller de Blois à un chanoine de Chartres, sur la bibliothèque chartraine du père Liron, bénédictin. 6°. Singularités historiques et littéraires, contenant plusieurs recherches, découvertes et éclaircissemens sur un grand nombre de difficultés de l'histoire ancienne et moderne, ouvrage historique et critique, in-12, 2 volumes ; à Paris, chez Didot, 1738. (*Journal des Savans*, 1708, 1709, 1719, 1720 et 1738.)

LIS, plante bulbeuse, *lilium*. Il y a des lis de plusieurs couleurs, des blancs, des rouges, des orangers, des jaunes, etc. Les lis étaient fort communs dans la Judée, et venaient en pleine campagne. (Matth. 6, 28.) Le père Souciet, jésuite, prétend que le lis dont il est parlé dans l'Écriture sous le nom de *sousan*, est la couronne impé-

riale, c'est-à-dire, cette sorte de plante dont les fleurs sont disposées comme en couronne, surmontée d'un bouquet de feuilles; c'est le lis persique, le lis royal, ou *lilium basileium* des Grecs. En effet, il paraît par le Cantique des cantiques (5. 13), que le lis dont parle Salomon était rouge, et qu'il distillait une liqueur: *Labia ejus lilia distillantia myrrham*. Il y a des couronnes impériales à fleurs jaunes, et d'autres à fleurs rouges; celles-ci sont les plus communes. La tige qui les porte est grosse comme le doigt, et chaque feuille de cette fleur a dans le fond une humeur aqueuse qui forme comme une perle très-blanche qui distille peu à peu des gouttes d'eau très-claires.

Judith parle d'un ornement de femmes, qui s'appelait *lis*. (10. 3.) On ignore ce que c'était que ces lis; c'était peut-être quelque chose qui pendait du cou. (Doin Calmet.)

LIS. Ordre de Notre-Dame du Lis, *Ordo Lilii*, ou à *Lilio dictus*. Cet Ordre militaire fut institué, selon Favin et l'abbé Justiniani, l'an 1048 par Garcias VI, roi de Navarre, ou, selon d'autres, par Sanche-le-Grand, père de Garcias, l'an 1023. (t. 8, p. 340.) Mais le père Heliot persuadé qu'il n'y a point eu d'Ordre militaire avant le douzième siècle, regarde celui-ci comme chimérique, ou au moins comme bien postérieur aux princes auxquels on en attribue l'institu-

i5.

tion. Il croit qu'il y a beaucoup d'apparence que cet Ordre du Lis est le même que celui du vase du lis de la sainte Vierge, institué par Ferdinand, infant de Castille, surnommé d'*Antiguera*, pour avoir conquis cette place sur les Maures l'an 1410.

LIS, chevaliers du Lis. Paul III créa en 1548 cinquante chevaliers, auxquels il donna le nom de *chevaliers du Lis*, pour défendre le patrimoine de Saint-Pierre contre les Turcs. Ces chevaliers, qui furent augmentés dans la suite jusqu'au nombre de troiscentcinquante, portaient une médaille d'or, sur laquelle il y avait d'un côté une image de la Vierge, et de l'autre un lis, avec ces paroles: *Paulini, Pont. Max. munus*. (Le père Heliot, t. 8, p. 368.)

LISBONNE, *Olissipo* et *Ulisipo*, ville archiépiscopale et capitale du royaume de Portugal, est située sur le bord septentrional ou à la droite du Tage, à quatre lieues de l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Elle est ancienne et a été colonie romaine sous le nom de *Felicitas Julia*. Après avoir passé de la domination des Romains sous celle des Visigoths, elle tomba au pouvoir des Maures ou Sarrasins au commencement du huitième siècle. Alphonse I^{er}, roi de Portugal, l'ayant reprise sur les infidèles en 1145, ses successeurs en firent la capitale de leurs états. C'est la ville la mieux peuplée de toute l'Espagne. On lui

donné six lieues de circuit , en y comprenant ses faubourgs. On y entre par vingt-six portes , et on y compte environ quarante mille maisons, partagées en quarante paroisses.

Il y avait un évêché à Lisbonne sous la métropole de Mérida dès le cinquième siècle. Il fut supprimé après que les Maures se furent emparés de Lisbonne au commencement du huitième siècle, et rétabli en 1147, lorsque le roi Alphonse eut repris cette ville sur ces infidèles. Il fut érigé depuis en archevêché. La cathédrale de Saint-Vincent qu'on appelle la *Séc*, a un chapitre composé de huit dignités et de vingt chanoines, sans le bas chœur. Le pape Clément XI, érigea en 1716, à la sollicitation du roi de Portugal, la chapelle du palais de ce prince à Lisbonne, en église patriarcale, et y joignit un chapitre considérable dont les chanoines sont pris parmi la plus ancienne noblesse du royaume : ainsi la ville et l'ancien diocèse de Lisbonne sont séparés aujourd'hui en deux diocèses, et il y a deux évêques dans cette ville. L'ancien archevêché est connu sous le nom de *Lisbonne orientale*, et le nouveau patriarcat, sous celui de *Lisbonne occidentale*. Le patriarche est ordinairement cardinal ; et quand il ne l'est pas, il a le privilège d'en porter l'habit sans aucune différence. Il a tous les honneurs de la cour, et ceux de légat à latere partout ailleurs. Il fait les fonctions épis-

copales dans le palais du roi , et jouit de la préséance sur tous les grands , sur tous les archevêques et les évêques du royaume , et sur le primat de Brague , même dans leurs églises.

Toutes les églises de Lisbonne sont généralement belles et riches. Outre les deux cathédrales et les quarante paroisses , on comptait dans cette ville au commencement de ce siècle trente - une maisons religieuses d'hommes et vingt de filles , toutes très-nombreuses. Il y a de plus six hôpitaux , un palais de l'inquisition , une université fondée en 1290 , une académie royale d'histoire établie en 1720 par le roi Dom Jean V, à peu près sur le modèle de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, et une autre académie établie en 1728. Lisbonne éprouva le premier novembre 1755, vers les neuf heures du matin, un affreux tremblement de terre , qui renversa la moitié de la ville, toutes les églises et le palais du roi. D'autres tremblemens arrivés depuis, augmentèrent le désastre de cette ville infortunée. Elle est à cent six lieues de Madrid , à soixante-trois de Séville , et à trois cent cinquante-deux de Paris.

Evêques de Lisbonne.

Nous allons mettre ici la succession chronologique des évêques de Lisbonne, telle qu'elle se trouve dans l'histoire ecclésiastique de cette ville , composée par Rodrigue de Acuna , ar-

chevêque de la même ville, et imprimée en 1642.

1. Mansus, Romain, disciple de l'apôtre saint Jacques, souffrit le martyre à Evora.

2. Gimesius, martyr.

3. Janvier, assista au concile d'Elvire de l'an 300.

4. Olympius (saint), Espagnol, souffrit beaucoup de la part des ariens.

5. Potamius.

6. Paul.

7. Gomarellus.

8. Ubaricus.

9. Neufridius, assista au concile de Tolède de l'an 646.

10. Vincent, assista au concile de Tolède de l'an 656.

11. Cesareus.

12. Théodoric, se trouva au concile de Mérida.

13. Ara, souscrivit au concile de Tolède de l'an 683.

14. Landericus, souscrivit au concile de Tolède de l'an 688.

15. Gilbert, siégeait en 1149.

16. Alvare, chancelier du royaume, mourut l'an 1184.

17. Suairus 1^{er}, obtint un bref du pape Innocent III, pour le partage des prébendes de son église, et mourut l'an 1210.

18. Suairus II, se signala par son zèle contre les Maures, et siégea jusqu'en 1231.

19. Payus, chanoine de Visco.

20. Jean 1^{er}. Le convent des dominicains de Lisbonne fut fondé du temps de cet évêque.

21. Aires Vasquez, assista au concile général de Lyon, qui fut tenu en 1245, et mourut en 1264.

22. Mathieu, mort l'an 1268.

23. Payus Pirez, grand-maître de l'Ordre de Saint-Jacques, reprit plusieurs villes sur les Maures, et mourut l'an 1275.

24. Etienne Anéz Vasconcellos, mort l'an 1290.

25. Dominique Jardo, fort habile dans la Théologie et dans le droit canon, fut d'abord évêque d'Evora, où il fonda l'hôpital de Saint-Paul, et passa ensuite à Lisbonne où il mourut en 1307.

26. Jean Martinez de Goalhaes, d'une maison illustre et fort savant, fut ambassadeur à Rome et en Espagne. Le roi Denys lui accorda un grand nombre de privilèges à lui et à son église, et fut transféré à Brague.

27. Etienne, commissaire-général de l'Ordre de Saint-François, passa de l'église de Porto à celle de Lisbonne.

28. Gunsalve Pereira, docteur de Salamanque, fut transféré à Brague.

29. Jean - Alphonse Brito, doyen de l'église d'Evora.

30. Bascus Martin, évêque de Porto, fut transféré à Lisbonne.

31. Etienne Agnès, siégea quatre ans.

32. Théobaldus.

33. Réginald, Français de nation, d'abord évêque de Palencia, fut transféré à Lisbonne.

34. Laurent Rodriguez, travailla avec un zèle infatigable à la réforme du clergé.

35. Pierre Gomez Barroço, natif de Tolède, fut transféré

de Ségovie à Coïmbre, et de Coïmbre à Lisbonne.

36. Ferdinand 1^{er}.

37. Bascus, camérier du pape Grégoire XI, en 1371, devint évêque de Lisbonne, où il mourut en 1375.

38. Agapit Colona, de la maison des ducs de Basano, et du connétable du royaume de Naples, d'abord évêque de Brescia en Italie, fut transféré à Lisbonne, et mourut à Rome en 1380.

39. Jean d'Aix, natif d'Aix en Provence.

40. Martin 1^{er}, natif de la ville de Zamora en Espagne, d'abord évêque de Silves, fut transféré à Lisbonne en 1383.

41. Alphonse Noveira, passa de l'église de Coïmbre à celle de Lisbonne.

42. Jean.

43. Jacques, fut le premier archevêque de Lisbonne.

44. Pierre de Ronoia.

45. Alphonse, cardinal infant, et archevêque de Lisbonne.

46. Ferdinand Vasconcellos et de Meneses, d'abord évêque de Lainego, fut transféré à Lisbonne, et nommé grand-aumônier du roi Jean III.

47. Henrique cardinal, et archevêque de Lisbonne.

48. Georges d'Alneida.

49. Michel de Castro, gouverna son église avec beaucoup de zèle et de pitié.

50. Alphonse Hurtado, de Mendoza.

51. Jean Manuel.

52. Rodrigue de Acuna, trans-

fééré de Brague à Lisbonne, auteur de l'Histoire ecclésiastique de Lisbonne, dont nous avons tiré la suite chronologique de ses évêques.

53. D. Antoine de Sonia, de la très-illustre maison d'Auranches, savant canoniste, et un des plus grands prélats du royaume, gouverna comme un autre saint Basile; il fut aimé et estimé de la cour, de son chapitre, et de tout son peuple qui le regardait comme son père.

54. D. Thomas d'Almeida, natif de Lisbonne, chanoine et doyen de cette église, et cardinal de l'Église de Rome, fut nommé avec une grande joie du public. Le pape donna, sous son épiscopat, à l'église de Lisbonne, le titre de patriarchale, et Thomas fut ainsi premier patriarche; il gouverna avec un grand éclat, et mourut à Lisbonne universellement regretté.

55. D. Joseph-Einmanuel d'Alatalaya, natif de Lisbonne, doyen de cette église, en devint le second patriarche, fut élevé au cardinalat, et mourut l'an 1758.

56. D. François de Saldana de Gama, natif de Lisbonne, et issu d'une illustre famille, docteur en droit civil et canon de l'université de Coïmbre, a été nommé troisième archevêque-patriarche de Lisbonne par sa majesté très-fidèle le roi Joseph 1^{er}. Le pape Benoît XIV d'heureuse mémoire, l'avait élevé au cardinalat le 5 avril 1756.

LISET (Pierre), premier président du parlement de Paris,

puis abbé de S.-Victor, mort en 1554, avait beaucoup de lecture et d'érudition. Étant abbé de Saint-Victor, il fit imprimer les opuscules de controverse qu'il avait composés étant premier président; mais comme il n'était pas théologien, dit M. Dupin, il ne raisonne pas assez juste, et avance des propositions insoutenables. Ces ouvrages sont des traités de controverse contre les versions de la Bible; de la confession auriculaire; de la profession monastique; de l'aveuglement de notre siècle, imprimés en 2 volumes à Paris en 1551. (*Journal des Savans*, 1703, p. 184.)

LISLE (Dom Paulin de), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, mourut en odeur de sainteté à la Trappe, le 22 mai 1698. En 1723, on a imprimé à Châlons-en-Champagne, un recueil de lettres de ce saint religieux, pleines de grands sentimens de piété et d'excellens principes de morale. On y a joint un court abrégé de sa vie, et quelques lettres de feu M. de Rancé, et de dom Isidore, qui était abbé de la Trappe, lorsque ce recueil a été imprimé sous le titre de *l'idée d'un vrai religieux*, dans le recueil des lettres de dom Paulin de Lisle, etc., par M. Lambert, ancien curé de Notre-Dame de Châlons, et prieur commendataire de Posse.

LISLE (Claude de), célèbre historiographe du dix-septième et du dix-huitième siècle, et

censeur royal, naquit à Vancouleurs le 5 novembre 1644. Il fit ses études chez les jésuites de Pont-à-Mousson, prit des degrés en droit, et se fit recevoir avocat; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire et à la géographie. Pour se perfectionner, il vint à Paris; il se fit bientôt connaître; il y donna des leçons particulières d'histoire et de géographie, et compta parmi ses disciples les principaux seigneurs de la cour, et M. le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. Ce prince conserva toujours pour lui une affection singulière, et lui donna souvent des marques de son estime. Claude de Lisle mourut à Paris le 2 mai 1720, à soixante-seize ans. On a de lui : 1°. Une relation historique du royaume de Siam, qu'il publia en 1684. 2°. Diverses lettres sur des matières géographiques qui sont insérées dans le *Journal des Savans*, surtout en 1700. 3°. Un atlas généalogique et historique, en tables gravées, qu'il acheva de dresser pendant les deux dernières années de sa vie, et dont une partie avait été déjà publiée en 1718. 4°. Un abrégé de l'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'en 1714, en 7 volumes in-12, à Paris, en 1731, et par conséquent depuis la mort de l'auteur. Cet ouvrage est le fruit des leçons et des conférences, tant publiques que particulières, que Claude de Lisle avait faites sur l'histoire;

car outre celles qu'il avait souvent avec ses écoliers, il a fait pendant plusieurs années des conférences publiques sur l'histoire sacrée et profane, et principalement sur le rapport de l'ancienne histoire avec l'établissement de la religion chrétienne. Ces conférences établies dans la paroisse de Saint-Sulpice pour instruire et occuper utilement les jeunes ecclésiastiques, cessèrent en 1714. 5°. Une introduction à la géographie, avec un traité de la sphère, 2 vol. in-12, à Paris 1746, ouvrage publié sous le nom de son fils aîné le géographe. (M. Ladvocat, Dict. hist. port. Moréri, édit. de 1759.)

LISLE (Dom Joseph de), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Brainville dans le Bassigni, d'une ancienne famille ennoblie en Lorraine, fit profession à Moyen-Moutier le 28 juin 1711. Nous avons de lui : 1°. La vie de M. Heigui, calviniste converti, à Nanci, chez J. B. Cusson, 1731. 2°. Traité dogmatique et historique, touchant l'obligation de faire l'aumône, où on résout les difficultés qui se rencontrent sur cette matière, écrit en forme de lettre adressée à un homme de guerre, imprimé à Neuf-Château en 1736, in-8°. 3°. Défense de la vérité du martyre de la légion thébaine, autrement de saint Maurice et de ses compagnons, pour servir de réponse à la dissertation critique du ministre de Bordieu, avec l'his-

toire détaillée de la même légion, à Nanci, chez F. Balthazard, en 1737, in-8°. Histoire dogmatique et morale du jeûne, in-12, Paris, 1741. 5°. La vie de saint Nicolas, l'histoire de sa translation et de son culte, imprimée à Nanci, chez Cusson, 1745, in-8°, dédiée au roi de Pologne. Il a aussi composé une dissertation sur les évêques, sur les écoles des monastères, et sur les prieurés simples. On a encore de lui : Avis touchant les dispositions dans lesquelles on doit être, suivant le cœur, pour étudier la Théologie, où l'on s'explique sur la vocation à l'état ecclésiastique à Nanci, chez Haener, 1760, in-8°, dédié à M. de Nicolai, évêque de Verdun. Enfin, il a travaillé à l'histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel. (Dom Calmet, Biblioth. lorr.)

LISMORE, ville d'Irlande dans la province de Munster, au comté de Waterford, sur la rivière de Blackwater; c'était autrefois le siège d'un évêché qui a été réuni à celui de Waterford.

LISMORE ou KILMORE, ville et évêché sur la côte occidentale de l'Écosse, proche du comté de Lorne.

LISSO (Guillaume de), florissait en 1340. Il a écrit sur Jérémie et presque sur tous les petits prophètes. (Konig, Bibl.)

LISSUS ou ÉLISSUS, ville épiscopale du rit latin en Illyrie, dans la Prévalitaine. On l'appelle aujourd'hui Alessio d'Al-

banie. Elle est située sur une montagne escarpée, à deux milles de la mer Adriatique, proche l'embouchure du Drilon qui se décharge aux environs dans le golfe d'Illyrie, nommé *il golfo d'ello Drino*. Elle est éloignée de Croïa vers le nord de vingt-cinq milles, et de trente-cinq de Durazzo, sa métropole, vers Scutari. Elle a eu les évêques suivans :

1. Blaise d'Albanie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1475.

2. Georges, auquel succéda le 25 avril 1713....

3. Michel de Natara, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Léon x, t. 4, bull. pag. 367.

4. Bernadin de Grouana, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1518. (Wading.)

5. N.... se joignit à l'évêque de Croïa et à la tête de leurs diocésains, mit en fuite trois mille Turcs qui allaient contre les habitans de monte Negro, pour les séparer d'avec les Vénitiens. (NN. publ. 1649, pag. 678. Or. chr. t. 3, p. 956.)

LISTRA, ville épiscopale de la nouvelle Épire au diocèse d'Illyrie orientale, sous la métropole de Durazzo. L'empereur Constantin Porphyrogénète a soin de la distinguer d'une autre ville appelée *Lissus* ou *Lissa*. Un de ses évêques nommé Zénobius, assista au concile de Chalcédoine. (*Oriens christianus*, t. 2, p. 252.)

LIT DE JUSTICE, trône sur

lequel le roi était assis lorsqu'il allait au parlement. On disait que le roi tenait son lit de justice, lorsqu'il allait en son parlement de Paris, tenir une séance solennelle sous un haut dais qui était préparé à cet effet. (*Tribunal judicarium*.)

Le roi ne tenait son lit de justice que pour des affaires qui concernaient l'état. Voy. ce qu'a dit du lit de justice M. Brillon, au mot *juge*, où il rapporte à ce sujet quantité de choses très-curieuses.

LIT NUPTIAL. C'est un usage dans quelques diocèses, comme dans celui de Rouen, d'aller l'après-midi ou sur le soir bénir le lit nuptial en présence des nouveaux mariés. Le prêtre revêtu de surplis et d'étole, et accompagné d'un ministre, asperse d'eau bénite le lit nuptial et les mariés, en disant l'*Asperges me*, l'oraison *Visita*, etc.; ensuite il bénit du pain et du vin, et présente du pain trempé dans le vin aux nouveaux mariés, comme à la fin de la messe. (Moleon, Voyage liturg. p. 420.)

LIT (Godefroi de), de l'Ordre de Sainte-Croix, dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. Le sacrifice du feu ou de la Passion de Notre-Seigneur, en quarante sermons, à Cologne en 1628. 2°. La Lampe qui éclaire sur le chandelier saint, ou Explication des constitutions sacrées et canoniques de l'Ordre des Frères de la Croix, ibid en 1634. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col 1959,)

LITANIE, *litanía*. Le mot de *litanie* se prend dans les auteurs ecclésiastiques, 1°. Pour les processions établies par l'Eglise; 2°. Pour les personnes qui composent ces processions; 3°. pour les formules de prières que l'on chante dans ces processions à l'honneur des saints, ou de quelques mystères, soit en général, soit en particulier; 4°. Pour les trois jours des rogations; on les appelle les grandes litanies; 5°. Pour le Kirie-eleison, parce que les litanies commencent par le Kirei-eleison, et qu'elles finissaient de même autrefois. (Voy. KIRIE-ELEISON, PROCESSION, ROGATIONS.)

On répétait ordinairement trois fois chaque invocation de la litanie qu'on chantait en allant processionnellement à l'église stationale, d'où vient qu'on l'appelait *ternaire*. La litanie *quinaire* est celle où on répète cinq fois la même invocation, et la *septenaire*, celle où on la répète sept fois, comme cela se pratique encore à Laon, à Sens, à Cambrai, le samedi-saint. La litanie septenaire diffère donc de la litanie, ou procession indiquée autrefois par saint Grégoire, et appelée *septiforme*, parce que cette procession était composée de sept bandes ou troupes; savoir, le clergé, les moines, les religieuses, les enfants, les hommes laïcs, les veuves, les femmes mariées. (De Vert, t. 3, p. 55 et suiv.)

On ne doit pas confondre le mot de litanie avec celui *lætanie*.

Ce dernier signifie un jour de fête et de joie, comme il paraît par les lettres de saint Grégoire, l. 4, ep. 54, où ce saint pape fait le dénombrement des *lætánies*, ou jours solennels auxquels il est permis aux archevêques de porter le *pallium*; or le *pallium* ne se portait jamais hors de l'église, et les litanies grandes et petites se font toujours hors de l'église. (*Acta sanct. jun. t. 2, p. 579*. Litanie vient du mot grec *Lítavéia*, supplication.)

LITHOMANTIE ou **LITHOMANCE**, divination par le moyen des pierres.

LITHOSTROTOS, terme grec qui se trouve dans l'Evangile de saint Jean, 19, 13, et qui signifie *pavé de pierre*. C'était le lieu où Pilate rendait la justice. Les anciens appelaient ainsi, non pas simplement un pavé de pierre, mais un lieu pavé proprement de marbre, et quelquefois de marbres de différentes couleurs et à différens compartimens. (Pline, l. 36, c. 25. Selden, *de Syned.* Hébr. liv. 2, chap. 15.)

LITIGE, procès, contestation en justice, *lis*, *dissidium*, *controversia*. Par le droit civil, une simple interpellation judiciaire suffit pour mettre une chose en litige; mais en matière bénéficiale, le litige ne donnait pas ouverture à la régle, à moins qu'il n'y eût contestation en cause. On examinait aussi si le litige n'était pas une vexation manifeste, ou si le régaliste lui-même.

me n'en avait pas été l'instigateur. C'est pourquoi, par la déclaration du roi 1673, il fallait que la contestation fût formée six mois avant le décès de l'évêque, pour donner ouverture à la régale. Autrefois on examinait si le litige était juste ou injuste, s'il était sérieux; on prétendait aussi que le litige ne donnait lieu à l'exercice de la régale, que quand il y avait vacance de droit ou de fait; mais suivant une nouvelle jurisprudence, le litige était suffisant pour faire ouverture à l'exercice du droit de régale, et était censé sérieux s'il était conforme à la déclaration de 1673. (La Combe, au mot RÉGALE, p. 154.)

LITIGE, en Normandie, était un droit dépendant de la couronne, par lequel le roi pouvait présenter aux bénéfices situés dans cette province, vacans pendant que le litige durait entre deux patrons, soit ecclésiastiques, soit laïcs. Pour établir le litige, il fallait qu'il y eût bref de patronage obtenu, signifié, assignation donnée, et contestation en cause. Il fallait aussi pour donner ouverture au droit du roi, que le litige fût formé, non entre deux présentés par un même patron, mais entre deux patrons, soit pour la possession, soit pour la propriété du patronage.

Le litige n'était fini que quand il y avait jugement définitif et l'amende payée; de sorte qu'il ne suffisait pas qu'il eût été terminé par un simple traité. (Bas-

nage, sur les articles 70, 71, 72, 73, 74 de la Coutume de Normandie. La Combe, au mot *Litige*.)

En matière bénéficiaire, lorsque des deux contendans l'un venait à décéder pendant le litige, on adjugeait la possession du bénéfice à celui qui restait; parce qu'en matière bénéficiaire les héritiers n'étaient point appelés en reprise, la jouissance des bénéfices étant personnelle; ainsi la partie adverse, après le décès de celui avec qui il était en contestation pour raison du bénéfice, entrait en possession dudit bénéfice. Il n'en était pas de même en matière civile; car l'un des contendans étant mort, ses héritiers succédaient en tous ses droits. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de Pratique, au mot *Litige*.)

LITITZA, ville épiscopale de la province de Thrace au diocèse de Thrace, sous Philippopolis. Elle fut érigée en métropole sans suffragans. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple archevêché dont on ne connaît que deux évêques :

1. N.... qui assista au concile du patriarche Calliste, où les adversaires des palamites Acyndine et Barlaam, furent condamnés.

2. Methodius, qui siégeait en 1721. (*Or. chr. t. 1, p. 1168.*)

LITRE, ceinture funèbre qu'on met autour d'une église, *lithra, zona tesseraria funebris*. Le droit de *litre* est un droit honorifique qu'avaient les seigneurs, patrons, fondateurs dans les égli-

ses qu'ils avaient fondées, ou les seigneurs hauts-justiciers dans les églises de leurs seigneuries. Ce droit consistait à faire peindre les écussons de leurs armes sur une bande noire en forme d'un lé de velours autour de l'église, tant par dedans que par dehors. On doublait les litres pour les seigneurs *titrés*, ou qui avaient quelque grande dignité; duc, maréchal de France, prince; et on les triplait pour les souverains. Maréchal, au ch. de son *Traité des Droits honorifiques*, dit que la litre ne doit être que de deux pieds au plus de largeur, et qu'il n'y a que celles des princes qui soient plus larges, étant ordinairement de deux pieds et demi. Il ajoute que sur celles des princes, les écussons et armes doivent être peintes et éloignées de douze pieds; et que sur celles des autres seigneurs les écussons et armes doivent être plus éloignées. Il paraît que l'usage des litres n'a eu lieu que depuis que les armoiries étaient héréditaires dans les familles. Le mot de *litre*, selon Ménage, vient de *litra*, qui, en grec, signifie une couronne, ou de *listra*, qui signifie une bande d'étoffe longue et étroite. (*Voyez* le Glossaire du droit français, au mot *LITRE*.)

Les armoiries et litres ne prouvaient point le droit de patronage, si elles n'étaient mises à la clef de la voûte du chœur ou au frontispice du portail. Le droit de mettre des armoiries en une église, était personnel et

inhérent à la famille du fondateur; en sorte qu'il n'en passait point, *cum universitate fundi*, en la personne de l'acquéreur du fonds. Il suit de ce principe que ceux qui avaient acquis justice du roi par engagement, ne pouvaient mettre leurs armoiries es églises étant es dites justices. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot *LITRE*.)

Ce n'est pas seulement dans les églises paroissiales que les fondateurs avaient droit de litre, mais dans toutes les églises de leur fondation, soit collégiales, soit conventuelles ou monastères. La maxime est certaine à cet égard, et elle est avouée par tous les canonistes. Elle a même été consacrée par un arrêt célèbre rendu en la grand'chambre du parlement de Paris le 28 mai 1737, en faveur de la maison de Villeroi, contre les bénédictins de Mortagne. (M. Denisart, Collect. de jurisprudence au mot *LITRE*.)

Il est des auteurs qui ont regardé l'usage des litres dedans ou dehors les églises, et des armoiries sur les ornemens ou vases sacrés, comme un abus qui n'a point d'autre principe que l'ambition et la sotte vanité des hommes, qui se sont venus placer jusque sur le sanctuaire, et ont voulu assujettir les choses les plus saintes à une espèce de servitude en leur faisant porter ces marques profanes d'une noblesse toute séculière. (*Voyez* ce que nous avons dit là-dessus au mot *ARMOIRIES*,

Voyez M. d'Olive, en ses Questions notables, De Roye, De jurib. honorif. lib. 1, cap. 2.)

LITTÉRATO (Antoine), Romain, fleurit au commencement du dix-septième siècle, et laissa : 1°. Somme abrégée des sacrements de l'Eglise, à Rome en 1611. 2°. Sermon de la nativité de Jésus-Christ, *ibid.* 3°. De l'Ordre solennel de la visite pour l'usage des évêques, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1670.)

LITTOMISSSEL ou LUTOMISLIE, petite ville de la Bohême située vers les confins de la Moravie, sous le gouvernement de Chrudin. Le pape Clément vi érigeant l'église de Prague en archevêché l'an 1343, établit par la même bulle un nouvel évêché à Littomissel, qu'il rendit suffragant de Prague. Le chapitre était composé d'un abbé, d'un prieur, d'un chantre, d'un custos, d'un écolâtre, d'un procureur, et de plusieurs chanoines réguliers de l'Ordre de Prémontré. On n'a pu savoir précisément dans quel temps l'évêché de Littomissel a été éteint. Mais comme on n'a plus trouvé d'évêques qui aient possédé cette église après l'an 1431, on croit qu'elle a été supprimée par la même raison pour laquelle l'archevêché de Prague a demeuré si long-temps vacant, savoir pour les troubles et cruautés que causèrent les hérétiques hussites et thaborites dans toute la Bohême. (K. PRAGUE.)

Evêques de Littomissel.

1. Jean, ordonné en 1350. Il était vice-chancelier de l'empire en 1385. Il devint évêque d'Olmütz.

2. Pierre Géliton, natif de Brunn en Moravie, chancelier de l'empereur Charles iv, roi de Bohême. Il obtint premièrement l'évêché de Coire au pays des Grisons, puis il passa à celui de Littomissel, et l'an 1375 à l'archevêché de Magdebourg; mais comme il y trouva beaucoup d'obstacles, il aima mieux retourner à l'évêché d'Olmütz où il mourut en 1387.

3. Albert, comte de Sternberg, grand-doyen d'Olmütz, était déjà évêque de Littomissel en 1371, lorsque le pape Urbain v le fit archevêque de Magdebourg. Pierre Géliton lui succéda à Littomissel; mais en 1375, Albert lui céda son archevêché pour revenir dans son premier siège où il mourut peu de temps après.

4. Jean, marquis de Moravie, prévôt mitré de Wisschrad, passa en 1387 de l'évêché de Littomissel à celui d'Olmütz, ensuite il devint patriarche d'Aquilée.

5. Jean Bucca, natif de Prague, religieux de l'abbaye de Strahow, puis évêque de Littomissel; ensuite d'Olmütz en 1418, administrateur de l'archevêché de Prague, et cardinal. Il mourut l'an 1430.

6. Paul Zideok; chanoine de Prague, prévôt de la collégiale de tous les saints, et vicaire-géné-

ral de la métropole, élu en 1460, ne fut point ordonné. (Hist. eccl. d'Allem. tom. 2, p. 172.)

LITURGIE, *liturgia*, est un mot grec composé de *leitōn*, qui signifie *public*, et d'*ergon*, qui signifie *ouvrage*, c'est-à-dire, l'œuvre ou l'action publique, que nous nommons le *service divin*, ou simplement par excellence le *service*. Dans les livres de l'Ancien-Testament, il est mis pour le service que les prêtres et les lévites rendaient au Seigneur dans le temple. Il est consacré dans l'Eglise pour signifier en général l'office divin, et plus particulièrement pour signifier l'office de la messe. C'est à cette dernière signification qu'il est restreint parmi les Orientaux, qui appellent *liturgie* l'ordre ou la forme des prières et des cérémonies de la messe.

Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, se servit de prières, de bénédictions, d'actions de grâces; mais l'Ecriture ne nous apprend pas quelles sont les prières et les cérémonies dont il se servit pour cela. L'on ne voit pas non plus que les Apôtres aient mis par écrit les termes des prières, ni réglé toutes les cérémonies qui devaient accompagner le sacrifice dans tous les temps et dans tous les lieux : ils se contentèrent de l'enseigner de vive voix, et l'on ne saurait citer aucun témoignage d'un auteur connu durant les quatre premiers siècles qui ait parlé d'une liturgie écrite, et en usage dans

une église, qui exposât l'ordre de tout ce qu'il fallait faire, et les prières que le prêtre devait réciter pour la consécration de l'Eucharistie. Les liturgies qui portent le nom de saint Jacques, de saint Marc, ou en général des Apôtres, ne sont donc point leurs propres écrits; c'est tout au plus la substance des prières et des cérémonies qu'ils employaient en offrant le sacrifice, qu'ils ont simplement enseigné de vive voix, que l'on a mises ensuite par écrit, et auxquelles on a fait plusieurs additions. Le témoignage tiré d'un fragment de Proclus en faveur des liturgies de saint Clément et de saint Jacques, n'est d'aucun poids, parce qu'il n'est pas de cet auteur, puisqu'il était évêque de Constantinople en 434, et que dans ce fragment le célèbre saint Jean de Constantinople est appelé Chrysostôme, nom qui ne fut donné que dans le septième siècle.

Les liturgies n'ont donc été écrites qu'au cinquième siècle, et il y en a un très-grand-nombre, dont voici l'abrégé historique selon l'ordre que leur a donné le père le Brun, dans son ouvrage de l'Explication de la messe.

Liturgie de Rome.

La liturgie de l'Eglise de Rome vient par tradition de saint Pierre. On en écrivit le canon vers le milieu du cinquième siècle au plus tard, puisque l'ancien auteur de la vie

des papes dit que saint Léon, qui monta sur le saint-siège en 440, fit ajouter dans l'action du canon ces mots : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*. Saint Gelase joignit le canon à son sacramentaire; et le pape Virgile, qui fut élu l'an 538, l'envoya comme venant de la tradition apostolique, à un évêque d'Espagne nommé Euthérius, dans les lettres des papes, et Probuturus, dans plusieurs manuscrits, et dans le quatrième canon du concile de Prague tenu l'an 563. Saint Grégoire fit quelques changemens au canon, et nous l'avons aujourd'hui tel qu'il était du temps de ce saint pape, comme il paraît par les anciens ordres romains écrits peu de temps après lui. Pour ce qui est de la liturgie écrite en grec intitulée : divine liturgie de l'apôtre saint Pierre, que Lindand, évêque de Gand, trouva manuscrite à Rome dans la bibliothèque du cardinal Sirlet, elle n'est d'aucune autorité, et n'a été à l'usage d'aucune église. C'est l'ouvrage d'un grec latinisé, ou d'un latin grécisé qui a voulu faire un composé des liturgies de Rome et de Constantinople. Le commencement de cette liturgie est tiré de saint Basile et de saint Chrysostôme : presque tout le canon est romain avec les additions faites par saint Grégoire.

Liturgie ambrosienne.

La liturgie ambrosienne, ou

de l'église de Milan, n'est guère moins ancienne que celle de Rome; on n'en sait pourtant pas l'auteur. Les Milanais disent que leurs rits viennent originairement de saint Barnabé, ensuite de saint Mirocle, en troisième lieu de saint Ambroise dont ils conservent le nom; mais il paraît peu probable que saint Barnabé ait été leur apôtre, si l'on considère que saint Ambroise (*Serm. advers. Auxent.*) ne remonte pas au-delà de saint Mirocle, lorsqu'il dit qu'il n'a garde de trahir le dépôt de ses prédécesseurs; que les anciens monumens de Milan ne nous présentent aucun culte particulier pour cet Apôtre; qu'on ne le trouve point à la tête des plus anciens catalogues de évêques de Milan, et qu'il n'est point dans le canon des missels de cette église, soit manuscrits, soit imprimés avant saint Charles. Ce qui est certain, c'est que saint Ambroise, devenu évêque de Milan, trouva établie la liturgie de cette église, et qu'il y fit plusieurs additions, comme le chant alternatif des psaumes et des hymnes, des préfaces pour les mystères et les saints, des prières pour la dédicace, pour les saintes huiles, et pour le cierge paschal. Il y a dans cette liturgie une préface propre pour toutes les messes. Pendant la fraction de l'hostie, le chœur chante une antienne appelée *confractorium*, qui est différente selon les messes. Le plus ancien recueil que l'on connaisse des

rits de la liturgie ambrosienne, est de Bérold, bibliothécaire du dôme ou de l'église métropolitaine de Milan, qui écrivait vers l'an 1123.

Ancienne liturgie Gallicane.

Cette liturgie, différente de la romaine, qui dura jusqu'à ce que Pepin et Charlemagne, son fils, eussent introduit en France le rit romain, était de la plus haute antiquité, et venait selon toute apparence des églises d'Orient, comme on le prouve par sa conformité avec les liturgies orientales, et parce que nos premiers évêques des Gaules ont été presque tous orientaux. Nous avons six monumens de cette ancienne liturgie gallicane; savoir, quatre missels ou sacramentaires, un lectionnaire, et une exposition de la messe. Le cardinal Bona avait indiqué deux de ces missels (*Rer. Liturg. l. 1, c. 12, n° 6.*) Le père Thomasi, depuis cardinal, en trouva un troisième, et les fit imprimer tous trois à Rome en 1680 dans un même volume, avec le sacramentaire de saint Gélase; et le P. Mabillon les fit réimprimer à Paris l'an 1685 dans son livre intitulé : *De liturgiâ gallicanâ*. Le même père donna dans le premier tome de son *Museum italicum*, le quatrième missel qu'il trouva dans le monastère de Bobio, et l'intitula : *Liber sacramentorum Ecclesiæ gallicanæ*, ou simplement *Sacramentarium gallicanum*. Le cinquième monument qui est

le lectionnaire que D. Mabillon trouva aussi dans le monastère de Luxeu en Franche-Comté, est dans son second livre sur la liturgie gallicane, page 97. Le sixième monument est une exposition de la messe par saint Germain de Paris, ou plutôt un extrait de deux lettres de ce saint évêque qu'on a trouvé dans le monastère de Saint-Martin d'Aulun, et que Dom Edmond Martène et Dom Ursin Durand ont donné dans le cinquième tome du Trésor des anecdotes.

Dans cette liturgie, la messe commence par une antienne intitulée *Prælegere*, parce qu'elle précédait les lectures. Suit le *Gloria Patri*, après lequel le diacre indique le silence. Le prêtre salue le peuple : ensuite vient l'*Aïus* ou *Aïos*, c'est-à-dire, *Agios*, qu'on chantait en grec et en latin *Agios ô Theos, sanctus Deus*, le *Kyrie-eleison*, le cantique *Benedictus*, qui est appelé la prophétie de Zacharie, la collecte, deux leçons, l'une tirée des prophètes, et l'autre des épîtres de saint Paul, une épître, le répons, l'*Agios*, l'Evangile, le *Sanctus*, une prière générale pour les assistants faite par le diacre, la collecte intitulée *Collectio post precem*, le renvoi des cathécumènes et des pénitens, le silence, la préface, une collecte, l'oblation, une antienne ou un cantique que saint Germain appelle *sonum*, l'invocation sur les dons, la mémoire des vivans et des morts, la collecte *post no-*

mina, le baiser de paix et la collecte *ad pacem*, la préface intitulée *Contestatio*, et quelquefois *immolatio*, le *Sanctus*, le canon intitulé *Collectio post Sanctus*, la fraction de l'hostie, et le mélange dans le calice, pendant lequel on chantait une antienne nommée *confractorium*, une petite préface, l'oraison dominicale, le *libera nos Deus omnipotens*, la bénédiction solennelle de l'évêque, ou du prêtre, faite à l'assemblée, la communion du peuple, pendant laquelle on chantait un psaume ou un cantique, l'oraison appelée *consummatio missæ* ou *postcommunio*, qui était quelquefois précédée d'une monition, le renvoi du peuple.

Liturgie d'Espagne ou Mozarabe.

La liturgie d'Espagne vient originellement de celle de Rome; mais ce royaume ayant été inondé dans le cinquième siècle par les Alains, les Suèves, les Vandales, les Goths, il y eut alors deux liturgies en Espagne, celle des anciennes églises catholiques, tirée de la romaine, et celle des Goths ariens, tirée de l'Orient. L'an 563 le concile de Brague ordonna que tous les prêtres célébreraient la messe selon l'ordre envoyé par le pape Vigile à l'évêque *Eutherius* ou *Profuturus*. Le concile de Tolède de l'an 633 ordonna aussi l'uniformité, et adopta le missel et le bréviaire qui portent le nom de saint Isidore, évêque

de Séville. Saint Julien, évêque de Tolède, mort en 690, retoucha le missel qui aussi bien que le bréviaire, a été nommé gothique, par ce qu'il était à l'usage des Goths, et plus communément Mozarabe depuis le huitième siècle, du nom qu'eurent les chrétiens qui prirent le parti de vivre durement sous la domination des Maures. A ce missel mozarabe qui renfermait quelques erreurs, telle que celle de la filiation adoptive de Jésus-Christ, succéda dans l'onzième siècle le missel romain gallican. Le cardinal Ximènes craignant qu'on ne perdît entièrement le souvenir du rit mozarabe, en fit imprimer le missel à Tolède l'an 1500, et le bréviaire l'an 1502, et fonda une chapelle et des chanoines pour célébrer tous les jours cet office. Ce missel mozarabe, imprimé à Tolède par l'ordre du cardinal Ximènes, n'est pas pur mozarabe; mais un mélange de mozarabe et de romain gallican : lequel romain gallican avait été porté en Espagne par les princesses de France, qui s'y étaient mariées.

Liturgie de saint Jacques.

La liturgie de saint Jacques, imprimée en grec à Paris, chez Morel en 1560, et séparément en latin la même année, est rejetée comme apocryphe par les protestans, et reçue comme véritable par les catholiques. On peut les accorder, en disant que

saint Jacques n'a point mis par écrit cette liturgie, mais que quand les églises écrivirent leur liturgie, ce qui n'arriva que dans le cinquième siècle, elles mirent communément à la tête le nom du premier, ou du plus célèbre de leurs évêques; d'où vient qu'on mit le nom de saint Jacques à la tête de la liturgie de l'église de Jérusalem, qu'on appelle indifféremment la liturgie de Jérusalem, ou la liturgie de saint Jacques.

La liturgie de saint Jacques diffère en plusieurs points de celle de saint Cyrille de Jérusalem, comme dans le lavement des mains du prêtre, dont saint Jacques ne fait aucune mention; au lieu que saint Cyrille le prescrit; dans le baiser de paix que saint Jacques met après, et saint Cyrille avant l'oblation des dons.

Liturgies de saint Basile et de saint Chrysostôme.

Il y a plus de mille ans que l'église de Constantinople se sert de deux liturgies, l'une sous le nom de saint Basile, et l'autre sous le nom de saint Chrysostôme. La liturgie de saint Chrysostôme est la liturgie ordinaire qui sert toute l'année, et qui contient tout l'ordre de la messe et toutes les rubriques. Celle de saint Basile ne contient pas l'ordre, ni les rubriques, parce qu'on les prend dans la liturgie commune. Les prières en sont plus longues, et elle fut adoptée par l'église de Con-

stantinople, pour être dite aux jours de l'année, qui sont marqués dans cette liturgie; savoir, la veille de Noël, la veille des lumières, ou de l'Épiphanie, les dimanches du carême, à la réserve de celui des Rameaux, la sainte et grande semaine, c'est-à-dire, le jeudi-saint, le samedi-saint, et à la fête de saint Basile.

Il est certain que saint Basile a fait une liturgie, comme le reconnaît un auteur protestant, (Cave, *Hist. lit. in S. Bas. orat.* 20, pag. 340.) mais saint Chrysostôme n'en a point composé; et celle de Constantinople n'a porté son nom que près de trois siècles après sa mort. Elle pouvait avoir été appelée auparavant la liturgie des apôtres. Nul auteur contemporain n'a dit que saint Chrysostôme a fait une liturgie; et ce n'est que depuis le concile in Trullo, qu'on a mis son nom à la tête de celle de Constantinople.

La liturgie de Constantinople, tirée de celles de saint Basile et de saint Chrysostôme, est suivie dans toutes les églises du patriarchat, et dans les pays qui ont été convertis par les Grecs, tels que les Russiens ou Moscovites; dans les églises des Grecs qui sont en occident, à Rome, dans la Calabre, dans la Pouille, et dans tout l'état ecclésiastique; dans la Géorgie, la Mingrelie; par les patriarches melchites d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

Liturgie des cophtes jacobites.

Les cophtes jacobites, c'est-à-dire, les chrétiens d'Égypte qui ont conservé les rits et les usages du pays, se servent de la liturgie d'Alexandrie, qu'on nommait indifféremment autrefois liturgie de saint Marc, fondateur de l'église d'Alexandrie, ou de saint Cyrille, qui la fit mettre par écrit. Les Égyptiens eurent jusqu'à douze liturgies, qui se conservent encore chez les Abyssins; mais les patriarches ordonnèrent que les églises d'Égypte ne se serviraient que de trois, de celle de saint Basile, de saint Grégoire le Théologien, et de saint Cyrille.

Les premières liturgies de l'église d'Alexandrie ont été écrites en langue grecque, parce qu'on parlait grec à Alexandrie au quatrième et au cinquième siècles, puis en cophte et en arabe.

Liturgie des Ethiopiens, ou Abyssins.

Saint Athanase envoyant Frumentius pour établir la religion en Éthiopie, lui donna la liturgie par écrit; ce qui donne lieu de penser qu'il y a parmi les Ethiopiens des liturgies qui sont peut-être les plus anciennes de toutes celles qui ont été écrites. Les Ethiopiens reçoivent les douze liturgies des cophtes jacobites qu'on trouve communément en cet ordre. 1°. De saint Jean l'Évangéliste; 2°. des trois cent dix-huit Pères du concile

de Nicée; 3°. de saint Epiphane; 4°. de saint Jacques de Sarug ou Syrug; 5°. de saint Jean-Chrysostôme; 6°. de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 7°. des Apôtres; 8°. de saint Cyriaque; 9°. de saint Grégoire; 10°. de leur patriarche Dioscore; 11°. de saint Basile; 12°. de saint Cyrille. L'an 1548 on imprima à Rome en éthiopien, avec le Nouveau-Testament, la liturgie qui est sous le nom des apôtres, parce qu'elle est liturgie commune, à laquelle est joint le canon universel. C'est la première liturgie orientale qui ait été imprimée. On donna l'année suivante 1549 une version latine de cette liturgie. C'est celle qui a été mise dans la bibliothèque des Pères.

Liturgie des Syriens catholiques et jacobites.

Les Syriens catholiques et jacobites se sont servis de la liturgie de saint Jacques, qui était en usage à Jérusalem; et lorsqu'ils en ont écrit d'autres, ils ont toujours conservé le même sens, quoiqu'en termes différents. Ils l'ont toujours regardée comme la première de toutes, et la règle commune à laquelle ils ont rapporté toutes les autres qui sont en plus grand nombre parmi eux que parmi les autres chrétiens. Telles sont la liturgie de saint Xiste, pape de Rome, qui est d'un évêque syrien, celle de saint Pierre, de saint Jean l'Évangéliste, des douze apôtres, de saint Marc, de saint Denis, évê-

que d'Athènes, de saint Ignace, de saint Jule, pape de Rome, de saint Eusthate, de saint Chrysostôme, de saint Maruthas, métropolitain de Tagri, etc., sur quoi il faut remarquer qu'on a ainsi intitulé ces liturgies, ou parce qu'on s'en est servi à la fête des saints dont elles portent le nom, ou parce qu'elles sont des églises dont ils ont été évêques, ou parce que les jacobites ont affecté de faire connaître par ces noms si respectables, qu'ils suivent la doctrine des anciens Pères. S'il y a quelque supposition dans les noms, il ne s'ensuit pas que les liturgies soient supposées. Il suffit, pour leur authenticité qu'elles se trouvent dans des anciens manuscrits et en usage parmi les jacobites; car les liturgies tirent leur autorité des églises où elles sont en usage, et non pas des noms qu'elles portent.

Liturgie des Maronites.

Les Maronites qui habitent le mont Liban se servent d'un missel imprimé à Rome l'an 1594 en langue chaldaïque-syriaque, qui contient quatorze liturgies sous le titre de saint Xiste, pape de Rome, de saint Jean Chrysostôme, de saint Jean l'Évangéliste, de saint Pierre, prince des apôtres, de saint Denis, un des premiers disciples, de saint Cyrille, de saint Matthieu, de Jean Barsusan, de saint Eusthate, de saint Maruthas, de saint Jacques, frère du Seigneur, de saint Marc

l'Évangéliste, de saint Pierre, prince des apôtres.

La première de ces liturgies contient l'*Ordo missæ* depuis le commencement de la liturgie. Cet ordre général se trouve encore plus exactement détaillé dans le livre du ministre, qui fut imprimé à Rome en chaldéen et en arabe en 1596, afin que ceux qui doivent répondre à la messe et qui ne savent pas le syriaque, puissent entendre ce qui se chante et ce qu'ils répondent: car, ainsi que le rapporte le père Dandini, Voyage du mont Liban, p. 112, celui qui sert la messe dit beaucoup plus de choses que le célébrant, et tout le peuple en dit aussi une bonne partie avec lui, chantant ensemble du même ton.

Gabriel Sionita écrivant de Paris en 1644 à Nilusius pour lui faire connaître le missel maronite, ne fait point mention du missel imprimé à Rome, et lui dit seulement que leur missel est intitulé en syrien, le livre de l'Oblation, ou le livre de la Consécration, et qu'il en avait un manuscrit qui contenait seize liturgies intitulées comme celles des Grecs, *Anaphora*. Toutes les liturgies, à la réserve d'une, se trouvent traduites dans le recueil des liturgies jacobites par M. Renaudot.

Liturgies des Arméniens.

Saint Grégoire l'Illuminateur qui convertit à la foi la grande Arménie, fut instruit à Césarée en Cappadoce, et donna sans

doute aux Arméniens la liturgie de cette église. Les Grecs et les Latins qui ont si souvent relevé les Arméniens sur diverses pratiques, ne leur ont jamais reproché d'avoir fait quelque changement dans la liturgie, si ce n'est l'addition au trisagion, et de ne point mettre d'eau dans le calice. La vraie liturgie arménienne a été imprimée pour la première fois en 1686 à Venise. Les exemplaires des livres d'église venant à manquer, les Arméniens qui ont eu le privilège d'avoir une imprimerie à Constantinople, firent imprimer en 1702 le livre des prières publiques, conjointement avec le livre du Diacre, ou de ce que le chœur doit chanter à la messe, et l'on y réimprima la liturgie en 1706.

Le père Pidou, théatin, évêque de Babylone, mort à Ispahan en 1717, homme savant et consommé dans la langue arménienne littéraire, a donné une excellente traduction latine de la liturgie arménienne, que le père le Quien trouva parmi les livres et les papiers que M. Piques, docteur de Sorbonne, laissa en mourant aux dominicains de la rue Saint-Honoré.

Les Arméniens n'ont qu'une seule liturgie dont ils se servent en tous temps, et aux obsèques même; car ils n'ont point de messe propre pour les morts. Il y a très-peu d'églises où on dise tous les jours la messe; et les jours ordinaires, qu'on la dit, ne sont que le dimanche, le jeudi,

si ce n'est pas un jour de jeûne, et le samedi, qu'on a regardé dès le commencement de l'Église dans tout l'Orient, comme une espèce de jour de fête destiné à adorer Dieu comme créateur. La liturgie arménienne exprime d'une manière très-vive le sacrifice de Jésus-Christ sur l'autel : elle renferme d'excellentes prières, et les Arméniens la célèbrent avec une ferveur et une piété exemplaire.

Liturgie des nestoriens.

Les nestoriens ont trois liturgies; la première intitulée des Apôtres; la seconde, de Théodore l'Interprète; et la troisième, de Nestorius. Ces liturgies qui sont en langue syriaque, ont été traduites en latin par M. l'abbé Renaudot qui remarque que la première liturgie intitulée des Apôtres, composée par saint Adée et saint Maris, est l'ancienne liturgie des églises de Syrie avant Nestorius; qu'elle est pour cela placée la première, et comme le canon universel, auquel les deux autres renvoient.

Il y a une autre liturgie des anciens chrétiens nestoriens du Malabar, traduite du syriaque en latin dans le Malabar en 1519, et imprimée sept ans après à Coimbre. On l'a mise dans les bibliothèques des Pères sous ce titre : *Missa christianorum apud Indos*. Cette liturgie, qui est la même que celle des nestoriens chaldéens, renferme tout ce qui est dit par le prêtre et par le diacre; au lieu que celle de

M. Renaudot ne contient presque rien de ce que le diacre doit dire, parce que cela se trouve dans un autre livre qu'on appelle livre du diacre, ou du ministère.

Toutes ces liturgies que nous venons de rapporter sont parfaitement uniformes dans l'essentiel du sacrifice. On trouve partout, l'autel, les ornemens particuliers, les vases et les ministres sacrés, des prières préparatoires, la lecture des écritures, le chant des psaumes, les prières pour tout le monde, le baiser de paix, l'offrande et l'oblation, la préface *sursum corda*, une formule de consécration, les prières pour les vivans et pour les morts, la fraction de l'hostie, l'oraison dominicale, la confession de la présence de Jésus-Christ sur l'autel, l'adoration de cette victime sacrée, la communion et le sacrifice regardé comme la principale source de toutes les grâces.

Quels que soient ceux qui nous présentent leurs liturgies, hérétiques ou schismatiques, nestoriens, eutychiens ou monophysites, quelque opposés qu'ils soient entre eux, ils nous montrent les mêmes sentimens et les mêmes pratiques sur l'Eucharistie. Séparés de l'Eglise catholique depuis treize cents ans, et s'anathématisant les uns les autres, ils n'ont point concerté entre eux, ni avec nous, pour insérer dans leurs liturgies ce que nous y trouvons de conforme à la nôtre. Cette unifor-

mité vient donc de la première source, qui est la vérité établie avant toutes les hérésies : *Illud verum quod primum*. (Tertull. *Advers. prax.*, c. 2.)

Il n'en est pas de même des nouveaux sectaires. Luthériens, calvinistes, anglicans, tous ont abandonné l'uniformité de toutes les anciennes liturgies du monde chrétien, et en ont fait de particulières, chacun conformément à ses erreurs. (*Voyez* le père le Brun, dans son *Explication de la messe*, t. 2, 3 et 4. *Voyez* aussi Renaudot, *Dissert. de liturg. orient. orig. et auctor.* Le traité du cardinal Bona sur la liturgie, où l'on trouve plusieurs choses curieuses. Le discours touchant les liturgies orientales du traducteur français du voyage au mont Liban du père Dandini. Le traité du père Mabillon sur la liturgie gallicane. Dom le Nourry, dans son *Apparatus ad bibliothecam maximam Patrum*, où en parlant des écrivains du premier siècle, il commence par les liturgies publiées sous les noms de saint Jacques, de saint Marc et de saint Pierre. M. Grancolas, dans son ouvrage intitulé : *Les anciennes liturgies, ou la manière dont on a dit la sainte messe dans chaque siècle dans les églises d'Orient et dans celles d'Occident*, avec la recherche de toutes les pratiques, prières et cérémonies qui s'observent dans le saint sacrifice. M. Bocquillot, traité historique de la liturgie sacrée, ou de la messe. Cave, *Dissertation sur les liturgies et*

les offices ecclésiastiques des Grecs. Moléon, Voyages liturgiques de France. Le père Honoré de Sainte-Marie, carme, Dissert. sur les liturgies. Le tome 6 des Actes des saints du mois de juillet par les Bollandistes, à la tête duquel on trouve un traité historique et chronologique sur les anciennes liturgies d'Espagne, des Goths et de saint Isidore de Tolède, et sur les liturgies mosarabes et grecques. Le traité de Dominique *Georgi* sur la liturgie du pape, lorsqu'il célèbre solennellement; ouvrage digne de la curiosité des savans. Le traité de M. *Muratori*, sur l'ancienne liturgie romaine, comparée avec les liturgies des autres nations. Le code liturgique de l'Église universelle, par M. *Assemani*, divisé en quinze livres, où les pièces sont rapportées dans leurs langues originales, avec une version latine et des notes. On y voit l'Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques de Dom Cejllier, où il est traité des liturgies à l'usage de l'Église latine.

LITURGISTE, auteur qui traite des différentes manières de célébrer l'office divin dans chaque temps, chaque pays et chaque église, tels que Durand, Amalaire, Gabriel Biel, le cardinal Bona, Moléon, Bocquillot, Grancolas, Claude de Vert, le P. le Brun, etc.

LITZA, ville épiscopale de Thessalie, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse. Chrysonte et Tho-

mas Smith en font mention dans leurs nouvelles notices, et en font le vingt-troisième siège de cette métropole. Les autres notices n'en disent rien. On l'appelle aussi *Agrapha* : nous en connaissons deux évêques :

1. N.... qui souscrivit en 1564 à la déposition du patriarche Joasaph.

2. Joseph, qui siégeait en 1721. (*Or. chr.*, t. 2, p. 129.)

LIVIN ou **LIWIN** (saint), évêque en Irlande, apôtre du Brabant, martyr en Flandre, patron de Gand, était né en Irlande d'un des seigneurs du pays que l'on nommait *Théagne*, et avait un oncle évêque appelé *Menhalch*, frère de sa mère, à qui l'on confia son éducation, et sous lequel il fit de grands progrès dans la vertu. Il se rendit auprès de saint Augustin qui était venu d'Italie avec plusieurs autres missionnaires évangéliques, et y demeura cinq ans et trois mois, profitant des instructions et des exemples d'un si habile maître. Saint Augustin lui conféra l'ordre de prêtrise, et l'employa dans les travaux apostoliques de sa mission.

Liwin repassa en Irlande où l'on dit qu'il succéda à son oncle Menhalch, qui est qualifié archevêque sans désignation de siège. Il s'appliqua avec soin d'instruire les peuples d'Irlande pour les retirer du vice, et maintenir parmi eux la pureté de la foi. Il vivait dans une grande austérité. Il alla ensuite aux extrémités du Brabant prêcher la

foi aux Barbares, après avoir néanmoins laissé le soin de son diocèse à son diacre Silvain. Etant à Hauthem, bourgade qui subsiste encore aujourd'hui dans le territoire d'Alost, il tomba entre les mains de quelques impies qui, pour venger l'honneur de leurs idoles, lui coupèrent la tête, après l'avoir cruellement battu et lui avoir arraché la langue avec des tenailles. Ils tuèrent en même temps la bienheureuse Graphilde, son hôtesse, et un enfant qu'il venait de baptiser. On rapporte leur martyre au douzième jour de novembre de l'an 656. Le corps de saint Liwin fut enterré à Hauthem avec les deux autres. Il y demeura jusqu'à ce que Théodore, évêque de Cambrai, les exposa à la vénération du public l'an 842. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques. Les anciens martyrologes ne font point mention de ce saint. Le romain moderne en parle au douzième de novembre qui est le jour de sa principale fête. (Nic. Serrarius. Dom Mabillon. Baillet, t. 3, 12 novembre.)

LIVONIE POLONAISE. Elle forme un palatinat particulier qui a trois sénateurs; savoir: l'évêque, le palatin et le castellan de Livonie. Elle est bornée au nord par la Livonie russe, au levant par le palatinat de Pollock, au midi et au couchant par la rivière de Dwina. Sa principale place est Dunebourg, située à la droite de la Dwina, qui est la résidence de l'évêque de

Livonie, dont l'évêché fut érigé en 1667, après que celui de Pils-tin en Courlande eut été supprimé en 1670 par le traité d'Oliwa. L'évêché de Livonie est soumis à la métropole de Gnesne. On peut voir les origines sacrées et civiles de la Livonie par Gruber, imprimées à Francfort, in-fol. 1741.

LIVONNIÈRE (Claude Pocquet de). Voyez POCQUET DE LA LIVONNIÈRE.

LIVRE, ouvrage d'esprit, soit en prose, soit en vers, d'assez grande étendue pour remplir un volume, en latin *liber*, en hébreu *sepher*, en grec *biblos*. On s'est servi autrefois de différentes choses pour faire les livres. Les lames de plomb et de cuivre, les écorces des arbres, les briques, les pierres, le bois, furent la première matière qu'on employa pour y faire graver les choses et les monumens que l'on voulait transmettre à la postérité. Les lois du Seigneur furent écrites sur la pierre, et celles de Solon sur des ais de bois. (*Laert. in Solon.*) Les œuvres d'Hésiode furent d'abord écrites sur des tables de plomb, que l'on conservait dans le temple des Muses en Béotie. Aux ais de bois succédèrent les feuilles de palmier et l'écorce la plus mince des arbres, comme du tilleul, du frêne, de l'orme. De-là est venu le nom de *liber*, qui signifie l'écorce intérieure des arbres. Et comme on roulait ces écorces pour les transporter avec plus de facilité, ces rouleaux furent

appelés *volumen*, volume; nom qui fut donné aussi aux rouleaux de papier et de parchemin.

LIVRE DE LA GÉNÉRATION d'Adam, de Noé, de Jésus-Christ, signifie l'histoire de la vie d'Adam, de Noé, de Jésus-Christ.

LIVRE DU CIEL. Quelques anciens ont prétendu que le ciel était comme un grand livre dans lequel était écrit tout ce qui devait arriver sur la terre. Les rabbins et quelques chrétiens ont dit que l'on distinguait, dans la voûte du ciel des caractères hébreux qui formaient une écriture bien lisible et intelligible à ceux qui l'entendaient, dans laquelle on trouvait écrit tout ce qui est dans la nature. (Basnage, Hist. des Juifs, t. 6, l. 9, p. 570.)

LIVRE DES GUERRES DU SEIGNEUR. Ce livre qui est cité au verset 14 du chapitre 21 des Nombres, était, selon quelques-uns, un ouvrage plus ancien que Moïse, et qui contenait le récit des guerres que les Israélites avaient faites ou soutenues dans l'Égypte ou hors de l'Égypte, avant leur sortie de ce pays sous Moïse. D'autres croient que ce livre n'est autre que le livre même des Nombres où ce passage est cité, ou celui de Josué, ou celui des juges. D'autres tiennent que ce sont les psaumes cent trente-cinq ou cent trente-six, qui contiennent le récit des guerres du Seigneur. Tostat veut que le livre des guerres soit le même

que le livre des justes. Cornelius à *Lapide* conjecture que cette citation est ajoutée au texte de Moïse, et qu'ainsi ce livre lui est postérieur. On pourrait dire que Moïse avait écrit ou fait écrire un livre, dans lequel il avait fait mettre toutes les guerres du Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce livre ne subsiste plus.

LIVRE DES JUSTES. (*Voyez JUSTES.*)

LIVRE DES JOURS. Ce sont les annales et les journaux que l'on écrivait dans les royaumes d'Israël et de Juda. Ces mémoires, ou ces journaux ne subsistent plus en leur entier; mais ils sont cités très-souvent dans les livres des Rois et des Paralipomènes, qui sont composés pour la plus grande partie sur les mémoires anciens que l'auteur avait en main. Les auteurs des livres des jours étaient ordinairement des prophètes et des hommes inspirés.

LIVRE DE VIE, ou **LIVRE DES VIVANS**, ou **LIVRE DE DIEU**, ou **LIVRE DU SEIGNEUR**, se met dans l'Écriture, 1°. pour la science universelle de Dieu; 2°. pour la connaissance particulière qu'il a des pensées et des actions des hommes; 3°. pour la connaissance des secrets que Dieu a manifestés par le mystère de l'incarnation; 4°. pour la parole de Dieu, parce qu'elle mène à la vie; 5°. pour la prédestination à la foi et à la grâce seulement; 6°. pour la prédestination à la gloire.

LIVRE DE MORT. C'est la connaissance que Dieu a des réprouvés. *Livre du Jugement* se dit par allusion à ce qui se pratique lorsqu'un prince veut faire rendre compte à ses serviteurs. Le livre scellé dont parle Isaïe, 29, et le livre fermé de sept sceaux dont il est parlé au cinquième chapitre de l'Apocalypse, ne sont autres que les prophéties d'Isaïe et de saint Jean, qui étaient écrites dans un livre ou rouleau à l'antique, et qui étaient scellées et cachetées, c'est-à-dire, obscures, énigmatiques, mystérieuses.

LIVRE DE PAIX, *liber pacis*. C'est le livre qu'on donne à baiser à la messe. *Livre de musique*, est chez les Grecs le livre qui contient les psaumes et les autres prières qu'on chante à l'office. *Le livre des liturgies* est celui qui contient les quatre liturgies qui sont aujourd'hui en usage dans l'Eglise grecque.

LIVRES SACRÉS et CANONNIQUES sont ceux que l'Eglise admet et reconnaît pour faire partie de l'Ecriture-Sainte. (*Voy. ÉCRITURE-SAINTÉ, BIBLE.*)

LIVRES D'ÉGLISE, sont ceux qui servent à la célébration de l'office divin, comme antiphoniers, missels, graduels, etc.

LIVRES SPIRITUELS, sont particulièrement ceux qui traitent de la vie spirituelle ou chrétienne, qui excitent à la dévotion, qui servent à la méditation ou à la contemplation. On appelle ces derniers livres

mystiques, dont la lecture n'est pas propre indifféremment à toutes sortes de personnes. Voici les règles principales qu'on doit observer à ce sujet.

Première règle.

Les savans peuvent lire des livres mystiques, et porter un jugement équitable de ces sortes de livres, quant à la substance de la doctrine, et réduire à un juste milieu les expressions qui semblent s'en écarter, sans se laisser éblouir par la sublimité des matières.

Deuxième règle.

Le commun des fidèles qui vivent chrétiennement peuvent lire les livres de méditation ou d'oraison mentale communément reçus, parce que ces livres sont à leur portée, et peuvent beaucoup servir pour les instruire des devoirs de piété et les exciter à les remplir avec ferveur.

Troisième règle.

Les personnes qui font régulièrement l'oraison mentale, peuvent lire avec fruit les livres qui parlent simplement de la contemplation, de la manière de s'y appliquer, et des vertus qui doivent accompagner ce saint exercice, sans descendre dans le particulier des oraisons extraordinaires, parce que ces sortes de livres peuvent leur être très-utiles pour leur apprendre à pratiquer les vertus et se disposer à la contemplation.

Quatrième règle.

Les personnes spirituelles qui ont quelque expérience et quelque science, peuvent lire les livres spirituels qui expliquent les oraisons extraordinaires et les communications surnaturelles, pourvu que ces livres soient approuvés et écrits d'un style clair et débarrassé de ces termes obscurs, guindés, hyperboliques, qui donnent lieu de se méprendre aux personnes peu éclairées. La raison est que ces personnes voient dans ces sortes de livres si ce qu'elles éprouvent vient de Dieu, les vertus qu'il faut pratiquer, et enfin tout ce qu'elles doivent faire, ou éviter pour se maintenir, ou s'avancer dans leur état.

Cinquième règle.

Les personnes spirituelles, d'une science médiocre et de peu d'expérience, ne doivent pas lire les livres mystiques exagératifs et guindés, parce que ces sortes de lectures peuvent leur apporter plus de dommage, que de profit, en les induisant en erreur par les expressions obscures et outrées qu'elles leur présentent, expressions que les plus habiles ne débrouillent et ne corrigent souvent qu'avec bien de la peine.

Sixième règle.

Les personnes spirituelles, peu éclairées, ne doivent point lire les livres qui traitent des oraisons extraordinaires sans l'avis

d'un sage directeur, qui ne leur mettra entre les mains, que ceux dont il saura qu'elles profiteront, par la connaissance qu'il a de leur capacité et de leur état.

Septième règle.

On ne doit lire les livres spirituels, ni par curiosité, ni par vanité; mais avec humilité, charité, droiture d'intention, volonté d'en profiter, et dans le même esprit qu'ils ont été faits.

Huitième règle.

En lisant les livres mystiques, il faut moins s'arrêter aux endroits lumineux et sublimes, qu'à ceux qui traitent des dispositions nécessaires pour arriver à la perfection, et moins juger de son avancement par ce qui se passe dans l'esprit ou dans le cœur, que par les actions et les vertus solides, un détachement universel, une humilité profonde, une pureté angélique, une mortification continuelle, un abandon sans réserve à la volonté de Dieu.

Neuvième règle.

Pour juger du sens des auteurs mystiques, il faut considérer leur fin, leur but, leur intention, les temps et les autres circonstances dans lesquelles ils écrivent, et ne pas s'arrêter scrupuleusement à leurs paroles prises à la rigueur.

Dixième règle.

Il faut juger des expressions

obscurés par celles qui sont claires, et par l'usage communément reçu parmi ceux qui ont écrit des mêmes matières. Il faut aussi réduire à un juste milieu les comparaisons qui ne sont presque jamais parfaitement justes, puisqu'il n'y a presque rien que l'on compare en tout; et que toutes les choses du monde étant semblables et dissemblables, il est nécessaire que les comparaisons que l'on fait soient bornées ou restreintes au point dans lequel on les compare. (Voyez le père Honoré de Sainte-Marie, dans sa Tradition des Pères sur la contemplation, t. 2, p. 607 et suiv.)

LIVRES DÉFENDUS. Dans la primitive Église l'on ne connaissait point la prohibition ecclésiastique de lire certains livres, quoiqu'il ait toujours été défendu par la loi naturelle et divine, de lire les livres mauvais et contagieux comme contraires au salut. Ce ne fut que vers l'an 400 qu'un concile de Carthage défendit aux évêques de lire les livres des gentils, en leur permettant de lire ceux des hérétiques. Léon x condamna Luther, et défendit en même temps la lecture de tous ses livres, sous peine d'excommunication. Les papes suivans l'imitèrent en excommuniant ceux qui liraient les livres des hérétiques; mais le roi d'Espagne Philippe II fut le premier qui ordonna en 1558 d'imprimer le catalogue des livres défendus par l'inquisition

d'Espagne. L'année suivante, Paul IV, à son exemple, commanda à la congrégation du saint-office de Rome, de faire dresser et imprimer un catalogue semblable qu'on nomme *Index* ou *Indice*.

En Italie, il n'y a que les inquisiteurs de la foi qui puissent lire les livres défendus, comme il paraît par la bulle *Cum promunere* de Pie IV, et par la bulle *In cœna Domini*. En France, les évêques et leurs vicaires-généraux les lisent librement, et donnent aux autres la permission de les lire. Les docteurs les lisent aussi sans scrupule. (De Sainte-Beuve, t. 3, cas 95. Pontas, au mot *Livres défendus*.)

Un particulier ne peut garder aucun livre de chiromance, de piromance, ni tout autre livre pernicieux, et il est obligé de les brûler, comme l'ordonne le concile de Tours de l'an 1583; celui de Bordeaux, tenu la même année; celui d'Avignon de l'an 1594. (Pontas, *ibid.*, cas 3.)

Un libraire, ni tout autre ne peut imprimer, vendre, débiter, donner à lire des romans, des comédies ou d'autres ouvrages semblables remplis d'histoires amoureuses, d'intrigues, d'expressions équivoques; mais il est obligé de les brûler, quelque dommage qu'il en puisse souffrir. La raison est que toutes ces sortes de livres ne sont capables que de corrompre les mœurs et de porter à une infi-

nité de péchés qui retombent sur les auteurs, les imprimeurs et les vendeurs. (Pontas, *ibid.*, cas 4.)

Il était autrefois défendu d'imprimer aucun livre en France sans la permission du roi ou du magistrat; même des bulles et brefs des cours de Rome, des bréviaires et livres d'Église. (Arrêt de règlement du 6 mai 1665.)

LIVRÉE, *liberata*, se disait autrefois de ce qu'on livrait à un clerc pour vivre et s'habiller; d'où l'on appelle encore *livrée*, l'habit qu'un maître livre à ses domestiques, et d'où vient aussi *gens de livrée*. (De Vert, t. 1, p. 58.) Le mot de livrée avait lieu aussi à l'égard des officiers des grands seigneurs, auxquels on délivrait chaque jour les choses nécessaires à la vie. Les livrées d'habits se faisaient deux fois l'année, à Noël et à l'Assomption, d'où vient qu'on les nommait *livrées de Noël et de l'Assomption*. Chaque cour plénière que tenait autrefois le roi, il lui fallait habiller ses officiers, ceux de la reine et des princes. Ces habits s'appelaient *livrées*, parce qu'on les leur livrait aux dépens du roi. (Le Gendre, Mœurs des Français, p. 179.) On appelle encore aujourd'hui *grandes et petites livrées*, des droits qui sont payés à de certains officiers; comme les maîtres-d'hôtel du roi, par les trésoriers de la chambre-aux-deniers, et cela outre les gages.

LIVRI, *Livriacum*, abbaye

de l'Ordre de Saint-Augustin, au diocèse et à quatre lieues de Paris, dans le doyenné de Chelles. Ce ne fut d'abord qu'une simple chapelle située à l'extrémité de la forêt et du village de Livri. Guillaume de Garlande, seigneur de Livri, et Idonet sa femme, y établirent en 1186 des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, qu'on tira de l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis. Le roi Philippe-Auguste fit ériger en 1197 l'église de Livri en abbaye; il en augmenta les biens, et lui confirma tous ceux que Guillaume de Garlande et d'autres lui en avaient donnés, comme il paraît par deux chartes de ce prince, l'une de la même année 1197, et l'autre de 1200. (*Gallia christ.*, t. 7, col. 828.)

LIZIQUE, siège épiscopal de la province d'Europe, au diocèse de Thrace, sous la métropole d'Héraclée, qu'on ne trouve que dans les notices et dans les actes des conciles. Les deux évêques qui suivent y ont siégé.

1. Benjamin, assista et souscrivit au septième concile général.

2. Georges, à celui de Photius. (*Oriens christianus*, t. 1, p. 1134.)

LO (saint), *Lato*, *Lauto*, *Laudus*, et quelquefois *Launus*, est célèbre dans l'Église de France. Il fut élevé sur le siège épiscopal de la ville de Coutances en Basse-Normandie, après la mort de Possesseur qui

avait succédé à Léontien, au temps duquel le roi Clovis 1^{er} avait mis ce pays sous l'obéissance des Français. Il fut sacré vers l'an 528, ou le suivant, par saint Godard, évêque de Rouen, métropolitain de la province. Il assista vers l'an 533 au second concile d'Orléans. Il se trouva encore au troisième et cinquième conciles nationaux de France, tenus dans la même ville d'Orléans, l'un en 538, l'autre en 549; et n'ayant pu assister en personne au quatrième qu'on avait assemblé l'an 541, il y envoya à sa place un prêtre de son église, nommé Seubillon. Cette assiduité à se trouver à toutes les assemblées marque assez quel était le zèle que saint Lo avait pour procurer la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise. Il gouverna son église pendant plusieurs années dans une longue et profonde paix. Il mourut entre les années 565 et 568. Le martyrologe de France marque sa fête au 21 de septembre, et le romain la remet au 22. Son corps fut transporté à Thouars, ville du diocèse de Poitiers, sur la rivière de Thoue, pour être mis à couvert des insultes des Normands. (Baillet, t. 3, 21 septembre.)

LO (Saint-), *Sanctus-Laudus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville du même nom, en Normandie, au diocèse et à six lieues de Coutances, vers le levant. C'était en 1056 une paroisse desservie par des chanoi-

nes séculiers, à la place desquels Algaré, évêque de Coutances, muni de l'autorité du pape et du roi, mit en 1132 des chanoines réguliers qu'on tira du prieuré de Sainte-Barbe en Auge, et assigna à cette abbaye des revenus considérables. Il en est regardé comme un des principaux bienfaiteurs, ainsi que Philippe-le-Bel, roi de France, lequel céda au même monastère la baronie de Barre, avec toutes ses dépendances. Il y avait eu depuis 1659 des chanoines réguliers de la congrégation de France, qui desservaient trois paroisses de la ville. (*Gallia christ.*, t. 11, col. 935.)

LOAYSA (Garcias de), né de parens nobles et riches, vers l'an 1479, à Talavera en Castille, embrassa l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Etienne à Salamanque, et fit profession dans celui de Saint-Paul à Pennafel l'an 1495. Il avait à peine l'âge nécessaire pour être ordonné prêtre, qu'on le nomma lecteur de philosophie, puis de Théologie, régent d'étude, et deux fois recteur du collège de Saint-Grégoire. Il fut ensuite prieur des couvens d'Avila et de Valladolid; et il était provincial d'Espagne en 1518, lorsqu'il fut élu général. L'empereur Charles-Quint le choisit pour son confesseur en 1532, et le nomma dès l'année suivante à l'évêché d'Osma. Il l'admit aussi dans son conseil, et bientôt après le fit président du conseil des Indes, et préfet gé-

néral de la croisade. Il procura encore sa promotion au cardinalat, qui se fit le 19 mars 1530, et le fit transférer d'Osma à Sigüenza le 22 avril suivant. Il était encore évêque d'Osma, lorsqu'assistant au conseil où l'on délibéra sur la conduite que l'empereur devait tenir à l'égard de François 1^{er}, roi de France, fait prisonnier de guerre à Pavie, il soutint qu'il fallait lui rendre la liberté sans rançon et sans condition. L'événement fit voir qu'on eut grand tort de ne pas suivre son avis. En 1530, il fut nommé archevêque de Séville, et mourut à Madrid le 21 avril 1546. Son corps fut porté à Talavera pour être enterré dans l'église de Saint-Génêt, qu'il y avait fait bâtir, et où on lit encore son épitaphe. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 39 et suiv. Le père Touron, *Homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 4, p. 93 et suiv.)

LOAYSA (Garcias), Espagnol, docteur d'Alcala, chanoine et archidiacre de Tolède, précepteur de Philippe III, et enfin archevêque de Tolède, mort l'an 1599, a laissé une collection des conciles d'Espagne, avec des notes, imprimée à Madrid en 1593. Parmi ces notes, il y en a sur le concile d'Elvire, dans lesquelles l'auteur justifie ce concile taxé d'erreur. C'est donc à Loaysa, archevêque de Tolède, qu'on doit attribuer ces notes, et non pas à Loaysa, général de l'Ordre de

Saint-Dominique, comme a fait l'auteur de la Table du Journal des Savans, t. 6, au mot *Loaysa* (Garcias), *général de l'Ordre de Saint-Dominique*.

LOBETIUS (Jacques), de Liège, florissait en 1630. Il a composé un ouvrage de morale sur le péché, en cinq livres; le chemin de la vie et de la mort, en trois livres; trois livres de la vaillance et de la constance chrétienne. (Konig, *Biblioth.*)

LOBINEAU (D. Gui-Alexis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rennes en Bretagne en 1666, fit profession de la règle de Saint-Benoît le 15 décembre 1683, et s'appliqua presque toute sa vie à l'étude de l'histoire. Il mourut dans l'abbaye de Saint-Jagu près de Saint-Malo, le 3 juin 1727, dans sa soixante-unième année. Ses ouvrages sont : 1^o. L'Histoire de Bretagne, qui parut en 2 volumes in-folio, chez Louis Guérin, en 1707. Le second volume qui contient les titres, est ce qu'on estime le plus de cet ouvrage, qui fut attaqué par M. l'abbé de Vertot, et par M. l'abbé des Thuilleries, par rapport à la mouvance de Bretagne, ce qui produisit plusieurs écrits respectifs; et par D. Liron, quant à ce que D. Lobineau avait dit que les Armoricaïns avaient reçu la foi par le ministère des Bretons. 2^o. L'Histoire des deux conquêtes de l'Espagne par les Maures, qui est une traduction de l'espagnol de Miguel de Luna, interprète de Philippe II, roi

d'Espagne. 3°. L'édition de l'Histoire de Paris, en 5 volumes in-folio, qui avait été entreprise et bien avancée par D. Félibien. et qui parut à Paris en 1725, chez Guillaume Desprez. 4°. L'Histoire ou vies des Saints de Bretagne, que l'Église honore d'un culte public, et des personnes d'une éminente piété, qui ont vécu dans la même province, avec une addition à l'Histoire de Bretagne, à Rennes, 1724, in-folio. On a encore attribué à dom Lobineau les Aventures de Pomponius, chevalier romain, ouvrage satyrique que d'autres donnent à M. Themiseuil, mais qui est de M. l'abbé Prévôt. (D. le Cerf, Bibliothèque historique et critique des Auteurs de la congrégation de Saint-Maur. Journal des Savans, 1707, Supplément, 1710 et 1725.)

LOBNA, ville de la tribu de Juda qui fut cédée aux prêtres, et déclarée ville de refuge. (Josué, 21, 13.)

LOBNI, fils de Gerson. (*Exod.* 6, 17.)

LOCATION et CONDUCTION, *locatio et conductio*. Termes relatifs qui se disent, tant de l'action de celui qui loue une chose, que de celui qui la prend à loyer. La location et la conduction ne sont qu'un seul et même contrat qui s'appelle *location*, de la part de celui qui loue, et *conduction*, du côté du locataire ou de celui qui prend à loyer. La location est donc un contrat par lequel on donne, pour un certain temps et pour un certain prix,

l'usage, ou le fruit d'une chose ou d'une personne, et la conduction est un contrat par lequel on reçoit ce fruit, ou cet usage. Celui qui donne ce fruit, ou cet usage s'appelle *le bailleur*, et celui qui le reçoit se nomme *le preneur*. Ils ont tous les deux leurs charges et leurs obligations à remplir.

Obligation du bailleur.

1°. Le bailleur demeurant le maître de la chose qu'il loue, en souffre la peine, si elle arrive par un cas fortuit, et sans qu'il y ait de la faute du preneur.

2°. Le bailleur doit assurer la jouissance, ou l'usage de la chose louée à celui qui la prend à louage; de sorte que si cette jouissance vient à manquer, même par un cas fortuit, il ne peut prendre le prix du louage.

3°. Le bailleur est obligé de découvrir le défaut caché de la chose qu'il loue; il doit dire, par exemple, si sa maison menace ruine, si son cheval a coutume de jeter sa charge, et doit aussi réparer les dommages causés par ces sortes de défauts.

4°. Le bailleur doit encore tenir compte au preneur des dépenses nécessaires et utiles qu'il a faites pour la chose louée, à moins qu'il ne soit convenu autrement entre eux; et si cette chose est moins utile, que le preneur n'est convenu, il faut que le bailleur diminue le loyer à proportion. Enfin le bailleur ne peut répéter la chose louée avant le temps marqué, à moins qu'il

n'ait besoin de sa maison, ou qu'il ne faille la réparer, ou que le preneur ne manque à payer, etc.

Obligations du preneur.

1°. Le preneur ne peut faire servir la chose louée qu'aux usages pour lesquels il l'a louée. Par exemple, celui qui a loué un cheval pour lui servir de monture précisément, ne peut le faire servir à traîner, ni à porter d'autres choses. Il ne peut non plus le charger que suivant les conventions.

2°. Il est tenu envers le bailleur pour dol, pour une faute grande ou légère, pour sa propre faute et pour celle de ses domestiques, ou de ceux auxquels il a sous-loué, pour la faute de son ennemi, auquel il a donné une véritable occasion; en sorte que si cet ennemi vient à prendre ou à détériorer la chose louée, le preneur est tenu du dommage.

3°. Il ne peut, sans raison, abandonner la chose louée avant le temps et doit la rendre au temps marqué. Pour le lieu, s'il s'agit d'une chose mobilière, il doit la rendre à ses frais dans le lieu où il l'a louée, et en supporter la perte ou le dommage, si elle vient à périr, ou à souffrir dommage par sa faute. S'il s'agit d'une chose immobilière, il faut suivre les clauses du bail pour le lieu du paiement des loyers; et quand il n'y a rien de stipulé à ce sujet dans le contrat, le paiement se fait ordinai-

rement au domicile du preneur qui, en ce cas, n'est tenu d'aucuns frais pour faire tenir les loyers au bailleur; mais quand il doit payer au domicile du bailleur, il est tenu des dépenses nécessaires pour lui faire remettre les deniers, et est garant de ces deniers jusqu'à ce qu'ils aient été remis au bailleur, à moins que le preneur ne les ait payés à l'un des domestiques ou receveurs du bailleur par son ordre. (Conférences de Paris, t. 3, p. 242. M. Collet, Moral., t. 1, p. 745. Voyez BAIL et LOUAGE.)

LOC-DIEU, *Locus-Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Rouergue, au diocèse de Rhodès. Elle était fille de Dalon, et fut fondée en 1123. Entre ses principaux bienfaiteurs on compte Aldoin de Parisi, qui donna, en 1124, au monastère de Notre-Dame de Loc-Dieu, tout ce qu'il possédait en différens endroits.

LOCHON (Étienne), natif du pays chartrain, docteur en Théologie de la faculté de Paris, de la maison et société royale de Navarre, fut curé de Bretonvilliers au diocèse de Chartres pendant plusieurs années, et mourut à Paris en 1717, après avoir publié : 1°. Le Vrai dévot en toutes sortes d'états, selon l'Écriture-Sainte et les Pères de l'Église, Paris, chez Lambert Rouland, 1679. 2°. Les illusions du faux zèle, morale allégorique, où l'on fait voir que le zèle le plus ardent et le plus éclatant

qui paraît dans les actions de piété, n'est souvent que l'effet de l'amour propre qui conduit les personnes dévotes par des voies toutes opposées aux maximes du christianisme, avec des exemples tirés de l'Écriture et des Pères, in-12. Paris 1697, chez Leclerc : l'ouvrage est en forme de dialogues. 3°. Abrégé de la discipline de l'Église, tiré d'un grand nombre de canons, choisis et dressés pour l'instruction des ecclésiastiques, avec des réflexions sur l'état présent du clergé, Paris, chez Coignard, la première partie en 1702, la seconde en 1705, in-8°. L'auteur y a inséré la bulle d'Innocent XII, contre le népotisme. 4°. La mort des pécheurs dans l'impénitence, Paris, 1709, in-12. 5°. Les entretiens d'un homme de cour et d'un solitaire sur la conduite des grands, Paris, 1713, in-12. 6°. Traité du secret de la confession, etc., à Paris, chez Simart, 1708, in-12, et un supplément à ce Traité, en 1710, in-12. L'auteur fonde la nécessité du secret de la confession sur les lois naturelle, divine et humaine. Il étend l'obligation de droit divin de garder le secret de la confession, aux laïcs même qui pourraient l'avoir entendue, à qui un prêtre l'aurait révélée, qui auraient servi d'interprètes à un homme pour le confesser, ou qui auraient trouvé une confession écrite. Il décide qu'un confesseur interrogé par un juge est obligé d'assurer même avec ser-

ment qu'il ne sait rien des choses qui lui ont été déclarées en confession, à moins qu'il ne les eût apprises avant ou après par une voie toute humaine, encore faudrait-il en ce cas qu'il exclût tout doute de révélation du secret. Il veut qu'on garde le secret même pour les confessions sacrilèges et hypocrites, et pour tout ce qui regarde les personnes quelles qu'elles soient, dont il apprend quelque chose par la confession de son pénitent. Il enseigne qu'un confesseur qui apprend par la confession qu'on le vole, qu'on le calomnie, qu'on lui dresse des embûches, qu'on a résolu sa mort, doit tout sacrifier, et sa vie même, s'il ne peut éviter la mort qu'en violant le secret, ou même qu'en rendant suspect le sceau de la confession. Il ne veut pas même qu'on puisse donner des avis généraux fondés sur les connaissances que l'on a par la confession. (Dupin, dix-huitième siècle, part. 2. Dom Liron, Biblioth. chart. p. 281 et 381. Journal des Savans, 1696, 1702 et 1710.)

LOCKE (Jean), Anglais, très-célèbre philosophe, naquit à Wrington, à trois petites lieues de Bristol, en 1632. Il fit ses études avec la plus grande distinction dans l'université d'Oxford, et s'acquit une réputation des plus éclatantes. Le lord Ashlei, son protecteur, ayant été nommé grand-chancelier d'Angleterre, lui donna l'office de secrétaire de la présentation

des bénéfices, qu'il garda jusqu'à la disgrâce de son protecteur, dans laquelle il fut enveloppé en 1673. Il alla en Hollande, et ce fut là qu'il acheva son fameux Traité de l'entendement. Il composa ensuite une lettre latine sur la tolérance, qui fut imprimée à Goude sous ce titre : *Epistola de tolerantia ad clarissimum virum T. A. R. P. T. O. L. A. scripta à P. A. P. O. I. L. A.* Les premières lettres signifient : *Theologiæ apud remonstrantes professorem, tyrannidis osorem, Limburgium Amstellodamensem*; et les secondes, *Pacis amico, persecutionis osore, Joanne Lockio, Anglo*. Cet ouvrage a été imprimé deux fois en anglais, à Londres, en 1690, et en français avec les œuvres posthumes de l'auteur en 1710. On publia en 1686, dans le second tome de la Bibliothèque universelle, sa nouvelle méthode de dresser des recueils. En 1687 il composa un abrégé en anglais de son livre de l'entendement, que M. le Clerc traduisit en français, et inséra dans le huitième tome de la Bibliothèque universelle. M. Locke retourna en son pays l'an 1689; et un théologien ayant attaqué sa première lettre de la tolérance, il y répondit par une seconde en 1690. Il publia ensuite son livre du gouvernement civil, qui fut traduit, mais assez mal, en français. En 1692 il donna sa troisième lettre sur la tolérance. En 1693 il publia ses pensées sur

l'éducation des enfans. En 1695 il donna son livre intitulé : *Que la religion chrétienne est très-raisonnable, ou le christianisme raisonnable*. Le docteur Jean Edouard ayant fait contre lui un livre intitulé : *le Socinianisme démasqué*, M. Locke opposa à la critique deux réponses qui ont été traduites avec le premier ouvrage par Coste, et imprimées en 1715 en 2 volumes in-12. Stillingsflecte, évêque de Worcester, attaqua aussi le livre du philosophe anglais qui se défendit par trois réponses. On a encore de lui, des paraphrases et des notes sur quelques épîtres de saint Paul, et des œuvres posthumes qui contiennent divers morceaux philosophiques, trouvés dans ses papiers après sa mort, arrivée le 28 octobre (vieux style) de l'année 1704. On peut voir le portrait de Locke assez au long dans le sixième tome de la Bibliothèque choisie, pages 342 et suivantes. Voyez aussi le tome 1^{er} des mémoires du père Nicéron.

LOCRI, ancienne ville d'Italie dans la grande Grèce auprès du promontoire *Zephyrium* en tirant vers le nord. Cette ville qui n'existe plus aujourd'hui, avait été fort célèbre dans son temps. Elle fut détruite par les Sarrasins. Il y avait auparavant un siège épiscopal qui fut transféré à Gieraci. Les évêques qui avaient gouverné cette ancienne église, et dont la connaissance est parvenue jusqu'à nous, sont :

1. Pierre, qui assista au concile de Rome, sous le pape Félix, en 487.

2. Dulcinus, mort en 597.

3. Marcianus, élu sous saint Grégoire le Grand, siégeait en 599.

4. Crescent, ou Crescentius, assista au concile de Latran, sous Martin 1^{er} en 649.

5. Etienne, au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 680. (*Ital. sac.* t. 10, col. 124.)

LOCRIUS (Ferreol), né l'an 1571, fut curé de Saint-Nicolas d'Arras, et mourut l'an 1614. On a de lui : 1^o. *Maria augusta*, ou la Vierge mère de Dieu, en sept livres. 2^o. Une chronique du Pays-Bas, depuis l'an 1257 jusqu'en 1600, à Arras 1608. 3^o. Paraphrase en vers des proverbes de Salomon, *ibid.* 4^o. Des écrits du pays d'Artois, *ibid.* 1616. (Valère-André, *Biblioth. belg.* Le Mire, de *Script. sæculi decimi-septimi*. Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du septième siècle*, col. 1548 et 1549.)

LOCUTION, en termes mystiques, est une voix intérieure qu'on entend dans l'imagination surnaturellement. Il semble quelquefois que cette voix vient du ciel, d'autres fois qu'elle vient de loin, ou enfin que celui qui parle est fort proche. Il arrive souvent que la personne qui forme cette voix est présente à l'imagination dans sa propre figure. (Le père Honoré de Sainte-Marie, *Tradit. sur la contempl.* t. 1, p. 581.)

LOCUTOIRE, *locutorium*.

C'est dans les monastères le lieu où l'on se retire pour parler et s'entretenir ensemble ; car il n'est point permis de parler partout, et en particulier dans le dortoir, ni dans le cloître, surtout du côté du chapitre où l'on faisait la lecture autrefois. Les moines de Saint-Nicaise de Reims appelaient le locutoire, parlement. (De Vert, t. 2, p. 109.)

LOD, hébr., *naissance ou génération*, du mot *jalad*, ville, la même que Lyda. (Voyez LYDA.)

LOD, nom d'homme. (1 Esdr. 2, 33.)

LODABAR, hébr., *génération élue*, du mot *jalad*, et du mot *bara*, choisi, ville où demeurait Miphiboseph, fils de Jonathan. On ne sait pas bien la situation de cette ville. (2 Reg. 9, 4.)

LODI-sur-l'Adde, *Laus Pompeii*, ville d'Italie, capitale du Lodésan. Elle est épiscopale sous l'archevêché de Milan dont elle est éloignée de vingt milles, à pareille distance de Plaisance, de Pavie et de Crème. On l'appelle Lodi, parce qu'elle fut bâtie sur les ruines du vieux Lodi que les Milanais détruisirent, par l'empereur Frédéric Barberousse, en 1158. Elle se choisit d'abord un seigneur parmi ses habitants, et se soumit enfin aux ducs de Milan. Les guelfes et les gibelins la maltraitèrent beaucoup ; les Français s'en emparèrent ; enfin elle se donna à

l'Espagne. Elle est sur la rivière d'Adde, à trois milles de sa première situation dans un terrain agréable, fertile et abondant en toute chose. On prétend que les disciples de saint Barnabé y prêchèrent l'évangile, et y établirent un siège épiscopal. Nous n'y voyons cependant point d'évêques avant l'an 305. Sa cathédrale est dédiée à l'assomption de la sainte Vierge. Quatre dignitaires, savoir, le prévôt, l'archidiaque, le chantré, l'archiprêtre, composent le chapitre avec quatorze chanoines, dont un est chargé des fonctions curiales. Il y a dix-sept paroisses dans la ville; une collégiale qui porte le nom de saint Laurent, et une autre appelée *S. Maria Coronata*, qui est d'une beauté et d'une architecture admirable. Le diocèse est fort étendu et borné par ceux de Bergame, de Crème, de Crémone, de Plaisance et de Pavie. Il renferme quatre-vingt-cinq églises paroissiales, quatorze couvens d'hommes, deux de filles, deux abbayes en commende et un prieuré. On trouve dans le sixième tome du *Rerum italicarum*, une Histoire de Lodi par Othon *Morena*, continuée par Acerbus *Morena*, son fils. Elle contient ce qui s'y est passé de plus considérable depuis 1153 jusqu'en 1168. Cette histoire fut publiée pour la première fois en 1639; Leibnitz l'a insérée depuis dans son Histoire de la maison de Brunswick. M. de Sacy l'a publiée de nouveau sur deux ma-

nuscrits de la bibliothèque ambrosienne, et en a éclairci plusieurs endroits par des notes.

Évêques de Lodi.

1. Saint Julien. Il est compté pour le troisième évêque de cette ville. Il fut élu, dit-on, en 305. Il siégea dix-huit ans.

2. Denis. Il en est fait mention dans l'apologie de saint Athanase, adressée à l'empereur Constantin.

3. Saint Bassien de Syracuse, ordonné le 1^{er} janvier 378, fit bâtir une église en l'honneur des saints apôtres, dont il fit la dédicace en présence de saint Ambroise, avec lequel il assista au concile d'Aquilée en 381. Il mourut en 413, âgé de quatre-vingt-dix ans, après en avoir siégé trente-cinq. On fait sa fête le 19 janvier.

4. Saint Cyriaque, souscrivit en 454 à l'épître synodale d'Eusèbe, évêque de Milan.

5. Saint Titien, Allemand, succéda en 475, et siégea deux ans.

6. Donat, souscrivit au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 680. L'ancienne Lodi ayant été ruinée en 1111, nous n'en voyons point d'évêques pendant deux cents ans.

7. Raclet, vers l'an 831.

8. Eribert, 837.

9. Gérard, assista au couronnement de Charles le Chauve.

10. Ildegaire ou Ildegarde, en 898 jusqu'en 915.

11. Zilius, siégeait en 924.

12. Ogger.

13. André, en 972.
14. Nocher, en 1002.
15. Oldaric, en 1025.
16. Ambroise Archenius chanoine de Milan, élu en 1025, assista au concile de Pavie en 1046.
17. Obizon, dont Grégoire VII parle avantageusement, *Epist. ad Laub.* en 1061.
18. Fredenzonius, } *Intrus.*
19. Raynald, }
20. Arderic Vignoti, de Lodi même, élu en 1103, fut témoin de la ruine de Lodi par les Milanais, en 1111.
21. Allon, succéda à Arderic en 1126.
22. Vidon, en 1130.
23. Jean, en 1139.
24. Lanfranc, des comtes de Cassien, élu et mort en 1143.
25. Alberic, seigneur de Merlin, chanoine de Lodi, nommé en 1158. Il assista à l'assemblée de Roncailles la même année. On jeta de son temps les fondemens de la nouvelle Lodi, en présence de l'empereur Frédéric en 1160, le 3 août.
26. Saint Albert de Quadrelis, succéda à Alberic qui fut déposé pour avoir pris le parti de Frédéric contre Alexandre III en 1168. Il assista au concile de Latran en 1179.
27. Alberic de Cornu, chanoine de la cathédrale, nommé en 1179, siégea dix ans.
28. Alderic, prévôt du chapitre, siégea vingt-huit ans.
29. Jacques de Cerreto, moine et abbé de Clairvaux, nommé en 1217, mourut avant d'être ordonné.

30. Ambroise de Cornu, neveu du précédent, chanoine de la cathédrale, nommé en 1218, mourut la même année.
31. Othobelli, de Lodi, succéda à Ambroise en 1219, et mourut en 1242. Le siège vacua après lui pendant dix ans.
32. Bonjean Fessiraga, élu en 1252, mourut en 1289.
33. Raimond Summa Ripa, de Lodi, nommé en 1289. Il était de l'Ordre de Saint-Dominique.
34. Bernard de Talente, de Lodi, chanoine de Saint-Laurent, nommé en 1296, mourut en 1307.
35. Gilles de l'Eau (*ab aqua*), se trouva à Milan au couronnement de l'empereur Henri VII et mourut en 1312 au mois d'avril.
36. Léon Palatini, de Lodi, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé après une longue vacance en 1318, mourut en 1343 le 16 mars.
37. Luc de Castello, du même Ordre, succéda la même année, et mourut en 1353.
38. Paul de Cadamostis, de Lodi, nommé par Innocent VI, mourut en 1386.
39. Pierre Scaliger, évêque de Vérone, transféré à Lodi en 1388, mourut en 1390.
40. Boniface Butigella, de Pavie, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu le 5 février 1393, mourut en 1404.
41. Jacques Arigonis, de Lodi, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu en 1407, assista au concile

de Pise en 1409, et à celui de Constance en 1414, où il fut écouté comme un oracle. Il passa à l'évêché de Trieste en 1418.

42. Gérard de Capitaneis de Landriano, de Milan, chanoine de la Trinité de Pavie, nommé en 1418 par Martin v, assista au concile de Bâle, et fut transféré à Côme par Eugène iv en 1337. Le même pape le fit cardinal en 1439, au concile de Florence.

43. Antoine Bernerio, de Parme, fameux jurisconsulte, nommé par Eugène iv en 1437, mourut à Parme en 1456.

44. Charles, des marquis Palavicini, de Parme, succéda le 5 juillet 1456. Il fit beaucoup de bien à son église, et mourut en 1497.

45. Octavien-Marie Siortia, fils du célèbre Galeazze Marie, duc de Milan, nommé par Alexandre vi, permuta l'évêché d'Arezzo. Les Français s'étant rendus maîtres du Milanais, il remonta sur son siège après leur défaite, et y demeura jusqu'en 1531, enfin il mourut à Milan en 1540.

46. Jérôme Santonius, évêque d'Arezzo, transféré en 1519, mourut en 1536.

47. Jacques Simonetta, de Milan, cardinal, obtint cette église en commende en 1536, qu'il résigna à Jean son neveu.

48. Jean Simonetta, en 1537. Il fit la dédicace de la cathédrale en 1540, et mourut en 1556.

49. Jean-Antoine Capisucci, fait cardinal par Paul iv qui le

nomma aussi évêque de Lodi. Il mourut en 1569.

50. Antoine Scarampi, comte de Canella, évêque de Nole, transféré le 11 mars 1569, mourut en 1576.

51. Jérôme-Frédéric, de Trivoglio, diocèse de Milan, évêque de Sagone, de Martorano, ensuite de Lodi le 6 août 1576, mourut en 1579.

52. Louis Taberna, de Milan, trésorier-général de la chambre apostolique, nommé le 9 décembre 1579, se retira à Milan, où il mourut en 1617.

53. Michel-Ange Seghiti, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vicaire du Saint-Office, inquisiteur de Crémone et de Milan, nommé en 1616, mourut en 1625.

54. Clément Gerra, de Novarre, référendaire des deux signatures, évêque de Teramo, transféré le 22 mai 1625, mourut en 1643.

55. Pierre Vidoni, de Crémone, nommé le 13 juillet 1644, fut fait cardinal, et abdiqua le 16 juin 1669.

56. Séraphin Corio, de Milan, clerc régulier théatin, nommé le 15 juillet 1669, mourut en 1671.

57. Jean B. Rabi, de la même congrégation, nommé le 28 septembre 1671, mourut peu de temps après.

58. Barthélemi Menatti, de Côme, chanoine de Novare, nommé le 11 septembre 1673, mourut en 1702.

59. Hortense, vicomte de Mi-

lan, vicaire général et archiprêtre de cette métropole, nommé le 12 juin 1702, siégeait encore en 1719. (*Italia sacra*, t. 4, p. 654.)

Il y eut un conciliabule à Lodi l'an 1161, en faveur de l'antipape Victor.

LODS ou LOTS et VENTES, *laudimia*, *laudes*, *laudationes*; c'était un droit en argent que devait un héritage au seigneur dont il relevait immédiatement, quand on en faisait la vente, en considération de la permission qu'il était présumé donner au vassal pour aliéner son héritage. Ce droit était appelé *lots* et *ventes*, parce que c'était le *lot* ou la part que prenait le seigneur dans le prix de l'héritage qui avait été vendu sous sa dépendance, ou bien, parce que l'on payait ce droit dans les cas de vente pour avoir son agrément; car *lots* en vieux gaulois signifie *gré*. Le prix des lots et ventes n'était pas égal partout. Le plus commun, qui était celui de la coutume de Paris, était de vingt deniers pour livre, c'est-à-dire, le douzième du prix de la vente. Il y avait des pays où les seigneurs prenaient doubles lots et ventes en vertu de leurs titres particuliers.

Le droit de lots et ventes était fondé sur la disposition des coutumes qui l'avaient établi comme les autres droits des seigneurs, pour soutenir les nobles dont les familles protègent les peuples, *ex consuetudine* : sur la concession des souverains qui l'avaient donné comme une récompense

des services que les nobles rendent à l'état en temps de guerre, *ex munificentia principis* : sur les conventions faites entre les seigneurs et les vassaux, *ex contractu*. Ce droit était donc légitimement acquis aux seigneurs du jour de la célébration du contrat dans les formes prescrites, en sorte qu'on était obligé à restitution lorsqu'on ne le payait pas, soit qu'on se servit de voies obliques pour en frustrer les seigneurs, soit que les seigneurs ne le demandassent point par négligence, ou par ignorance du contrat.

Le droit de lots et ventes n'était point dû au seigneur, ni quand un père reprenait un héritage qu'il avait cédé en dot à sa fille et qu'il lui donnait sa dot en argent comptant, ni quand au lieu de l'argent qu'il lui avait promis en dot, il lui donnait un héritage, ni quand un fils succédait à son père après sa mort, ou que le père de son vivant faisait un avancement de sa succession à ses enfans, à la charge de payer ses dettes; ni quand un père qui devait une somme à ses enfans, leur cédait un héritage pour s'en acquitter, ni quand la succession d'un défunt était partagée entre plusieurs cohéritiers, quoiqu'on donnât à l'un d'eux une somme d'argent pour égaler sa portion à celles des autres. La raison était que ces sortes de contrats n'étaient pas considérés comme de véritables ventes, mais seulement comme des accommodemens de famille où le

seigneur n'avait pas droit d'entrer. (Ferrière, *Traité des fiefs*, ch. 2, sect. 3, art. 2, n° 47. Basnage, sur la Coutume de Normandie, art. 171.)

Le droit de lots et ventes était dû dans les échanges qui se faisaient d'héritage contre héritage, ou contre des rentes constituées à prix d'argent. Telle était la nouvelle jurisprudence établie par la déclaration du mois de février 1674, conçue en ces termes : *Disons, statuons et ordonnons, voulons et nous plaît, que les mêmes droits seigneuriaux qui sont établis et réglés par les coutumes des lieux pour les mutations qui se font par des contrats de ventes, seront payés à l'avenir en toutes mutations par contrats d'échanges et d'héritages, droits et autres immeubles.... soit que les échanges soient d'héritages contre héritages, ou d'héritages contre des droits, rentes et redevances de quelque nature qu'elles puissent être... nonobstant toutes coutumes et usages à ce contraires, etc.*

L'usage le plus général, en pays de coutume, était que l'acquéreur payait le droit de lots et ventes; telle était la coutume de Paris, d'Auxerre, etc. En Normandie, c'était le vendeur qui le payait. En d'autres endroits, tels que Meaux et Senlis, le vendeur et l'acquéreur le payaient par moitié. Chacun était obligé de se conformer à la coutume du lieu où il se trouvait.

Le droit de lots et ventes se prescrivait par trente ans; mais

cette prescription n'a lieu pour le for intérieur, que quand celui qui devait le payer avait donné connaissance de son contrat au seigneur, puisque sans cela il était dans la mauvaise foi, et qu'un possesseur de mauvaise foi ne peut prescrire selon le droit canonique et civil. S'il arrivait qu'un vassal doutât de bonne foi s'il doit les lots et ventes, il pouvait se tenir en repos après avoir fait connaître son doute au seigneur, jusqu'à ce que le seigneur lui demandât son droit; et si ce seigneur laissait écouler trente ans sans demander son droit, la prescription était légitime, à cause de la bonne foi du vassal, et de la connaissance qu'il aurait donnée au seigneur du doute où il était. (Conférences de Paris sur l'usure, t. 3, p. 125; et t. 4, p. 120 et *seq.* Pontas, au mot *Lots et ventes*. Voyez Henrys et son commentateur, liv. 3, c. 3, *Quæst.* 21 et suiv. De la Roche, en son *Traité des droits seigneuriaux*, des lods, ch. 38, art. 9.)

LOEHIER (Théodore), de Brabant, chartreux, mort le 20 août 1554, a donné une édition des œuvres de Denis Rikel, avec sa vie; et le récit des miracles arrivés à la sainte Eucharistie, à Bruxelles, Cologne, 1532. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, col. 1061 et 1062.)

LOG, mesure hébraïque qui tenait la moitié du cabé. (Voyez CABE.)

LOGENHAGEN (Jacques de),

d'Anvers, prêtre de l'Ordre de Saint-Sauveur, mort l'an 1611, a laissé des notes sur l'épître canonique de saint Jacques, imprimées à Louvain en 1572, et des commentaires sur l'évangile de saint Luc, tirés des œuvres de saint Augustin, et imprimés à Anvers en 1574 et 1577. (König. Biblioth. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1537.)

LOGOTHÈTE, *logotheta*, nom d'un officier de l'empire et de l'Église grecque. Le logothète de l'empire était comme le contrôleur-général, ou même le surintendant des finances, et le grand-logothète était proprement le chancelier de l'empire. L'empereur, à son avènement à l'empire, faisait entre ses mains le serment accoutumé dans l'Église des Blaquernes. Le logothète ecclésiastique arrêtait les comptes de la maison du patriarche, les scellait aussi bien que ses lettres, tenait le pain béni dans un bassin, lorsque le patriarche le distribuait. (Codin, *De offic.* Meursius, dans son Gloss. Rosweid, dans son Onomasticon.)

LOHIER (saint), *Lotharius*, évêque de Séz. (*Cherchez-le* parmi les évêques de cette Église.)

LOI.

SOMMAIRE.

- § I. *Du nom, de l'essence et de l'existence de la Loi.*
- § II. *Des causes de la Loi.*
- § III. *Des effets et des conditions de la Loi.*

LOI

- § IV. *De la division de la Loi.*
- § V. *De la Loi éternelle.*
- § VI. *De la Loi naturelle.*
- § VII. *De la Loi divine.*
- § VIII. *De la Loi mosaïque.*
- § IX. *De la Loi évangélique.*
- § X. *De la Loi humaine.*
- § XI. *De la Loi civile.*
- § XII. *De la Loi ecclésiastique.*

§ I^{er}.

Du nom, de l'essence et de l'existence de la Loi.

Le nom de loi vient, ou de *li-gare*, *lier*, parce que c'est un *lien* qui attache et qui oblige à quelque chose; ou de *legere*, *lire*, parce que la loi doit se lire soit dans les livres, s'il s'agit des lois positives, soit dans le cœur, s'il est question de la loi naturelle; ou de *eligere*, *choisir*, parce que les lois montrent ce qu'il faut choisir, et qu'elles ne doivent se faire qu'avec un choix judicieux, une mûre délibération, une prudence réfléchie.

La loi se prend ou pour le livre qui le renferme, ou pour la religion qui a ses lois, ou pour ce que prescrit la loi, ou proprement pour la règle des mœurs; et dans ce dernier sens la loi est un précepte commun, juste, établi constamment et publié pour le bien général d'une communauté, par celui qui en est le supérieur.

1°. La loi est un précepte juste et équitable: c'est un précepte, parce qu'elle oblige, en quoi elle diffère du simple conseil. C'est un précepte juste et équitable, car une loi injuste ne peut

pas être appelée *loi*, dit saint Augustin, *Lib. 1, de lib. arbitr. c. 5.*

2. C'est un précepte commun ou public, c'est-à-dire, que la loi doit nécessairement être portée pour une société entière, ou au moins pour une certaine condition de cette société; par exemple, pour les marchands, les artisans, etc. Une loi faite pour un seul particulier ne serait pas une loi, mais un simple commandement.

3°. C'est un précepte établi constamment, c'est-à-dire, que la loi doit être stable et perpétuelle de sa nature; et durer autant que la communauté à laquelle on l'impose, à moins qu'on ne l'abrége dans la suite, ou qu'elle ne vienne inutile et même pernicieuse, par le changement des circonstances.

4°. C'est un précepte publié pour le bien général d'une communauté. Il doit être publié, c'est-à-dire, dénoncé et rendu public, parce qu'un précepte inconnu n'oblige pas et ne peut être observé. Il doit avoir pour objet le bien général d'une communauté, parce que le bien public est la fin de la loi et du pouvoir législatif. C'est pour le bien général des peuples, et non pour leurs intérêts propres, ou pour ceux de quelques particuliers, que Dieu a confié aux souverains une portion de son autorité.

5°. C'est un précepte porté par le supérieur d'une communauté, qui en a le gouvernement politique joint à la juridiction, parce

que le pouvoir de faire des lois n'appartient qu'à ces sortes de supérieurs.

Nul homme sensé ne peut révoquer en doute l'existence des lois. Les livres saints et les profanes les célèbrent également, et le sentiment intime des peuples les plus barbares dépose en leur faveur. Pourquoi se produire au grand jour pour faire le bien, et chercher les antres obscurs pour faire le mal, s'il n'est point de loi qui ordonne le bien et qui défende le mal?

§ II.

Des causes des lois.

La cause efficiente de la loi, c'est quiconque a le pouvoir législatif, c'est-à-dire, tout supérieur politique de quelque communauté. La cause finale, c'est le bien commun. La cause formelle est renfermée dans la définition de la loi. La cause matérielle, ou le sujet prochain de la loi, c'est-à-dire, la faculté de l'âme dans laquelle la loi réside immédiatement, c'est l'entendement, selon quelques auteurs, ou bien la volonté, selon d'autres, ou enfin l'entendement et la volonté. La question est de peu d'importance. Il est certain que l'entendement et la volonté ont chacun leur part à la loi. L'entendement la dirige; la volonté lui imprime le sceau du commandement, et lui donne la force d'obliger; mais qu'elle appartienne *essentiellement et formellement*, comme parlent les scholastiques, à l'entendement

ou à la volonté, ou à ces deux puissances à la fois, qu'importe?

§ III.

Des effets et des conditions de la Loi.

Les effets de la loi sont renfermés dans ce vers :

Præcipit ac prohibet, permittit, punit, honorat.

La loi commande les bonnes actions et les récompense ; elle défend et punit les mauvaises ; elle permet les indifférentes ; elle oblige par conséquent.

Gratien explique ainsi les conditions de la loi : *Erit lex honesta, justa, possibilis, secundum naturam, secundum patriæ consuetudinem, loco temporisque conveniens, necessaria, utilis, manifesta quoque.... nullo privato commodo, sed pro communi civium utilitate conscripta.* (c. 2, dist. 4.) Toutes ces conditions sont renfermées dans la définition même de la loi, excepté la dernière qui exige que la loi soit écrite ; ce qui est très-convenable à la vérité, pour la sûreté et l'observation des lois, mais non absolument nécessaire, puisqu'il est certain qu'un commandement publié par un législateur d'une manière fixe pour le bien public, quoique sans être écrit, aurait la force et toutes les conditions essentielles à la loi.

§ V.

De la division de la Loi.

La loi se divise ordinairement

en loi *éternelle, naturelle, positive, divine et humaine*. Nous définirons ces espèces de lois, chacune sous leur titre. Cette division est juste et relative aux deux sortes de commerces ou de sociétés que l'homme doit entretenir avec Dieu et avec ses semblables.

L'homme a deux sortes de commerces avec Dieu, l'un naturel, l'autre surnaturel. Il faut donc qu'il y ait en Dieu une loi éternelle, ou souveraine raison qui défende de troubler l'ordre ; et dans l'homme, une loi naturelle qui lui fasse connaître cet ordre immuable. Il faut aussi une loi positive divine qui dirige l'homme dans le commerce surnaturel qu'il a avec la Divinité, puisque ce commerce est bien supérieur à ses forces naturelles.

L'homme a un commerce avec ses semblables. Il faut donc qu'il y ait des lois humaines pour le régler, l'entretenir, le conserver, lui assurer la paix, en écarter le trouble et tous les autres obstacles.

§ V.

De la Loi éternelle.

Saint Augustin dit que la loi éternelle est la souveraine raison qui veut que toutes choses soient très-bien ordonnées, *summa ratio.... quod justum est ut omnia sint ordinatissime* (lib. 1, de lib. arb. c. 4). Cette loi éternelle et immuable dirige toutes les créatures selon la manière qui leur est convenable, et les

fait concourir à ce bel ordre que Dieu a établi dans l'univers. Elle donne aux créatures privées de raison, un penchant invincible pour exécuter les ordres du Très-Haut, sans les connaître. Elle en imprime la connaissance aux créatures raisonnables, par les écoulemens de la divine sagesse, et les rayons de cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde, comme parle saint Jean dans son Evangile, c. 1, vers. 9. Les bons se soumettent par amour aux ordres de la loi éternelle, et les méchans y sont soumis, si ce n'est en aimant la justice, au moins en souffrant la peine, dit saint Augustin, l. 3, de lib. arb. c. 1. Dieu même suit invariablement la loi éternelle, non par un assujettissement servile qui serait indigne d'une Majesté infinie, mais par l'infinité même de son Être souverainement parfait, qui le rend foncièrement incapable de toute imperfection, et l'attache immuablement au bien, à l'ordre, à la souveraine raison, c'est-à-dire, à lui-même.

§ VI.

De la Loi naturelle.

La loi naturelle est celle que la nature imprime dans l'âme d'un chacun des hommes, et qu'elle leur communique par des écoulemens de la première source de toute vérité qui n'est autre que Dieu, l'auteur de la nature. C'est comme un rayon de la loi éternelle que nous apportons en naissant, qui nous

montre ce que nous devons faire ou éviter. C'est une impression innée qui nous porte au bien, et qui nous détourne du mal, en nous dirigeant vers la fin qui nous est propre, en tant que créatures intelligentes et raisonnables.

La loi naturelle a ses préceptes, ses affections, ou ses propriétés.

Préceptes de la Loi naturelle.

On distingue deux sortes de principes des mœurs, les premiers et les secondaires. Les premiers sont ceux qui s'aperçoivent sans peine, et par la seule inspection des termes, tels que ceux-ci : *Evitez le mal, et faites le bien. Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même.* Les principes secondaires sont ceux qui dérivent des premiers par une ou plusieurs conséquences. Par exemple, de ce premier principe, *Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse*; il s'ensuit qu'on ne doit ni tuer, ni voler, ni prêter à usure; et par conséquent, la défense de l'homicide, celle du vol et de l'usure sont des principes moraux secondaires, avec cette différence cependant que la défense de l'homicide et du vol suit clairement et immédiatement de ce premier principe; au lieu que la défense de prêter à usure, surtout aux riches, n'en suit pas d'une manière si claire et si prochaine : ce qui n'empêche pas que ces

deux sortes de principes, et premiers et secondaires, soit prochains, soit éloignés, n'appartiennent à la loi naturelle comme ses préceptes, parce qu'ils nous obligent par eux-mêmes et indépendamment de toute loi positive, quoiqu'ils ne soient pas toujours connus de tout le monde : ce qui n'est nullement nécessaire pour qu'un principe appartienne à la loi naturelle. Il suffit pour cela qu'il ait avec elle une liaison nécessaire ; en sorte qu'il oblige indépendamment de la loi positive, soit qu'on aperçoive facilement cette liaison, soit qu'on ne la connaisse qu'avec peine, et à la faveur de beaucoup de raisonnemens.

Toutes les vertus appartiennent aussi à la loi naturelle, non dans un sens rigoureux, comme si elle les commandait toutes, puisqu'il en est qu'elle ne commande pas, telles que la continence, la pauvreté évangélique, etc; mais en ce sens que toutes les vertus conviennent à la nature, et perfectionnent la créature raisonnable. Pour la manière de pratiquer les vertus, qui consiste dans un exercice libre et rapporté à une fin honnête, elle appartient aux préceptes de la loi naturelle, parce que la loi naturelle, en ordonnant la pratique des vertus, commande des actions bonnes et raisonnables, ce qui ne peut être que quand l'exercice de ces vertus est libre et dirigé à une bonne fin.

Affections ou propriétés de la loi naturelle.

On demande si la loi naturelle est *une, ineffaçable, immuable, indispensable.*

I. La loi naturelle est *une* par rapport à sa fin qui est la conservation de l'ordre ; par rapport à son auteur qui est Dieu ; par rapport à ses premiers principes qui se connaissent sans peine. Il n'en est pas de même des principes éloignés. Les plus habiles en disputent quelquefois. Ils ne sont donc pas avoués généralement de tout le monde. La loi naturelle n'est donc pas *une* à cet égard ; l'*unité* ne lui convient pas en ce point ; ou, ce qui est une même chose, tous les hommes ne reconnaissent pas la vérité et la rectitude des principes éloignés de la loi naturelle.

II. La loi naturelle ne peut s'effacer, ni quant à la faculté de discerner le bien du mal, ni quant aux premiers principes, puisque l'expérience prouve que les hommes les plus barbares et les plus libertins détestent dans les autres, les crimes qu'ils commettent eux-mêmes ; mais elle peut s'effacer quant aux principes éloignés, puisqu'il arrive tous les jours, que des personnes même doctes et pieuses, disputent entre elles sur certains points de morale, que les unes admettent comme conformes à la loi naturelle, et que les autres rejettent comme y étant contraires.

III. On peut ajouter à la loi

naturelle, et on y a ajouté en effet toutes les lois positives; la divine, tant ancienne que nouvelle, et l'humaine, tant ecclésiastique que civile. On peut aussi expliquer la loi naturelle, mais on ne peut, ni la corriger ni l'abolir en tout ou en partie, parce qu'elle ne défend rien qui ne soit mauvais essentiellement et par sa nature. De-là il suit que la loi naturelle peut souffrir quelque changement par addition et par interprétation, mais qu'elle n'en souffre aucun, ni par soustraction, en sorte que ce qui lui appartient, cesse de lui appartenir, ni par *dérogation* qui est une abolition d'une partie de la loi, ni par *abrogation* qui en est la destruction totale.

La loi naturelle est indispensable, et Dieu même n'en peut dispenser, parce qu'elle ne commande rien qui ne soit essentiellement bon, et qu'elle ne défend rien qui ne soit essentiellement mauvais. Si Dieu dispensait dans quelques préceptes de la loi naturelle, il se contredirait lui-même, en permettant de violer l'ordre éternel qu'il a imprimé dans l'âme de tous les hommes en caractères ineffaçables, et dont la loi naturelle n'est qu'une participation nécessaire. Que si nous lisons dans l'Écriture qu'il a ordonné ou permis de faire diverses choses qui paraissent être contraires à la loi naturelle, comme lorsqu'il commanda à Abraham de tuer son fils unique, et permit aux Israélites d'emporter ce que les Egyp-

tiens leur avaient prêté : il faut dire que dans ces cas Dieu ne dispensait pas de la loi naturelle, mais que son commandement ou sa permission changeait l'état des choses, et faisait qu'une action qui, sans ce commandement ou cette permission, aurait été défendue par la loi de nature, ne l'était plus; ce qui est facile à comprendre. Dieu étant le maître absolu de nos biens et de nos vies, peut nous les ôter par lui-même quand il lui plaît, ou en donner la commission à d'autres. Il a donc pu commander à Abraham d'immoler son fils, et permettre aux Israélites d'enlever les meubles des Egyptiens; et pour lors, ni Abraham, ni les Israélites n'agirent contre la loi naturelle, l'un en immolant son fils, et les autres en dépouillant les Egyptiens, parce que l'action d'Abraham qui aurait été un homicide défendu par la loi de nature, sans l'ordre de Dieu, cessa de l'être après que Dieu l'eut commandé, et que l'action des Israélites, qui eût été un larcin sans la permission de Dieu, ne le fut plus, après que Dieu eut transféré aux Israélites le domaine des meubles des Egyptiens. Les puissances de la terre n'ont-elles pas le même droit? Un roi commande de tuer les malfaiteurs ou les ennemis de l'état dans une guerre juste, d'enlever leurs biens; et aussitôt ces actions, qui, sans cet ordre, seraient contraires à la loi de nature, sont permises et légitimes; c'est que

la loi naturelle ne les défend qu'avec restriction; elle ne dit pas purement et simplement : *Vous ne tuerez, ni ne prendrez le bien d'autrui, mais, vous ne tuerez, ni ne prendrez le bien d'autrui sans l'autorité de Dieu, ou d'une autre puissance légitime.* Ces actions dans lesquelles ces puissances légitimes interviennent, ne sont donc point contraires à la loi naturelle qui les permet dans ces circonstances. Il faut appliquer la même réponse aux exemples de l'usure, de la polygamie, de la dissolution du mariage du frère avec la sœur; toutes ces choses s'étant faites anciennement par l'ordre de Dieu, n'étaient point défendues par la loi naturelle dans cette circonstance.

§ VII.

De la loi divine.

La loi positive divine en général, est celle que Dieu a donnée aux hommes pour les conduire à une fin surnaturelle. Elle est différente de la loi naturelle, en ce que celle-ci, née avec nous, a toujours obligé tous les hommes; au lieu que la loi divine n'est point née avec nous, mais a été donnée de vive voix ou par écrit, et n'a obligé en ce qui n'est pas du droit naturel, que ceux auxquels elle a été donnée. La loi de Moïse, exemple, n'obligeait que les Hébreux.

Quoique la loi divine n'ait pas été absolument nécessaire pour le salut, puisqu'on a pu

être sauvé, et que plusieurs gentils l'ont été, en observant la loi de nature avec le secours de la grâce, on peut dire qu'elle a été très-utile, soit pour faire sentir davantage la souveraineté de Dieu, et la dépendance de l'homme, soit pour régler les actions de l'homme d'une façon plus particulière, soit enfin pour retracer la loi naturelle obscurcie par le péché.

On distingue la loi divine non purement positive, qui n'est autre que la loi naturelle; la purement positive, qui commande ou qui défend des choses indifférentes en elles-mêmes, comme la circoncision et l'abstinence de certaines viandes; l'ancienne ou la mosaïque, et la nouvelle ou évangélique.

§ VIII.

De la loi mosaïque.

C'est une erreur des simoniens, des cerdoniens, des marcionites, des manichéens, et de quelques autres anciens hérétiques, d'avoir cru que la loi mosaïque était mauvaise et venait d'un mauvais principe. Elle était bonne, quoiqu'imparfaite. Elle était imparfaite, si on la compare à la loi nouvelle; Moïse en fut le ministre; elle ne regardait que les Juifs; elle ne devait durer que jusqu'à la loi évangélique; elle fut écrite sur la pierre; elle renfermait une multitude de préceptes onéreux, durs, embarrassants, insupportables; elle ne justifiait point par elle-même. C'est pour toutes ces

imperfections que saint Paul nous la représente comme une loi faible, inutile et source de mort, occasion de péché et de damnation, *infirmā, egenā, inutilis, lex mortis, ministratio mortis et damnationis, etc.* Malgré toutes ces imperfections, la loi mosaïque était bonne en elle-même. Elle proscrivait le mal, elle commandait le bien; les plus saints personnages parmi les Juifs l'observaient religieusement, et se sanctifiaient en l'observant; Jésus-Christ même voulut l'accomplir, et Dieu la donna à Moïse, soit par le ministère d'un pur ange, comme on le pense communément depuis saint Augustin, soit, comme le pensaient les Pères plus anciens que saint Augustin, par le ministère immédiat du Verbe divin qui paraissait sous la forme d'un ange, par un prélude de son incarnation. (Saint Justin, saint Irénée, saint Clém. Alex. Origène, etc.)

Toutes les fortes expressions que saint Paul emploie pour déprimer la loi mosaïque, comparée à celle de l'Évangile, se réduisent à dire que la loi mosaïque était une occasion innocente de mort, de péché, de damnation, en ce qu'elle ne donnait point par elle-même la force d'éviter le mal qu'elle défendait, et de pratiquer le bien qu'elle commandait, et que ceux qui la violaient par leur faute, en prenaient sujet d'être plus méchants, en faisant volontairement le mal qu'elle

leur défendait. *Que dirons-nous donc ? La loi est-elle péché ? Dieu nous garde d'une telle pensée : mais je n'ai connu le péché que par la loi... Le péché ayant pris occasion de s'irriter du commandement, a produit en moi toutes sortes de mauvais désirs.* (Saint Paul, Épîtres aux Romains, ch. 7, v. 7.)

La loi mosaïque renfermait trois sortes de préceptes, les moraux, les cérémoniaux et les civils ou politiques. Les préceptes moraux destinés à régler les mœurs, n'étaient que des suites, ou des explications de la loi naturelle. Les cérémoniaux réglaient le culte extérieur de Dieu, et les civils ou politiques regardaient le bon ordre et la police de l'état. Les préceptes moraux, comme partie de la loi naturelle, ont toujours obligé tous les hommes. Les préceptes cérémoniaux et civils n'obligeaient que les Juifs, parce que Dieu ne les avait donnés qu'à eux seuls. La fin de tous ces préceptes n'était pas seulement la félicité temporelle des Juifs, mais aussi le salut et la béatitude éternelle, à laquelle ils pouvaient arriver par le moyen des grâces qui leur étaient accordées, en vue des mérites du Messie qu'ils attendaient. La loi mosaïque n'excluait donc, ni la grâce, ni l'amour, ni la fin surnaturelle; ce n'est pas en cela qu'elle différait de la loi nouvelle, et voici les différences principales de ces deux lois. La

loi ancienne annonce le plus souvent des biens et des maux temporels; au lieu que la loi nouvelle n'insiste presque que sur les biens, ou les maux spirituels et éternels. La loi ancienne qui commande quelquefois d'aimer Dieu de toute son âme et de toutes ses forces : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tud, et ex totâ fortitudine tud.* (Deuteron. 6, 5.) propose plus souvent la crainte. La loi nouvelle inspire plus ordinairement l'amour; ce qui a fait dire à saint Augustin, que la crainte et l'amour font la différence des deux testamens. Quoique la loi ancienne commandât les actes intérieurs nécessaires au salut, elle ne s'attachait pas si particulièrement à les régler, que la loi nouvelle. Enfin la loi ancienne n'avait, ni une si grande abondance de grâces, ni une si grande vertu dans ses sacremens.

La loi de Moïse devait être abrogée, comme les prophètes l'avaient prédit (Jérém. c. 31. Isaï. c. 2.), et Jésus-Christ l'a abrogée en mourant, soit qu'il l'ait éteinte par sa mort, et quant à la substance, et quant à la force d'obliger, comme le pensent plusieurs théologiens, tels que Durand, Major, Vasquez, Meratius, Gonet, Disput. 2, art. 4; soit qu'il ne l'ait éteinte que quant à la substance, et non quant à la force d'obliger; en sorte qu'elle ait continué à obliger les Juifs jusqu'à la publication suffisante de l'évan-

gile, qui commença le jour de la Pentecôte pour la ville de Jérusalem, et pour les autres endroits de l'univers, à proportion de la prédication des apôtres et des hommes apostoliques.

La loi de Moïse a donc cessé, et est devenue inutile quant aux préceptes cérémoniaux, aussitôt que la loi nouvelle a obligé; mais c'est une question de savoir si elle a été mortifère dès le même instant, en sorte qu'on n'a pu l'observer sans crime. Saint Jérôme le pensait ainsi, et soutenait qu'aussitôt que l'évangile fut suffisamment publié, les Juifs ne purent observer sérieusement et pour honorer Dieu, les cérémonies légales, sans pécher mortellement; d'où il concluait que les apôtres ne les avaient point observées sérieusement et dans le dessein d'honorer Dieu, mais par une sorte de prudence qui n'était point exempte de déguisement et de dissimulation, de peur de scandaliser les Juifs extrêmement attachés à leur loi. Il ajoutait que saint Pierre n'avait nullement péché lorsqu'il avait obligé les gentils de judaïser à Antioche, et que saint Paul ne l'en avait pas repris sérieusement. Saint Augustin soutenait au contraire que la loi mosaïque n'avait pas été morte et mortifère dans le même instant (*Epist. 40 et 75*); qu'on avait pu l'observer quelque temps sans pécher, quoiqu'elle fût devenue inutile; que les

apôtres l'avaient observée sérieusement depuis cette époque, et que saint Paul avait aussi repris sérieusement saint Pierre comme étant répréhensible ; et c'est ce sentiment de saint Augustin qui est le seul vrai. Car :

1°. La loi mosaïque n'a pas été mortifère aussitôt qu'elle est devenue inutile, et qu'elle a cessé d'obliger ; puisque saint Paul l'observa lui-même, et la fit observer depuis ce temps, en se purifiant avec quatre Juifs qui avaient fait le vœu du nazaréat, et en faisant circoncire Timothée. Le concile de Jérusalem permit de l'observer, lorsqu'il statua qu'on s'abstiendrait du sang et des viandes suffoquées, et l'on peut dire que l'observation en était en quelque sorte nécessaire, dans ces temps de la religion naissante, pour attirer les Juifs, et ne point inspirer de mépris pour leur loi aux gentils qui se seraient aisément persuadés qu'elle n'aurait pas mieux valu que leurs superstitions, s'ils l'avaient vue condamner aussitôt par les chrétiens.

2°. Les apôtres observèrent sincèrement la loi, depuis même qu'elle cessa d'obliger, parce qu'on ne peut montrer aucun vestige de dissimulation dans leur conduite, et qu'une telle dissimulation eût été un mensonge d'action, impie et scandaleux. C'eût été un mensonge impie, puisqu'il aurait renfermé la profession d'une

fausse religion, et que les apôtres auraient pratiqué extérieurement comme licite, une loi qu'ils auraient cru dans le cœur illicite et damnable. C'eût été un mensonge scandaleux, en ce que les apôtres, par une conduite si étrange, auraient engagé les autres à faire, comme permis, ce qu'ils auraient regardé intérieurement comme mauvais et défendu.

3°. Saint Paul reprit sérieusement saint Pierre, parce qu'il était vraiment répréhensible. Saint Paul l'assure en termes exprès. Gal. 2, 11 et suiv.

Je lui résistai en face, dit-il, *parlant de saint Pierre, parce qu'il était répréhensible... Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit, selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde : si vous, qui êtes Juif, vivez comme les gentils... pourquoi contraignez-vous les gentils de judaïser ?* Voici le fait : Saint Pierre étant arrivé à Antioche, qui était une ville des gentils, commença à manger avec eux, ce qui était défendu par la loi judaïque ; mais quelques Juifs de Jérusalem étant aussi venus à Antioche, saint Pierre se sépara des gentils, de peur de blesser ces Juifs, zélés de leur loi. Cette conduite de saint Pierre était répréhensible, en ce que se séparant des gentils, après avoir mangé librement avec eux, il était censé rétracter sa première façon d'agir ; il donnait lieu de penser qu'il croyait encore la loi judaïque

nécessaire, et obligeait les gentils de judaïser par son exemple. Quant à la nature de sa faute, ce n'était point un péché mortel, puisque les apôtres furent confirmés en grâce le jour de la Pentecôte ; mais ce pouvait être un péché véniel, parce qu'ils ne furent pas confirmés dans le bien, et rendus totalement impeccables.

Pour ce qui est du temps précis que la loi judaïque commença à être mortifère et défendue, sous peine de péché mortel, on n'en peut déterminer au juste, ni le jour, ni l'année. Il est assez probable que la chose arriva quarante ans après la mort de Jésus-Christ, à la ruine du temple de Jérusalem, parce que l'évangile fut suffisamment publié pour lors, et qu'il n'y avait plus de mesure à garder avec les Juifs qui étaient dispersés par toute la terre. Que si les apôtres et leurs successeurs ont pratiqué depuis ce temps même quelques observances légales, ce n'a été, ni les points essentiels et caractéristiques de la loi judaïque, tels que les sacrifices et les sacrements, ni les points moins principaux, en vertu de la loi, mais seulement quelques cérémonies indifférentes que l'Eglise a adoptées des Juifs, comme elle en a adopté des gentils, pour les consacrer en les appliquant au culte chrétien. Les cérémonies essentielles de la loi judaïque incompatibles avec la loi évangélique, ont donc été abrogées par le droit divin, et

les autres par le droit ecclésiastique seulement.

§ IX.

De la loi évangélique.

Nous traiterons ici du nom, de l'essence, des causes, et des affections de la loi évangélique.

Du nom et de l'essence de la loi évangélique.

La loi de Jésus-Christ s'appelle, 1^o. loi évangélique, parce qu'elle contient la meilleure des nouvelles, qui est celle du salut ; 2^o. loi nouvelle, ou parce qu'elle renouvelle l'homme spirituellement, ou parce que c'est la dernière loi qui a succédé à l'ancienne ; 3^o. loi d'amour qu'elle commande sur tout, et loi de liberté spirituelle qu'elle accorde, et qui consiste dans l'affranchissement du péché et du joug de l'ancienne loi ; 4^o. loi de foi et de grâce, etc.

La loi nouvelle est celle que Jésus-Christ nous a donnée, que les apôtres ont publiée, et qui contient la grâce, puisque c'est la vertu de Dieu même pour sauver tous ceux qui croient, *virtus Dei est in salutem omni credenti*. (Saint Paul, *ad Rom.*, c. 1.)

Les préceptes de la loi évangélique sont de trois sortes. Les uns regardent les mystères qu'il faut croire, et que Dieu a révélés à son Eglise. Les autres regardent les sacrements qu'il faut recevoir avec les dispositions convenables. Les autres ont les mœurs pour objet : ce

sont les mêmes préceptes moraux que ceux de l'ancienne loi, que Jésus-Christ a mieux expliqués.

Des causes de la loi évangélique.

Jésus-Christ seul est la cause efficiente de la loi évangélique, parce que lui seul nous l'a donnée, et nous en a commandé l'observation en qualité de législateur souverain, selon ces paroles qu'il adressa à ses apôtres, en les envoyant prêcher par toute la terre : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et dans la terre. Allez donc, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées.*

La cause matérielle de la loi évangélique consiste dans les préceptes qu'elle renferme, et sa cause formelle dans les parties de sa définition.

Des affections de la loi évangélique.

On appelle affections de la loi évangélique, sa convenance par rapport au temps qu'elle a commencé, et qu'elle doit durer, les dispenses qui la regardent, sa facilité, etc.

1°. Il était plus convenable que Jésus-Christ donnât la loi évangélique au temps qu'il l'a donnée, qu'au commencement du monde, surtout afin que l'homme sentît par une longue ex-

périence le besoin qu'il en avait, à cause de son extrême faiblesse, et de ses profondes ténèbres.

2°. Si l'on envisage la nouvelle loi par rapport à la grâce qui l'accompagne, on peut dire qu'elle a commencé avec le monde, et qu'elle ne finira jamais, parce qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura personne de sauvé que par la grâce de Jésus-Christ, auteur de la nouvelle loi. Mais si on la considère du côté des autres parties qui la composent, elle n'a obligé et commencé que successivement. Le baptême, par exemple, a été institué avant l'Eucharistie, et l'Eucharistie avant la pénitence. Chaque partie de la nouvelle loi, comme le Baptême et l'Eucharistie, quoiqu'utile dès son institution n'a pas été dès-lors nécessaire, et ne l'est devenue que par la publication suffisante de la loi, dont on fixe communément la première époque à la Pentecôte. Quant à la durée de la loi nouvelle, elle durera autant que l'Eglise, à qui elle a été donnée, et par conséquent autant que le monde même.

3°. Nulle puissance humaine n'a droit de dispenser de la loi évangélique, sans une permission particulière de Dieu, et cette permission n'est pas comprise dans le pouvoir des clefs accordé par Jésus-Christ à ses apôtres. Quelque général que puisse être ce pouvoir, l'Eglise n'a jamais entendu qu'il s'étendît à la dispense de la loi évangélique. Non-seulement elle n'en

a point dispensé, mais elle a même reconnu qu'elle n'avait point ce pouvoir, en déclarant dans ses conciles généraux, qu'elle ne pouvait rien touchant la substance des sacrements. (Concil. Trid. Sess. 2, chap. 2.)

4°. La loi évangélique ne peut être corrigée, ni perfectionnée; elle peut être expliquée; les Pères et les docteurs l'ont expliquée, et l'expliquent tous les jours.

5°. La loi évangélique est plus facile que la loi de Moïse, non-seulement à cause des grâces abondantes qui en adoucissent le joug, mais encore parce qu'elle renferme beaucoup moins de préceptes. Les Juifs avaient jusqu'à 583 ou 613 préceptes dont plusieurs obligeaient, sous peine de mort. Les chrétiens en ont beaucoup moins, et tous faciles, si l'on en excepte un très-petit nombre qui paraissent difficiles à quelques personnes : telles sont la défense de la polygamie, l'indissolubilité du mariage, la confession auriculaire.

6°. La loi évangélique ne justifie point par la vertu de ses préceptes seulement, mais par la grâce qui les accompagne.

§ X.

De la loi humaine.

Nous parlerons ici de la loi humaine en général, et de ses différentes espèces.

De la nature et de l'auteur de la loi humaine en général.

La loi humaine est un pré-

cepte commun, juste, établi constamment, et publié pour le bien général d'une communauté, par celui qui en est le supérieur ecclésiastique ou politique. (Vichef, Luther. *L. de Captiv. Babil.*), Melancton et quelques autres hérétiques ont disputé aux supérieurs, tant ecclésiastiques que politiques, le pouvoir de faire des lois qui obligent en conscience, sur des points non commandés par la loi divine; mais ce pouvoir est un dogme de foi, par rapport aux supérieurs ecclésiastiques, et un dogme au moins approchant de la foi, s'il s'agit des supérieurs politiques et civils, dit Suarez, *Lib. 3, c. 21.*

L'Écriture ordonne (*Ép. ad Rom. cap. 13*) que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui y résistent attirent la condamnation sur eux-mêmes... Il est donc nécessaire de vous y soumettre, non-seulement par la crainte du châtimement, mais aussi par un devoir de conscience. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit: non est enim potestas nisi à Deo, quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt*, etc.

La tradition des Pères, l'usage constant de l'Église et des deux puissances, l'essence même des deux sociétés, tout assure aux

supérieurs le pouvoir législatif. Hé, quelle serait la société qui manquerait de ce pouvoir? Quelle force y aurait-il dans son gouvernement?

PREMIÈRE OBJECTION.

Toute puissance qui vient de Dieu est une puissance réglée, disent les auteurs de l'Encyclopédie, *omnis potestas à Deo, ordinata est*. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles de saint Paul, conformément à la droite raison et au sens littéral, et non conformément à l'interprétation de la bassesse et de la flatterie qui prétendent que toute puissance, quelle qu'elle soit, vient de Dieu. Quoi donc, n'y a-t-il point de puissances injustes?... Faut-il obéir en tout aux persécuteurs de la vraie religion?... Enoch et Élie qui résisteront à l'Antechrist, seront-ils des rebelles, ou des hommes raisonnables, fermes et pieux, qui sauront que toute puissance cesse de l'être, dès qu'elle sort des bornes que la raison lui a prescrites, et qu'elle s'écarte des règles que le souverain des princes et des sujets a établies. Des hommes enfin qui penseront comme saint Paul, que toute puissance n'est de Dieu qu'autant qu'elle est juste et réglée.

RÉPONSE.

Rien de plus contraire à la droite raison, que l'interprétation que les auteurs de l'Encyclopédie donnent à ces paroles de saint Paul, et rien de plus faux que les sentimens qu'ils at-

tribuent à ceux qui les expliquent autrement. Saint Paul dans cet endroit commence par poser pour principe, que toute puissance légitime vient de Dieu, *non est potestas nisi à Deo*. Donc il est contraire à la droite raison d'expliquer ainsi les paroles qui suivent immédiatement, *toute puissance qui vient de Dieu est une puissance réglée, quæ autem sunt à Deo, ordinate sunt*, parce qu'un tel sens est faux en lui-même, et contradictoire dans le texte de saint Paul. Il est faux en lui-même, parce qu'il fait entendre que la puissance ne vient de Dieu qu'autant qu'elle est réglée. De quel règlement parlez-vous? De celui de la puissance même, ou de l'usage de cette puissance? Dieu n'a pas réglé d'une manière précise les droits de toutes les puissances, et le dérèglement qui ne se glisse que trop souvent dans l'usage qu'elles en font, n'empêche pas qu'elles ne soient établies de Dieu. C'est lui qui met le sceptre en main aux rois même les plus méchans, dès qu'ils sont légitimement établis. Le sens que l'on donne aux paroles de saint Paul, est contradictoire dans le texte de cet apôtre, puisqu'on lui fait établir et détruire une même chose en deux lignes. *Que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures légitimes, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu*. Voilà la première ligne de saint Paul, qui établit que toute puis-

sance légitime vient de Dieu ; et voici tout de suite la seconde ligne qui détruit cette même proposition , dans le sens qu'on lui donne , *toute puissance qui vient de Dieu, est une puissance réglée : Quæ autem sunt à Deo, ordinatæ sunt.* S'il est nécessaire qu'une puissance soit réglée pour qu'elle vienne de Dieu , il est faux que toute puissance légitime vienne de lui , parce que toute puissance légitime n'est point toujours réglée , ni quant à l'usage , ni quant à la substance. Combien de princes légitimes abusent de leur autorité , et comment fixer les limites de leur pouvoir ? Où est-ce que Dieu a posé les bornes , et prescrit la juste étendue de chaque puissance ? Il est donc évident que nos auteurs se trompent , en confondant la légitimité et le règlement de la puissance , comme si la puissance cessait de venir de Dieu , quand elle cesse d'être réglée. Ils ne sont pas plus heureux dans les sentimens qu'ils attribuent à ceux qui ne pensent pas comme eux , et ils se forgent des monstres pour les combattre , lorsqu'ils s'écrient :

Quoi donc, n'y a-t-il point de puissances injustes ? Il y en a certainement. Toutes les puissances illégitimes et usurpées sont injustes , et ne viennent pas de Dieu ; elles ont leur source dans la violence et la passion de dominer. *Faut-il obéir en tout aux persécuteurs de la vraie religion ?* Ce serait un crime affreux. S'ils vous commandent d'adorer les

idoles , de blesser la pudeur , de violer la justice ou la loi de Dieu , de manquer à quelque devoir indispensable que ce puisse être , désobéissez hardiment , et mourez plutôt que d'obéir ; mais obéissez dans tout le reste , et gardez-vous de prendre les armes contre la puissance qui vous opprime. *Enoch et Elie qui résisteront à l'Antechrist , seront-ils des rebelles , ou des hommes raisonnables , fermes et pieux , qui sauront que toute puissance cesse de l'être , dès qu'elle sort des bornes que la raison lui a prescrites , et qu'elle s'écarte des règles que le souverain des princes et des sujets a établies ; des hommes enfin qui penseront comme saint Paul , que toute puissance n'est de Dieu , qu'autant qu'elle est juste et réglée ?* L'Antechrist , cet homme de péché , qui par un déicide attentat , n'oublira rien pour monter sur le trône de Dieu , sacrifiant sans pitié à son ambition barbare , tous ceux qui lui refuseront les honneurs de la divinité ; l'Antechrist sera sans doute un usurpateur fameux , dont la puissance ne viendra pas d'en haut. Supposons que ce soit un monarque légitime qui abuse de son pouvoir ; il faudra lui désobéir dans tous les cas d'abus , comme à tous les autres rois qui abusent de leur pouvoir en commandant des choses criminelles , sans qu'ils cessent d'être rois pour cela , ni qu'on puisse les détrôner. Enoch et Élie résisteront à l'Antechrist ,

ils le combattront; mais avec quelles armes? Avec le fer, ou bien avec le glaive spirituel de la parole sainte? Allons plus loin, et supposons encore qu'Énoch et Élie combattront avec le fer, un prince légitime dans la personne de l'Antechrist. C'est qu'ils auront mission expresse pour le faire; que Dieu les enverra pour cela; qu'ils combattront pour exécuter ses ordres, et non pas parce qu'ils penseront comme saint Paul, que toute puissance n'est de Dieu qu'autant qu'elle est juste et réglée. Cette pensée ne fut jamais celle de saint Paul, et elle ne pouvait l'être sans une absurdité impie. La démonstration est facile. Saint Paul commande aux chrétiens d'obéir aux puissances de son temps, qui étaient les empereurs païens, les Néron, les Caracalla, les Eliogabale. Il ne commande d'obéir à ces puissances, que parce qu'elles viennent de Dieu, et que c'est lui qui les a établies; il le dit expressément. Il ne donne pas d'autre raison de l'obéissance qu'il prescrit : *que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; et c'est lui qui les a établies. Celui qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu; donc si saint Paul a pensé que toute puissance n'est de Dieu; et n'exige l'obéissance, qu'autant qu'elle est juste et réglée, il a pensé aussi que la puissance des Néron et des autres empereurs païens les plus abominables,*

était juste et réglée, puisqu'il commande aux chrétiens d'obéir à ces mêmes empereurs, sous peine de péché, et par un devoir de conscience; *subditi estote... non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* Donc, par une dernière conséquence, l'article de l'Encyclopédie, qui traite de l'autorité, n'est qu'un tissu d'obscurités, de contradictions, de mensonges, de fausses suppositions, et de raisonnemens faux, pitoyables et absurdes.

DEUXIÈME OBJECTION.

Si les hommes pouvaient faire des lois qui obligeassent en conscience, il s'ensuivrait : 1°. qu'ils pourraient lier la conscience et priver de la grâce; 2°. qu'ils pourraient ajouter à la loi divine, et que la loi humaine obligerait autant que la divine; 3°. que les chrétiens auraient d'autres législateurs et d'autres maîtres que Jésus-Christ.

RÉPONSE.

1°. Les hommes même laïcs peuvent lier indirectement la conscience et priver de la grâce, en ce qu'ils peuvent faire des lois dont la transgression est un péché, parce que Dieu leur a donné ce pouvoir comme à ses ministres, et a voulu que ceux qui leur désobéiraient fussent censés lui désobéir à lui-même. *Qui vos spernit, me spernit.* (Luc. 10, 16.)

2°. Rien n'empêche que la loi humaine, dans une ma-

tière grave, n'oblige plus que la loi divine dans une matière légère, ni qu'on ajoute à la loi divine, pourvu que ce qu'on ajoute ne lui soit point contraire.

3^o. Les chrétiens peuvent avoir des maîtres et des législateurs subordonnés à Jésus-Christ, et doués d'une partie de son autorité qu'il veut bien leur communiquer; pour lors c'est à Jésus-Christ même qu'ils obéissent en leur obéissant, puisqu'ils ne leur obéissent que parce qu'ils représentent sa personne. *Qui vos audit, me audit.* (Luc. 10, 16.)

De l'objet ou de la matière de la loi humaine.

I. C'est une fausse maxime de la politique de Machiavel, que tout ce qui peut être utile à la république, quelque injuste qu'on le suppose, peut aussi être matière de loi. L'homme, quel qu'il soit, ne peut rien commander d'injuste et qui ne tende à une fin honnête, parce qu'il ne peut rien contre la loi divine et naturelle, qui défendent tout ce qui est mal. Toute loi humaine a donc nécessairement un objet honnête, quoique tout objet honnête ne soit pas commandé par la loi.

II. Les choses temporelles font la matière des lois civiles; et les choses spirituelles la matière des lois canoniques. Les deux puissances ont chacune un pouvoir indépendant et distingué; et s'il n'est pas facile d'en con-

naître la juste étendue et d'en fixer les limites, il est toujours certain que les contraventions respectives qui ne sont que de simples faits, ne préjudicieront point au droit, qui donne le temporel pour objet aux lois de l'empire, et le spirituel à celles du sacerdoce.

III. La puissance ecclésiastique n'a point droit de coaction sur les actes intérieurs, parce qu'elle ne juge point des choses cachées dans le for extérieur; mais elle a droit de direction sur ces mêmes actes, c'est-à-dire, qu'elle peut les commander soit directement, soit indirectement, lors même que la loi naturelle et divine ne les commande pas. 1^o. Elle peut les commander directement et en eux-mêmes, parce que ces actes sont nécessaires à la bonne vie et à la pratique de la vertu. Hé! pourquoi l'Eglise ne pourrait-elle pas commander l'examen de conscience, l'oraison mentale, et d'autres pareils actes intérieurs? Les règles et les constitutions des Ordres religieux sont remplies de commandemens semblables. 2^o. L'Eglise peut aussi commander indirectement les actes intérieurs, en tant qu'ils doivent accompagner les actes extérieurs, qu'elle commande directement. C'est ainsi qu'en ordonnant directement la prière vocale, la confession, la communion, elle ordonne indirectement l'attention, la contrition, la pureté de conscience, parce qu'elle ordonne de bien

prier, de bien se confesser, de bien communier, et qu'on ne peut bien faire toutes ces choses extérieures, sans les dispositions intérieures qui leur sont propres.

IV. La loi humaine ne peut régler des actes passés, puisqu'ils ne subsistent plus; mais elle peut déclarer s'ils ont été conformes au droit. Elle peut encore, absolument parlant, les annuler pour le bien commun, quoiqu'ils aient été faits selon toutes les formalités du droit. Enfin, elle peut les punir au moins improprement; par exemple, la loi qui déclare les bâtards irréguliers, peut avoir lieu à l'égard de ceux même qui étaient nés avant qu'elle fût portée.

Du sujet de la loi humaine.

On entend, par le sujet de la loi, toute personne qui est obligée de l'observer. Il y en a plusieurs sur lesquelles on peut former des doutes que nous examinerons ici, après avoir remarqué que les lois humaines ont une force *directive* qui règle et qui dirige les actions; une force *coactive* qui contraint par des peines; une force *irritante* qui annule les faits contre les dispositions légales.

I. Un législateur qui a le droit de faire des lois, n'est point soumis à ses propres lois quant à la force *coactive*, ou à la peine, quoiqu'il y soit tenu quant à la force *directrice*, au moins indirectement, en ce que

la loi naturelle veut que les supérieurs donnent l'exemple, aux communautés dont ils sont en même temps et les chefs et les parties. Il suit de-là qu'un roi qui viole ses propres lois en matière grave, pèche mortellement, même indépendamment du scandale, parce qu'on ne peut violer notablement l'équité naturelle sans péché mortel. Il en est de même d'un pape qui ne jeûnerait pas le carême, ou qui ne se confesserait point une fois l'année, et d'un évêque qui n'entendrait pas la messe un jour de fête qu'il aurait établi. Il suit aussi qu'un évêque qui jouerait à un jeu qu'il aurait défendu, sous peine de suspension, pécherait et n'encourrait point la suspension.

II. Les hérétiques sont obligés aux lois de l'Eglise dont ils sont enfans par le baptême, et pour les infidèles non baptisés, ils ne sont tenus qu'à la loi évangélique imposée à tout le monde par Jésus-Christ. Il suit de-là qu'un hérétique pèche en mangeant de la viande un jour défendu, et le catholique qui lui en donne, au lieu que l'infidèle ne pèche pas non plus que celui qui lui en donne, parce que cet infidèle n'est point tenu aux lois de l'Eglise dont il n'est, ni enfant, ni sujet, n'étant point baptisé.

III. Les insensés et les enfans qui n'ont point l'usage de raison, ne sont tenus à aucune loi; d'où vient qu'ils ne péchent pas en mangeant de la viande les

jours défendus, non plus que ceux qui leur en donnent à manger. Mais lorsqu'ils ont l'usage de raison, ils sont tenus à toutes celles dont ils sont capables, telles que l'abstinence, l'assistance à la messe, la confession annuelle.

IV. Les clercs sont soumis aux lois civiles parce qu'ils sont membres de la république comme les autres. Saint Paul les renferme dans l'obéissance qu'il ordonne à tous les chrétiens, en disant : *que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures.*

V. Les religieux exempts sont soumis aux lois des évêques, dans les cas marqués dans les canons, tels que l'observation des fêtes, des jeûnes et des prières publiques. Il suit de-là qu'ils pécheraient en ne jeûnant pas les jours commandés par l'évêque, en ne faisant point les prières publiques, en travaillant ou en faisant travailler leurs domestiques, même dans l'intérieur de leurs maisons, les jours que l'évêque défend de travailler. (Innocent IV, dans le concile de Lyon, cap. 1, de *Privileg.*, in-6. Traité des droits des évêques sur les réguliers exempts, cap. 20.)

VI. Les voyageurs ne sont point tenus aux lois de leurs pays, à moins qu'ils ne s'en absentent par fraude, ou qu'ils ne soient censés les violer dans leurs propres territoires. La raison est, que hors ces deux exceptions, la juridiction du lé-

gislateur, et par conséquent la force de ses lois, ne s'étendent point au-delà de son territoire. Il suit de-là qu'un homme qui, sans fraude et dans la bonne foi, part aujourd'hui de Paris où il y aura demain un jeûne et après-demain une fête, n'est obligé de jeûner, ni de fêter, s'il se trouve les deux jours suivans dans un diocèse où ce n'est ni jeûne, ni fête; mais qu'il y serait obligé s'il agissait par fraude. Il serait aussi obligé à la messe avant de partir, s'il partait un jour de fête, quoiqu'il dût arriver peu de temps après dans un lieu où ce ne serait point fête. La raison est qu'on doit accomplir actuellement un précepte qui oblige actuellement, lorsqu'on ne pourra l'accomplir plus tard.

VII. Les voyageurs et les étrangers sont soumis aux lois des lieux par où ils passent, et de ceux dans lesquels ils se trouvent actuellement, puisque sans cela ils seraient sans aucune loi, n'étant obligés, ni à celles de leurs pays, ni à celles des pays où ils se trouvent.

Des conditions de la loi humaine.

Les conditions de la loi humaine sont les mêmes que celles de la loi en général. Nous allons seulement discuter deux doutes, l'un sur l'acceptation des lois humaines en général, l'autre sur la publication des lois du pape en particulier.

1°. Dans les gouvernemens

monarchiques, l'acceptation des peuples n'est pas une condition nécessaire à la loi, puisque la nécessité d'une telle acceptation est totalement destructive du gouvernement monarchique et de la puissance législative, laquelle en ce cas résiderait plutôt dans les peuples, que dans le prince. Si la loi du prince a nécessairement besoin de l'acceptation des peuples pour obliger, le prince ne fera que fournir la matière de la loi, et le peuple lui donnera la forme et la force d'obliger. Il en sera donc le principal auteur, puisqu'il y aura la part principale, et par conséquent le pouvoir législatif lui appartiendra préférablement au prince même.

2°. Pour que les lois des papes obligent, il ne suffit pas qu'elles soient affichées au champ de Flore et à la basilique de Saint-Pierre, comme le prétendent les Italiens, il faut qu'elles soient publiées dans toutes les provinces, comme le soutiennent les autres peuples. L'Église a eu soin dans tous les temps de faire publier ses lois partout, ainsi qu'on peut le voir dans la conduite du premier concile de Jérusalem, qui envoya ses décrets aux fidèles des différentes provinces, et dans les exemples tant des autres conciles que des papes, rapportés par M. de Marca, l. 2, *De concord. sacerdot. et imper.*, cap. 15. Hé! pourquoi la publication, qui est nécessaire aux lois des puissances séculières, ne le serait-

elle pas à celles des puissances ecclésiastiques? Le gouvernement de l'Église n'est-il pas plus ami de la douceur, et plus ennemi de la domination, que le gouvernement civil? Aussi voyons-nous plusieurs lois de l'Église, qui n'ont pas de force en plusieurs royaumes catholiques, faute d'y avoir été publiées. Tels sont en France la bulle *in caena Domini*, et beaucoup de réglemens de discipline du concile du Trente. Il n'en est pas de même des canons qui regardent le dogme. La foi est nécessairement une, et par conséquent aussitôt qu'une chose est définie comme de foi, elle doit être crue partout, de quelque manière qu'elle vienne à la connaissance des hommes.

Des effets de la loi humaine.

Le principal effet de la loi humaine, c'est l'obligation.

I. Toute loi oblige, ou sous péché mortel, ou sous péché véniel, ou au moins sous quelque peine, puisque si elle n'obligeait en aucune de ces manières, ce ne serait plus une loi, mais un simple conseil.

II. Une loi intrinsèquement mauvaise, soit de la part de la matière, ou de la chose commandée, qui est criminelle, soit du côté du législateur qui n'a point d'autorité; une telle loi n'oblige pas.

III. Une loi extrinsèquement mauvaise par rapport à la mauvaise fin que se propose le législateur qui a l'autorité et qui

ne commande rien que d'utile à la communauté; une telle loi oblige.

IV. Une loi fondée sur la présomption d'un fait qui n'est point, n'oblige pas, parce qu'il n'y a aucune raison d'obliger; mais une loi fondée sur la présomption du danger moral d'un fait, oblige, quoique le fait qu'on craint ne soit pas arrivé, parce que telle est la volonté du législateur, et que le motif de ces sortes de lois, est le danger ordinaire qui subsiste indépendamment des faits particuliers. Il suit de-là qu'un homme, condamné à réparer le tort qu'il n'a point fait, n'y est pas obligé devant Dieu, quoiqu'il puisse y être obligé devant les hommes pour éviter le scandale, parce que la sentence du juge qui le condamne à la réparation n'est fondée que sur un simple fait qui n'est pas. Au contraire, la loi qui annule la profession religieuse faite avant l'âge de seize ans, oblige tous les profès avant cet âge, quelque force et quelque maturité d'esprit qu'ils aient en faisant profession, parce qu'elle est fondée sur la présomption du danger moral de crainte, de surprise, d'indélibération qui se trouve pour l'ordinaire dans les professions faites avant ce temps.

V. Une loi oblige sous péché mortel quand elle a pour objet une matière grave, et qu'elle la commande gravement.

La matière est grave, ou intrinsèquement, lorsqu'elle est

notable en elle-même, ou extrinsèquement, lorsqu'étant légère en elle-même, elle devient considérable par ses suites et ses circonstances, comme la pomme défendue par rapport à Adam, le port des armes, l'entrée des cabarets par rapport aux clercs. Une matière est gravement commandée, lorsque le législateur se sert de ces termes ordinaires, *præcipimus, mandamus, sancimus, prohibemus, teneantur, nemo possit*, et à plus forte raison de termes plus forts, ou lorsqu'il prononce contre les transgresseurs de ses lois des peines grièves, soit temporelles, comme une amende considérable, l'exil, la prison, l'infamie, les galères, la mort; soit spirituelles, telles que les censures, quand même elles ne seraient que comminatoires, parce qu'une peine considérable qu'on peut encourir suppose une faute griève.

VI. Un législateur peut bien commander une chose légère à tout égard sous un péché véniel, mais il ne peut la commander sous un péché mortel, parce qu'un tel commandement serait injuste, irraisonnable et contraire à la loi de Dieu qui ne défend pas les choses légères en tout sens, sous peine de péché mortel.

VII. L'obligation de la loi dépendant purement de la volonté du législateur, il peut faire des lois en matière grave, qui n'obligent que sous péché véniel, puisqu'il pourrait même pro-

poser une matière grave comme un simple conseil, ou ne la proposer que sous quelque peine, ou enfin ne point la proposer absolument. De-là vient que plusieurs constitutions de religieux approuvées par les souverains pontifes, et qui sont de véritables lois, n'obligent que sous la peine, ou sous le péché véniel en matière susceptible d'une obligation plus rigoureuse, telle que l'observance des jeûnes et l'assistance à la messe. L'Église en aurait pu faire de même, en ne commandant certains jeûnes et la messe à certains jours, que sous péché véniel; ce qui avait lieu en effet, il n'y a pas bien long-temps, dans le diocèse d'Orléans où la messe n'était commandée que sous péché véniel, certains jours de l'année.

VIII. Le mépris formel n'est pas nécessaire pour pécher mortellement contre la loi; il suffit pour cela qu'elle soit en matière grave et qu'on la viole avec un consentement parfait. Il suit de-là que c'est un péché mortel de ne pas se confesser une fois l'année, ou de manquer à la messe un jour commandé, quoiqu'on n'y manque que par négligence et non par mépris.

IX. Le mépris formel du législateur, comme législateur, est toujours péché mortel en quelque matière que ce puisse être, parce qu'on ne peut le mépriser sous ce regard, sans que ce mépris retombe sur la personne de Dieu même qu'il

représente, et que le mépris de Dieu est toujours un péché.

X. On peut satisfaire à plusieurs préceptes par un seul acte, lorsqu'il est impossible d'en faire plusieurs dans le temps que plusieurs préceptes concourent ensemble, ou que l'accomplissement d'un précepte fait cesser la cause des autres, ou que le supérieur permet de satisfaire à plusieurs préceptes par un seul acte. De-là il suit qu'on satisfait par un seul jeûne à l'obligation de jeûner attachée à la veille d'un saint, et aux quatre-temps, lorsque cette veille tombe un jour des quatre-temps. Il en est de même si l'on a fait vœu de jeûner le carême; on satisfait tout ensemble au vœu et au précepte du jeûne.

XI. On peut satisfaire à plusieurs préceptes par plusieurs actes ensemble, lorsque ces actes ne sont point incompatibles, et que les préceptes ne sont point attachés à différens temps. C'est ainsi qu'on peut satisfaire à sa pénitence pendant une messe d'obligation, lorsque telle est l'obligation du confesseur qui impose la pénitence, et qu'un clerc satisferait aussi à la messe et à l'office en le récitant pendant une messe d'obligation, si l'Église n'avait pas intention d'imposer deux charges différentes et dont on ne pût joindre l'acquit ensemble, en obligeant les clercs de réciter l'office, et d'assister à la messe les jours commandés.

XII. Quand on ne peut remplir un précepte tout entier, il en faut remplir la partie qui est possible, jeûner, par exemple, la moitié du carême, dire la moitié ou une partie de son office, si on le peut et qu'on ne puisse que cela. La raison est que quand une obligation est divisible, il faut absolument remplir la partie de cette obligation que l'on peut remplir.

XIII. Les lois humaines obligent quelquefois au péril d'une grande incommodité, et même aux dépens de la vie, mais non pas toujours. Elles obligent quelquefois avec cette rigueur, parce qu'elle est quelquefois nécessaire pour la conservation de la république, comme lorsqu'on commande à un soldat d'attaquer l'ennemi, de garder un poste dangereux, etc. Elles n'obligent pas toujours si rigoureusement, parce qu'une telle rigueur n'est pas toujours nécessaire au bien commun, et y serait plutôt nuisible en bien des rencontres, et que ce n'est point ni ne peut toujours être l'intention des législateurs. Quel bien reviendrait-il à l'Église, par exemple, d'obliger les missionnaires à réciter exactement l'office canonial, quand même les barbares devraient les faire mourir pour cela? Quel bien lui en reviendrait-il encore d'obliger les fideles à jeûner ou à entendre la messe, au péril même de leur liberté, de leur vie, ou de quelqu'incommodité très-

fâcheuse et très-considérable?

Des affections de la loi humaine.

La principale affection de la loi humaine consiste dans sa cessation; car quoiqu'elle soit immuable et perpétuelle par elle-même, elle peut cependant cesser pour plusieurs raisons et en différentes circonstances, 1°. lorsqu'elle devient totalement inutile par la cessation entière et perpétuelle de la fin pour laquelle on l'avait faite, à l'égard de toute la communauté; 2°. par l'abrogation, 3°. par la dispense; 4°. par le privilège; 5°. par la coutume contraire. (*Voyez* ABROGATION, DISPENSE, PRIVILÈGE, COUTUME.)

Des différentes espèces de la loi humaine.

La loi humaine se divise 1°. en loi écrite et non écrite, qu'on appelle coutume; 2°. en loi simplement dite, qui est portée par un souverain; et en loi qu'on appelle statut, qui est portée par des princes inférieurs, tels que les évêques; 3°. en loi civile et canonique; 4°. en loi favorable, qui est portée en faveur de quelques personnes, soit qu'elle nuise à d'autres ou non; et en loi odieuse ou onéreuse, qui renferme premièrement une peine ou une charge, quoique reversible au bien commun, comme la loi des tributs.

La loi favorable est, ou publique, lorsqu'elle tourne au bien de la communauté, ou particu-

lière, lorsqu'elle regarde l'avantage des particuliers ; c'est ce qu'on appelle *privilege*. La loi odieuse impose un tribut ou elle prononce une peine, et pour lors on l'appelle *loi pénale*, ou elle annule un fait ou un contrat ; c'est ce qu'on appelle *loi irritante*.

De la loi pénale.

La loi pénale est celle qui impose une peine aux transgresseurs. Si elle impose seulement une peine, en sorte qu'elle ne commande, ni qu'elle ne défende rien, c'est une loi *purement pénale*. Si elle impose une peine, en sorte qu'elle commande, ou qu'elle défende, c'est une loi *mixte*. Par exemple, *celui qui transportera du blé hors le royaume, paiera cent écus d'amende* ; voilà une loi purement pénale. *Que personne ne transporte du blé hors le royaume, et celui qui en transportera, paiera cent écus* ; voilà une loi mixte.

Un législateur étant maître de faire certaines lois ou de ne point les faire, il peut les faire sous quelle condition il veut, pourvu qu'elle ne soit point mauvaise, et par conséquent sous la simple peine, qui n'est pas une condition mauvaise, et qui renferme cet avantage, qu'elle ne charge point la conscience des sujets. C'est ainsi que plusieurs règles ou constitutions de religieux, et en particulier celle des dominicains, sont purement pénales, et n'o-

bligent à aucun péché, mais seulement à subir la peine marquée pour les transgresseurs, laquelle ne suppose pas toujours une faute théologique, selon cette règle de droit : *sine culpa, nisi subsit causa, non est aliquis puniendus*. 26. in 6.

Le législateur, soit ecclésiastique, soit politique, peut aussi faire des lois mixtes qui obligent à la coulpe et à la peine, comme on l'a prouvé en parlant de l'auteur de la loi en général. On connaît qu'une loi est purement pénale ou mixte, par les paroles formelles du législateur, par la forme de la loi, qui n'est que pénale pour l'ordinaire, quand la forme est disjonctive, comme celle-ci : que personne ne transporte du blé hors le royaume, ou qu'il paie cent écus d'amende. Cependant lorsque la peine est très-considérable, comme l'infamie, la mutilation, la mort, on juge avec raison que la loi est mixte, c'est-à-dire, pénale et morale tout ensemble, quoiqu'elle ne renferme pas un commandement formel. Il en est de même lorsque la loi est en matière importante, et nécessaire à la paix de la république. Dans le doute, on juge qu'une loi est morale, parce que c'est le plus sûr, et que ce n'est que par exception à la règle générale, qu'il y a des lois purement pénales. Voyez GABELLE, TRIBUT.

De la loi irritante.

Les lois irritantes qui annu-

lent des actes auxquels il manque certaines conditions, obligent en conscience, parce que les états ont droit de les faire, et qu'elles sont nécessaires pour éviter les fraudes. Il n'est donc permis, ni de faire les actes que la loi défend, ni d'user de ceux qu'elle annule après qu'ils sont faits. Par exemple, il n'est point permis de contracter un mariage clandestin, ni d'en user après qu'il est contracté, parce que la loi le défend et l'annule. Mais toute loi qui défend un acte ne l'annule point toujours, et toute loi qui l'annule après qu'il est fait, ne défend pas toujours de le faire. Par exemple, la loi défend de contracter mariage après un vœu simple de chasteté, et n'annule pas ces sortes de mariages après le contrat. La loi annule la renonciation à l'hérédité paternelle faite par une fille qui se contente de sa dot, et ne défend point à cette fille de renoncer à l'hérédité de son père.

Il y a des lois qui annulent les actes avant la sentence du juge, et d'autres après. Il y en a qui les annulent expressément, et d'autres équivalement : telles sont celles qui prescrivent la forme nécessaire dans les contrats. Il y en a qui sont pénales, parce qu'elles annulent les actes en haine de la personne et de son action criminelle; telles que celles qui annulent l'élection simoniaque à un bénéfice; et d'autres qui sont légales, qui ne sont point en

haine de la personne, mais au contraire pour son bien et celui de la communauté : telle est la loi qui annule la profession religieuse faite avant l'âge de seize ans. Lorsqu'une loi n'annule un acte qu'en haine d'une faute, tout ce qui empêche la faute, empêche aussi l'effet de la loi parce qu'elle en ôte la cause totale : ainsi quand un bénéficiaire omet innocemment son office, il ne laisse pas de faire les fruits siens, quoiqu'il y ait une loi qui déclare le contraire. Mais si la loi annule un acte en vue du bien commun, elle a lieu contre les transgresseurs même qui la violent innocemment, et parce qu'ils ne la connaissent pas sans qu'il y ait de leur faute. Il en faut dire autant de ceux qui font un acte qu'ils savent prohibé, quoiqu'ils ne sachent pas qu'il est annulé par la loi, parce que l'ignorance de la peine attachée à la transgression, n'empêche pas la faute du transgresseur, qui est la cause de la peine.

De la loi civile.

La loi civile qui a pour fin la tranquillité et le bien naturel de la société, ne peut avoir pour auteurs que ceux qui ont la juridiction temporelle sur ceux auxquels ils prétendent donner de ces sortes de lois. Tels sont tous les souverains, princes, rois, empereurs, etc.

La loi civile se divise en loi écrite et non écrite. (*Voyez DROIT.*)

De la loi ecclésiastique.

La loi ecclésiastique, ou canonique qui règle les actions des chrétiens par rapport au bien spirituel, a nécessairement pour auteurs les supérieurs ecclésiastiques, tels que le pape dans toute l'Église, les évêques dans leurs diocèses, les légats dans le territoire de leurs légations, les cardinaux dans les églises de leurs titres, les abbés et les prélats inférieurs qui ont une juridiction quasi-épiscopale, les capitres des églises cathédrales.

(Voyez tous ces titres. Voyez aussi DROIT CANON. Voyez enfin sur les lois, le cardinal de Lugo ; M. Feu, dans son *Traité des lois* ; M. Douzat, *Specimen juris ecclesiastici apud Gallôs recepti* ; M. Domat, *Lois civiles* ; M. d'Héricourt, *LOIS ECCLÉSIASTIQUES* ; M. Dubois, *Maximes du droit canonique de France* ; M. Collet, *Moral.*, t. 3, etc.)

LOIS ou LOISA, aieule de saint Timothée, à laquelle saint Paul donne de grandes louanges. (2 Timoth. 1, 5.)

LOISEL (Antoine), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite, étudia à Paris, à Toulouse et à Bourges, sous le célèbre Cujas qui parle souvent de lui avec éloge. Il s'acquit une grande réputation par ses plaidoyers, fut revêtu de plusieurs emplois honorables dans la magistrature, et mourut à Paris le 24 avril 1617, à quatre-vingt-un ans. On

a de lui : huit discours qu'il prononça, étant avocat du roi dans la chambre de Justice de Guienne ; le dialogue des avocats du parlement de Paris ; les règles du droit français ; les Mémoires de Beauvais, et d'autres ouvrages estimés. Consultez sa vie, écrite par Claude Joli, chanoine et chantre de l'église de Paris, dont Antoine Loisel était l'aïeul maternel. Cette vie se trouve au - devant des divers Opuscles tirés des mémoires de M. Antoine Loisel, recueillis par Claude Joli lui-même, et imprimés en 1556, in-4°.

LOISELEUR (M.), prêtre, est auteur d'une Apologie pour la religion et pour l'église de Jésus-Christ, en 6 volumes, in-4°, à Paris, chez Jean-François Josse, rue Saint-Jacques, 1724.

LOLARDS ou LOLHARDS ou LOILARDS, *Lolhardi*, *Lollardi*. hérétiques ainsi nommés de Lolhard Valter ; ou Vautier, ou Gauthier, qui commença à dogmatiser en Allemagne vers l'an 1315, et fut brûlé à Cologne l'an 1321 ou 1322. Il enseignait que Dieu ne voyait point ce qui se passait sous la terre ; d'où venait que ses disciples tenaient leurs assemblées dans des lieux souterrains où ils commettaient des abominations effroyables, les pères se mêlant avec leurs filles et les fils avec leurs mères indifféremment. On rapporte à ce sujet, qu'une de leurs filles nommée *Gisla*, condamnée au feu, ayant été interrogée si elle

était vierge, répondit qu'elle l'était sur la terre et non pas sous la terre. Il disait qu'Élie et Enoch avaient donné à ses sectateurs la puissance de lier et de délier; il n'admettait que l'Écriture-Sainte, rejetait le baptême, la messe, l'extrême-onction, les cérémonies, les jeûnes, les abstinences et les autres ordonnances de l'Église, l'intercession des saints, la virginité perpétuelle de la bienheureuse Vierge; il soutenait que les mauvais anges seraient un jour sauvés, que le parjure n'était pas un crime, non plus que la fornication et la résistance aux magistrats. Il avait tiré ces erreurs des pétrobusiens, des henriciens, des vaudois et des albigéois.

Il y a eu aussi des lolards en Angleterre qui furent condamnés dans un concile d'Oxford, soit que les lolards d'Allemagne y eussent porté leur doctrine, soit que les vicléfites eussent été nommés lolards, à cause de leur conformité avec ceux d'Allemagne. Quelques-uns donnent encore aujourd'hui en Angleterre le nom de lolards aux non-conformistes, c'est-à-dire, à tout ce qui n'est pas de l'Église anglicane. En France on appela aussi lolards les pauvres de Lyon. Jovet dit, t. 1, p. 74, que lolard signifie louant Dieu, apparemment de l'allemand *loben*, louer, et Herr, Seigneur; parce que les lolards, pour séduire les peuples, allaient chantant des psaumes et des hymnes.

(Thomas Valdens, t. 2. tit. 5, cap. 143. Trithème, in *Chron. hirsagiensi*, an. 1345. Sanderus, *Hæres.* 164. Hermant, *Hist. des hérés.* t. 2, p. 219.)

LOLLINI (Aloysio), évêque de Belluno, ville du Frioul en Italie, dans l'état de Venise, mort en 1626, était poète latin, orateur, historien et philologue. On a de lui : 1°. des épîtres imprimées à Belluno en 1642, sous ce titre : *Aloysii Lollini patricii veneti, et Belluni Antistitis, viri præclarissimi, epistolæ miscellaneæ, etc.* 2°. *Episcopalium curarum characteres, sive opuscula theologica, edente Donato Bernardio*, à Belluno, 1629, in-4°. 3°. La Vie d'André Mauroceno, à la suite de l'ouvrage de celui-ci, intitulé : *Andreae Mauroceni historia veneta; ab anno 1521 ad annum 1615*, à Venise 1623, in-fol.

LOMBARD (Pierre), chez PIERRE LOMBARD.

LOMBERT (Pierre), de Paris, avocat au parlement, mort vers l'an 1710, fut uni à messieurs de Port-Royal, et demeura quelque temps dans cette maison. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de mœurs excellentes. Il a traduit dans notre langue plusieurs ouvrages des Pères de l'Église, et de quelques auteurs qui ont le mieux écrit sur la piété. La plus connue des traductions qu'il donna, est celle de tous les ouvrages de saint Cyprien, évêque et martyr. Cette traduction parut en 2 volumes in-4°, à Paris, en 1672.

On y trouve aussi une nouvelle vie du saint martyr et des remarques utiles sur ses œuvres. Cette traduction étant devenue fort rare, on la réimprima à Rouen en 1716. Avant cet ouvrage, M. Lombert avait donné en 1670 une traduction de l'explication du Cantique des cantiques par saint Bernard, à Paris. En 1681 il donna la traduction de la guide du chemin du ciel, écrite en latin par le cardinal Bona; en 1683, une traduction des commentaires de saint Augustin, sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne. Cette traduction a été réimprimée en 1701, in-18. Il avait entrepris avant ce temps-là une traduction du grand et savant ouvrage de saint Augustin, intitulé, la Cité de Dieu; il a revu le texte sur plusieurs anciens manuscrits, et a joint à sa traduction qui est fidèle et élégante, des remarques et des notes qui contiennent quantité de corrections importantes du texte latin. Cet ouvrage a paru en 1675, à Paris, en 2 volumes in-8°, et a été réimprimé de même en 1693. (Moréri, édit. de 1659.)

LOMBROSO (Jacob), a publié une bible hébraïque, imprimée à Venise l'an 1639, et fort estimée des Juifs espagnols et de ceux qui sont dans le levant, à cause des petites notes littérales qui y sont jointes, auxquelles il ajoute ordinairement l'explication des mots hébreux les plus difficiles en langue

espagnole, qu'il écrit néanmoins en hébreu. Cet auteur est judicieux dans le choix qu'il fait des interprétations; et son livre a cela de commode, qu'on y voit tout d'un coup l'explication grammaticale de ce qu'il y a de plus embarrassé dans l'Écriture-Sainte. (Mémoires des Savans.)

LOMEDE (Jean), publia à Paris en 1621, un Traité des privilèges appelés exemption ecclésiastique. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1707.)

LONDINUS (Christophe), Florentin. On a de lui : Question de la vie active et contemplative, et du souverain bien, imprimée à Strasbourg en 1507. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 927.)

LONDRES, *Londonia*, *Londinum* et *Lundinum*, ville autrefois archiépiscopale et aujourd'hui épiscopale, sous la métropole de Cantorbéri, et capitale de toute la monarchie britannique, est située en forme de croissant sur la rive gauche et septentrionale de la Tamise, vers l'embouchure de ce fleuve dans la mer, dont elle est à trente milles. C'est une des plus grandes, des plus riches, des plus peuplées et des plus florissantes villes de l'univers. On y compte cent une églises paroissiales, sans la collégiale de Westminster et la cathédrale de Saint-Paul qui est une de plus belles et des plus grandes églises du monde; elle a cinq cent soi-

xante-dix pieds de longueur, trois cent onze de largeur et trois cent trente-huit de hauteur. Le chapitre est composé d'un doyen, de deux autres dignités et de trente chanoines. L'évêché de Londres est ancien et même du second siècle, selon plusieurs auteurs. C'était d'abord un archevêché qui fut transféré à Cantorbéri par saint Augustin, apôtre de l'Angleterre dans le sixième siècle.

Archevêques de Londres.

1. Thean ou Théon.
2. Elvan, qui fut envoyé par le roi au pape Eleuthère.
3. Cadar ou Cadoc.
4. Obin ou Ovin.
5. Conan.
6. Palude ou Pallade.
7. Etienne.
8. Itute.
9. Dewin ou Theodwin.
10. Thedred ou Theodred.
11. Hilaire.
12. Guidelin ou Guitelin et Vitelin.
13. Vodin, qui fut tué par les Saxons l'an 436.
14. Théan ou Théon, qui s'enfuit avec les Anglais, dans le pays de Galles l'an 586 ou 587.

Evêques de Londres.

1. Mellit, abbé romain, envoyé par saint Grégoire le Grand à saint Augustin, fut sacré évêque de Londres l'an 606, comme l'on croit, et convertit peu de temps après Sébert, roi de ce pays. Mellit fut transféré à l'ar-

chevêché de Cantorbéri après la mort de saint Augustin.

2. Céalde, homme également docte et pieux, fut nommé évêque de Londres par le roi Sigebert en 654; et mourut le 26 d'octobre de l'an 664, en faisant bâtir le monastère de Lettinghen.

3. Wina, l'an 666.

4. Erkenwald, fils d'Offa, roi des Saxons orientaux, fut fait évêque de Londres en 675, et mourut vers l'an 685. Il employa tout son bien à fonder des monastères, et vécut si saintement qu'on l'honore comme un bienheureux.

5. Waldher, dont Bède fait mention dans son Histoire ecclésiastique, liv. 4, chap. 2.

6. Inguald, mort en 744.

7. Egwulphe ou Egtulphe.

8. Wighed.

9. Eadbright.

10. Eadgar.

11. Kenwalch.

12. Eadbald.

13. Hebert ou Heathobert, mort en 802.

14. Osmon ou Oswin, qui vivait en 833.

15. Ethelnoth.

16. Céolbert.

17. Renulphe ou Ceovalphe.

18. Suitulphe, qui vivait en 851.

19. Eadstan, qui vivait en 860.

20. Ulfsius.

21. Ethelward.

22. Elstan, qui mourut l'an 898 ou 900.

23. Théodrad, surnommé le Bon, qui fit bâtir une église sur le

lieu de la sépulture de saint Edmond.

24. Wulstan.

25. Brithelm, mort en 958.

26. Dunstan, qui fut transféré à Cantorbéri en 961.

27. Alfstan, qui vivait en 966 et 996.

28. Wulfstan.

29. Alhun, qui fut chargé de l'éducation des enfans du roi Etheldred, et qui les accompagna en Normandie l'an 1013.

30. Alwy.

31. Elfward ou Alword, abbé d'Evesham, mort le 25 juillet 1044.

32. Robert, Normand, transféré à Cantorbéri en 1050.

33. Guillaume, aussi Normand, mort en 1070.

34. Hugues d'Orivalle, mort le 12 janvier 1085.

35. Maurice, chancelier du roi Guillaume, fut fait évêque de Londres en 1087. Il mourut le 26 septembre 1107.

36. Richard de Baume, premier du nom, fut sacré l'an 1108, et mourut le 16 janvier 1127.

37. Gilbert, chanoine de Lyon, fut sacré l'an 1128, et mourut l'an 1133 en allant à Rome. Il était si savant, qu'on l'appelait le docteur universel. Saint Bernard lui écrivit plusieurs lettres.

38. Robert de Sigille, moine de Redding ou Reading, ou selon d'autres, archidiacre de Londres, fut élu évêque de Londres en 1140, après que le siège eut vaqué sept ans. Il gouverna

environ dix ans. Saint Bernard, dans la lettre 211 qu'il écrivit en sa faveur au pape Innocent II, l'appelle son ancien ami, son fidèle serviteur et son dévot fils.

39. Richard de Baume, second du nom, et neveu du premier, fut fait évêque de Londres en 1151, et mourut en 1161.

40. Gilbert Foliot, abbé de Gloucester, ou selon d'autres de Leicester, fut transféré de l'évêché d'Héreford à celui de Londres en 1161, et mourut le 18 février 1187. C'était un homme fort savant, comme il paraît par les ouvrages qu'il a laissés. Il demeura constamment attaché au roi Henri II, dans les démêlés de ce monarque avec saint Thomas de Cantorbéri; ce qui lui attira quatre excommunications, deux de la part de ce saint archevêque, et deux de la part du pape.

41. Richard Nigel, fut sacré le 31 décembre 1189, et mourut le 10 septembre 1198, après avoir fait de grandes dépenses pour son église.

42. Guillaume de Sainte-Marie, chanoine de Saint-Paul, et secrétaire du roi Richard I^{er}, fut sacré le 22 juin 1199, et donna sa démission le 26 janvier 1221. Ce fut un des prélats qui excommunièrent le roi Jean, et qui jetèrent l'interdit sur tout le royaume d'Angleterre par l'ordre du pape.

43. Eustache de Fauconbridge, fut sacré le 25 avril 1222, et mourut le 31 octobre 1228, après avoir fait beaucoup

de bien à son église. Il avait été, avant son épiscopat, trésorier d'Angleterre, et deux fois ambassadeur en France.

44. Roger, surnommé Niger, fut sacré le 10 juin 1229, et mourut en 1240 ou 1241, ou 1243. Les historiens nous le représentent comme un prélat respectable à tous égards pour sa science, son éloquence, sa piété, sa charité, sa douceur et son courage.

45. Foulque Basset, doyen d'York, sacré le 9 octobre 1244, mourut au mois de mai 1258, avec la réputation d'un sage et vigilant pasteur.

46. Henri de Wingham, chancelier d'Angleterre, sacré vers la fin du mois de juin 1259, mourut le 13 juillet 1261.

47. Richard Talbot, élu après Henri, mourut peu de jours avant la fête de saint Michel de l'an 1262. On doute s'il fut sacré.

48. Henri de Sandwich, archidiacre d'Oxford, sacré le 27 mai 1263, mourut le 16 septembre 1273, après avoir été excommunié par le légat Ottonboni, pour son attachement au parti des barons séditeux.

49. Jean de Chishul, sacré le 29 avril 1274, mort le 10 février 1279. Il avait été garde du grand sceau, et trésorier d'Angleterre.

50. Richard de Gravesand, sacré le 12 août 1280 après la cession volontaire de Foulque Lovel qui avait été légitimement élu, mourut le 9 décembre 1303.

51. Rodolphe de Baldock, sacré à Lyon le 30 janvier 1305, mort le 24 juillet 1313. On a de lui les annales d'Angleterre, écrites en latin.

52. Gilbert Segravius, originaire du comté de Leicester, sacré le 25 novembre 1313, et mort environ trois ans après, a laissé plusieurs monumens de son savoir.

53. Richard Newport, archidiacre de Middelsex, sacré le 26 mars 1317, mort le 20 août 1318.

54. Étienne Gravesand, sacré le 14 janvier 1318, siégea environ vingt ans.

55. Richard Bintworth, sacré en 1338, mort en 1339.

56. Rodolphe Stratford, sacré le 12 mars 1339, siégea environ quatorze ans.

57. Michel Nortstbroock, sacré en 1355, mort en 1361. Il commença la chartreuse de Londres, qui fut achevée en 1370.

58. Simon Sudburius, autrement Tibauld, sacré en 1361, passa après quinze ans d'épiscopat à l'église de Cantorbéry.

59. Guillaume Courtneius, passa de l'évêché d'Heréfort à celui de Londres en 1375, et puis à l'archevêché de Cantorbéry en 1481.

60. Robert Broybrook, sacré le 5 janvier 1381, mort le 27 août 1404. Il fut chancelier d'Angleterre.

61. Roger Walden, fut fait évêque de Londres en 1404, et siégea à peine un an. Il avait été auparavant secrétaire du roi,

grand-trésorier d'Angleterre, archevêque de Cantorbéry, etc.

62. Nicolas Bubwith, sacré le 26 septembre 1406, passa à l'église de Sarisbury, et puis à celle de Bath dans l'espace d'un an.

63. Richard Clifford, passa de l'église de Worchester à celle de Londres le 13 octobre 1407, et mourut le 20 août 1421. Il assista au concile de Constance où il prononça un discours latin en présence de l'empereur et des cardinaux. Le concile ayant ordonné que l'on joindrait trente électeurs aux cardinaux, Clifford fut de ce nombre, et donna le premier sa voix au cardinal Colonne, qui fut pape, sous le nom de Martin x.

64. Jean Kemp, succéda à Clifford en 1421. Il devint cardinal et archevêque de Cantorbéry.

65. Guillaume Graius, sacré le 26 mai 1426, passa à l'église de Lincoln en 1431.

66. Robert Fitz-Hugh, archidiacre de Nortamptton, sacré le 16 septembre 1431, mort le 22 septembre 1435. Il avait été deux fois ambassadeur en Allemagne, et une fois à Rome.

67. Robert Gilbert, docteur et doyen d'Yorck, sacré en 1435, mort en 1448.

68. Thomas Kemp, sacré le 8 février 1449, mort le 28 mars 1489.

69. Richard Hill, sacré le 15 novembre 1489, siégea environ six ans.

70. Thomas Savagius, passa de l'église de Rochester à celle

de Londres en 1496, et de cette dernière à celle d'Yorck en 1501.

71. Guillaume Warham, en 1503, passa à l'église de Cantorbéry en 1504.

72. Guillaume Barnes ou Barons, sacré vers le commencement de l'année 1505, mort avant la fin de cette même année.

73. Richard Fitz-James, évêque de Rochester en 1496, de Clichester en 1504, et enfin de Londres en 1506. Il mourut en 1521.

74. Cuthbert Tonstal, sacré le 19 octobre 1522, passa à l'église de Durham le 25 mars 1530.

75. Jean Stokesleius, sacré le 19 juillet 1530, mort le 8 septembre 1539.

76. Edmond Boner, docteur d'Oxford, fut sacré le 3 avril 1540. On le mit en prison le 1^{er} d'octobre 1549, en haine de son attachement à la foi catholique. La reine Marie lui rendit son évêché avec la liberté après quatre ans de détention; mais Elizabeth étant montée sur le trône, elle le fit jeter une seconde fois en prison où il mourut le 5 septembre 1569. (*Angl. sacr.*)

Conciles de Londres.

Le premier se tint l'an 605 par l'évêque saint Augustin. On y déclara nuls les mariages contractés dans le troisième degré de parenté, ou avec des filles consacrées à Dieu par le vœu de

virginité. (Le père Mansi, Supplément à la collection des conciles du père Labbe, t. 1, col. 462.)

Le second, l'an 712 ou 713. Le roi Inas y fit publier des ordonnances pour la paix, pour les mariages entre les Bretons, les Écossais et les Saxons, et contre les fornicateurs. Quelques auteurs parlent d'un autre concile tenu dans le même temps à Londres, dans lequel on reçut l'usage et le culte des images; mais comme cet usage avait été reçu avec la foi dès le temps de l'apôtre saint Augustin, et que ni Bède, ni les autres écrivains anciens ne font pas mention de ce concile, il y a toute apparence qu'il est supposé. (*Reg.* 17. *Lab.* 6. *Hard.* 3. *Angl.* 1.)

Le troisième, l'an 833, en présence d'Egbert, roi des Saxons occidentaux, et d'Uthlac, roi de Mercie, sur les dépradations des Danois, et sur l'abbaye de Croylang. (*Reg.* 21. *Lab.* 7. *Hard.* 4. *Angl.* 1.)

Le quatrième, l'an 944, sur la discipline. (*Angl.* 1.)

Le cinquième, l'an 948. Le roi Elrède y fit une donation considérable à l'abbaye de Croyland, et l'on y traita des affaires du royaume. (*Angl.* 1.)

Le sixième, l'an 971, sur les privilèges du monastère du Glaston qui lui furent confirmés. (*Reg.* 25. *Lab.* 9. *Hard.* 6. *Angl.* 1.)

Le septième, l'an 1065, en présence du roi saint Édouard, qui accorda une pleine immu-

nité au pasteur de Westminster. (*Pagi.*).

Le huitième, l'an 1070, sous Lanfranc, pour rétablir dans les villes les sièges épiscopaux. (*Lab.* 9. *Hard.* 6.)

Le neuvième, l'an 1075, par les soins de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Thomas, archevêque d'Yorck, y assista avec onze évêques d'Angleterre et celui de Coutances. On y fit quelques canons sur la discipline. Le premier règle la place des évêques suivant l'antiquité de leur ordination. Le second ordonne que tous les moines vivront conformément à la règle de Saint-Benoît; qu'ils enseigneront la jeunesse, et qu'ils n'auront rien en propre. Le quatrième est un renouvellement des anciens canons qui défendent de recevoir un clerc d'un autre évêque, sans des lettres de recommandation de sa part. On y défend aussi les mariages entre parens, la simonie, les sortilèges, les superstitions païennes, et l'on y ordonne le célibat pour les clercs. Ce concile passe pour national.

Le dixième, l'an 1078. On y établit des évêques en plusieurs villes. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le onzième, l'an 1102, sous le pape Paschal II. Anselme, archevêque de Cantorbéri, y présida; l'archevêque d'Yorck et douze évêques d'Angleterre y assistèrent, et l'on y fit vingt-neuf canons.

Le premier défend aux évêques d'exercer les fonctions des

magistrats civils, et leur enjoint de porter des habits conformes à leur état.

Le second défend de donner des archidiaconés à ferme.

Le troisième ordonne que les archidiacons seront diacres.

Le quatrième renouvelle les lois du célibat pour les clercs.

Le huitième défend aux ecclésiastiques d'être procureurs dans les affaires civiles, ou juges dans des causes criminelles.

Le neuvième leur interdit les cabarets.

Le dixième et le douzième leur enjoignent de porter des habits d'une seule couleur et des couronnes.

Le treizième et le quatorzième défendent de donner des dîmes, si ce n'est aux églises, et d'acheter des églises, ou des prébendes.

Le quinzième et le seizième défendent de faire de nouvelles chapelles sans le consentement des évêques, et sans établir un fonds suffisant pour le prêtre et pour l'église.

Le dix-septième défend aux abbés de porter les armes, et leur enjoint de vivre avec leurs moines dans leurs monastères.

Le dix-huitième défend aux moines d'administrer le sacrement de pénitence sans le consentement de leur abbé, et aux abbés de donner leur consentement pour d'autres que pour ceux qui sont sous leur conduite.

Les trois suivans défendent aux moines de tenir des fermes,

d'être parrains, et de recevoir des églises sans le consentement des évêques.

Le vingt-deuxième déclare nulles les promesses de mariage faites sans témoins, si l'un des deux les dénie.

Le vingt-troisième ordonne qu'on se fera couper les cheveux, en sorte qu'une partie des oreilles et les yeux seront découverts.

Le vingt-quatrième défend les mariages entre parens jusqu'au septième degré.

Le vingt-cinquième et le vingt-sixième font défenses d'enterrer des morts hors de leurs paroisses sans payer le droit au curé, et d'honorer leur mémoire, sans l'autorité de l'évêque.

Le vingt-septième défend de faire trafic des hommes, ainsi qu'on avait coutume en Angleterre.

Binius suppose qu'il se tint un autre concile la même année à Londres, mais cette supposition n'est point vraisemblable. (*Reg. 26. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le douzième concile fut tenu l'an 1107, contre les investitures des laïcs par la crosse et l'anneau.

Le treizième, l'an 1108, contre l'incontinence des clercs. On y fit dix réglemens à ce sujet.

Le quatorzième, l'an 1109, dans la cause de Thomas, élu archevêque d'Yorck, qu'Anselme, archevêque de Cantorbéri, refusait de consacrer, à moins

qu'il ne lui promit obéissance comme à son primat.

Le quinzième, l'an 1125, par Jean de Crème, légat du saint-siège, deux archevêques, vingt évêques, et environ quarante abbés. On y fit dix-sept décrets qui défendent la simonie, et la réception des bénéfices de la main des laïcs sans la permission de l'évêque, la succession dans les bénéfices, la collation des bénéfices à des personnes qui ne sont pas dans les ordres, l'habitation des clercs avec les femmes, l'usure, les sortilèges, etc. On y lut aussi une bulle du pape Honoré II, qui accordait plusieurs privilèges à l'archevêque d'York.

Le seizième, l'an 1127, par Guillaume, archevêque de Cantorbéri. On y renouvela la plupart des réglemens du concile précédent, et l'on y en ajouta d'autres contre la pluralité des bénéfices, sur la restitution des dîmes, et sur la simplicité que les abbesses doivent avoir dans leurs habits.

Le dix-septième, l'an 1129, sur l'incontinence des clercs. (*Pagi.*)

Le dix-huitième, l'an 1132, pour la paix de l'Église. (*Angl. 1.*)

Le dix-neuvième, l'an 1136. On y traita des besoins de l'Église et de l'état, en présence du roi de France. (*Pagi.*)

Le vingtième, l'an 1138, sous le pape Innocent II, par Alberic, cardinal-évêque d'Ostie, légat du saint-siège en Angleterre. On y publia dix-sept canons,

les mêmes pour la plupart que ceux des conciles précédens. Le second défend de garder le corps de Jésus-Christ plus de huit jours, et ordonne qu'il sera porté aux malades avec respect, par des prêtres ou par des diacres, et en cas de nécessité, par un laïc. Le dixième renvoie au pape l'absolution de ceux qui maltraitent les prêtres ou les personnes consacrées à Dieu. Le quatorzième défend aux moines de quitter leur état; et le quinzième fait défenses aux abbesses de s'habiller et de se coiffer comme les femmes du monde. Le dix-septième porte que les maîtres des écoles ne pourront louer leurs écoles à d'autres pour de l'argent. (*Regl. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le vingt-unième, l'an 1141. (*Angl. 1.*)

Le vingt-deuxième, l'an 1143, contre les violences faites aux ecclésiastiques et l'usurpation des biens de l'Église. (*Ibid.*)

Le vingt-troisième, l'an 1151, sur la discipline. (*Ibid.*)

Le vingt-quatrième, l'an 1154. On y renouvela diverses lois d'Angleterre, tant ecclésiastiques que politiques. (*Ibid.*)

Le vingt-cinquième, l'an 1162. Thomas Becquet y fut élu archevêque de Cantorbéri. (*Ibid.*)

Le vingt-sixième, l'an 1166. Les évêques d'Angleterre y appelèrent au pape de la légation et des sentences de Thomas de Cantorbéri, réfugié en France. (*Tom. 18 Concil.*)

Le vingt-septième, l'an 1170.
(*Angl.* 1.)

Le vingt-huitième, l'an 1175.
Richard, archevêque de Cantorbéri, y présida en présence des deux Henris, rois d'Angleterre, et l'on y publia dix-neuf canons.

Le premier ordonne que ceux qui sont dans les ordres sacrés, et qui ont une concubine qu'ils ne veulent pas chasser, après en avoir été avertis par trois fois par leur évêque, seront privés de tout office et bénéfice ecclésiastique.

Le second défend aux clercs, sous peine de déposition, d'entrer dans les cabarets pour y boire et y manger, si ce n'est qu'ils soient en voyage.

Le troisième est une défense faite aux clercs qui sont dans les ordres sacrés, d'assister aux jugemens qui vont à la peine afflictive; il défend aussi aux prêtres d'exercer la charge de vicomte ou de président, dans les juridictions séculières.

Le quatrième ordonne que l'archidiacre obligera les clercs qui ont les cheveux longs de les couper, et que les clercs seront habillés et chaussés modestement, sous peine d'excommunication.

Le cinquième déclare nulles les ordinations des clercs, qui ont été faites par un évêque étranger, sans le consentement de l'évêque diocésain, et suspend les évêques qui ont fait ces ordinations.

Le sixième défend, sous peine

d'anathème, de juger des procès criminels dans les églises ou dans les cimetières.

Le septième défend de rien exiger pour l'administration des sacremens, et pour le droit de sépulture.

Le huitième prononce la sentence d'excommunication contre les évêques qui prennent de l'argent pour l'entrée en religion, ou pour être reçu chanoine.

Le neuvième fait défense de donner des églises à quelqu'un, sous prétexte de les doter, ni de rien exiger pour la présentation à un bénéfice.

Le dixième défend aux ecclésiastiques et aux moines d'exercer la marchandise, ou de tenir des métairies à ferme, et aux laïcs, de tenir des bénéfices à ferme.

Le onzième défend aux clercs, sous peine de déposition, de porter des armes.

Le douzième déclare que les vicaires qui veulent avoir des bénéfices des titulaires contre la promesse qu'ils leur ont donnée, ne seront plus admis dans le même diocèse pour y faire leurs fonctions.

Le treizième ordonne, sous peine d'anathème, de payer exactement la dîme de toutes choses.

Le quatorzième porte, que le clerc qui perd son procès doit être condamné aux témoins, et que s'il n'est pas en pouvoir de les payer, il sera puni selon que l'évêque le jugera à propos.

Le quinzième règle qu'on ne se servira que de dix préfaces pour les fêtes marquées dans ce canon, et défend d'en ajouter d'autres.

Le seizième fait défense de donner l'Eucharistie trempée dans du vin.

Le dix-septième veut qu'on consacre l'Eucharistie dans un calice d'or ou d'argent, et abolit l'usage des autres calices.

Le dix-huitième défend les mariages clandestins, et suspend pour trois ans les prêtres qui auront fait de ces sortes de mariages.

Le dix-neuvième défend, suivant les canons, de marier des enfans qui n'ont pas l'âge nubile, si ce n'est par nécessité ou pour le bien de la paix. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le vingt-huitième concile de Londres ou de Westminster, l'an 1177. Richard, archevêque de Cantorbéri, y présida. Il s'agissait de terminer la guerre et les démêlés d'Aldephonse, huitième ou neuvième roi de Castille, et de Sanctius, roi de Navarre; Henri II, roi d'Angleterre, en devait être l'arbitre. (*Labbe 10. Hard. 6. Angl. 1.*)

Le vingt-neuvième, l'an 1185, au sujet de la croisade. On y convint unanimement que Henri II roi d'Angleterre, consulterait Philippe II surnommé Auguste, roi de France. Après cette consultation, le roi Henri permit à tous ses sujets, clercs et laïcs, de se croiser. Ces deux princes, dans l'entretien parti-

culier qu'ils eurent, convinrent d'aider et de secourir les lieux saints en hommes et en argent. Ce qui fut sans effet, par la mort du pape Luce qui était le promoteur de toute cette affaire, et qui arriva cette même année. (*Baronius, Édit de Lucques, à l'an 1185.*)

Le trentième se tint l'an 1191. Il est peu connu. Il se tint pour un archevêque à Cantorbéri. (*Angl. 1.*)

Le trente-unième se tint l'an 1200 dans le palais de Westminster; Hubert, archevêque de Cantorbéri et primat d'Angleterre, y présida. On y publia quatorze canons.

Le premier, porte que les prêtres proféreront distinctement et rondement les paroles du canon de la messe, sans trop se presser, ni sans trop poser sur leurs paroles.

Le second défend aux prêtres de dire deux messes par jour sans nécessité; il veut qu'on renouvelle toutes les hosties tous les dimanches, et qu'on ne donne l'Eucharistie qu'en public, et qu'à ceux qui la demandent, excepté aux pécheurs publics.

Le troisième ordonne que l'on rebaptisera les enfans exposés, que les diacres n'administreront point le baptême, et n'imposeront point de pénitences, si ce n'est en cas de nécessité; savoir, quand le prêtre est absent, ou qu'il ne le veut pas, ou que l'enfant, ou le malade, sont en danger de mort ou de maladie.

Le quatrième veut que les prêtres

tres suivent les canons dans l'imposition des pénitences; il veut que les prêtres coupables de quelque péché, ne célèbrent point; il défend de donner pour pénitence de faire dire des messes.

Le cinquième renouvelle le quatrième concile de Latran sous Alexandre III, et défend aux prélats et aux archidiacres d'être à charge aux curés dans leurs visites.

Le sixième veut que l'évêque qui a ordonné un prêtre ou un diacre sans titre, et qui n'a point de bien, le nourrisse et l'entretienne jusqu'à ce qu'il lui ait donné une église.

Le septième veut que la monition précède toujours la sentence d'excommunication.

Le huitième défend de rien exiger pour l'administration des sacrements, ou pour permettre d'enseigner.

Le neuvième porte qu'on ne diminuera point les décimes, sous prétexte des frais que l'on fait pour la récolte, et que les curés, suivant les ordonnances du concile de Rouen, excommunieront les détenteurs des dîmes.

Le dixième ordonne aux curés de résider, défend aux clercs d'avoir chez eux des femmes, et de fréquenter les cabarets.

Le onzième défend de contracter de mariages, sans avoir fait auparavant la publication des trois bans, et de marier les personnes inconnues. Il veut que les mariages se fassent publique-

ment et en présence du curé.

Le douzième veut que ceux qui sont accusés de quelques crimes dont on ne peut les convaincre, se purgent, selon que les canons l'ordonnent.

Le treizième porte qu'on séparera les lépreux, et qu'on leur donnera un prêtre et une église particulière avec un cimetière, à part, pour les inhumer.

Le quatorzième renouvelle la défense tant de fois faite de recevoir des bénéfices de la main des laïcs, et de prendre de l'argent pour l'entrée en religion. (*Reg. 28. Lab. 19. Hard. 5. Angl. 1.*)

Le trente-deuxième se tint en 1202 sur la discipline.

Le trente-troisième, en 1207. Le roi Jean, à son retour d'outre-mer, y demanda au clergé assemblé de lui donner une certaine somme sur leurs bénéfices ou revenus. On ne décida rien pour lors; mais le clergé assemblé la même année dans l'octave de la purification à Oxford, décida unanimement qu'il ne ferait point ce qui était inoui jusqu'alors. Le roi ne passa pas outre. (*Mansi, Supp. Concil. t. 2.*)

Le trente-quatrième, en 1210. (*Anglic. 1.*)

Le trente-cinquième, en 1213.

Étienne, archevêque de Cantorbéri, y présida. Il s'agissait d'étouffer les troubles qui divisaient l'Église et l'État.

Le trente-sixième, en 1214. Le roi Jean y fut absous par Nicolas, évêque de Tusculum, légat du saint-siège, sous Innocent III.

(*Reg.* 28. *Lab.* 11. *Hard.* 6. *Anglic.* 1.)

Le trente-septième, en 1225. On y convint de payer un subside au roi Jean. Tous les ecclésiastiques, tant clercs que réguliers et autres s'y obligèrent, excepté les religieux de Cîteaux, les prémontrés, les templiers et les hospitaliers de Saint-Jean. (Mansi, t. 2.)

Le trente-huitième, en 1226, sous Henri III. Les actes ne s'en trouvent plus; mais les lettres d'Etienne, archevêque de Cantorbéri, en contiennent l'abrégé. On y accorda au roi le sixième de toutes les églises, communes et prébendes qui n'avaient pas payé le quinzième. Le pape Honorius III en fut comme le promoteur. Il déclare dans sa lettre aux archevêques, évêques et autres d'Angleterre, que c'est un devoir de charité et non une atteinte aux libertés de l'Eglise, de subvenir aux besoins du roi et de l'état, lorsque l'Eglise le fait librement et de plein gré. (Mansi, t. 2.)

Le trente-neuvième, en 1237, pour la discipline. Othon, cardinal-diacre, légat du saint-siège, y présida. On y dressa trente-un canons.

Le premier veut que généralement toutes les églises soient consacrées au moins deux ans après être entièrement bâties.

Le second déclare le nombre des sacrements, et veut qu'ils soient administrés gratuitement et avec pureté.

Le troisième porte que le bap-

tême solennel ne s'administrera que le samedi-saint et la veille de la Pentecôte.

Le quatrième suspend de leur office et prive de leur bénéfice les prêtres qui exigent de l'argent pour donner l'absolution et administrer les autres sacrements.

Le cinquième ordonne à tous les évêques de nommer dans chaque doyenné des confesseurs pour confesser les clercs qui ont honte de se confesser aux doyens, et d'établir dans les cathédrales un pénitencier général.

Le sixième enjoint d'examiner les ordinans.

Le septième défend de donner à ferme les dignités ou les offices, comme les doyennés et les archidiaconés.

Le huit et le neuvième portent que les baux des églises, que l'on donnera à ferme à des ecclésiastiques, ne seront que pour cinq ans.

Le dixième porte que les vicaires perpétuels soient prêtres, ou tout au moins diacres, qu'ils soient ordonnés dans les quatre-temps plus proches, et qu'ils résident en personne.

Le onzième veut qu'on ne donne point les bénéfices des absens, qu'on ne soit bien assuré de leur mort; et que l'évêque sera obligé de réparer le domnage et le tort qu'on aura fait à la personne qu'il aura dépouillée de son bénéfice.

Le douzième défend de partager un bénéfice en deux ou en plusieurs, et veut qu'on réu-

nisse en un ceux qui auraient été ainsi divisés, à moins que la division ne soit ancienne.

Le treizième porte que les canons touchant la résidence, et contre ceux qui possèdent plusieurs bénéfices sans dispense, seront mis à exécution.

Le quatorzième renouvelle les canons du quatrième concile de Latran; il règle la manière dont les clercs doivent être habillés, et exhorte les prélats à donner l'exemple aux autres.

Le quinzième déclare inhabiles à posséder des bénéfices, les enfans des clercs qui contractaient leur mariage clandestinement, pour ne pas perdre leurs bénéfices, et applique les biens qu'ils ont depuis leur mariage, aux églises dans lesquelles ils ont leurs bénéfices.

Le seizième suspend de leur office les prêtres concubinaires, et les prive de leurs bénéfices, s'ils ne quittent leur concubine un mois après avoir été avertis.

Le dix-septième défend aux enfans des clercs de posséder les bénéfices de leurs pères, et veut qu'on dépose ceux qui en possèdent.

Le dix-huitième frappe d'anathème ceux qui protègent ou retirent des voleurs.

Le dix-neuvième défend aux bénédictins de manger de la viande hors le cas d'infirmité, ainsi que leur règle le leur ordonne, et veut que leurs novices fassent profession au bout d'une année de noviciat. La même chose est aussi établie

pour les chanoines réguliers, suivant la constitution d'Honorius III.

Le vingtième veut que les archidiacres se comportent avec simplicité dans leurs visites, et ne surchargent point les églises par des droits excessifs de procuration.

Le vingt-unième défend aux juges ecclésiastiques d'exiger quoi que ce soit des parties, et d'empêcher qu'elles ne s'accoromodent.

Le vingt-deuxième exhorte les évêques de demeurer dans leurs églises, d'y célébrer l'office les principales fêtes de l'année, et les dimanches de l'avent et de carême, de faire la visite de leurs diocèses, et de se faire lire deux fois l'an au moins, la profession qu'ils ont faite dans leur consécration.

Le vingt-troisième veut qu'on nomme des juges habiles, surtout pour les causes de mariage; et que les juges des abbés qui sont en possession d'en connaître, ne donneront point de sentence définitive, qu'après avoir consulté l'évêque du diocèse.

Le vingt-quatrième et les suivans regardent diverses formalités de justice, et les conditions dont ces actes doivent être revêtus pour être authentiques.

Le quarantième concile se tint l'an 1238. Le légat Othon ayant interdit la ville d'Oxford, et suspendu les exercices de l'université, pour avoir été insulté, demanda satisfaction au concile qui la lui accorda.

Le quarante-unième en 1239, sur la discipline. On y tempéra les austérités de quelques moines noirs; et on rompit le concile en protestant contre les exactions de la cour de Rome, sur ce que Othon, légat du saint-siège, exigeait des procurations, après les exactions journalières. (Mansi, t. 2.)

Le quarante-deuxième en 1244, pour secourir le roi. (*Anglic. 1.*)

Le quarante-troisième en 1246. (*Anglic. 1.*)

Le quarante-quatrième en 1252. (*Anglic. 1.*)

Le quarante-cinq et quarante-sixième en 1255. (*Anglic. 1.*)

Le quarante-septième en 1257. On le convoqua pour le rétablissement des affaires de l'Église d'Angleterre qui se trouvait opprimée et par le roi et par le pape. Boniface, archevêque de Cantorbéri, y présida. Les évêques y défendirent cinquante articles. (Mansi, t. 2.)

Le quarante-huitième se tint en 1291. L'objet était de prendre des moyens pour s'opposer aux courses des Tartares. (*Anglic. 1.*)

Le quarante-neuvième en 1264 ou 1265. On y excommunia les ennemis du roi. (*Lab. t. 11.*)

Le cinquantième en 1268. Ottobon, cardinal-légat du saint-siège, y présida; on y dressa cinquante-quatre articles.

Le premier sur le baptême. On y condamna la superstition de ceux qui croyaient qu'il était

dangereux de se faire baptiser la veille de Pâque ou de la Pentecôte; et on déclara que tout le monde indifféremment pouvait l'administrer en cas de nécessité, et que les curés et les vicaires apprendront à leurs paroissiens la forme du baptême en la langue du pays.

Le second défend de rien exiger pour l'administration des sacrements, et de refuser à qui que ce soit le sacrement de pénitence, lorsqu'il le demande, et qu'on aura soin d'en observer la forme.

Le troisième porte, sous peine de suspense, de faire consacrer les églises dans l'année, et que l'évêque la consacrera gratuitement.

Le quatrième défend, sous de graves peines, aux ecclésiastiques de porter les armes.

Le cinquième prescrit aux ecclésiastiques la manière dont ils doivent être habillés.

Le six et le septième défendent, sous peine de suspense, aux ecclésiastiques d'être avocats ou juges dans des juridictions séculières.

Le huitième concerne les clercs concubinaires.

Le neuvième veut que les vicaires soient faits prêtres dans l'année, et qu'ils résident actuellement.

Le dix et le onzième portent qu'aucun patron ne présentera personne à un bénéfice, qu'il ne soit assuré de la profession qu'il exerce, et infligent des peines contre les intrus qui se font

pourvoir d'un bénéfice avant la vacance.

Le douzième défend le partage d'un bénéfice en plusieurs, et déclare nulle l'imposition de nouvelles pensions.

Le treizième veut que ceux qui auront violé l'asile des églises soient excommuniés, et ne puissent être relevés qu'après avoir fait satisfaction.

Le quatorzième veut que les évêques punissent ceux qui empêchent la célébration des mariages.

Le quinzième défend à l'ordinaire d'approuver un testament, qu'après avoir obligé l'exécuteur de renoncer au droit qu'il a de plaider dans sa juridiction.

Le seizième défend, sous peine de suspense, aux collateurs de retenir les fruits des bénéfices vacans, à moins qu'ils n'en aient acquis le droit par un titre, ou par une ancienne coutume.

Le dix-septième ordonne que les chapelains des chapelles accordées sans préjudice des droits des églises paroissiales, seront obligés de donner aux curés les offrandes qui se font dans ces chapelles.

Le dix-huitième enjoint aux bénéficiers d'entretenir et de réparer les bâtimens de leurs bénéfices, sinon l'évêque le fera à leurs dépens.

Le dix-neuvième veut que les prélats n'exigent aucun droit de procuration qu'en cas de visite actuelle, et qu'ils ne soient point à charge aux églises.

Le vingtième défend aux ar-

chidiacres de prendre de l'argent pour un crime scandaleux et notoire, ou de commuer la peine canonique en une amende pécuniaire.

Le vingt-unième déclare nuls les contrats par lesquels on donne à ferme les dignités-bénéfices ou offices ecclésiastiques.

Le vingt-deuxième déclare que les évêques sont obligés à la résidence par les lois divines et ecclésiastiques.

Le vingt-troisième fait défense aux évêques de donner une église de leur diocèse à un autre évêque, ou à un monastère, si ce n'est par charité, ou pour soulager une église très-pauvre ou pour quelque autre cause légitime.

Le vingt-quatrième veut que les biens de ceux qui meurent sans tester, soient employés à des usages pieux, selon l'ancienne constitution des évêques de l'Eglise anglicane, confirmée par l'autorité du roi et de ses barons.

Le vingt-cinquième et les trois suivans regardent les formalités de la justice.

Le vingt-neuvième veut que l'on publie l'absolution des censures, quand on la donnera.

Le trentième défend à tous clercs de posséder, sans dispense plusieurs bénéfices à charge d'âmes.

Le trente-unième défend l'usage des commendes, sans une grande nécessité.

Le trente-deuxième défend

de confirmer les collations des bénéfices, faites à des personnes qui en ont déjà à charge d'âmes.

Le trente-troisième porte que pour éviter la collusion dans les résignations des bénéfices, on ne rendra point un bénéfice à celui qui l'aura résigné.

Le trente-quatrième déclare nulles toutes les conventions faites pour les collations des bénéfices, et les pensions nouvellement imposées, à moins qu'on n'ait un privilège spécial à cet effet.

Le trente-cinquième défend de tenir des marchés, ou de faire d'autres trafics dans les églises.

Le trente-sixième ordonne des processions et des prières publiques, pour la paix du royaume et de la Terre-Sainte.

Le trente-septième porte que ces canons seront lus tous les jours dans les synodes.

Le trente-huitième et les suivants concernent les chanoines réguliers et les religieux, et portent qu'ils feront profession après une année de noviciat; que les décrétales des papes, touchant les religieux, seront observées, etc. On y ordonne aux moines de se confesser, de célébrer souvent, et que les supérieurs s'informeront tous les mois des confesseurs marqués pour entendre les confessions; qui sont ceux qui y ont manqué.

Le cinquantième concile fut tenu en 1272. (Le père Mansi, d'après les annales d'Eversden.)

Le cinquante-unième, en 1278. On y nomma deux députés en cour de Rome, pour y soutenir les droits, coutumes et libertés de l'Eglise d'Angleterre. (Le père Mansi, tom. 3.)

Le cinquante-deuxième, l'an 1282. On y obtint du roi la liberté d'Almaric de Montfort, chapelain du pape.

Le cinquante-troisième concile, l'an 1288. Jean Pecam, archevêque de Cantorbéri, assisté de trois évêques et de plusieurs docteurs, y condamna quelques propositions erronnées sur le corps de Jésus-Christ après sa mort. (Tom. 10, c. p. 1261.)

En 1291, on y fit un édit public pour chasser d'Angleterre tous les Juifs sans exception. Edouard 1^{er} marqua le désir qu'il avait d'aller secourir les chrétiens en Asie, et comme la chose lui paraissait regarder la religion, il demanda de l'argent aux ecclésiastiques. Le légat de Nicolas IV et Jean Pecam, archevêque de Cantorbéri, traitèrent Edouard d'inique et d'impie, pour avoir défendu à ses sujets de donner et de léguer du bien aux monastères, et avoir aussi défendu aux moines et autres ecclésiastiques d'acheter aucun bien fonds. Ils le contraignirent d'abolir une loi aussi injuste, et de rendre la liberté aux églises, aux biens et à la personne des ecclésiastiques. (Lab. après Bzovius, t. 2, part. 2, Anglic. 1.)

Les cinquante-quatrième et cinquante-cinquième se tinrent

en 1297. Le père Labbe n'en met qu'un pour cette année, mais il se trompe. Nous en trouvons la preuve premièrement dans les lettres de Robert, archevêque de Cantorbéri, qui présida l'un et l'autre, et qui fait mention des deux; secondement, dans les lettres même de la convocation de ces conciles envoyées aux évêques qui devaient y assister. L'un se tint vers la fête de saint Hilaire; et l'autre vers la fête de saint Jean-Baptiste; le premier, contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques, et tous ceux qui détenaient et emprisonnaient des clercs; le second, pour travailler à la paix, à l'union et au bon ordre. (Mansi, t. 3, col. 249.)

Le cinquante-sixième, en 1305. (*Anglic.* 1.)

Le cinquante-septième, en 1309. Ce fut un concile provincial. Robert de Wynchelse, archevêque de Cantorbéri, y présida. On y fit quelques réglemens sur la discipline; on y reçut la bulle de Clément v pour la convocation du concile général de Vienne, et on y cita les templiers d'Angleterre. (Lab. tom. 11, p. 2. *Anglic.* 1.)

Le cinquante-huitième se tint en 1311. On y interrogea juridiquement les templiers qui avouèrent leurs crimes, les détestèrent et en furent absous. (Mansi, t. 3, col. 345.)

Le cinquante-neuvième et le soixantième, en 1312. (Mansi, t. 3.)

Le soixante-unième, en 1318.

On le nomme aussi de Cantorbéri. (*Anglic.* 2.)

Le soixante-deuxième, en 1321 ou 1322, sur l'obéissance due aux lois de l'état: (R. 29. L. 11. H. 7. *Anglic.* 2.)

Le soixante-troisième, en 1326. (Mansi, t. 3, col. 605.)

Le soixante-quatrième, en 1328. (*Ibid.* col. 427.)

Le soixante-cinquième, en 1342. Jean de Sterford, archevêque de Cantorbéri, présida à ce concile provincial. On y fit douze canons.

Le premier défend de célébrer des messes dans les chapelles domestiques sans la permission de l'évêque, et déclare que cette permission ne s'accordera qu'aux seigneurs et gentilshommes dont les maisons sont éloignées de l'église paroissiale, ou à cause de leurs infirmités.

Le second fait défenses de faire aucune exaction pour les lettres d'ordination des clercs, de collation, etc.

Le troisième ordonne que les archidiacres se contenteront d'une somme modique pour leurs frais, lorsque par l'ordre de l'évêque ils mettent quelqu'un en possession d'un bénéfice.

Le quatrième porte que les religieux qui ont des cures annexées à leurs paroisses, seront contraints par l'évêque d'y distribuer tous les ans quelques aumônes aux pauvres.

Le cinquième ordonne la réparation des églises.

Le sixième règle ce que les juges ecclésiastiques doivent prendre pour l'insinuation et l'approbation des testamens.

Le septième modère les frais de la visite des archidiaques.

Le huitième concerne les lieux où les évêques doivent tenir leurs jugemens, et les archidiaques leurs chapitres.

Le neuvième veut que les archidiaques cassent une partie de leurs appariteurs.

Le dixième défend aux archidiaques et à leurs officiers, de commuer en une amende pécuniaire les pénitences des adultères, des fornicateurs et de semblables pécheurs.

Le onzième veut qu'on ne fatigue point par des dépenses inutiles ceux à qui on enjoint de se purger d'un crime dont on les accuse.

Le douzième excommunie ceux qui, en vertu des brevets du prince, se mettent par force en possession des bénéfices qui ne sont point déclarés vacans. (*L. 11. H. 7. Anglic. 2.*)

On trouve dans Mansi, tome 3, sur la même année 1342, une addition et une explication du second canon de ce concile, faite par Simon, archevêque de Cantorbéri, successeur de Jean. Cet archevêque y fait un règlement sur l'habit des clercs, et sur le salaire des prêtres.

Le soixante-sixième, l'an 1343. Le même archevêque y présida, et l'on y fit dix-sept canons contre plusieurs abus.

Le soixante-septième, en 1382,

au sujet des Wiclefites. Guillaume de Courtenay, archevêque de Cantorbéri, y présida. Henri Knigton, de *Eventibus Angl.*

Le père Labbe, tom. 11, ne fait mention que d'un seul concile concernant les erreurs de Wiclef; mais il en faut distinguer deux, selon Wilkins qui nous a donné tous les actes faits à ce sujet. L'un au mois de juin; l'autre au mois de novembre. Dans le premier comparurent et furent condamnés quelques wiclefites; dans le second, on admit ceux qui devaient abjurer leur hérésie.

Le soixante-huitième, en 1391, contre les prêtres mercenaires. Guillaume de Courtenay, archevêque de Cantorbéri, y présida. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

Le soixante-neuvième, en 1396. On y condamna les erreurs de Wiclef renfermées en dix-huit articles, et l'on y accorda la moitié des décimes au roi. (*Lab. 11. Mansi, 3, col. 710.*)

Le soixante-dixième, l'an 1398, sous Robert, évêque de Londres. Il ne nous reste de ce concile que le décret pour la célébration de la fête des saints David, Cedde, Venefride et Thomas, martyr. (*Mansi, ibid. col. 718.*)

Le soixante-onzième, l'an 1399, touchant les droits du clergé d'Angleterre. On y présenta 63 articles.

Le soixante-douzième, l'an 1401, sous Thomas, archevêque de Cantorbéri, pour punir et

ramener quelques hérétiques, dont le principal était Guillaume Sawtre ou Chatrys, chapelain de la paroisse de Sainte-Sytle, vierge. On lui fit abjurer dix erreurs qui regardaient l'honneur dû à la vraie croix, la récitation de l'office canonial, les vœux touchant les pèlerinages et la présence réelle. (Mansi, *ibid.*, col. 739.)

Le soixante-treizième; l'an 1408. François Hugot, archevêque de Bordeaux et légat du saint-siège, y présida. Le sujet était la réunion de l'église divisée par le schisme. (Mansi, *ibid.* col. 782.)

Le soixante-quatorzième, l'an 1409, contre les wicléfites et le schisme. (*Anglic.* 3.)

Le soixante-quinzième, l'an 1413, contre les lolards, disciples de Wiclef. (*Reg.* 29. *Lab.* 11. *Hard.* 8. *Angl.* 3.)

Le soixante-seizième, l'an 1415, pour députer au concile de Constance.

Le soixante-dix-septième, l'an 1416, sur la juridiction ecclésiastique. (*Anglic.* 3.)

Le soixante-dix-huitième, l'an 1417, sur les privilèges des universités. (*Anglic.* 3.)

Le soixante-dix-neuvième, l'an 1475. On y fit quelques réglemens sur l'honoraire des messes pour les défunts, sur les testamens, les collations des bénéfices, les fiefs, les décimes, etc. (Mansi, t. 5, col 334.)

Le quatre-vingtième, l'an 1480. On y accorda un subside au roi. (Mansi, *ibid.*, col 338.)

Le quatre-vingt-unième, l'an 1486. Jean Motton, archevêque de Cantorbéri et légat du saint-siège, y présida; et l'on y fit quelques réglemens sur la vie, les mœurs et la modestie des clercs. (Mansi, *ibid.*, col. 339.)

LONG (Olivier de), prieur du monastère de Saint-Bavon près de Gand, vers l'an 1450, a écrit un *Traité du Saint-Sacrement de l'autel*, quelques vies des saints, etc. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

LONG (Georges le), prêtre, docteur et premier garde de la bibliothèque ambrosienne, a donné un *Traité de Annulis signatorii antiquorum* (des Cachets des anciens) *sive de vario signandi ritu*, etc. Ce *Traité* est plein d'érudition; on le trouve dans un recueil de traités *de Annulis*, de divers auteurs, imprimé à Leyde en 1612. (Moréri, édit. de 1759.)

LONG (Jacques le), prêtre, de l'Oratoire, et bibliothécaire de la maison Saint-Honoré à Paris, né en cette ville le 19 avril 1665, fut envoyé à Malte par son père, pour y être admis au nombre des clercs de l'Ordre. Ennuyé du séjour de cette île, il revint à Paris où il acheva ses études qu'il avait commencées à Etampes. Il entra ensuite à l'Oratoire en 1686, et se rendit habile dans le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Il apprit aussi l'histoire, la philosophie et les mathématiques. Il mourut à Paris le 13 août

1721, à cinquante-six ans, chez M. Ogier, receveur-général du clergé, dont il était parent. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Une excellente bibliothèque sacrée en latin, qui contient un catalogue de toutes les éditions et versions de l'Écriture-Sainte, avec la liste de tous les auteurs qui ont travaillé dessus; la meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1723, en 2 volumes in-fol., à Paris, par les soins du père Desmolets de l'Oratoire. 2°. Une Bibliothèque historique de la France, in-fol., Paris, 1719. 3°. Un Discours historique sur les bibles polyglottes, et leurs principales éditions en 1713, in-8°. 4°. Un Supplément à l'histoire des dictionnaires hébreux de Volsius. 5°. Une Lettre à M. Martin, ministre d'Utrecht, au sujet des manuscrits que Robert Étienne a pu consulter, et qui l'ont engagé à mettre dans les éditions de sa Bible le fameux passage *Tres sunt qui testimonium dant*, etc. Cette lettre est imprimée dans le Journal des Savans du mois de juin 1720, édition de Hollande. M. Martin lui a répondu dans le douzième tome de l'Europe savante. Le père le Long avait encore fait imprimer à Paris en 1708, la Méthode hébraïque du père Renou de l'Oratoire, in-8°, et l'Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe le Bel, roi de France, ouvrage posthume de M. Adrien Baillet, in-12, en 1718. (Dupin, Biblioth. dix-septième siècle, part. 7. Éloge du

père le Long, qui est au-devant de la Bibliothèque sacrée de la nouvelle édition. Le père Nicéron, Mém. t. 1 et 10. Journal des Savans, 1707, 1719, 1721, 1724 et 1737.)

LONGANIMITÉ, *longanimitas*. C'est une patience qui supporte long-temps et sans s'irriter les plus grandes offenses. L'Écriture emploie ce terme pour exprimer la patience avec laquelle Dieu suspend sa juste colère. *Méprises-tu les richesses de la patience et de la longanimité de Dieu*, dit saint Paul dans son épître aux Romains, ch. 2, vers. 4.

LONGEVILLE ou **GLANDIÈRES**, abbaye de l'Ordre de S.-Benoît, dans le pays Messin, au diocèse de Metz en Lorraine, à une lieue de Saint-Avold. Elle fut fondée en l'honneur de la Sainte-Vierge et de saint Martin par Bodagisle, père de saint Arnou, évêque de Metz, et bâtie par les bienheureux Digne et Undon. C'est ce qu'on lit dans un titre de cette abbaye, donné par Louis-le-Débonnaire en 836. Comme cette abbaye était dans la campagne, sur une grande route, et sur une frontière, elle souffrit une infinité de révolutions qui furent cause qu'elle perdit non-seulement beaucoup de ses biens, mais aussi des anciens monumens de son histoire. Elle était unie à la congrégation de Saint-Vannes depuis 1606. (Hist. de Lorr. col. 131.)

LONGIN. Sous le nom de Longin, l'église honore la mémoire

de deux hommes qui assistèrent à la passion de notre Sauveur; l'un comme ministre, et l'autre comme témoin. Ce dernier était le centenier ou capitaine qui présidait les soldats romains, qui mettaient Jésus-Christ en croix, et qui l'entendant jeter un cri, dit : *Cet homme était vraiment fils de Dieu*. Dès le temps de saint Chrysostôme, on tenait que ce centenier s'était confirmé de plus en plus dans la foi de Jésus-Christ, et qu'il avait même dans la suite des temps répandu son sang pour la soutenir. Les Grecs qui croient qu'il souffrit le martyre près de Tyannes en Cappadoce, honorent sa mémoire le 16 octobre; mais l'on ne voit pas que les Latins l'aient distingué de culte d'avec celui dont leurs martyrologes font mention au 15 de mars.

L'autre saint que l'église d'Occident honore plus particulièrement, sous le nom de Longin, le 15 de mars, c'est le soldat qui ouvrit d'un coup de lance le côté de Jésus-Christ déjà mort. Les Latins croient qu'il fut martyrisé à Césarée en Cappadoce, et l'honorent pour la plupart le 15 de mars; et c'est tout ce que l'on sait de ces deux saints dont les actes n'ont aucune autorité. (Tillemont, t. 1, p. 477, not. 38, 39. Baillet, t. 1, 15 mars.)

LONGIN, soldat, martyr et compagnon de saint Victor. (*Voyez* VICTOR.)

LONGIS ou LONGISON ou LONGILS ou LANGIS, et quelquefois LOURGESIL, *Launigi-*

silus, *Leonegisilus*, *Lengicilus*, *Longisolus*, *Longegilus* (saint), abbé de Boisselière au Maine, était originaire d'Allemagne, né de parens nobles, mais engagés dans le paganisme. Dieu le prévint de ses grâces, et lui inspira le dessein de quitter son pays. Il vint en France, et s'en alla à Clermont en Auvergne, où s'étant fait instruire, il reçut le baptême encore jeune vers l'an 594. Il y trouva des serviteurs de Dieu qui lui tinrent lieu de père et de mère. Ils l'appliquèrent avec tant de succès aux lettres et aux vertus chrétiennes, qu'il fit de grands progrès dans les unes et dans les autres, ce qui le fit élever à la prêtrise vers l'an 615. Attiré par la réputation de saint Hadoin, évêque dans le pays du Maine, il vint passer quelques mois auprès de lui. De-là il alla par dévotion à Rome visiter les tombeaux des apôtres, et en rapporta des reliques. Lorsqu'il fut revenu, il s'établit au village de Boicé ou plutôt de la Boisselière dans le pays de Sonnois. Il y bâtit une chapelle en l'honneur de saint Pierre, et une cellule. Il fut accusé devant le roi Clotaire II, d'être magicien à l'occasion d'une fille nommée Agnès, à qui il avait conseillé de garder la virginité; mais leur innocence et la malice de leurs accusateurs ayant été découvertes, ils n'en furent que plus estimés et respectés, et le roi fit une pension de dix livres d'argent par an à saint Longils qui

mourut dans le monastère de la Boisselière, qu'il avait bâti vers l'an 653, âgé d'environ soixantedouze ou soixante-treize ans. Sa fête est marquée au second jour d'avril, et au 13 de janvier. L'un est celui de sa mort, l'autre est sans doute celui de la translation de ses reliques, qui se fit en Bourgogne dans l'abbaye de Saint-Vivant du Vergy, au diocèse d'Autun. (D. Mabillon. M. Bulteau, Hist. de saint Ben. Baillet, t. 1, 2 avril.)

LONGLAI, *Longolatium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située en Normandie, sur la rivière de Graine, au diocèse du Mans, et fondée en 1020 par Guillaume, comte de Belesme. On y avait établi la réforme de la congrégation de Saint-Maur.

LONG-PONT, *Longus-Pons*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Valois, au diocèse et à trois lieues de Soissons, vers le Midi. Elle était fille de Clairvaux, et fut fondée l'an 1131 par Joffen, évêque de Soissons. Cette fondation fut confirmée l'année suivante dans un synode par le même prélat, et par le roi Louis VI, dans l'assemblée générale des états, tenue à Soissons en 1133. Dix ans après, Raoul, comte de Vermandois, et la comtesse Adelaïde firent agrandir considérablement l'église et les autres bâtimens du monastère, et ils en augmentèrent les biens, de façon qu'ils en sont regardés comme les seconds fondateurs. Cette abbaye ayant été ruinée du

temps des Anglais et des hérétiques, fut rétablie non-seulement quant aux édifices, mais aussi quant à la discipline monastique, l'an 1612. C'était un des plus beaux monastères de la réforme et de tout l'Ordre de Cîteaux. (*Gallia christ.* tom. 9, col. 473.)

LONGUEIL DE MAISONS (Louise de), religieuse dominicaine du couvent de Poissy, fille de Jean de Longueil, marquis de Poissy et de Maisons, président à mortier au Parlement de Paris, et de Louise de Fieubet, traduisit en français le traité latin de la vie spirituelle de saint Vincent Ferrier, imprimé en 1704, et composa les ouvrages de piété qui suivent : 1°. Exercices de piété pour passer chrétiennement la journée. 2°. L'Esprit dont les chrétiens doivent être animés dans toute la conduite de leur vie, et ce qu'ils doivent observer pour se sanctifier dans leur travail, en remplissant d'une manière chrétienne les principaux devoirs de la vie civile. 3°. La mère Louise a aussi traduit les prières que l'église fait à la cérémonie d'une profession dans l'Ordre des chanoinesses régulières de Saint-Augustin. (Le P. Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 2, p. 850.)

LONGUERUE (Louis Du-four, plus connu sous le nom de l'Abbé de Longuerue), né en 1652 à Charleville, de Pierre du Four, seigneur de Longuerue, gentilhomme de Normandie, lieutenant pour le roi au gou-

vernement de Charleville en Champagne, et de dame Barbe le Blanc de Clois, se fit admirer dès l'âge de quatre ans, pour sa facilité à apprendre et la vivacité de son génie. A l'âge de quatorze ans, on lui fit étudier l'hébreu et les autres langues orientales. Il se jeta ensuite dans l'étude de l'écriture-Sainte et des Pères, et embrassa toutes les sciences; Théologie, philosophie, histoire, grammaire, antiquités, belles-lettres, etc. Le succès répondit à ses désirs. Il approfondit l'histoire ancienne, et personne n'a peut-être été plus loin dans l'intelligence du texte sacré pour les difficultés de grammaire et de chronologie, de géographie et d'histoire. Outre les langues orientales, il savait l'italien, l'espagnol, l'allemand, et enfin il parlait ou il entendait presque toutes les langues de l'Europe. Il mourut à Paris le 22 novembre 1733, âgé de quatre-vingt-un ans. Ses ouvrages imprimés sont : 1°. Une dissertation sur le témoignage en faveur de Jésus-Christ, qu'on trouve au dix-huitième livre des antiquités judaïques, c. 4. 2°. Les annales des Arsacides. 3°. Une dissertation latine sur Tatien, ancien apologiste de la religion chrétienne : elle se trouve dans l'édition de cet auteur, donnée à Oxford, in-8°, en 1700. 4°. Des remarques sur la vie du cardinal Wolsey, contraires à ceux qui ont écrit contre sa réputation : le père Desmolets les a insérées dans ses

Mémoires de littérature et d'histoire, tom. 8, part. 2. 5°. La description historique et géographique de la France, ancienne et moderne, Paris 1719, in-fol. 6°. Deux dissertations latines; l'une touchant les années de Childeric 1^{er}, l'autre qui contient des annales depuis la sixième année de Dagobert, de Jésus-Christ 628, jusqu'à la troisième année du roi Pepin, de Jésus-Christ 754. Ces deux dissertations sont imprimées à la fin du tome troisième du nouveau Recueil des historiens de France, à Paris 1741, in-fol. 7°. Une dissertation touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens. Les ouvrages manuscrits de M. l'abbé de Longuerue, avec plusieurs de ses opuscules imprimés sur des copies répandues, forment 6 volumes in-fol. En 1735, on a imprimé *Longueruana* ou Recueil de pensées, de discours et de conversations de M. de Longuerue. L'éditeur y a ajouté un avertissement, où il donne un abrégé de la vie de M. de Longuerue, un catalogue de ses ouvrages tant imprimés que manuscrits, et une chronologie des gouverneurs de Syrie pour les Romains, des pontifes des Juifs et des procureurs de Judée.

LONGUES, *Longæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située en Normandie, dans le Bessin, au diocèse et à une lieue de Bayeux, vers le couchant. Elle était fille d'Illambuye, et fut fondée par un seigneur du

pays, nommé *Hugues Wac*, l'an 1168. Henri II, roi d'Angleterre, confirma la même année la fondation de ce monastère, et il en augmenta la dot. (*Gallia christ.* tom. 11.)

LONGUEVAL (Jacques), jésuite, né le 18 mars 1680, dans le Santerre, pays de Picardie, aux environs de Péronne, entra dans la société le 17 septembre 1699, y enseigna les humanités et la Théologie à la Flèche, et se retira ensuite à la maison professe de Paris où il s'occupa à écrire, et où il est mort le 14 janvier 1735, d'une apoplexie, dans sa cinquante-quatrième année. Ses ouvrages sont : 1°. Un Traité du schisme, imprimé à Bruxelles en 1718, in-12, dédié à Thomas Philippe d'Alsace de Bossu, archevêque de Malines. 2°. Une Dissertation sur les miracles, à Paris vers 1730, in-4°. 3°. L'Histoire de l'Eglise gallicane, en 8 volumes in-4°, enrichis de notes, et les quatre premiers de dissertations aussi utiles que savantes sur la religion et les mœurs des anciens Gaulois, sur l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules, sur l'ancienne géographie de la Gaule, sur les épreuves qu'on nommait *Jugemens de Dieu*, sur l'année de la mort de saint Martin. Le père Longueval avait presque mis la dernière main au neuvième et au dixième volumes; le reste a été continué par les pères Fontenai, Brumoi et Berthier. (*Voyez* l'Eloge historique du père Lon-

gueval dans la préface du neuvième volume de cette histoire: on y apprend qu'on a trouvé parmi les papiers de l'auteur une *Histoire du pélagianisme*, qui était son premier ouvrage.)

LONGVÉ, *Longum-Vadum*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le Rethelois, en Champagne, au diocèse de Reims. Elle fut fondée dans un lieu appelé *Mare*, par les comtes de Rethel, vers l'an 1150, et rebâtie ensuite par le comte Hugues et Félicité sa femme l'an 1218. Ce monastère ayant été depuis ruiné, on le transféra en 1350 de l'endroit où il avait été d'abord bâti, à celui où on le voyait encore de nos jours. (*Gallia christ.* tom. 9; col. 330.)

LONGVÉ, *Longum-Vadum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, en Champagne, au diocèse et à cinq lieues de Langres, vers le couchant. Cette maison, destinée d'abord pour l'hospitalité des pauvres et des passans, appartenait à l'Ordre de Saint-Augustin, avant qu'elle fût unie à celui de Cîteaux, l'an 1149. (*Gallia christ.*, tom. 6.)

LONGVILLIERS, *Longum-Villare*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Savigny, dans le comté, et au diocèse de Boulogne. Elle fut fondée l'an 1135 par Etienne, comte de Boulogne, qui fut depuis roi d'Angleterre, et par Mathilde sa femme. (*Gallia christ.* tom. 9.)

LOOS ou LOOSEUS (*Callidius* ou *Cornelius Callidius*), Cherchez *CALLIDIUS*, et ajoutez à

son article qu'il était de Gand, selon M. Dupin, qui lui donne les ouvrages suivans : 1°. De l'esprit du vertige de l'Allemagne en matière de religion; à Mayence en 1582. 2°. Duel de la foi et de la raison, et de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, *ibid.*, en 1581. 3°. L'Encensoir d'or des saintes prières. 4°. La Préparation à la table du seigneur, contenant des exercices pieux, des prières et des méditations; à Cologne 1591. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1356 et 1357.)

LOPEZ (Jean), Espagnol et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était docteur en Théologie dans l'université de Salamanque avant l'an 1462, où il fut nommé recteur du collège de cette ville. Dona Léonore Pimentel, seconde femme de Dom Alvarès de Zuniga, duc de Placencia et de Vejar, le choisit pour son confesseur, et ce fut à la prière de cette dame qu'il composa la Vie de saint Vincent Ferrier : il écrivit aussi celle de saint Dominique, et des cinq premiers bienheureux de son Ordre; un Traité contre les superstitions des Juifs; des sermons, etc. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 1, p. 826.)

LOPEZ DE PALACIOS RUBIOS ou DE RIVERO (Jean), jurisconsulte espagnol, qui vivait encore en l'an 1522, a laissé : *Repetitio rubricæ et cap. per vestras; de donationibus inter virum et uxorem; allegatio in*

materia hæresis, etc. (Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.*)

LOPEZ DE ZUNIGA ou STUNIGA. (Cherchez ZUNIGA.)

LOPEZ (Grégoire), né à Madrid le 4 juillet 1542, quitta ses parens fort jeune, et alla dans le royaume de Navarre, où il demeura pendant près de six ans avec un saint ermite dans l'exercice de la pauvreté et de l'humilité. Son père l'ayant enfin découvert, le mena à Valladolid où était la cour, et le fit page. A l'âge d'environ vingt ans, il passa dans la Nouvelle-Espagne en 1562, aborda au port de Veracruz, d'où il alla à Mexico. Quelques mois après, il se revêtit d'une robe de bure qui lui descendait jusqu'aux talons, et qu'il ceignait d'une corde, sans capuce, ni chapeau, ni chemise, ni bas, ni souliers, et en cet équipage il s'en alla chez les Indiens Chimériques, vrais barbares, qui le reçurent néanmoins bien, et lui aidèrent à bâtir une petite cellule, dans la vallée d'Amayac, à sept lieues de Zacatecas, proche la métairie d'un seigneur espagnol, nommé Don Pedro Carillo d'Avila. Lopez changea plusieurs fois de demeure; mais partout il jeûnait très-rigoureusement, priait et veillait beaucoup, couchait sur la dure, travaillait de ses mains pour avoir de quoi se nourrir. Il mourut après trente-trois ans passés dans cette vie pénitente, à l'âge de cinquante-quatre ans, le 20 juillet 1596, dans le bourg de Sainte-Foi, à

deux lieues de la ville de Mexico dans la Nouvelle-Espagne, aux Indes occidentales. Il écrivit en espagnol une explication de l'Apocalypse, dont M. Bosuet, évêque de Meaux, faisait beaucoup de cas; une chronique depuis le commencement du monde jusqu'au pontificat de Clément VIII. Il a écrit aussi sur l'astronomie, la médecine, l'agriculture, etc. François Loza, curé de l'église cathédrale de Mexico, qui avait demeuré dix-huit ans avec lui, a écrit sa vie qui a été traduite de l'espagnol en français par M. Arnauld d'Andilli, et imprimée plusieurs fois. Le père Benedetti, dominicain de Rome, a composé depuis peu une nouvelle Vie de Grégoire Lopez : elle a été imprimée à Rome en 1751, in-8°, sous ce titre : *De viâ et rebus gestis venerabilis servi Dei Gregorii Lopez, Hispani, commentarius*. (Voyez ces Vies, et Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*)

LOPEZ (Louis), dominicain de Madrid, mort le 27 septembre 1596, a laissé : 1°. *Instructorium conscientiae*, etc., à Salamanque 1585, in-4°, et 1592, 1594, in-fol. 2°. *Tractatus de contractibus et negotiationibus, sive instructorium negotiantium*, à Salamanque 1592, in-fol., et à Lyon 1593, in-4°. (Le père Echard, *ibid.*, p. 316.)

LOPEZ (Denys-Paul), de Valence en Espagne, a laissé : 1°. De l'érection des quatre sièges patriarchaux et de leur égalité, à Rome en 1600. 2°. De l'excel-

lence des clercs et des prêtres, à Valence en 1588. (Dupin, *ibid.*, col. 1424.)

LOPEZ (Bernard), du même Ordre et de la même nation, a donné le Théâtre de Jésus-Christ et de l'Eglise, en trois livres imprimés à Madrid en 1613, et des sermons. (Dupin, *ibid.*, col. 1935.)

LOPEZ (Jean), autre dominicain espagnol, évêque de Crotone, puis de Monopoli, renonça à ce dernier évêché pour se retirer dans son couvent de Valladolid où il s'occupa à écrire, et où il mourut âgé de cent huit ans au mois de janvier 1632. Ses ouvrages consistent en une histoire de l'Ordre de Saint-Dominique, écrite en espagnol, quelques traités théologiques et ascétiques, écrits dans la même langue, et un livre latin intitulé : *Epitome sanctorum Patrum per locos communes, qui ad virtutum et vitiorum tractationem, et ad fidei nostrae mysteriorum expositionem pertinent, et ad sacras conciones per annum tam de tempore quam de Sanctis*, 4 tom. in-fol. imprimés à Rome en 1596, à Bresce et Venise en 1600 et 1601, in-4°, à Cologne, en 1607, in-4°, à Anvers, en 1614 et 1622, in-fol. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic. t. 2, p. 474.*)

LOPEZ (Basile), Castillan, de l'Ordre de Cîteaux, a donné un traité du Mystère de la croix, à Madrid 1661. (Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, col. 2292.)

LOPEZ (le père Dominique). Nous avons de lui : *De Antiquo canonum codice Ecclesie hispanicae historica exercitatio*. A Rome, 1758, in-4°.

LOPHUS, ville épiscopale de la province de Bithynie, sous la métropole de Nicomédie. Elle est marquée dans la notice de Léon, et dans celle qui porte le nom de Philippe de Chypre. On l'appelle aussi *Gallus* ou *Cadosia*. En voici deux évêques :

1. Cyron, souscrivit au septième concile général.

2. Ignace, auquel Photius adressa deux lettres très-vives. (*Voyez* ÉPIR. 23.)

LORCA (Pierre de), de l'Ordre de Cîteaux, mort en 1612, a fait des commentaires sur la somme de saint Thomas, imprimés à Alcalá en 1616. (Charles de Visch, *de Script. cisterc. Ord.* p. 268.)

LORD (M. l'abbé de), vicaire général du diocèse d'Apt, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Instructions sur les indulgences et sur les conditions requises pour les gagner* ; à Paris, chez Claude Hérisant, 1761, in-12. Cet ouvrage, bien capable d'instruire sur tous les objets qu'il renferme, a encore le mérite de la clarté et de la précision.

LORDELOT (Benigne), avocat au grand-conseil, né à Dijon le 12 octobre 1639, et mort le 1^{er} mai 1720, a laissé : 1°. *Devoirs de la vie domestique* par un père de famille, à Paris, chez Emeri, 1706, in-12. 2°.

Noëls pour l'entretien des âmes dévotes, à Dijon 1660, in-12. 3°. *prières chrétiennes, tirées des psaumes, avec une prière pour le roi et pour la paix*, à Paris 1706, in-12, et 1708 in-16. 4°. *Traité de la charité qu'on doit exercer envers les enfans-trouvés*, in-12, à Paris 1706. 5°. *Lettre sur les devoirs d'un véritable religieux, écrite par un père à son fils, nouvellement religieux profès dans la congrégation de Saint-Augustin*, à Paris, 1708, in-12. 6°. *Entretiens du juste et du pécheur sur cette proposition, que l'homme souffre beaucoup plus de maux et de peines pour se damner, que pour se sauver* ; à Paris 1709, in-12. 7°. *Nouvelle traduction de l'office de la Vierge, avec des explications et des réflexions*, à Paris 1711 et 1712, in-12. 8°. *Lettres importantes pour arrêter les irrévérences qui se commettent dans les églises*, à Paris 1712. 9°. *Lettre écrite par un séculier à son ami (l'abbé de Vallemont) sur les désordres qui se commettent à Paris touchant la comédie, sur les représentations qui s'en font dans les maisons particulières*, à Paris 1710, in-12. 10°. *Lettre écrite par un séculier à son ami sur les désordres du carnaval*, in-12. Paris 1711. (Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*.)

LORETTE ou **LAURETTE**, ville de la Marche d'Ancône en Italie, est située sur une colline, à une demie-lieue de la côte du golfe de Venise, et à une lieue

principalement aux morceaux qui lui parurent avoir plus de rapport à la morale (Journal des Savans 1717, p. 613.)

LOROUX, *Oratorium*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans l'Anjou, sur la petite rivière de Latan, au diocèse d'Angers. Elle fut fondée en 1121 par Foulques v, comte d'Anjou, et par Aremburge du Maine sa femme. (La Martinière, Dict. géogr.).

LORROY ou LORROIX, *Locus Regius*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Berry, au diocèse et à cinq lieues au nord de Bourges. Elle était fille de la Cour-Dieu et mère d'Elans, et fut fondée vers l'an 1130 par Wulgrain, archevêque de Bourges, qui donna à l'abbaye de la Cour-Dieu, pour l'établissement de celle de Lorroy, un endroit appelé Lieu-Royal, d'où l'on a fait Lorroy ou Lorroix. Il est fait mention de ce monastère dans un rescrit d'Eugène III en 1145, et dans un autre d'Adrien IV en 1158. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 213.)

LORRAIN (Jean le), né à Rouen sur la paroisse de Saint-Jean, embrassa l'état ecclésiastique, et fut vicaire de Saint-Lô dans la même ville, puis chapelain titulaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut le 9 décembre 1720, âgé de 59 ans. Il avait beaucoup de piété et d'érudition, surtout pour ce qui concerne les rites ecclésiastiques, sur lesquels il a donné deux ouvrages très-estimés. Le premier

intitulé, *De indebitâ genuflexione in precibus tempore festivo, et dominicis, et paschali*, in-8°, à Rouen 1681. Le deuxième ouvrage qui est sur le même sujet, a pour titre : *De l'Ancienne coutume de prier et d'adorer debout le jour de dimanche et de fête, et durant le temps de Pâque, ou Abrégé historique des cérémonies anciennes et modernes, etc.* Cet ouvrage qui est plein de recherches peu communes sur les cérémonies anciennes et modernes, a été imprimé à Rouen, chez Behourt, quoique le titre porte à Liège, selon quelques exemplaires, et à Delft, selon d'autres. Il est en 2 volumes in-12, et parut en 1700. On a encore de M. Lorrain, les conciles généraux et particuliers, leurs histoires, avec des remarques sur leurs collections; à Cologne en 1717, 2 vol. in-8°, ou plutôt à Rouen, chez Behourt. Le même auteur a eu la meilleure part à la révision, l'ordre, et aux soins de l'impression de l'Histoire de la ville de Rouen, par François Farin, prieur de Notre-Dame du Val, en 3 volumes in-12, imprimée pour la première fois en 1668, et pour la seconde fois en 1710, à Rouen. Il eut part encore à la réimpression, faite à Rouen, d'Estius et de Fromond sur saint Paul; et on lui attribue communément des Remarques sur les canons apostoliques, imprimés à Rouen en 1696. (Salmon, Traité de l'étude des conciles, p. 625. Le Long, Bibliothèque

historique de la France, article de la Normandie.)

LORRAINE (Charles de), cardinal, archevêque de Reims, mort en 1574, a laissé, Discours et Sermons, imprimés à Reims en 1577. (*Cherchez cet illustre cardinal parmi les archevêques de Reims.*)

LORRAINE (Charles de), évêque de Verdun, et ensuite jésuite, se distingua par une piété également tendre et solide jusqu'à sa mort, arrivée le 28 avril 1631, dans la trente-neuvième année de son âge, à Toulouse où il était supérieur de la maison professe. Le père de Laubruessel, de la même compagnie, a publié l'histoire de sa vie, à Nanci en 1733, in-12. On a de Charles de Lorraine deux ouvrages : 1°. La grandeur des devoirs des princes, et des dangers auxquels leur condition les expose. 2°. Réflexions spirituelles et sentimens de piété, traduits de l'italien (par le père François Baltus), à Dijon 1720, in-12. (*Voyez les évêques de Verdun.*)

LORRÏ (François), professeur en droit de la faculté de Paris, a laissé une Explication méthodique des Institutes de Justinien. C'est un fort bon ouvrage; il n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur, sous ce titre : *D. Justiniani imperatoris P. P. Augusti institutionum : Juris civilis expositio methodica Francisci Lorry, antecessoris parisiensis, opus posthumum. Parisiis, apud Desaint et Saillant,*

vidæ sancti Joannis Bellovacensis.... 1757, in-4°. (*Journal des Savans*, 1757, p. 182.)

LORYMA, siège épiscopal de la province de Carie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Apbrodisias. Étienne dit que c'est une ville. Voici ses évêques :

1. Georges, au sixième concile général, et aux canons *in Trullo*.

2. Anthime, au septième concile.

3. Joseph, au concile où Photius fut rétabli. (*Or. chr. t. 1*, p. 915.)

LOSADA (Pierre), charoine de Gien, a donné : Dispute apologétique pour le seul patronat de saint Jacques, apôtre par toute l'Espagne; à Plaisance en 1624. (*Dupin*, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1714.)

LOS-RIOS ou ALARÇON (Barthélemy de), religieux de l'Ordre des Augustins, natif de Valladolid, dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. Hiérarchie de Marie; à Anvers 1637. 2°. Le Christ souffrant, *ibid.* 3°. Le Christ enseignant de dessus la croix ou des sept paroles de Jésus-Christ sur la croix; à Bruxelles. 4°. L'oraison de Marie, ou Sermons sur ses fêtes, avec un Traité du nom de Marie, *ibid.* (*Dupin*, Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle, col. 1834.)

LOT, hébr., enveloppé, couvert, ou myrrhe, résine, poix précieuse, patriarche, père des Moabites et des Ammonites,

était fils d'Aran, petit-fils de Tharé, et neveu d'Abraham qui eut toujours pour lui beaucoup de tendresse. Lot quitta la ville d'Ur, sa patrie, pour suivre son oncle Abraham qu'il accompagna partout, jusqu'à ce qu'ils furent obligés de se séparer, à cause des fréquentes disputes qui s'élevaient entre les pasteurs de leurs troupeaux, à l'occasion des pâturages. Lot demeura pour lors quelque temps dans les villes qui étaient aux environs du Jourdain, et se fixa enfin à Sodome. Cette ville infortunée ayant été consumée pour ses crimes par le feu du ciel, Lot n'échappa aux flammes qu'en se sauvant sur une montagne au-delà de Ségor, avec ses deux filles et sa femme qui fut changée en statue de sel, pour avoir regardé derrière elle contre le commandement de l'ange. Les filles de Lot s'étant imaginées que tous les hommes avaient péri, et que le monde finirait si elles ne le repeuplaient, enivrèrent leur père, et s'approchèrent de lui, en sorte qu'elles devinrent mères par un inceste, sans qu'il s'en aperçût. L'aînée eut donc de lui un fils qu'elle nomma *Moab*, et qui fut père des Moabites. La seconde en eut aussi un qu'elle nomma *Ammon*, et qui fut père des Ammonites. On ne sait rien de Lot depuis ce temps. On ignore aussi le lieu de sa sépulture, quoiqu'on montre un tombeau sous son nom à deux lieues et demie environ de la ville d'Hébron.

Les Pères sont partagés sur l'action de Lot et de ses filles. Saint Chrysostôme, dans son homélie 44 sur la Genèse, et Théodoret après lui, excusent Lot et ses filles de tout péché; Lot, sur son ignorance, par rapport à l'inceste, et ses filles sur leur simplicité. A l'égard de l'ivresse, ils l'excusent en disant que Lot se laissa enivrer, non par intempérance, mais par faiblesse, et pour adoucir sa douleur. Saint Ambroise excuse Lot sur son inceste, et le condamne sur son ivresse. (*Ambr. l. 1 de Abrah. c. 6.*) Mais qu'il ait été coupable ou innocent, il est certain qu'il a fait pénitence, puisque saint Pierre le canonise au septième verset du ch. 2 de sa seconde épître, en disant que Dieu tira le juste Lot de l'oppression et de la vexation de ceux de Sodome. Le Grecs joignent Lot à Abraham dans l'office qu'ils font de ce patriarche le 9 d'octobre, et son nom est marqué au 10 du même mois dans le martyrologe d'Adon, et dans le vieux romain. (*Genès. 11, 19. D. Calmet, Baillet, t. 4, 9 octobre.*)

LOTAN, fils de Seir. (*Genès. 36, 20.*)

LOTÉRIE, *loteria, lotria, ludus allæ, ludicra sortio schedularum*. La loterie est un contrat de société, dont plusieurs personnes forment le fonds, en prenant des billets valant dix ou vingt sols plus ou moins, à condition que ce fonds se partagera en plusieurs portions égales ou

inégales, qu'on appelle des *lots*, et que ces lots appartiendront en propre à ceux à qui ils seront tombés par la voie du sort, et des billets que l'on tire au hasard, et dont les uns portent inscrits les lots même, ou les numéros qui marquent un bon lot, et les autres rien.

Il y a deux sortes de loteries, les unes sont d'argent monnoyé, et les autres de pierreries, de meubles, de nippes, ou d'autres effets mobiliers. On peut encore diviser les loteries d'aujourd'hui en loteries politiques, ou d'état, en loteries de charité, en loteries de commerce, et en loteries de jeu. Ces dernières ne sont ordinairement composées que de certains mets qui doivent former un repas, que des amis veulent faire ensemble. Les loteries sont, ou défendues par le prince, ou permises, ou tolérées. (La Mare, tr. de la police, t. 1, p. 450.)

Les théologiens ne sont point d'accord au sujet des loteries. Les uns les croient mauvaises en elles-mêmes; ainsi pensent Courade et M. de Sainte-Beuve, *Contract. quest.* 71, t. 2, cas 191; d'autres les croient bonnes et permises; tels sont Jean Briaert, *quodlib.* 5. Silvius, in 2, 2, q. 95, art. 8. Le père Alexandre, *lib.* 3. de peccat. Reg. 18. Besombes, t. 4, p. 252. Pontas, au mot *Loterie*. M. Collet, Moral. t. 1, p. 769. Ce dernier sentiment paraît le plus probable, pourvu qu'on observe les conditions que de-

mandent ces théologiens, savoir : 1°. Qu'il ne se commette aucune fraude de quelque part que ce soit dans les loteries; 2°. qu'elles se fassent pour quelque juste cause, avec la permission du supérieur légitime; 3°. qu'on n'y mette, ni son nécessaire, ni ce qui n'est point à soi, ni ce qui est à soi, par avidité de gagner, mais qu'on attende paisiblement pour voir si Dieu voudra donner quelque chose par cette voie. Avec ces conditions, les loteries sont licites. Car les loteries d'argent comptant sont des contrats de société et les loteries de meuble sont des contrats de vente et d'achat qui ne blessent, ni la loi naturelle, ni la loi divine, ni la loi humaine. Y met qui vent; les conventions de ceux qui y mettent sont volontaires, et le sort qui s'y rencontre n'est pas contraire à la religion.

Il est vrai qu'on ne peut se servir du sort que les théologiens appellent *consultatoria et divinatoria*, pour consulter le démon, et apprendre par son moyen ce qui est arrivé, ou ce qui peut arriver, ou ce que l'on doit faire : mais le sort à qui on donne le nom de *divisoria*, pour savoir à qui des deux personnes on donnera ce que l'on doit à l'une d'elles, n'est pas défendu, lorsqu'on ne peut connaître autrement la volonté de Dieu. Les Israélites s'en servaient pour partager la terre promise, et en quelques autres occasions. Les apôtres s'en servi-

rent aussi pour donner un successeur à Judas, et l'on peut s'en servir dans plusieurs circonstances, non par divertissement, mais par nécessité, comme dans le partage de biens et des emplois; quand il s'agit de donner quelque chose à un seul, et qu'il y en a plusieurs à qui il est également juste de la donner; quand on ne veut pas faire mourir tous les criminels également coupables; quand on veut savoir à qui de plusieurs pauvres on fera une aumône, qu'on ne peut faire qu'à un seul, ou lequel d'entre les ministres de l'Église demeurera avec le troupeau dans un temps de peste, ou de persécution. C'est le sentiment de saint Augustin et de saint Thomas, *sors... non aliquid mali est*, dit ce premier saint docteur, *sed res est in dubitatione humanâ divinam indicans voluntatem, nam et sortes miserunt Apostoli.* (S. Aug. in psal. 30, conv. 3, n. 13.) Saint Thomas s'exprime en ces termes : *Potest etiam hujusmodi necessitas ad sortem pertinere divisoriam; quando scilicet contradictiones hominum super rerum divisione aliter sopiri non possunt, nisi per sortes divino judicio committantur secundum illud proverb. 18, contradictiones comprimit sors, et inter potentes quoque dijudicat.* (S. Thomas, Opusc. 25, c. 5.)

Mais il y a beaucoup d'inconvénients dans les loteries, dirait-on. La cupidité, l'injustice,

les fourberies, d'autres abus s'y rencontrent. Le hasard s'y trouve aussi, et doit les faire mettre au rang des jeux de hasard, condamnés par les lois humaines.

On a répondu par avance à ces difficultés en fixant les conditions des loteries. Les abus qui peuvent s'y glisser en sont très-séparables; et s'il fallait les condamner, à cause de ces abus, il faudrait proscrire toutes sortes de négoces et de sociétés, puisqu'il n'y en a point dont les hommes n'abusent tous les jours. Pour ce qui est du hasard qui se trouve dans les loteries, il ne les rend point illicites en elles-mêmes, parce que ce hasard ou sort n'est pas mauvais intrinséquement, puisque s'il l'était, il ne serait permis en aucun cas, et la loi divine n'aurait jamais pu l'autoriser comme elle l'a fait dans plusieurs rencontres. Les lois humaines ne condamnent donc point les jeux de hasard, parce qu'ils sont mauvais de leur nature, mais parce qu'ils sont inutiles, frivoles, dangereux, scandaleux, et l'occasion d'une infinité de maux qui en sont presque inséparables. Il n'en est pas ainsi des loteries; car outre que ceux qui y mettent, attendent tout de la Providence, rien du pur hasard, c'est qu'elles ont pour fin le bien de l'état, le soulagement des pauvres, la fondation ou la réparation des églises, ou d'autres bonnes œuvres semblables qui les font autoriser par les lois, loin que les

lois les proscrirent. L'usage en est très-ancien ; et Suetone, *in vit. domit. c. 4*, assure que les empereurs romains qui ne pouvaient pas gratifier tous leurs sujets, ni récompenser tous leurs soldats, faisaient des loteries, qu'on appelait *congiaria*, dont on trouve encore dans les cabinets des curieux des médailles, qu'on appelle *congiaries*. Elles se faisaient par des billets tirés au sort, ou jetés par hasard aux premiers qui pouvaient s'en saisir ; et les prix consistaient en argent, en pierreries, en grains, en terres, ou en meubles. Cet usage des loteries est très-fréquent et autorisé par toute l'Europe. Le premier exemple que nous en ayons en France, est du temps de François 1^{er}, qui permit les loteries dans toutes les villes du royaume par un édit du mois de mai 1539, donné à Château-Regnard. La première que Louis XIV permit, au commencement de son règne, par lettres-patentes du mois de décembre 1656, vérifiées au parlement le 30 du même mois, fut celle que lui proposa un italien nommé *Tonti*, pour la construction du Pont-Royal. Cette loterie ne fut, ni remplie ni tirée, mais il y en a eu depuis un très-grand nombre en faveur des paroisses, des monastères, des hôpitaux, des églises, des pauvres, qui ont été tirées en présence et avec les suffrages des prélats, des magistrats, et de plusieurs autres personnes d'une probité connue. Ce qui ne laisse

aucun lieu de douter du concours des deux puissances dans l'établissement et la justification des loteries.

Simon Magolus, évêque d'Ast, soutient que les loteries, même particulières, sont permises, dans un ouvrage qu'il a intitulé : *Dies caniculares*, p. 2, colloq. 2 ; ce qu'il y a de certain à ce sujet, c'est que les loteries particulières, défendues par le prince ou le magistrat, ne peuvent se faire sans péché, et que celles qui sont seulement tolérées, ne donnent point d'action en justice. Il n'y a que celles qui sont expressément permises qui donnent une telle action. Pontas, au mot *loterie*. Suppl. p. 1. On peut voir, outre les auteurs cités, le P. Delrio, *disquisit. magic. c. 4. q. 2*. M. le Clerc, *Traité des loteries*. Le P. Ménestrier, *Traité des loteries*, imprimé, à Lyon, in-12, en 1700. Les conférences de Paris sur l'usure, tom. 4, p. 92. M. Desbaur, avocat, *Traité des loteries* en 1708. Le dictionnaire de M. Brillon, où sont rapportés les édits, déclarations, et arrêts qui ont été rendus au sujet des loteries.

LOTTIER (Melchior), jurisconsulte, a donné un traité des bénéfices, imprimé à Lyon en 1659. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2225.)

LOUAGE, contrat par lequel on donne pour un certain temps et pour un certain prix, l'usage ou le fruit d'une chose ou d'une personne, *locatio*. Il n'est pas

permis de louer les choses dont on prévoit que les locataires abuseront sûrement, parce que c'est leur donner occasion de pécher. Ainsi l'on ne peut louer une épée à celui que l'on sait devoir l'employer à un meurtre, à une mutilation, ou à quelque autre crime semblable. On ne peut non plus louer une maison à une femme de mauvaise vie, et l'on doit la lui reprendre après qu'on lui a louée, lorsqu'on vient à la connaître; quand même on ne trouverait point d'autres locataires, et que le loyer serait nécessaire à la subsistance du propriétaire. L'empereur Justinien condamne à la perte de leurs maisons ceux qui les louent à des filles ou femmes débauchées. (*Authent. 14. de Lenonib. § 6. cap. Reg. Franc. apud Steph. Balus, tom. 1, col. 342.*) Charlemagne ordonne que le maître de la maison chez qui une femme débauchée sera trouvée, la portera sur son cou jusqu'en la place du marché public; et qu'en cas qu'il refuse d'obéir, il y sera lui-même conduit et puni du fouet avec elle. (De la Mare, *Traité de la police*, 1, 3, titr. 5, ch. 4.) Et qu'on ne dise point qu'il est aussi permis de loger ces femmes, que de leur vendre de la nourriture ou des habits. La différence est grande. Une maison est une occasion plus prochaine à cet infame commerce, que la nourriture et les habits. Il n'y a point de loi qui défende de fournir de la nourriture et des habits à ces

sortes de personnes, et il y en a plusieurs qui défendent de les loger. On ne peut d'ailleurs les loger sans scandale. Cependant si le prince permettait aux femmes débauchées de se retirer dans un certain quartier de la ville, et leur ordonnait de s'y loger, les propriétaires des maisons, qui en ce cas ne pourraient point les louer à d'autres personnes, pourraient les leur louer, pourvu qu'ils ne consentissent pas à leurs crimes, comme l'enseigne Silvius, in 2. *secundæ*, q. 77, art. 4, *quæst. 1*, concl. 5; et Pontas, au mot *Louage*, cas quatorzième. Voyez BAIL, LOCATION.

LOUANGE, *laus*, signifie quelquefois bénédiction, remerciement, action de grâces dans l'Écriture; mais il se prend plus souvent pour un témoignage d'estime qu'on donne à quelqu'un pour son mérite, ses talents, sa vertu, ses qualités. La louange n'est pas toujours un mal; on peut quelquefois se louer soi-même et louer les autres sans crime, ou même avec mérite. On se loue soi-même innocemment, lorsqu'on ne le fait, ni par faiblesse, ni par vanité, ni par ambition, ni par aucun mauvais motif, mais ou pour s'empêcher de tomber dans l'abattement et le désespoir, ou pour l'utilité du prochain, dans certaines circonstances qui demandent qu'il soit informé de notre vertu, pour son salut et son édification, ou enfin pour la gloire

de Dieu. C'est ainsi que saint Paul s'est loué lui-même en écrivant aux Corinthiens. On loue aussi le prochain innocemment, quoiqu'en sa présence, lorsqu'on ne le fait, ni par flatterie, ni par aucune autre fin criminelle, ni excessivement et contre la vérité, ni sur un sujet mauvais et indigne de louange, ni enfin avec un danger probable d'inspirer de l'orgueil à la personne qu'on loue, mais dans une intention pure et droite, pour la consoler dans son affliction, l'encourager et la relever dans ses abattemens, l'animer à la pratique de la vertu, etc. (Saint Thomas, 2, 2, q. 115, art. 1. ad. 1. Pontas, au mot *louange*.)

Cette décision n'est pas contraire à ce passage de l'ecclésiastique : (11. 30.) Ne louez aucun homme avant sa mort, car on connaît l'homme par ses enfans. L'Écriture, en cet endroit, ne défend pas absolument de louer un homme avant sa mort : elle veut seulement faire entendre qu'il ne faut, ni le louer d'une manière parfaite, ni l'estimer heureux avant sa mort, tant à cause de sa famille, qui ne méritera peut-être pas les mêmes louanges, que parce que c'est la fin qui décide de tout, et que la vie la plus belle est quelquefois flétrie par un dernier trait qui en ternit toute la gloire. Un général n'érige des trophées, que quand il se voit victorieux, et un pilote ne se croit en assurance, que quand il

est arrivé au port. Les philosophes païens ont connu cette vérité. Solon interrogé par Crésus, roi de Lydie, s'il avait jamais vu un homme plus heureux que lui ; vous êtes, sire, un grand prince, répondit le philosophe, mais je ne puis vous dire heureux, que vous n'ayez heureusement achevé votre vie. Quelques années après, Crésus fut pris et condamné au feu par Cyrus, et comme il était sur le bûcher, il cria par trois fois : Solon, Solon, Solon : Cyrus en ayant appris la cause, délivra Crésus et le combla d'honneurs. (Hérodote, l. 1. Laërt, *in Solon*. Plut. *in Solon*.) C'est aussi ce qu'Ovide a bien exprimé par ces vers :

Ultima semper

Expectanda dies homini, dicique beatus.

Ante obitum nemo, supremaque funera debet.

(Lib. 3. *Metamorph.*)

Voyez le Traité des louanges de M. Girard de Villethierry ; le discours sur les louanges, présenté en 1713, à l'académie française ; le discours latin de M. le Beau, sur le légitime usage de la louange ; et la lettre critique sur ce discours.

LOUANGE PERPÉTUELLE.

On appelle ainsi la récitation continuelle et non interrompue de l'office divin, qui était en usage autrefois en divers monastères, comme à Luxeu, à Remiremont, à Agaune ou Saint-Maurice-en-Valois, à Saint-Denis en France, à Saint-Riquier,

à Saint-Germain-des-Prés, etc. Les religieux de ces monastères se partageaient en plusieurs bandes, et chantaient ainsi continuellement l'office divin tant le jour que la nuit. On assure que cet usage subsiste encore aujourd'hui dans l'abbaye d'Ethall en Bavière, Ordre de Saint-Benoît. (D. Calmet, Comment. sur la règle de Saint-Benoît, tom. 1, pag. 383.)

LOUBOUER, S. *Leborius*, ancienne abbaye de bénédictins, était située au diocèse d'Aire, et fondée par le saint dont elle porte le nom. Elle fut sécularisée, et changée en collégiale.

LOUDUN, ville de France en Poitou, capitale du petit pays de Loudunois, *Juliodunum* ou *Lausdunum*. Il y eut un concile en 1109, où Gérard, évêque d'Angoulême, présida. On y adjugea l'église de Saint-Vital et la chapelle de Saint-Etienne-aux-moines. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

LOUET (Georges), conseiller au parlement de Paris, et jurisconsulte fameux, était d'une famille distinguée en Anjou. Il entra dans l'état ecclésiastique, fut abbé de Toussaints d'Angers, et doyen de l'église cathédrale de la même ville. Son mérite singulier le fit choisir pour premier agent du clergé. Il s'acquitta de cette fonction avec une prudence et une intégrité qui l'accompagnèrent dans le parlement de Paris, lorsqu'il en devint conseiller. Il mourut en 1608, avant d'avoir pris possession de l'évêché de Tré-

guier en Bretagne, auquel il avait été nommé. On a de lui un recueil de plusieurs notables arrêts, dont on a fait plusieurs éditions. Les meilleures sont celles que Julien Brodeau, avocat au parlement de Paris, a enrichies de ses commentaires et de nouveaux arrêts, et dont la dernière est en 2 volumes in-fol. imprimés à Paris en 1678. (M. Louet a donné, outre cela, un commentaire sur l'ouvrage de Dumoulin des règles de la chancellerie. (Moréri, édit. de 1759).)

LOUIS IX du nom (saint), roi de France, était fils de Louis VIII et de Blanche, fille d'Alphonse IX, roi de Castille. Il naquit à Poissy, selon l'opinion la mieux reçue, le 25 d'avril de l'an 1215, en la trentesixième année du règne de Philippe Auguste, son grand-père. Sa mère, princesse d'une vertu rare, prit elle-même le soin de son éducation. Elle lui apprit à obéir à Dieu avant de commander aux hommes, et n'eut, pour ainsi dire, que le soin d'entretenir et de faire fructifier les semences de vertu que Dieu avait répandues dans son âme. Il succéda à son père le 8 novembre 1226, sous la tutelle de la reine Blanche sa mère. Cette courageuse princesse, après s'être déclarée régente du royaume, et fait prêter, pour la régence, par tous les grands seigneurs, le serment de fidélité qu'elle fit rendre au roi, son fils, pour la royauté, travailla à dissiper la ligue que les comtes de Breta-

gne, de Champagne et de la Marche, et plusieurs autres seigneurs avaient formée contre l'état. En 1228, la ligue des princes, mécontents de la régence, se renouvela, et le comte de Flandre s'y laissa engager : la chose éclata par une rupture ouverte qui fut suivie d'une déclaration de guerre. Louis, à qui les comtes de Champagne et de Flandre amenèrent du secours, marcha en personne, sur la fin de l'an 1228, contre le comte de Bretagne, mit le siège devant Belesme au Perche ; et quoique cette place passât pour imprénable, il l'emporta néanmoins au grand étonnement de tous ceux qui considéraient que c'était un général qui n'avait que quatorze ans, et que tout son conseil résidait dans la tête d'une femme. Ce coup d'essai retint dans le devoir plusieurs autres provinces qui commençaient à se retirer de son obéissance. Saint Louis continuait toujours à profiter de plus en plus des sages instructions de la reine Blanche sa mère. Elles entrèrent si avant dans son cœur, qu'il se soumit avec amour au joug de Jésus-Christ. Dès l'âge de vingt ans, il quitta ses plus sensibles divertissemens, quoiqu'ils ne passassent point la chasse, la pêche, les échecs, et d'autres amusemens aussi indifférens. L'horreur salulaire qu'il avait conçue du péché, fit une telle impression sur lui, qu'il se souvint toute sa vie de ce que la reine sa mère lui avait dit : qu'elle

aimerait mieux mille fois lui voir perdre la vie que l'innocence. Étant devenu majeur en 1236, il se fit craindre et respecter de ses vassaux. Il retira des mains des Vénitiens la couronne d'épine de Notre-Seigneur en 1239, et en reçut encore depuis un morceau de la vraie croix. Les saintes reliques furent apportées à Paris avec la pompe et la magnificence dignes de la piété d'un si saint roi. Il fit abattre la chapelle de Saint-Nicolas qui tenait à son palais, bâti en la même place la Sainte-Chapelle, y mit les saintes reliques enchassées dans l'or et les pierres, et y fonda des chanoines. En 1242 il marcha contre le comte de la Marche et contre Henri III, roi d'Angleterre, qui s'étaient ligüés contre lui. Il les défit à la bataille de Taillebourg le 20 juillet, et les poursuivit jusqu'à Saintes, où il remporta sur eux une grande victoire quatre jours après. Il accorda ensuite la paix au comte de la Marche, et fit une trêve de cinq ans avec le roi d'Angleterre. Saint Louis tomba dangereusement malade, deux ans après, c'est-à-dire, le 10 décembre 1244, jusques-là même qu'on le crut mort. C'était l'effet des fatigues de la dernière guerre, qu'il avait supportées comme le moindre de ses soldats, couchant à l'air, passant les jours et les nuits à cheval, joignant à cela tous les devoirs d'un général qui donnait tous les ordres et qui veillait à tout. Mais ce qui était

sans exemple, on l'y avait vu allier les exercices d'un religieux très-austère aux fonctions militaires, portant le cilice, jeûnant rigoureusement, faisant de longues et de fréquentes prières, prosterné ou à genoux, et se procurant d'autres mortifications capables seules d'abattre la santé la plus vigoureuse ; il la recouvra néanmoins, mais ce ne fut qu'au commencement de l'année suivante, et fit vœu d'aller à la Terre-Sainte. La joie qu'avaient les deux reines de se voir comme ressusciter dans son retour, fut presque entièrement éteinte par une si étrange résolution. Leurs larmes recommencèrent de nouveau : les évêques même voulurent lui représenter les suites fâcheuses d'un tel engagement, et chacun conspirait pour l'en dissuader, mais il demeura ferme contre toute tendresse et tout autre considération humaine. Il s'embarqua le 25 d'août 1248 avec la reine Marguerite de Provence, son épouse, et ses frères les comtes d'Artois et d'Anjou ; prit Damiette en 1249, et fit des prodiges de valeur à la bataille de la Massure en 1250. La famine et les maladies contagieuses ayant ensuite extrêmement affaibli l'armée française, il fut fait prisonnier près de la Massure avec ses deux frères Alphonse et Charles, et plusieurs autres seigneurs, le 5 avril 1250. Ayant tout perdu jusqu'à sa liberté, il sut être prisonnier en roi et en chrétien, et trouver tout en

Dieu seul. Toujours maître de lui-même, patient jusqu'au prodige, ferme sans fierté, il refusa tout ce qu'il croyait être contre son honneur, ou contre sa conscience. Sa constance à ne vouloir point entendre parler d'un sermon qui paraissait avoir quelque air de blasphème, jointe à d'autres preuves que les Sarrasins avaient de sa valeur, donna une si haute opinion de lui aux émirs, que, joignant à cette idée ce qu'ils avaient appris de sa vertu et de toute sa conduite en France, ils délibérèrent de le faire lui-même sultan d'Égypte. Il n'y eut que la crainte d'y voir rétablir le christianisme sur les ruines du mahométisme qui les retint. Enfin il fut délivré moyennant la reddition de Damiette, avec une trêve de dix ans, et 800,000 bezans d'or, pour la rançon de toute l'armée ; ce qui revient à près de huit millions. La reine Blanche qui était régente du royaume pendant cette croisade, pressait le roi de revenir en France ; mais, malgré ses instances, il passa en Palestine, où il demeura encore quatre ans. Il prit Tyr et Césarée en 1251 : puis s'appliqua à fortifier les places des chrétiens, et alla visiter les saints lieux ; cependant la mort de la reine régente, sa mère, arrivée dès le premier jour de décembre de l'an 1252, et les divers besoins de son royaume le rappelèrent en France. Il partit le 24 d'avril de l'an 1254, comblé de la reconnais-

sance et des bénédictions de tous les chrétiens de Palestine. Il arriva à Paris le 7 du mois de septembre de la même année, témoignant toujours qu'il avait suspendu plutôt qu'abandonné les desseins de sa croisade. Il s'appliqua ensuite à faire fleurir la justice et la religion dans son royaume. Il fit une loi contre les blasphémateurs, l'un des vices dont l'extirpation lui coûta le plus. Il donna plusieurs beaux exemples de restitutions envers les communautés régulières ou séculières, du tort qu'ils avaient pu recevoir des rois ses prédécesseurs. Il avait mille prétextes honnêtes de rendre ce qu'on ne lui demandait pas. La délicatesse de sa conscience sur ce point était telle, que, contre l'avis de son conseil, il rendit à Henri III, roi d'Angleterre, une partie de la Guyenne, le Limosin, le Périgord, le Querci et l'Agenois. Il fit bâtir diverses églises, des hôpitaux et des monastères, prit les pauvres et les orphelins sous sa protection. Il donna diverses marques d'une compassion toute particulière pour les pauvres lépreux et pour les pauvres aveugles. Il fit en faveur des derniers, une fondation célèbre à Paris, quel'on a toujours appelée depuis des *Quinze-Vingts*, parce que ceux qu'il ramassa pour les y entretenir étaient au nombre de trois cents et au-delà. Il soulagea les peuples en diminuant les impôts, et maintint les libertés de l'Eglise gallicane par la pragmatique-sanction donnée en 1268.

Ayant résolu une seconde expédition dans la Terre-Sainte, il pourvut à l'état de ses enfans; prit la croix de la main du cardinal de Sainte-Cécile, légat du saint-siège, prédicateur de la croisade; la fit prendre à ses trois fils Philippe, son aîné, Jean Tristan, comte de Nevers, et Pierre, comte d'Alençon, à son frère Alphonse, comte de Poitiers, et à divers autres princes et seigneurs du royaume. Il fit ensuite son testament, établit l'abbé de Saint-Denis, nommé Matthieu, et Simon de Clermont, comte de Nesle, régens du royaume. Il s'embarqua le 1^{er} juillet 1270, et arriva le 17 du même mois au port de Tunis. Il assiégea et prit cette ville. Mais l'ardeur d'un climat auquel on n'était point accoutumé, le défaut des bonnes eaux, la corruption des vivres, causèrent, en peu de jours, par toute l'armée, une maladie violente à laquelle se joignit une peste survenue du lieu où ils étaient; de sorte que le camp se remplissait de morts, sans qu'on y pût apporter de remède. Beaucoup de grands seigneurs furent emportés d'abord, et le roi tomba malade lui-même de la dysenterie. Une fièvre continue, jointe à ce mal, l'obligea de tenir le lit d'où il ne laissa point de donner encore tous les ordres pendant quelques jours, et de continuer, comme en santé, à réciter tout l'office de l'Eglise aux heures ordinaires avec ses aumôniers. Cependant le mal s'augmentant, saint

Louis crut qu'il était temps de se mettre en état de paraître devant le souverain juge des vivans et des morts. Son fils, le comte de Nevers, qu'il aimait tendrement, était mort; le cardinal d'Albe, légat du saint-siège, l'avait suivi quatre jours après. Le prince Philippe, dont le mal s'était tourné en fièvre-quarte, se rendit assidu au pied du lit du roi pour ne le point quitter. Ce fut alors que saint Louis rassemblant tout ce qui lui restait de force, fit à ce fils qu'il prévoyait devoir lui succéder dans peu de jours, une admirable instruction dans laquelle étaient renfermées tous les devoirs d'un prince chrétien. Il défendit tout faste et toute superfluité à ses funérailles, et pourvut à tout ce qu'un saint roi et un grand prince, prêt à quitter le monde, croyait pouvoir prescrire de meilleur à ceux qu'il y laissait. Cela fait, il ne voulut plus penser qu'à l'affaire qui allait se décider entre Dieu et lui. Lorsqu'il se crut à l'extrémité, il demanda ses derniers sacremens, qu'il reçut à genoux avec une piété capable de toucher les cœurs les plus insensibles. Il se fit mettre en chemise, couvert d'un cilice, sur un lit de cendre. Il expira tranquillement en cet état le 25 d'août 1270, après cinquante-cinq ans et quatre mois de vie, quarante-trois ans neuf mois et dix-huit jours de règne, avec la gloire d'avoir su maintenir sur le trône beaucoup de rares qualités que

le soleil n'y avait jamais vu rassemblées à la fois. Les reliques du saint roi furent apportées à Paris, et déposées dans l'église de Notre-Dame, le 18 de mai l'an 1271, et le lendemain on en fit le convoi à Saint-Denis, où tous les princes et les évêques du royaume assistèrent, au milieu d'une multitude prodigieuse de monde, composée du clergé séculier et régulier, de noblesse et de peuple. Le roi Philippe voulut porter lui-même le corps de son père sur ses épaules. Le bruit des miracles que Dieu opérait aux deux tombeaux du saint roi, tant à Saint-Denis en France, qu'à Mont-Réal en Sicile, où était restée une partie de ses reliques, se mêlant au récit que l'on faisait partout de ses vertus, portèrent le pape Boniface viii à le canoniser; ce qui arriva à Orviète le 11 août 1297. Il prescrivit sa fête au 25 d'août qui était le jour de sa mort. Outre cette fête principale, il s'en établit une seconde huit ans après, lorsque Philippe-le-Bel obtint du pape Clément v la permission de transférer le chef du saint et une de ses côtes à la Sainte-Chapelle. Le chef fut déposé à la Sainte-Chapelle dans un reliquaire très-riche, et la côte resta dans l'église cathédrale de Notre-Dame. Cette translation qui se fit, comme l'on croit, le 17 de mai, plutôt que le 6 de l'an 1306, est marquée en l'un et l'autre de ces jours dans les martyrologes : mais elle se célèbre plus com-

munément dans l'octave de l'ascension. L'on parle encore d'une autre translation des reliques de saint Louis faite l'an 1392. (Joinville, Histoire de saint Louis. De la Chaise. Baillet, t. 2, 25 août.)

LOUIS (saint), évêque de Toulouse, était fils de Charles II dit le Boiteux, roi de Naples et de Sicile, et de Marie, fille d'Étienne V, roi de Hongrie. Il naquit au château de Brignoles en Provence, selon les uns, ou à Nocera dans le royaume de Naples, au mois de février de l'an 1274, selon les autres. On s'aperçut, dès ses plus tendres années, de ce qu'il serait un jour. Dans son enfance, il n'avait rien d'enfant : tout était en lui beaucoup au-dessus de l'âge, soit pour la maturité de l'esprit, soit pour la retenue et la gravité des mœurs. La sagesse et la piété dont toutes ses actions étaient animées, faisaient juger dès-lors que c'était l'esprit de Dieu qui conduisait tous ses pas. L'an 1288, il fut envoyé en otage au lieu du roi son père qui était prisonnier du roi d'Aragon depuis l'an 1283. Il passa sept ans dans cette prison où la dureté du roi Alphonse III, donna beaucoup d'exercice à sa vertu. Il y fut un exemple admirable de patience pour les deux princes ses frères qui souffraient la même captivité, et qui n'étaient pas traités plus favorablement. Il fut mis en liberté l'an 1294 ; pour lors il ne pensa plus qu'à accomplir le vœu qu'il avait fait d'embras-

ser la règle de Saint-François, et résista constamment aux pressantes sollicitations du roi son père, qui voulait lui faire épouser la princesse de Majorque, sœur du roi d'Aragon qui était alors Jacques I. Demeurant toujours ferme dans sa première résolution, on lui permit enfin de suivre son inclination ; et quoiqu'il fût l'héritier présomptif des états de son père, il y renonça, et prit la tonsure cléricale et les autres ordres sacrés. Quelque temps après, l'évêque de Toulouse, Hugues Mascaron ou Mascary, mourut. Alors il fut élevé sur ce siège par le pape Boniface VIII, durant l'avent de l'année 1296. Il n'y consentit qu'avec peine, et à cette condition qu'il accomplirait auparavant le vœu qu'il avait fait ; ce qu'il exécuta, et prit l'habit de religieux de l'Ordre de Saint-François. Il gouverna son diocèse avec zèle et avec charité. Il fit divers voyages fort pénibles, pour travailler à la conversion des âmes, et ramena un grand nombre de pécheurs à Dieu, parmi lesquels on vit beaucoup d'hérétiques rentrer dans l'Église catholique, et beaucoup de Juifs reconnaître Jésus-Christ. Il chérissait et secourait les pauvres, délivrait les prisonniers, et faisait quantité d'autres bonnes œuvres dignes de la dignité pastorale. Il mourut à Brignoles, le 19 août 1297, à vingt-trois ans et demi, dont à peine il avait passé les six ou sept derniers mois dans l'épiscopat. Son corps

fut porté solennellement aux cordeliers de Marseille où il avait ordonné sa sépulture. L'éclat des miracles dont son tombeau fut honoré, porta le pape Jean xxii à le canoniser. Après les informations nécessaires, il en publia la bulle le 7 avril, l'an 1317, dans la ville d'Avignon. Le martyrologe de France fait mémoire de cette canonisation, le 11 du même mois. (Voyez les Continuateurs de Baronius. Baillet, t. 2, 10 août.)

LOUIS ALEMAN. (*Voyez ALEMAN.*)

LOUIS BERTRAND (saint), de l'Ordre des Frères Prêcheurs, naquit dans la ville de Valence en Espagne, le premier jour de janvier 1526, sous le règne de Charles-Quint, et le pontificat de Clément vii. Son père, nommé Jean-Louis Bertrand, notaire de profession, et sa mère Jeanne-Anne Exarch, inspirèrent à tous leurs enfans qui étaient au nombre de neuf, les sentimens de piété dont ils étaient remplis; mais Louis Bertrand, l'aîné de ses frères, porta plus loin la sainteté que tous les autres. Dès ses jeunes années, il parut vouloir marcher sur les traces de saint Vincent Ferrier dont il avait l'honneur d'être parent selon la chair, et il n'avait pas encore dix-neuf ans accomplis, qu'il prit l'habit de son Ordre le 26 d'août 1544, dans le couvent de Valence, malgré la délicatesse de sa complexion et les instances de ses parens qui mirent souvent sa constance à de

rudes épreuves. Le servent novice triompha de tout, et fit ses vœux solennels avec une piété extraordinaire. Dans sa vingt-deuxième année, il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Valence, et depuis ce temps il célébra presque tous les jours les saints mystères avec une ferveur et des torrens de larmes qui inspiraient de la dévotion à tous les assistans. Mais, ni les sacrées flammes dont il était tout embrasé, ni les consolations qui inondaient quelquefois son âme dans ses oraisons, ni toutes les grâces qu'il recevait du ciel, ni les rudes pénitences dont il affligeait sa chair, ne diminuèrent jamais en lui la crainte des jugemens de Dieu, qui conservait toutes ses autres vertus, en augmentant toujours sa profonde humilité. Cet humble et pénitent religieux n'avait pas accompli sa vingt-sixième année, que la communauté de Valence lui confia l'éducation des novices, sans que cet important emploi dont il s'acquitta avec les plus grands succès, l'empêchât de vaquer au ministère apostolique dans la ville de Valence. Il convertit un grand nombre de pécheurs par l'onction de ses discours; et ces conquêtes ne suffisant point à son zèle, il partit pour les Indes occidentales le premier dimanche de carême de l'an 1562.

Étant arrivé dans cette partie de l'Amérique méridionale, que les Espagnols appelaient la Castille d'or, saint Louis se retira

d'abord dans le couvent de Saint-Joseph, pour se disposer aux travaux de l'apostolat par ceux de la pénitence. Envoyé ensuite par ses supérieurs vers divers peuples dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans toute la province de Carthagène et dans quelques autres contrées, il fit partout un grand nombre de chrétiens. Le don de prophétie, celui des langues et des miracles contribuèrent beaucoup à ces conversions. Il délivrait les possédés, guérissait les malades; et les ennemis de la religion qu'il prêchait, lui ayant fait prendre un breuvage mortel, il n'en reçut aucun dommage. Après avoir passé environ huit ans dans le Mexique, saint Louis revint en Espagne, et arriva à Valence au mois d'octobre 1569. On lui confia une seconde fois l'éducation des novices. On le mit aussi à la tête de la communauté de Saint Onuphre et de celle de Valence; et dans tous ces emplois il fut toujours pour ses frères un parfait modèle de toutes les vertus, et comme une règle vivante. Il corrigeait avec une sage sévérité tout ce qui ne s'accordait pas avec la sainteté de leur état; et afin qu'on n'oublât jamais cette première maxime de son gouvernement, il avait fait graver en gros caractères, sur la porte de sa chambre, ces paroles de saint Paul : *Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* (Galat. 1, 10.) Mais la principale, com-

me la plus continuelle occupation de saint Louis Bertrand, depuis son retour de l'Amérique, fut toujours le ministère de la parole. Pendant douze années consécutives, on le vit remplir, avec un zèle incroyable, toutes les fonctions de l'apostolat dans différens diocèses du royaume, surtout dans celui de Valence, et former, par ses exemples et ses instructions, un grand nombre d'ouvriers évangéliques pour la gloire de l'Eglise et l'avantage des peuples. On peut même dire qu'il ne descendit de la chaire que pour être porté au lit de la mort. Il y avait près d'un an qu'il en avait prédit le jour, et il mourut en effet au jour marqué, le 9 d'octobre 1581, dans le couvent de Valence, à dix heures du matin, âgé de cinquante-cinq ans, dont il en avait passé trente-sept dans le cloître. Paul v le béatifia, par son décret du 29 juillet 1608, et Clément x le canonisa le 12 avril 1671. Alexandre viii, par son décret du 3 septembre 1690, le déclara patron et protecteur principal de la nouvelle Grenade, et mit sa fête au 10 octobre. (Jean Lopez, 4 part., lib. 3, *Histor. bull. canonisat. in bull. ord. Prædic.*, t. 6, p. 274. Le père Touron, *Hommes illustr.*, t. 4, p. 485.)

LOUIS DE GRENADE, célèbre dominicain espagnol, né à Grenade l'an 1505, reçut l'habit de Saint-Dominique le 15 juin 1524, dans le couvent de la même ville. Ses progrès dans

la vertu et dans les sciences furent également rapides , et il s'appliqua de bonne heure à lire les écrits des pères grecs et latins, les historiens, les orateurs, et tout ce que la savante antiquité a produit en tout genre de plus achevé. Il entra dans l'exercice du saint ministère à l'âge de vingt-neuf ans, et il en remplit les fonctions pendant plus de cinquante, avec des fruits innombrables et une infinité de conversions, dont il fut l'instrument par ses prédications, ses écrits, l'exemple de sa sainte vie et la sagesse de sa direction! Ayant été élu prieur à Badajox, il y fonda un nouveau monastère. Le cardinal Henry, infant de Portugal, archevêque d'Evora, l'ayant attiré dans cette ville, remit à ses lumières la conduite de sa conscience et de son diocèse, et deux ans après, c'est-à-dire en 1557, il fut élu provincial du Portugal. La reine Catherine, régente de ce royaume, le choisit aussi pour son confesseur et son conseiller; mais elle ne put jamais le faire consentir à accepter aucune dignité ecclésiastique. Il refusa en particulier l'archevêché de Brague qu'il fit tomber sur la tête de Barthélemi-des-Martyrs. Louis de Grenade ayant fini sa charge de provincial l'an 1561, se retira, selon les desirs de la reine, dans le couvent royal de Saint-Dominique de Lisbonne où il continua avec un nouveau fruit ses conseils, ses prédications et

ses écrits. Grégoire xiii l'honora de ses lettres apostoliques pour le féliciter de ses travaux, et l'encourager à les continuer. Sixte v voulut l'honorer de la pourpre romaine, sans pouvoir y réussir. Enfin Louis de Grenade, toujours semblable à lui-même, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans dans l'exercice continuel des fonctions de l'homme apostolique et du parfait solitaire, passant la plus grande partie des nuits à méditer, à contempler ou à prier vocalement, et le jour à prêcher, à entendre les confessions, à étudier, à écrire ou à dicter. Il mourut de la mort des justes, le 31 décembre de l'an 1568, sur les neuf heures du soir. Nous avons de lui un grand nombre d'excellens ouvrages, tous écrits en latin ou en espagnol, et traduits dans toutes les langues; savoir, 1°. un Traité de l'oraison qui renferme un si grand fonds de doctrine et de religion, des maximes si pures et des sentimens si élevés, que Nicolas-Antoine a eu raison de dire que de tous les écrits de ce genre, dans quelque langue et en quelque temps qu'ils aient été faits, on n'en connaît aucun qui mérite d'être préféré à celui-ci. C'est aussi entre tous les ouvrages de Grenade, celui que les prédicateurs et les confesseurs doivent lire et en recommander la lecture par préférence. 2°. Le Guide des Pécheurs, imprimé à Badajox en 1555; ouvrage très-beau et

très-utile à toutes sortes de personnes. 3°. Le Mémorial de la vie chrétienne et ses additions. 4°. Divers traités de la prière, de l'amour de Dieu, et des principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur. 5°. Un autre traité touchant les mœurs et les devoirs des évêques. 6°. Un grand nombre de discours sur toutes sortes de sujets de piété. 7°. Quelques dialogues sur l'incarnation du Fils de Dieu. 8°. Une introduction au symbole de la foi ou catéchisme fort étendu, divisé en plusieurs traités, et un excellent abrégé de ce catéchisme, pour apprendre la véritable manière de proposer la doctrine chrétienne aux nouveaux fidèles. 9°. La rhétorique de l'Église, ou Éloquence des prédicateurs. 10°. Un commentaire sur le cinquantième psaume. 11°. Un célèbre discours intitulé, du Scandale. 12°. Les vies de quelques personnages illustres, tels que Jean d'Avila, de Barthélemy-des-Martyrs, etc. 13°. Plusieurs autres écrits dogmatiques, moraux, historiques, dans lesquels, en expliquant les vérités de la religion, les règles des mœurs et les devoirs du christianisme, le pieux auteur instruit, éclaire, touche et conduit une âme depuis le commencement de sa conversion jusqu'à la plus haute perfection de la vie évangélique. Saint François de Sales parlait ainsi de cet auteur dans sa lettre du 3 juin 1603, à un évêque de ses amis : « Ayez Grenade

» tout entier; et que ce soit vo-
 » tre second bréviaire. Le cardi-
 » nal Borromée n'avait point
 » d'autre Théologie pour pré-
 » cher que celle-là, et néan-
 » moins il prêchait très-bien :
 » mais ce n'est pas là son prin-
 » cipal usage; c'est qu'il dres-
 » sera votre esprit à l'amour de
 » la vraie dévotion, et à tous
 » les exercices spirituels qui
 » vous sont nécessaires. Mon
 » opinion serait que vous com-
 » mençassiez à le lire par la
 » grande guide des pécheurs;
 » puis que vous passassiez au
 » mémorial, et enfin que vous
 » le lussiez tout. » (Lettres spi-
 rituelles de saint François de
 Sales, liv. 1, lettre 34, p. 193.
 Le père Échard, *Script. ord.*
Prædic., t. 2, p. 285 et suiv.
 Le père Tournon, *Homm. illustr.*
 de l'Ordre de Saint-Dominique,
 t. 4, p. 558 et suiv.)

LOUIS (Épiphanie), prémon-
 tré, né à Nanci en Lorraine, fut
 professeur et docteur en Théolo-
 gie, abbé d'Etival, procureur-
 général de sa congrégation à
 Paris et en cour de Rome, et
 ensuite vicaire-général de la
 congrégation des prémontrés
 réformés en Lorraine. Il mourut
 le 23 septembre 1682, à Ver-
 dun d'où son corps fut rap-
 porté à son abbaye d'Etival. Il
 contribua beaucoup à l'établisse-
 ment des religieuses bénédicti-
 nes de l'adoration perpétuelle
 du Saint-Sacrement. Il dressa
 leurs statuts, et donna aussi des
 constitutions aux sœurs hospi-
 talières de Saint-Charles de

Nanci, qui lui ont l'obligation de leur établissement dans cette ville. On a de lui : 1°. La Nature immolée par la grâce, ou Pratique de la mort mystique, Paris, 1674, in-8°. 2°. Conférences mystiques sur le recueillement de l'âme, pour arriver à la contemplation du simple regard de Dieu par les lumières de la foi, Paris, 1676, in-8°, chez Christophe Remy. 3°. La Vie sacrifiée et anéantie des novices qui prétendent s'offrir en qualité de victimes du Fils de Dieu, etc., en 1674 et 1675, in-8°, chez Josse. 4°. Traité de la contemplation naturelle par forme de conférence, entre Philothée et son directeur, manuscrite dans la bibliothèque d'Etival. 5°. Des lettres publiées en 1688 par les soins du père Michel-la-Ronde, du même Ordre. (Dom Calmet, Biblioth. lorr.)

LOUIS DE POIX, Jérôme d'Arras, et Claude-François de Paris, capucins du convent de la rue Saint-Honoré. Ils ont donné : 1°. la Réponse à la lettre de M.... insérée dans le journal de Verdun, février 1752, contre les lettres de M. l'abbé de Vilefroy, 1752, in-12. 2°. Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques, spécialement des pseumes, relativement à la langue originale, suivis de plusieurs dissertations sur les lettres de M. l'abbé de Villefroy, 1754, 4 volumes in-12 d'abord, et portés depuis à 12.

LOUIS, Ordre de Saint-Louis.

Cet Ordre fut institué l'an 1693 par le roi Louis XIV pour récompenser les officiers qui s'étaient signalés dans les armes. Le roi en est grand-maitre. Il y a huit grands-croix et vingt-quatre commandeurs, trois officiers qui sont le trésorier, le greffier et l'huissier. Le reste des chevaliers n'est pas limité. Tous ceux qui composent l'Ordre portent une croix d'or sur laquelle il y a l'image de saint Louis. Les grands-croix la portent attachée à un ruban large de quatre doigts de couleur de feu, qu'ils mettent en écharpe, et ont encore une croix en broderie d'or sur le justaucorps et sur le manteau. Les commandeurs portent simplement le ruban en écharpe avec la croix, et les simples chevaliers ne portent que la croix d'or attachée sur l'estomac avec un petit ruban couleur de feu. Personne ne peut être reçu dans cet Ordre s'il n'est catholique, et s'il n'a servi sur terre ou sur mer en qualité d'officier pendant dix années. L'ordre jouissait de trois cent mille livres de rente, chaque grand-croix en avait six mille; huit commandeurs en avaient chacun quatre mille, et les seize autres chacun trois mille; vingt-quatre chevaliers en avaient chacun deux mille; vingt-quatre autres chevaliers en avaient chacun quinze cents; quarante-huit autres chevaliers en avaient chacun mille livres; et trente-deux autres chevaliers en avaient chacun huit cents li-

vres. Le trésorier avait quatre mille livres ; le greffier trois mille, l'huissier quatorze cents. La croix de l'Ordre est d'or, à huit pointes, avec des fleurs de lis aux quatre angles. Il y a d'un côté l'image de saint Louis tenant dans sa main droite une couronne de laurier, et dans la gauche une couronne d'épines et les clous de la passion, avec cette légende, *Ludovicus magnus instituit* 1693. De l'autre côté il y a une épée qui perce une couronne de laurier, avec cette légende, *Bellicæ virtutis præmium.* (Héliot, t. 8, p. 422.)

LOUP, *lupus*, animal farouche demeurant dans les bois : l'ennemi le plus fin et le plus dangereux du bétail. C'est une espèce de chien sauvage qui a une tête carrée, et dont les côtes sont posées selon la longueur de son corps, ou parallèles à l'épine du dos. Loup se dit figurément des personnes malignes, médissantes, hypocrites, des hérétiques et de tous les ennemis de l'Église. L'Écriture dit du loup qu'il vit de rapines ; qu'il est violent, cruel, sanguinaire ; qu'il est vorace et avide ; qu'il sort le soir pour ravir sa proie ; qu'il a la vue très-perçante ; qu'il est grand ennemi des troupeaux de brebis ; que Benjamin est un loup ravissant ; que les faux docteurs sont des loups couverts de peaux de brebis ; que les persécuteurs de l'Église et les faux pasteurs sont aussi des loups ravissants.

LOUP (saint), évêque de Troyes, était originaire de la

Gaule belgique, et né dans la ville ou dans le territoire de Toul, de parens les plus qualifiés de la province. Il s'appliqua de bonne heure à la piété et à l'étude des sciences. Il fit des progrès admirables dans l'un et dans l'autre. Il épousa Piméniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles. Après avoir vécu quelques années ensemble, ils se séparèrent d'un commun consentement. Saint Loup se retira au monastère de Lérins, et s'y fit religieux sous la conduite de saint Honorat. Peu content d'observer de point en point la règle, quoique très-austère, il y ajoutait encore plusieurs autres mortifications. Saint Ours, évêque de Troyes, étant mort au mois de juillet de l'an 426, il fut élevé sur ce siège malgré les grandes résistances qu'il fit pour l'éviter, n'étant âgé pour lors que de vingt-cinq ans. Cette sublime dignité ne lui fit rien changer dans sa manière de vie. On vit toujours en lui la même humilité, le même esprit de mortification, et surtout la même pauvreté et le même détachement des choses de la terre. Il gouverna son peuple avec beaucoup de prudence et de charité, réforma le clergé et le peuple dont les mœurs étaient presque également corrompues. Il se regarda toujours comme le père des pauvres, et se distingua tellement en toutes manières, qu'il passa pour le grand prélat de son siècle. Les évêques des Gaules le députèrent, avec saint

Germain d'Auxerre, pour aller combattre le pélagianisme dans la Grande-Bretagne en 446. Ayant appris qu'Attila, roi des Huns, s'avancait à la tête de plus de quatre cent mille hommes, il se mit en prière pendant quelques jours, et par la ferveur de ses oraisons et ses grandes austérités, il obtint de la divine bonté que ce roi barbare, ou pour mieux dire, que ce fléau de Dieu ne nuisît en aucune manière aux habitans du pays. Cependant Attila, plein de vénération pour ce saint évêque, voulut qu'il le reconduisit jusqu'au Rhin. Ce qui ayant rendu saint Loup suspect d'intelligence avec ce roi à son peuple, il fut obligé de se retirer pendant plusieurs années, après lesquelles il revint à son église, où, après avoir concilié les esprits et rempli dignement le ministère de l'épiscopat qu'il avait tenu pendant cinquante-deux ans entiers, il mourut le 29 juillet de l'an 478 ou 479, d'une manière conforme à la sainteté de la vie qu'il avait menée. Il fut enterré dans un des faubourgs de la ville, où l'on bâtit depuis un monastère. Sa fête est marquée dans le vrai martyrologe de Bède au 29 juillet : ce qui a été suivi par Adon, Usuard et les autres. Il se fit une translation de son corps l'an 892, dont la fête est aussi marquée au 10 de mai dans quelques martyrologes. Quelques écrivains mettent saint Loup au rang des pères et des

auteurs ecclésiastiques, pour deux lettres qu'on a conservées de lui. (Surius. Baillet, t. 2, 29 juillet. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 2.)

LOUP (saint), évêque de Lyon, passa les premières années de sa vie dans les exercices de la vie solitaire dans le monastère de l'île Barbe, au milieu de la rivière de Saône, près des faubourgs de Lyon. Il en fut établi le supérieur du temps de Gondebaud ou de son fils saint Sigismond, roi de Bourgogne. On le fait successeur immédiat de saint Viventio dans le siège de Lyon, vers le temps de la mort du même roi saint Sigismond, à qui Clodomir, roi d'Orléans, ôta la vie vers l'an 523. Il assista l'an 538 au troisième concile d'Orléans, tenu principalement pour remettre la bonne discipline dans sa première vigueur. Il y souscrivit devant tous les autres métropolitains qui y assistèrent, d'où l'on juge qu'il y présida. Il mourut avant l'année 542. On dit que son corps fut enterré dans l'église de l'ermitage de l'île Barbe. Le martyrologe romain marque sa fête au 25 de septembre, que l'on croit avoir été le jour de sa mort. (P. Théophile Raynaud, Recueil des saints, Baillet, t. 3, 25 septembre.)

LOUP, abbé de Ferrières, le même que Loup Servais ou Servas, *Servatus Lupus*, vint au monde vers le commencement du neuvième siècle, dans la province de Sens. Il fit profes-

sion dans l'abbaye de Ferrières en Gâtinais, étudia dans celle de Fulde, sous le célèbre Raban, entra à la cour de Louis-le-Débonnaire l'an 836, et fut choisi par Charles-le-Chauve pour remplir la place d'Odon, abbé de Ferrières, que ce prince voulait chasser de ce monastère pour avoir favorisé le parti de Lothaire. Loup fut reçu dans l'abbaye de Ferrières au mois de novembre de l'an 842. Il assista au concile de Verneuil, dont il dressa les canons l'an 844, et à plusieurs autres assemblées d'évêques. Il fut chargé d'affaires importantes par les prélats de France, et par le roi Charles-le-Chauve qui l'envoya vers le Pape Léon iv. Il se trouva au concile de Soissons de l'an 853, et vécut en grande réputation de science et de sainteté jusqu'à l'an 862. Il laissa plusieurs ouvrages; savoir, la Vie de saint Maximin, évêque de Trèves; celle de saint Vigbert, abbé, avec deux homélies et deux hymnes sur le même saint; un traité sur trois questions que Gotescalque avait proposées au concile de Mayence, sur la liberté, sur la prédestination au mal, et sur la mort de Jésus-Christ pour tous. L'auteur embrasse, dans cet ouvrage, la doctrine de saint Augustin. Il soutient que l'homme créé dans un état heureux et libre, pouvait faire le bien avec le secours de la grâce, ou pécher en l'abandonnant; que depuis le péché du premier homme, la nature

humaine corrompue ne peut se sauver que par le secours de Jésus-Christ; que ceux qui sont damnés le sont par justice, et que ceux qui sont sauvés le sont par une miséricorde toute gratuite; que Dieu ne prédestine point au mal, qu'il ne prédestine qu'au bien, que cette prédestination est gratuite, et qu'elle n'impose point de nécessité, quoiqu'elle soit infaillible; que Jésus-Christ est mort pour tous. Il explique cette même doctrine dans une lettre à Hincmar et à Pardulus, et dans une autre à Charles-le-Chauve. Le reste des ouvrages de cet abbé consiste dans un recueil de cent trente lettres, en y comprenant les deux que Loup reçut d'Éginhard et de l'assemblée au concile de Sens, au sujet de l'élection d'Emée, évêque de Paris.

Les lettres de Loup de Ferrières sont sur différentes matières: les unes roulent sur des difficultés de grammaire; les autres regardent des matières civiles; et les autres, des matières ecclésiastiques.

Dans la douzième, écrite à Pardulus, évêque de Laon, il prie cet évêque d'employer son crédit auprès du roi, en faveur des moines de Sainte-Colombe de Sens, qui allaient en cour pour obtenir le recouvrement du privilège d'exemption qui leur avait été accordé par les archevêques de Sens et par les rois. M. Baluze remarque, sur cette lettre, que les rois exemptaient alors les abbayes de la juridiction de

l'ordinaire , en les prenant sous leur protection, *sub tuitione*.

Dans la vingt-neuvième , à Venilon, archevêque de Sens, on voit que les prêtres qui avaient des titres ecclésiastiques, ne pouvaient les quitter pour se faire moines, sans la permission de l'évêque.

Dans la trentième , à Gotes-calque , il explique ce que saint Augustin dit que Dieu sera vu par les yeux du corps , en disant que la connaissance de la substance divine n'appartiendra qu'à l'esprit ; mais que les yeux du corps apercevront sa présence par les effets admirables qu'elle produira sur les créatures.

Dans la quatre-vingt-quatorzième , il fait voir que les afflictions sont utiles aux justes.

Dans la cent douzième, il condamne ceux qui blâment le mariage en louant la virginité.

Les lettres cent vingt-huit et cent vingt-neuf sont celles qu'il écrivit sur les questions de la prédestination et de la grâce.

Loup de Ferrières était fort versé dans les belles-lettres et dans les sciences profanes, aussi bien que dans la doctrine de l'Eglise. Il écrivait avec autant de justesse et de solidité, que d'agrément et de pureté. La meilleure édition de ses ouvrages, est celle que Baluze donna avec des notes l'an 1664, in-8°, chez Muguet. (Dupin, neuvième siècle. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 5. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl. t. 19, p. 39 et suiv.)

LOUP, dit *Protospata*, natif de la Pouille, ainsi nommé parce qu'il avait la charge de premier capitaine des gardes du palais de l'empereur d'Orient, vivait au commencement du douzième siècle, et composa une chronique de ce qui s'était passé de plus mémorable dans le royaume de Naples, depuis l'an 860 jusqu'en 1202. Antoine Caraccioli, théatin, fit imprimer l'an 1626, cette chronique à Naples, avec une continuation dont l'auteur n'est pas connu, et qui finit l'an 1519. Il joignit à cette chronique celle d'Hereimpert, et celle de Falcon de Pénévent.

LOUP D'OLIVET, Espagnol, frère de saint Vincent Ferrier, général des hiéronimites, a dressé la règle de son Ordre, qui se trouve parmi les œuvres de S. Jérôme, dont elle est tirée, et a composé des sermons manuscrits. (Dupin, quinzième siècle.)

LOUP DE TROYES (S.-), *Sanctus Lupus Trecentis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Troyes. Elle fut d'abord desservie par des chanoines séculiers, régis par un prévôt; mais vers l'an 1135 on y mit des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, qu'on tira de l'abbaye de Saint-Martin, située dans la même ville. L'abbaye de S.-Loup était unie à la congrégation de France, dite de Sainte-Geneviève.

LOUVENT, *Lupentius* (saint et martyr), vivait au sixième siècle. Il était abbé de l'église de Saint-Privat dans l'ancienne ville

de Javoulx au pays de Gévaudan, et honorait le caractère du sacerdoce, lorsque Dieu permit que son innocence fût attaquée par la calomnie. Il fut dénoncé à la cour d'Austrasie par le gouverneur de la ville et du pays de Gévaudan, nommé Innocent, qui l'accusa d'avoir parlé contre l'honneur et la réputation de la reine Brunehaut, veuve de Sigebert, et mère de Childeberrt II, qui régnait alors. Mais son innocence fut reconnue, et on le renvoya absous. Innocent irrité de voir Louvent échappé du danger, le poursuivit lorsque ce saint s'en retournait en Gévaudan; et l'ayant atteint, il lui fit souffrir divers tourmens, après quoi il sembla vouloir le laisser aller; mais comme s'il se repentait de l'avoir traité encore avec trop de douceur, il le poursuivit de nouveau, et l'attaqua sur le bord de la rivière d'Aisne où il lui coupa la tête, puis la jeta avec le corps dans la rivière. En ayant été retirés par miracle, des bergers ensevelirent l'un et l'autre. Dieu attesta la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. Aussitôt que l'on eut appris la mort du saint abbé dans le Gévaudan, on lui établit un culte particulier. Les os de saint Louvent furent transférés du lieu de leur sépulture dans la ville de Châlons-sur-Marne, et déposés dans la cathédrale, où l'on célèbre sa fête comme d'un martyr, le 22 octobre. Les uns mettent sa mort au commencement du septième siècle, sous Thierri, roi de Bourgogne; d'au-

tres l'avancent avec plus de vraisemblance sous le règne de Childeberrt son père, vers l'an 584 ou du moins avant 593. (Saint Grégoire de Tours, au chap. 37 du 6 liv. de son Hist. de France. Baillet, t. 3, 22 octobre.)

LOUVET (Pierre), religieux de Saint-Dominique, né à Saint-Seine dans l'Auxois, à cinq lieues de Dijon, prit l'habit religieux dans cette ville, fut du conseil de conscience de Gaston de France, frère du roi Louis XIII, et mourut en 1642, après avoir composé les ouvrages suivans : 1°. *Folia patentia, seu tabulæ novem formæ maximæ, in quibus ordine chronologico exhibentur viri ordine illustres, seu dignitate, seu vitæ sanctimonid, seu eruditione, scriptisve, vel præclarè gestis insignes; sorores etiam ordinis conspicuæ cum iconibus ære cœlatis*, à Paris, 1630. 2°. *Thesaurus apostolicus gratiarum et privilegiorum confraternitatum SS. Rosarii B. V. Mariæ, et sacratissimi nominis Jesu*, à Paris 1632, in-4°, et à Douai 1635, in-8°. 3°. La manière de s'unir à Dieu, traduite en français du latin de *adhærendo Deo*, du bienheureux Albert-le-Grand, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à Lyon 1639, in-12. 4°. *Index geminus operum omnium B. Alberti Magni, alter scientiarum, alter alphabetico ordine digestus; cum adjectis plurimis ejusdem beati encomiis in ejusdem sanctitatis et incomparabilis doctrinæ commendationem, ex omni genere*

virorum illustrium undequaque collectis, à Paris 1642, in-4°. (Le père Echard, *Script. Ord. Prædic.*, t. 2, p. 530. M. Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*, tom. 1, pag. 420.)

LOUVET (Pierre), avocat, natif de Reinville, village à deux lieues de Beauvais, s'appliqua à la jurisprudence et à l'histoire, et mourut en 1646, après avoir composé entre autres ouvrages : 1°. *Nomenclatura et chronologia rerum ecclesiasticarum diocesis bellovacensis*, in-8°, à Paris en 1618. 2°. Histoire des antiquités du diocèse de Beauvais, in-8°, à Beauvais en 1635. Cet ouvrage avait été précédé en 1609, d'un livre premier qui contenait en partie l'histoire et les antiquités du Beauvaisis, et qui fut réimprimé à Beauvais en 1631. Le tome deuxième parut à Rouen en 1614, in-8°. (Le père le Long, *Biblioth. hist. de la France*.)

LOYAERTS (Samuel), de Brabant, docteur de Louvain, et curé de S.-Michel de cette ville, mort le 13 septembre 1614, a donné un Commentaire sur le Cantique des cantiques, imprimé à Anvers en 1599, et des explications des évangiles des dimanches et fêtes de l'année, à Louvain en 1608, 1611, 1612; et à Paris en 1621. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, col. 1817.)

LOYENS (Hubert), Flamand, docteur et professeur primaire ès droits en l'université de Louvain, dans le dix-septième siècle,

a publié à Cologne en 1687 un *Traité des dispenses en deux parties*, dont la première comprend les règles et les principes généraux des dispenses; et l'autre est une application de ces règles aux dispenses de mariage. (Dupin, *ibid.* col. 2693.)

LOYSEAU (Charles), avocat célèbre et très-habile juriconsulte, né à Paris, fut reçu avocat à vingt ans. Il fut ensuite lieutenant particulier à Sens à vingt-six ans, puis bailli de Châteaudun, et enfin avocat-consultant au parlement de Paris où il mourut le 25 octobre 1627, âgé de soixante-trois ans, selon son épitaphe qui était dans l'église de Saint-Côme. Ses ouvrages sur les matières de droit, qui sont excellents, ont été donnés en 1666, in-fol., par les soins de M. Claude Joly, chanoine de l'église de Paris, et en 1701 par la compagnie des libraires à Lyon. Cette édition contient les cinq livres du droit des offices, les *Traités des seigneuries, des ordres et simples dignités, du déguerpissement et délaissement par hypothèque, de la garantie des rentes et abus de la justice des villages*. Le *Traité du déguerpissement* passe pour le chef-d'œuvre de M. Loyseau, à cause du mélange judicieux qu'il y fait du droit romain avec le droit français. (Loisel, dans son *Dialogue des avocats*.)

LUBECK, ville libre et impériale, capitale des villes anseatiques, et fort marchande par la commodité de son port qui n'est

qu'à deux lieues de la mer Baltique, à l'entrée de la Basse Saxe et du duché de Holstein, en latin *Lubeca*, *Lubecum*. Elle se gouverne en république.

Étroitement alliée avec les états généraux, et dans les diètes de l'empire, elle avait séance alternativement avec la ville de Worms. Son évêché fut anciennement fondé à Oldenbourg, au seizième siècle. L'évêque devint protestant, et maintenant il est toujours élu hors la famille des ducs de Holstein. Il fait sa résidence à Eurin, ville fortifiée à quatre lieues de Lubeck, où il n'a cependant aucune souveraineté.

Dans les diètes de l'empire, l'évêque de Lubeck était assis à côté de celui d'Osnabruck, sur un banc particulier. Il est le seul de la confession d'Augsbourg, qui jouit en Allemagne des droits diocésains, et de la juridiction ecclésiastique.

L'église cathédrale de Lubeck a deux beaux clochers couverts de cuivre. Elle est dédiée à saint Jean-Baptiste. Il y a un chapitre de trente chanoines, qui ont pour dignités le prévôt, élu alternativement par le chapitre et par la ville, le doyen, l'ancien, l'écolâtre, le chantre et le trésorier. Il y a aussi quatre chanoines catholiques; tous les autres sont luthériens. L'évêque est obligé de nommer un grand-vicaire catholique pour ceux de cette religion, qui en peuvent librement faire l'exercice.

L'empereur Charlemagne avait fait annoncer la foi de Jésus-Christ aux Esclavons par saint Anschaire, saint Reimbert et quelques autres; mais ces peuples étant retombés dans l'idolâtrie, l'empereur Othon 1^{er}, animé du même zèle, y fit venir des nouveaux prédicateurs, et fonda vers l'an 940 six évêchés; savoir, Oldenbourg, Havelberg, Brandebourg, Mersbourg, Misnie et Zeitz. Il leur donna pour métropolitain le nouvel archevêque de Magdebourg, excepté à l'évêché d'Oldenbourg qu'il voulut soumettre à l'archevêché de Hambourg. Oldenbourg était autrefois une ville fort puissante, capitale de la Wagrie, mais à présent ce n'est qu'une petite ville située à trois lieues de la mer Baltique dans le duché de Holstein. Sa cathédrale était dédiée à saint Jean-Baptiste. Son évêché était si étendu, que l'empereur Henri et Adalbert, archevêque de Bremen, jugèrent à propos en 1050 d'en démembrer une partie pour en doter les évêchés de Sleswick, de Ratzbourg et de Meckelbourg, qui fut ensuite transféré à Swerin.

Évêques d'Oldenbourg.

1. Marko, évêque d'Oldenbourg et de Sleswick, mourut vers 952.

2. Eduard ou Erage, mort en....

3. Wago.

4. Ezichon, fut obligé de voir soixante de ses prêtres souffrir le martyre à Oldenbourg,

et il ne put lui-même éviter la mort que par la suite. Il devint évêque de Sleswick vers l'an 1029, et mourut en 1038.

5. Folcard, eut le même malheur de voir les chrétiens de son diocèse persécutés, mis à mort et chassés par les idolâtres. Il fut lui-même obligé de se réfugier près de son métropolitain à Hambourg.

6. Reimbert.

7. Bennon, fut tiré du chapitre de Hambourg. Il fonda, à l'honneur de saint Michel, une abbaye de bénédictins dans sa ville épiscopale; mais lorsqu'il fallut consacrer l'église, il y survint une si grande foule de monde, qu'il fut étouffé dans la mêlée.

8. Megnere ou Meinhart.

9. Abelin.

10. Eyson, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, fut tué par les barbares en 1062, dans l'église de Lenzen où il s'était retiré.

11. Vicelin, pasteur de Lubeck, mourut en 1158.

Evêques de Lubeck.

12. Gérold, né en Suabe, chapelain de l'empereur Frédéric 1^{er}, chanoine et écolâtre de la collégiale de Saint-Cyriaque et de Saint-Blaise à Brunswick, ordonné à Rome par le pape Adrien IV. Il transféra en 1162 le siège épiscopal d'Oldenbourg à la ville de Lubeck, à cause que celle-ci devint plus florissante et plus peuplée que la première qui était trop exposée aux excursions et aux in-

sultes des nations barbares. Ce prélat quitta la même année l'évêché de Lubeck, pour s'employer entièrement à la conversion des idolâtres qui étaient en grand nombre dans le Mecckelbourg, dans la Norwège et dans les pays voisins. Il mourut en 1164, et fut enterré dans la cathédrale de Lubeck qu'il avait fondée. De son temps le clergé de Falderen s'exempta de la juridiction de l'évêque d'Oldenbourg, et élut pour son évêque particulier, Eppon, prévôt de Falderen; mais ce nouvel évêché fut éteint dans la suite.

13. Conrard, frère de Gérold, et abbé de Riddershusen, de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse d'Halberstad, fut fait évêque de Lubeck en 1164, par Henri, duc de Holstein. Il alla en Terre-Sainte avec l'empereur Henri de Bavière, et plusieurs autres prélats et seigneurs, et mourut dans la ville de Tyr en Palestine vers l'an 1174.

14. Henri, né dans le duché de Brabant aux Pays-Bas, ensuite abbé de Saint-Gilles, de l'Ordre de Saint-Benoît à Brunswick, ordonné en 1177, mourut en 1183.

15. Conrard, comte de Querford, chancelier de l'empereur Frédéric 1^{er}, nommé en 1183, fut transféré à Hildesheim en 1189, et peu après à Wurtzbourg où il fut tué.

16. Thierri, prévôt de Sigenberg, de l'Ordre de Prémontré, sous l'électorat de Cologne, mourut en 1211.

17. Berthaud, mort en 1235.
 18. Jean, de Lubeck, doyen de la cathédrale, mourut en 1247.

19. Albert, archevêque de Riga en Livonie, fut fait ensuite administrateur de Lubeck dont il gouverna l'église jusqu'en 1253.

20. Jean de Diest, Brabançon, de l'Ordre de Saint-François, confesseur de Guillaume, roi des Normands, transféré de l'évêché de Sambie, résidant à Koenigsbert en Prusse, à celui de Lubeck en 1254, et mourut six ans après.

21. Jean de Fralowe, chanoine et écolâtre, mourut en 1276.

22. Burchard de Sircken, chanoine et chantre, élu à quatre-vingts ans, siégea quarante-un ans, et mourut en 1317.

23. Henri de Bockholt, grand-doyen, et ensuite prévôt, mort en 1341.

24. Jean Muel, chanoine et écolâtre, mort en 1350.

25. Bertrand Cremon, mort en 1378.

26. Nicolas, de Misnie, docteur en Théologie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par le pape qui avait cassé l'élection de Jean de Klenedent, doyen, fut transféré à l'évêché de Misnie.

27. Conrad, de Ghysenheim, frère de Nicolas, et secrétaire de l'empereur Charles IV, fut pourvu de cet évêché par le pape. Il mourut en 1386.

28. Jean de Klenedent, grand-

doyen, élu ci-devant par le chapitre, parvint enfin à l'évêché, et la mort l'enleva en 1388.

29. Everard de Attendorn, grand-doyen, élu par le chapitre, mourut en 1399.

30. Jean de Dulmène, natif de Westphalie, docteur en droit, auditeur de Rote à Rome, et écolâtre de Lubeck, nommé par Boniface IX, en 1406, mourut en 1418.

31. Jean Schele, grand-doyen de Bremen, trésorier de Menden et chanoine de Lubeck, docteur en droit et référendaire du pape, mourut en 1439.

32. Nicolas Sachow, écolâtre et ensuite doyen, mourut en 1449.

33. Arnoul, de Westphalie, docteur en droit, et grand-doyen, mort en 1466.

34. Albert Crummedick, chanoine et protonotaire en cour de Rome, mourut en 1489.

35. Thomas Grote, chanoine, résigna en 1492, et mourut en 1501.

36. Thierrri Arndesch, docteur en droit, grand-doyen de Hildesheim, prévôt de Saint-Blaise de Brunswick, et chanoine de Lubeck, mourut en 1505.

37. Guillaume, de Westphalie, doyen de Lubeck, archidiacre de Rostock, et chanoine de Swerin, mourut en 1509.

38. Jean Grimholdt, mort en 1529.

39. Henri Bockolt, docteur en droit, eut la douleur de voir introduire le luthéranisme dans

son diocèse. Il mourut en 1535.

40. Dietler de Reventlau, favorisa beaucoup les luthériens, et mourut en 1536.

41. Balthazard de Rantzau, mort en 1547.

42... } On n'a pu savoir les
43... } noms de ces quatre
44... } évêques qui ont siégé
45... } très-peu de temps.

46. Everard de Hale, abbé commendataire de Saint-Michel de Lunebourg, mourut en 1586.

47. Jean Adolphe, duc de Holstein, petit-fils de Frédéric^{1er}, roi de Danemarck, qui embrassa le luthéranisme, devint administrateur de l'archevêché de Bremen en 1583, et de l'évêché de Lubeck trois ans après. Il remit ces deux bénéfices à son frère puîné en 1597, et mourut en 1616.

48. Jean Frédéric, duc de Holstein, administrateur de Bremen et de Lubeck, mourut en 1634 sans avoir été marié. Adolphe, duc de Holstein, fils puîné du duc Jean Adolphe, et neveu du duc Jean Frédéric, avait été choisi coadjuteur par son oncle; mais il fut tué le 9 septembre 1631 à la bataille de Léipsick.

49. Jean, duc de Holstein, frère d'Adolphe, mourut le 18 février 1654. Cet évêque empêcha que l'évêché de Lubeck ne fût sécularisé comme les autres, à la paix de Westphalie. Le chapitre, par reconnaissance, régla en 1655 qu'à l'avenir on élirait consécutivement six princes de la maison de Holstein pour évêques, ce qui a été observé jus-

qu'ici, et confirmé en 1700 par le traité de Travendal.

50. Jean Guillaume Husman de Namedi, grand-prévôt de Trèves, ayant été nommé en 1630 par l'empereur Ferdinand II, évêque de Lubeck, et administrateur de Ratzbourg; et cette nomination n'ayant point eu d'effet, Jean-Georges, duc de Holstein, fils de Frédéric, et de Marie Elisabeth, princesse de Saxe, devint administrateur de Lubeck en 1654. Il mourut en Italie l'année suivante.

51. Chrétien Albert, duc de Holstein, succéda à son frère, mais il quitta cette dignité en 1659, ayant succédé aux états de son père.

52. Auguste Frédéric, duc de Holstein, succéda à son frère en 1659. Il épousa en 1676 Christine, princesse de Saxe, de laquelle il ne laissa point d'enfants, et mourut le 2 octobre 1705. Le roi de Danemarck fit beaucoup d'efforts en 1676, pour faire choisir le prince Christian, son second fils, pour coadjuteur de Lubeck; mais le parti du duc de Holstein prévalut, et le duc Christian fut nommé coadjuteur de son frère Auguste.

53. Christian Auguste, duc et administrateur des duchés de Holstein et de Sleswick, avait été élu coadjuteur dès l'an 1701. Frédéric IV, roi de Danemarck, disposa si bien les affaires, que l'on procéda en 1704 à une nouvelle élection dans laquelle son frère, le prince Charles, eut plusieurs voix, quoique les au-

tres persistassent dans leur première élection. Cette dispute fut cause d'une guerre qui fut enfin terminée par l'arbitrage de l'empereur Joseph 1^{er}, qui donna l'investiture de l'évêché de Lubeck, le 15 mars 1709, au prince Christian Auguste, duc de Holstein, qui épousa ensuite Albertine, duchesse de Baden-Dourlack. (Hist. eccl. d'Allem. t. 2, p. 331.)

LUBIN (saint), évêque de Chartres. (Cherchez-le parmi les évêques de Chartres.)

LUBIN (Augustin), religieux de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, naquit à Paris le 29 janvier 1624. Il prit l'habit religieux de bonne heure, et se distingua parmi les savans par son érudition et par sa connaissance des lettres saintes et profanes. Il mourut dans le couvent des Pères Augustins du faubourg Saint-Germain à Paris le 7 mars 1695, après avoir été provincial de la province de Saint-Guillaume ou de Bourges, et assistant du général à Rome pour les augustins français. Il s'était particulièrement attaché à la géographie, et a laissé sur ce sujet : 1°. Les tables de la Géographie sacrée, qui sont à la fin de la Bible, in-4°, et in-8°, de Vitré. 2°. Une table alphabétique des lieux dont il est parlé dans le martyrologe romain sous le titre de *Martyrologium romanum cum tabulis geographicis et notis historicis*, Paris, in-4°, 1660. 3°. La notice des abbayes d'Italie sous ce titre : *Abbatiarum Italiae brevis notitia, qua-*

rum tam excisarum quam extantium titulus, ordo, diœcæsis, fundatio, mutationes, situs... exactius exprimuntur, in-4°. 4°. *Italia ecclesiastica in suas viginti distincta provincias, sive Italiae episcopales ecclesiae, cum extantes, tum excisæ*. C'est une carte qu'il a composée à Rome, laquelle contient une description des évêchés d'Italie. Il la présenta lui-même au pape Innocent XII. 5°. Relation de la translation du corps de saint Fulgence à Bourges, avec des notes et des corrections sur la chronologie et sur l'histoire. 6°. *Index geographicus, sive in annales usserianos tabulae et observationes geographicae*, publiées in-fol. à la tête de l'édition d'Usserius faite à Paris en 1673. 7°. *Orbis augustinianus* ou la notice de toutes les maisons de son Ordre. 8°. La suite du grand pouillé des bénéfices de France. 9°. Le mercure géographique. 10°. Une semaine-sainte. 11°. Un livre intitulé, *Augustinus Ecclesiastes*, etc. (Dupin, dix-septième siècle. Journal des Savans 1672, supplém. 1678, 1692, 1693, 1694 et 1695.)

LUBLIN (Samuel de). Nous avons de lui une somme abrégée de cas de conscience, à Cologne 1631 et 1635. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1963.)

LUBOMLIUS (Severin), de Russie, Juif converti, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vers le commencement du dix-septième siècle, a laissé : 1°. Les quatre

évangiles en un, ou chaîne sur les quatre évangiles, tom. 1, à Cracovie en 1607. 2°. Le Théâtre des prédicateurs, à Venise en 1597. (Dupin, *ibid.*, col. 1838.)

LUC (saint), évangéliste et disciple des apôtres, était originaire d'Antioche en Syrie et médecin de profession. On n'est pas d'accord s'il était Juif, ou païen de naissance. Il fut compagnon des voyages et des travaux de saint Paul; mais on ignore en quel lieu et en quel temps il commença à se joindre à lui. Il est certain qu'il l'accompagna de Troade en Macédoine vers l'an 51, et il y a toute apparence que depuis ce temps il ne le quitta point jusqu'à sa dernière prison de Rome et jusqu'à sa mort. Il était seul avec lui, lorsqu'il écrivit sa seconde lettre à Timothée, peu de temps avant son martyre. On ne sait ce que devint saint Luc après ce martyre de saint Paul. On ignore aussi le temps et le genre de sa mort. Saint Epiphane (*Hæres.* 51.) croit qu'il annonça l'Evangile dans la Dalmatie, dans les Gaules, l'Italie et la Macédoine. Métaphraste veut qu'il ait prêché dans l'Egypte, la Lybie et la Thébaïde. Les uns prétendent qu'il répandit son sang pour la foi, et les autres qu'il mourut paisiblement à Patras en Achaïe, âgé de quatre-vingt ou de quatre-vingt-quatre ans. On transporta son corps à Constantinople, dans la basilique des douze Apôtres, l'an 357. On fait sa fête principale le 18 d'octobre.

Elle a été long-temps chômée chez les Grecs et les Latins, et l'on dit qu'elle l'est encore aujourd'hui en Angleterre, comme celles des Apôtres. Saint Luc est nommé par quelques anciens *Lucas*, *Lucius* ou *Lucanus*. On croit communément qu'il joignait la peinture à la médecine sur ce qu'un auteur du sixième siècle dit que l'on envoya de Jérusalem à l'impératrice Pulquerie, un tableau de la sainte Vierge, qu'on disait être de la main de saint Luc; mais cette opinion n'est pas suffisamment autorisée.

Saint Luc écrivit son évangile dans l'Achaïe vers l'an 53 ou l'an 56, selon Eusèbe et saint Jérôme. Il commence par le sacerdoce de Zacharie, père de saint Jean, d'où vient qu'on lui donne un chérubin, sous la figure d'un bœuf, qui était la victime la plus ordinaire dans les sacrifices anciens. Il a eu principalement en vue la race sacerdotale de Jésus-Christ et son sacerdoce. Il écrivit aussi les actes des Apôtres. On lui attribue encore quelques autres ouvrages, comme la traduction, ou même la composition, quant au style, de l'épître aux Hébreux. Saint Clément d'Alexandrie (*apud Euseb.* l. 6, *Hist. eccl.*) croit qu'il est auteur de la dispute de Jason et de Papisque, que nous n'avons plus. Il adresse l'évangile et les actes à Théophile, soit qu'il entende en général par ce mot tous ceux qui aiment Dieu, selon la signi-

fication du terme grec, soit qu'il entende une personne particulière, comme l'épithète de *très-bon* qu'il donne à ce Théophile, semble le marquer. Saint Luc a tout écrit en grec, et son style est plus pur que celui des autres évangélistes, quoiqu'on y remarque plusieurs expressions propres aux Juifs hellénistes, et plusieurs traits qui tiennent du génie de la langue syriaque, et même de la langue latine, au jugement de Grotius. S. Paul parlant de l'évangile de S. Luc, l'appelle quelquefois son évangile, non parce qu'il le lui avait dicté, comme le croyait Tertulien (*l. 4, cont. Marcion. c.5.*), mais parce que saint Luc a mis par écrit l'évangile que saint Paul prêchait. (Actes des Apôtres. Tillemont, Mém. eccl. t. 2. Baillet, tom. 3, 18 octobre. D. Calmet, Préface sur l'évangile de saint Luc et sur les actes des Apôtres.)

LUC (le B.), dit le *Jeune*, solitaire du dixième siècle. Nous avons sa Vie par les soins du père Combefis, dominicain.

LUC, abbé du mont Saint-Corneille, de l'Ordre de Prémontré près de Liège, a composé un commentaire sur le Cantique des cantiques, extrait de celui d'Aponius, adressé à Milon, évêque de Terouane. L'ouvrage de cet auteur, qui mourut en 1157, a été imprimé à Fribourg en 1538, et se trouve dans la bibliothèque des Pères. (Dupin, douzième siècle.)

LUC, surnommé *Chrysoberge*,

patriarche de Constantinople l'an 1148 ou 1155, est auteur de treize statuts sur les matières ecclésiastiques qui sont dans la collection du droit grec-romain. (Balsamon, Commentaire in Phot. Dupin, douzième siècle.)

LUC, surnommé de *Tuy*, ou *Tudensis*, parce qu'il fut diacre, puis évêque de Tuy, ville d'Espagne en Galice, vivait dans le treizième siècle. Il a fait la Vie de saint Isidore de Séville; une histoire d'Espagne, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1274 de l'ère d'Espagne, et un ouvrage contre les Albigeois divisé en trois parties. Il réfute leurs erreurs dans les deux premières, et dans la troisième il découvre les fraudes que commettent les hérétiques, soit en niant des vérités, soit en dissimulant leurs sentimens, soit en semant des fables et en supposant de faux miracles, soit en imposant à l'Eglise ou en corrompant les écrits des docteurs catholiques, soit en affectant de souffrir avec constance. (Vossius, *l. 2. De hist. lat.* Dupin, dix-septième siècle.)

LUC (François), de Bruges, docteur de Louvain et doyen de l'église de Saint-Omer, savait les langues, et particulièrement l'hébraïque, la grecque, la syriaque et la chaldaïque. Il mourut en 1619, et a laissé : 1°. *Itiner. Jesu - Christi ex quatuor evangel.* 2°. *Notæ ad varias lectiones in evangel. libell.* 3°. *Notes sur la Bible*, à Anvers, chez Plantin, en 1580. 4°. *Commen-*

taire sur les quatre évangiles, *ibid.* en 1606. 5°. De l'usage de la paraphrase chaldaïque, *ibid.* 6°. Sermons des mystères de la foi, *ibid.*, 1610. 7°. Passages remarquables des corrections de la Bible de Sixte v, *ibid.*, 1603. (Valère-André, Biblioth. belg. Dupin, Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle, col. 1572. M. Simon, Hist. critique des versions du Nouveau-Testament, c. 3.)

LUCA (Jean-Baptiste de), cardinal, natif de Venozza dans la Basilicate au royaume de Naples, fut référendaire des deux signatures et auditeur du pape Innocent XI, qui le nomma cardinal le 1^{er} septembre 1681. Il mourut à Rome le 5 février 1683, âgé de soixante-six ans, et laissa : 1°. *Annotationes ad concilium Tridentinum*. 2°. *Relatio curiæ romanæ*, à Cologne 1683. 3°. *Il dottor volgare*, où il traite de plusieurs matières de droit. 4°. *Theatrum veritatis et justitiæ*, in-folio, 14 volumes. 5°. On lui attribue encore un *Traité De officiis venalibus et statutariis successionibus*. (Journal des Savans, 1695 et 1709).

LUCAS DE SAINTE-CATHERINE (le père), Portugais, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, et chronologiste de son Ordre, mort à Lisbonne le 17 octobre 1740, était fort versé dans la littérature et l'histoire. Il était membre de l'académie royale de l'histoire, établie à Lisbonne, et cette compagnie

l'avait chargé d'écrire l'histoire de l'Ordre de Malte. Le père Lucas en avait déjà fait imprimer 2 volumes qui font regretter qu'il n'ait pu continuer cet ouvrage. (Moréri, édition de 1759.)

LUCCHESINI (Jean-Laurent), jésuite de Lucques, consultant de la sacrée congrégation des Rites, a donné : 1°. *Demonstrata impiorum insania, sive nova copia et series centum evidentium signorum veræ fidei oculis subjicientium veritatem Ecclesiæ romanæ sacræque monarchiæ pontificis maximi, argumentis plusquam mille debellantium schismaticos et hereticos, et aliis plusquam ducentis evertentium directè ac singillatim atheos, theistas, Judæos, mahometanos, etc., manifestæ dementiæ redargutos*, in-4°, Rome, et à Paris, chez Jacques Villery. L'auteur ayant enseigné pendant onze ans les questions qui séparent l'Eglise grecque de la latine, a composé ce livre pour l'instruction des jeunes Grecs qui retournent en leur pays, afin qu'ils y inspirent au clergé et au peuple les maximes de l'Eglise romaine. 2°. *De notorietate in antiqua Ecclesia præstantiæ pontificis maximi suprâ generalia concilia, et infallibilitatis in declaranda fide etiam antè synodorum vel Ecclesiæ consensum, tractatus duo, eruti ex polemica historia concilii chalcedonensis scripta ab eodem, auctore consecrati SS. D. N. Innocentio XII, pontifici*

maximo, cum indice rerum locupletissimo, Romæ, 1694, in-4°. 3°. *De jansenianorum hæresi, eorumque captiosis effugiis à sacro tridentino concilio in antecessum damnatis*, in-4°. L'auteur prétend faire voir que le concile de Trente a condamné par avance la doctrine des jansénistes. (Journal des Savans, 1691, 1695, 1709. Supplément.)

Papes.

LUCE ou LUCIUS, premier du nom, pape, était Romain de naissance, et fils de Porphyre. Il mérita la qualité de confesseur, sous le pape saint Corneille, auquel il succéda le 18 octobre 252. Il gouverna un an quatre mois dix-sept jours ; et pendant ce court espace il souffrit beaucoup de la part des persécuteurs qui le chassèrent de son siège ; il y rentra, et y mourut le 3 mars 254, soit en qualité de martyr, comme on le croit communément, soit en qualité de simple confesseur, ainsi qu'il est marqué dans le plus ancien calendrier romain. On fait sa fête en quelques endroits le 4 de mars, et en d'autres, le 25 d'août. Ses reliques sont dans l'église de Sainte-Cécile à Rome. Saint Cyprien lui écrivit deux lettres, l'une au commencement de son pontificat, et l'autre après qu'il fut rappelé de son exil. Il avait écrit quelques lettres qui sont perdues. On lui attribue diverses ordonnances et une épître décrétale qui sont supposées. (Tillemont.

Baillet, t. 1, 4 mars. D. Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 3, p. 119.)

LUCE II, nommé auparavant Gerard de Caccianonici, était natif de Bologne. Il fut chanoine régulier de la congrégation de Saint-Frigidian, puis bibliothécaire et chancelier de l'église de Rome, cardinal en 1125, et enfin pape après Célestin II, le 12 mars 1144. Il gouverna onze mois quatorze jours, et mourut le 25 février 1145, après avoir beaucoup souffert des Romains partisans d'Arnaud de Bresce, et de la guerre de Roger, duc de Sicile, avec lequel il fit une trêve. Eugène III lui succéda. Il y a dix épîtres du pape Luce II dans les collections des conciles, dans la chronique de l'abbaye de Vezelay et ailleurs. Par la première, il fait savoir à Pierre de Cluny qu'il a fait une trêve avec Roger. Par la seconde, il implore le secours du roi Conrad contre le peuple romain qui s'était révolté. Dans la troisième et quatrième, il confirme la primatie de l'église de Tolède sur toutes celles d'Espagne. La cinquième est un privilège accordé à l'abbaye de Cluny. Dans la sixième, il soumet le monastère de Saint-Sabas à la même abbaye. Les quatre autres regardent l'abbaye de Vezelay et Artaud son abbé, qui avait été tué. (Baronius, à l'an 1144 et 1145. Du Chêne. Louis-Jacob. Dupin, douzième siècle, part. 1, p. 15.)

LUCE III, nommé aupara-

vant Humbaldo Allacingsoli, natif de Lucques, fut fait cardinal-prêtre du titre de Sainte-Praxède, par le pape Innocent II, l'an 1142. Adrien IV l'envoya légat en Sicile, et Alexandre III vers l'empereur Frédéric Barberousse, qu'il porta à la paix.

Le pape Alexandre III étant mort le 27 août 1181, le cardinal Humbaldo ou Humbaud fut élu le lendemain à sa place, et prit le nom de Luce III. Les Romains s'étant révoltés contre lui pour s'être opposé à quelques coutumes désavantageuses au saint-siège, il fut contraint de se retirer à Vérone. Il rentra ensuite dans Rome avec le secours des princes d'Italie, et revint encore à Vérone où il travailla à l'union des princes chrétiens contre les infidèles, et mourut le 25 novembre 1185, après avoir gouverné quatre ans deux mois vingt-huit jours. Urbain III lui succéda. Il nous reste trois épîtres de Luce III. Par la première, il lève l'excommunication de Guillaume, roi d'Écosse, et l'interdit de son royaume, porté contre lui par l'archevêque d'York, à cause qu'il s'était opposé à la consécration de Jean, élu évêque de Saint-André en Écosse. Par la seconde, il prie Henri II, roi d'Angleterre, de permettre une levée de deniers dans son royaume pour le secours de la Terre-Sainte. La troisième est un décret contre les hérétiques de ce temps-là, tels que les catares, les patarins, etc. (Du Chêne,

Ciaconius, Dupin, douzième siècle, part. 1, p. 439.)

LUCE, saint et martyr, compagnon de saint Ptolémée. (Voyez SAINT PTOLÉMÉE.)

LUCE (saint), premier roi chrétien aux îles britanniques, vivait dans le second siècle du temps des empereurs Marc-Aurèle et de Commode son fils, c'est-à-dire, vers l'an 179. Il était roi ou prince des Bretons dans l'île d'Albion, que l'on a depuis appelée Angleterre. Il députa vers le pape saint Eleuthère à Rome, et lui écrivit pour le prier de lui envoyer quelqu'un qui pût l'instruire et le rendre chrétien; c'est ce qui fut accordé avec joie. Bede assure que depuis ce temps les Bretons conservèrent inviolablement la foi jusqu'au temps de la persécution de Dioclétien. On ne sait aucun détail de tout ce qu'il a fait depuis son baptême, et l'on croit qu'il mourut vers les commencements du troisième siècle, en un lieu où l'on a depuis bâti la ville de Gloucestre, et où l'on a long-temps montré son tombeau. Le martyrologe romain moderne marque sa fête au 30 de décembre, et assigne son culte non en Angleterre, mais à Coire qui est une ville des Grisons entre les Suisses et les pays héréditaires de la maison d'Autriche. (Bede Usse-rius, dans ses Antiquités des églises britanniques. (Bailet, t. 3, 3 décembre.)

LUCE ou LEUCE, saint et martyr, compagnon de saint

Thyre. (*Voyez SAINT THYRESE.*)

LUCE, évêque d'Andrinople, saint et martyr. Plusieurs ont cru qu'il avait succédé à saint Eutrope dont saint Athanase a laissé de grands éloges à la postérité, et qui ayant été appelé des Gaules pour gouverner cette église, avait soutenu la foi premièrement contre les païens dans le temps des persécutions, et ensuite contre les ariens par la faction desquels il fut banni, et mourut dans son exil avec le titre de confesseur de la divinité de Jésus-Christ. Luce son successeur brûla du même zèle, et défendit avec intrépidité la vérité catholique ; aussi eut-il part aux mêmes souffrances. Les ariens à qui cette généreuse liberté le rendit odieux, firent tant auprès de l'empereur Constantin, qu'il fut envoyé en exil chargé de chaînes de fer au cou et aux mains ; il revint néanmoins de son exil après la mort de ce prince, et montra un zèle à défendre la religion orthodoxe encore plus ardent qu'auparavant. Les ariens étrangement irrités, obtinrent de nouveau de l'empereur Constance, qu'il fût chassé de son siège. Pour lors il vint à Rome se justifier devant le pape Jules, des calomnies atroces qu'on avait répandues contre lui. Il y trouva saint Paul, évêque de Constantinople, et saint Athanase qui s'y étaient réfugiés, et il assista au synode que le pape tint dans Rome sur ce sujet. Il eut la consolation d'y voir saint Athanase

absous, et il y contribua de son suffrage. Il fut rétabli lui-même sur son siège, et l'on a tout lieu de croire qu'il retourna dès l'année suivante à Andrinople. Quelque temps après l'on assemble un concile général dans la ville de Sardique en Thrace ; les évêques d'Orient et d'Occident s'y trouvèrent. Luce y parut avec tous les autres en qualité de confesseur de Jésus-Christ, et y porta les chaînes de fer dont il avait été chargé pour la défense de la foi orthodoxe. Mais quoique cette sainte assemblée eût condamné et déposé tous les auteurs de tant d'excès, l'avantage qu'ils avaient d'être soutenus par l'empereur Constance, les mit à couvert des effets que devaient produire les anathèmes du concile. Cette protection rendit les ariens plus insolens que jamais. Ils commirent de nouveaux excès plus grands que les premiers. Cette persécution alla jusqu'à faire mourir plusieurs des principaux et des plus saints ecclésiastiques d'Andrinople, à qui ils firent trancher la tête. Ils n'avaient garde d'épargner le pasteur d'un si saint troupeau ; ils le chargèrent de chaînes, et l'envoyèrent en exil dans un lieu où l'on croit qu'ils lui avancèrent ses jours par une mort violente. L'église honore sa mémoire le 11 février avec celle des saints ecclésiastiques de son clergé, qui avaient eu la tête coupée comme de véritables martyrs de Jésus-Christ. Le martyrologe romain en a parlé en ce

jour ; mais l'on ne voit pas que l'église grecque leur ait fait les mêmes honneurs que la latine. (Cette histoire est tirée des écrits de saint Athanase. *Voyez* Sozomène, Théodoret. Baillet, t. 1, 11 février.)

LUCE, saint et martyr, compagnon de saint Nemesien, etc. (*Voyez* NEMESIEN.)

LUCE, saint et martyr, compagnon de saint Montan, etc. (*Voyez* MONTAN.)

LUCE (sainte), vierge et martyre, autrement *sainte Lucie*, était de l'ancienne ville de Syracuse, aujourd'hui Saragosse. Sa mère Eutychie, après l'avoir élevée dans les principes de la foi et les sentimens de la piété chrétienne, songeait à la marier, lorsqu'elle fut travaillée d'un flux de sang qui la tourmenta quatre années. Luce prit occasion de la maladie de sa mère pour accomplir la résolution qu'elle avait prise de consacrer à Dieu sa virginité. Dans ce dessein, elle alla se prosterner au tombeau de sainte Agathe à Catane où elle obtint la guérison de sa mère qui, par un sentiment de reconnaissance et de piété, lui laissa la liberté de consacrer sa virginité à Dieu, et de donner même ses biens aux pauvres. Quelque temps après, Luce fut prise comme chrétienne, durant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Elle fut condamnée par le consulaire Pascale, gouverneur de la Sicile, à se voir livrée à la prostitution publique. Mais

Dieu l'en délivra par un effet de sa puissante protection, aussi bien que de divers autres tourmens qu'on lui fit souffrir pour la foi. Enfin, il permit qu'elle fût percée d'un coup d'épée, dont elle mourut. L'on rapporte sa mort à l'an 304. Les Grecs et les Latins se sont accordés à célébrer sa fête dans toutes leurs églises le 13 de décembre. Cette sainte fait la principale gloire de l'église de Sicile avec sainte Agathe. L'on a inséré son nom par respect dans le canon de la messe. Il semble cependant qu'on doute si ce ne serait pas le nom d'une autre sainte du même nom qu'on croit avoir été martyrisée à Rome ; mais l'on est plus porté à croire que c'est celui de notre sainte. Son corps demeura en Sicile jusqu'au huitième siècle. L'on a fait un grand nombre de translations de ses reliques ; mais comme il y a divers sentimens sur les lieux de ces translations, on peut voir les auteurs de sa Vie. (Surius. Dom Mabillon, Actes des SS. Bénédict. au cinquième siècle de l'Ordre. Baillet, tom. 3, 13 décembre.)

LUCE DE NARNI (bienheureuse), du tiers-Ordre de Saint-Dominique, était de l'ancienne famille des Broccolelli, et prit naissance dans la ville de Narni, en Ombrie, province d'Italie. Dieu n'attendit pas la succession des années pour attirer à lui le cœur de la jeune Luce. Dès son enfance il la favorisa de grâces extraordinaires ; il prévint sa raison en lui inspirant la crainte

du péché avant qu'elle pût le connaître, et en lui faisant mépriser les amusemens puérils ordinaires à cet âge, dans lequel elle reçut déjà le don de prophétie, et prédit plusieurs choses. La dévotion singulière qu'elle eut toute sa vie envers la très-sainte Vierge, lui attira de grandes bénédictions du ciel; elle consacra à son honneur plusieurs exercices auxquels elle fut toujours fidèle, surtout à la récitation du rosaire. Après Jésus-Christ, à qui elle avait voué sa virginité, c'était son refuge ordinaire; et dans toutes les tribulations dont sa vie fut remplie, elle ressentit les effets de sa tendresse maternelle. Malgré son vœu, ses parens la marièrent à un comte de Milan; mais le jour de ses noces elle lui parla si efficacement des avantages de la chasteté (parce que Dieu donnait du poids à ses paroles), qu'elle le fit consentir à garder une continence perpétuelle. Dans ce nouvel état, bien loin de rien diminuer de ses exercices de piété, elle augmenta ses oraisons, ses jeûnes, ses veilles, et ses autres genres de mortification : elle fréquentait plus souvent les sacrements, et retranchant dans ses habits tout ce qui pouvait ressentir le luxe ou la vanité, elle distribuait les plus précieux aux pauvres, et ne gardait pour elle que les plus communs. Par ses grandes libéralités, elle retira un grand nombre de femmes et de jeunes filles du danger où

elles étaient de perdre la chasteté, à cause de leur extrême pauvreté. Dans un temps de famine, elle donna, du consentement de son mari, une grande partie de sa vaisselle d'argent, de son linge et de ses bijoux pour subvenir à la subsistance des pauvres; elle leur pétrissait du pain de ses propres mains. Son humilité la portait à s'employer aux ministères les plus bas de sa maison. Elle souffrit de grandes tentations de la part du démon qui la maltraita plusieurs fois, et s'efforça de la faire périr, tantôt en la précipitant dans une rivière très-rapide, tantôt du haut d'une colline, et une autre fois en mettant le feu à la chambre où elle était. Il suscita plusieurs personnes qui répandirent contre elle des calomnies atroces. Son propre mari se repentant de sa résolution, voulut user des droits du mariage, et s'emporta de colère contre elle : elle usa d'abord de tant de douceur et d'adresse, qu'elle le fit désister; mais il revint bientôt à ses premiers emportemens. La bienheureuse Luce, extrêmement affligée de l'inconstance de son mari, invoqua avec ferveur Jésus-Christ et sa sainte mère : aussitôt son visage devint tellement resplendissant, que le comte effrayé se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et la laissa paisible quelque temps. Il résolut enfin de la faire mourir; il prit son épée, et allait la lui passer à travers du corps, sans

un autre miracle que Dieu fit encore en sa faveur. N'ayant pu réussir, il l'enferma dans une étroite prison où il faillit la faire mourir de faim, et lui fit souffrir plusieurs autres tourmens. Il rentra enfin en lui-même, demanda pardon à Dieu et à sa sainte épouse, et alla finir saintement ses jours dans l'Ordre de Saint-François. Le bon ordre qu'elle avait établi dans sa maison, était un exemple édifiant tant pour ses propres domestiques, que pour toutes les autres familles de la ville. Sa douceur et la paix de sa conscience étaient si grandes, que ses domestiques rendirent témoignage après sa mort, que quelqu'accident qui arrivât, ils ne les avaient jamais vues altérées. La tendre dévotion qu'elle avait toujours eue pour saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, dont elle avait reçu plusieurs faveurs, la porta à entrer dans le tiers-Ordre. Fidèle à toutes les observances de la règle, elle en augmenta beaucoup l'austérité, par les pénitences particulières qu'elle s'imposa. Elle alla à Rome par dévotion visiter les tombeaux des saints apôtres; elle y reçut de grandes consolations. De-là ses supérieurs l'envoyèrent à Viterbe, où elle rétablit la vie régulière parmi les religieuses de l'Ordre. Ce fut là qu'entre les faveurs célestes qu'elle reçut, Jésus-Christ l'honora de ses sacrées stigmates d'une manière visible et très-douloureuse. On en fit trois ri-

goureux examens. Le pape Alexandre VI, plusieurs cardinaux, plusieurs princes et princesses, le père inquisiteur de la foi, et autres grands personnages, voulurent assister à une de ces épreuves qui fut faite, aussi bien que les deux autres, par d'habiles médecins; les stigmates furent reconnues véritables. Mais Dieu ne prodigue pas ses faveurs sans qu'il en coûte. Rappelée à Ferrare où elle fonda un monastère en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, et dans lequel elle se renferma, elle y souffrit pendant trente-huit ans tout ce que la calomnie, les injures, les outrages, les moqueries ont de plus piquant, et les maladies de plus douloureux. Elle devint pour tous un objet d'horreur : on la traita d'hypocrite, de visionnaire et d'abusée. On alla jusqu'à la dépouiller des habits de l'Ordre, on voulait la chasser publiquement comme une confusable : on se contenta néanmoins de l'enfermer étroitement dans le monastère, et de la faire passer pour folle. Si Dieu ne l'eût consolée plusieurs fois d'une manière toute particulière dans ces terribles afflictions, elle n'eût pu jamais les soutenir. Au bout de cette longue épreuve, il ne permit pas que sa fidèle épouse mourût dans la confusion et dans l'ignominie; il la releva glorieusement de ses humiliations. Ses stigmates qu'il avait fait disparaître à sa prière, reparurent, il

lui rendit le don des miracles, son nom devint plus célèbre qu'auparavant, et chacun reconnut sa sainteté. Six mois après, elle expira au milieu des larmes et des gémissemens de sa communauté, dans la soixantième année de son âge, l'an 1544. Son corps fut inhumé à Ferrare, au milieu d'un concours prodigieux de peuple. L'an 1710 on le trouva sans aucune corruption, et avec les marques glorieuses de ses stigmates. On détacha une de ses jambes, dont on fit présent à la ville de Narni, qui la conserve religieusement dans un beau reliquaire où elle est honorée des fidèles. Clément XI approuva le culte de la bienheureuse, et Benoît XIII a permis à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, aussi bien qu'aux clergés de Narni, de Viterbe et de Ferrare d'en faire l'office du commun d'une vierge. (Le père Marchèse, *Diarium dominicanum*. Lopez, part. 4, liv. 1, chap. 95. Le père Jean de Sainte-Marie, *Vie des saintes de l'Ordre*, t. 2, et dans l'office de la sainte.)

LUCENTI (Dom Jule-Ambroise), abbé de l'Ordre de Cîteaux en Italie, et consultant de la congrégation de l'Indice. Nous avons de lui, *fulgor Fulginei in splendoribus Sanctorum*, etc., à Rome, chez Bernabo 1703, in-4°. C'est l'histoire des saints de Foligno, petite ville d'Ombrie, et de toutes les personnes qui y sont mortes en odeur de sainteté. L'auteur fait l'éloge de

tous en particulier; et après chaque éloge, il ajoute des notes qui y servent d'explication, et qui en sont comme le commentaire. (Mém. de Trévoux, 1705, t. 2, p. 630.)

LUCERA, ville du royaume de Naples dans la Capitanate. On l'appelle aussi Lucerie des Sarrasins, pour la distinguer de quelques autres villes du même nom qui sont dans la Campanie, l'Ombrie et la Gaule Cispadane. Elle est située sur une petite montagne au Midi, entre Bénévent et Siponte, dont elle est éloignée d'environ trente milles, proche de Volturara et de Troja: on la dit fort ancienne. L'empereur Constance III la détruisit jusqu'à ses fondemens en 663, et Frédéric II la rebâtit. Les Sarrasins s'y établirent, d'où ils faisaient des courses dans tous les environs. Le roi Charles II la reprit sur ces barbares, et la nomma ville de Sainte-Marie de la Victoire: mais son ancien nom lui demeura. On croit que l'Evangile y fut annoncé dès les premiers siècles, au moins nous y voyons des évêques dès l'an 300. La cathédrale qui fut bâtie par le roi Charles II, est dédiée à la sainte Vierge, et desservie par douze chanoines, et quatre dignitaires qui sont à la nomination du roi et de l'évêque. Il y a dans la ville trois églises paroissiales, huit monastères d'hommes et un de filles. Ce siège est sous la métropole de Bénévent, et peut avoir quinze cents écus de revenu.

Evêques de Lucera.

1. Bassus (saint), premier évêque de Lucera, et martyr.

2. Pardus (saint.)

3. Jean, dont il est fait mention dans la Vie du suivant. . .

4. Marc (saint), en 302. *Vid. act. S. tom. 2 jun. p. 800.*

5. Marc II, assista au concile de Rome, sous le pape Zacharie, en 743. (*Baron.*)

6. Adelchese, en 957.

7. Albert, au concile de Latran, sous Léon IV, en 964.

8. Landenulphe, siégeait en 990.

9. Azon, au concile de Bénévent, sous l'archevêque Milon, en 1073.

10. Benoît, en 1099.

11. Raynal, au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

12. N... mort en 1219.

13. N... transféré de Massa par le pape Honoré III.

14. Albert, moine et doyen de Sainte-Sophie de Bénévent, nommé par Alexandre IV, en 1255.

15. Nicolas, en 1261.

16. Barthélemi, en 1265 : les évêques suivans se qualifièrent d'évêques de Sainte-Marie de la Victoire.

17. Guillaume, abdiqua en 1295.

18. Aymard ou Aynard, archidiacre, nommé par Boniface VIII, en 1295.

19. Etienne, succéda en 1302.

20. Etienne II, en 1304.

21. J.... en 1308.

22. Jacques, en 1314.

23. B. Augustin de Dalmatie, de la ville de Thrace, transféré de Zagrab en Slavonie par Jean XXII, en 1317, mourut en 1323. Il était de l'Ordre de Saint-Dominique.

24. Jacques, succéda à Augustin.

25. Marin, en 1348.

26. Antoine, trésorier, nommé par Clément VI, mourut en 1363.

27. Jacque Gurga, chanoine de Naples, nommé par Urbain V.

28. Barthélemi, lui succéda.

29. Thomas.

30. Thomas d'Acerno, sous Urbain VI, en 1378.

31. Barthélemi, mort en 1396.

32. Sébastien, de Formica, nommé la même année.

33. François, siégeait en 1422.

34. Bassaslache, de Formia, nommé en 1422, mort en 1450.

35. Antoine Angli, de Naples, transféré à Potenza.

36. Ladislas Denièce, de Naples, d'abord commendataire, puis évêque, mourut en 1478.

37. Pierre Ranzani, de Palerme, et de l'Ordre de Saint-Dominique, poète, orateur, historien et théologien, nommé par Sixte IV, mourut en 1492.

38. Jean-Baptiste de Contestabilibus, de Bénévent, transféré de Minora le 2 décembre 1493, mourut en 1496.

39. Antoine Torrès, Espagnol, de l'Ordre de Saint-Jérôme, nommé par Alexandre VI,

le 7 novembre 1496, fut transféré à Nepi et à Sutri l'année suivante.

40. Raphael Rocca, succéda le 17 avril 1497, et permuta deux ans après avec le suivant.

41. Jean-Louis d'Aversa, carme, évêque de Carpri, siégea treize ans, et fut transféré à Saint-Agatha-di-Goti.

42. Alphonse Caraffe, de Naples, évêque de Saint-Agatha-di-Goti, et patriarche d'Antioche, passa à Lucera en 1512, et assista au concile de Latran : il mourut en 1534.

43. André, cardinal Palmeri ; administrateur, résigna en faveur de

44. Michel de Vicecomitibus, mort en 1538.

45. Henri de Villalobos, Espagnol de Séville, nommé le 29 juillet 1538, transféré à Squillace le 9 novembre 1540.

46. Fabius Mignatelli, de Siene, nommé le 15 novembre 1540, fait cardinal par Jules III, en 1551, fut transféré à Grosseto.

47. Fulesius, cardinal Cornei, administra peu de temps.

48. Pierre de Petris, de Monte-Savini d'Arrezzo, parent de Jules III, nommé le 16 mai 1553, alla au concile de Trente sous Pie IV, et mourut en 1580.

49. Jules, moine calabrois, de Martorano, chanoine du Vatican, succéda et vécut à peine un an.

50. Scipion Bozzuti, de Naples, transféré de Calvi le 14 février 1582, fut tué en 1591.

51. Marc Hugnacervi, mourut en 1601.

52. Fabius Arestius, de Camerino, nommé par Clément VIII le 11 mai 1601, siégea huit ans.

53. Louis Magius, de Milan, mourut en 1618.

54. Fabrice Suardi, de Naples, nommé le 28 janvier 1619.

55. Brunorus Sciamana, de Teramo, nommé le 27 août 1637, fut transféré en 1642 à Caserte.

56. Thomas d'Avolos, de Naples, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé le 24 mars 1642, mourut l'année suivante.

57. Sylvestre d'Afficto, de Naples, clerc régulier théatin, évêque de Trivico, transféré le 23 février 1643, mourut au mois d'août 1661.

58. Jean-Baptiste Eustachi, de Troja, chanoine de Lucera, nommé le 12 février 1663, mourut en 1687.

59. Dominique Morelli, chanoine de Foggia sa patrie, mourut en 1715.

60. Dominique-Marie de Ligurro, de Naples, clerc régulier théatin, nommé le 10 janvier 1718. (*Ital. sac.*, t. 8, col. 313, et t. 10, col. 279.)

LUCERNAIRE, *lucernarium*, *lucernalis hora*. Terme liturgique qui signifie quelquefois les répons qu'on chante aux vêpres, et d'autres fois les vêpres même, ainsi nommées parce qu'on les disait au soleil couchant dans le temps qu'on allumait des lampes et des bougies, ou parce qu'effectivement on se servait

de lumière pour dire les oraisons ; d'où est venu l'usage d'y porter des cierges allumés. Le lucernaire des Grecs consiste dans un grand nombre de prières beaucoup plus longues que les vêpres des Latins, et semblables aux prières qui se disent à primes et à vêpres les jours de féerie. (Moléon, Voyage liturg., p. 281. Chastelain, *Lucernarium*.)

LUCIANISTES ou **LUCANISTES**, *lucianistæ* ou *lucanistæ*, hérétiques du second siècle, qui prirent leur nom d'un certain Lucien, *Lucianus*, comme l'appellent saint Epiphane et saint Jean Damascène, ou *Lucan*, *Lucanus*, ainsi que le nomme Tertullien dans son livre de la résurrection de la chair. Quoi qu'il en soit, Lucien ou Lucan fut disciple de Marcion, et ajouta de nouvelles erreurs à celles de cet hérésiarque. Il admettait trois principes ou principautés, le Père, le Fils, Dieu des chrétiens, et le Saint-Esprit, Dieu des gentils. Il niait l'immortalité de l'âme qu'il croyait matérielle, rejetait l'Ancien-Testament et l'épître aux Hébreux, le mariage, et la conception du Verbe dans le sein de Marie. Il admettait aussi deux Dieux, l'un bon et l'autre mauvais. (Tertullien, *De Præscript. Alphonsus Prateolus. Philastrius*. Le Grand, *Hist. hæresiarcharum*, p. 38.)

Il y a eu d'autres lucianistes qui ont paru quelque temps après les ariens, qui soutenaient les mêmes erreurs. Ils avaient

pour chef Lucien, regardé comme un martyr par les ariens.

LUCIEN (Saint-), *Sanctus-Lucianus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située à trois cents pas de la ville de Beauvais, sur le penchant d'une colline, et fondée vers l'an 582 par le roi Chilperic 1^{er}. Elle a été souvent ruinée, savoir, par les Normands vers l'an 845, par les Anglais en 1346, et par les calvinistes au seizième siècle. Mais les religieux de la congrégation de Saint-Maur à qui elle avait été donnée en 1665, l'avaient très-bien réparée, et y avaient introduit la réforme. L'église de Saint-Lucien avait toujours été regardée comme la première de la ville après la cathédrale. L'abbé avait séance immédiatement après l'évêque dans les assemblées diocésaines. Autrefois les nouveaux évêques de Beauvais ne prenaient possession de l'évêché qu'après avoir passé une nuit en prières devant le tombeau de saint Lucien, et à leur mort ils étaient enterrés aux pieds du saint martyr. (*Gallia christ.* tom. 9, col. 779.) Il n'y a pas encore long-temps que les évêques de Beauvais commençaient leur entrée solennelle par l'abbaye de S.-Lucien. Les cérémonies qui s'observaient à cette occasion sont assez curieuses. (Voyez-en le détail dans le Dict. géograph., etc. de M. l'abbé Expilly, à l'article **BEAUVAIS**.)

LUCIEN (saint), prêtre d'Antioche et martyr de Nicomédie

dans le troisième siècle, s'acquiesce une grande réputation de science et de vertu. Il établit à Antioche une école chrétienne où il enseignait la religion avec autant de piété que d'éloquence, lorsqu'un prêtre sabellien, nommé Pancrace, contre lequel il avait défendu la foi orthodoxe, le livra aux persécuteurs de l'Église qui le cherchaient. Ils le conduisirent à Nicomédie où ils le firent mourir après plusieurs supplices qu'il endura généreusement ; on ignore le genre de sa mort, on sait seulement qu'il mourut au commencement de l'an 312, et que son corps jeté dans la mer fut roulé sur le rivage de Drépane, qui n'était alors qu'un bourg dont Constantin fit la ville d'Héliople, du nom de sa mère Hélène qui avait une dévotion particulière à saint Lucien. On fait sa fête le 7 janvier, et l'on croit en France que ses reliques furent envoyées à Charlemagne qui les fit mettre dans une église qui fut bâtie par ses ordres à Arles, sous le nom du saint martyr. Saint Lucien avait une grande connaissance de la langue hébraïque, et il donna une nouvelle version de la bible corrigée sur le texte hébreu. Il écrivit aussi plusieurs lettres et d'autres ouvrages touchant la foi, qui sont perdus, et dont saint Jérôme a loué l'éloquence et l'érudition. On l'accusa d'être le précurseur des ariens, soit à cause de ses liaisons avec Paul de Samosate, son évêque ; soit

parce qu'en combattant les sabelliens, il avait usé de quelques expressions favorables à l'arianisme, soit parce que les chefs des ariens avaient été ses disciples et se prévalaient de son nom ; mais saint Athanase, saint Chrysostôme et saint Jérôme l'ont toujours regardé comme un docteur très-orthodoxe et un très-saint martyr. Il avait donné une nouvelle édition de la version de la bible, que l'on dit se trouver encore aujourd'hui manuscrite dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de la reine Christine. Il composa aussi divers petits ouvrages et quelques lettres fort courtes dont il ne nous reste que peu de chose. La formule de foi, que le concile d'Antioche de l'an 341 proposa et approuva comme écrite de la propre main de saint Lucien, est encore de lui. (Saint-Jérôme, *De Script. eccl.* De la Motte, Vie de saint Lucien. Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 5. Baillet, t. 1, 7 janvier. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 4, p. 46 et suiv.)

LUCIEN et MARCIEN, martyrs à Nicomédie au troisième siècle, étaient païens et faisaient publiquement profession de la magie, pour trouver par la force des enchantemens les moyens de corrompre la chasteté des femmes ; n'ayant pu vaincre une vierge chrétienne pour laquelle ils avaient conçu une passion violente, et ayant appris des démons même, qu'ils n'avaient

aucun pouvoir sur ce que Jésus-Christ protégeait, ils embrassèrent la foi : ils la prêchèrent hardiment, et la confessèrent sous l'empire de Dece, devant Sabin, proconsul de Bithynie, qui les fit brûler à Nicomédie le 26 octobre, jour auquel les anciens martyrologes et le romain moderne marquent leur culte. On leur donne pour compagnons deux saints Flores, un saint Héracle et un saint Tite. (Dom Thierry Ruinart. Tillemont, Hist. de la Persécution de Dece. Baillet, t. 3, 26 octobre.)

LUCIEN, prêtre et martyr de Carthage, du temps de saint Cyprien son évêque, accordait la paix trop facilement à ceux qui étaient tombés dans la persécution. Nous avons une lettre de lui, entre celles de saint Cyprien, où il fait l'histoire de cette indulgence des martyrs de Carthage.

LUCIEN (saint), grand-chambellan de l'empereur Dioclétien, se servit de la faveur qu'il avait dans le palais pour faire plusieurs chrétiens parmi les officiers dont quelques-uns souffrirent le martyre à Nicomédie. (Baillet, 9 septembre.)

LUCIEN, prêtre de Jérusalem dans le cinquième siècle, avait soin d'une petite paroisse, et était distingué par sa vertu. Ce fut lui à qui Gamaliel apparut et révéla le lieu où étaient cachés les corps de saint Étienne, premier martyr, celui de Nicodème, le sien et celui de son fils

nommé Abibas. Lucien écrivit à ce sujet une épître grecque que le prêtre Avitus, Espagnol, traduisit en latin l'an 415. (Baronius. Bellarmin.)

LUCIEN DE BEAUVAIS, apôtre de ce pays et martyr, vint de Rome dans les Gaules avec saint Quentin, si l'on s'en rapporte aux actes de ce dernier. On croit qu'il était prêtre, et qu'il ne contribua pas moins par ses miracles que par ses prédications et ses exemples, à la conversion des habitans de la ville. Comme il se retirait souvent sur une montagne appelée depuis Montmille, à une lieue de Beauvais, les soldats envoyés pour le tuer de la part de Julien, vicaire du préfet, ou même successeur de Rictiovere, préfet du prétoire des Gaules, l'y allèrent chercher; et l'ayant trouvé avec deux de ses compagnons, dont l'un est appelé Maximien, ou Maxien, Messien, et l'autre Julien, ils leur coupèrent la tête à tous les trois, vers l'an 288 ou 290. Les corps de saint Maxien et de saint Julien furent enterrés dans le lieu même de leur exécution; mais celui de saint Lucien fut apporté à une demi-lieue de Beauvais, où il y avait une abbaye de bénédictins sous le nom de Saint-Lucien-les-Beauvais. La fête principale de saint Lucien se fait le 8 janvier. (Tillemont, Mém. eccl., t. 4. Loisel et Louvet, Hist. de Beauvais. Baillet, t. 1, 8 janvier.)

LUCIFER, nom que les chré-

tiens donnent au prince des démons, par rapport à la beauté et aux autres avantages dont il était orné, et qui le faisaient paraître comme un astre brillant avant son péché. Cette expression est tirée du quatorzième chap. d'Isaïe, v. 12, où on lit : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour ?*

LUCIFER, évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, se rendit illustre au quatrième siècle par sa science, son zèle, son courage et sa vertu. Il fut député avec Hilaire et Pancrace vers l'empereur Constance, par le pape Libère, après la chute de Vincent de Capoue. Il se trouva au concile de Milan de l'an 355, et y soutint la cause de la personne de saint Athanase, avec tant de fermeté, que Constance l'envoya en exil à Germanicie, ville de Syrie, d'où il fut transféré à Eleutheropolis en Palestine, ensuite en Thébaidé, et en un autre endroit dont on ne sait pas le nom. Ayant été rappelé sous Julien l'an 362, il alla à Antioche, et augmenta le schisme de cette église par l'ordination de Paulin. Il se sépara ensuite de tous les évêques qui avaient reçu à la pénitence et à la communion, ceux de leurs collègues qui étaient tombés durant la persécution des ariens, quoiqu'ils eussent désavoué leur faute, et que le concile d'Alexandrie de l'an 362 les eût rétablis. Lucifer mourut dans son schisme en

Sardaigne, selon Baronius, et beaucoup d'autres, l'an 371 ou 372, laissa six livres en faveur de saint Athanase contre l'empereur Constantius. Les deux premiers n'ont point d'autres titres que Livres pour saint Athanase contre Constantius qu'il traite avec beaucoup de dureté. Le troisième est intitulé, des Rois apostats. Le quatrième, qu'il ne faut point s'assembler avec les hérétiques. Le cinquième, qu'il ne faut point pardonner à ceux qui péchent contre Dieu. Le sixième qu'il faut mourir pour le Fils de Dieu. Ces six livres sont écrits d'un style dur et barbare, mais vif et ardent.

Lucifer avait fait d'autres ouvrages qui sont perdus, ainsi que ses lettres. Il ne nous en reste qu'une fort courte à Florent, grand-maître du palais, dans laquelle Lucifer s'avoue auteur de l'ouvrage contre Constantius. Ils sont remplis de citations de l'Écriture-Sainte, selon l'ancienne édition latine; ce qui les rend très-utiles pour le rétablissement de cette ancienne édition de l'Écriture, et qui avait fait concevoir à M. Cotelier le dessein de les réimprimer, ce qu'il n'a point exécuté. L'édition qui en fut faite à Paris l'an 1568, in-8°, est de M. Jean du Tillet, évêque de Meaux. On les trouve aussi dans les Bibliothèques des Pères, à Paris, à Cologne et à Lyon. Il y a des auteurs qui ont accusé Lucifer d'erreurs, comme s'il avait enseigné que le monde était du

démon ; que l'Église était une prostituée, et que les âmes s'engendraient ; mais les savans le vengent de cette accusation frivole. Il faut cependant avouer qu'il a quelques sentimens particuliers ou peu exacts ; comme de dire que Gédéon a commis l'idolâtrie, en faisant son éphod ; qu'Élie est dans la félicité éternelle ; que Manassès est damné ; que les chrétiens n'ont pas le droit de faire mourir personne, etc. Mais il est des auteurs qui pensent qu'on peut ramener tout cela à un bon sens. Il y en a même qui ne reprochent à Lucifer que le schisme et la trop grande sévérité. Il en est encore qui sont persuadés qu'il s'est réuni à l'Église avant de mourir. On lui rend même depuis long-temps un culte public et religieux en Sardaigne, sans que l'Église romaine s'y oppose. C'est le 20 de mai qu'on y fait sa fête. Quelques-uns conjecturent cependant que ce culte a pour objet un autre évêque de même nom, qui fut confesseur ou martyr dans la persécution des Vandales. (Socrate. Sozomène. Théodoret. Hermant, Vie de saint Athanase. Baillet, 20 mai. Dupin, Biblioth. ecclés. quatrième siècle. Richard-Simon, Critiq. de Dup. tom. 1, p. 59. Le père Alexandre, Sæc. 4, art. 13. Tillemont, Hist. de Lucif., t. 1, p. 322. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl. t. 5, p. 384 et suiv. Journal des Sav., p. 13 de la première édit. et 11 de la seconde.)

LUCIFERIENS, *Luciferiani*.

On nomma lucifériens ceux qui adhérèrent au schisme de Lucifer. Ils se multiplièrent beaucoup, et s'étendirent dans les Gaules, surtout à Trèves, à Rome, en Égypte, en Afrique ; mais ils dominaient principalement en Espagne et en Sardaigne. Ils ne subsistèrent cependant pas long-temps, et il n'en était plus question du temps de Théodoret. Comme le schisme dégénéra ordinairement en hérésie, les lucifériens auraient bien pu soutenir les erreurs qui ont été attribuées à Lucifer par quelques écrivains ; comme de croire que l'âme était engendrée par transfusion, née de la chair et de la substance éternelle. Saint Jérôme a composé un traité exprès pour les réfuter. (Hist. des hér., t. 2, p. 221. Dupin. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 5, p. 396.)

LUCINI (Louis-Marie), d'une famille noble de Milan, originaire de Côme, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, commissaire-général du saint-office, cardinal de la sainte Église romaine, mort en 1745. Nous avons de lui : *Esame et difesa del decreto pubblicato in Pudiscerti da monsignor Carlo Tommaso di Tournon, patriarca d'Antiochia, commissario et visitatore apostolico con potestà di legato à latere delle Indie orientali, impero della Cina e isole adjacenti. Di poi cardinale della S. R. chiesa, approvato e confermato con*

breve delle sommo pontifice Benedetto XIII, in Roma, nella Stamperia vaticana, 1728, vol. in-8o.

LUCIUS, de Cyrène, dont il est parlé dans le treizième chapitre des Actes, v. 1, était un des prophètes de l'église d'Antioche. On croit qu'il était aussi un des soixante-dix disciples de Notre-Seigneur. Usuard et Adon prétendent que les apôtres l'ordonnèrent premier évêque de Cyrène. L'Eglise latine l'honore le 6 de mai.

LUCIUS, dont il est fait mention dans le verset 21 du chapitre 16 de l'épître aux Romains, et qui y est qualifié de parent de saint Paul, n'est pas différent de Lucius Cyrenéen, dont on vient de parler, si l'on en croit quelques auteurs. La plupart néanmoins distinguent ces deux personnes. Il y en a aussi qui prétendent que ce Lucius dont parle saint Paul est le même que saint Luc. Supposé qu'il soit différent de Lucius le Cyrenéen et de saint Luc, on ne sait rien de sa vie, ni de sa mort. (Dom Calmet.)

LUCIUS ou **LUCE**, pape. (Cherchez **LUC**.)

LUCIUS CHARINUS qui vivait, comme l'on croit, dans le sixième siècle, est auteur d'un livre intitulé, le Voyage des Apôtres, ouvrage plein de fables, d'erreurs et de faussetés recueillies des livres des anciens hérétiques. (Photius, *cod.* 144. Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccl. du sixième siècle.*)

LUCIUS COLUTIUS SALUTATUS, de Stignano, chancelier de Florence, secrétaire d'Urbain v et de Grégoire xi, succéda à Patrorque dans l'empire des lettres, et mourut le 12 de mai 1406. Il avait écrit deux livres de la vraie religion; un discours de la prééminence de la jurisprudence sur la médecine; un livre de la fortune et du destin; un petit ouvrage intitulé, la Poche de la nuit, et plusieurs lettres. Il ne nous reste que celle qui est adressée à Nicolas Auxime, protonotaire apostolique, sur les louanges du cardinal Nicolas de Capocia; celle qui est adressée à Brunus, secrétaire du pape, contenant l'éloge d'Urbain v, et une requête adressée au roi de France, au nom des Florentins, contre la faction gibeline, présentée l'an 1404. Ces monumens, quoiqu'en petit nombre, donnés par M. Baluze dans le quatrième tome de ses œuvres mélangées, suffisent pour nous faire juger de l'esprit, de l'élégance et de la politesse de cet auteur. (Dupin, quatorzième siècle.)

LUCIUS (Pierre), religieux de l'Ordre des carmes, natif de Bruxelles, publia l'an 1593, à Florence, in-4o, la Bibliothèque des écrivains de son Ordre, qui n'est presque qu'une copie de l'ouvrage d'Arnold Bostius. On lui attribue d'autres ouvrages. Alegre, in *Parad. carm.* (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

LUCKO ou **LUSUE**, ville épiscopale de la province de

Russie, capitale de la Volhinie, en latin *Luceorium*. Elle est sur la rivière de Ster, près d'un lac qui couvre en partie le château. Cette ville est grande, et son évêché est suffragant de Kiovie. On y trouve beaucoup plus de schismatiques et de Juifs que de catholiques. Voici les évêques qui nous sont connus :

1. Cyrille, un des envoyés du concile de Russie au pape Clément VIII, pour l'union.

2. Jérôme, moine russe, nommé par Urbain VIII.

3. Athanase, schismatique, assista en 1642 au concile que Parthenius tint en Moldavie, et y souscrivit.

4. Wihouski, autrefois référendaire du grand duché de Lithuanie, abbé commendataire de Siecikow en Volhinie, ordonné en 1701, mourut le 29 décembre 1714.

5. Joachim Przebendowski, ordonné en 1715, mourut en 1720.

6. Étienne Rupniewski, en 1721.

LUCQUES, ville d'Italie, capitale de la ci-devant république de ce nom. Elle est située sur la rivière de Serchio, du côté où les montagnes en sont peu éloignées, à dix milles de Pise, treize de la mer de Toscane, et trente de Luna. C'est une ville forte, environnée de bonnes murailles, avec onze bastions. Elle n'a point de citadelle. Son circuit n'est que de trois milles. Elle est bien bâtie, très-peuplée, et remplie de braves habitants.

Ses temples et ses autres édifices sont magnifiquement ornés. Frontin et quelques anciens la mettent dans la Ligurie; mais Tite-Live, Strabon, Pline et les autres en font une ville de Toscane; et effectivement elle est au-delà de la *Ma-cra*, qui divise ces deux provinces. On dit en latin *Luca* ou *Lucca*. Elle est si ancienne qu'il serait inutile d'en chercher la fondation. Elle fut probablement soumise aux rois qui commandaient dans la Toscane, peu après la fondation de Rome. Les Romains la subjuguèrent ensuite, et en firent une colonie vers l'an 577.

Tandis que la république romaine conserva sa gloire, la ville de Lucques subsista aussi avec honneur. Mais comme cette capitale du monde, elle éprouva les vicissitudes de la fortune, en 476 de Jésus-Christ. Odoacre, roi des Herules, vint du fond du septentrion; et après avoir défait Augustule, se mit en possession de presque tous les états qu'Auguste avait réunis sous sa domination. Théodoric Amal, roi des Goths, battit trois fois Odoacre, et l'ayant tué indignement à Ravenne en 493, il lui arracha sa conquête. Le royaume d'Italie passa ainsi aux Goths, et ensuite aux Ostrogoths, jusqu'à ce que Narsès, cet illustre général de l'empereur Justinien eut détruit entièrement cette nation barbare. Il assiégea Lucques qui se rendit après sept mois de siège, et re-

prit non-seulement les villes de Toscane, mais toutes celles d'Italie, et Rome même, qui avaient cédé aux armes victorieuses de l'ennemi.

Mais après la mort de Justinien, l'impératrice Sophie, femme de Justin, éprouva combien il est dangereux de piquer un homme qui sait la guerre, et qui est dans l'habitude de vaincre. Narsès, outré de l'injure qu'il avait reçue de cette princesse, appela de Pannonie Alboin, roi des Lombards, qui ayant ravagé toute l'Italie, s'en mit en possession, et en changea tout le gouvernement. Didier, marquis de Tuscie, et ensuite roi, fortifia la ville de Lucques. Charlemagne le dépouilla de ses états deux cents ans après l'irruption des Lombards. Lucques fut gouvernée par des marquis, dont le premier, qui fut Boniface, eut de son mariage avec Béatrix, fille de l'empereur Henri II, cette fameuse comtesse Mathilde dont il est si souvent parlé dans l'histoire ecclésiastique, et qui hérita des états de son père, c'est-à-dire, de la Toscane et du Lucquois. Cette ville eut ensuite différens maîtres jusqu'en 1285, qu'elle acheta sa liberté de l'empereur Rodolphe, par le prix de douze mille florins. Elle se gouverna elle-même jusqu'en 1311, qu'Ugation Fagiolan s'empara du gouvernement; et après lui les Castrucci, les Scaligeri, les Florentins, Charles IV, empereur, les Guinisii, et elle ne re-

couvra sa liberté qu'en 1450. Ils viennent de la perdre sans retour. C'a été le lieu de la naissance du pape Luce III, de l'historien Ptolémée et du fameux Xantes Pagnin, tous deux de l'Ordre de Saint-Dominique.

Ughelle et tous les auteurs italiens disent que la religion chrétienne y fut établie dès le premier siècle par saint Paulin d'Antioche, disciple du prince des apôtres, qui y bâtit la cathédrale dédiée à la Sainte-Trinité, et consacrée depuis en l'honneur de saint Paulin et de saint Martin. Celle d'aujourd'hui porte le nom du Saint-Crucifix. Le chapitre est composé de quatre dignités qui sont, l'archiprêtre, l'archidiaque, le primicier, l'abbé, et de treize chanoines. Il y a aussi quarante chapelains, un théologal et un pénitencier. Alexandre II donna le *pallium* aux évêques de Lucques, et le pouvoir de faire porter la croix devant eux, et voulut qu'ils ne dépendissent que du saint-siège. Le grand Othon leur donna le titre de princes-comtes de l'empire, et Benoît XIII celui d'archevêques, sans cependant leur attribuer de suffragans. Labulle est de 1726, 3 ides septembre.

Le diocèse est très-étendu : on y comptait du temps du pape Clément IV sept cent soixante-douze églises. Il y a dans la ville trois collégiales, vingt paroisses; un chanoine nommé par le chapitre fait les fonctions curiales dans la cathédrale; onze cou-

yeux d'hommes, dix monastères de filles, deux séminaires, etc. On a imprimé à Lucques en 1741, in-12, une nouvelle édition d'un ouvrage italien qui avait été imprimé pour la première fois en 1736, touchant l'histoire ecclésiastique de cette ville : on y trouve des recherches curieuses et importantes touchant l'église de Lucques, et l'histoire chronologique de ses évêques.

Evêques de Lucques.

1. Saint Paulin, disciple de saint Pierre.
2. Saint Valère, disciple du précédent.
3. Saint Théodore, vers l'an 324.
4. Maxime, assista au concile de Sardique en 346.
5. Paulin II à celui de Rimini en 359.
6. Fullanus.
7. Félix, au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.
8. Obsequence, en 546.
9. Geminien, succéda.
10. Saint Frigidien, fils d'un roi d'Hultonie en Irlande, mort en 578.
11. Valérien, siégeait en 588.
12. Paterne.
13. Pisan.
14. Vindice.
15. Prohine.
16. Maxime.
17. Aurélien.
18. Nurmose.
19. Ricence.
20. Avence.
21. Abundantius.

22. Laurent.
23. Læstus, se trouva au concile de Latran en 649.
24. Eleuthère, au concile du pape Agathon en 680.
25. Félix, en 685.
26. Balthasard, en 700.
27. Taporperien, siégea depuis 714 jusqu'en 730.
28. Walprand, fils de Walpert, duc de Lucques, en 733 jusqu'en 754.
29. Perède, en 780.
30. Jean, fils de Teupert, de Lucques, depuis 781 jusqu'en 799.
31. Jacques, archidiacre de Lucques, depuis 800 jusqu'en 818.
32. Pierre, diacre de Lucques, depuis 819 jusqu'en 834. Il assista au concile de Rome, sous le pape Eugène II, en 826.
33. Bérenger, en 843.
34. Ambroise, depuis 844 jusqu'en 851.
35. Jérôme, de Lucques, siégea seize ans, depuis 852.
36. Gérard, en 869, assista au concile de Ravenne en 877, et vécut jusqu'en 895.
37. Pierre, depuis 896 jusqu'en 933.
38. Jacques, archidiacre en 934.
39. Conrad, depuis 935 jusqu'en 963.
40. Aghin, en 967.
41. Adelange, depuis 968 jusqu'en 978.
42. Vidon ou Guidon, transféré de Populonia en 981.
43. Theudigrime, depuis 982 jusqu'en 987.

44. Isalfrede, depuis 987 jusqu'en 990.

45. Gérard, depuis 990 jusqu'en 1002.

46. Rodeland, siégeait en 1005.

47. Grimizze, depuis 1014 jusqu'en 1022.

48. Jean, de Lucques, depuis 1023 jusqu'en 1056.

49. Anselme Badagius, de Milan, vers l'an 1056.

50. Saint Anselme, moine de Saint-Benoît, fait cardinal par Alexandre II, nommé évêque en 1073. Il fut confesseur de la comtesse Mathilde.

51. Gatefroy, en 1089.

52. Ringer, assista au concile de Rome en 1098, et mourut en 1112.

53. Rodolphe, élevé sur ce siège en 1112, mourut en 1118.

54. Benoît, archidiacre, succéda à Rodolphe après sa mort, et mourut en 1127.

55. Uberr, élu en 1128, fut déposé dans le concile de Pise en 1134, peut-être à cause qu'il était attaché au parti de Pierre Léon, antipape.

56. Othon, en 1140.

57. Grégoire, élu en 1146, siégea jusqu'en 1163.

58. Plebanus, de Piscia, en 1164. Il mourut en 1166.

59. Henri, depuis 1166 jusqu'en 1170.

60. Landus, élu en 1171, mourut en 1175.

61. Guillaume Roffride, élu en 1175, assista au concile de Latran en 1179. Le pape Luce III qui était de Lucques lui donna

le *pallium*, et droit de faire porter devant lui la croix. Il mourut en 1195.

61. Widon, archiprêtre, élu en 1196, mourut en 1201.

63. Robert, chanoine, succéda à Widon. Il alla en terre sainte, ayant armé une galère à ses frais, et mourut en 1225.

64. M. R., chanoine, confirmé par Honoré III en 1225.

65. Opizon, élu en 1227. Grégoire IX l'excommunia, mit la ville en interdit, et priva les chanoines du droit de porter la mitre. Il mourut en 1231.

66. M. Guercius, nommé par le même pape en 1236. Il obtint pour les chanoines que le pape leur rendit la mitre, et il mourut en 1255.

67. Henri, depuis 1257 jusqu'en 1269.

68. Paganell, mort en 1271.

69. Pierre Angelellius, de Lucques, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, maître du sacré palais, nommé par Grégoire X le 14 mai 1272, mourut à Lyon.

70. Paganell II Porcali, élu en 1275, mourut en 1300.

71. Henri, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Boniface VIII mourut en 1330.

72. Guillaume Dulcini, procureur-général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Jean XXII le 28 avril 1330, mourut à Lucques le 12 avril 1349.

73. Bérenger, archiprêtre, succéda à Guillaume en 1349 au mois d'octobre, et mourut en 1368.

74. Guillaume, succéda à Bérenger le 17 août 1368. L'empereur Charles iv le nomma prince du saint empire. Il mourut en 1372, après quoi le siège vauqua deux ans.

75. Paul Gabrieli, de Gubio, nommé en 1374, siégea jusqu'en 1380.

76. Antoine, de Riparia, élu en 1381, mourut en 1383.

77. Jean Salvutius, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Bethléem, transféré en 1383, mourut en 1394.

78. Nicolas Lazari de Guiniisi, parent du tyran de ce nom, mais d'un naturel différent, nommé par Boniface ix en 1394, fit tout son possible pour délivrer la ville de la tyrannie qui l'opprimait; mais il fut obligé de céder à la force et de quitter sa patrie. Il revint après la mort du tyran, et mourut en 1435, le 15 novembre.

79. Louis de Maurinis, de Lucques, secrétaire de Charles vii, roi de France, siégea jusqu'en 1440.

80. Balthazard Manne, de Lucques, archiprêtre, nommé en 1441 le 24 mars, mourut en 1448.

81. Etienne de Trentis, famille illustre de Lucques où elle était établie du temps de Charlemagne, nommé à la demande du clergé et du peuple, par Nicolas v en 1448, et très-considéré des trois papes, Nicolas v, Calixte iii et Pie ii, qui l'employèrent en diverses négociations. Il mou-

rut au mois de septembre 1477.

82. Jacques Ammannatus, de Lucques, nommé communément le cardinal de Pavie, fait cardinal par Pie ii, et évêque de Lucques par Sixte iv en 1477, l'étant déjà de Pavie, siégea deux ans.

83. Nicolas, des comtes de Saint-Domin de Lucques, évêque de Modène, nommé par Sixte iv en 1479, à la prière des Lucquois, fut un des plus dignes prélats de ce siège. On lui reproche d'avoir retiré les chanoines de leur cloître, et de leur avoir permis de demeurer chez leurs parens. Il mourut à Rome regretté de tous ses diocésains en 1499, au mois de juin.

84. Felin-Marie Sandei, de Lucques, évêque d'Adria et de Penna, coadjuteur du précédent, ne siégea que cinq mois, parce que le cardinal Julien de la Rovère, qui fut depuis Jules ii, obtint cette église en commende d'Alexandre vi. Cependant il reprit son droit en 1501, par la cession de Julien, et mourut au mois d'octobre 1503.

85. Galeottus Franciatti, de Lucques, fils de Jean-François et de Lucine de la Rovère, sœur de Jules ii, cardinal-évêque de Lucques en 1503, administrateur de Bénévent, de Padoue et de Crévone, mourut en 1508.

86. Sixte Gara de la Rovère, de Lucques, frère du précédent cardinal, succéda aux bénéfices de Galeotti, et mourut le 8 mars 1517. Il avait abdiqué cinq jours auparavant, et avait rési-

gné l'église de Lucques à Léonard, cardinal le Gros de la Rovère, surnommé cardinal d'Agén, qui le résigna aussi cinq jours après à Raphaël, cardinal Riari, qui l'administra jusqu'au 13 novembre de la même année. Ce dernier s'en démit encore en faveur de F. Sfortia Riarii qui suit.

87. François Sfortia de Riarii, fils du comte Jérôme d'Imola, mourut en 1546.

88. Barthélemy, cardinal Guidiccioni, de Lucques, succéda en 1546. Paul III l'avait créé cardinal en 1539. Il travailla beaucoup à la convocation d'un concile général. Il siégea trois ans à Lucques, et résigna à son neveu.

89. Alexandre Guidiccioni, fils de Nicolas, neveu du précédent, prit possession le 8 mai 1550. Il gouverna son église avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1605, le doyen des évêques, ayant siégé cinquante ans.

90. Alexandre Guidiccioni, fils d'Antoine, succéda en 1600, et mourut le 16 mars 1637.

91. M. Antoine Franciotti, fils de Curtius, de Lucques, fut fait cardinal et évêque de Lucques en 1637. Il abdiqua en 1646.

92. Jean B. Raynold, d'une illustre famille de Milan, succéda à Franciotti, et siégea quatre ans. Il mourut d'apoplexie le 24 décembre.

93. Pierre Rota, de Ravenne, nommé par Innocent X en 1650, mourut en 1657.

94. Jérôme Bonvisius, fait cardinal le 28 mai 1557, mourut en 1677 le 21 février.

95. Jules, cardinal Spinula, évêque de Nepi et de Sutri, transféré le 28 novembre 1677, abdiqua en 1690.

96. François Bonvisius, neveu de Jérôme, cardinal, nommé par Alexandre VIII le 7 septembre 1690, mourut le 25 août 1700.

97. Horace Philippe Spada, de Lucques, archevêque de Thèbes, et nonce de Pologne, nommé le 15 décembre 1705, créé cardinal par Clément XI, fut transféré à Osimo le 17 janvier 1714.

98. Ginnèse Calchi, chanoine de Milan, nommé le 28 mai 1714. (*Ital. sacr.*, t. 1, p. 789.)

Le père Mansi, Supplément à la collection des conciles, t. 1, col. 1267, s'étonne que tous ceux qui ont donné jusqu'à présent des collections en ce genre, aient passé sous silence un concile tenu en cette ville en présence d'Alexandre II, et souscrit par ce pontife en 1062. Il s'est agi dans ce concile de l'accusation formée contre Eritte, abbesse du monastère de Sainte-Justine à Lucques, par laquelle on taxait cette abbesse d'avoir introduit un clerc dans son monastère, et d'avoir péché avec lui. La cause portée au pape dans ce concile, on fit venir Eritte; et on discuta les dépositions de celles qui se portaient pour accusatrices ou témoins; et leurs témoignages ayant été

jugés insuffisants et calomnieux, l'abbesse fut déclarée innocente; et on infligea à ses accusatrices la peine du talion, qui fut d'être chassées du monastère et enfermées dans une prison, comme les saints canons l'ordonnent en pareils cas.

Le même auteur, *ibid.*, tom. 2, col. 1171, fait mention d'un synode diocésain tenu en cette ville par Guercie, son évêque, en 1253, dans lequel on statua en premier lieu, que l'office divin tant de jour que de nuit, serait célébré chaque jour dans toutes les églises, avec la décence convenable; et que le pasteur de l'Eglise, dans laquelle on aurait manqué à ce devoir, ainsi que celui qui était chargé de s'en acquitter, seraient punis selon l'ordre du supérieur. 2°. Que chaque recteur aurait au moins un maître d'école qui sût chanter et lire correctement. 3°. Que les ornemens ecclésiastiques, tant pour les prêtres que pour les autels, fussent conservés dans une grande propreté: qu'on eût soin surtout que les corporaux fussent très-propres et sans trous. 4°. Que le très-saint sacrement fût conservé dans un ciboire très-propre, et enfermé sous clef dans un tabernacle, ou dans une suspension. 5°. Que le saint chrême fût aussi gardé très-sûrement par une personne de probité reconnue. 6°. Qu'il y eût au moins un clerge allumé sur l'autel pendant la sainte messe, au moins depuis la secrète; et que dans

toutes les paroisses et églises collégiales, on fit les encensemens sur l'hostie et le calice. 7°. On défendit à tout prélat ou recteur, ou supérieur d'hôpital, de faire à ses paroissiens aucun festin, à sa réception dans son église. La même défense fut faite aux clercs, soit séculiers, soit réguliers, ainsi qu'aux religieuses, lors de leur entrée dans l'église ou le monastère. Le tout sous peine de suspension d'office et bénéfice, pour ceux qui les offriraient, et d'excommunication, pour qui s'obstinerait à les exiger. 8°. On prescrivit aux prêtres et aux clercs, dans les ordres sacrés, ou possédant des bénéfices, de porter exactement la soutane, et d'éviter toute espèce de vanité dans leurs habillemens, s'ils veulent éviter les peines portées par les saints canons. 9°. On défend à tout clerc de recevoir un bénéfice des mains d'un laïc, ainsi que d'en résigner aucun entre les mains de ces sortes de personnes, sous peine de privation du bénéfice pour les premiers; et pour les seconds, de telle autre peine que l'évêque jugera à propos. 10°. On interdit la pluralité des bénéfices, sous peine de privation de tous, et de punition arbitraire, contre qui aura donné institution, pour un second, à celui qui n'a pas résigné le premier, si ce n'est que celui-ci eût dispense du pape. 11°. On veut que les clercs soient présentés aux ordres par leurs curés, ou quelqu'un de leur part,

en cas d'empêchement, afin d'avoir un témoignage assuré de leurs mœurs, capacité et naissance légitime. 12°. On frappe d'excommunication ceux qui, nés du péché ou du sacrilège, recevraient subrepticement les saints ordres, ainsi que ceux qui les y auraient présentés en cachant leur état. On veut en outre que ceux qui auraient été ainsi ordonnés, demeurent suspens, même après l'absolution de la censure, jusqu'à une dispense légitime. 13°. On prononce la même censure contre les époux de l'un et l'autre sexe, qui font serment de ne point la recevoir, ainsi que contre qui contribuerait en quelque façon que ce soit à ces sortes de sermens; et on ordonne aux premiers de n'avoir aucun égard à ces mêmes sermens, qu'on traite de parjures. Enfin on ordonne quatre publications solennelles de ce décret chaque année. 14°. On veut qu'il y ait dans les hôpitaux deux dortoirs et deux réfectoirs, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes. On ordonne respectivement la même chose, pour les églises collégiales, dans lesquelles cela se peut commodément. 15°. On défend d'élire à quelque charge ecclésiastique, ou d'admettre dans une église de la ville ou du diocèse, un clerc d'un diocèse étranger, sans permission spéciale de l'évêque; on déclare même nulle une élection de cette sorte. 16°. On déclare suspens tout clerc, soit séculier,

soit régulier, qui, possédant un bénéfice dans la ville où le diocèse, se sera fait ordonner par un évêque ou archevêque d'un autre diocèse, sans la permission de son propre prélat. 17°. On prononce la même peine contre tout clerc bénéficiaire, ou constitué dans les Ordres sacrés, qui gardera chez lui d'autre femme que sa mère, ou tante, ou sœur. On le prive pour toujours de son bénéfice, s'il viole cette suspension. Enfin on veut que les curés ou vicaires, qui n'avertiraient pas l'évêque de pareils désordres, soient punis par leur prélat. 18°. Tout patte, en matière bénéficiale, est défendu, sous peine d'excommunication, même contre ceux qui y auront eu part en quelque manière que ce soit. 19°. Il est défendu, sous peine de la même censure, à tout curé ou recteur d'engager non-seulement les fonds appartenans à son église, mais même les biens meubles et les rentes à percevoir : semblable peine décernée contre ceux qui acceptent ces sortes d'engagemens, à moins que les uns et les autres n'en aient la permission signée de l'évêque, et scellée de son sceau; enfin, tous ces engagemens sont déclarés nuls, faute des conditions susdites. 20°. On déclare nulles les dettes contractées par un bénéficiaire au nom de son église, sans permission de l'évêque. Enfin, il est ordonné que tous ces réglemens, publiés dans le synode, conclu dans l'église cathédrale de cette

ville, le..... mars 1253, soient lus, dans les autres églises, dans les jours de pâques prochains; et dans la suite lus, et exactement expliqués au moins deux fois par an.

Le même père Mansi, *ibid.*, tom 3, col. 307 et suiv., cite un concile tenu en cette ville, vers l'an 1308, sous Henri, alors évêque du diocèse, dans lequel on fit soixante et dix-sept réglemens dont plusieurs ont été absolument perdus, et quelques autres en partie.

On n'a point le premier.

Le second regarde la manière de célébrer les divins offices.

Le troisième veut que le maître d'école sache le chant.

Le quatrième prescrit la manière de conserver les ornemens d'église.

Le cinquième ordonne de conserver le corps de Jésus-Christ dans un tabernacle, avec tout le respect possible; de tenir aussi le saint chrême enfermé dans un lieu décent; enfin, de ne célébrer jamais la sainte messe, sans un cierge allumé, au moins.

Le sixième veut qu'on ne manque point d'encenser l'hostie et le calice aux messes solennelles.

Le septième défend à tout prêtre, de célébrer plusieurs messes dans un jour, sans une vraie nécessité; et même en ce cas, d'en célébrer plus de deux, si ce n'est le jour de Noël.

Le huitième défend aux curés et aux religieux et religieuses, de donner des repas le jour de

leur entrée dans leur bénéfice ou monastère.

Le neuvième donne les règles de modestie pour l'habillement des prélats.

Le dixième, dont on a à peine le titre, semble défendre toute violence faite aux ecclésiastiques.

Le quinzième ordonne à ceux qui sont pourvus d'un bénéfice, de se mettre au plus tôt en état de recevoir les ordres requis pour en acquitter les charges.

Le seizième prescrit ce qu'on doit observer dans l'examen des ordinans.

Le dix-septième frappe d'excommunication ceux qui, nés de fornication ou de sacrilège, auraient surpris l'ordination. Il veut qu'ils demeurent suspens, même après avoir obtenu l'absolution de cette censure, jusqu'à ce qu'ils soient légitimement dispensés de l'irrégularité. Il excommunie aussi ceux qui n'ayant point de titre certain, auraient été subrepticement ordonnés, ainsi que qui se serait présenté à quelque ordre déjà reçu; comme encore ceux qui auraient reçu les ordres par Simonie, ou auraient reçu la prêtrise, par exemple, avant le diaconat; ou se seraient fait ordonner par un autre que leur propre évêque. Il frappe de cette censure ceux qui sciemment auraient présenté aux ordres sacrés le fils d'un prêtre, sans le déclarer tel.

Le dix-huitième déclare suspens, jusqu'à dispense, tout bé-

néficiaire ordonné par un autre évêque, que celui du lieu de son bénéfice.

Le dix-neuvième déclare excommuniés, ceux qui élisent ou admettent à quelque office ecclésiastique un clerc d'un autre diocèse, sans la permission de son propre prélat, et dénonce nulles de semblables élections.

Le vingtième défend toute convention en fait de bénéfice.

Le vingt-unième sévit contre les complots qui se feraient pour empêcher l'élection d'un citoyen ou noble, à quelque bénéfice.

Le vingt-deuxième, dans lequel il se trouve plusieurs lacunes qui interrompent le sens, défend de se mêler des élections à faire dans un diocèse étranger.

Le vingt-troisième défend à tout supérieur de quelques églises séculières ou régulières, d'attacher à ces églises aucun homme ou femme, sous le nom et l'habit de convers, sous peine d'excommunication.

Le vingt-quatrième défend, sous peine de suspension d'office et de bénéfice, à tout clerc de retenir dans sa maison d'autre femme que sa mère ou sa tante.

Le vingt-cinquième défend d'aliéner les biens ecclésiastiques.

Le vingt-sixième regarde, comme de nulle valeur, les dettes contractées par les bénéficiaires, au nom de leurs églises, si ce n'est qu'elles fussent de très-petite conséquence.

Le vingt-septième défend à

tout supérieur ecclésiastique de louer aucune église, si ce n'est dans les cas exprimés par le droit, sous peine d'excommunication.

Le vingt-huitième frappe d'excommunication tous les clercs de quelque degré qu'ils soient, qui se trouveront coupables de quelque usure.

Le vingt-neuvième veut qu'on punisse, selon les canons, tout ecclésiastique qui fera commerce d'animaux de quelque manière que ce soit, s'il se trouve dans ce commerce la moindre apparence d'usure.

Le trentième déclare excommunié tout clerc engagé dans quelque ligue ou cabale.

Le trente-unième veut que lorsque quelqu'un aura choisi sa sépulture dans une église différente de celle dont il dépend, celui dans l'église duquel le corps aura été inhumé, partage, selon la coutume du lieu, les émolumens de cette inhumation, avec le propre prêtre, sous peine d'excommunication contre les contrevenans.

Le trente-deuxième ordonne, sous la même peine, aux nouveaux prêtres de dire leur première messe dans les trois mois, s'ils n'en sont légitimement empêchés.

Le trente-troisième défend aux chapitres, sous la même peine, de faire pendant la vacance du siège épiscopal aucun statut pour l'augmentation des prébendes.

Le trente-quatrième défend d'élire à quelque dignité ecclé-

siastique que ce soit, celui qui ignore la grammaire.

Le trente-cinquième veut que les officiaux exercent gratuitement leur charge.

Le trente-sixième interdit aux clercs la fonction de procureur dans toute l'étendue du diocèse, excepté pour l'Eglise, les pauvres, ou leurs proches, sous peine d'amende.

Le trente-septième défend aux clercs de faire aucun acte public, sous peine de punition arbitraire, si ce n'est dans les cas permis par les réglemens du diocèse.

Le trente-huitième interdit aux clercs, de quelque rang qu'ils soient, tout jeu de dés dans l'étendue du diocèse, sous peine d'excommunication.

Le trente-neuvième prescrit une amende contre tout clerc qui, par quelque signe que ce soit, aura manqué au respect dû à Dieu, ou aux saints.

Le quarantième défend aux clercs, sous peine d'excommunication, l'usage de toute arme offensive dans les environs de leur résidence.

Le quarante-unième ordonne qu'on punisse un clerc qui aura insulté qui que ce soit.

Le quarante-deuxième, dont on n'a point les premières lignes, regarde les sermens et la dissolution des mariages faits, à ce qui paraît, en conséquence d'un serment injuste.

Le quarante-troisième défend, sous peine d'excommunication, d'user de maléfices et d'enchantemens.

Le quarante-quatrième est fait contre ceux qui exigent le paiement d'une dette déjà liquidée.

Les quarante-cinquième, quarante-sixième, quarante-septième, quarante-huitième et quarante-neuvième, frappent d'excommunication ceux qui apportent quelque obstacle aux libertés ecclésiastiques, en particulier par des impôts injustes, ou en empêchant par de mauvaises manœuvres, qu'un sujet digne soit pourvu de quelque office.

Les cinquantième et cinquante-unième prononcent la même censure contre ceux qui privent un bénéficié de son revenu, par quelque fraude, ou qui aliènent les fiefs ecclésiastiques.

Le cinquante-deuxième lance aussi l'excommunication contre ceux qui s'opposent à l'exécution des dernières volontés des mourans.

Le cinquante-troisième décerne une peine semblable contre les notaires, qui ne donnent pas dans le mois connaissance des testamens qu'ils ont reçus, à ceux qui en doivent faire usage.

Le cinquante-quatrième, dont on n'a presque qu'une ligue, est contre les faux témoins.

Le cinquante-cinquième prononce excommunication contre ceux qui font violence aux églises, aux biens ecclésiastiques, aux tombeaux sacrés, aux personnes religieuses, et même à ceux qui font au prochain quelque tort de grande conséquence.

Le cinquante-sixième défend, sous la même peine, non-seulement d'exercer l'usure, mais encore de louer sa maison à un usurier public; plus que cela, de l'y garder plus d'un mois après la publication de ce décret.

Le cinquante-septième ordonne la confession annuelle à tous les fidèles qui ont atteint l'âge de quatorze ans accomplis; de sorte que si, avec la permission qu'ils doivent avoir obtenue de leur propre prêtre, ils s'adressent à un autre, ils fassent connaître au premier avec certitude qu'ils se sont acquittés de ce devoir; et que ceux qui y manqueront soient privés de l'entrée de l'Eglise pendant leur vie, et de la sépulture chrétienne après leur mort.

Le cinquante-huitième veut que les médecins avertissent les malades de penser au plutôt à remédier aux maux de leurs âmes par la pénitence.

Le cinquante-neuvième ordonne à tous les prélats de la ville et du diocèse de tenir la main à la publication et exécution des susdits réglemens, sous peine d'excommunication.

Le soixantième, en ordonnant aux clercs et aux religieux, tant du chœur que convers, de garder un extérieur conforme à leur état, leur défend de porter aucune espèce d'armes, sans permission de l'évêque, si ce n'est lorsqu'ils vont à la campagne.

Le soixante-unième défend

aux curés ou prieurs d'entreprendre de juger les causes de leurs paroissiens, surtout en fait de mariages, s'ils n'ont un indult du saint-siège, ou de son légat, ou s'ils n'ont à ce sujet une permission légitime; enfin, s'ils n'ont fait connaître leur droit dans les trois mois, et cela sous peine d'excommunication.

Le soixante-deuxième renouvelle et confirme les défenses faites d'accorder un bénéfice, à charge d'âmes, à quelque clerc que ce soit, s'il n'a atteint l'âge de vingt-cinq ans.

Le soixante-troisième ordonne à tous les bénéficiers de se présenter aux quatre-temps prochains aux ordres convenables à leurs bénéfices, et cela sous peine d'excommunication.

Le soixante-quatrième veut que les nouveaux prêtres se mettent incessamment en état de célébrer leur première messe, et menace d'excommunication ceux qui négligeront de s'acquitter de ce devoir.

Le soixante-cinquième ordonne, sous la même peine, la résidence continuelle de ceux qui ont des bénéfices à charge d'âmes.

Le soixante-sixième prescrit, sous la même peine, à tout prélat de donner à l'évêque les noms des convers de son église; et à ceux-ci, de se présenter à lui dans un certain terme.

Le soixante-septième ordonne à tous les supérieurs des églises du diocèse, sous la même peine, de faire remplir dans le

mois le nombre des chanoines qui doivent servir chacune de ces églises.

Le soixante-huitième défend, sous la même peine, à tout clerc de vendre ou faire vendre du pain ou du vin dans les maisons appartenantes à leurs églises, et même en d'autres, sans permission spéciale de l'évêque.

Le soixante-neuvième interdit à tout clerc, sous la même peine, l'usage de certaines armes déjà défendues.

Le soixante-dixième défend, sous la même peine, d'absoudre, même à la mort, un usurier public, s'il ne donne des sûretés pour la restitution de ses usures.

Le soixante-onzième défend, sous la même peine, soit aux clercs, soit aux laïcs, d'aller aux monastères de religieuses, sans permission spéciale de l'évêque, sans une vraie nécessité, ou s'ils ne sont proches parens desdites religieuses.

Le soixante-douzième interdit toute assemblée de clercs, autres que celles qui seraient faites selon les intentions de l'évêque, sous peine d'excommunication, tant contre ceux qui les convoquent que contre ceux qui s'y trouvent.

Le soixante-treizième défend, sous la même peine, toute entrée dans les monastères de filles, si ce n'est dans une vraie nécessité; et aussi à tout prêtre de les confesser, s'il n'y est spécialement député par l'évêque.

Le soixante-quatorzième, pour

obvier à la pluralité des bénéfices, ordonne à tout bénéficiaire de présenter à l'évêque, dans le mois, pour ceux de la ville, et dans les deux mois, pour ceux du diocèse, un état des bénéfices qu'ils possèdent, soit qu'ils soient à charge d'âmes, ou non, sous peine d'être procédé contre eux, selon que de droit.

Le soixante-quinzième révoque les dispenses d'absence pour les bénéficiaires.

Le soixante-seizième frappe d'excommunication ceux qui interceptent ou déchirent, ou méprisent de quelque autre façon les lettres de l'évêque.

Le soixante-dix-septième retire les pouvoirs à ceux qui en abusaient, en donnant l'absolution des cas réservés, et de l'excommunication, sans mission pour cela.

LUCUCE, siège épiscopal de la province de Zechie en Scythie, sous l'archevêché de Matriga. Clément VI l'érigea avec quelques autres en 1349, et y nomma Jacques la même année le 23 avril. Il était de l'Ordre des Frères Mineurs. (Wading, *Or. chr.*, t. 3, p. 1113.)

LUD, hébr., *naissance, génération*, quatrième fils de Sem, peupla la Lydie, selon la plupart des anciens et des modernes. Montanus place les *Ludim* sur le confluent de l'Euphrate et du Tigre, et M. le Clerc les met entre les fleuves *Chaboras* et *Sacoras* ou *Masca*.

LUDGER (saint), premier évêque de Munster, était originaire

de Frise : il sortit d'une famille des plus apparentes du pays ; on met sa naissance vers l'an 743, à Viron ou Virdum près de Lieuwarden. On l'envoya l'an 757 à Utrecht, âgé de treize ou quatorze ans, pour y être élevé sous le missionnaire saint Grégoire, disciple et successeur du célèbre saint Boniface de Mayence, martyrisé trois ans auparavant dans leur pays. Il avança également dans la piété et dans la science des belles-lettres sous sa discipline, et reçut de lui la tonsure cléricale l'an 760. Il accompagna le prêtre Alubert qui allait se faire ordonner évêque à Yorck, et reçut lui-même l'ordre sacré du diaconat l'an 767. Saint Grégoire, son maître, étant mort, on élit en sa place son neveu Albéric qui ayant été sacré à Cologne, ordonna aussitôt saint Ludger prêtre, avec qui il était lié d'amitié depuis plusieurs années, le fit prédicateur de la Frise, lui donna encore la conduite de l'église de Dockum, et l'établit en même temps supérieur du monastère de Saint-Sauveur d'Utrecht par quartier. Ludger eut beaucoup à souffrir pendant les sept années qu'il employa dans sa mission ; mais ses travaux ne furent pas sans fruit, tant par la réformation des mœurs des chrétiens, que par la conversion des idolâtres. Il alla ensuite à Rome et de-là au mont Cassin où ayant demeuré deux ans et demi il revint en Frise. Il bâtit un monastère dans un lieu sur la rivière de Roer, ap-

pelé Werthin, et depuis Verden, dans le diocèse de Cologne, vers l'an 795, et y mit des religieux auxquels il prescrivit la règle de Saint-Benoît, et dont il prit la conduite en qualité d'abbé. Cette nouvelle charge ne l'empêcha pas de continuer toujours les fonctions évangéliques de son apostolat, surtout dans le pays qu'on appelait alors Sudergou, et depuis Westphalie ; ce qui porta l'archevêque de Cologne Hildebaud à l'élever à l'épiscopat, malgré toutes ses résistances. On érigea un siège épiscopal à Mimigerneford ou Mimigardvord, ou Munster, ville principale du pays, et le saint en fut sacré évêque l'an 802. Il y bâtit aussitôt un monastère, mais *sous la règle canonique*, et non monastique, pour lui servir de cathédrale. Ludger joignit à ce nouveau diocèse les cinq cantons de la Frise orientale qu'il avait convertis à la foi. Quoiqu'il se conduisît d'une manière irréprochable dans l'épiscopat, il y eut néanmoins quelques seigneurs de la cour qui tâchèrent de le décrier auprès de l'empereur Charlemagne. Mais ce prince reconnut bientôt l'innocence du saint, le renvoya avec honneur, et eut à l'avenir moins de considération pour ses ennemis. Il eut le don des miracles et de prophétie ; il prédit en particulier les ravages que les Normands de Danemarck et de Norwège devaient faire long-temps après dans les provinces du royaume. Tout cassé par les glorieux tra-

vaux qu'il avait supportés pour étendre la foi de Jésus-Christ, il se reposa dans le Seigneur le 26 mars de l'an 809 ; il fut enterré dans son monastère de Werden. Sa fête est unanimement marquée dans les martyrologes au 26 de mars. On fait une seconde fête le 24 d'avril de l'élévation du corps du saint faite vers l'an 1075. Saint Ludger écrivit la vie de saint Grégoire, son maître, et quelques circonstances de celle de saint Boniface, archevêque de Mayence, omises par Willibalde, au rapport d'Altfried, dans la vie de saint Ludger ; il semble aussi lui attribuer une vie de saint Albric, évêque d'Utrecht, qui avait été son maître. Nous n'avons de saint Ludger que la vie de saint Grégoire. Elle se trouve dans le quatrième tome des actes des saints bénédictins ; et le père Brower l'avait donnée au public en 1616. La lettre que l'on a sous le nom de saint Ludger à Rixfride, évêque d'Utrecht, touchant la canonisation de saint Suitbert, est une pièce visiblement supposée, de même que la lettre de Rixfride. (Dom Mabillon, quatrième siècle. Baillet, t. 1, 26 mars. Valère - André, Biblioth. belg. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 4. Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 18, p. 367.)

LUDIM, fils de Mezraïm. (Genèse, 10, 13.)

LUDO LUDERE. Ce verbe latin qui signifie communément

jouer, se divertir, se met quelquefois dans l'Écriture pour combattre, se railler, se moquer, tomber dans la dissolution, le désordre, l'idolâtrie, *Ismaël jouait avec Isaac, c'est-à-dire, qu'il le maltraitait.* (Genès. 21, 9; 2. Reg., 2, 14.) Joab dit à Abner : *que ces jeunes gens se lèvent, et qu'ils jouent devant nous : c'est-à-dire, qu'ils se battent et qu'ils nous donnent le divertissement d'un combat singulier.*

LUDOLPHE ou LANDULPHE, Saxon, dominicain et ensuite chartreux, fut prieur de la chartreuse de Strasbourg vers l'an 1330. Il a composé une vie de Jésus-Christ, tirée des quatre Évangélistes et des autres auteurs ecclésiastiques, avec des commentaires et des prières sur chaque chapitre, qui a été imprimée plusieurs fois, et en particulier à Paris en 1589, avec la vie de sainte Anne, de saint Joachim et de la sainte Vierge. Un commentaire sur les psaumes, selon le sens spirituel, tiré de saint Jérôme, de saint Augustin, de Cassiodore et de Pierre Lombard, imprimé aussi plusieurs fois. Un livre des remèdes contre les tentations, etc. (Boschius, cap. 11, de *Viris Cartus. Trithème. Bellarmin. Dupin* quatorzième siècle.)

LUDOLPHE ou LUPOLDE de Bamberg, jurisconsulte, qu'il florissait vers l'an 1340, a composé deux ouvrages latins pleins d'érudition : l'un adressé à Rodolphe, duc de Saxe, sur le zèle

des anciens princes allemands et français envers la religion, *De zelo veterum regum Galliae et Germaniae principum* : l'autre sur les droits de l'Empire, *De jure regni atque imperii*. Ces deux traités ont été imprimés à Paris en 1540, à Cologne en 1564, à Bâle en 1497 et 1566, à Strasbourg en 1603 et 1609. (Trithème et Bellarmin, *de Script. eccles.* Possevin, *in App.* Vossius, *lib. 2, de Hist. lat.*, c. 57. Dupin, quatorzième siècle.)

LUDOLPHE ou LUDOLF (Job), né à Erfort, ville capitale de la Thuringe, le 15 juin 1624, d'une famille noble et ancienne, s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatigable. Il voyagea beaucoup, visita les bibliothèques des différens pays, en rechercha les curiosités naturelles et les antiquités, et forma des liaisons avec les savans de tous les pays. Il fut conseiller à Erfort pendant près de dix-huit ans, et se retira ensuite à Francfort avec sa famille. Il mourut dans cette ville le 8 avril 1704, à quatre-vingts ans. On dit qu'il savait vingt-cinq langues. Il s'était particulièrement appliqué à celle des Éthiopiens. On a de lui plusieurs ouvrages latins, dont les principaux sont une histoire d'Éthiopie, in-folio, imprimée à Francfort en 1681, et dont M. des Taureaux, professeur en mathématiques au collège de Cambrai, a donné en 1684 un abrégé français. Un commentaire sur cette histoire, imprimé en 1691, in-folio. Un appendix

de la même histoire, en 1693, in-4°. Plusieurs grammaires et lexicons pour la langue des Abyssins et l'éthiopien. L'histoire d'Éthiopie de M. Ludolphe est remplie de fautes, au jugement de M. l'abbé Renaudot, M. Thevenot, M. Piques et de plusieurs autres savans qui en faisaient peu d'estime. Juncherus, *Comment. de vita scriptisque, etc., Jobi Ludolphi*, à Léipsick, in-12 en 1710. Le père Nicéron, dans ses mémoires, t. 3 et t. 10, second volume. Il faut voir aussi dans le tome 9 du journal littéraire de la Haye, un mémoire, sous le titre de Défense de la mémoire de M. Ludolphe, où l'on ne cherche pas seulement à défendre ce savant des accusations de M. Renaudot, mais où l'on accuse aussi cet abbé de mauvaise foi. M. Renaudot fit, pour répondre, sa Défense de l'Histoire des patriarches d'Alexandrie, etc., qui parut en 1717. L'auteur anonyme du mémoire inséré dans le journal de la Haye, répliqua par un écrit intitulé, Examen désintéressé du livre de M. Renaudot, et inséré dans l'Europe savante, t. 10 et 11. M. Renaudot fit une réplique, mais qui est demeurée manuscrite.

LUDOVICI (Jacques-Frédéric), célèbre jurisconsulte, né à Wachtelshagen en Poméranie le 19 septembre 1671, fut créé licencié en 1700 à Hall en Saxe, docteur en droit en 1702, professeur ordinaire en 1711, et conseiller-aulique du roi de

Prusse en 1716. On l'appela à Giessen en 1721, pour y remplir la charge de conseiller intime du prince de Hesse, et celles de vice-chancelier et de premier professeur en droit. Il s'acquitta de tous ces emplois avec beaucoup d'honneur, et mourut le 15 décembre 1723. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, comme : 1°. *Delineatio historiæ juris divini, naturalis et positivi universalis*. 2°. *Dubia circa hypothési de principio juris naturæ, ejusdemque vindiciæ*. 3°. *Doctrina Pandectarum, cum historia Pandectarum, et Wisenbachii emblematis Triboniani*. 4°. *Supplementum ad compendium juris Lauterbachii; compendium novellarum Justiniani*. 5°. *Usus practicus distinctionum juridicarum, juxta ordinem digestorum*. 6°. *Collegium juris feudalis*. 7°. *Institutiones Justiniani cum annotationibus*. 8°. *Rebuffus de privilegiis studiosorum, observationibus illustratus; et plusieurs autres ouvrages écrits en allemand*. Son fils publia en 1724 la vie de son père, avec un ouvrage posthume du même, intitulé : *Doctrina juris naturæ juridicè considerata*. (Moréri, édition de 1729, d'après le supplément français de Bâle.)

LUDOVICI (Chrétien), théologien luthérien, né à Landshut en Silésie le 6 janvier 1663, fut nommé professeur extraordinaire des langues orientales et du talmud à Léipsick en 1699. Il mourut doyen de la faculté de

philosophie le 15 janvier 1732. Ses ouvrages sont : 1°. *Isagoge in accentuationem hebraicam utramque, prosaicam et metricam*. 2°. *Hebraismus, chaldaismus, targumico-talmudico rabbinicus, et syriasmus ad compendium redacti*. 3°. *Dissertationes quinque in R. Levi Ben. Gerson commentaria in Hiobum*, etc. Ludovici a eu soin de plus de l'édition de quelques ouvrages de Thomas Ittigius son beau-frère, tels que les suivans : *Historiæ ecclesiasticæ secundi à Christo nato seculi capita selecta. Schediasma de autoribus, qui de scriptoribus ecclesiasticis egerunt. Historia concilii nicæni. Opuscula varia*, et quelques sermons sur Jérémie. Il a accompagné la plupart de ces ouvrages de ses propres notes. Il a laissé manuscrit : *Alcoranum resolutum, inque lexico et concordantiis exhibitum* : un traité latin des collections des conciles, canons et décrets des papes. (Supplément français de Bâle.)

LUDRE, compagnon de saint Dentelin. (Voyez DENTELIN.)

LUGO, *Lucus Augusti*, ville épiscopale d'Espagne sous la métropole de Compostelle, est située sur le Minho, à dix-huit lieues au levant de cette métropole. Elle a été autrefois la capitale du royaume des Suèves, et a eu la dignité de métropolitaine ecclésiastique : elle ne contient aujourd'hui que six cents familles, partagées en trois paroisses. La cathédrale dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, a un

chapitre composé de onze dignités, vingt-cinq chanoines et huit bénéficiers. La ville a trois maisons religieuses et deux hôpitaux. Le diocèse contient quatre collégiales et soixante paroisses.

Évêques de Lugo.

1. Agapet (saint), disciple de saint Jacques.
2. Becilla.
3. Vasconius, souscrivit au concile de Tolède de l'an 633.
4. Vaousconius, souscrivit au concile de Tolède de l'an 646.
5. Hermenfrid, souscrivit au concile de Tolède de l'an 653.
6. Hectogènes, souscrivit au concile de Brague de l'an 675.
7. Euphrase, souscrivit au concile de Tolède de l'an 681.
8. Potentius Moscoso, mort l'an 716.
9. Odoar, mort l'an 748.
10. Rodrigue, accompagna le roi dom Ramire à la bataille de Clavijo.
11. Adolphe.
12. Gladianus.
13. Roxianus.
14. Froilan.
15. Recarède, qui siégeait l'an 898.
16. Herogonsallus.
17. Hermenegilde 1^{er}, mort l'an 909.
18. Hérus.
19. Hermenegilde II, vivait en 962.
20. Pélagie, transféré à Compostelle.
21. Diègue, mort l'an 988.
22. Pierre 1^{er}, vivait en 1032.
23. Giustarius, vivait en 1037.

15.

24. Vistriacus, siégeait en 1080.
25. Pierre II, siégeait en 1089.
26. Guidus, accompagna le roi dom Alphonse à la guerre, et mourut l'an 1147.
27. Gundisalve.
28. Pierre III.
29. Jean, bénédictin, siégeait l'an 1175.
30. Rodrigue, mort l'an 1212.
31. Michel 1^{er}, siégeait l'an 1234.
32. Ferdinand.
33. Michel II, siégeait l'an 1243.
34. Martin, siégeait l'an 1258.
35. Michel III confirma divers privilèges accordés par le roi Alphonse, surnommé le Savant, l'an 1296.
36. Arias, confirma un privilège accordé par le roi Ferdinand IV.
37. Artale, confirma un autre privilège du même roi.
38. Rodrigue, siégeait en 1305.
39. Jean de Cervantes, dominicain, mort l'an 1307.
40. Ferdinand, sous lequel on fonda le couvent des dominicains à Lugo.
41. Rodrigue, mort l'an 1330.
42. Alphonse, siégeait en 1332.
43. Jean, siégeait en 1337.
44. Pierre Lopez, dominicain, confesseur du roi dom Pierre, mourut l'an 1358.
45. Jean, siégeait l'an 1369.
46. Alphonse, cordelier, mort l'an 1377.
47. Pierre, siégeait l'an 1380.
48. Lopez de Mendoza, transféré à Compostelle.

24

49. Jean, siégeait en 1401.
50. Ferdinand de Valdes, prédicateur du roi, mort l'an 1415.
51. Ferdinand, mort l'an 1432.
52. Alvare, siégeait l'an 1436.
53. Pierre de Ribera, doyen de l'église de Grenade, mort l'an 1443.
54. Gundisalve de Bassamunde, chanoine de Cuença, et puis évêque de Lugo.
55. Louis Osorio, transféré à Burgos.
56. Alphonse Suarez, transféré de l'église de Mondoniedo à Lugo, et ensuite à Jaen.
57. Diegue de Ribera, président de Grenade, transféré à Ségovie.
58. Martin Tristan, transféré à Oviedo.
59. Jean Suarez Carvajal, commissaire général de la croisade, quitta son évêché de Lugo.
6. François Delgado, transféré à Jaen.
61. Ferdinand de Vellosioll, chanoine et professeur de Siguenza, mort l'an 1587.
62. Jean Ruiz, professeur en Théologie dans l'université d'Alcala, mort l'an 1593.
63. Laurent Otadui, transféré à Avila.
64. Pierre de Castro, professeur en philosophie dans l'université de Salamanque, transféré à Ségovie.
65. Jean Garcias de Valdemora, professeur en philosophie dans l'université d'Alcala, mourut évêque de Lugo l'an 1620.
66. Alphonse Lopez Gallio, transféré à Valladolid.

67. Diegue Vela, grand-vicaire de Madrid, et chanoine de Tolède, fut transféré de Lugo à Tuy.
68. Jean de Laguila, docteur en Théologie dans l'université d'Alcala, mourut à Cuença, avant d'avoir pris possession de l'évêché de Lugo.
69. Diegue de Castejon, transféré à Tarazona.
70. Jean Vleez, transféré à Avila.
71. Pierre de Rozalez, docteur et professeur en droit-canon dans l'université de Valladolid, chanoine et grand-vicaire de Tolède, mort en 1643.
72. Jean de la Cerena, de l'Ordre de Saint-Jérôme, mort l'an 1646.
73. Jean d'Elporzo, dominicain, prédicateur du roi Philippe IV, fut transféré à Léon.
74. François de Torres, docteur et professeur en Théologie dans l'université d'Alcala, vivait encore en 1650.
75. D. Jean de Sainte-Marie, natif de Burgos, après avoir rempli avec honneur plusieurs emplois, fut nommé à cet évêché, et mourut le 6 juin 1746.
76. D. Gaëtan Gil-Jaboada, issu d'une illustre famille de la Galice, d'abord chanoine et inquisiteur de Compostelle, et administrateur général du royal hôpital de cette ville, évêque de Lugo, fut transféré à Compostelle.
77. D. Michel Ferret, natif de la province de Valence, chanoine

et professeur en Théologie de cette université, et évêque de cette église, où il mourut le 30 juin 1749. Cet illustre prélat a donné au public différens ouvrages en latin très-estimés, dont il est fait mention dans la Bibliographie espagnole, composée par M. l'évêque.

78. D. F. François Izquierdo, de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de la province de la Manche, docteur et professeur en Théologie de l'université d'Alcala, provincial de la province de Castille et inquisiteur, fut nommé à cette église l'an 1759, et gouverna son diocèse avec éclat. (Mémoire fourni par M. l'abbé Giron, Espagnol, docteur en droit de l'université de Paris, et protonotaire apostolique du saint-siège.)

Conciles de Lugo.

Le premier se tint l'an 569, pour la division des diocèses d'Espagne, et le règlement de leurs limites.

Le second, l'an 572. C'est à ce concile que saint Martin, évêque de Brague, envoya quatre-vingt-quatre chapitres ou canons qu'il avait tirés des conciles grecs, et auxquels il en avait ajouté plusieurs des conciles de l'Eglise latine. (*Reg. 12. Lab. 5.*)

Quelques auteurs mettent un troisième concile tenu à Lugo environ l'an 610.

LUGO (François de), jésuite, né à Madrid l'an 1580, entra dans la société à Salamanque en 1600, et demanda d'être en-

voyé dans les Indes où il enseigna la Théologie dans la ville de Mexique et dans celle de Sainte-Foi. Il mourut en Espagne le 17 décembre 1652, après avoir composé les ouvrages suivans :

1^o *Commentarii in primam partem S. Thomæ, de Deo Trinitate et angelis*, à Lyon, 1647, 2 vol. in-fol. 2^o. *De sacramentis in genere, Baptismo, Confirmatione et sacrd Eucharistia*, à Venise, 1652, in-4^o. 3^o. *Discursus prævius ad Theologiam moralem, sive de principiis moralibus actuum humanorum*, à Madrid, 1643, in-4^o. 4^o. *Quæstiones morales de sacramentis*, à Grenade, 1644, in-4^o. (Sotwel, *Biblioth. societ. Jesu.*)

LUGO (Jean de), jésuite espagnol et frère de François de Lugo dont on vient de parler, naquit à Madrid le 25 novembre 1583, et fit paraître de grandes dispositions dès l'âge de trois ans; car il savait lire dès lors les imprimés et les manuscrits. Il soutint des thèses à quatorze ans, entra dans la compagnie de Jésus le 6 juillet 1603, étudia la Théologie à Salamanque, et la professa à Valladolid d'où il alla aussi l'enseigner à Rome, ce qu'il fit pendant vingt ans. Le pape Urbain VIII le créa cardinal le 14 décembre 1643, sans l'en avoir averti, ni sans que Lugo eût le moindre soupçon de ce dessein. Il fit beaucoup d'aumônes aux pauvres, et mourut le 20 août 1660. Ses ouvrages sont 7 gros volumes latins in-folio de Théologie, imprimés

à Lyon, depuis 1633 jusqu'en 1660. Il a encore fait des notes, *In privilegia vivæ vocis oraculo concessa societati*, imprimées à Rome l'an 1645, in-12.

LUINES (Louis-Charles d'Albert), duc de Luines, pair et grand-fauconnier de France, marquis d'Albert, comte de Tours, etc., né le jour de Noël 1620, et mort en 1690, a laissé quelques ouvrages de piété ; savoir : 1°. Une traduction de l'office du saint-sacrement 2°. Une traduction des morales de saint Grégoire sur Job. 3°. Des sentences et instructions chrétiennes tirées de saint Augustin. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2490.)

LUITBERT, archevêque de Mayence, dans le neuvième siècle, écrivit une lettre très-forte au roi Louis III sur les désordres de l'Église et de l'État. (Dupin, neuvième siècle.)

LUITH, hébr., *Table*, ou *tablette*, ou *planche*, du mot *luac*, lieu ou canton du pays des Moabites. (*Isaï.*, 15, 5.) Eusèbe et saint Jérôme disent que Luith est située entre les villes d'Ar et de Segor.

LUITPRAND, **LIUTPHRAD**, ou **LITOBAND**, que Trithème nomme *Eutrand*, fut sous-diacre de Tolède, diacre de Pavie, puis évêque de Crémone. Il fit deux voyages à Constantinople en qualité d'ambassadeur : l'un en 948, au nom de Beranger II, roi d'Italie, dont il était secrétaire ; l'autre en 968, au nom de l'em-

pereur Othon I^{er}. Luitprand a composé une histoire en 6 livres, qui commence au règne de Léon, empereur d'Orient, et d'Arnoul, empereur d'Occident, et finit à Constantin Porphyrogénète. Il a aussi donné la relation de son ambassade en Orient vers l'empereur Phocas. Ces ouvrages ont été imprimés en 1 volume in-fol., à Anvers l'an 1640, avec les notes du père Jérôme de la Higuera, jésuite, et de Laurent Ramirès de Prado. On attribue encore à Luitprand le livre des Vies des papes et les chroniques des Goths, mais sans fondement. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Anvers en 1640, in-fol. Le style de Luitprand est dur et véhément. (Trithème, *In catal. et in chron.* Dupin, dixième siècle.)

LUL ou **LULLE** (saint), évêque de Mayence, était Anglais de naissance. Après la mort de ses parens, il quitta son pays pour passer en France, et vint trouver saint Boniface dont on croit qu'il était filleul. Ce saint le forma dans toutes les pratiques de la vie régulière, et se servait de lui dans les missions apostoliques qu'il faisait par toute l'Allemagne. Lul ayant été ordonné diacre, selon l'opinion commune, par saint Boniface, fut fait archidiacre de l'église métropolitaine de Mayence, lorsque ce saint en fut établi évêque vers l'an 747. Il l'envoya à Rome l'an 750, après l'avoir ordonné prêtre, pour consulter le pape Zacharie sur diverses choses qui

étaient d'une très-grande importance, et qui demandaient une personne aussi fidèle et aussi prudente qu'était saint Lul. Lorsque saint Boniface voulut se démettre de l'évêché de Mayence et de la charge de métropolitain d'Allemagne qui y était attachée, pour continuer plus facilement ses missions dans la Frise, il ne jugea personne plus capable de lui succéder que saint Lul. Il en fit agréer le choix au roi Pepin et à tous les évêques suffragans de cette métropole, et Lul le justifia bientôt par sa conduite, soutenant cette pesante dignité par la solidité de ses vertus, et par une application continuelle aux fonctions qui en étaient inséparables. Il assista l'an 765 au synode d'Attigni en Champagne, à trois lieues de Rhetel, et quatre ans après il se trouva au concile de Rome, assemblé par le pape Étienne III, que plusieurs comptent pour le quatrième, pour maintenir l'usage et le culte des saintes images. Il bâtit deux monastères : l'un dans Bleindenstad, à une lieue de Mayence, où il mit les reliques du martyr saint Ferruce ou saint Fergeon ; l'autre à Hirschfeld, du côté de la Turinge et de la Hesse. Il y transporta les reliques de saint Wigbert, premier abbé de Fritzlar, et y établit environ cent cinquante religieux. Dans sa vieillesse, il fut affligé de diverses maladies qui donnèrent de grands exercices à sa patience, et qui achevèrent de

purifier sa vertu des taches qu'elle avait contractées dans le commerce de la vie. Enfin, chargé d'années et de mérites, il se reposa dans le Seigneur, dans la ville de Hirschfel. Sa mort est marquée au 16 d'octobre, jour auquel le martyrologe romain et les autres modernes font mention de lui. On prétend qu'elle arriva l'an 787, quoique plusieurs la mettent dès l'an 786. Il s'est fait deux translations de ses reliques : l'une en 852, l'autre en 1040. (Dom Mabillon, deuxième part. du troisième siècle béd. Baillet, tom. 3, 16 octobre.)

BULLE (Raimond), fameux écrivain du treizième siècle, surnommé *le Docteur illuminé*, naquit dans l'île de Majorque en 1225. Il s'appliqua à l'étude des langues orientales, de la philosophie des Arabes, de la chimie, de la médecine et de la Théologie, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Sa vie errante et vagabonde ne le mit pas d'abord en bonne odeur, mais on dit qu'il se convertit, et qu'à l'âge de quarante ans il entra dans le tiers-Ordre de Saint-François, fit un grand nombre de voyages pour prêcher la foi et exercer la chimie ; et après plusieurs aventures singulières, il fut assommé à coups de pierres dans la Mauritanie, âgé de quatre-vingts ans, le 29 mars 1315. Son corps fut rapporté à Majorque où il est honoré comme martyr ; mais son culte souffre difficulté à Palme, capitale de

cette île, et on a inutilement sollicité sa canonisation. Le pape Benoît XIV, d'heureuse mémoire, écrivit à ce sujet une lettre datée du 16 juin 1751, au promoteur de la foi, *Ludovic de Valentibus*. Il a laissé un grand nombre d'écrits, tous très-inintelligibles et d'un latin plus barbare encore. Tels sont entre autres : *Generales artium libri; logicales libri philosophici; metaphysici; variarum artium libri; medicinæ; juris utriusque; libri spirituales prædicabiles; quodlibetici, et disputationum*. Les docteurs espagnols disaient que cet auteur avait composé sa logique afin qu'on pût se défendre de l'Antechrist dans les derniers jours, et rétorquer contre lui-même ses argumens.

Moréri, M. l'abbé Ladvoat et les autres lexicographes observent qu'il ne faut pas confondre Raimond Lulle, de l'île de Majorque, avec Raimond Lulle de Terraca, surnommé le *Néophyte*, qui de juif se fit dominicain, retourna ensuite au judaïsme, et soutint ces erreurs monstrueuses qui furent condamnées par le pape Grégoire XI. Ces auteurs se trompent en ce qu'ils donnent le nom de Lulle à Raimond le Néophyte. Le nom de Lulle n'a jamais été donné à ce dernier par les bulles pontificales qui parlent de lui, comme le remarque Benoît XIV dans son ouvrage *De canonisatione Beatorum*. D'ailleurs, les bulles qui parlent de Raimond Lulle le disent toujours de Majorque; ce

qui fait tomber la conjecture de Théophile Raynaud qui soupçonne qu'on a faussement attribué à Raimond Lulle les erreurs qui sont propres à Raimond de Terraca ou Tarraga, surnommé le *Néophyte*. Ivo Salzinges, ou Ibo Zalzinges, compilateur des écrits de Raimond Lulle de Majorque, parle très-défavorablement de cet auteur, lib. 1, cap. 3, p. 5, num. 5 et seq. L'on ne doit donc pas être surpris de ce que disent les Bollandistes en écrivant sa vie : *Anceps certè et scrupulosa videri potest ea provincia, et ita Wadingo olim visa est, illius hominis vitam scribere, etc.*

LUMAGNE (Marie), institutrice des Filles de la Providence. (Voyez COLLIN.)

LUMIÈRE DE GLOIRE, *lumen gloriæ*. Les théologiens nomment ainsi un secours que Dieu donne aux âmes des bienheureux pour les fortifier, afin qu'elles puissent voir Dieu face à face, d'une vue immédiate et intuitive. La vision intuitive de Dieu appartenant à une sorte de connaissance qui est bien au-dessus des forces de l'esprit humain, elle requiert une lumière supérieure à la lumière naturelle; et cette lumière surnaturelle, nécessaire pour former l'acte de la vision intuitive, est une qualité surnaturelle, imprimée dans l'entendement en la manière d'une forme fixe et permanente, pour le rendre capable de voir Dieu face à face. *Qualitas supernaturalis intel-*

lectui creato permanenter infusa, quâ proximè habilis redditur ad intuitivè videndum Deum.

LUMINAIRE, se dit de tout ce qu'on allume dans les églises pendant le service divin, et pour honorer Dieu et ses saints, cierges, lampes, torches, etc. L'usage des luminaires est très-ancien dans l'Eglise. Les premiers chrétiens qui, à cause des persécutions, s'assemblaient dans des lieux obscurs, se trouvaient obligés d'allumer des cierges, ou des lampes pour être éclairés. Voilà la première raison de l'usage des cierges, qui n'empêche pas qu'on ne les ait allumés dans la suite en plein jour, non par coutume, ni par des raisons physiques et de nécessité, mais par des raisons purement symboliques et mystérieuses. *Dans toutes les églises d'Orient, dit saint Jérôme (Epist. advers. Vigilant.), on allume de cierges en plein jour, quand il faut lire l'Evangile, non pas par conséquent pour voir clair, mais comme un signe de joie, et comme un symbole de la divine lumière dont il est dit dans le psaume : votre parole est la lumière qui éclaire mes pas.* Cet usage passa de l'orient en occident après le temps de saint Jérôme. On y alluma des cierges pour lire l'évangile, et on les éteignait dès qu'il était lu, ainsi qu'il est marqué dans les anciens ordres romains et dans Amalaire. On en alluma bientôt après dans l'action du sacrifice, et puis dès le commencement de

la messe, et enfin pendant les offices divins et par les mêmes raisons mystérieuses. Ce fut par les mêmes raisons qu'on alluma des cierges à la fête de la purification de la Vierge, et qu'on porta dès le quatrième siècle les corps des fidèles à la sépulture avec un grand nombre de cierges allumés. (Le père le Brun, Explicat. de la messe, t. 1, p. 66 et suiv. Voyez CIERGES.)

LUNĀ, ville ancienne d'Italie, épiscopale sous la métropole de Pise en Toscane, vers les confins de la Ligurie, à l'embouchure de la rivière Macra. On a débité sur son origine et sur sa ruine quantité de fables que nous ne rapporterons pas. Nous dirons seulement qu'elle avait le plus grand et le plus célèbre port qu'on ait jamais vu, et capable, dit Strabon, de contenir en sûreté tous les vaisseaux qui naviguent sur la mer Méditerranée. On ne voit plus que quelques ruines de cette ville. Son siège épiscopal est présentement à Sarsane dont l'église cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, est desservie par deux dignités, douze chanoines, un théologal et un pénitencier. L'évêque prend les titres de Luna et de Sarsane, et est soumis immédiatement au pape. Le diocèse comprend cinquante bourgs ou villages. (*Ital sac. t. 1, p. 833.*)

Évêques de Luna et de Sarsane.

1. Habet-Deus, martyrisé par les Vandales. On fait sa fête le 17 février.

2. Saint Tércence, le 15 juillet.
3. Victor, sous le pape, Symmaque, et aux conciles de Rome, 501, 502, 503 et 504.
4. Verecond, relégué avec le pape Vigile en 551.
5. Saint Cécilard, martyr, vers l'an 600.
6. Saint Venance, dont parle saint Grégoire, *l. 3, epist. 22*.
7. Saint Basile, au nom duquel l'ancienne cathédrale de Luna était dédiée.
8. Saint Salairc, martyr. L'Eglise de Luna fait sa fête le 22 octobre.
9. Luce.
10. Lazarc, en 640.
11. Thaman, au concile de Rome, en 649.
12. Sévère, au concile, sous le pape Agathon, 680.
13. Lenthccore.
14. Apollonius.
15. Pétroalde, au concile de Rome, en 826.
16. Teudelase, en 887.
17. Gauché, tué par les barbares vers l'an 890.
18. Odelbert, siéga depuis Gaucher jusqu'en 941.
19. Anselme, en 960.
20. Adelbert, au concile de Ravenne, en 967.
21. Godefroy, grand-oncle de la comtesse Mathilde, en 981.
22. Wedon, en 1028.
23. Anselme, au concile de Rome, sous Nicolas II, en 1059.
24. Guy, vers l'an 1078.
25. Lazarc, en 1089.
26. Philippe, en 1095.
27. André, en 1124.

28. Philippe, vers l'an 1130.
29. Godefroy, en 1137.
30. André, en 1160.
31. Raynier, en 1168.
32. Pepin, de Pise, ordonné par Alexandre III, en 1170.
33. Pierre, au concile de Latran, en 1179.
34. Pierre, nonce en Allemagne, en 1183.
35. Rolland, en 1191.
36. Philippe, en 1196.
37. Gauthier, en 1198.
38. Marzucchus, en 1213.
39. Norandinus, succéda en 1221.
40. Buttafava, sous Honoré III, en 1224.
41. Guillaume, en 1228.
42. Godefroy, en 1241.
43. Henri de Fucechio, sous Grégoire X, en 1273.
44. Antoine, nommé par Boniface VIII.
45. Gérardin, des Marquis de Malespina, nommé par Clément V, en 1312.
46. Bernabonus, de la même famille, mourut en 1338.
47. Antoine de Fusque, de Gènes, chanoine de Paris, et chapelain de Benoît XII, en 1338, mourut en 1343.
48. Agapet Colomne, de Rome, archidiacre de Lombès, chapelain de Clément VI, en 1344.
49. Jourdain Colomne, archidiacre, de Toul, mort en 1351.
50. Gabriel, des comtes de Malespina, chanoine de Vérone, succéda à Jourdain,
51. Antoine, de Sienne, de

l'Ordre des Frères Prêcheurs, mort en 1363.

52. Jacques, de Sienne, du même Ordre, transféré de Trano en 1378.

53. François, de Pise, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1386, transféré à Bresce en 1390, ensuite à Crémone et à Bergame.

54. Martin de Ferrariis, succéda à François.

55. Jean Monturius, en 1396.

56. Jacques de Rubeis, de Parme, transféré de Vérone en 1406, passa à l'archevêché de Naples en 1415.

57. François de Petra-Sancta, chanoine de Lucques, et Camérier de Jean xxiii, nommé par Nicolas v, en 1415. Ce pape unit en sa personne à perpétuité l'église de Luna avec celle de Sarsane.

58. Antoine-Marie Parentucelli, parent de Nicolas v, nommé en.... mourut en 1465.

59. Thomas Benetti, nommé en 1486, mourut en 1497.

60. Silvestre Benetti, neveu du précédent, succéda le 28 avril 1497, et mourut en 1537.

61. Jean-François Palcaria, nommé par Paul iii, le 23 novembre 1537.

62. Simon Pasqua, de Gênes, nommé par Pie iv, en 1561, cardinal en 1565, siégea peu de temps après.

63. Benoît Lomellini, de Gênes, évêque de Vintimille, transféré le 7 septembre 1565. Il avait été créé cardinal peu de temps avant. Il siégea sept

ans, et fut transféré à Anagni.

64. Jean-B. Biacelli, nommé par Pie v, le 2 juillet 1572, siégea seize ans.

65. Jean-B. Salvagi, de Gênes, élu en 1590, mourut sous Urbain viii, en 1631.

66. Jean-Dominique Spinula, cardinal - évêque d'Acerenza, transféré en 1631, passa au siège de Mazaria en Sicile en 1636.

67. Prosper Spinula, de Gênes, nommé le 7 septembre 1637.

68. Jean-B. Spinula, de la même famille, succéda à Prosper le 22 avril 1665, et fut fait archevêque de Gênes le 13 septembre 1694.

69. Jean-Jérôme Nasolli, de Savone, succéda à Spinula le 7 février 1695. Il avait été évêque de Vintimille.

70. Ambroise Spinula, évêque de Vintimille, fut transféré aussi au siège de Luna et de Sarsane le 10 mars 1710.

LUNATIQUE, *lunaticus*. On donne ce nom à certains malades que l'on croit principalement atteints dans les lunaisons, ou déclin de lune, comme aux épileptiques, aux maniaques, à ceux qu'une noire mélancolie tourmente, et enfin aux possédés du démon. (*Matth.* 4, 24.) Saint Jérôme croit que les lunatiques de l'Evangile étaient des possédés, à qui le peuple, par erreur, donnait le nom de *lunatiques*, parce qu'il les voyait plus tourmentés pendant les lunaisons; les diables

affectant de les tourmenter davantage dans ces circonstances, afin que les simples en imputassent la cause à la lune, et qu'ils en prissent occasion de blasphémer contre le Créateur.

LUNDA, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée. Elle se trouve dans la notice d'Hiéroclé, et dans celle qui porte le nom de l'empereur Léon. Elle a eu pour évêques :

1. Nicéphore, au septième concile général.

2. Eustache, au concile de Photius. (*Or. chr.* t. 1, p. 822.)

LUNDI, c'est-à-dire, jour de la lune, *dies lunæ*. C'est le second jour de la semaine, et le premier jour ouvrable, qu'on appelle *seconde féerie* dans le bréviaire. Les profanes l'appelaient jour de la lune, à cause que la lune préside à la première heure du jour, selon ceux qui admettent les heures planétaires. Les Juifs le nommaient *secunda sabbati*, c'est-à-dire, le second d'après le sabbat ou le second de la semaine, comme ils nommaient le lendemain du sabbat, *prima sabbathi* ou *una sabbathi*, qu'on a depuis appelé, dimanche. Les premiers chrétiens ont conservé cette dénomination juive jusqu'au troisième siècle, lors même que le nom de féerie était déjà passé des gentils dans l'Église, comme on le voit dans un récit de Tertullien contre les catholiques sous le nom de psychiques. Le

lundi est la première des fêtes, qu'on appelle *légitimes*. Les deux autres sont le mercredi et le vendredi. C'est le nom qu'on leur a donné dans l'Église depuis que ces trois jours ont été destinés plus particulièrement que les autres aux jeûnes, soit volontaires, soit nécessaires, et prescrits dans les canons et les pénitentiels. Les manichéens jeûnaient le lundi en l'honneur de la lune, et le dimanche en l'honneur du soleil. On voit par la distribution des messes votives, publiée sous le nom d'Alcuin, que plusieurs destinaient le lundi au culte particulier de la sagesse éternelle, sous la seconde race de nos rois. Pierre Dainien dit que le lundi est dédié aux anges et aux morts. Dans les derniers siècles, on le consacra plus particulièrement au culte du Saint-Esprit; mais c'est une dévotion libre. (Bailliet, *Vies des saints*, tom. 4, p. 11.)

LUNDI-SAINT. Voyez SE-MAINE-SAINT.

LUNE, *luna*, une des sept planètes la plus proche de la terre. C'est un corps sphérique, solide et opaque. Selon M. Cassini, elle est cinquante-deux fois plus petite que la terre, ou quarante-trois, selon d'autres modernes, et 22568 plus petite que le soleil. L'écriture, Genes. 1, 14, dit que Dieu créa la lune pour présider à la nuit, et le soleil pour présider au jour, d'où vient qu'on les appelait le roi et la reine du ciel; ils furent aussi destinés pour marquer les

temps, les jours de fêtes et d'assemblées. Les orientaux en général, et les Hébreux en particulier, avaient plus de respect pour la lune, que pour le soleil. Ces derniers l'adoraient sous le nom de *Meni*, d'*Astarte*, de déesse du bois, de reine du ciel, etc. Les Syriens, sous le nom d'*Astre* et d'*Uranie* ou de *Céleste*; les Arabes, sous le nom d'*Alilat*; les Egyptiens, sous celui d'*Isis*; les Grecs, sous celui de *Diane*, *Vénus*, *Junon*, *Hécate*, *Bellone*, *Minerve*, etc. On faisait à la lune des sacrifices de plusieurs sortes. On voit dans le 65^e chapitre d'Isaïe, verset 11, et dans le 7^e chap. de Jérémie, vers. 18, qu'on lui offrait aux carrefours, ou sur le toit des maisons, des sacrifices de gâteaux, et d'autres choses semblables. (*Saturnal.* l. 3, c. 8.) Macrobe et Julius Firmicus disent que les hommes déguisés en femmes, et les femmes déguisées en hommes, sacrifiaient à la lune, et le rabbin Maimonides croit que c'est là ce que Moïse a voulu défendre, en interdisant les déguisemens et les changemens d'habits. La lune était adorée sous le nom d'un Dieu, et non d'une déesse, chez les peuples de Syrie, de Mésopotamie et d'Arménie. Strabon la nomme *Men*; et Isaïe, lui donne le même nom. On la dépeignait vêtue en homme, et on voit encore des médailles où elle est peinte sous l'habit et la forme d'un homme armé, ayant à ses pieds un coq, et

coiffée d'un bonnet à la phrygienne ou à l'arménienne. Strabon, liv. 11, raconte que dans les pays voisins de l'Araxe, on adore principalement la lune, qu'elle y a des esclaves, et que tous les ans on lui en immole un en sacrifice, après l'avoir nourri somptueusement toute l'année. Lucien, de *Dod Syr.* parle de semblables sacrifices qu'on faisait à la déesse de Syrie, qui n'était autre que la lune. (D. Calmet.)

LUNE (Pierre de), antipape, sous le nom de Benoît xii, mort en 1423, est auteur d'un Traité de la puissance du pape et des Conciles généraux; de la consolation de la Théologie, imitée de Boèce, et d'un Traité sur l'obligation qu'ont les ecclésiastiques de réciter les heures canoniales. (Journal des Savans 1697, p. 290 de la première édit. et 254 de la seconde.)

LUNULE ou petite lune, *lunula*. Les lunules étaient des petits croissans qui servaient d'ornemens aux filles de Jérusalem, soit qu'elles les portassent sur le front, ou au cou, ou aux oreilles, ou sur les souliers en guise de boucle, comme on le voit par le vers. 18 du troisième chapitre du prophète Isaïe. Les sénateurs romains mettaient à l'endroit de la cheville, au dessus du talon, une espèce de boucle qu'ils appelaient *lune*, parce qu'elle avait la figure d'un croissant : *patricid clausit vestigia lund.*

LUPERQUE, ou LOUBERS

(saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, qui souffrirent durant la persécution de Dioclétien, sous le gouverneur Dacien. On croit que leur martyre n'arriva que vers la fin de l'an 304, quelques-uns même sont d'avis de ne le mettre qu'en 305. On prétend que leurs reliques furent trouvées l'an 1389 à Saragosse dans l'église de la Sainte-Masse; c'est ainsi qu'on a nommé la multitude des martyrs que le tyran fit massacrer dans le même temps hors des portes de la ville, et dont il eut la méchanceté de faire brûler les corps parmi ceux des voleurs et des autres criminels, pour empêcher les chrétiens de leur rendre les honneurs du martyre. Cet indigne mélange n'a pu empêcher l'Eglise de les honorer comme de dignes membres de Jésus-Christ qui lui avaient été par là même si conformes. Elle a depuis distingué leur culte d'avec celui de nos dix-huit martyrs, et a remis leur fête au troisième jour de novembre. Avec ces dix-huit martyrs souffrirent sainte Engratis, appelée vulgairement sainte *Engrace* ou *Engratie*, et deux autres confesseurs, qu'on nomme *Caie* et *Crémence*. On découvrit séparément les os de sainte Engrace dans un petit cercueil, puis auprès d'elle dans un autre les cendres de saint Luperque qui dans l'inscription était appelé l'oncle maternel de la sainte. On trouva ensuite dans un grand tombeau de marbre les têtes des

dix-sept autres martyrs, (celle de saint Luperque ayant été mise à part) au milieu de leurs cendres et de leurs os qui paraissaient avoir été mis les uns sur les autres sans distinction. On les transporta solennellement dans la chapelle souterraine où l'on croyait qu'étaient les cendres de la sainte Masse. L'on célèbre la fête de cette translation le treizième jour de mars. Ceux de Boulogne en Italie se vantaient d'avoir les corps de trois de ces saints. Celui de saint Optat aux jésuites, celui de saint Urbain aux dominicains, celui de saint Cécilien à la paroisse de Sainte-Catherine et à l'hôpital de Saint-Colomban. Mais on doute s'ils ne sont pas de quelques autres du même nom. Les noms des autres martyrs sont Suecès, Martial, Julie ou Jules, Quintilien, Publius, Fronton, Felix, Evot ou Evence, primitif, Apodème, et quatre autres du nom de Saturnin. (Prudence, dans ses Hymnes. Papebroch, dans ses Notes. Baillet, tom. 1, 16 avril.)

LUPIA, ville ancienne de la Messapie, autrefois épiscopale, mais dont le siège fut uni à celui de Lecce; on croit que c'est le bourg ou village du royaume de Naples, appelé Rocca. Il y a eu, avant la réunion, quelques évêques. (*Ital. sac.*, t. 10, p. 125.)

1. Donac, en 173.

2. Venant, en 553.

3. N... en 596. Voyez LECCE.
LUPICIN (saint), abbé de Lau-

conne dans le Mont-Jou. Il vint au monde vers l'an 390 dans une province des Gaules, appelée depuis la Bourgogne orientale, et maintenant la Franche-Comté. Il fut prévenu dès l'enfance par la grâce Jésus-Christ, qui le garantit des dérèglemens ordinaires à la jeunesse, et qui lui fit faire de grands progrès dans la vertu à mesure qu'il croissait en âge. Il était frère puîné de saint Romain, et fut engagé malgré lui dans le mariage. Après la mort de sa femme et de son père, il suivit son frère dans les déserts du Mont-Jou. Il y souffrit de violentes tentations qui pensèrent le faire renoncer à sa généreuse résolution; mais la grâce de Jésus-Christ lui fit surmonter tous ces obstacles. Ils choisirent dans ces déserts un lieu situé entre des rochers élevés, nommé Condat : ils y donnaient tous leur temps à la prière et à la lecture, entremêlant l'une et l'autre du travail des mains. L'odeur de leur vertu s'étant répandue fort loin en peu de temps, attira dans leur désert plusieurs personnes qui étant touchées de Dieu, quittèrent le monde pour venir se mettre sous leur conduite. Ce furent là les commencemens de la célèbre abbaye de Condat, depuis nommée de Saint-Oyend ou de Saint-Eugende, disciple de nos deux saints, et ensuite de Saint-Claude. La stérilité des montagnes, et le grand nombre de solitaires contraignirent les deux frères

de bâtir un second monastère dans un lieu voisin, nommé Lauconne; saint Lupicin en prit la conduite. Il mena dans ce nouveau monastère une vie si austère, qu'elle est plus admirable qu'imitable. Il ne prenait de nourriture pour l'ordinaire qu'une seule fois en trois jours. Il ne but jamais de vin depuis qu'il eut quitté le monde. Il s'abstint même d'eau les huit dernières années de sa vie, et dans l'ardeur de sa soif, il se contentait de tremper quelque temps ses mains dans un sceau plein d'eau. Il souffrait le froid avec une grande constance, et pratiqua un grand nombre d'autres austérités. Après la mort de saint Romain son frère, il eut la conduite du monastère de Condat, et de plusieurs autres maisons que son frère et lui avaient bâties du côté de l'Allemagne; cela n'empêcha pas néanmoins qu'il n'y établit des abbés. Il eut encore la direction du monastère des religieuses de Baume où ils avaient mis leur sœur pour abesse. Saint Lupicin survécut près de vingt ans à saint Romain son frère, et mourut âgé de plus de 80 ans vers l'an 480. Il fut inhumé à Lauconne. (Usuard, et ceux qui l'ont suivi, ont presque tous marqué le jour de la fête de saint Lupicin au 21 mars dans leurs martyrologes. Baillet, tom. 1, 21 mars. Voyez aussi l'Histoire de l'abbaye de Saint-Claude, par M. Dunod, à la suite de son histoire des Séqua-

nois, etc. et dans les épreuves à la fin de cet ouvrage.)

LUPIFÈRE ou PORTE-LOUP.

Pierre le diacre dans sa chronique du Mont-Cassin, l. 4, c. 37, met des lupifères au nombre de ceux qui portent les étendards de l'Église de Rome, peut-être parce qu'il y avait une figure de loup sur l'étendard qu'ils portaient.

LUPSET (Thomas), de Londres, mort le 27 décembre 1532, âgé de trente-cinq ans. Il est auteur d'un livre sur la meilleure manière de régler sa vie, et d'un autre où il prouve qu'un chrétien ne doit pas craindre la mort. (Konig, Biblioth.)

LUPUS (Jacques), Portugais, précepteur d'Enmanuel, roi de Portugal, vint à Paris à la fin du seizième siècle, fut reçu bachelier de la maison de Navarre en 1495, mourut l'an 1498, et laissa : 1°. Du gouvernement de l'état par le roi, ou de la manière dont un roi doit gouverner son état; à Paris 1497. 2°. Livre des vérités catholiques pour les prédicateurs, imprimé la même année. 3°. Traité de la justice commutative, du commerce et des jeux de hasard; à Paris l'an 1496. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle, col. 902.)

LUPUS, ou WOLF (Chrétien, *Christianus Lupus*), né à Ypres en Flandre le 12 juin 1612, entra dans l'Ordre de Saint-Augustin à l'âge de quinze ans. Il enseigna la philosophie à Cologne,

et la Théologie à Louvain, avec une réputation extraordinaire, et fut un des députés de l'université de cette dernière ville à Rome en 1655 pour faire condamner la doctrine contraire à celle que cette université enseignait touchant la grâce. Le pape Clément ix lui offrit l'intendance de sa sacristie avec l'évêché de Tagaste; mais le père Lupus refusa constamment l'un et l'autre. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il ne reçut pas de moindres marques d'estime d'Innocent xi. Le grand-duc de Toscane lui fit aussi offrir plusieurs fois une pension considérable pour l'attirer à sa cour, mais sans un plus grand succès. Le père Lupus aima mieux se fixer à Louvain où il fut docteur, professeur premier et royal, doyen de la faculté de Théologie, et régent public. Il mourut dans cette ville en 1681, âgé de soixante-dix ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin : 1°. un Commentaire sur les conciles, tant généraux que particuliers, en 5 volumes in-4°, dont les deux premiers parurent en 1666 à Louvain, sous ce titre : *Synodorum generalium et provincialium statuta et canones cum notis*, etc. Cet ouvrage est rempli d'une érudition profonde. On y trouve de doctes digressions, plusieurs questions de droit canon, et d'histoire ecclésiastique, et à la fin de chaque concile, une dissertation historique sur tout ce qui a rapport

à l'histoire de ce concile. 2°. Un Traité des appellations au saint-siège, sous le titre de *Divinum ac immobile sancti Petri apost. princip. circa omnium sub caelo fidelium ad Rom. ejus cathedram appellationes, advers. profanas hodie vocum novitates assertum privilegium*, in-4°, 1661. 3°. Des notes sur le Traité des prescriptions de Tertullien, imprimées à Bruxelles en 1675. 4°. Une dissertation sur le sens légitime des saints Pères, touchant l'attrition et la contrition, à Louvain en 1666. 5°. Un Recueil des lettres et des monumens concernant les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, avec des scholies et des notes. 6°. La Vie et les lettres de saint Thomas de Cantorbéri; celles d'Alexandre III, de Louis VII, roi de France, de Henri II, roi d'Angleterre, et de quelques autres, sur les différends des droits du sacerdoce et de l'épiscopat, en 2 volumes in-4°, imprimés à Bruxelles en 1682. 7°. Un Mémoire du pape Célestin; le titre des décrets du pape Hilaire; un concile de Naples, imprimés à Louvain en 1682. 8°. Un Recueil de plusieurs pièces, imprimé à Bruxelles en 1690, par les soins du père de Winants. La première de ces pièces est sur la question des opinions probables. Le père Lupus y tient le milieu entre les relâchés probabilistes, et les rigides adversaires de la probabilité. La seconde pièce est sur la simonie des monastères. La troisième est de l'an-

cienne discipline de la milice chrétienne. La quatrième renferme les décrets des conciles et les lois des empereurs contre l'hérésie de Pélagé. Il est parlé dans les autres de la contrition et de l'attrition, des droits des réguliers par rapport à la prédication, des processions, etc. Le père Lupus avait beaucoup de lecture et d'érudition, et était si laborieux, qu'il étudiait jusqu'à près de quinze heures par jour. Les observations du père Lupus sur les lettres de Théodoret, sont souvent corrigées par le père Garnier, et il est réfuté par le père Alexandre et M. Dupin au sujet des libertés de l'Église gallicane, qu'il attaque. Sa vie a été écrite par le père Salatin. On a annoncé à Venise une collection de tous ses ouvrages, avec des notes du cardinal Norris en 1724. Le père Lupus avait composé lui-même son épitaphe; la voici :

*Hæres peccati, naturæ filius iræ,
Hic jaceo dignus nomine reque Lupus.
Indignus, non re, sed solo nomine doctor,
Verbis non factis me docuisse fleo.
Perdocuisse alios et non docuisse seipsum
Quid juvat? O mundi fumus, inane, nihil!
Agne Deus, patris doctrina, redemptio
mundi,
Nunc tibi prostratum commiserare reum:
Et latro et meretrix gratias tua regna subintrant,
Gratia peccati fiat et ista meis.*

(Voyez Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, par. 3. Le père Nicéron, Mémoires, t. 7. Le Journal des Savans 1666, 1681, 1682, 1684, 1687 et 1724.)

LURE, *Lura*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, et non de Cîteaux, comme le dit Lamartinière; elle était située en Provence, au diocèse et à deux lieues de Sisteron, au pied du Mont-Lochère, appelé par corruption *Louerio* et *Lure*. Cette abbaye devait son commencement à un saint solitaire, nommé Donat, lequel étant sorti fort jeune d'Orléans sa patrie, pour embrasser la vie monastique, vécut long-temps dans cette montagne, et y mourut dans le sixième siècle. Le monastère qui était sous l'invocation de Notre-Dame avait été bâti au lieu que ce saint anachorète avait habité. Il y a encore aux environs de la montagne de Lure un petit territoire, appelé la Combe de Saint-Donat, et l'on conserve dans plusieurs endroits circonvoisins les reliques de ce bienheureux serviteur de Dieu. Le monastère de Lure ayant été détruit par les guerres, Adélaïde, comtesse de Forcalquier, le céda dans l'onzième siècle à l'évêque Géraud; mais Foulques d'Alson et plusieurs autres seigneurs commencèrent à le rétablir avant l'an 1170 et l'an 1318; le pape Jean xxii unit cette abbaye au chapitre d'Avignon. (Lamartinière, Dictionnaire géogr. *Gallia christ.*, t. 1.)

LURE, *Ludera*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans la Franche-Comté, au diocèse de Besançon. Elle fut fondée par saint Deicole, son premier abbé, et disciple de saint

Colomban, vers l'an 611, sous le règne de Clotaire II, roi de France et de Bourgogne. Cette abbaye fut pillée par les Huns, et rétablie quelques temps après par Hugues, comte d'Alsace, qui s'y consacra à la vie monastique avec deux de ses fils. Elle était unie avec celle de Murbach en Alsace, et elles n'avaient l'une et l'autre qu'un abbé qui était électif. Avant cette union l'abbé de Lure était au rang des princes de l'empire. Pour être reçu dans cette abbaye, il fallait, suivant dom Vaissette, faire preuve d'une noblesse de seize quartiers, et suivant Moréri, il fallait seulement être gentilhomme, sans faire preuve des seize quartiers. (*Voyez Géographie historique*, etc., t. 8, p. 90, 125. La Martinière, Dictionnaire géogr.)

LUSCINIUS (Ottomar), Omer, bénédictin, natif de Strasbourg, mort en 1535, a laissé entre autres ouvrages : 1°. *Progymnasmata græcæ litteraturæ*. 2°. Les allégories et les tropologies sur l'ancien et sur le Nouveau-Testament. 3°. Les allégories sur les pseumes, imprimées à Paris en 1521. 4°. *Mer de la misère humaine*, à Strasbourg en 1522. (Konig, Bibliothèque. Dupin, Tables des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 961.)

LUSERNE, *Lucerna*, abbaye régulière et réformée de l'Ordre de Prémontré, était située en Basse-Normandie, au diocèse et à quatre lieues d'Avranches, et

avait été fondée vers le milieu du douzième siècle par Hasculfe de Souligni, frère de Richard, évêque d'Avranches. Les religieux s'arrêtèrent d'abord en 1143 dans un bois appelé Courbefosse, où il y avait déjà une église, sous le nom de la très-sainte Trinité ; mais ce lieu étant trop incommode, ils se retirèrent deux ans après dans un vallon près de la rivière de Thar ; et ils y demeurèrent jusqu'en 1162, qu'ils allèrent s'établir à Luserne, où était l'abbaye de ce nom. (*Gallia Christ.*, t. 9, col. 556.)

LUSIGNAN. (*Voyez* LUZIGNAN.)

LUSTRATION, *lustratio*, terme consacré pour marquer les aspersions, fumigations, sacrifices et les autres cérémonies par lesquelles on purifiait les lieux ou les personnes souillées. Les païens et les Juifs avaient leurs lustrations, et il y en avait de trois sortes chez les premiers. Les unes se faisaient avec l'eau lustrale dont ils arrosaient ce qu'ils voulaient purifier ; les autres, avec le feu et le soufre ; et d'autres, par le moyen de l'air qu'on agitait autour de la chose que l'on voulait purifier. Ils appelaient jour lustral, *dies lustricus*, celui auquel on faisait les lustrations sur un enfant, et qu'on lui donnait un nom, c'est-à-dire, le neuvième après la naissance pour les garçons, et le huitième pour les filles. (Macrobe, *lib. 1, Saturnal.*, c. 16. Jean Lomeier, *De lustrat. gentil.*)

Dieu ordonne à Moïse de prendre les lévites et de les purifier avec l'eau de lustration. (Num. 8, 6.) Cette eau était une espèce de lessive que l'on faisait en jetant dans de l'eau pure une pincée de la cendre d'une vache rousse, immolée au jour de l'expiation solennelle. On arrosait de cette eau les personnes et les choses qui avaient contracté quelque souillure à l'occasion d'un mort. On peut aussi donner le nom de lustration à ce qui se pratiquait lorsqu'un lépreux était guéri de sa lèpre. On se sert encore du verbe *lustrare*, en parlant de la consécration que les parens faisaient de leurs enfans en l'honneur du faux dieu Moloch.

LUTGARDE (sainte), religieuse d'Ewijers en Brabant, de l'Ordre de Cîteaux. Elle était née au pays de Liège dans l'ancienne ville de Tongres. Elle aimait assez la vanité du monde dans son premier âge ; mais Dieu ayant permis que la dot qu'on lui destinait pour se marier fût dissipée, elle comprit que Dieu la voulait toute à lui ; et après quelque résistance, elle consentit enfin à se renfermer dans un cloître. Ce fut dans le monastère de Sainte-Catherine auprès de la ville de Saint-Tron, à trois petites lieues de Tongres, âgée pour lors de vingt ans ou environ. Elle commença une vie si pénitente, que l'on appréhendait fort qu'elle ne fût pas de durée ; mais elle ne l'avait commencée que par l'esprit de

Dieu, aussi fit-elle de grands progrès dans les voies de la perfection religieuse. La prieure qui gouvernait alors le monastère étant venue à mourir, on élut Lutgarde en sa place. Après avoir géré cette charge quelque temps, elle se retira dans un autre monastère situé dans le Brabant, appelé Aquirie, vulgairement Ewijers. La vie qu'elle y mena l'espace de trente ans ne fut qu'une suite de miracles dont le principal et le plus solide fut l'uniformité qu'elle garda dans les exercices de la pénitence et de la piété, et dans l'attention continuelle qu'elle apportait à écarter d'elle tout ce qui aurait pu nuire à l'union étroite qu'elle entretenait avec Jésus-Christ. Onze ans avant sa mort, elle fut affligée de l'aveuglement du corps; mais elle n'en fut que plus éclairée des yeux de l'esprit, plus étroitement unie à son divin époux, dont elle alla enfin jouir par une heureuse mort l'an 1246 le 16 de juin. Elle n'a point été canonisée suivant les formes et les solennités établies dans l'Eglise; mais on y a suppléé dans le martyrologe romain autorisé par les papes depuis Grégoire xiii. (Annales de l'Ordre de Cîteaux, t. 4. Dom Pierre Lenain, huitième tome de son histoire de Cîteaux. Baillet, t. 2, 16 juin.)

LUTHER (Martin), fameux hérésiarque, naquit à Islèbe ou Eisleben, ville du comté de Mansfeld en Thuringe, le 10 de novembre 1483, d'un père

nommé Jean Luder ou Lauther, homme de basse condition, qui travaillait aux mines. Luther fut maître-ès-arts à vingt ans, après avoir fait son cours de philosophie à Erford. Il prit l'habit des augustins dans la même ville à vingt-deux ans, et fut prêtre à vingt-quatre. En 1508, on l'envoya enseigner la philosophie à Wittenberg où le duc de Saxe avait fondé une université: il y devint docteur et professeur en Théologie. La lecture des livres de Jean Hus lui ayant inspiré de la haine contre les pratiques de l'Eglise romaine et des théologiens scolastiques, il les attaqua par des thèses publiques dès l'an 1516. L'année suivante 1517, le pape Léon x ayant donné commission aux dominicains de prêcher des indulgences en Allemagne pour contribuer aux dépenses de l'Eglise de Saint-Pierre de Rome, Jean Staupitz, commissaire général des augustins d'Allemagne, prétendant que cette commission appartenait à ses religieux, commanda à Luther de prêcher contre les dominicains. Luther, suivant la pente de son génie violent, prêcha non-seulement contre les dominicains, mais aussi contre les indulgences même, et répandit beaucoup d'erreurs qui le firent condamner par plusieurs universités, et excommunier par le pape Léon x en 1520. Il leva alors le masque; et ne gardant plus aucune mesure, il fit une secte que l'on a nommée luthéranis-

me, du nom Luther qui a une forme grecque, et qu'il prit au lieu de celui de sa famille, qui était Luder ou Lauther ou Lotter, selon la coutume des gens de lettres de ce siècle, de se donner des noms grecs. En 1524, Luther quitta l'habit religieux, et l'année suivante il épousa publiquement une religieuse nommée Catherine de Bore dont il eut trois fils. Enfin après avoir entraîné dans son hérésie une partie de l'Allemagne, le duché de Saxe, le Danemarck, la Suède, etc., il mourut à Islêbe le 18 février 1546, à soixante-trois ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Jéna, à Wittemberg et ailleurs, dont les meilleures éditions sont celles que Luther a données lui-même depuis 1517 jusqu'à sa mort, parce qu'on a fait beaucoup de changemens dans les éditions postérieures. Il y a dans ces ouvrages de l'esprit et de l'érudition, mais beaucoup plus d'orgueil, de vanité, d'emportement, de fureur et de basses plaisanteries contre les papes, et généralement contre toutes les personnes opposées à cet hérésiarque. Voici ses erreurs :

1°. Il rejetait le mot de Trinité, comme n'étant point contenu dans l'Écriture; 2°. il disait que l'humanité de Jésus-Christ était partout; 3°. que l'âme de Jésus-Christ avait souffert la peine des damnés de l'enfer; 4°. qu'il fallait abolir toutes les fêtes hors le dimanche; 5°. qu'il ne fallait, ni ho-

norer, ni invoquer les saints; 6°. il rejetait le livre de Tobie et de Judith, plusieurs chapitres de celui d'Esther, Job, l'ecclésiaste, la sagesse, les Machabées, l'épître de saint Paul aux Hébreux, celle de saint Jacques, la seconde de saint Pierre, les deux dernières de saint Jean, celle de saint Jude, et l'apocalypse; 7°. il attribuait la justification à la foi seule et non aux œuvres, et prétendait qu'aucun péché, à la réserve de l'incrédulité, n'était capable de damner l'homme, et même qu'il n'y avait point d'autre péché que l'incrédulité; 8°. il niait le libre arbitre, l'infaillibilité de l'Église et des conciles généraux, la pénitence, les jeûnes, l'examen de conscience, la confession, les indulgences, les prières pour les morts, le culte et l'usage des images, le sacrifice de la messe, toutes les œuvres satisfactoires; 9°. il enseignait que l'Église ne pouvait posséder aucun bien, ni faire aucune loi qui obligeât; 10°. il disait que les laïcs avaient autant de droit d'interpréter l'Écriture, que les docteurs; que l'âme n'était pas immortelle, et qu'elle se transmettait par la génération; que Dieu était l'auteur de tous les maux; que le célibat était mauvais, aussi bien que toutes les actions des hommes, quelque bonnes qu'elles pussent paraître; 11°. il condamnait l'abstinence de certaines viandes, les vœux monastiques, la vertu des sacremens dont il n'admettait que le bap-

tème et l'Eucharistie; 12°. il croyait l'impanation et la nécessité de la communion sous les deux espèces; 13°. il faisait consister toute la pénitence dans la nouvelle vie; 14°. il soutenait que les âmes du purgatoire pouvaient mériter et démeriter, et qu'elles déméritaient en souhaitant leur délivrance; que la douleur du péché conçue par la crainte de l'enfer, était un péché; qu'aucun sacrement ne produisait le caractère; que la loi évangélique ne renfermait aucun précepte; que le pape était un tyran dont il fallait recevoir avec plaisir les excommunications; que la justice chrétienne n'était qu'une imputation de celle de Jésus-Christ qui ne supposait aucun renouvellement intérieur; que les commandemens de Dieu étaient impossibles; que tous les chrétiens, sans en excepter les femmes, étaient également prêtres; que la mendicité religieuse était une chose exécrable, et la polygamie une chose permise, aussi bien que le divorce. *In proposition. de bigam. propos. 62, de causis matrimoniarum lib. sermone de matrimonio.*

LUTHÉRIEN, celui qui professe le luthéranisme ou la doctrine de Luther, *lutheranus*. Les luthériens sont divisés en un grand nombre de sectes; savoir, les luthériens rigides, qui suivent à la lettre la doctrine de Luther; les mous ou mitigés, qui l'adoucissent; les antinomiens; les adiaphoristes et les

antidiaphoristes; les antisanctuariens; les arabonaires; les antisvenfeldiens; antosandrins; les anticalvinistes; les anmétistes; les bissacramentaux; lestrietquadrisacramentaux; les confessionnistes, appelés miricains; et les confessionnistes opiniâtres et récalcitrans; les inférains; les maionites; les imposeurs de mains; les médiosandrins; les onandrins; les samosatenses; les sufeldiens; les stanoanriens; les zuingliens simples; les zuingliens significatifs; les luthéro-zuingliens; les carlostatiens; les tropistes évangéliques; les sucéfeldiens spirituels; les servetiens; les davitiques ou david-géorgiens; les memnotites; les luthéro-calvinistes; les luthéro-papistes, qui se servaient d'excommunications contre les sacramentaires; les luthéro-osiandriens, qui faisaient un mélange de la doctrine de Luther et de Luc Osiander. (Jovet, tom. 1, p. 475. Voyez le père Maimbourg, Hist. du luthéranisme. M. Bossuet, liv. des Variations. M. Hermant, Hist. des hérés. t. 2, p. 225.)

LUTRIN, pupitre sur lequel on met les livres d'église, pour chanter l'office, *pluteus*. Le mot de lutrin vient de *lectrain* ou *lectrain*, *lectrinum*, *letrinum*, *lectorium*, *lectrum*, *lectreolum*, *legeolum*, *legium*, *leginum*, qui sont tous dérivés de *lego*, je lis.

LUTRUDE ou **LINTRUDE**, que le vulgaire appelle sainte Lindru, était fille de Sigmar et de Lutrude. Elle naquit dans le pays de Pertois en Champagne,

vers le milieu du cinquième siècle ou deux cents ans après, selon d'autres. Elle eut six sœurs, qui toutes consacrèrent comme elle leur virginité à Dieu. Ses aînées étaient Emme ou Ymme, vulgairement sainte Ame et sainte Amée, qui n'a point de jour particulier pour son culte; et Hoylde ou sainte Hou. Ses cadettes furent sainte Pusinne, Francule, Libre ou Libère, et Manehilde ou sainte Menehou, la dernière de toutes. Elle furent instruites dans la religion par un bon prêtre nommé Eugène, et toutes reçurent le voile sacré en divers temps par saint Alpin ou Albin, évêque de Châlons-sur-Marne, que l'on fait disciple de saint Loup de Troyes. Elles demeurèrent toutes dans la maison paternelle, jusqu'à ce que Lindru se retira dans un petit héritage que son père Sigmar lui avait laissé en particulier à sa mort. Elle y vécut fort solitaire dans toutes les austérités d'une vie pénitente. Elle alla à Rome, d'où elle rapporta des reliques. Passant à son retour par Agaune, elle en obtint aussi de saint Maurice et de ses compagnons. On ajoute que cela lui donna lieu de faire bâtir dans son héritage une petite église en l'honneur de saint Maurice, avec une cellule où elle passa sa vie dans toutes sortes d'austérités. Elle y mourut le jour de la fête du saint, et fut enterrée dans l'église de son ermitage. Son corps fut transporté depuis dans l'abbaye de Corbie en Picardie. (Thierry,

archevêque de Trèves. Surius. Baillet, tom. 3, 22 septembre.)

Hoylde, autrement Othilde, et quelquefois Hilde, que le vulgaire appelle sainte Hou, et qui était la seconde sœur, mena un genre de vie assez semblable à celui que sainte Lindru embrassa après leur séparation. Il semble qu'elle ait eu plus de liaison avec sainte Amée son aînée, et avec Menehou. Elles s'attachèrent plus particulièrement à suivre les instructions de l'évêque de Châlons, Saint-Alpin, les autres demeurant sous la direction du B. Eugène. Après sa mort qui fut précieuse devant Dieu comme celle des autres saintes vierges ses sœurs, son corps demeura enseveli dans le pays de Pertois, jusqu'au-delà du milieu du douzième siècle. Ce fut vers l'an 1159, que Henri, comte de Champagne, fit transporter son corps dans la ville de Troyes, et le fit mettre honorablement dans l'église de Saint-Etienne. Son culte y devint fort célèbre, et s'y maintient encore aujourd'hui. On a fait plusieurs translations de quelques parties de ses reliques. Sa fête a toujours été assignée au 30 avril. (Papebroch. Baillet, tom. 3, 22 septembre.)

Pusinne, la quatrième des filles de Sigmar et de Lutrude, eut la même éducation que ses sœurs. Elle vécut fort retirée dans la maison de son père jusqu'à ce qu'il mourût. Alors elle quitta son pays et sa famille pour aller vivre en retraite dans un héritage qu'il lui avait assigné pour

sa part en Picardie. Le lieu s'appelait Bansion ou Baison, village sur la Somme, qui fut depuis joint à l'abbaye de Corbie, fondée vers l'an 657 par la reine sainte Bathilde. Elle y demeura recluse chez elle. Outre les préceptes et les conseils de l'Évangile qu'elle méditait sans cesse, elle suivait encore les maximes saintes et les réglemens que lui avaient donnés, avant sa sortie de Champagne, le prêtre Eugène et l'évêque Alpin. La réputation de sa vertu lui attira dans la suite des compagnes qu'elle ne put se dispenser de recevoir chez elle. Elle se contentait de leur donner des instructions et de les former sur ses exemples, sans s'assujettir à les retenir en communauté dans le lieu de sa retraite : au moins ne voit-on pas qu'il y ait eu aucun monastère de filles dans tout ce pays, dont elle ait pu avoir la conduite, quoique les uns l'aient faite abbesse de Saint-Maurice, les autres de Saint-Laurent. Après avoir édifié tout le pays par son humilité profonde, par sa douceur, par sa charité, elle tomba dans sa dernière maladie. elle manda sa sœur sainte Lindru, qui partit aussitôt pour l'assister. Elle mourut entre ses bras après en avoir reçu toute la consolation qu'elle s'en était promise. Elle a fait plusieurs miracles après sa mort. Son corps fut transporté, l'an 860, dans l'abbaye de Herworden ou Herford en Westphalie, au comté de Ravensperg. Sa fête principale est marquée au 23 avril dans les

martyrologes de France et d'Allemagne, et dans ceux des bénédictins. Celle de sa translation, au 24 janvier. Son culte est fort diminué depuis que l'abbaye de Herworden est remplie de religieuses luthériennes. (Bollandus, troisième tome d'avril. Baillet, tom. 3, 22 septembre.)

Manechilde ou Magenilde, dite communément sainte Menehou, était la dernière de cette sainte famille dans l'ordre de la naissance sur la terre, mais elle ne céda à aucune de ses sœurs en piété et en courage. Après la mort de leur père Sigmar et de leur mère Lutrude, elle resta auprès des deux aînées sainte Amée et sainte Hou, qui prirent soin d'elle dans sa jeunesse. Après sa mort, son corps fut porté dans l'église de la ville d'Auxenne, située au confluent des rivières d'Aune et d'Aisne. Son culte y devint si célèbre, que la ville perdit enfin son ancien nom, et ne fut plus connue que sous celui de Sainte-Menehou, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle est aux extrémités de la Champagne, vers la Lorraine au pays d'Argonne. Les martyrologes modernes, excepté le romain et quelques autres, marquent sa fête au 14 octobre. (Baillet, tom. 3, 22 septembre.)

LUTSEM ou LUDSEM (Pierre de), natif de Wesel dans le duché de Clèves, fleurit vers le commencement du dix-septième siècle, et laissa : 1°. Miroir vif de l'Église apostolique, à Cologne 1610. 2°. Traité de la cause dé-

sespérée de Calvin, *ibid.* 3°. Apologie pour cet ouvrage, *ibid.* 1611. 4°. Réfutation du synode d'Utrecht, *ibid.* 1612. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1920.)

LUTZ (Reinard), Allemand, du seizième siècle, a donné une Harmonie évangélique; des Sermons; une Méthode de la religion chrétienne; un Commentaire sur Job; un Traité contre ceux qui disent que les âmes dorment jusqu'au jour du jugement; à Bâle en 1561. (Dupin, *ibid.*, seizième siècle, col. 1162.)

LUXE, dépense superflue, somptuosité excessive soit dans les habits, soit dans les meubles, les équipages, la table, etc. *Luxus*, *luxuries*. Ce mot vient, selon quelques-uns, de ce que le luxe et la luxure énervent le corps et lui ôtent sa vigueur, *luxat membra*. Le luxe, qui est dans tous les chrétiens un péché plus ou moins grand, selon la nature de l'excès et des autres circonstances qui l'accompagnent, devient beaucoup plus condamnable dans les ecclésiastiques, auxquels les conciles prescrivent souvent une sévère modestie, dans la table, les habits, les meubles, etc. Quatrième concile de Carthage, can. 15. Second concile de Nicée. *Forma cleri*, part. 3, cap. 6. Voyez aussi saint Clément d'Alexandrie, dans son pédag. Saint Cyprien, *De discipl. et habit. virg.* Saint Basile, *Reg.* 73. Saint Cyrille de Jérusalem, *Cathech.* 4. Tertullien, *De habit. mulier.* Saint Chrisostôme, *Ho-*

mil 17, 50 et 69. in *Math. hom.*, 60 *Joan. homil.* 51, in *Genes. epist.* 1, ad *Olymp. serm.*, de *Lazaro. serm. in Zach.*, etc. Saint Jérôme, *Epist. ad Pammach.* Saint Ambroise, *lib.* 1, de *Virg. cap.* 6. La Bibliothèque des dames, imprimée à Paris, in-4°, chez Sommarville en 1640, par les soins du sieur de Grenaille. Les instructions chrétiennes, touchant le luxe et la vanité des femmes, à Paris chez Besoigne, en 1678, par M. Pipet, prêtre; les avis charitables sur la nudité d'épaules et de gorge, approuvés par M. Grandin, à Paris, chez Dubois, 1688. Le traité contre le luxe des coiffures, à Paris, chez Courterot, 1694. Les instructions pour les jeunes filles, par M. Marquos, docteur, chez Coutellier, 1693. Le Traité de la modestie des postulantes contre l'abus des parures à leur prise d'habit, à Paris, chez Bernard, 1698. Le Traité contre le luxe des hommes et des femmes, et contre le luxe avec lequel on élève les enfans de l'un et de l'autre sexe, à Paris, chez Brunet, 1705. On trouve dans les premiers chapitres de ce livre une bonne partie de ce que les anciens ont écrit de plus curieux sur le luxe, et on rapporte ensuite la plupart des réglemens de nos rois contre le luxe. Le livre intitulé : Extraits des ouvrages de plusieurs pères de l'Eglise et auteurs modernes sur différens points de morale, sur les mauvais livres, sur les représentations dangereuses, sur les

spectacles, sur le luxe; à Paris, chez Pierre-Augustin le Mercier, 1710.

LUXEMBOURG (Bernard de), (*Cherchez* BERNARD DE LUXEMBOURG.)

LUXEU, ou **LUXEUL**, ou **LUXEUIL**, *Luxorium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, dans la Franche-Comté, à quinze lieues de la ville de Besançon, vers le nord et les confins de la Lorraine. Sa fondation est de la fin du sixième siècle, et est due à saint Colomban. Ce saint voyant que le monastère d'Anegrai ne pouvait plus contenir ceux qui voulaient vivre sous sa discipline, songea à en fonder un autre l'an 590. Il jeta les yeux sur un château voisin, nommé Luxeu ou Luxeul, et par d'autres Luxeuil. Ce lieu qui avait été autrefois fort célèbre, à en juger par les ruines qu'on y voyait, n'était plus qu'un repaire de bêtes féroces. Colomban en fit la demeure des saints, en y établissant le monastère de Luxeu qui fut renommé dans toute la Gaule par le nombre et les vertus des religieux qui l'habitèrent. Plusieurs jeunes seigneurs vinrent s'y consacrer à Dieu comme des victimes de la pénitence. Ils édifièrent le monde qu'ils méprisaient, et leur exemple fut suivi par tant d'autres, que Colomban se vit obligé de faire un troisième établissement dans un lieu arrosé de plusieurs fontaines, et qui fut pour ce sujet appelé le Monastère des Fontaines. Il gouverna dans ces trois monas-

tères jusqu'à six cents moines. Il ne mit pas d'abbé à Fontaines ni à Anegrai : ces deux maisons demeurèrent dépendantes du monastère et de l'abbé de Luxeu; et c'est l'origine la plus naturelle des prieurés, c'est-à-dire, des communautés religieuses, gouvernées par un prieur, mais dépendantes d'une abbaye. Le monastère de Luxeu a produit un grand nombre d'évêques, d'abbés et d'autres personnages illustres surtout par leur sainteté. Cette abbaye était devenue considérable, et c'était la principale que les bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes et non de Saint-Maur, comme le dit la Martinière, possédaient dans la Franche-Comté; mais il s'en fallait bien qu'elle eût l'ancienne splendeur qui la faisait si fort admirer autrefois. Il y avait pourtant encore deux églises, et tous les lieux réguliers étaient assez bien bâtis. (Moréri, éd. de 1759.)

LUXURE, un des sept péchés capitaux qui comprend sous lui tout ce qui concerne l'incontinence et l'impudicité. *Luxuria*, *luxuries*. Il y a sept espèces de luxure, la fornication, la défloration ou stupre, *stuprum*, l'adultère, l'inceste, le sacrilège, le rapt et les péchés contre nature, tels que la mollesse ou pollution, la bestialité, la sodomie. (*Voy.* ces mots.)

Saint Grégoire, au chap. 31, liv. 31 de ses Morales; et saint Thomas, 2. 2. q. 153, art. 5, comptent huit filles de la luxure; savoir, l'aveuglement de l'es-

prit, la précipitation, l'inconsidération, l'inconstance, l'amour de soi-même, la haine de Dieu, l'attachement au siècle présent et l'horreur du siècle futur.

Les péchés en genre de luxure sont très-dangereux, et presque toujours mortels. Il est rare qu'on ne pèche que véniellement dans cette délicate matière qui ne se rencontre pas seulement dans les actions impures, mais aussi dans tout ce qui a rapport ; comme quand on dit, qu'on chante, qu'on lit sans nécessité, qu'on écrit, qu'on peint, ou qu'on écoute avec plaisir des choses déshonnêtes : quand on arrête sa vue sans nécessité et avec plaisir sur des personnes ou sur des choses qu'on ne peut regarder sans danger ; quand on consent à des pensées déshonnêtes, ou qu'on s'y arrête avec plaisir, quoiqu'on n'y consente pas.

Les causes les plus ordinaires de la luxure sont l'orgueil, la bonne chère, l'abondance, l'oisiveté, la dureté pour les pauvres, les spectacles profanes, les danses, la lecture des romans, des comédies et d'autres ouvrages de la même trempe, la fréquentation des personnes d'un sexe différent.

Les remèdes de la luxure sont la fuite des occasions, le silence, la retraite, la mortification, l'occupation, la confession fréquente, la pensée de la mort et de l'éternité, la tempérance, la sobriété, l'humilité, l'aumône, la résistance prompte et courageuse

aux tentations, la prière vocale, et surtout la mentale, la présence de Dieu. (Catéchisme de Montpellier, in-4°, p. 236. M. Collet, Moral. t. 6, p. 256.)

LUZA, hébr., *amandier* ou *éloignement* ou *départ*, du mot *luz*, ville, la même que Béthel. (Genès. 38, 19.)

LUZA ou LESA ou LASA ou LUSSA, ville de l'Arabie-Pétrée. (Judic. 1, 26.)

LUZIGNAN ou LEZIGNEM (Etienne de), de la branche de Lezignem qui régna dans l'île de Chypre, naquit l'an 1537 à Nicosie, dans cette île, et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, où il prit le nom d'Etienne, à la place de celui de Jacques qu'il avait reçu au baptême. André Mecenigo et Séraphin Fortibraccia, évêques de Limisso, l'un après l'autre, le firent leur grand-vicaire. En 1570, il alla à Rome ; et l'île de Chypre ayant été envahie par les Turcs l'année suivante, il fit quelque séjour à Naples, d'où il vint l'an 1577 à Paris où il demeura jusqu'en 1587. Fontana assure que Sixte V le fit évêque de Limisso le 27 avril 1578, l'abbé Ghilini met sa mort à l'an 1590, et Rovetta en 1595, sans marquer ni le jour ni le lieu. Etienne de Lusignan avait composé plusieurs ouvrages, entre autres : 1°. *Chirographia à breve istoria universale dell' isola di Cipro*, à Boulogne 1573, in-4°. 2°. Une Histoire générale des royaumes de Jérusalem, Chypre, Arménie, et pays voisins, etc., à Paris 1579, 1604,

et 1613, in-4°. 3°. Généalogie de la royale maison de Bourbon, Paris 1580. 4°. La défense des religieux, Paris 1581. 5°. *Catalogus virorum illustrium veteris et Novi-Testamenti, necnon pontificum Ecclesiarum romanæ, constantinopolitanæ, antiochenæ, alexandrinæ et hierosolimitanæ : Item Ecclesiarum acquilegensis, ravennatensis, mediolanensis, parisiensis et aliarum cum causis dissensionis Ecclesiæ romanæ et orientalis*, à Paris 1589, in-8°. 6°. *Βασιλειαν, πολυακτηριον*, livre où l'on fait une longue énumération des personnes nobles de l'un et l'autre sexe qui ont embrassé l'état religieux, et où l'on prouve qu'il est nécessaire et utile à l'Eglise qu'il y ait des religieux de divers Ordres, à Paris 1585, in-8°. 7°. Les droits, autorités et prérogatives que prétendent au royaume de Jérusalem les princes et seigneurs spirituels et temporels, savoir, le pape, patriarche, empereur, rois de France, Angleterre, Aragon, Naples, Hongrie, Cypre et Arménie, Venise et Gênes, les ducs d'Anjou, Bourbon, Savoie, Lorraine, et Monferrat, les comtes de Brienne, Laval et autres, à Paris 1586, in-4°. 8°. Des empereurs et des rois qui ont embrassé l'état religieux, à Paris. 9°. *Arbor animæ*. 10°. *Arbor machine mundi*, etc. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* tom. 2, pag. 300 et seq.)

LYBIE, province d'Égypte, qui s'étendait depuis Alexandrie jusqu'à Cyrène. On donne quel-

quefois le nom de Lybie à toute l'Afrique.

LYCAONIE, petite contrée de l'Asie-Mineure, selon Strabon, et partie de la Cappadoce au midi vers la Cilicie, dont elle est séparée par le mont Taurus, entre l'Isaurie au couchant, et l'Arménie-Mineure au levant. Icone en est la métropole, on l'appelle aujourd'hui *Cogni*. Du temps du concile de Nicée, cette province n'en faisait qu'une avec la Pisidie; mais on l'en sépara quelque temps après pour en faire une nouvelle province, et on donna Antioche pour métropole à la Pisidie. Théodose le jeune, au cinquième siècle, détacha quelques sièges de Lycaonie pour former une partie de la Nouvelle-Lycie.

LYCNIDE, évêché au diocèse de l'Illyrie orientale. (*Voyez* ARCHRYDA.)

LYCHNOMANTIE ou LYCHNOMANIE, sorte de divination qui se faisait par l'inspection d'une lampe, *lychnomantia*.

LYCIE, nouvelle province érigée par Théodose le jeune, et formée de quelques villes de la Lycaonie et de la Pisidie, différente de la vieille Lycie, telle qu'elle était du temps de Pline. La ville de Myre lui fut donnée pour métropole, dont l'évêque souscrit ainsi, métropolitain de Pisidie, exarque de Syde, de Mire et d'Attalie. Or Attalie, au temps de Balsamon et de Zonnare, était ce qu'on appelait auparavant Pamphylie.

LYCOPOLIS, nom qui signi-

la ville des loups, *Civitas luporum*, ainsi appelée parce qu'on y rendait un culte à ces animaux. Le père Vansleb dit qu'on la nomme présentement *Liut* ou *Osicit*. Elle est épiscopale dans la première Thébaïde, sous le patriarche d'Alexandrie. Saint Epiphane en parlant de Melèce, fameux schismatique, qui en était évêque, dit qu'il avait la seconde place dans le patriarchat, et qu'on le regardait comme l'archevêque de toute la Thébaïde. Je ne sais si c'est pour faire honneur à son siège, ou à sa personne; mais il nous aurait fait plaisir de nous apprendre les raisons qui l'engageaient à parler ainsi d'un homme dont la mémoire a toujours été odieuse, ou d'un siège qui n'avait rien qui le distinguât des autres, qui dépendaient tous, comme lui, du patriarche d'Alexandrie, archevêque et métropolitain de tout le diocèse d'Egypte. Quoi qu'il en soit, c'était le lieu de la naissance de Jean, ce moine célèbre par ses prophéties, qui vivait sous l'empire de Théodose-le-Grand. Voici les évêques de Lycopolis.

1. Alexandre, auteur d'un traité contre les manichéens, Photius en fait mention. Il siégeait vers la fin du troisième siècle.

2. Melèce, schismatique, auteur du schisme, dont saint Epiphane semble prendre la défense (*Hieres.* 68, 69) sur quelques témoignages contraires à ce que nous apprennent saint Atha-

nase et les auteurs contemporains. Voici le fait rapporté par ce saint docteur : Pierre, dit-il, évêque de cette ville (d'Alexandrie), avant la persécution, et qui confessa le nom de Jésus-Christ, déposa dans un concile Melèce qu'on dit évêque d'Egypte, parce qu'il était convaincu de plusieurs crimes, et principalement d'avoir sacrifié aux idoles. Ce Melèce se sépara de la communion de l'église catholique, ordonna plusieurs évêques en Egypte; et comme le reconnaît saint Epiphane, en Palestine le concile de Nicée donna son jugement sur ces ordinations, et sur ceux qui avaient été ordonnés; et Constantin-le-Grand lui ordonna de retourner avec ses partisans, à la communion d'Alexandre, son archevêque. Il le fit en donnant la liste de ceux qu'il avait ordonnés contre les canons, mais ils usèrent de supercherie; car Melèce étant mort peu de temps après, Jean, un de ses partisans, évêque de Memphis, continua le schisme, et se joignit aux eusébiens qui poursuivaient saint Athanase à toute outrance. (*Voyez MELÈCE.*)

3. Volusien, assista au concile de Nicée.

4. N... jacobite, ordonné par le patriarche jacobite Sanuce II, moyennant une grosse somme d'argent, ce qui fit tant d'horreur aux habitans de Lycopolis, qu'ils lui interdirent l'entrée de leur ville pendant trois ans, et il resta dans un village.

5. Antoine, jacobite, siégeait en 1086.

6. Jean 1^{er} (*Vide Abraham. Ecchell. l. de orig. nom. papæ.*)

7. Jean II, jacobite, reçut chez lui avec beaucoup de bonté le père Vanfleb, comme, il le marque dans sa Relation d'Egypte, impr. à Paris en 1677, p. 363. (*Or. chr. t. 2, p. 597.*)

LYCOSTOMIUM, qu'on appelle aussi *Tessala-Tempe*, est un siège épiscopal de la province de Macédoine, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique. Il y a eu au concile d'Ephèse un de ses évêques nommé Pherebiut, c'est tout ce que nous savons. (*Or. chr. t. 2, p. 102.*)

LYDDA. (*Cherchez DIOSPOLIS.*)

LYDIE, contrée de l'Asie-Mineure, selon Strabon et les autres, appelée aussi *Mæonie*. Elle s'étendait entre la grande Phrygie, au levant et au nord, la Lycie au midi, et l'Ionie au couchant, qui en faisait autrefois partie. Elle a joui du titre de royaume, dont la capitale et la métropole était Sardes, appelée aujourd'hui *Carasia*. Les Turcs en sont en possession depuis plus de trois siècles.

LYDIE, province d'Egypte, peuplée par Ludim, fils de Mesraïm. (Genès. 10, 13.)

LYDIE (sainte); elle était native de la ville de Thyatire, maintenant Tyre dans la province de Lydie dans l'Asie-Mineure. Elle était marchande de pourpre, et demeurait pour lors à Philippes, ville célèbre en ces

temps-là, colonie romaine et capitale de cette partie de la Macédoine qui regardait la Thrace. Elle se convertit à la première exhortation que fit saint Paul dans cette ville, et fut baptisée et toute sa famille avec elle. Elle retira chez elle le saint Apôtre pendant quelque temps; lorsque saint Paul voulut sortir de cette ville, il l'alla visiter; il se souvint toujours depuis dans ses prières et dans les autres témoignages de sa reconnaissance, des chrétiens de Philippes. On ne peut douter que ces éloges de saint Paul ne regardent sainte Lydie autant qu'aucune autre. (*Acte des Apôtres, chapitre 16. Baillet, tome 2, 3 août.*)

LYMIRA, ville épiscopale de la province de Lycie, au diocèse d'Asie sous la Métropole de Myre. Elle est sur la rivière qui porte ce nom, et qui entre dans la mer à vingt stades après que l'Aricande s'y est joint; plusieurs notices en font mention. Les Latins en font un féminin singulier, comme Velleius Paterculus. L'empereur Caius y mourut en revenant d'Orient en Italie. Voici ses évêques :

1. Diatime, dont parle saint Basile, *Epist.* 43, à Amphiloque d'Icône.

2. Lupicin, assista au premier concile général de Constantinople.

3. Etienne, au concile de Chalcédoine, et à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

4. Théodore, au cinquième concile général.

5. Léon, au septième.

6. Nicephore, à celui de Photius. (*Oriens Chr.* t. 1, p. 972.)

LYNWOOD (Guillaume), Anglais, du quinzième siècle, se fit estimer par son érudition dans le droit, dans les matières ecclésiastiques, et dans la connaissance de l'antiquité. Après avoir été long-temps official de Cantorbéri, il fut fait évêque de Saint-David, et mourut en 1446. Il est auteur d'un recueil intitulé : *Provinciale, seu constitutiones Angliæ*, dont la meilleure édition est celle d'Oxford ou de Londres, in-fol., 1679. Cet ouvrage qui a toujours été fort estimé, contient les canons et les constitutions de l'église de Cantorbéri, faites par quatorze évêques. On y trouve presque tous les points controversés en matière ecclésiastique durant près de deux cents ans. (Henri Warthon, dans l'*Appendix ad historiam litter. Guillelmi Cave, sæculum synodale*, pp. 83 et 84. édit. de Genève, 1705, in-fol.)

LYPERCHE, un des dix-huit martyrs de Saragosse, et compagnon de saint Optat. (*Cherchez OPTAT.*)

LYRBA, ville épiscopale de la première Pamphylie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Side. Les notices grecques en font mention, et les actes des conciles parlent des évêques qui suivent :

1. Zeuxius, au concile de Nicée.

2. Caius, au premier concile général de Constantinople.

3. Taurien, au premier concile d'Éphèse. (*Or. chr.*, t. 1, p. 1009.)

LYRE, instrument de musique dont il est souvent parlé dans l'Écriture, *lyra*. C'était un instrument à cordes tendues du haut en bas, et résonnant sur un pied creux. On le trouve dans les anciens bas-reliefs, médailles et peintures, tantôt avec trois cordes ou avec quatre, et tantôt avec cinq, ou six, ou sept.

LYRE (Nicolas de). (*Cherchez NICOLAS DE LYRE.*)

LYSANIAS, Tétrarque d'Abylène, dont il est parlé dans saint Luc, 3, 1.

LYSERUS (Polycarpe), théologien de la confession d'Ausbourg, célèbre dans la république des lettres, naquit à Wynenden dans le pays de Wittenberg le 18 mars 1552. Il fut fait ministre de la cour de Dresde en 1594, et mourut au mois de février 1601. Ses ouvrages sont : 1°. *Expositio primæ partis Geneseos, seu historia Adami*; Lipsiæ, en 1604. 2°. *Noachus, seu expositio secundæ partis Geneseos*, Lipsiæ, en 1605, in-4°. 3°. *Abraham, seu expositio tertiar partis Geneseos*, Lipsiæ, en 1606, in-4°. 4°. *Isaacus, seu expositio quartæ partis Geneseos*, en 1608, in-4°. 5°. *Jacobus, seu expositio quintæ partis Geneseos*. 6°. *Josephus, seu expositio sextæ partis Geneseos*, Lipsiæ, en 1609, in-4°. 7°. *Schola babylonica, seu commentarius in primum caput Danielis*, Geræ ad Clistrum, en 1609, in-4°. 8°. *Colossus babylonicus, seu expo-*

M.

MAACHA ou **MAACHATI**, ou **BETH MAACHATH**, petite province de Syrie, que les Israélites ne voulaient pas détruire, et dont le roi donna du secours aux Ammonites contre David.

MAACHA, hébr., *pressée*, du mot *mahat*, fils de Nachor et de Roma sa concubine. (Genès. 22, 24.)

MAACHA, fille de Tholmaï, roi de Gessur, femme de David et mère d'Absalon et de Tamar. (2 Reg. 3, 3.)

MAACHA, fille d'Abessalom, femme de Roboam et mère d'Abia. (3 Reg. 15, 2); mais 2 Par. 13, 2, elle est appelée *Michaïa*, fille d'Uriel.

MAACHA, fille d'Abessalom, femme d'Abia, mère d'Asa. (3 Reg. 15, 10.) L'Écriture dit qu'Asa lui ôta la charge de prêtresse des divinités infâmes qu'on adorait dans les bois. (*Ibid.* 15, 13, 14.)

MAACHA, concubine de Caleb, et mère de Sareb et de Tharéma. (1 Par. 2, 48.)

MAACHA; femme de Machir et mère de Pharès. (1 Par. 7, 16.)

MAACHA, père d'Achis, roi de Geth, du temps de Salomon. (3 Reg. 2, 39.)

MAACHA, sœur de Machir. (1 Par. 7, 15.)

MAACHA, père de Sapharias, chef de la tribu de Siméon du temps de David. (1 Par. 27, 16.)

MAACHATI ou **MACHATI**, hébr., *brisement de ventre*, du mot *maha*, *ventre*, et *cathat*, *briser*, père d'Aasbai. (2 Reg. 23, 34.)

MAACHATI, père de Jézonias. (4 Reg. 25, 23.)

MAADAN, siège épiscopal de la Mésopotamie au diocèse des jacobites, a eu pour évêques :

1. Malchus, siégeait sous le patriarche Ignace XII en 1494.

2. Denis, sous le patriarche Ignace-David-Sciah, en 1586. (*Or. chr.*, t. 2, pag. 1512.)

MAADI ou **MAADDI**, hébr., *fête, ornement, passage*, du mot *hada*, fils de Bani, qui fut un de ceux qui, au retour de la captivité, renvoyèrent les femmes qu'ils avaient épousées contre la loi. (1 Esdras, 10, 34.)

MAAI, hébr., *ventre*, du mot *maha*. (2 Esdras, 12, 35.)

MAALA ou **MAHALA**, hébr., *danse* ou *chanson*, du mot *ma-col*, fille de Salphaad, qui reçut avec ses sœurs son partage dans la terre promise, parce que leur père était mort sans enfans mâles. (Num. 26, 33. Josué, 17, 3. 1 Par. 7, 15.)

MAALTA, ville épiscopale de la province de Mosul ou d'Adiabène, au diocèse des Chaldéens, située près de Nuhadra et d'Honite. Il y a eu les évêques suivans :

1. Dindoa, à qui succéda. . .

2. Serge. Du temps de ces deux prélats, l'église de Maalta était unie avec celle d'Honite.

3. Ebedjesus 1^{er}, qui fut élevé à la dignité de catholique, avait été auparavant évêque de Maalta, et le métropolitain de Mosul.

4. Jaballaha 1^{er}, transféré au siège de Nisibe par le catholique Mare II.

5. Jaballaha II, devint métropolitain de Mosul sous le catholique Sebarjesus III, et eut pour successeur dans l'évêché de Maalta

9. Malama Ebn-Dora, ordonné par le même catholique Sebarjesus en 1062 ou 1063.

7. Jean, assista au sacre du catholique Abdjesus III.

8. Cyriaque, au sacre du catholique Machicha 1^{er} en 1092.

9. Ebedjesus II, ordonné par Israël, métropolitain de Mosul, assista au sacre du catholique Denha 1^{er} en 1266.

10. Georges, assista à l'élection et au sacre du catholique Jaballaha III. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1236.)

MAAN (Jean), natif du Mans, docteur en Théologie de la Faculté de Paris, chanoine et précenteur de l'église métropolitaine de Tours, se distingua dans le dernier siècle par sa science. On a de lui : *Sancta et metropolitana ecclesia turonensis, sacrorum pontificum suorum ornata virtutibus, et sanctissimis conciliorum institutis decorata*, à Tours, in-folio, dans la maison même de l'auteur. C'est l'histoire de l'église de Tours

depuis l'an 251 jusqu'en 1655. On y trouve la vie de tous les archevêques de cette église jusqu'en 1655, et l'histoire de tous les conciles qui ont été tenus dans la province de Tours. (*Journal des Savans*, 1668.)

MAARA DES SIDONIENS, hébr., *caverne*, du mot *mahar*. (*Josué*, 13, 4.) Les uns l'entendent d'une ville, les autres d'une caverne ou d'une prairie, dans le pays des Sidoniens. Mais il vaut mieux l'entendre, avec Junius, du fleuve Magorus qui tombe dans la Méditerranée entre Sidon et Berythe, parce qu'on peut fort bien prononcer l'hébreu par *Magora* au lieu de *Maara*.

MAARA ou MAARIN, siège épiscopal jacobite, uni ensuite à celui de Nisibe sous la dépendance du maphrien des Jacobites. Il y a eu pour évêques :

1. N... ordonné par le maphrien Grégoire IV.

2. N... siégeait en 1365. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1588.)

MAARAT ou MARETH, ville de la tribu de Juda. (*Josué*, 15, 59.)

MAASAI, fils d'Adiel, lévite. (1 Par. 9, 12.)

MAASIAS, fils d'Achaz, roi d'Israël. Il fut assassiné par Zé-chri. (2 Par. 28, 7.)

MAASIAS, fils d'Adaïas, fut un de ceux à qui le grand-prêtre Joïada découvrit le dessein qu'il avait de mettre sur le trône de Juda le jeune Joas, et de se défaire d'Athalie. (2 Par. 23, 1.)

MAAZIAU, chef de la dernière

des vingt-quatre familles sacerdotales. (1 Par. 24, 18.)

MABARTHA, nom que ceux du pays donnaient du temps de Joseph à la ville de Sichem, autrement Néapolis ou Naplouse.

MABILLON (Dom Jean), célèbre religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était né le 23 ou le 25 novembre 1632 à Saint-Pierre-Mont, situé à deux lieues de Mouson, en latin *Mosonium*, au diocèse de Reims en Champagne, et non à Saint-Pierre-du-Mont, comme le disent quelques auteurs. Il fit profession monastique dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims l'an 1654, et mourut dans celle de Saint-Germain-des-Prés à Paris le 27 décembre 1707, âgé de soixante-quinze ans, après avoir passé toute sa vie à composer un grand nombre d'excellens ouvrages, dont il a enrichi la république des lettres. Il commença à se faire connaître en donnant les sermons de saint Bernard, et une pièce en prose carrée, l'an 1666, sur la mort de la reine Anne d'Autriche, intitulée : *Galilæ ad Hispaniam lugubre nuntium*. L'an 1667, il donna une nouvelle édition des œuvres de saint Bernard en 2 vol. in-fol. et en 8 tomes in-8°. Chargé bientôt après par la congrégation de Saint-Maur, de travailler à l'édition des actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît, il en donna le 1^{er} volume dès l'année 1668, et huit autres ensuite, qui vont jusqu'à l'onzième siècle, avec de savantes préfaces que

l'en regarde avec raison comme des chefs-d'œuvre qui contiennent un grand nombre d'observations importantes sur la doctrine et la discipline, et l'histoire de chaque siècle. L'an 1674, il fit une dissertation latine sur l'usage du pain azyme, dans laquelle il soutient que le pain azyme est le seul dont on s'est toujours servi dans l'Eglise latine. Il donna dans la suite quelques éclaircissemens sur cette dissertation, pour faire voir que le sentiment du cardinal Bona, qu'il combattait, était faux sans être hérétique, comme le prétendait le P. Maecdo, cordelier. En 1675, il publia le premier volume des *Analoges*, c'est-à-dire, de petites pièces détachées, ou des commencemens d'ouvrages qu'il avait trouvés en diverses bibliothèques, et il en donna ensuite trois autres volumes avec d'excellentes dissertations. En 1677, il donna les *Animadversiones in vindicias kempeneses*, au sujet du livre de l'imitation. En 1681, il donna la *Diplomatique*, in-fol.; c'est un excellent ouvrage, divisé en six livres, dans lesquels il donne la connaissance des chartres, et apprend à juger de tous les monumens anciens. Dom Michel Germain eut bonne part, à cet ouvrage qui est dans un genre d'érudition tout particulier, et que personne n'avait encore osé tenter. Le P. Mabillon y ajouta depuis un supplément. Il donna en 1685 le *Traité de l'ancienne liturgie gallicane* et celui du

cours gallican, c'est-à-dire, du bréviaire qui se récitait autrefois dans l'Eglise gallicane. Il donna encore la relation du voyage qu'il avait fait en Italie avec le P. Germain, pour visiter les plus belles bibliothèques du pays, sous le titre de *Musæum Italicum*, Cabinet d'Italie. Cet ouvrage est divisé en 2 volumes in-4°, dont le premier qui parut en 1687, renferme quantité de monumens de l'antiquité; et le second qui parut en 1689, contient les différens rituels de l'Eglise romaine. L'an 1688, il fit un *factum* pour maintenir les droits de son Ordre, au sujet d'une contestation élevée entre les bénédictins de la province de Bourgogne, et les chanoines réguliers de la même province, sur la séance aux états. Les chanoines réguliers y ayant répondu, il leur fit une réplique. Il entra quelque temps après dans une autre contestation, touchant l'intelligence de quelques passages de la règle de Saint-Benoît, par un petit livre in-12, imprimé à Paris en 1690, sous ce titre : *Traité où l'on réfute la nouvelle explication que quelques auteurs donnent aux mots de messe et de communion, qui se trouvent dans la règle de Saint-Benoît*. L'an 1691, il fit un livre français in-4° contre M. de Rancé, abbé de la Trappe, touchant les études monastiques, dont le but est de montrer que les moines peuvent et doivent étudier, et d'expliquer le genre de leurs études, et la fin qu'ils sont obli-

gés d'avoir en étudiant. L'abbé de la Trappe y répondit, et le P. Mabillon fit une réplique intitulée : *Réflexions sur la réponse de M. l'abbé de la Trappe au Traité des études monastiques*. En 1698, il fit paraître une lettre latine, sous le nom d'Eusèbe, Romain à Théophile, Français, touchant le culte des saints inconnus. Cet ouvrage qui décriait les saints inconnus qu'on tire des Catacombes, ayant déplu à bien des personnes, l'auteur fit une nouvelle édition de cette lettre, qui plut beaucoup à la cour de Rome. Le P. Mabillon a encore publié une lettre adressée à M. Bertier, évêque de Blois, où il prétend justifier la vérité de la sainte larme de Vendôme, que l'on dit être une larme de Jésus-Christ, quand il pleura le Lazare, recueillie par un ange dans un vase donné à la Madeleine qui l'apporta en France. Il a aussi donné une lettre en français, touchant le premier institut de l'abbaye de Remiremont, qu'il prétend avoir été dans son origine une abbaye de moines; des observations latines sur la réponse à la dissertation du P. Delfau, touchant l'auteur du livre de l'imitation de Jésus-Christ; et une autre dissertation sur le monachisme de saint Grégoire-le-Grand, imprimée en 1676, et qui est aussi dans ses *analectes*; un itinéraire de Bourgogne; une dissertation de la canonisation des saints; une relation de quelques événemens de la vie du P. Marsolle, général de la congré-

gation de Saint-Maur ; des observations sur le verset de la première épître de saint Jean , *Tres sunt qui*, etc. Son avis donné à la congrégation de l'Index sur l'ouvrage où Isaac Vossius traite de la chronologie des Septante ; un discours français sur les anciennes sépultures de nos rois ; des remarques sur les antiquités de Saint-Denis ; des réflexions sur les dots des religieuses, sur les prisons des monastères, sur l'Ordre de Saint-Lazare ; des avis pour ceux qui travaillent à l'histoire des monastères de la congrégation de Saint-Maur ; une lettre circulaire sur la mort de la mère Jacqueline Boète de Blémur, religieuse bénédictine de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, connue par ses ouvrages ; une traduction de la règle de Saint-Benoît avec les statuts d'Etienne Poncher , évêque de Paris, pour l'usage des religieuses de Chelles, in-8° ; une lettre aux catholiques d'Angleterre , sur le bruit répandu dans ce royaume, qu'il avait changé de religion en 1698 ; la mort chrétienne, in-12, en 1702 ; plusieurs hymnes pour saint Adelar, sainte Bathilde, et autres saints, pièces composées dans sa jeunesse ; l'épître dédicatoire latine des ouvrages de saint Augustin , et la préface du dernier tome ; quelques lettres ; une dissertation sur l'année de Dagobert-1^{er} et de son fils Clovis ; une autre sur l'année et le jour de l'ordination et de la mort de Didier, évêque

de Cahors ; quelques réponses à M. Bocquillot sur les difficultés de rituel ; six volumes des annales bénédictines, qui contiennent l'histoire de l'Ordre de Saint-Benoît , depuis son commencement jusqu'à l'an 1066. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. Dans les œuvres posthumes de D. Mabillon, et de D. Thierry Ruinart, données en 1724 par D. Vincent Thuillier , en 3 volumes in-4°. Il n'y a d'écrits du P. Mabillon , qui n'avaient point encore paru, que les suivans ; une assez grand nombre de lettres : la relation latine du voyage qu'il fit en Bourgogne en 1682 ; un éloge historique du P. Marsolle, quatrième général de la congrégation de Saint-Maur : *De ratione studiorum monachorum : votum de quibusdam Isaici Vossii opusculis* : réflexions sur les dots des religieuses : avis pour ceux qui travaillent aux histoires des monastères : réflexions sur les prisons des religieux : remarques sur les antiquités de l'abbaye de Saint-Denis. Tout le monde connaît la profonde érudition, l'humilité, la modestie, la douceur, et la piété exemplaire du P. Mabillon qui fut chéri et généralement estimé de tous les gens de lettres. Son style est mâle, pur, clair et méthodique, sans affectation, sans ornemens superflus, tel qu'il convient aux ouvrages qu'il a composés. Dom Thierry Ruinart a donné sa vie. M. de Boz , secrétaire de l'Académie des Belles - Lettres dont le P.

Mabillon était membre honoraire, en a fait un magnifique éloge historique qui est imprimé. M. de la Monnaie, Hersan, Grenan, Boivin, le Roi, de Villiers, Bosquillon, et plusieurs autres ont aussi composé des pièces, soit en vers, soit en prose à sa louange. L'éloge en prose carrée, par D. Roussel, est un chef-d'œuvre : on le trouve dans la bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur, par D. le Cerf, et dans celle que le P. Pez, bénédictin allemand, avait donnée auparavant en latin. On peut voir encore M. Dupin, dans le cinquième tome de sa bibliothèque, p. 17 et suiv., aussi bien que D. le Cerf dans sa bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur. (Le Journal des Savans, 1666, 1669, 1675, 1678, 1685, 1690, 1701, 1702, 1704, 1705 et 1718.)

MABOUL (Jacques), Parisien, évêque d'Aleth, mort au mois de juin de l'an 1723, comme nous le dirons à l'article des évêques d'Aleth, ou plutôt au mois de mai de la même année, comme le disent d'autres auteurs, fut un prédicateur excellent. On a imprimé, en 1749, le recueil de ses oraisons funèbres; savoir, celles de Michiel le Tellier, chancelier de France, à Paris en 1686, in-4°; de dame Marie - Françoise de Lezai de Lusignan, première prieure perpétuelle des religieuses de Notre-Dame de Saint-Sauveur de

Puyberland en Poitou, imprimé en 1708; de Louise Hollandine, palatine de Bavière, princesse électorale, abbesse de Maubuisson, Paris, 1709, in-4° et in-12, chez Simart; de Louis, dauphin de France, Paris, 1712, in-4°; une autre du même prince, prononcée à Saint-Denis en France le 28 novembre 1712, imprimée à Paris, in-4°; de Charles le Goux de la Berchère, archevêque de Narbonne, prononcée à Montpellier le 23 janvier 1719, imprimée à Paris, in-4°. (*Voy.* le Journal des Savans, 1712, celui de Trévoux, 1709, tom. 2, p. 897; le Dictionnaire portatif des Prédicateurs, et les lettres de M. Fréron, qui s'exprime ainsi, t. 1, p. 59, au sujet de M. Maboul: « Je ne puis vous » exprimer avec quelle satisfac- » tion je viens de lire le Recueil » des oraisons funèbres, pronon- » cées par M. Maboul, ancien » évêque d'Aleth. Cet illustre » prélat parut avec distinction » dans les mêmes chaires, où les » Bossuet, les Fléchier, les Mas- » caron, et les La Rue déployè- » rent les grands ressorts de l'é- » loquence chrétienne. Tout ce » que les esprits les plus diffi- » ciles peuvent désirer dans les » ouvrages de ce genre, se ren- » contre dans ceux de M. Ma- » Boul. Avec quel art il rappro- » che des choses qui semblent » extrêmement éloignées, pour » en former un tissu intéressant » qui tourne à la louange des » morts, et à l'instruction des » vivans, sans employer la flat-

» terie et le mensonge, également nuisibles à ce double objet ! Attaché à la vérité des faits, il loue et blâme, en suivant les lumières de la raison et de l'Évangile. Il saisit le vrai caractère de ses héros, et pénètre dans les plus secrets replis de leur cœur. Dans les tableaux de la grandeur humaine, de l'héroïsme militaire ou politique, il fait sentir avec délicatesse ce que le monde y loue faussement, et ce que la religion approuve et condamne. On ne le voit jamais courir après une épigramme ou un jeu de mots, ni affecter de tracer des peintures fines et délicates du vice, propres à le faire aimer. Il dit ce que la force de son sujet lui inspire, et il le dit toujours d'une manière à produire une forte impression. M. *Maboul* est véritablement l'orateur du cœur ; il le touche, il le saisit, le console, et le remplit d'une sainte terreur, ou d'une juste confiance. Il rend la religion aimable, et la pare en même temps de tous les ornemens qui lui attirent notre respect. Enfin l'homme de génie et l'orateur nourri de la sublime morale de l'Évangile, brillent dans ces pièces d'éloquence où l'on peut observer principalement l'ingénieuse économie, la vivacité, le style nombreux, les tours oratoires naturellement placés, l'élévation dans les pensées, et une narration rapide des faits. »

MARSAM, hébr., *qui les confond*, du mot *bosch*, *couvrir de honte*, et du pronom *am*, *les*; fils d'Ismaël. (Genèse, 25, 13.)

MABSAR, hébr., *fort, forteresse, qui est muni, fortifié, ou qui coupe, ou qui vendange*, du même mot *batsar* ou *betser*, ou *batsier*, selon les diverses leçons; prince de la race d'Ésaü, qui succéda à Théman dans la principauté d'Édom. (Genèse, 36, 42.)

MABUG, ville épiscopale et métropolitaine au diocèse des jacobites. C'est la même que Hierapoli de la Syrie Euphrataise, autrefois célèbre par le culte qu'on y rendait à la déesse Atargate, car Hierapoli veut dire ville sacrée ou sacerdotale. L'évêché de Mabug était uni avec celui de Marhas au septième siècle. Il y a eu pour évêques :

1. Jacques.

2. Thomas, siégeait sous le patriarche Athanase 1^{er}, sur la fin du sixième siècle et au commencement du septième; de son temps l'église de Mabug était unie avec celle de Germanicia ou Marhas.

3. Jean Bar - André, déposé par le patriarche Jean xiii en 1129, eut pour successeur. . . .

4. Bar-Turcha qui ne siégea que trois ans. Le même patriarche Jean xiii le chassa de son siège, et y rétablit.

5. Jean Bar-André. Ce prélat permuta l'église de Mabug avec celle de Carsène en 1148, et s'en démit peu de temps après. Il assista en 1155 au concile du

patriarche Athanase VIII dans le monastère de Basuma, passa la même année à l'église de Tur-Abdin, et mourut l'année suivante dans le monastère d'Amannie, avec la réputation d'un savant prélat.

6. Denis, évêque de Marhaa, fut chargé de l'église de Mabug en 1155.

7. N... Un des trois évêques qui accompagnèrent le patriarche Denis VII, lorsque ce prélat se rendit en 1253, auprès de Narsère, roi de Damas, pour défendre ses droits contre Jean Bar-Maadani, son compétiteur, qui avait été aussi élu patriarche.

8. Athanase, assista à l'élection du patriarche Ignace III en 1264; c'est peut-être le même que le précédent.

9. Muhabud. (*Orienschr.*, t. 2, p. 1448.)

MACAIRE, surnommé *Céléstin*, martyr et compagnon de saint Moïse, prêtre romain et martyr. (*Voyez Moïse.*)

MACAIRE D'ÉGYPTE (saint), dit l'*Ancien*, naquit en 301, dans la partie de la haute Égypte qui touchait la Thébaïde. Il fut obligé dans sa première jeunesse de conduire des bêtes; et le regret qu'il eut d'avoir dérobé quelques fruits dans un jardin avec quelques jeunes gens de son âge, lui fit concevoir le dessein de quitter le commerce de la vie séculière. Il se retira l'an 331 parmi les solitaires du pays, qui, touchés d'admiration de sa vertu, lui donnèrent le nom de

jeune vieillard. Pressé de plus en plus du désir de sa perfection, il se fixa au désert de *Sété*, dans les montagnes qui séparent l'Égypte d'avec la Lybie. Des milliers d'hommes s'y rassemblèrent autour de lui, et s'y élevèrent par ses soins au comble des plus parfaites vertus. On l'obligea aussi de gouverner des personnes engagées dans le monde, après qu'on l'eut contraint de recevoir le sacerdoce. Il reçut en même temps le don de prophétie et celui des miracles, mais non sans avoir passé auparavant par les rudes épreuves de la calomnie, de l'imposture et de plusieurs humiliations diffamantes, que Dieu avait permises pour épurer sa vertu. Austère à lui-même, il était extrêmement doux et charitable envers les autres; mais cette douceur n'intéressait point la juste sévérité que le zèle de la justice exigeait de lui dans les occasions. Sa vigueur à combattre l'arianisme le fit exiler avec saint Macaire d'Alexandrie, et quelques autres illustres solitaires, en 375, dans une île dont les habitants, qui étaient encore païens, se convertirent presque tous à la vue des miracles opérés par l'intercession des saints confesseurs. Rappelés dans leurs déserts, ils y reprirent tous les exercices de leur pénitence ordinaire, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de couronner leurs travaux. C'est ce qu'il fit à l'égard de saint Macaire d'Égypte, l'an 391, après lui avoir accordé quatre-vingt-dix ans de

vie, dont il avait passé les deux tiers dans les déserts de Sété. L'Église grecque honore saint Macaire d'Égypte et saint Macaire d'Alexandrie le 19 de janvier. L'Église latine les honore séparément, le premier le 15 de janvier, et l'autre le 2 du même mois. On croit communément que saint Macaire d'Égypte est le disciple et l'interprète de saint Antoine, dont saint Jérôme parle dans la vie de saint Paul, ermite. Mais le père Poussines, jésuite, prouve que le disciple de saint Antoine est différent, puisqu'il était abbé de Pispir dès l'an 330, et que saint Macaire d'Égypte n'entra dans la solitude que l'an 331, et fut pendant soixante ans moine de Sété. C'est au disciple de saint Antoine, que le même père attribue les cinquante homélies qui portent le nom de *Macaire*, aussi bien que sept petits traités spirituels qu'il publia à Toulouse en 1684. (Pallade et Rufin. Arnaud-d'Andilly. Dupin, quatrième siècle. Baillet, t. 1, 2 janvier. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, tom. 7, p. 709 et suiv.)

MACAIRE D'ALEXANDRIE (saint), dit le Jeune, parce qu'il était moins âgé de cinq ans environ que celui d'Égypte, vint au monde à Alexandrie vers l'an 306. Il avait environ trente ans lorsqu'il fut touché de Dieu. Il passa d'abord sept ans entiers à ne vivre que d'herbes et de légumes crues; après quoi il se borna à quatre ou cinq onces

de pain par jour pendant trois ans. Il passa un carême entier sans se coucher ni s'asseoir, ne mangeant et ne buvant que le dimanche. Il s'enferma un jour dans un lieu plein de mouches pour étouffer le sentiment de la volupté, et vécut pendant six mois, ayant le corps tout défiguré de piqûres. Il alla demeurer à Sété et ensuite à Nitrie, d'où lui est resté le titre d'abbé de Nitrie. Il se retira encore depuis en un lieu qui faisait la séparation de l'Égypte et de la Lybie, appelé l'ermitage de Celles, à cause du grand nombre de cellules que les solitaires y bâtirent pour demeurer sous sa discipline. Ayant été fait prêtre, il partagea tout son temps entre la prière qu'il faisait cent fois le jour, le travail pour gagner sa vie, et l'instruction de ceux qui le consultaient. Dieu permit qu'il fût tenté sous différens prétextes de piété, d'abstinence et de charité, et lui donna pour récompense de ces épreuves la grâce des miracles. Il fut exilé avec saint Macaire d'Égypte par les ariens, et mourut saintement après son retour en 405, âgé de plus de quatre-vingt-dix-neuf ans. On lui attribue une règle monastique contenue en trente articles ou chapitres, et une lettre adressée aux moines. (Dom Ceillier, *ibid.*)

MACAIRE (saint), évêque de Jérusalem, fut élevé à l'épiscopat l'an 313. Il se joignit à saint Alexandre, évêque d'A-

alexandrie, pour tâcher d'éteindre l'arianisme qui commençait à sortir de l'Égypte, et se trouva au concile général de Nicée où il contribua de tout son pouvoir au triomphe de la vérité. De retour à Jérusalem, il mit toute son application à préserver son troupeau du poison de l'erreur, et le martyrologe romain moderne semble lui donner la principale gloire, tant de l'invention de la vraie croix, que de la construction des basiliques bâties sur le calvaire, sur le mont des Oliviers à Bethléem, par la libéralité du Grand Constantin et de sainte Hélène, sa mère, comme si ce prince et cette princesse n'avaient rien fait qu'à sa sollicitation ou suivant ses conseils. Saint Macaire mourut vers l'an 334, sa piété, sa sagesse et son zèle contre les ariens, l'ont fait considérer comme l'un des plus illustres prélats de son temps, et des principaux défenseurs de la divinité de Jésus-Christ. (Baillet, t. 1, 10 mars.)

MACAIRE (saint), dit Arius, évêque de Petra en Palestine, fut d'abord lié de communion avec les ariens que l'on nommait plus communément les eusébiens. Les ayant abandonnés l'an 347, au concile de Sardique, pour se joindre aux catholiques il fut banni dans la Haute-Lybie avec saint Astère, évêque de Petra en Arabie, qui avait, comme lui, communiqué d'abord avec les eusébiens, et qui les avait aussi quittés au concile de

Sardique. On ne sait si saint Macaire mourut dans cet exil. Saint Athanase nous apprend seulement que lui et saint Astère y demeurèrent inébranlables dans la foi, malgré les cruautés de leurs persécuteurs. L'Église honore la mémoire de saint Macaire le 20 juin. (Baillet, 20 juin.)

MACAIRE ou MACARIUS MAGNÈS, auteur que l'on croit avoir vécu dans le quatrième siècle, était évêque, mais on ne sait de quel siège. Saint Nicéphore de Constantinople, dans un écrit qu'il composa au commencement du neuvième siècle, remarque que les iconoclastes citèrent pour eux un passage tiré, disaient-ils, du quatrième livre des réponses de saint Macaire. Les orthodoxes, à qui cet ouvrage et son auteur étaient inconnus, en trouvèrent enfin un exemplaire, et apprirent que Macarius avait vécu plus de trois cents ans depuis les apôtres. Il combattait les païens dans son ouvrage, et particulièrement un philosophe aristotélicien; ce qui prouve l'antiquité de cet écrit, puisque nous ne voyons pas que depuis le règne de Constantin, on ait beaucoup traité cette matière. Macarius adressait son écrit à Théosthène son ami particulier, qu'il priait d'en vouloir être le juge. C'est de cet ouvrage qu'est tiré le fameux passage touchant l'Eucharistie, où Macarius dit en termes exprès, qu'elle n'est point la figure, mais le corps et

le sang de Jésus-Christ, *Eucharistia non est figura corporis et sanguinis, et quidam stupidè mente nugati sunt, sed potius corpus et sanguis.* (Macar. *Apud Albertin. de Eucharist.* pag. 420, et Bulling., *Diatrib.* 3, *adv.* Cassaubon, pag. 164.) Le ministre Aubertin n'a pu se tirer de ce passage, qu'en rejetant Macarius Magnès comme un auteur nouveau ou supposé, dont le nom n'a pas même été connu pendant neuf ou dix siècles. Mais puisque, selon saint Nicéphore, les iconoclastes en citèrent un passage dans le huitième siècle, et que les orthodoxes trouvèrent qu'il avait vécu dans le quatrième, on ne peut nier que les uns et les autres ne l'aient regardé comme ancien, et qu'on ne puisse alléguer son autorité contre les sacramentaires, comme d'un écrivain qui vivait au moins dans le septième siècle, et avant l'hérésie des iconoclastes. Il paraît que c'est encore du même ouvrage que sont tirés deux passages rapportés par Turrien, *Lib.* 2, *de epistolis pontificiis*, pag. 121-318. Mais au lieu que dans ce qui en est rapporté par Nicéphore on voit que Macarius avait dédié son écrit à Théosthène, Turrien marque au contraire qu'il l'avait composé contre Théostène, gentil de religion, qui objectait aux chrétiens les contrariétés qu'il croyait avoir remarquées entre les évangélistes de S. Matthieu et de S. Marc, de S. Luc et de saint Jean.

On cite quelques autres fragmens tirés des divers ouvrages de Macarius sur la Genèse, dont l'un est intitulé son Dix-septième discours. Il y a dans ces fragmens, et dans quelques autres qu'on cite de lui, des sentimens assez extraordinaires et même dangereux. On en pourrait juger avec plus d'assurance, si les Vénitiens qui ont les ouvrages manuscrits dans leur bibliothèque, les avaient rendus publics. On trouve dans un manuscrit du onzième siècle de la bibliothèque de Coislin, une petite note sur saint Jude, attribuée à Macarius Magnès : ce qui est encore une preuve de l'antiquité de cet auteur. (*Biblioth. Coisliniana.* Montfaucon, pag. 4. Tillemont, tom. 4 des empereurs, pag. 308 et suiv. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.* tom. 4, pag. 181 et suiv.)

MACAIRE (saint), archevêque en Arménie, ou en Natolie, ou selon d'autres, patriarche d'Antioche, était originaire du pays que les occidentaux comprenaient aux siècles du moyen âge sous le nom de Levant, et qui pouvait s'entendre de la Syrie, ou de la Natolie, aussi bien que de l'Arménie. Son père Michel, et sa mère Marie, tous deux d'extraction noble, le consacrèrent à un prélat de leurs parens appelé Macaire, qui était archevêque d'Antioche, ville d'Arménie. Macaire baptisa l'enfant, lui donna son nom, et le forma par la pratique de toutes

les vertus pour le ministère des autels. Il devint bientôt le modèle du clergé; et son oncle l'ayant obtenu sans peine pour son successeur, on vit briller dans sa conduite, avec un nouvel éclat, le zèle, la piété, la douceur, la vigilance, et enfin toutes les vertus d'un vrai pasteur. Sa tendre dévotion lui faisait répandre continuellement des larmes dans sa prière, et sa compassion pour les pauvres le réduisait souvent lui-même à l'indigence. Son humilité lui faisant craindre les honneurs que lui attirait son mérite, joint aux miracles qu'il opérait, il laissa le soin de son église à un prêtre nommé Eleuthère, sortit secrètement de la ville, et prit le chemin de la Palestine pour aller visiter les lieux saints, souffrant avec joie la faim, la soif, les injures de l'air, et toutes les autres incommodités des voyages. Pendant son séjour à la Terre-Sainte, il disputa souvent avec les Juifs et les Sarrasins qui lui firent souffrir plusieurs tourmens honteux et cruels. Il s'embarqua ensuite pour l'Europe, vint en Bavière, passa par les villes de Mayence et de Cologne, entra dans le Brabant, le Hainault, la Flandre, où il réconcilia le peuple avec le comte Bandouin IV, et alla enfin à Gand qui fut le terme de ses voyages, où il mourut le 10 d'avril de l'an 1012, dans le monastère de Saint-Bayon, et où Dieu lui continua la grâce des miracles, qu'il lui

avait accordée pendant sa vie. On fit différentes distributions de ses reliques; et ce qui en resta à Gand, se trouve maintenant dans la cathédrale en partie, et en partie dans la chapelle de Saint-Macaire, qu'on a rebâtie sur les ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Bayon, où l'on en célèbre la translation le dernier dimanche du mois d'août. (Bollandus. Baillet, t. 1, 10 avril.)

MACAIRE, moine du cinquième siècle, écrivit dans Rome un Traité contre les astrologues. dont Gennade fait mention. Ce Macaire est apparemment celui à qui Rufin a adressé son apologie et la traduction des livres des principes d'Origène. Nous n'avons plus le Traité de cet auteur. (Dupin, Biblioth. t. 3, part. 1, pag. 503.)

MACAIRE, dit *Mutio*, noble italien, auteur d'un ouvrage intitulé, *Victoria crucis, seu triumphus Christi*, vivait dans le quinzième siècle. (Simler, in *Epist. biblioth. Gesner.*)

MACARIEN. On appelle dans l'histoire ecclésiastique les *temps macariens*, les temps, que l'empereur Constans envoya dans l'Afrique le consul Macarius et le consulaire Paul, pour tâcher de ramener les donatistes à l'Église. Ces temps qui furent nommés *macariens*, du nom de *Macarius*, l'un des commissaires de l'empereur en cette affaire, tombent à l'an de Jésus-Christ 348. (Baronius et Pagi, à cette année 348.)

MACARISME, *macarismus*. Les Grecs appellent *macarismes*, des hymnes ou des tropaires à l'honneur des saints, aussi bien que les psaumes qui commencent en grec par le mot μακάριοι, heureux, qui sont le 1^{er}, le 31^e, le 40^e, le 111^e, le 118^e, le 127^e, et neuf versets du chapitre 5 de l'évangile de saint Matthieu, depuis le troisième verset jusqu'à l'onzième.

MACAO, capitale de la presqu'île du même nom, située dans le golfe de Canton, l'une des provinces méridionales de la Chine. Macao est sur une colline, fortifiée de quatre bastions. Les maisons sont à l'européenne, mais un peu basses. Son port est fort commode, et il s'y fait un grand commerce d'or, d'argent, de soie blanche, de rubis, de perles, de musc, de porcelaine, etc. On y compte quinze mille habitants, dont dix mille Chinois et cinq mille Portugais qui eurent la liberté de s'y établir comme une récompense des services qu'ils avaient rendus aux Chinois contre un pirate qui avait assiégé Canton. Les droits de la douane appartiennent aux Chinois qui y ont un mandarin dont tout le pays dépend; ce qui n'empêche pas que les Portugais ne soient maîtres de la place, et qu'ils n'aient un gouverneur. Ils y avaient aussi un évêque suffragant de Goa, trois paroisses et cinq couvens; savoir, des jésuites, des dominicains, des augustins, des cordeliers, et des filles de Sainte-Claire.

MACAR (saint), martyr d'Alexandrie, sous l'empereur Dèce. C'était un chrétien venu de Lybie à Alexandrie, qui se distingua par l'ardeur de sa foi, et par le courage qu'il fit paraître jusqu'à la fin pour sa défense. Il fut condamné à être brûlé vif; ce qui fut exécuté dans la ville d'Alexandrie l'an 250. Sa fête se trouve marquée au 8 de décembre dans les martyrologes d'Adon, d'Usuard, et dans le romain moderne, où il est appelé *Macaire*. (Baillet, tom. 3, 12 décembre.)

MACARSKA, ville épiscopale de la Dalmatie vénitienne, comprise anciennement dans l'Illyrie. Cette ville, capitale d'un petit pays appelé la *Primorgie*, est située sur la côte, à six ou sept lieues au sud-est d'Almissa, au pied d'une montagne, avec un bon port.

MACCÈS, hébr., *fin, extrémité, bout*, du mot *hets*, ville apparemment de la tribu de Dan. (3 Reg. 4, 9.)

MACCOVIUS (Jean), dont le vrai nom polonais était Makowski, était un gentilhomme de Pologne, né à Lobzénie en 1588. S'étant appliqué avec ardeur, quoiqu'un peu tard, à l'étude, il prit le bonnet de docteur en Théologie à Franeker le 8 mars 1614. L'esprit et l'érudition qu'il fit paraître en cette occasion engagèrent les curateurs de l'académie à le retenir; et pour cet effet ils le firent professeur extraordinaire en Théologie, le 1^{er} avril 1615,

et professeur ordinaire en 1616. Il exerça cette charge depuis ce temps - là jusqu'à sa mort arrivée vers la fin de juin 1644. La plupart de ses ouvrages n'ont été imprimés qu'après sa mort par les soins de Nicolas Arnold, Polonais et professeur en Théologie à Franeker. On connaît, entr'autres, les suivans : *Collegia theologica. Loci communes. Distinctiones et regulæ theologicæ et philosophicæ. Opuscula philosophica. Anabaptistarum. πωτος χευδος, sive ostentio primi falsi Arminianorum. Prælectiones pro Perkinso contra arminium. Dissertationes de trino vero Deo*, etc. Coccei a prononcé son oraison funèbre qui a été imprimée. (Brandt, Histoire de la réformation, tom. 2, pag. 133, etc.)

MACÉ (François), né à Paris, d'une famille honnête, bachelier en Théologie, chanoine, chescier et curé de l'église royale, collégiale et paroissiale de Sainte-Opportune, s'appliqua à l'étude de l'Écriture-Sainte, de la morale chrétienne, et de l'Histoire ecclésiastique jusqu'à sa mort, arrivée le 5 février 1721. Il a laissé : 1°. Une traduction des psaumes et des cantiques de l'Église, imprimée en 1677, à Paris, chez André Pralard, et réimprimée en 1686, in-8°, avec une version du même, de la paraphrase latine de Louis Fermand. Cet ouvrage a été réimprimé encore en 1706, in-12. 2°. Un abrégé historique, chronologique et moral de l'ancien

et du Nouveau-Testament, in-4°, à Paris, chez Edme Conterot, 1704, 2 volumes. Cet abrégé est bien fait, et peut être très-utile à ceux qui ne sont point en état d'entrer dans la discussion des auteurs originaux. La préface est élégante et remplie de belles réflexions sur l'estime que mérite l'histoire sainte, préférablement à l'histoire profane. Dans cet abrégé de l'histoire sainte, on voit paraître des héros de toutes sortes de caractères, et l'on trouve des incidents merveilleux qui attendrissent, qui étonnent et qui plaisent. Le style en est très-sublime ; et nonobstant sa simplicité, il fournit à chaque page des exemples ou des maximes qui touchent et qui instruisent. Quoique les portraits que M. Macé fait ici des grands hommes dont l'Écriture parle, soient fort courts, ils ne laissent pas d'être tout-à-fait propres à en donner une idée surprenante. En orateur habile, il sait emprunter les merveilles de Dieu pour les appliquer à quelques-uns de ses héros qui en ont été ou les occasions, ou les instrumens. 3°. La science de l'Écriture-Sainte, divisée en quatre tables dont la première est de l'Écriture-Sainte en général, la seconde de l'Ancien-Testament, la troisième du nouveau ; la quatrième contient les comparaisons du nouveau avec l'ancien ; ouvrage très-utile à ceux qui veulent lire et entendre la Sainte-Écriture, aux théologiens et aux prédi-

cateurs, dédié à M. le cardinal d'Estrées qui exigea qu'elles fussent données au public; à Paris in-4°, chez Michel David, 1708. 4°. Une traduction française du Testament des douze patriarches, ouvrage fort ancien, que Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln, traduisit le premier en latin l'an 1242, et qui a été donné vers la fin du dernier siècle, en grec et en latin à Oxford. M. Macé a donné sa traduction française en 1713, in-12, chez Nulli, à Paris, avec une préface historique. 5°. Une autre traduction française des méditations de Busée, 2 volumes in-12. 6°. Une de l'Imitation de Jésus-Christ, imprimée en 1698 et 1699, à Paris, chez Coignard; et une des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes de l'année, et pour le carême et l'avent, 2 volumes, in-12, à Paris, réimprimés en 1715, chez François Rochard. 7°. Un éloge du roi pour les prières de quarante heures, prononcé en l'église royale de Sainte-Opportune, imprimé à Paris en 1692. 8°. Une Histoire morale intitulée : Mélanie ou la Veuve charitable, imprimée depuis la mort de l'auteur, et reçue avec beaucoup d'applaudissement : ou l'avait attribuée d'abord à l'abbé de Choisi, de l'académie française. 9°. Trois manuscrits, dont le premier de cinq mille cent et sept pages d'écriture, in-8°, est intitulé : L'Esprit de saint Augustin, ou Analyse de tous les ouvrages de ce père,

contenant les dogmes, les décisions, points historiques, chronologie, raisonnemens et pensées les plus remarquables de ce saint docteur, suivant l'édition des pères bénédictins; par traité, livres et chapitres, avec des préfaces à chaque Traité, des argumens à chaque livre, et des notes sur les endroits les plus difficiles. Le second a pour titre : Explication des prophéties de l'ancien et du Nouveau-Testament, qui prouvent que Jésus-Christ est le fils de Dieu, le véritable messie, et que la religion chrétienne est la vraie et seule religion, contre les athées, les impies, les libertins, les Juifs, les hérétiques, divisé en deux parties. Le troisième est une histoire critique des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre VII. L'auteur n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage lorsqu'il mourut. (Journal des Savans, 1686, 1705 et 1713)

MACEDA, hébr. *adoration* ou *prostration*, du mot *cada*, ville de la tribu de Juda, à huit milles d'Eleuthéropolis. (Josué, 10, 16, 28, 29 et 15, 41.)

MACÊDO (François), né à Coimbre en Portugal l'an 1596, entra chez les jésuites en 1610, et passa ensuite chez les cordeliers. Il vint à Paris sur la fin du ministère du cardinal de Richelieu, et se qualifia depuis de conseiller et de prédicateur ordinaire de sa Majesté très-chrétienne. Il alla de France en Angleterre, fit un voyage en Portugal sa patrie, et se rendit à

Rome l'an 1656 ou 1658, pour y enseigner la Théologie au collège de *Propaganda fide*. Il y soutint l'une de ces deux années des thèses publiques pendant trois jours, sur toute sorte de matières, et y fit paraître un génie supérieur, en répondant sur-le-champ en vers latins à quantité de questions différentes, auxquelles il n'avait pas lieu de s'attendre. Appelé quelque temps après à Padoue pour y enseigner, il y donna le même spectacle pendant huit jours, et les vers latins coulèrent encore en cette occasion de sa veine poétique, avec plus de facilité et de rapidité que dans la première rencontre. On dit que quelqu'un croyant le pousser à bout, lui proposa de faire sur-le-champ la description de la *Gygamachie*, et celle de *Médée en fureur*, et que Macedo les fit sur l'heure, et y employa plus de deux mille vers. Pour former ses thèses, il composa une épigramme à l'honneur de la république de Venise, et que cette république trouva si belle, qu'on l'exposa par son ordre dans la bibliothèque de Saint-Marc, écrite de la main de l'auteur, et que le sénateur Grimani fit son portrait. Cependant, s'étant mêlé de quelque affaire dans laquelle il ne devait point entrer, il encourut la disgrâce de la république qui le fit mettre en prison à Venise même, et il y mourut en 1678 ou 1681. Le père Macedo avait une lecture immense, une grande pré-

sence d'esprit, une mémoire prodigieuse, une plume très-féconde. Il dit de lui-même, dans un de ces derniers ouvrages intitulé : *Myrtheicum morale*, qu'il a récité en sa vie cinquante-trois panégyriques, soixante harangues en latin, trente-deux oraisons funèbres, quarante-huit poèmes épiques; qu'il a composé cent vingt-trois élégies, cent quinze épitaphes, deux cent douze épîtres dédicatoires, plus de trois mille épigrammes; qu'il a écrit ou prononcé sur-le-champ plus de cent cinquante mille vers, et fait quarante-quatre volumes. Ses ouvrages entr'autres sont : 1°. *Elogia Gallorum*, à Aix, in-4°. *Jus succedendi in Lusitanæ regnum Catharinæ regis Emmanuelis ex Eduardo filio neptis, doctorum sub Henrico rege ultimo, Conimbr. sententiis confirmatum*, etc., à Paris, chez Cramoisi, en 1641, in-folio. Cet ouvrage est en faveur du duc de Bragance, élevé à la couronne de Portugal, dont Macedo fut un des plus grands défenseurs. 2°. *Cortina S. Augustini de predestinatione*, à Munster, en 1640. 3°. *Oracula S. Augustini*. 4°. *Mens divinitus inspirata Innocentio x.* Cet ouvrage, dédié au cardinal Barberin, est pour prouver que Jansénius a enseigné les cinq fameuses propositions dans le sens dans lequel elles ont été condamnées. C'est cet ouvrage qui plut si fort à Rome, qu'il y fit appeler Macedo pour y enseigner la Théo-

logie au collège de la Propagande. 5°. Une disquisition théologique du rit du pain levé et azyme, à Vérone en 1673. 6°. La vie de Torribius, archevêque de Lima, à Padoue, in-4°. 7°. *Apotheosis S. Francisci Xaverii, epico carmine*. 8°. *Apotheosis S. Elisabeth. regin. Lusitan. epic. carm.* 9°. *Theses rhetoricæ in unum vol. collectæ*. 10°. *Epitome chronologiæ ab orbe condito ad Christum natum*. 11°. *Elegiæ septem*. 12°. *Vita domini Ludovici de Attayde*. 13°. *Historia recentium martyrum Japonensium*. 14°. *Apologeticus pro Lusitanid vindicatd.* 15°. Deux dissertations ecclésiastiques : l'une pour Vincent de Lerins et saint Hilaire d'Arles, et le monastère de Lerins; et l'autre pour saint Augustin, pour Aurelius et pour les pères d'Afrique, à Vérone, 1674. 16°. Un traité de l'incarnation, avec une dissertation sur le monachisme de saint Augustin, et un itinéraire de saint Augustin : le cardinal Noris n'étant encore que religieux, écrivit contre cet itinéraire, et intitula son ouvrage : *Songes de F. Macedo*, dans son itinéraire de saint Augustin, dissipés avec facilité par Fulgence Fosseus, augustin, professeur en Théologie, adressés au R. P. Mabillon : le père Noris reproche au père Macedo jusqu'à cinquante-une faussetés contenues dans l'itinéraire. 17°. Un écrit fort aigre sous le nom de Frère Henri Hausen, auquel le père Noris répondit sous le nom

d'Annibal Corradin, avocat, par l'écrit intitulé : *Miles macedonicus plautino sale perfrictus*. Cet écrit est très-piquant : on y raille le cordelier sur son froc, sur sa chaussure, sur son goût pour la bonne chère; et quelquefois on y passe la raillerie. Le père Macedo lui opposa un autre écrit qui n'est pas moins vif, et qui parut sous ce titre : *Henricus de Noris dogmatistes, Augustino injurius, summis pontificibus, cardinalibus, SS. patribus, doctoribus scholasticis infectus demonstratus*. On attribue faussement au P. Macedo un autre ouvrage contre le même P. Noris, intitulé : *Prodromus veritatis*, et publié sous le faux nom de Bruno Neusser, non Neuffer, comme le dit M. Baillet, dans sa liste des auteurs déguisés, qui croit aussi que le P. Macedo s'était caché sous ce nom. Il est certain que cet ouvrage est du père Honoré Fabri, jésuite, qui avait sur la grâce des sentimens différens de ceux du père Macedo. Ce qui a pu tromper, c'est qu'on trouve dans le *Prodromus* une dissertation sur Vincent de Lerins, qui est en effet du P. Macedo. On a aussi du même un cartel de défi littéraire envoyé au P. Noris, pour le provoquer au combat en champ clos ou ouvert à Bologne, avec promesse de s'y rendre pour entendre ses raisons et y répondre. Cette pièce, qui est fort rare, fut répandue dans Rome et ailleurs, conçue en ces termes :

Libellus provocationis ad certamen litterarium in causâ gratiæ et Augustini, missus à P. Fr. Franc. S. Augustini Macedo observante, ad P. Fr. Henricum Noris, eremitam augustinianum.

CAUSA DUELLI.

Studium defendendæ doctrinæ gratiæ christianæ et augustinianæ ab erroribus et calumniis : quod est antiquissimum Macedo.

OCCASIO.

Dictum Noris de Macedo in vindictiis augustinianis, cap. 3o. Pater Macedo mihi autor fuit, ut tum historiam pelagianam, tum hasce vindictias evulgarem. Non potuit Macedo suasor esse operis, in quo cum plurima sunt à veritate aliena; tum nonnulla adversa gratiæ et Augustino.

JUS.

Quando non licet per superiores quidquam mandare typis, reliquum est ut certamine decernatur.

MATERIA.

Tredecim propositiones Noris pugnantes cum doctrinâ gratiæ et Augustini : errores inde pululantes decem : injuriæ totidem illatæ Augustino.

MODUS.

Propositiones suis, uti sunt in libro Noris, conceptæ verbis, perspicuè afferentur. Errores fideliter adducentur : Augustini injuriæ manifestè exponantur :

obsignatis libellis, productis testimoniis, ut negari nequeant.

FINS.

Veritas et honor Augustini.

EVENTUS.

Noris prævaricator et desertor gratiæ et Augustini; Macedo utriusque defensor et vindex apparebit.

LEX.

Noris quibuscumque armis et sociis velit uti, licitum esto; Macedo cum vel minimo provocat; in uno Augustino omnia sunt.

ERO BONONIAE.

Le père Macedo ne se rendit point à Bologne, non plus que le père Noris, en ayant été empêchés par le grand-duc, informé des intentions du pape, qui avait imposé silence aux deux parties. (Voyez le *Myrothecium morale*, cité dans cet article; le *Journal des Savans*, 1703 et 1710. Moréri, édit. de 1759.)

MACÉDOINE, contrée d'Europe, et province ecclésiastique du diocèse de l'Illyrie orientale. Elle confine avec l'Achaïe et la Thessalie, et elle est bornée au couchant par la mer Adriatique; au levant, par la mer Égée; au nord, par la Mésie supérieure, et au midi, par l'Épire. Baudrand, t. 1, Geoph. On divisait la Macédoine dès le sixième siècle en deux provinces, première et seconde. Il est fait mention de l'une et de l'autre dans la notice qui contient la division

de l'empire romain sous Arcadius et Honorius. La première et la seconde Macédoine eurent pour métropole la ville de Thessalonique, jusqu'à ce que l'Illyrie orientale passa sous la dépendance du siège de Constantinople; car dès lors Philippe devint métropole de la seconde Macédoine. Elle tient le trent-neuvième rang dans la notice de l'empereur Léon, et a pour suffragans les évêchés de Théorium, de Polystile, de Bélicie, de Christopolis, de Smolène, de Césaropolis et d'Alectryopolis. On érigea ensuite aussi en métropoles ou archevêchés Serræ, Berrhée, Lemno, Chrystopolis ou Crysopolis avec Drame, Zichne et Mélénice dans la Macédoine; et Edesse ou Bodena, Héraclée ou Pelagonia dans la partie qu'on joignit au royaume de Bulgarie. Aujourd'hui le métropolitain d'Héraclée prend le titre d'exarque de toute la Thrace et de la Macédoine.

MACÉDOINE, *Macedonia*, royaume de la Grèce, situé entre la Thrace au nord, la Thessalie au midi, l'Épire au couchant, et la mer Égée à l'orient. Il y a des interprètes de l'Écriture qui croient que la Macédoine fut peuplée par Gethim, fils de Javan, et que toutes les fois que le texte hébreu porte *Cethim*, il faut l'entendre de la Macédoine. Alexandre-le-Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, ayant fait la conquête de l'Asie, le nom de *Macédonien* devint très-célèbre dans l'orient,

et souvent on le donna aux Grecs, successeurs de la monarchie d'Alexandre, de même qu'on prit souvent le nom de *Grec* en général, pour marquer les Macédoniens. L'ancienne Macédoine avait plus d'étendue que celle d'aujourd'hui, puisqu'elle renfermait l'Albanie et la Thrace qui est aujourd'hui la Romanie. Saint Paul prêcha dans la Macédoine, et y fonda les églises de Thessalonique et de Philippe. Il y a une province dans le royaume de Macédoine qui en porte le nom, et qu'on appelle *Macédoine particulière*, *Macedonia propria*. Il y eut un concile dans cette province l'an 414, qui fut confirmé par Innocent 1^{er} (*Reg. 4. Lab. 2. Hard. 1.*)

MACÉDONIEN, qui est de Macédoine, *Macedo*. Ce mot se met aussi quelquefois dans les livres de l'Écriture, écrits en grec dans un sens appellatif, pour un ennemi des Juifs et des Perses; par exemple, dans les additions du livre d'Ester, il est dit qu'Aman était *Macédonien de cœur et de nation*, et qu'il cherchait à transporter l'empire des Perses aux *Macédoniens*, c'est-à-dire aux plus grands ennemis de l'état. (Dom Calmet.)

MACÉDONIEN, *Macedonianus*, ancien hérétique qui niait la divinité du Saint-Esprit. Les macédoniens étaient disciples de Macédonius, évêque de Constantinople, qui avait embrassé le parti des demi-ariens. L'empereur Constance l'ayant fait déposer à cause des désordres qu'il

avait causés dans la ville, lorsqu'il entreprit de transporter le corps du grand Constantin dans une autre église, il se retira dans un faubourg de Constantinople, et inventa une nouvelle hérésie, en soutenant que le Saint-Esprit n'était pas Dieu, mais seulement un esprit créé pareil aux anges, pour être l'instrument du Fils. Les macédoniens qu'on appelle *pneumatomaques*, c'est-à-dire, ennemis de la divinité du Saint-Esprit, furent condamnés dans le concile général de Constantinople de l'an 381, dans celui d'Éphèse de l'an 431, dans celui de Chalcédoine de l'an 451, et dans celui de Latran de l'an 1139. Saint Athanase, Didyme d'Alexandrie, saint Basile, Ambroise, saint Ephrem écrivirent contre eux. (Socrate. Sozomène. Théodoret. Hermant, Hist. des hérés. t. 2, p. 270. Antoine le Grand, *Hist. hæres.* p. 170.)

MACÉDONIEN, en terme de droit, est un sénatus-consulte, qui défendait à ceux qui avaient prêté de l'argent à un fils de famille qui est sous la puissance d'un père, toute sorte d'action contre ce fils, même après la mort du père, *Senatus-Consultum macedonianum*. Le nom de Macédonien fut donné à ce sénatus-consulte à cause d'un jeune homme débauché nommé *Macedo*, qui se ruinait en empruntant de l'argent à usure, ou plutôt, selon la plupart des savans, à cause d'un fameux usurier de même nom, qui rui-

nait les enfans de famille par ses usures. Hottoman rapporte le sénatus-consulte macédonien au temps de l'empereur Vespasien.

MACEDONE, Théodule et Tatien furent brûlés à petit feu sur des grils l'an 362, sous l'empire de Julien l'apostat, par les ordres du gouverneur Almaque ou plutôt Amaque, pour avoir brisé les idoles du temple de *Méri* ou *Myre*, autrement *Comopolis*, ville de Phrygie. (Baillet, t. 3, 12 septembre.)

MACEDONE (saint), prêtre d'Antioche, et solitaire, surnommé le *Critophage*, c'est-à-dire, *mangeur d'orge*, vint au monde en Syrie vers l'an 320. Il vécut quarante-cinq ans sur le haut des montagnes des environs d'Antioche, sans autre cellule que les trous qui s'y trouvaient, et il en passa quarante sans autre nourriture que de l'orge broyée et détrempée dans de l'eau avec le son. Saint Flavien, évêque d'Antioche, l'ayant mandé un jour sous prétexte de quelques plaintes qu'on avait faites de lui, l'ordonna prêtre sans qu'il sût ce qu'on lui faisait; mais lorsqu'il en fut averti après l'ordination, la peine qu'il en eut le troubla tellement qu'il alla jusqu'à lever le bâton contre son évêque. Il se laissa néanmoins persuader ensuite d'aider de ses conseils et de ses prières, un grand nombre de personnes que sa sainteté lui attirait. Il signala surtout son courage et sa charité pour

sauver la ville d'Antioche de la colère de l'empereur Théodose, qui voulait la ruiner de fond en comble pour la punir d'une sédition qu'elle avait excitée au sujet d'un nouvel impôt. Ce prince ayant envoyé le général de ses armées et le préfet du prétoire porter ses menaces à cette ville infortunée, Macédone vint se présenter avec une étonnante fermeté à ces deux ministres, les arrêta, les obligea de descendre de cheval, et leur tint un discours qui, rapporté à l'empereur, servit beaucoup à l'adoucir. Après cet événement, saint Macédone rentra dans sa solitude où il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Les Grecs l'honorent le 24 janvier. (Théodoret, dans son Philotée, c. 13 et et 14. Baillet, t. 1, 24 janvier.)

MACÉDONE (saint), patriarche de Constantinople, fut mis sur ce siège à la place d'Euphème, que l'empereur Anastase chassa l'an 495 ou 496. Étant garde des vases sacrés de la grande église, il avait eu la fausse complaisance de signer l'hénotique de Zénon; mais ayant réparé cette faiblesse depuis son élévation à l'épiscopat, il fut bientôt persécuté par Anastase même qui résolut secrètement de le perdre, et lui suscita plusieurs ennemis. Quelques-uns d'eux apostèrent un assassin qui fut surpris tirant le poignard pour en percer Macédone. Le saint ne se vengea qu'en faisant relâcher le meur-

trier et en le comblant de présents. Cette bonté n'empêcha pas l'empereur de l'exiler à Chalcédoine et puis à Euchaïtes l'an 516. Les Huns ayant assiégé Euchaïtes, saint Macédone se réfugia à Gangres, où il mourut et fut enterré dans l'église du martyr saint Callinique. Les Grecs honorent sa mémoire le 25 avril. (Théodore le lecteur, dans ses Collections. Théophane, dans sa Chronographie. Baroni. Baillet, t. 1, 25 avril.)

MACÉDONOPOLIS, colonie des Macédoniens du temps d'Alexandre-le-Grand; les actes des conciles on font un évêché du diocèse d'Antioche. Le premier concile général de Nicée l'attribue à la province d'Osrhoène; et celui de Chalcédoine à la Mésopotamie. Nous n'en connaissons que deux évêques, savoir :

1. Marc, parmi les pères du concile de Nicée.

2. Daniel, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine. (*Or. chr.*, t. 2, p. 986.)

MACELOTH, héb., sans *hé*, *verger* ou *bâtons*, du mot *makel* avec un *hé*, *assemblée*, *congrégation*, du mot *cael*, un des campemens des Israélites dans leur voyage du désert.

MACELLOTH, fils d'Abi-Gabaon, et père de *Samaa*. (1 Par. 8, 31, 32, et 1 Par. 9, 37, 38.)

MACELLOTH, un des capitaines des armées de David. (1 Par. 27, 4.)

MACENIAS, héb., *nid* du *Seigneur*, du mot *kinen*, *nicher*, et

du mot *Jah*, *Seigneur*; prêtre. (1 Paral. 15, 18.)

MACER, Ptolémée Maçer ou Macron, fils de Dorimène. (1 Mach. 3, 38. 2. Mach. 10, 12.)

MACERATA, ville épiscopale de la Marche d'Ancône, sous la métropole de Ferno, est située sur une montagne au bas de laquelle passe la rivière de Cliento; à huit lieues au midi d'Ancône. On y compte dix mille âmes sous cinq paroisses, dont l'une est collégiale. La cathédrale, autrefois de Saint-Julien, est aujourd'hui sous le nom de la conception de la Vierge.

Évêques de Macerata.

1. Frédéric, fut nommé premier évêque de Macerata par Jean xxii l'an 1322, après la suppression du siège de Recanati, dont il était évêque. Il passa ensuite à l'église de Sinigaglia dans le duché d'Urbain.

2. Pierre, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut fait évêque de Macerata l'an 1323, et mourut l'an 1347. C'était un prélat recommandable par sa naissance et par sa piété.

3. Guy, d'archiprêtre de Verceil, devint évêque de Macerata en 1347.

4. Nicolas de Saint-Martin, de Pise, grand théologien et fameux prédicateur de l'Ordre de Saint-Dominique, vicaire-général de son Ordre, fut placé sur le siège de Macerata par Clément vi l'an 1349. La ville de Recanati étant rentrée dans les bonnes grâces du saint-siège, Guy en fut aussi

déclaré évêque par Innocent vi. Ses successeurs ont été depuis nommés évêques de Macerata et de Recanati. Ce digne prélat, qui avait été demandé auparavant pour l'église de Lucques, et ensuite pour celle de Pise, mourut en 1367.

5. Olivier, chapelain du pape, fut élu évêque de Macerata et de Recanati en 1367.

Après cet évêque, le siège de Macerata fut occupé par deux intrus, Barthélemy de Boulogne et Paul. Le premier siégea l'an 1374, et le second en 1383.

6. Nicolas, Florentin, fut transféré de l'évêché de Fiéssoli en Toscane à ceux de Macerata et de Recanati par le pape Urbain vi en 1383.

7. Ange, évêque de Macerata et de Recanati en 1390, fut fait cardinal en 1408 par Grégoire xii, et mourut en 1412.

8. Jacquellus, présida aux mêmes églises après que son prédécesseur eut été décoré de la pourpre en 1408. Il mourut l'année suivante.

9. Ange Baleoneus, de Pérouse, était auditeur de la chambre apostolique, quand il fut créé évêque en 1409. Il mourut en 1412.

10. Nicolas de Cascia, général des augustins, fut nommé aux sièges de Macerata et de Recanati en 1412. Il mourut en 1418.

11. Marin ou Martin, de Tocco, théatin, fut transféré de l'évêché de Téramo à ceux

de Macerata et de Recanati en 1418. Il fut vice-légat de la Marche, sous Martin v, et passa à l'évêché de Chieti en 1429.

12. Benoît Guidalottus, de Pérouse, premièrement évêque de Teramo, fut transféré aux églises de Macerata et de Recanati en 1429. Il mourut la même année.

13. Jean Vitellescus, succéda à Benoît en 1431. Il devint ensuite cardinal, archevêque de Florence, et patriarche d'Aquilée.

14. Thomas Thomassin, de Venise, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut transféré de l'évêché de Tran à ceux de Macerata et de Recanati en 1435. Il passa à l'église de Belluno en 1440, et mourut en 1445.

15. Nicolas de Astis, de Forly, fut élu évêque de Macerata et de Recanati en 1450. Il mourut en 1460.

16. Pierre-Georges, obtint ces deux sièges vers l'an 1460. Il fut gouverneur de l'Ombrie, et administrateur de la Santa-Casa dont il écrivit aussi l'histoire.

17. André Pellius, de Fano, évêque de Macerata et de Recanati en 1471, mourut en 1477.

18. Jérôme Bassus Roboreus, de Savone, neveu de Sixte iv, fut transféré de l'évêché d'Albenga à ceux de Macerata et de Recanati en 1477. Il fut élevé à la pourpre peu de temps après; on l'appelait communément le cardinal de Recanati. Il fit de belles ordonnances pour le

clergé de Macerata, et mourut en 1507.

19. Theseus de Cupis, Romain, fut fait évêque de Macerata et de Recanati en 1507. Léon x sépara ces deux églises en 1516. Theseus continua de gouverner seulement celle de Macerata, et celle de Recanati fut donnée à Tasson, à condition que celui qui survivrait à l'autre serait évêque de Macerata et de Recanati. Tasson ayant été assassiné par des voleurs, Theseus reprit le gouvernement des deux églises en 1519.

20. Aloysius Tasson, de Bergame, fut transféré de l'évêché Parenzo à celui de Recanati, avec droit de retourner à Macerata s'il survivait à Theseus. Mais il fut assassiné près de sa patrie.

21. Dominique de Cupis, cardinal de Trani, succéda à Theseus dans l'administration des évêchés de Macerata et de Recanati, qui furent séparés par Paul iii en 1535 et en 1546.

22. Jean le Clerc, Français de nation, auditeur de Rote à Rome, fut nommé à l'évêché de Macerata en 1535, avec droit sur celui de Recanati du consentement du cardinal de Cupis, à condition que celui qui survivrait à l'autre posséderait les deux sièges. Jean mourut à Rome, et le cardinal reprit l'évêché de Macerata en 1546.

23. Philippe de Rocabello, fut évêque seulement de Macerata en 1546. Il fut chargé de

l'église de Recanati après la mort de Paul de Cupis qui en était évêque, et laissa celle de Macerata au cardinal de Cupis, qui mourut en 1571.

24. Jérôme Melchior, fut nommé à l'évêché de Macerata par Jules III en 1553; et après la mort de Rocabello, il obtint l'évêché de Recanati qui fut encore joint à celui de Macerata. Il assista au concile de Trente, se démit de son double évêché en 1573, et étant retourné à Rome, il devint doyen de la chambre apostolique, gouverneur de Boulogne, et préfet de la signature de justice. Jérôme mourut à Rome en 1583. C'était un homme de naissance, pieux et savant.

25. Galeatius, Milanais, abbé commendataire de Saint-Martin de Tortone, référendaire de l'une et l'autre signature, fut nommé évêque de Macerata et de Recanati par Grégoire XIII en 1573. Sixte V ayant joint le siège de Recanati à celui de Lorette, Galeatius gouverna ces deux églises avec celle de Tolentin, dont il fut le premier évêque en 1586. Il tint un concile, réforma son clergé, fit de belles réparations et de beaux présens à l'église de Macerata, et mourut en 1613.

26. Félix, d'Ascoli, procureur-général des Frères Mineurs, consultant du saint-office, et cardinal sous Paul V, fut transféré de l'évêché de Milet à ceux de Macerata et de Tolentin en 1613. Ce prélat, qu'on appelait

communément le cardinal d'Ascoli, gouverna son église avec un soin infatigable, fit de riches présens à la cathédrale, fonda un séminaire pour l'éducation des jeunes ecclésiastiques, et obtint du pape Urbain VIII la faculté de faire prendre à ses chanoines des chapes violettes avec l'hermine. Félix mourut en 1641, étant pour lors cardinal-évêque de Sainte-Sabine.

27. Papyrinus Silvestre, d'une famille noble de Cingoli, bourg de la Marche d'Ancône, consultant du saint-office de Rome, célèbre par sa science et par sa vertu, fut fait évêque des susdites églises par Urbain VIII en 1642. Il mourut en 1659.

28. François Cini, d'Osimo dans la Marche d'Ancône, docteur en l'un et l'autre droit, et habile avocat, succéda à Papyrinus en 1660.

29. Fabrice Paulucci, d'une famille noble de Forlì, fut préposé aux mêmes églises en 1695. Il fut nonce apostolique auprès du roi de Pologne, cardinal en 1697, sous le pape Innocent XII, et évêque de Ferrare en 1698. Clément XI le déclara peu de temps après secrétaire d'état et grand pénitencier.

30. Alexandre Verano, de Camerino, noble ferrarois, fut mis à la place de Paulucci en 1698. (*Ital. sacr.*, tom. 2, p. 729.)

MACÉRATION ou MORTIFICATION de la chair, qui se fait par les jeûnes, les veilles, les prières, les haïres, les cilices,

les disciplines, et tout ce qui peut abattre et dompter le corps.

Maceratio.

MACHABANAI ou **MACHBANAI**, héb., *mon fils pauvre ou misérable*, du mot *macae*, *misère, pauvreté*; et du mot *ben*, *fils*, et du pronom *i*, *mon*; un des braves de l'armée de David.

MACHABÉES, c'est le nom qu'on a donné aux princes asmonéens qui gouvernèrent le peuple juif pendant l'espace d'environ cent trente ans. Le premier de ces héros est Mathathias, prêtre d'entre les enfans de Joarib, qui se retira sur la montagne de Modin, se mit à la tête des Juifs fidèles au Seigneur, combattit contre Félix, lieutenant-général des troupes d'Antiochus, le mit en fuite, et rendit la liberté aux Juifs. Il avait cinq fils, trois desquels lui succédèrent : savoir, Judas, Jonathas et Simon. On ne sait pourquoi ils furent surnommés *Machabées* et *Asmonéens*. Peut-être qu'on leur donna ce dernier nom ou parce qu'ils étaient du bourg d'*Asamon*, ou parce que Mathathias descendait de quelque prêtre célèbre nommé *Asmonéen*.

MACHABÉES, sept frères juifs, ainsi nommés à cause que leur histoire est rapportée avec celle de Judas Machabée, plutôt que par aucune raison de parenté, souffrirent le martyre avec leur mère Salomonée, pour la loi de Dieu. Antiochus Epiphanes, roi de Syrie, ayant

pris la ville de Jérusalem et étant de retour à Antioche, voulut forcer un sage vieillard, nommé Eléazar et Salomonée, avec ses sept fils, de renoncer à la loi de Moïse, en mangeant de la chair de porc, qui était comme le signal de la désertion de la loi judaïque. Eléazar demeura ferme, et souffrit la mort avec une constance admirable. Les sept Machabées ses fils ne souffrirent pas avec moins de courage les tourmens qui leur étaient préparés. Jean Gaddis, le plus âgé de tous, fut déchiré à coups de fouets, puis étendu sur une roue, sous laquelle les bourreaux allumèrent du feu. Ce généreux Israélite méprisant la rigueur de son supplice, employa les derniers momens de sa vie à exciter ses frères au martyre. Les gardes d'Antiochus amenèrent ensuite Simon Thasi ou Matthès, le second de ces sept frères, qui fit encore paraître un courage invincible. On lui arracha la peau de la tête et toute la chair du corps jusqu'au bas du ventre avec des ongles de fer. Le troisième ne montra pas moins de résolution. Les bourreaux lui attachèrent les mains et les pieds à un instrument de torture, fait en cercle, pour lui briser tous les membres; puis ils lui arrachèrent la peau avec des ongles de fer, et le mirent sur la roue. Eléazar Abaron ou Auran, le quatrième, eut la langue coupée, parce qu'il menaça le roi d'un supplice éternel, et fut ensuite

brûlé vif. On lia le cinquième sur un instrument appelé *cata-pulte*, avec des chaînes, puis on lui rompit tous les os des reins avec des coins enfoncés à force; enfin on le roula sur la roue de cette machine, pleine de pointes de fer en forme de scorpions. Le sixième fut jeté dans une chaudière bouillante. Jonathas Arphas, le septième, qui était le plus jeune de tous, animé par son zèle et par les exhortations de sa mère, pria les bourreaux de le délier pour aller au roi, ce qu'ils firent avec joie, croyant qu'il voulait obéir à Antiochus; mais il courut aussitôt vers le lieu où le feu était allumé pour le brûler; et après avoir déploré le malheur de ce tyran, il se jeta au milieu des flammes. La mère de ces généreux martyrs les imita après les avoir exhortés, et mourut dans le feu avec la constance qu'elle leur avait inspirée. L'Église honore les Machabées comme martyrs, et fait leur fête le 1^{er} d'août. (Joseph, Martyre des Machabées. Baillet, Vies des Saints de l'Ancien-Testament, 1^{er} août.)

MACHABÉES, livre de l'Écriture-Sainte. Nous avons quatre livres des Machabées, dont les deux premiers sont canoniques, et les deux autres apocryphes. Le premier livre des Machabées a été écrit originairement en hébreu, c'est-à-dire, en syriac, qui est la langue qu'on parlait en Judée du temps des Machabées. Le style et le tour de la phrase en sont une preuve,

aussi bien que le titre qui est rapporté par Origène en ces termes : *Sarbet sar-banél*, c'est-à-dire, *le Sceptre du prince des enfans de Dieu*, ou *le Sceptre des rebelles du Seigneur*; comme si l'on voulait marquer que les Machabées ont soutenu le sceptre et la domination du Seigneur dans Israël, contre ceux qui voulaient l'attaquer. (*Orig. apud Euseb., lib. 6, hist. cap. 25.*) Le texte original de ce livre subsistait encore du temps de saint Jérôme. Mais ce père ne jugea pas à propos de le traduire en latin, parce qu'il ne se lisait pas dans le canon des Juifs. Nous ne l'avons plus aujourd'hui en hébreu. Le grec nous tient lieu d'original. C'est sur cette ancienne version qu'a été faite la latine dont nous nous servons, et qui était dans l'usage ordinaire de l'Église long-temps avant saint Jérôme. L'auteur du premier livre des Machabées nous est inconnu; on croit qu'il composa son ouvrage sur les annales ou journaux publics, où l'on avait soin d'insérer ce qui arrivait de plus mémorable dans la république. Il cite en particulier le Livre des annales du sacerdoce de Jean Hyrcan, à commencer depuis qu'il fut établi prince des prêtres en la place de son père. Ce livre contient l'histoire de ce qui s'est passé chez les Juifs sous la troisième monarchie qui est celle des Grecs. Il commence à la mort d'Alexandre-le-Grand, arrivée l'an du monde 3681, et finit aux pre-

nières années du pontificat de Jean Hyrcan, vers l'an 3871.

Le second livre des Machabées est composé de plusieurs pièces qui n'ont entre elles aucune liaison. On trouve d'abord deux lettres écrites par les Juifs qui étaient en Judée aux Juifs qui demeuraient en Égypte. Après ces deux lettres suit la préface de l'auteur de ce livre, dans laquelle il avertit qu'ayant considéré le grand nombre d'écrits composés sur cette matière, et la difficulté de s'instruire en les consultant tous séparément, il s'est chargé de rapporter succinctement ce qui a été dit en cinq livres par Jason le Cyrenéen. Mais cet abrégiateur ne s'est pas tellement assujéti à suivre Jason, qu'il n'ait rien ajouté à son ouvrage. Car outre les deux lettres dont nous venons de parler, il paraît qu'il a tiré d'ailleurs ce qu'il raconte dans les quatre derniers chapitres. On ne connaît point l'auteur de cette compilation. On croit qu'il a été contemporain de Jean Hyrcan, et qu'il vivait à peu près dans le temps de la seconde lettre des Juifs de Jérusalem à ceux d'Égypte, vers l'an du monde 3880. Il commence sa narration à l'entreprise d'Héliodore, envoyé par Seleucus pour enlever les trésors du temple, et la finit à la victoire de Judas Machabée sur Nicanor. Ainsi ce livre ne contient l'histoire que d'environ quinze ans, depuis l'an du monde 3828 jusqu'en 3843.

Les deux premiers livres des

Machabées, n'ayant été écrits que long-temps après la clôture du canon de l'Écriture, il n'est pas surprenant de ne les y pas trouver. Mais Josephé nous est un témoin non suspect de l'estime qu'on en a toujours faite chez les Juifs, puisqu'il en a inséré tout le contenu dans ses antiquités judaïques où toutefois il fait profession de n'employer d'autres monumens que ceux qui ont parmi les Juifs une autorité divine. (Josephé, *lib. 12, antiq. jud. cap. 6 et seq.*) C'est de-là que saint Paul avait tiré ce qu'il dit dans le chapitre onzième de son épître aux Hébreux, du saint vieillard Eléazard. Tertullien s'est aussi servi du témoignage du premier livre des Machabées, pour montrer aux Juifs que la manière dont ils sanctifiaient le sabbat, était trop superstitieuse, et qu'on pourrait le violer sans scrupule pour la délivrance de la patrie. (Tertull. *Lib. advers. Judæos. cap. 4.*) Origène, dans le second livre des principes, ch. 1; saint Cyprien, dans son épître 59 à Corneille, page 260; saint Hilaire, dans son livre contre Constance, num. 6, et sur le psaume 134, num. 254; saint Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, ch. 23, *lib. 5*; saint Ambroise, dans son second sur Jacob, ch. 9, 10, 11, citent les livres des Machabées sous le nom d'Écriture-Sainte. On les trouve aussi dans le catalogue des divines Écritures, rapporté dans le dernier des ca-

nous apostoliques, dans le concile d'Hyppone, dans le troisième de Carthage, dans l'épître d'Innocent à Exupère, dans les actes du concile romain, sous Gelase, dans saint Isidore, dans les conciles de Florence et de Trente. Enfin saint Augustin dit en termes formels que l'Eglise les reçoit au nombre des livres canoniques, *in quibus sunt Machabæorum libri, quos non Judæi, sed Ecclesia pro canonicis habet.* (Saint Augustin, *lib. 18 de civit. cap. 36.*)

On objecte qu'il y a dans les livres des Machabées plusieurs fautes contre la vérité de l'histoire et de la religion; par exemple, qu'il est dit, au septième verset du premier chapitre du premier livre, qu'Alexandre partagea son empire entre les grands de sa cour, avant sa mort; au chapitre 8, verset 7, qu'Antiochus-le-Grand tomba vif entre les mains des Romains; que ceux-ci donnèrent au roi Eumène le pays des Indiens, des Mèdes et des Lydiens, *ibid. v. 8*; que le sénat romain était composé de trois-cent-vingt sénateurs, *ibid. v. 15*; que les Romains confiaient chaque année leur souveraine magistrature à un seul homme, *ibid. v. 18*; que l'auteur du premier livre des Machabées donna à Alexandre Ballès le nom de fils d'Antiochus, quoiqu'il ne le fut jamais; que l'auteur du second livre des Machabées avoue qu'il n'a fait qu'abrégé les cinq livres de Jason qui, dit-on,

était païen; qu'il reconnaît que son style n'est pas toujours exact; enfin qu'il loue le zèle de Razias, de ce qu'il se donna un coup d'épée de peur de tomber entre les mains de ses ennemis; et Judas Machabée, de ce qu'il fit offrir des sacrifices pour ceux qui étaient morts dans le combat, et sous les tuniques desquels on avait trouvé des choses qui étaient consacrées aux idoles.

Mais il est aisé de satisfaire à toutes ces difficultés, et de montrer que les livres des Machabées n'ont rien de contraire à la vérité, ni de l'histoire, ni de la religion. 1°. Ce que dit l'auteur de ces livres, qu'Alexandre partagea son royaume entre les grands de sa cour, lorsqu'il vivait encore, se trouve confirmé par plusieurs historiens profanes, et peut se concilier avec ce que d'autres en ont écrit, savoir, que ce partage ne se fit qu'après la mort d'Alexandre. Il est en effet très-possible que ce prince ait fait le partage de son royaume entre les grands de sa cour, et que ces grands seigneurs ne se soient rendus les maîtres absolus des provinces qui leur étaient échues, qu'après la mort d'Alexandre. C'est ainsi qu'en usa Louis-le-Pieux. Il divisa l'empire entre ses fils pendant sa vie; mais ses enfans n'en jouirent qu'après sa mort. 2°. Quoique les historiens ne disent pas qu'Antiochus soit tombé entre les mains des Romains, il ne s'ensuit pas que cela soit

faux. L'auteur des livres des Machabées a pu savoir une circonstance de l'histoire d'Antiochus, que les autres écrivains auront ignorée. 3°. On convient qu'il ne paraît par aucun historien profane que du temps des Machabées, ni les Indiens ni les Mèdes aient été soumis, ni à Antiochus, ni à Eumène. Mais outre que l'histoire ne nous a pas conservé tout ce qui s'est passé de ce temps-là, il suffit pour la vérité du récit que fait l'auteur du premier livre des Machabées, que Judas eût ouï-dire que les Romains avaient donné au roi Eumène le pays des Indiens, des Mèdes et des Lydiens, après l'avoir conquis sur Antiochus. Il en est de même de ce que cet historien rapporte touchant le nombre des sénateurs romains, et du magistrat que l'on choisissait chaque année pour gouverner seul la république. Il n'avance ces faits que sur ce que la renommée en avait appris Judas Machabée. Il n'assure rien de lui-même. 4°. L'auteur du premier livre des Machabées a pu, sans blesser la vérité de l'histoire, donner à Alexandre Ballès le nom de fils d'Antiochus, puisqu'il était reconnu pour tel par le sénat romain et par les Juifs, aussi bien que par les Égyptiens et par les Syriens. 5°. On ne produit aucune preuve du paganisme de Jason; il paraît au contraire qu'il était Juif de naissance, étant de la province de Cyrène où, selon que nous

l'apprennent les écrivains du Nouveau-Testament, il y avait un très-grand nombre de Juifs. (Act. 2, 10.) Ce qu'on ajoute, que son livre n'est qu'un abrégé, que le style n'en est pas toujours exact, ne peut empêcher qu'on ne l'admette comme canonique, et qu'on ne reconnaisse que le Saint-Esprit a communiqué véritablement sa lumière à cet auteur, pour composer son abrégé même. Les livres des rois et des Paralipomènes ne sont qu'un abrégé fait sur des mémoires beaucoup plus amples : en sont-ils pour cela moins canoniques? Le peu d'exactitude dans le style de cet écrivain, si toutefois il en manque, ne peut non plus nuire aux vérités qu'il enseigne. 6°. C'est mal à propos que l'on prétend que l'auteur du second livre des Machabées a loué l'action de Razias. Les auteurs profanes, dit saint Augustin, loueraient une telle action : mais pour l'Écriture, quoiqu'elle ait loué cet homme sur d'autres choses, comme sur son amour pour sa patrie, sur son attachement au judaïsme, elle ne fait que narrer simplement cette action là, sans la louer; et si elle nous la propose, ce n'est pas afin que nous en fassions un exemple à suivre... Il est écrit qu'il voulait mourir noblement et courageusement; mais ce n'est pas pour cela une action d'un homme sage. (August., *Epist.* 204 *ad Dulcitium*.) Il n'en est pas ainsi de l'action de Judas Machabée.

La charité lui fit présumer que les soldats qui étaient morts dans le combat, avaient conçu du repentir de leur action avant leur mort, et qu'ils en avaient demandé pardon à Dieu; ou qu'ils ne s'étaient portés à enlever des choses consacrées aux idoles, que comme de simples dépouilles, sans aucun dessein d'idolâtrie. Il était donc de sa piété de faire offrir des sacrifices pour leurs péchés. (Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 1, p. 324 et suiv.)

MACHABENA ou **MACHBENA**, hébr., *frappement de l'intelligence* ou *de l'édifice*, du mot *naca*, *frapper*, et du mot *bana* ou *bona*, *intelligence*, fils de Sné, et père de Gabaa.

MACHERON ou **MACHERONTE** ou **MACHENES**, château au-delà du Jourdain, dans la tribu de Ruben, à douze lieues de chemin de Jérusalem, avait été fortifié par les Asmonéens, et démoli par Gabinius. Hérode-le-Grand le rendit beaucoup plus fort qu'auparavant. Saint Jean-Baptiste y fut mis en prison, et décapité par les ordres d'Hérodes-Antipas.

MACHI, hébr., *qui frappe* ou *qui est pauvre* et dans la *misère*, du mot *macar*, père du Guel. (Num. 13, 16.)

MACHIAVEL (Nicolas), né à Florence au mois de mai 1469, était fils de Bernard Machiavel, d'une famille noble et patricienne, dans laquelle on vit quelquefois la dignité de gonfa-

lonnier, la plus considérable qui fût à Florence. Il devint secrétaire et historiographe de cette république; mais ses déclamations contre le gouvernement et les louanges qu'il affectait de donner en toute occasion à Cassius et à Brutus, l'ayant rendu suspect d'un complot contre le cardinal Julien qui fut depuis pape, sous le nom de Clément VII, il vécut depuis misérablement, et mourut de même en 1527 ou 1530, à l'âge d'environ cinquante-huit ans. Il est fameux par ses écarts trop connus en religion et en politique; et c'est avec justice qu'on l'accuse d'impiété, d'athéisme, de maximes séditiieuses et tyranniques. Tous ses ouvrages sont écrits en italien. Les plus considérables sont : son Histoire de Florence, et son livre du Prince (*del Principe*); il est surprenant que cet ouvrage ait trouvé des apologistes. Tels sont entre autres M. Amelot de la Houssaye dans la préface de la traduction française qu'il en a faite, et Jean Frédéric Christius, originaire de Franconie, dans un ouvrage exprès qui a paru en latin en 1731, à Hall et à Léipsick, où il prend partout la défense de ce politique impie, et le comble d'éloges. Ces apologistes n'en imposent point aux critiques éclairés qui n'aperçoivent tout au plus qu'une faiblesse ingénieuse dans les raisons par lesquelles ils s'efforcent de défendre leur héros, et qui sont persuadés que ses maximes sont

également contraires à la religion et à l'état. Innocent Gentillet les a solidement réfutés dans l'ouvrage qu'il a composé contre le livre du Prince, et beaucoup d'autres auteurs en ont fait autant. (*Voyez la Bibliothèque raisonnée*, t. 11, part. 2, et le *Journal des Savans* 1665, 1683, 1693, 1695, 1700 et 1733.)

MACHICOT, officier de la cathédrale de Paris, qui tient le milieu entre les bénéficiers et les simples chantres à gage. Les machicots sont obligés de porter chape aux fêtes sémi-doubles, et tenir le chœur. Machicoter, c'est chanter un seul verset, en y ajoutant ou retranchant des notes qui sont sur le livre à chanter, cela pour donner plus de grâce au chant.

MACHIR, hébr., *qui vend ou qui connaît*, du mot *macas*, fils de Manassé, et petit-fils du patriarche Joseph, chef et prince de la famille des Machérites. Il eut pour fils Pharès et Sarès, et une fille qui épousa Esron de la tribu de Juda. Cette femme fut mère de Segub, et aïeule de Jaïr. (1 Par. 7, 16.)

MACHIR, fils d'Amraïel, de la ville de Lodabar, dans la maison duquel Miphiboseth fut nourri. (2 Reg. 9, 4.)

MACHIRITES, hébr., *qui vendent ou qui connaissent*, du mot *macas*, descendants de Machir. (Num. 26, 29.)

MACHMAS, hébr., *pauvre*, *qui est ôté ou enlevé*, du mot *macac*; nom d'un bourg, à trois

lieues de Jérusalem. (1 Reg. 13, 2.)

MACHMAS, hébr., *tribu du pauvre*, du mot *matribuc*, et du mot *macas*, *pauvre*; un des chefs des familles qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel. (1 Esdr. 2, 27.)

MACHMETACH ou MACHMATATH, hébr., *le don de celui qui frappe ou du pauvre*, du mot *mathath*, *don*, et du mot *macac*, *pauvre*; limite de la tribu de Manassé. (Josué 16, 6.)

MACLESFELD (Guillaume de), dominicain anglais, et cardinal du titre de Sainte-Sabine, naquit sous le pontificat d'Innocent IV, ou à Cantorbéri, selon Ciaconius, ou plutôt à Conventry dans le comté de Warwic, selon Nicolas Trivet. Il fit ses études à Paris où il prit quelques degrés, et reçut ensuite le bonnet de docteur dans l'université d'Oxford où il professa long-temps avec applaudissement. Il fut un des plus habiles et des plus zélés disciples de saint Thomas qu'il défendit contre Henri de Gand et Guillaume de la Mare. Le bienheureux pape Benoît XI le nomma prêtre-cardinal du titre de Sainte-Sabine, le 18 de décembre 1303; mais il ne jouit pas de cet honneur, étant mort avant qu'on lui eût apporté la nouvelle de sa promotion. On a de lui : *Postillæ in sacra Biblia*; *In evangelium de Virginibus*; *Quæstiones de Angelis*; *Quæstiones ordinariæ, contra Henri-*

cum de Gandavo, in quibus impugnat S. Thomam de Aquino; Contra corruptorem S. Thomæ; De unitate formarum; De comparatione statuum; Orationes ad Clerum; Varia problemata. (Le père Échard, *Scriptor. ord. Præd.*, t. 1, p. 493. Le père Touron, *Hommes illustres du même Ordre*, t. 1, p. 727.)

MACLOT (Edmond), prémontré, fils de Ferry Maclot, seigneur de Baalon, et de Catherine-Pétronille Martinet, entra au noviciat de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, âgé de quinze ans, le 13 juin 1654. Il prit l'habit le 2 juillet suivant, et fit profession de l'étroite observance en la même abbaye le 15 août 1656. On lui donna le nom d'Edmond Maclot. Il fut professeur en philosophie et en Théologie, prieur, définiteur, vicaire-général, et abbé de l'Étanche, près de Saint-Mihiel. Il mourut le 2 octobre 1711. C'était un religieux également pieux et savant, propre à instruire et à édifier. Il a donné au public l'histoire de l'ancien et du Nouveau-Testament en deux parties, qui font 2 volumes in-8°. Le premier fut imprimé à Nancy l'an 1705, chez Paul Barbier. Le second à Paris l'an 1712, chez Nicolas Papier. Il est aussi auteur du livre intitulé : *Institutio reformationis in ordine præmonstratensi*, imprimé à Paris sans nom d'auteur, chez la veuve Étienne Chardon l'an 1697. Il a encore laissé d'autres ouvrages philosophiques et théo-

logiques, dont l'abbaye de l'Étanche était dépositaire. Dans l'histoire de l'ancien et du Nouveau-Testament, l'auteur ne s'attache pas simplement à rapporter ce que contient le texte de l'Écriture; il y mêle quantité d'observations théologiques, morales, historiques, critiques et chronologiques. Mais il s'y montre quelquefois mauvais physicien : il ne peut croire, par exemple, que la lune soit un corps opaque, l'Écriture l'ayant appelée *luminare*. (Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, t. 1. Dom Calmet, *Biblioth. lorr. Journal des Savans*, 1705, p. 356 de la première édition et 310 de la seconde.)

MACPHELA, hébr., *double*, selon la vulgate, qui l'a pris en ce sens, en parlant de la caverne qu'acheta Abraham pour y enterrer Sara. (Genès. 23, 8.) D'autres croient que Macphela est le nom du champ où était située cette caverne, et qu'il faut traduire, *la caverne qui est à Macphela*. Un savant en langue arabe dit, qu'en cette langue *macphela* signifie fermé, muré; ainsi il faudrait traduire, *la caverne fermée*, au lieu de *la caverne Macphela*.

MACQUER (Philippe), avocat, né à Paris. Nous avons de lui : un Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique, 1751, 2 vol. in-8°. (Syphilis, avec M. la Combe. *Annales romaines*, ou abrégé chronologique de l'histoire romaine, 1756, in-8°.

Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne.)

MACRE, ville épiscopale de la province de Rodope, sous la métropole de Trasanopoli au diocèse de Thrace. On la nommait anciennement Ortagyra ou Staggira, c'était la patrie d'Aristote. Nous en connaissons les évêques suivans :

1. Antiochus, assista au concile, pour le rétablissement de Photius.

2. Théodore, transféré à l'église de Laodicée.

3. Nicon, à celle de Hierapolis.

4. N... siégeait du temps de l'empereur Cantacuzène. (*Oriens christ.* t. 1, p. 1204.)

Cette ville était érigée en archevêché sous le patriarche de Constantinople, et était métropole de la province de son nom au commencement du treizième siècle, comme il paraît par la lettre circulaire que le pape Innocent III, écrivit en date du 19 avril 1213, aux prélats d'Orient, pour les inviter au concile de Latran. (*Oriens chr.* t. 3, p. 990.)

MACRE, vierge et martyre au diocèse de Reims, souffrit vers l'an 287; elle demeurait près du lieu où est maintenant la petite ville de Fismes. On croit que ce fut Rictiovar qui lui procura la couronne du martyre le second jour de mars. Son corps enterré dans le lieu où elle avait souffert, fut levé de terre vers le septième ou le huitième siècle, et transféré dans une chapelle

dédiée sous le nom de Saint-Martin à Fismes, et de-là dans une église, qu'un homme de considération dans le pays, nommé Dangulfe, fit bâtir en son honneur, du temps de Charles-le-Chauve. Le jour de cette seconde translation qui se fit le 30 de mai, semble être celui de sa principale fête, qu'on a remis à l'onzième de juin, sans qu'on en sache la raison. (Baillet, t. 2, 9 juin.)

MACREUSE, oiseau de mer qui a le sang froid. M. Childrey, dans son histoire des singularités naturelles d'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles, dont la traduction française in-12, a été imprimée à Paris, chez Robert de Ninville, en 1667, dit que les macreuses sont de véritables canards qui viennent d'un œuf, comme les autres oiseaux, et non de bois pourri, comme plusieurs se le sont imaginé. Il ajoute, qu'il y en a une si grande quantité en Ecosse, que les branches qu'elles apportent pour faire leurs nids, suffisent aux habitans pour leur provision de bois. M. Denis, dans ses remarques sur l'origine des macreuses; M. Graindorge, dans son traité de l'origine des macreuses, imprimé in-12, à Caen 1680; M. Hecquet, dans son traité des dispenses du carême; et Dom Berthelet, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, dans son traité de l'abstinence, imprimé à Rouen en 1731, in-4°, chez la veuve Hérault, sont du même avis que M. Childrey,

sur l'origine et la nature des macreuses, et soutiennent que ce sont de véritables canards ou oies qui naissent comme les autres oiseaux. Mais, dira-t-on, il s'ensuit de-là que l'usage des macreuses et des autres animaux semblables, comme lièvres, loutres, rats d'eau, poules d'eau, etc., est défendu les jours maigres : plusieurs auteurs le pensent ainsi; d'autres suspendent leur jugement en attendant une décision formelle de l'Église à ce sujet; d'autres, comme M. *Graindorge*, disent qu'un usage introduit depuis plus de cinq cents ans, tel que celui de manger de ces sortes d'amphibies les jours maigres, autorise cette coutume. (*Voyez le Journal des Savans* 1657, 1662, supplém. 1680, 1710 et 1732.)

MACRINE (sainte), vierge, fille de saint Basile et de sainte Emmélie, fut l'aînée de dix enfans très-vertueux, et dont les plus célèbres furent trois évêques, saint Basile de Césarée en Cappadoce, surnommé le-Grand saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste. On changea le nom de Thècle qu'on lui avait donné, pour lui faire prendre celui de Macrine, sa grand'-mère paternelle, femme d'une rare sainteté. La jeune Macrine fut élevée avec un soin tout particulier par sa mère Emmélie qui lui fit apprendre les parties de l'Écriture-Sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon et les pseumes dont

le chant lui devint si familier qu'il accompagnait toutes ses actions. Son père Basile, l'ayant promise en mariage dès l'âge de douze ans à un jeune homme qui mourut avant l'accomplissement des noces, elle prit prétexte de cette mort pour demeurer vierge, et pour s'attacher à sa mère sainte Emmélie, s'appliquant à la servir, à lui faire son pain, et à vouloir la nourrir du travail de ses mains. Lorsque cette sainte femme fut dégagée de ses enfans, Macrine lui persuada de se retirer dans un monastère avec elle. Pour cet effet, elles en bâtirent un sur le fonds d'une terre qui leur appartenait dans le Pont, où Macrine forma une nombreuse communauté de filles, parmi lesquelles elle établit une exacte discipline. Toutes choses leur étaient communes; l'abstinence faisait leurs délices; toute leur occupation était la méditation des choses divines, la prière, la psalmodie qui s'y faisait le jour et la nuit. Sainte Macrine perdit saint Basile, son frère, le premier jour de l'an 379, et onze mois environ après, elle tomba malade de la maladie dont elle mourut. Son frère, saint Grégoire de Nysse, vint la voir et la trouva dans une fièvre très-violente, n'ayant pour lit qu'une planche de bois posée sur la terre, et pour chevet une autre planche échancrée de telle sorte que le cou y entraît. Elle le consola au sujet de leur illustre frère saint Basile, par un excel-

lent discours qu'elle lui fit sur la providence, sur l'état de l'âme et sur la vie future. Lorsqu'elle se sentit près de mourir elle se mit en prière; et joignant les mains, elle fit le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Elle rendit l'esprit par un long soupir, et fut enterrée dans l'église des Quarante-Martyrs, avec son père Basile et sa mère Emmélie. Sa mort arriva vers la fin de novembre ou au commencement de décembre de l'an 379, quoique les Grecs aient choisi le 19 de juillet pour le jour de sa fête, ce qui a été suivi dans le martyrologe romain moderne. (Saint Grégoire de Nysse, Vie de sainte Macrine. Hermant, Vie de saint Basile. Bulteau, Histoire monast. d'Orient. Baillet, t. 2, 19 juillet.)

MACROBE, prêtre douastiste, fut envoyé à Rome, pour y être évêque de ceux de son parti; il vivait dans le quatrième siècle. Saint Jérôme nous apprend qu'avant sa séparation de l'Eglise, il avait composé un livre adressé aux confesseurs et aux vierges, qui contenait des instructions très-utiles, surtout pour vivre dans une inviolable chasteté. (Optat, l. 2. Saint Jérôme, *De vir. illustr.* Dupin, Bibl. t. 2, p. 191.)

MACROSTICHE, *macrostichos*; ce nom, qui signifie un écrit à longues lignes, fut donné à la cinquième formule de loi que firent les eusébiens dans le concile d'Antioche de l'an

345, à cause de sa longueur. (Fleury, Hist. ecclés. l. 12, p. 360.)

MACU, archevêque de la Grande-Arménie, dans la province d'Artaz. (*Cherchez SAINT THADÉE.*)

MACULE, *macula*, en termes de l'Ecriture-Sainte et de la Théologie, se dit de la tache des victimes et de celle du péché. (*Voyez PÉCHÉ.*)

MADABA, ou **MEDEBA**, ou **MEDABA** ou **MEDARA**, ville au-delà du Jourdain, dont les Moabites s'emparèrent. Les habitants de Medaba ayant tué Jean Gaddis, frère de Judas Machabée, lorsqu'il allait au pays des Nabathéens, bientôt après Simon et Jonathas, ses frères, vengèrent sa mort sur les fils de Jaubri, qui menaient une fille de Medaba en la maison d'un homme de qualité du pays, qui l'avait épousée. (Josué, 13, 16. Isaï, 17, 2. 1 Mach. 9, 36 et suiv.)

MADAI, héb., *mesure*, du mot *mud*, mesure, troisième fils de Japheth. (Genès. 10, 2.) On tient communément qu'il fut père des Mèdes; mais la Médie est trop éloignée des autres pays peuplés par Japheth et ses descendants; de plus, elle ne peut être comprise sous le nom d'*Illes des Nations*, qui furent, selon Moïse, le partage des fils de Japheth.

MADALENA (Thomas), dominicain, du couvent de Saragosse, né en 1676, fut premier professeur de l'université de cette ville, et mourut en 1747.

Il a publié les ouvrages suivans : 1°. Deux volumes in-fol., en latin, intitulés : *Tyrocinium morale*. 2°. *Opuscula varia*, volume in-fol. 3°. Trois volumes in-fol., sur différens sujets de la morale chrétienne. 4°. Un volume in-4°, en espagnol, intitulé : La voie évangélique. 5°. Un autre in-4°, intitulé : Le flambeau pour donner l'intelligence des ouvrages de Dom Jean Taulère. 6°. Un autre in-4°, sous le titre de Blason de l'Ordre de Saint-Dominique. 7°. Trois volumes in-8°, savoir, l'Étude des chrétiens, la Vie de sainte Agnès, martyre, et la Vie de sainte Agnès du Mont-Pulcien.

MADAN, héb., *Jugement, procédure*, du mot *dun*, troisième fils d'Abraham et de Céthura. (Genès. 25, 2). Il y a assez d'apparence que Madan et Madian son frère, ont peuplé le pays de Madian, qui est à l'orient de la mer Morte; fort différent d'un autre pays de Madian, à l'orient de la mer Rouge.

MADAÛRE, MADARA ou MADURÉ, ville d'Afrique, entre Hyppone et Lambesa, était autrefois considérable, et avait une célèbre académie où saint Augustin étudia, avec un évêché suffragant de celui de Carthage.

MADELÈNE DE PAZZI (sainte), vierge, et ancienne carmélite, naquit à Florence le deuxième jour d'avril de l'an 1566. Elle était fille de l'illustre Camille de Géri de Pazzi, et de Marie Lorence de Bondelmont. On lui donna le nom de *Cathe-*

rine en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, et on vit paraître en elle, dès le sortir du berceau, des marques éclatantes du haut degré de sainteté à laquelle Dieu la destinait. Elle avait, à l'égard de tout le monde, une douceur mêlée de modestie, qui la faisait en même temps aimer, admirer et respecter; de sorte que ses compagnes n'osaient approcher d'elle qu'avec beaucoup de circonspection. Elle embrassa de bonne heure la retraite, le silence, la lecture, l'abstinence, la mortification, les œuvres de miséricorde, la prière, et surtout l'oraison. Elle communia pour la première fois, et consacra sa virginité au Seigneur dès l'âge de dix ans. Son père Camille étant allé résider à la ville de Cortone, dont le grand-duc lui avait donné le gouvernement, il laissa Catherine en pension dans le monastère de Saint-Jean de Florence, dit le *Petit*, où l'on portait l'habit de l'Ordre de Malte. Elle y demeura quinze mois; et après avoir triomphé par ses prières et par ses larmes des efforts de ses parens qui voulaient la marier, elle prit l'habit des carmélites dans le couvent de Sainte-Marie des Anges, le 30 janvier 1583. On lui donna à sa vêtue le nom de *Marie Madelène*; et une maladie qui la réduisit à l'extrémité, obligea les religieuses de lui faire faire profession dans son lit le 27 de mai, jour de la sainte Trinité, de l'an 1584. Depuis sa convalescence,

elle fut sujette à de cruelles douleurs de corps, à de fâcheuses peines d'esprit, à de grandes tentations qui lui donnèrent lieu de faire éclater son humilité profonde, sa mortification parfaite, sa patience à l'épreuve, sa soumission sans bornes, l'assemblage enfin des plus héroïques vertus. On la chargea de différens offices dans l'exercice desquels elle fit toujours admirer ses lumières, sa sagesse, sa prudence, sa douceur, sa charité, son amour pour l'humiliation, la pénitence et la pauvreté. Dieu la favorisa d'une étroite union avec lui, et d'un grand nombre de grâces extraordinaires qui, jointes aux différentes peines par lesquelles il l'éprouva, en firent un prodige de sainteté. Elle mourut comblée de mérites le 25 de mai 1607, après quarante-un ans et cinquante-trois jours de vie. La gloire dont elle jouissait dans le ciel fut attestée aussitôt par des miracles accordés à son intercession. Son corps repose dans le couvent des carmélites de Florence où il se fait un concours prodigieux de monde à son tombeau, et sa fête principale se célèbre le 25 de mai. (Bollandist. Baillet, tom. 2, 25 mai.)

MADELENE (sœur) du Saint-Sacrement, religieuse-carmélite du voile blanc, vint au monde à Saint-Séver-Cap, petite ville de Gascogne, le 6 avril 1617. Elle fut reçue à l'âge de quinze ans au second couvent des carmélites de Bordeaux, et parut

d'abord aussi instruite dans les pratiques de l'humilité, et dans les maximes de la solide piété, que si elle eût passé toute sa vie dans les exercices des maisons religieuses les plus réformées. Elle fut renvoyée de ce couvent dans la crainte qu'elle ne devînt infirme, et y rentra après avoir vécu dix ans dans le monde comme si elle eût été dans son monastère. Toute sa vie, depuis sa rentrée dans le cloître, ne fut qu'une suite d'actions d'humilité, de mortification, de charité envers les pauvres et les malades, de douceur et de simplicité chrétienne, de patience dans les épreuves et les persécutions. Mais ce qui la caractérise, est une tendre et familière dévotion envers l'Enfant-Jésus, qui fut pour elle une source de grâces et de toutes sortes d'espèces. Elle mourut âgée de quatre-vingts ans, et sa mort fut suivie de plusieurs merveilles. Dom Martianai, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui fit imprimer sa Vie à Paris, chez la veuve d'Antoine Lambin, en 1711, in-12, mit à la fin deux petits écrits de la sœur Madelène, l'un touchant les vertus théologiques, et l'autre sur la prière. (Journal des Sav. 1711.)

MADELGAIRE ou **MAUGER** (saint), naquit dans le septième siècle, au château de Strepy près de Binche en Hainaut. Ses parens, qui joignaient la noblesse à de grands biens, lui firent épouser une femme digne de lui, sainte Valtrude, ou Vaudru, fille

de Valbert et de Bertille, sœur de sainte Aldegonde, nièce de Gundoard, maire du palais du roi Clotaire II. Il en eut quatre enfans, qui tous sont honorés comme saints dans l'Église, *Landry*, *Audru*, *Madelberte* ou *Mauberte*, et *Dentlin*. Il garda ensuite la continence avec son épouse; il s'en sépara même de son consentement; se fit couper les cheveux par saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras, et se retira vers l'an 650 dans la solitude de Hautmont, sur la rivière de Sambre près de Maubeuge, où il bâtit un monastère pour loger avec lui des serviteurs de Dieu. Le nombre en monta bientôt à près de trois cents religieux; mais saint Mauger ne pouvant souffrir les visites fréquentes que lui rendaient plusieurs séculiers que sa réputation attirait à son monastère, alla se cacher dans les bois de Soignies, à cinq à six lieues de-là, vers le Brabant. Il y bâtit un nouveau monastère dans lequel il se renferma avec son fils Landry vers l'an 655, et y mourut de la mort des justes le 14 juillet vers l'an 677. On l'enterra dans le monastère de Soignies qui fut changé l'an 965 par Brunon, archevêque de Cologne, en un chapitre de chanoines séculiers, où son culte est devenu célèbre. Saint Mauger s'appelle aussi tantôt *saint Vincent Madelgar*, et tantôt *saint Vincent de Soignies*. (Baillet, tom. 2, 14 juillet.)

MADELGISILE, vulgaire-

ment **MAUGUILLE**, *Madelgisilus* (saint), solitaire de Picardie, était Irlandais de naissance. Il vint en France avec saint Fursy, et, après sa mort, il se retira au monastère de Saint-Riquier, dont l'abbé lui permit de s'établir à Monstrelet sur la rivière d'Authie, à deux lieues de Saint-Riquier. Il y servit Dieu avec une ferveur extraordinaire dans la méditation, la prière, le chant des psaumes, et l'austérité de la pénitence. Étant tombé grièvement malade, il fut secouru d'une manière inespérée par un saint solitaire anglais ou irlandais, nommé *Vulgan* ou *Vilgaine*, qui voulut se sanctifier avec lui, après qu'il l'eut guéri, plutôt par la vertu de ses prières que par les remèdes qu'il lui donna. Vulgan mourut le premier, et Mauguille peu de temps après, vers l'an 685. Son corps fut enterré dans la chapelle de son ermitage, et transporté ensuite dans l'abbaye de Saint-Riquier, vers la fin du dixième siècle. On bâtit depuis près de cette abbaye une petite église, sous le nom de *Saint-Mauguille*, où l'on déposa ses reliques. On célèbre sa fête le 30 de mai, que l'on croit être le jour de sa mort. (Bollandus. D. Mabillon, quatrième siècle béd., seconde part. Baillet, t. 2, 30 mai.)

MADERNE (Alexandre), Milanais, général des clercs réguliers barnabites, mort à Rome en 1686, a laissé un cours de de Théologie, imprimé à Rome,

en 3 volumes in-folio, en 1671, 1672 et 1675. Il comprend les traités de *Deo uno ac trino, de angelis, de beatitudine, de actibus humanis, de vitiis, et peccatis, de gratiâ, justificatione, et merito, de fide, spe et charitate, de divini Verbi incarnatione, de sacramentis in communi, de eucharistiâ et pœnitentiâ*. Cette Théologie est fort estimée. Le cardinal Prosper Lambertini, archevêque de Bologne, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, cite avec éloge, dans son savant ouvrage de la canonisation des Saints, la dissertation, *De virtutibus in gradu heroico*, du père Maderne. (*Biblioth. scriptor. Mediolan.*)

MADERUS (Joachim - Jean), vivait encore en 1678. Il a publié plusieurs écrits des anciens, et en a composé lui-même. Ceux de la première espèce sont, la lettre de saint Polycarpe aux Philippiens, en 1652; celle de saint Clément aux Corinthiens, en 1654; celle de saint Barnabé, en 1656. *Scriptorum insignium qui in celeberrimis, præsertim Lipsiensi, Vittenbergensi, Francofordiana ad Oderam academiis, à fundatione ipsarum usque ad annum Christi, 1515, floruerunt, centuria, ab auctore ejus temporis anonymo concinnata*, en 1660, in-4°. *Chronicon montis Severi*, en 1665. *Chronicon Ditmari Merspurgensis*, en 1667. *Historia ecclesiasticæ Adami Bremensis*, en 1670. *Chronicon Theod. Engelhusii*, en 1671. *Compendium*

historiæ ecclesiasticæ Haymonis, la même année. *Gervasius Tiberiensis de imperio romano-germanico*, en 1673. *Onuphrius Panvinus de triumphis*, en 1675. Les ouvrages de la propre composition de Maderus, sont des disputes sur les conciles, en 1650; une dissertation sur saint Laurent, en 1656; les antiquités de Brunswick, en 1661; un Traité des couronnes, en 1662; un livre sur les bibliothèques, en 1666; une lettre sur l'antiquité des écoles, en 1674. Il avait encore promis de publier Martin Polonus, et la chronique de Jean Chraw, prêtre de Ratisbonne, qui vivait, à ce qu'on prétend, en 1459. (Konig, *Biblioth. Moréri*, édit. de 1759.)

MADIA, hébr., solennité, fête, ornement ou passage du Seigneur; *duadaha*, et du mot *Jah*, Seigneur, un des chefs des familles qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel. (2 Esdr., 12, 5.)

MADIAN, hébr., de même que *Madan*, quatrième fils d'Abraham et de Céthura. (Genès., 25, 2.) Les Madianites, dont il est parlé, Num. 22, 4, 7, 25, 15, 31, 2, etc., dont les filles engagèrent les Israélites dans le crime et dans l'adoration de Phégor, étaient des descendants de Madian, fils d'Abraham. Les Madianites qui furent battus par Adad, fils de Badad, roi d'Idumée, et ceux qui opprimèrent les Israélites sous les juges, et qui furent défaits par Gédéon, étaient aussi de ces descendants

de Madian, fils d'Abraham et de Cécura, dont la demeure était à l'orient de la mer Morte. Leur capitale était nommée *Madian*, et l'on en voyait encore des restes du temps de saint Jérôme.

Le Seigneur voulant punir les Madianites, dit à Moïse : *Prenez mille hommes de chaque tribu, et les envoyez sous la conduite de Phinéas, fils du grand-prêtre Éléazar, pour exercer ma vengeance contre les Madianites.* Phinéas marcha donc à la tête des douze mille hommes, ayant avec lui l'arche d'alliance, selon quelques commentateurs, et les trompettes du tabernacle; il livra le combat aux Madianites, les défit, et mit à mort cinq de leurs rois; et Dieu permit que le méchant prophète Balaam fût enveloppé dans leur malheur. On prit les femmes, les enfans, les troupeaux, et tout ce qui appartenait aux Madianites; on brûla leurs villes, leurs villages, leurs forts, et les Israélites amenèrent au camp tout le butin qu'ils avaient fait dans cette expédition.

MADIAN, était apparemment fils de Chus, puisque Séphora, femme de Moïse, laquelle était Madianite, est toutefois appelée *Chusite*. (Num. 12, 1.) Et Madian peupla le pays qui porta son nom à l'orient de la mer Rouge, selon Joseph. C'est dans ce pays que Moïse se sauva, et où il épousa Séphora. (Exod., 2, 15, etc.) Ce sont ces Madianites qui tremblèrent lorsqu'ils apprirent que les Hébreux avaient

passé la mer Rouge à pied sec. (Hab., 3, 7.)

MADLON, *Masidium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la Saintonge, au diocèse et à trois ou quatre lieues de Saintes, près d'Archiac, dans la paroisse de Saint-Germain du Seudre, petite rivière qui arrose le bas du rocher sur lequel le monastère était autrefois placé. On ignore le temps et les auteurs de la fondation de ce monastère, et il a été détruit par les calvinistes. C'était resté un titre d'abbaye, mais il n'y avait plus de moines. (*Gall. chr.*, t. 2, col. 1226.)

MADIUS (Jules-César). Nous avons de lui un traité des ordres sacrés, imprimé à Pavis en 1616. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1875.)

MADMENA, héb., *préparation du vêtement*, du mot *mana*, *préparation*, et du mot *mad*, *vêtement*, fils de Saaph. (1 Paral. 2, 49.)

MADON, hébr., *sa mesure*, du mot *mad*, *mesure*, et du pronom *an*, *sa* ou *leurs*, ville du pays de Chanaan. (Josué, 11, 1.) Jobab, roi de Madon, se liguait avec Jabin, roi d'Asor, et avec plusieurs autres contre Josué; mais il fut pris et tué, et sa ville détruite et pillée. (Josué, 11, 1 et suiv.)

MADRID, *Madritum*, *Matritum*, *Madridium in Carpetanis*, et *Mantua Carpetanorum*. C'est la capitale de toute l'Espagne, depuis que Charles-Quint et ses

successieurs y ont fixé leur séjour. Elle est située sur le ruisseau de Mançanarès, au lieu où était autrefois la Mantoue des Carpe-tains, comme on le croit communément. On lui donne huit milles d'Italie de circuit, et deux cent mille habitans. On y compte dix-huit paroisses, trente-une communautés religieuses d'hommes, vingt-sept de filles, et vingt-deux hôpitaux. Les églises y sont magnifiques, surtout celle de Saint-Isidore, bâtie par Philippe IV. Elle a un dôme où l'or et l'azur brillent de toute part. Il y a dans cette ville plusieurs grandes places ornées, ainsi que plusieurs rues, de belles fontaines et de statues. Le palais du roi est à une extrémité de la ville. Les appartemens en sont beaux, et richement ornés. La bibliothèque royale qui est publique, et dont on doit l'établissement au roi Philippe V, est située dans le voisinage. Il y a dans cette bibliothèque une académie royale d'histoire, érigée en 1738.

Concile de Madrid.

Le cardinal de Borgia, légat du pape, tint un concile à Madrid au mois de janvier de l'an 1473, contre l'ignorance et les désordres du clergé. (T. 14, *Concil. Aguirre*, t. 3.)

MADRIGAL (Alphonse), dominicain espagnol, mort à Naples vers l'an 1608, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Instructio ordinandorum religiosorum et episcoporum*, qui parut en

1589, et d'un autre intitulé : *Brevis tractatus de episcopis, parochis*, etc. (Le P. Échard, *Script. ord. FF. Præd.*, t. 2.)

MADRISIUS (Jean-François), d'Udine, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, a donné à Venise en 1737, une édition in-folio des œuvres de saint Paulin d'Aquilée, sous ce titre : *Sancti Paulini patriarchæ aquileiæ opera ex editis ineditisque primum collegit, notis et dissertationibus illustravit, addidit duplici actorum veterum appendice*, Jos. Fr. Madrisius, *Udinensis, P. congreg. Orat.* La vie de saint Paulin est à la tête de ses ouvrages. Le père Madrisius fait l'apologie du style de ce saint, contre M. Dupin qui dit qu'il est simple, et n'a rien d'élevé.

Les œuvres de saint Paulin sont suivies de six longues dissertations, dans lesquelles le père Madrisius se propose d'expliquer quelques difficultés qui résultent de la vie et des écrits de saint Paulin : la troisième et la quatrième roulent sur l'hérésie de Félix d'Urgel, contre laquelle a écrit saint Paulin. L'auteur, à la fin de la quatrième, réfute vivement Basnage, qui avait traité l'hérésie de Félix d'Urgel de légères inadvertances : on trouve enfin deux appendices contenant un recueil de pièces et d'actes anciens qui ont rapport à la vie, aux notes, aux dissertations, et aux ouvrages de saint Paulin. (*Journal des Savans.*, 1739.)

MADITE, ville épiscopale de la province d'Europe, sous la métropole d'Héraclée. Elle était dans la Chersonèse méditerranée, suivant la version latine de Ptolémée. Xénophon, *lib.* 1, *hist.*, la met près de la mer, et prétend que c'est - là que les Athéniens abordèrent après avoir été vaincus par les Lacédémoniens. La notice de l'empereur Léon nous apprend que Madite était la dixième ville épiscopale de la province d'Europe. Mais on observe à la marge que cette ville fut érigée en métropole sous l'empereur Nicéphore Botaniate, qui ordonna ensuite qu'après la mort de l'évêque qui remplissait alors ce siège, les droits métropolitains dont il jouissait, seraient transférés de nouveau à l'église d'Héraclée. Cependant les évêques de Madite obtinrent dans la suite encore la même dignité. Du temps du septième concile général, l'évêque de Madite l'était aussi de *Cœles*, et la notice de Philippe de Chypre ne fait qu'un seul évêché des églises de Callipoli et de Madite. Voici les évêques de Madite :

1. Léonides, assista au septième concile général.
2. Constantin, au concile de Photius, sous le pape Jean viii.
3. Euthymius, saint.
4. N..., siégeait sous l'empereur Nicéphore Botaniate.
5. Théophane, sur la fin du douzième siècle, sous le patriarche Georges Xiphilin.
6. N..., un des métropolitains

qui, sous l'empereur Michel Paléologue, écrivirent au pape Grégoire x pour l'union de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine.

7. Isaac, vivait en 1341 et 1347.

8. Jacques, souscrivit au concile tenu contre les erreurs des palamites, sous le patriarche Caliste. (*Or. christ.*, t. 1, p. 1141.)

MAEBENA, ville de la tribu de Juda, bâtie ou habitée par Sué. (1 Par. 11, 49.)

MAELETH, ce terme se lit dans le titre du psaume 52, 1. Dom Calmet regarde comme indubitable que sa propre signification est *la danse*, et traduit ainsi tout le titre du psaume 52 : *Psaume instructif de David pour celui qui préside à la danse.*

MAETS (Charles de), né à Leyde le 25 janvier 1597, commença ses fonctions de pasteur d'Utrecht le 2 juin 1640, par un discours de *Ecclesiæ Dei ædificatione seriò promovendâ*. Il mourut le 20 avril 1651, et Jean Hoornbeeck prononça son oraison funèbre qui a été imprimée. Les ouvrages de Maets sont : *Sylva quæstionum insignium*, à Utrecht, 1650, in-4°. Diverses dissertations académiques sur la rédemption de Jésus-Christ contre les sociniens ; sur la personne et les fonctions de Jésus-Christ ; sur Melchisedech, l'Eglise, le vœu de Jephthé, la sépulture des morts. Une apologie contre Desmarets. Voyez le *Trajectum eruditum* de Gaspard Burman, et la vie de Descartes, par

M. Baillet, où l'on voit que Maëts était opposé à la doctrine de ce célèbre philosophe.

MAFFÉE VEGIO, était de la ville de Lodi proche de Milan. Il fut dataire du pape Martin v, et chanoine de Saint-Jean de Latran. Il composa divers ouvrages; savoir, un Traité latin de l'éducation des enfans; six livres de la persévérance dans la religion; un discours sur les quatre dernières fins de l'homme, et un dialogue de la vérité exilée, qui est un jeu d'esprit. Le Traité de l'éducation des enfans, intitulé : *De educatione liberorum, et eorum claris moribus*, est excellent; il fut imprimé à Paris, in-4^o, en 1511, et on le trouve aussi dans le tome 26 de la seconde partie de la Bibliothèque des Pères, imprimée à Lyon. Les six livres de la persévérance dans la religion, et le discours sur les quatre dernières fins de l'homme, contiennent une piété solide et des instructions salutaires. Maffei fut celui des auteurs de son siècle qui écrivit avec plus de fruit, d'élégance et d'agrément. Il mourut l'an 1458. (Dupin, Biblioth. des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle.)

MAFFÉE ou MAFFEI (Paul), naquit à Vérone vers l'an 1380. Il se fit chanoine régulier de Latran, et devint général de sa congrégation en 1425. Il mourut à Venise en odeur de sainteté, et l'on imprima dans cette ville, en 1512, plusieurs écrits de sa façon, parmi lesquels il y

en a un sur la communion, un autre sur la manière de méditer la passion de Jésus-Christ, un autre sur la justice, et plusieurs lettres. (Scipion Maffei, dans la *Verona illustrata*, p. 83 de l'édition in-fol.)

MAFFÉE ou MAFFEI (Timothée), parent du précédent et son disciple, de la même ville et du même institut que lui, fut trois fois supérieur-général de son Ordre, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de piété. Il refusa l'archevêché de Milan, et fut contraint, par le pape Paul II, d'accepter celui de Raguse. Il composa un ouvrage sur les études monastiques, *De studiis monasticis*, qu'il adressa au pape Nicolas v par une belle lettre. Il composa aussi des sermons, un Traité *De confessionibus et poenitentibus*, des lettres, quelques harangues, etc., le Traité imprimé à Bologne en 1473, sous ce titre : *In libros sententiarum D. Thomæ commentarius, à Timotheo Veron. Canon. regul. recognitus*, est d'un autre Timothée qui était aussi chanoine régulier. (Scipion Maffei, *Veron. illustr.*, p. 88.)

MAFFÉE ou MAFFEI (Celse), du même institut, et comme l'on croit, de la même famille que les précédens, fut huit fois supérieur-général de son Ordre. Il mourut l'an 1505, et laissa plusieurs ouvrages, *Une question, savoir, si l'on peut permettre l'usure aux Juifs sans péché; De sensibilibus deliciis paradisi*

si; *monumentum compendiosum pro confessionibus cardinalium, reliquorumque praelatorum*; à Venise, 1498. *De interdicto: ad canonicos veronenses. Breve scutariolum peccatorum pro confessionibus*, à Venise, 1498. *Apologia pro canonicis lateranensibus. Congruentiae et differentiae canonicorum regularium et secularium*, à Vérone, 1503. *Defensiones ad tuendum canonicorum regularium gradum*, à Venise, 1487. (*Veron. illustr.*)

MAFFÉE (Jean-Pierre), jésuite, natif de Bergame, fut instruit dans les langues grecque et latine par Basile et Chrysostôme Zanchi, et entra dans la société en 1566, âgé de trente ans. Voulant travailler à son Histoire des Indes, il passa en Portugal et en Espagne où le roi Philippe II lui témoigna beaucoup de bonté. Il mourut à Tivoli le 20 octobre 1605, âgé d'environ soixante-neuf ans. Ses ouvrages sont, *Libri tres de vita et moribus sancti Ignatii Loyolæ*, à Venise en 1585, in-8°, et plusieurs fois réimprimés depuis in-12 et in-18. On admire cet histoire pour la latinité. *Historiarum Indiarum libri 16*, à Florence en 1588, et à Cologne en 1589, in-folio, et plusieurs fois réimprimés depuis in-8° ou autrement. Deux auteurs ont traduit cet ouvrage en français : François-Arnaud de la Boire, dont la traduction parut à Lyon en 1604, in-8°, et l'abbé de Pure, dont la traduction a été imprimée à Paris en 1665, in-4°. Il y a dans cette

histoire des faits si merveilleux et si extraordinaires qu'ils font tort aux véritables. On a encore du père Maffée : Lettres choisies des Indes, imprimées à Anvers; Vies de dix-sept confesseurs anciens et illustres, en italien, à Bresce, 1595; Lettres des pères de la société, traduites en latin et imprimées à Rome; et les Annales du pontificat de Grégoire XIII, que le père Maffée avait écrites en italien, mais qu'il avait laissées manuscrites, et qui ont été imprimées à Rome en 2 volumes in-4°, 1742. Le cardinal Bentivoglio, dans ses mémoires, compare les ouvrages du père Maffée avec l'Histoire de Flandre du père Strada. Il trouve le père Maffée un des meilleurs écrivains latins pour la pureté du style, et pour la beauté des descriptions; mais il lui reproche d'être sec, faible et languissant dans ses harangues, et peu instruit des matières politiques et militaires. Le père Maffée polissait ses ouvrages avec un soin extrême, et l'on dit qu'il était si jaloux de sa belle latinité, que de peur de l'altérer, il obtint permission du pape de réciter son bréviaire en grec. (Ribadeneira et Alegambe, de *Script. societ. Jesu*. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1477 et 1478. Journal des Savans, 1666, 1714, 1734 et 1742.)

MAFFEI (Scipion), connu sous le nom de marquis Maffei, d'une illustre et ancienne famille d'Italie, originaire de Bologne, était

né à Vérone en 1675. Il fut associé fort jeune à l'Académie des *Arcadi* de Rome, et depuis aggrégé à l'académie de Florence, et à celle des inscriptions et belles-lettres de Paris où il fut reçu en qualité d'honoraire étranger en 1634. Il s'est distingué dans la profession des armes, et encore plus dans la république des lettres qu'il a enrichie de divers ouvrages jusqu'à sa mort arrivée en 1755. Ceux que nous connaissons qui aient rapport aux sciences ecclésiastiques, sont 1°. *La scienza cavalleresca*, à Rome 1710, in-4°. C'est un excellent Traité contre les fureurs des duels : il en a paru six éditions ; la dernière a été commentée par le père Paoli, l'un des *Arcadi*, sous le nom de *Tedalgo*. 2°. *Dissertatio de fabula equestris ordinis Constantiniani Gisbertum Cuperum*, en 1710. 3°. *Cassiodori senatoris complexiones in epistolas et acta apostolorum et apocalypsim, ex vetutissimis membranis erutæ*, in-8°, à Florence 1721, et à Rotterdam 1738. 4°. Quelques fragmens ajoutés à la nouvelle édition des œuvres de saint Hilaire, faites à Vérone par les pères BB. en 1731. 5°. *Istoria diplomatica, che serve d'introduzione all' arte critica in tal materia*, etc., c'est-à-dire, histoire diplomatique pour servir d'introduction à l'art critique sur cette matière, avec un recueil de documens qui n'avaient pas encore été publiés, et qui subsistent encore en papiers d'Egypte. Dissertation sur

les premiers habitans d'Italie. La lettre de saint Chrysostôme à Césaire, expliquée. Les actes de saint Ferme et de saint Rustic, et quelques autres monumens, à Mantoue 1727, in-4°. 6°. *Verona illustrata*, à Verone 1732, in-fol. Cet ouvrage, dédié à la république de Venise, est divisé en quatre parties : la première contient l'histoire civile de Vérone : la seconde, l'histoire littéraire ou une notice historique des illustres écrivains véronois qui ont fleuri depuis le poète Catulle jusqu'à présent ; la troisième présente la description des monumens les plus remarquables de Vérone : et la quatrième traite des amphithéâtres en général, et de celui de Vérone en particulier. Cet ouvrage contient quantité de remarques vraiment nouvelles, solides et intéressantes. La république de Venise en marqua sa reconnaissance à l'auteur, en le décorant d'un titre qui ne se donne qu'à la première noblesse de Venise, avec des revenus, des immunités et des privilèges réversibles à ses descendans. 7°. *Galliæ antiquitates quædam selectæ, atque in plures epistolas distributæ*, à Paris 1733, in-4°. Cet ouvrage est dédié à Louis xv, par une épître en vers latins. A l'égard des lettres, il y en a vingt-six, tant en latin qu'en italien et en français : la vingt-sixième est de M. Bouhier. 8°. *Osservazioni litterarie che possono servir di continuazione al giornal d'e letterati d'Italia*, in-8°, à Vérone

1737 et suivantes ; c'est un nouveau journal dont il y en a six volumes. 9°. Une nouvelle édition des œuvres de saint Jérôme, avec des notes critiques, à Vêrone en 1738. 10°. Un Traité écrit en italien, in-4°, sur l'usage. Ce Traité fut prohibé à Venise, et réfuté par le père Concina. 11°. Quelques Traités théologiques. (Bibliothèque italique. Journal des Savans, 1710, 1722, 1724, 1729, 1731, 1733, 1736, 1738, 1740, 1741, 1744 et 1749.)

MAFOSTE, manteau de lin que portaient les moines d'Égypte par-dessus la tunique, et qui couvrait le cou et les épaules. (Fleury, Hist. eccl.)

MAGAILLANS ou MAGALHAENS (le père Gabriel), jésuite portugais, missionnaire à la Chine, mort en 1677, a donné, Nouvelle relation de la Chine, etc., in-4°. (Journal des Savans, 1688, part. 2.)

MAGALA, héb., *un chemin, un chariot, un cercle, un rond, une vache*, du mot *hagla* ou *hegla* ou *mahagat*, nom de lieu. (1. Reg. 17, 20.) Les Septante ont mis la signification pour le nom.

MAGALHAENS (Pierre), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Lisbonne, de la même famille que le fameux pilote Magellan, enseigna long-temps la Théologie avec beaucoup de réputation, et fut conseiller du tribunal de l'inquisition. Il vivait encore en 1672. On a de lui: *Tractatus theologicus de scientiâ Dei ad quæstionem 14 primæ*

partis sancti Thomæ in duas partes distributus, à Lisbonne 1666, in-4°. *Tractatus theologicus de prædestinationis executione in duas partes distributus, unam de efficaciâ, alteram de necessitate gratiæ ad quæst. 33 primæ dictæ partis*, à Lisbonne 1667, et à Lyon 1674, in-8°. *Tractatus theologicus ad primam partem D. Thomæ, de voluntate, de prædestinatione, de Trinitate*, à Lisbonne 1670, in-fol. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* tom. 2, p. 644.)

MAGALHAENS (Côme), jésuite, de Brague, et de la même famille, mort le 9 octobre 1624, âgé de soixante-treize ans, a laissé des Commentaires sur les Cantiques de Moïse, sur les bénédictions des patriarches, sur Josué, sur les juges, et sur les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite, imprimée à Lyon en 1609, 1619 et 1626. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1620 et 1621.)

MAGALOTTI (le comte Laurent), est auteur d'un recueil de *Lettere familiari del comte Laurenzo Magalotti*, à Venise 1719, in-4°. Ces lettres familières sont toutes philosophiques, et renferment une métaphysique très-favorable à la religion. (Journal des Savans, 1726, p. 257.)

MAGDALEL, héb., *la tour de Dieu*, ville de la tribu de Nephthali. (Josué, 19, 38.)

MAGDAL-GAD, héb., *tour heureuse ou fortifiée*, du mot *migdal*, tour, et du mot *gad*,

fortune, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 37.)

MAGDAL-PENNA, ville à sept milles de Jéricho vers le septentrion. (Euseb. *in locis*.)

MAGDEBURG, capitale du duché de ce nom, est située dans la Basse-Saxe sur l'Elbe, à neuf lieues d'Halberstadt et à douze de Wittemberg. On la nomme en latin *Magdeburgum et Parthenopolis*. C'était autrefois un archevêché très-considérable par son revenu, par la dignité de primat de Germanie et de prince souverain de l'empire, et par son étendue. Charlemagne, après avoir dompté les Saxons, fonda un évêché l'an 784 à Styde ou Scidice, qui n'est présent qu'un bourg dans le comté de Swalem-bourg. Cet évêché fut transféré de-là à Wallersleben au pays de Lunebourg, par l'empereur Henri l'Oiseleur, qui y mit un évêque nommé Marc. Enfin Othon, fils de Henri, le transféra à Magdeburg l'an 692, en vertu d'une bulle du pape Jean xii qui l'érigea en archevêché. Cet archevêché a été sécularisé et donné à l'électeur de Brandebourg par le traité d'Osnabruck.

Archevêques de Magdeburg.

1. Saint Albert ou Adelbert, moine de l'abbaye de S.-Maximin de Trèves, de l'Ordre de S.-Benoît, sacré évêque l'an 961, pour travailler à la conversion des Slaves ou Esclavons, fut nommé à l'archevêché de Magdeburg en 968 et mourut en 981, après avoir obtenu de l'empe-

reur Othon 1^{er}, et pour les moines qui composaient alors le chapitre, le droit d'être leur archevêque.

2. Octhrich, moine de l'abbaye de Saint-Vit à Corwey, mourut à Bénévent en 983, en allant demander au pape Benoît vii la confirmation de son élection.

3. Gisiler, auparavant évêque de Mersburg, mourut en 1004.

4. Tagmon ou Doginon, moine de Saint-Emmeran à Ratisbonne, élu en 1004, mourut en 1012.

5. Walthard, moine et prévôt de l'église de Magdeburg, avait été élu avant Tagmon ; mais l'empereur ne lui donna point l'investiture. Il mourut en 1012.

6. Geron, comte de Wodemberg, nommé à l'archevêché malgré l'élection d'un autre, nommé Thierry, mourut en 1023.

7. Hunfroi, moine de Saint-Burchard à Wurtzburg, mourut en 1057.

8. Engelhard, moine du même monastère, mourut en 1067.

9. Werner ou Wessillon, comte de Sonneberg, fut tué en 1073, dans une bataille que l'empereur Henri iv avait livrée aux Saxons.

10. Hartuic, mourut en 1088.

11. Henri, comte d'Aslo, chanoine de Hildesheim, nommé auparavant à l'évêché de Paderborn, mourut en 1092.

12. Walthard, schismatique, intrus vers l'an 1090, par l'empereur Henri iv, mourut en 1108.

13. Adalgot, comte de Loe et Nethem, mourut en 1090.

14. Rutger, marquis de Misnie, chanoine de Bamberg, mourut en 1125.

15. Saint Norbert, fondateur de l'Ordre de Prémontré. (*Voyez à sa propre lettre.*)

16. Conrad, comte d'Aversford, neveu de l'empereur Lothaire, mourut en 1142.

17. Frédéric, comte de Wenden, mourut en 1152.

18. Wigman, comte de Seeburg, d'abord évêque de Naumburg, mourut en 1192, après avoir obtenu le droit de faire battre monnaie.

19. Ladolphe, mourut en 1205.

20. Albert, comte de Hallermund, monta sur le siège en 1205. Il fut légat du saint-siège, et ennemi d'Othon IV qui le fit prisonnier. Sa mort arriva en 1233.

21. Burchard, grand-prévôt de Hildesheim, mourut sans être sacré.

22. Willebrand, comte de Halbermund, frère d'Albert, mourut en 1252.

23. Rodolphe de Dingelstade, grand-doyen de Magdeburg, gouverna jusqu'à l'an 1260 qu'il mourut.

24. Rupei, comte de Querfurt, grand-doyen de Magdeburg, fut sacré à Rome par le pape Alexandre IX, mourut en 1268.

25. Conrad, comte de Sternberg, mourut en 1278.

26. Henri, comte de Swalemburg, fut élu en concurrence

avec Eric, marquis de Brandeburg, et Buffo, comte de Querfurt, qui avaient aussi leur parti dans le chapitre. Il s'accorda avec eux en leur faisant une pension; mais de nouvelles difficultés le firent résigner en 1281.

27. Bernard, comte de Welp, eut les mêmes traverses que son prédécesseur. Il mourut en 1283.

28. Eric, marquis de Brandeburg, auparavant prévôt de Magdeburg, siégea en paix depuis 1283 jusqu'en 1295, qu'il mourut.

29. Burchard, comte de Blanckenberg, chanoine et chambrier de Magdeburg, frère d'Herman, évêque de Halberstadt, mourut en 1304.

30. Henri, comte d'Anhalt, quitta son siège en 1307.

31. Burchard, comte de Serapeleau, auparavant évêque de Mersburg, fut élu l'an 1306. De grands démêlés qu'un zèle trop ardent, pour conserver les droits de son église, avait excités entre lui et les habitants de Magdeburg, lui coûtèrent la vie, qu'il perdit en prison l'an 1325.

32. Harduic d'Erpeden, docteur en droit, grand-doyen de Magdeburg, élu en 1235, mourut en 1327 de vieillesse et de chagrin, dans une prison où l'empereur Louis de Bavière l'avait mis, après l'avoir pris allant à Rome, pour faire confirmer son élection, ou se faire sacrer.

33. Henri, comte de Stolberg, grand-prévôt de Magdeburg, et évêque de Mersburg, fut obligé de renoncer à son élection,

pour céder le siège à celui qui suit. Sa mort arriva l'an 1366.

34. Othon, landgrave de Hesse, obtint cet archevêché l'an 1328, du pape Jean xxii, sous prétexte que les chanoines l'avaient laissé vaquer trop longtemps. Il mourut l'an 1361.

35. Thierrî de Cagelmind ou Cagelwid, natif de Stendal, moine de l'abbaye de Lenyn en Saxe, Ordre de Cîteaux, fut d'abord évêque de Sarepte, ensuite de Minden, l'an 1361; il fut nommé archevêque de Magdeburg par le pape et l'empereur, et résigna l'an 1368.

36. Albert, comte de Stelberg, grand-doyen d'Olmütz, d'abord évêque de Swerin, ensuite de Luthomislie en Bohême, devint archevêque de Magdeburg l'an 1371, par la faveur de l'empereur Charles iv et du pape Urbain v; mais n'ayant pu s'accommoder avec ses sujets, il aima mieux rentrer l'an 1375 dans son premier évêché de Luthomislie.

37. Pierre Geliton, natif de Brun en Moravie, chancelier de l'empereur Charles iv, roi de Bohême, fut d'abord évêque de Coire, puis de Luthomislie, d'où il parvint à l'archevêché de Magdeburg, par permutation avec son prédécesseur. De-là il fut transféré à celui d'Olmütz, où il mourut l'an 1387.

38. Louis, fils de Frédéric, Landgrave de Turinge, marquis de Misnie, auparavant évêque d'Halberstadt et de Bamberg, fut élu l'an 1380, et mourut

l'an 1382, sans avoir été sacré.

39. Frédéric de Hoym, auparavant évêque de Mersburg, en 1383.

40. Albert, comte de Querfurt, aussi évêque de Mersburg, mourut en 1403.

41. Gauthier, comte de Swartzenburg, grand-prévôt de Mayence et Wetzlar, chanoine de Cologne, mourut en 1446.

42. Frédéric, comte de Beichlingen, mourut en 1464.

43. Jean, duc de Bavière, évêque de Munster dès l'an 1457, fut élu l'an 1464, et mourut l'an 1475.

44. Ernest, duc de Saxe et de Misnie, fils de l'électeur Ernest et d'Elisabeth de Bavière, fut élu l'an 1476 à l'âge de dix ans. Trois ans après il devint aussi évêque d'Halberstadt, et fut sacré l'an 1489. Il mourut l'an 1512.

45. Albert, marquis de Brandeburg, fils de Jean 1^{er}, électeur de Brandeburg, fut fait archevêque en 1513, l'année suivante électeur de Mayence, et cardinal en 1518. Sa mort arriva l'an 1549, à l'âge de 55 ans.

46. Jean Albert, marquis de Brandeburg, siégea depuis 1545 jusqu'en 1552.

47. Frédéric, marquis de Brandeburg, mourut l'année qu'il prit l'épiscopat en 1552, âgé de vingt-deux ans seulement.

48. Sigismond, fils de Joachim, marquis de Brandeburg, d'abord évêque d'Halberstadt, fut élu l'an 1553, et mourut

en 1566, âgé de vingt-sept ans.

49. Joachim-Frédéric, marquis de Brandebourg, neveu de Sigismond, introduisit la réforme prétendue de Luther dans son église, l'an 1567, se maria trois ans après à Catherine, marquise de Custrin, fut fait électeur l'an 1598, et mourut l'an 1608.

50. Chrétien-Guillaume, marquis de Brandebourg, fils de son prédécesseur, suivit d'abord la même secte. Il embrassa ensuite la religion catholique, et renonça à son siège. Il mourut en 1665, après avoir été marié trois fois. (Hist. ec. d'Allemagne, t. 2.)

Le père Mansi, dans son Supplément à la Collection des conciles, t. 1, col. 1213, cite un concile célébré en cette ville en 999, par Gisilère qui en était alors archevêque, au sujet du rapt de Liutgarde, fille du marquis Ekkihard, enlevée du monastère de Guidelingebourg, où son père l'avait mise, par Werinhard, comte de Thuringe, son fiancé, et dit, d'après l'annaliste saxon, publié par Echard, t. 1, de son corps d'Histoire, que ces deux personnes ayant paru dans le concile, le jeune seigneur obtint le pardon de l'injure qu'il avait faite à l'abbesse, à laquelle on avait confié sa fiancée, après qu'il eut fait des soumissions convenables, et que la demoiselle eut témoigné qu'elle désirait l'avoir pour époux.

MAGDELENE (sainte Marie).
(Voyez MARIE-MAGDELENE.)

MAGDELENE DE CHATEAUDUN (Sainte-), *Sancta-Magdalena Castrodunensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Châteaudun, capitale du comté de Dunois, entre Orléans, Chartres, Vendôme et Blois, près du Loir, au diocèse de Chartres. Le temps et l'auteur de l'établissement de cette abbaye qu'on attribue sans fondement à l'empereur Charlemagne, ne sont pas connus. Elle était occupée du temps d'Yves de Chartres par des chanoines séculiers, auxquels Thibaut IV, comte de Champagne et de Brie, substitua des chanoines réguliers vers l'an 1130, ce qui fut confirmé l'année d'après par le pape Innocent II. Ce furent les chanoines de la congrégation de France qui la possédèrent les derniers. (*Gallia Christ.* tom. 8, col. 1317.)

MAGDELON-JACOB, Hollandais et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1510, savait les langues grecque et hébraïque et la Théologie. Il a écrit : *Correctorium biblicorum; compendium biblicorum metricum*, etc. (Valère-André, Biblioth. belg.)

MAGDIEL, hébr., qui annonce ou qui évangélise Dieu, du mot *higgid*, qui annonce, et du mot *El*, Dieu, lieu à cinq milles de Dora, tirant vers Ptolémaïde. (Genès. 36, 43.)

MAGDIEL, chef des Idu-méens; il succéda à Malbard. (*Ibidem.*)

MAGDOLOS, dont parle Hé-

rodote, l. 2, c. 159, est apparemment la même que Mageddo, dont on parlera ci-après, et qui est marquée. (4 Reg. 23, 29, 30.)

MAGE, nom que les Orientaux donnent à leurs sages, à leurs philosophes, à leurs rois, *magi*. Les savans ne s'accordent point sur l'étymologie de ce nom. Platon et plusieurs autres disent qu'il vient de la langue des Perses, dans laquelle il signifie *prêtre*. Vossius le tire de l'hébreu *haga*, qui signifie *méditer*, d'où il forme *maaghim*, en latin *meditabundi*, des gens adonnés aux méditations. D'autres prétendent que le nom de *mage* signifie un homme qui a les oreilles coupées, parce que le mot *mige-gusch* a cette signification dans la langue qui était en usage en Perse, au temps que le faux Smerdis, qui était mage et qui n'avait point d'oreilles, usurpa le trône de Cyrus. Les mages de Perse, après Zoroastre leur maître, reconnaissent deux principes dans le monde; l'un du bien, nommé *Oromarde*, et l'autre du mal, nommé *Aherman*; le premier représenté par la lumière, et le second par les ténèbres; tous deux dieux dignes de prières et d'adorations. Ils adorent aussi la lumière, le soleil, le feu sacré de leurs temples et même celui de leurs maisons. (Hyde, *Hist. relig. vet. Pers.* Hottinger, *Hist. orient.* l. 4, c. 8.)

MAGEDO ou MAGEDDO ou MAGIDDO, hébr., qui déponille,

du mot *gadad*, ville royale de la tribu de Manassé, célèbre par la défaite du roi Josias par Necho, roi d'Égypte. (Josué, 12, 21.)

MAGEDDON. Les Septante ont mis la signification pour le nom, et ont traduit, dans le champ où il est brûlé. Ville ou champ. (Zachar. 12, 11.)

MAGENEL ou MAGENDÉE (André), ecclésiastique de Béarn, a donné : *Anti-Baronius Magenelis, seu animadversiones in annales Baronii cum epitome lucubrationem criticarum Casauboni*, in-fol., à Lyon, 1679. (Journal des Savans, 1679, pag. 190 de la première édit. et 105 de la seconde.)

MAGER (Martin), de Schoemberg, jurisconsulte allemand, et conseiller de Léopold, archiduc d'Autriche, est auteur de l'ouvrage intitulé : *M. Magéri à Schoemberg, de advocatoria armata, tractatus juridico-historico-politicus*, in-fol., à Francfort, 1719, seconde édition. La première était de 1624; c'est un Traité des avoués, c'est-à-dire, de ceux qui se sont obligés de soutenir certaines personnes et leurs biens contre les insultes et les violences qu'on leur pourrait faire, à la charge d'une récompense qui est payée aux avoués par ceux qui se sont mis sous leur protection. Ce sont ces espèces d'avoués qui font le sujet du traité de Mager, qui explique ce qui regarde cette matière par rapport à la jurisprudence, à l'histoire et à la po-

litique. M. Struve y trouve beaucoup de choses à reprendre ; il accuse l'auteur de n'être pas assez instruit de l'ancienne histoire germanique , et d'avoir donné pour véritables des pièces dont la fausseté est reconnue. (Journal des Savans, 1720, p. 367.)

MAGES, qui vinrent adorer Jésus-Christ nouveau né à Béthléem. On croit communément que ces mages étaient des philosophes qui s'appliquaient à l'astronomie, et quelques-uns leur donnent aussi la qualité de rois, à cause de ces paroles du psaume 71 qu'on leur a appliquées : *Les rois de Tharsis et des îles lui offriront des présens; les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons.* On fixe le nombre des mages à trois. Pour ce qui est de leur pays, l'Écriture dit expressément qu'ils étaient de l'orient (Matt. 2.), c'est-à-dire, de l'Arabie déserte, ou de la Mésopotamie que les auteurs sacrés comprennent sous le nom d'Orient. La plupart croient qu'ils arrivèrent à Béthléem le treizième jour depuis la naissance de Jésus-Christ. On leur donne les noms de Gaspard, de Melchior et de Balthasard, mais ces noms sont inconnus à l'antiquité, ils sont d'une invention toute nouvelle, disent communément les critiques. Cependant l'auteur d'une chronique anonyme qui est à la suite de celle d'Eusèbe et de Marcellin, et qu'on croit avoir été écrite vers le commencement du sixième

siècle, donnent aux mages les noms de Bithisarca, de Melchior et de Gathaspar. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. t. 16, p. 615 et 616. On peut voir la Dissertation de D. Calmet sur les mages, et le discours de M. de Marca qui croit que ce ne fut pas dans l'étable que les mages adorèrent Jésus-Christ, mais dans une maison plus commode. Voyez aussi la Dissertation de J.-Fr. Ruddé, où il prouve que les mages ont véritablement adoré l'enfant Jésus, comme Dieu, et qu'ils ne se sont pas contentés de lui déférer un honneur purement humain, en se prosternant devant lui à la manière des Orientaux. C'est contre M. Simon qui lui a paru douter de cette vérité dans son Histoire critique du Nouveau-Testament.

MAGETH, hébr., *pressoir*, du mot *gath*, ville. (1 Mach. 5, 26.)

MAGFELD, lieu d'Angleterre. Il y eut un concile l'an 1332 (*concil. Machfeldense*), auquel présida Simon Mephram, archevêque de Cantorbéri, et primat d'Angleterre. On y ordonna la célébration des fêtes communes à tous les fidèles. On y fit aussi deux autres réglemens, l'un touchant les droits des curés sur les offrandes, et l'autre touchant la dîme, lequel entre dans un grand détail des choses qui y sont sujettes.

Le même archevêque assembla encore un concile à Magfeld, l'an 1362, dans lequel il recom-

manda la célébration des fêtes, en comptant toutes celles que l'on chômerait, et régla aussi que la solennité du dimanche commencerait le samedi au soir. (*Lab. 11. Hard. 7. Anglic. 2.*)

MAGGI ou MAGGIUS (Jérôme), né à Anghiari, en latin *Anghara*, ville du Milanais, s'appliqua à l'étude du droit civil, et prit des degrés à Pise. Ayant été envoyé par les Vénitiens dans l'île de Chypre, en qualité de juge de Famagouste, il y fut pris par les Turcs en 1571, et envoyé prisonnier à Constantinople où Mahomet Bassa le fit étrangler en prison le 27 de mai 1572. Il avait composé plusieurs ouvrages. Ceux qui ont quelque rapport aux matières ecclésiastiques, sont un traité de l'embrassement du monde, un du chevalet, et un des cloches, qui sont pleins d'érudition et de recherches curieuses. Dans le Traité du chevalet *de equuleo*, imprimé à Hanau en 1608, et à Amsterdam en 1665. Il représente cet instrument comme un cheval de bois, dont le dos va en diminuant en façon de tranchant de couteau. Dans le Traité des cloches *de Tintinnabulis*, imprimé à Hanau en 1609, et à Amsterdam en 1665, il fait voir que les cloches n'ont point été inventées par saint Paulin, évêque de Nole, comme l'a prétendu Polidore Virgile; mais qu'elles sont beaucoup plus anciennes. On a encore de Maggi un Traité sur les géans, dans lequel il rapporte tout ce qu'on trouve dans

l'Écriture-Sainte et dans les auteurs profanes sur ce sujet: on trouve ce Traité dans le *Fasciculus octavus opusculorum quæ ad historiam ac philologiam sacram spectant*. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclési. du seizième siècle. Journal des Savans 1665, 1666, 1700 et 1703.)

MAGIE, *magia, magice*. La magie en général est la science qui apprend à faire des choses extraordinaires, surprenantes et merveilleuses. On en distingue de deux sortes, la *magie naturelle*, *naturalis*, et la *magie cérémoniale* et superstitieuse, *ceremonialis vel superstitiosa*. La magie naturelle n'est autre chose que l'application des causes naturelles actives aux causes passives, par le moyen desquelles on produit des effets surprenants, mais qui ne passent point les forces de la nature. La magie superstitieuse est l'art de faire des choses qui passent les forces de la nature et qui sont ordinairement mauvaises, en vertu d'un pacte exprès ou tacite avec les démons. Les prétendus esprits forts croient que les démons n'ont aucune part aux opérations des magiciens, et que ce ne sont que des prestiges, par lesquels ils éblouissent les spectateurs; mais l'Écriture ne nous permet pas de douter qu'elles ne soient l'ouvrage du démon, lorsqu'elle nous dit, que les magiciens de Pharaon changèrent les verges qu'ils tenaient en serpens, qu'ils changèrent l'eau en sang, et qu'ils

frent presque tous les mêmes miracles que Moïse avait faits ; puisqu'il est certain que ces magiciens ne purent faire ces prodiges bien supérieurs aux forces humaines, que par la vertu du démon. (*Exod. 7 et seq.*) La magie est un très-grand péché, à cause du commerce avec les démons, et elle renferme souvent plusieurs autres crimes, comme l'idolâtrie, quand on adore ou qu'on invoque le démon ; l'apostasie, quand on renonce à Dieu, ou aux saints ; le blasphème, quand on dit des choses injurieuses contre Dieu, ou contre les saints ; le sacrilège, quand on abuse des choses saintes et surtout de l'Eucharistie. L'Eglise est tellement persuadée qu'il peut y avoir, et qu'il y a encore aujourd'hui des magiciens et sorciers, qu'elle les déclare excommuniés dans ses prières, et leurs crimes, des cas réservés. Tous les rituels en font foi, les examens de conscience qui se trouvent dans un grand nombre de livres, et notamment dans les heures du diocèse de Paris, détaillent une grande partie des crimes de la magie. Dandini, dans son traité de *Suspectis de hæresi*, imprimé à Rome en 1703, in-folio. Traité de la magie. Camerarius a fait une dissertation sur la magie. M. l'abbé d'Artigny, dans ses nouveaux mémoires d'histoire et de littérature, t. 1, recherche l'origine de la magie, qu'il regarde comme une suite de l'idolâtrie, et il indique à la fin les

meilleurs ouvrages que nous ayons sur la magie et les superstitions. On peut voir entre autres le Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices, où l'on en démontre la vérité et la réalité, avec une méthode sûre et facile pour les discerner, et les réglemens contre les devins, sorciers, magiciens, etc., à Paris, chez Pierre Prault, 1732. Voy. DEMON, MALÉFICE, SORCIER, MIRACLE.

MAGISTRAT, est un officier de judicature, qui a juridiction et autorité sur le peuple, et qui est *quasi magister suæ jurisdictionis*. Aussi ce terme, strictement pris, ne signifie que le chef d'une juridiction ordinaire. Mais aujourd'hui ce titre se donne avec raison non-seulement aux chefs des juridictions souveraines, mais aussi à tous les juges qui la composent, attendu qu'ils ont eu un grand pouvoir, et que le rang auquel ils sont élevés, inspire beaucoup de vénération pour eux. Quelques auteurs prétendent aussi que lorsqu'un seigneur a haute, moyenne et basse-justice, son juge doit être regardé comme magistrat dans le détroit de sa juridiction. (Loiseau, des Offices. Bacquet, des Droits de justice. De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot MAGISTRAT. M. Denisart, Recueil de jurisprudence, au même mot).

Le principal devoir des magistrats est de soutenir la majesté des lois par la sagesse de leurs décisions, et de faire respecter

en eux la personne du prince qui leur a confié une partie de son autorité, de se rendre utiles à l'état et aux particuliers. Ils ont besoin pour cela des lumières de l'esprit et de la droiture du cœur, d'un jugement solide, d'un discernement exquis, d'une profonde connaissance du droit et de la jurisprudence, perfectionnée par une étude continue, et par une grande expérience des affaires; d'une sagacité merveilleuse pour démêler la vérité à travers les artifices du mensonge, et d'une fermeté inébranlable pour la défendre contre l'autorité de ceux qui voudraient l'opprimer; d'un désintéressement parfait, de beaucoup d'attention, de vigilance et d'activité, pour ne point se laisser surprendre par la prévention; d'une noble gravité jointe à la modestie, à la douceur et à l'affabilité. (Voyez JUDGE. Voyez aussi les réflexions du chancelier Bacon sur les magistrats qui se trouvent dans les essais sur divers sujets de politique et de morale du même auteur, traduits de l'anglais et imprimés à Paris chez Emery, 1734, in-12. Le portrait d'un mauvais et d'un bon magistrat, qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : Le Critique et l'apologiste sans fard, ou caractères opposés dans différens états et conditions, à Paris, chez François Fournier, 1711, in-12. Les discours touchant les magistrats, prononcés au parlement d'Aix en Provence, par M. Gueidan, avocat-général

de ce parlement, et imprimés à Paris chez Quillau en 1739, 1741 et 1744.)

MAGISTRIS (François de), chanoine de Naples, a donné : *Status rerum memorabilium tam ecclesiasticarum, quam politicarum, ac ædificiorum civitatis napolitanæ. Autore abbate Fr. de Magistris canonico... cum notis Josephi de Magistris auratæ militiæ æquitis*, in-fol., 1681. (Journal des Savans, 1682, p. 252 de la première édition, et 165 de la seconde.)

MAGLI (Paschal), théologien de Naples, a donné : *Raccolta di varii trattati filosofici et theologici... tomi due; nel primo contengosi due primi trattati* : 1°. *Del criterio della verità*; 2°. *Della natura et di alcune proprietà dell'uomo come uomo. Nel tomo secondo si contengono tre trattati, cioè*, 1°. *Della natura et di alcune proprietà dell'uomo come cittadino*; 2°. *Della divinità della chiesa cattolica romana*; 3°. *Della natura, et di alcune proprietà dell'uomo come cristiano*, in Napoli, 1747, in-8°. Cet ouvrage est tiré principalement des plus célèbres philosophes modernes : il a été composé principalement contre les libertins et contre les hérétiques modernes qui se sont séparés de l'Eglise. (Journal des Savans, 1748, p. 249.)

MAGLOIRE (saint), évêque régional en Bretagne et abbé de Dol, cousin de saint Samson et de saint Malo, vint au monde

dans le pays de Galles, en Angleterre, vers l'an 495. Il fut élevé dans le monastère du saint abbé Eltut, et embrassa ensuite la vie monastique. Saint Samson ayant été fait évêque régional, quitta l'Angleterre pour passer en France vers l'an 521, et prit avec lui son cousin Magloire. Ils abordèrent ensemble aux côtes de l'Armorique ou de la petite Bretagne, et commencèrent à y prêcher l'Évangile avec zèle, sous la protection de Childebert, roi de Paris ou de Neustrie, c'est-à-dire, de la France occidentale. Saint Samson y bâtit quelques monastères, dont le principal fut celui de Dol. Il en prit l'administration par lui-même ; et lorsqu'il mourut, vers l'an 564 ou 565, il la laissa à saint Magloire, qu'il avait ordonné prêtre et évêque régional. Cette sorte d'évêque qui n'avait rien que d'ombrageux, ne fit rien changer à saint Magloire dans son genre de vie austère. Il portait toujours le cilice ; son jeûne était presque continuel, et il ne le rompait que le soir. Il ne se nourrissait ordinairement que de pain d'orge et de légumes, auxquelles il ajoutait, par complaisance, quelques petits poissons les jours de grandes fêtes. L'amour de la solitude le fit retirer environ trois après la mort de saint Samson dans l'île de Gersey, qui est adjacente à la Basse-Normandie, entre la Bretagne et l'Angleterre. Il travailla encore pendant sept ans au saint des

habitans de cette île, et y bâtit un monastère dans lequel il mourut en paix le 24 d'octobre de l'an 575. Son corps demeura dans l'île de Gersey jusqu'à ce qu'en 857 il fut transporté au prieuré de Léhon, près de Dinan, dans le diocèse d'Aleth, de-là à l'église de Saint-Barthélemi de Paris, puis à celle de Saint-Magloire, qui a appartenu aux prêtres de l'Oratoire. Les anciens martyrologes ne parlent point de saint Magloire : le romain moderne en fait mention au 24 d'octobre. (Usserius, Antiquités des églises britanniques. Baillet, t. 3, 24 octobre.)

MAGNANIMITÉ, *magnanimitas*. La magnanimité est une grandeur d'âme qui porte à faire des actions héroïques, de toutes les vertus les plus difficiles : c'est une partie intégrante de la force, et une des vertus morales qui lui sont attachées, comme les vertus secondaires à la vertu principale. La magnanimité se porte à tout ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait, de plus sublime dans toutes les vertus, par un courage qui élève le magnanime au-dessus des hommes vulgaires qu'il surpasse sans les mépriser ; car la magnanimité n'est point contraire à l'humilité. La présomption, l'ambition, la vaine gloire sont opposées à la magnanimité, par excès. La pusillanimité lui est opposée, par défaut. (Saint-Thomas, 2, 2. q. 129, art. 1, 2, 3, 4 et 5. Collet, Moral., t. 1, p. 37.

MAGNE ou **MAGNUS**, martyr et compagnon de saint Xiste. (*Cherchez XISTE.*)

MAGNÉSIE, ville épiscopale de la province d'Asie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. On l'appelle *Magnesia ad Mæandrum*, à cause de sa situation auprès du fleuve Méandre, et pour la distinguer d'une autre ville du même nom, située au pied du mont Sipyle, et qu'on nomme pour cela *Magnesia ad Sipylum*, dont nous parlerons ci-après. Voici les évêques de Magnésie sur Méandre.

1. Damas, siégeait du temps de saint Ignace.

2. Eusèbe, souscrivit à la lettre des ariens qui s'assemblèrent à Philippopoli, après s'être séparés du concile de Sardique.

3. Macaire, ordonné par saint Jean-Chrysostôme. On ne sait point s'il faut l'attribuer à cette église, ou à la suivante.

4. Daphnus, assista et souscrivit au premier concile général d'Éphèse.

5. Léonce, au brigandage d'Éphèse où il se déclara en faveur d'Eutychès. Il assista ensuite au concile de Chalcédoine, et y rétracta ce qu'il avait fait dans le conciliabule d'Éphèse.

6. Patrice, souscrivit au quatrième concile général et aux canons *in Trullo*.

7. Basile, au septième concile.

8. Théophile, au concile tenu sous le pape Jean VIII, pour le rétablissement de Photius. (*Or. chr.*, t. 1, p. 697.)

MAGNÉSIE, ville épiscopale de la province d'Asie, au diocèse d'Asie, premièrement sous la métropole d'Éphèse, et ensuite sous celle de Smyrne. Elle est située au pied du mont Sipyle; ce qui lui a fait donner le surnom de *Sipyli* ou *Magnesia ad Sipylum*. Strabon dit qu'elle fut renversée de son temps par un tremblement de terre. Aujourd'hui on la nomme, dit-on, *Montescho*. Nous en connaissons les évêques suivans :

1. Eusèbe, assista et souscrivit au concile d'Éphèse. C'est peut-être le même que celui que nous avons rapporté ci-dessus, n° 2.

2. Alexandre, au concile de Chalcédoine.

3. Étienne, au sixième concile général.

4. Basile, au septième concile. Ce n'est pas le même que celui que nous avons rapporté ci-dessus n° 7.

5. Athanase, au huitième concile.

6. Luc, au concile pour le rétablissement de Photius. (*Ibid.*, p. 736.)

MAGNI (Valérien), capucin, né à Milan ou dans le Milanais vers l'an 1587, était de la maison des comtes de Magni. Ayant embrassé l'institut des capucins, il se distingua dans son Ordre, et fut provincial des provinces d'Autriche et de Bohême. Le pape Urbain VIII le fit missionnaire apostolique pour l'Allemagne, la Pologne, la Bohême, la Hongrie, et chef des missions

du nord. Il fut très-cher aux empereurs Ferdinand II et III, à Uladislas, roi de Pologne, et aux principaux seigneurs de l'Allemagne, de la Bohême et de la Hongrie, qui demandèrent pour lui, quoique sans succès, le chapeau de cardinal aux papes Grégoire XV et Urbain VIII. Il s'attira de fâcheuses affaires en écrivant contre les jésuites qui le désérèrent comme hérétique. Il fut mis en prison à Vienne, et n'en sortit que par la protection de Ferdinand III. Il se retira sur la fin de ses jours à Saltzbourg, et y mourut en 1661, âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé soixante dans l'Ordre des capucins. L'histoire de sa mort a été écrite dans une relation latine, imprimée l'an 1662. Nous avons de lui : 1°. *Judicium de acatholicorum regula credendi*, en six livres, à Vienne en Autriche, 1641. 2°. *Judicium de catholicorum regula credendi*, etc., en huit livres, *ibid.*, 1641. 3°. *Ecce vera absurditatum Joannis Amos latitantis sub ficto nomine Ulyrici de Neupheld*, pour la défense du jugement de la règle de foi des catholiques et des hérétiques, *ibid.*, 1642. 4°. *Soliloquia Valeriani*, *ibid.*, 1643. 5°. *Organum theologicum, seu ratio, argumentandi ex humano testimonio, seu ratione*, *ibid.*, 1643. 6°. *Acta disputationis rheinfeldensis, super cujus disputationis doctrinam celsissimus princeps Hernestus Hassiæ lantgravius,*

und cum principissâ conjuge, suam ex calvinismo ad fidem catholicam conversionem solidavit, *ibid.*, 1643. 7°. *De luce mentium et ejus imagine*, à Varsovie, 1648, in-8°. 8°. *Methodus convincendi et revocandi hæreticos ad fidem catholicam*. 9°. *Lux in tenebris lucens : quo opusculo ex factis catholicismi et acatholicismi, ad oculum demonstratur quæ sit vera Ecclesia*, in-8°. 10°. *Opusculum contra Hermanum coringium hæreticum satagentem subvertere et convertere fundamenta Ecclesiæ*, in-8°. 11°. *De atheismo Aristotelis*. 12°. *Tractatus de infallibilitate romani pontificis in rebus fidei definiendis*. 13°. Plusieurs écrits et plusieurs apologies contre ses adversaires qui l'accusaient d'hérésie. 14°. Quelques lettres. 15°. Plusieurs ouvrages philosophiques. (Andréas-Carolus, *Memorabilium sæc. quindecimi-septimi*, lib. 4, cap. 9. Dupin, Table des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2246 et 2247. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 3, p. 132 et suiv.)

MAGNIFICAT, cantique de la Vierge, que l'on chante à l'église à vêpres. La sainte Vierge ayant été visiter sa cousine Elisabeth qui la félicita d'avoir cru aux paroles de l'ange, prononça aussitôt le cantique de *magnificat*. C'est le premier du Nouveau-Testament, qui ne le cède point à ceux de l'Ancien, ni par la majesté du style, ni par la noblesse des sentimens, ni par

Conciles de Maguelone.

Le premier se tint l'an 909. Arnould, archevêque de Narbonne, et dix autres évêques y donnèrent l'absolution et la bénédiction au comte Sinuarius et à sa famille, qui avaient été excommuniés sans qu'on en sache la raison. Ce concile est le même que celui de Jonquières, qui est un endroit du territoire de Maguelone. (*Lab. 9, et Baluze.*)

Le second concile de Maguelone se tint l'an 1220. (*Gall. christ. t. 6, p. 763.*)

MAGUIRE (Charles), natif du comté de Fermanagh en Irlande, chanoine de l'église d'Armagh et doyen de Clogher, était un excellent théologien, philosophe et historien. Il écrivit : *Annales Hiberniæ usque ad sua tempora*. On les appelle souvent *Annales senatenses*, d'un lieu du comté de Fermanagh, nommé *Senat Mac-Magnus*, où l'auteur les composa ; mais plus souvent encore *Annales Ultonienses*, Annales d'Ultonie, parce qu'elles traitent principalement des affaires de cette province. Elles commencent à l'an 444, et finissent à l'année de la mort de l'écrivain, c'est-à-dire en 1498 ; mais elles furent continuées par Roderick Cassidy jusqu'en 1541. Il y a aussi un supplément au martyrologe d'Engus, de la façon de M. Maguire, qu'il a intitulé *Angussius auctus*. Les annales d'Ultonie, quoique regardées par Usher, Warre et autres auteurs célèbres, comme un des

meilleurs morceaux d'histoire que nous ayons, n'ont jamais été imprimées. Elles se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de M. le Duc de Chandois à Londres, aussi bien que plusieurs autres pièces curieuses touchant le royaume d'Irlande, qui avait autrefois appartenu au chevalier Ware, bon connaisseur en ces sortes de matières. (Moréri, édit. de 1759, d'après un mémoire manuscrit communiqué par M. l'abbé Henegan.)

MAGUIRE (Nicolas), né en Irlande vers la fin du quinzième siècle, fut chanoine de Hilarel, puis évêque de Leghlin en 1480. Il a publié une chronique, qui a beaucoup servi à Dowling, dans la composition de ses annales. Il a encore fait la vie de saint Milon, son prédécesseur dans le même évêché, et plusieurs autres ouvrages qu'il n'a pu achever, étant mort à la fleur de son âge l'an 1512 ou 1513. Thomas Brown, qui avait été aumônier de ce prélat, a écrit sa vie. (Jac. Varæus, *de claris Hiberniæ script. lib. 1.*)

MAGYDE, siège épiscopal de la seconde Pamphylie, sous la métropole de Perge au diocèse d'Asie. Ptolémée et toutes les notices en font mention. Voici les évêques qui en sont connus.

1. Aphrodisius, parmi les Pères du concile de Nicée.

2. Macédonius, assista au concile de Chalcedoine.

3. Conon, au cinquième concile général.

4. Platon souscrivit au si-

xième concile, et aux canons
in Trullo.

5. Martin, au septième concile. (*Or. chr.* tom. 1, pag. 1025.)

MAHALAT, hébr., *infirmié*, du mot *cala*, femme de Ro-boam. (2 Paral. 11, 18,)

MAHALON, fils d'Elimelech et de Noëmi; il épousa Ruth, et étant mort sans enfans, Ruth suivit Noëmi à Béthléem, et y épousa Booz, parente d'Elimelech. (Ruth. 1, 2.)

MAHANAIM ou MANAIN, hébr., *les camps*, du mot *macané*, ville des lévites, de la famille de Merari, dans la tribu de Gad. Jacob lui donna ce nom, parce qu'en cet endroit il eut une vision des anges qui venaient au-devant de lui. (Genès. 32, 1.)

MAHARAI, hébr. *qui se hâte* ou *qui se presse*, du mot *maar*, l'un des braves de l'armée de David. (2 Reg. 23, 28.)

MAHATH, hébr., *qui efface* ou *qui supprime*, du mot *maha*, fils d'Amasaï. (1 Paral. 6, 35.)

MAHAULT ou MATHILDE (sainte), reine d'Allemagne, naquit en Westphalie : elle eut pour père le comte Thierry, et pour mère la comtesse Rein-hilde, qui la marièrent vers l'an 913 au prince Henri, surnommé depuis l'Oiseleur, qui succéda à Conrad, roi de Germanie ou d'Allemagne, l'an 919. La providence sembla n'avoir élevé cette vertueuse princesse sur le trône, que pour exposer au grand jour et faire briller de

toute part les grâces singulières dont le seigneur l'avait favorisée. Loin de se laisser éblouir à l'éclat de son diadème, elle ne se servit de son élévation, de son autorité, de ses richesses, que pour soulager les pauvres, les prisonniers, les malades, bâtir des monastères et des hôpitaux. Elle était aussi humble et aussi mortifiée au milieu de son palais que dans le fond du cloître, et elle vécut toujours avec le roi son mari dans une soumission parfaite. Ce prince étant mort en 936, après vingt-trois ans de mariage, Mathilde eut beaucoup à souffrir d'Othon, son fils aîné, qui succéda au roi son père, et de Henri son cadet, qu'elle eut la faiblesse d'aimer davantage. Les flatteurs de ces deux princes à qui la vertu de Mathilde était devenue odieuse, les ayant aigris contre leur mère, ils l'obligèrent de quitter le pays, après l'avoir dépouillée de tous ses biens. La sainte souffrit avec joie un traitement si dur, jusqu'à ce que ses enfans, rentrés en eux-mêmes, la rappelèrent et lui firent satisfaction. Mathilde reprit pour lors sous son fils, avec une nouvelle ardeur, les mêmes devoirs de piété, de pénitence et de charité qui lui avaient été communs avec le roi son mari. Elle bâtit entr'autres le monastère de Polid ou Poled, dans lequel elle assembla trois mille ecclésiastiques, et celui de Northausen, dans lequel elle renferma trois mille religieuses : elle se relevait la nuit pour

prier, allait à l'Eglise en tout temps et en toute saison, et récitait ordinairement tout le psautier avant le chant du coq. Après la messe elle employait le reste de la matinée à distribuer elle-même aux pauvres de l'argent, du pain, des habits; et l'après-midi elle visitait et servait de ses mains les malades et les prisonniers, terminait les différends, réconciliait les ennemis, pacifiait les familles avec une bonté qui la fit regarder dès son vivant comme l'ange tutélaire du pays. Elle travaillait aussi de ses mains tous les jours. Une fâcheuse maladie, dont elle fut atteinte l'an 967, la fit partir pour aller mourir à Quedlinburg où elle rendit l'âme sur la cendre le 14 mars de l'année suivante, et fut enterrée dans l'église de Saint-Servais, près du roi Henri l'Oiseleur son mari. (Baronius. D. Mabillon, cinquième siècle bénédict. Baillet, tom. 1, 14 mars.)

MAHAZIOTH, hébr., *qui voit un signe ou la lettre*, du mot *kasa*, *voit*, et du mot *oth*, *signe ou lettre*; fils d'Heman, chef de la vingt-troisième famille des Lévites. (1. Paral. 25. 4.)

MAHÉ ou **MATTHIEU DE FIN DE TERRE** (S.-), *S.-Mattheus in Finibus Terræ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, en Bretagne, au diocèse de Saint-Paul de Léon. Elle était située sur un cap formé par la pointe de terre la plus occidentale de la Bretagne; c'est

pourquoi on l'appelait *in Finibus Terræ*. On ignore au juste le temps auquel ce monastère a été fondé, et on sait seulement qu'il existait dès l'an 555. (La Martinière.)

MAHELETH, fille d'Ismaël, troisième femme d'Esau. (*Voyez* MAHALATH.)

MAHELETH ou **MAELETH**, se lit au titre du psaume 87, 1. Ce terme signifie la danse ou le chœur des chantres et des danseurs et danseuses. C'est le même que Mæleth du psaume 52, 1.

MAHIR, hébr., *prisé*, du mot *makar*, *priser estimer*, fils de Caleb, de la tribu de Juda. (1 Paral. 4, 11.)

MAHOL ou **MACHOL**, hébr., *qui est sablonneux*, du mot *col*, *sable*, père d'Ethan, de Chalcot, et de Dora. (3 Reg 4. 31.) Il y en a qui conjecturent que Machol était la mère et non le père d'Ethan, etc., ou que Machol est un nom générique qui signifie le *chœur*, en sorte qu'Ethan, etc., ne seraient qualifiés fils du chœur, qu'à cause de leur profession de chantres.

MAHOMÉTISME, sentimens de Mahomet en matière de religion, *Mahometismus*. Cet imposteur naquit à la Mecque le 5 mai 570 ou 571. Son père qui était païen, se nommait *Abdalla*, c'est-à-dire, *serviteur de Dieu*, et sa mère qui était juive, s'appelait *Emine*, c'est-à-dire, *fidèle*. Ayant perdu son père et sa mère de fort bonne heure, son oncle Abutaleb prit soin de

l'élever, et le mit au service de *Cadige*, veuve d'un riche marchand qui l'épousa. Mahomet, qui était âgé pour lors de vingt-cinq ans, eut de son mariage trois fils, qui moururent fort jeunes, et quatre filles qui furent mariées avantageusement. Il était sujet au mal-caduc, et voulant cacher cette infirmité à sa femme, il lui persuada qu'il ne tombait dans ces convulsions, que parce qu'il ne pouvait soutenir la vue de l'ange Gabriel qui venait lui annoncer plusieurs choses de la part de Dieu, concernant la religion. Il fit accroire la même chose à ses domestiques et à ses amis, qui publièrent tous que Mahomet était un grand prophète : ce qui lui attira plusieurs disciples. Les magistrats de la Mecque craignant une sédition, résolurent de se défaire de lui. L'imposteur, qui en fut averti, prit la fuite aussitôt ; et c'est de-là que les Mahométans comptent les années de leur ère, qu'ils appellent *hégire*, c'est-à-dire, *suite*. Elle commence le 16 juillet 622. Mahomet se retira à Médine avec quelques-uns de ses amis. Plusieurs de ses disciples l'y suivirent bientôt, et ce fut pour lors qu'il leur découvrit le dessein qu'il avait d'étendre sa domination et sa religion par les armes. Comme il était ignorant, il se servit d'un moine nestorien, nommé Sergius, et de quelques Juifs pour composer l'alcoran qui renferme les articles de la reli-

gion mahométane, composée en partie du judaïsme, et en partie des rêveries des hérétiques. Le premier de ces articles est qu'il n'y a qu'un Dieu, et le second, que Mahomet est l'envoyé de Dieu, le prophète par excellence, le paraclet, le consolateur dont il est parlé dans l'évangile. ce sont là les deux articles fondamentaux du mahométisme ; en sorte que quand quelqu'un en veut faire profession, l'on se contente de lui faire proférer ces paroles : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est envoyé de Dieu.*

Les mahométans reconnaissent Moïse et Jésus-Christ pour de grands prophètes, mais beaucoup inférieurs à Mahomet qui selon eux, a été envoyé pour abroger le christianisme, comme Jésus-Christ pour abroger le judaïsme. Ils observent la circoncision, et beaucoup de purifications, à l'exemple des Juifs. Ils croient la résurrection générale des morts, la mission des anges destinés à certains offices, tant dans le ciel, que sur la terre, la prédestination, ou plutôt la fatalité, disant que le bien et le mal n'arrivent que parce que Dieu l'a ainsi ordonné. Ils ont un jeûne de trente jours chaque année, prient cinq fois le jour, et regardent les prières de midi et d'après-midi, comme étant d'obligation divine. Ils accordent aux hommes la permission d'avoir plusieurs femmes, et de les répudier à leur gré. Ils promettent un paradis

où les fidèles observateurs de la loi jouiront de toutes sortes de contentemens.

Mahomet se rendit maître de la Mecque en 630, et mourut à Médine en 633 à soixante-trois ans. Il fut enterré en cette dernière ville où l'on voit son tombeau, non suspendu en l'air, comme on le dit communément, mais par terre. C'est une urne de pierre qui est sur le pavé, dans une chapelle où personne ne peut entrer, parce qu'elle est entourée de gros barreaux de fer. La religion mahométane s'étend aujourd'hui depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes, et doit l'étendue et la rapidité de ses progrès à la force des armes, de l'aveu même de Mahomet qui disait qu'il ne faisait point de miracles, et qu'il était venu établir sa religion par les armes.

Le père Dandini, dans son Voyage du Mont-Liban, fait voir par diverses remarques sur la Théologie des mahométans, qu'ils ne sont pas aussi grossiers sur leur religion qu'on se l'imagine. Ils ont comme nous, dit-il, leur Théologie positive et scholastique : la positive est appuyée sur l'alcoran et la tradition, et la scholastique sur la raison; ils ont leurs casuistes, et une espèce de droit canon où ils distinguent ce qui est de droit divin d'avec ce qui n'est que droit positif. Le P. Nau, jésuite, dans l'état présent de la religion mahométane, rapporte les cérémonies religieuses des mahométans,

les points fondamentaux de leur loi, et défend la religion chrétienne contre l'alcoran par l'alcoran même. On peut voir aussi la vie de l'imposteur Mahomet, recueillie des auteurs arabes, persans, hébreux, chaldaïques, grecs et latins, par M. Pridcaux. M. l'abbé de Choisy, dans son Histoire de l'église du septième siècle, s'est étendu assez au long sur ce qui regarde Mahomet, et donne une idée fort juste de l'alcoran. M. Roland a fait deux traités sur la religion mahométane. M. Schroder a écrit sur les contradictions de Mahomet dans l'alcoran. Dans un recueil de pièces d'histoire et de littérature, tom. 1, imprimé à Paris chez Chaubert en 1731, in-12, est une histoire du mahométisme, qui plaît par ses recherches curieuses, et par l'exactitude qu'on y remarque. On peut voir aussi la vie de Mahomet, par le père Maracci, dans son prodrome de la réfutation de l'alcoran. Dans l'Histoire générale des cérémonies religieuses, tom. 5, on trouve une introduction à l'histoire du mahométisme, dans laquelle on donne une idée de l'origine, du caractère, et des mœurs de la nation chez qui il a pris naissance. On peut consulter aussi M. Hermant, Hist. des hérésies, tom. 2, p. 277.

MAHUMITES, hébr., *qui annoncent*, du mot, *kiva*, un des vaillans capitaines qui suivirent David. (1 Paral 11 46.)

MAHUSA D'ARJUNA, ville

épiscopale du pays de Garméens au diocèse des Chaldéens. Parmi les lettres du catholique Jesiab III, on en trouve une que ce prélat écrivit au clergé et au peuple de Mahusa d'Arjuna, lorsqu'il n'était encore que métropolitain d'Adiabène. Il y a eu pour évêques :

1. Siméon, à qui on attribue une traduction de la chronique d'Eusèbe en langue syriaque, siégeait vers l'an 600.

2. Sahaduna, abjura le nestorianisme, et fit profession de la foi orthodoxe sous le catholique Sub Mar-Ama.

3. Sabas, à qui est adressé la douzième lettre parmi celle du catholique Jesiab III. (*Oriens christ.* t. 2, p. 1320.)

MAI, cinquième mois de l'année, à compter depuis janvier, durant lequel le soleil entre dans le signe des gemeaux, *maius*. Il y a des esprits faibles qui regardent le mois de mai comme un mois malheureux pour le mariage, et qui font scrupule de s'y marier. C'est une superstition venue des Romains qui célébraient la fête des esprits malins au mois de mai.

MAICHAIN (M.), conseiller, du roi, lieutenant particulier en la sénéchaussée de Saintonge, au siège et ressort de Saint-Jean-d'Angeli. Nous avons de lui, des commentaires sur la coutume de Saint-Jean-d'Angeli, seconde édition, revue, corrigée et augmentée d'une table des matières, à Saintes 1708, in-4°. (*Journal des Savans*, 1708.)

MAIER (Jean), religieux de l'Ordre des carmes, né dans le Brabant où il fut prieur du monastère de Bruxelles, et provincial dans les Pays-Bas, était bon théologien, savant dans les langues, et habile prédicateur. Il mourut en 1577, et laissa des commentaires sur les épîtres de saint Paul, sur le décalogue, etc.

MAIGNAN (Emmanuel), religieux minime, habile philosophe et savant mathématicien, naquit à Toulouse le 17 juillet 1601, d'une famille noble. Il fit profession chez les minimes en 1619, enseigna la philosophie et la Théologie à Rome pendant quatorze ans, fut élu provincial de la province d'Aquitaine, et mourut dans le couvent de Toulouse le 29 octobre 1705, estimé des savans, regretté des gens de bien et pleuré de son Ordre. On a de lui : *Dissertatio theologica de usu licito pecuniæ, et cursus philosophicus*, 1652, in-8°, 4 volumes, et 1673, in-folio. Le père Saguens, son disciple, donna en 1697, un abrégé de sa vie, qu'il fit insérer en 1703, dans son ouvrage intitulé : *Philosophia Maignani scholastica*. (*Journal des Savans*, 1702 et 1703.)

MAIGRET (Georges), natif de Bouillon, près de Sedan, fut provincial des Augustins de Flandre, et docteur de Louvain. Il vivait encore en 1641, selon Moréri; mais M. Dupin dit qu'il mourut en 1633. Ce dernier lui attribue les ouvrages suivans : 1°. Le noviciat, ou la règle de la

vie monastique; à Douai en 1602. 2°. Institution de la confrérie de la ceinture de Saint-Augustin, *ibid.*, en 1604, à Liège en 1611, et à Anvers en 1628. 3°. Le rayon ou l'atome de la vie monastique; à Douai en 1608. 4°. L'héraclite chrétien ressuscité, à Liège en 1613. 5°. Honographie des martyrs de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, à Anvers en 1615. 6°. Sacrés rejetons qui portent des palmes des martyrs de son Ordre, à Liège en 1615 et 1620. 7°. Martyrographie augustinienne, et autres sur les saints de son Ordre, *ibid.*, 1625 et 1626. 8°. Vie de sainte Élisabeth de Portugal, *ibid.*, 1625. 9°. Traité pour montrer que les religieux mendiants ne peuvent passer dans aucun autre ordre, excepté celui des chartreux, sans la permission du pape, *ibid.*, en 1630. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1936 et 1937.)

MAILHAT (Raimond), dominicain de Toulouse, né en 1611 dans le comté de Foix, enseigna long-temps la philosophie et la Théologie avec un grand succès. M. Caulet, évêque de Pamiers, qui avait pour lui une estime singulière, s'en servit utilement dans le gouvernement de son diocèse. Ayant été appelé à Rome, il fut prieur du couvent de Sainte-Sabine, et le pape innocent xi qui lui donna d'éclatantes marques de sa bienveillance, le fit consultant du saint-office. Il mourut à Rome le 15 février

de l'an 1693, âgé de quatre-vingt-deux ans. On a de lui une fort bonne philosophie, imprimée à Toulouse en 1652, in-12, et réimprimée au moins quinze fois depuis. L'auteur s'y montre fort attaché aux principes de l'école des thomistes. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 735.)

MAILLARD (Claude), natif de Bayon-sur-Moselle, au diocèse de Toul en Lorraine, se fit jésuite le 7 septembre 1606, âgé de vingt ans. Il fut prédicateur à Bruxelles et dans plusieurs autres endroits, l'espace de trente ans, et mourut le 3 novembre 1655. Il avait été recteur des collèges de Charleroi et de Nanci. Nous avons de lui : 1°. Un Traité des indulgences, à Gand en 1641. 2°. Le Moyen de faire son salut dans l'état du mariage, à Douai en 1643. 3°. Un Traité du jubilé, à Bruxelles en 1650. 4°. Histoire de la Vierge de Halle, *ibid.*, 1651. 5°. Échelle mystique pour s'élever à Dieu, traduit du latin de Léonard Lessius. 6°. Des cinquante noms de Dieu, à Bruxelles 1643, in-12. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.* Dupin. Tab. des Aut. eccl. du dix-septième siècle, t. 2165.)

MAILLARD (Jean), jésuite. On a de lui une nouvelle traduction des œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix, et retraite pour se préparer à prendre l'habit religieux, avec des lectures et des considérations conformes aux méditations de chaque jour, in-12, à Rouen 1706.)

MAILLARD (Adrien), avocat au parlement. On a de lui : *Coutumes générales d'Artois*, avec des notes, in-4°, à Paris 7104. (Journal des Savans, 1705, p. 406 de la première édition et 365 de la seconde.)

MAILLET (M.), prêtre et chanoine de Troies, a donné les *Figures du temple et du palais de Salomon*, à Paris, in-folio, chez Guillaume Desprez 1695.

MAILLET (M. de), gentilhomme lorrain, né à Bar-le-Duc, consul pour la France en Égypte, puis de Toscane, depuis visiteur-général des échelles du Levant et de Barbarie, a fait la description ou relation de l'Égypte, imprimée à Paris, in-4°, 1733. Il a aussi donné des mémoires sur l'Abyssinie, imprimés à la fin du voyage du père Jérôme Labo, en Éthiopie, à Paris in-4°, 1728. La relation d'Égypte par M. Maillet, est tout ce qu'on a de meilleur jusqu'ici sur ce sujet : il y compare ce que les anciens, sur tout Hérodote et Diodore de Sicile, ont écrit sur l'Égypte, avec ce qu'on y voit aujourd'hui, et il en fait remarquer la conformité ou la différence. C'est sur les mémoires de M. de Maillet qu'a été composée la description de l'Égypte par M. Mascrier. (Dom Calmet, Biblioth. lorr. Journal des Savans, 1736.)

MAIMAN, hébr., *qui prépare les eaux*, du mot *maim*, les *eaux*, et du mot *min*, *préparation*, chef de la sixième famille sacerdotale. (1 Par. 24, 9.)

MAIMBOEUF ou **MAIMBEU**, *Magnobodus* (saint), évêque d'Angers, vint au monde le 6 janvier 577, dans le pays d'Anjou. Ses parens, sort distingués dans la province, et qui étaient au service des rois Chilperic et Clotaire II, le firent élever avec beaucoup de soin dans les sciences humaines, et dans la piété. Il se mit ensuite sous la discipline de Saint-Lezin, évêque d'Angers, qui l'ordonna prêtre et l'envoya à Rome pour obtenir du pape saint Grégoire-le-Grand des reliques de quelques martyrs dont il pût enrichir la nouvelle église de Saint-Jean-Baptiste qu'il venait de bâtir aux portes d'Angers. A son retour, Saint-Lezin lui donna l'administration du monastère de Colonet, et l'eut pour successeur après Cardulphe, l'an 606. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec une vigilance et une charité vraiment pastorales, toujours appliqué à instruire ses peuples, à réformer les abus, à maintenir la foi et les mœurs dans leur pureté, à nourrir les pauvres, à bâtir des hôpitaux et des monastères. Il assista au concile de Reims de l'an 630, et mourut le 16 d'octobre, selon M. Baillet, ou selon d'autres, le 5 novembre de l'an 654. Il fut enterré dans une église des faubourgs qu'il avait bâtie en l'honneur de saint Saturnin de Toulouse, et qui dans la suite en quitta le nom, pour prendre celui de Saint-Maimboenf, qu'elle porte encore au-

jourd'hui. Il s'y était formé un chapitre collégial de chanoines qui faisaient la fête du saint le 16 d'octobre. Saint Maimboëuf écrivit la vie de saint Maurille, évêque d'Angers, qui vivait près de deux cents ans avant lui. (Le Cointe, *In annal.* Dom Mabillon, dans les préliminaires du deuxième siècle bénédictin. Baillet, t. 3, 16 octobre.)

MAIMBOURG (Louis), jésuite, né l'an 1610 à Nanci en Lorraine, de parens nobles et riches, entra dans la société en 1626, et en sortit l'an 1682, par ordre du pape Innocent XI mécontent de ce qu'il avait écrit contre la cour de Rome, en faveur des propositions de l'assemblée du clergé de France tenue l'an 1682. Depuis ce temps, Maimbourg vécut retiré à l'abbaye de Saint-Victor en habit de prêtre séculier, avec une pension du roi, et y mourut d'apoplexie le 13 août 1686. Il avait composé plusieurs ouvrages; savoir, une Méthode pacifique pour ramener sans dispute les protestans à la vraie foi, sur le point de l'Eucharistie, imprimée à Paris en 1670; un petit livre de la vraie Église et de la vraie parole de Dieu; en 1671, 2 volumes de Sermons; l'Histoire de l'arianisme, en 1673; celle des iconoclastes, l'année suivante; celle des croisades, l'an 1675; celle du schisme des Grecs, l'an 1677; celle du luthéranisme, l'an 1680; celle du calvinisme, l'an 1682; celle de la ligue, l'an 1684; un Traité historique sur les préro-

gatives de l'Église, l'an 1685; l'Histoire du pontificat de saint Grégoire-le-Grand, et celle du pontificat de saint Léon; celle du schisme d'Angleterre, à laquelle il travaillait quand il mourut; quatre lettres sous le nom de François-Romain, sur l'accord des opinions de Rome avec celles de France, et un petit Discours sur le titre de la Vie du frère Lagopon, moine grec, qui est une satire manuscrite contre le père Bouhours qui avait critiqué quelques expressions de Maimbourg. Tous les ouvrages de cet auteur sont en 16 volumes in-4°. Il se propose dans son Traité historique, sur les prérogatives de l'Église de Rome, d'éviter deux extrémités opposées, et de combattre deux sortes de personnes; savoir, ceux qui enlèvent à l'Église romaine ses privilèges légitimes, et ceux qui lui en accordent d'illégitimes; c'est-à-dire, qu'il attaque d'un côté les protestans, et de l'autre quelques docteurs ultramontains. Ainsi tout son dessein roule sur ces deux propositions, que le pape est le véritable chef de l'Église, et qu'il n'a point reçu de Jésus-Christ une puissance sans bornes. Après avoir prouvé qu'il est nécessaire que l'Église universelle ait un chef visible qui soit l'origine et le chef de l'unité de toutes les églises particulières, il montre que Jésus-Christ a conféré à saint Pierre et aux évêques de Rome, ses successeurs, cette glorieuse qualité de

chef visible de l'Eglise, avec les droits de la primauté, qu'il fait consister dans la surintendance sur tout ce qui regarde le gouvernement de l'Eglise en général; dans le pouvoir de convoquer les conciles pour le spirituel, et d'y présider par lui-même, ou par ses légats; de répondre sur les points qui regardent la foi, les mœurs, les coutumes générales; de recevoir les appels formés sur les jugemens des évêques et des synodes particuliers; de juger des causes majeures, et de celles des évêques, des métropolitains, des primats et des patriarches. Il combat l'infailibilité du pape, sa supériorité sur le concile général, son pouvoir absolu de gouverner l'Eglise, indépendamment des canons, sa puissance, soit directe, soit indirecte sur le temporel des rois.

Les ouvrages du père Maimbourg sont pleins de portraits, de descriptions, de traits hardis qui plurent d'abord par un certain air de romain; mais dont on se dégoûta bientôt. Les messieurs de Port-Royal contribuèrent aussi beaucoup à faire tomber les livres du père Maimbourg, parce qu'il prenait plaisir à donner, sous d'autres noms, les portraits des principaux d'entre eux, si l'on en croit M. Simon; il ajoute que le père Maimbourg, ayant fait demander par son cousin Théodore Maimbourg à un savant de Paris, ce qu'il pensait de son histoire du schisme des Grecs, dont

il lui avait envoyé un exemplaire; ce savant lui renvoya son livre, avec ces mots : peu d'étoffe, beaucoup de broderie. (Dupin, Bibliothèque ecclésiastique, dix-septième siècle, part. 4. Richard Simon, Critique de Dupin, t. 2, p. 405. Dom Calmet, Biblioth. lorr. Journal des Savans 1676, 1577, 1678, 1679, 1780, 1682, 1684, 1686 et 1705.)

MAIMBOURG (Théodore), cousin du père Louis Maimbourg, jésuite, mourut à Londres vers l'an 1693, après avoir quitté deux fois la religion catholique, et composé les ouvrages suivans : 1°. une Lettre à son frère imprimée en 1659, pour justifier son apostasie. 2°. Une Réponse sommaire à la méthode du cardinal de Richelieu, qu'il dédia à madame de Turenne : il y prit le nom de la Ruelle, et envoya le manuscrit à Samuel des Marets qui le publia à Groningue en 1664. 3°. Une fort méchante réponse en 1682 au livre de l'exposition de la foi catholique de Bossuet. 4°. Un Examen du premier traité de controverse du père Louis Maimbourg, intitulé, Méthode pacifiques, qui parut en Hollande en 1682. (Bayle, Diction. critique.)

MAIN, se prend en plusieurs sens dans l'Ecriture : 1°. pour la puissance et pour l'impression de l'Esprit-Saint, qui se fait sentir à un prophète : *facta est super eum manus Domini*. 2°. Pour la vengeance que Dieu exerce contre quelqu'un : *la main du Seigneur s'appesantit*

sur les *Philistins*. 3°. Pour les personnes dont Dieu se sert pour envoyer ses ordres ; c'est ainsi qu'il est dit que Dieu a parlé par la main des prophètes. 4°. Pour l'étendue : *hoc mare magnum et spatiosum manibus*. 5°. Pour le bord, le côté, les gonds d'une porte ; les bras, les soutiens d'un trône, etc. 6°. Pour fois, Daniel et ses compagnons se trouvèrent de dix mains plus sages que tous les mages et tous les devins du pays. De-là peut venir le mot de *maint* et *mainte*, beaucoup, plusieurs. 7°. Pour un monument élevé par Alsalon. (2 *Reg.* 18, 18.)

MAINA, ville maritime du Péloponnèse, dans la Laconie, avec titre d'évêché suffragant de Corinthe. Elle se nommait autrefois *Leuctrum* ou *Leucira*, suivant Pausanias et Ptolémée. (Baudrand, Géogr. tom. 1.) Le pays ou la ville de Maina porte aujourd'hui le nom de *Brazzo di Maina* ; et les habitans s'appellent les *Mainottes* ou *Magnottes*. En voici deux évêques :

1. Raynerius, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par le pape Alexandre IV en 1255. (Wad. tom. 2, Annal., p. 114.)

2. Jacques, de l'Ordre de S.-Augustin, évêque de Maina, assista au concile de Lyon en 1274. (Thom. *De herr. alphab. August.* tom. 1, p. 424. *Or chr. t.* 3, p. 903.)

MAINFERME (Jean de la), religieux de l'Ordre de Fontevrault, mort à l'âge de quarante-sept ans en 1693, entreprit la dé-

fense de Robert d'Arbrisselles, fondateur de son Ordre, dans un livre latin qu'il donna au public l'an 1684, sous le titre de *Bouclier de l'Ordre de Fontevrault naissant*, en 3 volumes in-8°. Le principal sujet de cet ouvrage est de justifier la mémoire de Robert d'Arbrisselles, d'un reproche qui lui a été fait, contenu dans une lettre attribuée à Geoffroi, abbé de Vendôme, et adressée à Robert d'Arbrisselles, qui porte que le bruit court qu'il vit trop familièrement avec des filles, qu'il a des entretiens secrets avec elles, et qu'il n'a pas même honte de coucher la nuit à côté d'elles, sous prétexte de se mortifier. en souffrant par-là de plus vifs aiguillons de la chair. Le père de Mainferme entreprend de prouver que l'hérétique Roscelin est auteur de la lettre attribuée à Geoffroi de Vendôme, et de ruiner les reproches faits à Robert d'Arbrisselles par la sainteté de sa vie, et les éloges que lui ont donnés à l'envi, les princes, les rois, les évêques, les papes, les plus saints et les plus éclairés personnages de son siècle. Il montre ensuite que l'obligation que Robert d'Arbrisselles a imposée aux prêtres de son Ordre, d'obéir à une abbesse, n'a rien de contraire ni au droit naturel, ni au droit divin, ni au droit ecclésiastique, en rassemblant tout ce qu'il y a dans les actions de Jésus-Christ, dans les écrits des saints Pères, dans les bulles des papes, dans les disputes des

théologiens, dans les Commentaires des canonistes, dans les lettres des rois, qui peuvent quelque sorte autoriser la supériorité que des femmes ont eues en certains cas sur des hommes; et en répondant aux objections que l'on peut faire contre cette supériorité, il prétend que la loi de Dieu, qui soumet les femmes aux hommes, ne doit s'entendre que des femmes mariées à l'égard de leurs maris, et qu'on ne peut pas l'étendre aux filles et aux veuves à l'égard des hommes en général, puisque plusieurs royaumes tombent en quenouille, et que ceux même qui n'y tombent pas, élisent quelquefois des reines et des princesses pour être régentes durant la minorité ou l'absence des souverains. (Dupin, Biblioth. ecclésiast. dix-septième siècle, part. 4, p. 295.)

MAIN-MORTABLE, *servitus*. Terme de coutume qui se disait des gens serfs, dont les biens qu'on appelait aussi *main-mortables*, appartenaient au seigneur, quand ils étaient précédés sans hoirs issus de leurs corps, et procréés en légitime mariage.

MAIN-MORTE, c'est-à-dire, *puissance-morte*. On appelait de *main-morte*, celui qui était main-mortable, et de condition servile. Ce mot vient de ce qu'après la mort d'un chef de famille, sujet à ce droit, le seigneur venait prendre le plus beau meuble qui était dans sa maison, ou s'il n'y en avait point, on lui offrait la main

droite du mort, pour marque qu'il ne le servirait plus. On appelait aussi gens de *main-morte*, tous les corps et communautés dont les particuliers meurent, sans que leur corps ou leur communauté meure, la subrogation des personnes qui succèdent les uns aux autres rendant le corps de la communauté immortel: de sorte que les héritages que ces corps possèdent ne changent plus de main, si ce n'est dans des cas extraordinaires. On les appelait de *main-morte*, parce que de même que les morts sont sans mouvement, les gens de main-morte ne faisaient plus de mutations dans leurs biens, ce qui faisait que les seigneurs ne tiraient plus d'eux les profits casuels qui leur étaient dus en cas de mutation. C'est pourquoi on obligeait les gens de main-morte à payer au seigneur le droit d'indemnité pour les rotures qu'ils acquiéraient, et celui qu'on appelait d'*homme et vivant*, à l'égard des fiefs, qui consistaient à donner un homme à la mort duquel ils devaient payer le droit de relief.

Les gens de main-morte, en payant le droit d'indemnité aux seigneurs, n'étaient pas dispensés de payer lors de l'achat : 1°. Les droits de quint, si c'était un fief, et celui des lots et ventes, si c'était une roture. 2°. De continuer à payer les censives; et les autres redevances annuelles qui étaient dues aux seigneurs par l'héritage qu'ils acquiéraient. 3°. D'être soumis aux servitudes, tels que les bannalités et les corvées dont

l'héritage se trouva chargé. 4°. De payer un nouveau droit d'indemnité, s'ils aliénaient l'héritage dont ils avaient déjà payé l'indemnité. Il suit de-là que les communautés qui, pour payer le droit d'indemnité à un prix plus bas que celui qui était marqué dans les coutumes, faisaient spécifier sur le contrat d'achat un prix moindre que celui qu'elles en donnaient, étaient obligées à restitution envers les seigneurs qu'elles frustaient d'une partie de leurs droits. Il en était de même quand les gens de main-morte cachaient pendant un temps considérable la mort de l'homme vivant et mourant qu'ils avaient donné au seigneur, puisqu'ils le frustaient des droits qu'ils lui devaient lors de la mort de cet homme. Il faut dire la même chose des bénéficiers qui ne mettaient pas en fonds le droit d'indemnité qu'ils recevaient de leurs vassaux, parce que si les droits seigneuriaux casuels, étaient à leur disposition, le rachat qu'on leur payait pour dédommager leur bénéfice de la perte de ces droits casuels, était un fond fictif qu'ils ne pouvaient aliéner, mais qu'ils étaient obligés par toutes les lois d'employer à l'achat d'un fonds véritable au profit de leur bénéfice. (Conférences de Paris sur l'usure, t. 4, p. 124. Voyez le Traité de la main-morte par M. Dunod, et le Traité du droit de main-morte, tel qu'il avait lieu dans les pays du ressort du parlement de Bourgogne, par M. Bouhier.)

MAINVILLE (le sieur de), écuyer. Nous avons de lui, du bonheur et du malheur du mariage, et des considérations qu'il faut faire avant de s'y engager. (Table du Journal des Savans, t. 6, p. 550.)

MAIPHERAKIN ou MAIPHERACTA. (Cherchez MARTYROPOLI.)

MAIRE (Guillaume le), évêque d'Angers, mourut non en 1314, comme nous l'avons dit après le *Gallia christiana*, puisque nous avons des actes de ce prélat de l'an 1315 et 1316, mais vers l'an 1317. Il se trouva en 1311 au concile général de Vienne, et suivant les intentions du pape Clément v il y apporta un mémoire qu'il avait composé, de tout ce qu'il convenait d'y régler pour le bien de l'Eglise. Raynaldus le rapporte comme d'un évêque dont on ne sait pas le nom : et M. de Fleury en a ignoré l'auteur. Bail le donne avec doute à un évêque de Mende, apparemment à Guillaume Duranti qui assista en effet à ce concile, et y présenta aussi son mémoire. Guillaume le Maire a donné aussi un journal des principaux événemens arrivés durant son épiscopat, sous ce titre : *Gesta Guillelmi Majori Andeg. episc. ab ipsomet relata*. On trouve cette pièce qui est importante pour l'histoire de ce temps-là, dans de père d'Acheri, tom. 10 du Spicilege, et dans l'Appendix du tom. 13. Ce prélat prit soin aussi de recueillir les statuts synodaux de Nicolas

Gellant, son prédécesseur, et on les a avec ceux qu'il publia lui-même, imprimés dans le tome 11 du Spicilege cité ci-dessus, avec une préface ou mandement qui est de l'an 1314, et plus amplement dans le recueil des statuts du diocèse d'Angers, imprimés in-4°, en 1680, par l'ordre de Henri Arnaud, évêque de ladite ville. (*Voyez* Fleury, Hist. ecclésiastique, in-4°, tom. 18, p. 548, et tom. 19, p. 199, 200 et suiv. Raynald, *ad Ann.* 1321, num. 55. Baillet, *Démêlés de Boniface VIII* avec Philippe-le-Bel, p. 204. Bail, *Summa concil.* Oeuvres post. du père Mabillon, tom. 1, p. 442. M. l'abbé de Gouvello a donné en 1730 une vie de Guillaume le Maire, imprimée à Angers.)

MAIRE ou MAJOR (Jean), d'Hadington en Ecosse, vint jeune à Paris où il étudia les belles-lettres au collège de Ste-Barbe, sous Jean Boulac, et la Théologie à celui de Montaigu. Il reçut le bonnet de docteur en Théologie l'an 1506, fit un voyage dans son pays, où il enseigna quelque temps dans l'Académie de Glasgow, et revint à Paris continuer ses leçons. Il retourna ensuite en Ecosse, et il y finit ses jours vers l'an 1540, après avoir composé quelques ouvrages, savoir, une Histoire de la Grande-Bretagne, divisée en six livres, qui finit au mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon : des Commentaires sur le maître des senten-

ces, imprimés à Paris : une Exposition littérale de l'évangile de S. Matth., imprimée à Paris en 1518; un Commentaire sur les quatre Évangiles, imprimé à Paris en 1529, avec des disquisitions et des questions de controverse contre les hérétiques. On lui attribue encore un livre intitulé : Le Grand miroir des exemples, imprimé à Cologne en 1555. Cet auteur s'est attiré bien des éloges pour ses Commentaires sur l'ouvrage du Maître des Sentences, les plus savans qui eussent paru jusqu'à lui. (De Launoy, Hist. Navar. Dupin, *Biblioth. eccl.* seizième siècle, part. 3, p. 543.)

MAIRE (Jean le), historien et poète dans le quinzième et seizième siècle, né en 1473 dans la cité de Belges en Hainaut, est auteur d'un Traité de la Différence des schismes et des conciles de l'Église, et de la prééminence et utilité des conciles de l'église gallicane. (M. l'abbé Sallier, dans un Mémoire imprimé dans le tom. 13 des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres.)

MAIRE (le), chantre de l'église de Beauvais, a donné à Paris en 1702, une réfutation du Traité de la pratique des billets entre les négocians. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés.* du dix-septième siècle, col. 2804.)

MAIRE (M. le), avocat au conseil, a composé un Traité sur l'indult du parlement, qui se trouve à la fin du onzième tome des Mémoires du clergé.

MAIRHOFFER (Mathias), jésuite, de Munich, mort en 1641, a donné : 1°. Un *Traité des trois sortes de péchés*, imprimé à Ingolstadt en 1586. 2°. *Disputes du domaine des biens*, *ibid.*, 1588. 3°. *Disputes sur les vœux et sur les sermens*, *ibid.*, 1589. 4°. *De la restitution*, *ibid.*, 1589. 5°. *Dispute sur le mystère de l'Incarnation*, *ibid.* 1590. (Dupin, *Table des Aut. eccl.* du dix-dix-septième siècle, col. 1989.)

MAIRON ou **MAIROMIS** (Francois de). (*Cherchez FRANÇOIS MAIRON.*)

MAISIÈRES (Philippe de), né vers l'an 1327 dans le château de Maisières, diocèse d'Amiens en Picardie, quitta son pays, et passa au service d'André, roi de Sicile, et d'Alphonse, roi de Castille. Il revint ensuite en sa patrie, et fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale d'Amiens. Au bout de six ans, il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, se retira ensuite dans l'île de Chypre où Pierre 1^{er} de Lusignan le fit chancelier des royaumes de Jérusalem et de Chypre. Pierre II l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Grégoire XI qui le retint un an auprès de sa personne. De-là il vint en France l'an 1371, et se mit au service du roi Charles V qui lui donna une charge de conseiller d'état, et lui confia l'éducation du Dauphin qui fut depuis Charles VI, roi de France. Ce fut alors que dégoûté du monde, il résolut de vivre en retraite dans le monastère

des célestins de Paris, quoique sans y prendre l'habit. Ce fut là qu'il mourut, et fut enterré en habit de religieux dans le chapitre de ce monastère l'an 1405, après avoir composé entre autres ouvrages : 1°. Deux excellens livres pour l'instruction du jeune roi Charles VI, dont l'un est intitulé : *Le pèlerinage du pauvre pèlerin*; et l'autre, *Le songe du vieux pèlerin*. 2°. *Le poirier fleuri en faveur d'un grand prince*. 3°. *La vie de saint Pierre Thomade, patriarche de Constantinople*. 4°. Deux lettres, l'une à Jean de Maisières son neveu, chanoine de Noyon, sur les devoirs des prêtres; et l'autre sur le *Salve regina*. 5°. *L'éloge des pères célestins*. (*Table des Aut. ecclés.* du quatorzième siècle, col. 760. M. l'abbé Lebeuf, *Mémoire sur la vie de Philippe de Maisières*, dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, tom. 17, p. 491.)

MAISONS CANONIALES. Le concile de Tours de l'an 1580, tit. 14, défend de louer les maisons canoniales en tout ni en partie à des laïcs, particulièrement à des femmes. Le concile de Bordeaux de l'an 1583, et celui de Bourges de l'an 1584, font la même défense; et c'est sur ce fondement que les arrêts ont fait inhibition aux chanoines de louer leurs maisons canoniales aux laïcs, comme on peut voir par ceux du 19 janvier 1624, du 3 juillet 1624, etc. (*Journ. des Aud.*)

Les ornemens faits et apposés

par un chanoine dans une maison canoniale, appartiennent au chapitre, à l'exclusion des héritiers; ainsi jugé par arrêt du 11 juillet 1629. (Journ. des Aud.)

Quant à la manière de partager les maisons canoniales, elle se règle selon l'usage de chaque chapitre, lorsqu'il est autorisé par quelque statut ou par un jugement contradictoire. (M. de la Combe, Recueil de Jurisprud. can.)

MAISTRE (Gilles le), premier président au parlement de Paris, sous le règne de Henri II, était né à Monthlery dans le diocèse de Paris. Il passa sa jeunesse dans le barreau, où il acquit la réputation de grand orateur et d'excellent jurisconsulte. Parmi les sanglantes factions qui désolèrent la France, il soutint les intérêts de l'état jusqu'à sa mort, arrivée le 5 de décembre 1562, en la soixante-troisième année de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés à Paris, in-4°, en 1653 et 1680, et divisés en cinq livres, 1°. des criées et saisies réelles : 2°. des amortissements et francs-fiefs : 3°. des régales : 4°. des fiefs, hommages et vassaux : 5°. des appellations comme d'abus.

MAISTRE (Antoine le), célèbre avocat au parlement de Paris, était fils d'Isaac le Maistre, maître-des-comptes, et de Catherine Armand, sœur du fameux M. Armand, docteur de Sorbonne. Il s'acquît une grande réputation par son éloquence et son

érudition, qu'il alla cacher dans la solitude de Port-Royal, où il mourut le 4 novembre 1658, à cinquante-un ans, après plus de vingt-ans de retraite. On a de lui des plaidoyers, une vie de saint Bernard, la traduction du livre du sacerdoce de saint Jean Chrysostôme, et plusieurs autres ouvrages anonymes, principalement en faveur de Port-Royal. (Mémoires du temps.)

MAISTRE (Louis-Isaac le), plus connu sous le nom de M. de Sacy, était frère du précédent. Il naquit à Paris le 29 mars 1613, fit ses études dans le collège de Beauvais avec M. Arnaud, docteur de Sorbonne, son oncle; et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il reçut le sacerdoce, et se retira à Port-Royal. Il y fut découvert et renfermé à la Bastille pendant deux ans et demi. Il mourut le 4 janvier 1684, à soixante-onze ans, dans le château de Pomponne où il s'était retiré sur la fin de ses jours. On a de lui, 1°. une Traduction française de la Bible, avec le sens spirituel et littéral, qui avait été commencée par Antoine le Maistre, son frère. 2°. L'Office de l'église, traduit en français, avec les hymnes en vers, qu'on appelle communément les Heures de Port-Royal. 3°. Une traduction en vers et en prose du poème de saint Prosper, contre les ingrats. 4°. Les enluminures de l'Almanach des jésuites. 5°. La Vie de dom Barthélemi-des-Martyrs, sous le nom des dominicains du noviciat de Paris. 6°.

Une traduction des psaumes selon l'hébreu et la Vulgate. 7°. La traduction des sermons de saint Jean Chrysostôme, sur saint Matthieu. 8°. Un poème sur l'Eucharistie. 9°. Deux volumes de lettres, in-8°, données depuis sa mort, à Paris en 1690, par les soins de la sœur Madeleine de Sainte-Christine Briquet, religieuse de Port-Royal. 10°. La censure de l'apologie des casuistes du 11 de novembre 1658, avec *M. Arnaud*. Les figures de la Bible, sous le nom de Royaumont, attribuées à M. de Sacy, sont de Nicolas-Fontaine. (Mémoire du temps. Baillet, Auteurs déguisés, p. 596.)

MAISTRE (Nicolas le), docteur en Théologie de la faculté de Paris, de la maison et société de Sorbonne, et professeur en Théologie, fut nommé à l'évêché de Lombes. Il mourut en 1661, et laissa : 1°. Rétablissement de l'ancienne principauté des évêques contre l'éponge de Loëmelius, à Paris en 1633. 2°. Éclaircissement du patrimoine et des possessions des églises, *ibid.*, 1636. (Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, col. 2237.)

MAITRE, celui qui est supérieur d'un autre à l'égard de l'éducation, ou de l'instruction dans les sciences et dans les arts ; *Magister, Præceptor*. Un maître doit à ses élèves l'exemple, l'attention, la vigilance, la prière, la saine doctrine, et cela par justice, en sorte qu'il est obligé à réparer les dominages qu'il leur

cause par sa faute, autant que cette réparation est possible. (Besombes, t. 6; *Tract.* 3, cap. 3. Tourneli, Moral., t. 5, p. 262.)

MAITRE ou **PÈRE-MAITRE** des novices, est dans quelques Ordres religieux celui qui a soin des novices, qui veille sur eux, et les instruit de toutes les pratiques de la vie régulière. Dans l'Ordre de Saint-Benoît, le maître des novices ne les quittait jamais, et marchait toujours devant eux, selon les anciennes coutumes ; c'était d'ordinaire un homme d'un âge mûr, d'une grande expérience dans la conduite des âmes, d'une vie exemplaire, d'un zèle modéré par la prudence. (Dom Calmet, Comment. sur la règle de Saint-Benoît, t. 2, p. 307.)

MAITRE DES ENFANS, *magister infantium*, était dans les monastères celui qui était chargé de l'éducation des enfans qu'on y élevait ; car autrefois il y avait des enfans de tout âge dans les cloîtres. Les uns y étaient dévoués par leurs parens, et d'autres s'y dévouaient eux-mêmes d'une manière irrévocable. Ces enfans étaient vraiment religieux, et ils en portaient l'habit. Ils mangeaient régulièrement au réfectoire, et on leur servait les mêmes mets qu'aux autres religieux ; ils aidaient ceux qui servaient à la cuisine et au réfectoire, chantaient au chœur, et servaient à l'église, chacun selon ses forces, son âge, et sa capacité. Dans l'Ordre de Saint-Benoît, ils ne gardaient

point l'austérité de la règle, ni pour la qualité, ni pour la quantité des alimens, ni pour l'honneur de les prendre. Ils avaient leurs écoles où nul autre que leur maître n'avait entrée. On leur y enseignait à lire, à écrire, les belles-lettres, la religion, le chant, les psaumes, et les cérémonies de l'Église. Les papes Clément III et Célestin III dans le douzième siècle, permirent à ces enfans, offerts par leurs pères aux monastères, de retourner au siècle, s'ils le jugeaient à propos. (D. Calmet, *ibid.*, p. 2 et seq. et 343.)

MAÎTRE DU SACRÉ PÂLAIS, *magister sacri palatii*, est un grand officier de la cour romaine : il loge et mange au Vatican. Il prêche tous les mois une fois dans la chapelle commune du palais, et se place dans la chapelle papale après le doyen, ou le plus ancien auditeur de Rote. Il entre en la congrégation du saint-office, et en celle de l'*index*. Il donne permission de lire les livres défendus, voir tous ceux qu'on imprime, ou qu'on fait entrer à Rome, et confisque ceux qu'il trouve être condamnés par l'indice du concile de Trente. Il est juge ordinaire des imprimeurs, des graveurs et des libraires, qui ne peuvent mettre au jour, ni débiter aucun ouvrage sans qu'il le permette. La charge de maître du sacré palais est possédée par un dominicain depuis que saint Dominique en fut revêtu par le pape Honoré III en 1218. Voyez Aimon, dans

son tableau de la cour de Rome, et le livre intitulé : *De magistro sacri palatii apostolici, libri duo*, etc., autore Jos. Catalano, imprimé à Rome en 1741, in-4°. On y trouve une liste de tous les maîtres du sacré palais depuis saint Dominique jusqu'au père Joseph-Augustin Orsi, distingué parmi les savans, et depuis cardinal.)

MAIUS (Henri), né en 1545, et mort en 1607, enseigna la Théologie à Wittemberg, et fut ensuite membre du sénat ecclésiastique d'Heidelberg. Il a composé un commentaire sur le prophète Daniel. (Konig, Biblioth.)

MAIUS (Jean-Henri), savant et célèbre théologien luthérien, naquit à Pfortzheim, dans le marquisat de Bade-Dourlach, le 5 février 1653. Il se rendit habile dans la littérature hébraïque, et enseigna les langues orientales avec réputation dans plusieurs académies, et en dernier lieu à Giessen où il fut aussi pasteur, docteur et professeur en Théologie, et où il mourut le 1^{er} septembre 1719. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : 1°. *R. Mosis, filii Maimon, tractatus de juribus anni septimi et jubilæi. Textum hebræum addidit, in sermonem latinum vertit, notisque illustravit Joan. Henr. Maius, filius. Accessit, appendicis loco, dissertatio de jure anni septimi* ; à Francfort-sur-le-Mein, chez Jean - Maximilien de Sande, 1708, in-4°. Outre la traduction

exacte que M. Maius a donnée du texte hébreu de son auteur, et ses notes pour éclaircir les endroits difficiles, il a renfermé dans une dissertation préliminaire un précis de la doctrine que Maimonide expose dans ce traité. 2°. *OEconomia temporum Veteris-Testamenti, exhibens gubernationem Dei inde à mundo condito usque ad Messiae adventum, per omnes antiqui hebræi codicis libros, secundum seriem seculorum, et similitudinem rerum. Opus ad referendam illustrandamque universam Scripturam-Sanctam, utile atque necessarium sanctæ Theologiæ cultoribus*, in-4°, *ibid.*, 1706. Le but de l'auteur dans cet ouvrage, est de former une harmonie et un corps entier de toutes les parties de l'Ancien-Testament, de les éclaircir les unes par les autres, et de faire voir les convenances du Nouveau-Testament avec l'ancien. 3°. *OEconomia temporum Novi-Testamenti exhibens gubernationem Dei in Ecclesiâ ab adventu Messiae usque ad finem mundi, per omnes sanct. græci codicis libros, qui simul strictim breviterque explicantur*, in-4°, *ibid.*, 1708, in-4°. L'auteur suit ici le même ordre et la même méthode que dans l'ouvrage précédent : mais comme il avait déjà donné une harmonie évangélique sous le titre d'*Harmonia evangelica*, il s'est moins étendu sur les quatre évangiles, que sur les épîtres des apôtres. 4°. *Repetitum examen historiæ criticæ*

textûs Novi-Testamenti à P. Rich. Simonio, cong. orat. presb. in Gallia vulgatæ, publicè institutum ante hæc in academia ludoviciana nuncque auctum introductione ad studium philologicum, criticum et exegeticum, atque examine artis criticæ Joh. Clerici, et novi speciminis biblicarum emendationum et interpretationum M. Meibonii, in-4°, *ibid.* 1708, in-4°. L'auteur s'attache particulièrement à repousser les atteintes que M. Richard Simon lui semble avoir données à l'authenticité du texte du Nouveau-Testament. 5°. *Historia reformationis per veteris novique Testamenti libros, secundum seriem seculorum digesta, et ad reformationem D. Lutheri applicata; à Francfort, chez Eber-Henri Lammens*, 1719, in-4°. L'auteur va chercher dans le paradis terrestre le premier exemple de la réformation, lorsque Dieu reprocha à nos premiers pères leur apostasie : les autres réformateurs, selon lui, sont Seth, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Job, Moïse, Josué, Samuel, David, Salomon, Élie, et les autres prophètes, et finit à Jean-Baptiste. Il compare ensuite ridiculement quelques-uns de ces réformateurs avec Luther. 6°. *Historia animalium Scripturæ-Sacræ*. 7°. *Vita J. Reuchlini*. 8°. *Synopsis Theologiæ symbolicæ, moralis et judaicæ*. 9°. *Introductio ad studium philologicum, criticum et exegeticum*. 10°. *Paraphrasis epis-*

tolæ ad Hebræos. 11°. *Theologia evangelica.* 12°. *Animadversiones et supplementa ad Cocceii lexicon hebræum.* 13°. *Synopsis Theologiæ christianæ.* 14°. *Theologia Lutheri.* 15°. *Theologia prophetica.* 16°. *Dissertationes philologicæ et exegeticæ, etc.* Il a aussi donné une fort bonne édition de la Bible hébraïque, in-4°. Son fils du même nom que lui, marcha sur ses traces, et se distingua dans la connaissance du grec et des langues orientales. (Journal des Savans, 1708, 1709, 1710 et 1720. M. l'abbé Ladvocat, Dictionn. histor. portatif.)

MAIXENT, Saint-Maixent, ville du diocèse de Poitiers, *Maxentiopolis, Fanum Sancti-Maxentii.* Il y eut un concile contre Béranger l'an 1075, sous le pape Grégoire VII et Philippe I^{er}, roi de France. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

MAIXENT (Saint-), *Sanctus-Maxentius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville du même nom sur la Sèvre Niortoise, au diocèse et à douze lieues de Poitiers. Elle était très-ancienne; Grégoire de Tours en fait mention, liv. 2, c. 23. Voici ce qu'on lit dans un vieux cartulaire de cette maison : C'est donc au temps de Clovis, que notre abbaye prit commencement, d'autant que ce prince y donna ce lieu à Adjutor Maxentius, et la dota pour la plus grande partie. Avant ce roi, comme on l'apprend, le monas-

tère dudit Saint-Maixent était connu sous le nom de Saint-Saturnin, martyr; le vénérable Agapius, prêtre ou abbé, en avait la conduite; Adjutor Maxentius lui succéda dans le gouvernement pastoral de ce monastère. Il y mourut et y fut inhumé très-honorablement. La présence de son précieux corps pour lequel le peuple avait une très-grande dévotion, fit donner le nom de Saint-Maixent au monastère, par honneur pour la mémoire de ce saint confesseur. Il y demeura jusqu'au temps d'Ebulon, comte et évêque de Linnoges. Ce seigneur fit transférer avec tous les honneurs possibles le corps de saint Maixent dans l'église où il a reposé depuis, et qu'il avait fait construire à ses propres dépens. On lit dans la vie de Louis-le-Débonnaire, par saint Austronyme ou Austremoine, que ce prince fut le restaurateur de cette abbaye, qui était apparemment tombée en ruine. Et dans le règlement donné par ce même prince, l'an 817, ce monastère est compté entre ceux de la Guyenne, qui ne doivent fournir ni dous, ni milices, mais qui donneront seulement des prières. Par la suite les biens de ce monastère furent augmentés et illustrés si considérablement des libéralités et des privilèges des princes et des rois, qu'à son occasion s'est formée la ville célèbre sous le nom de Saint-Maixent : mais le monastère ayant été presque entièrement détruit

par les calvinistes, il avait repris son ancienne splendeur par son union à la congrégation de Saint - Maur. (Lamartinière, diction. géogr, *Gallia christ.* tom. 2, col. 1245.)

MAIXENT ou **MESSENT** (saint), prêtre et abbé en Poitou, était de la ville d'Agde en Languedoc. Ses parens qui étaient nobles, lui donnèrent au baptême le nom d'*Adjuteur*, et le mirent sous la conduite d'un saint abbé, nommé Sévère, venu de Syrie. Les progrès qu'il fit sous un si bon maître, excitant d'un côté les respects des gens de bien, et de l'autre, l'envie et la persécution des méchants, il abandonna son pays, et demeura caché pendant près de deux ans, au bout desquels ses parens et ses amis qui n'avaient cessé de le chercher, l'obligèrent de revenir à Agde. Il y ramena l'abondance et la fécondité qui semblaient s'être retirées avec lui par une sécheresse qui avait duré depuis qu'il était sorti. Mais les louanges que l'on commença de nouveau à rendre à sa vertu, le chassèrent une seconde fois. Il vint en Poitou, changea son nom d'*Adjuteur* en celui de *Maixent*, et se mit sous la conduite d'un saint prêtre, nommé Agapit. Humble, détaché, mortifié, pénitent, sa nourriture ne consistait qu'en du pain d'orge et de l'eau, et son application à la prière lui avait rendu le corps tout courbé et tout plein de callus aux parties dont il touchait la terre. Ces vertus portèrent le

bienheureux Agapit et les autres religieux à le choisirent tous d'une voix pour leur supérieur, et Dieu le favorisa du don des miracles dès son vivant. L'an 507, des soldats visigoths s'étant avancés vers son monastère, il alla au-devant d'eux; et comme il y en eut un qui voulut lui abattre la tête d'un coup d'épée, son bras qu'il avait levé pour frapper, s'engourdit et demeura comme perclus; ce qui fut cause de sa conversion. Saint Maixent mourut âgé de soixante-sept ans, le 26 de juin, vers l'an 515, et fut enterré dans son monastère, autour duquel s'est formée une ville de son nom. On fait sa fête le 26 de juin. (Dom Mabillon, premier siècle bénédict. Baillet, t. 2, 26 juin.)

MAIZIÈRE (Philippe de), prêtre, docteur en Théologie, né en 1630, dans le bourg de Chagny, à trois lieues de Châlons-sur-Saône, et mort conseiller-clerc au présidial de cette ville en 1709, après avoir été pendant plus de quarante ans curé de Laynet dans le même diocèse, est auteur de 3 volumes in-12, de discours théologiques sur les perfections de Dieu, imprimés à Lyon l'an 1689, en forme de lettres, adressées au roi, et à diverses personnes considérables. Il est aussi auteur de trois autres volumes in-12 de lettres savantes sur les grandeurs de Dieu, aussi imprimées à Lyon vers l'an 1700, et de quelques autres ouvrages, dont il fit imprimer le catalo-

gue, mais qui n'ont point paru.

MAJZIÈRES, *Maceriæ*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située en Bourgogne, au diocèse de Châlons-sur-Saône, à deux lieues de Beaune. Elle était fille de la Ferté, et fut fondée en 1132, par Foulques de Reon, qui était, dit-on, fils d'Alexandre et neveu d'Hugues III, duc de Bourgogne. On voyait dans le cloître à l'entrée de l'église, le tombeau où il avait été enterré avec sa femme et ses enfants. Il y avait dans cette abbaye la réforme depuis l'an 1660, et elle était en très-bon état, tant pour le temporel, que pour le spirituel, avant qu'elle subit le sort commun. (*Gallia christ.* tom. 4, col. 1029.)

MAJELLI (Charles), chanoine de l'église métropolitaine de Naples, et supérieur du séminaire, puis garde de la bibliothèque du Vatican et chanoine de l'église de Saint-Pierre de Rome, enfin archevêque d'Emèse et secrétaire des brefs, mort en 1738. Il est auteur de trois dissertations latines; l'une, *De eusebiana actorum veterum martyrum collectione*; l'autre *de stylitis*; et la troisième, *de epochâ martyrii sanctæ Theodote*: dans la première, il fait voir qu'Eusèbe de Césarée n'a point écrit d'histoire des anciens martyrs, mais qu'il a seulement rassemblé quelques actes qu'on appelait *martyria*, *passiones*; dans la seconde, M. Majelli fait l'histoire de l'institut des stylites, c'est-à-dire, de ceux qui

ont vécu plusieurs années sur une colonne, depuis saint Siméon Stylite qui mourut en 459, jusqu'au douzième siècle: dans la troisième dissertation, il tâche de fixer l'époque du martyre de sainte Théodote, qu'il place sous le règne de Licinius. Ces trois dissertations, qui sont savantes, et qui méritent d'être lues par tous ceux qui veulent approfondir l'histoire de l'Eglise, ont été publiées par M. Assemani, dans ses *Acta sanctorum martyrum*, qui a mis à la tête un abrégé de la vie de M. Majelli: on trouve encore dans la collection de Jean Lami, qui a pour titre, *Memorabilia italorum eruditione præstantium*, une vie de M. Majelli. (*Journ. des Sav.*, 1747 et 1750.)

MAJESTÉ, caractère de grandeur et de supériorité, qui marque une chose digne de notre culte, et n'appartient souverainement qu'à Dieu, *majestas*. On donne aux rois le titre de majesté dans un sens plus limité. L'empereur s'appelle sacrée majesté; le roi de France, sa majesté très-chrétienne; le roi d'Espagne, sa majesté catholique. On se sert même du terme de majesté dans une signification plus étendue, pour parler des personnes et même des choses qui attirent de l'admiration, et auxquelles on doit de la vénération et du respect, et dans ce sens on dit, la majesté du parlement, la majesté de cette auguste assemblée. C'est dans ce même sens que le titre de ma-

jesté fut d'abord attribué à la république romaine. Depuis ce temps, il a été donné autrefois aux papes, aux archevêques, aux rois et aux princes. Hugues de Soissons et Pierre abbé de Saint-Remi, écrivant au pape Alexandre III dans le douzième siècle, lui ont donné le titre de majesté. Étienne de Tournai le donne aussi à Luce III son successeur; et Arnoul de Lisieux le donne non-seulement à Alexandre III, mais encore à Hugues, archevêque de Rouen. Brunon, évêque de Langres, l'a pris lui-même dans un titre, où après s'être qualifié, *humilis præsul*, il dit de soi-même, *nostram adiens maiestatem*. Le pape Jean VIII dans le neuvième siècle, a donné le titre de majesté au roi Charles-le-Chauve, et Yves de Chartres à Philippe-le-Bel dans le treizième siècle. On voit que Hugues, comte de Champagne, l'a même pris dans le douzième siècle, marquant à la fin d'un certain titre, qu'il avait fait sceller : *Sigillo maiestatis nostre*. M. Borjon, dans son Traité des dignités temporelles, imprimé à Paris chez la veuve Clousier, et chez Jean Cusson, en 1683, art. 157, prétend que Charlemagne est le premier prince du monde qui a été honoré du titre de majesté, et que ce même titre n'a été donné aux rois qu'ensuite d'un synode tenu à Worms par cet empereur.

Dans l'église de Notre-Dame de Chartres, il y a un petit rideau violet d'un pied ou environ

en carré, suspendu à une petite corde au-dessus de l'autel, sur lequel est représenté Jésus-Christ en croix. On appelle ce rideau majesté ou divine majesté, *majestas, divina maiestas*. (Moléon, Voyage liturg., p. 227.)

MAJESTÉ, LÈZE-MAJESTÉ.

(Voyez LÈZE-MAJESTÉ.)

MAJEUR, celui qui est en âge de gouverner ou bien par le droit civil. On n'était majeur qu'à vingt-cinq ans; en Normandie on l'était à vingt ans. Les rois de France sont majeurs à quatorze ans commencés, par édit de l'an 1375.

MAJEURE, par rapport au mariage. (Voyez MARIAGE.)

MAJEURE ORDINAIRE, se dit en Sorbonne de l'acte qu'on fait dans le cours de la licence, où l'on soutient tout le jour, de la positive; et il est opposé à la mineure ordinaire. La majeure commence à huit heures du matin, et finit à six heures du soir.

MAJEURES, CAUSES MAJEURES. (Voyez CAUSE.)

MAJEURS. Entre les sept ordres ecclésiastiques, il y en a trois qu'on appelle les ordres majeurs, ou absolument les majeurs, savoir : le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. (Voy. ORDRE.)

MAJOLUS (Simon), né à Ast, ville d'Italie entre le Piémont et le Montferrat, se fit connaître après le milieu du seizième siècle, par son érudition ecclésiastique et profane. Il fut élevé sur le siège épiscopal de Vulturara, dans le royaume de Naples, en

la Capitanate, et s'appliqua à instruire et à bien régler son diocèse. Nous avons de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Tractatus de irregularitate et aliis canonicis impedimentis, in quinque libros distributus*, à Rome 1619, in-4°, *adjectis decisionibus S. Rotæ Romæ ad eandem materiam pertinentibus*. 2°. *Guillemi Duranti, cognomine speculatoris, commentarius in concilium lugdunense, sub Gregorio X, anno 1274, ex editione, et cum notis Simonis Majoli à Fano, 1569, in-4°*. 3°. *Dies caniculares, hoc est, colloquia tria et viginti physica, quibus pluraque nature admiranda, quæ aut in æthera fiunt, aut in Europâ, Asiâ atque Africâ, quin etiam in ipso orbe novo; et apud omnes antipodas sunt; item mirabilia arte hominum confecta recensentur ordine*, 3 volumes in-4°, imprimés en Allemagne, le premier en 1607, le second en 1608, et le troisième en 1609. Il y en a eu depuis un quatrième imprimé en 1612; et depuis le tout a été réimprimé, divisé en sept parties à Francfort, in-fol. Majolus n'y traite pas seulement de ce que le titre indique, il y entre aussi dans des questions importantes de morale; et une grande partie du tome troisième de l'édition in-4°, traite de *Perfidia Judæorum*. Il semble dire dans la préface du premier tome, qu'il avait pareillement entrepris une histoire des papes : *Jussu pontificum omnium gravissimam pontificalem ex omnifariam et*

omnium nationum auctoribus historiam conscripsi. (Moréri, édit. de 1759, d'après un inémoire manuscrit de M. l'abbé Goujet.)

MAJOR (Jean). (Cherchez MAIRE.)

MAJORET (Jean), de Toulouse, antécenseur dans cette ville, a fleuri jusque vers l'an 1680. On a de lui des commentaires sur les quatre livres d'instituts du droit canonique, à Toulouse en 1669 et 1676. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2577.)

MAJORET (D. Laurent), bénédictin de la congrégation de saint Vanne, Profès de Moyennoutier le 6 mai 1612, mort à Saint-Arnoult de Metz, le 2 Novembre 1657, a fait imprimer le Monument et parfum ou discours funèbre des vertus de très-haute, très-illustre et très-vertueuse princesse madame Catharine de Lorraine, abbesse de Remiremont, etc., à Nanci, 1648. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

MAJORIC, fils de sainte Denyse, et martyr avec elle, sous les Wandalès. Voyez DENYSE.

MAJORITES. Nom de quelques hérétiques qui furent ainsi nommés de Georges Major, l'un des disciples de Luther. Les majorites soutenaient que les enfans même ne pouvaient être sauvés sans bonnes œuvres. (Pinchinat, Dict. des hérés.)

MAJORQUE, *Balearis Major*, île de la Méditerranée, et la plus grande des îles Baléares, est située entre celle d'Ivica au couchant, et celle de Minorque au levant.

Elle a cent quarante-trois milles de tour, soixante de longueur, et vingt-huit de largeur, à l'endroit le plus étroit. Il n'y a point de rivières, mais un grand nombre de belles fontaines. L'air y est très-sain, le ciel très-beau et le séjour charmant. Elle est fort abondante en blé, en vin, en huile d'olive, et en toutes sortes de denrées. Il n'y a point d'animaux venimeux ni sauvages. La religion chrétienne y fut établie en même temps qu'en Espagne. L'an 856 les Génois qui en étaient possesseurs, la remirent aux Maures, qui firent les chrétiens tributaires. Le 30 décembre de l'an 1229, le roi d'Aragon Jacques 1^{er}, surnommé le conquérant, la prit sur ces infidèles, et le jour de son arrivée à Palma, capitale de cette île, on célébra la sainte messe dans une mosquée, qui est aujourd'hui la paroisse de Saint-Michel. L'île de Majorque a trente-quatre villages, dont chacun a une paroisse, et la plupart ont des couvens de religieux. En 1756, toute l'île contenait cent vingt mille six cent cinquante-six personnes et environ trois mille ecclésiastiques, sans compter la garnison. Le siège épiscopal de Majorque est à Palma sa capitale. (*Voy. PALMA.*)

MAJOURMA ou **MAJUMA**. C'était le port de la ville de Gaza en Palestine. L'empereur Constantin lui avait donné celui de *Constantia*, à cause de son fils Constantius, et en considération de l'attachement de

cette ville à la religion chrétienne. On ne trouve pas le nom de *Majuma* dans l'Écriture; mais il est souvent fait mention de *Gaza*.

MAJUMA D'ASCALON, port de la ville d'Ascalon, qui faisait comme une autre ville située à peu de distance d'Ascalon. C'était un siège épiscopal de la première Palestine, sous la métropole de Césarée, au diocèse de Jérusalem. Nous en connaissons un évêque, nommé Étienne, qui souscrivit en 518 à la lettre synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, à Jean, patriarche de Constantinople, pour la condamnation de Sévère, et des autres adversaires du concile de Chalcédoine. (*Or. chr.*, t. 2, p. 602.)

MAJUMA DE GAZE, port de la ville de Gaze, situé à vingt stades de la même ville, suivant Sozomène, *lib. 2, Hist. eccl.*, cap. 5, p. 450. La religion chrétienne y fut établie sous l'empereur Constantin qui l'érigea en cité, et lui donna le nom de *Constantia*, de Constance son fils. Elle devint épiscopale, sous la métropole de Césarée, au diocèse de Jérusalem. On ignore les noms des évêques qui y ont siégé, sous le règne de l'empereur Constantin jusqu'à l'empereur Théodose, savoir, environ pendant 50 ans. Voici ceux qui nous sont connus :

1. Zenon, dont le martyrologe romain fait mention le 8 septembre et le 26 décembre, siégeait dans le quatrième siè-

de, et au commencement du cinquième. Sozomène qui vivait dans ce siècle, sous l'empereur Théodose le jeune, dit avoir vu ce saint évêque âgé d'environ cent ans. (Livre 7, Histoire ecclésiastique, c. 28, p. 751.)

2. Paulianus, assista au premier concile d'Éphèse en 431.

3. Paul, partisan de Dioscore, souscrivit à la déposition de saint Flavien dans le brigandage d'Éphèse en 449.

4°. Procope, souscrivit à la lettre synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, à Jean, patriarche de Constantinople, contre Sévère Monophysite, en 518.

5. Côme, à qui saint Jean Damascène dédia son Traité de la dialectique, siégeait dans le milieu du huitième siècle. (*Or. chr.*, t. 2, p. 622.)

MAJUME, *Majuma*, nom d'une fête qui fut établie par l'empereur Claude, et qui se célébrait le premier jour de mai en l'honneur de Maïa, ou de Flore. Cette fête fut défendue par le concile *in Trullo*, et par les empereurs Arcade et Honorius, à cause des désordres qui s'y commettaient. On croit que la majume se faisait originellement sur le Tibre et sur le bord de la mer, et qu'elle a tiré son nom du mois de mai, auquel on la faisait, ou des eaux qu'on nomme majumes en syriaque, parce qu'on la célébrait à Daphné, et en d'autres lieux où il y avait beaucoup d'eaux. Cette fête durait sept jours, et

l'on en voit encore quelque reste dans la fête de la Maye, qui se fait en plusieurs villes. (Suidas, Baronius, à l'an 399, n° 32 et 33. Tillemont, Histoire des empereurs, t. 5, p. 439.)

MAJUSCULE, *majusculus*, est dans quelques églises une dignité qui répond à celle de chantre.

MAL, *malum*. Le mal se prend ou pour les douleurs et les infirmités corporelles, ou pour les autres afflictions de la vie, ou pour les défauts de la nature, ou pour les imperfections de l'esprit et du corps, ou pour le péché, et tout ce qui est contraire à la vertu et à la droite raison. (*Voyez PÉCHÉ.*)

MALABRANCA (Latin), appelé aussi Orsini, parce que sa mère était de cette famille, et sœur du cardinal Jean Orsini, qui fut depuis le pape Nicolas III, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fut fait cardinal et évêque d'Ostie et de Vélétri en 1278, par son oncle qui lui confia le gouvernement de la ville de Rome, conjointement avec le cardinal Jacques Colonna, et ensuite la légation de Bologne. Il contribua beaucoup à l'élection du pape saint Célestin, et mourut quelque temps après, c'est-à-dire, au mois de novembre de l'an 1294. On lui attribue la prose *Dies iræ*, etc., que l'Église chante à la messe des trépassés : il y en a deux autres de sa composition en l'honneur de la Vierge, imprimées dans le marial d'Isidor de Thessalonique. (Le

père Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 436.)

MALACHIE, héb., *ange ou mon nonce ou envoyé*, du mot *laac* ou du mot *malach*, *ange ou ambassadeur*, le dernier des douze petits prophètes, est tellement inconnu que l'on doute même si son nom est un nom propre. (Origène, t. 2, in *Joann.*) a cru que Malachie était un ange incarné; mais ce sentiment n'est pas soutenable. D'anciens Hébreux, le paraphraste chaldéen, et saint Jérôme (*Præfat. in Mal.*), ont pensé que Malachie n'était autre qu'Esdras, fondés sur ce qu'on lit les mêmes choses dans l'un et dans l'autre, etc.; mais Abur-~~is~~ael, savant rabbin espagnol, abandonne ce sentiment, sans égard à l'autorité de ces anciens docteurs: et il n'est appuyé en effet sur aucune raison solide; car quoique Malachie reprenne les Juifs des mêmes désordres que leur reproche Esdras, il ne s'ensuit pas qu'ils soient une même personne, mais seulement qu'ils ont vécu dans le même temps et repris les mêmes vices; outre que Malachie en reprend plusieurs dont Esdras ne dit rien. D'ailleurs Esdras vivait lorsque le temple commença à être rebâti, et Malachie quelque temps après. Il faut donc admettre deux auteurs sacrés; dont l'un, savoir Malachie, est prophète; et l'autre, savoir Esdras, est historien et sacrificateur.

Il paraît certain que Malachie a prophétisé sous Néhémie, et après Aggée et Zacharie, dans un

temps où il y avait parmi les prêtres et le peuple de Juda d'assez grands désordres que Malachie reprend. Il invective contre les prêtres. Il reproche au peuple d'avoir épousé des femmes étrangères. Il s'élève contre leur dureté envers leurs frères, leur trop de facilité à faire divorce, leur négligence à payer les dîmes et les prémices. Il semble faire allusion à l'alliance que Néhémie renouvela avec le Seigneur, accompagné des prêtres et des principaux de la nation. Malachie est le dernier des prophètes de la synagogue, et vivait environ quatre cents ans avant Jésus-Christ. Il a parlé d'une façon très-expresse de la venue de saint Jean-Baptiste; du double avènement du Sauveur; du sacrifice de la loi nouvelle et de l'abolition des anciens sacrifices.

Le livre de Malachie, qui fait le quarante-troisième de l'Ancien-Testament, contient quatre chapitres. Son style est clair, moins figuré et moins embarrassé que celui des autres prophètes, si l'on excepte le verset 15 du second chapitre, qui est très-obscur. Richard Simon a donc eu tort d'avancer, que ce qu'il prédit de saint Jean-Baptiste sous le nom d'Elie, n'a pu s'entendre du saint précurseur, que par une explication mystique, arbitraire, et du goût de ces appropriations pieuses qui étaient reçues dans les synagogues, puisque Jésus-Christ même (en saint Matthieu, ch. 11, 10.),

cette prophétie cite qui regarde la personne de saint Jean , dans l'intention même de l'Esprit-Saint qui l'a inspirée au prophète : *Hic est enim de quo scriptum est : ecce ego mitto Angelum meum*, etc.

L'église grecque honore le prophète Malachie le 3 janvier ; et la latine, le 14 du même mois. (Dom Calmet , Préf. sur Mal. Baillet, t. 4, 3 janvier, p. 15. Richard Simon, Crit. de Dupin, t. 4, p. 588 ; et Remarques sur cette critique, p. 715 et 716.)

MALACHIE (saint), évêque de Connerth , archevêque d'Armagh , puis évêque de Downe en Irlande, vint au monde en 1094 dans la ville ou le territoire d'Armagh. Ses parens qui étaient de la première noblesse du pays, eurent un soin particulier de cultiver les excellentes dispositions qu'il avait apportées en naissant , et il répondit aux soins de ses parens par des progrès dans les sciences et dans la piété, qui furent toujours bien au-dessus de son âge. Doux , modeste, docile, poli, pieux, il il se faisait aimer de tout le monde ; mais tremblant pour son salut en restant au milieu du siècle, il quitta la maison paternelle pour aller se mettre sous la conduite d'un serviteur de Dieu, nommé Imar, qui était reclus dans une cellule proche de l'église d'Armagh. Le saint solitaire, touché du mérite extraordinaire de son disciple, le fit ordonner prêtre à l'âge de vingt-cinq ans, malgré toute sa

résistance, et l'archevêque d'Armagh l'employa aussitôt au ministère de la prédication. Il y fit des fruits merveilleux ; et pour ne rien prescrire ou enseigner qui fût contraire à la foi ou aux mœurs, il alla passer quelques années auprès de Malch, évêque de Lesmor en Mononie, l'un des royaumes d'Irlande , prélat également distingué par ses lumières et par sa sagesse. De retour dans son pays, Dieu le favorisa du don des miracles et de la conversion de son oncle maternel qui était abbé commendataire, ou seigneur temporel de l'abbaye de Benchor.

Peu de temps après, c'est-à-dire, l'an 1124, saint Malachie fut élu évêque de la ville de Connerth dont les habitans ne conservaient que le nom de chrétiens avec les dehors de la religion. On ne peut dire ce qu'il eut à souffrir de ces hommes, et ce qu'il lui en coûta de peines pour rétablir l'ordre et les pratiques de l'Eglise parmi eux. La ville de Connerth ayant été ruinée, saint Malachie se retira avec six-vingts de ses religieux dans les terres de Cormach, roi de Mononie, et y bâtit le monastère d'Ibrach. Celse, archevêque d'Armagh, se voyant malade à l'extrémité, déclara saint Malachie son successeur par une espèce de testament, et lui envoya sa crosse. Mais ce siège lui ayant été disputé par Maurice et Nigel, il n'en fut paisible possesseur qu'environ huit ans après. Ce

fut pour lors qu'il rendit la paix à l'Irlande, fit refleurir la piété de toutes parts, et redonna à la religion sa pureté primitive et son ancienne splendeur. Il se démit ensuite de l'archevêché d'Armagh qu'il n'avait accepté qu'à cette condition, entre les mains de Gelase l'an 1135, et retourna à sa première église de Connerth. Il divisa le diocèse en deux ; laissa la ville de Connerth à celui qu'il y fit établir évêque, et alla résider à Downe dont le diocèse était beaucoup moins considérable. Il y forma un clergé régulier qu'il composa de ses disciples, parmi lesquels il se mit à pratiquer avec plus d'ardeur que jamais, les exercices de l'humilité, de la pauvreté, de la pénitence, de la prière et de la contemplation, autant que les fonctions du ministère épiscopal pouvaient le lui permettre. Il alla ensuite à Rome pour faire confirmer par le pape tout ce qu'il avait fait, obtenir la primatie pour l'archevêché d'Armagh, et le *pallium* pour Gelase. Etant en France, il passa par l'abbaye de Clairvaux, où il vit saint Bernard avec lequel il lia une amitié très-étroite. Il guérit dans la ville d'Yvrée en Piémont, le fils de son hôte, qui était prêt à mourir. Il fut bien reçu du pape Innocent II qui le fit légat du saint-siège en Irlande, et lui accorda toutes ses demandes, excepté celle qu'il lui fit de quitter l'épiscopat pour se retirer à Clairvaux. Il repassa par cette abbaye où il laissa

quatre de ses disciples, et y en envoya encore d'autres dans la suite qui lui furent renvoyés après que saint Bernard les eut formés à la vie religieuse. Il s'en servit pour bâtir cinq monastères selon l'institut de Clairvaux.

De retour en son pays, il commença à exercer la charge de légat apostolique, et Dieu rehaussa ses travaux de l'éclat d'une foule de miracles. Saint-Bernard en rapporte plusieurs dont les moindres étaient la guérison des fièvres, la restitution de la parole et de la vue à des muets et des aveugles, la délivrance des possédés, et même la résurrection des morts. Il fut aussi favorisé de la grâce des révélations et du don de prophétie. L'an 1148, il se rendit à Clairvaux au mois d'octobre pour y voir le pape Eugène III, disciple de saint Bernard, y tomba malade, et s'y endormit du sommeil des justes le deuxième jour de novembre de la même année, comme il l'avait prédit. Saint Bernard prononça son panégyrique que nous avons encore, et écrivit sa vie. On fait sa fête principale le 3 novembre, et celle de sa translation à Avignon le 18 de mai. On attribue à saint Malachie une prophétie des papes, depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde ; mais on sait que cette pièce fut fabriquée durant le conclave de l'an 1590, par les partisans du cardinal Simoncelli. (Saint Bernard, Vie de saint Malachie.

Baillet, t. 3, 3 novembre. Le père Menestrier, Traité sur les prophéties attribuées à saint Malachie.)

MALACHIE, de l'Ordre des Frères Mineurs, théologien d'Oxford, et prédicateur d'Edouard 11 roi d'Angleterre, au commencement du quatorzième siècle, a laissé un Traité de piété qui fut imprimé l'an 1518 par Henri Étienne, et qui est intitulé : du Venin des péchés mortels et de leurs remèdes. (Dupin, Bibl., quatorzième siècle, p. 267.)

MALADIE, *morbus*. Les maladies et la mort sont les suites et les effets du péché, comme l'Écriture nous l'apprend. Les Hébreux attribuaient la plupart des maladies aux démons, et l'Évangile leur en attribue plusieurs. Saint Luc, 13, 16, dit que le démon a lié une femme qui était courbée depuis dix-huit ans. Lorsque Jésus-Christ ou les apôtres voulaient guérir les possédés de leurs maladies, ils commençaient par en chasser les démons. Saint Paul attribue aux communions indignes la mort et les maladies de plusieurs. (1 Cor. 11, 30.) Her et Onan, fils de Juda, sont mis à mort par des maladies inconnues, pour avoir commis des actions honteuses. Saül tombe dans une noire mélancolie, et le démon le saisit. L'ange exterminateur met à mort l'armée de Sennachérib. L'ange vengeur tire l'épée contre le peuple, et le frappe de peste pour punir le péché de David. Enfin l'Écri-

ture est remplie d'exemples de maladies envoyées de Dieu par le ministère des bons ou des mauvais anges, en punition des péchés commis. (Dom Calmet, Dictionnaire de la Bible.)

MALADIE, par rapport à l'irrégularité. (Voyez **IRRÉGULARITÉ**.)

MALAGA, en latin *Malaca*, est une ancienne ville épiscopale du royaume d'Espagne, située sur la côte au pied d'une montagne escarpée, à vingt-cinq lieues au sud-ouest de Grenade, avec un bon port de mer fort fréquenté, et un bon arsenal. Elle contient sept mille maisons partagées en quatre paroisses. Il y a de très-beaux bâtimens, dont le principal est la cathédrale, qui a servi de mosquée aux Maures. Le chapitre en est composé de huit dignités, dix-sept chanoines, douze prébendiers, douze sémi-prébendiers, etc. Outre le collège des ci-devant jésuites, il y a neuf autres maisons religieuses d'hommes, six de filles, et six hôpitaux. Le diocèse s'étend sur cent huit paroisses partagées en trois archidiaconés. L'évêché de Malaga fut érigé dans le quatrième siècle et rétabli dans le quinzième l'an 1484, après que la ville eut été reprise sur les Maures.

MALALAI, hébr., *ma parole*, du mot *malal*, parler, et du pronom *i*, *ma*, chef des lévites ou prêtres, qui fut un de ceux qui revinrent de Babylone. (2 Esdr. 12, 35.)

MALALÉEL ou **MAHALA-**

LUL, hébr., *qui loue Dieu*, du mot *alul* ou *hillul*, *louer*, et du mot *El*, *Dieu*, fils de Caïnan, de la race de Seth. (Genès. 5, 12.)

MALAMOCCHO, *Methamau-cum*, ville épiscopale d'Italie, dans l'état de Venise, au Dogat, devant l'embouchure de la Brente. Elle fut engloutie par la mer dans le douzième siècle. Le siège épiscopal y avait été établi vers l'an 638. Voici ce qui avait donné occasion à l'établissement de ce siège : Rotharis, roi des Lombards, avait ordonné qu'il y eût deux évêques dans chaque ville épiscopale ; un pour les catholiques, et l'autre pour les ariens. Berguardus, évêque de Padoue, pour ne pas communiquer avec un évêque arien, et partager avec lui les fonctions pastorales, abandonna son église, et se retira à Malamocco où il établit le siège épiscopal vers l'an 638, avec l'approbation du souverain pontife. Ce nouvel évêché fut déclaré suffragant de Grado.

Evêques de Malamocco.

1. Berguardus, premier évêque de Malamocco vers l'an 638. On ignore les noms de plusieurs de ses successeurs pendant deux siècles.

2. Félix, qui fut interdit par le pape Jean VIII en 866, pour avoir manqué grièvement à l'égard du patriarche de Grado, son métropolitain.

3. Léon, succéda à Félix en 877. Le pape Jean VIII lui or-

donna la même année de se rendre au concile de Ravenne.

4. Dominique, archidiacre de Malamocco, en devint évêque vers l'an 916.

5. Pierre, siégeait en 960. Il assista au concile de Ravenne en 967.

6. Léon, en 1005.

7. Dominique, 1046.

8. Henri, 1060.

9. Etienne, en 1107. (*Ital. sacr.*, t. 10, col. 131.)

MALASAR, chal., *circoncision de la détresse*, ou *misère*, du mot *mul*, *circoncision*, et du mot *thasar*, *être dans les liens et à l'étroit*, chef des eunuques de Nabuchodonosor. (Daniel, 1, 11.)

MALATHA, château en Idumée, où le jeune Agrippa se retira pendant quelque temps, après qu'il eut dépensé tout son bien à Rome. On croit que Malatha est la même que Maceloth, Num. 33, 25, 26. Eusèbe, dans son livre des lieux hébreux, parle souvent de Malatlia ; et en comparant les divers endroits où il en fait mention, il paraît que cette ville était dans la partie méridionale du pays de Juda, environ à vingt milles d'Hébron. (*Voyez* AUSSI MOLADA ou MOLATHA. Josué, 15, 26 et 19, 2.)

MALATIA, lieu d'Arménie. Il y eut un concile l'an 351, *concil. melitinense*. (Baluze.)

MALATRA (Jean-François), jésuite. On a de lui : *Specimen Theologiæ moralis, duodecim libris comprehensæ, omnia*

quoad fieri potuit, ex Sacra-Scriptura et Patribus. Nunc verò prodeunt liber primus de regulâ morum internâ; et liber secundus de regulâ morum externâ, seu de legibus, à Lyon, in-4°, 1699. (Journal des Savans, 1699, p. 181 de la première édition et 158 de la seconde.)

MALAVAL (François), naquit à Marseille le 17 décembre 1627, et devint aveugle à l'âge de neuf mois; ce qui ne l'empêcha pas d'apprendre le latin, et de se rendre habile par les lectures qu'on lui faisait. Il eut commerce de lettres avec Christine, reine de Suède, le cardinal Cibo, le cardinal Bona, qui lui obtint une dispense du pape pour recevoir la cléricature, quoiqu'aveugle, et avec un grand nombre d'autres personnes de tout état. Il mourut à Marseille le 15 mai 1719, âgé d'environ quatre-vingt-douze ans, et laissa plusieurs ouvrages de sa façon. 1°. Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation. Cet ouvrage fut mis à l'index des livres défendus, comme favorable au quietisme, et l'auteur le rétracta lui-même, comme on le voit par une de ses lettres, adressée à M. de Foresta de Cologne, à Marseille en 1695. 2°. Six livres de poésies spirituelles, imprimées à Paris en 1671, et réimprimées non à Cologne, comme porte le titre, mais à Amsterdam en 1714, in-8°. 3°. Un Discours contre la superstition des jours heureux et malheureux,

imprimé dans le Mercure du mois de juin 1688, première partie, depuis la page 32 jusqu'à la page 119. 4°. Plusieurs lettres, et divers Traités de piété, qui sont demeurés manuscrits. (Mémoires du temps. M. Bossuet, dans son Instruction pastorale du 16 avril 1695. Le père Colonia, jésuite, dans sa Bibliothèque quietiste, imprimée à la suite de sa Bibliothèque janséniste, seconde édition.)

MALCH (saint), solitaire captif du quatrième siècle, était né dans le territoire de Nisibe en Mésopotamie. Le désir de servir Dieu dans la solitude, lui fit choisir le désert de ~~Malchide~~ ^{Malchide} en Syrie sur les confins de l'Arabie, où il entra dans une communauté de solitaires. Son père étant mort, il succomba à la tentation d'aller consoler sa mère, et fut pris en chemin par des Sarrasins dont celui qui l'eut pour esclave, l'employa à garder un troupeau de brebis. Son maître voyant son troupeau multiplier en ses mains, voulut le marier à une femme esclave qui avait déjà un mari, et Malch ne put éviter la mort qu'en prenant cette femme par le bras. Ils vécurent quelque temps ensemble dans la continence, après lequel ils prirent la fuite de concert. Leur maître les ayant poursuivis et atteints le troisième jour de leur fuite, ils se jetèrent dans une caverne où le maître et un esclave qui les poursuivaient furent décorés par une

lionne qui était dans le fond de cette caverne, et qu'ils avaient excitée par leurs cris. Les deux captifs échappèrent par une protection visible du ciel, et se retirèrent, l'un dans son ancienne solitude de Chalcide, l'autre dans la compagnie de quelques vierges vertueuses. Ils se réunirent ensuite, et vécurent toujours comme frère et sœur en un bourg de Syrie, nommé *Marone*, à dix ou douze lieues d'Antioche, où saint Jérôme les visita dans son premier voyage d'Orient, et apprit leur histoire de leur propre bouche. (Saint Jérôme, Hist. de saint Malch, ap. Rosw et Sur. Baillet, tom. 3, 21 octobre.)

MALCHUS, l'un des sept Dormans, martyrs d'Ephèse. (*Voy. DORMANS.*)

MALCHION, prêtre de la ville d'Antioche, avait beaucoup d'éloquence, de savoir et de zèle pour la pureté de la foi. Il fit condamner Paul de Samosate, par le concile d'Antioche de l'an 269, après l'avoir convaincu de ses erreurs dans une conférence qui fut écrite par des notaires, et qui subsistait encore vers la fin du sixième siècle; temps auquel Léontius en rapporte quelques fragmens dans son troisième livre contre les Nestoriens, quoiqu'ils ne soient pas hors de tout doute, non plus que les fragmens d'une lettre du concile d'Antioche, différente de celle dont il est parlé dans Eusèbe. Saint Jérôme attribue aussi à Malchion la lettre écrite au nom du concile contre Paul de

Samosate, rapportée par Eusèbe au livre 7 de son histoire, c. 23 et 24. (Saint Jérôme, *De script. eccl.* Dupin, Bibl. eccl. tom. 1, p. 593.)

MALCHUS ou **MALICHUS**, hébr., *roi* ou *royaume de Melech*, un des domestiques du grand-prêtre, auquel saint Pierre coupa l'oreille droite; mais vraisemblablement sans la séparer de la tête, puisque Jésus ne fit que la toucher pour la guérir. Cornelius à lapide croit que Malchus se convertit. D'autres veulent que ce soit lui qui donna un soufflet au Sauveur. Mais l'Écriture ne dit rien qui favorise ces conjectures. (Joan. 18, 10.)

MALCHUS ou **MALICHUS**. Josèphe parle de Malchus, roi des Arabes, qui avait de très-grandes obligations à Hérodes, fils d'Antipater; mais qui manqua de reconnaissance envers lui, refusant de lui donner asile en ses états, lorsqu'Hérodes était poursuivi par Antigone.

MALCHUS ou **MALICHUS**, Juif d'une naissance illustre, se joignit aux Romains contre Alexandre, fils d'Aristobule, qui faisait la guerre à Hircan. Il avait conçu une telle jalousie contre Antipater, père d'Hérodes, qu'il essaya plus d'une fois de l'empoisonner. Il y réussit enfin; mais Hérodes vengea sur lui la mort de son père dans la ville de Tyr, selon quelques-uns, ou sur le chemin de cette ville, selon d'autres.

MALCUIT (Louis), avocat au

Parlement de Paris, était Lorrain. Il fit imprimer en 1626 un in-4°, intitulé : *Vera jurisconsultorum philosophia*. (D. Calmet, Bibl. lorr.)

MALDER ou **MALDERUS** (Jean), évêque d'Anvers, mort en 1633, a donné : 1°. Un traité de l'abus des restrictions mentales, à Anvers, 1615. 2°. Un traité du secret de la confession, *ibid.* 1626. 3°. La réfutation du synode de Dordrecht. 4°. Un commentaire sur le Cantique des cantiques. 5°. Des commentaires sur la somme de saint Thomas, en plusieurs volumes, *ibid.* en 1613, 1616 et 1634. 6°. Des méditations théologiques, en trois parties, *ibid.* 1630. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiast. du dix-septième siècle, col. 1758.)

MALDONAT (Jean), naquit l'an 1534, à *Las Casas de la Reina*, petit village d'Espagne, dans la province d'Estramadure. Il étudia à Salamanque sous Dominique Soto, dominicain, et sous François Solet, jésuite. Il y professa ensuite la langue grecque, la philosophie et la Théologie, et entra dans la société des jésuites à Rome l'an 1562. Il vint en France l'an 1563, où il enseigna la philosophie à Paris, et ensuite la Théologie avec une réputation extraordinaire, et un très-grand concours d'écoliers; les protestants même allaient l'entendre, et il eut le bonheur d'en convertir plusieurs à Paris, à Poitiers, à Bourges, en Lorraine et

ailleurs. Etant revenu à Paris, il y continua ses leçons de Théologie, et y fut traversé par l'université et la faculté de Théologie, qui l'accusèrent d'hérésie, parce qu'il soutenait qu'il n'était pas de foi que la sainte Vierge eût été conçue sans péché. Pierre de Gondi, évêque de Paris, prononça une sentence d'absolution en sa faveur le 17 janvier 1575. Maldonat se retira ensuite à Bourges d'où le pape Grégoire XIII, le fit venir à Rome, pour y travailler à l'édition de la bible grecque des Septante. Il mourut dans cette ville le 5 janvier 1583, et laissa plusieurs ouvrages, dont quelques-uns furent imprimés après sa mort seulement, et les autres restèrent manuscrits chez les jésuites de Rome et de Rouen.

Le premier de ses ouvrages imprimés, est le commentaire sur les quatre Evangiles, et la première, aussi bien que la meilleure édition de cet ouvrage, est celle de Pont-à-Mousson de l'an 1596, quoiqu'elle ne soit pas encore entièrement exacte, principalement pour les mots hébreux qui sont en assez grand nombre. Ce commentaire est excellent. L'auteur s'y attache au sens historique et naturel du texte, et l'explique avec beaucoup de jugement et de clarté. Il ne s'assujettit point servilement aux explications des anciens, et embrasse celles qui lui paraissent les plus simples et les plus naturelles, ce qui l'a fait regarder par un savant évêque,

comme un écrivain trop libre et favorable aux sociniens; reproche cependant dont il est justifié par un discours apologétique, imprimé dans le livre intitulé : *Bibliothèque critique*. Maldonat a fait aussi un commentaire sur les prophètes Jérémie, Baruch, Ezéchiel et Daniel, imprimé à Lyon en 1609, et à Cologne en 1611, avec une explication du psaume 109, et une lettre touchant la conférence qu'il avait eue à Sedan avec les ministres des calvinistes. Il a paru au même endroit en 1601, un traité de la foi sous son nom, et à Paris en 1643, des commentaires sur les principaux livres de l'Ancien-Testament, qui ne sont pas de la force de ses autres commentaires. Il parut aussi à Paris en 1617, un petit livre français qui porte pour titre : *Maldonat, des anges et des démons*; et M. du Bois, docteur de Sorbonne, fit imprimer au même endroit, l'an 1677, en 3 tomes, des ouvrages de Maldonat qui ne font qu'un seul volume. Le premier contient les traités de Maldonat sur les sacrements qu'il traite d'une manière méthodique, claire et solide. En parlant de la pénitence, il approuve le sentiment des Théologiens, qui croient que les indulgences ne sont que la relaxation des peines enjointes par le prêtre, ou par le droit ecclésiastique. Il tient aussi avec l'école de Louvain, que le trésor des indulgences de l'Eglise n'est composé que des seuls mérites

de Jésus-Christ, et non de ceux des saints. Les jésuites qui ont publié le catalogue des écrivains de leur société, ne conviennent pas tout-à-fait que ces traités sur les sacrements soient de Maldonat, et ont pour suspecte la première édition qu'on suppose être de Lyon en 1614, in-4°, et qui est devenue très-rare. Le second tome contient les lettres et les discours de Maldonat; et le troisième, les traités du libre arbitre, de la grâce, du péché originel, de la providence, de la prédestination, de la justice et de la justification. Il soutient dans le traité de la prédestination qu'elle n'est pas une préparation de la grâce, mais un choix pour la gloire, et que la providence de Dieu est la cause de la prédestination et de la réprobation. Il y admet des grâces suffisantes données à tous les hommes. Il établit dans le traité de la justice et de la justification, que l'homme peut, sans grâce spéciale et avec les seuls secours généraux, connaître les mystères et observer les commandemens, quoiqu'il ne le puisse faire d'une façon méritoire. Maldonat avait encore composé un livre intitulé : *Liber hebraicarum lectionum*, des disputes sur le mystère de la Trinité, un livre sur les cérémonies en général, et sur celles de la messe en particulier, et plusieurs autres ouvrages qui n'ont point vu le jour. Quoique Maldonat ait paru un peu trop attaché à ses opinions, on ne peut

nier qu'il n'ait été un très-excellent homme, fort habile dans la littérature profane, et fort versé dans la lecture des Pères et des Théologiens. Il savait bien le grec, l'hébreu et le latin. Les protestans même dont il fut un des plus grands adversaires, rendent justice à son mérite; et Casaubon, dans ses exercitations sur les annales de Baronius, l'appelle, *hominem doctum, et sine controversiâ acerrimi ingenii*. Ribadeneira et Alegambe, *De script. societ. Jesu*. (Dupin, Bibliothèque, seizième siècle, part. 4, pag. 431. Richard

Simon, Crit. de Dup. tom. 2, pag. 146.)

MALDONAT (Jean), prêtre de Burgos dans la Castille, qui florissait vers l'an 1550, a publié une *Parænese* ou exhortation latine à l'étude des belles-lettres. Il fit aussi un abrégé des vies des saints, qui fut imprimé plusieurs fois. (Andreas Schottus, *Biblioth. hispan.*)

MALDONAT (Alphonse), dominicain, publia à Madrid, en 1624, le premier volume d'une chronique universelle, in-fol. (Le père Echard, *Script. ordm. Prædic.*)

FIN DU TOME QUINZIÈME.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

XVI.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE
SACRÉE,
OU
DICTIONNAIRE UNIVERSEL
HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE
DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES
RICHARD ET GIRAUD,
DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,
CHEZ BOISTE FILS AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SORBONNE, N° 12.
M DCCC XXIV.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

MALEBRANCHE (Nicolas), né à Paris le 6 août 1638, de Nicolas Malebranche, secrétaire du roi, et de Catherine de Lauson, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris en 1660. Il s'appliqua d'abord à l'étude des langues et de l'histoire. Mais étant tombé sur le *Traité de l'homme* de Descartes, il se tourna vers la philosophie, et donna en 1673 le premier volume de l'ouvrage intitulé : *La recherche de la vérité*. Le second volume parut l'année suivante, avec des éclaircissemens qui font le troisième. Il en donna une nouvelle édition augmentée, en 4 volumes. Cet ouvrage immortel fit connaître la force du génie du P. Malebranche, et lui acquit la réputation d'un des plus grands philosophes de son siècle. En 1647, il donna, à la sollicitation de M. le duc de Chevreuse, ses *Conversations chrétiennes* : c'est un dialogue où il

introduit trois personnages, et où il traite d'une manière aisée et sensible les vérités sublimes de la religion. Il s'engagea ensuite dans les questions sur la grâce, et proposa dans son livre *De la nature et de la grâce*, un nouveau système fort mal contesté, par lequel il prétendait accorder les différends des théologiens sur ce sujet. Le fond de son système était que l'âme humaine de Jésus-Christ est la cause occasionnelle de la distribution de la grâce, par le choix qu'elle fait de certaines personnes, pour demander à Dieu qu'il la leur envoie; et que comme cette âme, quoique parfaite, est finie, l'ordre de la grâce doit avoir ses défectuosités, aussi bien que celui de la nature. M. Arnaud attaqua vivement ce système, aussi bien que celui du même auteur, sur les idées par lesquelles nous connaissons la vérité que le P. Malebranche

prétend que l'on voit en Dieu. Le philosophe composa, pour se défendre, une réponse au traité de M. Arnaud, des vraies et des fausses idées; trois lettres touchant la défense de M. Arnaud, contre la réponse au livre des vraies et fausses idées; réponse à la dissertation de M. Arnaud, sur les miracles de l'ancienne loi; lettres du P. Malebranche, dans lesquelles il répond aux réflexions philosophiques et théologiques de M. Arnaud, touchant le traité de la nature et de la grâce, en 2 volumes; quatre lettres pour répondre à celles de M. Arnaud; réponse à une troisième lettre posthume de M. Arnaud, touchant les idées et les plaisirs, dans laquelle il donne un remède contre la prévention. On a encore du P. Malebranche un traité de morale, avec un traité de l'amour de Dieu; des entretiens sur la métaphysique et sur la religion, et plusieurs entretiens sur la mort; des méditations chrétiennes et métaphysiques; des méditations pour se disposer à l'humilité et à la pénitence, avec quelques considérations de piété pour tous les jours de la semaine; entretien entre un chrétien et un philosophe chinois, sur la nature de Dieu; avis touchant l'entretien d'un philosophe chrétien avec un chinois; réflexions sur la prémotion physique: cet ouvrage imprimé à Paris en 1715, est contre le livre de l'Action de Dieu sur les créatures; traité de l'âme, etc.

Le père Malebranche fut reçu académicien honoraire de l'académie des sciences en 1699, et mourut le 13 octobre 1715. On peut dire de lui qu'il avait assez peu lu, et que cependant il avait beaucoup appris. Il était autant recommandable par sa piété, par sa probité, par sa simplicité, que par la solidité de son jugement, et par la profondeur de ses connaissances. La simplicité surtout, dont le contraste relève tout ce que les grands hommes ont de rare, était parfaite en lui; ses délassemens étaient des divertissemens d'enfant; et l'on rapporte que deux Anglais, venus de Londres tout exprès pour le voir, l'ayant trouvé jouant aux épingles avec quelques enfans, l'accueillirent en disant: Nous trouvions Malebranche merveilleux dans ses ouvrages; mais il nous paraît encore plus admirable maintenant. (*Voyez* l'éloge du père Malebranche, tiré d'une lettre de M..... de Paris, le premier novembre 1715, et rapporté dans le Journal des Savans, 1715, p. 651 et suiv. *Voyez* aussi un autre éloge historique du même auteur, lu à l'académie des sciences, par M. Fontenelle en 1715. M. Dupont-Bertris, dans ses éloges des philosophes célèbres, a compris le P. Malebranche.)

MALÉDICTION, imprécation qu'on fait contre quelqu'un, en souhaitant qu'il lui arrive du mal, *maledictio, execratio, imprecatio*. (Gen. 3, 14, 9. 25. Deuter. 28. Josué 6, 26.) Dieu

prononça dès le commencement sa malédiction contre le serpent qui séduisit Eve, et contre la terre. Noé maudit Canaan son petit-fils. Moïse ordonna aux Israélites de prononcer des malédictions contre les violateurs de la loi. Josué maudit celui qui rebâtira Jéricho. La malédiction n'est donc pas nécessairement un péché en elle-même, et elle ne le devient qu'à raison de l'objet, de la fin, ou des autres circonstances qui l'accompagnent. Prononcer des malédictions contre Dieu, ou contre des créatures quelles qu'elles soient, en tant qu'elles sont l'ouvrage de Dieu, c'est un péché mortel et un blasphème. En prononcer de considérables contre soi-même ou contre le prochain, avec intention que le mal notable qu'on se souhaite à soi-même, ou aux autres, arrive, est aussi un péché mortel. Mais si le mal que l'on souhaite n'est pas considérable, ou que l'étant, on n'ait pas intention qu'il arrive, ou qu'on ne profère la malédiction que par manière de divertissement, ou par précipitation, et sans une suffisante délibération, le péché n'est que véniel. Il en est de même lorsqu'on maudit des créatures irraisonnables, sans que ces malédictions puissent préjudicier au prochain, mais si elles lui portent un préjudice considérable, comme lorsqu'on souhaite réellement la mort de son cheval, l'incendie de sa maison, elles deviennent mortelles. Il en est de même

lorsque les malédictions, quoique verbales seulement, et sans intention qu'elles arrivent, tombent sur des personnes qui méritent une vénération particulière, comme les supérieurs, ou qu'elles se font avec scandale, telles que celles des pères et mères qui les apprennent à leurs enfans par leurs mauvais exemples, ou qu'elles sont accompagnées d'emportemens considérables. Hors ces circonstances, et d'autres semblables, la malédiction n'est qu'un péché véniel, souvent même elle est tout-à-fait innocente. C'est ainsi qu'on peut souhaiter innocemment qu'un scélérat soit mis à mort ou puni d'une autre manière, pour qu'il se convertisse, ou qu'il cesse de nuire aux autres. *Potest aliquis salvâ charitate optare malum temporale alicui, et gaudere si contingit, non in quantum est malum illius, sed in quantum est impedimentum malorum alterius quem plus tenetur diligere, vel communitatis, vel ecclesie.... vel secundum : quod per malum poenae impeditur frequenter malum culpæ ejus.* 8. Thomas, in-3, dist. 30, art. 1, ad 4. (Pontas, au mot MALÉDICTION. Tourneli, Moral. t. 5, p. 651.)

MALÉFICE, *maleficium, fascinum, fascinatio*. Le maléfice est une superstition par laquelle on procure du mal au prochain dans sa personne ou dans ses biens, en employant le secours du démon. Il y a deux sortes de maléfice : l'un est pour inspirer

l'amour profane, l'autre, pour nuire au prochain en lui procurant la mort, ou la maladie ou d'autres accidens fâcheux. L'un et l'autre de ces maléfices est un péché mortel de sa nature, puisqu'il est contre la justice et contre la religion, à cause du pacte avec le démon. D'où vient qu'on ne peut jamais absoudre ceux qui s'en servent, à moins qu'ils n'ayent rompu tout commerce avec le démon, et brûlé les titres et les instrumens de leur art criminel. Il est permis, pour dissiper un maléfice, d'employer les remèdes naturels, comme des simples, et les choses semblables; et les remèdes surnaturels, tels que la confession, la communion, l'eau bénite, les reliques, les signes de croix, etc.; mais il n'est pas permis de demander à un magicien la destruction d'un maléfice, puisque ce serait coopérer à une action intrinséquement mauvaise; savoir, l'invocation expresse ou tacite du démon pour détruire le maléfice. On peut seulement lui demander de détruire le maléfice par un moyen licite. On peut aussi brûler les signes du maléfice, tels que les ligatures, les images, les cheveux, etc., on le doit même, puisque cela est nécessaire pour rompre toute société avec le démon, et pour l'empêcher de nuire, et que d'ailleurs cette destruction des signes du maléfice n'importe aucun commerce

avec le démon. Tourneli, *Moral.* tom 2, p. 335 (*Voyez* SORCIERS, MAGIE, EMPÊCHEMENT D'IMPUISSANCE.)

MALEGOVERNE ou **MAL-GOVERNE**, nom qu'on donnait à l'avant-cour des monastères de chartreux, parce qu'on y mangeait de la chair, et que les femmes pouvaient y entrer pour aller prier Dieu dans une chapelle différente de celle où les chartreux chantaient l'office.

MALELA (Jean) d'Antioche, a écrit dans le septième siècle une chronique en dix-huit livres, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de l'empereur Justinien, qui a été donnée au public par M. Hodi, et imprimée à Oxford l'an 1691. Cette chronique est pleine de fables, de contes, d'erreurs chronologiques, et de faussetés historiques. (Dupin, *biblioth. des Aut. eccl. des septième et huitième siècles.*)

MALEPEYRE DE VENDANGES (Gabriel), né à Toulouse d'une famille noble et ancienne, prit le parti de la robe, et se rendit habile dans la science du droit et dans la philosophie. Il s'appliqua même avec succès à la Théologie, aux mathématiques, à l'éloquence, à la poésie, et à la médecine. Son intégrité l'avait rendu l'arbitre de presque tous les différends de sa province. Loin de recevoir aucun présent, il refusait ce qu'il aurait pu prendre légitimement. Souvent il a payé pour les pauvres, quoiqu'il n'eût

point influé dans la perte de leur procès. Il était de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, qu'il avait le plus contribué à établir, et dont il avait toujours été regardé comme le chef. Le zèle particulier qu'il avait pour le culte de la sainte Vierge, le porta à lui faire bâtir une magnifique chapelle qui est un des plus beaux monumens de piété qu'il y ait dans le royaume. C'est par le même motif qu'il fonda un cinquième prix à l'Académie des jeux floraux, pour celui qui ferait chaque année le plus beau sonnet à la louange de la mère de Jésus-Christ. Il mourut à Toulouse, doyen du présidial de cette ville, âgé de 78 ans, le 15 mai 1702, et laissa plusieurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés. Voici ceux qui ont été imprimés : 1°. Traité de la nature des comètes ; à Toulouse 1665, in-12. 2°. Description de la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel ; à Toulouse 1692, in-8°. 3°. Cinquante sonnets sur la passion de Notre-Seigneur ; à Toulouse, 1694, in-4°. 4°. Le pseautier de Notre-Dame, ou la vie de la très-sainte Mère de Dieu, en cent cinquante sonnets ; à Toulouse 1701, in-12. (Mémoires de Trevoux, mois de février 1703. On trouve aussi un grand éloge de M. Malepeyre dans le Mercure du mois d'octobre 1689.)

MALESPINA ou MALESPINI, (Sallas ou Sabas) doyen de Malte, et secrétaire du pape Jean XXI, au treizième siècle,

est auteur d'une histoire de Sicile en douze livres, depuis 1250 jusqu'en 1276. M. Baluze est le premier qui ait tiré cet auteur de l'obscurité des bibliothèques : M. Maratori l'a fait réimprimer dans le huitième tome *Rerum italicarum*. (Journal des Savans, 1714 et 1733.)

MALETERRE (Gaufred), moine bénédictin au onzième siècle, est auteur d'une histoire de Sicile, qui commence à la première année que les Normands arrivèrent dans la Pouille, et finit en 1099. Cette histoire a été imprimée plusieurs fois, et se trouve dans le cinquième volume du *Rerum italicarum*. (Journal des Savans 1732, p. 619.)

MALEVILLE, ancien curé de Domme, diocèse de Sarlat. Nous avons de lui, les lettres sur l'administration du sacrement de Pénitence, 1740, 2 volumes in-12. Devoirs des chrétiens ; 1750, 2 vol. in-12. Prières et bons propos pour les prêtres, et particulièrement pour les pasteurs, 1752, in-16. La religion naturelle et la révélée, établies sur les principes de la vraie philosophie, et sur la divinité des Écritures, 1756, 4 vol. in-12.

MALGAIREZ (Jean) de l'Ordre de Cîteaux, a fleuri vers l'an 1670. On a de lui : Morale chrétienne, fondée sur l'amour de Dieu, tirée des œuvres de saint Augustin ; à Rome en 1672. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2570.)

MALICE, *malitia*. Ce terme se prend dans l'Écriture, non-seulement pour la mauvaise disposition de l'esprit et du cœur, que nous nommons malice, mais aussi pour les peines et le châtiment : *melior est pauper sanus quàm dives flagellatus malitia*. Eccli. 30, 14. Pêché de malice. Voyez PÉCHÉ.

MALINES, *Mechliniæ*, ville du Brabant, est située sur la Dyle, ou Tyle qui la coupe en deux parties inégales, à six lieues au nord de Bruxelles, et à cinq au midi d'Anvers. Les Flamands l'appellent *Machalon*, et la beauté de ses bâtimens lui a fait donné le surnom de *Belle*. Elle n'est connue que depuis le huitième siècle : elle fut détruite par les Normands au neuvième, et ceinte de murailles au dixième. Saint Ruinold, Hibernais ou Écossais de naissance, ayant prêché la foi dans le pays avec saint Wilibrod, fonda au huitième siècle à Malines un monastère qui devint ensuite une collégiale, sous le nom de ce saint. C'est aujourd'hui la cathédrale qui est un vaste et beau bâtiment. Le chapitre est composé d'un prévôt, et de cinq autres dignités, de dix-sept canonicats, dont cinq sont affectés aux gradués, et de soixante autres bénéficiers. On compte sept églises paroissiales, soit dans la ville, soit dans les faubourgs, un collège des PP. de l'Oratoire, et un noviciat, sept communautés religieuses d'hommes, douze de filles, sans

les deux béguinages, une commanderie de chevaliers teutoniques, et divers hôpitaux.

La ville de Malines a été d'abord du diocèse de Liège : son église seulement collégiale et paroissiale dépendait de celui de Cambrai, lorsqu'en 1559 elle fut érigée en métropole. L'archevêque se qualifie *Prima des Pays-Bas*. Son diocèse contient plusieurs villes considérables, et 455 paroisses ou villages, partagés en onze doyennés : on y comptait autrefois vingt-six abbayes de l'un ou de l'autre sexe, quatorze collégiales, et 177 couvens d'hommes ou de filles. (*Gall. christ. nov. edit. tom. 5, col. 5 et seq.*)

Archevêques de Malines.

1. Antoine Pervenot de Granvelle, évêque d'Arras, dès l'âge de vingt-deux ans fut nommé premier archevêque de cette métropole, à l'érection de laquelle il avait beaucoup contribué. Il y fut reçu avec beaucoup de solennité le 21 décembre 1561, et y fit de très-bons réglemens. Comme il était souvent absent, il établit Maximilien Morillon pour son vicaire général. Ayant été fait cardinal par Pie IV le 26 février 1562, il contribua dans la suite à l'élection de Pie V. Pendant son absence on tint à Malines un concile l'an 1570, auquel Martin Rithou, évêque d'Ypres, présida en sa place. Il abdiqua environ l'an 1582, en conséquence de ses longues absences,

ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu à l'archevêché de Besançon le 24 juin 1584. Il ne gouverna non plus ce dernier siège que par des grands-vicaires; et étant tombé malade au commencement de l'année 1586, il mourut le 21 septembre suivant, après avoir rempli avec beaucoup d'honneur les plus grandes places. Son corps fut transporté de Madrid à Besançon.

2. Jean Hauchin, que les hérétiques qu'il avait solidement réfutés, tinrent en prison pendant trois mois, fut mis en la place d'Antoine, après l'abdication de celui-ci, le 24 janvier 1582, et sacré par Maximilien Morillon, alors évêque de Tournai, le 30 octobre 1583. Ses mœurs douces et affables le rendirent très-agréable aux plus grands, ainsi qu'au plus petit peuple. Il souffrit, de même que son clergé, beaucoup de traverses de la part des ennemis de la catholicité, jusqu'à ce qu'il se trouva en situation de rentrer dans son diocèse en 1585. Enfin après avoir rempli tous les devoirs d'un bon pasteur, il alla recevoir la récompense de ses travaux le 5 janvier 1589.

3. Guillaume Alain, créé cardinal par Sixte V en 1587, en considération de son rare mérite et de son zèle ardent pour la religion, fut désigné archevêque de Malines en 1589; mais retenu à Rome pour les affaires de l'Eglise, ce diocèse fut privé de la présence de son pasteur jusqu'à la mort de

celui-ci, arrivée le 16 octobre 1594.

4. Levin Terranes, déjà évêque d'Anvers depuis long-temps, fut nommé à cet archevêché par le roi catholique, aussitôt après la mort d'Alain, mais il mourut lui-même avant d'avoir été confirmé par le pape.

5. Mathias Vanden - Hove, après avoir gouverné cette église en qualité de grand-vicaire depuis la mort de Jean, son second archevêque, et cela avec tant de prudence, qu'il ne semblait pas que ce diocèse fût privé de pasteur, fut lui-même sacré archevêque, malgré toutes les répugnances de son humilité, le 18 février 1596. Dès ce moment il no'mit rien de ce qui pouvait contribuer au bien solide de son troupeau, surtout pour le renouvellement de la discipline ecclésiastique et régulière. Il bâtit, de ses propres deniers, un séminaire en 1600, le soutint long-temps par ses libéralités, et lui légua à sa mort la moitié de ses biens, donnant le reste pour la décence de l'office divin à sa cathédrale. Il assembla en 1607 le troisième concile de sa province, et en publia les décrets en 1609 dans son synode particulier, après les avoir fait confirmer par le pape. Il mourut dans le cours de sa visite le 30 mai 1620.

6. Jacques Boonen, transféré de l'église de Gand à celle-ci en 1620, en prit solennellement possession la veille de Noël 1621. Il excella dans les vertus d'un

bon pasteur, et surtout dans la charité envers les pauvres. Il prescrivit pour l'administration des sacremens des règles si utiles, que les prélats même des autres provinces les firent observer dans leurs diocèses. Il procura dans sa province l'établissement de plusieurs maisons de l'Oratoire pour l'éducation des jeunes clercs. Il assembla encore en 1645 les évêques de sa province, et fit des réglemens très-utiles. Ce fut sous ses auspices que la réforme s'établit en son abbaye d'Aflighème. Il mourut le 30 juin 1655, après avoir légué son excellente bibliothèque à ses successeurs, et aux pauvres tout ce qu'il possédait d'ailleurs, excepté son patrimoine.

7. André Cruksen, transféré du siège de Ruremonde à celui-ci en 1656, en prit possession le 26 juin 1657, avec un applaudissement général. Il visita ses paroisses en personne, tant que sa santé le lui permit, et gouverna ce diocèse avec une rare prudence et un zèle ardent pour la défense de l'Eglise. Il se refusait tout ce qui n'était pas absolument nécessaire, pour subvenir aux besoins publics. Il n'oublia rien pour procurer à la sainte Eucharistie le respect convenable. Enfin après avoir fait des embellissemens magnifiques dans son église et dans plusieurs autres, donné en un mot mille preuves de la perfection des vertus dont il était doué, il mourut de la pierre le 8 novembre 1666. Il fit éclater pendant cette maladie

si douloureuse les plus grands exemples d'une patience vraiment chrétienne.

8. Jean II, fils de Jean de Wachtendonck, préfet de la ville, et de Catherine d'Ander-Hoove, tous deux de familles illustres par leur noblesse, après avoir gouverné le diocèse de Namur pendant douze ans, de la manière la plus digne de cette éminente place, et en avoir écarté de tout son pouvoir les opinions relâchées, fut transféré à cette église en 1667, et confirmé par Clément IX en 1668 : mais comme il se préparait à s'y rendre, et que tout se disposait à l'y recevoir d'une manière proportionnée à son mérite et à sa dignité, il mourut à Bruxelles le 25 juin de cette même année. Il est inhumé dans la cathédrale de cette ville.

9. Alphonse de Berghes, de l'illustre famille des ducs de Brabant, avait été nommé évêque de Tournay par le roi de France; mais préférant d'être fidèle à son prince naturel, à la dignité épiscopale, il mérita par ce moyen d'être élevé sur ce siège par la nomination du roi d'Espagne en 1669; et après avoir reçu la confirmation du pape, il fut sacré à Bruxelles le 25 janvier 1671. Dès qu'il fut en possession de sa dignité, jusqu'à sa mort arrivée le 7 juin 1689, il n'oublia rien pour exprimer en sa personne la plus fidèle copie du grand apôtre qu'il s'était proposé pour modèle.

10. Humbert Guillaume, fils d'Achilles, comte de Precipians de Soye, transféré du siège de Bruges à celui-ci en 1690, gouverna cette église pendant vingt-deux ans, avec une sollicitude si digne d'un bon pasteur, qu'rien ne fut capable de l'engager à s'absenter pendant huit jours de son troupeau. Il présida à la congrégation de prélats, tenue à Bruxelles en 1697, et fit réimprimer le catéchisme prescrit par le synode de Malines, en 1607. Il mourut dans une heureuse vieillesse le 9 juin 1711.

11. Thomas-Philippe Hennin de Boussut ou Bossut de Chimai, second fils de Philippe-Antoine de Hennin d'Alsace, comte de Bossut, prince de Chimai, naquit à Bruxelles le 22 novembre 1680, et fut connu dans sa jeunesse sous le nom de comte de Beaumont. Il fut nommé à l'âge de dix-sept ans par le roi d'Espagne Charles II à la prévôté de l'église cathédrale de Gand; et après avoir fait sa philosophie à Cologne dans le collège des trois Couronnes, il alla à Rome, y étudia en Théologie dans le collège germanique de Saint-Apollinaire, et fut le premier qui y soutint des thèses polémiques en présence d'une nombreuse assemblée de prélats et de docteurs. Après quatre ans d'étude, il prit le bonnet de docteur dans l'université grégorienne, et reçut ensuite la prêtrise. Étant de retour en son pays, l'évêque de Gand le nomma en 1702, examinateur syno-

dal, et le fit son vicaire-général en son absence. Depuis il fut désigné en 1713 par le pape Clément XI dont il était prélat-domestique, pour être évêque d'Ypres; mais le 3 mars 1714, il fut nommé par l'empereur à l'archevêché de Malines. L'expédition de ses bulles ayant traîné en longueur à cause de quelques difficultés qui survinrent, il se rendit à Vienne en Autriche où il fut sacré le 19 janvier 1716. Il fit prendre possession de son archevêché par l'évêque nommé de Bruges, chargé de sa procuration, le 10 février; et s'étant rendu à Malines, il y fit son entrée publique avec les cérémonies accoutumées, le 15 mars de la même année 1716, et reçut le *pallium* par les mains de l'évêque de Namur le 22 suivant. Il fut créé cardinal de la sainte Église romaine le 29 novembre 1719, par le pape Clément XI après la mort duquel il se rendit à Rome, et assista au conclave dans lequel Innocent XIII fut élu. Ce nouveau pontife lui assigna le titre presbytéral de Saint-Césaire. Il fut aussi déclaré membre des congrégations du concile, de *Propaganda fide*, des rits et de l'*index*; et s'étant rendu à Vienne, il prêta serment entre les mains de l'empereur en qualité de conseiller intime actuel en son conseil d'état, le 15 septembre 1722. Il est mort doyen de l'Ordre des cardinaux-prêtres en 1759, après avoir gouverné son diocèse avec

une piété exemplaire et soutenue jusqu'à la fin de sa longue vie.

12. Jean-Henri, né des comtes de Franckenberg et Schellendorf, d'une maison très-ancienne en Allemagne, était chanoine de l'église de Breslau, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de Malines en 1759. Il fut sacré à Vienne en Autriche au mois de juillet de la même année, en présence de leurs majestés impériales et de toute la famille royale, par le cardinal de Migazzi, archevêque de cette ville, et ci-devant coadjuteur du cardinal d'Alsace de Boussut, archevêque de Malines. M. de Franckenberg prit possession de son siège au mois de septembre 1759. Il gouverna son diocèse avec une prudence éclairée, et une douceur qui lui était propre. Son affabilité, sa droiture et son désintéressement le firent universellement admirer, et lui captivèrent à juste titre les esprits et les cœurs de tous ses diocésains. (Mémoires fournis par M. le vicomte de Haro et d'Enghien, résidant à Bruxelles.)

Concile de Malines.

Le premier fut tenu le 11 juin de l'an 1570. Michel Rythovius, évêque d'Ypres, y présida, comme le plus ancien évêque de la province, au nom et place du cardinal de Granvelle, archevêque de Malines. On y condamna les hérésies; on y reçut les décrets du concile de Trente; on y promit obéissance au pape, et l'on y fit plusieurs réglemens

qui regardent les sacrements, pour lesquels il y a neuf articles; les ordinans, pour lesquels il y a cinq chapitres; les mariages, qui renferment sept chapitres; l'office divin qui contient dix-sept chapitres; les fêtes, qui contiennent cinq chapitres; les jeûnes, qui en contiennent deux; les images, qui en renferment trois; les indulgences, la superstition, les évêques et leurs offices, les sceaux, la résidence, les doyens de chrétienté, les curés, les religieux et religieuses, etc. (*Lab.* 15. *Hard.* 10.)

Le deuxième concile fut tenu l'an 1607. Mathias, archevêque de Malines, y présida à la tête de six évêques ses suffragans, et l'on y fit plusieurs sages réglemens sous vingt-six titres.

Le premier, qui regarde la foi et les moyens de la conserver, renferme neuf chapitres. On y ordonne aux maîtres d'écoles, aux libraires et aux imprimeurs de faire une profession de foi, et l'on y défend de lire ou de vendre des livres hérétiques, lascifs, ou non approuvés.

Le second titre, qui regarde les sacrements en général, renferme six chapitres. On y ordonne d'administrer les sacrements avec une grande pureté de conscience, selon le rituel de l'église cathédrale, ou à son défaut, de l'église métropolitaine, et d'en expliquer la vertu à ceux qui les reçoivent.

Le troisième titre, qui regarde le sacrement de baptême, renferme neuf chapitres, dans les-

quels on ordonne aux pasteurs de fermer à clef les fonds baptismaux, d'écrire dans un registre les noms des baptisés, et ceux de leurs pères et mères, parrains et marraines, etc.

Le quatrième titre, qui regarde la confirmation, renferme deux chapitres, dans lesquels on recommande aux pasteurs d'avertir que ce sacrement ne se réitère pas, qu'il faut se confesser avant de le recevoir, etc.

Le cinquième titre, qui regarde le sacrement de pénitence, renferme huit chapitres, défend aux réguliers de confesser sans approbation, et à tout confesseur, sans être assis, etc.

Le sixième titre, touchant les indulgences, renouvelle les décrets du concile de Trente à ce sujet.

Le septième titre, touchant l'Eucharistie, renferme huit chapitres, dans lesquels on ordonne d'avoir toujours plusieurs hosties consacrées pour l'usage des malades, d'en porter toujours plusieurs lorsqu'on va les administrer, de les renouveler toutes les semaines, etc.

Le huitième titre, touchant l'Extrême-Onction, recommande, en deux chapitres, aux pasteurs de visiter souvent les malades, et de les avertir que ce sacrement ne fait point mourir, et n'empêche pas qu'on ne fasse son testament, après qu'on l'a reçu.

Le neuvième titre règle, en huit chapitres, les conditions nécessaires aux ordinans, telles

que l'âge, la naissance légitime et la probité attestées par leurs supérieurs.

Le dixième titre traite des fiançailles et du mariage, en huit chapitres.

L'onzième titre, qui renferme six chapitres, recommande à tous les prédicateurs de s'abstenir dans leurs discours de tout ce qui ne se rapporte point à l'édification de leurs auditeurs, et aux curés, de faire le catéchisme tous les dimanches et toutes les fêtes.

Le douzième titre renferme vingt chapitres sur l'office divin et les cérémonies, dont il recommande l'uniformité.

Le treizième titre règle les fêtes et les jeûnes, en six chapitres.

Le quatorzième titre, qui contient six chapitres sur les requies et les images, proscrit toutes celles qui ne sont point approuvées par l'ordinaire, ou qui sont lascives, obscènes, indécentes, mondaines, etc.

Le quinzième titre défend, en quatre chapitres, les superstitions, et ordonne que personne ne pourra exercer sans la permission par écrit de l'ordinaire.

Le seizième titre traite, en huit chapitres, des évêques, de leurs devoirs, et de la vacance du siège épiscopal.

Le dix-septième traite, en seize chapitres, des archiprêtres, des curés et des gardiens des églises.

Le dix-huitième traite, en

neuf chapitres, de la vie des clercs et de leur punition.

Le dix-neuvième traite, en six chapitres, des bénéfices, des offices ecclésiastiques, et de la résidence des bénéficiaires.

Le vingtième traite des écoles, en six chapitres. On y ordonne d'ériger des écoles pour l'instruction de la jeunesse, de les visiter, d'obliger les pauvres à s'y trouver, et de séparer les garçons des filles.

Le vingt-unième parle des séminaires, en quatre chapitres, et le vingt-deuxième, du louage et de la conservation des biens d'Eglise, en treize chapitres.

Le vingt-troisième concerne la réparation des églises.

Le vingt-quatrième, qui contient neuf chapitres, regarde les religieux et les religieuses. On y ordonne de ne recevoir dans les monastères, que le nombre de personnes qu'ils sont en état de nourrir, soit par leurs revenus, soit par les aumônes accoutumées, de donner un confesseur extraordinaire aux religieuses trois ou quatre fois l'année, de lire pendant le repas, etc.

Le vingt-cinquième traite, en cinq chapitres, de la juridiction et des immunités ecclésiastiques.

Le vingt-sixième traite, en cinq chapitres, du synode de la province et de celui du diocèse. (*Reg.* 36. *Lab.* 15. *Hard.* 10.)

MALLE, ville épiscopale de la province de Pisidie sous la métropole d'Antioche, au diocèse d'Asie. Il en est fait men-

tion dans les notices et dans les actes des conciles. Les évêques suivans y ont siégé :

1. Attale, souscrivit à la lettre des évêques de Pisidie à l'empereur Léon, au sujet du meurtre de saint Proter d'Alexandrie, et au décret de Gennade de Constantinople, contre les simoniaques.

2. Côme, au cinquième concile général.

3. Sisinnius, aux canons *in Trullo*. (*Or. chr.*, t. 1, p. 1056.)

MALLE, ville épiscopale de la première Cilicie sous la métropole de Tarse, au patriarchat d'Antioche, située près de la mer et du fleuve Pyramus. Strabon, Pline, Ptolémée, et les notices en font mention. Voici ses évêques :

1. Bematius, assista au concile d'Antioche, sous Melèce, l'an 377.

2. Valentin, au concile général d'Éphèse, où il s'unit avec plusieurs autres évêques pour engager Cyrille d'Alexandrie à ne point faire l'ouverture du même concile avant l'arrivée de Jean d'Antioche, et approuva tout ce que les orientaux firent en faveur de Nestorius. Mais il se déclara ensuite dans le concile de Tarse, pour l'union de l'Eglise orientale avec celle d'Alexandrie.

3. Chrysippe, assista et souscrivit au concile de Chalécédoine.

4. Attale, souscrivit au décret synodal de Gennade, pa-

triarche de Constantinople, contre les simoniaques.

5. Cône, au cinquième concile général. Ces deux derniers évêques sont peut-être les mêmes que ceux qui sont rapportés ci-dessus parmi les évêques de Malte, de Pisidie, nos 1 et 2. (*Or. chr.*, t. 2, p. 883.)

MALLEMANS (Jean), naquit à Beaune en Bourgogne le 22 janvier 1649. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut chanoine de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut le 13 janvier 1740. On a de lui 6 volumes in-12 de l'Histoire de la religion depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Jovien; une Conduite pour entendre chrétiennement la messe, à Paris en 1696; des pensées sur le sens littéral des dix-huit premiers versets de l'évangile de saint Jean, 1718: c'est ce qu'il appelle l'Histoire de l'éternité; quelques Dissertations ou réflexions particulières sur divers endroits de l'Écriture-Sainte, qu'il a insérées dans les Journaux de Trévoux, des années 1706, 1707, 1708 et 1709. Cet auteur est singulier dans ses sentimens. (Le père le Long, Bibliothèque sacrée, édition in-folio. Journal des Savans, 1704.)

MALLET (Antoine), dominicain, né à Rennes en 1593, prit les degrés dans la faculté de Théologie de Paris, devint prieur de Saint-Jacques, et fut successivement vicaire-général de la congrégation de France, et provincial de cette même

congrégation, lorsqu'on l'érigea en province. Il suivit à Elois Gaston de France, duc d'Orléans, et il y mourut en 1663, âgé d'environ soixante-dix ans. Il avait publié en 1634 les histoires des saints papes, cardinaux, patriarches, évêques, etc., des docteurs de toutes les facultés de l'université de Paris, et des religieux illustres du couvent de Saint-Jacques. Il donna encore un discours sur le rosaire perpétuel, *ibid.*, 1644, in-24. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 605.)

MALLET (Charles de Saint-Bernard), de Turin, de l'Ordre des Feuillans, mort le 2 mai 1658, a donné : 1°. des Méditations ou exercices spirituels pour la réforme et la perfection de l'âme, à Turin, en 1655. 2°. L'or de la Théologie-morale, tiré des anciens et des nouveaux théologiens, et des trésors du droit canon et civil, battu et réduit en petites lames, *ibid.*, en 2 volumes. Le premier, des sacremens; et le second, des préceptes du décalogue et de l'Église. 3°. De la hiérarchie et de l'Église militante, en huit livres, 1660. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2379.)

MALLET (Charles), docteur en Théologie, maison et société de Sorbonne, était du diocèse d'Amiens. Il fut reçu docteur en 1659, et dans la suite il fut fait chanoine et archidiacre de l'église de Rouen où il mourut le 20 août 1680. On a de lui un

examen de quelques passages de la version de Mons, qu'il publia en français, sans se faire connaître, en 1667, et un traité français de la lecture de l'Écriture-Sainte, en langue vulgaire, in-12, à Rouen, 1679. (Mémoires du temps. Journal des Savans, 1679.)

MALLET (Edme), né à Melun en 1713, fit ses études avec succès au collège des barnabites de Montargis, vint à Paris, et fut choisi par M. de la Live de Bellegarde, fermier-général, pour veiller à l'instruction de ses enfans. Il entra en licence en 1742 dans la faculté de Théologie de Paris, et fut reçu docteur et agrégé à la maison et société royale de Navarre. En 1744, il alla remplir auprès de Melun une cure qu'il quitta en 1751 pour revenir à Paris où il fut professeur royal de Théologie dans le collège de Navarre. Il est mort le 25 septembre 1755, après avoir publié : 1°. Principes pour la lecture des poètes, 2 volumes in-12 imprimés à Paris, chez Durand, 1745. 2°. Essai sur l'étude des Belles-Lettres, in-12, 1747, chez Ganeau. 3°. Essai sur les bienséances oratoires, et principes pour la lecture des orateurs, 1753. Depuis sa mort, en 1757, on a donné de lui : Histoire des guerres civiles de France, sous les règnes de François II, Charles IX, Henri II et Henri IV, traduit de l'italien de Davila, avec des notes critiques et historiques, 3 volumes in-4°. L'abbé Mallet

s'était chargé de fournir à l'Encyclopédie les articles concernant la Théologie et les belles-lettres ; et il en a donné un grand nombre. (On peut voir son éloge dans l'Année littéraire, 1757, t. 3 et t. 4. Voyez aussi le Journal des Savans, 1745 et 1748, où l'on dit que l'Essai sur l'étude des belles-lettres est écrit avec autant d'ordre, que de sagesse ; que la méthode en est aisée, claire, exacte, soutenue de réflexions qui en facilitent la pratique ; qu'on y respire partout la religion et la probité.

MALLINCKROT (Bernard), doyen de l'église cathédrale de Munster, auteur du dix-septième siècle, fut nommé à l'évêché de Ratzbourg par l'empereur Ferdinand 1^{er} ; mais l'irruption de Gustave Adolphe l'empêcha de jouir de cette nomination. Il fut ensuite élu évêque de Minden ; mais un compétiteur puissant le réduisit à se contenter du vain titre de coadjuteur de cette église. Il fit tous ses efforts pour se faire élire évêque de Munster en 1650, et il ne réussit pas mieux. Il mourut subitement dans le château d'Ottensheim, le 7 mars 1664. Ses écrits sont en latin : savoir, un Traité de l'imprimerie, publié à Cologne en 1639. Un autre traité de la nature et de l'usage des lettres. Divers endroits remarquables des historiens grecs, avec un discours préliminaire du vrai bonheur de l'homme en cette malheureuse vie, à Cologne, en 1656. Un traité des ar-

clichanceliers du saint-empire romain et des chanceliers de la cour romaine, etc., imprimé à Munster en 1640, où Burcard Gottelff Struve a ajouté une préface touchant la vie et les ouvrages de l'auteur. (Journal des Savans, 1666. Moréri, édit. de 1759.)

MALLONI (Daniel), natif de Bresce en Italie, et religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, fleurit à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui une bibliothèque scholastique sur le second livre des sentences, imprimée à Venise en 1596; et un commentaire sur le traité d'Alphonse Paléote des stigmates de Jésus-Christ sur le saint Suaire, à Venise en 1606, et à Anvers en 1616. Ces deux ouvrages sont écrits en latin. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1435.)

MALLOTEZ, héb., qui remplit ou achève; du mot *malle*; habitans de la ville de Mallos en Cilicie, sur le fleuve Pyramus. Ils se révoltèrent parce qu'Antiochus Épiphanes les avait donnés avec la ville de Tarse à une de ses maîtresses. (2 Mach. 4; 30.)

MALO, ou **MACLOU**, ou **MAHOULT** (saint); *Machutus*; *Machutes*; *Maclovius*; *Macclanus*, évêque d'Aleth en Bretagne, était fils d'un gentilhomme de la Grande-Bretagne, nommé Dent ou Gwent, et l'on croit qu'il naquit à Gui-Castel que quelques-uns prennent pour

Winchester en Angleterre, vers l'an 487. Ses parens confièrent son éducation à saint Brenden, abbé de Carvennes ou Lant-Carvan, dans le pays de Galles, qui, charmé des belles dispositions d'esprit et de cœur de son élève, lui donna la tonsure cléricale et l'habit de religion. Ce saint abbé s'étant retiré dans la solitude, Malo l'y suivit, et l'accompagna aussi dans son retour à son monastère. Il s'y exerçait avec une ferveur incroyable dans les pratiques de la vie régulière, lorsqu'il fut élevé aux ordres sacrés, et enlevé peu de temps après par les habitans de Gui-Castel, qui le mirent sur le siège épiscopal de leur ville, malgré ses efforts, ses cris et ses larmes. Il n'y fut pas long-temps sans prendre la résolution d'aller chercher chez les étrangers les avantages de la solitude, qu'il avait perdus dans son pays. Il s'embarqua secrètement pour passer en France vers l'an 538, et vint aborder à une presqu'île assez proche de la ville d'Aleth. Il y trouva un saint solitaire nommé Aaron, avec lequel il se consacra tout entier à la pénitence, ne vivant comme lui que de pain, de racines et d'eau. Quelques fidèles de la ville d'Aleth qui était encore presque toute païenne, ayant sollicité saint Malo de s'y rendre, il y alla, y prêcha hautement Jésus-Christ, y fit un grand nombre de conversions, tant par ses discours que par ses miracles, et en fut premier évêque vers l'an

541. Il augmenta aussi le monastère du B. Aaron son ami, qui mourut peu de temps après. Il en prit la conduite par lui-même, et le rendit très-florissant. Quelques impies s'étant attachés à persécuter le saint évêque, il quitta la ville, se mit sur mer, au gré des vents, et aborda heureusement en Saintonge vers l'an 562, d'où les fidèles d'Aleth le ramenèrent à son église. Il y rétablit la paix et le bon ordre que son absence en avait bannis; mais ne pouvant résister à son attrait pour la solitude, il fit sacrer saint Gurwal, évêque en sa place, et retourna en Saintonge où il mourut le 15 novembre de la même année 565, qu'il y arriva. On fait sa fête principale le 15 novembre, et l'on montrait de ses reliques en divers endroits, au séminaire de Saint-Magloire à Paris, à la ville de Saint-Malo, à l'abbaye de Gemblours dans le Brabant, etc. (Baillet, t. 8, 15 novembre.)

MALO (Saint-), ville de Bretagne. (*Cherchez SAINT-MALO.*)

MALoch, héb., *qui règne ou qui consulte*, du mot *Malac*, fils de Basabias, père d'Abdi. (1 Paral. 4, 44.)

MALPE (Pierre), né à Bruxelles, en 1591, entra jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fut prieur de son couvent avant l'âge de trente ans. Il mourut en 1645, après avoir composé plusieurs ouvrages dont il n'y a eu d'imprimé que le suivant, qui parut à Anvers en 1635,

in-8°, sous ce titre : *Palma fidei sacri Ord. FF. Prædic.* (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 547.)

MALQUION, prêtre d'Antioche, fleurit sous les règnes de Claude II et d'Aurélien. Il était très-éloquent; et après avoir enseigné la rhétorique dans Antioche avec beaucoup de réputation; il y avait été fait prêtre à cause de la pureté et de l'ardeur de sa foi. Il entra en conférence, par ordre du concile d'Antioche, avec Paul de Samosate, et le convainquit d'enseigner que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme, différent seulement des autres en ce qu'il avait reçu plus de grâces. On écrivait tout ce qui se disait de part et d'autre dans cette conférence, et on en voyait encore les actes lorsque saint Jérôme composa son Catalogue des Hommes illustres. Léonce de Bysance nous a conservé deux fragmens dans son troisième livre contre Nestorius; et Pierre Diaïre, un troisième dans sa lettre à saint Fulgence et aux autres évêques d'Afrique. Paul ainsi convaincu fut déposé et excommunié dans le concile d'Antioche de l'an 269 ou 270. Nous avons encore une partie de la lettre synodale que Malquion écrivit au nom des évêques du concile d'Antioche, à Denis, évêque de Rome, à Maxime d'Alexandrie, à tous les évêques, à tous les prêtres, à tous les diacres, et à toute l'Église catholique. Il y faisait voir le

soin que les évêques avaient apporté pour conserver la pureté de la foi, pour découvrir et combattre la pernicieuse doctrine de Paul de Samosate; les artifices et les supercheries dont cet hérésiarque s'était servi pour couvrir ses impiétés; les preuves par lesquelles on l'avait convaincu d'erreur; les dérèglemens de sa vie, son avarice, son ambition, son attachement pour les femmes et pour la bonne chère. Léonce de Bysance cite quelque chose de cette lettre. Elle porte en tête les noms de seize évêques en comptant Malquion que l'on croit être différent du prêtre d'Antioche de même nom, n'étant pas ordinaire que des prêtres soient nommés parmi les évêques à la tête d'une lettre synodale. C'est la réflexion de dom Ceillier, qui cite M. de Tillemont, t. 4, Histoire ecclésiastique, p. 299. Mais s'il nous est permis de penser différemment de ces grands hommes, nous dirons ingénument que cette réflexion ne nous paraît point juste. S'il n'est pas ordinaire que des prêtres soient nommés parmi les évêques à la tête d'une lettre synodale, cela peut donc arriver et arrive en effet quelquefois, du moins par extraordinaire; or, s'il y eut jamais lieu à cette exception, n'est-il pas très-probable que ce fut en faveur du prêtre Malquion, lui qui avait été choisi par les pères du concile d'Antioche pour confondre Paul de Samosate, et qui avait écrit la

lettre synodale en leur nom? Cette distinction n'est-elle pas due au vainqueur de l'hérétique, et à l'auteur de la lettre même, qui annonçait à toute l'Église un triomphe qui lui était si honorable? (Théodoret, *lib. 2, hæret., fab. cap. 8*. Eusèbe, *lib. 7, Hist. eccl.* Hieron. *in catal. cap. 71*. Leonf. Bysant. *lib. 3, in Nestorium et Eutychen*. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 3, p. 298 et suiv.)

MALTE (Ordre de). Cet Ordre, qui est un Ordre religieux et militaire tout ensemble, doit son institution à la clarté de quelques marchands d'Amalfi au royaume de Naples, qui, environ l'an 1048, bâtirent à Jérusalem, proche du temple de Salomon, une église du rit latin appelée Sainte-Marie de la Latine, un hôpital qu'ils consacrèrent à saint Jean l'aumônier, pour recevoir les malades et les pèlerins, et une chapelle en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Ils y fondèrent aussi un monastère de bénédictins. Godefroi de Bouillon ayant pris Jérusalem en 1099, enrichit l'hôpital de Saint-Jean; et le nombre des hospitaliers s'étant accru, ils formèrent une congrégation sous le nom de Saint-Jean-Baptiste; ce qui fut cause qu'on les appela chevaliers, ou hospitaliers, ou Frères de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem.

Paschal II, par une bulle de l'an 1113, confirma les donations faites à cet hôpital. Ray-

mond du Puy de Dauphiné, successeur de Gerard Torn, Provençal, qui en avait été le premier directeur, fut le premier qui prit la qualité de grand-maître, et donna une règle aux hospitaliers, que Gelase II approuva en 1118, et Calixte II en 1120. Tel fut le premier état de l'Ordre de Malte qu'on met au nombre de ceux de Saint-Augustin, parce que la règle est tirée en partie de celle de ce saint docteur. Raimond voyant que les revenus de l'hôpital surpassaient de beaucoup ce qui était nécessaire à l'entretien des pèlerins et des malades, crut devoir employer le superflu à la guerre contre les infidèles, et sépara ses hospitaliers en trois classes : l'une de nobles, pour porter les armes ; l'autre de prêtres et chapelains, pour faire l'office ; la troisième de frères-servans roturiers, qui furent aussi destinés à la guerre.

Après la perte de Jérusalem, les hospitaliers se retirèrent d'abord à Margat, puis à Ptolémaïde, appelée autrement Acre, d'où ils furent nommés chevaliers de Saint-Jean-d'Acre, ensuite à Limisson dans l'île de Chypre, enfin à Rhodes, qu'ils conservèrent pendant deux cent treize ans, et que Soliman II leur enleva avec une armée de trois cent mille combattans, le 24 décembre 1522. Après cette perte, les chevaliers se réfugièrent en l'île de Candie, puis à Viterbe, et en dernier lieu à Malte que l'empereur Charles V

leur céda. Ils y arrivèrent le 26 octobre 1530 ; et c'est de-là qu'on les appelle chevaliers de Malte. Leur gouvernement était monarchique et aristocratique ; monarchique en ce que le grand-maître était souverain sur le peuple de l'île de Malte et sur les chevaliers, en tout ce qui n'était pas contraire à la règle et aux statuts de la religion ; aristocratique, en ce que le grand-maître ne décidait les affaires importantes qu'avec son chapitre, dans lequel il n'avait que deux voix. Il y avait deux conseils, l'*ordinaire* et le *complet*. L'ordinaire était composé du grand-maître, du prieur de l'église, des baillis conventuels, des grands-prieurs et des baillis capitulaires. Le complet était composé outre cela des grands-croix et des deux plus anciens chevaliers de chaque langue. Les langues étaient les différentes nations dont l'Ordre était composé. On en comptait huit avant le schisme de l'Angleterre. Aujourd'hui il n'y en a que sept, qui sont les langues de Provence, d'Auvergne, de France, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne et de Castille. Ces langues avaient leurs chefs à Malte, et on les nommait pilliers et baillis conventuels. L'hôtel de chaque langue se nommait auberge, parce que tous les chevaliers qui dépendaient de cette langue pouvaient y aller manger.

Les chevaliers nobles sont appelés chevaliers de justice, et il n'y a qu'eux qui puissent être

baillis, grands-prieurs et grands-maitres. Les chevaliers de grâce sont ceux qui, n'étant pas nobles, ont obtenu par quelque service important d'être mis au rang des nobles. Les frères-servans sont de deux sortes, savoir, les frères-servans d'armes, dont les fonctions sont les mêmes que celles des chevaliers, et les frères-servans d'église, dont toute l'occupation est de chanter les louanges de Dieu dans l'église conventuelle, et autrefois d'aller chacun à son tour servir d'aumôniers sur les vaisseaux et sur les galères de la religion. Les frères d'obédience sont des prêtres qui, sans être obligés d'aller à Malte, prennent l'habit de l'Ordre, en font les vœux, et s'attachent au service de quelqu'une des églises de l'Ordre, sous l'autorité d'un grand-prieur ou d'un commandeur, auquel ils sont soumis. Les chevaliers de majorité sont ceux qui, selon les statuts, sont reçus à seize ans accomplis. Les chevaliers de minorité sont ceux qu'on reçoit dès leur naissance; ce qui ne se peut faire sans une dispense du pape. Les chapelains ne peuvent être reçus que depuis dix ans jusqu'à quinze. Après quinze ans, il faut un bref du pape; jusqu'à quinze, il ne faut qu'une lettre du grand-maitre. Les donnés ou demi-croix ne portent qu'une demi-croix de toile blanche; mais tous les chevaliers sont obligés, après leur profession, de porter sur le manteau ou sur le justaucorps, du côté gauche,

la croix de toile blanche, à huit pointes, qui est le véritable habit de l'Ordre, la croix d'or n'étant qu'un ornement extérieur. Lorsqu'ils allaient combattre contre les infidèles ou qu'ils faisaient leurs caravanes, ils portaient sur leur habit une soubreveste ou casaque rouge, ornée par-devant et par-derrière d'une grande croix blanche pleine, qui est la croix des armes de la religion. (Le père Héliot, t. 3, c. 13. L'abbé de Vertot, Hist. de Malte.)

Les chevaliers de Malte sont de véritables religieux qui font les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ils ne peuvent par conséquent, ni se marier valablement, ni posséder rien en propre, ni succéder, soit en propriété, soit en usufruit, ni tester de leurs pécales qui appartiennent de droit à l'Ordre après leur mort, aussi bien que leurs meubles et tout ce qu'ils laissent en mourant. Ils peuvent seulement disposer d'un cinquième à la mort, en vertu d'une dispense du grand-maitre. Ils peuvent aussi jouir pendant leur vie de l'usufruit de leurs commanderies, et en disposer à leur gré, en quoi ils diffèrent des autres religieux.

Les chevaliers de l'Ordre de Malte sont exempts de la juridiction ordinaire des évêques, en vertu des bulles d'Adrien IV, de Clément VII, de Paul III et de Pie V. Il leur est défendu de se confesser à d'autres, qu'à leur

prieur ou à un chapelain de même Ordre, à moins qu'ils n'en aient une permission expresse de ce prieur, ou, en son absence, du supérieur légitime. Ils ne sont point obligés par conséquent de faire leur confession annuelle et leur communion paschale à la paroisse, dans laquelle ils résident ordinairement, parce que le curé de cette paroisse n'est point le propre curé des chevaliers qui y résident, et que le concile de Latran n'oblige les fidèles qu'à se confesser une fois l'an à leurs propres curés, et à recevoir la communion paschale de leurs mains. En cas de crime, tous les membres de l'Ordre de Malte doivent être jugés par le juge royal pour le cas privilégié, et par l'official, pour le délit commun. (Pontas et la Combe, au mot *Chevalier*.)

Les bénéfices de l'Ordre de Malte ne peuvent être possédés que par ceux qui sont de l'Ordre, suivant la bulle de Pie IV. (*Circumspecta* du 1^{er} juillet 1560, vérifiée au parlement de Paris du consentement unanime des évêques de France.) Mais quoique les chevaliers de Malte soient exempts de la juridiction des ordinaires, les évêques diocésains ont droit de faire la visite des églises des bénéfices dépendans de l'Ordre, comme le porte l'ordonnance de 1606; pourvu néanmoins qu'ils la fassent en personne, et sans exiger aucun droit. (*Ibidem*. Voyez COMMANDERIE, PATRON, BÉNÉFICE.)

Il y a aussi des religieuses hospitalières de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, établies en cette ville en même temps que les religieux, pour avoir soin des femmes pèlerines. On en voit encore à Sienne, à Florence, à Pise, à Toulouse, etc.

On peut voir touchant l'Ordre de Malte, Guillaume de Tyr, *lib.* 18, *cap.* 5. Jacques de Vitri, *Hist.* Aubert le Mire, *Orig. Ordin. equestr.* Le père Héliot, *Hist. des Ord. relig.*, t. 3. L'abbé de Vertot, *Hist. de l'Ordre de Malte*. M. Beckman, *Hist. de l'Ordre militaire de Malte*, etc., pour servir de supplément à l'histoire de M. l'abbé de Vertot, traduite de l'allemand en français. Le père Méncstrier dans son *Traité de la chevalerie*. Le recueil de pièces originales et nombreuses qui n'avaient jamais été imprimées, concernant l'histoire de l'Ordre de Malte, écrit en italien par le père Sébastien Paoli de Lucques, accompagné d'observations critiques, historiques, géographiques, généalogiques, et imprimé dans la même ville en 1740.)

MALTE, *Melita*, île située dans la Méditerranée, entre les côtes d'Afrique et de Sicile. Elle n'est séparée de cette dernière, qu'elle a au nord, que par un trajet de vingt-deux lieues : elle a environ huit à neuf lieues communes de France de long, et la moitié moins de large. L'empereur Charles V, comme roi de Sicile, la donna en 1530 à l'Ordre militaire de Saint-Jean

de Jérusalem, qui l'a extrêmement fortifiée et embellie. On y comptait soixante mille habitans, en y comprenant vingt mille chevaliers, qu'on a nommés depuis chevaliers de Malte.

MALTE, *Melita*, ville capitale de l'île du même nom, située sur la côte orientale. Elle consiste en plusieurs presqu'îles, qui sont autant de rochers élevés et avancés dans la mer, séparées par des bras ou canaux, qui font autant de ports assurés, et capables de renfermer plusieurs flottes. Il y a trois parties principales; le *Bourg*, l'*Île* et la *Valète*. Le *Bourg*, qui est la plus ancienne partie, ainsi nommé pour le distinguer de la *citée*, situé au milieu de l'île, n'était qu'un amas de cabanes de pêcheurs et de mariniers, lorsque les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'établirent dans l'île en 1530. On appela ce bourg la *Cité victorieuse*, après que le grand-maître Jean de la Valète l'eut défendu contre les Turcs, qui en avaient entrepris le siège qu'ils furent obligés de lever. Le Bourg renferme une paroisse, deux maisons religieuses d'hommes, et le monastère des bénédictins de Sainte-Scholastique. La seconde partie de la ville de Malte est l'île ou l'île de Saint-Michel; c'est une langue de terre qui s'avance dans la mer, et que le grand-maître Claude de la Sangle fit clore de murailles et fortifier. On appela depuis cette partie, l'*Île de la Sangle*. Il y a un fort beau quai qui sert de

promenade, et trois églises. Enfin la troisième partie est la cité la *Valète* ou *Villeneuve*, dont le grand-maître de ce nom, après la levée du siège par les Turcs, jeta les fondemens en 1566 sur le mont Scaberras où son successeur transporta sa résidence et celle du convent. C'est la partie la plus considérable, la plus belle et la plus peuplée. Ses rues sont grandes et larges, et ses maisons fort belles. L'église de Saint-Jean est la principale de la ville et la paroisse des chevaliers; le grand-maître y tenait chapelle les jours de fête. Elle est très-belle par ses peintures et autres ornemens, mais surtout par son architecture. Le prieur, chef des ecclésiastiques qui la desservent, est un des grands-croix de l'Ordre. Il y avait dans la cité la Valète trois autres paroisses latines et deux du rit grec, le collège des jésuites, huit autres maisons religieuses d'hommes et trois de filles, dont l'une était de l'Ordre de Malte. La ville de Malte a, outre cela, des faubourgs, et est divisée en vingt-quatre quartiers. Elle contient à peu près la moitié des habitans de l'île, et elle peut avoir trente mille âmes. L'évêque de Malte, qui est suffragant de Palerme, fait sa résidence à *Medina*, petite ville située au milieu de l'île, à sept milles de Malte. *Medina* ou la *citée* proprement dite, était la capitale de l'île avant que les chevaliers eussent fait bâtir la ville de Malte. Elle est ancienne et contient

environ trois à quatre mille âmes. Au milieu est la cathédrale de Saint-Paul, et tout auprès le palais de l'évêque. Outre cette église, il y avait cinq maisons religieuses d'hommes et une de bénédictines.

Evêques de Malte.

1. Publius (saint), ordonné par S. Paul.
2. Acacius, assista au concile de Chalcédoine en 451.
3. Constantin, au cinquième concile de Rome en 501.
4. Lucille, siégeait du temps de saint Grégoire.
5. Trajan, bénédictin, succéda à Lucille. Il siégeait en 603.
6. Manas, souscrivit au huitième concile de Constantinople en 868.
7. Gualterio, sacré par Urbain II en 1089, après une longue vacance causée par l'irruption des Sarrasins.
8. Biraldu, siégeait en 1095.
9. Jean, en 1123.
10. Etienne, en 1140.
11. Jean II, en 1168.
12. Roger de Cefaludo, vers l'an 1253.
13. N....
14. N.... siégèrent successivement depuis l'an 1266 jusqu'à l'an 1284.
15. Nicolas, en 1320.
16. Alduinus, en 1330.
17. Henri à Cefaludo, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1334.
18. Nicolas Boneti, savant théologien du même Ordre des Frères Mineurs, en 1342.

19. Hilaire Conrad, en 1361, mort l'an 1372.

20. Antoine, sacré à Rome par Grégoire X en 1373, mourut en 1392.

21. Nicolas de Papalla, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1392.

22. Jean de Pino, du même Ordre, succéda en 1394, et passa au siège de Gergenti l'année suivante. Il avait été confesseur et premier aumônier du roi.

23. André de Pace, Sicilien, docteur en Théologie et provincial de Sicile, de l'Ordre des Frères Mineurs, obtint l'évêché de Malte en 1398, et fut transféré à celui de Catane en 1408.

24. Conrad Caraccioli, de Naples, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, nommé successivement aux évêchés de Malte et de Catane en 1408, s'en démit la même année.

26. Michel de Lettras, Catalan de naissance, religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, siégea en 1408.

26. Jean Zimenius, franciscain de Catalogne, en 1411.

27. Antoine de Platamone, d'une famille noble de Catane, moine de Saint-Benoît, élu en 1412.

28. Senator de Mello, vivait en 1436, et mourut à Catane en 1445.

29. Bernardin de Paternione, d'une famille noble de Catane, religieux du Mont-Cassin, nommé évêque de Malte en 1445, mourut à Catane en 1447.

30. Jaymus ou Jacques de Pa-

ternione , bénédictin en 1447 , mort peut-être la même année.

31. Antoine d'Alagona , bénédictin , sacré en 1447 , abdiqua en 1478.

32. Jean de Paternione , noble et savant religieux bénédictin , archidiacre de l'église de Catane , sa patrie , fut fait évêque de Malte en 1478 , et fut transféré à Palerme en 1489.

33. Pierre Fox ou de Fuxo , fils de Gaston , comte de Foix , religieux de Saint-François , et cardinal du titre des saints Côme et Damien , permuta l'église de Palerme avec celle de Malte en 1489 , et mourut à Rome en 1490.

34. Paul de Cavalaria , vertueux et savant citoyen de Pise , fut fait évêque de Malte en 1491 , et mourut à Catane l'année suivante.

35. Jacques ou Jaymus Vualguarnera , Sicilien , sacré en 1495 , mort en 1501.

36. Antoine Corsectus , Sicilien , fameux jurisconsulte , succéda à Jacque en 1501 , et mourut à Rome en 1503.

37. Bernardin de Bononia , citoyen et chantre de Palerme , nommé par le roi Ferdinand II , en 1504 , ne fut sacré qu'en 1508 , par le pape Jules II qui voulait faire remplir ce siège par un autre qu'il avait nommé , et qui s'appelait Bandinel ; mais ce dernier ne fut point mis en place. Bernardin devint aussi archevêque de Messine en 1512 , et mourut à Palerme en 1513.

38. Jean de Sepulveda , Espa-

gnol , évêque de Tui en Galice , fut transféré à Malte en 1514 , et se démit l'année suivante.

39. Raphaël , évêque d'Ostie et camérier du pape Léon X , nommé à l'évêché de Malte en 1516 , s'en démit la même année.

40. Bernard Catagnanus , chanoine de Pise , devint évêque de Malte en 1516 , et mourut en 1519. Il fit bâtir un couvent pour les dominicains sous le nom de l'Annonciation.

41. Boniface Catagnanus ou Cathanianus , parent de Bernard et camérier de Léon X , siégea en 1519 , et mourut à Rome en 1523.

42. Charles Urries , Sicilien , d'une famille noble originaire d'Espagne , doyen de Gergenti et chanoine d'Ostie , fut préposé à l'église de Malte en 1523 , et mourut en 1528.

43. Baltasard Walthkirk , Allemand , vice-chancelier de l'empire , nommé à l'évêché de Malte par l'empereur Charles V en 1530 , mourut la même année.

44. Frère Thomas Bosius , d'Asti , vice-chancelier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem , élu en 1531 , ne fut sacré que long-temps après , parce qu'il eut pour compétiteur le cardinal Chinuccio que le pape Clément VII avait nommé au même évêché ; mais les choses s'étant accommodées Thomas fut mis en possession de son église en 1538 , en s'obligeant de payer chaque année une pension au cardinal Ghinuccio. Il mourut

en 1339, six mois après son installation.

45. Fr. Dominique Cubelles, de Saragosse, docteur en l'un et l'autre droit, siégea en 1542, et mourut en 1566.

46. Fr. Martin Roxas, Castillan, régent et ensuite vice-chancelier de l'Ordre, ambassadeur de la religion au concile de Trente, élu évêque de Malte en 1568, ne fut sacré à Rome qu'en 1573, après s'être purgé de quelques délits dont il avait été accusé.

27. Fr. Thomas Gargallus, Catalan, docteur en l'un et l'autre droit, et vice-chancelier de la religion, succéda à Martin en 1578, et siégea avec beaucoup d'édification jusqu'à l'an 1614, qu'il mourut.

48. Baltasard Cagliarès, de Malte, homme vertueux, savant et zélé, obtint l'évêché de Malte en 1615, et mourut en 1633.

49. Fr. Michel-J. Balaguer-Camarasa, d'Aragon, docteur en l'un et l'autre droit, siégea en 1635. (*Sicil. sac. lib. 3, p. 604.*)

MALVASIA. (*Cherchez MONEMRASIA.*)

MALVASIA (Bonaventure), de Boulogne en Italie, de l'Ordre des Frères Mineurs, fleurit vers l'an 1630. Nous avons de lui : 1°. Eclaircissement du miroir qui montre la vérité, où l'on instruit un Persan, à Rome en 1628. 2°. Apologie des anciennes lettres des papes recueillies par Isidore et Turrien, à Rome 1658. (Dupin, Table des Aut. ecclés.

du dix-septième siècle, col. 1813.)

MALVENDA (Thomas), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Xativa, dans le royaume de Valence l'an 1566, sous le règne de Philippe II. Il prit l'habit de religion dans le couvent de Sainte-Croix de Lombay l'an 1582, et donna sa principale application à l'étude de l'Écriture-Sainte, des Pères, et de l'histoire. Il enseigna la philosophie et la Théologie pendant quinze ans; et les premiers tomes des Annales de Baronius ayant paru en Espagne, les notes qu'il communiqua à leur illustre auteur, par une lettre qu'il lui adressa l'an 1600, le firent appeler à Rome où il eut plusieurs conférences avec ce savant cardinal. Il corrigea ensuite le bréviaire, le missel et le martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et fut chargé, par la congrégation de l'*Index*, de travailler, avec quelques autres savans personnages, à l'examen et à la correction des livres défendus, et ses corrections furent insérées dans les nouvelles éditions de la Bibliothèque des pères de Margarin de la Bigne. Elles furent aussi imprimées séparément à Rome, l'an 1607. De retour en Espagne, il fut occupé dans la ville de Madrid, depuis le mois de mars 1610 jusque vers la fin de 1612, à l'examen et à la correction des livres suspects ou défendus. Isidore Aliaga, religieux du même Ordre, et archevêque de Valence, voulut avoir

Malvenda dans son palais archiépiscopal où il vécut aussi religieusement que dans le cloître, et mourut de même le 7 de mai 1628, dans sa soixante-deuxième année. Il laissa plusieurs ouvrages fort estimés des savans.

Le premier que nous n'avons plus, est un petit Traité qu'il publia dans sa dix-neuvième année en 1585, pour prouver que sainte Anne n'avait été mariée qu'une fois, et que saint Joseph avait toujours été vierge. Le second, est un Traité de l'Incarnation. Le troisième, un Traité des actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le quatrième, un Commentaire sur quelques psaumes de David. Le cinquième, un Traité sur le mot hébreu *Hosanna*. Le sixième, un Traité sur les fautes qui s'étaient glissées dans plusieurs exemplaires de la vulgate, par l'ignorance ou la négligence des copistes ou des imprimeurs. Le septième, un Traité sur l'Antechrist. Le huitième, un Traité sur le paradis terrestre. Le neuvième, des Annales qui ne renferment que les trente premières années de l'Ordre de Saint-Dominique. Le dixième, des Commentaires et des notes sur l'Écriture, qui furent imprimées à Lyon, en 5 volumes. Il travaillait à une nouvelle traduction littérale de toute la Bible, et cet ouvrage était déjà bien avancé, lorsqu'il mourut.

Le Traité de l'Antechrist, qui fut imprimé à Rome l'an 1604,

et à Valence l'an 1621, est un gros ouvrage in-fol. partagé en onze livres. On trouve d'abord dans le premier un Catalogue de tous les auteurs anciens et modernes, juifs ou chrétiens, qui ont traité de l'Antechrist, soit exprès, ou par occasion. On y explique ensuite le nom et les caractères de l'Antechrist, et l'on prouve que par ce terme on ne doit entendre, ni un démon, ni une monarchie, ou une succession de plusieurs princes, persécuteurs de l'Église, mais un homme particulier, appelé par saint Paul, *l'homme de péché et le fils de perdition*. On fait voir dans le second livre, que ni Mahomet, ni Luther ne sont l'Antechrist prédit dans l'Écriture. Dans le troisième et quatrième livres, l'auteur traite du premier et du second signes, qui doivent précéder la venue de l'Antechrist, c'est-à-dire, de la prédication de l'Évangile dans toute la terre, et de l'entière destruction de l'empire romain. Il soutient que l'Antechrist ne viendra point que Jésus-Christ n'ait été prêché dans tous les pays du monde. Après avoir traité du règne et de la monarchie de l'Antechrist, dans son cinquième livre, l'auteur parle de ses vices dans le sixième, de sa doctrine et de ses miracles, dans le septième, de ses persécutions, dans le huitième; dans le neuvième, l'auteur prouve qu'Enoc et Élie sont conservés en vie, et qu'ils viendront à la fin du monde en qualité de pré-

même ordre, et auxquelles présidait le père Mamachi, durèrent jusqu'en 1757, et l'on y traita les matières avec succès. En 1741 notre auteur récita dans le collège de la Sapience, l'éloge historique de Léon x, bienfaiteur de ce collège (*de Leone x pontifice max. oratio*). L'orateur s'y fit admirer par un tour aisé, simple et naturel, par une éloquence mâle et nourrie dans les auteurs du siècle d'Auguste. Ce discours fut publié la même année chez les Pagliarini in-4°. , avec des notes curieuses et relatives au sujet. L'on vit paraître en même temps, *Sancti Antonini archiepiscopi Florentini ord. Præd. opera omnia, ad autographorum fidem nunc primum exacta; vita illius, variis dissertationibus et adnotationibus aucta curâ et studio FF. Thomæ-Mariæ Mamachi et Dyonisii Remedelli ord. ejus. theologorum. tom. 1, pars 1 et 2; Florentiæ ex typogr. Petri Cajetani, Viviani, 1741-1742, in-fol.* On y voit à la tête une savante préface de notre auteur qui rend raison de cette édition dans laquelle, par le secours d'excellens manuscrits, l'on a rempli beaucoup de lacunes, et rétabli un grand nombre d'endroits qui avaient été altérés dans les précédentes. (Voyez *Nova acta erudit. Lipsiæ an. 1748, pag. 669 et seq.* Journal des Savans, édit. d'Amsterdam, an. 1743, sévr. pag. 274 et suiv.) En 1742 Benoît xiv, ce grand pape, si bon connaisseur

du mérite, pour fixer davantage le père Mamachi à Rome, le déclara fils du couvent de la Minerve par un rescrit particulier, et l'année d'après il le nomma professeur de philosophie dans le collège de la Propagande. Le père Mamachi prit possession de cette chaire au mois de novembre, et prononça à l'ouverture de son école un beau discours qu'il rendit public sous ce titre : *Oratio de ratione tradendæ philosophiæ, designatis orthodoxæ religionis propagatoribus, habita in collegio Urbino de Propag. Fid. 16 kalendas decembr. 1743; Romæ, typ. Josephi Collini, 1744, in-4°.* L'objet de ce discours que l'auteur dédia au pape Benoît xiv, et qu'il accompagna d'un bon nombre de remarques, est de montrer les avantages supérieurs que donne à un théologien, et surtout aux jeunes missionnaires, une étude solide de la philosophie et des mathématiques. Le R. P. Ricchini, maître du sacré palais, qui travaillait dans ce temps-là à l'édition des œuvres du vénérable père Moneta contre les Cathares et les Vaudois, ne fit pas difficulté de se servir de plusieurs notices que notre auteur lui fournit, pour éclaircir différens endroits de ses œuvres, ainsi que le savant éditeur le témoigne dans sa préface, p. 6. En 1745 le père Mamachi composa : *Vindicationes Innocentii xi P. M.* C'est un bon in-4°, dans lequel l'auteur venge pleinement ce souverain pon-

tife de toutes les calomnies que ses ennemis lui imputèrent, comme de haïr la France, etc. On conserve cet ouvrage manuscrit dans les archives du palais des ducs de Brescian. L'année suivante Benoît xiv donna commission au père Mamachi de mettre au jour les lettres d'Innocent iii. Il en compila une bonne partie, auxquelles il joignit des observations judicieuses; mais cette collection demeura imparfaite. Il remit cependant le fruit de ses veilles à M. le comte Garampi qui lui promit de remplir ce projet dans l'édition des œuvres de ce pape, qu'il préparait depuis quelque temps. Le poste d'un des bibliothécaires de Casanate étant venu à vaquer en 1746, par la mort du père Dominique Agnani, le révérendissime père Rippol, général de l'Ordre, conféra le degré de docteur en Théologie au père Mamachi, et lui procura cet emploi dont il remplit les fonctions pendant trois ans. En 1747 il fit imprimer une dissertation latine, *De diplomati-bus ad odenhei mensibus*; mais pour se conformer au style communément reçu en cour de Rome, il l'intitula : *S. D. N. papæ Benedicti xiv, Spirensis prætensæ exemptionis pro promotore fiscali curiæ episcopalis Spiræ. Romæ, typ. Rev. Cameræ apostolicæ*, in-4°. Un fameux avocat ayant opposé une réponse à cette dissertation, l'auteur lui répliqua par la suivante : *In vindictas diplomatum*

odenhei mensium exercitatio. Iisd. typ., et en in-4°. L'année d'après il en publia une autre qui a pour titre : *De diplomati-bus populetanis pro monachis sancto - cruciensibus, Romæ, typ. Rev. Cam. apost.* in-fol. Ces trois pièces qu'on vient de citer, sont une preuve que le P. Mamachi savait fort bien manier une cause. Il montra encore peu de temps après ce même talent, quoique sur un autre objet, dans la dispute littéraire qui s'éleva entre lui et le savant père Jean-Dominique Mansi, clerc régulier de la congrégation de la Mère de Dieu.

Ce laborieux et docte compilateur des conciles, avait fait imprimer depuis 1746 sa dissertation, *De epochis conciliorum sardicensis et sirmiensem, etc.*, et l'avait proposée comme un essai de ce volumineux supplément qu'il méditait pour l'édition de Venise des conciles du père Labbe. Dans cette dissertation le père Mansi devançait de trois années la date du concile de Sardique, et l'établissait en 344, au lieu que Socrate, Sozomène et les plus savans chronologistes la fixent à l'an 347 sous le consulat de Rufin et d'Eusèbe. Le père Mansi formait en conséquence une nouvelle chronologie de la vie de saint Athanase et des faits qui en dépendent; et pour donner quelque raison d'une opinion si singulière, il s'appuyait principalement sur un petit ouvrage manuscrit qu'il soutenait avoir

Marci Pallarinorum, in - 4°. Les années 1750, 1751, 1752 et 1755 en virent sortir successivement de la même imprimerie les 4 autres vol. qui ne renferment que les quatre premiers livres de l'ouvrage qui dans sa totalité est divisé en vingt livres. Dans le premier, l'auteur traite d'abord des noms qu'ont pris les premiers chrétiens, et de ceux que les païens leur ont donnés par dérision. De-là il cherche quelle fut l'origine et la cause de ces noms odieux et des calomnies que leur imputèrent les païens; et comment les saints Pères repoussèrent ces calomnies. Le second livre, dans lequel l'auteur nous instruit de l'origine et de la propagation de la religion chrétienne, est divisé en deux parties. Il explique dans la première, comment cette religion prit naissance et se répandit dans le monde; et nous montre dans la seconde, de quelle manière elle s'introduisit en différentes provinces de l'empire romain. Tout cela est précédé par le magnifique tableau de l'état de la république des Juifs et de celle des Romains, du temps de la naissance de Jésus-Christ. Le troisième livre a pour objet les mœurs des anciens chrétiens, et les moyens dont Dieu s'est servi pour opérer la conversion du monde. La hiérarchie ecclésiastique est l'objet du quatrième livre; cela conduit l'auteur à donner une idée des différens ordres des personnes qui sont dans l'Eglise. Le

cinquième traite des lieux destinés au culte divin; le sixième, des vases sacrés; le septième, des vêtemens ecclésiastiques; le huitième, des images et des autres ornemens des églises; le neuvième, des orgues et autres instrumens de musique. Le dixième livre devait être employé à traiter des assemblées que les fidèles avaient coutume de tenir dans les lieux sacrés. Comme nos ancêtres ne s'assemblaient le plus souvent que dans des temps consacrés au jeûne, ou pour célébrer quelques jours de fête, il convenait que le traité des assemblées fût suivi par celui des temps sacrés; ce qui fait le sujet du onzième livre. Dans le douzième, il devait être parlé des cathécumènes: l'on y a dû traiter aussi des symboles, et en particulier du symbole des apôtres. Les sept livres suivans devaient rouler sur les sept sacremens. Le vingtième et dernier livre devait traiter des cimetières, des tombeaux, des rites et des cérémonies qu'on a coutume d'observer dans la sépulture. La plupart des critiques qui ont parlé de cet ouvrage, se sont empressés d'en célébrer comme à l'envi l'excellence et la grande utilité, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur les différens journaux d'Italie, de France, et sur ceux de Léipsick. « Ce n'est point ici, » dit un des auteurs du Journal » des Savans (mai 1751, p. 137 » et suiv., édition d'Amsterdam), après avoir donné l'extrait du premier volume, une

» compilation simple et servile
 » de tout ce que les savans ont
 » écrit sur les antiquités. Le père
 » Mamachi a le talent de rendre
 » d'une manière qui lui est pro-
 » pre, ce que les autres savans
 » ont pensé avant lui. Son style
 » pur, élégant et clair est par-
 » tout également soutenu. Tou-
 » tes les matières de cet ouvrage
 » sont disposées dans l'ordre le
 » plus satisfaisant pour l'esprit.
 » Chaque question y est traitée
 » avec la gravité et la précision
 » convenable. Si quelque pro-
 » position du texte demande
 » d'être justifiée, ou d'être am-
 » plement expliquée, les monu-
 » mens originaux cités au bas
 » des pages ou des notes pla-
 » cées à propos, fournissent des
 » éclaircissemens nécessaires. »
 En effet, pour peu qu'on ait lu
 cet ouvrage, on sent que le jour-
 naliste en a très-bien saisi l'es-
 prit, et que s'il y a quelque
 chose à ajouter à ce qu'il en dit,
 c'est de faire remarquer cette
 foule de monumens, ces restes
 précieux de l'antiquité chré-
 tienne, que notre auteur a pro-
 duits ou déterrés, qu'il a éclair-
 cis par de savantes explications,
 mais dont plusieurs avaient été
 déguisés sous des traits étran-
 gers par des vues de parti, ou
 méconnus et à peine cités par
 ceux des antiquaires qui avaient
 précédé le père Mamachi dans la
 même carrière. Si l'on a criti-
 qué quelques endroits de cet
 ouvrage, la critique ne porte
 que sur des points de peu de con-
 séquence. L'on a censuré, par

exemple, ce que notre auteur
 dit d'après les actes ch. 6, vers. 9,
 touchant les libertins qui dispu-
 taient contre saint Étienne. Cette
 explication cependant n'était pas
 neuve : elle avait été suivie en-
 tre autres par le docteur Fabri-
 cius, et non sans des raisons
 plausibles. Quoi qu'il en soit, le
 public reconnaîtra facilement
 dans le père Mamachi un écri-
 vain qui aime sincèrement la vé-
 rité, et qui est bien éloigné de se
 croire infaillible. Aussi a-t-il
 abandonné cette explication
 dans le sixième volume qui devait
 paraître bientôt, sans néanmoins
 adopter la remarque du journa-
 liste de Trévoux, qui n'est autre
 que celle de M. de Tillemont.
 (Voyez Mém. pour l'hist. des
 sciences et des beaux-arts, pour
 le mois d'octobre 1750, p. 2159
 et suiv.) Une lecture plus réflé-
 chie des textes originaux où il
 a trouvé *Lybitinorum*, lui a fait
 découvrir un sens plus naturel.
 Par-là, le contexte qu'on pour-
 rait appeler en quelque façon la
 croix des critiques, devient clair
 et très-intelligible ; tout est dans
 l'ordre, et l'écrivain sacré ne dit
 rien que de conforme à l'histoire
 de ces premiers temps. On obser-
 vera encore que ce docte jour-
 naliste semble n'avoir pas con-
 nu la dissertation du père Ma-
 machi touchant la croix lumi-
 neuse qui fut montrée à Cons-
 tantin, et qu'on a citée plus haut.
 L'auteur y avait réfuté assez am-
 plement M. Jean-Albert Fabri-
 cius ; et après une telle discus-
 sion, il n'était pas nécessaire,

qu'il traitât plus au long cette matière dans ses *Antiquitates christianæ*. Du reste, dans cet article du journal, comme dans celui du mois d'avril de la même année, p. 981 et suiv., à une critique près, qui est pourtant très-modeste, on fait connaître tout le prix et le mérite de ce grand ouvrage. En 1750 le père Mamachi fournit aux Pagliarini quatre extraits qui sont répandus dans leur journal de la même année, art. 7, p. 48; art. 8, p. 55; art. 18, p. 142; art. 25, p. 225. Le premier roule sur la dissertation du père Monsacratì, *De catenis S. Petri*. Le second a pour objet le premier volume d'une collection qui renferme, *Marci Marini Brixiani annotationes litterales in psalmos*, etc., et quelques autres opuscules. Le troisième donne une idée très-détaillée du premier tome de *la Storia d'Italia*, etc., du père Zacharia, jésuite. Le quatrième nous fait connaître les *Osservazioni* de M. Baldassari, *sopra il sale della creta comari saggio di produzioni naturali della stata sanese*. En 1753 et 1754 le père Mamachi publia un traité complet touchant les mœurs des premiers chrétiens, *De' costumi de primi christiani libri tre*. Romæ, stamp. degli *credi Barbiellini*, t. 3, in-8°, et réimprimés à Venise en 1757. Vers le même temps il donna en latin l'histoire du martyre des pères François-Gilles de Frédérich et Matthieu Alfonse Liziana, de l'Ordre de Saint-Dominique,

minique, morts pour la foi dans le Tunquin. On la trouve à la fin de la relation latine du martyre du père Sans, évêque de Mauricastre, etc., traduite de l'italien du révérendissime père de Boxadors, général du même Ordre, de l'édit. de Rome, 1753, p. 279. Le père Mamachi forma ensuite une nouvelle académie composée de seuls jeunes religieux de son Ordre. Le R. P. Bremond avait ramassé une infinité d'anecdotes pour les *Annales* du même Ordre. Mais sa charge de général lui enlevant le temps nécessaire pour en perfectionner le premier volume qu'il avait déjà conduit depuis la naissance du fondateur jusqu'à la confirmation de l'Ordre arrivée en 1216, il remit son manuscrit entre les mains du père Mamachi. C'est sur ces matériaux joints à ceux que notre auteur recueillit dans un voyage qu'il entreprit uniquement pour cette fin, que les jeunes religieux travaillèrent sous sa direction. Le père Mamachi se réserva en même temps la principale tâche de l'ouvrage, et après quelques années l'on vit sortir de cette nouvelle académie, *Annalium Ordinis Prædicatorum nolumen primum* R. P. Mag. Fr. Vincentii Mariæ Ferreti, vicarii et procuratoris generalis Ordinis jussu editum. *Autoribus Th. Mariâ Mamachio, Francisco-Mariâ Polidorio, Vincentio-Mariâ Badetta, et Hermanno-Dominico Christianopulo; Romæ, etc., Nic. et Marci Palca-*

rini, 1756, in-folio. Ce premier volume, plein de remarques importantes pour l'histoire de l'Église, commence à l'année 1170, et va jusqu'en 1221. On y a mis au commencement une vie très-bien écrite du père Bremond, décédé en 1755. Cette vie est de la façon du père Christianopoli, jeune homme qui promettait beaucoup. Tout ressent encore ici le style, l'érudition, l'exactitude, l'ordre et la méthode de l'habile chef qui présidait à ce travail. (Voyez *Memorie per servire all' storia letter. Venezianæ Pietro Favasense*, 1757, tom. 9, p. 173 et suiv.) Le père Mamachi mit ensuite la dernière main à la première et deuxième partie du second tome des œuvres de saint Antonin, que l'on vit paraître cette même année 1756 à Florence chez Gaëtan Viviani, in-folio. Le père Mamachi l'orna d'une bonne préface, et de plusieurs notes curieuses et utiles. L'index des matières de ce volume, qui est fait avec beaucoup d'exactitude, nous le devons aux soins du R. P. François-Xavier-Marie Timonai, lecteur en Théologie et écrivain en langue grecque dans la bibliothèque de Casanate. L'année suivante offrit au père Mamachi une occasion de manifester son zèle pour son Ordre. Voici quel en fut le motif.

Il était question d'assurer aux religieux de Saint-Dominique dans le Tanquin les missions qu'ils y possédaient depuis longtemps, arrosées tout récemment

du sang des martyrs de leur Ordre, contre les prétentions de quelques missionnaires augustins déchaussés. Tandis que cette affaire se traitait à Rome par-devant la congrégation de la Propagande, le père Mamachi fit imprimer la défense des dominicains sous ce titre : *Ragioni de' Padri Domenicani della provincia delle Filippine, sopra i distretti di Kean, detto Alurimenti Phutay, di Luchuy, de Kesat et de Kaban dans le Tanquin, ensemble un appendice intitulé : Mémoire touchant quelques rites pratiqués dans le Tanquin ; à Rome, chez les frères Pagliarini, 1757, in-4°. Cette défense fut si bien reçue, qu'on décida l'affaire en faveur des dominicains. En 1758, le père Mamachi composa une dissertation qui est demeurée manuscrite sous ce titre : *F. Th. Mar. Mamachii, etc. De epistola encyclicâ Benedicti XIV P. M. ad episcopos Galliarum adversus anonymum ejus oppugnatorem liber singularis*, 1758, pag. 300, in-4°. L'année suivante il publia : *De episcopatus Hortani antiquitate ad Hortanos cives liber singularis. Romæ, excud. fratres Palearini*, 1759, in-4°. pag. 77. Le père Mamachi dans cet ouvrage donne la préférence au siège épiscopal de Horta sur celui de Civita-Castellane, réunis aujourd'hui sous un même pasteur. Les chanoines et les habitants de Civita-Castellane, pour soutenir la préférence dont ils étaient en possession, pu-*

blièrent de leur côté divers écrits que le père Mamachi réfuta successivement par les pièces suivantes, qui forment en tout un bon volume in-4°, imprimé la même année chez les Pagliarini; savoir, 1°. *Adversus auctorem libelli italicè scripti, de cathedrâ Hortian. Civit. non præferendâ antipræsulis*, pag. 58. 2°. *Ad antipræsulum in auctorem libelli de episcopatûs Castellani antiquitate* Σοσιπληνης pars 1, pag. 16. 3°. *Pars 11, lettera all' autore del ragionamento dell' antichità de' Vescovi de Cività Castellanea sopra quelli di Orte, stamp. in Roma quest. ann. 1759, da Giovanni Generoso Salomoni*; c'est-à-dire, lettre à l'auteur du discours touchant l'ancienneté des évêques de Civita - Castellane respectivement à ceux de Horta, imprimée cette année 1759 à Rome chez Jean Généreux Salomoni, pag. 34. 4°. *Lettera seconda all' autore del ragionamento dell' antichità de' Vescovi di Civita - Castellana, sopra quelli d'Orta*, pag. 127. A peine le père Mamachi avait-il laissé cette dispute, qu'il se vit comme forcé d'en venir à une autre bien plus importante. Il fallait combattre l'un de ces ennemis du trône, qui pour avoir su voiler dans une lettre manuscrite son véritable nom sous celui d'un réformateur des études de l'université de Padoue, n'a pas réussi de même à cacher sa fraude, voulant, s'il l'eût pu, justifier par l'autorité respectable d'un

saint docteur de l'Église, une doctrine que rien ne saurait excuser. Aussi ne fut-il pas difficile de pénétrer les vues et les motifs de cet écrivain téméraire. Il osait avancer que les réformateurs des études de cette université n'avaient jamais accordé la permission d'imprimer le traité de saint Thomas *De regimine principum*, parce que le saint docteur y établissait, selon lui, qu'attenter aux jours d'un prince devenu tyran, n'avait rien en soi qui ne fût conforme au droit de la nature. Une imposture si grossière était assez manifeste : le fait et le droit la démentaient également. Mais comme elle pouvait en imposer aux simples, et que dans certaines brochures imprimées vers le même temps à Venise chez Zatta, publiées sous le faux nom d'un abbé Milanais, l'on renouvelait le reproche si injustement formé, et si souvent confondu, qu'on a fait à saint Thomas d'avoir soutenu le tyrannicide, il était nécessaire de détruire l'une et l'autre calomnie. Le père Mamachi l'exécuta heureusement dans un ouvrage intitulé : *Vero sentimento di S. Tomaso d'Aquino quinto dottore della Chiesa contro il tirannicidio, dissertazione di Fr. Tomaso Mar. Mamachi*; c'est-à-dire, dissertation touchant le véritable sentiment de saint Thomas, cinquième docteur de l'Église, contre le tyrannicide. L'auteur y divise sa matière en deux parties. Dans la première qui regarde la question

de fait , le père Mamachi se borne à réfuter le premier paradoxe ; et c'est ici comme un dépouillement de toutes les éditions des œuvres et des opuscules de saint Thomas faites en différens temps dans les états de Venise avec le privilège et l'approbation des supérieurs qui ne sont autres que les réformateurs eux-mêmes , sans le consentement desquels on n'imprime jamais le plus petit ouvrage dans tous les états de la république. Ces différentes éditions, et en particulier celle de Bergame en 1741 , et celle de Venise par les soins du père de Rubeis en 1754 , renferment le traité *De regimine principum*. La seconde partie de la dissertation a pour objet la question de droit, savoir si saint Thomas a favorisé l'erreur exécrable du tyrannicide, que ses ennemis s'efforcent en vain de vouloir trouver dans ses écrits. Le père Mamachi commence d'abord par définir ce que c'est que le tyrannicide, et de quelle manière l'ont défini ceux d'entre les auteurs qui l'ont enseigné. Après ce préambule, il rapporte un long passage de saint Thomas, tiré du chapitre sixième du premier livre *De regimine principum*, et il s'en sert avec tout l'avantage possible pour montrer évidemment que le saint docteur réprouve dans des termes les plus forts et les plus précis, dans quelque particulier que ce soit, le meurtre d'un roi devenu tyran, et d'un roi même dont la tyrannie est poussée aux

plus grands excès ; qu'attenter à sa vie, c'est, selon saint Thomas, s'arroger un droit impie et sacrilège, non moins condamné dans l'Écriture et par la raison naturelle, qu'il est contraire à la sage conduite qu'ont tenue les anciens fidèles. De-là, le père Mamachi fait voir que ce n'est point sans fondement que le saint docteur se prévaut de l'exemple des anciens chrétiens, et à cette occasion, il remonte aux premiers temps du christianisme, et nous cite un grand nombre de passages des saints Pères, en commençant par saint Justin, martyr, jusqu'à saint Prosper. De tous ces passages l'auteur forme un enchaînement de doctrine, qui nous représente la suite non interrompue et toujours constante de la tradition de l'Église à ne jamais souffrir cette opinion si détestable. Le père Mamachi examine de plus les motifs que saint Thomas prend de la raison naturelle ; et ces motifs, comme le remarque le savant auteur, sont ceux même qu'ont employés les Bossuet, les Puffendorff et autres pour combattre efficacement le tyrannicide. Le père Mamachi vient ensuite au reste du passage du saint docteur, et distingue avec lui trois sortes de gouvernement ou de royauté. L'une est simplement élective, en sorte que le roi ou le prince n'est qu'une espèce de premier gouverneur ou magistrat de la république, dans laquelle réside nécessairement l'essence du gouvernement. La

seconde est celle qui tient l'élection de la main d'une puissance supérieure, qui dispose de cette royauté en faveur de tel ou tel personnage, mais en se réservant le droit imprescriptible et inaltérable de veiller sur la conduite du prince qu'elle place sur le trône, comme furent Hérode et Archelaüs qui tenaient de la libéralité des Romains leur royaume de Judée. La troisième enfin vient par droit de succession et d'héritage, telles que sont les monarchies de France, d'Espagne, etc., dans lesquelles le prince n'a point une autorité précaire et dépendante de la volonté des citoyens, ni d'aucune autre puissance supérieure, mais où l'autorité et le pouvoir suprême résident dans une seule tête. Cela posé, dans le cas qu'un roi électif abuse manifestement de son pouvoir, et qu'il le fasse dégénérer dans une tyrannie intolérable, la république assemblée, non tumultuairement, mais juridiquement, a le droit de déposer un tel prince, ou du moins de mettre des bornes à son autorité. C'est ce que l'auteur explique par les principes de saint Thomas; il s'appuie même sur les exemples qu'apporte le saint docteur, l'un du roi Tarquin (lequel, selon Tite-Live, n'était dans le fond qu'un roi d'usurpation) et l'autre de l'empereur Domitien que le sénat fit mourir. Mais comme les adversaires abusent extrêmement de ces deux exemples rapportés par saint Thomas, pour

s'inscrire en faux contre sa véritable doctrine, et pour autoriser leur détestable maxime, ils font naître sous la plume de l'auteur une belle discussion sur la nature de la royauté chez les Romains, et de la constitution de leur république sous les rois et sous les empereurs. Par-là, l'on justifie pleinement ces mêmes exemples. Il a donc fallu montrer de quelle manière le royaume fut électif chez les Romains, et comment cette république, du temps de ses rois et de ses premiers empereurs, ne leur transféra jamais le pouvoir suprême et absolu qui constitue l'essence de la royauté elle-même qui appartenait de droit à la république. D'où l'on fait voir : 1°. que si les rois se sont attribués cette souveraine autorité, sans le libre consentement du sénat et du peuple, ils ont été regardés plutôt comme des usurpateurs que comme de véritables rois, en ce que leur injuste prétention ne pouvait s'allier avec les lois fondamentales de l'état républicain de ce peuple. Quant au second exemple qui concerne l'empereur Domitien, l'auteur observe d'après ce que dit saint Thomas dans son quatrième chapitre du même livre, que les premiers empereurs ne furent, ni des rois, ni des monarques; eux qui, malgré leur ambition la plus outrée, furent assez réservés pour ne jamais prétendre à de semblables titres, persuadés qu'ils étaient qu'une telle prérogative ne leur convenait point.

et pour ne point effaroucher une république si jalouse de ses droits primordiaux. Cette réflexion mène l'auteur à nous représenter les empereurs comme une espèce de personnes publiques qui réunissaient sous une même tête diverses magistratures de l'empire romain. Aussi pour avoir le commandement, ces empereurs aspiraient-ils en même temps aux dignités de consul, de censeur, de tribun, de souverain pontife, etc.; dignités toutes précaires et absolument dépendantes de la concession de la république, puisque c'était à elle de les accorder. De là notre auteur conclut que les premiers empereurs étant considérés sous ce rapport, il est évident que la république pouvait les déposer, quand elle les trouvait infidèles dans l'administration des charges qu'ils tenaient d'elle, ainsi que chaque état républicain et chaque prince ont le droit de châtier un magistrat quelconque devenu prévaricateur, et le priver de son emploi. De là, il s'ensuit encore que supposé que saint Thomas eût écrit dans ce chapitre que Domitien fut mis à mort par le sénat, *interemptus est*, comme il est dit dans les imprimés, le saint docteur n'aurait parlé que d'une manière conforme à la nature et à l'essence du gouvernement romain, bien loin qu'un tel langage pût donner la moindre atteinte à la pureté de ses sentimens. Mais le père Mamachi fait plus, il remarque que

dans deux excellens manuscrits de cet opusculé, qu'il a consultés lui-même, et qui sont dans la bibliothèque du Vatican, on lit *ejectus est*, il fut chassé, au lieu d'*interemptus*, ce qui s'accorde parfaitement avec une ancienne version italienne du même opusculé, faite dans le quatorzième siècle : on la conserve dans un très-beau manuscrit de la bibliothèque du prince Chigi, et l'on y lit *fudiscacciato*. Si l'on oppose les témoignages des anciens historiens romains, qui parlent différemment de la déposition de Domitien, il sera toujours vrai de dire que saint Thomas n'aurait pas inventé cette expression. Et pourquoi ne l'aurait-il pas tirée de quelque historien, peut-être même de la chronique paschale, où l'on trouve les mêmes paroles *dejectus est*, ou enfin de quelques monumens d'une pareille antiquité? De toutes ces preuves et de quelques autres, l'auteur passe à la seconde partie de la distinction employée par saint Thomas, de laquelle il résulte que, lorsqu'un prince a reçu la couronne des mains d'une puissance supérieure, ce prince est toujours responsable de son administration à celui qui la lui a confiée. La raison qu'en donne le père Mamachi avec saint Thomas, c'est que cette puissance supérieure ne transfère point ses propres droits dans la personne élue. Ainsi dans le cas que ce prince se comporte tyranniquement, c'est à cette seule puissance supé-

rieure qu'il appartient de réprimer ses attentats, même par la déposition du tyran, si le bien de l'état l'exige. Mais quelle que soit l'oppression que souffre le peuple, l'on ne doit jamais perdre de vue ce que le saint docteur ne cesse d'inculquer avec toute l'énergie; savoir, que ses sujets n'ont aucun droit de venger pareux-mêmes les excès d'un tel prince. Le père Mamachi vient enfin à la troisième partie de la distinction qu'on ne peut entendre que de la royauté qu'un prince acquiert par droit de succession ou d'héritage. Rien de plus lumineux que les principes que le père Mamachi établit ici d'après saint Thomas, pour assurer aux monarques les jours les plus tranquilles, et le droit sacré qu'ils ont sur leur couronne, quand même ils abuseraient, de la manière la plus criante, de leur autorité pour vexer leurs sujets. Non, dit le père Mamachi, en suivant toujours saint Thomas, il n'est jamais permis au peuple de déposer son prince, à quelque excès qu'il puisse se livrer, encore moins d'attenter à ses jours; et la seule ressource qui reste à des sujets dans une conjoncture si fâcheuse, c'est d'élever leurs mains au ciel, et de prier le Père des miséricordes, le Roi des rois, qui seul peut changer le cœur des princes. Outre une foule de témoignages de tout genre qui démontrent ce que le père Mamachi annonce ici, il ajoute le contexte du chapitre onzième,

et se sert de l'autorité des écrivains du quatorzième et quinzième siècle, qui ont fait des commentaires sur cet opuscule du saint docteur. Il trouve même un ferme appui de ses diverses preuves dans l'ouvrage de Guillaume Barclai, intitulé: *De regno et regali potestate adversus Achananum, Brutum, Boucherium, et reliquos monarchomacas*, dédié à Henri IV, roi de France, et imprimé à Paris en 1626, in-4°, où ce célèbre régaliste repousse fortement (page 430 et suiv.) la calomnie que les défenseurs du régicide avaient la hardiesse d'imputer à saint Thomas sur ce point en particulier. Après cette discussion, le père Mamachi fait un beau parallèle de la doctrine de saint Thomas avec celle de Bossuet sur la matière présente. Il termine enfin son ouvrage en montrant que lorsque saint Thomas dit dans sa somme, et sur le maître des sentences, qu'on a loué ceux qui ont tué un tyran, le saint docteur parle non d'un roi devenu tyran, mais de l'usurpateur du trône, que la république et le peuple ne reconnaissaient pas pour leur prince légitime. Saint Thomas s'exprime même ici dans des termes les plus réservés; et s'il le permet à quelques personnes privées, ce n'est tout au plus qu'à celles que commet la république pour exécuter ses arrêts, et venger par la main de ce particulier revêtu de son autorité, l'injure que l'usurpateur a faite

à l'État. C'est ce que le père Mamachi nous explique par plusieurs témoignages du saint docteur, qu'il fait voir être très-analogues à ceux des pères de l'Église et de Bossuet. Tel est le précis de cette excellente apologie, qui formerait un petit vol. in-12 de 300 pages si elle était imprimée. Le père Mamachi avait encore entrepris en 1761 par ordre du pape Clément XIII, la vie du bienheureux Barbarico, cardinal, évêque de Padoue. Cette vie qui est encore manuscrite et qui formerait un gros volume in-4°, contient un bon nombre de notices qui jettent beaucoup de jour sur l'histoire du dix-septième siècle, où vivait ce saint cardinal. Le père Mamachi travaillait encore en 1764, au second tome des Annales de l'Ordre de Saint-Dominique, et au sixième tome de ses antiquités chrétiennes. On pensait à faire une collection de ses lettres latines manuscrites sur quelques matières de Théologie et de philosophie. Cet auteur possédait parfaitement la bibliographie et un grand fond de littérature. Les savans de presque tous les pays et des différentes communions lui donnent de beaux éloges. On peut voir entre autres le père Paciaudi, théatin, associé à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, dans son livre de *Sacris christianorum Batavis* (édit. de Rome, 1758, p. 39.) où il appelle le P. Mamachi, *ingenio et eruditione cum paucis conferendus*.

(Article fourni par le R. P. Fabrice, dominicain de la Minerve.)

MAMBRÉ, hébr., *rebelle*, du mot *mana*, *ville*, la même qui est appelée Hébron, (Genès. 23, 19. et Arbée. Genès. 35, 27.)

MAMBRÉ, Amorrhéen, frère d'Aner et d'Escol, et ami d'Abraham. Ce fut avec ces trois personnes, leurs domestiques et les siens, qu'il poursuivit les rois vainqueurs de Sodome et de Gomorrhe. (Genès. 14, 13, 24.)

MAMBRÉ, vallée de Mambré. Abraham demeura assez longtemps sous une chenaie, ou dans une vallée nommée *Mambré* près d'Hébron, qui tirait apparemment son nom de cet Amorrhéen, avec qui Abraham avait fait alliance; ce lieu fut fort célèbre dans la suite, tant parmi les chrétiens, que parmi les étrangers qui y venaient pour honorer le lieu de la demeure d'Abraham, et de l'apparition des trois anges qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac. On y montrait encore au quatrième siècle le térébinthe sous lequel on prétendait qu'Abraham avait reçu les trois anges. (Gen. 35, 27.)

MAMBRÈS, hébr., *la mer avec pauvreté*, du mot *jam*, *mer*, de la conjonction *beth* et du mot *rasch*, *pauvre*. L'un des magiciens qui s'opposèrent à Moïse. 2. Timoth. 3, 8. (*Voyez JANNÈS*.)

MAMERANUS (Nicolas), poète et historien du seizième siècle, né dans le duché de Luxembourg, passa presque toute sa vie à la cour des princes, et

mourut en 1550. On a de lui , entr'autres ouvrages : *Epistola de eo quod B. Petrus Romæ fuerit; de confessione tutis auribus sacerdotum committendâ*, 1546. *Formula auspicandi finiendique diem certis precationibus*, à Anvers 1553. *Paschasius de Sacramentis*. C'est une édition plus correcte de cet auteur, donnée par Maméranus. (Valère-André, Biblioth. belg. Le père Bertholet, Histoire du duché de Luxembourg, pag. 192.)

MAMERT (saint), évêque de Vienne, vivait dans le cinquième siècle. Il se rendit l'objet de l'amour et de la vénération de son peuple par l'exemple de ses vertus, et par les soins qu'il prit du salut de son troupeau. Ayant consacré de bonne foi un évêque, nommé Marcel, pour la ville de Die qu'il croyait être de sa métropole, on en prit occasion de le décrier dans l'esprit du pape Hilaire qui le menaça de lui ôter les églises qui lui appartenaient. Il eut à supporter d'autres afflictions auxquelles il fut plus sensible. Les bêtes farouches qui venaient faire des ravages jusqu'au milieu des villes et des villages; les incendies, les tremblemens de terre, et beaucoup d'autres malheurs publics qui arrivèrent de son temps, mirent tout le pays dans une triste désolation, L'an 469, les fidèles étant à l'église la nuit de Pâque, le feu prit à la maison publique de la ville, qui n'en était pas

loin. Tous quittèrent le service divin, le saint évêque demeura seul à l'autel; et l'embrasement ayant cessé tout d'un coup lorsque le jour commença à paraître, il établit des rogations, c'est-à-dire, des litanies ou processions accompagnées de jeûnes et de prières publiques, telles qu'on en avait déjà fait avant lui, mais que le relâchement des fidèles avait laissé abolir. Saint Mamert ne survécut pas longtemps à cet établissement, et l'on croit qu'il mourut l'onzième du mois de mai l'an 475, ou de la suivante. Son corps fut enterré d'abord dans l'église des apôtres hors des murs de Vienne, et puis transféré à Orléans où les huguenots du seizième siècle le brûlèrent l'an 1562. (Baillet, t. 2, 11 mai.)

MAMERT (Claudien), prêtre de l'église de Vienne, et frère de l'évêque de cette ville, a composé trois livres de l'état ou de la nature de l'âme, et l'hymne de la passion, *Pange lingua gloriosi, prælium certaminis*, que d'autres ont attribuée à Venantius Fortunatus, mais que Gennade et l'ancien Scholiaste donnent à Claudien Mamert. Il avait aussi composé quelques autres écrits et un poème, dans lequel il fait voir que les poètes chrétiens doivent quitter les sujets profanes pour chanter des choses sacrées. Le traité de l'âme qui est dédié à Sidoine Apollinaire, se trouve dans les bibliothèques des Pères. C'est une réfutation d'un petit écrit de

Fauste de Riez, qui soutenait que Dieu seul était incorporel, et que toutes les créatures, sans en excepter l'âme de l'homme, étaient corporelles. Mamert le réfute très-bien; et en finissant son traité, il réduit tout ce qu'il a dit aux dix principes suivans :

1. Dieu est incorporel : l'âme de l'homme est son image ; elle ne pourrait pas l'être, si elle n'était spirituelle.

2. Tout ce qui n'est point dans le lieu, est incorporel : l'âme est la vie du corps ; cette vie est également dans tout le corps, et dans chacune de ses parties : l'âme n'est donc point dans le lieu.

3. L'âme pense, et sa nature est de penser : la pensée est incorporelle, elle n'est point dans le lieu : l'âme est donc incorporelle.

4. La volonté est de la substance de l'âme : toute l'âme veut, elle est toute volonté ; la volonté n'est point un corps, donc l'âme n'est point un corps.

5. La mémoire n'a point d'étendue... elle se souvient des choses corporelles d'une manière incorporelle. L'âme entière se souvient, elle est toute mémoire, elle n'est donc point un corps.

6. Le corps ne peut être frappé qu'à l'endroit où on le touche : l'âme sent tout entière, quand une partie du corps est touchée. Ce sentiment n'est donc point dans le lieu, et par conséquent il est spirituel aussi bien que l'âme qui sent.

7. Le corps ne s'approche point et ne s'éloigne point de Dieu, il s'approche et s'éloigne des autres corps. Or l'âme s'approche et s'éloigne de Dieu, elle ne s'approche point, elle ne s'éloigne point des corps d'une manière locale : elle n'est donc point un corps.

8. Le corps se meut dans le lieu et change de place ; l'âme ne se meut point de cette manière : elle n'est donc pas un corps.

9. Les corps sont étendus en longueur, largeur et profondeur ; l'âme n'a point ces propriétés.

10. Tous les corps ont des différens côtés, le droit, le gauche, un dessus, un dessous, un devant, un derrière ; tout cela ne convient point à l'âme : elle est donc incorporelle.

Mamert écrit très-bien, il a beaucoup de justesse et de pénétration d'esprit, et sait allier l'agrément de la diction, la force du raisonnement et la clarté avec la subtilité. (Sidoine Apollinaire, *Ep.* 1, l. 7, *epist.* 14, l. 5. Dupin, *Biblioth. ecclés.*, t. 3, part. 2, pag. 537.)

MAMISTA ou MAMUJESTUM, anciennement MOPSUESTE, évêché arménien sous le catholique de Sis. Un de ses évêques nommé Jean, assista au concile d'Adana. (*Oriens christian.* t. 1, pag. 1436.)

MAMISTRA ou MALMISTRA, ville archiépiscopale de la seconde Cilicie ou de la Cilicie montagnaise, dans l'Asie mineure. Elle est située à dix

lieues d'Anazarbe, vers le levant, Quelques-uns prétendent que c'est l'ancien *Mopsueste*, et d'autres l'ancienne *Castabala*. On croit que c'est la même ville que M. d'Anville appelle *Merash*. Elle est assez considérable, et les Grecs y ont encore un archevêque de leur rit. Ce fut le patriarche d'Antioche qui en fit un siège épiscopal.

Archevêques de Mamistre.

1. Barthélemi, qui fut sacré l'an 1100, vers la fête de Pâque, par Daybert, patriarche de Jérusalem, Il se trouva ensuite à un concile de Jérusalem, assemblé contre ce même Daybert.

2. Radulphe, qui passa de l'église de Mamistre à celle d'Antioche, vers l'an 1134, ou la suivante.

3. On trouve dans le *Gesta Dei per Francos*, depuis la pag. 1172 jusqu'à la pag. 1185, une lettre d'Amauri de Jérusalem, écrite à Louis VII, roi de France, l'an 1162, dont le porteur était un archevêque de Mamistra, qu'on ne nomme point.

4. Le pape Innocent III, *Epistol.* 50 et 502, l. 1, tom. 1, édit. Baluz., p. 29 et 287, parle d'un certain archevêque de Tarse, qui fut transféré à l'église de Mamistra par le patriarche d'Antioche, auquel ce pape écrivait vers l'an 1198.

5. Les Arméniens ayant chassé les archevêques de Tarse et de Mamistra l'an 1224, le pape Honoré III, ordonna aux suffragans du patriarche de Jérusalem

de faire tous leurs efforts pour procurer le rétablissement de ces deux prélats.

6. Raynald rapporte que le pape Grégoire IX, enjoignit aux archevêques d'Apamée et de Mamistra, par une lettre du 26 juin de l'an 1238, de faire rentrer dans le devoir le catholique d'Arménie, qui s'était soustrait à l'obéissance du patriarche d'Antioche. (Raynald, tom. 13, *Annal. ad an.* 1238.)

7. Le pape Clément V, parle d'un Constantin, archevêque de Mamistra, dans une lettre écrite le 2 juillet de l'an 1306, au patriarche Grégoire, et à Léon, roi d'Arménie. (Raynald, *Ad eum annum*, tom. 15, n° 13. *Oriens christ.* tom. p. 1198.)

MAMMÈS ou MAMANT, *Mamas*, martyr de Cappadoce dans le troisième siècle, était berger de sa profession. On ne sait rien de certain de lui, sinon qu'il souffrit le martyre à Césarée en Cappadoce, sous le règne de l'empereur Aurélien vers l'an 274. (Tillemont, *Mém. eccl.* tom. 4. D. Ruinart, *Actes sincères des martyrs*. Baillet, tom. 2, 17 août.)

MAMMILLAIRES, hérétiques de Hollande qui sont une secte particulière des memnonites, *Mammillarii*. Un jeune homme ayant mis la main sur la gorge d'une fille qu'il était près d'épouser, il y en eut qui soutinrent qu'il le fallait excommunier. Les autres s'y opposèrent, et furent nommés *mammillaires*, ce qui causa un schisme en-

tr'eux. Ces disputes se sont renouvelées depuis peu en Italie à cette occasion. On imprima à Venise, en 1743, une dissertation sur les cas réservés en ce diocèse. On demande dans l'examen du huitième cas : *An reservatione afficiatur qui cum Moniali peragat vel attentet actus subimpudicos, de se veniales E. G. genas vellicare, mammillas tangere et solum ex pravo affectu vel ex pravo intentione mortales*. On imprima à Venise deux lettres contre cette dissertation. Ses partisans publièrent quelques libelles pour sa justification, et ne l'empêchèrent pas d'être proscrite par un décret solennel qui la condamne ; et avec elle tous les livres imprimés ou à imprimer pour sa défense. Cependant on fit encore imprimer furtivement dans Rome quelques écrits en sa faveur. Le P. Concina, dominicain de Venise, écrivit contre ; et Benoît xiv, les condamna, aussi bien que les nouveaux mammillaires, dont la doctrine se réduisit à dire que les attouchemens mammillaires ou du sein des femmes, volontaires et sans nécessité, ne sont que des péchés véniels dans ceux qui les font. (Voyez l'ouvrage intitulé : Explication de quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle, avec une préface touchant la condamnation des nouveaux mammillaires, à Avignon, 1751.)

MAMMONA. Ce nom est proprement syriaque, et signifie les

richesses. Notre Sauveur dit qu'on ne peut à la fois servir Dieu et les richesses (Matth. 6, 24. Luc. 16, 13), et que nous devons faire des amis des richesses, qu'il appelle d'iniquité, parce qu'elles sont pour l'ordinaire ou les effets ou les sources de l'iniquité ; mais sans imiter l'économe dont il est parlé au verset 5, en saint Luc, chap. 16, qui faisait des libéralités d'un bien qui ne lui appartenait pas : ce qui ne peut jamais être permis, au moins de la façon qu'en usa cet économe. (*Ibid.* vers. 9.)

MAMUCAM ou MAMUCHAN, hébr., *appauvri*, du mot *muc*, un des sept principaux conseillers du roi de Perse, qui engagea Assuérus à répudier Vasthi. (Esther 1, 14, 16.)

MAMZE, hébr., *illégitime ou bâtard*, du mot *mazer*. Dieu défend (Deuter. 23, 2) d'admettre les *mamzers* ou *bâtards* dans l'assemblée de son peuple jusqu'à la dixième génération. *Non ingreditur mamzers, hoc est, de scorto natus, in Ecclesiam Domini, usque ad decimam generationem*. Les rabbins distinguent plusieurs sortes de *mamzers* : 1°. Ceux qui sont nés d'un mariage entre parens dans un degré prohibé. 2°. Les adultérins. 3°. Ceux qui sont nés d'inceste. Enfin les certains et les douteux. Les Scribes excluaient encore les douteux de l'assemblée, de peur qu'il ne s'en glissât de certains. Cependant, comme il s'est trouvé de ces *mamzers* admis non-seule-

ment à l'assemblée, mais à la judicature d'Israël comme Jephthé, il y a assez d'apparence que Mamzer dit. quelque chose de plus qu'un bâtard, et qu'il marque un bâtard, né d'une femme étrangère ou idolâtre.

MAN ou MANNE, *don* ou *présent*, du mot *mînea* ou *mana*, ou *qu'est-ce que ceci?* du mot *māhu*. La manne est la nourriture que Dieu donna aux Israélites dans les déserts de l'Arabie pendant quarante ans. (*Exod.* 16, 31.) Elle commença à tomber le matin du vendredi, seizième du second mois, et continua tous les jours excepté celui du sabbat, jusqu'au passage du Jourdain. La manne était un petit grain blanc comme la bruine, rond et gros comme la coriandre. On en ramassait pour chaque personne environ trois pintes, mesure de Paris. Il en tombait le vendredi une quantité double; et quoiqu'elle se changeât en vers, lorsqu'on la réservait les autres jours, elle ne souffrait aucune altération le jour du sabbat. La même manne, qui se fondait au soleil, lorsqu'on la laissait sur terre, était si dure dans la maison, qu'on la concassait dans le mortier, et qu'elle souffrait le feu.

L'auteur de la sagesse (16. 20, 21) dit que la manne se proportionnait de telle sorte au goût, que chacun y trouvait de quoi contenter son appétit. Mais ou ce passage ne doit point se prendre à la lettre, ou il faut admettre des exceptions de temps

ou de personnes, puisque l'Ecriture dit aussi que les Israélites se plainquirent que la manne leur causait du dégoût. (*Nam.* 11, 6.)

Il tombe de la manne encore aujourd'hui en Arabie, en Pologne, en Calabre, au mont Liban, en Dauphiné et ailleurs. Plusieurs auteurs croient que la manne dont les Hébreux se nourrissent dans le désert, est la même qui se voit encore aujourd'hui dans l'Arabie; et quoiqu'elle ait une qualité médicinale qui purge et affaiblit, on prétend que si l'on en usait communément, l'estomac s'y accoutumerait, comme on a vu des gens s'accoutumer à des nourritures qui naturellement devraient être contraires à la santé. Mais on doit aussi reconnaître que la manne dont parle Moïse, avait des qualités miraculeuses, que n'a pas la manne ordinaire, et qui ne subsistèrent apparemment que pendant le temps que les Israélites s'en nourrissent par l'ordre de Dieu.

MAN ou MON, *Mona*, fle dans la mer d'Irlande; est à dix milles des côtes de Cumberland. Elle a du nord au sud environ quarante milles de longueur sur quinze de largeur. Il y a cinq villes ou bourgs, deux châteaux et dix-sept paroisses. Elle a eu pendant quelque temps titre de royaume. Le pape Grégoire IV y fonda dans le neuvième siècle un évêché qui subsiste encore sous la métropole d'York. L'évêque qui résidait anciennement à Balacuri, réside à pré-

tent à Ruffin ou Rushin, qui est la capitale de l'île. Il y avait autrefois un monastère de l'Ordre de Cîteaux, fondé en 1234.

MANAHAT, hébr., *repos*, du mot *nuak*, fil de Sobal. (Genès. 36, 23.)

MANAHAN ou **MANIATH** ou **MENNITH**, nom de pays. Jephté battit les ammonites, et fit le dégât dans leur pays, depuis Aroër jusqu'à Mennith. (Judic. 11, 33.)

MANAHÉM, hébr., *consolateur*, du mot *nacam*, fils de Gaddi. Ce Manahém, seizième roi d'Israël, vengea la mort de Zacharie son maître, par celle de Sellum, fils de Jabés, qu'il tua dans Samarie, et régna en sa place. De-là il retourna à Thersa; mais cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il déchargea sa colère sur Thapsa qui était un voisinage, et avait apparemment eu part à sa résolution. De-là il prit Thersa, la ruina, et y exerça les dernières cruautés. Phal, roi d'Assyrie, vint ensuite l'attaquer; mais il le sut gagner par une grande somme d'argent qu'il lui donna. Il mourut après avoir régné dix ans à Samarie, et Phacceas, son fils, régna en sa place. (4 Reg. 15, 14.)

MANAHÉM, prophète, et frère de lait d'Hérode. Antipas. Un de ceux qui se trouvèrent à Antioche lorsque l'Esprit leur dit : *Séparez-moi Saül et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés*. On croit qu'il

fut un des soixante-dix disciples. Les martyrologes latins marquent sa fête le 24 mai, et disent qu'il mourut à Antioche. On ne sait rien de particulier sur sa vie. (Act. 13, 1.)

MANAHÉM, de la secte des esséniens, prédit au grand Hérode un règne heureux et glorieux; l'abus qu'il en ferait, et le châtiment que Dieu exercerait contre lui. Hérode méprisa d'abord ces promesses; mais étant devenu roi, il envoya chercher Manahém, et lui demanda combien de temps il régnerait; mais il ne lui répondit rien de positif. On croit que ce Manahém était vice-régent du sanhédrin, sous Hillel.

MANAHÉM ou **MANAIM**, fils de Juda le Galiléen ou le gaulonite. Ayant pris le château de Massano, pilla l'arsenal du feu roi le grand Hérode, chassa les Romains de Jérusalem, s'y fit proclamer roi, fit mourir le grand-prêtre Ananias, et devint bientôt insupportable par ses excès et ses cruautés; enfin attaqué lui-même, abandonné des siens, et obligé de se cacher dans un lieu nommé Opholas, il y fut trouvé le lendemain et mené au supplice.

MANAHIERT, lieu d'Arménie. Il y eut un concile l'an 687, touchant les acéphales. (Galanus.)

MANASSÉ ou **MANASSÈS** ou **MENASSÉ**, hébr., *oubli* ou *qui est oublié*, du mot *nascha*, fils aîné de Joseph, et petit-fils

du patriarche Jacob, qui étant prêt de mourir, adopta Manassé, ainsi qu'Ephraïm, son frère. (Genès. 48, 1, 2, 3, etc., En même temps, Joseph se prosterna jusqu'en terre devant son père; et ayant mis Ephraïm à la gauche de Jacob, et Manassé à droite, il le pria de les bénir. Alors Jacob mit sa main droite sur Ephraïm, et sa gauche sur Manassé, et commença de les bénir; ce que Joseph apercevant, voulut lui faire changer cette disposition; mais Jacob ne le voulut point, et lui dit : « Je sais ce que je fais, mon fils, » l'aîné sera père de plusieurs » peuples; mais son cadet sera » plus grand que lui »; et il continua de les bénir, en disant : « Israël sera béni en » vous, et on dira : Que Dieu » vous bénisse, comme il a béni » Ephraïm et Manassé. » La tribu de Manassé sortit de l'Égypte au nombre de trente-deux mille deux cents combattans, au-dessus de vingt-ans, sous la conduite de Gamaliel, fils de Phadassur. (Num. 2, 20, 21.) Cette tribu fut partagée à l'entrée de la terre promise. La moitié eut son partage au-delà du Jourdain, et l'autre moitié en-deçà de ce fleuve.

MANASSÉ, quinzième roi de Juda, fils et successeur d'Ézéchias, avait douze ans lorsqu'il commença à régner. (2 Par. 33, 1, 2, 3, 4.) Il régna cinquante-cinq ans, et vécut par conséquent soixante-sept ans. Il s'abandonna à diverses espèces d'i-

dolâtrie, et ajouta à tous ces crimes celui de la cruauté. Il répandit dans Jérusalem des ruisseaux de sang innocent, et mit ainsi le comble à ses autres iniquités. Le Seigneur irrité de tant de crimes, fit faire de grandes menaces à Manassé par ses prophètes; et on croit qu'Isaïe fut un de ceux qui éleva le plus fortement sa voix contre tant de désordres. Ce prophète étant de sang royal, se crut obligé plus qu'un autre de menacer Manassé de la colère de Dieu : mais le roi, au lieu d'écouter ses avis, le fit mourir en le faisant scier en deux avec une scie de bois. Les maux dont Dieu avait menacé ce prince impie, éclatèrent enfin vers la vingt-deuxième année de son règne : et il fut emmené à Babylone, les fers au pieds et aux mains. (2 Par. 33, 2, 12, etc.) Manassé étant dans les liens, reconnut son péché, pria le Seigneur : et le Seigneur exauça ses larmes, et le ramena à Jérusalem. Manassé répara autant qu'il put le mal qu'il avait fait à Jérusalem et dans Juda : mais il ne détruisit pas les hauts lieux, où le peuple allait adorer le Seigneur. (2 Par. 33, 17.) Soit qu'il n'eût pas le pouvoir d'abolir une coutume si ancienne et si invétérée, soit qu'il eût la faiblesse de condescendre en cela au désir du peuple; c'est la seule chose que l'Écriture lui reproche depuis son retour de Babylone. Manassé mourut à Jérusalem l'an du

monde 3361, avant Jésus-Christ 639, avant l'ère vulgaire 643.

MANASSÉ, époux de Judith, ne vécut que peu de temps avec elle. Il y avait déjà trois ans qu'il était mort, lorsque la guerre d'Holoferne commença. Il était de la tribu de Siméon.

MANASSÉ, grand-prêtre des Juifs, fils de Jean, et frère de Jaddus. Il succéda à Éléazar, son grand-oncle; mais ce ne fut sans doute qu'après avoir renoncé au schisme, dans lequel il s'était engagé, après avoir épousé Nicaso, fille de Sanaballat, satrape de Samarie. On donne à Manassé vingt-six ans de pontificat, depuis l'an du monde 3745 jusqu'en 3771, avant Jésus-Christ 229, avant l'ère vulgaire 233. C'est ainsi que le rapporte Joseph, *Antiq. l. 11, c. 7, 8*.

Mais il y a un anachronisme manifeste; Néhémie que Joseph suppose avoir chassé Manassé de Jérusalem, étant mort en 3580, et Darius Codomanne, sous le règne duquel il suppose encore que Manassé se retira auprès de son beau-père, n'étant monté sur le trône, que vers l'an 3670; sur ce pied-là il faudra dire que Manassé, grand-prêtre, qui succéda à Éléazar, est fort différent du gendre de Sanaballat, dont Néhémie ne nous apprend pas le nom. C'est le sentiment de Prideaux qui soutient que Joseph, *Histoire des Juifs, t. 2, l. 6, p. 288* et suivante, a confondu le grand-prêtre Joida

avec son petit-fils Jaddus, et qu'on doit rectifier ce que dit cet auteur sur ce qu'il lit dans Néhémie. (2 Esdr. 13, 28.)

MANASSÈS, archevêque de Reims dans le onzième siècle, fut déposé dans le concile de Lyon de l'an 1080, et composa pour sa défense une apologie que le père Mabillon nous a donnée. (Dupin, *Bibliothèque, onzième siècle, p. 205.*)

MANDANE, fille d'Astiages, roi des Mèdes, épouse de Cambyse, et mère du grand Cyrus.

MANDAT. Ce terme se prend 1°. pour l'ordre et le pouvoir qu'un particulier donne à un autre d'agir et de traiter; 2°. pour une constitution et une loi du prince; 3°. autrefois pour toutes les grâces expectatives accordées par le pape ou par le roi, pour obtenir un bénéfice. Ainsi un mandat apostolique était un rescrit du pape, par lequel il enjoignait aux collateurs ordinaires de donner un bénéfice à une certaine personne, dans un certain temps et d'une certaine manière, soit pour un bénéfice vacant, soit pour un bénéfice qui devait vaquer; et il n'y avait que le pape qui pût donner des mandats pour les bénéfices devant vaquer. *Cap. nulla, extr. de concess. præbend. et cap. 2. de præbend. in 6.*

Avant la pragmatique-sanction et le concordat entre Léon x et François 1^{er}, les papes donnaient des mandats monitoires par lesquels ils priaient les collateurs de conférer les bé-

•nécices, et des mandats préceptoires, qui n'annulaient point les provisions de l'ordinaire. Ensuite on inventa les mandats exécutoires et les clauses irritantes, par lesquelles les provisions que l'ordinaire donnait au préjudice du mandat, étaient déclarées nulles, et sur le refus de l'ordinaire, l'exécuteur du mandat conférait le bénéfice au mandataire. Mais depuis le concordat, les mandats monitoires et préceptoires avaient été abrogés, aussi bien que les clauses irritantes, et l'on n'admettait les mandats exécutoires, que dans la forme prescrite par le concordat.

Les clauses principales des mandats, prescrites par le concordat, étaient 1°. d'absoudre le mandataire de toute excommunication, afin de le rendre capable du bénéfice; 2°. de le dispenser de l'expression des bénéfices qu'il possédait, et de leur juste valeur; 3°. d'insérer dans le mandat le terme de *proprio motu*, pour exclure le vice de subreption; 4°. d'exprimer les mots, *si nulli*, pour marquer qu'on accordait la grâce, si un mandataire précédent ne l'avait point déjà obtenue; 5°. d'exprimer qu'après la notification du mandat, le collateur sera obligé de donner le premier bénéfice vacant au mandataire; 6°. de déroger aux loix et aux coutumes contraires au mandat. Mais cette clause n'avait point lieu en France.

Les mandats finissaient par la

mort ou la renonciation du mandataire, ou lorsqu'il possédait paisiblement un bénéfice incompatible avec celui qu'il avait impétré, ou quand il n'acceptait pas le premier bénéfice vacant, si ce n'était que la vacance fût en fraude du mandataire, comme lorsqu'on faisait permuter un bénéfice considérable à un bénéficiaire mourant, afin que le mandataire eût le moindre.

Les bénéfices exempts de mandats étaient les bénéfices créés après la date des mandats; ceux qui dépendaient des patronages laïcs ou mixtes; ceux qui vauquaient en cour de Rome, ou par permutation et par simple résignation; ceux que le plus ancien chanoine avait droit de requérir dans les chapitres, où cette coutume s'était introduite. Les bénéfices possédés par le père ne pouvaient être sujets aux mandats en faveur du fils. Il en était de même des bénéfices unis à la mense des prélats et des abbés, aussi bien que de tout ce qui n'était point bénéfice, mais un simple revenu pour l'entretien d'une église, d'un monastère ou d'une communauté de prêtres séculiers. (Blondeau, Bibliothèque canonique, au mot MANDAT. La Combe, Recueil de jurisprudence, canon.)

MANDATAIRE, celui qui pouvait requérir un bénéfice en vertu du mandat apostolique, *mandatarius*. Les mandataires devaient signifier leurs mandats aux collateurs. Ils étaient présentés aux indultaires, comme les

indultaires aux gradués. (*Voyez* INDULTAIRES.)

MANDATUM. On nomme ainsi la cérémonie du jeudisaint, dans laquelle on lave les pieds, à cause que l'on y chante *mandatum dedi vobis*. Cette cérémonie se fait à la cour par le roi même, qui lave les pieds à douze pauvres. Elle se fait dans plusieurs cathédrales par les évêques, et dans les monastères par les supérieurs.

MANDE. On nomme ainsi dans l'Ordre de Fontevraud, la cérémonie de laver les pieds aux pauvres, et de leur donner l'aumône. Ce qui se doit faire, selon les constitutions, la veille de la première des deux communions de chaque mois. (Chastelain. Martyrologe, t. 1, p. 754.)

MANDEMENT, ordre, commandement. *Edictum, mandatum*. Il se dit particulièrement des mandemens que les évêques donnent pour indiquer les synodes, ordonner des prières et des jeûnes, ouvrir des jubilé, etc. Par l'article 19 du règlement des réguliers, il était défendu aux religieux et aux autres exempts, sous prétexte d'exemption, de refuser de publier les mandemens des évêques, et de mépriser les interdits lancés dans un diocèse. Cet article du règlement est extrait du concile de Trente, *sess. 25, cap. 12 de regul.* La raison de ce règlement est prise de la nécessité de conserver l'unité dans la discipline.

MANDERSTON (Guillaume), Écossais, donna en 1528, à Paris, un Traité des vertus en général, et des cardinales en particulier. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 997.)

MANDIA, c'est le nom que Joseph donne à un certain lieu près de Bethléem, où Jean, fils de Carée, atteignit Ismaël, meurtrier de Godolias. (Joseph, *Antiq. l. 10, c. 10.*) Jérémie lui donne le nom de *Gheruth Chamaam*, que la Vulgate traduit par *peregrinantes in Chamaam*. (Jérém. 41, 17.)

MANDRAGORE, plante qui assoupit et qui cause quelquefois la folie. Il y en a de deux espèces, la mâle et la femelle. La mâle produit des pommes deux fois plus grosses que la femelle. Ses feuilles sont grandes, blanches, larges et lissées comme celles du hêtre. Matthiolo rapporte que ce qu'on dit que les mandragores ont leurs racines de la forme du corps humain, est une fable. Ce qui a fait donner à la mandragore le nom d'anthropomorphos, ou de forme humaine, c'est que la plupart des racines de ces plantes sont fourchues depuis la moitié en bas; ce qui fait une manière de cuisses, en sorte qu'en les cueillant, quand la mandragore jette ses pommes, elles paraissent semblables à un homme qui n'a point de bras. Cependant le père Tachard dit que dans la province de Pékin à la Chine, il y a une espèce

de mandragore qui a quelquefois la figure humaine, parce qu'assez souvent à quelques doigts de sa tête, elle se sépare en deux branches, qui font qu'elle ressemble en quelque sorte à l'homme, dont ces deux branches représentent les cuis-
ses.

Moïse, Genès. 30, 14, raconte que Ruben, fils de Lia, étant un jour allé dans les champs, y trouva des mandragores qu'il rapporta à sa mère. Rachel en eut envie, et les demanda à Lia qui les lui accorda, à condition que Jacob demeurerait avec elle la nuit suivante. Le terme *dudaim*, dont Moïse s'est servi, est un de ceux dont les Hébreux ignorent aujourd'hui la propre signification. Quelques-uns le traduisent par des *violettes*, d'autres des *lis*, d'autres du *jasmin*, d'autres des *fleurs agréables*, d'autres des *truffes*, d'autres des *citrons*; Ludolf, dans son histoire d'Ethiopie, soutient que *dudaim* signifie un certain fruit que les Syriens appellent *maüz*, dont la figure et le goût ont beaucoup de rapport avec le *figus indica* ou figuier des Indes: ce fruit est de la grosseur d'un petit concombre. (D. Calmet, Dictionn. de la Bible.)

MANDUGASINO (Albert), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Bresce, fut un des disciples de saint Thomas d'Aquin, professa en Théologie avec succès, et mourut vers l'an 1314. On a, dans plusieurs bibliothèques, un Traité de sa

composition intitulé : *De officio sacerdotis, sive summa casuum conscientiae*. On conserve aussi à Valence ses Sermons et son Commentaire sur les livres des sentences. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 1, p. 526.)

MANE, *ihécel*, *pharès*, mots chaldéens qui signifient, *il a composé, il a pesé, il a divisé*. Ce sont ces mots qui furent écrits sur la muraille de la salle où Balthasard donnait à manger à ses courtisans, et que Daniel lui expliqua, en lui disant que Dieu avait compté ses jours, qu'il avait pesé ses actions, et qu'enfin il avait partagé sa monarchie entre les Perses et les Mèdes. (Dan. 5, 25.)

MANEGOLDE, prévôt de Marbach, se rendit illustre par son savoir et ses écrits dans le onzième siècle. Il professa publiquement les lettres divines et humaines. Ses filles même tinrent sur ces matières des écoles publiques. D'Alsace, Manegolde passa en France où il ouvrit gratuitement des écoles en divers endroits. Après avoir enseigné à tant de personnes le chemin qui conduit à la vie, il voulut les y affermir par son exemple. Il renonça au monde et se fit chanoine régulier à Luttenbach. Élevé au sacerdoce, le pape Urbain II lui donna le pouvoir d'absoudre de l'excommunication tous ceux qui l'avaient encourue à cause du schisme. La mortalité survenue en Alsace l'an 1094 et 1095, faisant de grands

ravages, presque toute la noblesse du pays venait trouver Manegolde pour se faire absoudre. Il profita de cette occasion pour retirer du schisme un grand nombre de personnes, et les attacher au parti du pape Urbain. En vain l'empereur Henri iv fit tous ses efforts pour le gagner, il demeura ferme dans la défense de la cause du saint-siège, jusqu'à souffrir les fers et la prison plutôt que de renoncer à l'unité. Manegolde fut le premier abbé de Marbach après la fondation de cette abbaye. Il obtint en 1096 une bulle d'Urbain II, confirmative de ce nouvel établissement, et en 1103, le pape Paschal II lui en accorda une seconde, c'est le dernier trait que l'on sache de la vie de Manegolde. Quant à ses écrits voici ce que nous en savons. Il composa un commentaire sur le psaentier qu'on estimait beaucoup; des notes marginales sur le texte du prophète Isaïe; des gloses suivies sur l'Évangile de saint Matthieu, et un commentaire sur les épîtres de saint Paul. Outre ces ouvrages dont aucun n'a encore été imprimé, Manegolde fit de courtes notes sur les psaumes, tirées principalement de saint Augustin. On les trouve dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Allire de Clermont en Auvergne, sous le titre de Glossaire de Manegolde, docteur des Allemands. De ses deux apologies de Grégoire VII, il n'en est venu qu'une jusqu'à nous, l'au-

tre est perdue, à quelques traits près, que Gerhohe, prévôt de Reichesperge, sous le pontificat d'Innocent II, a insérés dans un dialogue dédié à ce pape. On voit par ce qu'il en rapporte, que Manegolde qu'il dit avoir été autrefois doyen de cette maison, répondait à ceux qui se plaignaient de la trop grande sévérité de Grégoire VII envers les clercs incontinens et rebelles à l'Église, qu'étant aussi coupables que les nicolaïtes et les hérétiques, ils devaient être traités comme Nicolas, Ébion et Paul de Samosate, conséquemment interdits du ministère des autels et de l'entrée de l'Église. Le livre de Manegolde fut bien reçu des évêques catholiques chassés de leurs sièges par les partisans de l'antipape Guibert, et des plus sages d'entre les chanoines réguliers de Reittenberg ou Reichesperge, qui regardaient les écrits de Manegolde comme des oracles du ciel. Il y en eut même que ses raisons firent revenir du schisme. L'autre apologie a été publiée tout entière par M. Muratori, dans le quatrième tome de ses Anecdotes, imprimé à Padoue en 1713, in-4°. Manegolde écrivit cette Apologie contre un nommé Wolphème, de Cologne, qu'il ne nous fait connaître que par un trop grand attachement pour les sentimens des philosophes païens, qui l'avaient entraîné insensiblement dans des erreurs contre la doctrine de l'Église. Il était outre cela ennemi déclaré

de Grégoire VII, dont il ne cessait de dire du mal. Manegolde fait voir que c'est pour s'être trop attachés à la façon de penser et de parler de ces philosophes, que Manes Arius, Origènes et plusieurs autres sont tombés dans l'erreur; il ne prétend pas cependant qu'on doive rejeter toutes les opinions des philosophes païens. Il y en a de sensées et de fausses. On doit rejeter celles-ci, et ne s'arrêter qu'à celles qui sont vraies. Il trouve bon qu'on lise les ouvrages des païens pour en tirer ce qu'ils ont d'utile, l'éloquence, la beauté du style, comme les Israélites emportèrent aux Égyptiens leurs vases précieux. Manegolde venant au but principal de son ouvrage, il invective vivement contre les archevêques et les évêques allemands, comme rebelles aux avis et aux décrets canoniques de Grégoire VII, à qui il donne le titre de saint. Il reconnaît toutefois qu'il y avait encore en Allemagne des prélats et autres personnes d'un mérite distingué qui tenaient avec fermeté le parti de Grégoire VII, sur quoi il renvoie à la vie qui en avait été écrite par l'archevêque de Saltzburg. Le style de l'ouvrage de Manegolde contre Wolphème est quelquefois un peu trop diffus, ce qui rend les raisonnemens de l'auteur moins pressans; mais il marque partout un grand fond de piété et un attachement inviolable pour l'unité de l'Église. (D. Ceillier,

Hist. des Ant. sacr. et ecclés. t. 21, p. 232 et suiv.)

MANERBA (Alexandre), de Bresce, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, mort en 1619 ou 1616, a donné en italien un Traité intitulé : Forêt morale, à Bresce en 1600, et Voyage de Ruth Moabitude, en forme de commentaires et de sermons sur le livre de Ruth, à Venise en 1604. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* tom. 2. pag. 371.)

MANFREDE (Jérôme), de Ferrare, jurisconsulte, fleurit vers 1570. On a de lui un Traité des cardinaux de l'Église romaine, imprimé à Boulogne en 1565, et un livre de Lettres où il explique des choses qui regardent le libre arbitre, publié à Césène en 1587. (Dupin, Table des Ant. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1243.)

MANFRÉDONIA, ville archiepiscopale d'Italie, dont l'archevêché a été transféré à Siponte. (Cherchez SIPONTE.)

MANGEANT (Luc-Urbain), prêtre, né à Paris, où il fut baptisé le 30 de novembre 1656, et où il mourut le 19 octobre 1727, a donné une édition des œuvres de saint Prosper, in-fol. Paris, 1711, et une autre des écrits de saint Fulgence, évêque de Ruspe en Afrique, Paris 1684, in-4°. (Voyez le Journal des Savans, 1684 et 1712, ainsi que la continuation de la Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques de M. Dupin, 1736, in-8°, t. 3, p. 1 et suiv.)

MANGEART (Thomas), béné-

dictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Metz le 17 septembre 1695, d'une famille originaire de Rozières-aux-Salines, fit profession dans l'abbaye de Saint-Evre-les-Toul le 21 décembre 1713. Nous avons de lui, un octave de sermons des morts ou sur le purgatoire, avec un Traité dogmatique et critique sur la même matière, imprimé en 2 volumes in-8°, à Nanci, chez Antoine Lescure, 1739. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

MANGIN, docteur de la faculté de Théologie, et licencié en droits civil et canonique de l'université de Paris, doyen d'Is, et archiprêtre du Bassigny. Nous avons de lui, Introduction au saint ministère, qui enseigne la manière de s'acquitter dignement de toutes les fonctions de l'état ecclésiastique, tant pour le spirituel que pour le temporel, à Paris, chez Joseph Bullot, 1750, 3 volumes in-12. Nous avons encore du même auteur, Annonces dominicales ou Modèles d'instructions sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, à Paris, chez Rollin, 1753. (Dictionn. portatif des Prédic.)

MANHU, c'est-à-dire, *qu'est-ce que ceci?* Les Hébreux ayant vu la manne, se dirent l'un à l'autre: *manhu*, qu'est-ce que ceci? ou ceci est de la manne.

MANICHÉENS, *manichæi*, anciens hérétiques qui ont pris leur nom de *Manès* ou *Maniché*, Persan de nation, et esclave d'une riche veuve qui l'adopta pour son fils. Son nom pro-

pre était *Curbicus*; mais comme ce nom semblait lui reprocher la bassesse de son premier état, il le changea en celui de Manès qui, en langue persane ou babylonienne, signifie *vase*. Il étudia principalement les livres d'un certain arabe nommé Scythien, et comme il était naturellement éloquent, il s'acquitt bientôt la réputation de savant et subtil philosophe. Il se disait apôtre ou envoyé de Jésus-Christ, pour enseigner des vérités inconnues jusqu'alors. Il se vantait du don des miracles; mais ayant promis de guérir par sa seule prière le fils malade du roi Sapor, et cet enfant étant mort entre ses bras, le roi irrité fit emprisonner et ensuite écorcher tout vif l'imposteur, après qu'on l'eut ramené dans les prisons dont il s'était sauvé.

La première erreur des manichéens, et la source de toutes les autres, était d'admettre deux premiers principes: l'un du bien, nommé *lumière*; l'autre du mal, appelé *ténèbres*. Ce principe du bien était auteur de la nature spirituelle et de la loi nouvelle. Le principe du mal avait produit tous les êtres corporels, et la loi mosaïque. 2°. Ils admettaient deux âmes dans chaque homme: l'une intellectuelle et raisonnable, qui venait du bon principe; l'autre mauvaise, qui venait du mauvais principe, qui donnait la vie au corps, et était cause de tous les péchés. 3°. Ils enseignaient que, puisque la chair était mauvaise par sa nature, Jé-

sus-Christ n'avait pris qu'un corps phantastique, et qu'on ne devait point honorer les images. 4°. Ils soutenaient que les âmes des hommes, des bêtes et des plantes, étaient coéternelles à Dieu : 5°. Que le baptême de l'eau était inutile ; 6°. Que l'homme n'était point libre ; 7°. Que toutes les religions étaient indifférentes ; 8°. Que les âmes seules ressusciteroient ; 9°. Que Jésus-Christ était le soleil matériel qui éclairait le monde, d'où vient qu'ils adoraient le soleil ; 10°. Que l'usage du mariage, la chair des animaux et tout ce qui en sort, et le vin étaient impurs et défendus, comme venant du mauvais principe. 11°. Ils disaient aussi que la concupiscence ne venait pas du péché du premier homme, mais de la contrariété des deux natures, et s'abandonnaient à toutes sortes d'impudicités les plus abominables. Ils étaient divisés en deux ordres composés d'auditeurs et d'élus, pour imiter l'Eglise partagée en clercs et en laïcs. De ces élus, douze portaient le nom de maîtres, pour se conformer au nombre des douze apôtres. Il y en avait un treizième qui était comme leur pape. Ceux-là créaient leurs évêques qui étaient au nombre de soixante-douze, et les évêques faisaient des prêtres, et avaient des diacres. Il n'était pas permis aux élus d'exercer l'agriculture, ni même de cueillir un fruit. On le permettait aux autres, et l'on assurait que les homicides qu'ils

commettaient dans cet exercice, leur étaient pardonnés par l'intercession des particules de la substance divine qui se dégageait des fruits dans lesquels elles étaient enchaînées, lorsque les élus les mangeaient. Les manichéens se servaient de prestiges inouis pour séduire, et d'artifices profonds pour se cacher. Le pape saint Léon les découvrit en ce qu'ils ne prenaient jamais à l'église l'Eucharistie sous l'espèce du vin dont ils avaient horreur ; et l'empereur Valentinien III confirmant par un édit sévère tous ceux de ses prédécesseurs contre ces infâmes hérétiques, en purgea l'Italie où ils avaient passé de l'Afrique. (Saint Epiphane, Hérés. 66. Saint Augustin, Hérés. 46. Saint Léon, saint Hilaire, l. 6, de *Trinit.* Théodoret. Pratéole. Bossuet, *Variat.* Hermant, Hist. des hérés. t. 2, p. 288. Antoine-le-Grand, *Hist. hæres.* p. 86. *Voy.* aussi l'Histoire critique de Manichée et du manichéisme, par M. de Beausobre, imprimée à Amsterdam en 1734, in-4°. On y voit tout ce que les Grecs, les Latins et les orientaux ont dit de Manichée, de sa vie et de sa mort : ensuite on expose les dogmes de cette secte.

MANIFESTAIRES, *manifestarii*. Les manifestaires étaient des anabaptistes de Prusse, qui croyaient que c'était un crime de nier leurs erreurs, lorsqu'ils étaient interrogés ; ce qui les fit nommer manifestaires, parce qu'ils se manifestaient eux-mêmes.

mes, et ne dissimulaient point leur doctrine. (Pratéole.)

MANILIUS, un des envoyés du sénat romain à Antioche, dont il est parlé au second livre des Machabées, 11, 34.

MANILLE, ville capitale des îles Philippines, ainsi nommées de Philippe II, roi d'Espagne, sous le règne duquel les Espagnols s'y fixèrent en 1564, est située dans le fond d'un golfe ou d'une baie de la côte occidentale, qui a trente lieues de circuit, au pied des montagnes et sur une pointe de terre formée par la rivière d'Araud, qui se jette dans le golfe, après avoir pris sa source dans un lac. Michel Lopès l'enleva aux Maures ou Malois en 1571 ou 1575. On y compte trois mille Espagnols ou Métis nés d'Espagnols naturels et d'Indiennes, de Chinoises, de Malabares ou de Nègresses, en y comprenant la garnison; mais sans y comprendre les faubourgs qui sont au nombre de quinze. Cette ville est la résidence du vice-roi des Philippines pour le roi d'Espagne, et du conseil souverain du pays. Le pape Grégoire XIII l'érigea en évêché en 1570, et Paul V en archevêché en 1605, et lui donna pour suffragans les évêchés de la nouvelle Ségovie et de Cacerès dans l'île du Luçon, et celui du nom de Jésus dans celle de Cebu; en sorte que la province ecclésiastique des Philippines fut composée dès-lors de quatre diocèses; ce qui a subsisté depuis. Il y a toujours à Manille

un évêque titulaire ou coadjuteur, qui prend possession du premier évêché vacant de la province. Le chapitre est composé de douze chanoines. Il y a, outre la cathédrale, une chapelle royale desservie par un doyen et huit chanoines ou chapelains, et plusieurs couvens de divers Ordres religieux. Les dominicains y ont celui du Rosaire, celui de Saint-Dominique, celui de Saint-Thomas qui a titre de collège et d'université, et où on entretient cinquante étudiants espagnols, et un second collège, où ils entretiennent cinquante pensionnaires espagnols ou métifs. Les jésuites y avaient les deux collèges de Saint-Joseph et de Saint-Ignace, avec titre d'université. Les franciscains, qui sont chargés du gouvernement des paroisses, et les augustins chaussés et déchaussés, y ont aussi plusieurs couvens.

MANIPULES, *manipulus*. Le manipule est un ornement ecclésiastique, que les officians, prêtres, diacres et sous-diacres portent au bras gauche, et qui consiste dans une bande large de trois à quatre pouces, faite en forme de petite étole de la même étoffe que les chasubles et tuniques. C'était ordinairement un mouchoir ou une serviette, un linge à se frotter et à s'essuyer les yeux, les mains, la bouche, le visage. De-là vient, dit Gavantus, qu'on le portait, comme on le porte encore aujourd'hui, au bras gauche, parce

livres imprimés à Salamanque en 1624 et ailleurs. 2°. Le Sauctorale de Cîteaux, en deux tomes, à Salamanque en 1620. 3°. Des Sermons pour le carême, *ibid.*, 1612. 4°. Apologie pour Marie de Vela, religieuse de l'Ordre de Cîteaux, *ibid.*, 1620. 5°. Calendrier des saints de l'Ordre de Cîteaux, *ibid.* 6°. Annales de Cîteaux, 4 tomes in-fol. *ibid.* (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2173.)

MANS (Martial du), religieux du tiers-Ordre de Saint-François, fleurit vers l'an 1650. On a de lui : Pratique de l'année sainte en 2 tomes, à Paris et à Rouen en 1644 ; et Calendrier spirituel pour la ville de Paris, *ibid.*, 1645. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2207.)

MANSE ou MENSE. Voyez MENSE.

MANSFELD (Charles de), natif de Luxembourg, étudia à Louvain, et y devint habile philosophe, théologien et jurisconsulte ; il prit les degrés de licence dans l'un et dans l'autre droit à Louvain, le 29 janvier 1614, étant alors aumônier des princes Albert et Isabelle, et chanoine de Sainte-Gudule de Bruxelles dont il fut dans la suite doyen et conseiller d'honneur au conseil royal de Luxembourg, et enfin lieutenant-général de l'armée de Flandre. Il a composé divers ouvrages : 1°. *Paratitla decreti, seu de jure sacro in genere deq. Ecclesiasticorum moribus et officiis*; Louvain, 1616, in-8°. 2°. *Utriusque*

juris concors discordia; Luxembourg, 1619, in-8°. 3°. *Exercitatio civilis ad regulas juris*, in-4°, *ibid.*, 1626. 4°. *Cænobitica seu de canonicorum vitâ et origine*, Luxembourg, 1625, in-8°. 5°. *Exercitatio civilis ad breve apostolicum Urbani VIII de constitutione et potestate delegati apostolici in militiâ belgicâ regii exercitus*; Bruxelles, 1638, in-8°. 6°. *Sacerdotis breviculum venerationi Cleri sacrum*; Bruxelles, 1642, in-12. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

MANSI (Joseph), prêtre de la congrégation de l'Oratoire de Rome. Nous avons de lui : le véritable Ecclésiastique qui désire de connaître et de remplir les obligations de son état. Cet ouvrage, composé en italien par l'auteur, traduit en latin par le père Adrien de Saint-François, a été souvent réimprimé en Italie, et sept fois à Rome en particulier. L'édition latine est de Cologne en 1707, in-12. Le père Mansi a encore donné : *Locupletissima bibliotheca moralis prædicabilis, hoc est, discursus varii exquisiti, in quibus per tractatus ordine digestos ad verbum Dei prædicandum de virtutibus et vitiis materiæ copiosissimæ morales subministrantur..... editio quarta*, in-folio, 1740. L'ouvrage parut d'abord en italien, et fut ensuite traduit en latin. (Journal des Savans, 1709 et 1740.)

MANSI (Jean-Dominique), de la congrégation de la mère de Dieu. Nous avons de ce savant,

entre autres ouvrages : 1°. une nouvelle édition des Annales de Baronius , avec la critique du père Pagi, et les notes du père Mansi lui-même, en 35 volumes in-folio, dont le premier parut à Lucques en 1738. 2°. Une réimpression de la Discipline du père Thomassin, avec les dissertations du même auteur sur les conciles, et les remarques du père Mansi, à Lucques, 3 vol. in-folio. 3°. *De epochis conciliorum sardicensis et sirmiensium, cæterorumque in causâ arianorum, quâ occasione rerum petissimarum S. Anastasii, chronologia restituitur*, in-4°. Il prétend que le retour de saint Athanase à Alexandrie, après la mort de saint Grégoire de Cappadoce, est de l'année 346, et que le concile de Sardique fut célébré l'an 344, contre le témoignage des historiens, Socrate et Sozomène, qui mettent la célébration de ce concile en l'année 347. Le père Mamachi attaque cette opinion : le père Mansi répondit par un second ouvrage, sous le titre d'*Apologia*, etc. Le père Mamachi répliqua dans un ouvrage plus ample. 4°. On a encore du père Mansi : *SS. Conciliorum et decretorum collectio nova, seu collectionis conciliorum à PP. Labbeo et G. Cossartio S. J. primum vulgatæ, dein emendatioris et amplioris operâ Nic. Coleti recusæ supplementum, in quo additamenta, variantes lectiones emendationes ad concilia veneta Labbeana, nova itidem concilia ac decreta*

permulta exhibentes; omnia ex græcis et latinis editis et manuscript. cod. undique quæsitis, collegit, digessit, additisque præfationibus, notis, dissertationibusque illustravit prædictus. Mansi, in-folio magno. On a aussi donné à Lucques une nouvelle édition de l'histoire ecclésiastique du père Alexandre , avec les animadversions du père Mansi, dans lesquelles il justifie les endroits de cette histoire, que Basnage avait injustement critiqués. (Journal des Savans, 1742 , 1748 , 1749 et 1750.) Nous avons encore de lui : *Stephani Baluzii, Tutelensis Miscellanea, novo ordine digesta, et non paucis ineditis monumentis, opportunisque animadversionibus aucta, operâ ac studio Joannis Dominici Mansi, Lucensis.* Le troisième tome parut à Lucques, chez Vincent Juncti, 1762 , in-fol.

MANSIONAIRE, *Mansionarius*. Les mansionnaires étaient autrefois des officiers qui demeuraient auprès des églises, et qui avaient soin de les garder. (Fleury.)

MANSUET (saint), évêque, confesseur et compagnon de saint Donatien d'Afrique, sous les Vandales. Voyez DONATIEN.

MANSUET (saint), évêque, martyr et compagnon de saint Papinien, aussi évêque et martyr d'Afrique, sous les Vandales. Voyez PAPINIEN.

MANSUETUDE, *mansuetudo*. La mansuétude est une vertu qui réprime la colère, lorsqu'elle

n'est point nécessaire, ou qui la modère et qui la règle, quand elle est nécessaire; en sorte que cette vertu apprend à ne se point fâcher quand il ne le faut pas, et à se fâcher quand, autant, et de la manière qu'il le faut. On pèche par excès contre la mansuétude, lorsqu'on se fâche sans nécessité, ou plus qu'il n'est nécessaire. On pèche par défaut lorsqu'on ne se fâche point quand il est nécessaire; et ce défaut, qu'on appelle lenteur, devint très-souvent un péché, tantôt véniel, et tantôt mortel, selon les circonstances et la qualité de la matière, comme lorsque nous manquons à avertir, à reprendre, à corriger, à punir ceux qui dépendent de nous.

MANSUR (château de), *Hesn-Mansur* en arabe, évêché jacobite au diocèse d'Antioche, située près de Samosate au midi de l'Euphrate. Il y a eu pour évêques :

1. Etienne, siégeait en 1208.
2. Grégoire, en 1253, assista la même année à l'élection du patriarche Denis VII et à celle du patriarche Ignace III en 1264. Il mourut l'année suivante, étant pour lors évêque de Mélitine ou Malatie.

3. Ignace, succéda à Grégoire, qui avait été transféré au siège de Mélitine, après l'élection du patriarche Denis VII en 1253. Il siégeait encore en 1274. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1512.)

MANSUY ou MAUSU, *Mansuetus* (saint), premier évêque de Toul en Lorraine. Quelques-

uns le font Irlandais, mais sans aucune apparence. Il est vraisemblable qu'il ne parut que durant la paix de l'Eglise, et au plutôt sous le règne des enfans du grand Constantin. Ses actes donnés par M. Bosquet dans son histoire de l'Eglise gallicane, ont pour auteur un abbé, nommé Azon, qui vivait sous les derniers rois de la seconde race; ils sont si mauvais, qu'on ne pourrait les soutenir sans se rendre ridicule, dit M. Baillet, t. 3, 3 septembre.

MANSUY (Saint-), *Sanctus-Mansuetus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un faubourg de la ville de Toul en Lorraine. Elle fut commencée sur le tombeau de saint Mansuy, premier évêque de Toul, par saint Gauzelin, évêque de cette ville, vers l'an 930, et achevée par saint Girard son successeur, vers l'an 963. Cette abbaye était régulière et unie à la congrégation de Saint-Vannes. (*Hist. de Lorr.*)

MANSUY (Nicolas), né à Marnat, prévôté de Bar-le-Duc en Lorraine, le 7 octobre 1690, entra chez les Prémontrés de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson le 19 août 1708, et y fit profession le 24 juin 1710. Il enseigna la philosophie à l'abbaye de Belval en 1713, et la Théologie à Mureau en 1717, devint curé de Richemont, diocèse de Metz, en 1725, rentra dans l'abbaye de Justemont, après avoir résigné sa cure en 1736, et fut pourvu en 1745, du prieuré de Saint-Jean

l'Évangéliste de Fontois, qu'il posséda en titre. Il donna en 1725 une édition du Bréviaire de l'Ordre de Prémontré, divisé en deux parties, in-4°. En 1727 il refondit le Processional ancien de son Ordre avec quelques éditions et corrections. En 1746 il a rédigé et corrigé le missel de Prémontré avec un épistolaire, in-folio. En 1748 il a donné une compilation méthodique des cérémonies de son Ordre sous ce titre : *Ordinarius sive liber caerimoniarum ad usum canonici Ordin. Præmonstratens.*, in-8°. En 1751 il eut la direction d'une nouvelle édition de Bréviaire, in-4°, en deux et quatre parties, à la tête duquel il a mis un opuscule de sa façon, intitulé : *Calendarii ecclesiastici theoria et praxis*, et un autre opuscule, *Rubricæ generales*, etc. En 1756 il a publié, par ordre de M. Bruno Becour, abbé général de Prémontré : *Ordo perpetuus et generalis divini officii recitandi et missarum celebrandarum juxta rubricas breviarii, missalis et ordinarii canonici ordinis Præmonstratensis*, in 7 sectiones distributus : *Virduni, apud Petrum Perrin*, in-4°. Il a encore composé un essai de logique, sous le titre de *Philosophia rationalis*, et une explication du calendrier ecclésiastique en français, qui pourra servir d'almanach perpétuel pour l'ancien et le nouveau style. Il a fait annoncer dans la clef du cabinet de Luxembourg, novembre 1759, une dissertation sur les années et épo-

ques de l'Ancien-Testament, où il prétend redresser plusieurs écarts des chronologistes. Et dans le mois de décembre, même année, une démonstration que cent cinquante-cinq années juliennes et vingt-un jours se sont écoulés depuis la prise du premier temple exclusivement jusqu'à la prise du second inclusivement. (Dom Calmet, Bibliot. lorr.)

MANTALA ou **MONTALA**, lieu du diocèse de Vienne en Dauphiné. On y tint un concile (*Concil. Mantalense*) l'an 879, dans lequel on donna le titre de roi à Boson. (*Reg. 24. Lab. 9. Hard. 6.*)

MANTEAU, *pallium*, se prend dans l'Écriture, non-seulement pour l'habit de dessus, mais pour toute sorte d'étoffe ou de couverture. Par exemple, on appela *pallium*, les rideaux du tabernacle que Moïse fit dans le désert. (Exod. 36, 18.) Le *pallium* ou le manteau, en hébreu *mahil*, était un habillement propre aux femmes et aux hommes. Rébecca ayant vu de loin Isaac, son futur époux, se hâta de se couvrir de son manteau. (Genès., 24, 65.)

MANTEL (Jean), religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, né le 23 septembre 1599 à Hassellet, dans le comté de Looz, au diocèse de Liège, et mort au même endroit le 23 février 1676, était licencié de Douai, et docteur de Rome. On a de lui : 1°. le Manuel de la confrairie de Flagellans, en fla-

mand , à Liège , 1627. 2°. La Journée des âmes dévotes , en flamand , à Anvers , 1634. 3°. Le Miroir des pêcheurs dans la conversion de saint Augustin , avec des discours moraux et des emblèmes gravés , en latin , à Anvers , 1634. 4°. Prière à la louange de la sainte Vierge , en latin , à Anvers , 1638. 5°. L'Art des arts , ou du gouvernement des religieuses , en latin , à Anvers , 1640. 6°. *Feriarum academiarum liber singularis*. 7°. Deux livres sur les devoirs des pasteurs , en latin , à Anvers , in-4°. 8°. Deux livres sur le sentiment de saint Augustin touchant l'Eucharistie , comme sacrifice et comme sacrement , en latin , à Liège , 1655. 9°. Un Traité des devoirs du chrétien , selon les bonnes mœurs et la doctrine de saint Augustin , pour rappeler l'ancienne méthode des saints Pères dans la prédication , en latin. 10°. *Historiæ lossensis libri decem* , à Liège , in-4°, en 1717 , seconde édition. (Valère - André , Bibl. bel. , t. 2 , p. 686 , édition de Bruxelles , 1739 , in-4°.)

MANTICA (François) , cardinal d'Udine , dans le Frioul , né l'an 1534 , enseigna le droit à Padoue. Clément VII le fit cardinal l'an 1596. Il mourut à Rome le 28 janvier 1614 , âgé de quatre-vingts ans , après avoir donné deux ouvrages de sa façon : *De conjecturis ultimarum voluntatum* , lib. 12 : *lucubrationes vaticanae* , seu *de tacitis et ambiguis conventionibus* , lib. 27.

(Voyez la Continuation de Ciaconius.)

MANTOUE , *Mantua* , ville capitale du duché de Mantoue et de tout le Mantouan , est située à trente-cinq lieues au levant de Milan , sur le bord du Mincio. Elle est grande , riche et bien peuplée : on y compte cinquante mille habitants , en y comprenant quatre à cinq mille Juifs qui demeurent dans un quartier séparé. Il y a plusieurs belles églises , entr'autres la cathédrale qui est sous le nom de Saint-Pierre , et dont la voûte est toute dorée et azurée. L'église de Saint-Dominique , la maison de ville , le moulin dit *des douze Apôtres* , les manufactures , le palais du grand-duc , etc. , sont aussi très-renommés parmi les voyageurs. Il y a de plus quatre collégiales , dix-neuf paroisses , quinze monastères d'hommes , et treize de filles , outre le collège des ci-devant jésuites. Le diocèse de Mantoue renferme cent quatre paroisses , et vingt-cinq maisons religieuses , sans celles qui sont dans la ville. La plus remarquable de toutes est l'abbaye de *San-Benedetto de Podolirone* , située à une demi-lieue du bord méridional du Pô , et à douze milles de Mantoue ; c'est une des plus célèbres et des plus riches d'Italie : elle fut fondée à la fin du dixième siècle ; elle est en règle , et de la congrégation du mont Cassin.

Evêques de Mantoue.

1. Grégoire , Romain , fut fait

premier évêque de Mantoue par le pape Léon III, l'an 808. Il assista à la consécration de l'église de Saint-Georges de Vérone, l'an 813.

2. Erfulfus, Français de nation, succéda à Grégoire l'an 823. Il reçut à Mantoue l'empereur Louis, fils de Lothaire, l'an 847, et mourut l'an 858.

3. Jean Eginulphus, fut sacré évêque de la même église par le patriarche d'Aquilée, l'an 859. L'empereur Charles-le-Chauve mourut à Mantoue du temps de ce prélat.

4. Manassès, Français de nation, archevêque d'Arles, ayant été appelé en Italie vers l'an 933 par le roi Hugues dont il était parent, gouverna tout à la fois les églises de Mantoue, de Vérone, de Trente et de Milan.

5. Pierre, Allemand de nation, occupa le siège de Mantoue après Manassès. Il obtint de Lothaire, roi d'Allemagne, la faculté de faire battre monnaie l'an 945.

6. Guillaume, siégeait vers l'an 951.

7. Martin, assista au concile de Ravenne, sous le pape Jean XIII, l'an 967.

8. Jean, l'an 985. Du temps de cet évêque, Theodaldus de Canossa, seigneur de Mantoue, fonda le célèbre monastère de Saint-Benoît, qui fut mis ensuite dans le bel état où on le voit aujourd'hui par la comtesse Mathilde.

9. Isolphus, Allemand, assista au concile de Francfort l'an 1006 ou 1007. Il procura de

nouveaux établissemens aux bénédictins, et mourut l'an 1044.

10. Martianus ou Martial, fut placé sur le siège de Mantoue l'an 1045.

11. Conon, Allemand de nation, l'an 1054. Il assista au concile de Florence sous le pape Victor III, et obtint de l'empereur Henri la confirmation de tous les privilèges qui avaient été accordés jusqu'alors à l'église de Mantoue. Conon mourut l'an 1055.

12. Elisée, aussi Allemand, succéda à Conon l'an 1056. Il reçut dans son palais le pape Alexandre II, et mourut l'an 1078.

13. Saphodomus, l'an 1079. Il fut envoyé en Allemagne par la comtesse Mathilde, pour négocier la paix entre cette comtesse et l'empereur Henri, et mourut l'an 1082.

14. Hubaldus, siégea après la mort de Saphodomus l'an 1082. Ce prélat écrivit la vie de saint Anselme, cardinal et évêque de Lucca.

15. Hugues, religieux du monastère de Saint-Benoît de *Podolirone*, fut élevé à l'épiscopat par le pape Paschal II, l'an 1102. Il assista au concile de Guastalla l'an 1106, et mourut l'an 1109.

16. Mainfroi, homme d'un grand mérite, gouverna saintement l'église de Mantoue depuis 1109 jusqu'à l'an 1148. De son temps mourut la comtesse Mathilde l'an 1116.

17. Henri, l'an 1148.

18. Garsiodorus, l'an 1148. Cet évêque s'étant rangé du parti de l'empereur Frédéric contre le pape Alexandre III, il fut excommunié par le même pape. Mais les affaires s'étant ensuite accommodées entre le pape et l'empereur, Garsiodorus fut absous des censures, et assista au concile de Latran l'an 1179.

19. Gui, siégea après la déposition de Garsiodorus l'an 1170, et mourut l'an 1177.

20. Jean de Cacciafronte, de Crémone, abbé de Saint-Laurent, succéda à Gui. Il fut transféré à l'église de Vicence l'an 1177, et mourut pour la défense de la foi l'an 1183.

21. Sifroi, l'an 1187, mourut l'an 1194.

22. Henri, fut élu en 1194. Du temps de ce prélat, saint François d'Assise fonda un couvent pour les religieux de son Ordre. Henri mourut l'an 1220.

23. Hugues, l'an 1220.

24. Pelizarius, citoyen et évêque de Mantoue en 1227, mourut l'an 1231.

25. Guidottus Corregia, de Mantoue, fut ordonné évêque de cette église l'an 1231. Il fut assassiné par ses ennemis dans le monastère de Saint-André, dans le temps qu'il s'appliquait avec un zèle vraiment pastoral au gouvernement de son troupeau, l'an 1235. Après sa mort, le siège de Mantoue vaqua deux ans.

26. Jacques de Porta, d'une

famille noble de Plaisance, religieux de Cîteaux, fut élevé sur le siège de Mantoue en 1238. De son temps, les religieux carmes s'établirent à Mantoue. Jacques fut fait ensuite évêque-cardinal de Porto l'an 1252.

27. Martin de Casaloldis, d'une famille noble de Parme, chanoine de Saint-Marc de Mantoue, et prévôt de sa patrie, succéda à Jacques de Porta sous Innocent IV l'an 1252, et mourut l'an 1303, après avoir siégé saintement pendant cinquante ans.

28. Philippe de Casaloldis, de Bresce, mourut la première année de son épiscopat, l'an 1303.

29. Philippe de Bonaccoltis, de Mantoue, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut transféré de l'évêché de Trente à celui de sa patrie par Benoît XI. L'an 1303 il mourut avant de prendre possession de son nouveau siège.

30. Jacques, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, l'an 1303, mourut l'an 1307.

31. Sacramosus, de l'illustre famille de Gonzague, siégea depuis l'an 1307 jusqu'à l'an 1320.

32. Jacques de Bénéfactis, pieux et savant religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut nommé à l'évêché de Mantoue sa patrie, par Jean XII l'an 1320. Il mourut l'an 1338.

33. Godefroi, de Mantoue, archidiacre de Gênes et chapelain de Benoît XII, devint évêque de sa patrie l'an 1338, mourut l'an 1348.

34. *Rufin*, succéda à *Godefroi* l'an 1348. Il reçut à Mantoue l'empereur *Charles IV* l'an 1354, et en obtint la confirmation de tous les privilèges de son église. *Rufin* mourut l'an 1366.

35. *Gai Gonzague*, chanoine de Mantoue, en devint évêque l'an 1366, et mourut vers l'an 1384.

36. *Sacramosus Gonzague*, deuxième de ce nom, élu vers l'an 1385, fut déposé par *Boniface IX*.

37. *Antoine de Hubertis*, d'une ancienne famille de Florence, fut placé sur le siège de Mantoue après la déposition de *Sacramosus* l'an 1390. Il consentit à l'établissement des religieux servites dans Mantoue, et leur céda l'église de Saint-Barnabé. Il mourut l'an 1417.

38. *Jean de Hubertis*, neveu du précédent, et chanoine de Mantoue, succéda à son oncle l'an 1417. Il reçut l'année d'après le pape *Martin V* qui revenait du concile de Constance. *Jean* mourut l'an 1428.

39. *Matthieu Bonimportus*, de Novarre, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut fait évêque de Mantoue par le pape *Martin V* l'an 1428; il mourut l'an 1444.

40. *Galeatius Caurianus*, d'une famille noble de Mantoue, archiprêtre de cette église, clerc de la chambre apostolique, et abbé commendataire de Saint-Rufin, fut nommé évêque de la même église par *Eugène IV* l'an 1444. Il fut chargé du gouver-

nement de Rome avec le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, dans le temps que *Pie II* tenait un concile à Mantoue. Après la tenue de ce concile, *Galeatius* retourna à son église, et y mourut l'an 1466. De son temps l'évêché de Mantoue, qui était sous la juridiction du patriarche d'Aquilée, fut soumis immédiatement au saint-siège.

41. *Robert Bonimportus*, de Novarre, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Mantoue sous *Paul II* en 1466, mourut la même année.

42. *François Gonzague*, fils de *Louis Gonzague*, marquis de Mantoue, monta sur le même siège étant déjà cardinal en 1466. Il fut ensuite légat de Boulogne, et gouverna cette église après la mort du cardinal *Calandrin* qui en était évêque, avec celle de Mantoue. Le cardinal *Gonzague*, dont plusieurs auteurs ont parlé avec éloge, mourut à Boulogne l'an 1483.

43. *Louis Gonzague*, frère du précédent, gouverna l'église de Mantoue depuis l'an 1483 jusqu'à l'an 1511.

44. *Sigismond Gonzague*, cardinal, fils de *François*, marquis de Mantoue, succéda à *Louis Gonzague*. Les différentes légations dont il fut chargé ensuite, ne lui permettant point de résider dans son église, il en confia l'administration à *Nicolas Grosset*, de l'Ordre des Frères Mineurs, et après la mort de celui-ci, à *Ambroise de Naples*. *Sigismond* se démit enfin de son

qu'en égard aux dépenses à soutenir à cette occasion. Il donne ensuite les discours du même pontife, tant aux ambassadeurs du duc de Savoie, qu'à ceux de l'empereur, au marquis de Brandebourg et aux envoyés de Venise, par lesquels il les sollicitait en termes les plus engageans à ne rien oublier pour le succès de cette entreprise. Il rapporte aussitôt après le discours dans lequel le pape, après avoir transféré l'assemblée et avoir témoigné en termes les plus humbles, qu'il ne comptait point sur ses propres talens, mais sur le secours du ciel et ceux qu'il avait lieu d'espérer des différens princes de la catholicité, exhorte l'assemblée à implorer avec lui les divines miséricordes, et à répondre avec toute la piété dont ils seront capables aux prières qu'il va faire. On voit ensuite plusieurs actes par lesquels, y ayant à craindre pour les jours du pontife, on prend les plus justes précautions qu'il était possible, pour empêcher les inconvéniens à craindre de l'éloignement du pape, ou d'une élection à faire hors de Rome.

MANUTIA BENAVIDI ou BENAVIDIUS (Marc), *Marcus Manutia Benavidius*, jurisconsulte célèbre, natif de Padoue, fils de Jean-Pierre Benavidio, médecin, étudia avec grande application les belles-lettres et la jurisprudence civile et canonique, qu'il enseigna pendant soixante ans à Padoue avec un applaudissement extraordinaire. Il fut fait trois

fois chevalier; en 1545, par l'empereur Charles-Quint; en 1561, par Ferdinand 1^{er}, et en 1564, par le pape Pie IV, et mourut non en 1546, comme le dit le Journal des Savans, mais le 28 mars 1582, en la quatre-vingt-treizième année de son âge. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, entr'autres: 1^o. *Collectanea super jus cæsarum*. 2^o. *Apophtegmata legalia*. 3^o. *Conciliorum*, t. 2. 4^o. *Problematum legalium*, lib. 4. 5^o. *Topica*. 6^o. *Encomium sacerdotii*. 7^o. *Observationum legalium*, lib. 10. 8^o. *Polymathicæ*, lib. 12. 9^o. *De illustribus jurisconsultis*. 10^o. *Locorum communium*, lib. 3. 11^o. *Æquilibrium pro jure candidandis*. 12^o. *De De privilegiis militaribus*. 13^o. *pupillorum favoribus*. 14^o. Un dialogue du concile. 15^o. Un traité contre le luxe. 16^o. Question, s'il est permis de tuer les tyrans. 17^o. Un dialogue touchant la divinité. (Thomasini, *In illustr. vir. elog.*, part. 1. Ghilini. Simler. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1261. Journal des Savans, 1722, p. 247.)

MANUÉ, héb., *repos*, du mot *nuac*, autrement *présent*, du mot *minca*. père de Samson. Il était de la tribu de Dan et de la ville de Saraa. Un jour l'ange du Seigneur ayant apparu à la femme de Manué, et lui ayant promis un fils, Manué pria le Seigneur de lui faire voir celui qui avait apparu à sa femme, et l'obtint; mais ne sachant pas

que c'était un ange, il voulut lui offrir un chevreau. L'ange lui dit de l'offrir au Seigneur en holocauste; et comme la fumée commença à s'élever, l'ange monta aussi au milieu de la flamme et s'éleva au ciel. Alors Manué reconnut que c'était un ange, et il dit à sa femme: nous mourrons certainement, puisque nous avons vu le Seigneur; mais sa femme le rassura. Ceci arriva l'an du monde 2848. (*Judic.* 13.)

MANUEL CHARITOPULE, patriarche de Constantinople dans le treizième siècle, a fait des réglemens ecclésiastiques, qui sont dans le droit grec-romain, attribués faussement à l'empereur Manuel Commène. Quelques-uns les donnent à un autre Manuel aussi patriarche de Constantinople, qui succéda à Methodius l'an 1244. L'on trouve aussi dans le droit grec-romain de Lewenclavius deux décrets de l'un de ces patriarches, l'un touchant la translation des évêques, et l'autre du droit de patronat. (Dupin, *Biblioth. eccl.*, treizième siècle, p. 319.)

MANUEL ou EMMANUEL CALEGA. ou CALECAS. (*Cherchez CALECA.*)

MANUEL ou EMMANUEL PALEOLOGUE, deuxième du nom, empereur de Constantinople, se démit de l'empire vers l'an 1419, et prit l'habit de religieux et le nom de Matthieu deux ans avant sa mort qu'on met au 21 juillet 1425. Cet em-

pereur, qui aimait les lettres, a composé divers ouvrages; savoir, vingt dialogues de la religion, qu'on garde dans la bibliothèque du roi. Les prières pour le matin. Des sujets de componction ou de confession à Dieu, en vers. Un psautier en action de grâces sur la captivité de Bajazet. Cent préceptes de l'éducation d'un prince à son fils Jean. Sept discours des vertus et des vices, et de l'étude des belles-lettres. Ces œuvres ont été imprimées en grec et en latin, à Bâle en 1478, par les soins de Lewenclavius. Cet empereur avait aussi écrit un traité contre un ouvrage d'un Latin, qui avait fait un abrégé pour prouver la procession du Saint-Esprit du Père et du fils, dont Allatius fait mention, et le père Combefis a donné dans le second tome de sa première édition à la bibliothèque des Pères, un long panégyrique qu'il fit en l'honneur de Théodose, son frère, prince de Péloponèse, en venant installer son fils en sa place. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccl.*, quatrième siècle, p. 347.)

MANUEL, petit livre, ou abrégé ainsi nommé de ce qu'on peut et que l'on doit toujours avoir à la main, *enchiridion*, *manuale*. Cela se dit particulièrement d'un abrégé de Théologie, et des petits livres de prières et de dévotion.

MANVIEU, *Manvœus* (saint), évêque de Bayeux, menait dans cette ville, vers le milieu du

cinquième siècle, une vie entièrement consacrée aux jeûnes, à la prière, aux aumônes et à tous les exercices de piété. Il se bâtit depuis un ermitage où il se renferma avec trois solitaires qui l'obligèrent à se charger de leur conduite. Il fut rappelé vers l'an 465 par le clergé et le peuple de Bayeux, qui s'unirent ensemble pour le faire mettre à la place de saint Loup qui était mort le 25 d'octobre de la même année. Il gouverna cette église avec toute la vigilance d'un véritable pasteur, jusque vers l'an 480, qu'il alla jouir du bonheur du ciel. Sa fête se célèbre le 28 de mai, que l'on regarde comme le jour de sa mort. Ceux qui l'appellent saint Manuque ont été trompés par les écrivains qui mettent en latin *Manucus*, par erreur, pour *Manvceus*. (Baillet, t. 2, 28 mai.)

MANUMISSION, *manumissio*, action par laquelle on donne la liberté à un esclave. Les manumissions étaient des actes accompagnés de plusieurs formules et cérémonies, par lesquels les seigneurs affranchissaient les habitants de leurs terres qui avaient été jusqu'alors serfs, et dans une espèce d'esclavage qui ne convenait, ni à la sainteté de notre religion, ni à la douceur de nos mœurs. Les manumissions commencèrent en France vers le temps de saint Louis. (De la Marre, Traité de police. Du Cange; au mot *Esclave*.)

MANUSCRITS. Quelques auteurs prétendent que les ouvra-

ges manuscrits d'un père de famille appartiennent à son fils aîné; et Jovet, dans la Bibliothèque des arrêts, au mot *Manuscrit*, dit l'avoir ainsi vu juger en la cause de Corbin, avocat, contre ses beaux-frères, le 14 mai 1660, en la grande-chambre. Il n'en est pas de même d'une bibliothèque; c'est un effet de la succession qui doit faire le bien commun de tous les héritiers. (M. Denisart, Collect. de Jurisp., t. 2, au mot *Manuscrit*. M. de Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, t. 2, au même mot.)

MAOCH, héb., *qui est pressé et brisé*, du mot *mahac*, père d'Achis, roi de Geth. (1 Reg. 27, 2.)

MAON, héb., *maison ou habitation*, autrement *crime*, du mot *havon*, ville de la partie la plus méridionale de la tribu de Juda. Nabal du Carmel avait de grands biens dans le désert de Maon, et David s'y cacha assez long-temps durant que Saül le persécutait. (Josué, 15, 55. 1 Reg. 23, 24.)

MAONATHI, fils d'Othoniel. (1 Par. 4, 13.)

MAOZIM, héb., *les forces ou les fortifiés*, du mot *hazaz*, autrement *fort et puissant* ou *forteresses*, du mot *mahoz*, faux dieu dont il est parlé au chapitre 11 du prophète Daniel, et sur lequel on est assez partagé. Les uns croient que c'est Jupiter Olympien; d'autres le dieu Mars que Daniel a désigné sous le nom de Maozim, ou du Dieu des forts;

d'autres croient qu'il faut ainsi l'hébreu du 37 et 38 verset de l'onzième chapitre de Daniel : *Le tyran Antiochus Epiphanes s'élèvera au-dessus de toutes choses , contre le dieu Maozim , le dieu très-fort , le dieu des forteresses , le dieu des armées. Il honorera en sa place un dieu étranger inconnu à ses pères.* Antiochus Epiphanes s'éleva contre le Seigneur, le dieu très-fort, le dieu d'Israël, et il fit mettre en sa place, dans le temple de Jérusalem, le faux dieu Jupiter Olympien, inconnu à ses pères, les anciens rois de Syrie, qui avaient régné en ce pays avant Alexandre-le-Grand. Daniel, en plus d'un endroit, désigne le dieu d'Israël sous le nom de *Mooz* ou *Fort*. (Dan. 8, 10, 11, 31. D. Calmet, Dictionn. de la Bibl.)

MAPHRIEN, dignité ecclésiastique parmi les jacobites, pareille à celle de primat. Elle est inférieure à la dignité de patriarche, et supérieure à celle de métropolitain. Le maphrien étend sa juridiction sur les églises d'Orient, et il a droit d'en ordonner les évêques. Il reconnaît cependant le patriarche jacobite d'Antioche pour son supérieur. Grégoire Bar-Hebræus, qui avait été maphrien, parle fort au long de cette dignité in *Chronico syriaco*, *parte 3*. On croit que les maphriens tirent leur origine de Jacques Zanzale Baradæus, évêque d'Edesse, à qui les monophysites, pour étendre son autorité, donnèrent le titre de mé-

tropolitain universel. Ce prélat étant allé en Orient, créa métropolitain du pays un certain Achudème; de sorte que l'on vit depuis ce temps-là deux primats en Orient; un pour les nestoriens, et l'autre pour les monophysites. C'est par cet Achudème que Grégoire Bar-Hebræus commence son catalogue des maphriens jacobites. Cependant Assemani, t. 2, Bibl. or., p. 227, remarque qu'Achudème et ses successeurs, Kamjesu et Samuel, ne doivent point être mis au rang des maphriens, à cause qu'ils n'eurent point de siège fixe, et que c'est Maruthas qui doit être mis à la tête des maphriens, comme étant le premier qui établit le siège de sa dignité à Tagrit. Voici la succession chronologique des maphriens jacobites, telle qu'on la voit dans le père Lequien, qui commence par Achudème, aussi bien que Bar-Hebræus et Assemani.

1. Achudème, ordonné métropolitain d'Orient, par Jacques Baradæus Zanzale, en 559, fut décapité le 2 août 575, par ordre de Chosroès, roi de Perse, pour avoir baptisé un jeune prince royal de Perse, dans la ville de Tagrit.

2. Kamjesu, ordonné en 578, mourut en 609.

3. Samuel, succéda en 614, et mourut en 624.

4. Maruthas, ordonné en 629, établit son siège à Tagrit. C'est le premier à qui on donne le titre de maphrien d'Orient.

les trois précédens sont qualifiés simplement métropolitains. Maruthas siégea jusqu'en 649, qu'il mourut.

5. Denha 1^{er}, sacré anaphrien par Théodore, patriarche des jacobites, en 649, mourut dix ans après.

6. Barjesu, ordonné par le patriarche Sévère Bar-Masche, en 669, après dix ans de vacance, mourut le 17 décembre 683.

7. Abraham 1^{er} ne siégea que quelques mois.

8. David, siégea six mois. Il mourut en 684.

9. Jean 1^{er}, surnommé Saba, mort en 688, siégea un an et demi.

10. Denha II ordonné en 688, mourut en 728.

11. Bacchus, siégea deux ans du vivant même de Denha, que le patriarche Athanase II avait déposé, et qui fut ensuite rétabli.

12. Paul, ordonné par le patriarche Athanase III, mourut en 757.

13. Jean II, Bionita, déposé par le patriarche Georges, eut pour successeur.

14. Joseph qui ne siégea que quelques mois.

15. Sarbelius, transféré de l'évêché de Carsabach par le patriarche Cyriaque, se démit quelques années après.

16. Siméon, mis à la place du précédent par le même patriarche Cyriaque, fut ensuite déposé.

17. Basile 1^{er} de Balade, lui succéda et siégea jusqu'en 830.

18. Daniel, ordonné en 830, mourut en 834.

19. Thomas 1^{er}, nommé sous le patriarche Denis 1^{er}, mourut en 846.

20. Basile II, appelé auparavant Lazare Stylite, fut ordonné par le patriarche Jean III, en 848, mourut en 868.

21. Melchisedech, ordonné du vivant de Basile qui s'était brouillé avec le même patriarche Jean III, ne survécut à Basile que 40 jours.

22. Serge, siégea en 883.

23. Athanase 1^{er}, ordonné à Amid par le patriarche Théodose, en 887, mourut en 904.

24. Thomas Stylite, ordonné par le patriarche Jean IV en 911, mourut 4 mois après.

25. Denha III, succéda en 913, et mourut en 932.

26. Basile III, nommé en 937, mort en 960.

27. Cyriaque Horan, ordonné par le patriarche Abraham en 962, mourut en 980.

28. Jean Dinara Barjesu, ordonné en 980, mourut à Bagdad en 988.

29. Ignace Marc Bar-Chichi, ordonné en 991, se fit mahométan en 1016. Il revint, dit-on, ensuite à la foi catholique.

30. Athanase Abdelmessias, siégea sous le patriarche Jean VIII, vers l'an 1027, et mourut en 1041.

31. Basile IV, élu et sacré par les évêques orientaux pendant la vacance du siège patriarchal en 1046, mourut en 1059, et n'eut de successeur que seize ans après.

32. Jean Saliba, ordonné par le patriarche Basile II en 1075, mourut en 1106.

33. Denis I^{er}, ordonné par le patriarche Athanase VII en 1112, mourut en 1142.

34. Ignace Lazare, ordonné par le patriarche Athanase VIII, en 1143, mourut en 1164.

35. Jean V siégea depuis l'an 1165 jusqu'à l'an 1188.

36. Grégoire Jacob, ordonné par le patriarche Michel I^{er}, son frère, mourut en 1215. Il eut pour compétiteur un certain Charime qui prit le nom de Denis.

37. Ignace David, ordonné en 1216, devint patriarche sous le nom d'Ignace II, en 1222, et mourut en 1253.

38. Denis Saliba, succéda à Ignace en 1222. Il était auparavant évêque de Gozalta. Il mourut en 1231.

39. Jean Aaron Bar-Maadani, métropolitain de Marde, devint maphrien en 1232. Le patriarche Ignace II, qui l'avait ordonné, étant mort, il fut nommé à sa place sous le nom de Jean XV en 1253, contre Denis VII qui avait été aussi nommé. (*Voy.* ce dernier parmi les patriarches jacobites, num. 54.)

40. Ignace Saliba, transféré de l'évêché d'Alep en 1253, par le patriarche Jean XV, quitta son siège et se retira à Tripoli, après que Denis VII eut recouvré la dignité de patriarche en 1258.

41. Grégoire Abulfarage Bar-Hebraeus, célèbre écrivain parmi

les jacobites, évêque de Guba et puis d'Alep, fut nommé maphrien en 1264 après six ans de vacance, sous le patriarche Ignace III, et mourut en 1286.

42. Grégoire Barsuma Saphi Bar-Hebraeus, frère du précédent, lui succéda en 1288, et mourut en 1308. Après sa mort le siège vaqua neuf ans.

43. Grégoire-Matthieu, ordonné par le patriarche Ignace V en 1317. Raynald, *ad An.* 1330, rapporte une lettre que le pape Jean XXII écrivit à ce maphrien, pour l'exhorter à s'unir de communion avec le saint-siège. Grégoire mourut en 1345. Le siège vaqua vingt ans.

44. Dioscore, nommé aussi Jacques Bar-Kainæus, évêque de Damas, obtint la dignité de maphrien par des voies illicites en 1360; aussi est-il regardé comme intrus. Il fut assassiné à Bagdad dans une dispute qu'il eut avec quelques mahométans sur la religion.

45. Athanase Abraham, ordonné par le patriarche Ignace VI, en 1365, mourut en 1389.

46. Basile Behena, succéda en 1404. Il devint patriarche sous le nom d'Ignace IX, en 1412, et mourut en 1455.

47. Dioscore Behena Sciatti, évêque des Arabes, fut nommé maphrien en 1315, et mourut en 1417. Après sa mort le siège vaqua cinq ans.

48. Basile Barsumas de Maadan, ordonné par le patriarche

Ignace ix } en 1422, mourut en 1455.

49. Cyrille Joseph Bar-Nisan, évêque de Damas et d'Émèse, fut élevé à la dignité de maphrien par le patriarche Ignace x, en 1458. Il mourut à Émèse peu de jours après sa nomination.

50. Basile Azize, nommé en 1471, mort en 1487.

51. Noé Bacupha, du mont Liban, transféré de l'évêché d'Émèse en 1490, devint patriarche en 1493, après la mort du patriarche Ignace xi.

52. Abraham ii, ordonné par le patriarche Ignace xii, en 1496. C'est le dernier maphrien que l'on trouve dans l'auteur de l'appendice, à la troisième partie de la chronique de Bar-Hebræus, suivant Assemani qui en rapporte encore deux, savoir :

Pilate, qui devint patriarche sous le nom d'Ignace xix, faisait auparavant l'office de maphrien en 1583.

Élie, siégeait en 1590.

Au reste Assemani, t. 2, *Bibl. or. dissert. de Monoph.* n° 8, *in fine*, dit qu'aujourd'hui la dignité de maphrien est restreinte au seul titre de maphrien et catholique, ou primat d'Orient. (*Or. chr. tom. 2, p. 1533 et seq.*)

MAPPALIQUE, martyr d'Afrique, mourut dans les tourmens de la question qu'on lui fit endurer pour la foi de Jésus-Christ l'an 250, durant la persécution de l'empereur Dèce. Il eut pour compagnons de ses

souffrances : Basse, Fortunion, Paul, Victorin, Victor, Hérénée ou Héren, Donat, Firme, Vent, Fruct, Martial, Ariston, Fortune, Crédule Hérène ou Irène, Julie, etc. Les martyrologes de l'Europe marquent la fête de saint Mappalique au 17 d'avril. (Saint Cyprien dans ses lettres. Tillemont, *Mém. eccl.* t. 3, Baillet, t. 1, 17 avril.)

MAQUERELLAGE, signifie l'infâme commerce de prostitution de femmes et de filles. Toutes les républiques chrétiennes ont eu en horreur ces commerces abominables sortis de l'enfer, et introduits par le démon pour faire triompher l'impureté de l'innocence et de la pudeur. Si le crime d'adultère est punissable, celui qui en fournit les moyens est non-seulement coupable du crime qu'il commet, mais aussi de celui qu'il fait commettre. C'est pour cela que plusieurs docteurs tiennent que cette espèce de crime, qu'on nomme en latin *lenocinium*, est plus grief que l'adultère; *quia scilicet adulter in se tantum et in unam foeminam peccat, leno autem peccat ipse, et duos pariter peccare facit; et idcirco gravius puniendus est.* (*Leg. Athletas § Lenocinium, ff. de infamid. Bartholus, ad legem is qui reas, ff. de publicis judiciis*).

Ce crime est puni de différentes peines, suivant les circonstances. Ordinairement ceux qui en étaient convaincus, étaient condamnés au fouet et à la fleur de

lis, et au bannissement. Ceux qui sont convaincus d'avoir séduit et suborné des femmes et filles d'honneur, par des stratagèmes et des manœuvres accompagnées de violences, sont condamnés à être pendus. (M. de Ferrière, Dict. de droit et de prat. au t. 2, au mot *Maquerellage*.)

MARA, hébr., *amère* ou *amertume*, du mot *marar*, cinquième station des Israélites dans le désert, qu'ils nommèrent ainsi parce qu'ils y trouvèrent des eaux si amères, que ni eux ni leurs animaux n'en purent boire. Le peuple ayant commencé à murmurer, Moïse cria vers le Seigneur; et le Seigneur lui montra un bois qu'il jeta dans l'eau, et qui l'adoucit. (*Exod.* 15, 23.)

MARA (Guillaume de), Normand, né dans un village du Cotentin, fleurit sous le règne de Charles VIII, roi de France, et sous son successeur. Il fut secrétaire de Robert Briçonnet, archevêque de Reims, et alors chancelier de France, puis de Guillaume de Rochefort; et enfin, de Guillaume Briçonnet, cardinal-évêque de Saint-Malo. Mais s'étant dégoûté de la vie que l'on mène chez les grands, il se retira à Caën où il fut recteur de l'université, et docteur en l'un et l'autre droit. Il y revint aussi et y corrigea un poème latin divisé en trois chants, qu'il avait ébauché parmi les embarras de ses premiers emplois. Il est intitulé : *Chimera*, la chimère, et il y combat fortement l'orgueil, la volupté et l'avarice.

Il dédia ce poème à Jean de Ganay, chancelier de France, et il a été imprimé en 1513, in-4°, à Paris, chez Badius Ascensius, avec un Commentaire latin de Jean Vatel, qui l'a dédié à Jean-Michel de Savigny, professeur en saintes lettres. Ce poème fit beaucoup d'honneur à son auteur que l'on tira de Caën peu après, pour le faire trésorier et chanoine de Coutances. On a de lui un autre poème qui traite à peu près la même matière que celui dont nous venons de parler, et qui parut en 1512, à Paris, chez Henri Étienne, in-4°, sous ce titre : *Guillelmi de Mara, utriusque censurae Doctoris, ac constantiensis ecclesiae thesaurarii ac Canonici, de tribus fugiendis, ventre, plumâ et venere, libelli tres*. Celui-ci est dédié à Adrien Gouffier, cardinal-prêtre du titre des saints Marcelin et Pierre, et évêque de Coutances, transféré ensuite à Albi. (*Voy.* la Préface du Commentaire de Vatel, dont il est parlé dans cet article, et Maittaire, *Annal. typographiques*, tom. 2, part. première, p. 240.)

MAR-ABA, écrivain syrien, auquel on attribue la version syriaque de tout le Vieux-Testament faite sur le grec. Ebed-Jesu attribue aussi à ce Mar-Aba, qu'il nomme *Raba-Grand*, des Commentaires sur la Genèse, sur les psaumes, sur les proverbes, et sur quelques épîtres de saint Paul. Il le fait encore auteur de divers discours, de quelques épîtres synodiques, touchant le

gouvernement de l'Eglise, et de quelques constitutions ecclésiastiques, (Ebed-Jesu, Catalog. des écrivains chaldéens.)

MARACCI ou **MARACCIUS** (Hippolyte), de Lucques, fleurit vers l'an 1650. On a de lui un recueil qu'il a intitulé : *Bibliotheca-Mariana*, disposée en ordre alphabétique, et divisée en deux parties, où l'on trouve tous les auteurs qui ont écrit sur la Vierge Marie, avec le catalogue de leurs ouvrages, en 2 tomes, à Rome, 1648. Le même auteur a aussi donné la *Pourpre Marianne*, où les papes, cardinaux, prélats, empereurs, rois et princes qui ont donné des témoignages de leur dévotion envers la Vierge, en plusieurs volumes, *ibid.* 1654 et suiv. (Kouig, Biblioth. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2091 et 2092.)

Outre cet écrivain de Lucques, il y en a deux autres de la même ville et du même nom ; savoir, Louis et François Maracci. Ceux qui seront envieux de les connaître, pourront consulter Thomas Dempsterus, dans son *Etruria regalis*, lib 5 ; et une brochure qui a pour titre : *Hyacinthi Vincinoli epistola de xii doctis Lucencibus viris, congregationis Matris Dei. Venetiis, typis Louise, 1725.*

MARAGA, ville épiscopale de la province d'Adorbégana dans la Perse, située à cinquante-quatre milles de Tauris, vers le midi, suivant le géographe de Nubie, ou à dix-sept parasanges de la

même ville de Tauris vers le couchant, suivant Abulphéda.

Nous en connaissons quatre évêques, dont deux nestoriens, et les deux autres latins :

Evêques nestoriens.

1. Marazaicho, dont Thomas son successeur a écrit la vie dans son histoire monastique, lib. 2, cap. 5.

2. Thomas, auteur de l'histoire monastique de sa secte, vivait dans le neuvième siècle. (*Or. chr.* t. 2, p. 1285.)

Evêques latins.

1. Barthélemy le Petit, Boulonnais, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont Clément Galanus, célèbre missionnaire théatin, parle fort au long, tom. 1, *Cconciliat. eccl. Arm. cum. rom.* cap. 30, fut nommé évêque de Maraga par le pape Jean xxii, vers l'an 1320.

2. N.... siégeait sous le pontificat de Grégoire xi, en 1375. (*Or. chr.* t. 3, p. 1394.)

MARAI, hébr., *qui se lide*, du mot *maar*, l'un des descendants de Jaraï, était chef des vingt-quatre mille hommes qui servaient auprès de David dans le dixième mois qui répond à janvier. (1 Par. 27, 13.)

MARAIÀ, héb., *amertume*, du mot *marar*, autrement *la myrte*, du mot *mar*, fils de Saraïa, de la race des prêtres, revint de Babylone à Jérusalem. (2 Esdr. 12, 12.)

MARAIOTH, hébr., *rébellion*, du mot *mara*, autrement *changement*, du mot *mar*, fils d'A-

chitob, grand-sacrificateur des Juifs. (1 Par. 9, 11.)

MARAIOTH, fils de Jaraïas. (1 Esdr. 7, 3.)

MARAN (Guillaume), jurisconsulte français, dans le seizième et dix-septième siècles, avait étudié sous le célèbre Cujas, et lui-même enseigna le droit à Toulouse pendant près de quarante-ans. Il eut pour disciples M. de Marca, François Bosquet, François Florent, Innocent de Ciron, et beaucoup d'autres qui lui ont fait honneur. Il mourut en 1631, à l'âge de soixante-douze ans, après avoir laissé 1°. Un *Traité de acquitate justitid*, 1622, in-4°. 2° *Paratitla in XLII priores digesti libros*, à Toulouse, 1628, in-fol. 3°. *De antecessorum delectu*, in-8°. 4°. *De rectâ Juris docendi ratione*. 5°. Trois *index* fort utiles sur le livre intitulé : *Notitia utraque dignitatum, cum orientis, tum occidentis, ultra Arcadii Honorique tempora*. (Moréri, édit. de 1759.)

MARAN (Prudent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Sézanne en Brie, a fait profession en 1703, âgé de dix-neuf ans. Il a publié l'édition de saint Cyrille de Jérusalem de D. Touttec, in-fol. 1720. Dissertation sur les semi-ariens dans laquelle on défend la nouvelle édition de saint Cyrille de Jérusalem, 1722, in-12. *Sancti Cypriani opera ex recognitione Stephani Baluzii*, 1726, in-fol. Il a publié le troisième volume des œuvres de saint Basile, 1730, in-fol. Les

deux premiers volumes avaient été donnés par D. Julien Garnier. *Sancti Justini opera, græcè et latinè*, 1742, in-fol. *Divinitas Domini nostri J.-C. manifestata in scripturis et traditione*, 1746, in-fol. Le même en français, sous ce titre : la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prouvée contre les hérétiques et les déistes, 1751, 3 vol. in-12. La doctrine de l'Écriture et des Pères sur les guérisons miraculeuses, 1754, in-12. Il a aussi travaillé à une édition des œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Histoire du démêlé d'Henri II, roi d'Angleterre, avec saint Thomas de Cantorbéri, 1752, in-12. (Journ. des Savans, 1720, 1723, 1727, 1730, 1742, 1746 et 1747.)

MARAN-ATHA. Termes syriaques qui signifient le Seigneur vient, ou le Seigneur est venu, du mot *Mara*, qui veut dire seigneur ou maître, et du mot *atha*, qui signifie venir. Saint Paul dit, si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème, *Maran-Atha*. (1 Cor. 16, 22.) La plupart des commentateurs enseignent que *Maran-Atha* est le plus grand de tous les anathèmes parmi les Juifs, et qu'il est équivalent à Scham-Atha ou Schem-Ata, le nom vient, c'est-à-dire, le Seigneur vient; comme si l'on disait : soyez dévoué aux derniers malheurs, et à toute la rigueur des jugemens de Dieu; que le Seigneur vienne bientôt pour tirer vengeance de vos crimes. Mais

Selden et Ligfoot soutiennent que l'on ne trouve pas *Marant Atha* dans ce sens chez les rabbins. On peut fort bien l'entendre dans un sens absolu : que celui qui n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit anathème. Le Seigneur est venu, le Messie a paru, malheur à qui-conque ne le reçoit pas. Saint Paul en veut principalement aux Juifs incrédules (Selden, *De synedriis*, lib. 1, c. 8. Ligfoot, *Dissert. singul. de Maran-Atha*. D. Calmet, Dictionn.)

MARANDÉ (Léonard de), aumônier du roi, dans le dix-septième siècle. On a de lui : 1°. Le Théologien français, à Paris, 1643, 1644 et 1652; cette troisième édition forme 2 volumes in-fol. 3°. Morales chrétiennes du Théologien français, *ibid.* 1645. 4°. L'Usage des sacrements en général, et principalement de la pénitence et de la communion, *ibid.* 1645. 4°. Abrégé de la somme de saint Thomas, *ibid.* 1649. 5°. Une traduction de la somme de saint Thomas, sous ce titre : La Clef de saint Thomas sur toute sa somme, à Paris, 1668 et 1669, 10 volumes in-12. 6°. Réponse à la seconde lettre de M. Arnauld, etc., 1655, in-4°. 7°. Réponse à l'écrit que M. Arnauld a fait présenter aux docteurs assemblés en Sorbonne, pour la censure de la seconde lettre, 1655, in-4°. 8°. Inconvénients d'état, procédant du jansénisme, avec la Réfutation du Mars français de M. Jansénius, à Paris,

1654, in-4°. (Dupin Table des Aut. ecclésiast. du dix-septième siècle, col. 2089. Moréri, édit. de 1759, d'après un Mém. manusc. de M. l'abbé Goujet.)

MARANE et CYRE (saintes), anachorètes du cinquième siècle, étaient de la ville de Bérée en Syrie, issues l'une et l'autre d'une race illustre. Elles quittèrent la maison paternelle pour se renfermer en un petit réduit proche de la ville, où elles n'avaient ni cellule, ni toit, demeurant à découvert, et n'ayant au-dessus d'elles, lorsqu'elles reposaient, qu'une toile grossière étendue en forme de tente, mais qu'ine les garantissait point des injures des saisons. Au lieu de porte, elles avaient une petite fenêtre par laquelle elles recevaient les choses nécessaires à la vie, et parlaient aux femmes qui avaient la liberté de les venir voir dans le temps d'entre Pâque et Pentecôte seulement. Tout le reste de l'année se passait dans un silence continu. Elles étaient chargées de grosses chaînes de fer si pesantes, que Cyre, qui était d'une complexion plus délicate que Marane, demeurait toujours courbée jusqu'à terre, sans qu'il lui fût possible de se lever. Elles les tenaient cachées sous des robes trainantes, qui empêchaient qu'on ne vît rien d'elles depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui étaient jointes par devant d'un voile qui leur descendait jusqu'à la ceinture, et leur couvrait entièrement le visage et

les mains. Elles furent trois fois, pendant quarante jours, sans manger. Elles firent aussi une fois le pèlerinage de Jérusalem, de vingt jours de chemin, sans prendre aucune nourriture en allant, ni en revenant. Enfin elles vécurent plus de quarante-deux ans dans l'exercice des plus étranges macérations. Elles vivaient encore l'an 444, lorsque Théodoret, évêque de Cyr, dont le diocèse était voisin de celui de Bérée, qui avait été témoin d'une partie des choses qu'il en rapporte, écrivait leur histoire. Théodoret, in *Philoth.* (Baillet, Vie des Saints, tome 2, 3 août.)

MARANGONI (Jean), prêtre, chanoine d'Anagnie, et protonotaire apostolique. Nous avons de lui : 1°. *Thesaurus parochorum, seu vitæ ac monumenta parochorum, qui sanctitate, martyrio..... scriptis..... catholicam illustrarunt Ecclesiam, tomus primus in quo agitur de origine, dignitate, nobilitate ac variis titulis parochorum, SS. D. N. Benedicto papæ XIII. dicatus*, in-4°. *Coloniæ Munatianæ*, 1740. 2°. *Delle cose gentili che è profane trasportate ad uso et ad ornamento d'elle chiese, opera di Giovanni Marangoni Vicentino*, in-4°, etc., c'est-à-dire, des choses qui après avoir servi à des usages païens et profanes, ont été depuis transportées à l'usage et l'ornement des églises : ouvrage composé par Jean Marangoni, prêtre du diocèse de Vicence, protonotaire

apostolique, et ci-devant chanoine d'Anagnie ; dédié à S. E. le cardinal Guadagni, vicaire du pape, in-4°, à Rome, chez Nicolas et Marc Paglianiri, 1744. 3°. *Delle memorie sacre, e profane d'ell' anfiteatro Flavio di Roma, volgarmente detto il Colosseo, dissertazione dedicata all' illustrissimo Signor marchese Alessandro Gregorio Capponi Foriere Maggiore del sacro palazzo apostolico*, etc., c'est-à-dire, dissertation historique, sacrée et profane, sur l'amphithéâtre Flavien de Rome, appelé vulgairement le *Collisée*, dédié à M. le marquis Alexandre-Grégoire Capponi, Grand-Fourrier du sacré Palais apostolique, à Rome, 1746, in-4°. C'est une histoire suivie du fameux Collisée de Rome, depuis sa fondation jusqu'à présent. Après avoir rapporté tout ce qui a rapport à l'antiquité profane de ce célèbre amphithéâtre, l'auteur parcourt l'histoire des martyrs qui y ont été exposés aux bêtes, sous les empereurs païens. (*Journal des Sav.*, 1740, 1746 et 1749.)

MARANHAN, *Maranhania* (Saint-Louis de), ville épiscopale de l'Amérique, sous la métropole de San-Salvador. C'est la capitale de l'île de Maranham, et la résidence du gouverneur du pays. Elle fut bâtie par les Français, qui s'établirent dans l'île en 1612 ; mais elle est aujourd'hui aux Portugais, qui la nomment Saint-Philippe. Elle fut érigée en évê-

ché, en 1676. Les Jésuites y ont eu un collège.

MARANO, forteresse d'Italie, dans l'état de Venise, au Frioul. C'était autrefois une ville épiscopale sous la métropole d'Aquilée. On ignore les noms des évêques qui y ont siégé. (*Ital. sac.*, t. 10, col. 127.)

Le Père Mansi, supplément à la collection des conciles, t. 1, col. 457, rappelant un concile célèbre tenu en cette ville, au sujet de Sévère, patriarche de Grado, prouve que cette assemblée n'a pu être tenue après l'an 590; ce patriarche après avoir abjuré, malgré lui, les trois chapitres à Ravenne, s'étant retracté dans la crainte de ses suffragans, à Marano: plus que cela, le synode auquel il fut cité en conséquence de cette retractation, par saint Grégoire, ayant été tenu à Rome en décembre 590, et les deux synodes schismastiques, l'un tenu à Grado, l'autre dans un lieu incertain, appartenant à l'an 691, puisqu'il ne furent assemblés qu'ensuite de la citation adressée à Sévère par saint Grégoire.

MARANTA (Scipion), Messinois. Nous avons de lui : *Scipionis Marantæ messanensis expostulatio in Barth. Germonium pro antiquis diplomatibus et cod. mis.* in-12, à Messine, 1788. C'est un écrit des plus violens contre le père Germon. Le nom de Maranta paraît être un nom supposé sous lequel s'est caché M. l'abbé Lazzarini. (*Journal des Savans*, 1710.)

MARANTUNIA, évêché arménien sous le catholique de Sis. Nous n'en connaissons que deux évêques; savoir :

1. Jean, qui assista au concile de Sis.

2. Constantin à celui d'Adena. (*Oriens christ.* t. 1, p. 1436.)

MARATHON, ville de l'Attique, célèbre par la bataille qui s'y donna entre les Athéniens et les Perses. C'est un évêché de la province d'Hellade, sous la métropole de Corinthe, au diocèse de l'Illyrie orientale. Cette ville est aujourd'hui ruinée, et on ne voit à sa place qu'un hameau de quinze ou vingt maisons, situé à trois lieues de la côte orientale de l'Archipel. Nous en connaissons deux évêques.

1. Phlegon, dont il est fait mention dans l'épître de saint Paul aux Romains, ch. 16, v. 14, et que les Grecs font évêque de Marathon dans leurs menologes (*Ad diem 8 apr.*)

2. Triphon, souscrivit à la lettre du concile de Sardique. (*Or. chr.*, t. 2, p. 203.)

MARBACH (Jean), ministre protestant d'Allemagne, né à Lindaw, le 24 avril 1521, fut ministre à Jéna, puis à Strasbourg où il mourut le 17 mars 1581. Il écrivit contre les sacramentaires un *Traité De Cœnd Domini*, et publia un ouvrage intitulé : *De officio episcopi*; un autre, contre le père Canisius, au sujet des miracles, etc. (*Sleidan, Hist. Melchior Adam, in Vit. Theolog. german.*)

MARBACH (Philippe), fils de Jean, né à Strasbourg le 29 avril 1550, prit le degré de docteur en Théologie à Bâle, en 1579, et fut professeur de Théologie à Strasbourg en 1593. Il mourut dans cette ville en 1611, et laissa les ouvrages suivans : *Refutatio examinis M. Christophori Ironæi, quod adversus primum caput christianæ concordie edidit; responsio necessaria et vera ad maledicum librum Fratrum Heidelbergensium; Ad responsionem doctoris Christophori Petzelii de sacra cœnâ à ταποδῆμα; Apologia libri concordie; Disputationes theologicæ de præcipuis doctrinæ christianæ controversiis cum pontificiis, enchiridio Francisci Costeri oppositæ.* (Witte, *Memor. Theolog.* Fecht, *appart. ad epist.* Marbach.)

MARBODE, *Marbodus*, *Marbadus*, *Murbotdeus*, *Marbodeus*, évêque de Rennes en Bretagne, était Français de naissance, du diocèse d'Angers, comme le témoigne Ulger, évêque de cette ville, qui a fait son épitaphe : il y en a qui pensent qu'il était d'Angers même. Il fleurit à Angers en qualité de chanoine, d'archidiacre, et de professeur en droit, et fut ensuite ordonné évêque de Rennes dans le concile de Tours de l'an 1096. Il quitta son église après l'avoir gouvernée long-temps, et prit l'habit de Saint-Benoît dans le monastère de Saint-Aubin d'Angers où il mourut l'an 1123. Il a laissé plusieurs

ouvrages qui furent imprimés à Rennes en 1524. Le père Beaugendre, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, les fit réimprimer l'an 1708 dans un même volume in-folio avec les œuvres d'Hildebert, évêque du Mans. Ces ouvrages sont, 1°. un Commentaire sur le Cantique des cantiques, que nous n'avons plus. 2°. Des hymnes sur la Madeleine; trois prières à Dieu, des épigrammes et des lettres en vers, plusieurs poésies morales, une pièce sur le naufrage de Jonas; une autre sur le martyre des Machabées; des passions de plusieurs martyrs en vers; la Vie de saint Maurille d'Angers, en vers; soixante pièces poétiques sur les pierres précieuses, et autres sujets; dix autres pièces poétiques sur le temps, sur l'éternité, contre les femmes débauchées, etc.; six lettres, dont la seconde est adressée à Robert d'Arbrisselles qu'il reprend, comme avait fait Geoffroi de Vendôme, de sa trop grande familiarité avec les femmes. Dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Victor, cette lettre est attribuée à Hildebert, archevêque de Tours; cependant elle est plutôt du style de Marbode que de celui de Hildebert; c'est au moins le sentiment de M. Dupin. Dom Ceillier pense au contraire que cette lettre, selon les apparences, est de quelques-uns des clercs concubinaires contre lesquels Robert d'Arbrisselles invectivait souvent dans ses discours publics, et qui, pour se

mettre à couvert de ses reproches, l'accusaient des fautes dont ils étaient eux-mêmes coupables. On voit beaucoup de pensées justes et solides dans les poésies de cet auteur qui portent la lumière dans l'esprit et l'onction dans le cœur. Il y a dans sa prose du naturel, de la clarté, de l'élégance et de la facilité. Ses lettres sont bien écrites, fécondes en bons principes, pleines de passages de l'Écriture et des Pères très-bien appliqués. (Sixte de Sienne, *lib.* 4, *Biblioth. sacr.* Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique*, douzième siècle, part. 2, p. 534. Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. 10. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiast.*, t. 22, p. 44 et suiv.)

MARC (saint), évangéliste, était Juif d'extraction. Quelques anciens ont avancé qu'il avait été du nombre des septante disciples, mais selon la tradition la mieux autorisée, on croit qu'il ne fut converti qu'après la résurrection, par saint Pierre qui l'appelle son fils, et dont il fut le disciple et l'interprète. (1 *Petr.* 5, 13.) Ceux qui le font le compagnon des travaux de saint Paul, semblent l'avoir confondu avec Jean-Marc, cousin de saint Barnabé. Saint Marc accompagna saint Pierre à Rome où il eut part à ses souffrances et à ses travaux pour la foi. On croit qu'il l'aida à composer sa première épître adressée de Babylone, c'est-à-dire, de Rome, selon Eusèbe et saint Jérôme,

aux fidèles de diverses provinces de l'Asie, et qu'il en fournit les termes et le style. Quelques modernes croient que saint Marc fut envoyé par saint Pierre de Rome à Aquilée où il demeura deux ans et demi, et y fonda une église; mais ce fait n'est pas fondé dans l'antiquité. Il est beaucoup plus certain que les Juifs ayant été chassés de Rome, l'an de Jésus-Christ 49, qui était le neuvième de l'empire de Claude, saint Pierre envoya saint Marc en Égypte pour y prêcher l'Évangile. Il descendit d'abord à Cyrène dans la Pentapole où il fit plusieurs conversions. De-là il passa dans les autres parties de la Lybie, et s'arrêta principalement dans la basse Égypte, et surtout à Alexandrie, où il établit Anien, premier évêque après lui. Le nombre des chrétiens croissant tous les jours, les païens se soulevèrent contre saint Marc qui prit de-là occasion de s'en retourner dans la Pentapole, et les autres provinces de la Lybie. Il revint de temps en temps, mais secrètement, à Alexandrie. Quelques-uns ont écrit qu'il retourna à Rome l'an 66, qu'il fut présent au martyre de saint Pierre et de saint Paul; qu'étant revenu à Alexandrie, il y demeura encore caché pendant quelque temps, jusqu'à ce que les païens qui cherchaient depuis quatre ou cinq ans à le faire mourir; l'ayant découvert, les plus animés se jetèrent sur lui en fureur, lui attachèrent

une corde au cou, le traînèrent par les rues et lui mirent le corps en pièce. Le soir venu, ils le jetèrent dans une prison, et l'en tirèrent le lendemain dès le matin pour le traîner comme le jour précédent. Le saint mourut dans ce supplice, en bénissant Dieu de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son saint nom, le 25 avril de l'an 68 de Jésus-Christ. Plusieurs ont dit qu'il avait fini sa vie par le feu, parce qu'on brûla son corps après sa mort. Les chrétiens en ramassèrent les restes qu'ils enfermèrent dans un tombeau de Bucoles, lieu où ils avaient coutume de s'assembler pour prier. Les Vénitiens prétendent qu'ils furent transportés dans leur ville vers l'an 815, du temps de l'empereur Léon l'Arménien, et qu'ils les possèdent encore aujourd'hui dans la superbe chapelle de leursci-devant doges, qui porte le nom du saint; et voilà ce qui a donné occasion à cette célèbre république de prendre saint Marc pour son patron, et de rendre son culte si éclatant.

On est partagé sur le temps et sur le lieu où saint Marc composa l'évangile qui porte son nom, aussi bien que sur la langue dans laquelle il l'écrivit. Quelques-uns, cités dans saint Chrysostôme, (*Hom. 1, in Matt. 1, 5.*) croient que ce fut en Égypte; d'autres veulent que ç'ait été après la mort de saint Pierre, et d'autres de son vivant, lorsque saint Marc l'ac-

compagna à Rome où il alla pour la seconde fois, après avoir été délivré de la prison d'Hérode, l'an 43 ou 44 de l'ère vulgaire. Quelques exemplaires grecs manuscrits, le syriaque et l'arabe de l'évangile de saint Marc, portent qu'il a été écrit en latin. Baronius et Selden se sont déclarés pour ce sentiment contre les anciens, et la plupart des modernes qui tiennent pour le grec. (*Baron. annal. an. 45.*) On montre à Venise quelques cahiers que l'on prétend être l'original de la main de saint Marc; mais il est tellement gâté par la vieillesse, qu'à peine en peut-on discerner une seule lettre. Dom Bernard de Montfaucon (*iter Ital. c. 4, p. 55.*) soutient qu'il est écrit en latin, et un auteur qui l'avait vu avant lui, croyait y avoir remarqué des caractères grecs. L'évangile de saint Marc renferme seize chapitres dans lesquels il s'attache à suivre et à abrégé saint Matthieu, sans observer l'ordre des temps, s'appliquant uniquement à dire la vérité, et à ne rien omettre de ce qu'il avait appris de la bouche de saint Pierre, son maître. C'est ce qui a fait attribuer cet évangile, par quelques-uns, à saint Pierre même. Il n'a rien dit avec saint Jean, fort peu de choses avec saint Luc, presque tout avec saint Matthieu. Il commence par la pénitence de saint Jean dans le désert, et rapporte pour cela un passage de l'Écriture qu'il cite d'Isaïe, 40, 3. *J'en-*

voyez mon ange devant notre face ; on entendra dans le désert la voix de celui qui crie, etc.

C'est pourquoi on lui donne un chérubin sous la forme d'un lion, dont le cri et le rugissement se font entendre dans les déserts. Ainsi saint Jean prêchait la pénitence, criant à haute voix dans son désert : *faites pénitence, car le royaume des cieux est proche*. Une partie du dernier chapitre de saint Marc ne se trouvait pas dans plusieurs exemplaires du temps de saint Jérôme ; mais il n'y en a point aujourd'hui où l'on ne trouve ce chapitre tout entier, et l'on ne peut douter que ce vide qui se trouvait dans les exemplaires du quatrième siècle et des suivants, ne vint de la hardiesse des copistes, qui s'imaginant que ces endroits étaient contraires aux autres évangélistes, les retranchèrent dans leurs exemplaires. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et ecclésiast., t. 1, p. 350 et suiv.)

MARC (saint), seizième évêque de Jérusalem, et le premier d'entre les gentils convertis, succéda à saint Jude, le dernier des évêques juifs à Jérusalem, l'an 137. Il est qualifié très-illustre et très-savant personnage dans les martyrologes d'Adon, d'Usuard et dans le romain ; et l'on ajoute qu'il remporta la palme du martyre. On croit qu'il gouverna son église vingt ans entiers et qu'il ne mourut que vers l'an 156. (Eusèbe, dans sa chronique, à l'an 19 de l'empereur Adrien, et dans son his-

toire ecclés. liv. 4, à la fin du sixième chapitre. Baillet, t. 3, 22 octobre.)

MARC et MARCIEN, martyrs en Egypte, sont mis par Eusèbe (Hist. eccl. l. 8. c. 8.) à la tête d'une multitude prodigieuse de martyrs d'Egypte, qui souffrirent mille sortes de supplices l'an 304, et que l'église honore le 4 d'octobre. (Baillet, 4 octobre.)

MARC (saint), pape, romain de naissance, succéda au pape saint Silvestre le 18 janvier 336, et mourut le 6 octobre de la même année, n'ayant gouverné que huit mois et vingt jours. Jules 1^{er} lui succéda. Le culte de saint Marc est très-ancien dans l'Eglise, qui en fait la fête le 7 d'octobre. L'épître qui se lit sous son nom, et qui est adressée à saint Athanase et aux évêques d'Egypte, par laquelle il répond à ceux qu'ils lui avaient écrite, et dont on se sert pour justifier le nombre des soixante-douze canons de Nicée, est crue fautive par les critiques. On doute aussi de la nombreuse ordination qu'on lui attribue, et de la fondation de deux basiliques en si peu de temps. (Baronius, in Annal. A. C. 336. Du Chêne. Papyre Masson. Platine. Baillet, Vies des Saints, 7 octobre.)

MARC et MARCELLIEN, martyrs à Rome, étaient frères jumeaux, Romains de naissance et de famille illustre. Ayant été convertis à la religion dès leur jeunesse, par ceux qui prirent

soin de leur éducation , ils furent arrêtés dans les premières années du règne de Dioclétien , et conduits en prison avec leurs serviteurs , où Sébastien , officier de l'empereur , les visita souvent On les condamna à être fouettés , ce qu'ils souffrirent avec un grand courage , et ensuite à avoir la tête coupée ; mais leurs parens ayant obtenu un délai de trente jours , Tranquillin , leur père , Marcie , leur mère , leurs femmes et leurs enfans encore tout petits (car ils étaient mariés), et enfin tous leurs amis unirent leurs forces dans cet intervalle pour les abattre. Le fruit de tant d'efforts réunis fut la conversion du greffier Nicistrate , et de sa femme Zoé , de Tranquillin , de Marcie , de leurs femmes et de leurs enfans. Si l'on en croit les actes de saint Sébastien , Marc et Marcellien furent élargis pour ce coup ; mais ayant été pris de nouveau , on leur perça les pieds avec des clous , et on les attacha à un poteau où ils furent percés à coups de lance , après qu'ils y eurent passé un jour et une nuit. On les enterra à trois quarts de lieue de la ville , dans le lieu que l'on appelait les Arènes , où l'on a vu depuis un cimetière de leur nom , entre le chemin d'Appius et celui d'Ardecé. Leur fête est marquée au 18 juin dans tous les martyrologes des Latins. (Baillet , tom. 2, 28 juin.)

MARC (saint) , évêque d'Aréthuse en Syrie , au quatrième

siècle , eut le malheur de se voir engagé dans la société des ariens. Il assista au concile qu'ils tinrent à Philoppolis , et à qui ils donnèrent le nom de Sardique ; il parut aussi au rang des demi-ariens à celui de Sirmich de l'an 351 , et plusieurs savans modernes croyaient , après Socrate et Sozomène , qu'il fut l'auteur de la formule de foi que l'on y dressa en grec , et qui contenait vingt-sept anathèmes contre les erreurs des ariens déclarés , des sabelliens et de Photin ; mais il est plus vraisemblable que Marc n'en composa point d'autre que celle qui fut dressée le 22 de mai de l'an 359 , dans la même ville de Sirmich où il était venu trouver l'empereur pour les affaires de son église. Quoiqu'il n'y employât point le mot de substance , il y marquait clairement que le Fils est semblable au Père en tout. Il alla ensuite au concile de Séleucie , et l'on croit qu'il faut placer son retour à l'Église catholique , dans l'espace du temps qui s'écoula depuis ce concile jusqu'à la mort de l'empereur Constance , qui arriva le 3 de novembre 361. Lorsque Julien l'apostat se vit paisible possesseur de l'empire , il commença à persécuter l'Église ; et les païens d'Aréthuse , profitant de cette occasion pour se venger du saint évêque qui avait autrefois abattu un de leurs temples , se disposaient à lui faire éprouver leur ressentiment , quand il s'enfuit. Mais ayant appris qu'on avait

arrêté quelques-uns de ses ecclésiastiques à sa place, il retourna se livrer volontairement entre les mains de ses persécuteurs qui après l'avoir dépouillé et fouetté par tous les endroits du corps, en joignant la cruauté à l'infamie, le jetèrent ainsi tout déchiré dans un égout infect. L'en ayant retiré, ils lâchèrent sur lui une multitude de jeunes garçons armés de leurs stylets pour le piquer, lui coupèrent les oreilles, le frottèrent de miel et l'exposèrent en l'air dans une cage aux guêpes et aux abeilles durant les ardeurs du plus grand soleil du midi. Sa constance les toucha et ils le laissèrent aller. Il employa le reste de ses jours à la conversion des païens, et mourut en paix sous Jovien ou Valens, avec le titre glorieux de confesseur de Jésus-Christ. L'église grecque honore sa mémoire le 29 de mars. (Théodoret, Hist. eccl., l. 3. Sozomène, l. 5.)

MARC (solitaire), vivait sur la fin du quatrième siècle. Il a composé huit traités ascétiques, qui sont dans le premier volume de la Bibliothèque des Pères. imprimée à Paris en 1624, et un livre contre les hérétiques melchisédéciens. Ce sont des sermons qui ont été imprimés pour la première fois, avec d'autres sermons du même solitaire, sur le jeûne, à Rome en 1784, in-8°. par les soins de Balthazard Remondini, évêque de Céphalonie, qui y a joint la traduction latine. Cet auteur débite quelques maximes outrées parmi plusieurs

autres qui sont fort justes. Il donne peu aux bonnes œuvres et beaucoup à la foi, à la grâce de Jésus-Christ, à la vertu du baptême qui, selon lui, nous délivre de la cupidité, et nous rend aussi libres pour le bien et le mal, que l'était le premier homme. Il veut qu'un parfait chrétien soit exempt de tentations et de passions, et fait passer plusieurs conseils de l'évangile pour des préceptes. Il serait absurde d'attribuer ces ouvrages à un autre solitaire du même nom, qui guérit l'empereur Léon le philosophe, vers l'an 900 ; puisque Photius qui mourut avant ce temps, en fait un extrait fort exact au volume 200. (Bellarmin, *de script. eccl.* Le Mire, *In auct.* c. 34. Dupin, bibl. tom. 3, part. 1, pag. 5.)

MARC, disciple de saint Benoît, et moine du Mont-Cassin, joignait à l'étude des belles-lettres une grande connaissance de l'Écriture-Sainte. On a de lui, des vers élégiaques à la louange de saint Benoît, où il fait aussi la description de la montagne et du monastère de Cassin. On les trouve imprimés dans le recueil des poésies de Prosper Martinengus, à Rome 1590, et dans le premier tome des actes de saint Benoît. Il y a encore de lui des vers héroïques ou hexamètres qui se trouvent dans le troisième tome du même recueil de Martinengus. On lui attribue aussi des sentences et autres opuscules, imprimés à Haguenau en 1531, et

à Paris en 1563. Mais on n'a point de preuves qu'ils soient de lui, on les croit plutôt d'un solitaire, nommé *Marc*, dont parle Photius, *cod.* 200, p. 520, et dont on ne sait autre chose, sinon qu'il a vécu plusieurs années avant que Photius composât sa bibliothèque, c'est-à-dire, avant l'an 858. Ces opuscules consistent en huit traités de morale, dont le premier est intitulé, de la Loi spirituelle ou du Paradis. Marc y fait voir que l'on ne peut être sauvé par les seules œuvres sans la foi, et que non-seulement la foi est nécessaire au salut, mais que l'on ne peut l'acquérir par des œuvres faites sans le secours de la grâce. Il avance sur cela deux cents maximes qui sont comme autant de principes. Il dit entr'autres choses, que Dieu est l'auteur de tout bien; qu'il nous est impossible de faire quelque chose de bon, ou de croire, si ce n'est par Jésus-Christ et par le Saint-Esprit; que tout bien nous est donné de Dieu gratuitement. Le second traité, intitulé comme le premier, de la Loi spirituelle, est une continuation de la même matière en deux cent onze propositions. Le troisième traité est intitulé de la Pénitence. Marc y fait voir qu'elle est de tout état et de tous les temps de la vie; qu'elle est d'obligation pour les justes comme pour les pécheurs, parce qu'ils sont obligés les uns et les autres de retrancher leurs mauvais désirs, de prier sans cesse et de souf-

frir avec patience les événements fâcheux, trois parties essentielles à la pénitence. Dans le quatrième Traité qui est écrit par demandes et par réponses, Marc fait voir que le baptême confère non-seulement la rémission des péchés, mais encore la grâce du Saint-Esprit et plusieurs autres dons spirituels; que le baptême toutefois, quoique parfait, ne rend point parfait celui qui le reçoit, s'il n'observe en même temps les commandemens de Dieu; qu'encore qu'il remette le péché originel, il demeure en nous un reste de ce péché, c'est-à-dire, la concupiscence qui nous porte au mal. Le cinquième Traité est adressé à un moine, nommé Nicolas, qui agité de diverses passions, principalement de la colère, avait consulté Marc sur les moyens de les modérer et d'éteindre la cupidité. Marc lui conseille sur tout de faire de continuelles réflexions sur les bienfaits que nous avons reçus de Dieu par l'incarnation, pour s'exciter à lui rendre grâces et à pratiquer la vertu. Il lui représente encore les suites fâcheuses de la colère, qui sont d'engendrer la haine fraternelle, d'être un sujet de chagrin et de douleur au prochain, de mettre la confusion dans l'âme, de lui ôter l'usage de sa raison, de rendre l'homme semblable aux bêtes. Le sixième Traité, de la tempérance, est un composé sans suite et sans liaison de diverses explications mystiques

et morales de quelques endroits de l'Écriture. Il semble admettre dans les saints, lors même qu'ils sont encore sur la terre, une apathie ou exemption de passion, et faire consister la perfection dans cette sorte d'insensibilité. Dans le Traité suivant, qui est un dialogue entre Marc et un avocat, on agite cette question : si l'on doit se venger d'une injure, et condamner ceux qui ont conseillé de faire cette injure. Marc soutient que suivant les paroles de l'Écriture, nous devons réserver à Dieu la vengeance, et considérer le tort qui nous est fait comme une punition de nos péchés. Le huitième Traité a pour titre, Conférence avec l'esprit de l'âme. Le but en est de faire voir que nous sommes nous-mêmes les auteurs de nos péchés; que nous ne devons en rejeter la cause, ni sur Adam, ni sur le démon, ni sur les hommes avec qui nous vivons; que nos ennemis sont, à proprement parler, la volupté et la vaine gloire; que dans ce combat, ce n'est pas des hommes que nous devons attendre du secours, mais de Jésus-Christ. On a mis ensuite de ce Traité un fragment d'une lettre de Marc, où il donne des signes auxquels on peut reconnaître ceux qui marchent dans la voie du salut, et ceux qui n'y marchent pas. Photius lui attribue un neuvième Traité contre les melchisédechens, c'est-à-dire, contre certains hérétiques qui assuraient

que Melchisedech était fils de Dieu, et qui le révéraient comme une grande vertu supérieure à Jésus-Christ. Il y a encore du même auteur plusieurs Traités qui n'ont pas vu le jour, et qu'on dit être dans les bibliothèques d'Angleterre, de Vienne et de Venise. Nicéphore avait vu trente-deux Traités sur la vie ascétique, dans lesquels Marc détaillait tout ce qui appartient à ce genre de vie. Les ouvrages de cet auteur ont été imprimés à Haguenau en 1531, à Helmstadt en 1516, à Paris en 1563, et à Venise en 1574. Il ont aussi été insérés dans les bibliothèques des Pères, et dans l'*Auctuarium* de Fronton-le-Duc, à Paris, en 1624, in-fol. en grec et en latin. Le style de Marc est assez clair; mais ses façons de penser peu exactes sur plusieurs points de doctrine, ont fait conjecturer que ses écrits avaient été fort altérés par les hérétiques. (Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 17, p. 503 et suiv.)

MARC EUGÉNIQUE, archevêque d'Ephèse, porta la parole au nom des grecs dans le concile de Florence, contre lequel il écrivit deux lettres qui se trouvent dans le treizième tome des conciles. On a aussi de lui une profession de foi que l'on trouve manuscrite dans la bibliothèque du Vatican; un Traité de la procession du Saint-Esprit contre les Latins; une lettre à l'empereur Jean Paléologue; une autre à Georges Scholarius contre

les rites et la liturgie de Rome ; un Traité pour faire voir que la consécration s'opère, non-seulement par les paroles de Jesus-Christ, mais aussi par l'oraison et la bénédiction du prêtre ; plusieurs discours qu'il prononça dans le concile de Florence, dont une partie se trouve dans les actes de ce concile ; deux discours du purgatoire et quelques autres ouvrages manuscrits qui sont dans la bibliothèque du roi. (Sponde, *Ann. christ.* 1440. Dupin, *Biblioth.* 15^e siècle.)

MARC DE VITERBE, ainsi surnommé, parce qu'il était de Viterbe, fut le vingt-deuxième général des Frères Mineurs, en 1359. Urbain V l'éleva au cardinalat le 18 septembre 1366. Il mourut à Viterbe même le 5 septembre 1369, et laissa entr'autres ouvrages des sermons, et *Summa casuum conscientiarum*. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* tom. 2, p. 320.)

MARC, surnommé de *Lisbonne*, parce qu'il était de cette ville, entra jeune dans l'Ordre de Saint-François. Il devint évêque de Ciudad de Puerto ou Porto en Portugal, et mourut le 15 septembre 1591. On a de lui : 1^o. *Chronica ordinis FF. Min.* 3 vol. in-fol. 2^o. *Reformatæ constitutiones portuensis episcopatus*. 3^o. Des exercices dévots pour méditer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 4^o. *Cantica B. Jacoponi*, in-8^o. 5^o. La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 6^o. Un Traité des

personnes illustres. 7^o. La vie de sainte Colète. 8^o. Des méditations sur l'braison dominicale. (Le P. Jean de S.-Antoine, *ibid.*)

MARC DE LA NATIVITÉ DE LA VIERGE, religieux de l'Ordre des carmes, né dans le diocèse d'Angers, le 10 janvier 1617, fit profession à Rennes en 1633, et mourut à Tours le 23 février 1696. C'était un religieux zélé, pieux et savant. Il avait été prieur en plusieurs couvens, visiteur et provincial de sa province, et souvent maître des novices. Les ouvrages qu'il a composés pour l'instruction des novices, font voir combien il était propre pour un emploi si important. Nous avons de lui : 1^o. Directoire des novices, ou Traité de la conduite spirituelle des novices, pour les couvens réformés de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel ; Paris, 1650, 4 volumes in-12, dont le premier est intitulé : Préparation à la vie religieuse où sont exposés les principaux motifs de renoncer au monde pour embrasser l'état de la religion. Le second volume est intitulé : Instruction chrétienne, contenant l'explication des mystères et vérités de la foi, sur la croyance et pratique desquels on doit jeter les fondemens de la vie religieuse. Le troisième volume a pour titre : La Vie régulière, ou enseignemens nécessaires pour pratiquer saintement toutes les actions de la religion. Le quatrième volume est intitulé : Méthode claire et facile

pour bien faire oraison mentale et pour s'exercer avec fruit en la présence de Dieu. 2°. Directoire des petits offices de la religion, en plusieurs tomes in-12, imprimés à Angers depuis 1677 jusqu'à 1679. Cet ouvrage roule sur les emplois monastiques et sur la manière de les exercer. 3°. Le Manuel du tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, etc., Angers, 1681, 1 volume in-12. 4°. Traité de la componction, etc., à Tours, 1696, 1 volume in-8°. Justification des privilèges des réguliers, présentée au pape et au roi ; à la Flèche, 1658, 1 volume in-4°. 6°. La Pratique de bien vivre et de bien mourir, faisant la troisième partie du manuel du tiers Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel ; à Angers, 1689, in-12. (Biblioth. carmélit. t. 2, col. 313.)

MARC (saint), Ordre de chevalerie institué à Venise en l'honneur de saint Marc évangéliste, patron de cette république. Les chevaliers portent sur leurs armes et drapeaux blancs un lion ailé de gueules, avec cette devise : *Pax tibi, Marce evangelista meus*, et ont le titre de citoyens, avec le privilège de porter sur leurs armes un musle de lion ; ce que la république n'accordait autrefois qu'aux princes voisins. Il y a de trois sortes de chevaliers de Saint-Marc. Les premiers sont faits par le sénat, lorsqu'ils ont rendu de grands services à la république, ou lorsqu'ils ont servi dignement

dans les ambassades ; alors ils reçoivent du sénat même le titre de chevalier, qui leur avait déjà été conféré par les têtes couronnées, auprès desquelles ils étaient ambassadeurs. Ils ont le privilège de porter la stole d'or aux jours de cérémonies, et sont même distingués les autres jours par un galon d'or sur le bord de la stole noire qu'ils portent ordinairement. Les deux autres sont ceux qui ont acquis ce degré par le mérite des armes, ou des lettres. Quoique ceux-ci portent une marque de chevalerie, savoir : une chaîne d'or où pend le lion de saint Marc dans une croix d'or ; on fait cependant une grande différence entre eux et les premiers qui se font publiquement dans l'excellentissime collége, et les deux autres, qui ne reçoivent cet honneur qu'en particulier dans la chambre du doge qui a le pouvoir d'en créer de cette sorte quand il lui plaît. (Favin, Théâtre d'honneur et de chevalerie.)

MARCA (Pierre de), l'un des plus célèbres prélats de l'Église gallicane dans le dix-septième siècle, naquit à Gand, château de Béarn, à quatre milles de la ville de Pau, le 24 janvier 1584, d'une famille noble et illustre de cette province. Il fit ses humanités à Auch, et étudia le droit à Toulouse. De retour dans son pays, il y fréquenta le barreau avec succès, et y fut reçu conseiller au conseil souverain de Pau l'an 1615. Six ans après, il eut une charge de président

au parlement de la même ville. Il se maria ; mais ayant perdu sa femme le 9 d'avril 1631, Brunon Ruade qui, de chartreux, avait été fait évêque de Conserans, s'étant démis de son évêché en sa faveur l'an 1642, il obtint enfin ses bulles pour cet évêché l'an 1648, après de grandes difficultés qui lui furent suscitées de la part de la cour de Rome, à cause de son livre de la concorde du sacerdoce et de l'empire. Il fut nommé archevêque de Toulouse le 27 mai 1633, et installé au mois de mars 1655. Le roi, qui avait besoin de ses lumières dans son conseil, le fit ministre d'état l'an 1638 ; et le cardinal de Retz s'étant démis de l'archevêché de Paris au mois de février 1652, le roi y nomma encore M. de Marca ; mais ce prélat ne jouit pas de cet archevêché, étant mort le 29 juin 1662, trois jours après avoir reçu ses bulles de translation de l'archevêché de Toulouse à celui de Paris.

Le principal ouvrage de M. de Marca est son livre de la concorde du sacerdoce et de l'empire, divisé en huit livres, dont la troisième édition donnée par M. Baluze, plus correcte et plus ample que les précédentes, est de 1704. Son dessein est de prouver contre l'auteur du libelle intitulé : *Optatus Gallus*, que les libertés de l'Eglise gallicane bien expliquées, loin de causer de la discorde entre les deux puissances, sont les véritables moyens d'entretenir en-

tr'elles la paix et la concorde, parce que ce qui cause souvent les plus grands différends entre les hommes, est l'ignorance des bornes de leur puissance. Il se propose ensuite de montrer trois choses : la première, que le principal fondement des libertés de l'Eglise gallicane est de reconnaître l'autorité du saint-siège apostolique, et de lui rendre tous les devoirs qui lui sont dus. La seconde, que l'usage de la puissance des papes a toujours été tempéré par les papes même, à l'égard des églises de France ; en sorte que les droits du royaume et de l'Eglise n'en reçussent aucun détriment, à quoi les princes se sont aussi toujours appliqués. La troisième, que la France a religieusement observé ces maximes ; en sorte que le saint-siège ne peut lui faire aucun reproche, puisqu'elle a toujours regardé la chaire de saint Pierre, comme le centre de la communion ecclésiastique, et le pape, comme le chef de toute l'Eglise. Le second livre est sur le second fondement des libertés de l'Eglise gallicane, qui est l'autorité souveraine du prince. On y fait voir que depuis le temps de Clovis la religion et l'empire, les clercs et les laïcs ont été réunis en une même république chrétienne, sous deux souverains, dont l'un préside aux choses spirituelles, et l'autre aux séculières. Il appartient aux évêques de connaître des choses spirituelles, et au prince des séculières et temporelles.

Cette distinction est fondée sur des témoignages formels des pères et des papes recueillis par l'auteur. Les princes sont les protecteurs de l'Église; et quoiqu'ils ne puissent point faire de lois ecclésiastiques, ils peuvent cependant, et ils en doivent faire pour l'exécution des canons, le maintien de la religion, la paix de l'Église et de l'état. Le sujet du troisième livre est de savoir ce que c'est et en quoi consiste la liberté de l'Église gallicane. L'auteur la fait consister non-seulement dans l'observation des anciens canons, mais aussi dans celle du droit canonique tiré des canons et des décrétales, et par conséquent dans l'usage légitime de l'ancien et du nouveau droit. Il prétend que la question de l'autorité du concile écuménique au-dessus de celle du pape, ne fait rien à l'usage des libertés de l'Église gallicane; et que, quand le pape serait au-dessus du concile, nous serions toujours en droit de maintenir nos anciennes coutumes, parce que le pape ne peut point faire de lois nouvelles sans une utilité évidente, ni accorder de privilèges personnels ou perpétuels sans raison, et qu'ainsi l'on est en droit de lui demander l'exécution des canons, en vertu de la promesse même que les papes ont faite de ne point déroger aux canons des conciles, aux décrets de leurs prédécesseurs et aux coutumes anciennes. Le quatrième livre est sur l'exécution des lois faites pour le

maintien de la discipline ecclésiastique. On y traite amplement des appellations comme d'abus, dont on fait remonter l'origine jusqu'au temps que l'Église a commencé à avoir des princes chrétiens, et dont on établit le fondement dans la protection même que les princes chrétiens sont obligés de donner à l'exécution des lois et au maintien de la discipline ecclésiastique. Le cinquième livre est des légats ou députés dont on explique les différentes espèces, les fonctions et les droits. Le sixième livre traite de l'autorité des conciles provinciaux et nationaux dans ce qui concerne les évêques et les jugemens des causes ecclésiastiques. Le septième livre est de la déposition des évêques, qui appartenait autrefois au métropolitain et au concile de la province dont le jugement était souverain. Il est traité dans le huitième livre du droit de régale, des élections canoniques, des investitures et du serment de fidélité. Quant aux élections des évêques, M. de Marca prétend qu'elles appartenaient aux métropolitains et aux évêques de la province, qui s'assembleraient dans l'église vacante, et choisissaient un sujet en présence du clergé et du peuple, qui avaient la liberté d'approuver, ou de désapprouver l'élection. C'est ainsi qu'il accorde deux sentimens opposés; l'un que le peuple n'avait point de part aux élections des évêques, et l'autre que ces élections appartenaient

au clergé et au peuple de l'église vacante.

Les autres ouvrages de M. de Marca sont : 1°. Histoire de Béarn, etc., in-fol. à Paris 1640. 2°. *Libellus quo editionis librorum de concordia sacerdotii et imperii consilium exponit, opus apostolicæ sedis censuræ submittit*, etc., à Barcelone en 1646, in-4°. 3°. *Vigiliæ Papæ epistola decretalis pro confirmatione quintæ synodi ecumenicæ*, avec la lettre du patriarche Eutychius à Vigile, et la réponse de Vigile à Eutychius; les anathèmes du cinquième concile général, et une dissertation sur la conduite de Vigile, touchant l'affaire des trois chapitres. 4°. *Dissertatio de primatu lugdunensi et cæteris primatibus*, à Paris en 1644, in-8°. 5°. *Epistolæ ad Henric. Valesium de tempore quo primum in Galliis suscepta est Christi fides*, à Paris en 1658, in-8°. M. de Marca prétend que la foi fut prêchée et reçue dans les Gaules du temps même des apôtres. 6°. Histoire de Notre-Dame de Betaron dans le Béarn, à Barcelone en 1648, in-8°. 7°. Relation de ce qui s'est fait depuis 1653 dans les assemblées des évêques, au sujet des cinq propositions, à Paris en 1657, in-4°. 8°. Mémoire pour servir au jugement de l'instance générale de la régale, dans le second volume des mémoires du clergé recueillis par le Gentil. 9°. Lettre sur le livre de Bertram, touchant l'Eucharistie, au-devant

du second tome du spicilège du père d'Achery. M. de Marca attribue ce livre à Jean Scot Erigène. 10°. *Marcahis panica*, qui contient une description géographique et historique de la Catalogne, du Roussillon et des frontières. 11°. Un recueil imprimé in-4°, à Paris en 1668, qui contient quatre traités latins, 1°. sur le sacrement de l'Eucharistie, avec le sentiment de Theodoret sur ce sacrement; 2°. une dissertation sur le sacrifice de la messe; 3°. une dissertation sur le patriarcat de Constantinople; 4°. un court écrit sur l'origine du ciel, et trois traités français: le premier, sur l'Eucharistie; le second, sur la pénitence; le troisième, sur le mariage. Enfin M. Baluze donna l'an 1681 en 1 volume in-8°, à Paris, de nouveaux opuscules latins de M. de Marca; savoir, sur la généalogie de Jésus-Christ, sur les mages, sur la primauté de saint Pierre, sur la différence des clercs et des laïcs de droit divin, sur le temps du synode de Sirmich, sur la lettre synodique d'un concile d'Illyrie, sur le cinquième canon du concile de Constantinople de l'an 361, sur les anciennes collections des canons, sur l'explication du chapitre *Clericus*, sur la patrie de Vigile, sur l'origine et le progrès du culte de la sainte Vierge au Montferrat, sur l'origine du monastère de l'Echolle-Dieu, au diocèse de Tarbes, sur la chässe des reliques de saint Jean-Baptiste, qui était dans l'église

des dominicains de Perpignan ; contre les satyres ; de l'appel des comtes ; sur l'explication du dix-septième canon du concile d'Ancyre : quel est le propre prêtre ? sur l'ordination des prêtres ; un discours prononcé à Barcelone le 15 juillet 1644, pour exhorter les supérieurs des ordres religieux de prêcher et de prier pour le roi très-chrétien.

M. de Marca excellait en tout genre : il était grand politique, bon jurisconsulte, savant théologien, habile critique, et joignait à une érudition profonde une grande beauté de génie, et une facilité admirable de tourner les choses comme il voulait. On trouve quantité de choses curieuses et recherchées dans ses ouvrages. Il a imité le style des lois civiles qu'il savait très-bien, et il écrit en bon jurisconsulte. Il a ménagé la cour de Rome, sans nuire aux intérêts de la France. (L'abbé Faget, Vie de M. de Marca, qui est à la tête du recueil des quatre traités latins de cet auteur, imprimés à Paris in-4°, en 1668. Dupin, Biblioth. eccl. du dix-septième siècle, part. 2, pag. 1. Richard Simon, Critiq. de Dup. t. 2, p. 301.)

MARCANT (M. le), chanoine de la cathédrale de Lizieux. Nous avons de lui : l'Encyclopédie sainte de la foi dans l'explication du symbole des Apôtres, de l'oraison dominicale et de la salutation angélique, à Caen 1680, in-4°. C'est un bon traité de Théologie et de morale,

écrit d'une manière également solide et édifiante. (Journal des Savans, 1680.)

MARCEL, martyr, de Châlons-sur-Saône, fut mis en prison sous Marc-Aurèle, avec les martyrs de Lyon, l'an de Jésus-Christ 177. S'étant échappé de ses gardes avec saint Valérien, qu'on avait aussi arrêté, ils allèrent ensemble vers le Nord. Marcel entra dans le territoire de Besançon où il fit quelques conversions, parmi lesquelles on compte celle de son hôte *Latien* ou *Latin*, avec toute sa famille ; et s'étant rapproché de Châlons, le gouverneur du pays, nommé *Prisque*, après l'avoir tourmenté en diverses manières, le fit enfouir en terre jusqu'à la ceinture. Le saint mourut en cet état après trois jours de souffrances, l'an 179. On fait sa fête le 4 de septembre. Pour saint Valérien, le même gouverneur lui fit couper la tête le 15 du même mois à Tournus, entre Châlons et Mâcon. Saint Grégoire de Tours, dans son recueil de la gloire des martyrs. (Surius. Baillet, t. 3, 4 septembre.)

MARCEL LE CENTENIER, martyr en Afrique, commandait une compagnie de cent hommes dans la légion trajane, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. N'ayant point voulu prendre de part à une réjouissance solennelle prescrite aux troupes pour une fête de l'empereur, il jeta ses armes en disant tout haut, qu'il servait dans la milice de Jésus-Christ, et qu'il

n'adorait pas des dieux de bois et de pierre. Il fut mis aussitôt en prison et envoyé à Agricola, vicaire du préfet du prétoire des Gaules, qui lui fit couper la tête à Tanget, ville de Mauritanie, le 30 d'octobre vers l'an 298. Le greffier du prétoire, nommé Cassien, qui tenait le registre de l'interrogatoire, ayant été touché des réponses du saint aux questions d'Agricola, jeta par terre la plume et le papier où il écrivait, reprocha au vicaire l'injustice de sa sentence, et obtint la couronne du martyr par le même genre de mort que saint Marcel, le 3 de décembre de la même année. (D. Thierry. Ruinart. Tillemont. Fleury. Baillet, t. 3, 30 octobre.)

MARCEL, diacre et martyr à Rome, avec saint Eusèbe et saint Hypolite, du temps de l'empereur Valérien. (*Voyez* EUSÈBE.)

MARCEL (saint), premier du nom, pape, succéda à Marcellin, le 21 mai de l'an 304. Il s'appliqua à rétablir la discipline et fit plusieurs réglemens salutaires. Mais ayant voulu obliger ceux qui étaient tombés durant la persécution à faire pénitence de leur crime, il occasiona une sédition qui le fit condamner à l'exil où il mourut, selon quelques-uns, le 16 janvier de l'an 310. D'autres pensent qu'on ne peut pas dire s'il mourut dans son exil, ou s'il fut rappelé à Rome. On lui attribue deux épîtres décrétales qui sont supposées, avec quelques ordonnances peu certaines. (Tillemont, Mé-

moire eccl. t. 5. Baillet, t. 1, 16 janvier.)

MARCEL II, nommé auparavant *Marcel Cervin*, fut un des présidents du concile de Trente. Il ne voulut pas changer de nom quand il fut fait pape après Jules III, le 9 avril 1555. On attendait de lui de grandes choses durant son pontificat; mais il mourut vingt-quatre jours après son élection. Il était natif de Fano, fils de Richard Cervin, de Monte Pulciano, qui était alors receveur-général pour le saint-siège dans la première de ces villes. (Genebrard, *lib.* 4. *Chronic.* Panvini, en sa vie.)

MARCEL; martyr et compagnon de saint Sabin ou Savin. (*Voyez* SABIN.)

MARCEL, évêque d'Apamée en Syrie, et martyr, signala son zèle pour la religion chrétienne, en ruinant plusieurs temples d'idoles dans tout son diocèse, sous la protection de l'empereur Théodose; et c'est ce qui lui procura la gloire du martyre. Etant allé un jour avec des soldats dans un canton écarté du territoire d'Apamée, que l'on appelait le pays d'Aulone, pour détruire un temple fameux que les païens défendaient comme une forteresse, ces furieux le surprirent, allumèrent un monceau de bois, l'y jetèrent et le firent ainsi mourir l'an 386 ou 390. On honore sa mémoire le 14 d'août. (Théodoret, *Hist. eccl.* l. 5. Sozomène, l. 7. Fleury, l. 18. Baillet, t. 2, 14 août.)

MARCEL (saint), évêque de

Paris, naquit dans le quatrième siècle, de parens d'une condition médiocre. Doux, humble, charitable, chaste, pénitent, parfait dans toutes les vertus dès sa plus grande jeunesse, l'évêque de Paris l'admit de bonne heure dans le clergé de son église, et lui confia d'abord l'office de lecteur qu'il remplit avec une sainteté qui lui mérita dès lors le don des miracles. L'auteur de sa vie rapporte que se trouvant un jour dans une forge, il prit une barre de fer toute rouge sans se brûler, et en dit le poids au maître qui l'avait obligé à la prendre pour se moquer de lui, ou pour éprouver sa simplicité. Il fut successivement sous-diacre, diacre, prêtre, et enfin évêque après la mort de Prudence. Il fit monter avec lui toutes les vertus sur le trône épiscopal, et la grâce des miracles l'y suivit aussi. On sait ce qu'a dit l'auteur de sa vie, d'un serpent sorti du tombeau d'une femme soupçonnée d'adultère, et chassé de-là par le saint évêque, pour la consolation du peuple. On croit que saint Marcel mourut le premier jour de novembre au commencement du cinquième siècle. Ses reliques reposaient dans la cathédrale, et l'on fait sa fête le 3 de novembre. (Surius. Le père Dubois, Hist. de l'église de Paris. Baillet, t. 3, 3 novembre.)

MARCEL (saint), archimandrite ou supérieur des Acémètes à Constantinople, dans le cinquième siècle, était de la ville

d'Apamée en Orient, c'est-à-dire, en Syrie, où il avait pris naissance dans une famille noble et riche. Ayant perdu ses parens à la fleur de son âge, il distribua une partie de ses grands biens aux pauvres, et laissa le reste à un frère qu'il avait, pour se retirer à Antioche, ensuite à Éphèse, et enfin à Constantinople parmi les Acémètes, fondés par le bienheureux Alexandre. Ce saint fondateur étant mort à Gommon vers l'an 440, Marcel s'enfuit dans la crainte qu'on ne l'obligeât de prendre sa place. Il revint après l'élection de l'abbé Jean qui voulut partager avec lui le gouvernement, et qui, pour détromper quelques religieux qui le soupçonnaient de vanité, le chargea devant toute la communauté de l'office le plus bas de la maison qui était d'avoir soin des ânes. Marcel voulut s'engager par écrit à rester dans cet office toute sa vie, et son humilité confondit ses envieux. L'abbé Jean mourut vers l'an 447 à Gommon, où il avait transféré sa communauté de Constantinople; et Marcel fut mis en sa place.

Les dépenses considérables qu'il fut obligé de faire pour augmenter les bâtimens de son monastère et pour entretenir sa communauté, ne l'empêchèrent point de donner beaucoup aux pauvres. Son frère l'ayant institué son héritier en mourant, il distribua sa riche succession tout entière aux autres monastères qui se trouvaient dans l'im-

diogenes, et paya la rançon de trois évêques captifs enlevés par les barbares. Dieu le favorisa du don des miracles, et parmi ceux qu'on lui attribue, on rapporte qu'il ressuscita un moine nommé Paul, et qu'il guérit jusqu'à trois fois un Juif opiniâtre qui avait proumis de se convertir. Saint Marcel assista au concile de Constantinople de l'an 448; et il se trouva engagé à fixer sa demeure en cette ville plus de vingt ans après en être sorti, pour y rétablir l'institut du bienheureux Alexandre. On attribue aux larmes et aux prières de saint Marcel, aussi bien qu'à celles de saint Daniel Stylite, l'extinction du grand embrasement qui pensa réduire en cendres toute la ville de Constantinople l'an 465. On croit qu'il ne mourut qu'après l'an 485. On fait sa fête le 29 de décembre. (Surius. Bulteau, Hist. monast. d'Orient. Baronius. Godeau. Fleury. Baillet, t. 3, 29 décembre.)

MARCEL, évêque d'Ancyre, assista au concile de Nicée où il combattit fortement les ariens; à celui de Tyr où il s'opposa à la condamnation de saint Athanase; et à celui de Jérusalem où il ne voulut point contribuer à faire admettre Arius à la communion. Cette conduite lui attira la haine des ariens qui le déposèrent dans un concile de leur secte, tenu à Constantinople l'an 336. S'il fut rétabli après la mort de Constantin, il fut chassé de nouveau dans le même

temps que saint Athanase, et se réfugia en Occident où il fut absous dans les conciles de Rome et de Sardique. Il revint à Ancyre; mais il n'y put vivre repos, parce que Basile qui avait été mis en sa place, demeura en possession de son siège. On ne sait ce qu'il devint depuis ce temps, et l'on croit seulement qu'il mourut l'an 374. Saint Jérôme assure qu'il avait composé plusieurs volumes sur différens sujets, mais principalement contre les ariens. Il ne nous reste de ses ouvrages qu'une lettre qu'il écrivit au pape Jule, contenant une exposition de sa doctrine, rapportée par saint Epiphane; deux confessions de foi données par ses disciples; et quelques fragmens rapportés par Eusèbe, de son livre contre Astère, intitulé, de la sujétion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il paraît par ces fragmens que Marcel était un grand parleur, et qu'il avait avec beaucoup de paroles, peu de bon sens, de science et de génie. On a été fort partagé de son vivant et après sa mort, sur sa catholicité. Si l'on en juge par sa confession de foi et par celle de ses disciples, on le trouvera orthodoxe; mais si l'on s'en tient aux fragmens qui nous restent de ses premiers écrits, on verra qu'ils sont fort embrouillés, et qu'ils favorisent l'erreur des sabelliens, lorsqu'on fera attention surtout que l'hérétique Photin a été son diacre et son disciple. Eusèbe, Acace et

Apollinaire ont écrit contre lui. (Saint Athanase, *Apol.* 2. Saint Basile, *Epist.* 52. Théodoret, l. 2. Socrate, l. 1. Sozomène, l. 2 et 3. Hermant, Vie de saint Athanase. Dupin, *Biblioth. ecclés.*, t. 2, p. 179.)

MARCEL (Christophe), patrie de Venise, et élu archevêque de Corfou, publia le premier l'Ordre romain sous ce titre : Trois livres des rites et cérémonies ecclésiastiques, imprimés à Venise en 1516. Il composa aussi un ouvrage de l'autorité du pape et de ses droits contre Luther, où il soutient que le concile n'est pas au-dessus du pape. Cet ouvrage fut imprimé à Florence en 1521. Le même auteur a encore fait un commentaire sur sept psaumes, imprimé à Rome en 1523; et un discours sur le douzième psaume aussi imprimé à Rome en 1525. (Dupin, *Biblioth. eccl.* du seizième siècle, part. 3, p. 444.)

MARCEL D'ANCYRE, docteur en Théologie. Nous avons de lui : *Ad decretalem super specula de magistris Honorii III, summi pontificis, opus Marcelli Ancyrani*, in-8°, à Paris, 1668. L'auteur attaque ici le privilège prétendu par les professeurs en Théologie dans les universités, qui se prétendent exempts de la résidence dans leurs chanoines des églises cathédrales, en vertu de la décrétale du pape Honorius : on soutient ici que la décrétale ne regarde que les théologiens des cathédrales, et non les professeurs en Théologie des

universités. Le même auteur a aussi donné : *Disquisitiones duce de residentia canonicorum, quibus accessit tertia de tactibus impudicis, an sint peccata mortalia vel venialia, cum colloquio critico de sphalmatis virorum in re litteraria illustrium*, in-8°, à Paris, chez Couenterot, 1695. (*Journal des Savans*, 1668 et 1696.)

MARCEL (Henri), du diocèse de Bolduc, jésuite, mort le 25 avril 1664, a laissé : 1°. Protestation chrétienne, à Wurtzbourg, 1646. 2°. Dissertation apologétique, à Bamberg, 1646. 3°. Canons pour l'explication de l'Écriture - Sainte, à Wurtzbourg, 1653. 4°. Dissertation sur le Saint-Sacrement, à Anvers, 1656. 5°. La Sagesse pacifique ou des moyens d'exalter l'Église de Dieu, à Cologne, 1657. 6°. Théologie tirée des sentences de l'Écriture, à Bruxelles, 1658. 7°. Dissertation en quatre parties sur la justification chrétienne, à Bamberg en 1653. 8°. L'Enchiridion de la milice chrétienne, à Châlons en 1632. 9°. Commentaire sur le livre de Josué, à Wurtzbourg, 1661. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés.* du dix-septième siècle, col. 2254.)

MARCEL (Guillaume), de Toulouse, avocat au conseil, recommandable par ses connaissances dans les langues et dans diverses sortes de sciences, mourut le 27 de décembre 1708, âgé de soixante-un ans, à Arles où il était pour lors commissaire de la marine et des flottes, ou

armées navales du roi, et non pas des *classes*, comme le dit l'auteur de la Table du Journal des Savans. Nous avons de M. Marcel, 1°. Tablettes historiques et chronologiques, contenant la suite des papes, empereurs et rois qui ont régné depuis la naissance de Jésus-Christ, écrites et gravées pour le roi, à Paris, 1679. Elles ont été réimprimées en 1729, in-12, à Paris chez Esprit Billiot. 2°. Tablettes de l'histoire ecclésiastique, divisées en dix-sept siècles, à Paris, 1681, in-12. 3°. Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française, à Paris, 1686, 4 volumes in-12. 4°. Une lettre contenant des conjectures sur un marbre très-curieux trouvé près d'Arles, dont l'inscription paraissait inexplicable, et une lettre dans laquelle on trouve deux inscriptions : l'une antique trouvée auprès d'Arles; l'autre faite par l'auteur, à la prière des échevins de (Marseille. Les PP. DD. Martenne et Durand parlent avec éloge de M. Marcel, dans le premier tome de leur Voyage littéraire, p. 280 et 281. On peut voir aussi le Journal des Savans, 1680, 1681, 1686, 1694, 1697 et 1730.)

MARCEL DE RIETZ, capucin, a donné la Somme séraphique de saint Bonaventure, à Marseille en 1669. (Dupin, *ibid.*, col. 2477.)

MARCEL (Guillaume), du diocèse de Bayeux, prêtre, bachelier en Théologie, curé de Basly, entra, après ses études,

chez les pères de l'Oratoire, qui l'envoyèrent à Rouen professer la rhétorique dans le collège que l'archevêque François de Harlai venait (vers l'an 1641) de rétablir en cette ville ; étant sorti de l'Oratoire, il fut nommé professeur d'éloquence au collège des Grassins à Paris. Il quitta ce collège vers 1660 pour se retirer dans la cure de Basly, proche la Délivrande, qu'il avait eue par résignation. Il eut la place de principal du collège de Bayeux en 1664, et quitta encore ce poste en 1671 pour se retirer une seconde fois dans sa cure de Basly où il mourut le 10 avril 1702, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Il était théologien, poète, orateur, et membre de l'académie de Caen. Il a laissé entre autres ouvrages : 1°. *Gratæ in illustrissimum Mæcenatem scientiæ, sive oratio panegyrica, dicta 20 octobr. pro instauratione scholæ archiepiscopalis*, à Rouen, in-4°. Cette harangue prononcée en 1641, est adressée à M. François de Harlai, archevêque de Rouen, 2°. *Pax promissa, sive pro Perpiniano capto oratio panegyrica*, à Rouen, in-4°. 3°. *Medicus Deo similis*, prononcée dans l'école de médecine le 24 juillet 1650. 4°. La Sûreté catholique, ou abrégé de controverse par les marques de la vraie Église, à Caen, 1661, in-12. 5°. *Oratio pontificalis, sive divi romani, Rothemagensium antistitis, et venerandæ nationis in academia patroni solemne encomium*, à

Paris, in-12, 1648. 6°. *Pro restituta tranquillitate publica, et Ludovici regis à Deo dati et redditu exoptatissimo in urbem reditu, gratulatio panegyrica*, in-12, 1651, 7°. *Regi à Deo dato, pio, clementi, victori, augusto, ab expeditione aquitanica in urbem reduci: pro rebus domi compositis: elusis hostium in fallaci pacis mentione dolis*, etc., et suavissimo Valesiorum duci auspiciato natali, oratio panegyrica, in-12, 1651. 8°. Harangue à M. de Nesmond, évêque de Bayeux, sur le sujet des conférences établies en son diocèse, in-4°. 9°. Oraison funèbre de M. Odet de Harcourt, chevalier, comte de Croisy... à Caen, in-4°, 1662. 10°. La Censure de la censure des tièdes, ou remarques sur deux sermons du sieur du Bosq, ministre, prêchés à Charenton, et par lui faits imprimer, sous le titre de la censure de la condamnation des tièdes, à Caen, in-12, 1670. 11°. Relation de ce qui s'est passé à la canonisation de saint Pierre d'Alcantara, ou l'église des cordeliers de Caen, in-4°, 1671. 12°. Histoire de la solennité de saint François de Borgia, troisième général de la compagnie de Jésus, célébrée à Caen, dans l'église des PP. jésuites, in-4°, 1672. 13°. Histoire de la suppression du prêche de Basly, ou deux lettres écrites sur ce sujet, à Caen, in-12. 1680. 14°. Le bon ménage du malheur d'autrui, ou récit de l'incendie arrivé depuis peu à Basly, in-12, 1684.

15°. Quantité de pièces fugitives, tant en vers latins qu'en vers français, qui se trouvent à la bibliothèque du chapitre de Bayeux dans les recueils de littérature, intitulé : *Miscellanea Bajocassina*. Guillaume Marcel avait un frère aîné, appelé Pierre Marcel, qui prenait les titres de professeur de rhétorique au collège de Montaigu à Paris, et d'académicien. Celui-ci est auteur des deux pièces suivantes : 1°. *Clarissimi doctissimique viri DD. Roberti Davauleau, insignis ecclesiæ bajocensis canonici, celebris ejusdem collegii Gymnasiarchæ meritissimi, ecclesiæ S. Symphorian. pastoris vigilantissimi, summo totius urbis, ac ferè orbis dolore vitæ nuper functi apotheosis*, à Paris, in-4°, en vers latins, 1664. 2°. *Illustrissimi ac reverendissimi principis Harduini de Perefize de Beaumont, parisiensium archiepiscopi, carmen epicediopanegyricum*, in-4°, 1671. Ce dernier est dédié à M. de Nesmond, évêque de Bayeux. (Mém. manusc. de M. l'abbé Beziers de Bayeux, communiqué à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

MARCEL (S.), *Sanctus-Marcellus*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Cadouin, était située dans le Querci, au diocèse et à six lieues de Cahors près de Réalville, sur la petite rivière de Lère. Elle avait été d'abord fondée dans le bourg de Sept-Fonts près de Caussade, en 1130.

MARCELLE (Marc-Antoine), patrice et sénateur vénitien, a donné un *Traité du droit temporel des papes*, avec un discours de la puissance du pape, imprimé à Francfort en 1627. (Dupin, *Table des Aut. ecclés.* du dix-septième siècle, col. 1808.)

MARCELLE, mère de sainte Potamienne, vierge et martyre d'Alexandrie, au troisième siècle. (*Voyez* POTAMIENNE.)

MARCELLE (sainte), l'une des plus riches et des plus illustres dames romaines, était fille d'Albine. Ayant perdu son mari après sept mois de mariage, sa jeunesse, sa qualité, ses grands biens, sa rare beauté, et la douceur extraordinaire de ses mœurs, la firent rechercher aussitôt par Céréal qui avait été préfet de Rome, et oncle de Galus César. Mais elle méprisa tous les avantages qu'on lui offrait, pour mener une vie pauvre et pénitente au milieu de Rome même, et dans le sein de son illustre parenté. Elle s'interdit l'usage de la viande, jeûna toujours autant que ses forces purent le lui permettre, et vécut d'une façon si retirée, qu'elle ne sortait que pour aller à l'église dans les temps qu'ils y trouvait moins de monde, pour être plus recueillie en priant. L'étude de l'Écriture-Sainte faisait ses principales délices, et le désir extrême qu'elle avait d'en posséder l'intelligence, lui fit former une liaison toute particulière avec saint Jérôme lorsqu'il vint à Rome l'an 382. Elle

s'y rendit si habile, qu'après le départ de ce père, les évêques même la consultaient sur le sens des livres saints. Elle fut aussi unie d'une amitié très-étroite avec sainte Paule et sainte Eustoquie, qu'elle éleva pendant quelque temps en sa chambre avec la bienheureuse Principie sa fille. La ville de Rome ayant été prise par les Goths l'an 410, ces barbares entrèrent furieux dans sa maison, la frappèrent à coups de bâton, et la foudroyèrent cruellement pour lui faire découvrir les trésors qu'ils lui supposaient; mais touchés enfin de compassion et de respect, ils la conduisirent eux-mêmes avec sa compagnie dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que le roi Alaric avait donnée pour asyle à tous ceux qui s'y réfugiaient. Ce fut là qu'elle s'endormit du sommeil des justes. Son cousin-germain, le bienheureux Pemmaque, gendre de sainte Paule, mourut en même temps, et l'Église célèbre sa mémoire le 30 d'août, qui fut apparemment le temps de la mort de l'un et de l'autre, quoique la fête de sainte Marcelle ait été remise au 31 de janvier, à l'occasion du transport que l'on fit de son corps cinq mois après. (Saint Jérôme, *Vie de la Sainte*. Baillet, t. 1, 31 janvier.)

MARCELLIEN, frère de saint Marc, martyr de Rome au troisième siècle. *Voyez* MARC.

MARCELLIEN, martyr en Toscane, et compagnon de saint Secondien. *Voyez* SECONDIEN.

MARCELLIANITES, hérétiques du second siècle, dont il est parlé dans le livre d'Origène contre Celse, p. 272 de l'édition de Cambridge. Ils suivaient les dogmes d'une certaine femme, nommée *Marcelle*, et étaient une branche des gnostiques.

MARCELLIANO ou **MARCILIANO**. Voyez **COSILINO**.

MARCELLIENS, *marcelliani*, hérétiques ainsi appelés du nom de Marcel d'Ancyre, leur chef, soit qu'il ait été vraiment hérétique, soit qu'il ne l'ait pas été, car c'est un point fort contesté. Pour les marcelliens, il est constant qu'ils ne reconnaissent point les trois hypostases. Voy. **MARCEL D'ANCYRE**.

MARCELLIN (saint), pape, succéda à saint Caius le 22 décembre de l'an 295. Il acquit beaucoup de gloire pendant huit ans, deux mois, et vingt-trois jours, qu'il gouverna l'Eglise, sous le règne de Dioclétien et de Maximien; mais on ne sait rien d'assuré de ses actions durant ce temps; car ce qu'on a débité de sa chute et de sa pénitence, aussi bien que du concile de Sinuesse, n'est qu'une fable inventée par un donatiste, ou quelqu'autre fourbe. Saint Marcellin mourut le 16 mars de l'an 304; l'Eglise l'honore comme martyr le 26 d'avril. Saint Marcel lui succéda, et c'est mal à propos que des modernes ont confondu ces deux papes comme s'ils n'eussent été qu'une même personne, sur ce qu'Eusèbe, suivi par saint Jérôme dans sa chronique, et saint

Prosper ne font mention que de Marcellin, et que les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme ne parlent que de saint Marcel. Mais saint Optat, saint Augustin et les plus savans critiques tiennent pour la distinction. *Christianus Lupus*. (Le père Papebroch. Le père Pagi. Le père Alexandre. Tillemont. Dupin, Bibl. eccl. Baillet, 26 avril, etc.)

MARCELLIN, prêtre et martyr de l'Eglise de Rome, eut la tête coupée avec saint Pierre exorciste, pour la foi de Jésus-Christ l'an 304, au temps de la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. L'exécution se fit dans une forêt qu'on appelait Forêt-Noire, et qui fut appelée depuis *Silve Candide* ou Forêt-Blanche. Leurs corps furent jetés dans une caverne, où ils demeurèrent jusqu'à ce qu'une sainte femme nommée Lucille, les en retira ensuite de la révélation qu'ils lui firent eux-mêmes du lieu où ils étaient cachés. Le bourreau qui les fit mourir, raconta depuis toute cette histoire à Damase, encore enfant pour lors, et depuis pape, qui en a conservé la mémoire à la postérité dans ses vers; et c'est tout ce qui nous reste de certain de ces deux martyrs que l'Eglise honore le 2 juin. (Baillet, t. 2, 2 juin.)

MARCELLIN (saint), premier évêque d'Embrun, était, à ce qu'on prétend, d'une famille honnête d'Afrique. Touché du désir d'étendre le royaume de

Jésus-Christ, il passa dans les Gaules ; et s'étant arrêté dans le Dauphiné, il fut fait évêque de la ville d'Embrun qu'il rendit toute chrétienne par ses travaux, ses discours, ses miracles et les charmes de sa douceur. Il mourut comblé de mérites vers l'an 374, selon la conjecture la plus vraisemblable. On fait sa fête le 20 d'avril. (Baillet, 20 avril. *Voyez EMBRUN.*)

MARCELLIN, tribun et secrétaire d'état, sous l'empereur Honorius, martyr et ami particulier de saint Augustin qui lui a dédié plusieurs ouvrages, assista de la part de l'empereur à la fameuse conférence qui se tint à Carthage entre les donatistes et les catholiques, l'an 411. La conférence finie, Marcellin en fit signer les actes par les évêques des deux partis, prononça son jugement en faveur des catholiques, et défendit les assemblées des donatistes. Ceux d'entre eux qui demeurèrent dans leur obstination, le calomnièrent auprès du comte Marin qui vint en Afrique l'an 413, pour commander les armées de l'empereur, contre Héraclien qui s'était révolté, et surent si bien colorer leur calomnie qu'ils persuadèrent à ce général de le faire mourir avec son frère Apringius, comme complice de ce rebelle. Saint Jérôme qui rend témoignage à son innocence, marque nettement qu'il fut tué par les hérétiques, c'est-à-dire, en haine de l'Eglise catholique, sous un faux prétexte de révolte con-

tre l'empereur qui fut si indigné de sa mort, qu'il dépouilla Marin de toutes ses charges au lieu de lui accorder la gloire du triomphe qu'il lui devait d'ailleurs, pour avoir vaincu Héraclien. Saint Augustin regarda la mort de Marcellin comme une vraie persécution faite à l'Eglise, et l'Eglise elle-même n'en a point jugé autrement, en mettant cet illustre magistrat au nombre de ses martyrs. Elle honore sa mémoire le 6 d'avril, quoiqu'il ne soit mort, selon toutes les apparences, que le 12 de septembre de l'an 413, et le martyrologe romain le qualifie martyr mis à mort par les hérétiques, pour la défense de la foi catholique. (Saint Augustin, dans ses Lettres, et dans l'abrégé qu'il a fait de la conférence de Carthage. Actes de cette conférence dans la collection des conciles. Possidius, dans la vie de saint Augustin. Baillet, t. 1, 6 avril.)

MARCELLIN, officier de l'empire, et comte d'Illyrie, du temps de l'empereur Justinien, a composé une chronique qu'il commence l'an 379, et qu'il finit l'an 534 de Jésus-Christ. Cassiodore qui loue fort cet ouvrage, attribue au même auteur quatre livres de la ville de Constantinople et de Jérusalem, qui sont perdus. La meilleure édition de sa chronique est celle que le père Sirmond publia l'an 1619.

MARCELLIN (saint), benédictin anglais, fut envoyé sur

la fin du septième siècle, avec quelques autres missionnaires pour prêcher la foi en Allemagne. Il travailla surtout à convertir les Frisons pendant l'espace de soixante-dix ans, et mourut saintement chez eux vers l'an 766. Il écrivit la vie de saint Suibert, de saint Willibrord, et quelques autres ouvrages historiques. Possevin le distingue in *App.* mais à tort, d'un autre Marcellin de Frise. (Pitseus, de *Script. angl.*, p. 151. Surius, in *vit. S. Suib. ad diem 1. mort. Sufridus Petri*, de *Script. friz.*)

MARCELLIN, prêtre d'Italie, adressa aux empereurs Théodose et Arcade, un petit ouvrage qui contient les actions des évêques ariens qui s'assemblèrent en particulier à Rimini, après s'être séparés du concile des évêques catholiques l'an 259. (Isidore, in *Vir. illustr. c.* 14.)

MARCELLIN (évangéliste), Italien, mort en 1593, a écrit des Commentaires sur les juges, les psaumes, Daniel, Habacuc, etc. (Wading, in *Script. ord. Min.* p. 107.)

MARCELLIN DE SAINT-BENOIT, nommé dans sa famille *Loverius*, né en Italie, fit profession chez les feuillans de Rome en 1590. Il y mourut en 1616, assistant du général. Il fut aussi procureur-général des feuillans en cour de Rome. Ce père a fait en latin l'abrégé des privilèges de sa congrégation, qu'on a imprimé à Paris, in-16, 1712, sous ce titre : *Breve com-*

pendium privilegiorum et gratiarum congregationis B. Mariae Fulienensis, ex Ordine cisterciensis. (Moréri, édit. de 1759.)

MARCELLIN DE PONT-BAUVOISIN, capucin, de la province de Lyon, a donné : 1°. La piperie des ministres et de la religion des calvinistes, à Lyon en 1620. 2°. Réponse à un ministre sur la relation d'une conférence qu'il avait eue avec lui en 1614, à Grenoble, touchant l'Eucharistie et les autres points controversés, à Grenoble en 1615. 3°. Huit sermons sur l'Eucharistie, prêchés à Lyon, *ibid.*, 1620. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 189. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* tom. 2, pag. 313.)

MARCELLIN DE PISE, capucin, natif de Mâcon, définitour de la province de Lyon, se distingua dans le ministère de la chaire. Il a laissé : 1°. Un ouvrage imprimé en 4 volumes in-fol., à Lyon, chez Laurent Anisson, l'an 1656, sous le titre d'Encyclopédie morale de toutes les sciences en forme de sermons sur les évangiles de toute l'année. 2°. Un Commentaire littéral et moral sur l'évangile de saint Matthieu, *ibid.*, 1656. 3°. *Vita et gesta Urbani viii summi pontificis*, à Rome 1645, in-4°. 4°. *Vita et gesta patris Hieronymi Narniensis, vicarii generalis capuchinorum, et sacri apostolici collegii concionatoris*, à Rome, 1644, in-4°. 5°. *Annali, sive sacrarum his-*

*loriarum Ordinis Minorum Sancti-Francisci capucinarum, tomus tertius, in quo universa quæ ad ejusdem Ordinis progressum spectant, ab anno 1612 exclusivè, usque ad annum 1634 exclusivè, fidelissimè traduntur, à Lyon, 1676. 6°. Des commentaires littéraires et moraux sur saint Marc, saint Luc et saint Jean, en 3 tomes in-fol. que l'on conserve manuscrits dans la bibliothèque des capucins de Lyon. (Wading. Le Père Jean Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* tom. 2, pag. 312.)*

MARCELLINE, sainte vierge et sœur aînée de saint Ambroise, archevêque de Milan, vint au monde dans les Gaules, sous le règne du grand Constantin, et y fut élevée à la campagne dans les exercices de la piété chrétienne. Elle fit profession de virginité dès son bas âge; et ayant suivi sa mère à Rome, après la mort de son père, elle se chargea de l'éducation de ses frères Satyre et Ambroise. Le pape Libère lui donna le voile sacré le jour de Noël de l'an 352 ou de la suivante, et depuis ce temps elle se livra plus que jamais à son attrait pour la pénitence, jeûnant tous les jours jusqu'au soir, et passant quelquefois plusieurs jours sans manger, ne buvant que de l'eau, et ne reposant que quand le sommeil l'y forçait en l'accablant. Après la mort de sa mère, elle continua de vivre à Rome dans la retraite; et lorsque saint Ambroise fut élevé sur le siège épiscopal de

Milan, elle y fit divers voyages. Elle y alla vers l'an 378, lorsqu'il fut attaqué d'une longue maladie. Elle y retourna encore en 386, pour rendre témoignage à l'innocence d'une vierge chrétienne de Vérone, nommée *Indicie*, qui avait été obligée d'appeler d'une sentence injuste de son évêque, au tribunal de saint Ambroise qui était son métropolitain. Sainte Marcelline mourut vers la fin du quatrième siècle ou le commencement du cinquième siècle, après la mi-juillet. Sa fête est marquée dans le martyrologe romain au 17 de ce mois. (Saint Ambroise, dans ses Lettres; dans son troisième livre des Vierges, et dans l'Oraison funèbre de Satyre son frère. Hermant, Vie de saint Ambroise, l. 1, ch. 3. Baillet, 17 juillet.)

MARCELLUS MEMORIALIS, auteur du cinquième siècle, donna les actes de la conférence de Carthage, publiés plus corrects par M. Baluze, dans sa collection des conciles. (Dupin, Table des Aut. eccl. du cinquième siècle, col. 151.)

MARCHAL, comme l'écrivit l'auteur de la table du Journal des Savans, ou Maréchal, comme l'écrivit Dom Calinet (Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, fit profession dans l'abbaye de Saint-Airy de Verdun le 26 juillet 1721. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : *Concordance des saints Pères de l'Eglise grecque et latine*, où l'on se propose de montrer

leurs sentimens sur le dogme, la morale et la discipline, à Paris, 2 volumes in-4°, chez Pierre Emery, et Jacques Vincent, 1739. Ces deux volumes ne comprennent pas tout-à-fait les Pères des trois premiers siècles. On a aussi de Dom Maréchal une lettre apologétique. (Dom Calmet, Biblioth. lorr. Journal des Savans, 1739, p. 382.

MARCHAND, celui qui expose des choses en vente, *mercator*, *propola*. Les marchands commettent souvent des injustices qui les obligent à restitution au *pro-rata* du tort qu'ils ont fait, comme lorsqu'ils vendent au-delà, ou qu'ils achètent au-dessous du juste prix; lorsqu'ils subornent des personnes qui leur offrent en apparence un prix excessif de leurs marchandises, pour obliger les acheteurs à les payer plus qu'elles ne valent; lorsqu'ils vendent une chose d'une espèce différente de celle qu'on leur demande à acheter, ou qu'ils la mêlent avec d'autres qui la détériorent; lorsqu'ils vendent à faux poids ou à fausses mesures; lorsqu'avec des mesures justes, ils ne laissent pas de tromper par la manière de mesurer, de peser ou de remplir les mesures; lorsqu'ils vendent des marchandises qui ne sont pas de la qualité de celles qu'on leur demande: par exemple, de la viande gâtée pour de la bonne, des parfums anciens pour des nouveaux, un livre contrefait dans lequel il y a beaucoup de fautes, pour un livre correct et

fidèle, etc. (*Voyez* ACHAT, ES-COMPTÉ, VENTE, PRÊT, USURE.)

MARCHAND (Regnier), de Clèves, mort l'an 1636, a donné: Examen du vrai catholicisme opposé aux thèses de Trémonius, luthérien, à Cologne. On a aussi du même auteur: l'Emplâtre pour ouvrir et purger les yeux du docteur aveugle Denys Sprahuysen, prêchant de Delft. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1940.)

MARCHANT (Jacques), chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, curé et doyen de Couvin dans le pays de Liège, vers le milieu du dix-septième siècle, a laissé: 1°. Le jardin des pasteurs et des prédicateurs, à Paris, 1644, et à Lyon 1653. 2°. Le rational des prédicateurs ou la doctrine de la vérité évangélique, en 2 tomes, à Mons en 1537, et à Troyes en 1646. 3°. La vigne fleurie ou les fêtes de toute l'année, *ibid.* 4°. Le chandelier mystique des sacremens de l'Eglise. 5°. La verge d'Aaron. 6°. La trompette sacerdotale ou Traité des sept péchés capitaux et des vertus opposées. 7°. Résolutions pastorales sur le décalogue et sur les sept vices capitaux. 8°. Pratique catéchistique et autres ouvrages, à Cologne en 1640. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2197.)

MARCHANT (Pierre le), ou *Marchantius*, frère du précédent, né en 1585, entra dans l'Ordre de Saint-François en 1601. Il fut

ministre de la province de S.-Joseph en Flandre, professeur en Théologie, et définitéur de son Ordre. Il mourut à Gand le 11 novembre 1661, et laissa : 1°. *Fundamenta duodecim Ordinis Fratrum Minorum*, à Anvers 1657, in-fol. C'est une exposition de la règle séraphique. 2°. *Expositio testamenti sancti Francisci*, *ibid.* 3°. *Chronologia generalium Ord. Sancti-Francisci usque ad R. P. Manero*, *ibid.* 4°. *Expositio litteralis regulæ Fratrum Minorum*. 5°. *Tractatus de sanctificatione sancti Joseph in utero*, à Bruges, 1631, in-8°. 6°. *Festus dies illustrans sponsi Mariæ, nutritii Jesu gratiosam sanctificationem in utero*, etc., à Gand, 1632, in-8°. 7°. *Baculus pastoralis, sive de potestate episcoporum in regulares non exemptos ab originibus suis explicata*, à Bruges, 1630, in-8°. 8°. *Examen currus mystico-historici Ord. Sancti-Francisci*, à Gand 1631. 9°. *Cophini fragmentorum panis Verbi Dei*, à Gand 1665. 10°. *Lucerna fidei per Fratres Minores Sancti-Francisci reg. observ. accensa in Palatinatu, et nonnullis provinciis Germaniæ*, à Gand 1631. 11°. *Oratio funebris in exsequiis serenissimæ infantis Elisabethæ, archiducissæ Austriæ*, à Milan, 1634. 12°. *Encomia in consecrationibus episcoporum, benedictionibus abbatum, primitiis sacerdotum*. 13°. *Tribunal sacramentale et visibile animarum in hac viâ mortali tomis duobus explica-*

tum, à Gand 1642, in-fol. Le troisième tome parut avec les deux premiers à Anvers en 1672. 14°. *Notabiles resolutiones variorum casuum, et questionum practicarum*, à Anvers 1653, in-8°. 15°. *Expositio incruentæ missæ sacrificii*, à Anvers 1653, in-8°. (Valère-André, *Biblioth. belg.* Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* t. 2, p. 458 et 459.)

MARCHANDISE DE CONTREBANDE, est une marchandise dont le transport ou la vente sont défendus. (Voyez GABELLE.)

MARCHÉ, se dit du temps et du lieu où l'on vend des marchandises. Les marchés et les foires ne peuvent s'établir qu'avec la permission du roi. On ne doit point tenir de marchés les jours de dimanches et de fêtes. (Voyez FOIRES.)

MARCHÉ-RAOUL, *Marchasium Radulphi*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le Vexin français, entre Beauvais et Pontoise, au diocèse de Rouen. Elle était la première fille de l'abbaye de Saint-Josseaux-Bois, et fut fondée vers le milieu du douzième siècle par Ulric, disciple de saint Norbert. Elle était en règle et de la réforme.

MARCHESE (Dominique-Marie), d'une famille noble de Sicile, entra en 1649 dans l'Ordre de Saint-Dominique où après avoir refusé plusieurs emplois, il fut contraint de prendre le gouvernement de sa pro-

vince. Le roi, Charles II, l'ayant présenté à l'évêché de Pouzzoles, il fut sacré le 8 juin 1688, et gouverna son diocèse avec beaucoup de vigilance, jusqu'à sa mort arrivée le 11 février 1692. On a de lui, les Vies de Jean-Léonard de Fusco; de la B. Rose; de sœur Paule Maresca; de saint Vincent Ferrier; de sœur Marie Vilani; les fastes de son Ordre, où il décrit sur chaque jour de l'année les personnes illustres en sainteté de son Ordre qui y sont morts : tous ces ouvrages sont écrits en italien. On a encore de lui le premier tome d'une Théologie dogmatique et morale, publié à Naples en 1685. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, tome 2, page 730.)

MARCHESI (François), prêtre de la congrégation de l'Oratoire de Rome. On a de lui : *Clypeus fortium, sive vindiciæ Honorii papæ*, à Rome 1680, in-4°. (Journal des Savans, 1680.)

MARCHESINUS (Ange-Marie), de Vicence, capucin, professeur en Théologie et prédicateur de nom, a fleuri après l'an 1680. On a de lui : 1°. Trésor des choses célestes ouvert, ou Accord des contradictions apparentes de l'Écriture, à Venise en 1678. 2°. Divers opuscules spirituels et moraux, en italien. 3°. Quelques offices d'Église en latin; quelques poésies et plusieurs sermons. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2585. Le père Jean de

Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, t. 1, p. 80.)

MARCHESVAN, nom du huitième mois des Hébreux, qui répondait en partie à notre mois d'octobre, et en partie à notre mois de novembre. Il se nommait autrement *bul*, et n'avait communément que vingt-neuf jours, et quelquefois trente.

MARCHETTI (François), né à Marseille, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1630. Il n'y demeura que quinze ans, et mourut dans sa patrie l'an 1688. On a de lui : 1°. La vie de Messire Jean-Baptiste Gaultz, évêque de Marseille, à Paris, chez Sébastien Huré, 1650, in-4°. 2°. La vie de François Galoup de Chasteil, solitaire du mont Liban, à Aix, 1658, in-8°; et à Paris, chez le Petit, 1666. Cette vie est estimée et très-rare. 3°. Discours sur le négoce des gentilshommes de Marseille, et sur la qualité de nobles marchands qu'ils portaient il y a cent ans, adressé au Roi, à Marseille, 1671, in-4°. 4°. Explications des usages et coutumes des Marseillais, contenant les coutumes sacrées, à Marseille, 1685. 5°. Traité sur la messe en latin et en français, avec l'explication de ses cérémonies, à Marseille. (Le père Rougerel, *Biblioth. manusc. des Aut. de l'Oratoire.*)

MARCHIENNE, *Marchianæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située en Flandre, sur les frontières du Hainaut et de l'Ostrevant dont elle est séparée par la Scarpe, entre Douai,

Orchies et Saint-Amand, au diocèse d'Arras. C'était autrefois une terre considérable appartenant au bienheureux Adalbaud, mari de sainte Richtrude, dans le septième siècle. Saint Amand, évêque de Maastricht, ayant reçu cette terre de la libéralité d'Adalbaud et de Richtrude, y fit d'abord un monastère pour des hommes à deux lieues environ de son abbaye d'Elnon, et y établit abbé, son disciple Jonat, l'an 643. Sainte Richtrude étant veuve, s'y retira en 646, augmenta les bâtimens, y mit des filles dont elle sépara le monastère de celui des hommes par une clôture, et en fut la première abbesse. Après la mort du vénérable Jonat, ces deux communautés ne furent gouvernées que par une abbesse pendant environ 333 ans, savoir jusqu'à l'an 1024, qu'on chassa les religieuses de Marchiennes, et on n'y laissa que des moines sous la conduite de Liévin ou Lietwin que Baudouin, comte de Flandre, fit venir de l'abbaye de saint Wast où il était abbé, pour gouverner celle-ci. L'abbaye de Marchiennes était encore fameuse de nos jours. (La Martinière. *Gallia Christ.* t. 3, col. 393.)

MARCHIN (Philippe), de Novarre, barnabite, a donné : 1°. Un traité du sacrement de l'Ordre et du sacrifice de la messe, à Lyon en 1638. 2°. Questions sur la Trinité, à Florence en 1635. 3°. Guerre divine, ou Théologie politique, *ibid.*, 1632. (Dupin,

Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1828.)

MARCIANA, siège épiscopal de la province de Lycie, sous la métropole de Myre, au diocèse d'Asie. Il n'en est fait mention que dans les actes de quelques conciles. Voici ses évêques :

1. Janvier, assista au concile qui condamna Eutyché comme hérétique, sous Flavien, patriarche de Constantinople.

2. Augustin, souscrivit au décret synodal de Gennade de Constantinople, contre les simoniaques.

3. Maraïan, souscrivit à la relation du concile de Constantinople au patriarche Jean, au sujet de Sévère et des autres hérétiques, et à celle qu'on fit au pape Hormisdas, touchant l'ordination d'Épiphanede Constantinople. (*Or. chr.*, tom. 1, pag. 984.)

MARCIANOPOLIS, métropole de la Mésie inférieure, située en-deçà du Danube. Son nom lui avait été donné en l'honneur de Marciana, sœur de l'empereur Trajan, suivant Ammien Marcellin qui met cette ville dans la même province, aussi bien que Trebellius Pollio. L'itinéraire d'Antonin la place sur la route de Dorostore à Odessa. Holstenius dit que c'est aujourd'hui une ville célèbre de Bulgarie, et qu'on l'appelle Preslaw. Il paraît par le martyrologe romain au 15 de septembre, qu'il y avait des chrétiens dès le deuxième siècle ; et que sainte Méline y souffrit le martyre,

sous l'empereur Antonin et le préfet Antiochus. Du temps que les Bulgares occupaient la Mœsie, la ville de Marcianopolis perdit la dignité métropolitaine qu'on transféra d'abord à Debelti. Le pape Innocent III transféra ensuite la même dignité à Ternove, et érigea de nouveau en métropole Preslaw ou l'ancienne Marcianopolis; mais il la soumit en même temps au siège de Ternove qui jouissait alors de la dignité primatiale.

Evêques de Marcianopolis.

1. Pistus, parmi les pères du concile de Nicée.

2. Domninus, arien, siégeait sous l'empereur Valens.

3. Martyrius, assista au premier concile général de Constantinople.

4. Epagathus, au concile de Constantinople, tenu au sujet d'Agapius et Bagadius, qui prétendaient tous deux à l'évêché de Bostra.

5. Dorothee, déposé dans le concile d'Ephèse, comme partisan de Nestorius.

6. Saturnin, assista au concile de Constantinople en 448.

7. Valérien, à qui l'empereur Léon écrivit au sujet du meurtre de saint Proter d'Alexandrie.

8. Léon, à qui on attribue quelques écrits contre l'église latine.

9. N... siégeait en 1204.

10. Joannicus, en 1721. (*Or. chr.*, t. 1, p. 1217.)

MARCIEN, martyr et compa-

gnon de saint Lucien. (*Voyez* LUCIEN.)

MARCIEN, martyr et compagnon de saint Marc. (*Voyez* MARC.)

MARCIEN, martyr et compagnon de saint Nicandre. (*Voyez* NICANDRE.)

MARCIEN, martyr et compagnon de saint Martyre. (*Voyez* MARTYRE.)

MARCIEN (saint), solitaire en Syrie. Il vint au monde dans la ville de Cyr, de parens fort nobles et distingués dans le pays par leur mérite. Il reçut de la nature tous les talens de l'esprit et du corps qui peuvent rendre une personne accomplie aux yeux du monde; mais il ne s'en servit que pour les consacrer à celui de qui il les avait reçus. Il résolut de ne s'attacher qu'à Dieu, et de n'aimer et ne servir que lui. Animé de cette noble ardeur, il quitta ses proches et son bien, et alla se retirer dans le désert de Chalcis, vers les extrémités de la Syrie qui touche à l'Arabie. Il y vécut d'une manière très-austère. Il n'usait que de très-peu de pain et de très-peu d'eau, s'obligeant à demeurer toujours dans la faim et la soif, sans être jamais ni rassasié, ni désaltéré. Il s'occupait sans cesse à la prière, à la lecture des livres sacrés, et à la méditation des vérités éternelles.

Après avoir vécu long-temps seul, il prit deux associés dans cette admirable manière de vivre; Eusèbe qui fut l'héritier

de sa cabane et de son institut, et Agapet qui porta depuis le même institut dans Apamée et le pays voisin où l'on établit deux grands monastères sur les lois et les règles de saint Marcien. Ces deux monastères donnèrent ensuite la naissance à plusieurs autres communautés saintes de solitaires. Saint Marcien avait reçu de Dieu la vertu des miracles, et il en usa en quelques rencontres, quoique presque toujours contre son gré. Il avait un soin extrême de cacher aux yeux des hommes les grâces dont il était favorisé, craignant que leurs louanges ne lui enlevassent le trésor de l'humilité. Il mourut de la mort des justes. Son corps ne fut trouvé que plus de cinquante ans après sa mort. Il vivait principalement du temps des empereurs Constance et Valens, fauteurs de l'arianisme, et mourut apparemment sous Théodose. Les Grecs ont marqué sa fête au second jour de novembre dans leur ménologe : c'est ce que l'on a suivi dans le martyrologe romain, où l'on met son culte dans la ville de Cyr. (Théodore, Philoth. ch. 3. Baillet, tom. 3, 2 novembre.)

MARCIEN (saint), grand économiste de l'église patriarchale de Constantinople. Il était originaire de l'ancienne Rome, et né à Constantinople de parens fort riches et fort considérés dans la ville, à cause de quelque degré de parenté qui les unissait à la famille impériale des Théodo-

ses. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de la sagesse, et sut mettre à profit toutes les sages instructions que ses parens lui procurèrent. Il entra dans l'état ecclésiastique où sous les apparences d'une vie commune et cléricale, il vivait néanmoins d'une manière très-austère, mortifiant ses sens et ses desirs par toutes sortes de moyens, surtout par les jeûnes, les veilles, la solitude, la prière, et l'étude de l'Écriture-Sainte. Un mérite si solide le fit élever au sacerdoce du temps de l'empereur Marcien, par le patriarche Anatolius. Marcien redoubla de vigilance sur lui-même et tendit de toutes ses forces à la perfection de ce nouvel état. En même temps qu'il était très-austère pour lui-même, il avait une si grande effusion de charité pour les autres, et surtout pour les pauvres, que les ennemis de sa vertu en prirent occasion pour le rendre suspect de novatianisme. Mais soit que ce fût une pure calomnie, comme on a tout sujet de le croire, soit qu'il eût donné lieu aux soupçons par la société qu'il aurait pu avoir avec quelques novatians, il est certain qu'il fut reconnu très-catholique, et que sa foi fut jugée aussi pure que sa vie, lorsque le patriarche Gennade le fit grand économiste de l'église de Constantinople, avec le consentement de tout le clergé et les applaudissemens du peuple. Il donna dans cette nouvelle dignité des marques de son intégrité, de sa prudence,

de son désintéressement et de son zèle pour entretenir et augmenter la beauté des lieux saints dans tout son diocèse. Il parut alors plus humble, plus pauvre et plus détaché du monde qu'auparavant. Il augmenta son affection envers les pauvres, jusqu'à se dépouiller entièrement pour les revêtir. Ce fut dans ces exercices de charité qu'il termina sa sainte vie vers la fin du cinquième siècle.

Il a fait plusieurs miracles avant et après sa mort. Les églises d'orient et d'occident se sont toutes accordées à célébrer la mémoire de ce saint le 10 de janvier, qui est celui de sa mort. (Surius et Bollandus dans leurs recueils. Baronius, dans ses annales. Baillet, tom. 1, 10 janv.)

MARCIENNE, vierge et martyre, Africaine de nation. Elle était née à Rusuccur en Mauritanie, dans le quatrième siècle. Elle méprisait les avantages qu'elle avait reçus de la nature et de la fortune pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ qu'elle choisit pour son époux. La persécution contre les chrétiens était alors fort allumée. Elle s'était retirée dans la ville de Césarée; là elle ne songeait qu'à plaire uniquement à son divin époux, et vivait dans les jeûnes et les autres austérités de la pénitence. Un jour, poussée par l'esprit de Dieu, elle sortit de sa retraite, et vint à la place publique où le peuple assemblé rendait son culte aux idoles; alors, enflammée d'un saint zèle, elle frappa une Diane de marbre,

dont on prétend que la tête de la statue en fut abattue. Un coup si hardi mit les idolâtres en fureur contre elle. On la traîna devant le magistrat, qui la livra premièrement à la brutalité des gladiateurs, puis aux bêtes féroces qui la dévorèrent. On croit qu'elle souffrit sur la fin des persécutions de Dioclétien.

La mémoire de cette sainte a été célébrée dans l'Eglise, tantôt le 9 janvier, et tantôt le 11 de juillet. En Espagne, et surtout à Tolède, on en solennise une autre fête le 12 du même mois; peut-être serait-ce celle de la translation de ses reliques. (Bollandus. Tillemont. Baillet, tom. 1, 9 janvier.)

MARCILLAC, *Marcillacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Quercy, au diocèse de Cahors, près de Figeac sur la Selle. La tradition populaire en attribue la fondation au roi Pepin. Il paraît cependant qu'elle n'a pas été fondée sitôt, car l'acte le plus ancien qu'on ait, et où il soit parlé de ce monastère, est un testament de Pons Raymond, comte de Toulouse, fait en 960. (*Gallia christ. t. 1.*)

MARCILLY, *Marciliacum*, ou Notre-Dame du repos, abbaye régulière de l'Ordre de Cîteaux, était située en Champagne, près d'Avalon, au diocèse d'Autun. Elle fut fondée en 1239, par Buret de Preis, seigneur de Marcilly, et Marie d'Anglure sa femme, et non par les seigneurs de Noyers qui en

furent seulement les bienfaiteurs. La première destination de ce monastère était pour des religieuses qui firent place à des moines vers le milieu du quinzième siècle. (*Gallia christ.* t. 4, col. 502.)

MARCIONITES, *Marcionistæ*, hérétiques et disciples de Marcion qui vivait au second siècle de l'Église. Il était de Synope, ville de Paplagonie sur le Pont-Euxin, ce qui le fit surnommer le *Pontique*. Eusèbe l'appelle quelquefois pour la même raison, le *Loup du Pont*. Il eut pour père un évêque illustre par sa piété, qui l'éleva dans les plus saintes pratiques de la religion. Mais ayant eu le malheur d'aimer et de corrompre une vierge, son père indigné d'un tel crime le chassa de l'Église sans retour. Marcion se voyant excommunié, et l'objet du mépris public, se retira à Rome où il embrassa les erreurs de Cerdon vers l'an 143, et en inventa plusieurs autres. Il admettait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Il soutenait que Jésus-Christ n'avait eu qu'une chair phantastique, et qu'il n'avait pas délivré des enfers après sa résurrection les justes de l'Ancien-Testament, tels qu'Abel, Enoch; mais les méchants, tels que Caïn, Nemrod, les Sodomites. Il niait la résurrection de la chair, condamnait le mariage, et damnait toutes les personnes mariées. Il rejetait aussi l'usage de la viande, et celui de toutes les choses créées, n'en usant que par la pure néces-

sité. Il permettait à ses disciples de se faire baptiser jusqu'à trois fois, et quelques-uns d'eux se présentaient au martyre pour détruire la chair qu'ils haïssaient comme une production du créateur. Il croyait deux Christs, l'un qui avait été envoyé par un Dieu inconnu pour le salut de tout le monde, l'autre que le Créateur devait envoyer un jour pour rétablir les Juifs. Des quatre évangiles, il ne recevait que celui de saint Luc, qu'il avait altéré en plusieurs endroits, prétendant que les autres étaient corrompus. Il ne recevait non plus que trois épîtres canoniques; savoir, celles de saint Paul à Timothée, à Tite, et à Philemon, en retranchant tout ce qui y est dit de la divinité de Jésus-Christ. Les Marcionites se répandirent dans l'Égypte, la Palestine, la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Italie, et ailleurs. Tertullien, saint Justin, martyr, saint Irénée, saint Jérôme, Eusèbe, Théodoret, plusieurs autres pères écrivirent contre les marcionites; et Constantin-le-Grand publia en 326 un édit contre eux, et les autres hérétiques. On dit que Marcion avait fait un livre intitulé, les Antithèses, dans lequel il prétendait montrer plusieurs contrariétés entre l'Ancien et le Nouveau-Testament. (Tertullien, dans ses cinq livres contre Marcion. Saint Irénée, *lib.* 1, c. 29. Saint Jérôme, *de Scriptor. eccles.* Théodoret, *lib.* 1, *hæretic. fabul.* Antoine-le-Grand, *Hist. hæres.*,

p. 35. Hermant, Hist. des hérés., t. 2.)

MARCITES ou MARCOSIENS, ou MARCOSSIENS, *Marcitæ*, *Marcosiani*, *Marcossiani*, anciens hérétiques du second siècle, disciples de Marc, qui était collègue de Valentin. Il soutenait que Jésus-Christ n'avait eu qu'une chair apparente, et qu'il ressusciterait au dernier jour sous la forme d'une colombe. Il niait la résurrection des corps, accordait aux femmes le pouvoir de prêcher et de conférer les sacrements, et usait de cette forme dans le baptême : *In nomine ignoti Patris omnium, in veritate matre omnium, et in eo qui descendit Jesu*. Il faisait paraître par ses prestiges du sang dans le calice eucharistique, et opérait beaucoup d'autres fausses merveilles pour tromper les simples. Il s'attachait surtout à séduire les femmes riches, nobles et belles, méprisant les autres, ne voulant faire que d'illustres conquêtes. (Saint Irenée, *lib.* 1, 8, 9. Tertullien, *in Scorp. cap. ult.* Saint Epiphane, *Hær.* 14. Saint Jérôme, *Epist. ad Lucin.* Eusèbe, *lib.* 4. *Hist. cap.* 18. Antoine-le-Grand, *Hist. hæres.*, p. 33. Hermant, Hist. des hérés., t. 2.)

MARCKIUS (Jean), théologien hollandais. Nous avons de lui : 1°. *Historia paradisi illustrata libris quatuor, quibus non tantum loci illius plenior descriptio exhibetur, sed et hominis integritas, lapsus ac prima restitutio declarantur, secundum*

Geneseos capita 2 et 2. Accedit oratio academica de propagati christianismi admirandis; à Amsterdam, chez Gérard Borsius, 1705, in-4°. 2°. *Scripturariæ exercitationes ad quinque et viginti selecta loca Veteris Testamenti*; ibid. 1709, in-4°. (Journal des Savans, 1706 et 1710.)

MARCO (San-), *Fanum Sancti-Marci*, ville épiscopale de la Calabre citérieure, sous la métropole de Cosenze. Elle est située sur la rivière de Senito, à dix milles de la côte de la mer de Toscane, avec titre de marquisat : elle n'a que cinq mille habitans, avec la cathédrale de Saint-Nicolas et trois maisons religieuses. Son érection en évêché est du douzième siècle : le diocèse contient vingt-cinq mille âmes et vingt-deux bourgs.

Evêques de San-Marco.

1. Hunfridus, était évêque de San-Marco en 1156.
2. André, l'an 1216, assista à la consécration de l'église de Cosenze l'an 1222.
3. Marc, l'an 1256.
4. Fabien, fut transféré de l'église de Policastro à celle de San-Marco, l'an 1256.
5. Mirabellus, chanoine de la cathédrale de San-Marco, en devint évêque sous Grégoire x, l'an 1272.
6. Pierre, de l'Ordre des Frères Mineurs, l'an 1275.
7. François, mourut sous le pontificat de Nicolas III.
8. Marc Mirabellus, élu évê-

que de San-Marco, sous le pape Martin IV, l'an 1281, fut transféré à l'archevêché de Sorrento par le pape Honorius IV, l'an 1286.

9. Mainfroi, succéda à Marc l'an 1286. Ce prélat ayant été obligé de quitter son église, fut fait administrateur de celle de Bisaccia par Nicolas IV, l'an 1291.

10. Thomas, religieux de l'Ordre de Cîteaux, siégea depuis l'an 1321 jusqu'à l'an 1348.

11. Bertuccius, de Cassano, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut préposé à la même église l'an 1348, et mourut l'année d'après.

12. Jean, chanoine de Cassano, fut fait évêque de San-Marco, sous Clément VI, l'an 1349.

13. Philippe de Ligonio, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, obtint la même dignité l'an 1380.

14. Thomas de Maris, l'an 1399.

15. Dominique de Sora, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut élevé sur le siège de San-Marco par Boniface IX, l'an 1399, et mourut l'année suivante 1400.

16. Manerius, de l'Ordre de Saint-Benoît, élu en 1400, mourut l'an 1404.

17. Louis Ambriacus, du même Ordre de Saint-Benoît, fut nommé à l'évêché de San-Marco l'an 1404, et mourut l'an 1435.

18. Antoine Cale, chanoine de Rossano, devint évêque de San-Marco l'an 1435; il passa

à l'église de Martorano l'an 1446, et de-là à celle d'Isola l'an 1451.

19. Godefroi, siégeait en 1473, et mourut l'an 1484.

20. Quintilius ou Rutilius, de Zenone, évêque de San-Marco en 1484, fut envoyé à Rome par le roi de Naples pour faire compliment à Alexandre VI sur son élévation au souverain pontificat l'an 1509.

21. Louis de Amato, de Calabre, assista au concile de Latran, l'an 1515.

22. Louis Alferius, de Cor-tone, fameux docteur en droit mourut l'an 1530.

23. Coriolanus de Martyranis, de Cosenze, fut placé sur le siège de San-Marco par Clément VII, l'an 1530; il assista au concile de Trente en 1545 et 1546, et mourut en 1557. C'était un prélat fort savant et fort accrédité à la cour de Rome.

24. Jean-Antoine de la Tolfa, élu en 1557, se démit de son évêché l'an 1562.

25. Pierre de la Tolfa, l'an 1562, mourut la même année.

26. Fabrice Landriano, Milanais, assista au concile de Trente l'an 1563.

27. Guillaume Sirlet, cardinal, de Calabre, un des plus illustres savans de son siècle, administra l'église de San-Marco depuis l'an 1566 jusqu'à l'an 1668. Il passa cette même année à l'église de Squilace, et mourut l'an 1585.

28. Organtinus Scarola, Calabrois, succéda au cardinal Sir-

let l'an 1568, et mourut l'an 1572.

29. Hyppolite Boscho, prévôt de l'église cathédrale de Savone sa patrie, fut nommé à l'évêché de San-Marco l'an 1572; il fut transféré à l'église de Folligno l'an 1576.

30. Matthieu Guerra, de Cosenze, fameux théologien, fut fait premièrement évêque de Fondi, après avoir assisté au concile de Trente, et transféré au siège de San-Marco l'an 1576; il mourut l'an 1578.

31. Jean-Antoine Grinitus, l'an 1578.

32. M. Antoine de Fuso, passa de l'église de San-Marco à celle de Mileto l'an 1585.

33. Jean-Marie de Alexandris, d'Urbino, évêque d'Oppido, et ensuite de Mileto, fut transféré à l'évêché de San-Marco l'an 1585; il mourut la même année.

34. François-Antoine d'Afflittis, Napolitain, fut placé sur le siège de cette église l'an 1585, et mourut l'année suivante 1586.

35. Antoine Meliorus d'Aquaviva, premier chapelain de Sixte v, fut fait évêque de San-Marco par le même pape l'an 1586. Il se démit de son siège l'an 1591.

36. Louis Alferius, Milanais, obtint cette dignité l'an 1591, et mourut l'an 1594.

37. Jean-Jérôme Pisanus, de Massa-Lubrense, chanoine de Naples, succéda à Louis l'an 1594, et mourut l'an 1602.

38. Aurelius, de Novarre, ar-

chevêque de Raguse, fut transféré à l'église de San-Marco l'an 1602, et mourut l'an 1607.

39. Jean Vincent Cansaccus, d'une famille noble d'Amerino, référendaire de l'une et de l'autre signature, fut préposé à la même église par le pape Paul v l'an 1607, et mourut l'an 1613.

40. Gabriel Narius, Romain, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, frère du cardinal Grégoire, monta sur le siège de San-Marco l'an 1613. Il gouverna saintement son église pendant dix ans, et mourut à Rome l'an 1623.

41. Jean-Baptiste Indellius, de Monopoli, occupa le même siège après la mort de Gabriel, l'an 1624; il mourut l'an 1630.

42. Consalvus Caputus, de Massalubrenze, siégea l'an 1630. Il fut transféré à l'évêché de Cantazaro l'an 1633.

43. Défendens Brusatus, de Novarre, gouverna l'église de San-Marco pendant quinze ans.

44. Hyacinthe Cévolus, Romain, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut nommé évêque en 1648, et mourut l'an 1652.

45. Théodore Fantonus, docteur en Théologie, et procureur général des chanoines réguliers de Latran, fut fait évêque de San-Marco l'an 1652, et siégea trente-trois ans.

46. Antoine Papi de Milet, docteur en l'un et l'autre droit, et procureur de Rote en cour de Rome, obtint l'église de San-Marco l'an 1685.

47. Pierre-Antoine d'Alexan-

dro, docteur en Théologie et savant juriste; après avoir rendu ses services à plusieurs églises en qualité de vicaire-général, fut placé sur le siège de San-Marco l'an 1688, et mourut l'an 1693.

48. François-Maria Carrafe, d'une famille illustre de Naples, fameux théologien des clercs réguliers théatins, succéda à Pierre l'an 1694; il fut transféré à l'évêché de Nole par Clément XI l'an 1704.

49. Matthieu Janvier Sibilla, de Naples, docteur en Théologie et en l'un et l'autre droit, vicaire général de l'évêque d'Aquin, fut élevé sur le siège de San-Marco l'an 1704.

50. Dom Bernard Cavalierius, d'une famille noble de Naples, originaire d'Espagne, fameux prédicateur des clercs réguliers théatins, succéda à Matthieu l'an 1718. (*Ital. sacr.*, t. 1, col. 876, et t. 10, col. 280.)

MARCOPOLI, ville épiscopale de la province d'Osrhoëne, sous la métropole d'Edesse, au diocèse d'Antioche, a eu pour évêques :

1. Cyrus, qui fut excommunié avec plusieurs autres évêques orientaux par le concile d'Ephèse.

2. Cajumas, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine. (*Or. chr.*, t. 2, p. 982.)

MARCOUL ou MARCULFE (saint), *Marculfus*, abbé de Nanteuil en Normandie, naquit à Bayeux de parens nobles et riches qui le laissèrent leur hé-

ritier vers l'an 511; mais uniquement touché des biens célestes, il abandonna son pays pour se mettre sous la conduite de saint Possesseur, évêque de Coutances, qui, le trouvant tout formé à la piété, l'ordonna prêtre, et l'envoya prêcher partout son diocèse. Dieu le rendit puissant en œuvres et en paroles, et il remplit les fonctions du ministère évangélique avec autant de zèle que de succès. Il bâtit un monastère à Nanteuil, au diocèse de Bayeux, où il se retira avec plusieurs de ses disciples, parmi lesquels il fit revivre l'esprit des premiers chrétiens de Jérusalem. Pour lui, comme il ne se bornait pas à la règle qu'il prescrivait aux autres, il allait passer tous les carêmes dans l'île de Dulignon, sous une méchante hutte où il ne vivait que de pain d'orge en petite quantité, et d'herbes crues. Il ne dormait que lorsqu'il y était contraint par une extrême lassitude, et n'avait pour lit que la terre nue, et une pierre pour chevet. Il passa ensuite dans l'île de Gersey, et y bâtit un monastère. Il en fonda encore quelques autres ailleurs par l'assistance principalement du roi Childebert et de la reine Ultrogothe; et après avoir achevé sa carrière dans les travaux d'une longue et rigoureuse pénitence qui lui tint lieu de martyre, auquel il avait continuellement aspiré, il en alla recevoir la récompense éternelle le premier jour de mai de l'an 558.

Son corps fut enterré à Nan-teuil, et transporté depuis à Corbigny dans le Laonais où le roi Charles-le-Simple fit bâtir un monastère. Ces saintes reliques furent partagées dans la suite des temps, et envoyées une partie à Troyes en Champagne, dans l'église de Saint-Étienne, une autre à Reims dans l'abbaye de Saint-Remi, une autre à Paris dans l'église aujourd'hui détruite des Carmes de la place Maubert; une autre fort considérable à Mante en Vexin. On réclame l'assistance de saint Marcoul principalement contre le mal des écrouelles : et c'est à l'an 905 qu'il fut transféré à Corbigny; c'est aussi à ce lieu qu'on rapporte l'origine du privilège accordé aux rois de France pour toucher ceux qui en sont malades. C'est aussi pour cela qu'au retour de leur sacre, ils vont ordinairement en pèlerinage de Reims à Corbigny où ils font une neuvaine par eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, à saint Marcoul, en reconnaissance de la grâce qui leur a été communiquée par son intercession. (Dom Luc d'Achery et dom Mabillon, quatrième siècle bénédict., part. 2. Baillet, tom. 2, 1^{er} mai.

MARCULFE, moine français du septième, ou du huitième siècle, a recueilli d'anciennes formules qui furent publiées avec d'excellentes remarques, en un volume in-8° l'an 1613 par le célèbre Jérôme Bignon, avocat-général du parlement de Paris.

Cet ouvrage, adressé à Landry, évêque de Paris, selon M. Bignon, ou à Landry, évêque de Meaux, selon M. de Launoi, est divisé en deux livres. Le premier contient des lettres expédiées aux palais des rois, *chartæ regales*; et le second renferme celles qui étaient données devant le comte, ou les juges des lieux, *chartæ pagenses*. Les unes et les autres sont fort anciennes et nécessaires pour entendre l'histoire de rois de France de la première race. Il y en a plusieurs qui regardent les matières ecclésiastiques. Telle est, par exemple, celle qui règle que les moines recevront les ordres de l'évêque; qu'il bénira les autels dans leur église, sans rien prendre d'eux; qu'il leur donnera tous les ans le saint chrême, s'ils le lui demandent; qu'il ne se mêlera en aucune manière des affaires, ni des personnes, ni des biens présens ou à venir du monastère; qu'il n'ira point dans leur monastère sans y être appelé; et que pour lors, après y avoir célébré les mystères, il se retirera en les laissant en paix; que l'abbé corrigera ses moines, et que l'évêque ne les souffrira point dans la ville. La plupart des autres formules qui concernent les matières ecclésiastiques roulent sur des recommandations, des privilèges, des exemptions et des donations faites aux églises, aux hôpitaux et aux monastères. M. Bignon ayant revu son travail, de nouvelles recherches le mirent à portée de don-

ner une édition plus parfaite que la précédente. Elle ne parut qu'après sa mort en 1666, in-4°, par les soins de M. Nivard, jurisconsulte d'Angers. On y trouve le livre de la loi salique et le glossaire de François Pithou qui lui sert d'éclaircissement, avec de nouvelles notes du même M. Bignon sur cette loi. Cette édition serait parfaite si on y avait fait entrer ce qui se trouve dans celle que donna Frédéric Lindenbrog dans son Code des lois, où l'on trouve plusieurs chapitres qui ne sont pas dans l'édition de M. Bignon. C'est ce que M. Baluze a exécuté dans le second volume de son recueil des capitulaires de nos rois, où il a eu soin de recueillir ces variantes qui sont considérables. (Duchêne, *Biblioth. des hist. de France*, p. 26. Dupin, *Biblioth. eccl.*, t. 5, p. 114. Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 3.)

MARDAIRE, martyr de la petite Arménie, et compagnon de saint Eustrate. (*Voyez EUSTRATE.*)

MARDE ou **MARDIN**, ville épiscopale de la Mésopotamie, située sur une montagne près du Tigre, entre Mosul et Bagdad. Elle est si forte par sa situation, que Timur ou Tamerlan qui soumit à sa domination toute l'Asie, ne put jamais s'en rendre maître. Elle a été la résidence de plusieurs patriarches jacobites. Les nestoriens y ont un évêque aussi bien que les jacobites qui y sont en plus grand nombre que les nestoriens.

Évêques nestoriens.

Jaballaha, transféré à Nisibe par le catholique Elie III.

2. Joseph.

3. Jesu-Denha, assista à l'élection du catholique Denha I^{er}.

4. Jesuiab, siégeait en 1550, avec titre de métropolitain de Soba, d'Arménie et de Marde.

5. Timothée, évêque des chaldéens qui se séparèrent des nestoriens, fut élevé à la dignité de catholique sous le nom de Joseph, par le pape Clément XI. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1321.)

Évêques jacobites.

1. Ananie I^{er}, sacra le patriarche des jacobites, Athanase II, dans le concile de Rhesina en 684.

2. Serguna, dont le patriarche Denis fait souvent mention *in Chron.*, depuis l'an 755 jusqu'à l'an 769.

3. Annanie II, ordonné évêque de Marde et de Caphartute par le patriarche Cyriaque, en 793, mourut en 816.

4. Ignace, succéda à Ananie.

5. Jean I^{er} ordonné par le patriarche Athanase VII gouvernait en même temps les églises de Dara, d'Haran, de Chabure, de Caphartute et de Nisibe. Il siégea depuis l'an 1125 jusqu'à l'an 1165. Grégoire-Bar-Hebreus, qui parle avec éloge de ce prélat *in Chron. syriaco*, dit qu'après sa mort les patriarches des jacobites transférèrent le siège d'Amide à Marde.

6. Mandiana, nommé par le patriarche Michel I^{er} en 1167, fut si mal reçu des citoyens de

Marde, qu'il prit le parti d'abandonner cette église ; et s'étant rendu à Constantinople, il fut nommé à l'évêché de Mepheracta, après avoir embrassé la foi du concile de Chalcédoine.

7. Jean II, originaire de Mada-dan, ordonné évêque de Marde en 1232, devint maphrien en 1249, et patriarche en 1253. Il mourut en 1263.

8. Joseph, auparavant Bader-Zache, c'est-à-dire, Nicolas, passa du siège de Marde à la dignité de patriarche, sous le nom d'Ignace V, en 1293, et mourut en 1332.

9. Jean III, évêque de Cartamine, gouvernait aussi l'église de Marde en 1364.

10. Hénoc, également évêque de Cartamine et de Marde, devint patriarche en 1421, et mourut en 1445.

11. Polyxène, gouverna les mêmes églises après Hénoc, et lui succéda aussi dans la dignité de patriarche en 1445.

12. Georges, sacra le patriarche Ignace Josué en 1456, et le patriarche Ignace Polixène Azizo Bar-Sapta en 1461.

13. Timothée Élie ou Thomas, siégeait en 1590.

14. Athanase Saphar, ayant embrassé la foi catholique, se rendit à Rome où il vivait encore en 1721. (*Or. ch. tom. 2, p. 1460.*)

MARDI, second jour ouvrier de la semaine, et la troisième fête selon le bréviaire, *dies martis feria tertia*. Les astrologues croient que Mars préside à

la première heure de ce jour, et c'est de-là qu'il emprunte son nom. Du temps d'Amalaire et d'Alcuin, c'est-à-dire, dans le neuvième siècle, la troisième fête était destinée à honorer le Saint-Esprit, et les persécutions que l'Église avait souffertes de la part des idolâtres. Dans les siècles postérieurs, elle fut consacrée en particulier en l'honneur de tous les anges, et en beaucoup d'endroits, des seuls anges gardiens. D'autres ont voulu destiner le mardi au culte des bienheureux pris d'entre les hommes, sans en exclure les créatures *asomates*, comme parlent les Grecs, c'est-à-dire, qui n'ont point de corps, et qui ne sont autres que les anges. Le mardi semble avoir été destiné encore au culte de la sainte Vierge à Constantinople et en quelques endroits de la Grèce. Cela regardait principalement la fameuse image que l'on disait peinte de la main de saint Luc, qui se gardait dans l'église de Notre-Dame des Guides, et dont on faisait l'office tous les mardis à Constantinople. On croit que l'usage établi en Sicile de faire abstinence de chair et de laitage le mardi en l'honneur de la sainte Vierge, n'est qu'une suite de la même institution. (Baillet, *Vies des saints*, t. 4, p. 13.

MARDI, jurement qui a été formé par adoucissement de celui de *mordi*, *mort-Dieu*, et dont par conséquent on devrait se faire plus de scrupule qu'on ne s'en fait ordinairement.

MARDOCHAI, hébr., *contrition* ou *brisement amer*, du mot *duc*, briser, et *marar*, amer, un des chefs de famille qui revinrent avec Zorobabel. (1 *Esdr.* 2, 2.)

MARDOCHÉE, fils de Jaïr, et oncle d'Esther, était de la race de Saül, et des premiers de la tribu de Benjamin. Il fut mené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec Jechonias, roi de Juda, et s'établit à Suses. Étant à la porte du palais du roi Assuérus, il découvrit le mauvais dessein de deux eunuques qui avaient résolu de tuer le roi, et ne voulut jamais fléchir les genoux devant Aman. (*Voy.* AMAN, ASSUÉRUS, ESTHER.)

MARDONE, officier de l'empereur Dioclétien, martyr et compagnon de saint Dorothee. (*Voyez* DOROTHÉE.)

MARE (Guillaume de), (*Voy.* GUILLAUME DE LA MARE.)

MARE (Philibert de la), conseiller au parlement de Dijon, avait beaucoup de génie pour écrire l'histoire et les éloges des savans, parmi lesquels il a tenu lui-même un rang fort distingué. Il mourut en 1687, et laissa, 1°. *Commentarius de bello burgundico apud sequanos*, à Dijon, en 1642 et 1689, in-4°. 2°. *Historicorum Burgundiæ conspectus*, en 1689, in-4°. 3°. La Vie de Jacques, Jean, André et Hugues Guyon, quat. frères, nés à Autun, et distingués parmi les savans. Cette vie, qui est en latin, est au-devant de leurs œuvres dont l'édition est due

aussi aux soins de M. de la Mare, en 1658, in-4°. 4°. La vie de Guillaume Philander ou Filandrier, de la ville de Châtillon-sur-Seine, en latin, en 1667. 5°. La Vie d'Hubert Languet, Bourguignon, conseiller de Saxe, en latin, imprimée à Hall en 1700. 6°. Les Vies de Gilbert Genebrard, archevêque d'Aix, mort le 16 février 1587; de Philippe Lantin, conseiller à Dijon; de Jacques, comte de Vintimilles, Paléologue et Lascaris; d'Étienne de la Boétie, conseiller au parlement de Bordeaux; de Pierre le Goux de la Berchère, premier-président au parlement de Dauphiné; de Othé Guillaume, duc et comte de Bourgogne; et celle de Claude Saumaise. Toutes ces vies sont manuscrites et presque toutes en latin. 7°. M. de la Mare a encore laissé manuscrits des mémoires contenant ce qui s'est passé depuis l'an 1673 jusqu'à l'an 1687, qui fut celui de sa mort; 3 volumes in-fol. (Le Long, Biblioth. hist. de la France, Baillet; Jugement des Savans, édit. de 1722, t. 5, p. 59.)

MARE (Nicolas de la), doyen des commissaires du châtelet, mort le 15 d'avril 1723, âgé d'environ quatre-vingt-deux ans, est auteur du Traité de la Police, où l'on trouve l'Histoire de son établissement, les fonctions et les prérogatives de ses magistrats, les lois et les réglemens qui la concernent; 3 volumes in-fol. dont le premier a été imprimé à Paris en 1705, le

second en 1710, et le troisième en 1719. M. le Clerc du Brillet en a ajouté un quatrième. C'est un recueil orné de tout ce que la religion, l'histoire, la politique fournissent de maximes ou d'exemples pour le bon ordre de la société civile; le curieux et l'utile s'y retrouvent presque à chaque page. Tout n'y est cependant pas absolument exact. M. le Roi, ancien contrôleur des rentes de l'Hôtel-de-ville de Paris, en a réfuté solidement quelques endroits. (Journal des Savans, 1706, 1710, 1720 et 1739)

MARÉCHAL (Mathias), écuyer, seigneur de Sandricourt et de Lierville, célèbre avocat au parlement de Paris, était d'une ancienne famille noble du Mâconnais. Il fut bâtonnier de l'ordre des avocats en 1617, n'étant alors âgé que de cinquante-six ans, et mourut le 11 novembre 1645, âgé de quatre-vingt-quatre ans. On a de lui : 1°. Un Traité des droits honorifiques des seigneurs dans les églises. C'est son principal ouvrage qui est fort utile, et dont on a fait un grand nombre d'éditions, tant à Paris qu'ailleurs; il y en a eu jusqu'à huit de son vivant. M. Danty, avocat au parlement, a fait des observations sur ce Traité. 2°. Un Traité des changes et échanges licites et illicites, et moyens de découvrir les banqueroutes frauduleuses. 3°. Le Droit français, composé du rapport de toutes les coutumes des pays coutu-

miers, et statuts des pays de droit écrit en France; mais on croit qu'il n'y a eu d'imprimé de cet ouvrage, que le titre, la préface, l'épître préliminaire et trois tables. 4°. Un autre ouvrage manuscrit intitulé : *Caroli Molinæi in reliquum consuetudinis parisiensis posthumus commentarius*. 5°. Un Traité manuscrit du Droit de tiers et danger appartenant au roi et à ses grands vassaux, ayant droit de lui sur tous les bois sis en Normandie. 6°. La Guide des arts et sciences, ouvrage imprimé, mais devenu fort rare, qu'il composa à la sortie de ses études, contenant les noms des meilleurs auteurs en tous les arts et sciences, le choix des bons livres et entre les bons les meilleurs, pour devenir plus promptement et plus facilement très-savant. 7°. La Vie de Dumoulin, en latin *Voyez* ce qui est dit de M. Maréchal dans la préface ajoutée par M. A. G. Boucher d'Argis, avocat, à l'ouvrage posthume de M. Guyot, intitulé : *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisses*. (*Voyez* aussi le Journal des Savans, 1682, 1697, 1700 et 1705.)

MARÉCHAL (Jacques). Dumoulin dans son commentaire sur les règles de la chancellerie, (*in Reg. de verisimili, notit. obit.*) fait mention d'un Jacques Maréchal, qui était chanoine de Saint-Thomas du Louvre, et en même temps célèbre avocat. Dumoulin prétend que

ce Jacques Maréchal est le véritable auteur de la glose sur la pragmatique-sanction, que l'on attribue communément à Côme Guymier. Loisel, en son dialogue des avocats, est de même sentiment que Dumoulin, et observe que l'auteur de cette glose y faisant mention de lui-même, dit qu'il était chanoine de Saint-Thomas du Louvre.

MARÉCHAL (M.), prêtre du Mans. On a de lui une lettre écrite du Mans au sujet d'un sacramentaire de saint Grégoire, trouvé en manuscrit dans le trésor de l'église cathédrale du Mans. M. l'abbé de Saint-Vincent de la même ville écrivit une lettre sur le même sujet, où il fait voir que M. Maréchal s'est trompé en quelques endroits importants touchant ce manuscrit. (Journal des Savans, 1696, p. 176 de la première édit. et 145 de la seconde.)

MARÉOTE, pays d'Égypte situé près du lac de Marea, entre Alexandrie et le mont de Nitrie. Strabon lui donne environ trois cents stades de longueur sur cent de largeur. La notice d'Hierocle, et une autre ancienne notice grecque y mettent un évêché de la première Égypte. Mais suivant saint Athanase, Apolog. 2, il n'y a jamais eu d'évêque, ni de corévêque dans cette contrée, mais seulement de simples prêtres qui en gouvernaient tous les villages. Cependant les eusébiens s'étant séparés du concile de Sardique, firent passer pour évêque de Mareote un

certain Ischyrras, auteur de la calomnie contre saint Athanase, quoiqu'il ne fût, ni prêtre, ni diacre. On le trouve néanmoins souscrit à la lettre des mêmes eusébiens aux églises, sous ce titre : Ischyrrion, évêque de Mareote. Mais les pères du concile de Sardique et saint Athanase ne l'ont jamais reconnu pour tel. (Or. chr. t. 2, p. 530.)

L'an 335, il y eut un faux concile à la Maréote, contre saint Athanase. (Fabricius, in Synodico, t. 11, Biblioth. græc.)

MARÈS, hébr., *arrosment, distillation*, du mot *rasas*, un des premiers princes de la cour d'Assuérus. (Esther 1, 14.)

MARESA, hébr., *femme amère*; du mot *marar*, *amer* et *ischa*, *femme*, ville de la tribu de Juda, à deux milles d'Éleuthéropolis. Ce fut auprès de Maresa, dans la vallée de Séphata, que se donna la bataille fameuse entre Asa, roi de Juda, et Zara, roi de Chus, où Asa demeura victorieux d'un million d'hommes, qu'il mit en fuite, et poursuivit jusqu'à Gérare. Le prophète Michée était natif de Maresa, qu'on appelle aussi *Marrissa*, *Marescha*, *Moreseth* et *Morasthi*. (2 Par. 14, 10.)

MARESA, fils de Laada. (1 Par. 4, 21.)

MARETH, hébr., *caverne*, du mot *hara*, autrement, *qui découvre, se répand*, ou *qui s'éveille*, du mot *hur*, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 59.)

MARETS (Samuel des), *Maresius*, ministre et professeur en

Théologie de la R. P. R. en France, et des Provinces-Unies, naquit à Oisemond en Picardie le 9 août 1599. Après avoir fait ses études à Paris, à Saumur et à Genève, il fut reçu ministre à Charenton et envoyé à Laon. De-là il fut appelé à Falaise en 1624. Ensuite on le fit venir à Sedan où il succéda à Capel au mois d'octobre de la même année. Il fit un voyage en Hollande et en Angleterre, il revint à Sedan où il professa la Théologie. L'église de Bois-le-Duc le choisit en 1636 pour ministre. L'année suivante, il fut fait professeur en Théologie dans cette ville. Il fut appelé en 1642 à Groningue, et y mourut le 18 mai 1673. Il a laissé un grand nombre de livres de controverse contre les catholiques, les sociniens, et contre Grotius. Son système de Théologie, intitulé, *Synopsis theologica*, fut trouvé si méthodique qu'on s'en servit dans les autres académies protestantes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Groningue en 1675. Samuel des Marets laissa deux fils, Henri et Daniel, qui se distinguèrent aussi par leur science, et qui prirent soin de l'édition de la bible française qui porte le nom de des Marets, imprimée en grand papier in-fol., chez Elzevir en 1669. Les notes dont cette bible est remplie, sont toutes de Samuel des Marets. (Bayle, Dict. crit.)

MARETZ (Roland des), avocat, né à Paris l'an 1594, et mort

l'an 1653, fut un habile critique. On a de lui un volume de lettres latines, imprimé à Paris, in-18, chez Henri le Gras, en 1650. Il est intitulé, *Rolandii Maresii epistolarum philologicarum liber primus*. Ces lettres sont écrites à divers savans, comme à MM. Ménage, Saumaise, etc. Elles ont été réimprimées avec un second livre, à Paris, chez Edme Martin 1655, in-8°. La douzième de ces lettres est sur les sciences qui conviennent à un Théologien. La trente-unième sur les bibliothèques et les devoirs d'un bibliothécaire. La trente-troisième, sur l'éducation des enfans des rois. La quarante-sixième, sur la Théologie scholastique.

MAREUIL (le P. Pierre de), jésuite. Nous avons de lui : *Obstacles de la pénitence, ou réfutation des prétextes qui font illusion au pécheur et l'empêchent de se convertir*, ouvrage traduit de l'anglais du P. Pearson de la compagnie de Jésus, par le P. Pierre de Mareuil de la même compagnie, in-12. Le traducteur y a joint la lettre de saint Eucher à Valérien, celle de saint Augustin à Licentius, et les soupirs d'une âme pénitente, tirés des opuscules de l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, le tout traduit en français. Le père Mareuil a donné aussi la *Vie de la vénérable servante de Dieu, l'illustrissime et sérénissime princesse Jeanne de Valois, reine de France, fondatrice de l'Ordre des religieuses de l'An-*

nonciade. Cet ouvrage est dédié à la reine.

MARGA, bourg de la Mésopotamie, situé près de Mosul. Les nestoriens et les jacobites y ont eu des évêques.

1. Jacques, nestorien. Il en est fait mention dans l'Histoire monastique de Thomas de Marağa. (*Lib. 5 cap. 11.*)

2. Abraham de Beth-Garme, nestorien, fut élevé à la dignité de catholique, après avoir gouverné quelque temps l'église de Marga. (*Oriens christ. tome 2, p. 1321.*)

3. Barhadbesciaba, jacobite, siègeait en 818. (*Ibid. p. 1588.*)

MARGALITHA (Antoine), d'une famille distinguée entre les Juifs, embrassa le christianisme à Vasserbourg en Bavière en 1522. Il fut lecteur de la langue hébraïque à Augsbourg, à Misne ou Meissen, à Celles et à Leipsick. Il écrivit en allemand un livre de la foi judaïque, où il traite des instituts, des cérémonies, des prières et des rites observés par les Juifs. Cet ouvrage a été imprimé à Augsbourg en 1530, in-4°, et en 1531 à Leipsick, avec des augmentations et des corrections de l'auteur; en 1544 et en 1561, à Francfort sur le Mein; en 1689 à Helmstadt. C'est suivant cette dernière édition que cet ouvrage a été réimprimé à Leipsick en 1705 et en 1713, in-8°, avec un nouveau titre. Chrétien Reineccius a pris soin de cette dernière édition, et y a ajouté une préface où il parle de la vie et des

écrits d'Antoine Margalitha, et de l'estime que les gens de lettres ont fait de cet habile homme. On a encore d'Antoine, un traité de la cérémonie du jour des palmes parmi les chrétiens, imprimé en 1541, in-4°, et une explication du chapitre 53 d'Isaïe, où il prouve que le Messie a paru. Cette explication a été imprimée à Vienne en allemand, l'an 1591. (Supplément de Bâle, tom. 1, au mot *Antoine.*)

MARGE, ville des Mœsiens, située sur le Danube. C'était un évêché de la Dace Ripensis, sous la métropole de Sardique, au diocèse de l'Illyrie orientale. Un de ses évêques, dont on ignore le nom, siègeait du temps de l'empereur Théodose le jeune. (*Or. chr. t. 2, p. 307.*)

MARGUARIN DE LA BIGUE, docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Bayeux, d'une famille noble et ancienne, commença ses études de Théologie à Caen, et vint les continuer à Paris. Il fut reçu de la société de Sorbonne en 1565, prieur de cette maison en 1567, et docteur en 1572. Outre le canonicat qu'il avait à Bayeux, on lui donna en 1576 l'office de pénitencier, et en 1580, la dignité d'écolâtre ou scholastique; enfin il devint grand-doyen du Mans par la mort de François du Parc, son oncle maternel. Il fut député aux états de Blois en 1576, et s'y acquit la réputation d'un des plus habiles hommes de son temps. Il assista aussi à l'assemblée du clergé de France, commencée

à Melun et finie à Paris en 1580. Il fut encore député l'an 1581, du chapitre de Bayeux, au concile provincial tenu à Rouen. Il mourut à Paris en 1588, après y avoir fait imprimer en 1576, chez Michel Sonnius, sa Bibliothèque des Pères, en 8 volumes in-fol., auxquels il ajouta, l'an 1579 un autre vol. sous le titre d'*Appendix*. Depuis on a souvent réimprimé à Paris ce recueil si considérable de traités ecclésiastiques : la deuxième édition s'en fit l'an 1589, en 9 volumes; en 1610, on y ajouta un *Appendix*, où l'on trouve divers traités, recueillis en partie par Melchior Hittorpius, et en partie par Henri Canisius. Le père Fronton-du-Duc nous procura l'an 1624 une autre édition, à laquelle il a ajouté deux tomes de traités grecs et latins. Morel en donna une plus complète l'an 1644, en 12 volumes in-fol. Le père Combéfis y ajouta l'an 1648 2 volumes d'auteurs grecs et latins, et deux autres l'an 1672. Avant ces deux dernières éditions de la bibliothèque des Pères, nous avons celle de Cologne de l'an 1618, en 15 volumes, auxquels le père André Schot ajouta, l'an 1622, quelques traités nouveaux sous le titre d'*Appendix*. Enfin, on a publié l'an 1677, à Lyon, la même Bibliothèque en 27 volumes. (Simler, *Epitoma biblioth.* Gesner. Labbe. Du Boulay, etc.)

MARGUERITE (Laine sieur de la), conseiller d'état, mort l'an 1678, a donné un Commen-

taire sur Isaïe, avec une méthode pour bien entendre et lire les prophètes, à Paris. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2371.)

MARGUERITE, vierge et martyre, que presque tous les Grecs et quelques Latins appellent Marine. On ne sait rien d'assuré ni de sa vie, ni de sa mort, ni de l'origine de son culte. On sait seulement qu'il commença à être fort célèbre en France, en Allemagne et en Angleterre dès l'onzième siècle. On fait sa fête le 20 juillet. (Baillet, t. 2, 20 juillet.)

MARGUERITE (sainte), reine d'Écosse, était petite-fille d'Edmond II, roi d'Angleterre, surnommé *Côte de Fer*, qui avait été obligé de partager son royaume avec Canut, dit le Grand, roi de Dannemarck, et qui mourut l'an 1017. Canut ne voulant plus souffrir de partage après sa mort, chassa ses enfans, dont le cadet nommé Édouard, s'étant réfugié en Allemagne, y épousa une princesse nommée Agathe, que quelques-uns font fille ou nièce de l'empereur Conrad le Salique; et ce fut de ce mariage que naquit sainte Marguerite. Son père étant mort, elle fut amenée encore fort jeune en Angleterre, avec son frère Edgar et sa sœur Christine, pour vivre à la cour de son grand-oncle Édouard III, neveu du saint roi martyr, du même nom, et saint lui-même. Son rare mérite l'y fit bientôt rechercher en ma-

riage par le roi d'Écosse Malcolme III, auquel ses parens l'accordèrent sans la consulter l'an 1070. Dieu l'ayant rendue maîtresse du cœur de son époux, elle ne fit servir son autorité qu'à procurer le repos et la félicité des peuples, à mettre l'ordre partout, à faire régner la justice et la religion. Partageant tous ses soins entre l'éducation de ses enfans, le règlement de ses domestiques, les intérêts de l'Église et la conduite de l'état, elle employa également le ministère des prélats et des officiers du royaume, pour corriger les abus et rétablir la discipline dans sa première pureté. Après une infinité d'obstacles qu'elle leva par son industrie, sa prudence, sa fermeté et sa persévérance, elle réussit enfin à proscrire la simonie, le blasphème, l'usure, le concubinage, les mariages incestueux, la profanation des dimanches et des fêtes, les cérémonies superstitieuses ou irrégulières que l'on avait introduites dans la célébration des saints mystères, et beaucoup d'autres désordres. Elle s'étudia aussi à civiliser les mœurs des Écossais qui étaient fort barbares, et à leur inspirer toutes les vertus. Ses aumônes, tant au dedans qu'au dehors du royaume, étaient immenses, et elle ne sortait point par les rues qu'elle ne fût environnée de malheureux qu'elle ne renvoyait jamais sans assistance, ou consolation. A son retour, elle en trouvait d'autres à qui elle la-

vait les pieds, et qu'elle servait elle-même à table. Souvent le roi et elle, avant leur repas, faisaient venir trois cents pauvres qu'ils servaient eux-mêmes le genou en terre, et qu'ils nourrissaient de viandes semblables à celles que l'on préparait pour leur bouche. La reine visitait aussi fréquemment les hôpitaux, et tous ces exercices ne l'empêchaient, ni de jeûner souvent, ni de veiller et de prier long-temps. Elle faisait un carême de quarante jours avant Noël, de même que celui d'avant Pâque avec une rigueur incroyable, et se levait toutes les nuits pour aller à l'église, où, avant les matines du chœur, elle récitait celles de la sainte Trinité, de la sainte croix et de la sainte Vierge. Elle était si humble qu'elle avait obligé le célèbre Turgot, prieur de Durham, son confesseur extraordinaire, de la reprendre de ses défauts sans aucun ménagement devant tout le monde. Le roi Malcome son mari, ayant été tué avec son fils aîné Édouard au siège d'Annik l'an 1093, cette fâcheuse nouvelle, jointe aux infirmités qui la tenaient déjà au lit, l'accabla tellement qu'elle mourut quatre jours après. Le pape innocent IV la canonisa en 1251, et l'on fait sa fête le 10 de juin. On dit que Philippe II, roi d'Espagne, fit venir une partie de ses reliques, et de celles du roi Malcolme son mari, que l'on a regardé aussi comme un saint, et qu'il les plaça dans l'Escorial

où il fit bâtir une église en l'honneur de la sainte dont, le chef fut aussi transporté d'Écosse à Anvers l'an 1579, puis à Douai l'an 1623, dans le séminaire des Écossais, où furent depuis les jésuites. (Bollandus. Baillet, t. 2, 10 juin.)

MARGUERITE (bienheureuse), princesse de Hongrie, vierge et religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit l'an 1243. Bela IV, roi de Hongrie, son père, et la reine Marie, sa mère, personnages d'une grande piété, la consacrèrent au service de Dieu dans sa naissance, pour acquitter le vœu qu'ils lui en avaient fait en reconnaissance de la protection qu'il leur avait donnée contre l'irruption des Tartares. On la mit à l'âge de trois ans et demi dans un monastère de dominicaines à Vesprien, où elle devint en peu de temps un modèle d'humilité, de douceur et de piété. A peine avait-elle cinq ans, qu'elle portait une ceinture de crin sur sa chair nue; et à l'âge de douze ans, elle fit profession de virginité perpétuelle, dans un monastère que le roi et la reine avaient bâti exprès pour elle, deux ou trois ans auparavant, dans une île du Danube près de Bude, qui fut nommée pour lors l'île de Sainte-Marie, du nom de la sainte vierge, mais qui dans la suite des temps s'appela l'île de Sainte-Marguerite du nom de notre sainte. Ce fut surtout depuis ce moment de sa consécration, qu'elle fit éclater

son amour extraordinaire pour la pauvreté, la pénitence et les humiliations. Elle était toujours plus mal vêtue que les moindres servantes de la maison, et embrassait volontiers les emplois les plus vils, comme de nettoyer partout, et de servir les autres à table. Elle ne mangeait jamais de chair qu'à l'extrémité, et jeûnait au pain et à l'eau tous les jours d'abstinence ordonnés par l'Église. Non contente d'un rude cilice et d'un cercle de fer qui la serrait étroitement, elle se déchirait le corps d'une discipline qu'elle se faisait donner en particulier, après l'avoir prise en commun avec les autres. Autant qu'elle était industrieuse à cacher ses propres maux, autant elle avait de pénétration pour découvrir et soulager ceux des autres, toujours la première à servir les malades les plus dégoûtants. Si quelques personnes lui disaient des duretés, elle se jetait aussitôt à leurs pieds pour les adoucir et leur demander pardon. Elle avait une ardeur incroyable pour la prière, et un désir passionné du martyre, auquel elle tâchait de suppléer par diverses sortes de souffrances qui la menèrent au tombeau dans la vingt-huitième année de son âge, après que Dieu l'eut honorée du don des miracles et de celui de prophétie. Les martyrologes et les histoires qui parlent de la bienheureuse Marguerite, ne font pas difficulté de lui donner la qualité de

sainte, quoiqu'elle n'ait pas été canonisée dans les formes. On fait sa fête le 28 de janvier, et l'on prétend que son corps est tout entier à Presbourg. (Bollandus, Baillet, t. 1, 20 janvier.)

MARGUERITE DE CORTONE (bienheureuse), pénitente du tiers-Ordre de Saint-François, naquit vers l'an 1249 dans le bourg d'Alviano ou de Laviano au diocèse de Chiuzi en Toscane. Elle eut le malheur de s'abandonner dans sa jeunesse à divers amans dont le dernier, qui était un gentilhomme de Monte-Pulciano, ayant été tué en sortant d'avec elle, le spectacle de son corps mort la frappa si vivement qu'elle résolut de quitter ses désordres et de les pleurer le reste de ses jours. Elle courut d'abord se jeter aux pieds de son père toute baignée de ses larmes, et ensuite se présenter la corde au cou à l'église d'Alviano, en demandant publiquement pardon à tout le monde du scandale qu'elle avait causé. Cette conduite, qui déplut fort à sa belle-mère, l'ayant fait chasser de la paroisse comme une folle, elle alla se confesser à un religieux de Saint-François de Cortone, qui la fit admettre au tiers-Ordre après trois ans d'épreuve. Ce fut pour lors que joignant aux pénitences les plus sévères les humiliations les plus profondes et les plus extraordinaires, elle n'oublia rien de ce qui pouvait la crucifier et la déshonorer aux yeux des hommes.

Elle vécut vingt ans de la sorte sous l'habit du tiers-Ordre, et mourut accablée sous les excès de ses austérités, et consumée du feu de l'amour de Dieu, le 22 de février de l'an 1297. (Bollandus. Baillet, 22 février.)

MARGUERITE DE SAVOIE (B.), de l'Ordre de Saint-Dominique. On croit qu'elle naquit à Turin environ l'an 1382, d'Amédée de Savoie, prince d'Achaïe, de Morée et de Piémont, fils de Jacques de Savoie, et de Catherine, fille d'Amédée III, comte de Genève. Les personnes qui eurent soin de l'éducation de cette bienheureuse princesse, n'oublièrent rien pour cultiver les heureuses inclinations que la grâce, encore plus que la nature, lui avaient données; il ne leur fut pas difficile de porter à la vertu un jeune cœur qui en renfermait déjà toutes les précieuses semences; et dès ses plus tendres années on aperçut ce grand éclat de piété et de sainteté qui lui attirèrent dans la suite la vénération des peuples. L'historien de sa vie remarque qu'elle ménageait tellement les grâces de son jeune âge, et les savait si bien accorder avec une gravité douce et modeste, qu'elle se faisait aimer et admirer de tous ceux qui l'approchaient. On ne voyait rien de bas ni de puérile dans sa conduite: déjà accoutumée à ne regarder ses parens que comme lui tenant la place de Dieu même, elle leur obéissait avec une entière soumission; elle fuyait

avec soin les filles en qui elle remarquait trop de légèreté. Remplie d'une sainte pudeur, elle avait en horreur tout ce qui pouvait choquer la bienséance et l'honnêteté; elle n'était pas moins recueillie dans son intérieur, que composée dans son extérieur, modeste dans ses habits, retenue dans ses discours, toutes ses actions étaient ménagées; en un mot, commençant à vivre dans le monde, elle paraissait déjà arrivée à un haut point de vertu et de mérite. Étant parvenue à l'âge nubile, ses parents la donnèrent en mariage à Théodore, marquis de Montferrat. Comme ce ne fut que par obéissance qu'elle s'engagea dans cet état, Dieu lui accorda les grâces nécessaires pour en remplir saintement les devoirs. Parfaitement soumise à son mari, selon le précepte de l'apôtre, elle recevait ses ordres comme les arrêts du ciel, et s'appliquait sans cesse à lui plaire par une complaisance toute chrétienne; en sorte que le marquis ne pouvait se lasser de l'admirer, et de remercier Dieu de lui avoir donné une telle épouse. Elle n'était pas moins bienfaisante envers ses domestiques, les traitant avec beaucoup de douceur; aussi magnifique envers les officiers du premier rang, que libérale envers ceux du second; elle les édifiait encore plus par ses exemples que par ses paroles, usant d'une sainte adresse pour les porter à Dieu, souffrant patiemment leurs défauts lors-

qu'elle les voyait sincèrement résolu de se corriger; mais se montrant inexorable envers ceux qui ne donnaient aucune marque d'amendement, et les mettant hors du palais. Dieu ayant disposé de son mari, elle ne voulut jamais consentir à de secondes noces, quoiqu'encore jeune et sans enfans, malgré les vives sollicitations qu'on lui fit de la part du duc de Milan, et les longues persécutions qu'on lui suscita à ce sujet. Elle profita de sa liberté pour se donner à Dieu d'une manière plus particulière: elle entra dans le tiers-Ordre de Saint-Dominique, dont elle pratiqua tous les exercices avec une ponctuelle exactitude. Elle était toujours la première à faire les lits des malades, à balayer leurs chambres, à leur apprêter la nourriture, à panser leurs plaies et à nettoyer leurs ulcères. Elle employait la plus grande partie de ses revenus à soulager les misérables. Désirant mener une vie plus encore parfaite, elle érigea un monastère dans la ville d'Albe, et s'y renferma avec plusieurs autres dames et demoiselles de la première qualité, pour y garder la clôture perpétuelle, y faire les trois vœux solennels, et les pratiquer sous la conduite des Frères Prêcheurs. Elle parut alors animée d'une nouvelle ferveur; elle observa si fidèlement la règle et les constitutions, qu'elle n'en passait pas un iota: elle obéissait avec autant de soumission, que si elle eût été d'une condition la plus méprisable;

son humilité lui faisait rechercher avec avidité les emplois du monastère les plus bas ; sa pauvreté était rigoureuse, et sa fidélité fut mise à l'épreuve par trois différentes sortes de peines, par la calomnie, la persécution et les maladies : elle les souffrit avec un courage héroïque, et consolait elle-même les personnes qui lui témoignaient de la compassion. Dieu, pour la récompenser, lui donna le don d'une sublime oraison, où on la voyait souvent ravie en extase ; il accordait à ses prières et à ses larmes tout ce qu'elle lui demandait, et rendit par ce moyen la santé à Amédée sa nièce, entièrement abandonnée des médecins. Toute la campagne d'Albe ayant été ravagée par la grêle et la tempête, elle se mit en oraison ; et aussitôt on vit cette même campagne reprendre sa première fécondité. Elle multiplia souvent les vivres en faveur des pauvres et de sa communauté : elle entreprit de grands travaux pour rendre la paix à l'Eglise, et elle y réussit heureusement. Enfin, cette grande âme ayant vécu quarante-quatre ans dans l'Ordre de Saint-Dominique, alla jouir des embrassements de son divin époux l'an 1464, le 23 novembre. Dieu opéra à son tombeau un grand nombre de miracles, lesquels étant bien avérés, Clément x'accorda à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs de célébrer sa fête le 27 novembre. Ceci est tiré tant de l'office de la bienheureuse, que

de sa vie, composée par le père Raymond, du même Ordre, et docteur en Théologie.

MARGUERITE DU CHATEAU (B.), du tiers-Ordre de Saint-Dominique, naquit de parents nobles dans un petit village nommé Métola, proche la ville du Château en la province d'Ombrie. Dès son plus bas âge elle donna des marques de la haute piété à laquelle elle devait parvenir dans la suite. A l'âge de sept ans elle commença à affliger sa chair innocente par un rude cilice, par des jeûnes fréquens, et principalement les vendredis, au pain et à l'eau ; et par une abstinence si rigoureuse tous les jours, qu'elle ne mangeait jamais de viande, mais quelques herbes cuites ou assaisonnées avec de l'huile. Une vie si mortifiée dans un âge si tendre, aurait dû la faire regarder de ses parens comme une fille de bénédiction et le trésor de leur famille ; mais comme elle était née aveugle, et qu'après beaucoup de prières ils virent que le Seigneur ne les exauçait point, ils l'abandonnèrent à la conduite de la providence. Quelques pieuses filles la voyant dans cet état, en eurent pitié, et la firent mettre dans un monastère de religieuses. Ses avis salutaires, et encore plus la sainteté de sa vie, firent bientôt ombrage à ces religieuses peu réglées ; et après l'avoir chargée d'injures et d'opprobres, elles la chassèrent publiquement. Plusieurs autres personnes diffamèrent

cruellement son innocence, et s'efforcèrent de la rendre odieuse à tout le monde. Cette fille de la croix, ainsi délaissée, souffrit tout dans un profond silence, sans se plaindre, bénissant Dieu de l'avoir jugée digne de souffrir quelque chose pour l'amour de lui. Dieu enfin suscita un pieux séculier de la ville du Château, nommé Venturin, avec sa femme Grigie, qui la regarent dans leur maison, et la traitèrent comme leur propre fille. Elle y passa sa vie dans une oraison si profonde et si continuelle, que le corps suivant les ardeurs de l'esprit, on la vit plusieurs fois suspendue en l'air, et élevée de terre d'une coudée. Son extrême affection envers l'Ordre de Saint-Dominique, la porta à demander d'être admise dans le tiers-Ordre, ce qui lui fut accordé. Ce fut alors qu'elle redoubla sa ferveur et ses austérités. Au jeûne continuél qu'on y observe depuis l'exaltation de la sainte croix jusqu'à Pâque, et tous les vendredis de l'année, elle ajoutait trois jours de la semaine dans les autres temps, et souvent au pain et à l'eau. Elle dormait peu, et sur la terre nue; elle mortifiait son corps par la haire et par le cilice, et toutes les nuits par trois cruelles disciplines. Elle passait une grande partie du jour à l'église, et se trouvait toujours la première au service divin : le reste du temps, elle l'employait aux besoins du prochain, surtout à

assister les pauvres et à consoler les affligés. Quoique sa vie fût si pure, elle se confessait néanmoins tous les jours; les lumières des saints sont bien différentes des nôtres, ils aperçoivent souvent des imperfections où nous ne croyons voir que des vertus. La réception fréquente du sacrement de l'Eucharistie faisait ses plus chères délices. Entre les vertus qui ornaient cette sainte âme, l'humilité paraissait avec éclat; elle était si douce et si prévenante, qu'elle se faisait aimer de tous. Sa compassion envers les misérables était tendre, sa constance à l'épreuve de toute adversité, sa sagesse admirable, enfin sa charité toute séraphique. C'est ainsi qu'elle mena une vie plus angélique qu'humaine. Dieu pour épurer de plus en plus sa vertu, permit qu'elle fût attaquée d'une longue et violente maladie, qu'elle supporta avec une patience héroïque. Jugeant de la proximité de sa fin par la diminution de ses forces et de sa santé, elle fit appeler les religieux de son Ordre; et après avoir reçu d'eux les derniers sacrements de l'Eglise, elle mourut dans le baiser du Seigneur, l'an 1320, le 13 avril, dans la trente-troisième année de son âge. Comme les magistrats de la ville voulurent faire embaumer son corps, on trouva dans son cœur trois pierres précieuses, sur la première desquelles l'image de la sainte vierge était gravée avec une couronne d'or sur la tête; sur la

seconde, on voyait un enfant nouvellement né, entre deux animaux; et sur la troisième était représenté saint Joseph et notre bienheureuse prosternée à ses pieds, et une colombe au-dessus d'elle. Ces pierres se gardent encore aujourd'hui dans l'église des dominicains de la ville du Château, aussi bien que l'original de cet abrégé. Il y eut un concours de peuple prodigieux à ses funérailles qui se firent dans la même église. Dieu opéra par son moyen un grand nombre de miracles avant et après sa mort. Le pape Paul v la béatifica en 1609, et permit d'en faire l'office dans la ville du Château : ce que le pape Clément x a depuis étendu à tout l'Ordre. Tiré de l'office et de l'original de la Vie de la bienheureuse Marguerite.

MARGUILLIER.

SOMMAIRE.

§ I. *De l'élection des marguilliers.*

§ II. *Des droits des marguilliers.*

§ III. *Des charges des marguilliers..*

§ I^{er}.

De l'élection des marguilliers.

Le marguillier est celui qui a l'administration des affaires temporelles d'une église, d'une paroisse, qui a soin de la fabrique et de l'œuvre, *Ædificans, creditimus, cedis curator et custos*, et dans la basse latinité *matricularius*. C'est ce qu'on

appelle marguillier comptable.

L'intendance de la fabrique des églises appartenait anciennement à l'évêque. Les évêques s'en déchargèrent sur les archidiaques, et les archidiaques sur les curés. Ceux-ci l'ayant négligée, on commit ce soin à des séculiers notables et zélés. C'est ce qui fut ordonné dans le concile général de Vienne l'an 1311. Le concile de Trente (*Sess. 22, c. 9, de reform.*) suppose que les clercs peuvent être marguilliers, et ils le sont en plusieurs endroits; mais l'usage le plus universel est que l'on commit cet office à des laïcs solvables et de probité, qui sont choisis à la pluralité des voix par une assemblée convoquée à cet effet dans le lieu ordinaire, et composée du curé, des marguilliers en charge, des anciens et principaux habitants. En quelques endroits les nouveaux marguilliers élus jurent entre les mains du curé, et promettent devant notaire de s'acquitter duement de leur charge, dans laquelle ils ne peuvent être plus de deux ans. Les procureurs, les notaires, les marchands et les payeurs des rentes peuvent être marguilliers comptables. Les officiers de l'amirauté ne sont point non plus exempts d'être marguilliers. Outre les marguilliers comptables, il y a à Paris des marguilliers d'honneur qui sont ordinairement deux. On est dans l'usage de déférer ces places aux magistrats, ou aux personnes constituées en dignité.

§ II.

Des droits des marguilliers.

Les marguilliers ont droit d'aller à l'offrande et à la procession avant les autres paroissiens, excepté, comme autrefois, les officiers des hauts-justiciers du lieu, qui avaient la préséance et les droits honorifiques dans l'église avant eux. (Arrêt du 2 décembre 1683. Journal des Audiences.)

Les marguilliers avaient droit de faire contraindre tous les paroissiens à rendre le pain béni, et à leur faire faire les quête accoutumées les jours de la reddition du pain. Ils ont encore droit de choisir les portes-dais du Saint-Sacrement pour les processions de la Fête-Dieu et de l'Octave, et de faire contraindre ceux qu'ils auront choisis à porter le dais, pourvu qu'ils les aient joints à des personnes de leur condition, ou à substituer d'autres personnes à leur place de la condition des autres portes-dais. Ils ont encore droit, lorsqu'ils sont en charge, de choisir le clerc de l'œuvre, dont la fonction est d'avoir soin des ornemens, linges, vases sacrés appartenant à la fabrique, et de faire acquitter les fondations dont elle est chargée, et qui pour ce sujet est dans les ordres sacrés. Ce même clerc doit recevoir des marguilliers un inventaire de toutes ces choses et en répondre. Quand les prédicateurs d'avent, de carême, etc., sont payés par la fabrique, les

marguilliers assemblés avec le curé ont droit de les nommer,

§ III.

Des charges des marguilliers.

I. Les marguilliers sont obligés de rendre leurs comptes aux évêques et aux archidiacres dans leurs visites, pourvu qu'ils aient été avertis quinze jours auparavant, sous peine de six livres d'aumône au profit de l'église, dont les marguilliers successeurs sont tenus de se charger en recette. Si l'évêque ne fait pas la visite dans l'année, ni l'archidiacre non plus, les comptes doivent être arrêtés sans frais par les curés, officiers et autres principaux habitans des lieux; et à la première visite de l'évêque ou de l'archidiacre, ils doivent leur être représentés. (Art. 17 de l'édit de la juridiction, 1695.)

II. Dans les affaires de conséquence, les marguilliers sont obligés d'avoir le consentement des assemblées paroissiales qu'ils doivent convoquer pour ce sujet de concert avec le curé. On met au nombre de ces affaires, 1°. l'entreprise des procès même peu considérables, à cause des suites fâcheuses que les moindres procès peuvent avoir; 2°. l'aliénation des biens meubles de la fabrique; 3°. le règlement pour les places ou bancs d'églises, portant ou le prix de la vente, ou la qualité des personnes à qui on peut les vendre, ou l'ordre d'écrire sur un registre ceux qui en possèdent ou qui en posséderont à l'avenir :

dans ce cas et dans le précédent, les marguilliers doivent se faire autoriser par l'évêque ou son grand-vicaire ou l'official. 4°. Il en est de même du retranchement ou diminution de l'honoraire du prédicateur, de la destitution des officiers de l'église, chantres, bedeaux, suisses, maîtres d'école, et de la diminution de leurs gages. 5°. Ils peuvent, sans le consentement de ces assemblées, faire les baux des terres ou des maisons de la fabrique, pourvu qu'ils publient le louage qu'ils ont à faire, et qu'ils adjugent les terres et les maisons au banc de l'œuvre, au plus offrant et dernier enchérisseur.

III. Les marguilliers peuvent être contraints, même à la requête du promoteur, de remettre dans les archives de la paroisse l'inventaire des titres qu'ils ont entre les mains, si ce n'est qu'ils en aient besoin pour quelque affaire de la même fabrique; auquel cas il faut qu'ils s'en chargent sur le registre des archives. Ils doivent aussi donner au curé une clef des archives et une clef des tronc.

IV. Les marguilliers, qui de leur autorité privée emploient les revenus des fondations à d'autres usages, sont obligés de les faire acquitter à leurs dépens ou du moins d'en avancer les deniers, parce qu'ils ne sont que les économistes des biens de la fabrique pour les appliquer selon leur destination, et non pas les maîtres pour en disposer à leur gré. Ils

doivent aussi répondre des fonds des fondations qui périssent par leur faute, pour les avoir placés sans l'avis du conseil de l'église. Mais s'ils les ont placés par l'avis du conseil, ils n'en sont point responsables. Ils ne sont tenus à rien non plus lorsque par l'avis du même conseil ils emploient les revenus de la fabrique à des usages plus nécessaires au bien de la paroisse, que ceux auxquels ils sont destinés, parce que les fondateurs qui ont donné leurs biens sont censés avoir voulu s'en rapporter à un conseil prudent pour leur destination dans certains besoins pressans. (Van-Espen, *Juris eccli.*, p. 37 et seq. Gibert, *Instit. eccli. et benef.*, p. 300 et suiv. Conférences de Paris sur l'usure, t. 4, p. 343. Voyez FABRIQUE et FONDATION.)

MARI, que d'autres appellent *May* ou *Mayre* (saint), *Marius*, premier abbé de Beuvoux ou Val-Benoît en Provence. Il était né à Orléans de famille médiocre. S'étant consacré au service de Dieu dès sa jeunesse, et s'étant renfermé dans un monastère de son pays, son dessein était d'y passer ses jours dans l'obscurité d'une vie pénitente. Mais Dieu ayant permis que sa vertu fût découverte sans qu'il en sût rien, les religieux de la nouvelle abbaye de Beuvoux en Provence le choisirent pour être le premier abbé de leur maison; ce fut vers l'an 506. Il répondit si heureusement à l'espérance qu'on avait conçue de lui, que sa communauté multiplia d'une

manière prodigieuse en très-peu de temps. Il soutenait, dit l'auteur de sa vie, son homme intérieur par une oraison continue; il affligeait son homme extérieur par les jeûnes, les veilles, et perfectionnait ce double état par son humilité, sa douceur et sa charité. Dieu l'honora du don des miracles et de la prophétie. Il prédit la désolation prochaine de l'Italie, et même celle qui devait arriver à son monastère de Beuvoux après sa mort. Il y vécut près de cinquante ans dans une mortification générale, et y mourut l'an 555, le vingt-quatrième jour de janvier. Son abbaye ayant été ruinée, comme il l'avait prédit, on transféra son corps à Forcalquier avant la fin du dixième siècle, ou même dans le dixième siècle, selon d'autres. Dieu a opéré grand nombre de miracles à son tombeau. (Bollandus. D. Mabillon. Baillet, t. 1, 27 janvier.)

MARIAGE.

SOMMAIRE.

- § I^{er}. *Du nom, de la définition et de l'essence du mariage.*
- § II. *De l'institution du mariage.*
- § III. *De la matière et de la forme du mariage.*
- § IV. *Du ministre du mariage.*
- § V. *De la cause efficiente du mariage.*
- § VI. *Des effets du mariage.*
- § VII. *Des propriétés du mariage.*

- § VIII. *Des solennités requises au mariage.*
- § IX. *Des empêchemens du mariage.*
- § X. *Des cérémonies du mariage.*
- § XI. *Des obligations des personnes mariées.*

§ I^{er}.

Du nom, de la définition et de l'essence du mariage.

NOM DU MARIAGE.

Le nom de mariage vient de *matrimonium*, parce qu'une femme ne doit principalement se marier que pour devenir mère, ou de *matris munium*, parce que la charge des mères est plus considérable dans le mariage que celle des pères, puisque les enfans qui en sont le fruit, donnent toujours plus de peine aux mères, et en exigent plus de soins, soit devant, soit après, soit dans l'enfantement. On appelle aussi le mariage *conjugium*, du joug commun qu'il impose aux personnes mariées, et *connubium*, *nuptiæ*, *noces*, du verbe *nubere*, *velare*, *voiler*, parce que chez les anciens, les femmes mariées portaient un voile sur la tête, en signe de modestie, de pudeur et de soumission pour leurs maris. Les jurisconsultes appellent encore le mariage, *consortium*, à cause de l'intime union qui se trouve entre les époux; et les Grecs le nomment *couronne*, parce que les prêtres qui célèbrent des mariages parmi eux,

mettent des couronnes sur la tête des nouveaux mariés. Cet usage a eu lieu chez les gentils, les Hébreux, et même chez les catholiques de la primitive Église, comme on le voit par ces paroles de Tertullien, dans le livre de la couronne du soldat, (c. 13.) *coronant et nuptie sponso.*

Définition du mariage.

Le catéchisme du concile de Trente, après le maître des sentences (in-4^o dist. 27), définit le mariage, l'union conjugale de l'homme et de la femme, qui se contracte entre des personnes qui en sont capables, selon les lois, et qui les oblige de vivre inséparablement et dans une parfaite union l'une avec l'autre. *Matrimonium est viri et mulieris maritalis conjunctio inter legitimas personas, individuum vitæ consuetudinem retinens.*

C'est une union, parce que le mariage consiste proprement et essentiellement dans le lien conjugal qui est exprimé par le mot d'*union*.

C'est une union conjugale, pour la distinguer de toutes les autres conventions, telles que les ventes et les achats par lesquelles les hommes et les femmes peuvent s'obliger les uns envers les autres, mais qui n'ont, ni la même fin, ni les mêmes devoirs, ni le même objet que l'union conjugale; savoir, la tradition mutuelle des corps.

C'est une union conjugale de

l'homme et de la femme, au nombre singulier, pour exclure la polygamie, et en même temps pour faire entendre que les parties contractantes doivent être de différent sexe.

C'est une union entre des personnes qui en sont capables, selon les lois, pour marquer qu'il y a des personnes qui sont rendues incapables de contracter cette union par la loi naturelle, divine et humaine.

Enfin c'est une union qui les oblige de vivre inséparablement l'un avec l'autre jusqu'à la mort parce que le lien qui unit ensemble le mari et la femme, est indissoluble de sa nature.

Essence du mariage.

Saint Thomas nous apprend dans sa somme contre les gentils (L. 4. c. 78) qu'il faut considérer le mariage sous trois regards différents, par rapport aux trois fins différentes que Dieu s'y est proposées, qui sont la propagation perpétuelle du genre humain, celle de la société, et celle de l'église. Sous le premier rapport, le mariage est un devoir de la nature, *officium naturæ*, qui a pour règle et pour fin la génération. Sous le second, il a pour fin le bien de la société civile, et pour règle les lois civiles. Sous le troisième rapport qui regarde le bien de l'église, le mariage est un sacrement soumis aux lois ecclésiastiques, qui n'ajoute au mariage, comme devoir de la nature, que l'institution de Jésus-Christ, et

la promesse de la grâce nécessaire pour souffrir avec patience les peines du mariage, et élever chrétiennement les enfans. Le mariage ainsi considéré, peut être défini, l'union conjugale de l'homme et de la femme contractée indissolublement entre des personnes capables selon les lois, et instituée par Jésus-Christ pour donner aux époux la grâce de s'aimer saintement, de se supporter avec charité, et d'élever leurs enfans dans la piété chrétienne, ou bien un sacrement de la nouvelle loi qui unit d'un lien indissoluble un homme chrétien avec une femme chrétienne, et qui leur confère la grâce nécessaire pour se sanctifier et pour élever chrétiennement leurs enfans. On convient que l'essence du mariage considéré *in fieri*, c'est-à-dire, dans le moment qu'on le contracte actuellement, consiste dans le consentement réciproque des contractans; mais on ne s'accorde pas de même, lorsqu'on l'envisage *in facto esse*, c'est-à-dire, dans son état fixe et permanent.

Julien le Pélagien et Viclef prétendent que le mariage ainsi considéré, consiste essentiellement dans l'usage même, ou la consommation.

Bellarmin (*l. 1. de Matr. c. 5.*) croit que la consommation est une partie intégrante, quoique non essentielle, du mariage. D'autres théologiens soutiennent que cette partie essentielle est la tradition mutuelle des corps,

ou l'obligation réciproque de se rendre le devoir conjugal, ou le droit qu'ont les deux époux l'un sur l'autre. Mais il paraît que l'essence du mariage, ainsi envisagé, consiste uniquement dans le lien perpétuel et indissoluble qui résulte du consentement mutuel des contractans : car, 1°. le mariage est essentiellement l'union conjugale de l'homme et de la femme, et cette union n'est autre que le lien qui les attache ensemble d'une manière indissoluble. 2°. Le mariage étant un état fixe et permanent, son essence doit être une chose fixe et permanente, telle que le lien perpétuel. 3°. La consommation ou la connaissance charnelle ne constitue point l'essence du mariage. Adam et Ève ne se consumèrent charnellement qu'après avoir été chassés du paradis terrestre, quoiqu'ils fussent mariés auparavant. (Genès. c. 4 et 2.) La sainte Vierge et saint Joseph qui demeurèrent toujours vierges, n'en furent pas moins véritablement mariés. Les époux impuissans ou qui s'obligent à la continence par un consentement mutuel, ne laissent pas de contracter véritablement aussi. 4°. Ni le consentement réciproque des époux, ni la tradition des corps, ni l'obligation de rendre le devoir conjugal, ni le droit qu'ont les deux époux l'un sur l'autre, ne constituent point essentiellement le mariage; parce que le consentement réciproque n'est

qu'un acte momentané, qui, par conséquent, ne peut faire l'essence d'un état permanent, et que la tradition des corps, l'obligation de rendre le devoir, le droit mutuel des époux, ne sont que les suites du mariage qu'ils supposent déjà contracté.

§ II.

De l'institution du mariage.

I. Le mariage, comme nous avons déjà dit, peut être considéré comme un devoir de la nature, ou comme un sacrement. Le mariage, comme devoir de la nature et contrat naturel, doit son institution à l'instinct même de la nature, qui porte les hommes à se multiplier dans une société légitime et à la volonté du créateur, qui forma les deux sexes à cette intention, les unit ensemble dans la personne d'Adam et d'Eve, les bénit, et leur dit : croissez et vous multipliez. (Gen. c. 1, 2, 8.) Il est vrai que saint Augustin dans son premier livre sur la Genèse, ch. 19, a enseigné que si Adam et Eve n'eussent pas péché, ils seraient devenus pères et mères sans user du mariage, et d'une manière qui nous est inconnue ; mais ce saint docteur a changé de sentiment dans le treizième chapitre du premier livre de ses rétractations ; et le pape Innocent III a condamné, comme une erreur, l'opinion de ceux qui croyaient que les hommes se seraient multipliés sans l'usage du mariage, s'ils fussent demeurés dans l'état d'innocence. Ils

se seraient donc multipliés pendant l'état d'innocence, par l'usage du mariage, mais sans concupiscence. Innocent III. (*cap. Damnon. de summ. Trinit.*)

II. Quoique Dieu soit l'auteur du mariage, comme contrat naturel, l'on doit dire, avec la plupart des théologiens, que ce contrat n'a été un véritable sacrement, ni sous la loi de nature, ni sous la loi écrite, parce qu'il ne conférait pas la grâce, et n'était qu'une figure fort imparfaite de l'union de Jésus-Christ avec l'église. Ainsi quand on objecte les anciens qui donnent le nom de sacrement aux mariages de la loi naturelle et de la loi écrite, il faut dire qu'ils prennent le mot de sacrement dans un sens impropre et plus étendu pour le signe d'une chose sacrée, quel qu'il soit, et non pour un signe efficace qui produit la grâce. Il faut aussi faire la même réponse au pape Innocent III, quand il appelle le mariage des infidèles un sacrement. (*C. Gaudem. de divor.*)

III. Les simoniens, les nicolaïtes, les saturniens, les marcionites, les encratites, les inachiméens, les adamites, les abélites, les continens, les apostoliques, et plusieurs autres anciens hérétiques ont condamné le mariage, comme mauvais. Les bussites, les protestans, les brounistes ont prétendu que ce n'était point un sacrement de la nouvelle loi. Le maître des sentences, Durand et quelques autres théologiens ont été dans

le même sentiment. L'auteur du journal du palais et le sieur de Ferrière prétendent que les premiers empereurs chrétiens ne l'ont regardé que comme un contrat civil. Cependant le mariage est permis, et c'est un sacrement proprement dit parmi les chrétiens. Il est permis, puisqu'il a Dieu pour auteur, et pour fin la génération et l'éducation des enfans; que la nature saine l'inspire; que l'Église l'approuve, et que de très-saints personnages l'ont embrassé dans tous les temps. C'est un sacrement proprement dit parmi les chrétiens, parce qu'il a toutes les conditions requises pour un sacrement du christianisme; c'est un signe sensible qui paraît dans le consentement extérieur et réciproque des deux époux; c'est un signe sacré qui représente l'union physique de Jésus-Christ avec l'Église par l'incarnation, et la spirituelle par la charité; c'est un signe qui produit la grâce qui porte les deux époux à s'aimer d'une manière chaste, à vivre paisiblement et à se sanctifier au milieu des embarras du ménage, comme l'explique le concile de Trente dans la préface de la session 24; c'est un signe institué par Jésus-Christ, lorsqu'il assista aux noces de Cana, et qu'il leur donna sa bénédiction; c'est un signe institué d'une manière permanente. L'Église, depuis Jésus-Christ, a toujours détesté les mariages contractés sans les saintes cérémonies qu'elle

prescrit, et elle les détestera toujours.

Cette doctrine de l'Église catholique se prouve par l'Écriture, les Pères et les conciles.

La preuve de l'Écriture est celle que les Pères du concile de Trente dans l'instruction qui est au commencement de la sess. 24, tirent du ch. 5 de l'Épître aux Éphésiens, où l'apôtre, après avoir exhorté les maris à aimer leurs femmes comme J.-C. a aimé l'Église, ajoute : c'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; et de deux qu'ils étaient, ils deviendront une même chair. Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église. *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ.*

Quoi qu'en disent quelques théologiens, qui prétendent que ces paroles, *Sacramentum hoc magnum est*, doivent se rapporter à l'union de Jésus-Christ avec l'Église, et non pas au mariage des fidèles, il faut convenir qu'elles se rapportent en effet au mariage des fidèles, 1°. parce que c'est ainsi qu'elles ont été entendues des Pères du concile de Trente d'après saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, et l'auteur du commentaire attribué à saint Ambroise; 2°. parce que le pronom démonstratif *hoc* doit se rapporter aux paroles qui le précèdent immédiatement, et qui ne peuvent

s'entendre que du mariage des fidèles, que l'apôtre appelle un grand sacrement, parce qu'il est un signe visible de cette union sacrée qui est entre Jésus-Christ et son Église; et si l'on rapportait le pronom *hoc* à l'union de Jésus-Christ avec son Église, il rendrait ce sens absurde *hoc*, c'est-à-dire, Jésus-Christ et l'Église, sont un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Église.

3°. Parce que le dessein de saint Paul, dans tout ce chapitre, est de porter les maris et les femmes à s'aimer mutuellement. Pour leur persuader cette obligation, il les avertit que le mariage qui engage l'homme à abandonner son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, n'est pas une chose de peu de conséquence, mais un grand sacrement, qui représente l'étroite union qui est entre Jésus-Christ et son Église; et que comme ils font profession de l'Évangile de Jésus-Christ, ils doivent, à son exemple, aimer leurs femmes d'un amour pur et saint, tel qu'est l'amour de Jésus-Christ envers l'Église son épouse.

Les saints Pères ont toujours regardé le mariage des chrétiens comme un véritable sacrement.

Tertullien lui donne souvent ce nom en un sens propre et rigoureux. Il dit au 40^e chapitre de ses prescriptions, que le démon qui est le singe de la divinité, s'est efforcé d'imiter nos sacrements dans le mystère de l'idolâtrie, ce qu'il prouve par

les cérémonies qu'il a introduites parmi les païens, qui approchent de celles que l'Église observe dans le Baptême, dans la Confirmation, dans la consécration de l'Eucharistie et dans l'Ordre. Il fait voir ensuite que le démon fait la même chose à l'égard du mariage, qu'il met ainsi au nombre des sacrements. *Diabolus ipsas quoque res divinorum sacramentorum æmulatur.*

Saint Ambroise, dans son premier livre sur Abraham, ch. 7, dit que les fidèles n'ignorent pas que Dieu étant le gardien et comme le pontife du mariage, ne souffre point qu'on souille le lit d'autrui. Si quelqu'un est assez malheureux pour le faire, il doit savoir qu'il pèche contre Dieu, et qu'il profane la grâce dont il a favorisé cet état; et parce qu'il pèche contre Dieu, il est justement privé des avantages de ce céleste sacrement. *Cognoscimus velut præsulem, custodemque conjugii esse Deum, qui non patitur alienum thorum pollui, et si quis fecerit, peccare eum in Deum, cujus legem violet, gratiam solvat, et ideò quia in Deum peccat, sacramenti cœlestis amittit consortium.*

Saint Augustin qui a fleuri au commencement du cinquième siècle, est celui de tous les Pères qui a donné le plus souvent le nom de sacrement au mariage. Dans l'Église, dit ce père, ce n'est pas seulement le lien du mariage qui y est recon-

mandable, mais encore le sacrement. (*Aug. Lib. de fide et operib.*)

Dans le livre *De bono conjugii*, chap. 18 et 24, il distingue le mariage des chrétiens d'avec celui des païens, par la qualité de sacrement supérieur à tous les avantages que les idolâtres recherchaient dans le mariage. *In christianorum nuptiis plus valet sanctitas sacramenti, quam fecunditas uteri.* Et dans son traité des noces et de la concupiscence, ch. 10, il fait même un parallèle du mariage avec le baptême et l'ordre, et reconnaît par-là qu'il est un sacrement aussi bien que le baptême et l'ordre.

Ces passages de saint Augustin sont d'autant plus forts, qu'ils ne présentent pas seulement son sentiment particulier, mais encore la croyance générale des fidèles de son temps. On peut voir saint Irenée, *Lib. adversus hæres.*; saint Basile, *In examination.*; le pape Sirice, *Epist.* 1, et Innocent I^{er}, *epist.* 9; saint Cyrille d'Alexandrie, *Lib.* 2, *in Joan.* cap. 22, saint Athanase, *Epist. ad Ammonium*, etc.

Les conciles ont décidé la même vérité, et c'est maintenant un point de foi. Tels sont entr'autres le concile de Vérone tenu l'an 1184, auquel le pape Luce III présida. Le troisième de Latran, tenu l'an 1179, auquel présida le pape Alexandre III. Ceux de Florence, de Constance, et enfin de Trente. *Sess.* 24, *de matrim. can.* 1.

Et de-là l'invincible argument de la prescription, qui consiste dans la croyance universelle des deux églises sur ce point dans tous les temps, puisqu'il est certain, par les témoignages des Pères, des écrivains et de tous les monumens des deux églises, qu'on y a toujours regardé le mariage comme un véritable sacrement, ainsi que le reconnaissait Siméon de Thessalonique, *Lib. de initiatis*, cap. 33; et Jérémie, patriarche de Constantinople, dans la censure qu'il a faite de la confession de foi que les luthériens d'Allemagne avaient dressée en 1558 dans la diète d'Ansbourg; censure dans laquelle Jérémie assure que dans l'Orient on croyait que le mariage est un des sept sacrements, et qu'il confère la grâce. Ce qui fut confirmé par les Orientaux contre les erreurs de Cyrille Lucar dans trois synodes dont le premier fut tenu à Constantinople l'an 1638; le second à Jassi en Moldavie l'an 1640, et le troisième à Jérusalem, vers la fin du même siècle.

Après toutes ces autorités, il serait inutile d'objecter qu'on n'a pas toujours cru comme un article de foi dans l'Eglise, que le mariage fût un véritable sacrement; et que s'il l'était véritablement, on devrait réprover, comme sinoniques, les stipulations de dons et de dot, qu'on a coutume d'insérer dans les contrats de mariage.

On répond à la première difficulté, qu'en supposant que

quelques théologiens et canonistes ont douté que le mariage fût un véritable sacrement, sans qu'on puisse les taxer d'hérésie, il s'ensuit seulement que l'Église pour lors n'avait point encore proposé cette vérité comme un article de foi, ainsi qu'elle l'a fait depuis, et par conséquent qu'on pouvait pour lors en douter ou même l'impugner, sans être formellement hérétique, selon ces paroles de saint Augustin : *Errare poterat, sed hæreticus non ero*. Car, quoique l'Église ne fasse point de nouveaux articles de foi, elle ne les propose pas toujours tous ensemble à la croyance des fidèles; et jusqu'à ce qu'elle les propose, l'erreur peut n'être que matérielle de la part de ceux qui les combattent. C'est ainsi qu'avant que l'Église eût défini la validité du baptême conféré par les hérétiques, on pouvait soutenir le contraire avec saint Cyprien, sans hérésie formelle, etc.

On répond à la seconde difficulté, que les stipulations des mariages ne regardent que le contrat naturel et civil, et non le sacrement.

IV. Les théologiens parlent différemment de la nature des mariages qui se font par procureur, entre des personnes absentes. (Cajétan tom. 1, *Tract.* 12, q. 1.) ne les regarde, ni comme sacrements, ni comme vrais mariages. Estius (*in 4^o. Dist.* 29, p. 5) les regarde comme mariages, mais non comme sacrements. Dominique Soto prétend que ce

sont de véritables mariages, et de véritables sacrements; parce que, dit-il, la matière et la forme, le ministre et l'intention s'y trouvent comme dans les autres mariages; les parties y consentent par procureur, et le prêtre leur donne aussi la bénédiction nuptiale. (Dominique Soto, *in-4^o. Dist.* 27, *quæst.* 1, *art.* 3.) Ce sentiment n'est pas sans difficulté, et l'Église n'a rien décidé sur cette question douteuse. C'est pourquoi tous les théologiens conviennent que ceux qui ont été mariés par procureur, doivent réitérer leur mariage en personne devant le curé; et c'est l'usage de l'Église latine.

V. Le mariage d'un infidèle avec une infidèle est valide; mais il n'est point sacrement, puisqu'on n'est capable d'aucun sacrement, à moins qu'on ne soit baptisé.

VI. Le mariage de deux infidèles, qui viennent à recevoir le baptême dans la suite, devient indissoluble et ratifié par l'Église. Mais c'est une question de savoir s'il devient sacrement. Les uns assurent qu'il le devient en effet aussitôt après la réception du baptême, et sans nouveau consentement de la part des contractans. Les autres exigent pour cela un nouveau consentement ou un renouvellement et une approbation du premier par paroles, ou par signes, ou par l'usage du mariage. D'autres nient absolument qu'un tel mariage devienne sacrement

en aucun cas. La chose est indécise.

§ III.

De la matière et de la forme du mariage.

Le mariage étant un véritable sacrement, il a sa matière et sa forme qui partagent extrêmement les théologiens.

Catharin (*Opusc. de matrim. quæst. 1*) croit que la matière du mariage consiste dans les paroles et les actes des contractans, et la forme dans la parole de Dieu, comme ministre sanctifiant le mariage. Ce sentiment paraît confondre le ministre et l'auteur du mariage.

Navarre pense que le consentement intérieur des contractans est la matière, et les paroles ou les signes extérieurs, la forme.

Major pense au contraire que ce consentement intérieur fait la forme, et les paroles la matière. Mais tous les deux ne font point assez attention que la matière et la forme des sacremens doivent être également sensibles.

Richard de Saint-Victor soutient que les paroles de celui des contractans qui parle le premier, constituent la matière, et les paroles de l'autre contractant la forme. Mais pourquoi les premières paroles seraient-elles plutôt la matière que les secondes, et les secondes plutôt la forme que les premières? Les premières paroles déterminent quelquefois celles qui les suivent, comme les suivantes déterminent les premières. Mais si les

deux contractans parlent aussitôt l'un que l'autre, que deviendra la distinction de la matière et de la forme?

Dominique Soto et Suarez prétendent que les paroles des deux contractans forment la matière et la forme en tant qu'elles renferment la tradition et l'acceptation des corps, la tradition comme matière, et l'acceptation comme forme. La matière et la forme ne paraissent distinguées que par l'esprit, selon cette opinion, puisque la tradition mutuelle renferme réellement l'acceptation.

Il y en a qui veulent que les contractans soient la matière, et les paroles la forme; en quoi ils confondent le sujet qui reçoit le sacrement avec la matière qui le compose.

Plusieurs nouveaux théologiens disent que la tradition et l'acceptation mutuelle des corps est la matière, et que les paroles ou les signes qui expriment le consentement mutuel sont la forme.

Maldonat (*Quæst. 1, de matrim. pag. 439*) ne reconnaît point d'autre matière du sacrement de mariage que l'union et la société extérieure de l'homme et de la femme, ni d'autre forme que la signification spirituelle de cette union. La forme du sacrement de mariage ne serait point sensible dans cette supposition, et elle doit l'être aussi bien que la matière.

Enfin les autres théologiens sont persuadés, après Estius,

(in 4, dist. 26, § 11 et 12) que la matière du sacrement de mariage consiste dans les actes des contractans, et la forme dans les paroles du prêtre qui les marie, parce que ces paroles déterminent les actes des contractans à l'Etre sacramental, comme l'absolution du confesseur les actes des pénitens. Ce dernier sentiment nous paraît le plus probable, et recevra beaucoup de jour de ce que nous allons dire du ministre du sacrement de mariage dans le paragraphe suivant.

§ IV.

Du ministre du mariage.

L'école est ici partagée en deux sentimens contraires. Selon le premier, les contractans sont les ministres du sacrement de mariage, soit que chacun des deux se l'administre à lui-même, soit que tous les deux se l'administrent mutuellement l'un à l'autre. Suivant le second sentiment, les seuls prêtres qui bénissent le mariage en sont les ministres; et ce dernier sentiment paraît à plusieurs le plus probable, comme il est le plus commun aujourd'hui, car :

1°. Les chrétiens de la primitive Église ont toujours reçu la bénédiction nuptiale de la main des évêques ou des prêtres, parce qu'ils ont cru que la grâce du sacrement y était attachée. D'où vient que Tertullien, dans son traité de la pudicité (*lib. 2, c. 4*); et saint Jérôme, sur le chapitre 5. de l'épître de saint Paul aux

Éphésiens, traitent de concubines et d'adultères les mariages clandestins.

2°. Saint Ambroise, dans sa lettre 70, dit que le mariage doit être sanctifié par la bénédiction sacerdotale.

3°. Le quatrième concile de Latran, sous le pape Innocent III, (*in Decret. tit. desim. cap. cum in Ecclesiâ*) défend de rien exiger pour les bénédictions que les prêtres donnent aux nouveaux mariés, non plus que pour l'administration des autres sacremens; et la glose ajoute sur ce canon : *Pro benedictionibus nubentium aliquid accipi prohibetur, quia per eas gratia confertur.*

4°. Il y a plusieurs rituels où les curés sont appelés *les ministres du sacrement de mariage*. Tels sont les rituels de Cologne, d'Ypres, d'Arras et de Cambrai, où il est ordonné que le curé, en mariant ses paroissiens, doit dire : *Ego tanquam Ecclesiæ minister vos in matrimonium conjungo*; et ces rituels sont autorisés par le concile de Trente qui veut que les curés, en mariant les fidèles, disent ces paroles : *Ego vos in matrimonium conjungo, in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs-Sancti*. Car si le prêtre n'était pas le ministre du lien conjugal, il ne devrait pas dire : *Je vous unis*; mais *je bénis votre union*. Le rituel de Tolède parle encore plus expressément que les autres, et reconnaît que si les deux époux sont la cause efficiente du mariage,

en tant qu'il est un contrat, le prêtre en est le ministre, en tant qu'il est un sacrement, de la même manière qu'il l'est des autres sacremens : *Efficiens causa matrimonii sunt ipsi contractantes in quantum est contractus quidam : at verò ut est sacramentum minister est causa instrumentalis, sicut in aliis sacramentis.*

5°. Les seuls prêtres ou évêques sont ministres ordinaires des sacremens de la nouvelle loi, et par conséquent du mariage, qui est un véritable sacrement. Hé ! par quelle raison serait-il excepté de la loi commune ? N'est-ce pas une chose qui paraît ridicule d'avancer que les prêtres qui sont de droit divin les dispensateurs des saints mystères, ne seront que les simples témoins de l'administration du sacrement de mariage, que des personnes laïques se conféreront en leur présence ?

6°. Lorsque les fidèles se mariaient clandestinement avant le concile de Trente, ils ne croyaient point commettre de sacrilège en se mariant dans l'état du péché mortel : ils ne croyaient donc pas non plus, par conséquent, que les mariages clandestins fussent des sacremens. Ils ne l'étaient pas en effet ; et ils ne le sont point encore dans les pays où le concile de Trente n'est point reçu, quoiqu'ils soient de vrais mariages qui emportent une société indissoluble, et tous les devoirs qui en sont la suite. C'est la réponse qu'il faut don-

ner à ceux qui objectent l'autorité des conciles, et en particulier du concile de Trente, qui déclare valides les mariages contractés sans le ministère d'aucun prêtre, avant la publication du décret qui les annule. Il faut répondre que ces sortes de mariages étaient valides, et qu'ils le sont encore comme contrats naturels dans les lieux où le concile n'est point reçu ; mais non pas comme sacremens. Et de ce que Jésus-Christ a élevé le contrat naturel à la dignité de sacrement, il s'ensuit bien que des fidèles ne peuvent licitement le recevoir que comme sacrement ; mais il ne s'ensuit pas que l'Eglise, dans le doute, ne puisse tolérer les mariages comme contrats naturels, sans les annuler, pour éviter de plus grands inconvéniens. Enfin, jusqu'à ce que la question soit terminée par un jugement souverain, on peut choisir, sans craindre d'errer, entre les deux sentimens, pourvu que l'on suive celui que l'on croit sincèrement le plus probable.

§ V.

De la cause efficiente du mariage.

On entend par la cause efficiente du mariage, celle qui produit le lien conjugal que nous appelons *mariage* ; et cette cause n'est autre que le consentement mutuel par lequel les contractans témoignent ou par signes, ou de vive voix, qu'ils veulent s'épouser actuellement.

Mais ce consentement doit avoir plusieurs conditions pour produire cet effet.

1°. Il faut un consentement intérieur et sincère ; il ne suffit pas qu'il soit extérieur et simulé, en sorte que le mariage ne serait point valide : si, par exemple, Pierre, en épousant Catherine, et disant extérieurement : *je vous prends pour mon épouse*, disait intérieurement : *je ne veux point de vous pour épouse*. La raison est que le mariage est essentiellement un contrat, une intime union des cœurs et des volontés, un lien d'un amour perpétuel ; ce qui suppose nécessairement un consentement intérieur et sincère, puisqu'il est impossible que les volontés et les cœurs des deux époux soient unis, lorsque l'un d'eux ne veut pas contracter avec l'autre d'une volonté intérieure et sincère, et qu'il refuse son consentement. Le pape Nicolas 1^{er}, *cap. tua nos extra. de sponsal. et matrim.* ; saint Bonaventure, sur le quatrième livre du Maître des sentences, *dist. 27, quæst. 2* ; saint Thomas, sur la même distinction, *quæst. 1, art. 2*, sont de ce sentiment. Voici les paroles du docteur angélique : *Expressio verborum sine interiori consensu, matrimonium non facit... Si desit consensus mentalis ex parte unius, ex neutra parte est matrimonium*. Enfin c'est aussi le sentiment du plus grand nombre des théologiens qui donnent ces règles pour la pratique.

2°. Un homme qui désavoue intérieurement le consentement extérieur qu'il donne à son mariage, pèche mortellement contre la justice et contre la vérité, et est obligé à consentir sincèrement. On ne doit point le croire lorsqu'il assure qu'il n'a point consenti, à moins qu'il n'en donne des preuves incontestables qui sont très-difficiles. S'il donne des preuves de cette espèce, et qu'il ne veuille point absolument consentir à son premier mariage apparent, il n'en doit point contracter un nouveau, jusqu'à ce que le juge d'Église ait déclaré nul ce premier mariage ; mais s'il en contracte un avant cette déclaration, ce second mariage sera valide devant Dieu, puisque le premier est invalide faute d'un vrai consentement ; et dans ce cas il ne sera point obligé de quitter sa seconde femme pour reprendre la première, quand même on l'y contraindrait par l'excommunication qu'il souffrira patiemment.

3°. Il faut un consentement mutuel ; en sorte que si l'un des contractans refuse de consentir, il n'y a point de mariage, parce que l'essence du mariage consiste dans le consentement réciproque des deux époux.

4°. Le consentement doit être extérieur, puisque sans cela il ne pourrait, ni faire partie d'un sacrement et d'un contrat extérieur, ni être connu et accepté par les contractans.

5°. Le consentement doit être

libre et exempt d'erreur. (*Voy.*
EMPÊCHEMENT D'ERREUR ET DE
VIOLENCE.)

§ VI.

Des effets du mariage.

Le mariage, comme sacrement, produit deux effets principaux dans les personnes qui le reçoivent avec une conscience pure : le premier est l'augmentation de la grâce sanctifiante, et des habitudes surnaturelles qu'on appelle *grâce seconde*, pour la distinguer de la *première* qui efface le péché mortel. Le second effet du mariage est le remède qu'il apporte aux maux introduits dans le mariage par le péché.

Le sacrement de mariage produit la grâce qui représente l'amour de Jésus-Christ pour son Église, et qui porte les deux époux à s'aimer d'un amour chaste sur ce divin modèle. Il leur donne aussi un remède efficace et présent qui les fortifie contre les maux introduits dans le mariage par le péché ; savoir, la fragilité humaine, les fâcheuses dispositions d'esprit et de corps, la concupiscence, les tribulations, les craintes, les inquiétudes, les embarras, et enfin, toutes les charges du mariage, que l'on supporte plus facilement par le moyen de la grâce et des secours attachés à ce sacrement, qui donnent aux époux un esprit d'union et de concorde pour s'aimer, de patience et de douceur pour se supporter mutuellement, de chasteté pour

demeurer dans les bornes de leurs devoirs, de sollicitude pour veiller aux besoins de leur famille, de religion et de piété pour se sanctifier eux et leurs enfans.

§ VII.

Des propriétés du mariage.

On entend par les propriétés du mariage son unité, son indissolubilité et sa nécessité.

Unité du mariage.

L'unité du mariage consiste en ce qu'un homme ne peut avoir qu'une femme, et qu'une femme ne peut avoir qu'un homme. La polygamie, par conséquent, ou la pluralité des femmes, détruit cette unité. La polygamie simultanée, c'est d'avoir plusieurs femmes à la fois ; et la successive, d'en avoir plusieurs l'une après l'autre.

Polygamie simultanée.

Il est certain que la polygamie simultanée d'une femme qui aurait plusieurs maris à la fois, est défendue par le droit naturel, parce qu'elle serait également contraire à la première et à la seconde fin du mariage. Elle serait contraire à la première fin du mariage qui consiste dans la génération, puisque l'expérience prouve que les femmes publiques sont stériles. Elle serait aussi contraire à la seconde fin du mariage, qui n'est autre que l'éducation des enfans, puisqu'elle rendrait le père de ces enfans incertain. Il s'agit

donc de savoir si la polygamie ; par laquelle un homme aurait plusieurs femmes à la fois, est défendue, et par quel droit ; si c'est par le droit naturel inviolable, ou par le droit divin seulement.

Luther la croyait permise par la loi naturelle, et même par la loi évangélique, lorsqu'il y avait une nécessité pressante ; et il la permit en effet à Philippe, landgrave de Hesse.

Calvin la croyait si contraire à la loi naturelle, qu'il accusait d'adultère les patriarches de l'Ancien-Testament, qui avaient eu plusieurs femmes.

Il y a des théologiens catholiques, tels que Durand (*in 4, dist. 33, quæst. 1*), et Maldonat (*De matrim.*, pag. 435), qui croient qu'elle n'est pas contraire à la loi naturelle, et que les patriarches anciens pouvaient avoir plusieurs femmes sans aucune dispense. D'autres pensent qu'elle est contraire à la loi naturelle, mais dispensable, et à la loi divine ; que Dieu en a dispensé les anciens patriarches, et que Jésus-Christ a révoqué cette dispense dans le Nouveau-Testament. Cette opinion est beaucoup plus probable, car :

1^o. La polygamie simultanée est contraire à la loi naturelle. Elle est contraire à la loi naturelle, parce qu'elle empêche que la femme n'ait sur le corps de son mari le même pouvoir que son mari a sur le sien quant au devoir du mariage ; pouvoir que le droit naturel accorde égale-

ment aux deux époux, et qui est nécessairement partagé entre plusieurs femmes par la polygamie.

Que de discordes aussi ne naissent point de cette source ? Que de jalousies et de guerres domestiques, fondées sur la préférence de certaines femmes et de certains enfans, qu'un mari aimera plus que les autres ?

2^o. La polygamie simultanée est contraire à la loi divine et à l'institution primitive du mariage. Dieu forma au commencement du monde un seul homme et une seule femme, pour faire connaître à l'homme qu'il ne doit avoir qu'une épouse. *Quamobrem relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una.* (Gen. c. 2, v. 24.)

3^o. Dieu a permis la polygamie aux anciens patriarches de la loi de nature depuis le déluge seulement ; et aux Juifs, dans la loi écrite pour multiplier leur race, parce qu'ils étaient les seuls fidèles de ces temps-là. Il est vrai que cette permission ne paraît pas bien clairement marquée dans l'Ancien-Testament ; mais cela n'est point nécessaire, et on peut l'inférer avec justice. L'Écriture ne nous représenterait pas ces patriarches comme des hommes saints, chéris de Dieu, et éternellement heureux, s'ils avaient passé leur vie dans un crime qu'elle ne leur reproche en aucun endroit, et dont ils n'auraient point fait pénitence. Moïse ne condamne point

les Juifs qui ont deux femmes ; il ordonne seulement , qu'en cas qu'un Juif aime plus l'une que l'autre , il ne pourra pas accorder le droit d'aînesse à l'enfant de celle qu'il aime davantage parce qu'il est dû à la naissance. (*Deut. 21*) Le prophète Nathan, qui reproche à David son adultère, ne lui reproche pas le grand nombre de ses autres femmes; et le saint prêtre Joïada donne deux femmes au roi Joas, après l'avoir fait monter sur le trône de Juda. Dieu a donc permis aux anciens la pluralité des femmes, et il a pu la leur permettre, parce qu'elle n'est point contraire à la première fin du mariage, qui est la naissance des enfans, ni par conséquent aux premiers principes du droit naturel, qui sont invariables, tels que ceux qui défendent le blasphème, l'idolâtrie, le mensonge, quoiqu'elle soit contraire aux principes secondaires du même droit. C'est ainsi qu'il faut répondre aux Pères et aux théologiens dont les uns disent, après saint Augustin (*lib. 22, contr. Faust. c. 47*), que la polygamie ne répugne pas à la loi naturelle; et les autres, que Dieu ne peut pas dispenser de la loi naturelle. La polygamie ne répugne point aux premiers préceptes de la loi naturelle, et Dieu ne peut dispenser de ces sortes de préceptes. La polygamie répugne aux seconds préceptes de la loi naturelle, et Dieu peut dispenser de ces derniers préceptes. (*Voyez Loi.*)

4°. Jésus-Christ a rétabli le

mariage dans l'état de sa première institution, et ordonné qu'un homme n'aurait qu'une femme. Ainsi il n'est permis maintenant, ni aux Juifs, ni aux infidèles d'avoir plusieurs femmes, quand même la chose aurait été permise autrefois à ces derniers aussi bien qu'aux Juifs, comme il paraît fort probable par l'exemple d'Esther, qui épousa le roi Assuérus, quoique déjà marié à plusieurs autres femmes, et parce que l'Écriture ne reproche la polygamie, ni à Esau, ni aux autres infidèles.

Polygamie successive.

Les montanistes, les novatians et Tertullien ont condamné la polygamie successive, c'est-à-dire, les secondes noccs et les suivantes, après la mort du premier époux. L'Église a toujours souhaité que les fidèles eussent la force de s'en abstenir; mais elle ne les a jamais universellement proscrites, ni regardées comme mauvaises en elles-mêmes, et contraires au droit naturel et divin.

1°. L'Église a toujours souhaité que ses enfans s'abstiennent des secondes noccs, non qu'elle les regardât comme mauvaises, mais parce qu'elle les regardait comme fort imparfaites et comme une marque d'incontinence. De-là vient que, quoiqu'elle ne les ait jamais universellement condamnées par aucun décret, soit de pape, soit de concile général, elle a cependant soumis à la pénitence en plusieurs endroits ceux qui convoiaient à de

secondes noces, comme on le voit par le troisième canon du concile de Néocésarée, par le dix-neuvième de celui d'Ancyre, par le premier de celui de Laodicée, par la lettre de saint Basile à Amphiloque. Elle déclarait les bigames irréguliers, et les privait, lorsqu'ils se remariaient, de la bénédiction du prêtre, comme l'assure saint Césaire d'Arles dans son sermon 289, qui est dans l'appendice de la nouvelle édition des œuvres de saint Augustin. Elle les privait aussi de ses aumônes et des couronnes qu'on mettait sur la tête des nouveaux mariés. L'empereur Basile le Macédonien déclara illicites les troisième noces; et nulles les quatrième par sa nouvelle intitulée : *Non licere ad quartas nuptias transire.* (Lib. 2, jur. Orient.)

2°. L'Eglise n'a jamais regardé les secondes noces et les suivantes comme mauvaises en elles-mêmes et contraires au droit naturel et divin. Saint Paul permet aux veuves de se remarier, comme on voit par le chapitre 7 de son Épître aux Romains, v. 2 et 3, par le septième de sa première Épître aux Corinthiens, ch. 7, v. 9 et 39. On voit la même chose dans la tradition attestée par le huitième canon du concile de Nicée; par le premier du concile de Laodicée; par saint Clément d'Alexandrie, dans son troisième livre des Stromates; par S. Grégoire de Naziance, Orat. 39; par S. Ambroise, dans son Traité des Veuves, ch. 11; par saint Jé-

rome, dans son Épître 50 à Pamphile; par Eugène IV, dans son Décret pour l'instruction des Arméniens. Les secondes noces, en effet, et les suivantes n'ont rien d'opposé à la première, ni à la seconde fin du mariage, qui consistent dans la naissance et l'éducation des enfans : elles n'ont rien par conséquent non plus qui soit contraire au droit naturel. Il faut donc expliquer bénignement et réduire à leur juste valeur certaines expressions des conciles et des Pères qui traitent les secondes noces et les suivantes, de polygamie, de fornication, d'adultère, punissables et soumises à des pénitences exemplaires. Ils ne prétendent autre chose, sinon que les secondes noces sont très-imparfaites en elles-mêmes, qu'elles renferment une sorte d'indécence, qu'elles sont une marque d'incontinence, et souvent viciées par les mauvais motifs qui les inspirent, ou les circonstances qui les accompagnent. Ce n'est donc pas sur les secondes noces en elles-mêmes, mais sur ceux qui les contractent, et sur les défauts qui les accompagnent, que portent ces expressions fortes et hyperboliques des saints Pères et des conciles.

Indissolubilité du mariage.

1°. Il faut distinguer trois sortes de mariages, le légitime ou naturel, le ratifié, *ratum*, et le consommé, *consummatum*. Le mariage légitime est celui qui se contracte selon les lois par des

personnes capables : tel est le mariage des infidèles et des hérétiques; c'était aussi le mariage de tous les hommes avant la venue de Jésus-Christ. Le mariage ratifié par l'Eglise est celui que les fidèles contractent en face de l'Eglise qui ajoute au mariage naturel la qualité de sacrement. Le mariage consommé est celui qui a été suivi de la connaissance charnelle permise entre les époux, qui par-là acquiert plus de force et devient plus indissoluble.

2°. Le mariage peut être dissous, quant au lien, *quoad vinculum*, ou quant au lit, *quoad thorum*, ou quant au lit et à l'habitation, *quoad thorum simul et cohabitationem*. Il est dissous quant au lien, lorsque les époux peuvent se remarier à d'autres; il est dissous quant au lit, lorsqu'ils ne sont point obligés à se rendre le devoir du mariage, quoiqu'ils ne puissent se marier à d'autres; il est dissous quant au lit et à l'habitation, lorsqu'ils ne sont obligés, ni de se rendre le devoir du mariage, ni de demeurer ensemble sous le même toit.

3°. Tous les théologiens catholiques, à l'exception d'un très-petit nombre, conviennent que le mariage ne peut être dissous que dans les cas dont nous parlerons; mais ils ne conviennent pas du droit qui forme cette indissolubilité. Les uns la rapportent au seul droit naturel, d'autres au seul droit divin, d'autres au droit naturel et di-

vin, et à la nature du sacrement. Medina croit que le mariage non consommé n'est indissoluble depuis Jésus-Christ, que par la disposition des lois de l'Eglise. (*Med.*, l. 5, de *cælib.*, c. 72, 88 et 89.)

4°. Tout mariage est indissoluble quant au lien, par le droit naturel, en ce sens que l'indissolubilité de tout mariage est conforme aux lois de la nature, quoique les lois de la nature n'ordonnent pas absolument et strictement cette indissolubilité.

L'indissolubilité de tout mariage est conforme aux lois de la nature, parce que le mariage a pour fin l'établissement d'une société parfaite et perpétuelle de vie, d'esprit et de cœur entre les deux époux, la génération et l'éducation des enfans, et qu'il diffère essentiellement du concubinage. Or, si l'indissolubilité du mariage n'est pas conforme aux lois de la nature, et si, conformément à ces lois, on peut le rompre à son gré, comment la société sera-t-elle parfaite, constante, perpétuelle? De quelle sorte les enfans qui sont le gage de cette société, seront-ils élevés et établis? Quelle différence y aura-t-il entre le mariage et le concubinage condamné par les païens même qui ont connu l'indissolubilité du mariage par les seules lumières de la raison? La république romaine avait subsisté plus de cinq cents ans avant qu'on y eût entendu parler de la répudiation des fem-

mes, comme nous l'apprend Valère Maxime, l. 2; et Spurius Cabilus qui osa le premier renvoyer sa femme, sous prétexte de stérilité, fut blâmé de tous les sages.

Cependant les lois de la nature n'ordonnent pas absolument et strictement l'indissolubilité du mariage, puisque si cela était, cette indissolubilité serait intrinsèquement vicieuse et mauvaise, d'où il s'ensuivrait que Dieu même ne pourrait point la permettre; ce que personne n'admettra sans doute, et ce qu'on ne pourrait admettre sans blesser les droits du Tout-Puissant, et sans fixer des bornes à son action et à son souverain domaine.

Le mariage n'est pas moins indissoluble de droit divin, et cette indissolubilité paraît clairement dans ces paroles du second chapitre de la Genèse, *l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et être deux dans une même chair*; et dans ces autres de Jésus-Christ au dix-neuvième chapitre de saint Matthieu, *que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni*. Ces paroles ne peuvent raisonnablement s'entendre que d'une union indissoluble, attachée par le Créateur au contrat naturel du mariage, quand il l'institua dans le paradis terrestre; et c'est ainsi que les a entendues le concile de Trente, *sess. 14, cap. unic. de matrimonio*.

Le mariage des fidèles est encore indissoluble par la dignité

du sacrement auquel Jésus-Christ l'a élevé; parce qu'en cette qualité, dit saint Augustin, l. 1, *De bono conjug.*, c. 7, il représente d'une manière très-parfaite l'union inviolable du verbe avec son humanité, et de Jésus-Christ avec son Église. C'est pourquoi l'Église catholique n'a jamais toléré la répudiation des femmes, pour quelque cause que ce soit, pas même pour cause d'adultère.

PREMIÈRE OBJECTION.

La nature dicte, que le mariage doit être dissous dans plusieurs cas, tels que ceux de la stérilité ou de l'impuissance des époux, de leur discorde, de leur maladie, ou de leur éloignement perpétuel; et d'ailleurs, si la dissolution était contraire au droit naturel, elle ne pourrait être permise, en aucun cas, ce qui est contraire à la pratique de l'Église qui la permet lorsqu'un époux infidèle ne veut pas demeurer avec l'autre qui s'est converti à la religion chrétienne, et lorsqu'un des conjoints embrasse l'état religieux avant la consommation du mariage.

RÉPONSE.

La nature ne dicte la dissolution d'un vrai mariage, ni dans les cas énoncés, ni dans aucun autre, parce que ces sortes d'inconvéniens postérieurs, sont purement accidentels au mariage, et que les lois générales qui ont le bien public pour objet, ne cessent pas pour quelques in-

convénients particuliers. Pour ce qui est de la dissolution du mariage en certains cas, elle prouve uniquement que son indissolubilité n'appartient pas aux premiers principes du droit naturel, qui sont invariables, comme on l'a déjà expliqué.

DEUXIÈME OBJECTION.

Constantin et d'autres empereurs chrétiens (*l. 3, codic. Theodos., t. 16.*), les rois de France, de la première et seconde race, ceux d'Espagne depuis le cinquième siècle jusqu'au treizième, ont autorisé la dissolution des mariages, même quant au lien, dans leurs états, sans opposition de la part de l'Église.

RÉPONSE.

Plusieurs princes chrétiens ont permis la dissolution des mariages, même quant au lien, dans leurs états; mais ce sont des abus que l'Église n'a jamais approuvés, quoiqu'il y ait quelques anciens conciles et quelques Pères, surtout entre les Grecs, qui souffrent difficulté sur ce point, et qui ne paraissent pas distinguer assez la séparation des deux époux que Jésus-Christ autorise pour cause d'adultère, d'avec la dissolution du mariage. Tels sont les conciles d'Elvire de l'an 305, *can. 9*, d'Arles de l'an 314, *can. 10*; de Venise de l'an 405, *can. 2*; d'Agde de l'an 506, *c. 25*; Lactance, *l. 6, De divin. institution., c. 23*; S. Basile, *Epist. 1, canon. ad Amphilochem, etc.*

Quelques théologiens expliquent favorablement ces autorités. D'autres, comme le cardinal Bellarmin (*l. 1, de matrim., c. 17*), leur attribuent une erreur innocente dans une question fort obscure et point encore décidée pour lors. Quelque parti que l'on prenne, il sera toujours vrai de dire que l'Église catholique n'a jamais cru que le lien du mariage pût être dissous par l'adultère de l'un des deux époux, et que la plupart des anciens Pères ont soutenu cette indissolubilité. Le concile de Milève la décida positivement dans son canon 17; saint Augustin, qui assista à ce concile, le dit clairement (*l. 2, De adult. conjug., c. 5*); saint Jérôme le marque dans sa lettre à Océanus. Tous les papes ont enseigné la même chose, et Arcadius fait voir dans sa concorde des sentimens des Églises grecque et latine, que les anciens Pères grecs n'ont pas eu, sur ce point, d'autres sentimens que l'Église romaine. C'est ce qu'on peut voir dans saint Clément d'Alexandrie, *lib. 2, Stromat*, dans saint Grégoire de Nazianze, *Orat. 31, de matrim.*, et dans saint Basile, *l. de Virginité*. Les Grecs des siècles postérieurs ont donc abandonné la tradition de leurs Pères, et lui ont préféré les lois des empereurs qui autorisent la dissolution du mariage quant au lien, en cas d'adultère. L'Église romaine les tolère cependant, et ne les condamne point comme hérétiques.

5°. Le mariage contracté dans l'infidélité ne se dissout point par la conversion des deux époux à la foi.

6°. Quand un des époux infidèle se convertissait, du temps des apôtres, et que celui qui persévérait dans l'infidélité, consentait de vivre en paix avec lui, l'époux fidèle pouvait licitement rester avec l'infidèle; il le devait même en vertu d'un précepte apostolique, quoique non divin, selon quelques théologiens.

7°. Les infidèles qui se convertissent et qui ont plusieurs femmes, sont obligés de les quitter toutes, excepté la première.

8°. Il y a trois cas dans lesquels les mariages des infidèles peuvent être dissous quant au lien, lorsque l'un d'eux se convertit. Le premier est, lorsque la partie infidèle qui ne s'est pas convertie à la foi, se sépare, et ne veut pas habiter avec celle qui s'est fait chrétienne. Le second est, lorsqu'un mari infidèle veut bien habiter avec sa femme, mais qu'il blasphème contre Dieu, et tâche de la pervertir. Le troisième est, lorsqu'un mari infidèle veut bien habiter avec sa femme, mais l'engage à commettre des choses qui sont défendues par la loi de Dieu, sous peine de péché mortel. (Innocent III, dans le chap. *Quantò et gaudemus*, de *divortiis*).

Toute la France connaît, ou peut connaître le célèbre arrêt du parlement de Paris, rendu le 2 janvier 1758, par lequel il est fait défense à un Juif converti à

la religion chrétienne et catholique, de contracter un nouveau mariage pendant la vie de la femme qu'il avait légitimement épousée avant sa conversion. Ce Juif, nommé *Borach Lévi*, né à Haguenau, en Alsace, avait été marié à *Mendel-Cerf*, de la même religion, et avait eu d'elle deux filles. Il fut baptisé le 10 avril 1752, par le curé de Montmagny, diocèse de Paris. Il alla depuis habiter à Ville-Neuve-Bellot, diocèse de Soissons; et après plusieurs sommations faites à sa femme de se convertir et de venir habiter avec lui, il obtint de l'officialité de Strasbourg une sentence qui le déclarait libre de ses premiers liens, avec permission de contracter un autre engagement, et somma le curé de Ville-Neuve-sur-Bellot de publier les bans de son mariage avec *Anne Thevard*. Sur le refus de ce curé, il le fit assigner à l'officialité de Soissons, où le néophyte fut déclaré non-recevable. *Lévi* appela comme d'abus de cette sentence au parlement de Paris, où cette affaire fit beaucoup de bruit, et partagea les jurisconsultes. La cause fut plaidée pendant dix audiences par deux habiles avocats, M. *Loyseau de Mauléon*, en faveur de *Lévi*, et M. *Morreau* contre lui. Il y eut plusieurs mémoires, plusieurs consultations imprimées pour et contre; enfin, sur les conclusions de M. *Séguier*, avocat-général, le parlement rendit l'arrêt dont nous venons de parler. On a ras-

semblé toutes les pièces de ce procès qui a fixé long - temps l'attention du public, et on les a fait imprimer en 2 volumes in - 12, extrêmement curieux, qu'on vend chez Cellot, libraire, grande-salle du Palais, sous ce titre : Recueil important sur la question de savoir : si un Juif marié dans sa religion peut se remarier après son baptême, lorsque sa femme juive refuse de le suivre et d'habiter avec lui, avec cette épigraphe : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni*. Nous laissons aux lecteurs à concilier ce fameux arrêt avec la décision du pape Innocent III.

9°. Le mariage n'est point dissous, lorsque deux époux chrétiens embrassent l'hérésie ou l'infidélité.

10°. C'est une question parmi les théologiens, de savoir si le mariage des Juifs était dissous quant au lien par les lettres de divorce, en sorte qu'il fût permis aux époux de se remarier à d'autres. Saint Jérôme, dans son commentaire sur saint Matthieu, c. 5; Estius, sur le quatrième livre des sentences, et d'autres croient que la chose n'était permise que comme un moindre mal pour en éviter de plus grands. Cajétan, sur le chapitre 19 de saint Matthieu, dit que ce n'était qu'un péché véniel. Bellarmin, de *Matrim.*, c. 17, soutient que cela était permis en conscience par la dispense de Dieu; et ce sentiment est fondé sur le sens naturel de ces paro-

les du vingt-quatrième chapitre du Deutéronome : *Si un homme épouse une femme, et qu'après l'avoir eue elle ne trouve pas grâce à ses yeux, à cause de quelque chose de honteux, il lui écrira une lettre de divorce, la lui mettra en main, et la renverra ainsi hors de sa maison. Que si, après être sortie de chez son premier mari, elle en épouse un autre, et que celui-ci la renvoie encore et lui donne une lettre de divorce, ou même s'il vient à mourir, le premier mari ne la pourra reprendre pour femme, parce qu'elle est souillée et abominable devant le Seigneur.*

11°. Le mariage des chrétiens ne peut être dissous quant au lien par l'adultère même des époux. *Quiconque, dit Jésus-Christ au seizième chapitre de saint Luc et au dixième de saint Marc, quiconque quitte sa femme et en prend une autre, commet un adultère. Si un homme quitte sa femme et en épouse une autre, il commet un adultère à l'égard de sa première femme; et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère.* Ces paroles ne sont point contraires à la réponse que Jésus-Christ fit aux pharisiens qui s'approchèrent de lui pour le surprendre, en lui faisant cette question : *Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour quelque raison que ce soit?* Jésus-Christ leur répondit : *il est vrai que quiconque quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, et en*

épouse une autre, commet un adultère : dico autem vobis, quicumque dimiserit uxorem suam nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, mœchatur, et qui dimissam duxerit, mœchatur (Matth., c. 19). Il y a deux parties dans cette réponse.

La première comprend le droit que peut avoir un mari de se séparer de sa femme pour cause d'adultère; et la seconde, ce qui lui est défendu après la séparation. Cette exception, *si ce n'est en cas d'adultère*, ne tombe que sur la première partie de la réponse de Jésus-Christ; c'est-à-dire, qu'il ne veut pas qu'un homme puisse renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit, comme le croyaient les Juifs de la secte des bellénistes, et comme lui avaient demandé les pharisiens, *quicumque ex causâ*, mais seulement pour cause d'adultère, et qu'en ce cas même, il ne lui est pas permis d'en épouser une autre. Ainsi la réponse de J.-C. comprend trois choses : 1°. que le mariage, dans sa première institution, est indissoluble : 2°. qu'il ne sera plus permis à un homme de renvoyer sa femme et de lui refuser pour toujours le devoir du mariage, que dans le cas d'adultère : 3°. que s'il la renvoie pour un autre motif, il est cause que sa femme tombe dans l'adultère : 4°. qu'en la renvoyant pour le motif d'adultère, il est lui-même un adultère, s'il se remarie à une autre. C'est l'explication que les Pères

du concile d'Aquilée ou de Frioul ont donnée en 751 (can. 10) aux paroles de Jésus-Christ, après avoir lu en plein concile les commentaires de saint Jérôme, qui les avait ainsi expliquées.

Nous avons déjà remarqué la tradition des deux Églises sur l'indissolubilité du mariage des fidèles quant au lien, même pour cause d'adultère.

12°. Le mariage des fidèles, ratifié et non consommé, se dissout quant au lien par la profession religieuse, soit que cette dissolution se fasse par la nature même de la profession, ou par le droit ecclésiastique, ou par le droit divin positif. C'est ainsi que l'a défini le concile de Trente, sess. 24, can. 6, en ces termes : *Si quis dixerit matrimonium ratum et non consummatum per solemnem religionis professionem alterius conjugum non dirimi; anathema sit.* (Voyez EMPÊCHEMENT DU Vœu.)

13°. Le mariage consommé ne se dissout point par la profession religieuse; mais si l'un des époux tombe dans l'adultère, l'autre peut se faire religieux, parce que le coupable perd le droit qu'il avait sur l'innocent : hors ce cas d'une juste cause d'un divorce perpétuel, l'un des époux ne peut embrasser la religion sans le consentement de l'autre qui est aussi obligé de prendre le même parti, s'il est jeune, ou de faire vœu de chasteté dans le monde, s'il est vieux, et hors de danger d'incontinence.

14°. Le mariage consommé se dissout en plusieurs occasions quant au lit et au domicile. C'a toujours été l'usage de l'Eglise, renouvelé et confirmé par ce canon 8 de la session 24 du concile de Trente : *Si quis dixerit Ecclesiam errare, cum ob multas causas separationem inter conjuges, quoad thorum, seu quoad cohabitationem, ad certum incertumve tempus fieri posse decernit; anathema sit.* La principale raison qui donne droit à l'un des époux de se séparer de l'autre quant au corps, c'est-à-dire, de lui refuser secrètement le devoir du mariage, c'est l'adultère. Cette séparation se peut faire sans une sentence du juge. Pour la séparation authentique du corps et du domicile, qui donne droit à un époux de refuser à l'autre le devoir du mariage et de ne plus demeurer avec lui, elle ne se peut faire sans une sentence du juge qui ne l'ordonne qu'après une exacte information. Cette séparation appartient de droit au juge d'église ; mais les parlemens de France s'étaient mis en possession de juger de ces séparations d'habitation, dont s'ensuit la séparation à thoro. Ils réduisaient les juges ecclésiastiques à la seule connaissance du point de droit, et voulaient que celle de fait fût examinée dans les tribunaux séculiers. Il y a des raisons générales qui peuvent être alléguées également par le mari, ou par la femme, et il y en a de particulières qui le peuvent être seule-

ment, ou par le mari, ou par la femme.

La première raison générale, c'est l'hérésie ou l'apostasie, parce qu'il est dangereux à un époux chrétien de demeurer avec un hérétique, ou un apostat. Les papes Innocent III et Urbain III ont autorisé les séparations qui se font pour l'un ou l'autre de ces deux sujets. (*Cap. Quæsit, de divortiis.*)

La seconde raison générale est la mauvaise conduite d'un époux qui, par ses désordres, pourrait porter l'autre au péché. C'est la décision d'Alexandre III et de S. Antonin, 3 p. tit. c. 24, sect. 7.

La troisième raison générale est si un époux a attenté sur la vie de l'autre époux ; ou par le fer, ou par le poison, ou par quelque autre violence, parce qu'il n'y a point de loi qui puisse obliger une personne à vivre avec celle qui veut attenter à sa vie.

La quatrième raison générale est une maladie contagieuse ; et la cinquième, la démence, ou folie de l'un des deux époux. (*Voyez ADULTÈRE.*)

Les raisons particulières pour lesquelles les époux peuvent demander la séparation de corps, sont les mauvais traitemens, les humeurs incompatibles, la pauvreté, les absences, les emplois de l'un d'eux, etc.

La séparation de corps et d'habitation obtenue par une femme pour de mauvais traitemens qu'elle reçoit, emporte presque toujours la séparation de biens, parce qu'il n'est pas juste qu'un

mari jouisse des biens de sa femme lorsqu'il ne la traite pas comme le doit un mari chrétien.

Nécessité du mariage.

Il y avait au commencement du monde un précepte naturel pour tous les hommes de se marier, parce que la nature dicte et ordonne la multiplication du genre humain, et ce précepte a duré jusqu'à ce que les hommes fussent suffisamment multipliés. Depuis ce temps il n'oblige plus personne en particulier. Il n'a pas même obligé les Juifs. Saint Jérôme, *l. 1, contr. Jovin.*, prouve par les exemples de Josué, d'Elie, d'Élisée, et d'autres qui n'ont jamais été mariés, que le célibat était non-seulement permis dans la loi de Moïse, mais même qu'on le regardait comme un état plus parfait que celui du mariage. Il y a cependant plusieurs sortes de nécessités qui obligent quelquefois les personnes au mariage. Il y a une nécessité d'état et de politique, telle que serait celle d'un prince héréditaire qui, pour éviter les suites fâcheuses qui arriveraient dans son état après sa mort s'il mourait sans enfans, serait obligé de se marier et de donner à ses sujets des héritiers de sa couronne. Il y a une nécessité de faiblesse dans ceux qui ne peuvent garder la continence. Il y a une nécessité de pauvreté telle que serait celle d'une fille qui, n'ayant pas de quoi vivre, en trouve le moyen à la faveur d'un

mariage chrétien. Ces deux dernières sortes de nécessités n'obligent point absolument au mariage, parce qu'une personne qui ne garde que difficilement la continence, peut vaincre cette difficulté par la prière et la pénitence, et qu'une fille pauvre peut se procurer le nécessaire à la vie par des voies légitimes différentes du mariage.

§ VIII.

Des solennités requises au mariage.

Il y a des solennités qui précèdent la célébration du mariage et d'autres qui l'accompagnent. Les solennités qui précèdent la célébration du mariage sont les fiançailles, la proclamation des bans, le consentement des parens. Les solennités qui accompagnent la célébration du mariage consistent dans le consentement des parties qui contractent, dans la présence du prêtre et des témoins, la bénédiction et les autres cérémonies de l'Église.

Nous avons parlé de la proclamation des bans et des fiançailles aux lettres *Bans* et *Fiançailles*. Nous avons aussi parlé du consentement des parties qui contractent, et de la présence du prêtre et des témoins, au titre de l'Empêchement de clandestinité. Nous parlerons des autres cérémonies au paragraphe des cérémonies du mariage, et nous traiterons ici de la nécessité du consentement des pa-

rens pour la validité du mariage des enfans de famille.

Nécessité du consentement des parens pour la validité des mariages des enfans de famille.

I. Les luthériens et les calvinistes prétendent que les mariages contractés par les enfans à l'insu ou contre l'aveu de leurs parens, sont nuls de droit naturel et divin. Tous les catholiques conviennent que ces sortes de mariages sont très-souvent défendus, mais non invalides par le droit naturel et divin, et disputent seulement entr'eux pour savoir s'ils sont invalides par le droit ecclésiastique et civil.

II. La plupart des théologiens nient que ces sortes de mariages soient déclarés invalides par aucune loi, soit ancienne, soit nouvelle, de l'Eglise. Il y en a d'autres qui pensent qu'ils ont été déclarés nuls par l'Eglise jusqu'aux environs du douzième siècle, et citent en leur faveur plusieurs autorités des Pères qui les condamnent et qui semblent les annuler. (Tertullien, *l. 2, ad uxorem, cap. 9*; saint Ambroise, *l. 1, de Abraham, cap. ult.*; saint Basile, *Epist. ad Amphiloc. can. 42*; le pape Evarest, dans sa lettre à tous les évêques d'Afrique, etc.) Les théologiens, qui soutiennent le premier sentiment, répondent que ces autorités doivent s'entendre de mariages illicites, et tout au plus invalides dans le

for extérieur de l'Eglise, et non dans le for intérieur de la conscience, parce que ces sortes de mariages se faisaient le plus souvent en secret sans la présence du prêtre, ni par conséquent la bénédiction de l'Eglise: d'où vient qu'ils étaient regardés comme nuls dans le for extérieur, l'Eglise ne jugeant point des choses cachées.

III. Le concile de Trente déclare que les mariages contractés par les enfans de famille sans le consentement de leurs parens, ne sont point nuls, et que les parens ne peuvent les rendre ni valides, ni invalides. (*De refor. matrim.*) C'est dans ce décret du chapitre 1^{er} de la session 24 : *Tametsi dubitandum non est, clandestina matrimonia, libero contrahentium consensu facta, rata et vera esse matrimonia, quamdiu Ecclesia ea irrita non fecit; et proinde jure damnandi sint illi, ut eos sancta synodus anathemate damnat, qui ea vera ac rata esse negant, quique falsò affirmant, matrimonia à filiis-familias sine consensu parentum contracta, irrita esse, et parentes ea rata vel irrita facere posse; nihilo minus sancta Dei Ecclesia ex justissimis causis illa semper detestata est, atque prohibuit.*

IV. Il est fort probable que le concile de Trente n'a pas seulement voulu condamner par ce décret les novateurs qui prétendaient que les mariages des enfans, à l'insu ou contre le gré de leurs parens, étaient nuls de

droit naturel et divin, mais aussi établir un point de discipline uniforme et générale, en déclarant valides ces sortes de mariages. La raison est qu'il s'agissait de ces deux choses dans le concile, et que le décret est conçu en des termes qui expriment également un dogme de foi et un point de discipline.

V. L'ancien droit romain annulait les mariages que les enfans contractaient contre le gré de leurs parens, comme il paraît par le code de Justinien, l. 5, tit. 4, de nuptiis. *Lege nec filium, duodecimâ. Lege 20 in conjunctione.*

VI. Les édits de nos rois de France déclarent nuls les mariages des enfans contre le gré de leurs parens, quant aux effets civils seulement, et non quant au sacrement, ni au lien conjugal. Tels sont surtout les édits de Henri II, de l'an 1556; de Henri III, 1579; de Henri IV, 1606; de Louis XIII, 1629; et de Louis XIV, 1697. C'est ainsi que les jurisconsultes, rapportés par Fevret, dans son Traité de l'abus, l. 5, c. 2, entendent ces édits.

VII. Ces mêmes édits ont réglé trois choses à l'occasion des enfans de famille pour être majeurs ou mineurs à l'effet de contracter mariage, selon la différence de leur âge. 1°. S'ils ont pères ou mères, ou seulement leur père ou leur mère; les garçons jusqu'à l'âge de trente ans complets, et les filles jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans aussi com-

plets, sont censés mineurs à l'effet de contracter mariage, et ces ordonnances leur défendent de se marier avant cet âge sans le consentement de leurs père et mère. 2°. Quand les garçons ont trente ans complets et les filles vingt-cinq, quoiqu'ils aient encore père et mère, ils ne sont plus censés mineurs à l'effet de contracter mariage: ils peuvent le faire sans leur consentement, pourvu qu'ils le leur aient demandé par trois sommations respectueuses. 3°. Quand les garçons et les filles n'ont pas encore vingt-cinq ans complets, s'ils n'ont plus ni père ni mère, comme ils sont mineurs selon le droit commun, ils ne peuvent se marier qu'avec le consentement de leurs tuteurs ou curateurs, et de quatre de leurs parens. 4°. Quand les garçons, qui ont vingt-cinq ans, n'ont ni père, ni mère, ils ne sont pas obligés d'avoir le consentement d'aucun tuteur ou curateur; et s'ils ont père et mère, et qu'ils se marient sans leur consentement avant trente ans, ils peuvent bien être déshérités; mais leur mariage ne peut plus être déclaré non valablement contracté.

VIII. Les pères et mères, tuteurs et curateurs, peuvent faire casser, quant aux effets civils, les mariages des mineurs contractés sans leur consentement; et après qu'ils sont cassés, les enfans qui naissent de ces mariages étant regardés en France comme illégitimes, ne sont point

en droit de demander aucun héritage, ni à leurs pères et mères, ni à leurs héritiers.

§ IX.

Des empêchemens du mariage.

Un empêchement du mariage est un obstacle qui empêche deux personnes de se marier ensemble. Il y en a de deux sortes. Les uns rendent les personnes en qui ils se rencontrent inhabiles à contracter l'une avec l'autre; de sorte que s'ils se marient, leur mariage est nul, et l'on appelle ces empêchemens *dirimans*; les autres font que leur mariage est illicite sans être nul, et on les appelle *prohibitifs* ou *empêchans*.

L'Église a droit d'établir ou d'ôter certains empêchemens dirimans du mariage, et ce droit est appuyé sur une tradition constante, confirmée par l'usage depuis le quatrième siècle; car on voit que l'Église ayant commencé d'être libre en ce temps, usa ouvertement de ce droit. On peut lire à ce sujet les canons des conciles d'Elvire, de Néocésarée, et d'Ancyre; le second et le quatrième conciles de Carthage; la lettre de saint Basile à Amphilochius, les lettres du pape saint Sirice, et le livre que saint Ambroise a fait sur Abraham; la lettre de saint Jérôme à Oceanus; les épîtres décrétales des papes Innocent 1^{er} et Célestin, qui parlent de plusieurs empêchemens dirimans; la lettre du pape Symmaque à saint Césaire d'Arles, celle de saint

Grégoire pape à saint Augustin de Cantorbéri; les conciles de France et d'Espagne tenus pendant le septième siècle; la collection d'Egbert, archevêque d'York, publiée environ l'an 747, sous le nom d'exceptions, c'est-à-dire, d'extraits de canons et de lois ecclésiastiques, et toutes les autres qui l'ont suivi: enfin le concile de Trente (sess. 24, c. 3 et can. 4), qui frappe d'anathème ceux qui osent disputer à l'Église le pouvoir d'établir ou d'ôter les empêchemens dirimans du mariage. Et ce pouvoir, l'Église le tient de Jésus-Christ; parce que si le mariage est contrat civil, il est aussi contrat ecclésiastique ou sacrement; et que si les souverains peuvent exiger certaines conditions de leurs sujets pour la validité du contrat civil, l'Église peut aussi déclarer lesquels de ses enfans sont habiles, ou inhabiles au mariage comme contrat ecclésiastique, puisqu'en cette qualité ce contrat est un véritable sacrement, c'est-à-dire, une chose spirituelle et sacrée, qui appartient de droit divin à la juridiction de l'Église. Les princes eux-mêmes ont reconnu ce pouvoir de l'Église, puisque sans parler d'un grand nombre d'autres exemples qu'on pourrait citer, ils ont été les premiers à solliciter par leurs ambassadeurs le concile de Trente d'établir la clandestinité et le rapt pour empêchemens dirimans. On peut voir deux ouvrages qui ont été faits contre ce-

lui de M. de Launoi, qui a pour titre : *De regid in matrimonium potestate*. Le premier de ces ouvrages est intitulé : *Observationes in librum magistri Launoi de regid in matrimonium potestate*. Le second, Traité du pouvoir de l'Église et des princes sur les empêchemens du mariage, à Paris, 1697.

Les princesses souverains, fidèles, ou infidèles, peuvent mettre des empêchemens dirimans aux mariages de leurs sujets qui ne sont pas chrétiens, et cela est incontestable, puisque ces sortes de mariages ne sont que des contrats civils. Pour ce qui est de l'autorité des princes catholiques sur les mariages de leurs sujets qui sont chrétiens, les auteurs sont partagés. Les uns disent que les princes seuls peuvent statuer sur la validité de ces mariages; les autres disent qu'il n'y a que l'Église qui ait ce pouvoir. D'autres, comme Pierre Soto (*de matrim.*, sect. 4), soutiennent que ce pouvoir appartient à l'Église et aux princes tout ensemble, parce que le mariage est à la fois et un contrat civil et un sacrement. Il convient à l'Église, nous venons de le prouver. Il convient aux princes, parce que le contrat civil qui dépend d'eux pour sa validité est le fondement et la base du contrat ecclésiastique. Quoi qu'il en soit, il est certain, comme l'ajoute ce même théologien, que les princes par un mouvement de piété, et par respect pour le sacrement de ma-

riage, ont depuis long-temps abandonné à l'Église la disposition des empêchemens de mariage, et que s'ils en ont établi quelques-uns, ils ne l'ont fait qu'avec son consentement et son approbation.

Les conciles provinciaux, jusqu'au douzième siècle, ont statué sur les empêchemens dirimans du mariage en occident, et ils jouissent encore de ce droit dans les églises d'orient. On peut s'en convaincre pour l'orient, en lisant le droit oriental dans Leunclavius et Bonfilius; et il suffit d'ouvrir les collections des canons, pour voir que ce sont les conciles provinciaux qui ont établi la plupart des empêchemens de mariage en occident jusqu'au douzième siècle. Les conciles d'Agde, d'Orléans, de Paris, de Clermont, de Tours, de Reims, sous la première race de nos rois; ceux de Mayence et de Tribur, sous la seconde; ceux de Tolède, de Saragosse en Espagne, et beaucoup d'autres ont fait de très-sages canons sur les empêchemens de mariage. Mais depuis le douzième siècle, nous ne voyons point que les conciles provinciaux aient rien statué sur ce sujet dans l'occident.

La coutume ayant force de loi, peut introduire dans quelques diocèses particuliers un empêchement dirimant de mariage, quoique l'Église universelle n'ait rien statué, ni pour, ni contre. Elle peut aussi abolir un empêchement dirimant,

pourvu qu'il ne soit, ni de droit naturel, ni de droit divin. (Pour ce qui regarde le reste de cette matière, consultez la lettre *Em-pêchemens de mariage.*)

§ X.

Des cérémonies du mariage.

Il y a dans le sacrement de mariage des cérémonies essentielles, et d'autres qui ne le sont pas. Les cérémonies essentielles, sont le consentement que les parties se donnent en présence du prêtre qui les bénit. Consentement absolument nécessaire pour la validité du mariage. Les autres sont celles qui se pratiquent, et qui sont différentes selon les différens pays, mais dont l'omission ne rend pas nul le mariage. Les unes le précèdent, d'autres l'accompagnent, d'autres le suivent.

Les cérémonies qui précèdent le mariage, sont la publication des bans, les fiançailles, l'instruction des personnes qui veulent se marier, et la réception des deux sacremens de la pénitence et de la sainte Eucharistie.

Les cérémonies qui accompagnent le mariage sont dans quelques pays, particulièrement en Orient, 1°. la couronne de fleurs qu'on met sur la tête de la fille qui se marie. 2°. La bénédiction de l'anneau que le prêtre donne à l'époux, et que l'époux met ensuite dans le quatrième doigt de la main gauche de son épouse comme une marque de l'union de leur cœur, qui est saintement

scellée par le sceau de l'anneau béni, qui engage mutuellement les deux époux à une fidélité inviolable. 3°. La pièce de monnaie que le prêtre bénit, et que le mari donne à son épouse, pour l'assurer qu'en lui faisant le don de sa personne, il lui fait aussi présent de ses biens, pour en jouir en commun avec elle. 4°. Le prêtre fait mettre la main droite de l'époux dans celle de l'épouse, pour montrer que l'époux, qui est le chef de la femme, doit être le premier à garder la fidélité qu'il lui promet, et que l'épouse doit l'obéissance à son époux. A Boulogne, en Italie, le prêtre jet une espèce d'étole blanche sur le cou des deux époux pendant qu'ils se donnent la foi de mariage. A Liège, il enveloppe de son étole leurs mains qui se tiennent : dans quelques endroits, on se contente de mettre les deux extrémités de l'étole du prêtre sur les têtes des deux époux pendant qu'il les bénit. 5°. On célèbre le sacrifice de la messe, pour obtenir aux époux les grâces de Jésus-Christ. 6°. Les époux vont à l'offrande avec un cierge blanc à la main, pour montrer qu'ils doivent édifier leur famille par une vie exemplaire. 7°. On étend le voile ou le poêle sur la tête des deux mariés, pour leur apprendre que la pudeur doit être la règle de leur conduite dans l'état saint qu'ils choisissent en se mariant. 8°. Le prêtre leur souhaite la paix, et leur fait une exhortation. Enfin après la cé-

bénédictio du mariage, le prêtre fait des prières sur les personnes qui avant le mariage ont eu des enfans qui sont encore vivans ; il bénit aussi le lit nuptial ; le matin avant le repas des noces.

§ XI.

Des obligations des personnes mariées.

Les personnes mariées ou qui veulent se marier, ont différentes obligations à remplir, soit avant, soit après le mariage, soit entre elles, soit à l'égard de leurs enfans, et de leurs domestiques, s'ils en ont.

Obligations des personnes qui veulent se marier.

Le mariage étant un état saint et décisif du bonheur des époux, soit pour le temps, soit pour l'éternité, on doit y entrer saintement, c'est-à-dire, qu'il faut, 1°. consulter Dieu pour connaître si l'on y est appelé, car la vocation de Dieu est nécessaire à l'état du mariage comme à tous les autres ; et cette vocation s'étend non-seulement au mariage en général, mais encore à la personne particulière que l'on doit épouser. La prière, l'aumône, la fréquentation des sacremens, l'exercice des bonnes œuvres, l'avis des parens et d'un sage directeur, sont les moyens les plus ordinaires de connaître la volonté de Dieu.

2°. Il faut s'engager dans le mariage pour s'y sanctifier, vivre en paix avec la personne à la-

quelle on s'unit, avoir et élever chrétiennement des enfans, trouver un remède à la concupiscence.

3°. Ne s'allier qu'avec des personnes qui craignent Dieu, observer autant qu'on peut l'égalité, soit pour l'âge, soit pour le bien, soit pour la condition, soit pour l'humeur et les inclinations.

4°. Ne point demeurer dans la même maison quand on est fiancé jusqu'au jour du mariage, ne point se voir trop familièrement, ni sans témoins, redoubler les bonnes œuvres et les prières.

5°. Se présenter au curé pour recevoir ses instructions, se confesser et communier, aller à l'église à jeun et avec modestie pour recevoir la bénédiction nuptiale, et éviter les divertissemens excessifs ou criminels pendant les noces.

Obligations des personnes mariées entre elles.

Les obligations des personnes mariées entre elles, si recommandées dans l'Écriture, se réduisent à s'aimer mutuellement d'un amour chaste et divin, à s'entraider, à se supporter, à vivre en paix, à travailler de concert et selon Dieu dans la famille, à se procurer tous le secours spirituels et corporels, particulièrement en temps de maladie, et dans le danger de mort, avoir soin avant toutes choses que le malade reçoive les sacremens.

Obligations des personnes mariées par rapport au devoir conjugal.

Le mari et la femme sont égaux dans le pouvoir qu'ils ont d'exiger le devoir conjugal, selon ces paroles de saint Paul : *uxori vir debitum reddat : similiter autem et uxor viro. Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir; similiter autem et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier* (S. Paul, 1 Cor. 7, 2, 3.) Ce pouvoir réciproque n'est passans restriction, il a ses bornes et ses règles que les époux chrétiens doivent observer dans l'usage du mariage.

1°. Saint Augustin (*l. de bono conjug. c. 6*), et saint Thomas (*in 4, d. 31, q. 2, art. 1*) décident qu'une personne mariée ne peut user licitement du mariage, que pour avoir des enfans, ou pour obéir à l'autre époux, en sorte qu'elle pèche au moins véniellement lorsqu'elle en use pour quelqu'autre fin ou par quelqu'autre motif que ce soit, comme pour trouver un remède à la concupiscence et éviter l'incontinence. Cette décision paraît dure à beaucoup de théologiens, quoique fort attachés à la saine morale, qui croient que les époux peuvent user du mariage sans aucun péché pour trouver un remède à la concupiscence, et éviter l'incontinence.

La raison qu'ils en donnent est que comme c'est un acte de charité d'exiger le devoir, *ad evitandum incontinentiam in com-*

parte, c'en est un à plus forte raison de l'exiger, *ad evitandum incontinentiam propriam*. Ils ajoutent que le mariage a été institué, non-seulement *in officium naturæ*, mais encore *in remedium concupiscentiæ*, qui sont les deux fins principales pour lesquelles on peut s'y engager. Il est donc incertain si les époux pèchent en usant du mariage par ce dernier motif, d'où vient qu'ils doivent mieux régler leurs intentions; mais il est certain qu'ils pèchent toutes les fois qu'ils en usent, soit par le seul motif de la volupté, soit pour se conserver la santé, parce que le mariage n'a été institué pour aucune de ces deux fins.

2°. L'Église punissait autrefois l'intempérance des époux qui approchaient de leurs femmes pendant leur grossesse; et il est difficile de les excuser de tout péché. Saint Thomas (*in 4, dist. 31*) croit qu'ils ne sont coupables de péché mortel, que quand il y a à craindre pour le fruit. Ils pèchent aussi en usant du mariage lorsque leurs épouses souffrent l'accident du sexe, ou qu'elles nourrissent un enfant, ou qu'elles ne sont pas remises de leurs couches; mais le péché n'est mortel en ces cas, que quand il y a un danger réel de nuire notablement à la mère ou à l'enfant.

3°. Une femme et un mari, dit saint Thomas, *in 4, dist. 32, q. 1, art. 1*, sont dispensés de se rendre le devoir l'un à l'autre, quand il y a lieu de craindre que l'usage du mariage n'endomm-

mage considérablement leur santé, ou ne les mette en péril de mort : par exemple, si une épouse ne peut accoucher sans être à l'extrémité. Il en est de même si l'un des époux ne peut rendre le devoir à l'autre attaqué d'une maladie contagieuse, sans se mettre en danger de la gagner. Mais un mari est en droit de demander le devoir à son épouse, nonobstant ses avortemens fréquens, et elle ne peut le lui refuser sans péché. Ce qui est arrivé plusieurs fois n'arrivera peut être pas davantage ; et quand il arriverait, la femme n'en serait point responsable.

4°. Une femme ne peut refuser le devoir du mariage à son mari furieux ou insensé, dans les intervalles où il a l'usage de la raison, à moins qu'elle n'ait remarqué que l'usage du mariage contribue à augmenter sa démence ; car alors elle doit le lui refuser, parce qu'il n'est permis, ni de s'exposer à perdre l'usage de la raison, ni de contribuer à la faire perdre à un autre. Il faut en dire de même d'un ivrogne dans le temps qu'il est, comme on dit ordinairement, ivre mort, et comme une bête. Quand une femme se marie et donne sa foi à un homme, c'est à condition que la folie ou l'ivresse ne le dégraderont pas. Que si un homme était coupable de sodomie, ou de bestialité, la femme aurait droit de lui refuser le devoir pour toujours.

5°. Une femme est obligée de rendre le devoir à son époux,

quoiqu'elle sache qu'il pèche mortellement en le lui demandant, lorsque la circonstance du péché ne regarde que la personne même de l'époux, comme s'il avait une intention criminelle en demandant le devoir. Mais si son péché venait de quelque circonstance qui rendit l'acte conjugal illicite ; comme si, par exemple, il l'exigeait dans une église, ou dans un lieu public, ou comme *effusione seminis extra vas naturale*, ou *accedendo ad mulierem à tergo quamvis in vase naturali*, ou *accedendo modo sodomitico*, ou *quando maritus propter senium aut aliam causam non potest amplius copulam perficere*, ou en s'approchant dans une disposition de corps contraire à l'ordre naturel que le créateur a établi pour l'usage du mariage, quoique non contraire à la naissance des enfans ; ce qui est au moins, dit saint Thomas, *in 4, dist. 31*, un signe d'une concupiscence mortelle, à moins que le corps ne soit incapable d'une autre disposition, car pour lors il n'y aurait point de péché : dans toutes ces circonstances, une femme pécherait mortellement en rendant le devoir à son mari.

6°. Lorsqu'une femme a fait vœu perpétuel de continence du consentement de son mari, elle ne peut rendre, ni le mari exiger le devoir sans péché mortel. Il en est de même lorsque les époux ont fait tous deux vœu de continence.

7°. Deux époux chrétiens sont très-bien de s'abstenir de l'usage du mariage dans le carême, les autres jours de jeûne, les grandes fêtes, et lorsqu'ils se disposent à approcher de la sainte table; mais cet usage, qui est de précepte pour l'Eglise grecque, n'est que de conseil pour l'Eglise latine.

8°. Un mari qui depuis son mariage a commis un inceste avec une parente de son épouse au premier ou au second degré, ne peut sans péché mortel exiger le devoir du mariage avant qu'il ait obtenu dispense de l'affinité qu'il a contractée par son crime, quand même il aurait ignoré en péchant que cette peine était attachée à son crime; mais si son épouse a connaissance de sa faute, elle a toujours droit d'exiger le devoir, quoiqu'elle puisse le refuser.

Obligations des personnes mariées à l'égard de leurs enfans.

1°. La mère pendant sa grossesse doit se ménager de façon qu'il n'arrive rien de funeste à son enfant par sa faute.

2°. Les pères et les mères doivent faire recevoir le baptême sans délai à leurs enfans, leur choisir des parrains et des marraines de vertu, ne les point faire coucher dans un lit avec eux avant l'an et jour, et en prendre soin en tout.

3°. Les mères doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait si elles le peuvent, selon le con-

seil des saints Pères, et l'exemple de tant de saintes femmes de l'Ancien et du Nouveau-Testament; et si elles ne le peuvent, elles ne doivent les confier qu'à des nourrices de probité et de vertu.

4°. Les pères et les mères doivent accoutumer de bonne heure leurs enfans aux exercices de la religion, les instruire par leurs discours et les édifier par leurs exemples, leur interdire les mauvaises compagnies, ne leur souffrir aucune méchante inclination, les corriger avec une vigueur mêlée de bonté et de raison, ne leur choisir pour maîtres, que des personnes vertueuses, ne leur faire rien apprendre de dangereux, et veiller tellement sur eux, qu'on ne les perde point de vue, soit par soi-même, soit par d'autres.

5°. Les pères et les mères doivent entretenir la paix et l'union entre leurs enfans, leur marquer un amour égal, ne point forcer leur inclination pour le choix d'un état, et travailler, quoique sans cupidité, à les établir d'une manière proportionnée à leur naissance et conforme à leur salut.

Obligations des personnes mariées à l'égard de leurs domestiques.

Les personnes mariées doivent se regarder comme les pères et les pasteurs de leurs domestiques; et dans cette vue ils sont obligés de les aimer, et de pourvoir à tous leurs besoins spiri-

tuels et temporels, veiller avec soin sur leur conduite, les instruire et les faire instruire des principes de la religion et des devoirs de leur état, les faire assister au service et aux instructions de la paroisse, ne permettre aucune liaison particulière entre ceux de différent sexe, avoir soin de les occuper utilement, sans cependant les accabler de travaux, et leur donner une nourriture proportionnée à leur fatigue, ne point souffrir qu'ils soient déréglés, renvoyer les incorrigibles, témoigner aux autres de l'affection et de la bonté, quoique sans familiarité, les payer exactement de leurs gages, observer fidèlement toutes les conventions faites avec eux, et les récompenser à proportion de leurs services. *Voyez* touchant le mariage, l'ouvrage intitulé : *Tradition ou histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, etc., 3 vol. in-4°, à Paris chez Jean Mariette, 1725. (Tourneli, Habert, le père Drouin, Pontas; les Conférences de Paris, de Luçon, d'Angers. M. Collet, Moral., tom. 14 et 15, etc.)

MARIALES (Xantes), dominicain, né à Venise vers l'an 1580, était de la noble famille des Pinardi. Il entra jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, au couvent de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Venise, et on l'envoya faire sa Théologie en Espagne. Le jeune Pinardi, qui prit alors le nom de Mariales, fit des progrès si rapides dans

les sciences, qu'il égala presque la réputation de ses maîtres. Rappelé en Italie avant l'an 1608, le sénat de Venise voulut l'avoir au nombre de ses théologiens. Il fut professeur en Théologie et préfet des études dans le collège conventuel de Padoue, depuis l'an 1610 jusqu'à l'an 1624. Depuis, renfermé dans son cabinet, on ne put l'engager à accepter les emplois qu'on lui offrit souvent, soit dans son Ordre, soit dans l'Eglise; mais il ne lui fut pas possible de refuser le titre de conseiller et chapelain honoraire de sa majesté l'empereur Ferdinand III. Quelques ouvrages qu'il composa contre la France, lui attirèrent des disgrâces. Deux fois il fut banni de sa patrie par ordre du sénat, et obligé de se retirer tantôt à Milan, tantôt à Bologne, ou à Ferrare. Il fut toujours rappelé avec honneur, et mourut à Venise sur la fin d'avril 1660, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui, 1°. *Controversiæ ad universam summam Theologiæ S. Thomæ Aquinatis... nec non ad quatuor libros magistri sententiarum*, à Venise, 1624, in-folio. 2°. *Bibliotheca interpretum ad universam summam Theologiæ divi Thomæ*, à Venise, 1660, 4 vol. in-folio. 3°. *Amplissimum artium scientiarumque omnium amphiteatrum : hoc est, de rebus universis celeberrimæ questiones disputatæ ab orbis oraculo, D. Thomæ*, à Bologne, 1658, in-folio. Cet auteur a aussi composé quel-

ques autres ouvrages italiens en faveur de la cour de Rome, et quelques-uns contre la France, qui lui attirèrent les disgrâces dont nous venons de parler. Il procura aussi une nouvelle édition des commentaires de Nuno, docteur espagnol, de l'Ordre de Saint-Dominique, sur la treizième partie de la somme de saint Thomas. (Le P. Échard, *Script. ord. Præd.*, t. 2, p. 600. Le père Tournon, dans ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 5, p. 430 et suiv.)

MARIAM, hébr., *élevé*, du mot *ramam*, autrement *amertume de la mer*, du mot *marar*, *amertume*, et *jam*, *mer*, fils d'Ezra. (1 Par. 4, 17.)

MARIAMME, ville épiscopale de la seconde Syrie, sous la métropole d'Apamée au diocèse d'Antioche, a eu les évêques suivants :

1. Paul, souscrivit au concile de Chalcédoine, *act.* 6.
2. Magnus, souscrivit à la lettre du concile de sa province à l'empereur Léon.
3. Cyrus, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à Jean de Constantinople.
4. Ætherius, assista au concile de Constantinople, tenu sous le patriarche Mennas, en 536. (*Or. chr.*, t. 2, p. 919.)

Cette ville a eu aussi des évêques latins : en voici deux.

1. Denis, mort en 1450, eut pour successeur.
2. Durand Sapelli, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé le 6 novembre de la même année,

par le pape Nicolas v. (*Wad.*, t. 5, p. 587. *Oriens chr.*, t. 3, p. 1194.)

MARIAN (Saint-), *Sanctus-Marianus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, située dans la ville d'Auxerre, fut fondée en 423 par saint Germain, évêque de cette ville sous l'invocation de saint Côme et saint Damien. Saint Marian qui s'y sanctifia, fut cause que dans la suite on lui donna son nom. Cette abbaye fut ruinée par les Normands en 903. Les Prémontrés s'y établirent vers 1159. Les calvinistes la détruisirent en 1565, et la communauté fut transférée dans l'église de Notre-Dame de la Dehors ou Ladore. (La Martinière, à l'article AUXERRE.)

MARIANA, ville épiscopale de l'île de Corse; elle est aujourd'hui détruite. Le siège fut transféré à la Bastia, capitale de l'île, en 1575. On compte cinq mille cinq cents âmes dans cette ville; les jésuites y avaient un collège, et il y avait quatre autres maisons religieuses d'hommes. Le diocèse de Mariana uni à celui d'Acci, contient quarante-six mille âmes partagées en quatre-vingt-sept paroisses : il y avait vingt-trois maisons religieuses d'hommes et autant de filles.

Évêques de Mariana.

1. Petreius (saint), évêque et martyr.
2. Catanus ou Caton, siégeait en 314, et assista au concile d'Arles.
3. Léon, que saint Grégoire-

le-Grand connaît pour visiter l'église de Rimini.

4. Donat, assista au concile de Latran en 649.

5. Lunerigus ou Aspergius, vivait en 900.

6. Lothaire, vers l'an 940.

7. Othon Colonna, sacré par l'archevêque de Pise en 1118.

8. Guillaume, en 1123.

9. Ladius, souscrivit au concile de Latran, sous Alexandre III en 1179.

10. Opizo, nommé sous Honorius III en 1219.

11. Rodulphe, en 1242.

12. N... Pensa, gouvernait l'église de Mariana en 1283.

13. Guy, mourut en 1328.

14. Vincent, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Nebio, fut transféré au siège de Mariana en 1331, et permuta cette église avec celle de Patti en Sicile, l'an 1343.

15. Bonaventure, savant théologien de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda à Vincent en 1343, et mourut en 1351.

16. Raymond, évêque de Civitate en Sardaigne, fut transféré au siège de Mariana par Clément VI en 1351, mais il mourut sans en avoir pris possession.

17. Dominique de Campo Tasio, chanoine de Gênes, nommé après la mort de Raymond, abdiqua en 1353.

18. Jean de Castello, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda en 1353.

19. Pierre, vers l'an 1364.

20. Nicolas, de l'Ordre des

16.

Frères Prêcheurs, sous Urbain V en 1366, siégea jusqu'à l'an 1390.

21. Jean Ormesa, sous Boniface IX, en 1390.

22. Dominique d'Orbitallo, sous Martin V, en 1428, mourut en 1433.

23. Grégoire de Flisco, Génois, en 1433, fut fait cardinal, et passa à l'archevêché de sa patrie en 1436.

24. Michel de Germanis, Génois, succéda à Grégoire en 1436.

25. Jérôme de Mont-Réal, en 1358.

26. Léonard de Fornariis, d'une famille noble de Gênes, recommandable par sa naissance et par sa piété, fut assassiné en 1467.

27. Antoine, transféré à l'église d'Acerbo en 1494.

28. Jule de Ysopo, savant religieux et fameux prédicateur de l'Ordre des Carmes, siégea en 1494, et mourut la même année.

29. Octavius Fornarius, noble Génois, nommé en 1495; il fut clerc de la chambre apostolique et dataire sous Alexandre VI, et mourut à Rome en 1500.

30. Jean-Baptiste, assista au concile de Latran en 1512, et se démit en 1531.

31. Innocent, cardinal Cibo, fut fait administrateur de l'église de Mariana au commencement de 1531, et s'en démit à la fin de la même année.

32. César Cibo, neveu du précédent, succéda en 1531, et fut transféré au siège de Turin en 1548.

33. Octavien Cibo, Gênois, élu en 1548.

34. Balduinus de Balduinis, d'une famille noble de Pise, en 1554, fut transféré à l'église d'Aversa en 1554.

35. Jean-Baptiste Cicada, cardinal de Gênes, administrateur de l'évêché de Mariana en 1554, s'en démit avec regret en 1560.

36. Nicolas Cicada, noble Gênois, siégea en 1560. De son temps l'évêché d'Acci fut uni à celui de Mariana par le pape Pie IV. Nicolas mourut en 1570.

37. Jean-Baptiste Centurione, noble Gênois, fut fait évêque de Mariana et d'Acci en 1570; il se démit en 1584, et passa ensuite à l'évêché de Savone.

38. Nicolas Mascardus, d'une famille noble de Sarzane, évêque de Brugnello, fut transféré aux églises de Mariana et d'Acci en 1584, et mourut en 1599.

39. Jérôme Puteus, nommé en 1599, se démit en 1622.

40. Jule Puteus, succéda au précédent en 1622, sous Grégoire XV, et mourut en 1645.

41. Jean-Augustin Marlianus, de Gênes, siégea sous Innocent X en 1645.

42. Charles-Fabrice Justiniani, de Gênes, en 1656, mourut 1682.

43. Augustin Fliscus, noble Gênois, lecteur de Théologie, et fameux prédicateur des clercs réguliers théatins, nommé en 1683, mourut en 1685.

44. Jean-Charles de Mari, noble Gênois, de la même congrégation des clercs réguliers théa-

tins, siégea depuis l'an 1686 jusqu'à l'an 1704.

45. Marius Emmanuel Durazzo, évêque d'Aleria, fut transféré aux sièges de Mariana et d'Acci en 1704, et mourut en 1707.

46. André della Rocca, noble Gênois, abbé des chanoines réguliers de Latran, succéda à Marius en 1707. (*Ital. sac.*, t. 4, col. 999.)

MARIANA, ville épiscopale du Brésil, sous la métropole de San-Salvador, érigée dans le dix-huitième siècle.

MARIANA (Jean), célèbre jésuite, était de Talavera dans le diocèse de Tolède. Il étudia à Alcalá et entra dans la société en 1554, âgé de dix-sept ans. Il apprit le grec, l'hébreu, la Théologie, l'histoire sacrée et profane. Il enseigna à Rome et à Paris, et mourut à Tolède le 17 février 1624, après avoir composé divers ouvrages, savoir, l'histoire d'Espagne en trente livres, sous le titre de *Historia de rebus Hispaniæ*, réimprimée en 1733, avec une continuation par le père Joseph Emmanuel Miniana, de l'Ordre de la Rédemption des captifs. 2°. Des scholies sur l'ancien et le Nouveau-Testament, imprimées à Paris, in-folio, en 1620. Trois livres du roi et de l'institution d'un roi, *De rege et regis institutione*, qui furent censurés par la faculté de Théologie de Paris, et brûlés par arrêt du parlement, à cause des maximes séditieuses qu'ils renferment. Ce livre qu'on ne sau-

rait trop détester, a été imprimé plusieurs fois; mais l'édition originale, la seule où il n'y ait point eu de retranchement, est de Tolède, 1599, in-8°. Elle porte en titre *Cum privilegio regis et approbat.*, et est fort rare. La première édition qui en a été faite in-12, est de 1624. Ce livre se trouve encore dans le tome second du Mercure jésuitique, imprimé à Genève en 1630, in-4°. On l'a aussi traduit en italien et en espagnol. 3°. Sept traités historiques et théologiques, imprimés à Cologne et à Lyon en 1609. Le premier, du voyage de Saint-Jacques en Espagne. Le second, pour l'édition vulgate de la Bible, qui ne plut pas aux inquisiteurs, et que quelques-uns ont dit devoir être plutôt intitulé *Contra vulgatam*, que *pro vulgata*. Le troisième, des spectacles qu'il condamne, sans en excepter les combats des taureaux; le quatrième, sur le changement de la monnaie. Le cinquième, du jour de l'année et de la mort de Jésus-Christ. Le sixième, des années des Arabes comparées avec les nôtres. Le septième, de la mort et de l'immortalité, dans lequel il tâche de trouver un tempérament entre le thomisme et le molinisme. Mariana a encore publié un traité curieux des poids et des mesures, imprimé à Tolède en 1599, et donné une édition de Luc de Thuy, de saint Isidore et de quelques autres auteurs, avec des notes. On a donné après sa mort un ouvrage

intitulé, Des défauts du gouvernement des jésuites, comme porte la première édition qui en a été faite in-12 en 1624, l'année même que Mariana mourut. Cet auteur passe pour un des plus habiles commentateurs de l'Écriture, et ses notes sont très-judicieuses; mais il en est redevable en partie aux docteurs de Louvain, selon la remarque de Richard Simon qui ajoute, qu'il n'avait pas une connaissance fort étendue de la langue grecque et de l'hébraïque. (Dupin, Biblioth. ecclési., dix-septième siècle, part. 1, p. 399. Richard Simon, Critiq. de Dup., t. 2, p. 286. Journal des Savans, 1704, 1719, 1724 et 1735.)

MARIANOPOLIS, ville épiscopale de l'Euphrate, sous la métropole de Hiérapolis au diocèse d'Antioche. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Côme, pour lequel Étienne, son métropolitain, souscrivit au concile de Chalcédoine. (*Act. 6, Or. chr.*, t. 2, p. 951.)

MARIANUS, dit *Scotus*, parce qu'il était Écossais, selon quelques auteurs, ou plutôt Irlandais, comme les autres l'assurent, et parent du vénérable Bède, si l'on en croit Matthieu de Westminster, naquit l'an 1028. Il alla en Allemagne en 1052, et prit l'habit de moine à Cologne en 1058; l'année suivante, s'étant retiré dans l'abbaye de Fulde, il y fut fait prêtre et y demeura reclus jusqu'en 1069, qu'il fut envoyé à Mayen-

ce où il mourut âgé de cinquante-huit ans, l'an 1086, en grande réputation, et laissa une chronique depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'en 1083, que Dodechin, abbé de Saint-Disibode au diocèse de Trèves, a continuée jusqu'en 1200. On attribue à Marianus quelques autres ouvrages, comme *Calculatio de universali tempore*, etc. C'est un des auteurs cités pour la fable de la papesse Jeanne. Le père Pagi prouve, par le témoignage de *Leo Allatius*, qu'on ne trouve rien de cette fable dans la chronique de Marianus. M. de la Vignole convient qu'il en est parlé dans cette chronique, mais comme d'un bruit populaire seulement. (*Waræus, De claris hibern. Script.*, lib. 1. Trithemius, *de Script. eccl.* Journal des Savans, 1717 et 1720.)

MARIANUS, religieux de l'Ordre de Saint-François, né à Florence vers l'an 1430, composa une chronique de son Ordre en cinq livres; un catalogue, ou brève Histoire des frères Lais du même Ordre; un des religieux de Sainte-Chaire; des sermons, etc. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* t. 2, p. 329.)

MARIANUS, romain, général de l'Ordre de Saint-Augustin, l'an 1500, a laissé des épîtres, des harangues et des sermons.

1. MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron, fille d'Amram et de Jacobed, vint au monde environ dix ou douze ans avant son frère Moïse, vers l'an du

monde 2424, avant J.-C. 1576, avant l'ère vulgaire 1580. Les parens de Moïse âgé seulement de trois mois, ayant pris le parti de l'exposer dans une espèce de petite nacelle de jonc sur le Nil, envoyèrent Marie sa sœur pour observer de loin ce qui en arriverait; et la fille de Pharaon, roi d'Egypte, se l'étant fait apporter, Marie courut chercher sa mère, par les ordres de la princesse, pour servir de nourrice à l'enfant. On croit que Marie fut prophétesse. Après le passage de la mer Rouge, Marie, à la tête du chœur et des danses des femmes, entonna le cantique : *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est*; etc. Marie ayant parlé contre Moïse, au sujet de Séphora son épouse le Seigneur la punit en la couvrant d'une lèpre qui l'obligea de demeurer sept jours hors du camp. On ne sait point d'autres particularités de la vie de Marie jusqu'à sa mort qui arriva au campement de Cadès, dans le désert de Sin, le premier mois de la quarantième année après la sortie d'Egypte. Saint Grégoire de Nysse dans son premier livre de la virginité, et saint Ambroise ont cru que Marie avait toujours été vierge; mais Joseph, l'historien des Juifs (*Antiq. J. 4. c. 4, p. 109.*) dit qu'elle fut mariée à Hur qui soutenait les mains de Moïse sur la montagne, pendant que Josué combattait les Amalécites. (*Exod. 2. Num. 12, 15.*)

2. MARIE, mère de Dieu, et

vierge tout ensemble, de la tribu de Juda, et de la race royale de David, épousa Joseph, de la même tribu et de la même race, non pour vivre avec lui dans l'usage ordinaire du mariage, mais pour avoir en sa personne un gardien de la virginité qu'elle avait vouée à Dieu dès sa plus tendre enfance, et que l'Évangile nous atteste. (Matth. 1, 18, 25. Luc. 1, 34.) On croit que Marie eut Joachim pour père, et Anne pour mère; mais l'Écriture ne le dit pas, à moins qu'Héli dont parle saint Luc 3, 23, ne soit le même que Joachim. Marie ayant donc épousé Joseph, l'ange Gabriel lui vint annoncer à Nazareth qu'elle deviendrait mère du Messie par l'opération du Saint-Esprit. Troublée d'abord et bientôt rassurée, elle s'écria : je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole, et aussitôt elle conçut par la vertu du Saint-Esprit, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Peu de temps après, elle alla à Hébron visiter sa cousine Elisabeth enceinte de saint Jean-Baptiste qui tressaillit dans le sein de sa mère, aussitôt qu'elle eut entendu la voix de Marie qui la saluait. Elisabeth fut aussi remplie du saint-Esprit, et publia les faveurs de Marie, laquelle, pénétrée de reconnaissance, loua Dieu par le cantique *Magnificat*.

Marie demeura environ trois mois avec Elisabeth, et s'en retourna ensuite à sa maison de

Nazareth. Lorsqu'elle fut prête d'accoucher, César-Auguste fit publier un édit qui ordonnait que tous les sujets de l'empire allassent se faire enregistrer chacun dans sa ville. Joseph et Marie furent donc obligés de se rendre à la ville de Béthléem d'où leur famille était originaire, et ce fut là que Marie enfanta Jésus dans une caverne, parce qu'elle ne put trouver place dans l'hôtellerie publique, à cause de l'affluence du peuple qui se trouva alors à Bethléem. Aussitôt les anges avertirent les pasteurs qui vinrent adorer l'enfant couché dans une crèche. Peu de jours après, les mages vinrent d'orient, et lui apportèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Le temps de la purification étant arrivé, c'est-à-dire, quarante jours après la naissance de Jésus, selon le sentiment le plus commun, Joseph et Marie allèrent à Jérusalem pour y présenter Jésus au temple, et y offrir le sacrifice qui était porté par la loi, pour la purification d'une femme après ses couches; et au lieu de s'en retourner à Nazareth, ils se retirèrent en Egypte, sur l'avis qu'un ange donna en songe à Joseph, qu'Hérode avait dessein de faire périr l'enfant. Après la mort d'Hérode, Joseph et Marie revinrent à Nazareth, n'osant pas aller à Béthléem, parce qu'elle était du royaume d'Archelaüs, fils et successeur du grand Hérode.

Marie et Joseph qui allaient

tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque, y menèrent Jésus, lorsqu'il fut âgé de douze ans, et le retrouvèrent après trois jours de recherches, dans le temple où il s'était arrêté à leur insu, comme ils s'en retournaient à Nazareth. Marie lui fit de douces plaintes de sa conduite à cet égard; et depuis ce temps, l'évangile ne parle plus d'elle jusqu'aux noces de Cana où elle se trouva avec lui, et lui représenta que les conviés manquaient de vin; ce qui lui attira cette réponse un peu dure en apparence, de la part de son fils : femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est point encore venue.

La sainte Vierge fut à Jérusalem à la dernière pâque de son fils. Elle y vit tout ce qu'il y endura, et le suivit jusqu'au calvaire et au pied de la croix. Ce fut là que Jésus mourant, la remit entre les mains de saint Jean le disciple bien-aimé, qui, depuis ce moment, la prit chez lui. Elle se trouva avec les apôtres à Jérusalem à l'ascension de Jésus-Christ, et y reçut le Saint-Esprit dans leur compagnie. Elle demeura ensuite dans la maison de saint Jean qui, comme l'on croit, la mena avec lui à Ephèse où elle mourut dans une extrême vieillesse. On a une lettre du concile écuménique d'Ephèse, qui prouve qu'au cinquième siècle on croyait qu'elle y était enterrée, quoiqu'il y eût des auteurs du même siècle qui pensassent qu'elle était morte

et enterrée à Jérusalem. (*Andr. cret. hom. 9, p. 123, c. concil. Ephès. t. 3, p. 574. concil. Labb.*) L'empereur Marcien et l'impératrice Pulquerie étant en peine de trouver le corps de la sainte Vierge pour le mettre dans l'église des Blaquernes à Constantinople, s'adressèrent à Juvenal, alors évêque de Jérusalem, qui leur dit que son tombeau était à Gethsemani, près de Jérusalem. Depuis ce temps on a continué de montrer le tombeau de la sainte Vierge à Gethsemani, dans une église magnifique dédiée sous son nom, et on l'y montre encore aujourd'hui. (*Voyez ASSOMPTION.*)

On a bâti un très-grand nombre de temples, et établi un très-grand nombre de fêtes, de confrairies, d'associations, de congrégations, d'Ordres en l'honneur de la sainte Vierge. On montre quelques-unes de ses lettres à saint Ignace, martyr, aux habitans de Messine et à ceux de Florence; mais personne ne doute qu'elles ne soient supposées. On ne peut compter guère davantage sur ses reliques, c'est-à-dire, ses dépouilles, ses habits et toutes les autres choses qu'on prétend avoir été à son usage, et qu'on a extrêmement multipliés, comme sa robe, sa ceinture, son voile, son écharpe son manteau, ses gants, ses lacets, ses peignes, ses souliers, son anneau, etc. (*Voyez le père Thomassin, dans son Traité des fêtes; M. Joli, chantre et*

chanoine de Notre-Dame de Paris, dans ses dissertations pour Usuard ; M. de Tillemont , Hist. ecclés. tom. 1, notes 13, 14, 15, 16 et 17 sur la sainte Vierge ; M. Baillet, Vies des saints, t. 2, 15 août ; D. Calmet, Dictionn. de la Bible.)

3. MARIE, mère de Jean-Marc, disciple des apôtres, avait une maison dans Jérusalem sur le mont Sion où l'on croit que les apôtres se retirèrent après l'ascension, et où ils reçurent le Saint-Esprit. Ce fut à la porte de cette maison que vint frapper S. Pierre lorsqu'il fut délivré de sa prison par le ministère d'un ange. (Act. 12. 5, 6 et suiv.) On ne sait aucune particularité de la vie de Marie, mère de Jean.

4. MARIE DE CLÉOPHAS, c'est-à-dire, épouse de Cléophas ou d'Alphée, était sœur de la sainte Vierge, et mère de Jacques le Mineur, de Joseph, de Siméon et de Judas, qui sont nommés dans l'Évangile, les frères de Jésus-Christ, c'est-à-dire, ses cousins germains. Elle accompagna Jésus-Christ dans ses voyages pour le servir, et le suivit jusqu'au calvaire, où elle était avec la sainte Vierge, au pied de la croix. Elle fut aussi présente à sa sépulture, et lorsqu'il apparut aux femmes qui allaient le dimanche à son tombeau. On ne sait pas l'année de sa mort. Les Grecs en font mémoire le 8 d'avril avec les autres saintes femmes qui portèrent le parfum pour embaumer Jé-

sus-Christ, et dont ils prétendent avoir les corps à Constantinople dans une église de la sainte Vierge, bâtie par Justin II. Le martyrologe romain marque la fête de sainte Marie de Cléophas le 9 avril, et met la translation de son corps à Véroni, dans la campagne de Rome, au 25 de mai. D'autres prétendent qu'elle est dans une petite ville de Provence, appelée les Trois Maries, sur le bord du Rhône et de la mer.

5. MARIE SALOMÉ, fille de Marie de Cléophas, était cousine germaine de Jésus-Christ, et nièce de la très-sainte Vierge. Elle s'appelait proprement Salomé, et c'est sans fondement qu'on lui donne le nom de Marie qui est celui de sa mère.

6. MARIE SALOMÉ, femme de Zébédée, et mère de saint Jacques le Majeur, et de saint Jean l'Évangéliste. (Voyez SALOMÉ.)

7. MARIE, femme chrétienne, dont saint Paul dit dans son épître aux romains (16, 6) qu'elle a beaucoup travaillé pour la foi et pour l'Eglise de Rome. Elle était en cette ville au commencement de l'an 58. On ne sait rien de certain, ni sur ses actions, ni sur sa mort.

8. MARIE, sœur de Marthe et de Lazare, demeurait avec son frère et sa sœur à Béthanie, village près de Jérusalem. Jésus-Christ qui avait une affection particulière pour eux, se retirait souvent dans leur maison ; et un jour qu'il y était, Marie

se tenait tranquillement à ses pieds en écoutant sa parole, tandis que Marthe s'empressait à le servir. Quelques temps après, Lazare étant tombé malade, ses sœurs en avertirent Jésus qui ne se rendit à Béthanie que quand Lazare fut mort. Le Sauveur le ressuscita; et ayant quitté Béthanie, il n'y revint que six jours avant la pâque. Simon le lépreux l'ayant invité à souper, Marthe servait, et Marie répandait sur sa tête et sur ses pieds une livre de parfum de nard d'épi, dont l'odeur remplissait toute la maison. Judas Iscariote en murmura; mais Jésus prit la défense de Marie, et dit que par cette action elle avait prévenu son embaumement, et avait en quelque sorte annoncé sa sépulture et sa mort prochaine. Depuis ce temps, l'Écriture ne nous dit plus rien de Marie, sœur de Marthe. Quelques auteurs grecs ont dit que ces deux sœurs furent de la compagnie des saintes femmes qui allèrent au sépulcre du Sauveur pour l'embaumer; mais cela est fort incertain. Les anciens Latins et les Grecs modernes croyaient que Marie et Marthe sont mortes à Jérusalem ou à Béthanie; et divers martyrologes anciens y marquent leur fête le 19 janvier. Flodoard de Reims, qui écrivait au dixième siècle, dit qu'on y voyait encore de son temps le corps de Marie, sœur de Lazare, qu'il appelle Magdeleine. Il y en a qui croient que Bardelon, abbé de Louze,

apporta de Jérusalem à Vezelay le corps de cette sainte; mais l'opinion la plus commune aujourd'hui, est que les dominicains de Saint-Maximin, au diocèse d'Aix en Provence, le conservent sous le nom de sainte Magdeleine dans leur église.

9. MARIE MADELEINE ou MAGDELEINE, qui, comme le dit saint Luc, 8, 2, avait été délivrée de sept démons par J. C., s'attacha à suivre et à servir son libérateur, comme plusieurs autres saintes femmes qu'il avait ou délivrées des esprits malins, ou guéries de diverses maladies. Elle se trouva au pied de la croix avec la sainte Vierge, et y vit mourir son cher maître. Elle fut présente lorsqu'on le mit dans le sépulcre, et s'y rendit de grand matin le lendemain du sabbat, avec les autres femmes qui y apportaient les aromates et les parfums qu'elles avaient achetés pour embaumer le corps de Jésus. Un ange les ayant averties qu'il était ressuscité, Madeleine, transportée hors d'elle-même, courut dire aux apôtres saint Pierre et saint Jean qui étaient à Jérusalem, qu'on avait enlevé le Seigneur hors du tombeau, et y revint aussitôt pleurant et cherchant toujours, sans se rebuiter, dans l'espérance d'y trouver enfin son divin maître. Comme elle était à l'entrée de la grotte, et qu'elle voulut se baisser pour regarder dans le cercueil, elle vit deux anges vé-

tus de blanc, assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : femme, pourquoi pleurez-vous ? Elle leur répondit : c'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui. Jésus lui dit : femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous ? Madeleine qui pensait que ce fut un jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus voulant enfin terminer sa peine, se fit connaître à elle en l'appelant par son nom de *Marié*. Aussitôt Madeleine se tourna vers lui en s'écriant : *Rabboni*, c'est-à-dire, mon maître. Ne me touchez pas, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais allez trouver mes frères, et dites-leur de ma part que je monte incessamment vers mon Père et mon Dieu qui est aussi leur Père et leur Dieu. Cette apparition fut la première manifestation de Jésus-Christ après sa résurrection glorieuse ; et on a toujours regardé cette faveur singulière, faite à Madeleine, comme une récompense du grand amour qu'elle avait pour le Sauveur. Elle alla aussitôt avvertir les disciples de ce qui lui était arrivé ; mais ils ne la crurent pas. Depuis ce temps, l'Écriture ne nous apprend plus rien de sainte Madeleine ; et ce que

nous en savons par l'histoire de l'Église n'est pas indubitable. L'opinion la plus commune autrefois en orient et en occident, était que sainte Madeleine quitta Jérusalem après la descente du Saint-Esprit, et se retira auprès de saint Jean l'Évangéliste à Ephèse où elle finit sa vie par le martyre, si l'on en croit saint Modeste de Jérusalem, et où l'on honorait encore ses reliques au huitième siècle. (*Photius, cod. 275.*) L'empereur Léon le sage qui mourut dans le dixième siècle, les fit transporter à Constantinople, et placer dans une église qu'il avait fait bâtir sous le nom de *Saint-Lazare*, frère de Marthe et de Marie. Les Romains croient les posséder aujourd'hui dans l'Église de Saint-Jean de Latran. Les Grecs et les latins font la fête de sainte Madeleine le 22 de juillet. On sait qu'on a long-temps confondu sainte Marie Madeleine, sainte Marie de Béthanie, sœur de Marthe, et la fameuse pécheresse dont saint Luc rapporte la conversion, 7, 36, et qu'il n'a point jugé à propos de nommer, comme si ces trois personnes n'en faisaient qu'une. Mais la plupart des critiques modernes soutiennent que ce sont trois personnes différentes ; et plusieurs bréviaires nouveaux admettent cette distinction comme incontestable. (On peut voir sur cela la dissertation de M. de Mauconduit, imprimée à Paris en 1685 ; celle du père Alexandre, dominicain, dans le second

tome de son Histoire ecclésiastique. M. de Tillemont, dans le second tome de ses Mémoires, p. 30 et suiv., et dans les notes sur Marie Madeleine, pag. 520; M. de Launoy, dans son Traité de la venue de Marie Madeleine, de Marthe et de Lazare en Provence; M. Anquetin, curé de Lyon, dans son Traité des trois saintes Femmes, imprimé en 1699. M. Baillet, au 22 et au 29 de juillet.)

10. MARIE, servante et martyre, servait un maître nommé *Tertulle*, officier d'un empereur qui semble n'avoir été autre que Maximien Hercule ou Gallère Maximien. Tertulle ayant ordonné une fête de réjouissance pour le jour de la naissance de son fils, qui consistait dans un sacrifice qui se faisait aux dieux tutélaires de la famille, et en un grand festin, Marie n'y voulut prendre aucune part, et se confessa chrétienne. Tertulle la fit fouetter et emprisonner jusqu'à ce que le gouverneur l'ayant su, la fit appliquer à la torture, et ensuite relâcher en lui donnant une prison libre dans une maison particulière. La sainte s'enfuit, et se cacha sous des roches où elle finit par le martyre, dont l'Eglise lui a décerné les honneurs. On ne sait avec certitude, ni quand, ni en quel lieu elle a vécu. Les uns croient que c'est à Vérone, et les autres à Nicomédie. (Baluze, au second tome de ses Mélanges. Baillet, t. 3, 1 novembre.)

11. MARIE ÉGYPTIENNE

(sainte), pénitente, quitta son père et sa mère à l'âge de douze ans, et s'en alla contre leur gré à Alexandrie où elle passa dix-sept ans plongée dans la débauche. Ayant vu un jour plusieurs personnes qui s'embarquaient pour aller célébrer la fête de l'exaltation de la sainte Croix à Jérusalem, elle s'embarqua avec les autres dans le dessein de corrompre tous les jeunes gens du vaisseau, et n'y réussit que trop. Arrivée à Jérusalem, elle y continua ses infamies, jusqu'à ce que le jour de la fête étant arrivé, et voulant adorer la sainte Croix, elle se sentit arrêtée et repoussée jusqu'à trois fois par une puissance invisible. Ce fut pour lors que la grâce agissant dans son âme, elle se meurtrit l'estomac de coups; et que fondant en larmes, elle conjura la sainte Vierge dont elle aperçut une image au-dessus de sa tête, d'obtenir sa conversion de Jésus-Christ et la grâce de pouvoir adorer sa croix, protestant qu'au sortir de là elle irait partout où il plairait à l'Esprit de Dieu, pour y faire pénitence. Elle alla ensuite adorer librement la croix; et étant retournée à la place où elle avait vu l'image de la sainte Vierge, elle entendit une voix qui lui cria : *Au-delà du Jourdain tu trouveras ton repos*. Elle partit à l'heure même pour aller se cacher dans la solitude qu'on lui indiquait, où elle passa quarante-sept ans, au bout desquels le saint solitaire Zosime la découvrit, et apprit son

histoire de sa propre bouche.
(Voyez ZOZIME.)

12. MARIE, pénitente, nièce de saint Abraham, solitaire, fut renfermée à l'âge de sept ans par son oncle dans une cellule à côté de la sienne, où il prit soin de son éducation. Elle menait depuis vingt ans une vie très-sainte, lorsqu'un faux ermite qui venait la voir sous prétexte de profiter de ses enseignemens, vint à bout de la séduire et de la faire sortir de sa cellule. L'horreur qu'elle eut de son crime la jetant dans le désespoir, elle s'enfuit du pays, et alla dans une ville qu'elle ne connaissait pas, où elle entra dans une hôtellerie pour y continuer son désordre. Saint Abraham, qui ne savait rien de la chute de sa nièce, eut un songe dans lequel il vit un dragon dévorer une colombe, et il lui sembla que lui ayant ouvert le ventre, il en avait retiré cette colombe toute vivante. Ne sachant que penser, il appela sa nièce qu'il croyait toujours présente dans sa cellule ; et voyant qu'elle ne répondait point, il se douta de son malheur, et y fit l'application de son songe. Après deux ans de prières, il apprit où elle était ; et s'étant déguisé en soldat, il l'alla trouver, et lui persuada de retourner à la solitude, où il l'enferma dans sa propre cellule, moins exposée que celle où elle demeurerait auparavant. Là, Marie s'étant revêtue d'un cilice, expia si efficacement ses fautes, qu'après trois

ans de pénitence, elle eut le don des miracles. Elle mourut l'an 375, ou plus d'un siècle après, âgée de quarante-cinq ans environ. Les Grecs honorent sa mémoire avec celle de saint Abraham au 29 d'octobre. (Bollandus. Bulteau, Hist. monast. d'Orient. Baillet, tome 3, 29 octobre.)

13. MARIE, vierge et compagne de sainte Flore, martyre en Espagne. (Voy. FLORE.)

14. MARIE D'OIGNIES, recluse aux Pays-Bas, naquit à Nivelles en Brabant, de parens riches l'an 1177. Prévenue d'une grâce particulière, elle se distingua dès l'enfance par une supériorité d'âme qui la mettait beaucoup au-dessus des enfans ordinaires. Elle se retirait dès lors, et se levait même la nuit pour prier et méditer en secret. Ses parens qui voyaient avec peine son extrême éloignement pour le monde, se hâtèrent de la marier, de peur qu'ils n'en fussent plus les maîtres dans un âge plus avancé. Ils lui firent donc épouser à quatorze ans, un jeune homme qui lui convenait assez par sa douceur, et qui devint bientôt le compagnon fidèle de sa piété, ne la regardant plus que comme sa sœur, et se consacrant avec elle à la pénitence et au service des lépreux. Une conduite si peu commune les rendit en peu de temps le but des railleries publiques qu'ils souffrirent avec joie dans le désir de participer aux opprobres de Jésus crucifié. Marie

surtout était si pénétrée de ce divin objet, qu'elle ne pouvait voir un crucifix, ni parler ou entendre parler de la passion de Jésus-Christ, sans tomber en défaillance et en extase. Ses jeûnes, ses veilles, et toutes ses austérités n'empêchaient pas que les larmes dont elle avait reçu le don, ne coulassent en abondance de ses yeux, sans qu'il fût en son pouvoir d'en arrêter le cours. Sa nourriture ordinaire ne consistait qu'en fruits, en légumes, en herbes dont elle ne mangeait qu'une fois le jour en très-petite quantité, et elle fut long-temps à ne vivre que d'un pain noir, si dur, qu'il lui écorchait le palais. Il ne se passait point d'année qu'elle ne fit à pieds nus, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, le pèlerinage de Notre-Dame d'Oignies où elle obtenait toujours quelques grâces de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Sa prière n'était point interrompue; et Dieu se communiquait à elle en mille différentes manières. Ne pouvant souffrir le grand nombre de personnes qui venaient la voir à Willenbroeck, elle se retira au village d'Oignies qui était fort écarté des routes publiques. Ce fut là que Dieu prit plaisir à la combler, de plus en plus, d'une continue profusion de grâces jusqu'à sa mort, qui arriva le 23 juin de l'an 1213, à l'âge d'environ trente-six ans. Les livres qui en parlent lui donnent la qualité de sainte, quoiqu'on

ait point encore travaillé à sa canonisation, et que son culte ne soit point public. Il était seulement permis ou toléré à Oignies, où l'on conservait son corps avec grande vénération. Il fut levé de terre l'an 1609 par l'ordre du pape Paul v, et par les soins de François de la Bussière, évêque de Namur, qui le mit dans une chasse d'argent, pour l'élever sur l'autel de l'église d'Oignies, comme si la sainte était canonisée. Sa vie écrite en deux livres par le cardinal Jacques de Vitry, qui avait été son directeur, se trouve dans Surius; et M. d'Andilly l'a donnée en français. (Baillet, t. 2, 23 juin.)

15. MARIE DE L'INCARNATION, religieuse ursuline, naquit à Tours le 18 octobre 1599. Son père, qui était un marchand de soie nommé *Gujert*, lui fit épouser un homme de sa condition appelé *Martin* dont elle eut un fils qui s'est rendu célèbre parmi les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, sous le nom de *Dom Claude Martin*. Elle demeura veuve à l'âge de dix-neuf ans, et à l'âge de trente-deux elle entra chez les ursulines de Tours, qui la firent maîtresse des novices peu de temps après sa profession. Cet emploi lui donna lieu de répandre abondamment sur ses élèves, les grâces singulières dont le Seigneur l'avait prévenue dès sa plus tendre enfance, et elle peupla sa maison de saintes. Appelée ensuite par des

voies extraordinaires, à la conversion des filles sauvages du Canada, elle passa à Québec en 1639; y établit un couvent de son Ordre, qu'elle gouverna long-temps avec une grande sagesse, et y mourut en odeur de sainteté le dernier jour d'avril de l'an 1672. Nous avons d'elle un ouvrage intitulé : l'École chrétienne qu'elle composa pour l'instruction de ses novices, et 1 volume in-4° de ses retraites et de ses lettres qui respirent une onction toute divine. Sa Vie écrite par elle-même, a été imprimée avec des additions par le père dom Claude Martin son fils. Le P. de Charlevoix, jésuite, en a aussi donné une de sa façon.

MARIE DE SAINT-JOSEPH (le P. Octave), augustin déchaussé. Nous avons de lui : *Repertorium morale utriusque fori, in quo mille variæ interrogationes, brevesque responsiones continentur.... Trecenta in decem dubia communi confessoriorum et ecclesiasticorum utilitati, facili methodo explanata*, 3 volumes in-8°. Cet ouvrage contient les résolutions de 1800 cas de consciences sur toutes sortes de sujets, et sans aucun ordre; une table de matières remédie au défaut d'ordre; l'auteur appuie la plupart de ses décisions sur le droit, les autres sur l'autorité des casuistes. (Journal des Savans, 1708, p. 96 de la première édition et 88 de la seconde.)

MARIE-AUX-BOIS (sainte),

abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans la ville de Pont-à-Mousson, au diocèse de Toul en Lorraine. Elle fut fondée vers l'an 1136, par Simon, duc de Lorraine, dans une solitude près de Preny sur Moselle. Saint Norbert y envoya pour premier abbé le bienheureux Richard qui y rassembla un grand nombre de disciples, et y établit une parfaite observance. En 1606, cette abbaye fut transférée dans la ville de Pont-à-Mousson où elle subsistait avec beaucoup d'éclat et de régularité. La communauté y était toujours fort nombreuse, et la maison était une des plus belles, des plus vastes et des plus magnifiques du pays. C'est là qu'avait pris naissance la réforme des pères Prémontrés qui s'était répandue dans toute la Lorraine et dans plusieurs provinces de France. (Histoire de Lorraine.)

MARIEN, martyr en Numidie, et compagnon de saint Jacques. (Voy. JACQUES.)

MARIEN, diacre et martyr à Rome, fut un de ces chrétiens qui s'étant assemblés au tombeau de saint Chrysanthé, y furent étouffés et ensevelis, parce que l'empereur ou le préfet de Rome les y fit enfermer avec une grande quantité de pierres et de sable. On fait sa fête le 25 octobre. (Baillet, 25 octobre. (Voy. CHRYSANTHE.)

MARIEN ou **MAREIN** ou **MARZAIN** (saint), solitaire en Berri, menait une vie fort dure dans le sixième siècle. Les fruits sau-

vages et le miel qui se trouvaient dans les bois, faisaient toute sa nourriture. Ceux qui le visitaient quelquefois, étant surpris de ne point le voir en un temps où il avait coutume de se montrer, le cherchèrent et le trouvèrent mort sous un pommier sauvage au fonds d'un bois. On emporta son corps au bourg d'Evau ou Esvaon dans le pays de Combrailles, situé entre le Bourbonnais, l'Auvergne, la Marche et le Berri. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et on honora sa mémoire le 19 d'août, quoique les anciens bréviaires de Bourges mettent sa fête au 19 de septembre. Le martyrologe de France distingue deux saints du Berri, du nom de Marien, en ce même jour. (Saint Grégoire de Tours, dans son Recueil de la gloire des confesseurs. Baillet, tome 2, 19 août.)

MARIETTE (Jean), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, Espagnol et natif de Vittoria, mort au mois de décembre 1611, laissa en sa langue naturelle l'Histoire ecclésiastique des saints d'Espagne, qui parut en 1596, in-fol., à Cuença; celle des archevêques de Tolède, qu'il publia à Madrid en 1600; l'Histoire des prélats tirés de son Ordre, imprimée dans la même ville en 1605, etc. Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.* Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 2, p. 377.)

MARIETTE, de la congrégation de l'Oratoire, né à Orléans.

Nous avons de lui un examen d'un écrit (de l'abbé d'Ettemare) qui a pour titre : *Éclaircissement sur la crainte servile et la crainte filiale*; 1745, in-4°. Trois lettres sur l'espérance et la confiance chrétienne, in-12. Traité sur la confiance et la crainte. Difficultés proposées aux Théologiens sur le même sujet, 1739, in-4°. (La France littéraire.)

MARIGNY (M. l'abbé de). Nous avons de lui : *Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, à Paris 1750, in-12. 4 volumes et *histoire générale du douzième siècle*, comprenant toutes les monarchies d'Europe, d'Asie et d'Afrique; les hérésies, les conciles, les papes, et les savans de ce siècle, à Paris, 1750, 5 vol. in-12, (Journal des Savans, 1750.)

MARIMUTH, hébr., *amertume*, ou *myrrhe de la mort*, du mot *marar* et *mor*, fils d'Urié. (1. Esdr. 10, 36.)

MARIN, pape. (Voy. MARTIN II ET MARTIN III.)

MARIN, officier d'armée, et martyr à Césarée en Palestine, sous l'empereur Gallien, était sur le point d'obtenir la charge de centenier, lorsque celui qui y prétendait après lui, l'accusa d'être chrétien. Le juge nommé Achée, lui donna trois heures pour y penser; et comme il le trouva ferme dans la confession du christianisme, il le condamna à avoir la tête coupée vers la fin de l'an 261 ou 262. Les Latins honorent sa mémoire le 3 de

mars. (Eusèbe, Hist. eccl. ch. 15, 16, 17.)

MARIN, surnommé *le Vieillard*, martyr de Cilicie, au troisième siècle, était de la ville d'Anazarbe, appelée autrement Césarée d'Auguste. Il professait tranquillement le christianisme, lorsque dans les commencemens du règne de Dioclétien, Lisyas, gouverneur de la province, se trouvant à Anazarbe, le cita à son tribunal et le condamna à perdre la tête, après l'avoir fait fouetter et suspendre au chevallet, vers l'an 290. Les Grecs et les Latins font mention de lui au 8 d'août. (Baillet, tome 2, 8 août.)

MARIN SANUT ou SANUDO, surnommé *Torcelle*, du nom d'un instrument dont on le dit inventeur, natif de Rivo-Alto dans l'état de Venise, voyagea beaucoup dans la Terre-Sainte, et composa un ouvrage divisé en trois livres, sous le titre de *Secrets des fidèles de la croix*, dans lequel il propose des moyens de recouvrer la Terre-Sainte dont il fait l'histoire, aussi bien que celle des croisades. Il présenta cet ouvrage l'an 1321, au pape Jean xxii, et l'adressa ensuite aux rois de France, d'Angleterre et de Sicile, pour les exhorter à l'entreprise de la conquête de la Terre-Sainte. Il a aussi écrit diverses lettres sur ce sujet, à des princes, à des cardinaux et à des prélats, qui sont imprimées à la fin de son ouvrage donné par Bongars, dans la collection intitulée : *Gesta Dei*

per Francos, imprimé à Hanovre l'an 1611. (Dupin, Biblioth. du quatorzième siècle, p. 215.)

MARIN (M. l'abbé), évêque de Tilopolis, missionnaire de la Chine. Nous avons de lui : Lettre au pape sur le certificat de l'empereur de la Chine, et sur la nécessité de condamner sans délai toutes les superstitions chinoises, in-12. (Journal des Savans, 1702, p. 375.)

MARIN (M.), professeur de rhétorique dans l'université de Paris. On a imprimé en 1728 plusieurs de ses discours latins, dans un recueil qui a pour titre : *Selecta carmina orationesque clarissimorum quorundam in univ. par. professorum*. (Journal des Savans, 1728, p. 190.)

MARIN (Michel-Ange), de Marseille, ancien provincial des minimes de Provence. Nous avons de lui : le Poème provençal, intitulé : les Aventures du chien errant, 1722, in-12, la Conduite spirituelle de la sœur Anne Violet, du Tiers-Ordre de Saint-François, 1740, in-12. Pratiques d'humilité pour conduire à la perfection chrétienne, avec la Vie du père Giry, minime, auteur de cet ouvrage, in-16. Adélaïde de Wirsburg, ou la pieuse pensionnaire, avec sa retraite spirituelle de huit jours, 1745, in-12. Virginie ou Vierge chrétienne, 1752, 2 volumes in-12. La parfaite religieuse, 1752, in-12. Le Baron Vender-Hoof, ou la république des incrédules, 2 vol in-8°.

MARINARIO (Antoine), reli-

gieux carme, né dans le diocèse de Tarente au royaume de Naples, enseigna la Théologie à Rome et à Naples, et fut deux fois provincial de sa province de la Pouille. Il assista en qualité de théologien au concile de Trente, et s'y fit admirer par son zèle pour la religion, par son éloquence et par son érudition. Il mourut à Legrottaglio, sa patrie, en 1570. On a de lui : 1°. *Consonantia Jesu-Christi et prophetarum, hoc est, ad ipsius Christi necessariam cognitionem ex divinis Scripturis compendium*, in-8°, à Paris, 1541, 1543, 1686, 1687; à Anvers, 1541. Les éditions de Paris, en 1586 et 1587, portent ce titre : *Concordantia veteris et Novi Testamenti*. 2°. *Commentaria in epistolam ad Romanos*, manuscrit à la bibliothèque du Roi, cod. 6206. On a encore du père Marinario deux Discours qu'il prononça devant les pères du concile de Trente, le premier le 20 décembre 1545, et le second le 4 avril 1546. On les trouve tous les deux en latin dans les actes du concile de Trente, publiés à Louvain en 1567, pag. 18 et 43, et dans la collection des conciles du père Labbe, tome 14, pages 999 et 1033. Biblioth. carmelit. col. 176.)

MARINARIO (Antoine), petit-neveu du précédent, et religieux du même Ordre des carmes, naquit à Legrottaglio dans le diocèse de Tarente, le 10 janvier 1605. Il enseigna long-temps la Théolo-

gie avec succès, et fut élevé aux principales charges de l'Ordre : il exerça pendant trois ans celle de provincial de la province de la Pouille, et fut deux fois visiteur-général de la même province. Il devint ensuite théologien, vicaire-général, et suffragant du cardinal Barberin, doyen du sacré collège, sous le titre d'évêque de Tagaste. Il fut sacré à Rome par le même cardinal, le 13 février 1667, et mourut à Velletri le 20 août 1684. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : 1°. *Oratio panegyrica pro beati Andreae Corsini Carmelitæ et Episcopi Fesulani canonisatione*. Rome, 1629, in-4°. 2°. *Thesis theologica de beatificatione*. Rome, 1629, in-4°. 3°. *Disputatio de fide, spe et charitate*. Rome, 1631, in-4°. 4°. *Oratio panegyrica de S. Agapito Prænestino et Davide Palestino*. Ibid. 5°. *De opinione probabilis dissertatio*. Rome, 1616, in-8°. 6°. *Verus Augustinus*, contre Corneille Jansenius, 3 vol. in-4° imprimés à Velletri le 1^{er} novembre en 1664, et les deux autres en 1667. (Biblioth. carmel., t. 1, col. 180.)

MARINE (sainte), vierge solitaire travestie, avait eu le nom de Marie en son enfance. Son père Eugène qui était de Bithynie, s'étant retiré dans un monastère après la mort de sa femme, obtint permission d'aller chercher son enfant que l'abbé croyait être un garçon. Eugène l'étant allé trouver, le travestit en homme, et lui fit prendre le

nom de Marin, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à la mort, et l'amena au monastère où il parut bientôt le plus humble, le plus zélé et le plus exemplaire de tous les frères. Comme on allait chercher les provisions de la communauté dans une charette, à trois lieues de là, on se plaignit de ce que le frère Marin évitait cette commission. L'abbé lui en ayant parlé, il alla au marché comme les autres; et quand il était trop tard pour revenir au couvent, il couchait avec eux dans une hôtellerie du lieu. La fille de la maison s'étant laissé corrompre par un soldat, dit à son père et à sa mère, qui s'aperçurent de sa grossesse, que Marin en était l'auteur. L'abbé en fut informé aussitôt; et ayant interrogé Marin, qui se contenta de répondre en soupirant, qu'il avait fait une grande faute dont il voulait faire pénitence, il le fit châtier sévèrement et chasser. Le saint demeura trois ans entiers couché par terre devant la porte du monastère à jeûner, à pleurer et à demander miséricorde. La fille de l'hôtelier ayant accouché d'un fils, la grand-mère le prit dès qu'il fut sevré, et l'apporta à son prétendu père pour le nourrir. Marin le nourrit pendant deux ans des aumônes qu'on lui donna; et l'abbé l'ayant reçu dans le monastère aux pressantes instances des frères, le condamna à balayer seul toute la maison, à porter

toute l'eau nécessaire, à nettoyer les sandales, et à servir tout le monde. Marin se soumit de bon cœur à tout; et lorsqu'il fut mort, les frères qui eurent commission de laver son corps, ayant trouvé que c'était celui d'une fille, le bruit s'en répandit avec édification de toute part, et Dieu attesta la sainteté de sa servante par un grand nombre de miracles. On n'est certain, ni du temps, ni du lieu où elle a vécu; il paraît seulement plus vraisemblable qu'elle a été en Bithynie vers le milieu du huitième siècle. Son corps fut transporté d'un monastère grec près de Constantinople, à Venise l'an 1230. On y fait sa fête le 17 de juillet, et à Paris, où elle a une église de son nom, le 18 de juin. (Rosveide. Arnaud d'Andilly. Baillet, t. 2, 17 juillet.)

MARINI (Marc), chanoine régulier de Saint-Sauveur de Boulogne, a donné : *Commentaria in librum psalmorum*, in-folio. Cet ouvrage contient les psaumes en hébreu et en grec, avec la vulgate.

MARINIS (Léonard de), noble Génois et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit dans l'île de Chio l'an 1509. Il fut successivement coadjuteur de l'évêché de Pérugia, évêque titulaire de Laodicée, et suffragant du cardinal Hercules de Gonzague, évêque de Mantoue, nonce en Espagne auprès de Charles V, archevêque de Lanciano dans l'Abruzze, évêque d'Albe, et visiteur apostolique en vingt-

cinq diocèses. Il assista au concile de Trente, et fut un des trots évêques qui ont dressé le catéchisme romain, le bréviaire et le missel romains, par l'ordre du concile de Trente. Il donna aussi aux Barnabites leurs constitutions, et mourut le 11 juin 1573. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 228. Le père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 4, p. 393.)

MARINIS (Jean-Baptiste de), petit-neveu du précédent, et dominicain, comme lui, naquit à Rome le 28 novembre 1595. Il fut secrétaire de la congrégation de l'Index, et publia le catalogue de tous les livres censurés depuis Clément VIII. En 1649, il fut fait général de son Ordre, et mourut le 6 mai 1669. On garde les lettres qu'il écrivit étant général. Elles sont très-belles, mais elles n'ont pas été imprimées, non plus qu'un Traité de la conception de la sainte Vierge, qu'il avait composé par l'ordre d'Alexandre VIII. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 361.)

MARINIS (Dominique de), frère du précédent, et dominicain comme lui, archevêque et vice-légat d'Avignon, naquit à Rome le 21 octobre 1599, de Jean-Baptiste de Marinis, marquis de Bomba dans le royaume de Naples, et de Théodore Justini. Il prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de la Minerve au mois de février 1615. Ayant demandé la per-

mission d'aller en France par un motif de piété, il enseigna la Théologie à Toulouse, et à Paris dans le couvent de Saint-Honoré. Rappelé à Rome, il y fut fait docteur et premier régent dans le collège de la Minerve, ensuite prieur du même couvent, et assistant du général, Nicolas Rodolphe, avec le titre de provincial de la Terre-Sainte. Il gouverna tout l'Ordre de Saint-Dominique pendant près de trois ans, en qualité de vicaire-général du père Thomas Turcus, et fut sacré archevêque d'Avignon l'onzième d'avril 1649. Il assembla un synode à Avignon dans le mois de juin 1660, et les sages réglemens qu'il y fit furent imprimés la même année dans la même ville. On remplirait un juste volume du simple récit de ses aumônes, et de ce que son zèle et sa charité lui firent entreprendre pour consoler ou soulager les misérables, convertir les hérétiques, et régler tout son diocèse jusqu'à sa mort qui arriva le 26 de juin 1669. Sa mémoire a toujours été en bénédiction dans le pays; et encore aujourd'hui, quand on veut relever les vertus épiscopales de quelqu'un de ses successeurs, on pense avoir tout dit en l'appelant un autre Marinis. On a de lui quelques Traités théologiques en forme de commentaires, sur toutes les parties de la somme de Saint-Thomas, divisés en 3 volumes in-folio. Les deux premiers, imprimés à Lyon l'an 1663 et 1666, furent dédiés

à M. le dauphin Louis de Bourbon, fils aîné de Louis XIV, le troisième tome, présenté au pape Clément IX, ne fut publié qu'en 1668. (Le père Tournon, *Hommes illustres.*, t. 5, p. 459.)

MARINIS (Donato Antonio), jurisconsulte, natif de Giongano dans le royaume de Naples, se distingua par son savoir et par sa probité. Il fut élevé à la charge de régent du conseil collatéral, et mourut le 26 avril de l'an 1666, âgé de soixante-sept ans. Il a composé : *Resolutio-num juris*, t. 1 et 2; *Coll. alleg. illustr. jurisc. observat. ad decis. revert.*, t. 1, 2, etc. Lorenzo Grasso, *Elog. d'huom. letter.*)

MARIOUSE DE CLAVIGNY (Jacques de la), natif du diocèse de Bayeux, fut d'abord curé de Gieville, puis chapelain chez le roi, puis abbé commandataire de l'abbaye de Sainte-Marie de Gondam, au diocèse d'Agen, et chanoine de la cathédrale de Bayeux où il mourut vers l'an 1700. Il a donné plusieurs petits ouvrages in-16, entre autres : 1°. Traduction libre ou l'esprit des psaumes dont l'Eglise se sert aux vêpres du dimanche. 2°. Du luxe, selon les sentimens de Tertullien, de saint Basile et de saint Augustin, dédié à madame la maréchale de la Mothe, gouvernante des enfans de France. 3°. La Vie de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, et roi d'Angleterre, 1674. 4°. Les prières que David a faites à Dieu comme roi, tirées de ses psaumes. Ces deux derniers ou-

vrages sont dédiés au roi. (Moreri, édition de 1759.)

MARIUS ou MARIS, martyr. On est incertain sur la vérité de son histoire, ou du moins de ses circonstances. On dit qu'ayant appris ce qui se passait à Rome depuis que la religion y florissait, il y vint pour assister les confesseurs dans les prisons, recueillir le sang des martyrs et les ensevelir ; et principalement pour profiter des grands exemples de leur patience, de leur courage et de leur charité. Il était accompagné de sa femme, appelée Marthe, et de ses deux fils Audifax et Abachum ou Abacuc. On croit qu'il arriva à Rome du temps de l'empereur Claude II. On ignore de même sous lequel des empereurs ils endurèrent le martyre, si ce fut sous Gallien ou sous Aurélien, ou enfin sous Dioclétien. Quoi qu'il en soit, après avoir rendu toutes sortes de services aux martyrs de Jésus-Christ et aux autres fidèles, ils furent éprouvés à leur tour par divers supplices. Après quoi l'on coupa la tête à Marius, à Audifax et à Abachum, et on noya Marthe dans une mare d'eau, à qui cet événement a fait donner depuis le nom de *Sancta Nympha*. On avait ordonné que leurs corps seraient consumés par le feu ; mais une dame chrétienne les racheta à demi-brûlés, et fit tirer du fond de l'eau celui de sainte Marthe, pour les mettre dans le même tombeau. On prétend que le jour de leur mort était le 20

janvier : mais comme ce jour était occupé par la fête de saint Sébastien, on a avancé celle de nos saints au jour précédent. Il s'est fait plusieurs translations de leurs reliques. (Tillemont, Vie du pape saint Denis, au quatrième tome de ses mémoires. Baillet, t. 1, 9 janvier.)

MARIUS MERCATOR, originaire d'Afrique, tint un rang considérable parmi les défenseurs des mystères de la grâce et de l'incarnation, dans le cinquième siècle. Il était à Rome, ou dans le voisinage en 417, ou 418, lorsque Julien et les autres chefs des pélagiens y disputaient contre la grâce de Jésus-Christ. Il en prit la défense, et composa à cet effet un ouvrage qu'il envoya à saint Augustin, en le priant de l'examiner. Ce saint évêque n'ayant point répondu sur-le-champ, Mercator lui écrivit une seconde lettre, et lui envoya en même temps un second ouvrage qu'il avait fait contre les pélagiens. On doute si ces deux ouvrages sont venus jusqu'à nous, à moins que ce ne soit l'*hypognosticon*, imprimé dans l'appendice du dixième tome de saint Augustin. Cet ouvrage a en effet beaucoup de rapport avec le second que Mercator composa contre les pélagiens, et qu'il envoya, ensuite du premier, à saint Augustin pour le revoir et l'examiner. Ce père dit que Mercator y combattait les pélagiens par un grand nombre de passages de l'Écriture-Sainte. C'est ce que fait

aussi l'auteur de l'*hypognosticon* ou de l'*hypomnesticon*, comme portent quelques manuscrits. Ce dernier titre, qui signifie mémoire ou mémorial, était fort du goût de Mercator dont nous avons encore deux écrits sous un semblable titre : l'un contre l'hérésie de Pélagie, de Celestius et les écrits de Julien ; l'autre contre Celestius en particulier ; et un troisième intitulé : Petites notes sur les ouvrages de Julien. Mercator étant à Constantinople en 421, il y composa un mémoire en grec, qu'il traduisit depuis en latin contre Celestius, et le présenta à l'empereur Théodose. Il est divisé en cinq parties dont la première contient l'histoire de la condamnation de Celestius ; la seconde, le dénombrement des erreurs de Pélagie, maître de Celestius ; la troisième, le rapport des sentences rendues contre Pélagie et Celestius, par les papes Zosime et Innocent, et par le concile de Diospolis. Mercator prouve, dans la quatrième partie, que les sentiments de Celestius étant les mêmes que ceux de Pélagie, la condamnation de l'un emporte celle de l'autre. La cinquième partie regarde Julien. Après la mort de saint Augustin, c'est-à-dire, après le mois d'août de l'an 430, Mercator entreprit de réfuter les deux livres que Julien avait faits contre ce saint évêque. Ce n'était d'abord que de petites notes, sans suite et sans liaison ; mais il en fit depuis un corps,

à la prière d'un prêtre nommé Pientius. Le titre de Vénérable, qu'il lui donne, fait voir que Mercator n'était lui-même que laïc. Son ouvrage est précédé d'un prologue où il décrit l'origine de l'hérésie de Pélagé, dont il fait auteurs quelques Syriens, et surtout Théodore de Mopsueste en Cilicie, mort vers l'an 428. Après le prologue, il passe aux propositions qu'il avait extraites des livres de Julien, et les réfute par des notes aussi aigres que pressantes, relevant jusqu'aux termes de Julien, lorsqu'ils lui paraissaient impropres. Comme cet hérétique s'appliquait particulièrement à montrer que le péché d'Adam et d'Ève ne les avait pas rendus sujets à la mort, et que ce péché n'était passé à leurs descendants que par imitation, et non par la génération qu'il appelait succession héréditaire, Mercator s'attacha dans ses notes à prouver que la mort est l'effet du péché d'Adam et d'Ève, et que c'est par une suite de ce péché, que nous sommes mortels. Il ne laissa pas d'y combattre les autres erreurs des pélagiens, mais uniquement comme des suites de celle dont nous venons de parler. Pour rabattre l'orgueil de Julien qui se vantait d'avoir eu pour maître Théodore de Mopsueste, Mercator entreprit de montrer que cet évêque avait été dans des sentimens hérétiques sur l'incarnation, et infecté des erreurs de Paul de Samosate, d'Ebion, de Marcelle d'Ancyre et de Photin. Il

traduisit à cet effet un symbole que l'on attribuait alors à Théodore de Mopsueste, et qui fut condamné dans le concile d'Éphèse, mais sans nom d'auteur. Il fait divers raisonnemens sur ce symbole, qui tendent à montrer que la doctrine en est hérétique, et qu'elle suppose que Jésus-Christ est un composé de deux personnes, et non pas de deux natures unies en une même personne. Dans un autre écrit. Mercator fit voir en quoi l'erreur de Nestorius était conforme à celle de Paul de Samosate, et en quoi elle en différait. Il traduisit aussi quelques-unes des homélies de Nestorius; la lettre de cet hérésiarque en réponse à celle qu'il avait reçue de saint Cyrille, les deux que saint Cyrille écrivit à Nestorius; une troisième du même saint à ses clercs qui étaient à Constantinople; les extraits que saint Cyrille avait faits des différens écrits de Nestorius; les anathématismes de saint Cyrille et de Nestorius. Il fit une réponse à ceux-ci, dont le titre est conçu en ces termes : « Les » douze blasphèmes de Nestorius, par lesquels il contredit » les lettres qui lui ont été envoyées par les saints Célestin, » évêque de Rome, et Cyrille » d'Alexandrie, et s'efforce par » des réponses très-courtes de » réfuter les douze articles de foi » qui lui avaient été envoyés. » Mercator traduisit encore la sixième session du concile d'Éphèse, puis l'apologie que saint Cyrille fit de ses anathématismes

contre les orientaux, et la défense qu'il en fit en particulier contre Théodoret, adressée à Evoptius; un extrait des cinq livres de Théodoret contre le concile d'Éphèse; plusieurs de ses lettres à diverses personnes; les unes à Nestorius, déjà banni, d'autres à Alexandre d'Hiéraple, à Himerius de Nicomédie, et un passage d'un discours supposé à Théodoret sur la mort de saint Cyrille, tiré des actes de la condamnation de Domnus d'Antioche. Mercator ne dissimule point qu'il n'a traduit toutes ces pièces que pour faire voir que Théodoret a pensé comme Nestorius, et mérité d'être condamné avec lui. On croit qu'il a encore traduit la lettre de Nestorius au pape Célestin; celle de saint Cyrille à Nestorius, où sont les douze anathématismes, et les scholies du même père sur l'incarnation. Mercator témoigna dans toutes les occasions un grand zèle pour la pureté de la doctrine de l'Église, sans craindre les mauvais traitemens de ses adversaires. Ce fut sur ses mémoires que l'on chassa les pélagiens de Constantinople et d'Éphèse; et en traduisant de grec en latin les anathèmes de Nestorius, il le rendit, comme il le méritait, l'objet de l'horreur de l'Occident, ainsi qu'il l'était déjà de l'Orient. Il traduisait autant qu'il le pouvait mot à mot, dans la crainte de passer pour un faussaire. Nous avons trois éditions de ses œuvres. La première est de 1673,

à Paris, en 2 volumes in-fol., par les soins du père Garnier. La seconde, qui ne renferme qu'une partie des œuvres de Mercator, parut à Bruxelles la même année avec de courtes notes, par les soins de D. Gabriel Gerberon. La troisième est de M. Baluze. Elle parut à Paris en 1648, in-8°. Elle est plus complète et plus commode que les précédentes, parce qu'on y trouve de suite le texte de Mercator et des autres écrivains, dont il nous a donné des traductions, et que ses notes n'ont rien d'étranger au texte. (D. Ceillier, Hist. des Aut. sacrés et ecclés., t. 13, pag. 640 et suiv.)

MARIUS ou MARIO (Georges), religieux servite dans le quinzième siècle, publia à Venise, vers l'an 1381, deux livres intitulés: *De libertate ecclesiastica*, contre les simoniaques. Il composa aussi la vie de saint Philippe Beniti en vers. (Possevin, *in appar. sacr.*)

MARIUS (Léonard), de Zélande, florissait en 1624. Il composa des commentaires sur toute l'Écriture, et la défense catholique de la hiérarchie ecclésiastique, contre Marc-Antoine de Dominis. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

MARKEL (le père Amid. Marie), religieux allemand. Nous avons de lui : *Tuba magna Ecclesiæ romano-catholicæ antiquissima ad Heterodoxos clangens sonum, seu universa Theologia scholastica dogmatica in XVIII libros distributa, auctoritate Scripturæ, sanctorum*

Patrum et Conciliorum ex quinque primis seculis petita contra omnes hæreses defensa et vindicata, à Ausbourg 1740, 2 volumes in-4°. (Journal des Sav. 1740, pag. 529.)

MARKIUS (Jean), auteur allemand, a donné : *De sibyllinis carminibus disputationes academice duodecim; accedit breve examen dissertationis gallicæ*, P. J. Crasset, S. J. in-8°. (Journal des Sav. 1683.)

MARLEBERG, *Margaberga*, bourg d'Angleterre. Il y eut un concile en 1182. (Angl. 1.)

MARLETTA (Gabriel), dominicain, né à Arienzo dans le royaume de Naples, vivait encore en 1678. Il fit imprimer en 1662, 1663 et 1667, à Naples, sept volumes de commentaires sur la première partie de la somme de saint Thomas. (Le P. Echard, *Script. ord. Prædic.* tom 2, pag. 676.)

MARLOT (Dom Guillaume), docteur en Théologie, et grand-prieur des bénédictins de Saint-Nicaise de Reims où il était né, et où il paraît avoir passé la plus grande partie de sa vie. Dans la suite il se retira au prieuré de Fives, près de Lille en Flandres, et y mourut l'an 1667. On a de lui : 1°. Oraison funèbre de Gabriel de Sainte-Marie, ou de Gifford, mort en 1629, à Reims, 1629, in-4°. 2°. Le théâtre d'honneur et de magnificence préparé au sacre des rois, où il est traité de l'inauguration des souverains, de la sainte ampoule, etc. in-4°. à Reims, 1643

et 1654. 3°. Le tombeau de Saint-Reini, à Reims, 1647, in-8°. 4°. *Monasterii S. Nicasii Remensis initia et ortus*, qui se trouve à la page 636 de l'appendice des œuvres de Guibert de Nogent, à Paris, 1651. 5°. *Brevis et ingenua discussio an Toruacensis civitas vel Balvacum in Hannoniâ, Nerviorum caput sit ac primaria sedes episcopalis*, à Lille, 1662, in-4°. 6°. *Metropolis remensis historia à Flodoardo primum auctius digesta*, etc. à Lille, 1666, in-fol. *Tomus secundus, seu supplementum Flodoardi, ab anno 970 ad annum 1605, productum*, etc. 1679, in-fol. Ce second volume ne parut qu'après la mort de l'auteur. On a encore de lui une Histoire manuscrite de la ville, cité et université de Reims, contenant l'état civil et ecclésiastique du pays, en 3-volumes in-fol., conservés à Saint-Nicaise de Reims. (Le père le Long, *Bibl. des historiens de France.*)

MARMA, hébr. *fraude*, du mot *rama*, fils de Sabaraïm. (1. Par. 8, 10.)

MARMARICA, ville épiscopale du patriarchat d'Alexandrie dans la Lybie inférieure, province connue aussi sous le même nom de Marmarica. Un de ses évêques, nommé *Theonas*, le seul que nous connaissons, fut condamné à cause de son attachement à l'arianisme, comme il paraît par la lettre du concile de Nicée à l'église d'Alexandrie. Il avait été ordonné par les Méletiens, suivant S.

Epiphane, *hær.* 69. (*Or. chr.* tom. 2, pag. 638.)

MARMARITZIUM, siège épiscopal de la province de Thessalie, sous la métropole de Larisse, au diocèse de l'Illyrie orientale. On le trouve aussi parmi les évêchés suffragans de Métilène ou Mételin. Un de ses évêques, dont on ignore le nom, siégeait sous l'empereur Andronic Pachymère. (*Lib.* 4, *hist.* Andronici, *Imp. cap.* 33. *Or. chr.* t. 2, pag. 130.)

MARMOCHINO (Santes), né à San-Cassiano, dans le diocèse de Florence, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, où il mourut vers l'an 1545. On a de lui une traduction du texte hébreu de la Bible en italien, à laquelle il joignit une chronique, diverses tables, etc. imprimé en 1538, à Venise, chez les Giunti. (Le père Eclard, *Script. ord. Prædic.* tom. 2, pag. 124.)

MARMORA, île de l'Asie-Mineure dans la Propontide. (*Voy. PRÉCONNÈSE.*)

MARMOUTIER, *Majus Monasterium*, abbaye de l'Ordre de Saint Benoît, située près de Tours, fondée par saint Martin, archevêque de cette ville, qui l'habita lui-même au quatrième siècle, fut ainsi appelée pour la distinguer des autres monastères fondés par le même saint, où il demeurerait moins de religieux. On y menait une vie très-austère, mais le travail des mains n'y était pas d'usage; les jeunes religieux transcrivaient les livres, travail autrefois impor-

tant; les autres s'appliquaient à la prière. Quand la règle de Saint Benoît eut été introduite à Marmoutier, on vit bientôt cette abbaye comblée de biens par les rois et par les seigneurs; mais les Normands y étant venus en 853, y firent de grands ravages: de cent quarante religieux il n'en échappa que vingt-quatre à leur fureur, et peu après ce petit nombre prit la fuite avec le corps de saint Martin qui ne fut rapporté à Tours qu'en 887. On remarque que tous les religieux qui accompagnaient le corps de saint Martin à Auxerre, étaient évêques ou abbés lorsqu'on le rapporta, et que l'abbé Heberne fut fait archevêque de Tours peu après. Marmoutier abandonné par les moines, fut tenu ensuite par quelques chanoines réguliers, et ce ne fut que du temps de saint Mayeul, abbé de Cluni, vers l'an 980, que les bénédictins y rentrèrent et formèrent en peu de temps une si nombreuse congrégation, et de laquelle tant de monastères dépendaient, qu'en 1048, les religieux de Souvigni, de la congrégation de Cluni, écrivant à Albert, abbé de Marmoutier, pour lui donner avis de la mort de saint Odilon, l'appelèrent l'*Abbé des abbés*. Il y eut jusqu'en Angleterre, des monastères dépendans de cette abbaye qui fut déclarée immédiatement soumise au saint-siège par le pape Urbain II, dans le concile de Clermont, conformément à

ce qui avait été décidé en plusieurs conciles provinciaux. En 1580, Marmoutier fut un des monastères qui composèrent la congrégation des Exempts; mais en 1643, la réforme y fut introduite par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui firent rebâtir le monastère avec beaucoup de magnificence. L'église en était fort belle et la communauté toujours très-nombreuse. La mense abbatiale avait été unie à l'archevêché de Tours, et le titre abbatial supprimé. (D. Vaissette, Géogr. hist. tom. 6, pag. 433. Moréri.)

MARMOUTIER ou **MAURMUNSTER**, *Mauri Monasterium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située dans une petite ville du même nom dans la Basse-Alsace, à une lieue de Saverne, au diocèse de Strasbourg, fut fondée par saint Firmin vers l'an 725. Elle se nomma d'abord ainsi que la ville, Leuwarzel, et prit ensuite le nom d'un de ses abbés qui s'appelait *Maurus*. (La Martinière, Dictionnaire géogr.)

MARNE (Jean-Martial de), abbé, conseiller et prédicateur du roi, fit publier en 1663 des panégyriques des Saints en 1 volume in-8°. Il fit encore imprimer en 1669 des panégyriques des saints, et des sermons pour les dimanches, avec les annonces des fêtes, pour servir aux curés dans leurs prônes, et à tous les prédicateurs dans leurs sermons pendant l'année, à Paris, chez J. de la Caille, in-

4°. (Dictionn. portatif des Prédicateurs.)

MAROEUL - LEZ - ARRAS, *Marculum*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans l'Artois, au diocèse et près d'Arras sur la Scarpe. Elle fut fondée vers l'an 935, par Fulbert, évêque de Cambrai et d'Arras, ruinée quelque temps après, et rétablie l'an 977, par Lothaire, roi de France. Cette abbaye a été longtemps occupée par des chanoines séculiers; mais en 1132, Alvisus, évêque d'Arras, y mit des réguliers qui la possédaient encore de nos jours. (*Gallia christ.* tom. 3, col. 442.)

MAROILLES, *Maricolæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Hainaut, à une petite lieue de Landrecie, au diocèse de Cambrai. Elle fut fondée dans la terre de Famars, par un seigneur nommé Chonobert, vers l'an 653. Saint Humbert, noble français, mort sur la fin du même siècle, en fut le second fondateur et le premier abbé. Cette abbaye ayant été ruinée ensuite par les Normands, quelques seigneurs séculiers s'en rendirent les maîtres, ainsi que des biens qui en dépendaient, et la firent desservir par des chanoines jusqu'en 920, que Charles-le-Simple, roi de France, la donna à l'église de Cambrai. Cependant le monastère continua d'être occupé encore pendant quelque temps par des ecclésiastiques; mais en 1020, Gérard, évêque de Cambrai,

les en chassa, et y rétablit l'ordre monastique. L'abbaye de Maroilles était régulière. On y conservait le corps de saint Humbert, son fondateur et premier abbé. (*Gallia christ.* tom. 3, col. 127.)

MARONEA, ville épiscopale de la province de Rhodope, sous la métropole de Trajanopolis, au diocèse de Thrace, située à l'embouchure du fleuve Nestus, près de la mer Egée. Elle fut élevée aussi à la dignité de métropole avant le milieu du sixième siècle, et ne fit ensuite qu'une même église avec Trajanopolis, après la destruction de cette ville.

Evêques de Maronea.

1. Alexandre, souscrivit à la lettre du concile de Sardique aux églises.

2. Timothée, que Pallade met parmi les évêques exilés pour la cause de saint Jean-Chrysostôme.

3. Decimasius, assista au premier concile-général d'Éphèse, et au conciliabule tenu dans la même ville en 449. Il assista aussi deux ans après au concile de Chalcedoine où il retracta ce qu'il avait fait dans le brigandage d'Éphèse en faveur de Dioscore.

4. Innocent, siégeait en 533.

5. Jean, assista au cinquième concile-général.

6. Nicetas 1^{er}, au concile de Photius.

7. N... siégeait sous le patriarche Jean Xiphilin en 1066.

8. Pentailas, sous le patriarche Nicolas Theoblet et l'empereur Alexis Comnène.

9. N... sous le patriarche Luc Chrysoberge.

10. Nicetas II, assista au concile qui se tint à Constantinople en 1166, pour expliquer le sens de ces paroles de Notre-Seigneur: *Pater major me est.*

11. Gabriel 1^{er} souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph en 1564. Il est qualifié métropolitain de Trajanopolis et de Maronea.

12. N... vivait sous le patriarche Métrophane.

13. Ananie, souscrivit à la réponse du patriarche Denis, sur les erreurs des calvinistes en 1672.

14. Daniel.

15. Gabriel II, siégeait en 1721. (*Or. chr.* tom. 1, pag. 1196.)

MARONÉE, bourgade de la partie orientale de la Roumanie, sur la rivière de Marizza. Le Métropolitain de *Trajanopolis*, nommée autrefois *Zarnis*, y a transféré son siège.

MARONI (Fauste Antoine), clerc régulier des écoles pies, a donné l'ouvrage suivant: *Commentarius de ecclesiis et episcopis auximatibus, in quo Ughelliana series emendatur, continuatur et illustratur. Auximi (Osimo) typis Dominici-Antonii Queretti, 1762, in-4°.* Cet ouvrage est dédié à l'évêque d'Osimo. Il passe pour être rempli d'ordre, d'excellentes recherches et d'une vaste érudition.

MARONITES, Maronitæ. Les Maronites sont un peuple de Phénicie, qui s'est répandu dans plusieurs villes de Syrie, et principalement au mont Liban.

Les savans ne conviennent ni de l'origine du nom des Maronites, ni de l'époque de leur catholicité. Le père Morin dans sa préface sur les ordinations des Maronites, le père Petau dans son traité de l'incarnation, le cardinal Fona dans son traité des liturgies, le père Thomassin, M. Simon et beaucoup d'autres prétendent qu'il faut s'en tenir au témoignage d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, et de Guillaume, archevêque de Tyr, qui écrivait vers la fin du douzième siècle (*de bell. sac. lib. 22. c. 8*), et qui assure que les Maronites, depuis près de cinq cents ans, tiraient d'un certain hérésiarque nommé *Maron*, leur nom et leur hérésie qui était celle des Monothélites, à laquelle ils en ajoutèrent plusieurs autres dont ils firent abjuration l'an 1182 entre les mains d'Aimeric III, patriarche latin d'Antioche; ce qui est confirmé par Jacques de Vitri, évêque d'Acre ou de Ptolémaïde, qui atteste la réunion des Maronites à l'église, et qui engagea leur patriarche de venir à Rome au concile de Latran, sous le pape Innocent III.

Les Maronites croient au contraire que leur foi vient des temps apostoliques sans interruption; qu'ils ont tiré leur nom du célèbre anachorète

saint Maron qui vivait à la fin du quatrième siècle, dont Théodoret a écrit la vie; que les disciples de ce saint se répandirent dans toute la Syrie, où ils bâtirent plusieurs monastères, et entr'autres un fort célèbre sous le nom de Maron, près du fleuve Oronte, et que tous les Syriens qui n'étaient point infectés d'hérésie, se réfugièrent chez les disciples de l'abbé Maron, que les hérétiques de ce temps-là nommèrent pour cette raison *Maronites*.

M. Fauste Nairon, savant maronite et professeur en langue syriaque dans le collège de la Sapience à Rome, entreprit de prouver ce dernier sentiment dans une dissertation imprimée à Rome en 1679, et dans un autre ouvrage touchant la foi des chrétiens orientaux, intitulé, *Evoplia fidei catholicæ*, et imprimé aussi à Rome en 1694. Le père Pagi dans sa critique sur les annales de Baronius à l'an 635, n^o. 13; M. Asseman dans le premier tome de sa Bibliothèque orientale, p. 324, *in notâ*, col. 1. et le père le Quien au commencement du troisième tome de son *Oriens christianus* sont du même avis, et rejettent l'autorité d'Eutychius comme d'un écrivain fabuleux. Pour ce qui est du témoignage de Guillaume de Tyr et de Jacques de Vitri, ils accordent que ce qu'ils disent de l'abjuration de plusieurs erreurs faites par les Maronites en 1182 est vrai d'une partie de ces peu-

ples qui s'était laissé séduire depuis quelques années seulement, mais non pas de toute la nation, comme le prouve M. Nairon par les monumens de son église, aux pages 21, 67, 87 et les suivantes de sa dissertation sur l'origine et la religion des Maronites.

Quoi qu'il en soit, les Maronites sont aujourd'hui au nombre de cinquante mille hommes tous catholiques, soumis au pape et attachés à l'Eglise romaine. Ils ont un patriarche qui réside au monastère de Canubin ou Canobin au pied du mont Liban, où il y a quarante religieux de l'Ordre de Saint-Antoine. Ce sont les évêques soumis aux patriarches qui l'élisent en présence des principaux laïcs. Quand il est élu, le pape le confirme, et lui donne le titre de patriarche d'Antioche. Il ajoute aussi à son nom propre celui de Pierre, en l'honneur du prince des apôtres, qui siégea en premier lieu à Antioche. Il a sous lui cinq métropolitains; savoir, celui de Tyr, celui de Damas, celui de Tripoli, celui d'Alep et celui de l'île de Chypre. Comme il ne peut pas faire lui-même la visite de tout le mont Liban, il a auprès de sa personne deux ou trois évêques qu'il envoie pour cet effet en cent cinquante paroisses, qui sont régies indifféremment, ou par des prêtres moines, ou par des prêtres séculiers. Les patriarches, les évêques et les moines gardent le célibat, mais

les autres ecclésiastiques peuvent se marier avant l'ordination.

Les maronites ont la même croyance que nous. Les pères Jean Elien et Jean Bruni qui leur furent envoyés sur la fin du seizième siècle par le pape Grégoire XIII, ne trouvèrent aucune erreur connue et volontaire parmi eux. Ils remarquèrent seulement dans leurs livres quelques vestiges des erreurs de Dioscore, et quelques abus dans l'usage des sacremens et en quelques autres choses, qu'ils corrigèrent dans deux synodes qu'ils firent assembler à ce sujet. Les prêtres des maronites consacrent avec du pain sans levain, et ne disent pas la messe en particulier; ils la disent tous ensemble étant autour de l'autel, et ils assistent le célébrant qui leur donne la communion. Les séculiers, sans en excepter les femmes, assistent aux offices divins du jour et de la nuit. Ils ne jeûnent point les quatre-temps ni les veilles des saints; mais ils commencent seulement leur carême au dimanche de la cinquagésime, et jeûnent sept semaines entières, excepté les samedis et les jours de fête. Le mercredi et le vendredi de toute l'année ils ne mangent ni chair ni œufs, et ne goûtent de quoi que ce soit avant midi. Ils s'abstiennent aussi de chair et de laitage vingt jours avant Noël, quatorze jours avant la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, et autant avant l'Assomp.

tion. Outre l'office du temps et des saints, ils ont un office propre fort long du carême. Dans les trois premières semaines du carême, tout l'office est du jeûne; dans la quatrième et la cinquième, des miracles de Jésus-Christ; dans la sixième, de la fête des Rameaux; dans la septième, de la passion.

La vie monastique est en honneur parmi les maronites. Leurs moines qui sont de l'Ordre de S.-Antoine vivent dans les lieux les plus cachés des montagnes. Leur vêtement consiste dans une robe et un cucule noirs. Ils ne mangent jamais de chair, même dans les plus grandes maladies, et ne boivent du vin que très-rarement. Ils ne font point de vœux, gardent la continence sans s'y engager, et ont en propre des biens dont ils peuvent disposer à l'heure de la mort. Ils travaillent de leurs mains, cultivent la terre, et exercent l'hospitalité envers tout le monde. La langue vulgaire des maronites est l'arabe, et leur langue savante, le chaldéen. Ils s'en servent dans leurs livres. Peu l'entendent. Quelques-uns savent le grec. (*Voyez la Relation du voyage du père Dandini, jésuite, au mont Liban, écrite en italien et traduite par M. Simon, avec des remarques; l'évoplie de M. Fauste Nairon; le père Le Brun de l'Oratoire dans son explication des cérémonies de la messe, t. 2, p. 625.*)

L'an 1736 il y eut un concile chez les maronites, dont le père

Fromage, jésuite, fit l'ouverture le 30 septembre dans l'église du monastère de Louaise, par un discours qui roulait sur l'objet du concile; savoir, la réforme de quelques abus. Les prélats qui composaient cette assemblée étaient Joseph, patriarche des maronites, avec Joseph Allemanni, abbé, légat apostolique, et les archevêques de Damas, d'Alep et plusieurs autres. Il y eut huit séances, dans lesquelles on fit plusieurs réglemens pour la réforme des abus qui s'étaient glissés parmi ces peuples. Les abus principaux qu'on réforma étaient ceux-ci : 1°. La coutume selon laquelle les évêques maronites avaient des religieuses, dont l'appartenance n'était d'ordinaire séparée de celui de l'évêque que par une porte de communication. Les religieux en avaient aussi dans l'enceinte de leurs monastères. 2°. Le patriarche s'était arrogé le droit exclusif de faire les saintes huiles, et de les distribuer aux évêques et aux curés, à prix d'argent. 3°. Les dispenses de mariage se vendaient aussi. 4°. Le saint-sacrement ne se conservait d'ordinaire que dans les églises des religieux. 5°. Les prêtres mariés convoaient à de secondes noces. 6°. Les églises manquaient d'ornemens, et les pauvres de secours. 7°. Les maronites d'Alep ne faisaient l'office divin qu'en langue arabe depuis dix ou douze ans, au lieu de le faire en langue syriaque, selon l'ancienne

coutume. (Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant, imprimés par les soins du père Ingoult, en 1745, t. 8. Voyez LIBAN.)

MARONOPOLIS, ville épiscopale de la province de Macédoine sous la métropole d'Amida, au diocèse d'Antioche. On en connaît un évêque nommé Eusèbe, pour lequel Simon, son métropolitain, souscrivit aussi bien que pour les autres évêques absens de la province, au concile de Chalcédoine, (act. 6. Or. chr., tom. 2, p. 1007.)

MARQUER (Louis), jésuite, né à Vannes en Bretagne le 19 octobre 1653, entra dans la société à Paris le 26 septembre 1670, et mourut à la Flèche le 8 avril 1725, après avoir travaillé pendant quatorze ans au journal connu sous le nom de Mémoires de Trévoux. C'est lui aussi qui a arrangé, dirigé et publié les nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le levant, à Paris, 7 volumes in-12. Il a encore laissé un ouvrage manuscrit intitulé : *Armenia vetus et recens; informatio de erroribus Armeniorum; dissertatio de Eutychianorum, Monophysitarum et Monothelitarum hæresi*. (Moréri, édit. de 1759.)

MARQUES (François), prêtre de la congrégation de l'Oratoire de Dome, était Milanais. Il alla à Rome de bonne heure, et demeura très-long-temps dans cette ville à la Chiesa-Nuova. Il y prêchait tous les jours avec

autant de zèle que d'éloquence, et on le regardait à Rome comme un second Philippe de Néri. Il vivait encore en 1678. Il avait fait imprimer en 1677 l'apologie du pape Honorius; il avait aussi fait des recueils considérables touchant les appellations dans les causes majeures, et il avait eu dessein de corriger les Annales de Baronius; mais il n'a rien fait imprimer sur cet ouvrage. C'était un homme de grand travail, de beaucoup de lecture, et très-versé dans les antiquités ecclésiastiques. (Moréri, édition de 1759, d'après une relation manuscrite des savans d'Italie, par le feu père Poisson de l'Oratoire de France)

MARQUET (N.), de Bellefond ou de Villefond, abbé, a prononcé en 1737, en présence de l'académie française, le panegyrique de saint Louis. Le Journal des Savans et les Mémoires de Trévoux de l'an 1739, parlent avantageusement de ce discours, qui fut imprimé à Paris, chez Goignard, in-4°.

MARRAFA (Antoine), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Martina dans la Pouille, était directeur des études de Naples, et professeur de métaphysique en 1550. Il publia cette même année un Traité de l'âme, divisé en quatre parties. (Le père Échard, Script. ord. Predic., t. 2, p. 136.)

MARRAINE ou MARREINE, fille ou femme qui tient un enfant sur les fonts de baptême, *mater lactica, matrina*. Voyez

PARRAIN, ET EMPÊCHEMENT DE PARENTÉ SPIRITUELLE.

MARRHAM (Rodolphe), religieux augustin vers l'an 1380, composa une chronique intitulée : *manipulus Chronicorum*.

MARRIER (Dom Martin), religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, au monastère de Saint-Martin-des-Champs, né à Paris le 4 juillet 1562, prit l'habit le 21 mars l'an 1583 au monastère de Saint-Martin-des-Champs à Paris, n'étant pour lors âgé que d'onze ans et neuf mois. Il ne prononça ses vœux que le 29 avril 1596, et remplit pendant quinze ans la charge de prieur claustral avec beaucoup de capacité et de régularité. Il mourut le 26 février de l'an 1644, et laissa : 1°. *Martiniana, idest, litteræ, tituli, chartæ, privilegia... foundationis, dotationis et confirmationis... statuta reformationis monasterii Sancti-Martini à Campis, Parisiis, ordinis cluniancensis*, etc., 1606, in-8°. 2°. *Bibliotheca cluniacensis*, 1614, in-folio. 3°. *Monasterii regalis Sancti-Martini de Campis par. Ordin. Clun. historia*, 1637, in-4°, à Paris. (Piganiol de la Force, Description de Paris, t. 3, p. 386.)

MARS, troisième mois de l'année, selon notre façon de compter, *martius*. Il était le premier autrefois chez les Romains, et il l'est encore aujourd'hui en quelques supputations ecclésiastiques, comme lorsqu'on compte les années depuis l'incarnation de Notre-Seigneur, c'est-à-dire

depuis le 25 de mars. Les Anglais comptent encore de cette manière. Ce n'est que depuis l'édit de Charles IX de l'an 1564 qu'on a commencé en France à compter l'année par le mois de janvier. Elle commençait auparavant à Pâque. Ainsi la même année avait deux fois le mois de mars, et l'on disait mars devant Pâque, et mars après Pâque. Le commencement du mois de mars était d'une année, et la fin d'une autre, lorsque Pâque arrivait dans le mois de mars.

MARSANA, hébr., *amertume* ou *myrrhe*, du buisson, des mots *marar* et *mor*, un des sept principaux officiers ou conseillers d'Assuérus. (Esther 1, 14.)

MARSCHALLUS (Thomas), Anglais, fort versé dans les langues, naquit à Barbey dans le comté de Leicester en 1621. Il fut reçu membre du collège de Lincoln à Oxford en 1668, et quelque temps après recteur de ce collège, et depuis chapelain du roi. En 1680 il obtint la cure de Bladen dans le diocèse d'Oxford, et un doyenné à Gloucester où, après avoir résigné sa cure, il demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1685. Il était bon critique et fort savant dans les langues, surtout dans celles du septentrion, comme on le voit par ses *observationes in evangelium gothicum et anglo-saxonicum*, à Dordrecht, 1665, in-4°. Il a aussi publié en anglais une explication du catéchisme de l'Eglise anglicane. La préface qui est à la tête de la traduction malaise

des quatre Évangélistes, par le docteur Hyde, in-4^o, à Oxford, 1677, est de lui; et il a eu beaucoup de part à la Vie d'Usserius, publiée in-folio, par R. Parr. (*Voyez les Athenæ oxoniens*. de Wood, et le père Lelong, Bibl. sacr., in-fol., p. 847.)

MARSCIA, évêché arménien, sous le catholique de Sis. Un de ses évêques, nommé Grégoire, assista aux conciles de Sis et d'*Adana*. (*Or. christ.*, t. 1, p. 1437.)

MARSHAM (Jean), Anglais, chevalier de la Jarretière, l'un des plus savans hommes du siècle passé, et des plus profonds dans l'histoire ancienne et générale du monde, a fait un ouvrage chronologique et historique sur les dix-huit premiers siècles après le déluge, intitulé : *Canon chronicus, ægyptiacus, hebræicus, græcus*, etc., dans lequel il a éclairci, autant qu'on le peut faire, l'histoire obscure de l'antiquité la plus reculée de toutes les nations, et particulièrement celle des Égyptiens. Il a fait plusieurs découvertes sur ce sujet, et a traité cette matière avec plus d'exactitude qu'aucun autre, si l'on en excepte quelques opinions particulières et trop libres : comme, quand il prétend que la circoncision et les autres cérémonies des Juifs sont des pratiques imitées des Égyptiens, etc. *Voyez* le jugement que M. l'abbé Renaudot a porté de cet ouvrage dans un mémoire sur l'origine des lettres grecques, tom. 2 des Mémoires de l'académie des inscriptions, pag. 258,

et l'*Ægyptiaca* de Witzius, ministre d'Utrecht. L'ouvrage de Marsham a été imprimé à Londres en 1672, qui est le temps même de sa mort, et réimprimé en Allemagne en 1676, et depuis à Franeker. (*Voy.* la préface de l'ouvrage même.)

MARSI, ville épiscopale d'Italie, sous la métropole de Chieti, et capitale des Marse, ancien peuple d'Italie, qui habitaient aux environs du lac Fucinus, aujourd'hui Celano. Cet évêché subsistait dès le milieu du sixième siècle; l'évêque résidait autrefois au village de Saint-Benoît, qui est l'ancien Maruvium, mais Clément VIII en transféra la résidence au bourg de Piscina, sur le même lac où la cathédrale est sous l'invocation de Notre-Dame de Grâce. Il y a dans le diocèse soixante-dix paroisses, vingt maisons religieuses d'hommes, et deux de filles avec l'abbaye consistoriale de la Victoire, située dans le bourg de Surcula.

Évêques de Marsi.

1. Marc (saint), de Galilée, fut fait, dit-on, premier évêque de Marsi par le prince des apôtres, et martyrisé étant évêque d'Atino.

2. Rufin (saint), évêque de Marsi, souffrit le martyre vers l'an 240.

3. Jean.

4. Luminosus, souscrivit au concile de Latran l'an 649.

5. Lidueritus, assista au concile tenu sous Léon IV.

6. Rottarius ou Raterius , souscrivit à un privilège accordé à l'église de Bénévent par le pape Jean XIII, l'an 970.

7. Alberic, fils de Berard III, comte de Marsi, l'an 970.

8. Quinisius, l'an 994.

9. Actius, des comtes de Marsi, évêque de cette église, fut transféré à celle de Chieti l'an 1056.

10. Pandulphie, fut nommé à l'évêché de Marsi par le pape Victor II, l'an 1056; il assista au concile de Rome sous Nicolas II, l'an 1059, et mourut sous le pontificat d'Urbain II.

11. André, l'an 1096.

12. Berard (saint), des comtes de Marsi, cardinal, fut fait évêque de sa patrie l'an 1110. Il édifia son église par son zèle et par ses vertus, et mourut de la mort des justes l'an 1130.

13. Bernard, l'an 1155.

14. Benoît, l'an 1178.

15. Zacharie, souscrivit au concile de Latran, sous Alexandre III, l'an 1179.

16. Thomas, siégeait sous Innocent III.

17. Ingeamus, l'an 1198.

18. Jean, l'an 1230.

19. N.... Cet évêque, dont on ignore le nom, gouvernait l'église de Marsi sous Grégoire IX, en 1236.

20. Césaire, mourut à Rome l'an 1254.

21. Nicolas de Celano, fut fait évêque de la même église par Innocent IV, l'an 1254.

22. S...., peut-être Silvestre ou Etienne, mourut sous Grégoire X, vers l'an 1275.

16.

23. Jacques, chanoine de la cathédrale, élu en 1276, ne fut sacré qu'en 1286, à cause de l'opposition que firent d'abord à son élection le prévôt et le chapitre de Saint-Jean de Celano qui avaient droit d'y assister, et qui n'avaient point été appelés.

24. Jacques Busce, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut placé sur le même siège par Boniface VIII, l'an 1295.

25. Pierre Ferro de Priverno, fut transféré de l'évêché d'Anagni à celui de Marsi l'an 1327. Il passa ensuite à l'église de Chieti l'an 1336, et mourut la même année.

26. Thomas, chanoine d'Anagni, succéda à Pierre l'an 1336; il mourut l'an 1348.

27. Thomas, fut mis à la place du précédent par Clément VI, l'an 1348, et mourut l'an 1353.

28. Jacques Puccia, l'an 1353.

29. Jacques de Militibus, Romain, chanoine d'Ostie et chapelain du pape, fut nommé à l'évêché de Marsi l'an 1363; il fut ensuite transféré au siège d'Arezzo.

30. Bernard, archidiacre de Salerne, devint évêque de Marsi l'an 1365.

31. Pierre, occupa le même siège après Bernard, l'an 1380.

32. Jacques.

33. Gentilis, l'an 1385; il fut transféré à l'église de Nicastro l'an 1398.

34. Philippe, évêque de Pouzol, passa au siège de Marsi l'an 1398.

35. Salvatus de Pireto , chanoine de Saint-Laurent in *Damaso*, fut fait évêque de Marsi par Martin v, l'an 1418. Avant cet évêque, l'église de Marsi avait été administrée pendant quelques années par Julien Thomasius, intrus sous Clément vii, antipape.

36. Thomas , nommé sous Martin v, mourut l'an 1430.

37. Sabas de Carbonibus, Romain, succéda à Thomas l'an 1430, siégea seize ans, et fut transféré à l'église de Tricarico l'an 1446.

38. Ange à Maccafania , de Pireto , fameux jurisconsulte, fut préposé à l'église de Marsi par Eugène iv, l'an 1446. Il fut gouverneur de plusieurs villes de l'état ecclésiastique, et mourut à Macerata l'an 1470.

39. François Maccafanus , de Pireto, fut élu après le décès du précédent, l'an 1470. Il mourut au commencement de son épiscopat.

40. Gabriel-Jacques de Maccafanis, frère de François et neveu d'Ange, obtint la même dignité l'an 1471. Il siégea jusqu'à l'an 1511.

41. Jacques Maccafanus, neveu de Gabriel, archiprêtre de Saint-Eustache de Rome , fut nommé coadjuteur de son oncle l'an 1498, et devint ensuite son successeur l'an 1512. Il demanda au pape Léon x, Jean-Denis de Maccafanis, son neveu, pour coadjuteur l'an 1520, et mourut la même année.

42. Jean-Denis de Maccafanis,

neveu et coadjuteur de Jacques, fut mis en possession du siège de Marsi après la mort de son oncle, l'an 1520. Il siégea treize ans , étant mort l'an 1533.

43. Marcel, Romain , de l'illustre famille Cresensi, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, auditeur de Rote sous Clément vii, fut nommé à l'évêché de Marsi l'an 1533. Il fut fait cardinal sous Paul iii, l'an 1542, et légat du concile de Trente, sous Jules iii. Il se démit de son siège l'an 1546, et mourut à Vérone l'an 1547. C'était un prélat recommandable autant par sa piété et par son érudition, que par sa naissance.

44. Franzinus Michaeli, de Siphonto, succéda au cardinal Cresensi l'an 1546. Il fut fait gouverneur de Rome sous Paul iii, et transféré à l'évêché de Casal l'an 1548.

45. Nicolas de Vigilius, de Boulogne, occupa le siège de Marsi depuis l'an 1548 jusqu'à l'an 1562.

46. Jean-Baptiste Milanesius, d'une famille noble de Florence, siégea après Nicolas l'an 1562. Il assista au concile de Trente l'an 1563. Il fut ensuite obligé de quitter son église par la fraude d'un de ses hommes d'affaire , qui attesta en cour de Rome que l'évêque de Marsi l'avait chargé de demander sa démission. Le prélat eut beau se récrier contre cette fausseté, l'imposteur fut cru ; et le siège ayant été déclaré vacant, on y nomma Matthieu Colles, Napolitain. l'an 1579.

47. Matthieu Colles, Napolitain, abbé de Sainte-Marie de *Victoria* et de Sainte-Catherine à *Cella*, fut fait évêque de Marsi l'an 1579. Il établit sa résidence au bourg de Piscina, et il y fit bâtir une église sous l'invocation de Notre-Dame-de-Grâce. Il mourut à Rome où il était allé pour défendre les droits de son siège, l'an 1596.

48. Barthélemy Perettus, Toscan, fut placé sur le même siège l'an 1596. Il fit ériger en cathédrale, par Clément VIII, l'église de Notre-Dame-de-Grâce, qui avait été bâtie au bourg de Piscina, sous Matthieu Colles son prédécesseur, et mourut l'an 1628.

49. Balleonus Carradorus, fut transféré de l'évêché de Veroli à celui de Marsi l'an 1528, mourut l'an 1630.

50. Mutius Colonna, Romain, ne siégea que deux ans.

51. Laurent de Maximis, Romain, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, devint évêque de Marsi l'an 1632, et mourut l'an 1648.

52. Jean-Paul Caccia, élu en 1648, mourut l'année suivante 1649.

53. Antoine de Gaspani, de Veroli, homme pieux et savant, obtint cet évêché sous Innocent X, l'an 1650, et mourut à Piscina l'an 1664.

54. Didace Petra, l'an 1664. Il fut transféré à l'archevêché de Sorrento l'an 1680.

55. François Bernardin, de la famille Corradina de Fabriano,

après avoir gouverné plusieurs églises en qualité de vicaire-général, fut nommé à l'évêché de Marsi l'an 1680. (*Ital. sacr.*, t. 1, p. 882.)

MARSIAC, *Marsiacum*, lieu du diocèse d'Ausch. Guillaume de Flavacour, archevêque d'Ausch, tint à Marsiac un concile des évêques de sa province, le 8 décembre 1326; on y fit cinquante-six canons sur la discipline, dans lesquels il s'est glissé plusieurs fautes.

Le premier regarde les qualités des ordinans.

Le second et le troisième défendent de recevoir des clercs étrangers qui n'ont point de lettres de leurs évêques, et prononcent excommunication contre les supérieurs des églises qui les admettent à la confection des sacrements.

Les quatre suivans regardent les devoirs de archidiacons, des légats, des évêques, et de ceux qu'ils envoient pour exécuter leurs ordres.

Les cinq qui suivent concernent les immunités des clercs et des églises.

Le treizième est touchant l'observation des statuts.

Le quatorzième excommunie les femmes qui n'observent pas les sermens qu'elles ont faits avec liberté, au sujet de l'aliénation de leurs dotes.

Le quinzième regarde les parjures; le seizième, les exceptions; et le dix-septième, les appels.

Le dix-huitième renouvelle

les anciens statuts touchant la vie des clercs, des religieux et des laïcs.

Le dix-neuvième recommande l'obligation de réciter les heures canoniales, aux clercs qui sont dans les ordres sacrés, et aux religieux.

Le vingtième défend aux clercs de marcher la nuit sans lumière.

Le vingt-unième défend aux clercs et aux religieux d'engager personne à choisir leur sépulture chez eux.

Le vingt-deuxième défend d'enterrer les laïcs dans les églises sans la permission des supérieurs de ces églises; et le vingt-troisième recommande la modestie dans les funérailles.

Les trois suivans recommandent les droits des églises paroissiales, et la paix entre les évêques et les curés.

Les cinq qui suivent concernent les dîmes.

Le trente-quatrième ordonne que les évêques aient soin de pourvoir à la subsistance des curés qui sont pauvres.

Le trente-cinquième veut qu'on défende les droits des pauvres églises aux frais communs du diocèse.

Le trente-sixième ordonne que les présentés par les religieux qui ont ce droit, pour desservir les églises, n'en pourront être renvoyés que pour juste cause, et par les évêques qui les auront institués.

Le trente-septième défend les nouvelles fondations d'oratoires

et de chapelles dans les lieux non exempts, sans la permission de l'Ordinaire.

Les deux suivans règlent les visites des archidiacres.

Les quarantième et quarante-unième regardent la consécration des églises, les reliques et le culte des saints.

Le quarante-deuxième donne à sainte Marthe un office de neuf leçons.

Le quarante-troisième recommande les bâtimens, les réparations et les ornemens des églises.

Le quarante-quatrième renferme la manière de garder le saint chrême et les saintes huiles.

Le quarante-cinquième accorde quarante jours d'indulgence à ceux qui visitent les églises cathédrales de la province, la veille et le jour qu'on en fait la fête chaque année.

Le quarante-sixième défend aux juges séculiers de s'assembler dans les églises pour y traiter de leurs affaires.

Les deux suivans prononcent excommunication contre les seigneurs qui empêchent leurs sujets de vendre aux ecclésiastiques ou d'acheter d'eux, et contre les concubinaires, les usuriers et les adultères publics.

Le quarante-neuvième prononce la même peine contre ceux qui violent les libertés de l'Église.

Le cinquantième ordonne la publication de la bulle *Pro eo*, de Grégoire x.

Les quatre suivans pronon-

cent aussi la peine de l'excommunication, ou de l'interdit contre ceux qui retiennent les pièces d'une dette acquittée, qui recèlent les rapines faites aux églises, qui mettent à la taille les clercs, les religieux, les reclus, les lépreux, etc.

Le cinquante-cinquième défend d'interdire aucun lieu pour dette, sans une permission spéciale du saint-siège.

Le cinquante-sixième ordonne que chaque évêque de la province fera lire et publier ces canons tous les ans dans son synode. (*Lab. 11, Hard. 7.*)

Il y eut un autre concile à Marsiac le 6 décembre 1329, tenu par le même archevêque et cinq évêques, sur l'assassinat commis en la personne d'Anesance, évêque d'Aire, qui avait été tué deux ans auparavant. (*Ibid.*)

MARSICO-NOVO ou **LA NOUVELLE**, *Marsicum*, ville épiscopale du royaume de Naples, et de l'archevêché de Salerne, située sur les frontières de la principauté citérieure au pied de l'Apennin. On y compte six mille âmes partagées en six paroisses. La cathédrale est sous le nom de saint Grégoire, martyr. Les franciscains y ont deux couvens, et les bénédictins l'abbaye de Saint-Thomas de Cantorbéri. Le diocèse contient sept bourgs, douze paroisses, dix maisons religieuses d'hommes, trois de filles, et deux abbayes consistoriales. L'ancien évêché de Grumentum, ruiné par les Sarrasins, fut uni à celui de Marsico-Novo

vers l'an 1260. L'auteur de l'Ital. sacr. commence la suite des évêques de Marsico par ceux de Grumentum, dont on a connaissance.

Evêques de Grumentum et de Marsico-Novo.

1. Sempronius Aton, ordonné évêque de Grumentum par le pape saint Damas, en 370.

2. Rodolphe Alanus.

3. Julien, citoyen et évêque de Grumentum, auquel le pape Pélage II écrivit en 580.

L'auteur de l'Ital. sacr. rapporte ces trois évêques dans le même ordre; mais l'auteur de l'Appendice audit ouvrage, p. 3, t. 10, met Julien avant Rodolphe. On ignore la suite des évêques de Grumentum.

4. Tuderisius, premier évêque de Marsico, qui soit venu à notre connaissance, siégeait du temps du pape Léon IV, en 853.

5. Grimaldus.

6. Gisulphe, en 1095.

7. Jean, religieux du mont Cassin, succéda à Gisulphe. Il est signé évêque de Marsico et de Grumentum, dans un ancien privilège en faveur du monastère de Cava.

8. Jean, religieux du même Ordre.

9. Léon, siégeait en 1123. Ce fut un des députés par le pape Calixte II, pour examiner les miracles de saint Gérard. Il est nommé, dans des anciens monumens, quelquefois évêque de Marsico, et quelquefois évêque de Grumentum.

10. **Henri**, nommé sous **Honorius II**.

11. **Jean**, du temps du roi **Roger**.

12. **Jean**, religieux du monastère de **Cava**, de l'Ordre de **Saint-Benoît**, assista au concile de **Latran**, sous **Alexandre III**, en 1179.

13. **Jean**, vivait en 1199.

14. **Benoît**, Romain, en 1200.

15. **Anselme**, fameux par ses prophéties, contemporain de l'abbé **Joachim**, était évêque de **Marsico** après l'an 1210.

16. **Roger**, en 1222.

17. N... en 1239.

18. **Rainald** ou **Reginald**, **Sicilien**, de l'Ordre des **Frères Prêcheurs**, nommé sous **Clément IV**, passa à l'église de **Messine**, sous **Grégoire X**, en 1273, et mourut sur la fin du pontificat d'**Honorius IV**.

19. **Reginald** de **Priverno**, du même Ordre des **Frères Prêcheurs**, succéda au précédent en 1275.

20. **Jean** de **Vetère**, d'une famille noble de **Salerne**, abbé de **Notre-Dame de Sicone**, siégeait en 1293.

21. **Mathieu**, en 1305.

22. **Jean Hentus**, en 1310.

23. **Roger**, en 1315.

24. **Pierre**, en 1330.

25. **Roger**, transféré à l'église de **Tricarico** par **Clément VI**, en 1349.

26. **Pierre**, succéda à **Roger** en 1349, et mourut en 1353.

27. **Barthélemi**, l'an 1353.

28. **Bernard**, l'an 1368.

29. **Marcolin**, l'an 1375.

30. **Thomas**, l'an 1378, mourut l'an 1399.

31. **Pierre Ylperinus** ou **Alperinus**, d'une ancienne et noble famille de **Rome**, fameux théologien, de l'Ordre des **Frères Prêcheurs**, maître du sacré palais, fut nommé à l'évêché de **Marsico** par **Urbain VI**. Il fut chassé de son église par les évêques intrus, et mourut à **Rome** en 1383.

32. **André**, fut élu canoniquement sous le même pape **Urbain VI**, en 1389.

33. **Marc**, fut transféré de l'église de **Sarsine** à celle de **Marsico** en 1399; il en fut chassé la même année comme schismatique, pour s'être rangé du parti de l'antipape **Benoît XII**.

34. **Pierre**, citoyen et évêque de **Cassano**, fut transféré à l'évêché de **Marsico**, après l'expulsion de son prédécesseur, par **Boniface IX**, en 1399.

35. **Nardellus** de **Gaète**, religieux minime, fut placé sur le siège de **Marsico** en 1400; il gouverna long-temps son église avec honneur, et mourut sous **Eugène IV**, en 1440.

36. **Carlettus**, citoyen et archidiacre de **Sorrento**, succéda immédiatement à **Nardellus** en 1440, et mourut sur la fin de 1453.

37. **Léonard**, siégea sous **Nicolas V**, en 1453.

38. **Pierre** de **Diano**, d'une famille noble de **Naples**, fameux docteur en droit, occupa le siège de **Marsico** depuis l'an 1456 jusqu'en 1458.

39. André, depuis 1458 jusqu'en 1460.

40. Samson de Cayano, de Marsico, fut fait évêque de sa patrie par le pape Pie II, en 1460, et mourut en 1478.

41. Jean-Antoine Pititus, de Saponare, de l'Ordre des Frères Mineurs, devint évêque de Marsico en 1478; il mourut en 1483.

42. Nicolas-Ange d'Abbatissa, d'une famille noble de Salerne, élu en 1483, mourut quelques mois après son élection.

43. Antoine de Médicis, d'une illustre famille de Florence, savant religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Marsico en 1484, mourut la première année de son épiscopat.

44. Fabrice Guarna, de Salerne, habile docteur en l'un et en l'autre droit, obtint l'évêché de Marsico en 1405, et mourut en 1494.

45. Octavien Caraccioli, de Naples, illustre par sa naissance, par sa piété et par son érudition, succéda à Fabrice sous le pape Alexandre VI, en 1494, et mourut sous Paul III, en 1535.

46. Vincent Buccaferus, d'une famille noble de Boulogne, religieux olivetan, de l'Ordre de Saint-Benoît, fut proposé à l'église de Marsico par le pape Paul III, en 1536; il mourut la même année à Rome où il avait été appelé avant son élévation à l'épiscopat, pour y recevoir l'empereur Charles V.

47. Angel Archilegius, d'Amerino, monta sur le siège de

Marsico en 1537, et fut transféré à l'église d'Assise en 1541.

48. Mars de Martiis de Médicis, de Florence, était chanoine de la métropole de sa patrie, quand il fut fait évêque de Marsico en 1541; il assista au concile de Trente où il se fit admirer par son érudition, et mourut à Venise où il résidait en qualité d'ambassadeur de Côme 1^{er}, grand duc de Toscane en 1573.

49. Ange de Martiis de Médicis, neveu du précédent, frère d'Alexandre, archevêque de Florence, chanoine et doyen de cette église, fut nommé à l'évêché de Marsico en 1574, et mourut en 1582.

50. Louis Pallavicin, d'une famille noble dans la Ligurie, fut transféré de l'évêché de Saluces à celui de Marsico en 1583. Il passa ensuite à l'église de Nice, et il y mourut en 1598.

51. Antoine Fera, Toscan, grand théologien et vicaire-général apostolique des conventuels de saint François, devint évêque de Marsico sous Grégoire XIII, en 1584: il se démit de son siège en 1600, et mourut la même année.

52. Ascanius Parisius, sacré en 1600, mourut en 1614; il ne devait son élévation qu'à ses vertus.

53. Timothée Caselius, Napolitain, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut fait évêque de Marsico sous Paul V, en 1614; il gouverna son église avec beaucoup d'édification pendant vingt-

cinq ans, et mourut en 1539.

54. Joseph Ciantes, d'une famille noble de Rome, savant religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut placé sur le siège de Marsico par Urbain viii, en 1640; il administra cette église en bon et zélé pasteur tout le temps qu'il en fut chargé; il en soutint les droits avec beaucoup de fermeté. Il tint son synode l'an 1643, fit refaire presque en entier la cathédrale, fonda un séminaire pour les jeunes ecclésiastiques, et laissa d'autres monumens de sa piété. Il se démit de son évêché en 1656, et se retira à Rome où il mourut en 1670. Ce digne prélat mit au jour plusieurs écrits, parmi lesquels sa version en hébreu de l'ouvrage de saint Thomas contre les gentils, est très-estimée des savans.

55. Ange Pinerius, de Montefiascone, vicaire-général de l'église de Viterbe, gouverna avec beaucoup de sollicitude et de zèle l'église de Marsico depuis 1656 jusqu'en 1671.

56. Jean - Baptiste Falvus, chanoine, commissaire du saint office, visiteur et vicaire-général de l'église de Cosense, fut nommé à l'évêché de Marsico par Clément x, en 1671; il fut sacré et se rendit à son église sur la fin de la même année. Dès qu'il en eut pris possession, il la visita, et n'oublia rien pour y faire observer une exacte discipline. Il donna de beaux exemples de sa piété envers Dieu, et de sa charité envers le prochain, et se comporta si bien

pendant tout le temps de son épiscopat, qu'il était regardé comme un des plus dignes prélats de son temps: il mourut comblé de mérites et de bonnes œuvres en 1676.

57. Jean Gambacurta, d'une famille noble de Naples, vertueux clerc régulier théatin, professeur en Théologie, gouverna l'église de Marsico depuis 1676 jusqu'en 1683.

58. François - Antoine Léopard, vicaire-général de Tarente, ensuite de Cassano, et enfin de Capaccio sa patrie, fut fait évêque de Marsico en 1683: il fut transféré à l'église de Tricarico en 1685.

59. Dominique Luchettus, docteur en Théologie et en l'un et l'autre droit, obtint la même dignité en 1686; il avait été auparavant chanoine et archidiacre de l'église de Marsico, et vicaire - général des évêques d'Anglona, de Venosa, de Polignano et de Marsico: il mourut l'an 1707.

60. Donat Ausanus, d'une famille noble d'Arsano, examinateur synodal et archidiacre de l'église cathédrale de sa patrie, après avoir servi plusieurs églises en qualité de vicaire-général, devint évêque de celle de Marsico en 1710. (Ital. sac., t. 7, col. 485, et t. 10, col. 111 et 284.)

MARSILE D'INGHEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, chanoine et trésorier de l'église de Saint-Audré de Cologne, fondateur du collège d'Heydelberg.

était Allemand , ou du moins des Pays-Bas, et non pas Anglais. Il mourut l'an 1394 , et laissa un commentaire sur le maître des sentences, imprimé à Strasbourg l'an 1501. Il y a une lettre de cet auteur dans l'Histoire de l'université de Paris. (Dupin , Biblioth. eccl., pag. 287.)

MARSILE DE PADOUE, surnommé *Menandrin*, jurisconsulte du quatorzième siècle, prit le parti de l'empereur Louis de Bavière contre le pape, et composa vers l'an 1324 un gros ouvrage sur les droits de l'empereur et du pape, intitulé : le Défenseur de la paix contre la juridiction usurpée du pontife romain. Jean xxii condamna ce traité. Marsile composa aussi un traité de la translation de l'empire , et une consultation sur le divorce de Jean , fils du roi de Bohême et de Marguerite , duchesse de Carinthie , dans laquelle il établit le droit du prince sur les mariages. Ces trois traités se trouvent dans la monarchie de Goldast. (Pratéole. Dupin, Biblioth. eccl., quatorzième siècle, p. 458.)

MARSILE FICIN, chanoine de Florence, mort l'an 1499, composa plusieurs ouvrages; savoir, un traité de la religion chrétienne et de la piété de la foi; adressé à Laurent de Médicis, imprimé à Paris en 1510 et 1559, et à Brème en 1617. Dix-huit livres de l'immortalité de l'âme, et de la félicité éternelle; un commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains; six

sermons; un discours théologique à Dieu , parmi ses lettres; un dialogue entre Paul et l'âme, pour montrer qu'on ne va point à Dieu sans Dieu; un discours des chrétiens à Sixte iv, un traité de la divinité de la loi chrétienne; un discours de la charité; la traduction des œuvres attribués à saint Denis l'aréopagite. Tous les ouvrages de Marsile Ficin ont été imprimés à Venise l'an 1516, et à Bâle en 1561 et 1576. (Dupin, Biblioth. eccl., quinzième siècle, part. 1, p. 377.)

MARSILLY (Paul Antoine de). Nous avons de lui: 1°. Homélies, ou sermons de saint Jean-Chrysostôme, qui contiennent son commentaire sur tout l'évangile de saint Matthieu, traduits en français, 3 volumes in-4°. Il a fait sa traduction sur le texte grec de l'édition d'Angleterre. Il y a dans ce texte plusieurs endroits corrompus dont il est difficile de deviner le véritable sens; c'est dans l'interprétation de ces passages que M. de Marsilly fait paraître beaucoup de jugement et une grande connaissance de la langue grecque: sa traduction est très-fidèle, la diction en est pure et choisie, le style grand et magnifique, mais en même temps doux et facile. 2°. De l'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle. (Journ. des Sav., 1666, 1694.)

MARSOLLIER (Jacques), chanoine régulier de sainte Geneviève, puis prévôt d'Usès, et ensuite archidiacre du même diocèse, né à Paris l'an 1647, fut

envoyé à Usès par les supérieurs de sa congrégation, pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, qui était alors régulier. Les religieux qui le composaient ayant eu permission de demeurer dans la ville, ou de retourner dans leur congrégation, M. Marsollier se fixa à Usès, et y mourut le 30 août 1724, après avoir composé plusieurs ouvrages; savoir, 1°. l'histoire du cardinal Ximènes, imprimée à Paris en 1693, 1704 et 1739, en 2 volumes in-12. 2°. L'histoire de Henri vn, roi d'Angleterre, surnommé le Sage et le Salomon d'Angleterre, en 1697 et 1727; c'est le chef-d'œuvre de M. Marsollier. 3°. L'Histoire de l'inquisition et de son origine, qu'il rapporte au temps que les catholiques se croisèrent contre les Albigeois, soutenus par Raymond, comte de Toulouse. 4°. La Vie de saint François de Sales, en 1700 et 1701. 5°. La Vie de dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe. Cette vie est accusée de faux et de partialité dans l'ouvrage du père dom Gervaise, imprimé à Troyes, sous le titre de Londres, en 1744, in-12, sous ce titre : Jugement critique, mais équitable, des vies de feu M. l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs Marsollier et Meaupou. 6°. Un Traité du mépris du monde, joint à plusieurs autres opuscules de piété, le tout traduit d'Érasme, en 1713. 7°.

L'Apologie ou la justification d'Érasme, qui fut attaquée par un jésuite dont on trouve l'écrit dans les Mémoires de Trévoux, juin 1714, et dans les Mémoires littéraires attribués à M. de Themiseuil, et imprimés à la Haye en 1716, p. 339. 8°. Les entretiens sur les devoirs de la vie civile, et sur plusieurs points de morale, in-12, en 1714 et en 1715. 9°. La Vie de madame de Chantal, aujourd'hui béatifiée, 2 volumes in-12, en 1717. 10°. L'Histoire de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, 3 volumes, en 1719. On a encore du même auteur un discours en prose sur ces paroles : *Dans la haute fortune on ne sait si l'on est aimé*; ce discours remporta le prix de l'académie française en 1697. M. Marsollier est un des auteurs français qui a écrit avec le plus de pureté et de politesse. (Dupin, Biblioth. eccl. dix-septième siècle, part. 7, p. 45. M. Goujet, Contin. de la biblioth. de Dupin, t. 1, p. 170 et t. 3, p. 572. Journ. des Sav., 1693, 1694, 1698, 1699, 1703, 1713, 1714, 1736, 1737 et 1739.)

MARSY (l'abbé François-Marie de), ci-devant jésuite, a donné entre autres ouvrages, l'Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse et de France, avec les pièces justificatives et des remarques, à Londres, 1742, in-12, 2 vol.

MARTA et MARTANA ou MORTULA, ancienne ville d'Italie dans l'Ombrie. On l'appelait *Martis vicus*, à cause d'un tem-

ple dédié à Mars, qui était dans le même endroit, ou aux environs. Le lieu où était située la ville de Marta, s'appelle aujourd'hui *S. Maria de Pentano*. Saint Brice, l'apôtre de l'Ombrie, et saint Félix, dont on fait la fête le 30 octobre, avaient été évêques de Marta; ce qui prouve que cette ville avait été autrefois épiscopale. (Ital. sac., t. 10, col. 129.)

MARTEL (Gabriel), jésuite, né au Puy-en-Velay le 14 avril 1680. Nous avons de lui : l'Exercice de la préparation à la mort, 1723, in-12. Caractère du chrétien, 1743, 6 volumes in-12. Lettre à M. l'abbé, 1749, in-12.

MARTENNE (dom Edmond), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Saint-Jean-de-Losne, petite ville du diocèse de Langres, en 1654, prit l'habit de l'Ordre de Saint-Benoît en 1671, fit profession le 8 septembre de l'année suivante dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims. Il se distingua dans sa congrégation par son application infatigable à l'étude, et par ses recherches laborieuses, et mourut d'apoplexie le 20 juin 1739, âgé de quatre-vingt-cinq ans, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, après avoir enrichi l'Eglise et la république des lettres d'un grand nombre d'ouvrages. Le premier, qui est un Commentaire latin in-4° sur la règle de Saint-Benoît, parut en 1690, chez François Muguet. Ce Commentaire est tout en-

semble littéral, moral et historique, parce qu'il y explique la règle par l'autorité des anciens écrivains, par la doctrine des saints Pères; et la pratique constante des premiers religieux. Il y mêle plusieurs dissertations sur différentes matières, telles que la volaille, l'hémine, les études monastiques, etc. Il donna la même année à Lyon un ouvrage latin en 2 volumes in-4° rempli de recherches touchant les anciens rits des moines, de *antiquis Monachorum ritibus*, et la Vie in-8° de dom Claude Martin, à Tours en 1697. L'année suivante 1698, il publia les *Maximes spirituelles* du même dom Claude, in-12, à Rouen. En 1700, il donna dans la même ville, chez Behourt, 2 volumes in-4° de *antiquis Ecclesiæ ritibus circa sacramenta*, et un troisième volume en 1702. C'est, de l'aveu des connaisseurs, le meilleur ouvrage qui ait paru sur cette matière. Son *Traité, de antiquæ Ecclesiæ disciplinæ in celebrandis divinis officiis*, parut in-4° à Lyon en 1706. Ce *Traité* n'est pas moins bon que le précédent. Les *Traités* sur les rits ecclésiastiques et monastiques, furent réimprimés avec additions et corrections à Milan, sous le titre d'Anvers; savoir, les *Traités* sur les rits ecclésiastiques en 1736, en 3 volumes in-fol., et les *Traités* sur les rits monastiques en 1738, en un volume in-fol. en 1717. Il publia à Paris, sous le titre de *Thesaurus novus anecdotorum*,

ect., 5 volumes in-fol de pièces qu'il était allé chercher dans les archives et les bibliothèques du royaume pour servir à la ressource du *Gallia christiana*. Il fit aussi réimprimer dans la même ville un autre recueil qu'il avait donné en 1700, in-4°, sous le titre de *Collectio nova scriptorum et monumentorum moralium, historicorum et dogmaticorum ad res monasticas, ecclesiasticas, et politicas illustrandas*. En 1717, il donna in-4°, à Paris, conjointement avec dom Durand, la description du voyage de France qu'ils avaient fait ensemble, sous le titre de *Voyage littéraire de deux religieux de la congrégation de Saint-Maur*; et en 1724, il donna sous le même titre, in-4°, la relation du voyage qu'il avait fait en Allemagne depuis celui de France. Le fruit de ce second voyage fut une nouvelle collection en 9 volumes in-fol., dont les trois premiers parurent en 1724, et les six derniers en 1733, sous le titre de *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum et dogmaticorum amplissima collectio*. Cette dernière collection, aussi bien que la première, renferme un nombre infini de pièces singulières, fragmens de conciles et de chroniques, fondations d'églises, lettres de plusieurs princes, de papes, d'évêques, actes, formules, ordonnances, etc. En 1730, le père Martenne fit paraître 1 volume in-fol., sous ce titre : *Imperialis stabulensis mo-*

nasterii jura propugnata adversus iniquas disceptationes Ignatii Roderici de Abbatibus et origine stabulensis et malbunderiensis monasterii, vindice Domno Edmundo Martenne. Cet ouvrage qui renferme un grand nombre de dissertations sur plusieurs points d'histoire, de discipline et de diplomatique, est une réponse aux religieux de l'abbaye de Malmedy, qui avaient fait paraître un volume in-fol., à Wurtzbourg en 1728, sous le titre de *Ignatii Roderici disceptationes de Abbatibus, origine, primævi et hodiernæ constitutione abbatiarum inter se unitarum malbunderiensis et stabulensis, etc.* Ce qui avait donné occasion à cet ouvrage, est que le père Martenne, dans la préface du second volume de sa dernière collection, avait paru prendre parti pour l'abbaye de Stavelo, qui prétendait avoir juridiction sur celle de Malmedy. Dom Martenne a eu aussi quelque part à la nouvelle édition du Spicilège de dom Luc d'Acheri, donnée en 1723 à Paris, par feu M. de la Barre, de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ayant obtenu ce que dom Mabillon avait laissé d'écrits pour le sixième tome des annales de l'Ordre de Saint-Benoît, il les revit, y fit un grand nombre d'additions et de corrections, et les publia en 1739, in-folio, à Paris, avec une préface. Il travaillait à donner 2 tomes des actes des saints de l'Ordre de Saint-

Benott, pour servir de continuation au recueil de dom d'Acheri et de dom Mabillon; et il espérait de publier de suite le Recueil de la vie et des lettres de saint Thomas de Cantorbéri, lorsqu'il mourut. Il a laissé manuscrits des mémoires pour servir à l'histoire de la congrégation de Saint-Maur, et pour celle de l'abbaye de Marmoutier. Dom Martenne joignait la pénitence à l'étude, trouvant le temps, au milieu de ses immenses travaux, d'assister à tous les offices de jour et de nuit, et enchérissant encore sur les austerités de sa règle. Les savans, dont il était estimé et chéri, n'admiraient pas moins la simplicité de ses mœurs, que l'étendue de ses connaissances. Ses ouvrages sont pleins de recherches curieuses et singulières, tirées de livres et de monumens rares et peu connus. (Dupin, Biblioth. eccl. dix-septième siècle, part. 6, p. 225. Dom de Cerf, Biblioth. des Auteurs de la congrégation de Saint-Maur. Éloge de dom Martenne, dans le Mercure d'août 1739, et dans le Pour et Contre, t. 17, n. 49. Europe sav. janvier 1718, art. 2 et 3. Journal des Savans, 1690, 1700, 1702, 1717, 1718, 1724, 1729, 1734 et 1739.)

MARTENS et MERTENS, en latin *Martinus*, et en français *Martin* (Thierri), natif d'Alost en Flandre, vers le milieu du quinzisième siècle, ne fut pas professeur à Louvain, comme l'a mal-à-propos avancé Guic-

ciardin, dans sa *Descriptio Belgii*, pap. 267, édit. Amstel. 1613, in-folio. Il se distingua avantageusement parmi les gens de lettres, et fut très-grand ami de Barland et d'Erasmus, qui l'ont tous deux fort loué. Mais ce qui l'a le plus fait connaître, est que, selon ses compatriotes mêmes, il est le premier qui ait introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas, et particulièrement à Alost sa ville natale, et à Louvain. Après avoir très-long-temps exercé ce bel art, tant dans ces deux villes qu'à Anvers, il se retira enfin à Alost où il mourut âgé de plus de 80 ans, le 28 de mai 1534, selon la pierre sépulchrale mise sur son tombeau, qui se voyait dans la nef de l'église du couvent des Guillelmites d'Alost, à droite en entrant, et a quatre pieds de la balustrade du chœur. Erasmus son ancien ami l'honora d'une belle épitaphe. On a quelques ouvrages de sa façon, sans aucune indication de lieu, ni d'année de leur impression : 1°. *Hymni in honorem sanctorum*. 2°. *Dialogus de virtutibus*. 3°. *Alia quædam*. 4°. *Dictionarium hebraicum, sive enchiridion radicum seu dictionum hebraicarum, ex Johanne Reuchlino*, in - 4°. (Swert. Athen. Belg. p. 686 et 687. Valère-Audré, Biblioth. belg. pag. 824. Prosper Marchand, dictionnaire historique, tome 2, page 25 et suiv.)

MARTHE, hôtesse de Jésus-Christ, sœur de Lazare, et de

Marie de Béthanie, se faisait une très-grande joie de rendre au Sauveur tous les devoirs de l'hospitalité, lorsqu'il logeait dans sa maison, tandis que Marie, moins agissante, se tenait assise à ses pieds pour écouter sa parole. Ce fut l'occasion des plaintes que Marthe fit un jour à Jésus-Christ sur l'inaction de sa sœur, et qui donnèrent lieu à ce Divin Sauveur de répondre que Marie avait choisi la meilleure part. Marthe alla au-devant de Jésus-Christ lorsqu'il vint à Béthanie pour ressusciter Lazare; elle le servit à table lorsqu'il mangea chez Simon le lépreux, et se rendit au sépulcre avec les autres femmes pour l'embaumer après sa résurrection, si l'on en croit quelques auteurs grecs. Ceux qui ont fait l'histoire de l'arrivée de sainte Marthe, avec Lazare son frère, et Marie sa sœur, en Provence, ont assigné la ville de Tarascon sur le Rhône, pour le lieu de sa retraite et de sa sépulture. On fait sa fête le 29 de juillet. (*Voy.* MARIE, sœur de Marthe et de Lazare.)

MARTHE, martyre et femme de saint Marius ou Maris. (*Voy.* MARIS.)

MARTHE (Claude de Sainte-), né à Paris le 8 juin 1620, était fils de François de Sainte-Marthe, avocat en parlement. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il gouverna une petite paroisse de campagne durant les guerres, et ensuite une communauté religieuse proche Paris. Ayant été

obligé de la quitter, il passa les dix dernières années de sa vie dans une maison de campagne proche Paris, uniquement occupé de la prière, de l'exercice de la charité, de la lecture et de la composition de quelques ouvrages de piété. Il mourut le 11 octobre 1690. Après sa mort, madame de Sainte-Marthe sa mère fit imprimer en 1703, 2 volumes de *Traité spirituels* de sa façon, qui roulent tous sur quelque point de morale ou de spiritualité. Le premier est des principales causes, et des différences des péchés : l'ignorance et la cupidité en sont les deux causes générales. Il parle, dans les *Traitéssuivans*, des dispositions dans lesquelles les chrétiens doivent être, par rapport à Dieu, par rapport à eux-mêmes, par rapport au prochain; il donne des règles pour la conduite des scrupuleux et des pénitens; il montre les fruits et les abus de la confession, les dispositions pour communier utilement et fréquemment, etc. Il traite aussi des miracles d'une manière morale et dogmatique, et fait voir que c'est une folie et une impiété que de n'en croire aucun. Il montre dans un traité particulier qu'il faut préférer ses devoirs aux attraites de dévotion. On a aussi du même auteur 2 volumes de lettres écrites, comme ses autres ouvrages, avec une noble simplicité jointe à l'oaction, l'agrément, la politesse et la facilité. (Dupin. *Biblioth. ec-*

clésiast. dix-septième siècle, part. 2, p. 436.)

MARTHE (Denis de Sainte-), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, fit profession dans l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes, le 12 du mois d'août 1668, âgé de 18 ans. Le premier ouvrage qu'il donna au public, est un Traité de la confession auriculaire, imprimé à Paris en 1685, dans lequel il établit la nécessité et l'usage de la confession par une tradition de tous les siècles, et réfute pied à pied le livre du ministre d'Aillé touchant la confession. Il fit peu de temps après une réponse aux plaintes des protestans, touchant la prétendue persécution de France, dans laquelle il prouve, par le témoignage même de Calvin, et de plusieurs protestans, tels que Farel, Jurieu, etc., que l'on peut user du glaive contre les hérétiques. Les entretiens qu'il donna dans le même temps sur l'entreprise du prince d'Orange, sont plus de politique, que de controverse. Il donna la Vie de Cassiodore en 1694, et celle de Saint-Grégoire-le-Grand en 1697, comme un prélude à la belle édition de toutes les œuvres de ce saint pape qu'il nous a donnée depuis. Il s'appliqua ensuite à une nouvelle édition du *Gallia christiana*, de messieurs de Sainte-Marthe ses pères. On le croit auteur de cinq lettres écrites au sujet du traité des études de M. l'abbé de la Trappe, adressées à M. de San-

teuil, et imprimées en 1691 et 1692. (Dupin, Bibl. eccl. dix-septième siècle, part. 6, p. 222. *Voy.* aussi à la tête du quatrième volume du *Gallia christiana*, un abrégé de la vie de dom Denis de Sainte-Marthe.)

MARTIAL (saint), premier évêque de Limoges, apôtre de l'Aquitaine, fut envoyé dans les Gaules par les évêques de Rome vers le Milieu du troisième siècle. Il prêcha surtout dans les province de l'Aquitaine, et particulièrement à Limoges qu'il remplit de fidèles adorateurs du vrai Dieu; mais on n'a aucune connaissance certaine de ses actions. On croit qu'il mourut en paix avec Alpinien et Austriclinien, deux prêtres qu'il avait amenés avec lui. L'Eglise honore sa mémoire le 30 juin, comme d'un confesseur pontife. Elle honore aussi saint Alpinien le 27 d'avril, et saint Austriclinien le 15 d'octobre. On a publié deux lettres sous le nom de saint Martial, qui sont supposées. Sa légende, écrite sous le nom de saint Aurélien, son successeur, passe aussi pour une fiction d'un imposteur du dixième ou du onzième siècle; et nous n'avons rien de moins douteux de saint Martial, que ce qu'en a dit saint Grégoire de Tours au chap. 27 de son Traité de la gloire des confesseurs. (Baillet, t. 2, 30 juin.)

MARTIAL, l'un des sept frères martyrs à Rome, et fils de saint Félicité. (*Voy.* FÉLICITÉ.)

MARTIAL, martyr de Cordoue, et compagnon de saint Fauste. (*Voy. FAUSTE.*)

MARTIAL (le père), du Mans, religieux Picpus. Nous avons de lui : les *Pratiques* de l'année sainte, tirées des plus belles actions des saints; nouvelle édition, in-8°, 2 volumes, à Paris, 1680.

MARTIAL (le père), de Saint-Jean-Baptiste, carme déchaussé de la province d'Aquitaine, professeur en Théologie et définiteur provincial, a donné : *Bibliotheca scriptorum utriusque congregationis et sexus carmelitarum collecta et digesta per P. Martialem à S. J. B.*, à Bordeaux, chez Pierre Séjourné, 1730. (*Journ. des Sav.* 1730, p. 504.)

MARTIAL (S.-), *Sanctus martialis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Limoges. On lit dans des vieilles chroniques qu'elle a été bâtie par Louis-le-Débonnaire qui y fit transporter le corps de saint Martial, et donna à l'abbé le domaine de la ville de Limoges. Elle existait cependant dès l'an 804, et on croit qu'elle était occupée alors par des moines auxquels on substitua peu après des chanoines; mais en 848, suivant la chronique manuscrite de saint Martial de Limoges, le roi Charles-le-Chauve ayant tenu l'assemblée générale des états en cette ville, Ainard, supérieur du monastère de Saint-Martial, demanda à ce prince d'y rétablir

l'ordre monastique; ce qui fut accordé, et on y fit venir pour abbé Dodo ou Odo, auparavant abbé de Saint-Savin dans le Poitou. L'abbaye de Saint-Martial fut d'abord sous l'invocation de Saint-Sauveur, et devint célèbre par les bienfaits des comtes, vicomtes et évêques de Limoges; les rois et ducs d'Aquitaine s'y faisaient autrefois couronner. Elle prit ensuite le nom Saint-Martial, avant même la levée solennelle du corps de ce saint, qui fut faite en présence de l'empereur Louis le Pieux, ou le Débonnaire. Cette abbaye avait autrefois de beaux privilèges, celui entre autres de conférer le baptême aux solennités de pâques et de la pentecôte, et avait sous sa dépendance un grand nombre d'autres monastères. Mais en 1062, elle fut donnée à l'ordre de Cluni par le vicomte Ademar, et enfin sécularisée et changée en collégiale par le pape Paul III, l'an 1543. L'abbé en était la première dignité. (*Gallia Christ.* t. 2, c. 554.)

MARTIANI (dom Jean), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Sever-Cap, au diocèse d'Aire en Gascone, le 30 décembre 1647, fit profession à Toulouse le 5 août 1668, à l'âge de vingt ans. Il s'appliqua à l'étude du grec et de l'hébreu, de l'antiquité judaïque et ecclésiastique, et à la critique de l'Écriture-Sainte. Il fut choisi pour donner une nouvelle édition

des œuvres de saint Jérôme, et il fit paraître à Paris en 1706, après en avoir publié le prodrome, dans lequel il en donne une idée, dès l'an 1590. M. Simon, et quelques autres auteurs, ayant écrit contre cette édition, le père Martianai leur répondit. En 1695, il publia l'ancienne version latine de l'Évangile de saint Matthieu, et de l'épître canonique de saint Jacques, avec des notes et trois traités préliminaires sur la même version latine, que les pères ont appelées *version vulgate*, *version italique*, *version ancienne*. Il donna aussi la même année des remarques françaises sur cette version de l'Évangile de saint Matthieu. Il donna encore un ouvrage français sous le titre de *Traité historique de la vérité de l'inspiration des livres de la Sainte-Écriture*. Dans le premier, qui parut en 1697, il se borne à prouver la vérité et la divinité des livres de Moïse, et de l'Évangile de saint Matthieu, par lesquels on peut juger des autres. Ce traité est suivi d'une conférence que le père Martianai eut avec un Juif. Le second, qui parut en 1699, contient une réponse à trois lettres écrites à l'auteur, et à la critique de M. Simon. En 1703, il donna un second *Traité du canon des livres saints* depuis leur première publication jusqu'au concile de Trente. On voit à la fin de ce *Traité* un avertissement pour répondre à la satire de M. le Clerc contre saint

Jérôme, intitulée : *Questions hiéronimiques*. On a encore du père Martianai un *Traité méthodique*, ou de la manière d'expliquer l'Écriture-Sainte par le moyen des trois syntaxes, et les trois pseautiers de Saint-Jérôme traduits en français, avec des explications littérales, harmoniques et morales, imprimés en 1704; la *Vie de saint Jérôme*; la défense de l'autorité du texte hébreu contre le père Pezeron, en deux livres français; des essais de traduction, ou remarques sur les versions françaises du Nouveau-Testament; le Nouveau-Testament, avec des notes prises uniquement des sources de l'Écriture, in-12, 2 volumes, à Paris, 1712. On a encore du père Martianai : *Prodromus biblicus, sive conspectus facilis ac simplex expositionis novæ sacrorum bibliorum, ex ipsis divinarum scripturarum sententiis parallelis penitus contextæ, moxque in lucem proditura cum concilio sapientum*. *Traité des vanités du siècle*; traduction de Saint Jérôme, ou de son Commentaire sur le livre de l'ecclésiaste, avec de nouvelles réflexions, in-12. Explication historique du psaume 67 *Exurgat Deus*, avec une réponse aux réflexions critiques d'un docteur en Théologie, touchant quelques endroits du Nouveau-Testament de dom J. Martianai, in-12. Méthode facile pour apprendre à expliquer l'Écriture-Sainte par l'Écriture même, contenant une infinité

de concordances nouvelles qui nous développent elles seules les sens les plus obscurs et les plus cachés de l'Ancien et du Nouveau-Testament, in-8°. La Vie de *sœur Magdeleine du Saint-Sacrement*, religieuse carmélite du voile blanc, avec des réflexions sur l'excellence de ses vertus, in-12. Le père Martignai préparait encore d'autres ouvrages, et entre autres, un *Commentaire sur toute l'Écriture-Sainte*, pour l'expliquer par elle-même, lorsqu'il mourut à Saint-Germain-des-Prés à Paris, le 16 juillet 1717. Il avait beaucoup de feu et de vivacité, de lecture et d'érudition. Il possédait bien l'Écriture-Sainte et saint Jérôme; mais il consultait peu les ouvrages des autres. (Dupin, *Biblioth. dix-septième siècle*, part. 6, pag. 302. *Histoire de littérature*, t. 4. D. le Cerf, *Biblioth. des Aut. de la congrégation de saint Maur*. Journ. des Sav, 1689, 1706, 1690, 1693, 1704, 1710, 1714, 1715 et 1717.)

MARTIGNAC (Etienne-Algaisieur de), mort en 1698, âgé de soixante-dix ans, avait été l'un des confidens de Gaston, duc d'Orléans; et ce fut lui qui rédigea les mémoires de ce prince, qui s'étendent depuis 1608 jusqu'à la fin de janvier 1636. On a encore de M. de Martignac une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, et éloges historiques des évêques et archevêques de Paris qui ont gouverné cette Église depuis environ un siècle, jusqu'au dé-

cès de M. Fr. de Harlai Chanvalon, nommé par le roi au cardinalat, in-12. (Journ. des Sav. 1678 et 1698.)

Papes.

MARTIN (saint), premier de ce nom, pape, naquit à Todi ville d'Ombrie sur le Tibre. Ses parens, qui étaient nobles, lui donnèrent les meilleurs maîtres pour l'instruire; et comme il avait d'excellentes dispositions d'esprit et de cœur, il devint bientôt plus habile que ses maîtres; mais faisant de son salut son unique affaire, il renonça aux vaines espérances du siècle, pour se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Il fut admis dans le clergé de l'Église de Rome, et nommé d'une voix commune pour succéder au pape Théodore, le 5 juillet de l'an 649. Il résidait pour lors à Constantinople en qualité d'apocrisiaire. Toutes ses actions ne respiraient que la piété, la charité, le zèle, la pénitence et le désir du martyre. Il jeûnait presque tous les jours, passait souvent les nuits entières en oraison, faisait d'abondantes aumônes, lavait les pieds aux étrangers auxquels il accordait l'hospitalité, réparait les Églises, maintenait la discipline dans toute sa vigueur, s'opposait avec force au vice, au schisme, aux erreurs, recevait avec bonté les pénitens sincères, portait par tout la paix et l'amour de Jésus-Christ. L'an 649, il assembla le 5 d'octobre un

concile dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran, où furent condamnés les édicts des empereurs Héraclius et Constant, appelés l'*Ecthèse* et le *Type*, favorables aux Monothélites. Constant, irrité de cette entreprise, donna ordre à l'exarque Olympe de se saisir du saint pontife; ce qui ne fut exécuté que par Théodore Calliopas, successeur d'Olympe dans l'exarchat de Ravenne. Ce ministre le conduisit à Constantinople où il arriva le 17 de septembre de l'an 654, et y fut jeté, le soir même de son arrivée, dans une obscure prison appelée *Prandiaire*. On y exerça des rigueurs inouïes contre lui pendant l'espace de quatre-vingt-treize jours, après lesquels on lui fit subir un interrogatoire, dans lequel vingt faux témoins le chargèrent de calomnies. On le mena ensuite à la place publique pour le donner en spectacle au peuple. Le président du sénat le livra au préfet de Constantinople comme un criminel de lèse-majesté. Les bourreaux le dépouillèrent, lui mirent les fers au cou, et le jetèrent dans un cachot avec des homicides, d'où on le transféra chargé de chaînes dans la prison de Diomède. Il y demeura quatre-vingt-cinq jours, au bout desquels il fut transporté le 13 de mars de l'an 655 dans la maison du greffier *Sagolèbe*, puis envoyé en exil dans l'île de Chersonèse au-delà du Pont-Euxin, où il mourut saintement le 16 septembre de

l'an 655 ou 656, après avoir souffert jusqu'à la fin des maux affreux et sans aucun secours humain, avec un courage héroïque. Son corps fut rapporté à Constantinople, et transporté depuis à Rome dans l'Eglise de Saint-Silvestre et de Saint-Martin. Les Grecs font sa fête le 16 de septembre, et les Latins le 12 de novembre. Il a laissé dix-huit lettres qui sont écrites d'un style noble, majestueux, plein de sagesse et de fermeté. (Baronius. Le Cointe, *ad Ann.* 649. Dupin, septième siècle. Baillet, tom. 3, 12 novembre. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 17, p. 674 et suiv.)

MARTIN II, ou MARIN I^{er}, succéda à Jean VII, le 23 décembre de l'an 882. Il était natif de Galèse, ville de Toscane. Le pape Nicolas I^{er} l'avait envoyé à Michel III, empereur de Constantinople; et le pape Adrien II le nomma l'an 869, avec les légats qui se trouvaient au huitième concile général assemblé contre Photius. Quand il fut sur le trône pontifical, il cassa ce que ce patriarche avait fait, et mourut le 23 février 884, après un gouvernement d'un an un mois et un jour. Adrien III lui succéda. (Duchêne, et Papyre Masson, *in vit. pontif.*)

MARTIN III, ou MARIN II, romain succéda à Étienne VIII, ou IX, le 22 janvier 943. Il s'appliqua tout entier à nourrir les pauvres, à entretenir ou à réparer les temples, à réformer les mœurs du clergé, et à rem-

plir tous les autres devoirs d'un père commun de l'Église pendant les trois ans six mois et quatorze jours qu'il la gouverna. Il mourut le 4 août 946, et eut Agapet II pour successeur. (Baronius, etc.)

MARTIN IV, succéda à Nicolas III, le 22 février 1281. Il était né à Andrecelles dans la province de Brie en France, d'où il prit le nom de *Simon de Brie*. Il fut trésorier de Saint-Martin de Tours, nommé garde des sceaux du roi saint Louis, depuis 1260 jusqu'en 1261, et cardinal du titre de Sainte-Cécile. La ville de Rome étant divisée en différens partis lorsqu'il fut élu pape, il alla se faire couronner à Orviété, et depuis ce moment il apporta tous ses soins à rappeler le calme dans la ville de Rome, et à procurer le bien de l'Église universelle. Un de ses frères l'étant venu voir après son élection, il le renvoya, et ne lui donna qu'autant d'argent qu'il lui en fallait pour son voyage, disant qu'il ne pouvait disposer des revenus du saint-siège dont il n'était que l'économe. Il excommunia Pierre d'Aragon, auteur des Vêpres siciliennes, et Michel Paléologue, empereur d'orient, qui s'était ligué avec ce roi. Il mourut à Pérouse le 29 mars 1285, après un gouvernement de quatre ans un mois et huit jours. Honoré IV, lui succéda. (Platine et Papyre Masson, *in vit pontif*. Sponde et Raynaldi, *in Annal*.)

MARTIN V, romain, nommé

Othon ou Eudes Colonna, cardinal du titre de Saint-Georges au voile d'or, fut élu pape le 11 novembre 1417 dans le concile de Constance, après l'abdication volontaire de Grégoire XII, et la déposition de Jean XXIII, et de l'antipape Benoît XIII. Il présida à la quarante-deuxième session du concile, et aux suivantes. Il fulmina une bulle contre les Hussites au mois de février de l'an 1418. Il leur écrivit aussi, et leur envoya, quoiqu'inutilement, le cardinal Jean Dominici pour les ramener à l'Église. Le 6 mars de la même année 1418, il bénit solennellement la rose d'or, et la fit porter avec pompe à l'empereur Sigismond. Quelque temps après il défendit, par une constitution particulière, d'appeler du pape au concile, et congédia les Pères de Constance, après leur avoir accordé de grandes indulgences dans la quarante-troisième session tenue le 12 avril. Il en partit lui-même le 15 mai suivant, et se rendit à Mantoue. Ce fut-là qu'en 1419 il donna une bulle qui défendait de troubler les Juifs, tant qu'eux-mêmes ne troubleraient pas les chrétiens, en faisant quelque chose qui fût contraire à la foi, ou aux bonnes mœurs. De Mantoue il alla à Ferrare et à Florence, où il demeura pendant un an et demi, et où il renouvela l'excommunication contre Benoît XIII. Il arriva à Rome le 22 septembre 1420, et n'oublia rien pour réparer les maux

qu'elle avoit soufferts et lui rendre son premier éclat. Louis, duc d'Anjou, vint en Italie, et fut investi par le pape du royaume de Sicile dont Alphonse, roi d'Aragon, était en possession. Celui-ci pour se venger, fit ensorte que les deux cardinaux qui restaient à Benoît XIII, élurent après sa mort un chanoine de Barcelone, appelé *Gilles de Mugnos*, qui se fit nommer *Clément VII*. Mais le pape Martin s'accommoda avec le roi d'Aragon, et l'antipape Clément en 1429, et termina ainsi le triste schisme qui avait désolé l'Église pendant 51 ans. Il avait déjà envoyé à Constantinople pour tâcher de finir aussi le schisme des Grecs. Il mourut à Rome le 20 février 1431 avec la gloire d'avoir rendu la paix à l'Église, le repos à l'Italie, et à Rome son ancienne splendeur, pendant treize ans trois mois et douze jours qu'il avait tenu le pontificat. Il eut Eugène IV pour successeur. Martin V était savant, dans le droit canon surtout, qu'il avait enseigné à Pérouse, et on lui attribue plusieurs ouvrages. Platine loue sa prudence, sa douceur et sa justice. (Louis-Jacob, *Biblioth. Pontif.* Bzovius, Sponde et Raynaldi, in *Annal.* Dupin, quinzième siècle. L'enfant, *Histoire du concile de Constance*, pag. 537, etc.)

MARTIN (saint), évêque de Tours, naquit l'an 316 à Sabarie, ville de Pannonie, dont les restes subsistent encore au-

jourd'hui sous le nom de Stain dans la Basse-Hongrie. Il fut élevé à Pavie en Italie, où son père qui était tribun militaire l'avait apparemment transporté. Lui-même se vit obligé de porter les armes dès l'âge de quinze ans; et quoiqu'il ne fut encore que catéchumène, il vécut dans l'exercice de cette dangereuse profession comme un chrétien consommé en vertus, édifiant tout le monde par sa douceur, son humilité, sa pénitence et sa charité sans bornes. Un jour qu'il ne lui restait que ses armes et son habit militaire qui consistait en une casaque blanche, il en coupa la moitié et la donna à un pauvre qui était nu. aux portes de la ville d'Amiens, pendant un très-rude hiver. Il porta les armes pendant vingt-quatre ou vingt-cinq ans; et ayant ensuite quitté le service, il alla se mettre sous la discipline de saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui le fit exorciste, parce qu'il ne put vaincre son humilité pour l'élever au diaconat. Il alla en Pannonie où il convertit sa mère, sans réussir à la conversion de son père qui demeura obstiné dans l'idolâtrie. Il s'opposa fortement aux ariens qui se firent fouetter publiquement et chasser de la ville, ce qui l'obligea de retourner en Italie où il commença à mener la vie monastique auprès de la ville de Milan. Auxence, évêque arien, l'ayant encore chassé de cette retraite, il se réfugia avec un

prêtre de grande vertu, dans la petite île appelée Gallinaire, aux côtes de Ligurie près de la ville d'Albenga. Ayant appris que saint Hilaire était revenu de son exil, il alla le trouver, et bâtit à deux lieues de Poitiers le monastère de Liguagey, *Ligugiacum* ou *Locociacum*, qui fut le premier des Gaules, et qui subsista jusqu'à la fin de la première race de nos rois. Le bruit de sa sainteté et de ses miracles l'ayant fait placer sur le siège épiscopal de la ville de Tours l'an 371, ou selon d'autres, l'an 374 ou 375, il ne changea rien à sa manière de vivre, et bâtit le célèbre monastère de Marmontier, à deux milles de la ville de Tours, qui fut une retraite de saints, et un séminaire d'excellens évêques.

L'an 372 ou 373, saint Martin se trouvant obligé d'aller à la cour de l'empereur Valentinien qui était alors dans les Gaules, ce prince défendit qu'on le laissât entrer; mais après sept jours de prières et de pénitence, le saint évêque, sur un ordre reçu d'un ange, alla se présenter sans aucun obstacle à l'empereur qui l'apercevant de loin, se mit en colère contre ceux qui l'avaient laissé entrer, et ne daigna pas se lever. Le feu qui prit aussitôt à son siège, et une vertu divine dont il se sentit pressé, l'obligèrent d'embrasser Martin, de le faire souvent manger à sa table, de lui accorder tout ce qu'il demanda, et de lui faire des présens qu'il ne demandait

pas, et qu'il refusa. De retour à son monastère, il détruisit l'autel d'un voleur exécuté pour ses crimes, que le peuple honnait comme un martyr; il ruina plusieurs temples d'idôles, abattit un grand nombre d'arbres sacrés parmi les payens, repoussa d'un signe de croix, un grand pin qui commençait à tomber sur lui, surmonta la violence du feu en se jetant au milieu des flammes que le vent avait portées sur une maison voisine d'un temple profane qu'il avait entrepris de brûler, et fit une multitude prodigieuse d'autres miracles pour détruire le paganisme et planter la foi de Jésus-Christ. Se trouvant à Trèves l'an 386, pour solliciter la grâce de quelques malheureux auprès de l'empereur Maxime, ce prince regarda comme le sujet d'une joie extraordinaire d'avoir obtenu de lui qu'il mangerait à sa table. Au milieu du repas, l'officier présenta la coupe à Maxime selon la coutume, ce prince la fit donner à saint Martin, s'attendant à la recevoir ensuite de sa main; mais il la donna au prêtre qui l'accompagnait, comme à la personne la plus digne de boire après lui. L'impératrice de son côté voulut donner à manger au saint évêque, lui dresser sa table, apprêter les viandes, le servir elle-même et ramasser les restes de son pain. Ayant eu la condescendance de communiquer avec Ithace et les autres évêques qui avaient poursuivi mal-à-

propos le supplice des priscillianistes, il sortit promptement de la ville de Trèves pour retourner à son Église, gémissant en chemin de sa faiblesse. Lorsqu'il fut à trois petites lieues de Trèves, près du d'Andethanne, il entra dans un bois. Là, comme il s'attristait de sa faute, un ange lui apparut, et lui dit que son regret n'était point mal fondé, mais qu'il n'avait pu sortir autrement d'un si mauvais pas, et qu'il devait reprendre courage, de peur qu'en demeurant toujours dans l'abattement, il ne se mît en danger de perdre son salut. Depuis cet accident, le saint évita toutes les assemblées d'évêques, et eut moins de grâce pour faire des miracles. L'an 397, saint Martin étant âgé de quatre-vingt-un ans, avertit les religieux de Marmoutier que sa mort approchait, et mourut en effet entre les bras de ses disciples dans la paroisse de Candes où il était allé faire sa visite, le huitième jour de novembre de la même année 397, et la seconde de l'empire d'Arcade et d'Honorius, suivant l'opinion de saint Grégoire de Tours. (Hist. l. 1, c. 33.) Le corps de saint Martin fut porté à Tours, et transféré depuis en divers autres endroits. On l'y reporta le 13 décembre de l'an 887, et il y demeura jusqu'au seizième siècle, qu'il fut brûlé par les Huguenots, en sorte qu'il ne s'en trouve plus que quelques reliques qui avaient été distribuées avant cet accident. On en mon-

tre à saint Martin des Champs à Paris, et en quelques autres églises du royaume. La plus célèbre des fêtes de saint Martin est celle qu'on fait le 11 novembre. (Sulpice Sévère, dans la vie de saint Martin, dans son histoire ecclésiastique, dans ses lettres et ses dialogues. Grégoire de Tours, dans le premier et le dixième livre de son histoire des Français, et dans ses quatre livres des vertus et des miracles de saint Martin. M. Gervaise, dans la vie de saint Martin, publiée en 1699. Baillet, t. 3, 11 novembre.)

Il y a beaucoup de difficultés parmi les Savans sur l'âge de saint Martin, sur la chronologie de sa vie, et sur l'année de sa mort. Dom Gervaise dit que S. Martin mourut la nuit du 9 novembre 396, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Joseph Scaliger met cette mort en 395; d'autres, d'après saint Grégoire de Tours, en 397; le père Petau, en 401; Baronius, Calvisius, etc., en 402; Bollandus, Sirmond, Labbe, M. l'abbé Antelmi, après Sulpice Sévère, la fixent à l'an 400, contre le sentiment de S. Grégoire de Tours qui la met à l'an 397. Le même abbé Antelmi prouve que saint Martin n'a pu combattre sous Julien l'apostat, et que quand il fut congédié de la milice, il alla en Italie où il demeura long-temps, et non pas dans les Gaules pour y voir saint Hilaire, ainsi que l'écrit Sulpice, lequel n'a pas pris garde que saint Martin n'aurait pu faire ce voyage dans la fin de l'an 356 ;

puisque saint Hilaire, évêque de Poitiers, avait déjà été exilé en Phrygie. *Voyez* la lettre qui a pour titre : *De ætate sancti Martini, turonensis episcopi, et quorundam ejus gestorum ordine, anno mortuali, necnon de sancto Briceio successore, Josephi Antelmii epistola, ad R. P. Ant. Pagium, M. V. C.*, in-8°, à Paris, chez Antoine Dezallier, 1693. On nous a conservé sous le nom de saint Martin, une profession de foi touchant le mystère de la Sainte-Trinité. On la trouve dans les bibliothèques des Pères, dans le recueil des conciles, et ailleurs. Les critiques, dit Moréri, édit. de 1759, ne font pas difficulté de regarder cet écrit comme étant véritablement de saint Martin. Il faut au moins excepter du nombre de ces critiques dom Ceillier qui assure que Sulpice Sévère ne parle en aucun endroit de cette confession de foi, et que son silence à cet égard fournit une grande preuve qu'elle n'est point de ce S. évêque. Dom Ceillier ajoute que, selon le témoignage du même Sulpice Sévère, saint Martin avait une grâce merveilleuse pour expliquer l'Écriture-Sainte, et pour en développer les mystères, en ayant fait son étude dès sa jeunesse. Il dit encore qu'il n'avait jamais vu personne qui l'entendît, qui la possédât, et qui l'expliquât mieux, dans des termes plus propres et plus énergiques que lui. Or cette confession de foi est d'un caractère

bien différent. C'est une pièce obscure et mal digérée, d'un style affecté, et qui aurait besoin d'un commentaire pour être entendue de tout le monde. En effet, Thomas Beauclams y en a fait un que l'on trouve imprimé avec cette confession de foi à la suite de la vie de saint Martin, par saint Sulpice Sévère, à Paris en 1571, chez Belot, in-8°. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacrés et ecclés., t. 10, p. 655.)

MARTIN (saint), abbé de Vertou en Bretagne, dit *saint Martin le seul*, était né à Nantes vers l'an 527, de l'une des meilleures familles de la ville. Ses études finies, il embrassa l'état ecclésiastique; et lorsqu'il fut diacre, son évêque Félix l'employa au ministère de la prédication, et l'envoya à Herbadille ou Herbage, ville bâtie dans des marécages par les habitans fugitifs de Nantes, à deux lieues de la Loire du côté du Poitou. Ces peuples qui étaient idolâtres, n'ayant point voulu écouter le saint diacre, il se mit à voyager, et parcourut presque toute l'Europe, laissant partout des marques de sa piété, jusqu'à ce que vers l'an 565, il revint en Bretagne et s'y bâtit un ermitage : il vécut de racines pendant plusieurs années. Vers l'an 574, il bâtit un monastère à deux petites lieues de Nantes, dans l'endroit que nous appelons aujourd'hui *Vertou* ou *Vretou*, et y fit observer une règle fort austère qu'il avait rapportée de de-là les Alpes. Il bâtit

encore deux autres monastères, dans lesquels il gouverna plus de trois cents religieux jusqu'au commencement du septième siècle, qu'il mourut saintement le 24 d'octobre, jour qu'on fait sa fête. On conservait sa tête à l'abbaye de Saint-Florent-lez-Saurmur, et un os de l'un de ses bras au prieuré de Vertou. Pour le reste de son corps, on croit que les huguenots du seizième siècle le dissipèrent. (Dom Mabillon, premier siècle béd. Bulteau, Hist. béd. Baillet, tom. 3, 24 octobre.)

MARTIN (saint), évêque de Brague en Portugal, était de Pannonie en Hongrie. Il quitta son pays assez jeune, et se rendit très-habile dans la connaissance des lettres humaines, et de la langue grecque surtout. Au retour d'un pèlerinage qu'il fit en Palestine, il vint aborder en Espagne et passa en Galice, où il instruisit de la foi catholique le roi Théodémir, après que le fils de ce prince eut été guéri de la lèpre, avec beaucoup d'autres par l'intercession de saint Martin de Tours. Le nouvel apôtre ne se contenta pas de prêcher à la cour, il prêcha dans tous les lieux de l'obéissance de Théodémir, et eut le bonheur de ramener au sein de l'Eglise catholique les Suèves d'Espagne, qui étaient ariens. Il bâtit aussi plusieurs monastères vers l'an 560. Le principal fut celui de *Dumi* près de la ville de Brague, dont il prit la conduite en qualité d'abbé, d'où lui vient le sur-

nom de Martin de *Dumi*. Les évêques qui le regardaient comme un homme extraordinaire, érigèrent le monastère de *Dumi* en évêché, et l'en établirent évêque, sans qu'il cessât de gouverner sa communauté avec la même régularité qu'auparavant, et de vivre lui-même en religieux très-austère. Il fut ensuite élevé sur le siège métropolitain de Brague où il assembla un concile l'an 572, et mourut selon l'opinion la plus probable le 20 de mars de l'an 580, après avoir travaillé avec tant de succès à l'extirpation des erreurs et des vices dans toute la Galice, soit par sa plume et ses écrits, soit de vive voix, que cette province l'a toujours révééré depuis comme son apôtre. Son corps fut transporté de *Dumi* à Brague l'an 1606, et l'on fait sa fête le 20 mars. Saint Martin traduisit, du grec en latin, un grand nombre de canons de l'Eglise d'Orient, ou du moins il en corrigea l'ancienne traduction, et en fit un recueil de 84 articles. Il fit aussi un recueil de paroles et d'actions remarquables des saints Pères; surtout de ceux qui avaient habité les déserts de la Thébaïde et de l'Egypte, que nous avons dans les vies des pères de Rosveide. Saint Isidore de Séville dit qu'il avait lu de lui un livre intitulé : De la différence des quatre vertus cardinales, attribué mal à propos à Sénèque, et un volume d'épîtres. Ce Traité de la différence des quatre vertus cardinales, est le même que

nous avons dans la Bibliothèque des Pères, et dans un volume à part imprimé à Bâle, par les soins de Gilbert Nozorène, avec ce titre : *Formula honestæ vitæ, sive differentiis quatuor virtutum cardinalium*. On lui attribue encore quelques écrits sur les mœurs, la fuite des vices, l'amour et la pratique des vertus. (Saint Isidore de Séville, dans son Catalogue des écrivains ecclésiastiques, et dans sa Chronique des Suèves en Espagne. S. Grégoire de Tours, au premier livre des miracles de saint Martin, et au cinquième de son Histoire de France. (Baronius. D. Mabillon, premier siècle bénédict. Dupin, Bibl. quatrième siècle. Baillet, t. 1, 20 mars. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. t. 16, p. 625 et suiv.)

MARTIN (saint), abbé à Saintes, et l'un des plus célèbres disciples de saint Martin de Tours, fut élevé à Marmoutier. Il se retira au pays de Saintonge, et bâtit un monastère à l'entrée de la ville même de Saintes, où il forma plusieurs disciples dont le principal fut saint Eutrope qui lui succéda dans la charge d'abbé. Nous ne savons rien de particulier de sa vie; et saint Grégoire de Tours se contente de dire que son corps reposait en paix dans son monastère, et de rapporter deux ou trois miracles opérés à son tombeau. Le martyrologe romain et les autres modernes font mention de lui au 7 décembre. (Baillet, tom. 3, 7 décembre.)

MARTIN POLONAIS, ainsi nommé, parce qu'il était natif de Pologne, quoique quelques-uns le fassent Ecossais, et les autres Italien, entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs du vivant de saint Hyacinthe. Ses supérieurs l'ayant envoyé en Italie, il fut chapelain et pénitencier des papes Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Adrien V, Jean XXI et Nicolas III.

L'archevêque de Gnesne et primat de Pologne, étant mort l'an 1272, Nicolas III sacra lui-même le 21 mai 1278, Martin Polonais, archevêque de cette ville qui avait été six ans privée de pasteur. Le nouveau prélat s'étant mis en chemin pour aller prendre possession de son église, tomba malade à Bologne, y mourut, et y fut enterré chez les dominicains. Martin Polonais a composé des Sermons qui furent imprimés à Strasbourg l'an 1486 et 1488; une table très-ample du décret de Gratien qu'on appelle quelquefois la Perle du décret, ou la Somme du droit canon, et plus communément, la Somme martinienne où toutes les matières sont rangées par ordre alphabétique; une Chronique dans laquelle on voit d'un côté tous les papes depuis Jésus-Christ jusqu'à Clément IV, et de l'autre, les empereurs depuis Auguste jusqu'à Frédéric II, avec les années en marge. Après la mort de Clément IV, l'auteur continua sa chronique jusqu'en l'année 1277; et cette continua-

tion qui ne se trouve pas dans tous les manuscrits, a donné lieu à quelques écrivains de lui attribuer deux différentes chroniques. On a ajouté diverses choses à la chronique de Martin Polonais, entre autres la fable de la papesse Jeanne, qui ne se trouve point dans les plus anciens manuscrits, et qu'on n'a insérée dans quelques nouveaux, qu'en renversant l'ordre et la disposition de l'ouvrage. (Sponde, *ad Ann.* 1278, n° 18. Fleuri, *Hist. eccl.* l. 81, n° 40. Dupin, *Biblioth.* treizième siècle, p. 280. Le père Touron, *Hommes illust.* t. 1, p. 394.)

MARTIN (Raymod), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif d'un bourg de Catalogne, nommé *Subirats*, a été aussi célèbre par les grandes connaissances qu'il avait des langues orientales et des dogmes de la religion, que recommandable par sa haute piété et par son zèle infatigable à servir l'Eglise, en combattant pour la foi, soit de vive voix, soit par ses savans écrits contre les Juifs et les Sarrasins; il se fit religieux dominicain vers le milieu du treizième siècle, après s'être appliqué au ministère de la prédication où il ne fit pas paraître moins de solidité et de pénétration, d'esprit et de beauté de génie, que d'éloquence et de vivacité de zèle. Il fut envoyé en 1250 par ses supérieurs, à Tolède, dans un collège de son Ordre, que le roi de Castille, à la prière de saint Raymond de Penafort,

venait de fonder uniquement pour l'étude des langues orientales. Peu content d'avoir appris l'arabe et l'hébreu qu'il ne parlait pas avec moins de facilité que le latin, il examina avec beaucoup de soin et d'étude le talnud, l'alcoran, les autres livres estimés par les Maures ou par les docteurs des Juifs. Muni de ces connaissances, il ne fut pas long-temps à donner des preuves des grands avantages que les docteurs catholiques en peuvent tirer pour la défense des dogmes de la religion contre les plus irréconciliables ennemis de l'Eglise. C'est par-là surtout qu'il leur parut redoutable, lorsque dans ses prédications, dans ses conférences et par ses écrits, il combattit avec tant de succès, et avec l'applaudissement des princes chrétiens et de tous les catholiques, les impiétés et les dogmes insensés dont les livres du Talmud et de l'Alcoran sont remplis, quoique jusqu'alors ils eussent été ignorés pour la plus grande partie, parce que les langues dans lesquelles ils étaient écrits, n'étaient pas suffisamment entendues par ceux qui avaient entrepris de les réfuter. Après que Martin Raymond eut long-temps combattu les Sarrasins dans les provinces d'Espagne, il alla les attaquer au milieu même de la ville de Tunis, on ne sait en quelle année; et quand il fut de retour en Catalogne où il passa le reste de sa vie, il continua à prêcher, à écrire et à enseigner les langues

orientales à plusieurs ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, qui se sont glorifiés depuis d'avoir été ses disciples, et lui ont fait honneur de tout ce qu'ils pouvaient savoir d'hébreu. Il vivait encore en 1286, puisqu'on voit sa souscription dans un acte passé à Barcelone le premier de décembre de cette année. Mais comme il comptait alors la cinquantième année de sa profession, il ne doit pas avoir vécu long-temps depuis. Il avait fait plusieurs ouvrages en arabe, à ce que l'on croit, contre les Sarrasins et un en latin contre les Juifs, qu'il intitula, *Capistrum Judæorum*. Mais s'apercevant que les Juifs dédaignaient de lire les livres latins, il en composa un autre en latin et en hébreu, sous le titre de *Pugio fidei*. Il est divisé en trois parties. La première n'est écrite qu'en latin; les deux dernières sont à deux colonnes; on trouve le latin d'un côté et l'hébreu de l'autre. Ce livre, tout précieux qu'il est, a eu long-temps le même sort que les premiers, c'est-à-dire, qu'il est demeuré long-temps caché sous la poussière des bibliothèques. Ce ne fut qu'en 1651 qu'il parut pour la première fois, à Paris, chez Mathurin Henault, par les soins de François Bosquet, depuis évêque de Lodève, de Philippe-Jacques de Maussac, premier président à la cour des comptes de Montpellier, et de Joseph de Voisin, conseiller au parlement de Bordeaux. Il en a été fait une

nouvelle édition en 1687 à Leipzig, avec une belle introduction de Carpzovius. Le savant M. Joseph de Voisin a mis les notes du président de Maussac, et a ajouté les siennes dans l'édition de Paris, pour faire remarquer tout ce qu'il y a d'érudition rabbinique dans l'excellent ouvrage de Raymond Martin; tout ce qu'on y trouve de beau, d'utile, de plus recherché ou de plus propre à faire triompher la religion chrétienne du judaïsme, par les livres même et les traditions des Juifs. L'habile éditeur reçut les justes applaudissemens qu'il méritait pour avoir fait ce beau présent à l'Eglise. On peut voir à la tête du volume qui fut dédié au prince de Condé les magnifiques éloges que les plus savans hommes du royaume firent, comme à l'envi, de son zèle et de son érudition. De respectables magistrats joignirent leurs suffrages à ceux des docteurs de Paris, et de quatre ou cinq évêques de France.

Le jugement que ces illustres Savans portent de l'ouvrage de Raymond Martin, est bien plus juste que celui qu'il a plu à M. Houteville d'en porter dans son discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme, où il attribue à Raymond Martin plus de zèle que de force, et lui reproche de s'être souvent étayé d'Aristote, pour repousser les objections de ses adversaires. Mais pourquoi cette opposition de

sentimens touchant le mérite du même ouvrage ? C'est que les savans qui l'ont vanté comme un précieux trésor pour l'Eglise, l'avaient examiné avec soin, et que le critique moderne qui le blâme, ne l'avait pas seulement vu. S'il l'eût vu, aurait-il mis Raymond Martin au nombre des auteurs qui ont écrit depuis le quinzième siècle de l'Eglise, lui qui est mort dans le treizième ? Aaurait-il fait entendre qu'il ignorait les langues orientales, lui qui savait l'hébreu, le chaldéen et l'arabe ? Que pour combattre les infidèles qui ne reconnaissaient point l'autorité des divines Écritures, il ait fait valoir les raisonnemens d'Aristote, dont ils abusaient, il n'a fait que les mettre aux mains avec eux-mêmes, en tournant contre eux un philosophe qu'ils révéraient comme leur oracle. Mais quand il est entré en lice avec les rabbins, il les a combattus et terrassés par leurs propres écritures et leurs anciennes traditions, qu'il a su habilement faire servir au triomphe de l'Évangile. « Tout cet ouvrage, » dit-il, (*in præmio operis*, n° 5) est appuyé sur deux fondemens ; le premier et le principal, est l'autorité divine de la loi et des prophètes, ce qui renferme tous les livres de l'Ancien-Testament ; le second fondement des vérités saintes que je dois établir, je le trouve dans les traditions même des anciens Juifs, dans leurs gloses ou commentaires

» de l'Écriture, dont les talmudistes ont rempli tant de volumes. »

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons déjà dit du plagiat de Galatin, ce hardi cordelier qui n'a presque fait que transcrire le *Pugio fidei* dans son *Traité de Arcanis catholicæ veritatis*, sans citer une seule fois Raymon Martin qu'il a copié ; et nous nous contenterons d'observer que Scaliger s'est trompé en attribuant l'ouvrage de Raymond Martin à Raymond Sébéide. (*Voyez* Nicolas Antonio, *Biblioth. vet. hispan. lib. 8, cap. 6, pag. 59 et suiv.* Le père Échard, *Script. Ord. Prædic.* tom. 1, 396 et suiv. Le père Tournon, dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 1, pag. 489 et suiv.)

MARTIN D'ALNEVICK, Anglais et religieux de Saint-François dans le quatorzième siècle, composa quatre livres de commentaires sur le maître des sentences, un de dispute, et une chronique. (Pitseus.)

MARTIN (Pierre), dominicain, natif de Bourges, brilla d'une façon singulière au commencement du seizième siècle, non-seulement dans son Ordre, mais encore à la cour par son érudition, par sa piété plus que commune, et par sa rare prudence. Il fut docteur en Théologie, et occupa long-temps avec honneur une chaire royale dans l'université de Bourges. Son insigne piété, jointe à sa science et à son élo-

quence, le fit choisir pour être confesseur de la Princesse Anne, fille du roi Louis XI, et épouse de Pierre II, duc de Bourbon, lequel laissa en mourant une fille nommée Susanne qui fut mariée au duc de Montpensier, et qui prit aussi le pieux dominicain pour son confesseur. Il fut aussi prieur de son couvent de Bourges, provincial de la province de France et inquisiteur général de la foi dans le royaume. Il mourut le 25 décembre de l'année 1527, en remplissant une station de l'avent à Bourges. On a de lui un traité manuscrit, intitulé : De l'Érudition et enseignement des enfans des nobles, etc. Le père Échard dit que ce traité moral qui est rempli d'autorités de l'Écriture, des Pères et des philosophes païens, fut apporté du couvent des dominicains de Toul à celui des dominicains de saint Honoré à Paris. Mais M. Mercier, savant bibliothécaire de sainte Geneviève, qui a bien voulu s'intéresser à la perfection de ce dictionnaire, et qui nous a déjà fourni plusieurs remarques judicieuses, nous apprend que ce traité de l'Érudition des enfans des nobles, a passé, on ne sait comment, de la bibliothèque des dominicains de saint Honoré à celle de sainte Geneviève. (Voy. le père Échard, *script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 73.)

MARTIN DE LEDESMA, ainsi nommé d'un bourg d'Espagne dans le royaume de Léon où il prit naissance, fut religieux de

l'Ordre de Saint-Dominique. Il enseigna pendant trente ans la Théologie dans l'université de Conimbre, et laissa en mourant, l'an 1574, des commentaires sur le quatrième livre des sentences. Possevin lui attribue un traité du mariage qui n'est pas de lui. mais de Pierre Ledesma de Salamanca. (Nicolas - Antonio. *Le Mire*, etc.)

MARTIN (André), prêtre de l'Oratoire, natif de Poitou, a donné, sous le nom d'Ambroise Victor, la *Philosophie chrétienne*, toute tirée des ouvrages de saint Augustin, et composée des paroles de ce Père. Il y en avait sept volumes imprimés à Saumur et à Paris en 1667 et 1671. Le père Martin mourut à Poitiers le 26 septembre 1695. (Dupin, *Biblioth. du dix-septième siècle*.)

MARTIN (Dom Claude), né à Tours le 2 d'avril 1619 d'une mère sainte appelée Marie Guyart, plus connue sous le nom de la mère Marie de l'Incarnation, se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur le 3 de février 1642. Il fut supérieur pendant trente-huit ans, et assistant sous plusieurs généraux pendant seize ans. Il mourut prieur de Marmoutier-lès-Tours, le 9 d'août 1696, et laissa plusieurs ouvrages; savoir, 1°. deux volumes in-4° de Méditations chrétiennes, dédiées à la reine, et imprimées à Paris en 1669. 2°. La pratique de la règle de Saint-Benoît. 3°. Une conduite pour la retraite du mois,

qui se pratiquait dans la congrégation de Saint-Maur. 4°. Méditations pour la fête et pour l'octave de sainte Ursule, avec une dissertation sur le martyre de cette sainte et de ses compagnes, à Paris en 1678. 5°. Méditations pour la fête et l'octave de saint Norbert, à Caen. 6°. L'oraison funèbre de M. de Pomponne de Bellièvre, premier président du parlement de Paris. 7°. La vie et les lettres de sa mère, morte première supérieure des Ursulines de Quebec en Canada. Dom Martin a aussi donné au public deux retraites de cette religieuse, avec une courte explication du Cantique des cantiques, et une préface qui explique les différentes sortes d'oraisons, et qui est de lui. En 1684 il publia encore, sous le titre d'École sainte, un catéchisme de sa mère pour l'instruction des pensionnaires et des novices, avec une préface qui est de lui. On lui attribue encore des Avis très-importans pour les religieuses; et après sa mort, dom Martenne publia à Rouen, in-12, en 1698, des Maximes spirituelles, que dom Martin avait composées. (Dom Martenne, Vie de dom Claude Martin, imprimée à Tours, in-8°, en 1697.)

MARTIN (Guillaume de Saint-), prêtre, docteur en Théologie, conseiller, aumônier du roi, et curé de l'église de la Basse Sainte-Chapelle de Paris, s'était fait un grand nom parmi les prédicateurs du dix-septième

siècle. Il avait prêché l'Avent devant sa majesté Louis XIV en 1677. Il a laissé sept volumes in-8° de sermons, imprimés à Paris chez Edme Couterot, en 1683 et 1685. On donna du même auteur, en 1694, un volume sur les mystères, vêtures et professions religieuses, avec des discours prononcés aux synodes de Paris, et autres pièces. La méthode d'écrire et de composer, de cet auteur, tient le milieu entre celle des anciens prédicateurs, et celle des modernes. (Dictionnaire portatif des Prédic.)

MARTIN (David), l'un des plus savans ministres et théologiens protestans, naquit à Revel dans le diocèse de Lavaur le 7 septembre 1639, de Paul Martin, qui y fut deux fois consul. Il étudia à Montauban, à Nîmes, à Puy-Laurent, et se rendit habile dans l'Écriture-Sainte, dans la Théologie et dans la philosophie. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, et fut pasteur à Utrecht où il mourut le 9 septembre 1721, à quatre-vingt-deux ans. On a de lui : 1°. Des notes sur le Nouveau-Testament de la version ordinaire, retouchée pour le langage; de nouvelles préfaces sur chaque livre; des considérations générales sur la religion chrétienne, qui servent aussi de préfaces: cet ouvrage a été ainsi imprimé à Utrecht, in-4°, en 1696. 2°. L'histoire du Vieux et du Nouveau-Testament, en 2 volumes in-fol., à Amsterdam, en

1700, avec quatre cent vingt-quatre belles estampes. 3°. Une nouvelle édition de la Bible, retouchée pour le style, enrichie de notes et de préfaces, en 2 volumes in-fol., à Amsterdam, en 1702, réimprimée au même lieu en 1712, in-4°, avec les passages parallèles, et de petites notes en marge, et en 1710, in-12, sans notes ni parallèles. 4°. Sermons sur divers textes de l'Écriture-Sainte, à Amsterdam, en 1708, in-8°. 5°. L'excellence de la foi et de ses effets, expliquée en vingt sermons sur le chapitre 9 de l'Épître aux Hébreux, à Amsterdam, en 1710, 2 volumes in-8°. 6°. Traité de la religion naturelle, à Amsterdam, en 1713, in-8°. 7°. Le vrai sens du psaume 110 (c'est-à-dire 109 chez les catholiques) opposé à l'application qu'en a faite David l'auteur de la dissertation (Jean Masson) insérée dans les trois premiers tomes de l'Histoire critique de la république des lettres, à Amsterdam, en 1715, in-8°. 8°. Deux dissertations critiques : la première sur le verset 7 du chapitre 5 de la première Épître de saint Jean, *Il y en a trois au ciel*, etc., dans laquelle il prouve l'authenticité de ce texte; la seconde sur le passage de Joseph touchant Jésus-Christ, où l'on fait voir que ce passage n'est point supposé; à Utrecht, en 1712, in-8°. 9°. Traité de la religion révélée, où l'on fait voir que les livres du Vieux et du Nouveau-Testament sont d'inspiration divine; on donne des

règles générales pour les expliquer, etc. à Leuwarde, en 1719, 2 volumes in-8°. 10°. Examen de la réponse de M. Emlyn à la dissertation critique sur le verset 7 du chapitre 5 de la première Épître de saint Jean, à Londres, en 1719, in-8°. Emlyn ayant répondu en 1720, M. Martin répliqua en 1721 par un écrit imprimé à Utrecht, intitulé : Vérité du texte de la première Épître de saint Jean démontrée par des preuves, etc. M. Martin y répond aussi à une lettre que le P. le Long, de l'Oratoire, venait de faire paraître à Paris dans le Journal des Savans, par laquelle il entreprenait de combattre les éditions de Robert Etienne, en produisant des manuscrits qu'il croyait avoir été ceux de cet habile imprimeur, dans lesquels le passage en question ne se trouve pas. M. Martin, à qui cette lettre est adressée, tâche de prouver par les manuscrits même que le P. le Long avait produits, qu'ils ne peuvent être ceux d'Etienne. Le père le Long répondit par une autre lettre insérée dans le douzième tome de l'Europe savante, et M. Martin répliqua par une nouvelle lettre. (Le P. le Long, Biblioth. sacr. édit., in-fol. Le P. Nicéron, tom. 21 de ses Mémoires.)

MARTIN (Michel de Saint-), recteur de l'université de Caen, a fait un Traité du respect dû aux églises et aux prêtres, in-12, à Caen, 1666. Les réflexions que l'auteur fait dans ce livre sont

non-seulement pieuses, mais encore savantes. Il fait voir par plusieurs raisons tirées de la sainteté de nos mystères, combien on doit avoir de respect pour les églises où ils se célèbrent, et pour les prêtres qui s'y emploient. Il y ajoute beaucoup d'autres preuves fondées sur l'avantage qu'ont les prêtres de la nouvelle loi sur ceux de l'ancienne, et appuyées de quantité d'exemples de l'Histoire tant sainte, que profane. (Journal des Savans, 1666, pag. 286.)

MARTIN (D. Jacques), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Fangeaux, petite ville du Haut Languedoc, en 1694, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1709, vint à Paris en 1727, et s'y occupa à composer quelques ouvrages. Il est mort dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Près en 1757, et a donné : 1°. La religion des Gaulois, tirée des plus pures sources de l'antiquité.... ouvrage enrichi de figures en taille douce, 2 volumes in-4°, à Paris, chez Saugrain fils, 1727. Il prétend que la religion primitive des Gaulois n'étant qu'un écoulement de celle des Juifs, leur religion expliquée servira à découvrir le sens naturel de plusieurs passages de l'Écriture, des Pères et des conciles, qu'on chercherait peut-être inutilement ailleurs. 2°. Explication de plusieurs textes difficiles de l'Écriture, qui jusqu'à présent n'ont été, ni bien entendus, ni bien expliqués par les

commentateurs, avec des règles certaines pour l'intelligence du sens littéral de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ouvrage enrichi de plusieurs planches gravées, in-4°, en deux parties, dont la première regarde l'Ancien-Testament, et la seconde le Nouveau, à Paris, 1730, chez Emery, Saugrain père et Pierre Martin. 3°. Explication de divers monumens singuliers qui ont rapport à la religion des plus anciens peuples, avec l'examen de la dernière édition des ouvrages de saint Jérôme et un Traité sur l'astrologie judiciaire : ouvrage enrichi de figures en taille douce, in-4°. Cet ouvrage est composé de vingt-quatre dissertations, dont vingt-deux regardent les antiquités, à Paris, 1739, chez Lambert et Durand. 4°. Lettre de D. J. Martin.... à M. le cardinal Quirini, évêque de Bresce et bibliothécaire du Vatican, à Paris, 1743, in-4°. Après avoir remercié au nom de sa congrégation ce cardinal de l'éloge aussi vrai que magnifique qu'il a fait du père de Montfaucon, il entreprend de justifier tout ce que ce savant religieux a écrit contre l'opinion de ceux qui croient trouver le mystère de la Trinité clairement expliqué dans une lettre de Platon. M. le cardinal Quirini était aussi dans cette opinion, et avait combattu les raisons du père de Montfaucon. Dom Martin apporte de nouvelles raisons contre l'opinion du cardinal Quirini. 5°. Des éclaircissemens littéraires

res sur un projet de bibliothèque alphabétique, à Paris, chez le Breton, 1736, in-4°. Ces éclaircissemens roulent presque tous sur l'histoire des écrivains ecclésiastiques, et l'on trouve à la fin, pag. 83, un sermon de S. Fulgence sur la charité, qui jusqu'alors n'avait été donné qu'en partie. M. l'abbé Ladvoat, dans son Dictionnaire historique portatif, et surtout l'auteur du Dictionnaire historique, littéraire et critique, en rendant justice à Dom Jacques Martin sur les recherches, la critique et l'érudition variée qui règnent dans ses ouvrages, lui reprochant, avec force, un fiel amer, une humeur caustique, beaucoup de forfanterie et de vanité ridicule, un style vif, impétueux, suffisant, des déclamations pleines d'emportement, des écarts d'imagination, des singularités bizarres et hasardées, des indécences et des immodesties, des calomnies sans pudeur, etc. Un habile homme, disent nos auteurs, qui ne nous a point permis de le nommer, nous écrit qu'il trouve ce portrait un peu chargé, et que quoique Dom Martin ait été un homme très-singulier, et que plusieurs de ses livres portent l'empreinte d'un génie caustique, il ne faut pas adopter sans restriction le jugement qu'en portent les deux auteurs cités. Nous abandonnons cette discussion au lecteur impartial des ouvrages de dom Martin, et nous nous contenterons d'ajouter ici que M. l'abbé Dinouart ayant inséré dans son

Journal ecclésiastique, mois de novembre 1760, une dissertation de dom Martin sur les rayons de lumières qui parurent sur le front de Moïse, et que l'auteur explique, non du visage de Moïse, mais de ses cheveux bouclés et semés de poudre et de paillettes d'or, s'élevant en pointe et formant comme des cornes resplendissantes partagées sur son front; nous ajouterons, dis-je, que cette explication nous a révoltés à la première lecture que nous en avons faite, comme elle en a révolté bien d'autres. M. l'abbé Dinouart a publié depuis une réfutation de la dissertation de dom Martin, par M. le curé de Fismes, et s'est excusé d'avoir donné place à la dissertation réfutée dans le Journal ecclésiastique, en ne l'avait point adoptée, et qu'il disant qu'il ne l'avait présentée que pour exercer la plume de ceux qui voudraient la critiquer.

MARTIN DESAINTE-MARIE (dom), feillant, professeur en Théologie, a donné : 1°. *Tabulæ generalis summæ D. Thomæ omnium ejus tractatum numerum, ordinem et connexionem indicans*. 2°. *Varii utriusque juris titulorum et rerum indices*. Ces tables ont été dressées pour faciliter la recherche des canons et des lois civiles.

MARTIN-DES-AIRES (saint), *S. Martinus de Arcis* ou de *Adris*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Troyes en Champagne.

On ignore le temps et les auteurs de sa fondation, cette abbaye ayant été ruinée dans la suite par les Normands. Elle fut desservie pendant quelque temps par les clercs de Sain-Loup qui embrassèrent la règle de Saint-Augustin en 1104. Elle avait fini par être unie à la congrégation de France, dite de Sainte-Geneviève. (*Gallia christ. vet. edit.*)

MARTIN-LÈS-AUTUN (saint), *S. Martinus Æduensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située près de la ville d'Autun. Elle eut pour fondatrice sur la fin du sixième siècle, la reine Brunehaut qui y fut inhumée en 614, et dont on voyait le tombeau près de la porte de la sacristie. Ce monastère fut détruit par les barbares en 731, et ne fut rebâti que vers l'an 870 par le comte Badilon qui y fit venir des religieux de l'abbaye de Saint-Savin dans le Poitou, pour y rétablir la discipline monastique. Il y avait la réforme de la congrégation de Saint-Maur depuis 1655. (*Gallia christ. tom. 4.*)

MARTIN-AUX-BOIS (saint), ou **RUNICOURT**, *S. Martinus in Bosco* ou *Ruricurtensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située en Picardie, au diocèse de Beauvais. Messieurs de Sainte-Marthe la disent de fondation royale, et en font un des plus anciens et des plus nobles monastères que les chanoines réguliers de Saint-Augustin aient eu dans le royaume. Ce-

pendant on ne sait point sous quel roi ou sous quel prince elle a pris naissance, et Louvet n'en met la fondation qu'au commencement du douzième siècle. Cette abbaye était possédée par des chanoines réguliers de la congrégation de France, mais la mense abbatiale avait été unie en 1678 au collège qu'avaient les pères jésuites à Paris. (*Gallia christ. tom. 9, col. 828.*)

MARTIN-AUX-JUMEAUX (saint), *S. Martinus in Gemellis*, ancienne abbaye de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin de la congrégation de Sainte-Geneviève, était située dans la ville d'Amiens. Ce n'était, selon Grégoire de Tours, qu'une petite chapelle qu'on avait bâtie à l'endroit où saint Martin donna la moitié de son manteau à un pauvre. Des religieux s'y établirent et puis en sortirent. Guy, évêque d'Amiens y érigea une communauté de clercs, à laquelle le chapitre de la cathédrale donna des biens considérables en 1073; et c'est en vertu de cette donation qu'il jouissait de la juridiction spirituelle et temporelle sur cette maison. Ces clercs, par un ferveur extraordinaire, se firent, de séculiers qu'ils étaient, réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, l'an 1109, et leur communauté fut érigée en abbaye en 1145, par Thierry, évêque d'Amiens. Elle fut unie à l'évêché l'an 1565, en faveur du cardinal de Crequi, pour-lors évêque d'Amiens, et la maison des religieux

fut donnée aux célestins en 1635.
(La Martinière.)

MARTIN DE LAON (saint), *S. Martinus Laudunensis*, l'une des premières abbayes de l'Ordre de Prémontré, était située dans la ville de Laon. C'était auparavant une église collégiale dont les chanoines étaient tombés dans un si grand relâchement que Barthélemy de Vir, évêque de Laon, crut devoir les en chasser, et mettre en leur place des chanoines réguliers de Prémontré, ce qui eut lieu en 1124. Depuis la mense abbatiale de Saint-Martin de Laon avait été unie à l'évêché. (*Gallia christ.* tom. 9.)

MARTIN DE LIMOGES (saint), *S. Martinus Lemovicensis*, abbaye autrefois de Bénédictins, et aujourd'hui de Feuillans, était située dans la ville de Limoges. Elle fut fondée, dit-on, par Alicius, frère de saint Eloi, et rétablie ensuite par Aldouin ou Heldouin, évêque de Limoges, frère de Godefroi, abbé de Saint-Martial, et vicomte de Guy, vers l'an 1012. Ce monastère était déjà florissant dès l'an 1030, et on trouve que dans le concile tenu à Limoges touchant l'apostolat de S. Martial, Jourdain, évêque de cette ville, attesta que les monastères de Limoges, c'est-à-dire, ceux de Saint-Augustin et de Saint-Martin, observaient avec régularité la discipline de leur institut. L'abbaye de Saint-Martin fut donnée aux Feuillans en 1619. L'abbé était régulier et triennal. (*Gallia christ.* tom. 2, col. 582.)

MARTIN DE NEVERS (saint), *S. Martinus Nivernensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située dans la ville de Nevers, et fondée par Hervé, baron de Donzy, et Mathilde de Courtenay sa femme, était occupée par les chanoines réguliers de la congrégation de France.

MARTIN DE PONTOISE (S.), *S. Martinus Pontisarensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située près de Pontoise sur la petite rivière de Vione, qui après avoir traversé la ville, se jette dans l'Oise, au diocèse de Rouen. Elle fut fondée par deux gentilshommes du pays, Warnerius et Amaury. Le roi Philippe 1^{er} confirma cette fondation l'an 1069, et saint Gautier dont on conserve les reliques à Pontoise, et dont on y fait la fête le 8 avril, fut choisi pour en être le premier abbé. Cette abbaye porta d'abord le nom de Saint-Germain, et prit ensuite celui de Saint-Martin. Elle était unie à la congrégation de S. Maur depuis l'an 1655.

MARTIN DE SEEZ (S.), *S. Martinus Sagiensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Seez. Elle fut fondée vers l'an 1060 par Thierry, abbé de Saint-Evrout, des libéralités de Roger de Montgommery et à la persuasion d'Yves, évêque de Seez. Les donations que plusieurs autres seigneurs firent à cette abbaye, la rendirent d'abord très-florissante, mais elle fut presque entièrement détruite dans les guer-

res d'Angleterre du quatorzième siècle. Elle fut encore pillée en 1563 par les calvinistes, sous la conduite de l'amiral de Coligny, et ensuite brûlée en 1568 par les gens de Gabriel, comte de Montgommery; elle fut rebâtie depuis, et devint une des plus considérables abbayes de la congrégation de Saint-Maur, à cause du privilège qu'elle avait conservé d'avoir un abbé régulier. Elle avait été aussi de la congrégation de Chesal-Benoît, et avant le concordat de Léon x et de François 1^{er} en 1515, qui est ce qui la fit excepter avec quatre autres de cette congrégation, du nombre des abbayes de nomination royale, parce que dès-lors comme à présent elles n'étaient gouvernées que par des abbés triennaux. Elle avait la nomination de plus de cinquante cures et de quatre ou cinq prieurés. (La Martinière, Diction. géogr. *Voyez le nouveau Gallia christ.* tom. 11, col. 712.)

MARTIN (S.), près de Tonnerre. (*Voyez MOLOSME.*)

MARTINE (sainte), vierge et martyre. Les actes de la vie et du martyre de cette sainte sont supposés; ainsi on n'en peut rien dire de certain. Néanmoins sa mémoire a presque toujours été célèbre à Rome où on avait dressé une chapelle sur son tombeau au pied du mont Capitolin. Mais ce qui a fait augmenter la célébrité du culte de sainte Martine au point qu'il l'est dans l'Église romaine, a été l'invention et la translation de ses

reliques faite le 25 d'octobre de l'an 1634. On trouva son corps à Rome dans la grotte de son église qui était toute ruinée. Le corps était dans un cercueil, qui était un grand coffre de terre cuite, posé sur une longue pierre ou table d'autel, serré entre deux murs, couvert de terre et de cailloux; la tête était séparément dans un bassin de cuivre tout rouillé et à demi rongé, et l'on reconnut aussitôt que c'était celle d'une jeune fille. Il y avait dans le même cercueil d'autres ossements séparés par trois lames ou plaques, dont l'une était de plomb, l'autre de terre, comme une grande tuile, et la troisième de marbre. Ce fut aux inscriptions de la première et de la troisième qu'on reconnut que c'étaient les corps de sainte Martine, vierge qui avait eu la tête coupée pour la foi, de saint Concorde, de saint Épiphané, et d'un autre qui n'était point nommé, qui tous avaient souffert le martyre pour la même cause. Le pape Urbain viii fit un décret pour en ordonner la fête tous les ans au 30 de janvier. On en fit l'office semi-double avec des hymnes et des leçons propres pour sainte Martine. Le cardinal François Barberin, neveu du pape, fit rebâtir l'ancienne église de Sainte-Martine comme elle est aujourd'hui. La ville de Rome regarde depuis ce temps notre sainte comme sa protectrice et sa patronne, parce qu'on croit qu'elle était romaine de naissance. (Bol-

landus, 1^{er} jour de janvier, et ses continuateurs au 18 d'avril et au 1^{er} de mai. Baillet, t. 1, 30 janvier.)

MARTINEAU (Isaac), jésuite, fils de François Martineau de Princé, qui fut un des premiers membres de l'académie d'Angers, naquit le 22 mai 1640. Il entra chez les jésuites le 5 septembre 1665, y régenta la philosophie pendant dix ans, et la Théologie durant six ans, à Paris. Il y fut aussi recteur de la maison professe, provincial de sa province, et confesseur de M. le duc de Bourgogne et des princes. Il mourut à Paris le 20 décembre 1720, et laissa : 1°. L'Oraison funèbre de Louis, prince de Condé, à Paris, 1687, in-4°. 2°. Les vertus de Louis de France, duc de Bourgogne, ensuite dauphin, *ibid.*, 1712, in-4°. 3°. Les psaumes de la pénitence de David, avec des réflexions, à Paris, 1710, in-12. 4°. Méditations sur les plus importantes vérités du christianisme pour une retraite, à Paris, 1714, in-12.

MARTINELLO (George-Marie), des Oblats de Saint-Ambroise de Milan, mort en odeur de sainteté en 1727, a composé quelques ouvrages de piété. 1°. *Le vie dello Spirito Battute, con molti novi pensieri*; à Venise, 1727, 2 vol. in-8°. 2°. *Il cammino della salute, agevolato à sacerdoti*; Milan, in-8°. 3°. *Stimoli all'orazione mentale*; Milan, in-8°. 4°. *Motivi ordinati à svelgliare l'amor de Dio*; Mi-

lan, 1723. *Biblioth. Scriptor. Mediolan.*

MARTINENGO (Tite-Prosper), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, était de Bresse en Italie où il mourut dans le monastère de Sainte-Euphémie l'an 1594. Il savait les langues, et composa divers ouvrages en prose et en vers. Pie IV l'appela à Rome où il revit l'édition des œuvres de saint Jérôme, publiée par Paul Manuce. Il revit aussi les œuvres de saint Chrysostôme et de Théophilacte et la Bible grecque qui fut imprimée à Rome. (Ghilini, dans son Théâtre des hommes de lettres.)

MARTINEZ (Grégoire), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était fils de Sébastien Martinez et de Catherine Munos, l'un et l'autre illustre par leur naissance. Il naquit à Ségovie le 12 mars 1575, fut prieur en divers couvens de son Ordre, et y enseigna long-temps la Théologie. Il mourut le 15 mai 1637, âgé de soixante-deux ans et trois jours, après avoir publié à Valladolid 3 volumes in-folio de commentaires sur la première partie de la seconde de saint Thomas. Ces 3 volumes parurent successivement en 1617, 1622 et 1637. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 2, p. 491.)

MARTINEZ (Jean), de la même famille que le précédent, entra aussi dans l'Ordre de Saint-Dominique dont il gouverna plusieurs maisons, et où il ensei-

gna en plusieurs universités. Il fut aussi confesseur de la reine Élisabeth, des rois Philippe IV et Charles II, et de la reine-mère Marie-Anne d'Autriche. Il mourut le premier jour de l'an 1676 à Madrid, âgé de quatre-vingt-six ans. Il a laissé entre autres ouvrages, 1. volume de discours théologiques et politiques, écrits en sa langue naturelle, qui fut imprimé à Alcalá de Henarès en 1664. (Échard, *ibid.*, tom. 2, p. 665.)

MARTINEZ DEL PRADO

(Jean), autre religieux dominicain de la même famille, se distingua dans les universités d'Espagne. Il fut fait provincial l'an 1662, et mourut le 25 février 1668 à Ségovie, après avoir laissé divers ouvrages; des disputes de métaphysique; cinq autres volumes in-4° de questions de dialectique, de logique, de métaphysique et de physique; les principales questions de la Théologie morale en 2 volumes in-folio; Traité des sacremens en général, et en particulier des sacremens de Baptême, de Confirmation, d'Eucharistie et de Pénitence, en 3 volumes in-folio. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Alcalá de Henarès depuis l'an 1649 jusqu'à l'an 1669. (Échard, *ibid.*, t. 2, p. 624.)

MARTINEZ (Didace), jésuite de Cordoue, mort le 5 avril, a laissé une lettre à un prêtre mis en prison en Angleterre pour la foi, imprimée sans nom d'auteur, et des commentaires sur l'Apocalypse, sur les pierres sa-

crées, la description de l'Idumée, et un commentaire sur l'épître de saint Jacques. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2015.)

MARTINEZ DE RIPALDA

(Jean), jésuite de Pampelune, mort le 26 avril 1648, a donné un Traité de l'Être surnaturel, imprimé en deux tomes, le premier à Bordeaux en 1634, et le second à Lyon en 1645. On a encore du même auteur une explication courte du maître des sentences, à Lyon, 1636, et un Traité de la foi, de l'espérance et de la charité, *ibid.*, 1651 (Dupin, *ibid.*, col. 2027.)

MARTINEZ DE LA PARRA

(Jean), jésuite espagnol, a donné : *Lux de veritates catholicas, y explicacion de la doctrina christiana*, etc, Le flambeau des vérités catholiques, et explication de la doctrine chrétienne, que suivant l'usage de la maison professe des jésuites de Mexico, le père Jean Martinez de la Parra faisait dans leur église tous les jeudis de l'année. Cet ouvrage contient trois traités, l'explication de la doctrine chrétienne, le décalogue et les sacremens. On y a joint cinq sermons que le même père prêcha les vendredis de carême de l'an 1691, et qui contiennent plusieurs points instructifs. Édition nouvelle, Madrid, 1750, in-folio. Ce livre a eu grande vogue en Espagne, et a son mérite. (Journal des Savans, 1751, pag. 762)

MARTINI (François), religieux de l'Ordre des carmes, sur la fin du quatorzième siècle, était de Catalogne. On a de lui un ouvrage de la conception de la sainte Vierge, et d'autres traités en français. (Lucius, Biblioth. Carm. Alègre, *in parad. Carm.*)

MARTINI ou **MARTINEZ** (Martin), docteur en Théologie et professeur à Salamanque, vers les années 1560 et 1570, était espagnol, et natif de Cantapie-dra. Il composa quelques ouvrages, comme *institutiones linguarum hebraicæ et chaldaicæ; hypotyposes theologicæ ad intelligendos sacræ Scripturæ sensus*, etc. Ce dernier fut mis par le concile de Trente entre les livres défendus, jusqu'à ce qu'on le corrigéât. (Moréri, édit. de 1759.)

MARTINIEN, martyr de Rome et compagnon de saint Proceſse. (*Voyez* PROCEſSE.)

MARTINIEN ou **MARTIN**, l'un des sept Dormans martyrs d'Éphèse. (*Voyez* DORMANS.)

MARTINIEN (saint), ermite en Palestine, naquit à Césarée vers le milieu du quatrième siècle. A l'âge de dix-huit ans il se retira parmi les ermites d'une montagne, appelée *lieu de l'Arche*, qui n'était pas fort loin de Césarée, où il vécut pendant vingt-cinq ans dans une pureté évangélique qui fut même honorée du don des miracles. L'ennemi du salut en conçut une si grande envie, qu'après avoir inutilement employé ses presti-

ges pour la lui ravir, il suscita une femme débauchée nommée Joé, pour y mieux réussir. S'étant vêtue de haillons, et portant ses beaux habits sous le bras, elle alla le soir par la pluie et le vent à la cellule de Martinien, le conjurant, comme une pauvre étrangère, de la recevoir par charité, de peur qu'elle ne fût dévorée des bêtes la nuit. La compassion fit qu'il la reçut; et, après lui avoir préparé à manger, il se retira dans un lieu écarté pour la laisser reposer. Le jour étant venu, il fut surpris de trouver une femme richement parée, qui lui dit qu'ayant oui faire beaucoup d'éloges de sa jeunesse, de sa beauté et de ses autres qualités, elle venait s'offrir à lui avec tout son bien. Elle ajouta beaucoup d'autres choses qui le persuadèrent; mais parce qu'il attendait des gens qui venaient tous les jours à la même heure prendre sa bénédiction, il monta sur la roche de sa cellule pour les découvrir. Dieu le toucha si fortement alors, qu'étant descendu, il alluma un grand feu et se mit les pieds dedans. La douleur du supplice l'obligeant de crier, la femme accourut au bruit, et le trouva baigné de ses larmes, et qui lui dit : *hélas ! si je ne puis endurer un feu si faible, comment pourrai-je souffrir celui de l'enfer auquel je viens de m'exposer pour avoir consenti à vos désirs ?* Joé effrayée se convertit elle-même, et fut reçue au monastère de Sainte-Paule à Béthléem où elle vécut

dans une mortification continue, jeûnant tous les jours au pain et à l'eau, et couchant sur la terre nue. Pour saint Martinien, il se retira sur un rocher que la mer environnait de toutes parts, où il passa six ans exposé à l'air jour et nuit, et subsistant du travail de ses mains par le moyen d'un marinier qui venait deux ou trois fois l'an lui apporter du biscuit et de l'eau douce, avec la provision de branches de palmiers nécessaires pour travailler. Au bout de ce terme, un vaisseau s'étant brisé au pied de son rocher, il le céda à une fille qui s'était sauvée du naufrage, se jeta à l'eau et aborda au rivage voisin. Il erra ensuite de désert en désert, et parcourut cent soixante-quatre villes, jusqu'à ce qu'au bout de deux ans il passa à Athènes où il mourut à l'âge de quarante ou cinquante ans. La mémoire de saint Martinien a été en grande vénération dans l'Église grecque, surtout à Constantinople où l'on célébrait sa fête solennellement dans l'église de Saint-Pierre à côté de Sainte-Sophie. (Bollandus. Baillet, t. 1^{er}, 13 février.)

MARTINIEN, martyr sous les Vandales, était esclave d'un officier de l'armée du roi Genseric qui voulut le marier avec une fille aussi esclave, nommée Maxime. Celle-ci qui était chrétienne, persuada à Martinien d'embrasser le christianisme, et Martinien gagné, procura le même avantage à trois frères qu'il avait, et dont

l'un s'appelait Saturien. Ces cinq esclaves s'étant sauvés la nuit, les quatre frères se retirèrent dans le monastère de Tabraque, sur les limites de la Numidie, et Maxime alla dans un monastère de filles, qui en était proche. Leur maître les ayant découverts, les fit enchaîner et tourmenter par divers supplices, pour les obliger à recevoir le baptême des ariens, jusqu'à ce qu'étant mort avec ses enfans et ses bestiaux de prix, sa veuve désolée fit présent des cinq esclaves à Sarsaon, parent du roi Genseric. Peu de temps après, Sarsaon voyant toute sa maison en trouble, parla de sa peine à Genseric qui envoya les quatre frères à Capsur, roi des Maures, demeurant dans la partie du désert de Mauritanie, que l'on appelait Chèvre-peinte, et donna la liberté à Maxime. Elle se retira dans un monastère de vierges dont elle fut supérieure, et où elle mourut saintement. Pour les quatre frères, ils convertirent un très-grand nombre de Maures, et remportèrent la palme du martyr par la cruauté de Genseric qui les fit attacher par les pieds à la queue de quatre chevaux indomptés. Les martyrologes parlent de ces saints martyrs au 16 d'octobre. On a donné le nom de sainte Maxime à un corps venu des cimetières d'Ostie, que l'on honorait dans l'église des Petits-Augustins de Paris. (Victor de Vite, dans son Histoire de la persécution de l'Église d'Afrique

sous les Vandales, l. 1^{re}, ch. 10. Baillet, 16 octobre.)

MARTINIÈRE (Brusen de la), *Voyez* Bruzen de la Martinière.

MARTINIS (Octavien), natif de Sessa, vivait dans le quinzième siècle. Il composa quelques ouvrages, et prononça devant le pape Sixte IV un éloge de la vie de saint Bonaventure, que Surius rapporte, t. 4, ad 13 jul.

MARTINON (Jean), jésuite, natif de Prioudé, en Auvergne, mourut le 5 février 1662, et laissa les ouvrages suivans en français : 1^o un Traité de Dieu et des anges, à Bordeaux, 1644. 2^o. D'autres Traités de l'incarnation, des sacremens en général, de la pénitence, et des autres sacremens en particulier, *ibid.*, 1646. 3^o. De la ~~foi~~ de l'espérance et de la charité, de la justice et du droit, à Poitiers, 1663. 4^o. De la béatitude, des actes humains, des péchés, des lois et de la grâce, à Paris, 1663. 5^o. L'anti-Jansénius, sous le nom d'Antoine de Moraines, *ibid.*, 1652. (Dupin, Table des Auteurs eccl. du dix-septième siècle, col. 2239.)

MARTINIUS (Mathias), savant écrivain protestant, né à Freinhague dans le comté de Waldeck en 1572, fit ses études à Paderborn, principalement sous le célèbre Piscator. Il enseigna l'hébreu, le chaldaïque et le syriac dans la même ville, fut ministre d'Embsen, et ensuite recteur de l'école de Bremen. Il mourut en 1630, à cinquante-huit ans. Son principal

ouvrage est un *lexicon philologique* en latin, qui est estimé, et dont on a fait trois éditions, la dernière en 2 vol. in-fol. La vie de Martinus est au-devant de ce lexicon. Il composa encore quelques ouvrages, comme des disputes et un abrégé de Théologie, imprimés en 1617.

MARTORANO, *Marturaman*, ville épiscopale de l'archevêché de Cosenze, est située sur les frontières de la Calabre ultérieure. Elle ne contenait que quatre cent cinquante familles avant le tremblement de terre qui en a ruiné une partie. La cathédrale est sous le nom de l'Assomption. Le diocèse, habité par des paysans fort grossiers, contient 10,000 âmes, et quinze paroisses.

Evêques de Martorano.

1. Réparat, assista au concile de Rome en 649.
2. Opportun, en 721.
3. Downus, en 761, sous Paul 1^{er}.
4. Théodose, en 826.
5. Théodore, en 853, sous Léon IV.
6. Florus, en 869 et 879.
7. Jean, en 964.
8. Martin, au concile de Ravenne, sous Jean XIII, en 967.
9. Jean, au concile de Rome en 998.
10. Ridulphe, siégeait en 1090.
11. Arnulphe, en 1100.
12. Rodulphe, en 1122.
13. Michel, en 1170, assista au concile de Latran en 1179.
14. Philippe Matera, d'une

illustre famille de Cosenze, grand chancelier du royaume de Sicile, devint évêque de Martorano en 1221; il assista à la diète de l'empire, qui se tint à Mayence en 1235, et se démit de son évêché en 1237.

15. Thomas, religieux et abbé de Saint Étienne de Bosco, de l'Ordre de Cîteaux, élu en 1252, mourut en 1254.

16. M. Rainald d'Aquin, fameux docteur en droit, succéda à Thomas en 1255.

17. Robert, transféré à l'église de Monopoli par Nicolas IV, en 1288.

18. Adam, postulé pour l'archevêché de Cosenze, sous Jean XXI, en 1320, mourut dans son église de Martorano,

19. Hugues, élu vers l'an 1333.

20. Senator Martira, d'une famille noble de Cosenze, siégeait en 1340 et mourut en 1349.

21. Jean de Bisignano, chanoine de Cosenze, nommé à l'évêché de Martorano, siégea environ dix ans.

22. Jacques, évêque d'Ischia, fut transféré à l'église de Martorano en 1359; il devint archevêque d'Otrante en 1363.

23. Jacques Castelli, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda au précédent en 1363.

24. Nicolas, en 1390, déposé par Boniface IX, rétabli en 1400, et déposé encore en 1401.

25. Jacques de Villano, chanoine de Cosenze, mis à la place de Nicolas en 1401.

26. Pierre, mort sous Martin V.

27. Antoine, évêque de Rosa en Sardaigne, fut transféré à Martorano en 1418, et mourut en 1440.

28. Charles, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu en 1440, abdiqua n'étant pas encore sacré.

29. Godefroi, en 1442, transféré à l'église de Saint-Marc en 1446.

30. Antoine de Genovisio de Rosarno, évêque de Saint-Marc, transféré à Martorano en 1444, passa au siège d'Isola en 1451.

31. Martin, transféré de l'évêché d'Isola à celui de Martorano en 1451, passa à l'église de Crotone en 1463.

32. Ange, docteur en l'un et l'autre droit, de Calabre, fut nommé à l'évêché de Martorano en 1463.

33. Aurèle Bicnatus, Milanais, élu en 1485, assista au couronnement d'Alphonse II, roi de Naples, en 1494, et mourut en 1496.

34. Ange Pappacoda, d'une famille illustre de Naples, homme vertueux et savant, principalement dans les langues grecque et latine, devint évêque de Martorano en 1497, et mourut à Naples en 1537.

35. Jacques-Antoine Ferdurius, d'Ancône, général des religieux conventuels de Saint-François, fut fait évêque de Martorano sous Paul III, en 1537, et mourut en 1560.

36. Ptolomée Galli, de Come, secrétaire de Pie IV, nommé

évêque de Martorano en 1560, fut transféré à l'église de Siponto en 1562, devint cardinal en 1565, et mourut à Rome évêque-cardinal d'Ostie, doyen du sacré collège, en 1607.

37. Jérôme de Federicis, succéda en 1562; il se démit en 1569, et devint évêque de Lodi sous Grégoire xii, en 1576.

38. Grégoire de la Croix, Espagnol, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut préposé à l'église de Martorano par le saint pape Pie v, en 1569. C'était un prélat vertueux, savant et zélé; il mourut de poison en 1577.

39. Marian Perbenedictus, d'une famille noble de Camerino, sacré évêque de Martorano en 1577, fut fait visiteur apostolique dans la Calabre sous Grégoire xiii, gouverneur de Rome et cardinal sous Sixte v, en 1589, et mourut à Rome évêque-cardinal de Frascati, en 1611.

40. Robert Phili, d'Altamura, vicaire-général de Martorano, en devint évêque l'an 1592, et mourut la même année.

41. François Monacho, d'une famille noble de Cosenze, élu par Clément viii en 1592, siégea trente-cinq ans, et mourut en 1627.

42. Luc Cellesius, d'une famille noble de Pistoia, référendaire de l'une et l'autre signature, fut élevé à l'épiscopat par Urbain viii, en 1627, et mourut en 1661.

43. Félix-Antoine Monacho, d'une famille noble de Cosenze,

docteur en l'un et l'autre droit, siégea depuis l'an 1661 jusqu'à l'an 1667.

44. Jacques Palamolla, vicaire apostolique des églises de Lanciano, de Reggio, et de Potenza, devint évêque de Martorano en 1667.

45. Michel-Ange Veraldus, élu en 1693, mourut en 1702.

46. Nicolas Richettus, professeur public de l'un et l'autre droit dans le collège romain, fut nommé à l'évêché de Martorano en 1703, et mourut en 1711.

47. Pierre-Antoine Petrasanta, Milanais, clerc régulier de Saint-Paul, succéda à Nicolas en 1718. (*Ital. sacr.*, t. 9, p. 270.)

MARTS ou MARS (saint), *Martius*, abbé en Auvergne. Il prit naissance dans le pays d'Auvergne vers l'an 440, ou 435, selon d'autres. Il se trouva porté dès sa première jeunesse à servir Dieu hors du commerce du siècle. Il voulut néanmoins s'éprouver auparavant; ce qu'il fit par une grande application à la prière, par des veilles assidues, par une mortification générale, par une exacte sobriété, et par une grande charité envers les pauvres : toute sa vie n'était qu'un exercice continu de piété et de pénitence. Mais ne se trouvant pas assez en sûreté au milieu du tumulte de la ville, il se retira sur une montagne voisine où il tailla quelques cellules dans les roches où les sièges et les lits n'étaient que de pierre. Il reçut avec lui quelques

personnes qui voulurent profiter de ses exemples et de ses instructions; et il les éleva dans la pratique des conseils les plus sévères de l'Évangile. Il ne relâcha rien de ce rigoureux institut, lorsque le nombre de ses disciples augmentant, il fut obligé de bâtir un monastère plus régulier. Il y vécut pendant l'espace de soixante ans dans la même égalité de conduite. Dieu l'y honora du don des miracles. Il mourut l'an 530, ou 525, selon d'autres, et fut enterré avec honneur dans la chapelle de son monastère. Dieu continua d'opérer des miracles en sa faveur. On fait encore sa fête en Auvergne le 13 avril. Les martyrologes de France font mention de ce saint. (Saint Grégoire de Tours, chapitre 14 du recueil de la vie des Pères. Baillet, t. 1, 13 avril.)

MARTYRS.

SOMMAIRE.

- § I. *Du nom et des différentes sortes de martyrs.*
- § II. *Des causes qui font le martyr.*
- § III. *Des dispositions nécessaires aux martyrs.*
- § IV. *Des actes des martyrs.*
- § V. *Des faux martyrs des hérétiques.*

§ I^{er}.

Du nom et des différentes sortes de martyrs.

Le nom de martyr est un nom grec qui signifie proprement témoin. On le donne par excel-

lence à tous ceux qui souffrent la mort pour rendre témoignage à la vérité de l'Évangile.

On distingue les martyrs désignés, *martyres designati*; les martyrs consommés ou couronnés, *martyres consummati, sive coronati*; les martyrs avérés, *martyres vindicati*. Les martyrs désignés sont ceux que l'on a condamnés à la mort, mais dont la sentence n'a point encore été exécutée. Les martyrs consommés ou couronnés sont ceux qui ont expiré dans les tourmens mêmes, ou peu après par la violence des tourmens. Enfin on appelle martyrs avérés ceux que l'Eglise, après un examen canonique, propose à la vénération des fidèles. On a aussi donné autrefois le nom de martyrs aux confesseurs qui avaient souffert l'exil, ou quelque supplice pour Jésus-Christ, quoiqu'on ne leur eût pas ôté la vie, mais improprement, puisqu'il n'y a de martyrs proprement dits que ceux qui meurent effectivement dans les tourmens, ou ensuite par la violence des tourmens, ou au moins qui en mourraient, si Dieu ne les préservait de la mort par un miracle de sa toute-puissance.

§ II.

Des causes qui font le martyr.

Ce n'est pas la peine seule qui fait le martyr, c'est encore la cause pour laquelle on souffre, et ces causes qui font le martyr, regardent, ou la personne même du martyr, ou celle du tyran.

Il n'y a qu'une seule cause qui fasse le martyr, et qui regarde la personne même du martyr ; savoir, la foi des choses qu'il faut croire ou faire. Pour qu'un homme soit censé martyr, il faut donc nécessairement qu'il donne sa vie, ou pour quelque vérité spéculative de la religion chrétienne, tels que les articles de foi, ou pour quelque vérité pratique, tels que les actes des vertus chrétiennes. D'où vient qu'on ne serait point martyr, si l'on mourait, ou pour une opinion pieuse, mais non définie par l'Église, ou pour une opinion fausse que l'on croirait vraie par une ignorance invincible, ou pour une vérité connue par les lumières de la raison, à moins qu'elle ne fût relative et préambulaire à la foi, telle que l'existence d'un Dieu, ce qui forme un doute parmi les théologiens, ou pour une vérité connue par une révélation particulière.

Il n'y a non plus qu'une cause qui fasse le martyr et qui regarde la personne du tyran ; savoir, la haine de la foi ou d'une bonne action prescrite par la foi de Jésus-Christ. Il n'est cependant pas nécessaire pour faire un martyr que le tyran avoue qu'il agit par un motif de haine contre la foi, il suffit qu'il agisse en effet par ce motif, quoique sous un autre prétexte ; il suffit même que l'accusateur intente l'accusation par ce motif, quoique le tyran agisse par un autre : il n'est pas nécessaire

non plus que ce tyran soit un hérétique ou un infidèle ; un catholique pourrait faire un martyr en faisant souffrir la mort à quelqu'un, en haine d'une vertu relative à la foi. Cette cause qui fait le martyr, et qui regarde la personne du tyran, se prouve : 1°. Par les termes de la sentence de mort ; 2°. par la dispute du martyr et du tyran ; 3°. par les offres faites au martyr pour l'ébranler ; 4°. par la promesse de le laisser en liberté s'il veut renoncer à la foi ; 5°. en montrant que le martyr a été condamné à la mort, parce qu'il s'est fait chrétien, ou parce qu'il n'a point voulu abandonner le christianisme, ou parce qu'il a fait une chose conforme à la religion chrétienne et défendue par le tyran, ou parce qu'il n'en a point voulu faire une défendue par l'Évangile.

§ III.

Des dispositions nécessaires au martyr.

La première disposition essentielle à un martyr adulte, est l'acceptation libre de la mort pour cause de la foi. L'acceptation actuelle est la meilleure, mais elle n'est pas nécessaire, la virtuelle suffit, et même l'habituelle en certains cas, tel que serait celui d'un homme qui aurait formellement accepté le martyre, et à qui on le ferait subitement souffrir, tandis qu'il dormirait, ou qu'il s'occuperait d'autres choses. 2°. Le désir

de mourir pour la foi ne suffit pas, il faut pour un martyr qu'il souffre la mort en effet, et qu'il la souffre patiemment et par un motif divin, non par aucun motif humain, tel que celui de rendre son nom célèbre. 3°. Il faut que le martyr souffre une mort infligée par un tyran; d'où vient que la sainte Vierge n'est pas proprement martyre, quoiqu'elle ait eu le cœur percé d'un glaive de douleur, non plus que les personnes qui avancent leurs jours à force de pénitences, ni celles qui préviennent les tyrans en se donnant la mort à elles-mêmes, à moins qu'elles n'en usent de la sorte par une inspiration divine, ni celles qui meurent au service des malades contagieux, à moins qu'elles n'y aient été condamnées par les persécuteurs, en haine de la foi.

4. Si le martyr est cathécumène, il est obligé de recevoir le baptême d'eau s'il le peut. S'il est baptisé et coupable de quelque péché, il doit les confesser, s'il a un confesseur. Il doit aussi recevoir la sainte Eucharistie, parce que le martyre n'exempte point de ces obligations nécessaires à l'article de la mort.

§ IV.

Des actes des martyrs.

Dodvel, écrivain protestant du dix-septième siècle, a prétendu, dans ses dissertations latines sur saint Cyprien, qu'il n'y a eu qu'un petit nombre de

martyrs, en quoi il a été solidement réfuté par dom Ruinart (*Actes sinc. des Martyrs*), qui a fait voir qu'on n'avait point enfilé le catalogue des martyrs : car quoique le temps et la malignité des persécuteurs aient fait périr un grand nombre de leurs actes, il s'en est conservé plusieurs qui sont d'une autorité incontestable, sans parler de ce que la tradition et les pères nous en apprennent dans leurs ouvrages.

On sait avec quel soin on conservait anciennement les actes des souffrances et de la mort des martyrs.

L'Eglise romaine avait des diacres et des sous-diacres destinés pour les recueillir, et cet usage passa bientôt de cette Eglise aux autres.

On peut distribuer en plusieurs classes les actes sincères des martyrs, et mettre dans la première ceux qu'on appelle *proconsulaires* ou *présidiaux*, qui n'étaient autre chose que les interrogatoires dressés dans les formes judiciaires par des notaires païens, en présence des proconsuls et des présidens qui faisaient le procès aux martyrs. Ces actes se conservaient dans les greffes publics, et c'est de-là que les chrétiens les tiraient à force d'argent pour les transcrire. Il faut mettre dans la seconde classe les actes que les martyrs composaient eux-mêmes, lorsqu'ils en avaient la commodité, et où ils écrivaient ce qu'ils avaient enduré pour la foi, aussi bien que les compa-

gnons de leurs souffrances. La troisième classe contient les actes que les chrétiens qui étaient présents aux audiences écrivaient en même temps que les greffiers, ou que les témoins des combats des martyrs dressaient incontinent après leurs triomphes. La quatrième classe renferme les actes qui ont été immédiatement tirés de ces originaux d'où l'on a retranché les formules ennuyeuses de la procédure judiciaire, et auxquels on a quelquefois ajouté des réflexions et des ornemens d'éloquence. La cinquième classe comprend les actes qui n'ont point été tirés des greffes publics, ni composés de la même manière que les autres, mais qui se trouvent dans les livres des auteurs ecclésiastiques qui, durant la paix de l'Eglise, ont rapporté l'histoire de ces martyrs dans des homélies, des panégyriques, des hymnes et d'autres ouvrages, soit qu'ils l'eussent apprise par le canal de la tradition ou par celui des mémoires. Tous ces actes étaient mûrement examinés, et après cet examen qui appartenait aux évêques, chacun dans son diocèse, on les lisait publiquement dans l'église. (Le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, réflexions sur les règles de la critique, t. 1, dissert. 4, art. 1.)

§ V.

Des faux martyrs des hérétiques.

Les hérétiques et les schismatiques se glorifient d'un grand nombre de martyrs, mais en

vain, puisqu'il est impossible qu'ils jouissent de ce privilège, soit qu'ils meurent pour soutenir leurs erreurs, comme il est incontestable, soit qu'ils meurent pour la défense de quelques articles de foi qui leur sont communs avec les catholiques, puisque même dans cette supposition, ils n'ont pas la vraie foi de ces articles, la créance qu'ils en ont n'étant point appuyée sur la première, vérité qui est Dieu, et sur l'infailible autorité de l'Eglise. (Voyez sur tout ce que nous avons dit des martyrs, le savant traité latin du cardinal Prosper de Lambertinis, depuis Benoît xrv, intitulé : *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonisatione*, etc., lib. 1, cap. 2, et lib. 3, cap. 11, et cap 12, et cap. 20.)

MARTYR D'ANGHIERA (Pierre), en latin *Anglariensis*, naquit l'an 1455 à Avone dans le Milanais sur le lac majeur, d'une famille illustre de Milan, originaire du bourg d'Anghiera sur le même lac. Nicolas-Antonio s'est trompé en le faisant naître en 1459, puisque, comme le remarque le père Nicéron, Pierre martyr assure dans sa six cent vingt-huitième lettre, écrite le 13 septembre 1618, qu'il était alors sur la fin de sa soixante-troisième année. On lui donna au baptême le nom de Pierre Martyr. A l'âge de vingt-huit ans environ il alla à Rome, et s'y attacha aux cardinaux Ascagne Sforze Visconti, vice-chau-

celier, Ascagne Viscomti, et Jean Archimbold, archevêque de Milan. Il y lia aussi un commerce d'amitié avec plusieurs savans, entre autres, Pomponius Lætus, Pierre Marsus, et Théodore de Pavie, médecin de Louis XII, et qui était chargé des affaires de France auprès du pape. Après avoir demeuré près de dix ans à Rome, il en partit le 29 d'août 1487 avec Eneco Lopez de Mendoza, comte de Tendilla qui, après avoir été ambassadeur d'Espagne à Rome, s'en retournait dans sa patrie. Ce seigneur le présenta au roi Ferdinand et à la reine Isabelle à Saragosse, et il suivit pendant quelque temps la cour, dans le dessein de prendre le parti des armes. Il fit sa première campagne en 1489, et se trouva au siège de la ville de Baça qui fut prise le 5 décembre. Mais après la prise de Grenade, il se dégoûta du service, embrassa l'état ecclésiastique, et reçut les Ordres dans cette dernière ville. La reine l'engagea ensuite à se donner à l'instruction des jeunes seigneurs de la cour et à leur enseigner les belles-lettres; ce qu'il fit à Valladolid en 1492, puis à Saragosse, à Barcelonne, à Alcalá, et partout où la cour se trouvait. L'an 1501, le roi et la reine l'envoyèrent en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, et delà en Égypte, vers le sultan Campson Gauri, qui lui donna audience au Caire le 2, le 8 et le 21 février 1502. Il en obtint tout ce

qu'il lui demanda, surtout la liberté de réparer les saints lieux à Jérusalem et aux environs, et la diminution des caphars, qu'on augmentait chaque jour aux pélerins, et la cessation des avanies. Il arriva de son voyage au commencement d'août 1502 à Saragosse d'où il suivit la cour à Tolède, à Alcalá, à Ségovie et à Medina del Campo. Il partit de cette dernière ville le 23 novembre 1504, après la mort de la reine Isabelle, pour accompagner son corps à Grenade. Cette princesse l'avait fait doyen du chapitre de cette ville, comme le dit expressément M. Fléchier dans son histoire du cardinal Ximenès, tome 1, p. 218. Nicolas-Antonio confirme ce récit en plaçant ce fait d'abord après le retour de Martyr de son ambassade, *in reditu, Granatensis ecclesiæ prior, ut vocant, factus*. Ainsi il y a de l'apparence que le père Nicéron s'est trompé, en attribuant la nomination de Martyr à ce bénéfice, au roi Ferdinand en 1505, après la mort de la reine Isabelle. Martyr fut aussi chapelain de la reine Jeanne, mère de Charles-Quint, et il accompagna cette princesse dans la tournée si singulière et si extraordinaire qu'elle fit après la mort de dom Philippe d'Autriche son mari qu'elle aimait avec une espèce de fureur. Quand il fut mort, elle ne voulut prendre aucune nourriture, et demeura longtemps le visage collé au sien, sans que rien pût l'en arracher;

elle consentit enfin qu'on le mit dans un cercueil, mais ce cercueil l'accompagnait toujours; elle ne le perdait point de vue. Non contents de pleurer jour et nuit son époux, elle le traînait dans toutes les villes de Castille avec l'appareil lugubre de sa viduité, ne goûtant d'autre plaisir au monde que celui de renouveler éternellement ses obsèques, sans vouloir souffrir qu'on le séparât d'elle. (D'Orléans, Histoire des révolutions d'Espagne, t. 4, p. 501-502.) En 1507, le cardinal Ximénès nomma Pierre Martyr à un bénéfice considérable aux environs de Guadalajara, et en 1515 il en obtint un autre à Lores, près de Carthagène. Le roi Ferdinand étant mort l'année suivante, Pierre Martyr fut du nombre de ceux que le cardinal Ximénès, régent du royaume, priva des pensions dont ils jouissaient. Au mois de décembre 1519 il contribua beaucoup à apaiser un tumulte à Valence. En 1520 il suivit la cour à Compostelle et à la Corogne d'où il passa à Valladolid. Le cardinal de Tortose ayant été élevé au souverain pontificat sous le nom d'Adrien vi, Pierre Martyr alla le saluer à Vittoria. Le pape l'accueillit, et voulut même l'emmener avec lui à Rome; mais il s'en excusa sur son âge. L'année suivante 1523 ce pontife lui donna l'archiprêtré d'Ocasia. Charles-Quint ne le favorisa pas moins que Ferdinand; il le mit de son conseil des Indes, et au mois d'août 1524

il le nomma abbé de Saint-Jacques de la Jamaïque; Martyr consacra les revenus de la première année à en bâtir l'église. Aucun auteur ne marque l'année de sa mort. Mais comme la dernière de ses lettres est du mois d'août 1525, il est à présumer qu'il mourut quelque temps après. Il était alors âgé de soixante-dix ans. On a de lui : 1°. un Recueil de lettres fort curieux, qui fut imprimé pour la première fois en 1530, sous ce titre : *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis. Complati, apud Michaelem de Eguia, 1530, in-fol.* Cette première édition était devenue si rare que, dans le temps que le cardinal François Barberin était légat d'Urbain viii en Espagne, il paya une somme considérable pour une copie manuscrite de ces lettres. M. le premier président de Lamoignon donna l'exemplaire qu'il avait dans sa bibliothèque à Charles Patin qui en fit faire une nouvelle édition en Hollande, plus belle et plus correcte que la première, sous ce titre : *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii Mediolanensis, protonotarii apostolici, prioris archiepiscopatus Granatensis, atque à consiliis rerum indicarum hispanicis, tantâ curâ excusum, ut præter styli venustatem quoque fungi possit vice luminis historiae superiorum temporum. Cui accesserunt epistolæ Ferdinandi de Pulgar coætanei, latinæ pariter atque hispanicæ cum tractatu hispanico de*

virtis Castellæ illustribus. Amsterdam, 1670, in-folio. « Ces lettres, dit le père Nicéron, sont très-curieuses et fort recherchées des savans. On y trouve toute l'histoire du temps de Pierre Martyr. Elles sont divisées en trente huit livres, et s'étendent depuis l'an 1488 jusqu'à l'année 1525. M. l'abbé Langlet s'est trompé en attribuant dans son catalogue des historiens le *Tractatus hispanicus de viris Castellæ illustribus* à Pierre Martyr, puisque ce Traité porte le titre de Ferdinand de Pulgar. » M. Fléchier s'est beaucoup servi des lettres de Pierre Martyr dans son histoire du cardinal Ximènes. 2°. On a aussi de Pierre Martyr l'Histoire de la découverte du nouveau monde sur les originaux mêmes de Christophe Colomb, et sur les mémoires qu'on envoyait d'Amérique au conseil des Indes dont il était membre. Il commença à l'écrire au mois de novembre 1493, et la donna à diverses reprises partagée en décades dont chacune a dix livres, ou plutôt dix chapitres sous ce titre : *De novo orbe decades*. La première décade, dit le père Nicéron, parut dans une édition de quelques ouvrages de Pierre Martyr, inconnue à Nicolas-Antonio, et à Maittait, qui est ainsi rapportée dans le catalogue de la bibliothèque d'Ulenbroek. *Petri Martyris opera. Scilicet : legationis Babylonica jussu Ferdinandi et Elizabethæ susceptæ libri tres.*

Ejusdem oceani decas. Ejusdem carmina, Janus, Inachus, Pluto furens, et reliqua poemata, hymni, et epigrammata. Curd Aelli Antonii Nebrissensis, ejusdemque argumentis et annotationibus. Hispali, 1500, in-folio. Les trois premières furent ensuite imprimées à Paris en 1532, in-4°, à Bâle en 1533, in-fol, avec les trois livres *De legatione Babylonica*; à Cologne en 1574, in-4°, avec les mêmes. Les huit décades, c'est-à-dire, l'ouvrage entier a été imprimé à Paris en 1536, in-folio. Richard Hakluyt, connu par son recueil de voyages, en donna une édition corrigée, avec des notes marginales, et une carte géographique, à Paris en 1587, in-4°. Cet auteur dit dans la préface de son édition des décades, que la mémoire de Pierre Martyr doit être chère à tous les gens de bien, puisqu'il a rapporté fidèlement et savamment tout ce que les Espagnols ont fait de bien et de mal par terre et par mer pendant trente-quatre ans, depuis la première découverte du nouveau monde. Il ajoute qu'il est très-exact à décrire les lieux, et à marquer les temps; que son style est concis, mais vif et animé; qu'il ne se contente pas de raconter simplement les faits, mais qu'il recherche les causes secrètes de toutes choses. 3°. *De insulis nuper inventis et incolarum moribus*. Bâle, 1521, in-4°, et in-folio avec les trois premiers livres des décades. Cologne, 1574, in-8°, avec les

mêmes livres. 4°. *De legatione Babylonica libri tres*. Hispali, 1500, in-folio, avec la première décade, et avec l'ouvrage précédent dans les éditions où il se trouve. Il envoya cet ouvrage en 1515 à Léon x, avec une lettre qui se trouve dans son recueil. Cette relation est estimée et renferme l'histoire d'Égypte de ce temps-là. Il lui a donné le titre qu'elle porte, parce que le soudan qui commandait en Egypte, se nommait le soudan de Babylone. « Je ne » sais, dit le père Nicéron, ce » que c'est que cet ouvrage rapporté dans le catalogue des » historiens de l'abbé Lenglet, » *Petri Martyris historia Palæstinarum, Tyriorum et Sydoniorum*. Tiguri, 1592, in-4°, » ni s'il appartient à Pierre Martyr Vermilio, à qui le père » Lelong le donne. » 5°. Nicolas-Antonio parle d'un ouvrage en vers latins sur Pline. Voici ses propres termes : *Præter hæc ad Plinii omnes libros synopsis latinam versibus edidit, cum facultate poetica ævo suo in paucis floretet*. (Nicolas-Antonio., *Biblioth. Hispan.*, t. 2, p. 362 et suivantes. Le père Nicéron, *Mémoires des hommes illustres*, t. 23, p. 202 et suivantes. M. de Chauffepié, *nouveau Dictionnaire historique et critique*, t. 3, M. p. 47 et suivantes.)

MARTYR (Pierre), hérétique. (*Voy. VERMILIO.*)

MARTYRAIRE, *Martyrarius*, ancien officier de l'Église, qui était le même que le mansion-

naire, que l'on appelait *Martyraire*, parce qu'étant garde de l'Église, il était chargé surtout du soin de conserver les reliques des martyrs. On appelait aussi *Martyraire* un prêtre proposé à une église dédiée à Dieu sous le nom d'un martyr, et que l'on nommait en latin *Martyrium*.

MARTYRE, souffrance des tourmens ou de la mort pour la religion chrétienne, *martyrium*. Le martyre supplée le baptême d'eau dans les adultes non baptisés, effaçant en eux le péché originel et les péchés actuels, quant à la coulpe et à la peine temporelle et éternelle, soit qu'il produise ses effets par sa propre vertu, et *ex opere operato*, comme l'on parle dans l'école, soit qu'il les produise par le moyen de la charité du patient, et *ex opere operantis*. Prosp. (Lambert *ibid.* lib. 3, cap. 15, Num. 7 et 8.)

On peut désirer le martyre, mais on ne peut, ni se le procurer en excitant les persécuteurs, parce que ce serait les pousser à un crime, ce qui est illicite, ni se le donner à soi-même en prévenant les bourreaux, à moins qu'on n'y soit déterminé par un mouvement particulier de l'Esprit-Saint. On est seulement obligé de le souffrir sous peine de damnation, lorsqu'on ne peut s'en dispenser sans faire un péché mortel, ou que l'on est interrogé sur la religion, soit publiquement et juridiquement, soit même en particulier et dans

des circonstances où l'on ne pourrait s'abstenir de répondre sur sa religion sans qu'il en arrivât du scandale. *Sustinere martyrium cadit sub præcepto : quia scilicet homo debet habere animum paratum, ut prius permitteret se occidi, quam Christum negaret, vel mortaliter peccaret.* (Saint Thomas, 2. 2. q. 124, art. 1, ad 3, et art. 3, ad 1. Voyez sur le mérite et la dignité du martyr un discours qui a remporté le prix d'éloquence à l'Académie Française en 1683.

MARTYRE ou MARTYRIUS, diacre de Constantinople, et Marcien, lecteur, avaient servi de secrétaires au saint évêque Paul l'an 355. Macédone, usurpateur de son siège et furieux arien, les livra tous les deux au préfet qui les fit condamner à mort, comme ayant eu part au massacre d'Hermogène, maître de la milice, qui avait été tué par le peuple douze ou treize ans auparavant, parce qu'il voulait chasser saint Paul, légitime évêque de Constantinople, pour favoriser Macédone. Martyre et Marcien n'avaient point trempé dans ce désordre, et ils souffrirent avec courage la mort injuste à laquelle ils furent condamnés. On les enterra hors de la ville près de la porte Mélandèse dans le lieu même où l'on exécutait les criminels. Sozomène assure qu'il s'y fit depuis des miracles qui furent cause qu'on purifia le lieu, et que l'on y bâtit une église en

leur honneur, au milieu de laquelle se trouvait leur tombeau. L'Eglise honore leur mémoire le 26 d'octobre. (Baillet, 25 octobre.)

MARTYRE, compagnon de saint Sisinne et de saint Alexandre, martyrs au territoire de Trente. (Voyez SISINNE.)

MARTYROLOGE, la liste ou le catalogue des martyrs, *martyrologium*. La coutume de dresser des martyrologes est empruntée des Payens qui inscrivaient le nom de leurs héros dans leurs fastes, pour conserver à la postérité l'exemple de leurs belles actions; et soit qu'on doive aux papes Clément et Fabien la gloire d'avoir introduit cet usage dans l'Eglise, comme le prétend Baronius, ou à quelqu'un de leurs successeurs, il est constant qu'il est de la plus haute antiquité, et qu'on a recueilli plusieurs martyrologes des saints.

1. Le premier est celui qu'on nomme d'Eusèbe et de saint Jérôme, soit qu'ils en soient en effet les auteurs, soit qu'on leur ait attribué. Cassiodore le cite au sixième siècle, et Bède dans le septième siècle. Il y a de deux sortes de copies, les unes entières; et les autres abrégées. Des entières, trois ont été données au public: celle d'Esternach, qui passe pour la plus ancienne, et qui fut écrite en 728 par le moine Laurent, selon l'ordre de saint Villebrord, premier évêque d'Utrecht; celle de Corbie, et celle de saint Vandrille. On croit

que c'est de ce martyrologe de saint Jérôme dont on se servait à Rome au sixième siècle, comme on voit par la lettre de saint Grégoire à Euloge d'Alexandrie, *lib. 7, epist. 29*, et il est très-probable aussi que le petit martyrologe, envoyé de Rome à Aquilée par le pape, et imprimé par Rosveyd, sous le nom d'ancien romain, est l'ancien martyrologe romain.

2. Le Martyrologe de Bède fut écrit vers l'an 730, et augmenté ensuite par Florus vers l'an 839. Il est difficile de distinguer ce qui est de Bède d'avec ce qui est de Florus; et pour faire cette distinction, le père du Sollier croit qu'il faut se servir du petit martyrologe que Bède avait fait en vers.

3. Vandelbert, moine de Prom au diocèse de Trèves, écrivit un martyrologe en 848, il suivit principalement Florus. Molan a donné ce martyrologe dans sa première édition d'Usuard, et Dom Luc d'Achery, au cinquième tome de son spicilège.

4. Raban, archevêque de Mayence, composa vers l'an 845 un martyrologe, qui est une augmentation de ceux de Bède et de Florus.

5. Le martyrologe de Notker, surnommé le petit Bègue, moine de Saint-Gal, fut écrit vers l'an 894; c'est une compilation de plusieurs autres. Henri Canisius l'a donné depuis le premier janvier jusqu'au 26 d'octobre inclusivement, le reste n'ayant point été trouvé.

6. Le martyrologe d'Adon, qui est une compilation du romain, et de celui de Bède augmenté par Florus, fut écrit l'an 858.

7. Le martyrologe d'Usuard, moine de saint Germain-des-Prés à Paris, fut écrit en 875, et dédié à Charles-le-Chauve, et non à Charlemagne, comme ont cru Trithème et beaucoup d'autres. Charles-le-Chauve était déjà empereur pour lors, et ne le fut qu'en 875. Usuard le fit sur un exemplaire d'Adon, qui portait faussement le titre de celui de Florus.

8. Le martyrologe de Nevelon, moine de Corbie, écrit vers l'an 1089, n'est proprement qu'un abrégé d'Adon avec les additions de quelques saints, principalement des environs d'Amiens. Il est manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Pierre de Corbie, et n'a point encore été imprimé.

9. Quand Ditmar, évêque de Mersbourg en Misnie, parle de son martyrologe au septième livre de sa chronique, il entend un exemplaire de martyrologe qu'il avait, et non un martyrologe qu'il ait composé lui-même, et c'est mal-à-propos que quelques écrivains lui en attribuent un de sa façon.

10. Le père Kirker, dans son *prodromus*, parle d'un martyrologe des Coptes, gardé aux Maronites, à Rome.

11. Il y a des martyrologes d'églises particulières, tels que celui du monastère de Saint-Savin, de Lavédan, donné par

M. du Saussay, évêque de Toul, à la fin de son second tome du martyrologe de France, celui de Saint-Laurent de Bourges, abbaye de bénédictins, etc., mais les trois premiers martyrologes sont comme les sources et les originaux de tous les autres qui n'en sont que des copies augmentées.

12. Le martyrologe romain, qui renferme aujourd'hui les noms de tous les saints canonisés, martyrs, confesseurs, vierges, veuves, se doit lire au chœur à prime avant le *Pretiosa*.

13. Les hérétiques ont fait des martyrologes qui renferment les noms de leurs saints prétendus, et qui ne commencent guères qu'à Viclef et à Jean Hus, dont le premier mourut l'an 1387, et le second fut brûlé en 1415. Voyez touchant les martyrologes, le savant avertissement que M. l'abbé Chatelain a mis au commencement de sa traduction du martyrologe romain, et la préface non moins savante du père du Sollier, Jésuite, sur son édition du martyrologe d'Uusard. (Voyez aussi Baillet, Disc. sur l'hist. de la Vie des Saints, n. 64, et l'excellent traité de Prosper de Lambertinis, sur la canonisation des saints, t. 4, lib. 4, part. 2, ch. 16.

MARTYROLOGISTE, auteur d'un martyrologe, *martyrologii autor, scriptor*.

MARTYROPOLIS, ville de la quatrième Arménie, située sur le fleuve Nymphius, à quinze

milles des sources du Tigre, suivant l'ancienne notice, et à un peu plus d'une journée de chemin d'Amida, suivant Procope, lib. 3, de *œdific. cap.* 2. Le nom de Martyropolis lui fut donné, dit-on, au cinquième siècle, à cause qu'on y transporta les ossements et d'autres reliques des martyrs qui avaient versé leur sang pour la foi de Jésus-Christ, sous Sapor et Varane, rois de Perse. Les gens du pays l'appelaient Maipherakin, d'où lui était venu aussi le nom de Maipheracta. C'est un évêché de la province de Mésopotamie au diocèse d'Antioche. Celui de Tacrit ou Tagrid lui était uni au cinquième siècle. M. Renaudot a cru que Maipherakin était la même ville que Tacrit; mais le géographe de Nubie et autres en parlent comme de deux villes distinctes et mettent Maipherakin dans l'Arménie et Tacrit dans la Mésopotamie, à l'extrémité de l'Irac ou Babylonie. Voici les évêques de Martyropolis ou Maipherakin.

1. Maruthas (saint), qui siégeait du temps d'Isdegerde, roi de Perse, travailla beaucoup pour la propagation de la foi dans la Perse. Il assista au second concile général et à celui qui se tint à Antioche en 382, contre l'hérésie des Messaliens. De retour à Constantinople, sous l'empereur Arcadius, Maruthas se joignit aux adversaires de saint Jean-Chrysostôme; mais ayant connu d'abord leur mauvaise foi, il les abandonna et se rangea du

parti de saint Jean-Chrysostôme, comme il paraît par la quatorzième lettre de cet illustre prélat à Olimpyade. Maruthas se trouva aussi au concile de Seleucie l'onzième année du règne d'Isdegerde et y fit dresser vingt à vingt-six canons pour la discipline que le célèbre Renaudot dit avoir lus dans un code manuscrit syriaque. M. Assemani prouve que la collection des actes des martyrs qui souffrirent pendant la grande persécution de Sapor, est l'ouvrage de Maruthas. (*Voyez les Acta sanctorum martyrum orientaliū et occident.* de M. Assemani, *part.* 1, imprimés à Rome en 1748.) Les Grecs et les Latins honorent la mémoire de saint Maruthas le 4 décembre. (Bailet, *Vies des Saints*, 4 décembre.)

2. Zebennus, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine.

3. N.... l'un des six évêques de Macédoine qui écrivirent à l'empereur Léon, au sujet du meurtre de saint Proter d'Alexandrie.

4. Georges, transféré de l'église d'Apamée à celle de Martyropolis, sous Philippique, empereur de Constantinople, écrivit une lettre aux moines jacobites du monastère de Saint-Matthieu, en faveur du concile de Chalcédoine.

5. Basile, assista au concile pour le rétablissement de Photius.

6. Mandiana, nommé à l'évé-

ché de Marde par Michel 1^{er}, patriarche des jacobites, fut si mal reçu des citoyens de cette ville, qu'il prit le parti de se retirer, et se rendit auprès de l'empereur à Constantinople où, ayant fait abjuration de son hérésie et ayant embrassé la foi du concile de Chalcédoine, il fut nommé évêque de Maipherakin. (*Oriens. chr.*, t. 2, p. 998.)

Evêques nestoriens.

1. Jaballaha, qui fut élevé à la dignité de catholique, avait été auparavant évêque de Maipherakin, et puis de Nisible.

2. Michel dont on trouve dans un manuscrit arabe du Vatican une profession de foi nestorienne. Il est qualifié évêque d'Amide et de Maipherakin. Ces deux sièges étaient apparemment unis de son temps.

3. Jean, assista à l'installation du catholique Machicha II.

4. Jesu-Denha, à l'élection du catholique Jaballaha III. (*Or. chr.* t. 2, p. 1321.)

Evêques jacobites.

1. Athanase 1^{er}, siégeait en 1051. Il contribua la même année à la promotion du patriarche Jean III, lequel étant mort, aussi bien que son successeur Isaac, Athanase fut nommé patriarche par ordre du roi Abugiasar, après l'an 755, et prit le nom d'Athanase IV.

2. Athanase II, en 1141, mort en 1169.

3. Ignace 1^{er}, nommé par le patriarche Michel 1^{er}, en 1169, mourut en 1182.

4. Ignace II, qu'on appelait aussi Gabriel, succéda au précédent en 1182.

5. Jacques Sévère, surnommé Bar-Sciaco ou Bar-Esaï, évêque de Maipheracta et de Tacrit, auteur de plusieurs écrits dont Asseman donne l'analyse, t. 2, p. 237 et seq., mourut en 1231.

6. Jean, siégeait en 1253. Il assista en 1257, avec plusieurs autres prélats, au sacre de Mahicha, patriarche des nestoriens.

7. Malchus, présida à l'élection du patriarche Ignace V, en 1203.

8. N... sacra avec l'évêque de Maara le patriarche Ignace VII, en 1365.

9. Gazel, vivait en 1583. (*Oriens christ.*, t. 2, p. 1449.)

MARU. Il y a deux villes de ce nom en Perse dans la Chorasanie. L'une s'appelle Maru El-Roud ou Maru El-Kagehan, suivant Abulpheda; et l'autre, Maru - Alsciahegan. Celle-ci, dont il s'agit maintenant, est située sur le fleuve Morcab à six stations de la première, vers le nord. Elle est grande et bien bâtie, et l'emporte par-dessus presque toutes les villes de la Chorasanie, suivant Golius. La religion chrétienne ayant été établie, dit-on, dans la Chorasanie, sous le roi Sapor, Maru devint ensuite métropole et province ecclésiastique du diocèse des Chaldéens. La notice d'Élie lui donne pour suffragans les évêchés de Dair-Hannes, de Damaduthe, de Daabarsanaïa et de Sarchase. C'est tout ce que

nous savons de ces églises. Voici les évêques de Maru :

1. Bar-Codhsaba qui prêcha l'évangile dans la Chorasanie, siégea soixante-dix ans, *ex mare*.

2. David I^{er}, métropolitain de Maru, ordonna le catholique Elhée en 520.

3. Théodore, vivait sous le catholique Mar-Aba, en 540.

4. David II, succéda à Théodore en 550.

5. Élie, qu'on regardait comme un saint dans le pays, a beaucoup écrit, particulièrement sur l'histoire ecclésiastique. Il assista à la mort du catholique Jesuiah III.

6. Joseph I^{er}, déposé par le catholique Timothée I^{er}, renonça au christianisme, et passa chez les Sarrasins. Il siégeait en 778.

7. Jean, ordonné par le catholique Serge en 860.

8. Joseph II, assista à l'élection du catholique Jean IV en 900.

9. Ebedjesus, transféré de l'évêché d'Aspahan par le catholique Mare II.

10. Georges Alsakani, ordonné par le catholique Sebarjesus III. (*Or. ch.*, t. 2, p. 1261.)

MARULE (Marc), natif de Spalatro, fleurit vers l'an 1520. On a de lui : 1°. Six livres des exemples ou actions mémorables. 2°. L'évangélistaire de la foi, de l'espérance et de la charité. 3°. Cinquante paraboles et autres œuvres morales de piété, imprimées à Venise et ailleurs plusieurs fois, et à Anvers en

1601. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 960.)

MARUTHAS (saint), premier évêque de Martyropolis. (*Voy. MARTYROPOLIS.*)

MARZAILLE, lieu du diocèse de Parme en Italie. Honest, archevêque de Ravenne, y tint un concile l'an 973, *concilium marzaliense*, pour accorder l'évêque de Bologne et celui de Parme, qui étaient en dispute touchant quelques terres qu'ils disaient l'un et l'autre appartenir à leur église. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

MARZILLA (Pierre-Vincent de), natif de Saragosse, général de la congrégation des bénédictins d'Espagne, fleurit jusque vers l'an 1620. Il donna une édition des décrets du concile de Trente, avec les déclarations des cardinaux - interprètes du concile, à Palerme en 1620, et à Lyon en 1631. On a aussi de lui une paraphrase du Pentateuque, à Salamanque en 1600 et 1610. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1840 et 1841.)

MAS (Hilaire du), docteur en Théologie de la faculté de Paris, maison et société de Sorbonne, reçu docteur le 24 mai 1668, a donné l'Histoire des cinq propositions, à Liège en 1699, et la défense de cette histoire, *ibid.* 1701. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2795.)

MAS-D'AZIL, *Mansum Azilium*, abbaye de l'Ordre de

Saint-Benoît en Languedoc. Son origine est peu connue : ce que l'on en sait de certain, c'est que ce monastère, dont l'église était dédiée sous l'invocation de Saint-Étienne, subsistait sous l'empire de Charlemagne, et que du temps de Louis-le-Débonnaire, un seigneur appelé Ebolatus, de concert avec sa famille, fit donation à Asnarius, abbé du Mas-d'Azil, d'un lieu nommé Sylva Agra, et de l'église de Saint-Pierre où reposaient les reliques de saint Rustique, martyr, que l'on croit avoir été le même que l'évêque de Caliors de ce nom, que les habitants de cette ville firent mourir sous le règne de Dagobert 1^{er}. Le lieu de Sylva Agra dont on vient de parler, était situé dans le comté de Toulouse, sur un petit ruisseau appelé Jerles, voisin de la Garonne. C'est sans doute le même où il y a une église ou paroisse de Saint-Rustique, à une lieue de ce fleuve, au voisinage de la baronnie de Castelnaul d'Estretfonds. L'abbaye du Mas-d'Azil subsistait encore de nos jours dans le pays de Foix, sur la petite rivière de la Rize, au diocèse de Rieux, à quatre lieues du côté du levant de Pamiers, et dans l'étendu de l'ancien diocèse de Toulouse. (Moréri, édition de 1759, d'après D. Vaissette, Histoire générale de Languedoc, t. 1, liv. 9, pag. 483.)

MAS-GARNIER, ou SAINT-PIERRE DE LA COURT, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît en

Languedoc, au diocèse de Toulouse. On prétend qu'elle a été fondée par un vicomte et une vicomtesse de Beziers dans le même temps que celle de Lezat. Le père Mabillon qui ne met cette fondation qu'au milieu du dixième siècle, donne le nom d'Athon-Benoît au vicomte, et celui d'Amélie à la vicomtesse : mais il est constant que si cette abbaye du Mas-Garnier a été fondée par le vicomte de Beziers qui a fondé celle de Lezat, dont nous avons parlé en son lieu, il faut que l'une et l'autre doivent leur fondation à Antoine, vicomte de cette ville dans le milieu du neuvième siècle. La femme de celui-ci s'appelait Adoyre, et l'on a peut-être confondu son nom avec celui d'Amélie. Quoi qu'il en soit, l'abbaye de Mas-Garnier était située à la gauche de la Garonne, à cinq lieues de Toulouse vers le nord-ouest, dans la judicature de Verdun. (Moréri d'après dom Vaissette, Histoire générale du Languedoc, t. 1, liv. 10, p. 541.)

MASAL, ville de la tribu d'Asser, qui fut cédée aux lévites de la famille de Gerson. (Josué, 21, 30.) Eusèbe dit qu'elle était joignant le mont Carmel, sur la mer.

MASALOTH, ville. (1 Mach. 9, 2.)

MASAMIG, siège épiscopal du diocèse des Chaldéens, sous la métropole de Bassora. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Abraham. Il siégeait

sous le catholique Jesuiah III. (*Oriens christianus*, t. 2, p. 1260.)

MASBOTHÉEN ou MASBOTHIEEN ou MASBUTHÉEN, *Masbothæus* ou *Mesbothæus*, nom de secte qui vient de l'hébreu ou plutôt du chaldaïque *schabat*, *reposer*, et signifie des gens oisifs, des gens de repos, les tranquilles, les sabbataires, c'est-à-dire, qui font profession de garder le sabbat. On distingue deux sortes de masbothéens. Les uns étaient une des sectes juives du temps de Jésus-Christ. Les autres étaient des hérétiques sortis de cette secte, qui troublèrent l'Eglise chrétienne. Eusèbe, dans le chapitre 22 du quatrième livre de son histoire ecclésiastique, ou plutôt Hégésippe qu'il cite, fait mention de ces deux sortes de masbothéens. Saint Jérôme les nomme Marbonéens; et Isidore, morbonéens. Les Masbothéens étaient une branche des Simonien. (*Voyez SIMONIENS.*)

MASCARON (Jules), évêque et comte d'Agen, né à Marseille en 1634, entra jeune chez les prêtres de l'Oratoire, et fut chargé dès l'âge de vingt-deux ans d'enseigner la rhétorique au Mans. Il prêcha ensuite à Saumur avec une telle réputation, que les hérétiques mêmes accouraient à ses sermons, et faisaient son éloge. Il fut ensuite théologal du Mans; mais il quitta cette place pour venir prêcher à Paris dans l'église de sa congrégation, rue Saint-Ho-

noré. Il eut un tel applaudissement, que la cour le demanda pour l'avent de 1666, et pour le carême de 1667. Il y prêcha dans la suite cinq autres avens et cinq carêmes, toujours avec de nouveaux éloges. Il fut nommé à l'évêché de Tulles en 1671, et transféré à celui d'Angers en 1678. Il y convertit un grand nombre de calvinistes, et y mourut âgé de soixante-neuf ans, le 16 décembre 1703. Il avait reçu de la nature les dispositions les plus favorables pour la chaire, un extérieur prévenant, une prestance majestueuse, un son de voix agréable, un geste naturel et réglé, une éloquence cultivée par beaucoup d'étude, et soutenue d'un esprit solide et d'un goût excellent. M. Rollin, qui le joint à MM. Fléchier et Bossuet, dit qu'il tient quelque chose du caractère de l'un et de l'autre, sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en même temps, dit-il, beaucoup d'élégance et beaucoup de noblesse; mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, et moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est un grand art : peut-être aussi la nature y est-elle moins riche et moins hardie que dans le second. Nous n'avons de M. Mascaron que cinq oraisons funèbres imprimées en 1702, in-12, et réimprimées en 1740, dont la plus parfaite est sans contredit celle de M. de Tu-

renne. (Dictionnaire portatif des prédicateurs.)

MASCHARENGNAS (Frédéric-Martin, Espagnol, a donné un Traité du secours de la grâce, imprimé à Lyon en 1605. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, 1851.)

MASCHIL, en latin *intellectus*. Ce terme qui se trouve assez souvent dans les titres des psaumes, signifie très-probablement celui qui instruit, un cantique instructif, et non un instrument de musique, comme le croient quelques interprètes. (Dom Calmet, Dictionnaire.)

MASCHIEVORUM, évêché arménien sous le catholique de Sis. Un de ses évêques, nommé Tarasius, assista au concile de Sis. (*Or. chr.*, t. 1, p. 1437.)

MASCIARTUM, évêché arménien sous le catholique de Sis. Un de ses évêques, nommé Vartanus, assista au concile de Sis. (*Oriens christianus*, t. 1, p. 1437.)

MASCLBF (François), prêtre et chanoine de l'église cathédrale d'Amiens où il était né, savait le grec, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'italien et l'espagnol. Après avoir gouverné pendant quelque temps la cure de Raincheval, à cinq lieues d'Amiens, il fut chargé par M. de Brou, évêque de cette ville, de la direction des jeunes ecclésiastiques du diocèse d'Amiens où il mourut le 14 novembre 1728, âgé d'environ soixante-cinq ou

soixante-six ans. On a de lui : 1°. Une philosophie et une Théologie qui sont demeurées manuscrites. 2°. Les Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Amiens, en plusieurs volumes in-12. 3°. Une Grammaire hébraïque imprimée à Paris en 1716, en 1 volume in-12, pour apprendre l'hébreu sans le secours des points. 4°. Une lettre de vingt-quatre pages en français, imprimée en 1724, pour répondre au P. Guarin, savant bénédictin, qui avait attaqué sa grammaire hébraïque, dans une autre grammaire hébraïque qu'il avait fait paraître à Paris, in-4°, chez Colombat, l'an 1724. 5°. La même grammaire hébraïque augmentée, et trois autres grammaires, chaldéenne, syriaque et samaritaine, et les réponses au père Guarin, sous le titre de *Vindiciæ*, qui ont été achevées par le père de la Bletterie, de l'Oratoire, en 1730, 2 volumes in-12. 6°. Le catéchisme d'Amiens, une lettre au cardinal de Rohan, et trois autres lettres à M. Sabbatier, évêque d'Amiens, au sujet de la bulle *Unigenitus*. 7°. Une dénonciation à M. Sabbatier d'un libelle en forme de catéchisme, intitulée : Instruction familière sur la soumission due à la bulle *Unigenitus*. 8°. Trois dénonciations au même prélat, de plusieurs propositions enseignées au collège des Jésuites d'Amiens, in-4°, en 1719. 9°. Un écrit sur le formulaire, et une dénonciation en forme de lettre, écrite à M. l'é-

vêque d'Amiens, de deux thèses soutenues au collège des jésuites d'Amiens, en 1724. Ces deux dernières pièces sont demeurées manuscrites. (Mém. du temps. Journal des Savans, 1716, 1725 et 1731.)

MASCRIER (l'abbé Jean-Baptiste le). On a de lui : Description de l'Égypte contenant plusieurs remarques curieuses sur la géographie ancienne et moderne de ce pays, sur ses monumens anciens, sur les mœurs, les coutumes et la religion des habitans, etc., in-4°, 1735. 2°. Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte, etc., 1743, in-12. 3°. M. l'abbé Mascrier a donné, avec l'abbé Banier, l'Histoire générale des cérémonies religieuses de tous les peuples, édition de Paris, 1741, 7 volumes in-fol. 4°. M. Mascrier a eu part à la traduction française de l'Histoire de M. de Thou, 1734, in-4°, 16 volumes, avec MM. Jacques Adam, le Beau, les abbés Desfontaines et le Duc. (Journal des Savans, 1736 et 1743.)

MASENIUS (Jacques), jésuite allemand, a donné : *Anima historiæ hujus temporis, in juncto Caroli V, et Ferdinand I^o fractum imperio... quæ complectitur regnorum, rerum public. et religionum diversarum ortus progressusque, ac miras tam politicæ quam ecclesiasticæ disciplinæ mutationes, earumque per comitia imperialia, synodosque Cleri, regum fœdera, et leges novas fundamenta*, à Cologne

1709, in-4°. (Journal des Savans, 1709.)

MASEREI, hébr., *qui touche l'ami*, du mot *maschasch*, *toucher*; et *raha*, *ami*, fils de Sabaï. (1 Par. 2; 53.)

MASEREPHOTH. Il est parlé des eaux de Maserephoth dans le livre de Josué, 11, 8, 13, 6.

MASIUS (André), docteur en droit de Louvain, né à Lenniac près de Bruxelles, était philosophe et jurisconsulte, et avait une grande connaissance des langues orientales. Il fut appelé par Philippe II à Anvers, pour y travailler à l'édition de la bible, et mourut au mois d'avril de l'an 1573, dans le pays de Clèves où il était conseiller du duc. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : *Gramatica syriaca*; *Syrorum peculium*; *Disputatio de coena Domini*; *Explicatio in historiam Josue*. Il a traduit de syriaque en latin, le livre de Moïse Bar-cepha, touchant le paradis; la liturgie attribuée à saint Basile; deux professions de foi de Moïse Mardène, patriarche des jacobites à Antioche, et deux lettres des Nestoriens. (Valère-André, Biblioth. belg.)

MASIUS (Jean), né à Louvain, de parens nobles, entra chez les prémontrés de l'abbaye du Parc, dont il fut abbé en 1635. Il mourut à Bruxelles le 24 mai 1647, après avoir publié l'explication de l'évangile de saint Jean, composée en latin par Jacques Janson, à laquelle il joignit la vie de l'auteur. (Va-

lère-André, Biblioth. belg., t. 2, p. 688.

MASIUS (Hector-Godefroi), né à Slagsdorf, village du diocèse de Ratzebourg, le 13 avril 1653, fut professeur en Théologie dans l'université de Copenhague, prédicateur de la cour, assesseur du collège consistorial, et mourut le 20 septembre 1709. Outre plusieurs dissertations, on a de lui : *De disputatione fidelium cum Christo*: ce sont des thèses qu'on trouve dans le *Fasciculus disputationum schmidianarum*, imprimé en 1679. *De existentia dæmonis, quatenus naturæ lumine innotescit*, 1682. *Brevis repetitio veritatis de origine animæ rationalis*. *De Theologia naturali*, 1687. *Vindiciæ spenerianæ. Interesse principum circa religionem evangelicam, eum oratione jubilæa, anno 1686 habitæ. Summa Theologiæ polemicæ. De libero arbitrio. De pallio Pauli ex 2 Timoth. 4, v, 13*, en 1688. *De diis obolitris*, etc., en 1688. Ce Traité a été réimprimé, sous le titre d'*Antiquitates mecklenburgenses. Synopsis Theologiæ socinianæ. De syrenum cantu, seu unione protestantium cum romanâ Ecclesiâ contra patrem Dez (jesuitam). De communione ægrorum sub una specie, contra Bossuetum*. 1688. *De uxore Lothi in statuam salis conversâ*, 1689. *De communione domesticâ, contra Bossuetum. Dania orthodoxa, fidelis et pacifica, contra Theologos marpurgenses vindicata*,

ad Theologos giessenses. Historia communionis publicæ, contra Bossuetum, 1690. (Bernard Raupach, *De præsentis rei sacræ et litterariæ in Danicæ statu*, p. 47 et suivantes. (Supplément français de Bâle.)

MASMA, héb., qui écoute et qui exauce ou qui obéit, du mot *Schamah*, cinquième fils d'Ismaël. (*Genes.* 25, 14.)

MASMANA, héb., sa graisse ou son huile, du mot *schaman*, huile ou graisse, un des trente vaillans capitaines qui suivirent David. (1 Par. 12, 10.)

MASOBIA, héb., station du Seigneur, du mot *matsab*, station et *Jah*, Seigneur, nom de lieu. (1 Par. 11, 46.)

MASPHA ou MIZPHA ou MASEPHA, ville de la tribu de Juda au midi de Jérusalem, environ à six lieues de cette ville. (Josué, 15, 38.)

MASPHA, MIZPHA ou MASPHAT, dans la tribu de Gad, et dans les montagnes de Galaad. Jephthé demeurait à Maspha, et il y fit alliance avec les Israélites de de-là le Jourdain, qui le choisirent pour leur chef. (Judic. 11, 29.)

MASPHA. Josué parle des Hévéens qui habitaient dans le pays de Maspha, au pied du mont Hermon. (Josué, 11, 3.)

MASPHA, en général signifie un lieu élevé d'où l'on découvre de loin; une hauteur où l'on place une sentinelle.

MASQUE, se dit de la couverture avec un nez et deux yeux, qu'on met sur son visage pour

se déguiser, et de la personne même qui se déguise. L'usage des masques, parmi les chrétiens, n'est pas plus ancien que le seizième siècle, si l'on en croit Jean Vivès dans son *Traité de l'institution des femmes chrétiennes*; et M. Thiers, dans son *Traité du jeu*, ch. 25. Cet usage des masques n'est pas mauvais de sa nature, puisqu'on peut s'en servir en certains cas de nécessité, ou d'une grande utilité, comme pour sauver sa vie, éviter quelques incommodités considérables, etc. Mais il devient illicite dans plusieurs circonstances, telles que celles des divertissemens du carnaval et d'autres semblables, en sorte qu'il est très-difficile d'excuser de tout péché les laïcs même qui s'en servent dans ces circonstances, indépendamment des autres crimes qui en sont les suites ordinaires. Quant aux ecclésiastiques et aux religieux qui se masquent par réjouissance, selon un abus assez commun en Italie surtout, on ne peut les excuser de péché mortel, comme le prouve solidement le père Concina, dominicain de Venise, dans une dissertation latine sur ce sujet, imprimée à Rome en 1752, et par la sainteté de l'état ecclésiastique et religieux, et par les statuts des synodes qui défendent cet abus sous peine d'excommunication encourue par le seul fait et par le témoignage des casuistes même les plus relâchés, tels que Diana, tom. 7, tract. 5, resol. 6;

p. 225. Bonacina, *disp.* 2 de rest, q; 3, *punct.* 1, n. 17. Sanchez, *lib.* 1, *consil. cap.* 8, *dub.* 28, n. 11, etc. On en doit dire autant des personnes même laïques qui se travestissent en prenant des habits différens de ceux de leur sexe; ce que Dieu traite d'abomination dans le Deutéronome, 22, 5. *Non induetur mulier veste virili, nec vir utetur veste fœminæ: abominabilis enim apud Deum est qui facit hæc.* On pêche aussi quand on se déguise en prenant des habits non conformes à son état, quoique conformes à son sexe, comme lorsqu'un valet se déguise en homme de condition, et une servante en femme de qualité. Il suit de-là qu'on ne peut s'occuper à faire des masques destinés à servir aux divertissemens profanes, quand même on n'aurait point d'autre métier pour gagner sa vie, parce qu'une telle profession donne occasion de péché mortel au prochain, puisque, s'il n'y avait point d'artisans qui fissent ou qui vendissent des masques, personne n'en porterait. (Pontas, au mot *Masque.*)

MASRECA, hébr., sifflement, du mot *Scharaz*. Ville. (*Genes.* 36, 36.)

MASSA, septième fils d'Ismaël. (*Genes.* 25, 14.)

MASSA. Terme hébreu qui signifie tentation. On donna ce nom au campement des Hébreux à Raphidim, parce que le peuple y manquant d'eau, se mit à murmurer contre Moïse, et à

tenter le Seigneur. (*Exod.* 17.)

MASSA, *Veternensis*, ville épiscopale sous la métropole de Sienne, est située au midi de Sienne. L'ancien évêché de Piombino, en latin *Populonia*, ou *Populinium*, ville de Tuscie, fut transféré à Massa qui est presque déserte à cause du mauvais air qui y règne. Outre la cathédrale de Saint-Cerbon, qui est sans chapitre, il y a deux paroisses et six maisons religieuses. Le diocèse contient six bourgs et seize mille âmes. Hubner et la Martinière ont confondu mal-à-propos la ville de Massa dans le Siennois avec celle de Massa, capitale du duché du même nom, qui n'est point épiscopale.

Évêques de Piombino, et de Massa.

1. Atellus, évêque de Piombino, assista à un concile qui fut tenu sous le pape Simmaque, l'an 501.

2. Florentius, fut évêque de la même église avant Saint-Cerbon, et mourut vers l'an 556.

3. Saint-Cerbon, Africain, fut fait évêque de Piombino après le martyre de saint Régulus son maître. Il mourut et fut inhumé à Piombino l'an 573. Il fut transféré ensuite à la cathédrale de Massa. Saint-Grégoire-le-Grand a écrit la vie de ce saint évêque. Le Martyrologe romain et Baronius en font aussi mention. Après la mort de Saint-Cerbon, les Lombards dévastèrent la ville de Piombino;

te qui rendit son église entièrement déserte.

4. Maximin, évêque de cette église l'an 590.

5. Marinien, assista au concile de Latran l'an 649.

6. Seren, assista au concile de Rome l'an 680.

7. Ancaurus, l'an 756.

8. Guripertus, assista au concile de Rome, sous Eugène II, l'an 827.

9. Odalpertus, l'an 853.

10. Paul, l'an 866. Il fut envoyé avec Formosus, évêque de Porto, aux Bulgares, pour convertir ces peuples à la foi de Jésus-Christ, sous le pape Nicolas I^{er}. Il retourna à Rome, sous Adrien II, et emmena avec lui Pierre Michaelis, légat du roi des Bulgares.

11. Jean, qui assista au concile de Ravenne l'an 877.

12. Jean II, qui souscrivit à un acte d'Atton, évêque de Verceil, dans le concile de Milan, tenu sous Alderic, archevêque de cette église, l'an 940.

13. Henri, l'an 1015, assista au concile de Latran, sous Benoît VIII.

14. W.... Cet évêque qu'on croit qui s'appelait Walterus, siégeait l'an 1056, et souscrivit au concile de Rome, sous le pape Nicolas II, l'an 1059.

15. Tegrinus, l'an 1061.

16. Bernard, l'an 1066.

17. Guillaume, l'an 1075.

18. Jean III, l'an 1099.

19. Laurent, l'an 1104.

20. Rotlandus, assista au concile de Guastalla, sous Paschal II,

l'an 1106. On voit encore le nom de cet évêque dans la bulle qu'Honorius II donna en faveur de l'église de Pise l'an 1126, et où Rotlandus prend aussi le titre d'évêque de Massa.

21. Albert, fut évêque de Massa après Rotlandus, l'an 1149.

22. Jean IV, succéda à Albert l'an 1189.

23. Martin, occupait le même siège en 1194 et en 1196.

24. Marzuccus, de Cajetanis, noble pisan, chanoine de sa patrie et chapelain d'Innocent III, fut élu évêque de Massa l'an 1211.

25. Albert, l'an 1220.

26. G.... On croit que cet évêque qu'on s'appelait Guillaume, fut élu par le chapitre, et confirmé par le pape Grégoire IX l'an 1231.

27. Hildebrand, chanoine de Sienne, fut nommé à l'évêché de Massa l'an 1232.

28. Nicolas, l'an 1254.

29. Roger de Urgueris, d'une famille noble de Sienne, fut nommé à l'évêché de Massa dans le temps que l'empereur Frédéric II troublait les églises par ses injustes prétentions, et vexait les évêques qui en soutenaient les droits et les immunités. Le zèle que Roger fit paraître pour les privilèges de son siège, lui attira de mauvais traitemens de la part dudit empereur, et plus encore de la part de son peuple; ce qui l'obligea d'avoir recours à Innocent IV. Ce pape écrivit en conséquence une lettre fulminante

au peuple de Massa l'an 1250. Roger réforma le monastère de Saint-Quirice de Piombino, l'an 1258, et mourut en 1268.

30. Philippe, d'archidiacre de la cathédrale, en devint évêque après la mort de Roger, sous le pontificat de Clément IV, l'an 1268.

31. Rotland Uguergerius, de Sienne, fut fait évêque de Massa l'an 1290. Il assista à la consécration du cimetière de l'église de Saint-François de Sienne, l'an 1298.

32. Landon, chanoine de Pistoie, et chapelain de Clément V, fut nommé par ce pape l'an 1307.

33. Chrystophe de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut préposé à l'église de Massa l'an 1310.

34. Pierre.

35. Jean, gouvernait la même église l'an 1313, il obtint de l'empereur Henri quelques privilèges, et mourut l'an 1332.

36. Galganus, d'une famille noble de Sienne, provincial de la province romaine, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut fait évêque de Massa l'an 1332. C'était un prélat vertueux et savant. Il mourut dans sa patrie, où il s'était acquis beaucoup d'estime, l'an 1348.

37. Guy, fut transféré de l'église de Macerata à celle de Massa l'an 1348. Il convoqua un synode général l'an 1356.

38. Antoine de Riparia, monta sur le même siège l'an 1361. Il s'opposa, en qualité de légat apostolique, à l'hérésie des Vau-

dois dans le Dauphiné, l'an 1375. Il est appelé évêque et prince de Piombino et de Massa, dans un acte qu'on conserve dans le palais épiscopal de Massa. Il mourut l'an 1380.

39. Pierre de Fano, évêque de Citta-Nova, fut nommé à l'évêché de Massa l'an 1380. Il fut transféré à celui de Fano l'an 1389.

40. André Joanis, de Guidis, siégea l'an 1389. Il passa à l'église d'Assise l'an 1391.

41. Jean Gabrielli, célèbre docteur en l'un et l'autre droit, chapelain de Boniface IX, fut placé sur le siège de Massa l'an 1391. Il fut légat en Pologne et en Lithuanie, remplit avec succès ces légations, et fut transféré à l'archevêché de Pise l'an 1394.

42. Nicolas Beretus, évêque de Tarvisio, fut transféré à Massa l'an 1394. Il passa à l'archevêché d'Arborea en Sardaigne l'an 1404.

43. Barthélemi, de Sienne, archevêque d'Arborea, permuta son église avec celle de Massa l'an 1404. Il mourut l'an 1425.

44. Antoine Casini, citoyen et chanoine de Sienne, fut fait évêque de Massa l'an 1425. Il recouvra, à la faveur de la république de Sienne, tous les monumens et tous les écrits qui appartenaient à l'église de Massa, et qui se trouvaient entre les mains des principaux de la ville. Par le moyen de ces monumens il fit rendre bien des choses qui avaient été usurpées sous ses pré-

décesseurs. Antoine mourut l'an 1429.

45. Antoine, fameux Théologien, et trente-unième général de l'Ordre des Frères Mineurs, fut envoyé légat à l'empereur de Constantinople, et ensuite nommé à l'évêché de Massa sa patrie, par le pape Martin v l'an 1430. Il mourut l'an 1445.

46. Richard, de Sienne, général de l'Ordre de Vallombreuse, fut élu évêque de Massa l'an 1435, et mourut l'an 1448.

47. Pierre, fut transféré de l'évêché de Montefiascone à celui de Massa, l'an 1439. Il assista la même année au concile de Florence. Les Siennois s'opposèrent d'abord à sa translation, mais ils le reconnurent ensuite pour évêque de Massa et lui permirent de prendre possession de ce siège, pour faire lever les censures que le pape Eugène iv avait lancées sur la ville de Sienne, en conséquence de leur opposition.

48. Léonard, d'une famille noble de Florence, obtint l'évêché de Massa l'an 1467. C'était un homme fort savant. Il laissa quelques beaux monumens de son génie en vers et en prose. Les papes Pie et Paul ii l'honorèrent de leur bienveillance. Il fut secrétaire de Paul ii et de Sixte iv, et mourut à Rome l'an 1472.

49. Barthélemi Roboreus, de Soane, de l'Ordre des Frères Mineurs, neveu de Sixte iv et frère de Jules ii, fut placé sur le

siège de Massa l'an 1472. Il fut transféré l'année d'après à celui de Ferrare.

50. Jean de Janderonis, de l'Ordre de Saint-Augustin, fut transféré de l'évêché d'Urbanæ à celui de Massa, l'an 1474. L'emploi de sacristain du pape qu'il exerçait à Rome, ne lui permit pas de résider dans son église. Il la gouverna, quoique absent, pendant dix ans, et mourut à Rome l'an 1483.

51. Jérôme de Comitibus, fut préposé à la même église l'an 1483. Il mourut l'an 1500.

52. Ventura Benassai, de Sienne, succéda à Jérôme l'an 1500, sous le pontificat d'Alexandre vi. Il fut secrétaire de ce pape, clerc de la chambre apostolique, et trésorier général. Il mourut dans son diocèse l'an 1511.

53. Alphonse Petrucci, cardinal, se chargea de l'administration de l'église de Massa l'an 1511. C'est cet Alphonse qui, convaincu du crime de lèze-majesté contre Léon x, fut puni de mort par ordre de ce pape.

54. Jean - Jérôme Peruscius, noble romain, fut mis à la place d'Alphonse l'an 1516. Il fut transféré à l'évêché de Télèse, dans le royaume de Naples, l'an 1524.

55. François Peruscius, neveu du précédent, fut mis sur le siège de Massa l'an 1524. Il s'en démit l'an 1529.

56. Paul Cœsius, cardinal, fut chargé de l'administration de la

même église l'an 1529. Il s'en démit un an après.

57. Jérôme Janderonus, de Sienne, archevêque d'Amalphi, fut transféré à Massa l'an 1530. Il passa à l'église d'Ancone l'an 1538.

58. Alexandre Farnèse, cardinal, fut fait administrateur perpétuel de l'église de Massa l'an 1538. Il s'en démit en faveur de Bernardin Maffei, l'an 1547, avec la réserve du regrès.

59. Bernardin Maffei, Romain, secrétaire de Paul III, chanoine de Saint-Pierre, succéda au cardinal Farnèse l'an 1547. Il fut fait cardinal, et transféré à l'évêché de Chieti par le même Paul III qui avait une estime particulière pour cet illustre prélat, à cause de son grand génie. Bernardin s'acquit aussi beaucoup de réputation parmi les savans, et particulièrement dans les universités d'Italie. Il mourut à Rome l'an 1553.

60. Michel de Sylva, Portugais, cardinal, administra l'église de Massa depuis l'an 1549 jusqu'à l'an 1556 qu'il mourut.

61. François Franchinus, homme versé dans les sciences, et particulièrement dans la poésie, fut fait évêque de Massa l'an 1556, du consentement du cardinal Farnèse qui s'était réservé le regrès. Il mourut l'an 1559.

62. Ventura Bufalinus, succéda à François, du consentement aussi du cardinal Far-

nèse, l'an 1560. Il mourut l'an 1570.

63. Antoine de Angelis, noble Pisan, obtint la même dignité l'an 1570, et mourut l'an 1579.

64. Albert Bolognetti, célèbre jurisconsulte de Boulogne, auditeur du cardinal Palestri son parent, fut nommé à l'évêché de Massa l'an 1579. Il fut ensuite légat à Florence, à Venise et en Pologne. Après ces légations qu'il remplit avec succès, il fut décoré de la pourpre par Grégoire XIII, l'an 1583, et mourut en Allemagne dans le temps qu'il allait à Rome pour l'élection d'un nouveau pape.

65. Vincent, de Boulogne, administrateur de la Sainte-Maison de Lorette, devint évêque de Massa l'an 1583. Il consacra la cathédrale à l'honneur de saint Cerbon, l'an 1586. Il se démit l'année suivante de son évêché, et mourut l'an 1591.

66. Achille Sergardius, noble Siennois, succéda à Vincent l'an 1587. Il consacra l'année d'après le maître-autel de la cathédrale à l'honneur de saint Cerbon, et mourut dans sa patrie l'an 1601.

67. Alexandre Petrucci, aussi noble Siennois, fut fait évêque de Massa l'an 1601. Il fit de belles réparations et de riches présens à son église, augmenta le nombre des chanoines de la cathédrale, et mérita par sa conduite, digne d'un véritable pasteur, l'amour et le respect de son peuple. Il fut transféré au siège de sa patrie l'an 1615.

68. Fabius Piccolomini, de Sienne, fut mis à la place du précédent l'an 1615. Il mourut l'an 1629.

69. Jean-Baptiste, d'une famille noble de Sienne, résérendaire de l'une et de l'autre signature, et auditeur du cardinal prince de Médicis, fut nommé à l'évêché de Massa par Urbain viii, l'an 1629. Il mourut à Sienne l'an 1655.

70. Bandinus Accarisius, noble patricien de Siennue, obtint le même évêché l'an 1656. Il mourut dans sa patrie l'an 1670.

71. Nicolas, noble Siennois, chanoine et maître des cérémonies de la cathédrale de sa patrie, fut préposé à l'église de Massa l'an 1671, et mourut l'an 1679.

72. Paul Pecci, noble Siennois, monta sur le même siège l'an 1679. Il avait été auparavant vicaire-général du cardinal Bichi, évêque d'Osimo, et ensuite auditeur des légations d'Avignon et d'Orviette. Il mourut à Sienne l'an 1694.

73. Pierre-Louis Malespine, noble Siennois, fut transféré du siège de Cortone à celui de Massa l'an 1695, et mourut l'an 1705.

74. Ascanius Sylvestri, noble Siennois, docteur en Théologie, chanoine de la métropole de sa patrie, auditeur du cardinal Pallavicini, et du cardinal Cantelmi, archevêque de Naples, fut créé évêque de Massa l'an 1706. Il fut transféré à l'évêché de Pienza l'an 1714.

75. Nicolas Ptolomée, noble Siennois, succéda à Ascanius l'an 1715. (Ital. sac. tom. 3, p. 701.)

MASSA, surnommé *Lubrensis*, pour la distinguer des autres villes de même nom, est située à six lieues au midi de Naples, sur un rocher environné de la mer. Elle ne contient que mille habitants. L'évêché de *Lubra* ou *Lobra*, sur les ruines de laquelle on a bâti, y fut transféré à l'onzième siècle. La cathédrale est sous le nom de l'Annonciation. L'évêque réside à Palme. L'évêque de *Massa Lubrensis*, qu'on appelle aussi *Massa de Sorrento*, à cause qu'elle n'est qu'à quatre milles de cette ville sa métropole, ne contient que neuf paroisses.

Evêques de Massa Lubrensis.

1. N... évêque de Massa Lubrense, fut transféré à l'église de Lucère par Honorius iii, l'an 1220.

2. Pierre, d'une famille noble de Sorrento, était évêque de Massa l'an 1289.

3. François, l'an 1303. Il fut transféré à l'évêché d'Ascoli par Clément v, l'an 1311.

4. François, passa de l'évêché d'Ascoli à celui de Massa l'an 1311.

5. Magesius, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, gouverna long-temps l'église de Massa, et fut transféré ensuite à l'archevêché de Trani par Clément vi, l'an 1348.

6. Paul Soderinus, d'une fa-

mille noble de Florence, savant religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut nommé à l'évêché de Massa par Clément vi, l'an 1348.

7. Jean, l'an 1351.

8. N... évêque de la même église, mourut sous Eugène iv l'an 1434.

9. Bactinus, siégea sous Eugène iv depuis l'an 1434 jusqu'à l'an 1466. Du temps de cet évêque, la ville de Massa fut entièrement détruite par ordre de Ferdinand 1^{er}. Elle fut rebâtie ensuite à quelque distance de l'endroit où elle était auparavant.

10. Jacques Scannapecus, l'an 1466, mourut l'an 1506.

11. Jérôme Castaldi, fut élu l'an 1506. Il transféra le siège épiscopal de l'ancienne église de Sainte-Marie de Lobra à Notre-Dame de Grâce l'an 1512. Il mourut l'an 1521.

12. Pierre de Marchesiiis, obtint cet évêché du pape Léon x l'an 1521. De son temps les religieux de l'Ordre de Saint-Augustin furent établis à Massa l'an 1523. Pierre mourut l'an 1544.

13. Jérôme Borgia, d'une des plus nobles familles d'Espagne, parent du pape Alexandre vi, fut fait évêque de Massa, étant déjà fort vieux, par le pape Paul iii, l'an 1544. Il se démit l'année suivante de son évêché en faveur de son neveu, et se retira à Rome où il mourut quelques années après, et laissa plusieurs beaux monumens de son érudition.

14. Jean-Baptiste Borgia, Napolitain, originaire d'Espagne, neveu du précédent, succéda à son oncle l'an 1545. Il fut témoin du ravage que les Turcs firent dans la ville de Massa en 1558, et mourut en 1560.

15. André Bellon, doyen de Messine sa patrie, devint évêque de Massa l'an 1560. Ce fut un des Pères du concile de Trente.

16. Joseph Pharaon, d'une des premières familles de Messine, fut élevé sur le siège de Massa l'an 1577. Il fut transféré à l'évêché de Cortone l'an 1581.

17. Jean-Baptiste à Palma, de Massa Lubrense, fut fait évêque de sa patrie par Grégoire xiii l'an 1582. Il reçut à Massa les religieux Minimes et les Frères-Mineurs, et mourut l'an 1594.

18. Laurent Asprella, de Lucques, fut fait évêque de Massa par Clément viii l'an 1594, et mourut l'an 1605. Du temps de cet évêque, les pères de la compagnie de Jésus furent fondés à Massa l'an 1608.

19. Augustin Quintins, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, succéda à Laurent l'an 1605, et mourut l'an 1611.

20. Hector Gironda, l'an 1611. Il tint en 1618 un synode, dont les ordonnances s'observent encore aujourd'hui. Ce prélat mourut l'an 1626.

21. Maurice Centinus, de l'Ordre des Frères-Mineurs, neveu du cardinal Centinus, fut nommé à l'évêché de Massa par Urbain viii, l'an 1626. Il tint deux synodes, le premier en

1620, et le second en 1629. Il siégea environ six ans, et fut transféré à l'église de Milet dans la Calabre.

22. Alexandre Gallo, Napolitain, mourut l'an 1646.

23. Jean-Vincent de Julii, d'une famille noble de Naples, homme pieux et savant, fut mis sur le siège de Massa par Innocent XII, l'an 1645. Il gouverna son église avec zèle, et en soutint les droits avec ardeur. Il tint deux synodes, un l'an 1649, et l'autre l'an 1669. Ce digne prélat mourut l'an 1672.

24. François-Marie Neri, de Tivoli, chanoine de la métropole de Naples, fut nommé à l'évêché de Massa par Clément X, l'an 1672. Il fut transféré à l'église de Venise l'an 1678.

25. André Massarenia, d'une illustre famille de Parme, chanoine et grand-pénitencier de l'église de Naples, succéda à François Neri l'an 1678. Dès qu'il eut pris possession de son siège, il s'appliqua avec tant de zèle aux fonctions épiscopales, que le pape Innocent XI le regardait comme un prélat digne d'être comparé à ceux de la primitive Eglise. Il mourut en faisant la visite de son diocèse l'an 1684.

26. Jean-Baptiste Nepeta, fut transféré de l'évêché de San-Angelo des Lombards à celui de Massa Lubrense par Innocent XI l'an 1683. Il gouverna sa nouvelle église avec la même sollicitude que son prédécesseur; il en soutint les droits avec une fermeté inébranlable, et parut

toujours fort zélé pour tout ce qui regardait le service divin et l'édification des ouailles. Il fit la visite de son diocèse, tint un synode, et mourut l'an 1701.

27. Jacques-Marie de Rubeis, d'une famille noble de Naples, originaire de Parme, chanoine de la métropole de sa patrie, fut mis à la place du précédent l'an 1702. (*Ital. sacr.* tom. 6, p. 643.)

MASSACHIA, ville épiscopale de la Basse Albanie ou l'Épire. L'évêque de Massachia est nommé par la congrégation de *propaganda fide*, et gouverne les habitants des montagnes de la Chimera, qui, quoique grecs de religion, sont unis à l'Eglise romaine.

MASSAI, *Massiacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le Berri, au diocèse et à sept lieues de Bourges près d'un bourg aussi nommé Massai, qui doit sa naissance à l'abbaye. Elle était une des plus anciennes du royaume, fondée en 738 sous l'invocation de saint Martin par le comte Egon. Elle a été brûlée trois ou quatre fois. Charlemagne l'a rétablie, et passe pour son fondateur à cause des grands biens qu'il lui a faits. Le père Labbe a fait imprimer dans le tome second de sa nouvelle bibliothèque des manuscrits, une chronique de Charles Martel, de Pepin et de Charlemagne, tirée d'un ancien manuscrit de l'abbaye de Massai. Elle commence à l'an 726 et va jusqu'en 769. On y trouve année par année, en deux ou trois lignes au

plus, les principales actions du roi pour cette année-là. Lorsque les intendants des provinces de France eurent ordre d'envoyer des mémoires en cour pour l'instruction du duc de Bourgogne, celui qui travailla pour le Berri n'oublia pas cette chronique du monastère de Massai. « La chronique de cette abbaye, dit-il, » a beaucoup d'autorité dans » l'histoire surtout pour les » règnes de Charles Martel et de » ses enfans : cette chronique » est du commencement du » onzième siècle ; mais on en » ignore l'auteur. » Elle se trouve manuscrite dans la bibliothèque de Genève, et peut-être est-ce l'original. On y apprend quelques particularités qui regardent Massai, entre autres, que son château fut détruit en 999, ce qui marque que l'auteur n'a écrit que depuis cette année ; et comme ce château ou fort a été rebâti en 1026, suivant la chronique de Vierzon, et qu'il n'en dit rien, on peut croire qu'il a écrit dans cet intervalle. (Voyez sur cela les remarques sur cette chronique, qui se trouvent dans le tome 18 de la bibliothèque italique, pag. 236. L'ouvrage cité du P. Labbe. Boulainvilliers, état de la France, t. 2, p. 210, etc. Moréri, édit. de 1759.)

MASSARELLI (Ange), secrétaire du concile de Trente, a écrit les actes de ce concile, que dom Martenne a donnés dans le treizième tome de sa grande collection, p. 1022 et suiv.

MASSE BLANCHE. On nomme ainsi plusieurs chrétiens qui souffrirent le martyre à Utique, en Afrique, sous le règne de Valérien, l'an 258. Prudence les met au nombre de trois cents ; mais saint Augustin se contente de dire qu'ils étaient plus de cent cinquante-trois. Le même père, dans un sermon qu'il fit au jour de leur fête (*Serm.* 306, *édit. nov.*), remarque qu'on leur avait donné le nom de *Masse*, à cause de leur multitude ; mais on ne sait pas ce qui a fait donner le surnom de *Blanche* à cette masse. On croit qu'ils moururent par l'épée le 18 août, qui est le jour auquel leur fête est marquée dans les martyrologes du nom de saint Jérôme. Cependant Adon et Usuard, suivis par le martyrologe romain moderne, ne parlent d'eux qu'au 24 d'août (Tillemont, Vie de saint Cyprien. Baillet, t. 2, 24 août.)

MASSE SAINTE. C'est le nom que l'on donna à cette multitude de martyrs qui souffrirent à Saragosse en Espagne vers l'an 304. Ces saints sont marqués au 3 de novembre sous le nom hyperbolique de martyrs *innombrables* dans les martyrologes d'Usuard, et dans le romain moderne. (Tillemont, à la fin de la Vie de saint Vincent, au cinquième tome de ses Mémoires. D. Ruinart, dans ses notes sur les actes des martyrs. Le père Papebroch, au 16 d'avril. Baillet, *ibid.* et 3 novembre.)

MASSÉE, connu sous le nom

de *Christianus Masseus*, était né le 13 mai 1469 au petit village de Varnetod en Flandre. Il enseigna à Gand, et fut prêtre de la congrégation des Jéronymites. Jacques de Croi, évêque de Cambrai, l'attira en cette ville dont il prit le nom et où il mourut âgé de soixante-dix-sept ans, en 1546. Il est auteur d'une chronique en vingt livres, depuis le commencement du monde jusqu'en l'an 1540, et de quatre calendriers, égyptien, hébreu, macédonien, romain, et de plusieurs autres ouvrages, comme un Traité des titres et des auteurs des psaumes, la vie de saint Jérôme, la chronique abrégée de Cambrai, etc. (Valère André, *Biblioth. belg.*)

MASSEVILLE (N. le Vavasseur de), né en la paroisse de Juganville, au diocèse de Coutances, a donné au public l'Histoire sommaire de Normandie en six parties in-12, à laquelle il a joint l'état géographique, et le pouillé de toutes les paroisses de cette province, qui composent deux autres parties. On a deux éditions de cet ouvrage, dont la première a paru à Rouen depuis 1688 jusqu'en 1704. (*Journal des Savans*, 1688 et 1705. Moréri, édit. de 1759.)

MASSILLON (Jean-Baptiste), évêque de Clermont en Auvergne, et l'un des plus grands prédicateurs du dernier siècle, était né à Hières en Provence. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire où il se distingua par ses talens, et s'ouvrit une route nouvelle dans

la prédication, en suivant son propre génie, et ce talent original qu'il avait reçu de la nature. Il a prêché pendant vingt ans à Paris ou à la cour, avec un succès toujours égal. Lorsqu'il eut prêché son premier avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chaire ; j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été fort mécontent de moi-même. » Eloge parfait qui honore également le goût et la piété du monarque, et le talent du prédicateur. En 1704, le père Massillon parut pour la seconde fois à la cour. Louis XIV, après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux son extrême satisfaction, ajouta : *Et je veux, mon père, vous entendre désormais tous les deux ans.* Le père Massillon fut nommé à l'évêché de Clermont en Auvergne le 6 novembre 1717, et reçu à l'académie française le 23 février 1719. Il mourut dans son diocèse le 28 septembre 1742, âgé de soixante-dix-neuf ans. On a le recueil de ses ouvrages imprimé à Paris en 1745 et 1746, en 14 volumes in-8° et in-12, par les soins de son neveu, prêtre de la congrégation de l'Oratoire. Ce recueil renferme un avent et un carême complet, sans compter le petit carême qu'il composa pour le roi en 1718, plusieurs oraisons funèbres, des discours et panégy-

riques qui n'avaient point vu le jour; les conférences ecclésiastiques qu'il fit dans le séminaire de Saint-Magloire, en arrivant à Paris, et celles qu'il a faites à ses curés pendant son épiscopat; les discours qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans, et des paraphrases sur une partie des psaumes. On a encore donné en 1747 in-12, à Paris, chez la veuve Etienne et Jean Herissant, les *Pensées* du père Massillon sur divers sujets de morale et de piété; de sorte que tous les ouvrages du père Massillon composent quinze volumes in-12. Ce qui forme le caractère du père Massillon, c'est le touchant et l'onctueux; tous ses traits portent droit au cœur; c'est à lui qu'il parle; c'est lui qu'il affecte et qu'il intéresse, et tout dans ses discours prend la teinte du sentiment; il touche, il remue, il attendrit, il pense, et s'exprime partout noblement. S'il raisonne moins que Bourdaloue, en revanche il est plus affectueux, il est plus soutenu que Bossuet; s'il a moins d'élévation, il est comparable à Fléchier, soit pour le tour, soit pour les pensées, soit pour les images, soit pour la diction. C'est le jugement que porte du père Massillon l'auteur de l'Essai sur l'étude des belles-lettres, p. 56, imprimé à Paris chez Louis-Etienne Ganeau en 1747. M. l'abbé Trublet, dans ses *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, pag. 70, dit qu'on n'ac-

corde communément à M. Massillon que la seconde place parmi les célèbres prédicateurs, et que le père Bourdaloue est en possession de la première: sur quoi l'auteur du *Journal des Savans*, août 1755, fait cette observation: « Nous pourrions re-
» marquer, dit-il, que la pre-
» mière place n'est due au père
» Bourdaloue, que parce qu'il
» créa et qu'il établit le vrai
» goût de la chaire. Il forma ses
» rivaux, ils n'ont pu entrepren-
» dre de l'égaliser, qu'après avoir
» appris de lui-même l'usage
» qu'ils devaient faire de leurs
» talens. Mais si la logique de
» M. Massillon n'est, ni aussi
» exacte, ou plutôt si elle n'est,
» ni aussi scrupuleuse, ni aussi
» profonde, cette infériorité
» n'est-elle pas compensée par
» l'onction et l'aménité qui le
» distinguent? C'est l'onction
» qui assure les effets de la soli-
» dité; et s'il est permis de le
» dire, n'en devient-elle point
» aussi une partie presque essen-
» tielle dans les sermons? »

M. Massillon est toujours semblable à lui-même dans tous les différens sujets qu'il a traités; toujours sublime, touchant et nerveux, il montre partout cette fécondité de génie qui ne s'épuise jamais; et qui, paraissant avoir tout dit sur une matière, sait la représenter sous une forme nouvelle également intéressante. On ne trouvera peut-être jamais de prédicateur qui réussisse aussi bien que lui dans les sermons de morale et

dans les éloges; ce qui demande différens caractères d'esprit et de talens qu'il est rare de voir réunis dans un même homme. (Dictionnaire portatif des Prédicateurs.)

MASSOBRIUS (Jean-Antoine), auteur du dix-septième siècle, a laissé : 1°. un Traité du synode diocésain ou de l'évêque, à Rome en 1627. 2°. Pratique du concours pour les églises vacantes, *ibid.* 1626. 3°. Un Traité des conservateurs des religions, *ibid.* (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1807.)

MASSON (Papire). Voyez PAPIRE MASSON.

MASSON (Antoine), religieux de l'Ordre des Minimes, né à Roye en Picardie, prit l'habit de religion le 29 janvier 1640, à l'âge de vingt ans, et mourut à Vincennes le 9 janvier 1700, après avoir édifié ses frères par sa régularité, et composé quelques ouvrages sur l'Écriture-Sainte, dont il avait fait une étude particulière; savoir : 1°. Questions curieuses, historiques et morales sur la Genèse, expliquées selon les sentimens des Saints Pères et des plus habiles interprètes, à Paris, 1685, in-12. 2°. Histoire de Noé et du déluge universel, à Paris, 1687, in-12. 3°. Histoire du patriarche Abraham, à Paris, 1688, in-12. 4°. Un Traité des marques de la prédestination. (Le père René Thailier, *in diario minimorum.*)

MASSON (Dom Innocent le), quarante-neuvième général des

chartreux, né à Noyon en Picardie le 10 mars 1628, entra dans la chartreuse qui est près de cette ville, au commencement de sa dix-neuvième année, et fut élu général le 15 octobre 1675. Il fit rebâtir, d'une manière également commode et solide, la grande chartreuse qui avait été presque entièrement réduite en cendres dès le premier mois de son généralat. Comme il avait beaucoup de talens, les grandes occupations que lui donnait la conduite de son Ordre, ne l'empêchèrent pas de travailler à la composition de plusieurs ouvrages jusqu'à sa mort qui arriva le 8 mai 1703. Son premier ouvrage qu'il composa, n'étant encore que prieur de la chartreuse de Noyon, est une Théologie morale, en table, dont il y a eu un abrégé. A peine fut-il général, qu'il donna une nouvelle collection des statuts de son ordre avec des notes et les bulles de plusieurs papes, pour prouver que l'Ordre des chartreux a été approuvé dès son origine, contre le sentiment de ceux qui disent qu'il n'est que toléré; cet ouvrage parut en un tome in-folio à Paris, chez Antoine Dezallier, sous le titre de *Disciplina ordinis carthusiensis*. D. Masson composa ensuite un Directoire pour les novices de son ordre; puis une Introduction à la vie religieuse et intérieure, qu'il traduisit en latin. Il donna encore le Directoire des mourans; une traduction française de l'office de la

sainte Vierge, de l'office des morts, des sept psaumes de la pénitence, du psaume *Beati immaculati*, avec une paraphrase et des sujets de méditations; une traduction du Cantique des cantiques, avec des notes très-recherchées. Il écrivit aussi la vie de M. d'Aranthon, évêque d'Annecy; plusieurs lettres, entre autres deux contre le système de la grâce générale de M. Nicole, dont on trouve l'extrait dans les mémoires de Trévoux du mois d'octobre 1712. D. Masson a encore donné un ouvrage intitulé : *Enchiridium salutis operandæ per gratiam Christi, etc.* Ce général eut quelque dispute avec M. de Rancé, abbé de la Trappe, au sujet des allégations faites des anciens statuts des chartreux, dans les livres de la sainteté et des devoirs de la vie monastique. On a encore du même auteur les Annales de l'Ordre des chartreux, en trois tomes. Les ouvrages de ce pieux général sont instructifs, onctueux et touchans. (Mémoires du temps. Journ. des Sav., 1701 et 1703.)

MASSON (Claude), prêtre de l'Oratoire et prédicateur du dix-septième siècle, a laissé des sermons en 5 volumes in-8°. Avent, 1 volume; carême, 2 volumes; panégyriques des saints, 2 volumes, à Lyon, 1695. (Dictionnaire portatif des prédicateurs.)

MASSON DES GRANGES (M. l'abbé le), né le 14 octobre 1700, entra chez les jésuites le 26 octobre 1718, et y resta jus-

qu'à l'âge d'environ cinquante-six ans. Nous avons de lui : le Philosophe moderne, ou l'incrédule condamné au tribunal de sa raison; à Paris, chez d'Espilly, 1 volume in-12.

MASSON (M. le), prêtre, a donné : Justification de la femme pécheresse de l'Evangile, son unité avec Marie-Madeleine et Marie de Béthanie, sœur de Lazare : lettres critiques à l'auteur de la dissertation pour la défense des deux grandes saintes Marie-Madeleine et Marie de Béthanie, à Paris, 1713, in-12. Il y a quatre lettres : dans la première, l'auteur tâche de prouver que le mot de pécheresse ne signifie pas une prostituée, une libertine, mais une femme malade : dans la seconde, il attaque les preuves qui établissent la distinction des trois Maries : dans la troisième, il répond aux difficultés qui s'opposent à l'unité : la dernière contient la tradition de l'Eglise sur l'unité depuis le premier siècle jusqu'à saint Grégoire, pape. (Journal des Savans, 1713, pag. 301.)

MASSON (Pierre), de Paris, trésorier de France. Nous avons de lui : Traduction de deux discours latins de M. le Beau, l'un sur la paix, l'autre sur la convalescence du roi, 1754, in-12. Elégies sacrées, tirées de Jérémie, et autres poésies, 1754, in-12.

MASSORE, *massora*. Terme hébreu qui signifie *tradition*, et qui dérive du verbe *masar*, qui veut dire *donner, présenter, of-*

frir. La massore est proprement un travail sur la bible, pour la défendre des changemens, en empêcher l'altération, en marquer les diversités, en fixer la leçon, en distinguer et en compter les versets, les mots, et jusqu'aux lettres mêmes. Car le texte des livres sacrés était autrefois écrit tout d'une suite, sans aucune distinction de chapitres, ni de versets, ni même de mots; de manière que tout un livre n'était qu'un mot continu, à la façon des anciens dont on voit encore plusieurs manuscrits grecs et latins, qui sont écrits de cette sorte.

Les massorètes, c'est-à-dire, les docteurs Juifs qui ont travaillé à la massore, ont donc distingué tous les mots, et même compté toutes les lettres du texte sacré pour en fixer la leçon. Ils ont aussi inventé les points voyelles pour régler la manière de lire certaines consonnes qui peuvent avoir plusieurs significations; car les hébreux écrivent souvent leurs mots sans aucune voyelle qui en détermine le son, et il n'y a qu'une certaine tradition qu'ils ont de père en fils qui les règle là-dessus. C'est en suivant cette tradition que les massorètes ont inventé les points voyelles, pour en fixer la leçon d'une manière invariable; et c'est pour cela qu'on les appelle *massorètes*, et leur ouvrage la *massore* ou la tradition. Ils marquent aussi les accents qui servent à la prononciation, au chant et à la lecture des mots. Quand il y a des variétés

de leçon dans le texte, ou qu'il y a faute, ils mettent en marge la manière dont il faut lire sans toucher au texte.

Les savans ne s'accordent, ni sur les auteurs de la massore, ni sur le temps auquel ils ont vécu, ni sur le jugement qu'on doit porter de leur travail. Il y en a qui attribuent la massore à Moïse; d'autres aux membres de la grande synagogue, qui vivaient du temps d'Esdras; et d'autres, aux maîtres de l'école de Tibériade dans le cinquième siècle. Mais ces opinions ne méritent aucune créance, puisque saint Jérôme qui n'est mort que l'an 420, nous apprend que la manière de lire les livres saints n'était pas encore fixée de son temps, et qu'elle ne l'était pas même l'an 500, puisque le talmud achevé, selon les uns, cette année 500 de Jésus-Christ ou, selon les autres, l'an 645, ne dit pas un mot de la massore, quoiqu'il ait eu plusieurs occasions d'en parler, et qu'il rapporte au contraire certaines histoires qui font juger que la manière de lire le texte n'était point encore arrêtée. (*S. Hyeron. in Isaï 26, 14, et in Jerem. 22, in Habac. 3.*) Vers la fin du huitième siècle, ou au commencement du neuvième, les Juifs de Jérusalem et ceux de Babylone ayant eu dispute sur les leçons du texte hébreu, ni les uns, ni les autres ne se prévalurent de l'autorité des massorètes. Il y a donc apparence qu'ils ne les connaissaient point encore. Mais

peu de temps après, dans la dispute qui s'éleva entre les rabbins Aaron-Ben-Aser, chef de l'école des occidentaux, et Moïse-Ben-Neptali, chef de l'école des orientaux, on parla beaucoup des points, des accens, et des autres remarques sur la manière de lire l'écriture; ce qui fait juger que ce fut dans l'intervalle qui s'écoula entre l'an 840, époque des disputes des Juifs de Jérusalem avec ceux de Babylone, et l'an 940 ou même 1030, auquel fleurissaient les rabbins Ben-Aser et Ben-Neptali, que les massorètes commencèrent leur ouvrage.

Isaac Vossius (*de 70 interp. trans. c. 30*) dit qu'il a manie plus de deux mille manuscrits hébreux, et qu'il n'en a vu aucun de ponctué qui soit ancien de plus de six cents ans. Que s'il s'en trouve quelques-uns de plus vieux qui soient ponctué, on découvre aisément que la ponctuation est nouvelle, et qu'elle a été ajoutée au manuscrit.

Quant à l'utilité de la massore, les uns la vantent comme très-propre pour éclaircir le texte, et mettre un frein à la licence des copistes et des critiques qui l'altéraient souvent. Les autres la blâment comme donnant elle-même atteinte à la pureté du texte, et accusent les Massorètes d'avoir substitué à l'ancienne et véritable leçon de leurs pères, une autre leçon plus favorable à leurs préjugés, et plus contraire au christianisme dont ils ont tou-

jours tâché d'affaiblir les preuves et les témoignages. Il est indubitable qu'ils ont souvent suivi et autorisé des leçons fort différentes de celles que suivaient les anciens interprètes grecs qui ont vécu avant Jésus-Christ. Quelquefois même ils s'éloignent de la leçon du Chaldéen et des anciens rabbins; et leur tradition n'a jamais été uniforme sur la manière de lire et d'interpréter le texte, ou ils n'ont pas été fidèles à nous le représenter dans leur massore. (Le père Morin, dans ses exercices. Valton, dans ses prolégomènes. Capelle, dans son ouvrage intitulé : *Arcanum punctuationis revelatum*. Prideaux, dans son Hist. des Juifs, tom. 2, pag. 171. D. Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible.)

MASSOULIÉ (Antonin ou Antoine), dominicain, docteur de Casanate, et consultant du saint-Office, né à Toulouse le 28 octobre 1632, prit l'habit de Saint-Dominique dans la même ville le 21 avril 1647. Il se rendit habile dans les langues savantes, particulièrement la grecque et l'hébraïque, aussi bien que dans l'étude des livres saints et de plusieurs pères, surtout de saint Thomas dont il avait appris presque par cœur toute la somme de Théologie qu'il enseigna à Avignon, à Carcassonne, à Perpignan, et au noviciat général de Paris où il forma, en même temps, et de bons théologiens et de parfaits religieux. Il fut choisi par les supérieurs de

son Ordre, pour disputer la première chaire de Théologie de l'université de Toulouse, vacante par la mort du célèbre Antonin Réginald, docteur dominicain, décédé le 12 avril 1676, et il le fit avec un applaudissement général, et un succès extraordinaire. Trois ans après, le chapitre assemblé à Carcassonne, le mit à la tête de la province de Toulouse; et son provincialat étant fini, il fut nommé prieur du noviciat général de Paris l'an 1684. Le père Cloche, général des dominicains, l'appela à Rome en 1687, et le fit son assistant pour la France. Il y vécut vingt-huit ans, toujours occupé de l'étude, du travail, de la prière; recherché et chéri des savans, estimé du sacré collège, honoré de la confiance de quatre papes, et consulté sur les matières de la religion qui furent traitées de son temps devant le siège apostolique. Sa mort arriva la nuit du 22 au 23 janvier 1706.

Le premier ouvrage du père Massoulié, qu'il fit imprimer à Toulouse en 1678, et dont il s'est fait trois autres éditions depuis, est un livre qui contient trente méditations sur les vies purgative, illuminative et unitive, avec des réflexions sur ces états. Et un traité des vertus qui en explique les actes. Le second, qui consiste en deux volumes latins, fut imprimé à Rome l'an 1692; c'est un traité théologique, intitulé: Saint Thomas, interprète de lui-même, tou-

chant la motion divine et la liberté créée. Le dessein de cet ouvrage est de faire voir que les sentimens des dominicains, touchant la prémotion physique, sont ceux de saint Thomas, et que cette prémotion n'est point une invention de Bannez, comme le prétendent les adversaires des thomistes. C'est ce qu'il prouve non-seulement par les passages de saint Thomas, mais aussi par le témoignage de Molina, de Suarez, de Bellarmin, de ceux qui ont dressé les règles et méthode d'étudier pour la société des jésuites, imprimées à Rome en 1586, et d'un grand nombre d'autres théologiens qui ont attaqué les premiers la prémotion. Dans la seconde dissertation du premier volume, le père Massoulié fait voir que, selon les principes de saint Thomas, il n'est pas nécessaire pour être libre que l'on soit également en état d'agir, ou de ne point agir; mais qu'il suffit qu'étant déterminé à agir, on ait la puissance de ne pas agir, ou même de faire le contraire. Cette liberté s'accorde avec la prémotion physique, et avec la grâce efficace. Dans la première dissertation du second volume, l'auteur établit la division de la grâce en suffisante et efficace, et soutient que saint Augustin et saint Thomas ont reconnu l'une et l'autre. La seconde dissertation du second volume et la dernière de tout l'ouvrage, est employée à prouver contre Jansénius, que la grâce d'Adam et des anges

était une grâce efficace par elle-même, et une motion divine comme celle des hommes d'aujourd'hui. L'auteur y montre aussi que les thomistes ne sont point jansénistes, et que les jansénistes ne sont point thomistes. Le troisième ouvrage du père Massoulié est un traité contre les Quiétistes, imprimé à Paris en 1699, sous le titre de *Traité de la véritable oraison où les erreurs des Quiétistes sont réfutées*; et les maximes des saints sur la vie intérieure sont expliquées selon les principes de saint Thomas. Le dernier ouvrage du père Massoulié, qui parut en 1705, est aussi contre les Quiétistes, et a pour titre : *Traité de l'amour de Dieu où la nature, la pureté, et la perfection de la charité sont expliquées selon les principes des pères, surtout de saint Thomas*. On doit encore au père Massoulié le supplément de la Théologie de l'esprit et du cœur, que le père Contenson, prévenu par la mort, avait laissée imparfaite. (Dupin, *Biblioth. eccl.* dix-septième siècle, part. 4, p. 460. Le père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 5, p. 751.)

MASSUCI (Antoine, religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, conventuel de Naples, a donné : 1°. *Joannes Calvinus oppugnatus, cæterique recentiores hæretici profligati*; à Naples, chez Antoine Bulifon 1680, in-4°. 2°. *Panegyriques sacrés*, partie première en italien, *ibid.*, chez

Secundin Roncagliolo, 1650, in-4°. 3°. *La Vie du docteur Subtil*, dans la même langue, *ibid.*, chez le même imprimeur, 1659, in-8°. 4°. *Fortunatus felix*, ouvrage moral, *ibid.*, chez Gilles Longo, mil sept cent soixante-un, in-8°. 5°. *Theatrum amicitiae cum historiis sacris*; à Gênes, chez François Machini, 1660. 6°. *Judæa desolata*, poème hébraïque, imprimé en 1680. 7°. *Le Miroir politique d'un gouvernement chrétien*, en italien. 8°. *Les images de la pureté*, en italien; c'est la seconde partie des panégyriques sacrés. 9°. *Originale innocentiae magnæ Deiparæ*. Massuci avait un grand nombre d'autres ouvrages tout prêts à être mis sous la presse, tels que ceux qui suivent : *Iris biblica*; *Joannes Calvinus expugnatus, tomus posterior*; *jura maternitatis divinæ, opus scholasticum de privilegiis Deiparæ*, etc. (Nicolas Toppi, *Biblioth. neapol.* Le père Jean de saint Antoine, *Bibl. univ. francis.* t. 1, p. 117.)

MASSUET (dom René), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né le 3 d'août 1665, à Saint-Ouen de Maucelles, au diocèse d'Evreux, fit profession dans l'abbaye de Notre-Dame de Lire le 20 d'octobre 1682, âgé de dix-sept ans. Il enseigna la philosophie dans l'abbaye du Bec, la Théologie à Fécamp, et mourut à Paris le 19 de janvier 1716, après avoir donné plusieurs ouvrages. Le premier est un écrit qu'il publia

en 1700, sous le titre de Lettre d'un ecclésiastique au R. P. E. L. J., pour défendre la dernière édition des ouvrages de saint Augustin contre la lettre d'un prétendu abbé d'Allemagne; elle fut imprimée à Osnabruck. L'addition qui est à la fin n'est point de l'auteur. Le second est un écrit qui parut en 1708, et qui est adressé à M. de Bayeux; pour servir de réponse à la censure que ce prélat avait faite de plusieurs propositions tirées des écrits de quelques professeurs bénédictins de Caen. Le troisième consiste en cinq lettres latines où il ne s'agit presque que de nouvelles littéraires adressées à dom Bernard Pez, bénédictin allemand; on les trouve dans le treizième tome des *Amœnitates litterariæ* de Selhorn, imprimé à Francfort en 1730. Le quatrième est la nouvelle édition des œuvres de saint Irenée, qu'il donna à Paris en 1710, avec des dissertations et des notes. On doit aussi au père Massuet la publication du cinquième volume des annales de l'Ordre de Saint-Benoît, tel que le père Mabillon l'avait laissé, à quelques additions près qu'il fit avec dom Ruinart. Il avait aussi composé un volume in-folio qui est demeuré manuscrit sous le titre d'*Augustinus Græcus*, tiré de tout ce qu'il y a de favorable à l'efficacité et à la gratuité de la grâce dans les ouvrages de saint Jean-Chrysostôme. (M. Goujet, Continuation de la Biblioth. de M. Du-

pin, dix-huitième siècle, t. 3, p. 314. Dom le Cerf, Biblioth. des Aut. de la congrégation de Saint-Maur.)

MASTAUURA, ville épiscopale de la province d'Asie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Ephèse, située en-deçà du fleuve Méandre dans la Lydie, a eu pour évêques :

1. Théodose, assista et souscrivit au premier concile général d'Ephèse et au conciliabule tenu dix-huit ans après dans la même ville.

2. Sabatius, souscrivit au concile de Chalcédoine.

3. Théodore, au quatrième concile général.

4. Constantin, au second concile de Nicée. (*Or. chr.*, tom. 1, pag. 704.)

MASTELLONE (André), Napolitain, docteur en Théologie de l'Ordre des Carmes, membre de l'académie *degli inculti di Montalto*, et censeur des livres à Naples, mort après l'an 1723, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a laissé 5 volumes in-8° de discours ascétiques, imprimés à Naples en 1696, 1697, 1698 et 1710, et quatre volumes in-folio de sermons sur tous les dimanches de l'année, imprimés à Naples; le premier et le second volume en 1700, 1703; le troisième en 1712; et le quatrième en 1713. On a encore de lui un grand nombre de traités de piété écrits en italien, ainsi que les sermons dont nous venons de parler. On peut voir le catalogue des ouvrages de cet auteur, tant

manuscrits qu'imprimés dans la Biblioth. (Carnehit., t. 1, col. 89-90.)

MASTRICHT, nommée en latin *Trajectum ad Mosam* ou *Trajectum superius*, pour la distinguer d'Utrecht, nommé *Trajectum inferius*, est située sur la gauche de la Meuse, à six lieues au-dessous et au nord de Liège, et à sept lieues au couchant d'Aix-la-Chapelle. C'est une des plus fortes places de l'Europe et la principale clef des Provinces-Unies auxquelles elle appartient. Cette ville est ancienne et a été autrefois épiscopale par la translation qu'on y fit de l'évêché de Tongres à la fin du cinquième siècle, et qui fut transféré à Liège au commencement du huitième. Mastrocht, après avoir fait partie du royaume d'Austrasie et ensuite de l'empire d'Allemagne, tomba au pouvoir des ducs de Brabant et des évêques de Liège au commencement du treizième siècle.

Le roi d'Espagne, qui en avait le principal domaine, comme duc de Brabant, la céda aux provinces-Unies par la paix de Munster, à condition que l'exercice de la religion catholique y serait conservé. L'évêque de Liège n'avait que le domaine utile avec une portion de la justice ; et la religion catholique et la protestante y ont été publiquement exercées. Les catholiques y possèdent la collégiale de saint Servais et de Notre-Dame, qui sont toutes deux églises paroissiales : Il y en avait quatre autres, vingt-

une maisons religieuses ; savoir, dix d'hommes et onze de filles. Parmi les premières, étaient le collège des Jésuites, les Antonins, les croisières, la commanderie de l'Ordre Teutonique, les Dominicains, etc.

MASTRIGT (Pierre van), docteur et professeur en Théologie à Utrecht où il mourut le 10 février 1706, dans sa soixante-seizième année, est auteur de deux gros volumes de Théologie morale, qu'il publia en 1655, et dont il y a eu d'autres éditions. On a encore de lui : *Vindiciæ Sanctæ-Scripturæ contra Wittichium*, et un in-4° sous le titre de *gangrænâ seu theologia cartesiana*. (Voyez Henri Pontanus, professeur en Théologie et en Histoire ecclésiastique à Utrecht, dans l'Oraison funèbre de Pierre van Mastroigt.)

MASUCCI (Antoine), théologien de Naples, est auteur d'un ouvrage de controverse, sous ce titre : *Calvinus expugnatus cæterique recentiores hæretici profligati*, Neapoli, 1682, in-4°.

MATAL (Jean), natif de Bourgogne, fut reçu docteur en Théologie de la faculté de Paris en 1606. On a de lui un Traité latin de la Hiérarchie ecclésiastique, à Paris, 1625. (Dupin, *ibid.*, col. 1718.)

MATELICA, bourg d'Italie dans le Picenum, entre Fabriano et San-Severo. C'était autrefois le siège d'un évêque. On y compte six milles âmes, cinq maisons religieuses d'hommes et deux de filles ; il y a aussi des

prêtres de l'Oratoire. Voici deux des anciens évêques de Matelica :

1. Equitius, qui assista au concile de Rome, sous le pape Félix, en 487.

2. Florentius, suivit le pape Vigile à Constantinople l'an 551, et souscrivit à la condamnation de Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce. (*Ital. sacr.*, t. 10, col. 130.)

MATERA, ville de la terre d'Otrante dans la Pouille, à vingt-deux lieues au couchant de Brindes, érigée en archevêché par le pape Innocent III qui l'unit à celui d'Acerenza dans la Basilicate. Les deux diocèses sont séparés : celui de Matera ne contient que la ville de ce nom, où l'archevêque fait sa résidence. Le chapitre en est plus considérable, que celui d'Acerenza. Il y a six maisons religieuses dans cette ville qui renferme quinze mille âmes, sous trois paroisses, toutes trois collégiales. (*Voyez ACERENZA.*)

MATÉRIAIRES, *materiarum*, anciens hérétiques qui admettaient une matière éternelle sur laquelle Dieu avait travaillé en créant le monde, au lieu de reconnaître avec l'Écriture qu'il l'avait tirée du néant. Tertullien a combattu les matérialistes dans son Traité contre Hermogène qui l'était.

MATÉRIALISME, doctrine fautive et impie de ceux qui osent soutenir que tout est matière, et que l'âme n'est point immortelle. (*Voyez AMÉ.*)

MATERNE (saint), évêque de

Cologne, mérita d'être nommé juge avec Rhétice, marin d'Arles, et le pape Melchiade, par l'empereur Constantin dans l'affaire des donatistes. C'est tout ce que l'histoire de l'Église nous apprend d'assuré de ce saint. Le martyrologe romain qui propose au 14 septembre la fête d'un saint Materne qui a converti ceux de Tongres, de Cologne et de Trèves, suppose qu'il avait été disciple de l'apôtre saint Pierre, et de-là l'opinion de ceux qui ont prétendu qu'il y aurait eu deux Maternes à deux cents ans l'un de l'autre, contre la foi des dyptiques et des catalogues d'évêques, qui ne commencent qu'à celui qui a vécu sous Constantin, et n'en produisent point d'autre de ce nom. On pourrait dire que l'unique saint Materne fut élu d'abord évêque de Trèves, vers le commencement du quatrième siècle, qu'il se démit ensuite de cet évêché entre les mains de saint Agrice qui assista au concile d'Arles avec lui l'an 314, et qu'il alla fonder les deux églises de Cologne et de Tongres qui eurent après lui chacune leur évêque. Aussi l'église de Cologne semble-t-elle reconnaître pour premier évêque saint Matene qui vivait sous le grand Constantin. Elle le regarde comme son apôtre, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à quelques-uns de le qualifier disciple de saint Pierre, pour marquer la conformité de sa doctrine avec la foi de saint Pierre, ou sa mis-

sion par le siège apostolique de Rome : ce qui n'est point rare dans l'antiquité qui donne très-souvent la qualité de *disciples de saint Pierre* aux premiers évêques des villes jusqu'au commencement du quatrième siècle, surtout dans les Gaules et l'Espagne. Les trois églises de Trèves, de Tongres et de Cologne qui reconnaissent saint Martene pour leur évêque, honorent sa mémoire le 14 de septembre. Il mourut à Cologne d'où l'on prétend que son corps fut rapporté à Trèves pour être mis auprès de celui de saint Eucaire. Eusèbe. Saint Optat de Milève, liv. 1. Bolland. à la tête du septième tome de mai. Tillemont, Mém. eccl., t. 4, art. 23 de saint Denis de Paris. Baillet, t. 3, 14 septembre.)

MATERNUS (Julius-Firmicus). (*Voyez* FIRMICUS.)

MATHA (Jean de), fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité. (*Voyez* JEAN DE MATHA.)

MATHAN, hébr., *don*, du mot *Nathan*, père de Saphatias. (Jérém. 38, 1.)

MATHAN, prêtre de Baal, qui fut tué devant l'autel de ce faux Dieu par les ordres du grand-prêtre Joiada. (4 Reg., 11, 18.)

MATHAN, fils d'Eléasar, et père de Jacob, et aïeul de saint Joseph, époux de la très-sainte Vierge. (Matth. 1, 15, 16.)

MATHANA ou **MATTHANA**, campement des Israélites dans le désert. (Num. 21, 18.)

MATHANAI, fils de Hasoum. (1 Esdr. 10, 33.)

MATHANIA, chef de la neuvième famille des lévites. (1 Par., 25, 16.)

MATHANIAS, autrement *Sédécias*, roi de Juda. (*Voyez* SÉDÉCIAS.)

MATHAT ou **MATHATAT**, ou **MATHATA**, hébr., *son don*, du mot *Mathata*, fils d'Hasoum. (1 Esdr. 10, 33.)

MATHAT, fils de Lévi et père d'Héli. (Luc. 3, 23.)

MATHATHA, fils de Nathan et père de Menna, un des ancêtres de Jésus-Christ, selon la chair. (Luc. 3, 31.)

MATHATIAS, hébr., *don du Seigneur*, du mot *mathath*, *don*, et *Jah*, Seigneur, fils aîné de Sellum. (1 Par. 11, 31.)

MATHATIAS, fils de Nébo. (1 Esdr. 10, 43.)

MATHATIAS, fils de Jean, de la famille de Joarib, dite des *Machabées* ou *Asmonéens*, et de la race des sacrificateurs. (*Voyez* MACHABÉES.)

MATATHIAS, fils de Simon Machabée, fut tué en trahison avec son père et un de ses frères, par Ptolémée son beau-frère dans la forteresse de Doch. (1 Mach. 16, 14, etc.)

MATHATIAS ou **MATTHIAS**, Juif du parti des Macédoniens, fut envoyé de la part de Nicanor avec Théodorus et Possidonius à Judas *Machabée* pour traiter de paix; mais ce n'était qu'un amusement pour tromper Judas, quoique Matthias ignorât la trahison de Nicanor. (2 Mach. 14, 19.)

MATHIAS (Jacques de), c'est-à-

dire, *Jacques, fils de Mathias*, luthérien, né à Arrhusen en 1532 et mort en 1586, était savant en grec et en hébreu. Il composa des commentaires sur le prophète Osée, sur Joël et sur l'Écclésiaste ; une introduction à l'Écriture - Sainte imprimée in-4° en 1589, sous ce titre : *Gramatica, Rhetorica, dialectica sacra, seu de tropis Sacrae Scripturae, vel introductio ad Scripturam*. (Vindingius, in rect. hafn., p. 136.)

MATHIAS (Magnus), de Schönic, fut prédicateur de la cour du roi de Danemarck Frédéric II, ensuite chanoine de Lund et lecteur en Théologie. En 1589 il eut l'évêché de Schönic. Il mourut le 18 juillet 1611, âgé de quatre-vingt-six ans. Il a publié les écrits suivans : *Orationes synodales* 14, in conventibus praepositorum et Cleri diocesanos sue habitae ab anno 1590 ad annum 1606, à Copenhague, 1604. *Oratio de Juliano Apostata*, 1605. *Oratio de hierarchia ecclesiastica*, 1606. *De ceremoniis Ecclesiae oratio*, 1607. *De autoritate Patrum et conciliorum oratio*, 1609. *Chronicon archiepiscoporum et superintendentium Scaniae*. (Voyez *bibliotheca Septentrionis eruditi*, p. 98 et 318. Supplément français de Basle.)

MATHIAS (Christian), né à Meldorp, petite ville du Holstein dans la Basse Saxe, fut appelé en 1618 pour professer la Théologie à Altorf. Le roi de Danemarck l'établit pasteur de

l'église de Meldorp, et surintendant des églises de Dithmarse en 1622. Il fut ensuite professeur de Théologie à Sora en Danemarck, et pasteur allemand. En 1641 il fut fait pasteur de l'Église luthérienne à la Haie, et en 1645 il alla à Utrecht où il mourut, dans une vie privée, le 22 janvier 1655, âgé de soixante-quinze ans. Il a publié, entre autres ouvrages : *Systema logicum*, 1631. *Systema ethicum* 1626, plusieurs fois réimprimé depuis. *Disputationum ethicarum collegia tria*, 1622. *Exercitationes metaphysicae*, 1631. *Explicatio psalmi 45 et psalmi 128*, en allemand, *Theatrum historicum in quatuor monarchias*, à Amsterdam, 1648, 1656 et 1668, in-4°. *Delineatio Theologiae sacrae*, 1629, in-folio. *Systema Theologiae* 1639, 1654, 1662, in-4°. (Mollerus, *cimbria litterata. Bibliotheca septentrionis eruditi*, pag. 26 et 189. Suppl. français de Basle.)

MATHILDE ou **MAHAULT** (sainte). (Voyez **MAHAULT**.)

MATHOUD. (Dom Claude-Hugues), né à Mâcon, d'une famille noble, fit profession, dans l'abbaye de Vendôme, de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, le 26 septembre 1639. Il fut grand-vicaire de M. de Gondrin, archevêque de Sens, prieur des abbayes de Saint-Pierre-le-Vif ou le Vic, de Sainte-Colombe de Sens, de Saint-Benigne de Dijon, de Saint-Étienne de Caen, et mourut en celle de Saint-

Pierre de Châlons, le 29 d'avril 1705, âgé de 83 ans. Il publia en 1655 le livre des sentences du cardinal Robert Pullus, avec de longues observations, et le livre des sentences de Pierre de Poitiers, chancelier de l'église de Paris, avec de courtes notes. Il fut aidé dans ce travail par dom Bilarion le Fèvre. L'an 1687, il publia un livre intitulé, *De verâ Senonum origine*, dans lequel il prétend, contre M. de Lannoi, que saint Savinien, saint Potentien et saint Altin ont été envoyés par l'apôtre saint Pierre, pour prêcher la foi à Sens, et qu'ils y ont établi une église dès ces premiers temps. Le père Mathoud a joint à cette ouvrage un appendix contre M. Dupin, partisan du sentiment de M. de Lannoi. En 1688, le père Mathoud donna un catalogue latin, in-4° qui contient, d'une manière fort exacte, le nom et l'abrégé de la vie des archevêques de Sens, avec une courte apologie pour Lesteric ou Leuteric, archevêque de Sens, que Baronius accuse des erreurs que Bérenger a enseignées depuis sur l'Eucharistie. (Dupin, Biblioth. ecclésiastique, dix-septième siècle, part. 4, p. 440. Dom le Cerf, Biblioth. des Auteurs de la congrégation de Saint-Maur.)

MATHURINS (Ordre religieux des). Voyez TRINITAIRES.

MATHUSAEËL ou MATTHUSAEËL, hébr., qui demande sa mort, du mot *schela*, demander, et *muth*, mort, fils de Maviaël, et frère de Lamech le Bigame,

de la race de Caïn. (Genès., 4, 18.)

MATHUSALA ou MATTHUSALA, ou MATHUSALÉ ou MATHUSALEM, hébr., il a envoyé sa mort, du mot *muth*, mort, et *salac*, envoyer, fils d'Henock, et père de Lamech, le père de Noé, de la race de Seth. Mathusalé naquit l'an du monde 687; il engendra Lamech l'an 874, et mourut l'an du monde 1656, âgé de neuf cent soixante-neuf ans, qui est le plus grand âge qu'ait atteint un homme mortel sur la terre. Le texte des Septante met la mort de Mathusalé, quatorze ans après le déluge, et d'autres exemplaires la mettent six ans avant le déluge; mais il faut s'en tenir au texte hébreu qui la met l'année même du déluge. (Genèse., 5, 27. D. Calmet, Dictionn.)

Les Grecs célèbrent la mémoire de Mathusalé le 19 de décembre, et les Latins le 22 de février dans quelques-uns de leurs martyrologes. (Baillet, t. 4, 22 février.)

MATINES, première partie de l'office divin de chaque jour qui se dit de grand matin, quelquefois à minuit et quelquefois la veille. *Nocturnalis synaxis*, *nocturna precatio*, *matutinum*, *horæ matutinæ*. On a quelquefois donné le nom de messes aux matines et généralement à tout l'office divin. (De Vert, Cérémonies de l'Eglise, t. 1, p. 23 et 24. Voyez HEURES CANONIALES.)

MATRED, hébr., *verge, bâton*, ou *levier, qui descend*, fille de Méaâb, mère de Métabel, et femme d'Adar. (Genès., 36.)

MATRICULAIRE ou **MATRICULIER**, celui dont le nom est écrit sur la matricule, *matricularius, in album, in catalogum relatus*. Autrefois on a appelé *matriculaires*, ceux qui étaient chargés de conserver les biens des églises, surtout les dîmes. On a aussi donné le même nom aux clercs qui servaient dans une église et aux pauvres que cette église nourrissait, et dont elle avait le registre. (*Voyez* MATRICULE.)

MATRICULE, registre, liste, catalogue qu'on tient des réceptions d'officiers, des personnes qui entrent en quelque corps ou société, dont on fait une liste, un catalogue, *commentarius, recensionis index, album, catalogus*. L'histoire ecclésiastique fait mention de deux sortes de matricules, l'une qui contenait la liste des pauvres nourris aux dépens d'une église, l'autre qui contenait la liste des clercs de cette église, ou même de tout le diocèse. La matricule du diocèse contenait par ordre et par classes les noms des ministres de l'église. Au premier ordre, était la liste des prêtres : au second, celle des diacres : au troisième, les sous-diacres : au quatrième, les acolytes : au cinquième, les exorcistes : au sixième, les lecteurs ; et au septième les portiers ; ce qui faisait sept ordres

ou classes, sept rangs ou divisions. Lorsque quelque place venait à vaquer, elle était aussitôt remplie par le ministre qui occupait celle qui la suivait immédiatement ; le premier diacre, par exemple, remplaçait le dernier prêtre, et ainsi des autres ministres ; ensorte qu'à chaque vacance, il se faisait un mouvement progressif dans tout le catalogue ou tableau. De-là, on a dit, *promouvoir aux ordres*, pour dire, pousser quelqu'un dans un ordre plus élevé, le faire monter à la classe d'au-dessus ; car il n'était point permis d'en sauter aucune. On ne pouvait, par exemple, aller de l'Ordre des sous-diacres à celui des prêtres, sans passer par l'Ordre des diacres ; et en user autrement, c'était ce qui de là s'appelait, se faire promouvoir ou ordonner *per saltum*. Seulement il y avait une exception pour les Ordres mineurs, par l'un desquels il suffisait quelquefois de passer, et d'en exercer les fonctions plusieurs années, pour être ensuite élevé aux Ordres majeurs. (De Vert, Cérémonies de l'Église, t. 1, p. 52.)

On appelait aussi *matricule*, une maison où les pauvres étaient nourris, et qui avait pour cela certains revenus affectés. Elle était d'ordinaire bâtie à la porte de l'église ; d'où vient qu'on a donné quelquefois ce nom à l'église même.

MATRIGA, siège archiépiscopal de la province de Zichie.

C'est peut-être la même église que Métracha dont il est fait mention dans les notices grecques. Nous en connaissons un évêque latin, nommé Jean, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui siégea sous Clément vi en 1349. (Wading, t. 3, p. 565. Or. chr., t. 3, p. 1114.)

MATRONE, femme sage et vertueuse qui gouverne honnêtement sa famille, et à qui on peut confier de jeunes filles, *matrona*; c'est aussi le nom de celle qu'on appelle proprement *sage-femme*, qui accouche les femmes enceintes : il y a à Milan de bonnes matrones, qu'on nomme *vetulones*, qui portent du pain et du vin pour le sacrifice de la messe. (Moléon, Voyage liturg., p. 216.)

MATRONE, l'une des sept vierges compagnes de saint Théodote, martyr d'Ancyre. (Voyez THÉODOTE.)

MATTA (Félix de), natif de Crémone, publia à Rome, en 1618, un Traité de la canonisation des saints. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1703.)

MATTHEIS (Antoine-Félix), religieux conventuel de Saint-François, docteur en Théologie du couvent de Pise, a donné : *Sardinia sacra, seu de episcopis sardis, historia nunc primum confecta à Fr. Antonio Felice Mattheis*, etc. *Præcedit ejusdem auctoris dissertatio de Sardinia et illius Ecclesia*, in Roma, 1758, in-folio. Cet ouvrage

est divisé en quatre parties : dans la première on décrit le nom, la position et l'étendue de l'île; et en même temps combien elle embrasse d'objets importants pour l'histoire ecclésiastique; 2°. les chefs qui ont gouverné cette île depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à présent, et les magistrats qui l'ont régie depuis qu'elle a été affranchie du joug tyrannique des Sarrasins; 3°. l'origine et le progrès de la religion; 4°. et 5°. les églises qui y ont été construites. (Journal des Savans, 1758, p. 689.)

MATTHIAS (saint), apôtre; il était, à ce qu'on prétend, un des septante-deux disciples de Jésus-Christ. Il l'avait toujours suivi en la compagnie des apôtres, depuis le commencement de sa prédication jusqu'à son ascension, après laquelle les apôtres se rendirent à Jérusalem, pour y attendre le Saint-Esprit. Ce fut pendant ce temps que saint Pierre et les autres apôtres choisirent un d'entre ceux qui avaient constamment suivi Jésus, pour prendre la place du traître Judas dans l'apostolat. On en proposa deux; savoir, Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias. Après avoir invoqué Dieu, ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur saint Matthias qui fut associé aux onze apôtres. Il reçut avec ses collègues la plénitude du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte; dès-lors il ne fut

plus occupé le reste de sa vie, qu'à étendre partout la foi de Jésus - Christ. Saint Clément d'Alexandrie avait appris de la tradition, que saint Matthias était un prédicateur de la mortification, qui enseignait, autant par ses exemples, que par ses discours, que l'on doit combattre contre sa chair, la traiter rudement, et lui refuser toujours ce que demandent les désirs déréglés de la sensualité; mais que d'un autre côté il faut travailler à fortifier l'âme par la foi et à augmenter ses lumières par la connaissance de la vérité. On ne sait rien autre chose de la vie et de la mort de saint Matthias; du moins ce qu'on en dit est si incertain, qu'on n'ose point s'y appuyer. Les Grecs croient qu'il a prêché et qu'il est mort dans la Colchide. Ce que l'on rapporte des reliques de ce saint n'est pas mieux fondé. A l'égard de sa fête, on a été long-temps dans l'Eglise sans lui assigner un jour particulier; mais on la fait aujourd'hui en Orient, le 9 d'août, et en Occident, le 24 février. C'est aussi le jour que toute l'Eglise d'Occident a retenu, à l'exemple de Rome, si l'on en excepte celle de Milan qui la célèbre le 7 du même mois. Il y a des endroits où cette fête est entièrement chomée. On célèbre partout la veille de cette fête; mais il n'y a plus que quelques diocèses particuliers qui aient retenu l'obligation du jeûne. Les anciens hérétiques ont sup-

posé un faux évangile à saint Matthias; le pape Gélase a mis cet ouvrage entre les écrits condamnés par l'Eglise, aussi bien qu'un livre de tradition qu'on attribuait aussi à saint Matthias, et où Marcion avait puisé son hérésie. (Actes des apôtres, chap. 1. Bollandus. Tillemont. Baillet, tom. 1, 24 février.)

MATTHIAS DE LA COURONNE, religieux carme de l'étroite observance, docteur de Paris, mort à Liège sa patrie, l'an 1676, a laissé un gros ouvrage qu'on commença d'imprimer à Liège en 1663, sous ce titre : *Sanctitas Ecclesiæ romanæ in sancto Elia prophetâ carmelitarum protoparente figurata : sive expositio literalis, mystica et moralis sparsim à cap. 17, lib. 3 Regum usque ad caput 13, lib. 4 Regum, 12 volumes in-fol.*; le premier traite, *De existentia; signis, origine, propagatione et maternitate Ecclesiæ romanæ*. Le second, *De Ecclesiâ romanâ, et ejus primatu ubique recepto*. Le troisième, *De sancti Petri et successorum ejus Romanorum pontificum potestate spirituali et infallibili in rebus fidei, morum et regimine Ecclesiæ*. Le quatrième, *De dignitate et potestate spirituali Episcoporum*. Le cinquième, *De potestate judiciali Episcoporum et jure militari Præsulum*. Le sixième, *De missionibus apostolicis, seu de utilitate sacrarum missionum, virtutibus, privilegiis, officio*

et potestate missionariorum. Le septième, De dignitate cardinalium, legatorum, nunciarum et inquisitorum fidei; cum auctuario, ad Ecclesie sanctitatem confirmandam. Le huitième, Quomodo Ecclesia romana sit sancta à principibus christianis. Le neuvième, Quomodo Ecclesia romana sit sancta à populo fidei. Le dixième, Quomodo Ecclesia romana sit sancta; quia sanctitatem Dei propugnat. Le onzième, Quomodo Ecclesia romana sit sancta; quia sanctitatem Dei defendit. Le douzième, Quomodo Ecclesia romana sit sancta, quia septem sacramenta sustinet. (Biblioth. carmelit., t. 2, col. 407.)

MATTHIEU (saint), apôtre et évangéliste, était fils d'Alphée, Galiléen de naissance, Juif de religion et publicain de profession, c'est-à-dire, receveur des deniers publics ou commis aux impôts qui se levaient dans une des villes de Galilée. Il se nommait aussi Lévi, et demeurait ordinairement à Capharnaüm; mais il avait son bureau hors de la ville sur un passage près de la mer de Galilée. Jésus-Christ, passant par ce lieu, dit à Matthieu de le suivre. Matthieu se leva aussitôt, quitta tout et le suivit. Mais avant d'abandonner sa maison, il y reçut Jésus-Christ, et lui fit même un grand festin où se trouvèrent quantité de publicains; ce qui donna occasion aux scribes et aux pharisiens de murmurer de

ce que Jésus-Christ mangeait avec des gens de mauvaise vie. Peu de temps après que saint Matthieu se fût mis à la suite de Jésus-Christ, ce divin Sauveur lui donna rang parmi ses douze apôtres, et depuis ce temps l'Écriture ne nous apprend plus rien de lui. Rufin, Socrate et le faux Abdias le font prêcher et mourir dans l'Éthiopie. Mais le sentiment le plus commun parmi les anciens et les modernes, est qu'il prêcha et souffrit le martyre dans la Perse, ou chez les Parthes, ou dans la Carmanie.

Saint Clément d'Alexandrie dit qu'il ne mangeait jamais de viande, mais seulement des fruits, des légumes et des herbes. (*S. Clem. paedog. l. 2, c. 1, Stromat. l. 4.*) Le même saint Clément, sur la foi d'Héradéon, disciple de Valentin, semble dire que saint Matthieu est sorti du monde par une mort naturelle; ce que le ménologe de Basile et quelques Grecs paraissent suivre. Mais d'autres Grecs disent qu'il est mort par le feu et la plupart des Latins, au moins depuis le commencement du neuvième siècle, ont cru qu'il était mort par le martyre. L'Église latine fait aujourd'hui sa fête le 21 de septembre. On se flatte, mais sans preuves certaines, d'avoir son corps ou de ses reliques en divers endroits, comme à Salerne en Italie, à Beauvais en France, à Saint-Mabé en Bretagne.

Saint Matthieu écrivit son évangile en langue hébraïque ou syriaque à Jérusalem, avant de partir de Judée pour aller prêcher dans la province qui lui avait été assignée; les fidèles de la Palestine l'ayant prié de leur laisser par écrit ce qu'il leur avait enseigné de vive voix, il commença à y travailler vers l'an 41 de l'ère vulgaire, s'il est vrai, comme on le croit communément, que ce fut le premier qui écrivit un évangile que saint Marc abrégé vers l'an 43. L'évangile syriaque de saint Matthieu fut long-temps en usage parmi les Juifs convertis au christianisme; mais les Ebionites l'ayant corrompu, les fidèles s'attachèrent à l'ancienne version grecque qui en avait été faite sur l'hébreu ou le syriaque, peu de temps après saint Matthieu, qui passe aujourd'hui pour l'original, le vrai évangile hébreu de saint Matthieu ne subsistant plus, que l'on sache, en aucun endroit.

Quelques modernes soutiennent que saint Matthieu écrivit son évangile, comme tous les autres auteurs du Nouveau-Testament, en langue grecque qui était alors commune dans la Palestine et dans tout l'Orient (*Ligfoot. hor. heb. ad Matth. 1, 23, Frassen. Casaubon*); mais leur autorité ne mérite aucune considération, comparée à celle des anciens qui assurent, pour l'avoir vu, que saint Matthieu a écrit son évangile en hébreu,

c'est-à-dire, en syriaque, mêlé d'hébreu et de chaldéen, qui était la langue dont les Juifs d'alors se servaient communément dans la Palestine. Eusèbe (*Hist. eccl., l. 5, c. 10*) raconte que Pantène, philosophe chrétien qui vivait à Alexandrie vers l'an de Jésus-Christ 184, étant allé prêcher dans les Indes, y trouva l'évangile de saint Matthieu écrit en hébreu, que l'on disait y avoir été porté par saint Barthélemy. Saint Jérôme dit que Pantène rapporta cet évangile à Alexandrie, et qu'il y en avait aussi un exemplaire hébreu dans la bibliothèque de Césarée en Palestine, qui y avait été mis par le martyr Pamphile. (*Hieron., De vir. illustr., c. 36 et c. 3.*)

Le but principal de saint Matthieu dans son évangile qui contient vingt-huit chapitres, a été de nous rapporter la race royale de Jésus-Christ, et de représenter la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes : d'où vient que dans l'application des quatre animaux mystiques de l'apocalypse aux quatre évangélistes, saint Matthieu est figuré par celui dont la face est semblable à celle d'un homme. Il aime la brièveté dans la narration des faits, rapporte succinctement les miracles de Jésus-Christ et s'attache à montrer qu'il a accompli dans sa personne les anciennes prophéties. Il s'éloigne assez des autres évangélistes dans l'arrangement

des faits historiques de la vie de notre Sauveur, depuis le chapitre 4, v. 22, jusqu'au chapitre 14, v. 13; mais cette diversité dans l'ordre de la narration, ne touche point du tout la vérité des faits, les auteurs sacrés négligeant souvent l'ordre des temps dans leurs récits,

On a attribué à saint Matthieu certains ouvrages apocryphes, comme le livre de l'enfance de Jésus-Christ, condamné par le pape Gélase, et une liturgie éthiopienne. Les Ebionites, les Cérinthiens et d'autres hérétiques citaient l'évangile de saint Matthieu sous le nom d'*évangile selon les Hébreux*. C'est apparemment le même qui est connu sous les noms d'*évangile des douze apôtres*, d'*évangile des Nazaréens* et d'*évangile selon saint Pierre*.

Quelques anciens, comme saint Clément d'Alexandrie (*liv. 4, Strom. p. 502*), et quelques modernes, comme Grotius (*ad Matth. 9*), distinguent saint Matthieu de Lévi, fils d'Alphée, marqué au second chapitre de saint Marc, v. 14, et au cinquième de saint Luc, v. 27, sous prétexte que saint Matthieu n'est jamais nommé Lévi, ni Lévi Matthieu, dans les livres du Nouveau-Testament, et que quelques exemplaires de saint Marc, entr'autres l'ancien manuscrit de Cambridge, lisent dans saint Marc, 11, 14, *Jésus vit Jacques, fils d'Alphée*; d'autres, *il vit Matthieu le publi-*

cain, au lieu de *Lévi le publicain*. Mais ces raisons ne peuvent apporter aucun préjudice au consentement de tous les autres exemplaires imprimés et manuscrits, non plus qu'à celui de tous les autres Pères et de tous les auteurs ecclésiastiques. (Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 1. Baillet, 21 septembre. Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 1, p. 341 et suiv., et p. 509.)

MATTHIEU, cardinal, était d'une famille noble de la province de Reims. Il fut chanoine de la cathédrale de cette ville, ensuite religieux de Cluny au prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, puis cardinal et évêque d'Albano l'an 1125, légat en France vers l'an 1128, et en Allemagne l'an 1131. Il accompagna saint Bernard à Milan pour réconcilier les Milanais avec le pape Innocent II, l'an 1134, et mourut à Pavie le 25 décembre de l'année suivante. On lui donne les écrits suivans : *De perfectione Monachorum; de vanitate mundi; de votis monasticis; sermones in Evangelia*. (Voyez *Historia regalis monasterii sancti Martini de Campis*, lib. 3, p. 156, et l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, par le père Longueval, t. 8.)

MATTHIEU PARIS, ainsi nommé, ou parce qu'il était né à Paris, ou parce qu'il y avait fait ses études, fleurit en Angleterre, depuis l'an 1220 jusqu'à

l'an 1260. Il fut religieux du monastère de Saint-Alban; et ayant été prié par le roi Henri III de faire l'histoire d'Angleterre, il copia celle qui avait été composée par Richard de Wendower, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à l'an 1235, et la continua jusqu'à l'an 1259. Il a fait aussi un abrégé de cette histoire; la vie des deux Offa, rois de Mercie, fondateurs du monastère de Saint-Alban, et les vies des vingt-trois premiers abbés de ce monastère. On trouve aussi sous son nom, une histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'au règne de Guillaume le Conquérant, qui n'est pas beaucoup différente de celle de Matthieu de Westminster. Cet auteur marque du jugement et de l'exactitude dans la narration des faits qu'il justifie par des actes originaux. (Dupin, Biblioth. treizième siècle, p. 270.)

MATTHIEU D'AQUA-SPARTA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est une petite ville d'Italie dans le duché de Spolète, prit l'habit de Saint-François à Tuderti. Il fut élu général de son Ordre, l'an 1287, par le chapitre tenu à Montpellier, et créé cardinal l'année suivante par le pape Nicolas IV. Il mourut à Rome l'an 1302, sous le pape Boniface VIII qui l'avait employé en diverses légations, et laissa plusieurs ouvrages; savoir, un traité de Théologie sur le maître des sentences; un in-

ventaire ou un abrégé avec une table des sentences; des questions quodlibétiques; un commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains; des postilles sur les psaumes et sur les épîtres de saint Paul, et divers sermons. (Wadingue, *In annal. minor.* Dupin, Biblioth. treizième siècle, p. 189.)

MATTHIEU DE CRACOVIE, Polonais, évêque de Worms, mort le 5 mai 1410, a laissé: *Expositio in Canticum Cantico-rum; in ecclesiasten. in D. Matthæi evangelium; in epistolam ad Romanos.* (Ciaconius. Possévin, in *app. sacr.*)

MATTHIEU DE WESTMINSTER, ainsi nommé dans le quatorzième siècle, parce qu'il était religieux bénédictin du monastère de ce nom en Angleterre, est aussi surnommé *Florilegue* ou *Florilegus*, parce qu'il a composé des annales depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1377, auxquelles il a donné le nom de *Flores historiarum*, imprimées à Londres en 1567, et à Francfort l'an 1601. Il a laissé quelques autres traités, comme les chroniques des monastères de Westminster et de saint Edmond, etc. (Pitæus, *De script. angl.* Dupin, Biblioth. quatorzième siècle.)

MATTHIEU (Pierre), avocat au présidial de Lyon, mort en 1621, est auteur de trois centurries, sur la vanité du monde, sur la vie et sur la mort. M. l'abbé de la Roche a fait réimprimer

ces centuries avec celles de Pi-brac. (*Journal des Savans*, 1747, p. 564 et suiv.)

MATURE, l'un des quarante-huit martyrs de Lyon, et compagnons de saint Pothin. (*Voyes Pothin.*)

MATURIN (saint), prêtre du Gâtinais au diocèse de Sens, vivait dans le quatrième ou cinquième siècle. Après avoir été converti à la foi dans sa jeunesse, il fut lui-même l'instrument de la conversion de ses parens. Les autres circonstances de sa vie ne nous sont point connues. On croit qu'il fut enterré d'abord à Sens, et que dans la suite il fut transporté en un lieu du diocèse de cette ville nommé Larchant, dans le Gâtinais, près de Nemours, qui ne s'appelle plus autrement que Saint-Maturin, et où il y a un pèlerinage célèbre. Le corps du saint fut brûlé par les huguenots du quatorzième siècle. On en conservait une relique à Paris dans une église bâtie en son honneur, qui avait été donnée aux trinitaires qui en ont pris le nom de Maturins qu'ils ont communiqué à tout leur Ordre en France. Le martyrologe romain fait mention de saint Maturin le premier jour de novembre; mais on en célèbre la fête à Paris le 9 du même mois. (Bailet, tom. 3, 9 novembre.)

MATURIN (Clément ou Courtois), docteur de Paris, l'an 1520, était de Bourges. Étant entré chez les carmes, il y de-

vint provincial, et fut le premier professeur de Théologie à Bourges où il mourut. On a de lui des commentaires sur l'Écriture, et un grand nombre de traités de Théologie, etc. (Passevin, *In app. sacr.*, t. 2. Alegre, *In parad. carm.*, p. 383.)

MAUBURNE (Jean), abbé de Livry, près de Paris, est auteur du Rosier spirituel, imprimé à Bâle dès l'an 1491. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du quinzième siècle.*)

MAUCLERC (Michel), docteur de Sorbonne, publia à Paris, en 1622, un ouvrage intitulé : De la Monarchie divine et ecclésiastique et séculière chrétienne, et de l'union de l'une et de l'autre. (Dupin, *Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle*, col. 1711.)

MAUCLERC (Paul-Emile de), chapelain de sa majesté le roi de Prusse, inspecteur des églises françaises de la Poméranie et de l'Ukemarck, pasteur de la ville de Stettin et membre de la société royale de Berlin, a eu la principale direction de la bibliothèque germanique, ou histoire littéraire de l'Allemagne et des pays du Nord. C'est un journal très-estimé, commencé en 1720, et dont le cinquantième et dernier volume a paru en 1741, à Amsterdam, chez Humbert. Ce journal ayant été continué sous le titre de *Journal littéraire d'Allemagne*, M. Mauclerc en eut aussi la principale direction dont il

s'est acquitté avec beaucoup de soin jusqu'à sa mort arrivée à Stettin le 11 septembre 1742, n'étant encore que dans la quarante-cinquième année de son âge. (Journal des Savans, mois d'avril 1743, à l'article des nouvelles littéraires. (Moréri, édit. de 1759.)

MAUCONDUIT (M.). On a de lui : Dissertation, in-12, sur la défense des deux saintes Marie Magdeleine et Marie de Béthanie, sœur de saint Lazare. (Journal des Savans, 1685.)

MAUCORPS (Pierre), natif de Rouen, publia à Paris en 1645 : Paraphrases sur Job, sur Isaïe, sur Jérémie et sur les douze petits prophètes. (Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, col. 2070.)

MAUCROIX (François de), né à Noyon le 7 janvier 1619, fit ses études à Paris et fut reçu avocat. Il quitta cette profession pour se donner tout entier aux belles-lettres. Vers l'an 1660, on lui résigna un canonicat de la cathédrale de Reims où il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, le 9 avril 1708. On a de lui des poésies diverses, et un grand nombre de traductions françaises, entr'autres, les Homélies de saint Jean-Chrysostôme au peuple d'Antioche, à Paris 1671 et 1689, in-4°. L'histoire du schisme d'Angleterre, traduite du latin de Sanderus, et imprimée à Paris en 1675, et en Hollande en 1683. Les vies des cardinaux Polus et Campege, à

Paris, en 1677 : l'une est traduite du latin de Becatelli, et l'autre du latin de Sigonius. Le Traité de Lactance, de la mort des persécuteurs de l'Eglise, à Paris en 1680, et à Lyon en 1699. L'Abrégé chronologique de l'histoire universelle, faite en latin par le père Petau, à Paris, en 1683 et à Bruxelles en 1690. Les Homélies d'Asterius, évêque d'Amasée, etc., à Paris, en 1695. M. Maucroix avait beaucoup de droiture, de candeur, de simplicité, d'enjouement, de délicatesse et de naïveté dans la conversation, de penchant à obliger. Ses versions en général sont fidèles, quoique souvent il ne saisisse pas bien le tour des auteurs qu'il traduit. Son style est pur et élégant, quoiqu'un peu lâche. (Baillet, Jugemens des Savans sur les traductions modernes. Journal des Savans, 1677, 1680, 1683, 1685, 1689, 1695, 1707, 1710, 1726, 1727 et 1732.)

MAUDUIT (Michel), prêtre de l'Oratoire, né à Vire en Normandie, enseigna d'abord les humanités avec un grand succès, s'appliqua ensuite à la prédication, et enfin à la composition de divers ouvrages. On a de lui : 1°. les psaumes traduits en vers français. 2°. Des mélanges de poésies en quatre livres, à Lyon, 1681, in-12, avec une préface où il traite du bon usage de la poésie et du danger des poésies galantes. 3°. Un traité de la religion contre

les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens, à Paris, chez Roulland, 1677, et chez David, 1698, in-12, seconde édition augmentée. 4°. Une analyse des épîtres de saint Paul et des épîtres canoniques, avec des dissertations sur les endroits difficiles, à Paris, 2 volumes in-12, en 1691, 1693 et 1702, 5°. Une analyse de l'Évangile selon l'ordre historique de la concorde, avec des dissertations sur les endroits difficiles, à Paris, chez Roulland, 1694, 3 volumes in-12, seconde édition, 4 volumes in-12, à Paris, 1703. 6°. Une analyse sur les actes des apôtres, à Paris, 2 volumes, in-12, 1697. Ces analyses de l'Écriture consistent à établir le dessein ou le sujet de chaque livre; à en faire la division; à rapporter les raisonnemens aux principes dont ils sont les preuves; à faire voir la suite et la connexion des parties dont l'ouvrage est composé; à en déduire les conséquences; à en montrer la liaison et la suite. 7°. Deux dissertations qui se trouvent dans l'analyse des évangiles, sur la dernière pâque de Jésus-Christ; l'auteur y attaque d'un côté le sentiment du père Lami, et de l'autre, l'opinion de ceux qui prétendent que les Juifs ont célébré la pâque le même jour que Notre-Seigneur, en soutenant qu'ils la célébrèrent le vendredi, et que Notre-Seigneur la célébra le soir du quatorzième jour de la lune, la

veille du quinze qui était le jeudi l'an 33, à compter de la conjonction; au lieu que les Juifs, pour éviter la rencontre des fêtes, remirent au lendemain la célébration de la pâque. 8°. Des méditations pour une retraite ecclésiastique de dix jours, à Lyon, in-12. 9°. Une traduction entière du Nouveau-Testament, qui est demeurée manuscrite. Le père Mauduit mourut à Paris le 19 janvier 1709, âgé de soixante-quinze ans. C'était un homme simple dans ses manières, mais savant et laborieux. Il possédait parfaitement le latin, le grec et l'hébreu. (Dupin, *Biblioth. du dix-septième siècle*, part. 6, p. 412. Bougerel, *Biblioth. manusc. des Écrivains de la congrég. de l'Oratoire. Journal des Savans*, 1677, 1689, 1691, 1694, 1697, 1709, supplém. et 1714.)

MAUGRAS (Jean-François), parisien et prédicateur zélé, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne le 4 juillet 1701, et y mourut le 26 août 1726. On a de lui : 1°. deux petits volumes d'instructions chrétiennes pour faire un saint usage des afflictions, imprimées en 1722. 2°. Une instruction chrétienne sur les dangers du luxe. 3°. Quatre lettres en forme de consultation sur l'aumône, en faveur des pauvres des paroisses. 4°. Les vies des deux Tobies; de sainte Monique et de sainte Geneviève, avec des réflexions à l'usage des familles et des éco-

les chrétiennes, et trois autres pièces différentes à l'occasion de la procession de sainte Geneviève, qui se fit en 1725. 5°. Une ode sur l'endurcissement des hommes, qui fut imprimée in-4°. en 1721, et qui se trouve dans ses instructions sur les afflictions. (Mémoire manuscrit du P. Baizé, de la doctrine chrétienne, bibliothécaire de la maison de Saint-Charles à Paris.)

MAUGUIN (Gilbert), président de la cour des monnaies de Paris dès l'an 1637, était savant dans l'antiquité ecclésiastique. Il mourut au mois de juillet 1674, après avoir publié en 1650 un livre en 2 tomes in-4°, sous le titre de *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*. Le premier tome contient un recueil de plusieurs pièces qui regardent l'histoire de la contestation de la prédestination et de la grâce, agitée dans le neuvième siècle. Le second renferme une dissertation qui sert de réponse à l'Histoire prédestinienne du père Sirmond, jésuite; une seconde dissertation sur l'histoire de Gotescalque et un recueil de pièces anciennes sur la prédestination, la volonté de Dieu, et la mort de Jésus-Christ. Dom le Cerf, dans sa Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur, donne cet ouvrage à Dom Robert Quatremaires, et M. l'abbé d'Olivet le revendique au président Mauguin dont il porte le nom, excepté l'*Historia et chronologica synopsis controversiæ gothes-*

chalcanae qu'il attribue à l'abbé de Bourzeis, dans ses notes sur l'histoire de l'académie française de M. Pelisson. Le père Cellot ayant entrepris de réfuter l'ouvrage de M. Mauguin, ce président lui fit une réponse qui est demeurée manuscrite. (Journal des Savans, 1696, p. 137 de la première édit. et 112 de la seconde.)

MAULEON, *Malus-Leo*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, dans le Poitou, près du ruisseau de l'Oint, qui se jette dans la Sèvre-Niortaise, au diocèse de la Rochelle. Elle subsistait dès l'an 1079, que David de Flocellière remit au prieur Pierre, pour l'usage des chanoines de cette maison, l'église de Sainte-Marie de Flocellière. Comme la ville de Mauleon et le château des seigneurs du même nom, ont souffert différens sièges en divers temps, l'abbaye a souvent été exposée aux suites fâcheuses des guerres. Elle souffrit entre'autres beaucoup du siège que la ville essuya au mois de juin 1587 de la part d'Henri IV. On pillait tous les vases sacrés dont le prix montait à trente mille livres tournois, somme considérable alors, et l'on emporta tous les titres du monastère. Cette abbaye paraissait avoir oublié toutes ses pertes passées depuis que son abbé Henri de Bethune l'avait cédée en réforme l'an 1660 aux chanoines réguliers de la congrégation de France, qui rebâtirent l'église et mirent tous les lieux réguliers en bon état. (*Gal-*

lia christ. tom. 2, col. 1391. La Martinière, Diction. géogr.)

MAUMAN, le premier des eunuques ou des officiers d'Assuesrus. (Esth. 1, 10.)

MAUPEOU (M. de), docteur en Théologie, curé de Nonancour, a donné la Vie de M. le Bouthillier de Rancé, abbé et réformateur du monastère de la Trappe, dédiée au roi et imprimée à Paris, chez Laurent d'Houry, 2 vol. in-12, 1702. (Journal des Savans, 1702, p. 645.)

MAUPEOU (R. M. Marguerite de), religieuse et prieure du couvent des Carmélites de Saint-Denis-en-France. Nous avons d'elle: Lettres de sainte Thérèse, traduites de l'espagnol... avec des remarques et notes théologiques, historiques et critiques, à Paris, chez la veuve Mazières et J. B. Garnier, 1748, in-4°.

MAUPERTUY (Jean-Baptiste Drouet de), d'une famille noble, originaire du Berri, naquit à Paris, le 17 juillet 1650. Il prit l'habit ecclésiastique à quarante-deux ans et se retira dans un séminaire où il prononça quelques discours sur divers textes de l'Évangile, dont on imprima quelques pensées détachées sous le titre de Pensées chrétiennes et morales sur divers textes de l'Évangile, à Paris, chez Josse, en 1703, in-12. Sorti du séminaire, M. de Maupertuy alla se cacher dans l'abbaye de Sept-Fonds où il traduisit le premier livre des institutions divines de

Lactance, le traité de Salvien, de la Providence et quelques autres pendant cinq ans, qu'il demeura dans cette retraite. Il quitta Sept-Fonds en 1702, pour se retirer dans une autre solitude du Berry, où il composa l'histoire de la réforme de l'abbaye de Sept-Fonds, qui parut en 1702, chez Louis Guerin, in-12, à Paris; et les Sentimens d'un chrétien touché d'un véritable amour de Dieu, etc. qui furent imprimés la même année, et dont il s'est fait dix éditions. Dom Eustache de Beaufort, abbé et réformateur de Sept-Fonds, écrivit une lettre qui fut imprimée à Lyon en 1702, contre cette histoire qu'il accuse d'altération dans presque tous les faits. M. de Maupertuy fut appelé à Vienne en Dauphiné par l'archevêque Armand de Montmorin, et il y composa l'Histoire de la sainte église de Vienne qui parut à Lyon, in-4°, en 1708. On a encore du même auteur des prières pour le temps de l'affliction et des calamités publiques, à Vienne en 1709; un traité de la vénération rendue aux reliques des saints, selon l'esprit de l'Église, et purgée de toute superstition populaire, à Avignon en 1712, in-12; un traité des confréries érigées en l'honneur des saints, à Avignon en 1714, in-12; un traité du choix d'une religion ou des marques auxquelles on peut connaître la véritable, traduit du latin de Lessius, jésuite, à Lyon en 1715, in-12; un traité

moral et historique du commerce dangereux entre les deux sexes, à Bruxelles en 1715; la femme faible, où l'on représente aux femmes les dangers auxquels elles s'exposent par un commerce fréquent et assidu avec les hommes, à Nanci en 1714, in-12. M. de Maupertuy mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 10 de mai 1736. (Mémoire du temps. Journ. des Savans, 1702, 1703, 1708, 1709, supplém.)

MAUR (saint), disciple de saint Benoît et abbé de Glanfeuil en Anjou, qui a donné le nom à la congrégation des bénédictins réformés de France, fut présenté par son père Equice à saint Benoît au mont Cassin, vers l'an 522. Saint Grégoire-le-Grand, son principal historien, témoigne qu'il fit des progrès si rapides dans la vertu qu'il mérita bientôt de voir des yeux de l'âme les choses les plus cachées, et que Dieu le rendit puissant en œuvres miraculeuses. Il vit un jour le démon tenter un des frères sous la figure d'un Ethiope, il marcha sur l'eau comme saint Pierre, pour aller sauver, par l'ordre de saint Benoît, le jeune Placide qui se noyait dans un lac. Étant venu à Glanfeuil, connu aujourd'hui sous le nom de *Saint-Maur-sur-Loire*, il y jeta les fondemens d'un célèbre monastère dont il fut le premier abbé. Lorsqu'il sentit ses forces diminuer, il se démit de sa charge et se renferma avec deux frères dans un petit

logement du monastère où il vécut deux ans et demi toujours uni à Dieu par une prière continuelle. On croit qu'il mourut le 15 de janvier dans l'église de Saint-Martin, l'une des quatre de l'abbaye, sans qu'on puisse fixer l'année de sa mort. On prétend que ses reliques, après diverses translations, furent conservées dans l'église de Saint-Maur-des-Fossés, diocèse de Paris, jusqu'au transport qu'on en fit l'an 1750 dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Près. M. Baillet et M. Châtelain croient qu'il faut distinguer deux saints Maur : l'un disciple de saint Benoît, qui nous est connu par les dialogues de saint Grégoire; l'autre, abbé de Glanfeuil, religieux de l'Ordre de Saint-Colomban, mort en 640. (Saint Grégoire, Dialog. l. 2, c. 3 et 4. D. Mabillon, dans les actes des saints Bénédict. D. Ruinart, dans l'apologie de la mission de saint Maur. Le père Papebroch, dans ses notes sur saint Maur. M. Châtelain dans ses notes sur le martyrologe. Baillet, tom. 1, 15 janvier. D. Ceillier, Histoire des Aut. sacr. et ecclés. tom. 17, pag. 459 et suiv.)

MAUR (D. François), bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, avait publié la première partie de l'Art de vérifier les dates, lorsqu'il mourut en 1746. D. Maur avait travaillé au grand ouvrage des décrétales et à la nouvelle édition du glossaire de Ducange. Il fit imprimer en 1738 une traduction des

pseaumes sur l'hébreu, avec des notes tirées de l'Écriture et des Pères, pour en faciliter l'intelligence : il travailla à la collection des historiens de France ; enfin, il fit des recherches et rassembla des matériaux pour l'histoire des croisades. (Journal des Savans, 1750.)

MAUR (Saint-), congrégation de l'Ordre de Saint-Benoît, a pour mère la congrégation de Saint-Vanne qui avait commencé sa réforme en Lorraine, vers la fin du seizième siècle. Jean Renaud, abbé de Saint-Augustin de Limoges, alla en 1613 quérir des religieux de Saint-Vanne, à l'aide desquels il jeta les premiers fondemens de la congrégation de S.-Maur, pour y suivre l'esprit de la primitive règle de saint Benoît. Plusieurs monastères entrèrent dans le même dessein, et, en 1621, le pape Grégoire xv, à l'instance du roi Louis xiii, lui donna son approbation. Depuis, le pape Urbain viii, informé du zèle et de l'union des religieux de cette congrégation, la confirma l'an 1627, et lui accorda de nouveaux privilèges. L'odeur de leur piété qui se répandit de toutes parts, invita plusieurs évêques, abbés et religieux à soumettre leurs monastères à la conduite des supérieurs de cette congrégation : les religieux avaient, outre la règle de saint Benoît, des statuts et des constitutions particulières. Ils étaient gouvernés par un supérieur-général, des assistans et des visi-

teurs, et tenaient leur chapitre général de trois en trois ans, à Marmontier. Au reste ces religieux faisaient une profession particulière de belles-lettres et avaient, dans chaque province, des séminaires pour y élever leur jeunesse. La congrégation de Saint-Maur a produit dans le dix-septième siècle plusieurs religieux célèbres par leurs écrits et par leur piété. Il est à remarquer que ces religieux n'étaient entrés que dans les monastères qui étaient demeurés sous la grande règle de Saint-Benoît, sans être unis au corps, et qui faisaient vœux de stabilité ; ainsi ils ne s'étaient point introduits dans les maisons de Cluny. La réforme s'est établie dans cette célèbre abbaye et dans quelques autres maisons de sa dépendance, mais ces réformés n'étaient point de la congrégation de Saint-Maur. Celle-ci était divisée en six provinces qui, toutes ensemble, avaient en 1709 cent quatre-vingt-huit maisons. Le général était électif, ordinairement à vie, mais on en déchargeait quelques-uns pour leur grand âge ou pour satisfaire à leurs instances. (Moréri.)

MAUR-DES-FOSSÉS (S.-), *S. Maurus Fossatensis*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom, sur la Marne, au diocèse de Paris. Elle fut fondée au septième siècle, par Blidegisile, archidiacre de Paris, qui, ayant obtenu du roi

Clovis II, ou plutôt de la reine Nanthilde qui avait la tutelle de son fils, le vieux château des Fossés, y fonda un monastère sous l'invocation de la sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce fut en 868 que les reliques de saint Maur, abbé de Glanfeuil, ayant été apportées à l'abbaye de saint Pierre-des-Fossés, à cause des incursions des Normands, elle prit le nom de Saint-Maur. Cette abbaye fut sécularisée et changée en collégiale en 1533, et la mense abbatiale unie à l'archevêché de Paris. On avait uni depuis ce chapitre à celui de saint Louis du Louvre à Paris; et les reliques de saint Maur, qui ont toujours été dans une grande vénération, furent transférées solennellement à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, le 30 août 1750. (D. Vaissette, Géogr. hist., etc., t. 6, p. 216. Descript. de la ville de Paris, t. 1, p. 114.)

MAUR-SUR-LOIRE (S.-), S. *Maurus super Ligerim*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans l'Anjou sur la Loire, au diocèse d'Angers. On l'appelait anciennement Glanfeuil *Glanafolium*. Elle avait quitté ce nom pour prendre celui de son fondateur et son premier abbé qui était contemporain et disciple de saint Benoît, et qui a donné aussi le nom à la congrégation des bénédictins réformés de France. Le corps de ce saint reposait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. (Voyez l'article précédent.)

MAURE, martyre en Thébaidé, femme de saint Timoléon. (Voyez TIMOLÉON.)

MAURE et BRIGIDE, vierges honorées en Beauvaisis et en Touraine, étaient, autant qu'on peut conjecturer, du pays même de Touraine, et vivaient du temps de saint Martin, évêque de Tours ou de saint Brice, son successeur. Si elles ont fini par le martyre, ç'a été, selon les apparences, par la main des barbares du Nord, qui inondèrent les Gaules en 406 et 407. C'est tout ce que la conjecture peut fournir de plus plausible sur le temps, la vie et la mort de ces deux saintes vierges dont les actes qui les font venir d'un roi d'Écosse, sont visiblement fabuleux. Nous n'avons, pour ce qui les regarde, que ce que saint Grégoire de Tours a rapporté de la découverte de leur tombeau et de l'établissement de leur culte en Touraine, fait par saint Euphrone son prédécesseur. Encore n'est-ce rien pour ceux qui prétendent que les saintes du Beauvaisis sont différentes de celles de Touraine. (Baillet, tom. 2, 13 juillet.)

MAURE (sainte), vierge de Troyes en Champagne, naquit en cette ville vers l'an 827: Son père Marien et sa mère Sédulie, distingués par leurs richesses, l'élevèrent délicatement; mais elle sut renoncer, dès sa jeunesse, à toutes les douceurs de la vie pour s'attacher à Jésus-Christ. Elle eut même le bonheur de lui gagner son père Marien qui

mourut tranquillement entre ses bras, après avoir mené une vie fort pénitente. Depuis ce temps, la bienheureuse Maure continua à vivre auprès de Sédualie sa mère, comme dans un cloître, toujours occupée de la prière, des œuvres de charité ou du travail des mains pour le service des autels et des églises. Elle avait soin des lampes de la cathédrale, et y fournissait l'huile nécessaire. L'évêque saint Prudence relève fort le présent qu'elle lui fit d'une aube qu'elle avait filée, tissée, blanchie; et dit que toutes les fois qu'il s'en servait à l'autel, il se sentait animé d'une ferveur extraordinaire pour les saints mystères et pour le renouvellement de la vie spirituelle. Elle entra tous les jours avant matines à l'église et n'en sortait qu'à la fin de sexte, après s'être long-temps prosternée devant trois tableaux, dont l'un représentait Jésus-Christ enfant; l'autre, Jésus-Christ expirant; le troisième, Jésus-Christ glorieux. Elle avait une autre dévotion réglée qui était d'aller tous les mercredis et les vendredis de la semaine, pieds nus et à jeun, en pèlerinage au monastère de Mantenay, distant de deux petites lieues de la ville. Elle fit plusieurs miracles devant et après sa mort qui arriva le 21 septembre vers l'an 850. Elle n'était âgée que de vingt-trois ans lorsqu'elle mourut, et son corps ayant été partagé, dans la suite des temps, on en donna une portion à l'ab-

baye de Saint-Martin-ès-Aïres, qui était aux chanoines réguliers de saint Augustin; et l'autre, à l'église paroissiale du village de Sainte-Maure sur la Seine, à cinq cents pas de la ville de Troyes, de la dépendance de la même abbaye. Le martyrologe romain ne fait point mention de votre sainte : celui de France marque sa fête au 21 septembre. Sa vie se trouve dans un sermon de saint Prudence, évêque de Troyes, sous lequel elle avait vécu. Nous l'avons dans le promptuaire de Camuzat et dans le recueil de Surius. Il a aussi été imprimé en 1725 à la suite de la vie de Prudence, avec des notes historiques. (Baillet, t. 3, 21 septembre.)

MAURES, *Mauritium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur les limites de l'Auvergne et du Querci, dans la vallée d'Arcambe auprès d'une petite rivière nommée Alvence, au diocèse de Saint-Flour. On ne peut dire rien de certain sur la fondation de cette abbaye qui était sous l'invocation de saint Pierre. (*Gallia christ.* t. 2.)

MAURICE, martyr et chef de la légion Thébéenne, (ainsi nommée, peut-être pour avoir été levée dans la Thébaïde, lorsqu'on avait commencé à former le corps) fut appelé d'Orient avec sa légion qui était toute chrétienne, l'an 286, pour aller combattre les Bagaudes dans les Gaules, sous les ordres de l'empereur Maximien Hercule. Ce prince s'étant arrêté

avec son armée à Octodure, ville des Vénètes, qu'on croit être Martinach ou Martigny en Valais, ordonna des sacrifices et de nouveaux sermens contraires au christianisme. Pour les éviter, la légion thébéenne alla camper à trois lieues de-là, en un endroit appelé *Agaune*, à vingt lieues environ de Genève, et à six ou sept de la pointe orientale du lac, entre le pays de Valais, la Savoie et le canton de Berne : c'est le même lieu que cet événement a rendu si célèbre sous le nom de *Saint-Maurice*. Maximien ayant envoyé aux officiers et aux soldats de la légion thébéenne les mêmes ordres qu'au reste de l'armée, et tous s'étant montrés inflexibles à ses ordres sacrilèges, il les fit d'abord décapiter par deux fois, et ensuite tailler tous en pièces, sans qu'aucun de ces généreux soldats se mît en devoir de se défendre. On rapporte cette sanglante exécution au 22 de septembre de l'an 286. On veut qu'une grande partie des corps des saints martyrs ait été jetée dans le Rhône, et que plusieurs des villes situées sur cette rivière en aient profité. Celle de Vienne croit posséder la tête de saint Maurice dans l'église des saints Machabées. Lorsque la paix fut rendue aux chrétiens, on bâtit une église en l'honneur des saints martyrs au lieu où ils avaient souffert; et saint Sigismond, roi de Bourgogne, y fonda le célèbre monastère d'Agaune, qui a porté depuis le

nom de *Saint-Maurice*. Le bréviaire de Tours nous apprend que saint Martin, revenant de Rome, s'arrêta au lieu du martyre de saint Maurice et de ses compagnons, et qu'ayant prié Dieu de lui faire connaître quelques reliques de ces saints, il parut aussitôt sur l'herbe une rosée de sang dont il remplit trois fioles. Il en mit une dans son église de Tours, qu'il dédia à ces saints, connue aujourd'hui sous le nom de *Saint-Gratien*, qui est la métropole. Il envoya la seconde à la cathédrale d'Angers, et la troisième à l'église de Cande où il mourut. Cette troisième fiole était sous le grand autel de la collégiale de Cande; on croit qu'elle y avait été mise dans le temps des incursions des hérétiques. On l'y trouva et on l'y remit en 1725, lorsque le roi fit rétablir une partie de cette église. La tradition de ce miracle de saint Martin est consacrée par une fête solennelle qu'on appelle l'exception des reliques de saint Maurice et ses compagnons, et qu'on célèbre le 12 mai dans le diocèse de Tours. Les actes de saint Maurice, composés par saint Eucher, évêque de Lyon, sont très-beaux. Ils ont été publiés, pour la première fois, par le père Chifflet, à Dijon en 1662; ensuite par le père le Cointe à Paris en 1668, au troisième tome de ses annales hors d'œuvre; et enfin, par D. Thierry Ruinart, parmi les actes sincères des martyrs en 1689. Ceux qui sont dans

Mombricius et dans Surius, et que Stévant a publiés à part en 1617, sont d'un auteur plus récent que saint Eucher, quoiqu'ils aient passé sous son nom. (Tillemont, *Mémoire ecclésiastique*, t. 4. Baillet, t. 3, 22 septembre. D. Joseph de l'Isle, bénédictin, abbé de saint Léopold de Nanci, *Histoire de la légion Thébéenne et de son martyre*, contre la dissertation critique du ministre Dubordieu; cette histoire est imprimée à Nanci, 1741, in-12.)

MAURICE (Pierre), dit *le Vénérable*, abbé de Cluny, fut fils de Maurice et de la bienheureuse Raingarde qui l'offrirent tout jeune à saint Hugues, abbé de Cluny. Ses progrès extraordinaires dans les sciences et la piété, portèrent l'abbé Ponce, successeur de saint Hugues, mort l'an 1109, à l'établir prieur de Vézelay en Nivernais au diocèse d'Autun, d'où il passa au prieuré de Domne. Il fut fait abbé de Cluny l'an 1122, à la place de Hugues, second successeur de Ponce, qui s'était démis entre les mains du pape Calliste II, pour faire le voyage de la Terre-Sainte; et ce fut pour lors qu'on vit briller plus que jamais dans sa personne toutes les vertus qui l'avaient fait juger digne de conduire les autres. Son humilité et sa modestie étaient relevées par un zèle ardent pour la discipline monastique, et ce zèle était tempéré par une douce affabilité qui le rendait accessible à tous

ceux qui l'approchaient. Personne n'était, ni plus pénétrant que lui pour découvrir les maux de l'âme, ni plus habile pour y remédier. L'ancien abbé Ponce ayant pillé le monastère et dispersé les religieux de Cluny à son retour de la Palestine, pendant l'absence de Maurice qui faisait pour lors la visite de son Ordre, le saint abbé travailla beaucoup pour rassembler les religieux et rétablir les édifices et la discipline de sa maison. Il combattit ensuite les ennemis de la foi en écrivant contre les Juifs, les Mahométans et les Pétrousiens. L'an 1130, il reçut à Cluny le pape Innocent II qui fuyait l'antipape Anaclet. L'an 1132, il tint son chapitre général, où il se trouva 1212 religieux et où il fit de nouvelles constitutions pour son Ordre. Il assista au concile de Pise de l'an 1134; et ayant fait un voyage en Espagne l'année suivante, il composa cinq livres contre l'alcoran qu'il avait fait traduire d'arabe en latin. Il reçut Abailard dans sa communauté, le réconcilia avec saint Bernard et avec le pape et composa son épitaphe après sa mort. Il alla à Rome l'an 1146, pour demander sa démission au pape Eugène III qui la lui refusa constamment, à la prière de saint Bernard, intime ami de Maurice. A son retour en France, il continua à travailler avec une ardeur toujours nouvelle à son salut et à celui de ses frères, jusqu'à sa mort qui arriva le 25

de décembre de l'an 1156. Quoiqu'il ne soit point canonisé selon les formes, il ne laisse pas de porter le nom de *Saint* dans divers monumens publics; entr'autres, dans le martyrologe de France et dans celui des bénédictins. (Baillet, tom. 3, 25 déc.)

MAURICE, surnommé de *Sully*, du nom de sa patrie, petite ville sur la Loire, quoique d'une famille obscure, fut élevé par son mérite à l'évêché de Paris, l'an 1164, après la mort de Pierre Lombard. On a de lui une lettre qui est une réponse à Ponce, évêque de Clermont, dans laquelle il décide l'invalidité du baptême donné en récitant ces paroles : *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, sans exprimer l'action par ces paroles : *je te baptise*. Il avait aussi composé des sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'année, et des instructions pour ses prêtres, que l'on trouve manuscrits dans la bibliothèque du roi et dans celle de l'abbaye de saint-Victor, où il fut enterré l'an 1195. (Dupin, Bibl. douzième siècle, Part. 2, pag. 590 et 627.)

MAURICE, dit de *Sommerset*, Anglais, moine de Cîteaux, et ensuite abbé vers l'an 1193, écrivit un livre de poésie, et un autre de *schemate pontificali*. (Charles de Visch, *Bibl. cisterc.*)

MAURICE (B.), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était issu du sang royal d'Hongrie, et fils de Démétrius, de l'ancienne et noble maison de

Chack. Il naquit en 1281. Prévenu de la grâce, presque dès le berceau, il lui fut toujours fidèle. Elle lui apprit de bonne heure à craindre les illusions du monde et à mépriser ses vanités, ses pompes, la douceur de ses plaisirs, l'éclat trompeur de ses honneurs et de ses richesses : aussi ne les considéra-t-il jamais que comme l'écueil de l'innocence. Rien ne lui parut mériter les affections de son cœur que Dieu seul, et il les lui consacra sans retour. Il avait eu l'avantage de sucer, comme avec le lait, une solide dévotion envers la sainte Vierge; il se la proposa pour modèle et s'excita par ses exemples à devenir toujours plus vertueux. Sa modestie, sa ferveur, son innocence attiraient sur lui les regards du public, et lui méritaient l'estime ou l'admiration de ceux qui le pratiquaient plus familièrement. A peine avait-il atteint sa vingtième année, que son père et sa mère moururent. Devenu l'unique héritier de toutes leurs richesses, il eût souhaité dès ce moment de faire à Dieu le sacrifice de tous ses biens et de se consacrer lui-même au service des autels dans une sainte retraite; mais ses tuteurs, de concert avec ses parens, lui firent une espèce de violence pour l'obliger d'épouser la fille d'un Palatin, princesse, à la vérité digne de lui par sa naissance, ses richesses et encore plus par ses vertus. Le prince Maurice vécut près de trois ans avec son épouse, comme avec

sa sœur. Leurs inclinations étaient les mêmes, même amour de la pureté, mêmes sentimens de piété et de religion : aussi voulut-elle imiter en tout son exemple et faire le même sacrifice. Après avoir édifié et soulagé leurs vassaux, et distribué d'abondantes aumônes aux monastères, aux églises, aux hôpitaux et aux pauvres familles, ils se rendirent l'un et l'autre dans l'île appelée de *Sainte-Marguerite* sur le Danube, près la ville de Bude. Maurice y prit l'habit des Frères Prêcheurs, et son épouse se consacra à l'époux des Vierges, dans un monastère du même Ordre. Dès que le Pallaquin fut averti de ce changement et de la retraite de sa fille, plus irrité que surpris, il employa d'abord les prières et les plus tendres invitations pour les obliger de reprendre leur première manière de vivre. Ses premiers efforts étant inutiles, il fit enlever le nouveau religieux, et le tint enfermé pendant près de six mois dans une tour où il lui fit éprouver tout ce que la colère et le ressentiment purent lui inspirer. Le serviteur de Dieu, naturellement doux et complaisant, montra dans cette occasion une fermeté et une grandeur d'âme que rien ne fut capable d'ébranler. Sa constance soutint celle de sa chaste épouse, et elle triompha à son tour de toute la malice de satan. Rendu enfin à ses frères, il prononça ses vœux solennels, et vint au célèbre couvent de

Bologne où il resta près de trois ans. Ce fut pour lui une école de vertu et une retraite délicieuse où, à l'exemple des saints, il apprenait tous les jours à mourir au monde et à lui-même, et ne travaillait qu'à s'unir toujours plus parfaitement à Dieu par la mortification des sens et des passions. Sa profonde humilité relevait toutes ses autres vertus, et sa charité égalait l'humilité de son cœur. Jamais on ne l'entendit parler de sa naissance et on ne s'aperçut jamais qu'il se souvint, ni de ce qu'il avait été dans le siècle, ni de ce qu'il avait abandonné en embrassant la pauvreté de Jésus-Christ. Il s'exerçait avec joie dans tous les offices du cloître les plus pénibles, et en même temps les plus propres à dompter l'orgueil, ou à le détruire. Il était réellement persuadé qu'il n'était qu'un serviteur inutile, et qu'il ne méritait pas de vivre en la compagnie de ses frères. On remarquait avec admiration sa tendresse et sa compassion envers les malades, par son empressement à les servir. Connaissant toute la nécessité des sciences, pour se rendre utile à son Ordre et à l'Église, il s'y appliqua avec ardeur; mais assidu aux leçons de ses maîtres, il l'était encore plus à l'exercice de l'oraison. Dès que l'obéissance, ou la charité ne l'appelaient point ailleurs, on le trouvait toujours aux pieds des autels. De retour en Hongrie, il s'ap-

pliqua avec zèle et avec succès à réunir les esprits que quelques grands du royaume avaient divisés par leurs prétentions à la souveraineté : il ne réussissait pas moins à consoler les affligés, quelque grand que pût être le sujet de leurs afflictions. Il catéchisait les pauvres, instruisait avec bonté les ignorans, visitait les malades dans les hôpitaux, et sollicitait la liberté de ceux que la dureté de leurs créanciers faisait gémir et languir dans les prisons. Son esprit de pauvreté lui faisait rejeter tout ce qui pouvait lui paraître commode, recherché ou superflu; et, soit dans sa cellule, dans sa nourriture, ou dans ses habits, tout était exactement assorti à l'état d'un pauvre évangélique et pénitent. Il portait presque continuellement un rude cilice sur sa chair : deux morceaux de bois étaient son lit ordinaire, et il n'y ajoutait une méchante paille, que lorsque la maladie le contraignait de modérer un peu ses grandes austerités. Sa vertu cependant éclatait par des miracles, et on éprouva quelquefois que Dieu l'avait encore honoré du don de prophétie. La ville de Gever, ou Javarain, capitale du comté de ce nom dans la Basse-Hongrie, avait été pendant sa vie le lieu de son séjour ordinaire : elle fut aussi le lieu où il couronna ses travaux, et finit sa pénitence par une mort précieuse, le 20 de mars 1336, âgé, à ce que l'on croit, de cinquante-cinq ans,

et après en avoir passé trente-deux dans le cloître. Les miracles que Dieu opéra à son tombeau, donnèrent un nouvel éclat à sa sainteté, et excitèrent davantage la dévotion des peuples qui commencèrent dès lors à honorer sa mémoire et à lui donner publiquement le titre de Bienheureux. Un ancien martyrologe de l'Ordre de Saint-Dominique fait mention du culte que les Hongrois lui rendent. (Le P. Tournon, dans ses hommes illustres, tom. 2, pag. 159 et suiv.)

MAURICE, archevêque de Rouen, mort l'an 1234, a laissé cinq lettres que l'on trouve dans le second tome du spicilège du père dom Luc d'Acheri. Les trois dernières concernent l'interdit qu'il prononça dans son diocèse l'an 1233, parce que le roi saint Louis avait fait saisir les revenus de son archevêché. Il est remarquable qu'il y interdit les chapelles et les églises que le roi avait dans son diocèse, à l'exception de celle où le roi et la reine assisteraient en personne. (Dupin, Biblioth. treizième siècle, pag. 219.)

MAURICE de Portu (dont le nom était *ó Fihely*), religieux de l'Ordre de Saint-François et archevêque de Tuam en Irlande, naquit dans le comté de Corke, près de Baltimore, excellent port de mer d'où il tira son nom. Il alla jeune à Padoue en Italie, et prit dans cette université le degré de docteur en Théologie. C'était un homme d'un caractère

extrêmement doux, de mœurs très-pures, d'un savoir profond dans la logique, dans la philosophie, tant naturelle que morale, dans la métaphysique et dans la Théologie. Le pape Jules II le nomma à l'archevêché de Tuam le 26 juin 1506, où il mourut n'ayant pas encore cinquante ans. Plusieurs auteurs ont donné à ce prélat les titres les plus pompeux, l'appelant *Flos mundi*. On a de lui : 1°. Des Sermons pour le carême, et trente-six homélies pour l'avent, imprimés à Paris, en 1587, 1589, 1591 et 1604. 2°. *Theoremata de mente Scoti*, à Venise 1514, in-8°. 3°. *Questiones ejusdem in porphyrium, universamque logicam*, avec des notes, *ibid.*, 1500, in-fol. 4°. *Libri 4 sententiarum Script. Oxon. Castigati*, à Lyon 1520. 5°. *Reportata recognita*, 1518. 6°. *Epitomata in formalitates Scoti*, in-8°, 1514. 7°. *Commentaria in-4 sentent. Francisci Mayron Minoritæ*, avec des postilles et des additions, à Venise, 1519, in-fol. 8°. *Tractatus Stephani Brulifer, de formalitatibus Scoti*, à Venise, 1505, in-fol. 9°. *Concordantiæ et castigationes in metaphysicalia doctoris subtilis*, à Venise, 1501, in-fol. 10°. *Compendium veritatum quatuor librorum sententiarum*, en vers léonins, à Venise, 1505, in-4°. 11°. *Epitomata de rerum contingentia et divina prædestinatione*, *ibid.*, 1505. 12°. *Enchiridion fidei*, à Venise, 1509 et 1591, in-4°. 13°. *Dictionarium*

Sacræ Scripturæ, à Venise, 1603. 14°. La vie de Scot. (Possevin, in *App. sacr.* Wadingue. Le Père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, tom. 2, pag. 357 et suiv.)

MAURICE (saint), Ordre militaire de Savoie, unipar le pape Grégoire XIII à celui de saint Lazare. (*Voyez LAZARE.*)

MAURICE (Saint), monastère. (*Voyez AGAUNE.*)

MAURIENNE, *Mauriana* (S. Jean-de-), ville épiscopale autrefois sous la métropole de Vienne en Dauphiné, et capitale du comté de Maurienne en Savoie, est située sur l'Arche, à sept lieues au midi de Moutiers et à treize lieues au levant de Grenoble. Elle n'a rien de considérable que son évêché. Le chapitre de la cathédrale est composé d'un chantre et de dix-huit chanoines.

Evêques de Saint-Jean-de-Maurienne.

1. Lucien, assista au concile romain célébré sous le pape Jules en 341.

2. Voconie, présidait à cette église en 452.

3. OEconie ou Héconie, souscrivit au premier concile de Mâcon en 582, et au second en 585.

4. Leborie, souscrivit au concile de Châlons-sur-Saône en 650.

5. Félinasie, présidait à cette église en 813.

6. Abbon, assista au concile de Touloux Savonniens en 859, et à celui de Toussi en 860.

7. Adalbert, se trouva au concile de Pontigni en 876, et à celui de Montala, diocèse de Vienne, en 879; il est aussi parlé de lui dans les actes du concile célébré à Pavie du temps de Charles-le-Chauve.

8. Odelard, assista au concile de Châlons-sur-Saône en 881, et à celui de Charlieu en Bourgogne en 926.

9. Evrard, évêque de Maurienne en 1023, est cité dans les actes du concile d'Anse en 1025.

10. Arnold, gouvernait, ce semble, cette église en 1080.

11. Conon ou Conrad, présidait à cet évêché, selon Louis de l'Eglise, en 1093.

12. Berard, évêque de Maurienne, en 1106.

13. Jean 1^{er}, présidait à cette église en 1107.

14. Aycaud, gouvernait ce diocèse en 1125.

15. Ayraud, était prieur de la Chartreuse des Portes, diocèse de Lyon, lorsqu'il fut élevé sur ce siège en 1145, et est mort en 1167.

16. Bernard 1^{er}.

17. Pierre 1^{er}.

18. Guillaume 1^{er}, était prieur de la grande Chartreuse, lorsqu'il fut nommé à cet évêché en 1167. Il vivait encore en 1188.

19. Lambert, assista au concile de Latran en 1179, peut-être avant d'être évêque, et mourut en 1198.

20. Aymare, après avoir gouverné quatorze ans cette église, mourut archevêque d'Embrun en 1245.

21. Amédée 1^{er}, de Savoie, fils de Thomas 1^{er}, comte du Viennois en Dauphiné, était religieux de la grande Chartreuse lorsqu'il fut placé sur ce siège en 1240. Pingone dit qu'il mourut en 1268.

22. Anselme 1^{er}, de Clermont, noble Savoyard, gouvernait cette église en 1272.

23. Pierre II, évêque de Maurienne en 1280.

24. Aymon 1^{er}, assista au concile provincial de Vienne en 1289.

25. Amblard, présidait à cette église en 1300.

26. Aymonète, gouvernait ce diocèse avec une réputation de science et de piété en 1303.

27. Aymon II, de Miolans, noble Savoyard, présidait à cette église en 1329.

28. Anselme II, de Clermont, gouvernait ce diocèse en 1338.

29. Amédée II, de Savoie, fils de Jacques, prince d'Achaïe, était chanoine de Lyon et d'Orléans lorsqu'il fut élu à cet évêché en 1349.

30. François, passa de l'évêché de Lausanne à celui-ci, en 1359.

31. Amédée III, de Mont-Majeur, gouvernait cet évêché en 1365.

32. Jean de Malabaila, d'abord évêque de la Marche-Trevisane, puis d'Ast en 1355, enfin de Maurienne en 1373.

33. Henri, succéda en 1381.

34. Savin de Florano, présidait à cette église en 1385 et 1390.

35. Amédée IV, de Mont-Majeur, gouvernait ce diocèse en 1410.

36. Aimon III, fils de Pierre Gerbaise, trésorier de Savoie, présidait ici en 1424.

37 Oger ou Auger de Confletto, passa de l'évêché de Saluces à celui-ci en 1433, et mourut le 11 janvier 1440.

38. Louis I^{er} de la Palu, depuis cardinal, gouvernait cette église en 1442, d'où il passa à l'archevêché de Tarantaise en 1451, et fut aussi l'année de sa mort.

39. Jean II, de Ségovie, déjà évêque en Italie, fut nommé pour succéder à Louis, le 13 octobre 1451; mais cette translation n'eut pas lieu.

40. Guillaume II, d'Estouteville, d'abord cardinal du titre de Saint-Martin-aux-Monts, passa de l'évêché de Lodève à celui-ci en 1453, ensuite à l'archevêché de Rouen, puis devint cardinal-évêque de Porto, enfin évêque d'Ostie, et légat apostolique en France. Il mourut à Rome, doyen du sacré collège en 1482, âgé de quatre-vingts ans.

41. Jean-Louis de Savoie, fut transféré de cet évêché au siège métropolitain de Tarantaise.

42. Etienne Morelle, prêta serment au roi pour le temporel de cet évêché en 1484, et mourut en 1499.

43. Louis II, fils de Jean, seigneur de Gorrevod en Bresse, fut nommé à cet évêché par Alexandre VI, le 5 août 1499,

désigné ensuite premier évêque de Bourg-en-Bresse en 1515. Cet acte n'eut pas lieu, mais il fut cette année ambassadeur du duc de Savoie au concile de Latran; enfin revêtu de la pourpre romaine, par Clément VII, le 16 mars 1530. Il érigea, en qualité de légat apostolique, l'église de Sainte-Marie, en collégiale, en 1531. Il vivait encore en 1535.

44. Philbert de Challes, présidait à cette église en 1555.

45. Louis III, de Trottis, gouvernait ce diocèse en 1558.

46. Hyppolite d'Est, cardinal de Ferrare, et légat du patrioisme ecclésiastique, administrait ce diocèse, ainsi que plusieurs autres, en 1560.

47. Brandelise, de Trottis, posséda cet évêché par la résignation du précédent, après l'an 1560.

48. Pierre III, fils de Philbert Lamber de Lothère, devint évêque de Maurienne en 1567.

49. Philbert, fils de Louis Milliet, grand-chancelier de Savoie, créé coadjuteur du précédent par Sixte V, sous le titre d'évêque de Hiérapolis, prit possession de cet évêché le 5 mai 1590. Il fut chargé de plusieurs négociations vers le roi d'Espagne, ensuite vers le pape Paul V qui le fit archevêque de Turin en 1619. Il était plein d'érudition, et enseignait son peuple avec une éloquence aussi sainte, qu'elle était agréable. Il mourut, au regret de tout le monde, en 1625.

50. Charles Bobba, frère du

Marquis de ce nom , présidait à cette église en 1620 et 1626.

51. Paul Milliet , neveu de Philbert , grand théologien et docteur en l'un et l'autre droit , camérier d'Urbain viii , fut placé sur ce siège en 1641. (*Gall. christ. vet. edit. tom. 2, part. 2, p. 691.*)

MAURILLE (saint), *Maurilio Maurilius* , évêque d'Angers , quitta Milan sa patrie , vers l'an 375 , pour venir dans les Gaules sous la discipline de saint Martin-de-Tours qui lui conféra le sacerdoce. Ce saint étant mort , le prêtre Maurille se retira en Anjou , et fut curé de la paroisse de Chalonne à quatre lieues d'Angers , d'où on le tira pour le faire évêque de cette ville après Prosper. Maurille gouverna saintement son troupeau , et mourut de la mort des justes l'an 431 ou 437. Sa fête est marquée au 13 de septembre dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain moderne. (Monbrice , t. 2. Surius. Launoy , dans sa dissertation touchant le véritable auteur de la Vie de saint Maurille. Baillet , t. 3, 13 septembre.)

MAURILLE , archevêque de Rouen , était originaire de Mayence sur le Rhin , quoiqu'il fût né à Reims en Champagne. Il fit ses études à Liège , et fut pourvu d'un emploi d'écolâtre , ou de théologal dans une église d'Allemagne , qu'on croit être celle d'Halberstad. Il passa depuis dans un monastère de la ville de Florence en Italie , qu'il

gouverna quelque temps en qualité d'abbé , et qu'il abandonna pour revenir en France , accompagné d'un religieux nommé Gerbert. Il fit profession dans l'abbaye de Fécamp en Normandie , d'où on le tira malgré lui pour le faire archevêque de Rouen , à la place de Mauger qui fut déposé pour ses crimes l'an 1055. Le nouvel archevêque essuya bientôt les larmes de son église affligée des scandales de son prédécesseur , en faisant briller toutes les vertus épiscopales jointes à celles du cloître le plus étroit. Dès la première année de son épiscopat , il tint un concile à Rouen pour condamner l'erreur de Berenger par une profession de foi , et pour rétablir la discipline et les mœurs dans leur ancienne pureté. Il rendit bientôt son église aussi florissante qu'elle avait paru sous les saints Romain , Ouen et Ansbert. Il assembla un autre concile à Caen l'an 1061 , pour établir la sûreté et la bonne police par toute la Normandie ; il en tint encore deux autres depuis , à l'occasion de la dédicace de deux églises dont l'une était sa cathédrale qu'il acheva le premier jour d'août de l'an 1063 ; et l'autre , celle de Jumièges qu'il dédia aussi le 1^{er} de l'an 1067. Il mourut le 6 du mois d'août suivant , comblé des grâces du ciel , et fut enterré dans la nef de sa cathédrale où Dieu attesta sa sainteté par les miracles qu'il opéra à son tombeau qui s'appelle publi-

quement la tombe de saint Maurille, quoiqu'il n'ait point été canonisé. Le martyrologe de France et celui des bénédictins le mettent parmi les saints. Nous avons trois lettres de lui dans le second tome du spicilège. (Dom Mabillon, au second tome de ses analectes. Père Pommeraye, Histoire ecclésiastique de Rome. Baillet, 13 septembre.)

MAURIN (S.-), *S. Maurinus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans l'Agenois, aux frontières du diocèse d'Agen, dont elle dépendait, vers celui de Cahors, à quatre lieues d'Agen. On ignore le temps de sa fondation, qui est avant l'an 1056. Les guerres des Albigeois dans le douzième siècle lui ont causé de grands dommages, aussi bien que celles des Anglais dans le milieu du seizième; elle n'a pas moins souffert de la part des calvinistes dans le seizième siècle; elle fut presque entièrement détruite. Les ruines ont été relevées au commencement du dix-septième siècle par Pierre de Villamont qui en était abbé commendataire. Cette abbaye, soumise pendant long-temps à la congrégation de Cluny avait été unie à celle de Saint-Maur. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 944.)

MAURISSE (J. Pierre de), docteur en droit de Paris. Nous avons de lui : *Choix du droit canonique*, imprimé à Paris en 1658. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, col. 2225.)

MAURITANIE, grande région d'Afrique. C'est aujourd'hui partie occidentale de la Barbarie. Il y eut un concile contre monothélites l'an 646. (*Reg. Lab. 5. Hard. 3.*)

MAURITIUS (Eric), auteur allemand, a donné : *Dissertation de denunciation sagarum, et que quæ ad eam rectè intelligendam*, à Tubinge 1666, in-4 (Journal des Savans, 1666, : 479 de la première édition : 284 de la seconde.)

MAURONT (saint), abbé de Bruel, et patron de la ville de Douai en Flandre, était l'aïeul des enfans du bienheureux Adalbaud et de sainte Rictrude. Il naquit vers l'an 634, et fut baptisé par saint Riquier. Ses parents l'envoyèrent à la cour de Clovis II où il eut divers emplois. Étant revenu dans son pays pour travailler aux dispositions d'un mariage dont il avait déjà fait les fiançailles, il fut si touché des discours de saint Amand qui avait quitté l'évêché de Maastricht pour se retirer dans son abbaye d'Elnone, qu'il résolut d'embrasser le célibat. Il se retira d'abord à Marchiennes, et puis à Hamay, ou Hamaige. Il bâtit ensuite en 684, le monastère de Bruel ou Brueil, au diocèse de Térouane, et le gouverna comme abbé. Le roi Thierry ayant su cet établissement, lui manda de retirer auprès de lui saint Amé, évêque de Senlis, qu'il avait chassé de son siège sur de faux rapports, et Mauront reçut cet illustre hôte.

comme un maître auquel il voulut obéir, après l'avoir établi supérieur de son monastère en sa place. A la mort de saint Amé, qui arriva l'an 690, il reprit sa place d'abbé, et, trois ans après, il transporta le corps de ce saint évêque dans une nouvelle église qu'il fit bâtir en l'honneur de la sainte Vierge. Il mourut le 5 de mai de l'an 702, dans l'abbaye de Marchiennes. La plus grande partie de ses os furent transportés à Douai qui l'a choisi pour son patron. Saint Mauront n'est traité que de lévite ou diacre dans les anciens livres, ou titres de l'église de Douai. (Bollandus. Baillet, t. 2, 5 mai.)

MAURUM ou **MURANUM**, ville épiscopale d'Italie dans la Lucanie, entre le golfe de Tarente et la mer de Toscane; elle est aujourd'hui détruite. Gabriel Barri croit que le bourg de Castrovillarum a été bâti à la place de cette ancienne ville. Un de ses évêques, nommé Lucien, assista au concile de Rome, sous le pape Jules, en 342. (*Ital. sac.*, t. 10, col. 131.)

MAURY (Jean), théologien français. Nous avons de lui : *Speculum patientiæ, sive metrica paraphrasis in librum Job; eique intextus commentarius cum moralis, tum literalis, ex mente Sanctorum Patrum*, in-8°, à Toulouse 1679. (*Journal des Savans*, 1679, p. 252 de la première édition et 140 de la seconde.)

MAUZAC, *Mauziacum*, ab-

baye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située près de la ville de Riom, au diocèse de Clermont dans l'Auvergne. Elle fut fondée vers l'an 680 par saint Calmin ou Calmius, gentilhomme Auvergnac, et réparée ensuite par Pepin, roi d'Aquitaine. Ce furent des Clunistes réformés qui finirent cette abbaye. (*Voyez l'Histoire du Languedoc*, t. 1, p. 364. *Gallia christ.*, t. 2.)

MAVIAEL, hébr., qui annonce Dieu, du mot *kiva*, annoncer, et du mot *el*, Dieu, fils d'Irad, et père de Mathusaël. (Genès. 4, 18.)

MAXENCE (Jean), moine de Scythie, fleurit sous le pape Hormisdas vers l'an 523. Il fut le principal défenseur de cette proposition : *Un de la Trinité a souffert*. On a de lui, dans les bibliothèques des Pères, une requête aux légats du pape Hormisdas; une profession de foi; douze anathématismes; une autre profession de foi avec une explication; une réponse à la lettre d'Hormisdas à Possessor; un écrit contre les acéphales qui disaient qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ après l'union; deux livres contre les nestoriens. (Le cardinal Noris, *in dissert. de uno ex trinit. passo*. Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle; et supplément de l'histoire des cinq, six, sept et huitième siècles.)

MAXENCE, patriarche d'Aquilée, fit une réponse à la lettre

de Charlemagne, touchant le baptême. (Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 18, p. 418.)

MAXENCE ou **MAIXENCE**, que le vulgaire appelle Mes-sence, vierge et martyre en Beauvaisis, passe pour une élève de saint Patrice l'apôtre d'Irlande, ou du moins pour fille de parens convertis par ce saint évêque. On ne sait presque rien de certain d'elle, si non que dès le septième siècle son corps était honoré sur les bords de la rivière d'Oise au diocèse de Beauvais, en un lieu qui s'appelait déjà de son nom, où s'est formée une petite ville qui se nomme Pont-Sainte-Maixence. Ses actes assurent qu'elle souffrit le martyre en ce lieu où elle s'était réfugiée en quittant l'Irlande, pour éviter les poursuites d'un méchant qui attentait à sa virginité. On conserve ses reliques dans l'église de Pont, dédiée sous le nom de l'apôtre saint Pierre, et dont Sainte-Maixence est seconde titulaire. Le martyrologe de France marque sa fête au 24 de novembre, comme au jour de son martyre, quoiqu'on la fasse le 20 du même mois dans la ville et dans tout le diocèse de Beauvais. (Baillet, t. 3, 20 novembre.)

MAXIME, martyr et compagnon de saint Tiburce et de saint Valérien, souffrit dans le second ou troisième siècle. (*Voyez* **TIBURCE**.)

MAXIME, marchand en Asie, et martyr, fut lapidé le 14 de

mai de l'an 250, sous l'empire de Dèce, par les ordres du pro-consul Optime. La plupart des martyrologes latins marquent sa fête au 30 d'avril. (Baronius. Bollandus. Baillet, 30 avril.)

MAXIME, martyr d'Auvergne, dans le troisième siècle, et l'un des compagnons de saint Cassi. (*Voyez* **CASSI**.)

MAXIME, martyr et l'un des compagnons de saint Maurice, est honoré à Milan le 14 d'avril qui passe pour le jour de son invention. Saint Charles Borromée ayant fait bâtir une chapelle souterraine dans la cave de son église métropolitaine, y transporta l'an 1578 les reliques de plusieurs saints, parmi lesquels était le corps du Martyr saint Maxime qu'il mit à part en une place de distinction. (Baillet, 22 septembre, p. 285.)

MAXIME, prêtre et martyr de Rome, compagnon de saint Moïse, aussi prêtre et martyr. (*Voyez* **MOÏSE**.)

MAXIME, greffier, martyr et compagnon de saint Eusèbe, prêtre et martyr de Rome, fut précipité dans le Tibre par l'ordre de l'empereur Valérien. (*Voyez* **EUSÈBE**.)

MAXIME (saint), évêque d'Alexandrie et confesseur de Jésus-Christ, signala son zèle et sa charité pour les chrétiens de cette ville durant la persécution de Dèce, l'an 250. Il exposa souvent sa vie en visitant les prisonniers; et lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, sa charité trouva de nouveaux exercices

dans la peste qui ravagea la ville en 253. L'an 257, il fut envoyé en exil à Kephra dans la Libye, avec saint Denis, évêque d'Alexandrie, pour l'avoir accompagné dans la glorieuse confession de foi qu'il fit devant le gouverneur Emilien. Il le suivit encore dans son second exil au quartier de la Maréotte d'où ils ne revinrent qu'après la disgrâce de l'empereur Valérien, pris par les Perses en 260. Saint Denis étant mort en 264, eut pour successeur le prêtre Maxime. Il gouverna l'église d'Alexandrie près de dix-huit ans, avec beaucoup de réputation et mourut en paix l'an 281 ou 282. Usuard, suivi par le martyrologe romain moderne, a marqué sa fête au 27 de décembre. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. 6. Tillemont, *Mem. eccl.*, t. 4.)

MAXIME, vierge et martyre de Tuburbe en Afrique, souffrit la mort pour Jésus-Christ avec Donatille et Seconde, deux autres vierges, dans le troisième ou quatrième siècle; car les uns rapportent leur martyre au règne de Valérien et les autres à celui de Dioclétien. Quoi qu'il en soit, l'Église honore la mémoire de ces saintes vierges et martyres le 30 de Juillet, auquel leur fête est marquée dans les martyrologes. (Baillet, 30 juillet.)

MAXIME II du nom, évêque de Jérusalem et confesseur de Jésus-Christ, fut éprouvé, durant la persécution de Galère Maximien et de Maximin Daïa, par

divers tourmens qu'il souffrit avec beaucoup de constance. Il fut du nombre des illustres confesseurs que ce dernier condamna aux mines après leur avoir fait crever l'œil et brûler le jarret gauche. Saint Macaire qui tenait le siège épiscopal de Jérusalem, après la paix rendue à l'Église par Constantin, l'ordonna évêque de Diospoli en Palestine; mais le peuple de Jérusalem n'ayant point voulu le laisser aller, il demeura auprès de saint Macaire pour le soulager dans ses fonctions comme son coadjuteur, ou comme un chorévêque. On croit qu'il l'accompagna au concile de Nicée l'an 325. Lorsqu'il fut devenu son successeur, il se trouva au concile de Tyr, assemblé par les ariens contre saint Athanase, où saint Paphnuce l'instruisit de toute la cabale et l'attacha pour toujours à la communion de ce terrible fléau de l'arianisme. Il assista au concile de Sardique en 347, et, trois ans après, il en assembla un à Jérusalem en faveur de saint Athanase que l'empereur Constance avait renvoyé à son église d'Alexandrie. Il y a apparence que saint Maxime mourut l'an 350. Son nom se trouve avec éloge dans le martyrologe romain moderne au 5 de mai. (Sozomène. Théodoret. Socrate. Rufin. Baillet, t. 2, 5 mai.)

MAXIME, martyr d'Afrique, sous les Vandales, dans le cinquième siècle, et compagnon de saint Liberat, abbé et martyr. (Voyez LIBERAT.)

MAXIME, que le vulgaire nom. ne quelquefois saint Masse, et d'autrefois saint Mosse, évêque de Riez en Provence, vint au monde en un lieu du territoire de Digne, appelé Decomer, vers les commencemens du règne du grand Théodose. Il conserva inviolablement l'innocence des mœurs et embrassa une continence perpétuelle, avant même de se renfermer dans le monastère de Lérins où il se fit admirer, entre un grand nombre de saints, par son humilité, sa pauvreté, sa mortification, son détachement et son application continuelle à la prière. Saint Honorat, fondateur du monastère de Lérins, ayant été placé sur le siège épiscopal de l'église d'Arles l'an 426; saint Maxime fut choisi unanimement pour abbé, et il gouverna cette sainte communauté avec autant de régularité que de douceur et de sagesse. Son zèle ne pouvant se resserrer dans les bornes de son monastère, il prêcha au-dehors; et l'odeur de ses vertus, jointes à la force de ses discours et de ses miracles, lui attira une si grande foule de monde, qu'il alla se cacher dans le fond de la forêt de l'Isle. Il y fut découvert au bout de trois jours et obligé de revenir à Lérins. Peu de temps après, l'église des Riez l'ayant choisi pour son évêque, il se sauva une seconde fois, et fut encore obligé de revenir et de se rendre à Riez où les évêques de la province le sacrèrent, l'an 433.

La vie qu'il avait menée dans le fond du cloître, il la continua sur le trône épiscopal avec plus d'éclat encore. Ce fut la même humilité dans une plus grande élévation; le même esprit de pénitence, de détachement, de recueillement et de charité pour les pauvres dont il se montra toujours le protecteur et le père. Il bâtit un temple magnifique dans la ville de Riez en l'honneur du Martyr saint Albin, et se trouva à divers conciles de sa province et des provinces voisines. Il fut un des prélats des Gaules qui reçurent la célèbre lettre de saint Léon à Flavien de Constantinople, contre les erreurs d'Eutychès, et eut part à la lettre synodique qu'ils lui en écrivirent pour le remercier et le féliciter. Il mourut vers l'an 460, le 27 de novembre, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre qu'il avait bâtie, où la vertu des miracles qu'il avait eue pendant sa vie, continua long-temps à son tombeau. (Saint Grégoire de Tours, dans son Traité de la gloire des confesseurs, ch. 83. Surius. Baillet, 27 novembre.)

MAXIME (saint), évêque de Turin en Piémont, gouvernait son église avec une grande réputation de doctrine et de piété, sous les empereurs Honorius et Théodose-le-Jeune. On ne sait, ni le temps, ni le lieu de sa naissance, et l'on prétend qu'il assita à divers conciles tenus de son temps dans les Gaules et dans l'Italie. On veut que le

dernier où il se trouva, ait été celui de Rome assemblé l'an 465 par le pape Hilaire, successeur de saint Léon. On met sa mort à l'année suivante, malgré ce qu'en avait dit Gennade, qui l'avait rapportée à l'an 423, sous les empereurs Honorius et Théodose-le-Jeune. Le martyrologe romain marque sa fête au 25 de juin. Nous avons de lui soixante-treize homélies, dont plusieurs se trouvent parmi les sermons de saint Augustin et de saint Ambroise. Elles ont été imprimées à Cologne en 1535; à Anvers, en 1518; à Rome, en 1564 et en 1572; à Paris, en 1614 et 1623, avec les œuvres de saint Léon, et dans les bibliothèques des Pères. Le père Mabillon nous a donné, dans la seconde partie du premier tome de son cabinet d'Italie, douze homélies de saint Maxime, dont il y en avait trois imprimées parmi les œuvres de saint Ambroise. D. Martène et D. Durant en ont donné six nouvelles dans le tome 9 de leur *Amplissima collectio*. (Gennade, *in catal.*, c. 40. Possevin, *in app. sacr.* Cave. Dupin, Bibliothèque du cinquième siècle. Baillet, t. 2, 25 juin.)

MAXIME (saint), abbé de Chrysopolis, naquit à Constantinople vers l'an 580, de parens également nobles et pieux qui le firent élever d'une manière convenable à sa naissance et à leur inclination. Ses progrès dans les belles-lettres et dans la vertu le firent admirer de tous

ceux qui le connaissaient. Heraclius qui gouvernait alors l'empire, l'engagea malgré lui à son service, et le fit son premier secrétaire, le consultant volontiers dans les affaires de quelque importance, car Maxime était de bon conseil : il avait l'esprit pénétrant, parlait aisément et sans préparation, et écrivait avec une très-grande facilité. Ayant quitté la cour pour aller s'enfermer dans le monastère de Chrysopolis, près de Chalcedoine, il y pratiqua avec tant de ferveur et d'assiduité les exercices de la vie monastique, que surpassant en vertu tous ses frères, ils le choisirent unanimement pour leur abbé à la place du dernier mort. L'erreur des monothélites, qui se répandit de plus en plus, et les courses des Perses et des Arabes dans l'Orient, l'engagèrent à se retirer en Afrique où il trouva Pyrrhus qui avait quitté le siège patriarcal de Constantinople, et qui était partisan du monothélisme. Le gouverneur d'Afrique les engagea à une conférence où Pyrrhus convaincu abjura son erreur. Il porta lui-même sa rétractation à Rome; mais étant retombé dans son erreur, le pape l'excommunia. Saint Maxime qui l'avait suivi à Rome, conseilla au pape Martin 1, successeur de Théodore, d'assembler en 649 le concile de Latran où le monothélisme fut condamné avec tous ses fauteurs. L'empereur qui en était un, fit enlever saint Maxime

avec Anastase son disciple, et un autre Anastase qui avait été apocrisiaire de l'église romaine. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Constantinople, on les mit dans des prisons séparées; et quelques jours après on les mena au palais dans le lieu où le sénat était assemblé. Ils y subirent deux interrogatoires, ensuite desquels saint Maxime fut envoyé au château de Byzze en Thrace, Anastase l'apocrisiaire à Mesembrie, et l'autre Anastase à Perbère dans la même province. On les envoya tous trois sans provisions et sans habits. Arrivés au lieu de leur destination, Théodose, évêque de Césarée en Bythinie, Paul et Théodose, consuls de la part de l'empereur, firent subir à saint Maxime un troisième interrogatoire. C'était en 656, et la même année saint Maxime fut transféré au monastère de saint Théodore de Rege près de Constantinople. De-là il fut conduit à Mesembrie, où était Anastase l'apocrisiaire. On y amena aussi l'autre Anastase qui avait d'abord été relégué à Perbère. De Mesembrie, saint Maxime fut mené à Perbère et de là à Constantinople avec Anastase son disciple, et Anastase l'apocrisiaire. On assembla contre eux un conciliabule où ils furent anathématisés et livrés ensuite au préfet du prétoire. Celui-ci, après les avoir fait battre à coups de nerfs de bœuf et de verges, leur fit couper la langue et la main droite, puis les en-

voya en exil dans le pays des Lazes. Ils y arrivèrent le 8 de juin 662. Saint Maxime fut enfermé dans le château de Schemari, et les deux Anastases en deux autres châteaux, d'où on les tira quelques jours après.

Le moine Anastase mourut des tourmens qu'il avait soufferts le 24 de juillet de la même année, et saint Maxime le 13 août suivant. Anastase l'apocrisiaire vécut encore plus de quatre ans, n'étant mort que le 11 d'octobre 666, dans le château de Thusume, au pied du mont Caucase. L'Eglise honore ces trois saints comme martyrs.

Saint Maxime a laissé un grand nombre d'ouvrages sur diverses matières qui ont été donnés au public à Paris en 1675, par les soins du père Combefis, savant dominicain. Ils sont précédés de la vie de saint Maxime, par un anonyme qui la composa à la prière d'un Nicolas, évêque de Myre; des actes authentiques des persécutions que lui et les deux Anastases eurent à souffrir de la part des monothélites; de la lettre de saint Maxime à son disciple Anastase, où il lui fait le récit de la conversation qu'il avait eue le jour de la pentecôte 655, avec Pierre, patriarche de Constantinople; de la lettre que cet Anastase écrivit sur ce sujet aux moines de Cagliari en Sardaigne; de celle qu'Anastase l'apocrisiaire adressa à Théodose, prêtre de l'église de Gangres; de plusieurs pièces qui ont rapport

à la vie et aux actions de saint Maxime, et des extraits des offices de ce saint, tirés des livres d'Église des Grecs. Son premier ouvrage a pour titre : Réponses sur plusieurs questions de l'Écriture-Sainte. Il est adressé à Thalassius, prêtre et abbé, et divisé en plusieurs tomes; il contient en tout soixante-cinq questions avec leurs réponses. Saint Maxime examine dans la préface en quoi consiste la nature du mal. Son sentiment est que le mal, n'est, ni un être, ni une qualité réelle, mais un défaut de la créature qui, au lieu d'user de ses facultés naturelles pour tendre à sa première fin qui est Dieu, en abuse pour s'attacher à toute autre chose qu'à son créateur. Il traite dans la première question de la nature et de l'usage des passions qu'il dit n'être point naturelles à l'homme, mais une suite du péché. La seconde est une explication de ces paroles de Jésus-Christ : *Mon père, depuis le commencement du monde jusqu'au jour d'aujourd'hui, ne cesse point d'agir, et j'agis aussi incessamment comme lui.* Ce qu'il dit sur ce sujet et sur toutes les autres questions est extrêmement obscur et embarrassé. Ce ne sont que des explications allégoriques et des pensées mystiques. Les soixante-dix-neuf réponses à divers doutes sur certains passages de l'Écriture, et quelques autres matières, sont dans le même goût, mais plus courtes

et moins obscures. L'explication du psaume cinquante-neuvième est encore purement allégorique et mystique. Il en est de même de son commentaire sur l'oraison dominicale, adressé à un serviteur de Jésus-Christ, qu'il ne nomme pas. Au lieu de ces paroles : *que votre royaume arrive*, il lisait dans le onzième chapitre de saint Luc, de même que saint Grégoire de Nysse : *que votre Saint-Esprit vienne et nous purifie.* On a mis à la suite de ce commentaire quelques scholies d'un Grec anonyme.

Le livre ascétique est un dialogue par demandes et par réponses, dans lequel un abbé instruit un jeune moine des principaux devoirs de la vie spirituelle. Il en met pour fondement l'amour de Dieu, et le renoncement sincère à toutes les choses du monde et à soi-même. Ce livre est d'un style simple et clair, propre à inspirer des sentimens de piété. Photius le croit utile, non-seulement aux moines, mais à tous les chrétiens, à cause que les principes de la vie spirituelle y sont très-bien expliqués. Les quatre cents chapitres sur la charité sont adressés à Elpidius, et expliqués dans l'édition du père Combefis par des scholies d'un Grec anonyme. Quoique tous les quatre centnaires soient intitulés de la charité, ils ne laissent pas de renfermer quantité de maximes qui ont rapport aux autres vertus. Saint Maxime

y combat même quelquefois des hérésies qui avaient cours de son temps, entre autres celle des trithéïtes. Les deux cents chapitres ou maximes théologiques et économiques contiennent les principes de la Théologie, et tout ce qui regarde le mystère de l'incarnation. On y trouve aussi plusieurs instructions salutaires sur la conduite des mœurs, principalement sur l'humilité. Saint Maxime explique dans l'écrit adressé au scholastique Théopomptus, trois passages de l'Écriture; l'un tiré du chapitre dix-huitième de saint Luc, où il est parlé d'une veuve qui importune un mauvais juge; l'autre du sixième chapitre du même Évangile, où Jésus-Christ dit : *Si un homme vous frappe sur une joue, tendez-lui aussi l'autre*; le troisième, du vingtième chapitre de saint Jean, où Jésus-Christ dit à Marie : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon père*. Les explications qu'il donne de ces passages ne sont point littérales, mais allégoriques. Il y a plus à profiter dans les deux cent quarante-trois maximes morales. Ce Traité est suivi d'un fragment du livre qui a pour titre : *Solution de soixante-trois doutes*, adressée au roi d'Acride, auparavant Justinianée, ville de la Bulgarie, ainsi nommée parce que l'empereur Justin l'Ancien y était né; mais on n'a aucune preuve qu'il y ait eu des rois à Acride dans le siècle de saint Maxime. On

croit que la Bulgarie dont elle était métropole, n'eut des rois que depuis; c'est ce qui donne lieu de croire que cet ouvrage est de quelque Grec, plus récent que le septième siècle. Les autres écrits de saint Maxime sont la plupart pour défendre la doctrine de l'Église contre les nouveaux hérétiques qui n'admettaient en Jésus-Christ, ni deux volontés, ni deux opérations. Il écrivit sur ce sujet plusieurs lettres à Marin, prêtre de Chypre, à Georges, prêtre et abbé, à un autre Marin, diacre de Chypre, à l'évêque Nicandre, aux abbés, aux moines, et aux peuples de Sicile; montrant par des argumens tirés de la raison, de l'Écriture et des Pères, qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles. Les Traités des deux natures en Jésus-Christ, des définitions de consubstantiel, d'hypostase, de personne, contre l'ecthèse d'Héraclius; celui des deux volontés de Jésus-Christ, avec les douze suivans, ont rapport à la même matière, et ont pour but le maintien de la doctrine de l'Église sur les deux volontés et les deux opérations établies fort au long dans la conférence de saint Maxime avec Pyrrhus. Ce fut le patrice Grégoire, gouverneur d'Afrique, qui les y engagea. Elle se tint en sa présence et de plusieurs évêques au mois de juillet 645. Des notaires écrivirent ce qui fut dit de part et d'autre. Pyrrhus, après plusieurs questions,

étant convenu que Jésus-Christ, quoiqu'un et une seule personne, était Dieu et homme tout ensemble, saint Maxime inféra que Jésus-Christ voulait et opérerait conformément à ses natures, puisqu'aucune n'était sans volonté et sans opération; et par une suite nécessaire il y avait en lui deux volontés naturelles, et autant d'opérations essentielles. Il fit sentir à Pyrrhus l'absurdité de cette proposition, qu'il avait fait mettre dans l'écrit d'Héraclius : *Il est impossible qu'il n'y ait autant de personnes qui veulent, que de volontés*; puisqu'il suivait de là; que comme il n'y a en Dieu qu'une volonté, il n'y aurait aussi qu'une personne, ce qui était l'hérésie de Sabellius, ou qu'il y aurait trois volontés, puisqu'il y a trois personnes, et par conséquent trois natures, suivant l'erreur d'Arius.

Dans le Traité de l'âme, saint Maxime prouve par divers raisonnemens philosophiques, qu'elle est une substance distinguée du corps qu'elle anime, simple, incorporelle, raisonnable, immortelle. La lettre en forme de discours au patrice Grégoire, préfet d'Afrique, est un remerciement des bienfaits que saint Maxime avait reçus de ce magistrat qu'il exhorte à ne point rechercher la magistrature, ni à la fuir, mais à l'exercer dans l'équité et dans la justice. Nous avons neuf lettres de saint Maxime à Jean le Chambeffan. Il fait dans la première

l'éloge de la charité. Il dit dans la seconde, qu'on doit donner l'aumône à tous ceux qui la demandent, sans les faire attendre, parce que le délai en cette occasion est une preuve qu'on ne la donne qu'avec quelque sorte de regret. Le troisième fait voir l'utilité de la tristesse qui est selon Dieu, parce qu'elle opère une pénitence stable et salutaire. Dans la quatrième, il rejette sur le péché l'inégalité des conditions des hommes. Il établit dans la cinquième la distinction des deux natures en Jésus-Christ contre l'hérétique Sévère. La sixième lettre est sur la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Il donne dans les trois autres les moyens d'avoir la paix avec Dieu. La Lettre à Constantin est une exhortation à la pratique des commandemens de Dieu. Les deux lettres suivantes dont l'une est à Jean, archevêque de Cyzic, l'autre au prêtre Jean, traitent de la nature de l'âme. Dans une seconde lettre au même prêtre, saint Maxime dit que la terre de promission d'où devait couler le lait et le miel, est Dieu même qui nourrit tous les hommes à tout âge, par l'infusion de ses grâces et de ses bienfaits. Il traite dans celle qu'il adressa à Thalassius, supérieur d'un monastère, des différens motifs qui font agir les hommes.

Il fait voir dans la lettre à une abbesse de quel prix est devant Dieu la conversion du pécheur. La lettre à un seigneur, nommé

Pierre, est un Traité où saint Maxime établit la distinction des deux natures après l'union. Il y prend la défense de cette proposition de saint Cyrille : *une nature du Verbe incarnée*, parce que cette proposition exclut également et la confusion qu'Apollinaire mettait dans les natures depuis l'union, et la division que Nestorius en faisait, en ne les disant unies que d'affection ; c'est ce que ce Père explique dans une seconde lettre à Pierre. Il y parle d'un Traité sur l'union et la distinction des deux natures en Jésus-Christ, adressé à Côme, diacre d'Alexandrie, où il combat l'hérésie de Sévère. Par une autre lettre il témoigne sa douleur à Côme des calomnies répandues contre Grégoire, préfet d'Afrique, et exhorte ce diacre à prendre la défense de la vérité. Il écrivit au nom de ce préfet à des religieuses d'Alexandrie, qui, après avoir quitté l'hérésie des sévériens, s'y étaient laissées entraîner de nouveau, pour les engager à l'abandonner de bonne foi, et à s'attacher inviolablement à la doctrine de l'Eglise. La lettre à Julien, avocat d'Alexandrie, est un éloge de sa fermeté dans la foi. La lettre à Pyrrhus regarde les deux opérations en Jésus-Christ. Les cinq dialogues sur la Trinité qui avaient été imprimés sous le nom de saint Athanase, et qui portent le nom de saint Maxime dans les manuscrits de Rome, de Venise et de Vienne, sont contre les

ariens, les macédoniens, et les apollinaristes. Il explique dans sa mystagogie ce que signifient les cérémonies de l'Eglise dans la célébration des saints mystères. Ses explications, quoiqu'algébriques, sont du moins une preuve que la liturgie grecque était alors la même qu'aujourd'hui. Il parle de l'introit de la messe, de la lecture des livres saints, du chant des cantiques et des psaumes, de la paix que l'évêque donnait aux fidèles, de la lecture de l'Evangile après laquelle on faisait sortir les catéchumènes, du baiser de paix que les fidèles se donnaient mutuellement, de la récitation du symbole, du trisagion, de la récitation de l'oraison dominicale, de l'exclamation que tout le peuple faisait à la fin du sacrifice, en disant : *un saint, un seigneur*. Il explique mystiquement toutes ces cérémonies.

Le dernier des ouvrages de saint Maxime, dans l'édition du père Combéfis, est un recueil de plusieurs passages de l'Ecriture, des auteurs, tant ecclésiastiques que profanes, rapportés sous différents titres. Ce recueil est composé de soixante-onze discours ou chapitres qui traitent des vices et des vertus, des amis et de l'amitié fraternelle, de la royauté et de la puissance séculière, des richesses et de la pauvreté, de la prière, de l'étude des belles-lettres et de l'éloquence, de l'honneur dû aux pères et de l'amour qu'ils doivent à leurs enfans, de la mort,

de la paix et de la guerre, du devoir des femmes et de beaucoup d'autres matières sur lesquelles il rapporte grand nombre de maximes morales, la plupart belles et fort instructives. Saint Maxime fit aussi des commentaires sur les livres qui portent le nom de saint Denis l'Aréopagite. On ne les trouve point dans l'édition du père Combéfis; mais ils sont dans celle des œuvres de saint Denis, à Paris en 1615, 1644, à Anvers en 1634, par le père Cordier. Nous n'avons qu'une petite partie de ses commentaires sur les endroits difficiles de Saint-Grégoire de Nazianze, imprimée à Oxford en 1681, à la suite de cinq livres de Scot Erigène, intitulés : De la division de la nature : le reste est en manuscrit dans la bibliothèque du roi. Jean Scot Erigène, qui les traduisit en latin, dédia sa traduction à Charles le Chauve. On la conserve dans la bibliothèque de Cluny. Le père Petau nous a donné, sous le nom de saint Maxime, un calcul ecclésiastique ou cycle paschal, adressé au Patrice Pierre et divisé en trois parties. La troisième partie est suivie d'une chronique abrégée qui s'étend beaucoup plus loin que le règne de Constantin ou Constantin, sous lequel saint Maxime souffrit le martyre : ainsi elle ne peut être de lui en l'état qu'elle est. Des deux lettres que saint Maxime avait écrites à l'abbé Thomas, il ne nous en reste qu'une que Ga-

laus a traduite en latin, et mise à la suite des cinq livres de Scot Erigène, imprimés à Oxford en 1681, avec les explications de quelques endroits difficiles de Saint-Grégoire de Nazianze par saint Maxime. On cite de lui un dialogue entre un orthodoxe et un manichéen, un discours sur le second avènement de Jésus-Christ, un dictionnaire étymologique, une chronologie succincte de la vie de Jésus-Christ, des questions sur divers sujets, adressées à Nicéphore Cartophylax de Constantinople, et plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été mis sous la presse. On peut voir là-dessus le catalogue de la bibliothèque Coissine par le père de Montfaucon, l'apparat de Possevin et la bibliothèque nouvelle des manuscrits du père Labbe.

*Sentences spirituelles et morales
de saint Maxime.*

1. La vertu est le seul bien dont la possession ne peut être enlevée. (*Serm. 1.*)

2. Il est impossible que l'homme vertueux n'ait beaucoup d'ennemis. Peu lui importe; puisqu'ils ne servent qu'à faire briller sa gloire avec plus d'éclat. (*Ibid.*)

3. Comme la fin de la vie est le commencement de la mort; ainsi le repos qui fait qu'on s'arrête dans la pratique de la vertu, est le commencement du vice. (*Ibid.*)

4. De même que pour former un son mélodieux, il ne suffit

pas de toucher une seule corde d'un luth, mais qu'il faut les toucher toutes d'une manière convenable; aussi, pour opérer son salut, ce n'est point assez d'accomplir une loi, il faut les accomplir toutes. (*Serm. 7.*)

5. Réjouissez-vous de pratiquer la vertu, mais ne vous en élevez pas, de peur que vous ne fassiez naufrage au port. (*Ibid.*)

6. Si vous possédez la vertu, vous possédez tout; mais si vous êtes vicieux, vous ne vous possédez pas vous-même. (*Ibid.*)

7. La chasteté est un trésor de vertus. (*Serm. 3.*)

8. Celui-là n'est point libre, qui ne se contient pas lui-même. (*Ibid.*)

9. L'homme juste ne sait nuire à personne.

10. Celui qui prend conseil d'un ami méchant, fait la même chose que celui qui boit du poison dans un vase d'or. (*Serm. 6.*)

11. Il en est qui paraissent vos amis et qui ne le sont pas; il en est d'autres qui le sont et qui ne le paraissent point: le sage les connaîtra (*Ibid.*)

12. Celui qui flatte son ami dans le temps de la prospérité, est ami du temps et non de la personne. (*Ibid.*)

13. Regardez les adversités de vos amis comme les vôtres, et faites-leur part de votre abondance.

14. Il faut fuir l'amitié des méchants et craindre l'inimitié des bons (*Ibid.*)

15. Quelqu'un demandant à une personne où étaient ses tré-

sors: les voilà, dit-elle, en montrant ses amis. (*Serm. 6.*)

16. Celui qui donne à ses amis, a un double sujet de joie, parce qu'il donne et qu'il acquiert. (*Ibid.*)

17. Il est plus noble d'accorder un bienfait que de le recevoir; et il vaut mieux mériter le glorieux titre de père des pauvres, par ses aumônes, que d'avoir de grandes sommes cachées dans ses coffres. (*Serm. 7.*)

18. En gardant vos richesses, vous ne les possédez pas; et en les versant dans le sein des pauvres, vous ne les perdez pas. (*Serm. 7.*)

19. La chose qui nous rend semblables à Dieu par préférence aux autres, c'est l'aumône et la miséricorde. Jésus-Christ n'a point dit: Si vous jeûnez, vous serez semblables à votre Père céleste; mais soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. (*Ibid.*)

20. Étendez vos mains, non vers le ciel, mais vers les mains des pauvres; car, en les étendant de la sorte, vous touchez le sommet même du ciel; puisque celui qui y a son trône, reçoit votre aumône. (*Ibid.*)

21. Les pauvres sont nos médecins; les mains qu'ils nous tendent nous offrent les remèdes de nos plaies. (*Ibid.*)

22. Que faites-vous, ô riche insensé, en tenant caché dans vos coffres ce qui appartient aux pauvres? Pourquoi vous indignez-vous contre ceux qui vous demandent? Ils ne sou-

haitent que leurs biens propres, qui vous ont été confiés en leur faveur. (*Serm. 7.*)

23. Prenez garde de murmurer en donnant, puisque la joie qui accompagne le don est quelque chose de meilleur et de plus parfait que le don même. Il vaut mieux faire l'aumône à ceux qui en sont indignes, que de la refuser à ceux qui en sont dignes, de peur de l'accorder à des indignes. (*Ibid.*)

24. Soyez le Dieu de l'homme affligé, en imitant la divine miséricorde. (*Ibid.*)

25. En nourrissant le pauvre, croyez que vous vous nourrissez vous-mêmes, puisque telle est la nature des choses que nous donnons, qu'elles reviennent à nous. (*Ibid. ex Chrysost.*)

26. Quelqu'un reprochant un jour à un autre de ce qu'il avait gratifié la scélératesse, en recueillant un pirate jeté à terre par la tempête : j'ai voulu honorer l'humanité et non pas l'homme, répliqua celui-ci. (*Ibid.*)

27. Aimons à faire du bien à ceux mêmes qui ne sentent pas nos bienfaits, puisque moins nous recevons des hommes, plus nous recevons de Dieu. (*Serm. 8.*)

28. Rien ne prouve davantage qu'un prince est digne de régner, que quand il a un amour de père pour ses sujets, puisque ce qui constitue le père, n'est pas seulement d'avoir des enfans, mais d'aimer les enfans qu'il a. (*Serm. 9.*)

29. Choisissez plutôt d'être aimé que d'être craint; car celui que tous les autres craignent, craint tous les autres à son tour. (*Ibid. ex Democrit.*)

30. Celui qui doit commander aux autres, doit s'être commandé auparavant à lui-même. (*Ibid.*)

31. Avez-vous le commandement ? N'employez point de méchans ministres, car toutes leurs fautes retomberont sur vous. (*Ibid.*)

32. Ne soyons pas fâchés de ce qu'on parle mal de nous, mais de ce qu'on en parle mal avec justice. (*Serm. 10.*)

33. Comme l'on disait un jour à Chrysippe qu'il y en avait qui parlaient mal de lui : je me comporterai de façon, répondit-il, que personne ne les croira. (*Ibid.*)

34. Il est d'un grand homme de préférer la liberté de ses amis qui le blâment, aux flatteries de ses ennemis qui le louent et qui l'encensent. (*Serm. 11.*)

35. L'adulation est semblable à des armes en peinture : elle plaît sans rien faire d'utile. (*Ibid. ex Plutarcho.*)

36. Comme les corbeaux arrachent les yeux aux cadavres autour desquels ils voltigent, ainsi les adulateurs gâtent l'esprit et la raison de ceux qu'ils flattent. Démosthène disait que les flatteurs ne différaient des corbeaux, qu'en ce que les uns dévoraient les morts et les autres les vivans. (*Ibid.*)

37. Haissez les flatteurs com-

me des séducteurs : ils offusquent la vérité et empêchent de la voir ; ils louent ce qui doit être blâmé et blâment ce qui ne mérite que des louanges. (*Ibid.*)

38. La pauvreté vaut beaucoup mieux que les richesses mal acquises ; car s'il est dur d'être pauvre, c'est beaucoup pis d'être un mauvais riche. Ce n'est pas celui qui est riche qu'on doit appeler heureux ; c'est celui qui sait se passer des richesses. (*Serm.* 12.)

39. Les avares volent à l'odeur du gain, comme les abeilles à celle du miel : ils amassent pendant leur vie, comme s'ils devaient se survivre à eux-mêmes. (*Ibid.*)

40. O que l'excellence de la pauvreté est grande ! Elle représente la divinité même : Dieu est caché dans la personne du pauvre ; et c'est lui qui reçoit, tandis que celui qui donne est le pauvre même. (*Ibid. ex Chrysost.*)

41. Les richesses des avares ressemblent au soleil après son coucher : elles ne réjouissent personne. (*Ibid.*)

42. Diogène interrogé : pour-quoi l'or était pâle, répondit, c'est parce qu'il a beaucoup d'envieux. (*Ibid.*)

43. L'opulence est la couverture de bien des maux. Le riche et l'ignorant ne sont que des ordures argentées. (*Ibid.*)

44. Quand vous seriez riche de dix mille coudées de terre pendant votre vie, vous n'en

aurez que trois ou quatre après votre mort. (*Ibid.*)

45. Renfermez-vous dans l'enceinte d'une vertu contente de la médiocrité, c'est un rempart à l'abri de la violence. (*Serm.* 13.)

46. La prière est excellente quand elle est sincère et que la reconnaissance l'accompagne, soit que l'on obtienne, soit que l'on n'obtienne pas ce que l'on demande ; car Dieu nous accorde quelquefois et nous refuse aussi quelquefois, mais toujours pour notre bien, ce que nous lui demandons. Avoir été refusé de la sorte, c'est donc avoir obtenu. (*Sermon* 14.)

47. Souvent Dieu diffère de nous exaucer pour piquer nos désirs et exciter notre indolence ; semblable aux pères qui, pour animer des enfants lâches qu'ils aiment, les attirent par l'appas des promesses qu'ils leur font. (*Ibid.*)

48. Celui qui sait se modérer dans la prospérité, saura se consoler dans l'adversité. (*Sermon.* 18.)

49. Quoi de plus insensé que la colère ? elle produit les querelles ; les querelles produisent les injures ; les injures les coups ; les coups les blessures, et les blessures la mort. (*Serm.* 19.)

50. Vous êtes colère ! tournez cette passion contre vous-même et contre vos péchés : faites la guerre à votre esprit, frappez-le avec le poignard de la conscience ; soyez un juge sévère, un exacteur impitoyable

pour vous punir de vos crimes.
(*Serm.* 19.)

51. Celui qui ne sait se taire, ne sait point parler non plus. Dites quelque chose qui soit meilleur que le silence, ou taisez-vous. (*Serm.* 20.)

52. Il vaut mieux reposer tranquillement sur la paille, qu'être agité de soins dans un lit doré. (*Serm.* 21.)

53. De même que celui qui marche pendant l'horreur d'une sombre nuit, craint sans que personne le poursuive; ainsi le pécheur tremble, lors même qu'on ne lui reproche point ses crimes. (*Serm.* 26.)

54. Le sommeil est comme un partisan qui nous enlève presque la moitié de notre vie. (*Serm.* 29.)

55. Taire la vérité (quand il faut la dire), c'est enfouir l'or dans la terre. (*Serm.* 35.)

56. Celui qui craint des malheurs futurs, souffre autant de cette crainte que s'ils lui étaient arrivés, quoiqu'ils ne soient point arrivés en effet. (*Serm.* 38.)

57. Il vaut mieux demeurer dans le fond des déserts, qu'avec une femme babillarde, querelleuse et colère. (*Serm.* 39, *ex proverb.*)

58. Tout le monde vous respectera, si vous vous respectez vous-même. (*Serm.* 60, *ex Eusonio*)

59. Ne désirez pas que toutes les choses se fassent à votre gré, mais appliquez-vous à vouloir qu'elles se fassent comme elles

se font en effet. (*Serm.* 42, *ex Metrod.*)

60. Regardez comme vos fidèles amis, non ceux qui louent tout ce que vous dites ou tout ce que vous faites, mais ceux qui vous reprennent quand vous manquez. (*Serm.* 43, *ex Isocrate.*)

61. Ne connaissez d'autre beauté que celle d'une âme ornée des vertus. (*Serm.* 44.)

62. La pauvreté du corps est le trésor de l'âme; car, quand celui-là est riche, celui-ci est pauvre. (*Serm.* 53.)

63. Celui-là se connaît parfaitement, qui croit qu'il n'est rien. (*Serm.* 56, *ex Chrysost.*)

64. Vous êtes homme, sachez-le bien, et vous le serez toujours. (*Ibid.*)

Jugement des écrits de saint Maxime.

La variété des sujets que saint Maxime a traités dans ses ouvrages, en a occasionné dans le style : guindé et obscur dans ses explications allégoriques et mystiques, il est simple et clair dans ses explications morales. Ses lettres ont un air de piété et de douceur qui les fait estimer, quoique les règles du style épistolaire n'y soient pas gardées. On lit avec moins de plaisir ses écrits polémiques, parce qu'ils sont trop diffus. Il ne laisse pas de presser vivement ses adversaires et de les ramener au point de la question lorsqu'ils cherchent à s'échapper par des détours et de vaines subtilités.

(Photius, *Cod.* 192, 193, 194 et 195. Théophane. Baronius. Bellarmin. Dupin, *Bibl. des Aut. eccl.*, t. 5, p. 72. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacrés et ecclésiastiques*, t. 17, p. 689 et suiv.)

MAXIMIANISTES, *Maximianistæ*, sorte de donatistes, ainsi nommés de Maximien, diacre de Carthage.)

MAXIMIANOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, sous la métropole de Perge, au diocèse d'Asie. Il y a eu pour évêques :

1. Patrice, parmi les pères du concile de Nicée.

2. Théodore, souscrivit à la lettre des évêques de Pamphylie à l'empereur Léon. (*Or. chr.*, t. 1, p. 1021.)

MAXIMIANOPOLIS, ville épiscopale de la province de Rhodope, sous la métropole de Trajanopolis au diocèse de Thrace. Elle fut élevée à la dignité métropolitaine vers le milieu du sixième siècle. Nous en connaissons les évêques suivans :

1. Ennepius, assista au premier concile d'Éphèse.

2. Serenus, souscrivit au concile de Chalcédoine et au décret synodal de Gennade de Constantinople, contre les simoniaques.

3. Eustathius, assista au cinquième concile et y siégea parmi les métropolitains. (*Ibid.*, p. 1200.)

MAXIMIANOPOLIS, ville de la seconde Thébàide au patriarchat d'Alexandrie. Il y avait eu un évêque Mélétiens, nommé

Pachyme. (*Or. chr.*, t. 2, p. 610.)

MAXIMIANOPOLIS, ville épiscopale de la province d'Arabie, sous la métropole de Bosra, au diocèse d'Antioche, située au-delà du Jourdain. Nous n'en connaissons qu'un évêque, nommé Sévère, pour lequel Constantin, son métropolitain, souscrivit au concile de Chalcédoine. (*Ibid.*, p. 867.)

MAXIMIANOPOLIS ou **MAXIMIANOPOLIS**, ville épiscopale de la seconde Palestine, sous la métropole de Scytopolis au diocèse de Jérusalem, située près de Jezraël. On la nommait autrefois *Hadadrimmon* ou *Adadremmon*. Saint Jérôme en fait mention, comment, in *Zach.*, c. 12, v. 11. L'itinéraire de Jérusalem la met à dix-sept milles de Césarée et à dix de Jezraël ou Esdraël. Voici ses évêques :

1. Maxime.

2. Paul. Dans l'indice latin des pères du concile de Nicée, tenu en 325, on trouve parmi les évêques de la province de Palestine, *Maximus Maximianopolitanus*, et tout de suite après lui, *Paulus Maximianopolis*. Comme il n'y a pas deux évêchés de ce nom dans la Palestine, on croit, ou qu'il y a une faute dans l'un ou l'autre de ces deux mots *Maximianopolitanus*, *Maximianopolis*, ou que l'un des deux prélats ayant été exilé dans les premières persécutions, l'autre avait été mis à sa place.

3. Megas, souscrivit en 518 à

la lettre synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, à Jean, patriarche de Constantinople, contre Sévère d'Antioche.

4. Domnus, assista en 536 au concile de Constantinople, sous le patriarche Memnas, et à celui de Jérusalem, sous le patriarche Pierre. (*Or. chr.*, t. 3, p. 703.)

MAXIMIEN ou MAXIEN et MESSIEN, martyr et compagnon de saint Lucien de Beauvais. (*Voyez* LUCIEN.)

MAXIMILIEN, l'un des martyrs d'Éphèse, nommés les sept Dormans. (*Voyez* DORMANS.)

MAXIMILIEN, martyr en Afrique, était fils d'un chrétien de Tebeste en Numidie, nommé Fabius Victor. Il fut présenté le 12 de mars de l'an 295 au proconsul Dion, pour être enrôlé au service des empereurs ; et comme il refusa constamment de servir, en protestant qu'il était chrétien, le proconsul le condamna à avoir la tête tranchée. Une dame nommée Pompéienne obtint son corps, et le conduisit à Carthage où elle l'enterra sous une petite montagne près de celui de saint Cyprien, au bas du palais. Il y en a qui prennent saint Maximilien pour saint Mamillan ou Mamilien de Rome, par abréviation ou par corruption de son vrai nom ; mais d'autres croient que saint Mamillien que l'on honore à Rome, est différent de saint Maximilien d'Afrique. (Dom Mabillon, au t. 4 de ses *analectes*. Dom Thierry Ruinart. Baillet, t. 1, 12 mars.)

MAXIMILIEN, martyr d'Antioche et compagnon de saint Bonose. (*Voyez* BONOSE.)

MAXIMIN (saint), premier évêque d'Aix en Provence. On ne sait, ni le pays de sa naissance, ni par qui, ou en quel temps il fut envoyé en Provence, ni ce qu'il a fait, ou souffert pour planter la foi dans cette province. On ignore même l'origine de son culte et l'on ne trouve son nom dans aucun des martyrologes qui ont précédé le douzième siècle. On a remarqué comme une grande antiquité, que l'an 1103 on dédia dans l'église de saint Sauveur d'Aix, un autel sous le nom de saint Maximin et de sainte Marie-Madeleine. Depuis ce temps, on a publié que le corps de saint Maximin avait été transporté de la ville d'Aix à celle qui porte son nom dans le même diocèse, et qu'il s'y était conservé dans l'église des dominicains. Sa fête principale s'y célèbre le 8 de juin. Les continuateurs de Bollandus croient que ce saint pourrait bien être le même que Maxime d'Aix, qui vivait au milieu du sixième siècle et qui assista au concile d'Orléans de l'an 541. (Baillet, t. 2, 8 juin.)

MAXIMIN (saint), évêque de Trèves, naquit dans le quatrième siècle au territoire de Poitiers. Il fut élevé dans les principes de la religion chrétienne avec un de ses frères nommé Maxence ou Maixant, et quitta son pays pour aller vivre sous la discipline d'un

saint évêque de Trèves, nommé Agrèce, auquel il succéda vers l'an 332. Lorsque saint Athanase fut exilé à Trèves, il le reçut avec toute la vénération qui était due à cet illustre confesseur de la divinité de Jésus-Christ. Il s'acquitta du même devoir envers saint Paul, évêque de Constantinople, qui se réfugia à Trèves, lorsqu'il eut été chassé de son siège par l'empereur Constance. Les ariens ayant député quatre de leurs évêques vers l'empereur Constance, pour lui présenter une nouvelle profession de foi qui cachait adroitement le venin de leur erreur, saint Maximin empêcha ce prince d'y être surpris, et mérita, par cette action, que les ariens le missent au rang de leurs principaux adversaires. L'an 344, il se trouva au premier concile de Milan où il eut la joie d'embrasser saint Athanase et de proposer, conjointement avec lui, la voie d'un concile général à l'empereur Constance, pour procurer une bonne paix à l'Église. Il en assembla lui-même un particulier à Cologne en 346, et se rendit l'année suivante à celui de Sardique où saint Athanase fut rétabli de nouveau. Il ne survécut pas de beaucoup à ce concile, étant mort au plus tard l'an 349, dans le Poitou. Son corps fut enterré près de la ville de Poitiers et ensuite apporté à Trèves où l'on bâtit une église sur son tombeau que Dieu honora de divers miracles. On le transporta

encore depuis dans l'église de la fameuse abbaye que la célébrité de son culte a fait appeler saint Maximin, de son nom. On fait sa principale fête le 29 de mai. Saint Athanase, dans sa lettre aux évêques d'Égypte et de Lybie, lui attribue quelques écrits contre les ariens. (Bollandus. Hermant. Vie de saint Athanase. Baillet, t. 2, 29 mai. Hist. littér. de France, t. 1, part. 2, p. 112.)

MAXIMIN, évêque d'Anazarbe, et métropolitain de la seconde Cilicie, vivait dans le cinquième siècle. On a de lui plusieurs lettres synodiques dans la collection de Lupus pour et contre Nestorius. (Dupin, Bibl., t. 3, part. 2, p. 281.)

MAYENCE, *Maguntia*, *Moguntia*, ou *Moguntiacum*, capitale du ci-devant électorat du même nom, est située dans les limites de l'ancienne Gaule à la gauche du Rhin, vis-à-vis l'endroit où le Mein se joint avec ce fleuve. On attribue sa fondation à Claude Drusus Germanicus, beau-fils de l'empereur Auguste, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ. Les Romains en avaient fait la métropole de la première Germanique, lorsqu'elle fut détruite par les Vandales au commencement du cinquième siècle. A peine était-elle rétablie, qu'Attila, roi des Huns, la ruina de nouveau, au milieu du même siècle : nos rois la rebâtirent. Elle reçut les lumières de la foi, et eut, dès le milieu du quatrième siècle, des évêques qui furent métropolitains de la

première Germanique : cette dignité s'éclipsa après qu'elle eût été ruinée par les Huns en 454; mais le pape Zacharie la rétablit au milieu du huitième siècle, en faveur de saint Boniface apôtre de la Frise et lui accorda la primatie sur tout ce pays avec plusieurs autres privilèges. L'archevêque de Mayence avait le premier rang dans le collège électoral, et, en qualité d'archichancelier de l'empire en Allemagne, il avait le droit de nommer un vice-chancelier qui résidait à la cour impériale. Il était aussi garde-des-sceaux, des archives et de la matricule de l'empire, directeur du cercle électoral et des diètes de l'empire; et il avait droit de présider à l'élection de l'empereur, de le couronner, et de vérifier les titres de ceux qui se présentaient pour assister aux diètes de l'empire. Il jouissait de plusieurs autres privilèges qui rendent sa dignité extrêmement importante. La cathédrale, autrefois de Saint-Étienne, et aujourd'hui de Saint-Martin, a deux chœurs comme la plupart des autres cathédrales d'Allemagne. Son chapitre est composé de quarante-deux chanoines, parmi lesquels il y en a vingt-cinq de capitulaires, en y comprenant cinq dignités électives. Ces vingt-cinq avaient seuls le droit d'élire l'archevêque. Tous devaient faire preuve de seize quartiers d'ancienne noblesse; mais on n'y recevait que difficilement les comtes, et les princes en étaient exclus.

Il y a plusieurs autres belles églises à Mayence, tant au-dedans qu'au dehors. On y compte entr'autres, neuf collégiales et sept paroisses, dix maisons religieuses d'hommes et huit de filles, cinq hôpitaux, avec une université fondée en 1477 par l'archevêque Dieteric d'Isenbourg : les jésuites en avaient la principale direction. Cette ville se glorifie d'avoir donné l'origine à l'imprimerie au milieu du quinzième siècle, par le ministère de Jean Fust, qui en était bourgeois. Le diocèse de Mayence s'étendait des deux côtés du Rhin, et était fort vaste. On y comptait autrefois plus de soixante abbayes; mais à peine en reste-t-il aujourd'hui (1769) huit à dix, la plupart ayant été sécularisées ou envahies par les princes protestants.

Évêques de Mayence.

Quoique selon le sentiment commun, la foi n'ait été prêchée en Allemagne que dans le troisième siècle, il y a cependant des auteurs qui prétendent que les apôtres y envoyèrent quelques-uns de leurs disciples qui y fondèrent les trois évêchés de Mayence, de Trèves et de Cologne; et c'est d'après ces auteurs que nous donnons le catalogue suivant des évêques de Mayence.

1. S. Crescent, disciple de l'apôtre saint Paul, fut envoyé dans les Gaules vers l'an 58, où il fonda les évêchés de Mayence et de Vienne en Dauphiné. Il souffrit le martyre vers l'an 82,

sous l'empereur Trajan. On célèbre sa fête le 27 juin.

2. S. Marin.
3. S. Crescent II.
4. S. Cyriaque.
5. S. Hilaire, martyr.
6. S. Martin.
7. S. Celse, martyr.
8. S. Luce.
9. S. Gothard.
10. S. Sophrone.
11. S. Heriger, martyr.
12. S. Ruthère, martyr.
13. Saint Avit.
14. S. Ignace, martyr.
15. S. Denis.
16. S. Ruthbert.
17. S. Adellhard.
18. S. Luce Annæus, Romain, martyr, relégué par les ariens en Phrygie où il fut tué l'an 343.
19. S. Martin II. Il s'est trouvé l'an 346 au concile de Cologne où il souscrivit à la déposition de l'évêque Eufrate, convaincu d'arianisme : il mourut l'an 378.
20. Sidoine, mort en 397.
21. Sigismond, mort en 404.
22. Lupold, mort vers l'an 421.
23. Nicet, mort vers l'an 429.
24. Marian, mort vers l'an 439.
25. S. Aureus, fut chassé de son siège par le roi Attila ; il souffrit ensuite le martyre avec sainte Justine, sa sœur, vers l'an 454. On fait sa fête le 16 de juin.
26. Eutrope, mort vers l'an 477.

27. Adalbert.
28. Radhère.
29. Adelbalde.
30. Laufrid.
31. Ruthard.
32. Sidoine II, savant prélat, ami de Thieri et Théodebert, rois de France, de saint Grégoire de Tours et de Venance Fortunat.
33. Willebert.
34. Ludegaste ou Léonce.
35. Rudhelme.
36. Ludwald.
37. Leowald ; il se trouva au concile de Reims l'an 630.
38. Rithbert.
39. Gerold, occupa l'évêché de Mayence et l'archevêché de Worms. Il fut tué dans une bataille que le roi Charles Martel livra aux Saxons idolâtres.
40. Gervilio ou Gevilieb, fils de Gerold fut mis par le roi Charles Martel sur les sièges de Mayence et de Worms. Pour venger la mort de son père, il fit venir un des principaux chefs du camp des Saxons, sous prétexte de tenir une conférence familière et il le tua de sa main propre. Le pape Zacharie fut tellement irrité de la mauvaise foi de ce prélat, qu'il le fit déposer par saint Boniface, et qu'il le fit enfermer dans un monastère l'an 747.

Archevêques de Mayence.

41. S. Boniface, Anglais, communément nommé l'apôtre d'Allemagne, était évêque régional sans siège, et archevêque sans métropole, depuis l'an 738 ;

mais le pape Zacharie le fit archevêque de Mayence l'an 747. Il lui soumit tous les évêchés d'Allemagne, au nombre de dix-sept ou dix-huit, tant en deçà qu'au de-là du Rhin. L'église d'Utrecht le reconnaissait aussi pour son évêque, et l'abbaye de Fulde pour son fondateur. Il sacra Pepin-le-Bref, roi de France, à Soissons, l'an 752, et se démit de son archevêché l'année suivante, pour s'adonner plus particulièrement à la conversion des infidèles. En remplissant ce ministère à Dockum en Frise, il y fut massacré l'an 754, avec cinquante-deux de ses compagnons. On célèbre sa fête le 5 juin.

42. S. Lulle, Anglais, disciple de saint Boniface, fut sacré en 753 par ce même saint archevêque de Mayence. Il fonda les abbayes de Hirschfeld et de Bleindestat en Allemagne, et mourut en 787. On fait sa fête le 16 octobre.

43. Riculphe, archichapelain et conseiller de l'empereur Charlemagne, mourut en 814.

44. Haistulphe, moine et abbé de Fulde, mort en 825.

45. Otgaire ou Andegaire, mourut en 846.

46. Rabanus Magnentius Maurus, moine bénédictin et abbé de Fulde, un des plus illustres écrivains de son siècle, fut mis, par l'empereur Louis, dit le Germanique, sur le siège de Mayence où il célébra plusieurs conciles. Il mourut en 856.

47. Charles, fils de Pépin, roi

d'Aquitaine, moine de l'abbaye de Corbie en France, obtint cette dignité par la volonté de l'empereur Louis son oncle, plutôt que par l'élection du clergé. Il mourut en 863.

48. Lutbert, moine bénédictin et abbé d'Elwangen, mort en 889.

49. Sunzo, moine de Fulde, fut tué en 891, dans une bataille contre les Normands.

50. Hatton 1^{er}, abbé commendataire de Reichenaw, d'Elwangen et de dix autres abbayes, favori et ministre du roi Arnould, mourut en 912.

51. Heriger moine et abbé de Fulde, prit en 924 un coadjuteur nommé Rupert, et mourut en 930.

52. Hildebert, moine et abbé de Fulde, archi-chapelain de l'empereur Henri, mourut en 939.

53. Frédéric, frère de Gislebert, duc de Lorraine, mourut en 954.

54. Guillaume, duc de Saxe, fils naturel de l'empereur Othon 1^{er}, mourut en 968.

55. Hatton II, moine et abbé de Fulde, mourut en 969.

56. Rupert, chancelier de l'empereur Othon le Grand, décéda en 975.

Électeurs de Mayence.

57. Willegise, quoique fils d'un charron du village de Stromingen au pays de Brunswick, parvint par son mérite à être non-seulement chancelier des empereurs Othon III et Henri II,

mais aussi archevêque de Mayence en 973. L'année suivante il fut élevé à la dignité d'électeur du saint-empire.

Ce prélat conserva dans cette haute fortune tant de modération et d'humilité, que, pour ne point oublier la bassesse de sa naissance, il fit peindre des roues de charrue dans les vitres et autres endroits de son palais. Il mourut en 1001.

58. Meingaud, grand-prévôt de Trèves, eut pour adversaire Adalberon, comte de Luxembourg, prévôt de Saint-Paulin à Trèves, et depuis archevêque de Trèves. Mais ils furent tous deux déçus de leur prétention vers l'an 1010.

59. Erckembaud 1^{er}, moine et abbé de Fulde, décéda en 1020.

60. Aribon ou Erboh, comte d'Andechs, chanoine d'Augsbourg, mort en 1031.

61. Pardon de Oppershoven, moine bénédictin, et abbé de Hirshaugen et de Fulde, décéda en 1057.

62. Luipold, auparavant moine de Fulde, ensuite prévôt de la cathédrale de Bamberg, fonda l'abbaye de Saint-Jacques, de l'Ordre de Saint-Benoît à Mayence. Il mourut en 1060.

63. Sigefroi de Eppenstein, moine et abbé de Fulde, mourut en 1084.

64. Erkeimhauld II, vers l'an 1085.

65. Vesilon, un des partisans de l'empereur Henri IV, schismatique, mourut excommunié en 1088.

66. Ruthard ou Richard, moine bénédictin et abbé de Saint-Pierre à Erford, fut chassé de l'archevêché par l'empereur Henri IV. Il mourut en 1109.

67. Adalberon, duc de Lorraine, chancelier de l'empereur Henri IV, s'attacha ensuite au pape Calixte II, qui le fit son légat en Allemagne. L'empereur le mit en prison et lui fit souffrir plusieurs maux. Il décéda en 1137.

68. Adalbert, comte de Saarbruck neveu du précédent et prévôt de la collégiale d'Erford, mourut en 1140.

69. Marcolphe ou Arnould, prévôt de la collégiale d'Aschaffembourg, mort en 1142.

70. Henri, grand-prévôt de Mayence, décéda en 1153.

71. Arnould, de Salenhoven, prévôt de la collégiale de Saint-Pierre à Mayence, doyen d'Aix-la-Chapelle et chancelier de l'empereur Frédéric 1^{er}. Il fut cruellement massacré par ses sujets à Mayence en 1160, et fut traîné sur le fumier. C'est pour quoi l'empereur ôta les privilèges à la ville et fit abattre ses murailles, après avoir puni rigoureusement les criminels, parmi lesquels était l'abbé de Saint-Jacques à Mayence.

72. Radulphe, de Zeringhen, fut obligé de quitter cette archevêché, et devint évêque de Liège où il mourut en 1191.

73. Conrad de Wittelsbach, tint le parti du pape Alexandre III contre l'empereur Frédéric

ric 1^{er}, schismatique. Il fut chassé de l'archevêché, et l'empereur en donna l'investiture à Chrétien qui suit. Le pape mit en 1167 Conrard au nombre des cardinaux, et le fit évêque de Sabine et archevêque de Saltzbourg. Conrard fut rétabli ensuite à Mayence, et mourut en 1203.

74. Chrétien de Buche, prévôt de la cathédrale de Mersbourg et chancelier de l'empereur Frédéric, fut intrus dans l'électorat en 1164. Le pape Alexandre III le confirma en 1177, après qu'il eut brûlé, de sa main propre, en présence du pape et des cardinaux, le *pallium* qu'il avait reçu de l'antipape Gui de Crème. Il mourut dans l'armée de l'empereur, près de Rome en 1183.

75. Sigefroi, comte d'Eppenstein, prévôt de la métropole et de la collégiale de Saint-Pierre à Mayence et prévôt de Wisserad en Bohême, fut élu en concurrence avec Lupold, évêque de Worms; mais le pape Innocent III décida en sa faveur. Il devint cardinal en 1206, et mourut en 1225.

76. Sigefroi, comte d'Eppenstein, neveu du précédent, décéda en 1248.

77. Chrétien, grand-prévôt de Mayence, fut obligé de quitter l'archevêché en 1251.

78. Gérard, rhingrave et comte de Seine, auparavant religieux de Saint-François au couvent d'Erford, mourut en 1260.

79. Weruer, comte de Falc-

kenstein, grand-prévôt de Mayence, mourut en 1282, après avoir fait tuer tous les Juifs qui étaient à Mayence et fait confisquer tous leurs biens.

80. Henri Knoderer, fils d'un boulanger d'Isenach en Souabe, docteur en Théologie de l'Ordre de Saint-François et confesseur de l'empereur Rodolphe, était évêque de Basle dès l'an 1274. Les capitulaires de Mayence étant divisés dans leur élection, les uns pour Gérard de Eppenstein, d'autres pour Pierre Aichspalter qui suivent, le pape Honoré cassa l'élection en 1286 et conféra l'évêché au susdit Henri qui mourut deux ans après.

81. Gérard, comte de Eppenstein, chanoine de Mayence et archidiacre de Trèves, fut élu en concurrence avec Émeric, comte de Schoneck, écolâtre de Mayence, et depuis évêque de Worms. Pendant qu'ils étaient en procès, l'archevêché de Trèves vint à vaquer, et Gérard y fut élu par une partie des capitulaires, les autres étant pour Boëmond de Warnesberg. Le pape Nicolas IV accommoda leurs différends en donnant l'église de Trèves à Boëmond; Émeric obtint aussi, quelque temps après, l'évêché de Worms, et celle de Mayence à Gérard qui mourut en 1304.

82. Pierre Aichspalter, médecin de l'empereur Rodolphe, était grand-prévôt de Trèves, chanoine de Mayence et prévôt de Wisserad en Bohême, lors-

qu'il fut élu évêque de Basle en 1296. Il fut postulé archevêque de Mayence en 1304, et décéda en 1320.

83. Matthias de Bucheck, religieux bénédictin de l'abbaye de Murbach en Alsace, fut nommé par le pape Jean xxii en 1320, et mourut huit ans après.

84. Henri de Wirnenbourg, prévôt de Bonn, fut élu en 1328, pendant que d'autres avaient élu Baudouin de Luxembourg, archevêque de Trèves et frère de l'empereur Henri vii. Le pape le priva de son électorat, à cause qu'il tenait le parti de l'empereur Louis de Bavière, et il mourut en 1353.

85. Gerlac de Nassau, fut élu coadjuteur et administrateur de l'archevêché de Mayence en 1345. Il mourut en 1371.

86. Jean de Luxembourg, comte de Saint-Paul, auparavant évêque de Strasbourg, fut élu en 1371, après que Conon, comte de Falckensteyn, archevêque de Trèves, eut renoncé à l'élection qu'on avait faite à Mayence en sa faveur. Il fut empoisonné en 1373.

87. Adolphe de Nassau, neveu de l'archevêque Gerlac, et auparavant évêque de Spire; prévalut sur son compétiteur Louis, marquis de Misnie, évêque de Halberstadt et de Bamberg, et puis archevêque de Magdebourg. Il décéda en 1388.

88. Conrad de Weisseinberg ou Winsperg, mourut en 1396.

89. Jean de Nassau, frère d'Adolphe, fut élu en concurrence

avec Godefroi, comte de Leyningen, sur lequel il prévalut. Sa mort arriva en 1419.

90. Conrad Waltgrave, de Dunen et prévôt de Saint-Barthélemi à Francfort, mourut en 1434.

91. Thierry Schenck, seigneur d'Erbach, grand-chantre de Mayence, mourut en 1459. On prétend que l'imprimerie a été inventée de son temps à Mayence.

92. Diether d'Isembourg, comte de Budingen, chanoine et Coustre de Mayence et prévôt de la collégiale de Saint-Victor, fut élu en 1459. Il négligea de faire venir ses bulles de Rome; il osa même appeler du pape au futur concile général. Le pape ayant fait élire en sa place Adolphe de Nassau en 1461, il s'y éleva une sanglante guerre; Louis, duc de Bavière, prit le parti de Diether, et remporta une victoire complète sur ses ennemis qu'il fit prisonniers, et il ne les élargit qu'après de grosses rançons.

93. Adolphe de Nassau, comte de Wisbaden, chanoine de Mayence, fut substitué à Diether. On dit que la division qui régnait alors dans l'électorat de Mayence, a coûté des sommes immenses. Adolphe mourut en 1475.

94. Diether d'Isembourg, fut enfin rétabli dans l'électorat de Mayence. Il y fonda l'université en 1477, et mourut en 1482.

95. Albert, duc de Saxe et de Misnie, fils d'Ernest, électeur,

et d'Élisabeth de Bavière, avait été élu coadjuteur de Diether; mais la mort l'enleva en 1484, n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt ans.

96. Berthaud, comte de Henneberg et de Romsfeld, grand-doyen de Mayence, fut sacré l'an 1485. Il fut chancelier de l'empereur Maximilien, et mourut en 1504.

97. Jacques de Liebensteyn, grand-doyen de Mayence, décéda l'an 1507.

98. Uriel de Gemmingen, docteur en droit, grand-doyen de Mayence, mourut en 1514, âgé de quarante-cinq ans.

99. Albert, fils de Jean, marquis de Jean, marquis de Brandebourg et de Marguerite de Saxe, fut élu archevêque de Magdebourg en 1513, étant chanoine de Mayence; il fut aussi postulé à la dignité électorale en 1514. Le pape Léon x le fit cardinal en 1518; il eut aussi l'administration de l'évêché d'Halberstadt, et mourut en 1545.

100. Sébastien de Heusseinteyn, docteur en droit et grand-écolâtre de Mayence, s'est trouvé au concile de Trente; il tint un concile contre Luther en 1549, et mourut en 1555.

101. Daniel Brendel de Homburg, chanoine de Mayence et écolâtre de Spire, fut élu en 1555. Il couronna les empereurs Maximilien II et Rodolphe II, et mourut en 1582.

102. Wolfangue de d'Alberg, grand-prévôt de Mayence et de

Spire, fut élu en 1582, et mourut en 1604.

103. Jean Swicard de Cronenbourg, grand-doyen, vicaire-général et prévôt de Saint-Alban à Mayence, décéda en 1626.

104. Jean-Adam de Biken, grand-écolâtre de Mayence, mourut en 1601.

105. Georges - Frédéric de Greiffenclaw de Valrath, grand-prévôt de Mayence; devint évêque de Worms en 1616, ensuite électeur de Mayence; il décéda en 1629.

106. Anselme-Casimir Wambold de Umstatt, chanoine de Mayence, mourut en 1647.

107. Jean-Philippe de Schonborn, élu évêque de Wirstzbourg en 1642, devint électeur de Mayence en 1647 et évêque de Worms en 1663. Il mourut en 1673.

108. Lothaire - Frédéric de Metternich et Burchaid, évêque de Spire dès l'an 1652, fut élu coadjuteur de Mayence en 1670, ensuite évêque de Worms; mais il ne vécut que jusqu'à l'an 1675.

109. Damien-Hartard Vander-Leyen, frère de l'électeur de Trèves, grand-prévôt des chapitres de Mayence et de Trèves, fut élu évêque de Worms et électeur de Mayence en 1675; il mourut trois ans après.

110. Charles - Henri, baron de Metternich, Winnebourg et Belstein, grand-prévôt de Mayence et chanoine de Trèves, fut élu électeur de Mayence le 9 janvier 1679, et peu de temps après évêque de Worms: mais

il mourut le 26 septembre suivant.

111. Anselme-François-Frédéric, baron d'Ingelheim, archiprêtre de Mayence, et gouverneur d'Erford, élu le 7 novembre 1679, mourut le 31 mars 1695.

Louis-Antoine, prince palatin de Bavière, né en 1660, grand-maître de l'Ordre teutonique, depuis l'an 1685, chanoine de Mayence, Cologne, Liège, Munster, etc. Prévôt d'Elwangen, fut élu coadjuteur de Mayence en 1691, et peu après postulé évêque de Worms en 1694. Il fut élu évêque de Liège par une partie des chanoines; mais il mourut peu de jours après son élection.

112. Lothaire-François, comte de Schonborn, évêque de Bamberg dès l'an 1693, fut élu coadjuteur de Mayence le 3 septembre 1694, et succéda l'année suivante.

113. François-Louis, prince Palatin de Bavière, né en 1664, évêque de Breslaw dès l'an 1683, grand-maître de l'Ordre Teutonique et évêque de Worms en 1694, fut élu coadjuteur de Mayence le 5 novembre 1710. Il devint électeur de Trèves le 8 février 1716. (Histoire ecclésiast. d'Allemagne, t. 1, p. 1 et suiv.)

Conciles de Mayence.

Le premier fut tenu en 813 le 9 de juin. Quatre députés de l'empereur Charlemagne s'y trouvèrent, avec trente évêques et

vingt-cinq abbés qui y firent cinquante-six canons.

Les trois premiers traitent des trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité.

Le quatrième veut qu'on administre le baptême selon le rit romain, et qu'on ne le donne qu'à Pâque et à la Pentecôte, s'il n'y a nécessité.

Le sixième enjoint aux évêques de prendre, sous leur protection, les orphelins injustement exhérédés par leurs parents.

Le huitième accorde aux évêques la disposition des biens d'Eglise et ordonne aux laïcs de leur obéir.

Le neuvième ordonne que les chanoines mangeront ensemble, et coucheront dans un même dortoir.

Le dixième prescrit aux clercs la règle des Saints Pères, et principalement ce que dit saint Jérôme dans sa lettre à Népotien, et saint Isidore dans son livre des offices.

Le onzième porte que les moines vivront avec leur abbé, selon la règle de saint Benoît; et le douzième leur défend d'aller aux plaids sans la permission de l'évêque, et de manger *dehors* sans la permission de leur abbé.

Le treizième ordonne aux abbesses de vivre avec leurs religieuses conformément à la règle de Saint-Benoît; et si elles n'ont pas embrassé cette règle, il veut qu'elles vivent en chanoinesses, dans une même maison. Les autres canons, jusqu'au vingt-

deux, sont des réglemens sur le même sujet.

Le vingt-deuxième est contre les clercs vagabonds.

Le vingt-troisième veut qu'on laisse libres les clercs et les moines qu'on a tonsurés malgré eux, et défend de recevoir aucun esclave sans la volonté de leur maître.

Le vingt-cinquième porte que les évêques feront prêcher en leur place quand ils ne le pourront faire eux-mêmes.

Le vingt-sixième défend aux prêtres d'entrer dans les monastères de religieuses, si ce n'est pour y célébrer la messe.

Le vingt-huitième enjoint aux prêtres de porter toujours leur étole pour marque de la dignité sacerdotale.

Le trentième défend aux laïcs d'exiger des présens des prêtres, pour leur donner leurs églises à desservir.

Le trente-cinquième veut qu'on excommunie les chrétiens qui n'observent pas le jeûne avec les autres.

Le trente-neuvième porte qu'on regardera les temples comme des asiles dont il ne sera pas permis de tirer ceux qui s'y seront réfugiés pour les punir.

Le quarantième défend de tenir les plaids dans les églises ou dans les parvis, ou dans les maisons qui en dépendent.

Le quarante-unième défend d'ôter les dîmes des églises pour les appliquer aux nouvelles chapelles qu'on fait bâtir.

Le quarante-deuxième ordonne que les bénéficiers contribuent aux réparations de leurs églises.

Le quarante-troisième défend à un prêtre de chanter seul la messe.

Le quarante-septième ordonne aux parrains d'instruire ceux qu'ils ont tenus sur les fonds de baptême.

Le cinquante-unième défend la translation des reliques sans le consentement du prince et la permission de l'évêque, ou du synode.

Le cinquante-deuxième défend d'enterrer personne dans les églises, à l'exception des évêques, des abbés, des prêtres et des laïcs qui se seront distingués par la sainteté de leur vie.

Le cinquante-cinquième défend de tenir ses propres parens sur les fonts, ou d'épouser sa filleule, ou sa commère, ou celle dont on a présenté le fils ou la fille à la confirmation, et ordonne qu'on séparera ceux qui se trouveront avoir transgressé ces lois.

Le cinquante-sixième porte que celui qui aura péché avec sa filleule, ou épousé les deux sœurs, ne pourra à l'avenir se marier : la même peine est ordonnée contre une femme qui aura épousé les deux frères, ou qui aura épousé le père et le fils. (*Reg. 20. Lab. 7. Hard. 4.*)

Le second concile fut tenu l'an 828 ou 829. (*Gall. christ.*, t. 3, p. 637.)

Le troisième, l'an 847, par l'ordre de Louis, roi de Ger-

manie. Raban, archevêque de Mayence, y présida, accompagné de douze évêques, ses suffragans, de quelques chorévêques, de plusieurs abbés, moines, prêtres et autres clercs. On y fit trente-un canons.

Le premier traite de la foi.

Le second avertit les évêques d'être assidus à prêcher la parole de Dieu.

Le cinquième et le sixième excommunient ceux qui entreprendront quelque chose contre le roi, ou qui surprendront sa religion pour obtenir des biens appartenans à l'Église.

Le septième laisse la disposition des biens de l'Église à l'évêque, suivant les réglemens des canons.

Le dixième ordonne que le revenu de l'Église sera divisé en quatre parties dont il y en aura une pour l'évêque, l'autre pour les clercs, la troisième pour les pauvres et la quatrième pour la fabrique de l'église.

Le douzième défend aux patrons ecclésiastiques et laïcs de donner aucun bénéfice à un prêtre, sans la permission de l'évêque.

Le quatorzième ordonne aux moines qui desservent des cures de se trouver au synode, pour y rendre compte de leur emploi.

Le quinzième défend aux clercs de porter une longue chevelure.

Le seizième défend aux abbesses de sortir de leur monastère sans nécessité et sans la

permission de l'évêque, ou de son grand-vicaire.

Les suivans, jusqu'au 26, regardent le soin des pauvres, des orphelins, et les pénitences qu'on doit donner pour certains crimes, tels que les homicides, les faux témoignages, etc.

Le vingt-sixième veut qu'on donne les sacremens aux malades sans leur imposer la pénitence dans toute sa rigueur, à condition, que s'ils reviennent en santé, ils accompliront ce qu'on leur aura imposé.

Le vingt-septième porte qu'on peut accorder aux suppliciés qui se sont confessés l'honneur de la sépulture et l'oblation du sacrifice de la messe.

Le vingt-huit et vingt-neuvième excommunient ceux qui, ayant contracté des mariages incestueux, ne veulent pas se séparer.

Le trentième défend les mariages au quatrième degré de consanguinité.

Le trente-unième ordonne des pénitences publiques pour les péchés publics. (*Reg. 21. Lab. 7. Hard. 4.*)

Le quatrième concile fut tenu contre Gotescalq, l'an 848. (*Ibid.*)

Le cinquième, l'an 852. Le père Mansi croit qu'on y présenta deux édits de Louis 1^{er}, dont l'un regarde les règles de la dépense de l'évêque dans la visite des monastères de la nouvelle Corbie et d'Hérifort, et l'autre concerne l'élection d'un abbé et d'un protecteur tempo-

rel pour un autre monastère d'Allemagne. (Mansi, Supplém. à la collect. des Conciles, t. 1, col. 923.)

Le sixième, l'an 857, touchant les droits de l'Église. (*Ibid.*)

Le septième, l'an 858. On y condamna un nommé Abbon, coupable d'un mariage incestueux. (Le père Mansi, t. 1, col. 979.)

Le huitième, l'an 888. Les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves y assistèrent avec plusieurs de leurs suffragans et y firent vingt-six canons.

Les trois premiers ordonnent qu'on priera pour le roi Arnoul, et qu'on lui remontrera ses devoirs.

Le quatrième veut que ceux qui fonderont des églises, laissent à l'évêque la disposition du bien qu'ils donnent.

Le sixième veut que l'on punisse comme homicides des pauvres ceux qui retiennent les biens des églises, des monastères ou des hôpitaux.

Le septième porte qu'on chassera de l'église ceux qui font injure aux clercs jusqu'à ce qu'ils aient satisfait.

Le neuvième défend de célébrer la messe dans des lieux non consacrés par l'évêque.

Le dixième défend aux clercs de loger aucune femme chez eux, pas même leurs propres sœurs.

Le quatorzième déclare qu'aucun évêque ne pourra retenir,

ni ordonner, ni juger le diocésain d'un autre.

Le vingt troisième déclare que toutes les causes ecclésiastiques doivent être jugées par l'évêque, et qu'on ne recevra point de témoins qui ne soient âgés de quatorze ans.

Le vingt-sixième défend de voiler sitôt les veuves, et veut qu'on les laisse en liberté de se marier, ou d'embrasser le célibat. (*Reg. 14. Lab. 9. Hard. 4.*)

Le neuvième, l'an 1011. Théodore, évêque de Metz, et le duc Henri, frère de sainte Cunégonde, s'y trouvèrent et y firent la paix pour un temps. (Le père Mansi, t. 1, Supplém. col. 1225.)

Le dixième concile fut tenu l'an 1023, au sujet du comte Othon d'Hanistein, et de sa femme Limingarde, qu'Aribon, archevêque de Mayence, essaya de séparer, parce qu'ils n'étaient pas légitimement unis. On y corrigea aussi quelques autres abus. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*) Le père Mansi prétend que ce concile fut tenu l'an 1020, et que l'archevêque qui y présida se nommait Erkembauld et non pas Aribon. (Le père Mansi, t. 1, col. 1241.)

Le onzième concile fut tenu l'an 1028, sur l'assassinat du comte Sigefroy. Un certain homme qui en avait été accusé s'y purgea de cette accusation par l'épreuve du fer chaud dont il sortit sain et sauf, au jugement du concile. (*Ibid.*)

Le douzième, l'an 1049, se-

lon Baronius, ou 1050, ou 1051, selon d'autres, contre la simonie et quelques autres abus. (*Ibid.*)

Le treizième, l'an 1054. Le pape Victor II y fut élu. (*Ibid.*)

Le quatorzième, l'an 1069, sur la répudiation que l'empereur Henri IV voulait faire de Berthe qu'il avait épousée deux ans auparavant; ce qui n'eut point de lieu dans le concile. (*Ibid.*)

Le quinzième, l'an 1071, contre Charles, évêque de Constance, accusé de Simonie et de sacrilège. (*Ibid.*)

Le seizième, l'an 1075, pour y publier le décret du concile de Rome de l'an 1074 contre les prêtres concubinaires, par l'ordre du pape Grégoire VII. (*Reg. 26. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le dix-septième, l'an 1080. Ce fut un conciliabule des partisans de l'empereur Henri IV contre le pape Grégoire VII. (*Ibid.*)

Le dix-huitième, l'an 1085. Ce fut un conciliabule contre le pape Grégoire VII en faveur de l'antipape Guibert. (*Ibid.*) Le père Mansi, t. 2, col. 69, dit qu'il y eut un autre conciliabule à Mayence la même année.

Le dix-neuvième, l'an 1131, contre Brunon, évêque de Strasbourg, qui fut obligé de résigner son évêché, à cause de ses violences et de son intrusion. (*Ibid.*)

Le vingtième, l'an 1143. On n'en a d'autres actes que la transaction faite entre les moines des

saints Pierre et Paul d'Erfort en Saxe, et ceux de Disenberg, au diocèse de Mayence, qui fut approuvée dans ce concile, comme le rapporte Georges Christien dans son spicilège des anciennes chartes, p. 119.

Le vingt-huitième, l'an 1225. (*Gall. christ.*, t. 3, pag. 690.)

Le vingt-deuxième, l'an 1233, contre une sorte de manichéens ou Albigeois nommés Stadinges, de la ville de Stade en Allemagne. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

Le vingt-troisième, l'an 1234, touchant les mêmes hérétiques.

Le vingt-quatrième, l'an 1239, en présence du roi Conrad, fils de l'empereur. L'évêque d'Eistad se plaignit des violences de ses diocésains qu'il avait excommuniés en conséquence de leur hérésie. (Le père Mansi, t. 1, col. 1057.)

Le vingt-cinquième, l'an 1261, pour s'opposer aux courses des Tartares. (*Ibid.*)

Le vingt-sixième, l'an 1310, sur l'affaire des Templiers. (*Ibid.*)

Le vingt-septième, l'an 1311, sur le même sujet. (*Ibid.*)

Le vingt-huitième, l'an 1313. C'est peut-être le même que le précédent. (*Ibid.*)

Le vingt-neuvième, l'an 1420, sur la discipline. (*Serrarius, Histor. Mogunt.*)

Le trentième, l'an 1423. (*Lab. 12.*)

Le trente-unième, l'an 1439, au sujet du concile de Basle.

Le trente-deuxième, l'an 1441, sur le même sujet. (*Lab. 13.*)

Le trente-troisième, l'an 1451.

On en a deux éditions, l'une dans le spicilège de Lunigius, et l'autre dans les actes d'un synode diocésain de Wirstbourg. (Le père Mansi, *Supplém.*, t. 5, col. 281.)

Le trente-quatrième, l'an 1538, contre les hérétiques. (Laurens Surius, *in comment.*)

Le trente-cinquième, l'an 1549, sur la foi et sur les mœurs. Sébastien, archevêque de Mayence, y présida le 6 mai, et l'on y publia quarante-sept canons touchant la foi, et cinquante-six touchant la discipline et les mœurs: On approuva dans les premiers l'usage des cérémonies de l'Église, aussi bien que celui des images, l'honneur des reliques, les pèlerinages, le culte des saints, la prière pour les morts, les jeûnes, les abstinences; mais en blâmant ce qu'il y aurait de superstitieux ou d'excès dans ces pratiques.

Dans les canons sur la discipline et sur les mœurs on recommande principalement l'attention et le respect au saint sacrifice de la messe. On y règle que les fêtes des saints qui arrivent le dimanche seront transférées au jour suivant ou précédant, à l'exception des fêtes de la Vierge, des apôtres et des autres grandes solennités. On défend aux religieuses de sortir de leurs couvens. On fait divers réglemens pour pourvoir à la subsistance des curés et pour empêcher la simonie. On interdit la prédication et l'administration des sacrements dans les

chapelles des châteaux. On donne ordre de prendre garde que les maîtres d'école soient bons catholiques, et que les livres suspects et sans nom soient supprimés et confisqués. On ordonne que l'on ne prononcera point d'excommunication qu'après des monitions canoniques. Ce concile finit par une protestation qu'il fait de recevoir les réglemens de tous les conciles généraux et les statuts de tous les conciles célébrés dans la province de Mayence, et par une soumission entière aux jugemens de l'Église catholique, apostolique et romaine. (*Reg. 3. Lab. 14. Hard. 9.*)

MAYER (Christophe), jésuite, natif d'Augsbourg, mort le 11 octobre 1626, âgé de cinquante-huit ans, a laissé huit controverses de Théologie; savoir, de la nécessité des bonnes œuvres, de la communion sous une espèce, de la présence réelle, du purgatoire, du culte et de l'invocation des saints, du culte des reliques, du culte des images et des traditions, à Cologne, 1626. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, col. 1613.)

MAYER (Henri), jésuite, natif de Diligen, mort le 12 mai 1675. Nous avons de lui : 1°. Méditations sur les principaux mystères de Jésus-Christ, à Cologne, 1635. 2°. Qui est semblable à Dieu, ou Traité des attributs, à Ingolstad 1645. 3°. Manuel de la Bible, ou Accord des contradictions apparentes de l'Écri-

ture-Sainte, à Fribourg 1654. 4°. Des épousailles et des mariages, *ibid.*, 1657. 5°. L'Heure heureuse d'une sainte mort; *ibid.*, 1659. (Dupin, *ibid.*, col. 2340.)

MAYER (Jean-Frédéric), luthérien fort savant, né à Leipsick, fut docteur et professeur en Théologie, très-versé dans les langues hébraïque, grecque et latine, et surintendant-général des églises de Poméranie. Il est mort en 1712, après avoir composé un grand nombre d'écrits qui concernent presque tous l'Écriture-Sainte; savoir, entre autres: 1°. La Bibliothèque de la Bible où il parle des plus célèbres auteurs juifs et chrétiens, catholiques, calvinistes et luthériens qui ont écrit sur l'Écriture-Sainte en 1702 et 1704, in-4°, à Gripswald, et en 1709, à Francfort et à Leipsick, et enfin en 1713, à Rostok, continué par Charles Arudius. 2°. De la meilleure manière d'étudier l'Écriture-Sainte, à Hambourg, 1694, in-4°. 3°. Si l'on a aujourd'hui les originaux de la Bible, à Hambourg, in-4°, en 1692, et à Francfort en 1693. 4°. Histoire de la version allemande de la Bible de Martin Luther, avec une idée des versions de la Bible avant Luther, et une explication des notes des anciens, des obèles, des asterisques et autres, à Hambourg, en 1701, in-4°. 5°. Des modernes qui ont écrit contre l'Écriture-Sainte, à Gripswald, en 1707. 6°. Dissertation historique et

ecclésiastique sur les patriarches des Hébreux, *ibid.*, 1707, in-4°. 7°. Sur le troisième temple des Juifs, *ibid.*, 1707, in-8°. 8°. Dissertation sur l'arbre de la science du bien et du mal, à Wittemberg, en 1685, in-4°, et une autre Dissertation sur les fautes et la punition des pécheurs. Ces deux dissertations se trouvent dans le premier tome du Trésor de dissertations philologiques. 9°. Sur le mariage de Jacob avec les deux sœurs, à Leipsick, en 1674, in-4°. 10°. Si Moïse a tué avec justice l'Égyptien dont il est parlé dans l'Exode, à Wittemberg, en 1685, in-4°. 11°. Sur le sacrifice du matin et du soir, à Gripswald, en 1704, in-4°. 12°. Sur la bénédiction sacerdotale. *ibid.*, 1705, in-8°. 13°. Sur les renards de Samson, à Wittemberg, en 1686, in-4°. 14°. Sur Elie nourri par un corbeau, *ibid.*, 1685. 15°. Sur ce qui est dit du roi Josias, au quatrième livre des rois, chap. 23, v. 6 et 7, à Wittemberg, en 1685, in-4°. 16°. Job sanctifiant ses enfans, à Gripswald, en 1705, in-4°. 17°. Explication des deux premiers psaumes, etc., *ibid.*, en 1702, in-4°. 18°. Sur les soixante-dix semaines de Daniel, à Wittemberg, en 1685. 19°. Sur la pénitence que firent les bêtes des ninivites, à Leipsick, en 1673, in-4°. 20°. Sur les maîtres de Jésus-Christ, à Gripswald, en 1704, in-4°. 21. Sur l'Oraison dominicale, *ibid.*, 1706, in-4°. 22°. Sur les sept paroles de Jé-

sus-Christ mourant, etc., *ibid.*, 1706, in-4°. 23°. Sur Anne la prophétesse, *ibid.*, 1706, in-4°. 24°. Sur Jésus-Christ âgé de douze ans, *ibid.*, 25°. Sur ce qui s'est passé entre Jésus-Christ, Moïse et Elie sur le Thabor, à Hambourg, en 1688, in-4°. 26°. Dissertation sur la sueur de sang de Jésus-Christ, à Gripswald, en 1707, in-4°. 27°. Sur le secours qu'un ange donna à Jésus-Christ dans son agonie au jardin des Olives, à Wittemberg, en 1683, in-4°. 28°. Sur les miracles de Jésus-Christ avant celui des noces de Cana, à Gripswald, en 1703, in-4°. 29°. Sur la lapidation de Saint-Etienne, à Hambourg, en 1690, in-4°, et à Francfort, en 1693. 30°. Dissertation sur l'Épître aux Galates, à Gripswald en 1709, in-4°. 31°. Sur ce qui est dit dans l'Apocalypse, de l'agneau immolé depuis l'origine du monde, *ibid.*, 1706, in-4°. Ces écrits sont en latin. On a encore de Mayer quelques écrits touchant une dispute qu'il eut avec le ministre Orbius, au sujet du Catéchisme du ministre Poiret qu'Orbius voulait introduire, et à l'instruction duquel Mayer s'opposait. Il publia aussi à Hambourg en 1696, in-4°. une dissertation latine touchant Catherine Bore, femme de Luther, où il réfute l'historien Varillas, et rapporte plusieurs faits particuliers. (Le Long, Biblioth. sacr. pag. 854. Lettres de Bayle, avec les notes de M. Daismaiseaux, tom. 2, pag. 545 et 730.)

MAYEUL, quatrième abbé de Cluny (saint), fils de Foucher, l'un des plus puissans et des plus riches seigneurs de la Provence, vint au monde dans la petite ville de Valenzole, au diocèse de Riez, ou dans celle d'Avignon, vers l'an 906. Génie vif, aisé, docile et pénétrant, il s'avança d'un pas égal dans les sciences et dans la vertu pour laquelle il eut une forte inclination, soutenue d'une grâce particulière dès son enfance. Son père et sa mère étant morts, les incursions que faisaient les Sarrasins dans la Provence, l'obligèrent de se retirer à Mâcon, près d'un de ses parens qui était des principaux de la ville, et qui le fit bientôt connaître à l'évêque du lieu, appelé Bernon. Ce prélat charmé de son esprit et de sa vertu, le fit chanoine et ensuite archidiacre de sa cathédrale, après qu'il eut achevé ses études à Lyon. Ce fut pour lors que Mayeul se dévoua au service des autels et des pauvres avec un zèle qui répandit de tout côté l'odeur de ses vertus. Il ne se réservait de ses grands revenus, que ce qui lui était absolument nécessaire pour sa subsistance journalière, distribuant tout le reste aux indigens. Vers l'an 940, il enseigna publiquement la philosophie et la théologie aux clercs de l'église de Mâcon, et refusa l'archevêché de Besançon qui lui fut offert avec des empressemens dont il eut bien de la peine à se défendre. Craignant de pareilles tentatives

pour la suite, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Cluny vers l'an 943. On vit en lui un modèle vivant de la réformation que les instituteurs du nouvel Ordre de Cluny avaient eu intention d'introduire dans l'état monastique. L'abbé Aymard qui, outre les vertus, remarquait en lui de rares talens du côté de l'esprit et de la doctrine, l'établit en même temps bibliothécaire et apocrisiaire, charge qui renfermait à la fois les fonctions de secrétaire de l'Ordre, de procureur et de trésorier de la maison. Il le fit même établir son coadjuteur et son successeur : mais S. Mayeul ne se regarda jamais que comme le vicaire de l'ancien abbé, ou plutôt comme le serviteur des religieux de la maison et de tout l'Ordre qu'il gouverna toujours avec la réputation du plus saint homme de son siècle. Sans cesse, ou il instruisait de vive voix, ou il exhortait par lettres, ou il faisait des réglemens de discipline religieuse, ou il répondait à des consultations de conscience, ou il priaït, ou il lisait. Il fut très-consideré des papes, des empereurs et des rois de son temps. Il réforma un grand nombre de monastères dans l'Allemagne, la France, la Lombardie, la Suisse, et Dieu autorisa ses saintes entreprises par différentes merveilles. Une de ses dévotions favoritez était de fréquenter les pèlerinages; et c'est de cette sorte qu'il fit plusieurs voyages à Rome, au tombeau

des apôtres. Ce fut au retour d'un de ses voyages de Rome, qu'il fut pris par une troupe de Sarrasins, et mené prisonnier dans le village de Pont-Oursier, avec plusieurs pèlerins comme lui, auxquels il procura la liberté. Il convertit aussi quelques Sarrasins dans sa prison, et quand on l'eut rendu à son Ordre, il reconcilia l'empereur Othon II avec l'impératrice Adelaïde sa mère : mais tous les efforts que fit ce prince pour lui faire accepter le souverain pontificat furent absolument inutiles. L'an 991, il choisit saint Odilon pour son successeur, et le roi de France, Hugues Capet, l'ayant prié, l'an 994, de venir à Paris pour mettre la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis, il mourut en chemin le 11 de mai, âgé d'environ quatre-vingt-huit ans, dans le prieuré de Souvigny en Bourbonnais, où l'on conserve ses reliques. On fait sa fête le 11 de mai. (Bollandist. 11 mai. Dom Mabillon, dans les Actes des saints bénédictins. Baillet, tom. 2, 11 mai.)

MAYFART (Jean-Matthieu), théologien luthérien, professeur en Théologie à Erfort en Thuringe, mort en 1642, âgé de cinquante-deux ans, a donné, entre autres ouvrages : *Anti-Becanus*, en 1627, contre le jésuite Becan. *Novus nodus gordius resolutus*. *Suscitabulum clericorum*. *Græverus continuatus*. *Distinctiones Theologicae*. *Arx Sionis*. *Meletemata Theologica*. *Academica disciplina*.

Tractatus de pace reconcilianda inter Evangelicos, etc. (Konig, Biblioth.)

MAYNARD (M.), docteur en Théologie, chanoine de Saint-Sernin de Toulouse. Nous avons de lui : La religion protestante convaincue de faux dans ses règles de foi particulières par les propres aveux et raisonnemens de ses défenseurs, pour servir de réplique, tant à un écrit intitulé : Réponse à M. Maynard, ancien chanoine de Saint-Sernin de Toulouse, par Armand de la Chapelle, pasteur de l'église valonne de la Haye, qu'à la seconde partie de la réponse du ministre Claude au livre de Bossuet, évêque de Meaux, intitulé : *Conférence avec M. Claude*, et aux écrits de plusieurs autres ministres protestans, 2 volumes in-12, à Paris, chez André Cailleau, place de Sorbonne, 1740. Il réfute les opinions des protestans qui donnent pour principes de la foi, l'examen privé qu'on peut faire des écritures révélées, ou le goût particulier et le sentiment qui naît à l'occasion de la lecture des Saintes-Ecritures. L'auteur porte la vérité et la clarté de ses preuves jusqu'à l'évidence de la démonstration. (Journal des Savans, 1741, pag. 62.)

MAYNUS (Jason), célèbre jurisconsulte d'Italie, né à Pesaro en 1435, s'adonna à l'étude du droit avec tant de succès à Bologne, à Pise et à Pavie, qu'il eut jusqu'à trois mille disciples. Il fut envoyé par le duc de Mi-

lan en 1492 vers le pape Alexandre VI, pour le féliciter sur son élection, et en 1493 à la cour de l'empereur Frédéric IV au sujet du mariage de Maximilien d'Autriche son fils, roi des Romains, avec la sœur du duc de Milan, et s'y distingua par des harangues très-éloquentes. Louis XII, roi de France, honora son école de sa présence; et pour lui faire reprendre ses leçons que la faiblesse de sa vie lui avait fait interrompre sur la fin de ses jours, ce prince l'investit d'un fief qu'il perdit depuis. Il mourut à Pavie le 22 mars 1519. Marc-Antoine Natta qui a composé l'éloge funèbre de Maynus dont il avait été disciple, dit que ce jurisconsulte possédait au mieux l'art de se rendre propre tout ce qu'il avait lu, et qu'il ne s'assujettissait aux sentimens d'autrui qu'autant qu'il les croyait conformes au vrai; il ajoute qu'on venait écouter ses leçons non-seulement de toutes les parties de l'Italie, mais encore de plusieurs autres royaumes. Ses ouvrages sont : 1°. *In primam et secundam digesti novi partem commentaria cum summariis*, Lyon, 1536. 2°. *In primam et secundam codicis partem commentaria cum additionibus et summariis*, *ibid.* 3°. *In primam et secundam infortiati partem commentaria*, *ibid.* 4°. *In primam et secundam digesti veteris partem commentaria*, *ibid.* Ces commentaires ont été réimprimés en plusieurs volumes à Venise en

1568, avec des notes. 5°. *Lectura super titulo de actionibus in institutiones Justiniani, emendata per Antonium angelum Carcassonam Sardum. Item termini actionum per Joannem Crispum Montanum*, Lyon, 1556, in-fol. à Venise avec des notes, 1582, in-fol., et à Francfort, 1609 et 1611. 6°. *Consiliorum sive responsorum volumina 4 cum luculentissimis additionibus et notis Francisci Becii et Hieronymi Zanchii*; Venise, 1581, à Francfort, 1609 et 1611, in-fol. 7°. *Repetitio in l. quominus de fluminibus*, Lyon, 1553. 8°. *Apophtegmata seu singularia juris*, Lyon, 1539, in-8°, et avec des additions, *ibidem*, 1554, in-fol. La première édition de cet ouvrage s'est faite à Pavie en 1489. Les ouvrages de Jason Maynus sur le droit ont été recueillis en 9 volumes in-fol., et imprimés à Turin en 1575; mais on en a omis quelques-uns dans cette collection. (*Voyez* Argelati, *Bibl. scriptor. Mediolan.*)

MAYO, capitale du comté de même nom en Irlande, est située à l'embouchure de la rivière de Mayo, sur la côte septentrionale. Elle a été autrefois épiscopale.

MAYOL (Joseph), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Saint-Maximin en Provence, prit l'habit à Avignon. Il enseigna la philosophie et la Théologie dans plusieurs couvens de la province de Toulouse, dont il fut élu provincial l'an 1698.

On a de lui : Abrégé de la dévotion du rosaire de la Mère de Dieu, à Avignon 1679, et *summa moralis doctrinæ thomisticæ circa decem præcepta decalogi: item virtutum theologicarum fidei, spei et charitatis, vitiaque illis opposita necnon circa propositiones morales de hæc materiâ ab Ecclesiâ damnatas variis in locis sparsas*, etc. à Avignon 1704, in-4°. (Le père Mayol mourut peu de temps après l'impression de cet ouvrage, et en laissa quelques autres manuscrits dans le même genre. (Le père Echard, *Script. Ord. Prædic.* tom. 2, p. 765.)

MAZAN ou MASAN, *Mansia-da* ou *Manssada*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans une solitude au milieu du diocèse de Viviers, à quatre lieues d'Aubenas. Elle fut fondée par saint Jean, abbé de Bonneval au diocèse de Vienne, et ensuite évêque de Valence, lequel y envoya quelques-uns de ses religieux avec Pierre qui fut leur premier abbé, et parvint à une sainteté éminente. Quelques auteurs rapportent la fondation de cette abbaye à l'an 1119, mais il paraît qu'elle est postérieure de deux ou trois ans. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'était la plus ancienne abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans la province. Ce lieu s'appelait anciennement le *Mas d'Adam*. Les seigneurs du voisinage donnèrent le fonds pour la construction du monastère qu'ils dotèrent richement. (*Histoire*

de Languedoc, tom. 2, page 423.)

MAZARA, ville épiscopale de l'archevêché de Palerme, est située à l'embouchure d'une petite rivière du même nom dans la mer, au sud-ouest de la côte de l'île de Sicile, à cinquante lieues au sud-ouest de Palerme. Elle est fort ancienne, et elle devint si considérable, qu'elle a donné son nom à la vallée ou province de Mazara, et qui est la seconde de la Sicile. Cette ville ne contient aujourd'hui que huit mille âmes. Outre la cathédrale de Saint-Sauveur, il y a sept maisons religieuses d'hommes, en y comprenant le collège autrefois des Jésuites, et trois abbayes des bénédictines, dont la principale, qui est sous l'invocation de saint Michel, a plus de quatre-vingts religieuses. Le diocèse comprend quatre-vingt-dix mille âmes, cinq villes royales, cinq principautés, deux duchés, quatre marquisats, trois comtés, trois abbayes en commende, deux commanderies de Malte, plus de quatre-vingts maisons religieuses d'hommes, vingt-deux de filles. et neuf conservatoires.

Evêques de Mazara.

1. Etienne de Fer, de Rouen, parent du comte Roger, en 1093.
2. Ubert, ou Obert, en 1144.
3. Tustinus, en 1157; il assista au couronnement de la reine Jeanne en 1177, et mourut en 1180.
4. Matthieu, siégeait en 1182.
5. Troianus, en 1199.

6. Jean, vers l'an 1220.
7. Benvenutus, vers l'an 1246.
8. Luc, en 1260.
9. Nicolas, moine de Cîteaux, siégea depuis 1266 jusqu'en 1268.
10. Benvenutus II, en 1270.
11. Jean II, en 1274.
12. Guillaume, successeur de Jean, 1282, siégeait en 1288.
13. Jean III, Fulvius ou Fuleus, mort en 1300.
14. Godefroi de Roncionibus, de Pise, nommé en 1305.
15. Peregrinus, de Pactis, d'une famille noble de Messine, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1317.
16. Pierre Roganus, du même Ordre, en 1326.
17. Ferrarius Abello, dominicain, inquisiteur de Sicile, nommé à l'évêché de Mazara en 1331, fut transféré à l'église de Barcelone en 1334.
18. Hugues, transféré du siège de Capodistria à celui de Mazara, vers l'an 1335.
19. Bernard, en 1343.
20. Guillaume Monstrius, Catalan, parent du pape Clément VI, sacré par le même en 1346, passa à l'église de Messine en 1352, et à celle de Mont-Réal en 1363.
21. Grégoire, confesseur du roi Frédéric II, succéda à Guillaume dans l'évêché de Mazara en 1352, et mourut en 1361.
22. François de Catania, de Messine, aumônier du roi Louis, nommé à l'archevêché de Mazara en 1362, mourut en 1363.
23. Rober à Palatia, Sicilien,

docteur en Théologie de l'Ordre des Frères Mineurs et Aumônier du roi Frédéric III, siégeait en 1365, et mourut en 1383.

24. François de Regno, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu en 1384.

25. François Vitalis, noble citoyen et chanoine de Palerme, en 1391, mort en 1414.

26. Jean Rosa, savant religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, était provincial quand il fut fait évêque de Mazara en 1415.

27. Bessarion, vertueux et savant religieux de saint Basile, archevêque de Nicée, assista au concile de Florence sous le pape Eugène IV, qui le fit cardinal du titre des douze apôtres; il devint ensuite patriarche de Constantinople et évêque de Mazara en 1449. Il fut légat en Allemagne et en France, et mourut à Ravenne en 1464. On a plusieurs beaux ouvrages de cet illustre et savant prélat.

28. Jean Burgius, Sicilien, évêque de Salento, puis de Siponto, fut transféré à Mazara en 1464; il devint archevêque de Palerme en 1467, et mourut en 1469.

29. Paul Viscontis ou de Bisconti, de Palerme, vicaire-général de l'Ordre des Carmes en Italie, fut fait évêque de Mazara en 1467, et devint archevêque de sa patrie en 1469.

30. Jean de Montaperto, d'une famille noble de Gergenti, chanoine de l'église de sa patrie, siégea en 1470 et mourut en

1485. C'était un prélat charitable, pieux et savant.

31. Jean Castriotus, d'une famille noble de Naples, élu à l'âge de dix-huit ans, fit exercer les fonctions épiscopales par d'autres prélats jusqu'à ce qu'il fût en état de les exercer lui-même; il se démit ensuite de son évêché en 1503.

32. Jean Villamarinus, de Naples, docteur en l'un et l'autre droit, fut fait administrateur de l'église de Mazara en 1503, n'étant encore que tonsuré, avec espérance d'être sacré évêque, s'il prenait l'ordre de la prêtrise; il mourut en 1525.

33. Jean d'Aragonia, Napolitain, nommé en 1525, on ne croit pas qu'il prit possession de son église.

34. Augustin de Francisco, des sénateurs de Naples, nommé à l'âge de vingt-trois ans, fut sacré à l'âge de vingt-sept ans et se démit deux ans après.

35. Jérôme de Francisco, de Palerme, cousin du précédent, succéda en 1527 et mourut en 1530.

26. Jean de Homodeis; d'une famille noble de Palerme, élu en 1531, siégea avec beaucoup d'édification jusqu'à l'an 1542.

37. Jérôme de Terminis, d'une famille noble de Palerme, chanoine, doyen et vicaire-général de cette église, fut préposé à celle de Mazara en 1543: il assista à l'assemblée des états en 1546, et fut nommé à l'archevêché de Palerme en 1561; mais

il mourut la même année avant qu'il eût reçu ses bulles.

38. Jacques Lomellino del Campo, citoyen de Messine, originaire de Rhodes, évêque de Guardia Alferia, fut transféré au siège de Mazara en 1562, assista au concile de Trênte en 1563, et passa à l'église de Palerme en 1571.)

39. Jean Beltran de Guevara, d'une famille noble d'Espagne, inquisiteur de Tolède, nommé à l'évêché de Mazara en 1572, n'accepta point cette dignité.

40. Antoine Lombard, Sicilien, archidiacre de Gergenti, devint évêque de Mazara en 1573; il fut transféré ensuite à l'église de Gergenti en 1578, et à celle de Messine en 1585; il mourut dans cette dernière ville en 1597.

41. Bernard Gasco, de Tolède, inquisiteur de Catalogne, puis de Sicile, fut placé sur le siège de Mazara en 1579. Il tint son synode en 1584, et mourut en 1586.

42. Lucien de Rubeis, de Patti, évêque de Giovenazzo, fut transféré à Mazara en 1589, et mourut en 1602, avec la réputation d'un des plus méritans prélats de son temps.

43. Jean Gantes, Espagnol, évêque de Gaète, transféré à Mazara en 1604, mourut la même année dans le temps qu'il se disposait à partir pour sa nouvelle église.

44. Marc Lacava, de Palerme, siègea avec beaucoup d'édification depuis l'an 1605 jusqu'à l'an 1626, qu'il mourut.

45. François Sanches, Espagnol, recommandable par sa naissance et par son éloquence, passa de l'église de Tarente à celle de Mazara en 1631, et à celle de Canarie en 1635.

46. Jean Dominique Spinola, d'une famille illustre de Gênes, cardinal du titre de sainte Cécile, fut nommé au siège de Mazara en 1637, après avoir rempli successivement ceux de Matera, de Luni de Sarsane. (*Sicil. sac. lib. 3, p. 499.*)

MAZZOTTA (Nicolas), jésuite de Naples, mort en 1748, avait professé long-temps la Théologie morale dans le collège des Jésuites de la même ville. Outre ses leçons publiques il faisait encore des conférences en présence du cardinal-archevêque, et à une communauté de Prêtres établie dans le collège Napolitain, de laquelle il était supérieur. Le 13 février 1748, peu de temps après son décès, le père Clément Coppola, provincial de la société dans le royaume de Naples, autorisé à cet effet par le père François Retz, général, accorda la permission d'imprimer la Théologie morale de Mazzotta, sur l'examen qu'en feraient les théologiens de la société. Le père Sassa, jésuite, en donna une première édition à Naples, format in-8°. Il fait, dans son avis au lecteur, le plus grand éloge de l'ouvrage. Il loue en particulier l'excellence du jugement de l'auteur dans le choix des opinions : *Prudens in opinionum delectu judicium*. Depuis, et en

fort peu d'années, il a paru une multitude d'éditions de cette Théologie, tant en Italie qu'en Allemagne. Le père Zaccaria, jésuite, journaliste de Modène, a donné à cette Théologie les plus grands éloges dans son Histoire littéraire d'Italie. La permission expresse de l'imprimer de la part du général et du provincial, qui se trouve à la tête de la première édition, se répète dans les éditions subséquentes. On a réimprimé cette Théologie avec la même authenticité, et sous les yeux, pour ainsi dire, du général à Bologne, avec un frontispice de Venise en 1760, et à Naples en 1760 et 1761. C'est cette édition de Venise (Bologne) en 5 tomes in-8°, 1760, qui a été condamnée à être lacérée et brûlée en place de Grève, par sentence du cliâtelet du 29 décembre 1762. Elle porte pour titre : *Reverendi Patris Nicolai Mazzotta à societate Jesu theologia moralis, in quinque tomos distributa.... ad mentem præcipuè reverendi Patris Claudii Lacroix, celeberrimi ejusdem societatis theologi..... Venetiis, 1760.* La Théologie morale de Busembaum et Lacroix avait été condamnée au feu en 1757 et 1758 par les parlemens de Toulouse, Paris et Bretagne. Le fond du livre de Mazzotta ne dément point l'annonce du frontispice. On voit presque à chaque page que Mazzotta a pris Lacroix pour sa boussole. Il le suit très-fidèlement dans ses erreurs sur l'homicide,

sur le parricide, sur le régicide, sur le parjure, etc. Il le surpasse même dans la matière du régicide, soit par l'enchaînement des maximes, soit par la netteté et l'énergie des expressions dont il se sert pour exprimer cette détestable doctrine. Mazzotta est, ainsi que Lacroix, son modèle, un probabiliste des plus relâchés. Il offre presque toujours à ses lecteurs le pour et le contre sur les questions les moins capables de former un doute raisonnable; et dans le cas même où il embrasse une opinion exacte, il est presque toujours repréhensible en rapportant d'autres opinions qu'il ne déclare point improbables, et qui, par conséquent, selon les principes de son probabilisme, sont sûres dans la pratique.

MAZUCCHELI (M. le comte Jean-Marie), de Brescia. Nous avons de lui les premier, second et troisième volumes d'un excellent ouvrage, sous ce titre : *Gli scrittori d'Italia, cioè notizie storiche e critiche intorno alla vite e agli scritti de i litterati italiani, in Brescia.* Cet ouvrage qui devait avoir plusieurs volumes in-fol., est en forme de dictionnaire, suivant l'ordre de l'alphabet, et comprend l'Histoire littéraire d'Italie, et fait connaître les différens écrivains de cette nation et leurs divers ouvrages, imprimés, ou non encore imprimés. On admire dans ce qui a paru déjà de cette histoire, l'immense lecture, que M. le comte de Mazuccheli a faite des écri-

vains d'Italie, et sa profonde érudition pour composer un ouvrage si étendu, si utile et si commode à toutes les personnes de lettres qui ne cessent de faire des vœux pour la continuation et la perfection d'un ouvrage si intéressant, et qui tiendra lieu d'une bibliothèque également agréable et avantageuse. (Journal des Savans, 1760, pag. 103.)

MAZURE (l'abbé.) Nous avons de lui : Discours de piété sur les principales vérités de la religion chrétienne, à Paris, chez Guillaume Desprez, 1677, in-12, (Journal des Savans, 1677.)

MAZZARONI (Marc-Antoine), natif de Montérubiano. Nous avons de lui : 1°. Un Traité des trois couronnes du pape et du baiser de ses pieds, à Rome 1588. 2°. Dispute de la prédestination et réprobation, à Pérouse 1579. (Dupin, table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 2416.)

MAZZINELLI (M.), théologien italien. Nous avons de lui : *Institutiones theologicæ distributæ in quæstiones historicas, criticas, dogmaticas, scholasticas de Deo uno, trino et incarnato, præmisso tractatu de locis theologicis et altero inserto gratiæ*, in-folio, à Palerme, 1744. C'est un ouvrage posthume de M. Mazzinelli, qui a été imprimé par les ordres du pape Benoît XIV, et par les soins de M. Laurent Migliaccio, archidiacre de Palerme; l'éditeur y a joint des notes. (Journal des Savans, 1744, p. 122.)

MEATH, *Middia*, ville épiscopale d'Irlande sous la métropole d'Armach, fut érigée en évêché dans le douzième siècle. Cet évêché est supprimé.

MEAUBEC ou MEOBEC, *Millebeccum*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la forêt de Braines, entre Argenton et Mezières au diocèse de Bourges. Elle fut fondée dans le septième siècle par Flocade, maire du palais de Thierry roi de Bourgogne, et par saint Siran qui en fut le premier abbé. Les deux menses de cette abbaye ont été unies en 1674 à l'évêché de Québec dans l'Amérique, et l'église a été convertie en paroisse. (*Gallia christ.* t. 2, col. 160.)

MEAZZA (Jérôme), clerc régulier théatin, né à Milan en 1667, se distingua par sa piété et par son application à l'étude. Il exerça presque tous les emplois de son Ordre, et fut consultant du Saint-Office et censeur des livres à Rome. Il enseigna avec applaudissement la philosophie et la Théologie en Italie et en Allemagne, il prêcha avec beaucoup de dignité, et fut un très-habile directeur des âmes, ce qui lui mérita l'estime de plusieurs cardinaux et de plusieurs princes pendant sa vie, et le fit universellement regretter après sa mort arrivée le 19 mai 1707. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété : 1°. *Magister novitiorum regularium*; Milan, 1688, in-4°. 2°. *Stimulus quotidianus excitans*

ad recordationem passionis J. C. D. N. Milan, 1706, in-8°. 3°. *Stimulus quotidianus excitans ad memoriam immaculatæ conceptionis Deiparæ*; Milan, 1703, in-12. 4°. *Stimulus quotidianus incitans ad suffragia defunctorum*; Milan, 1700. Le même traduit en allemand; Munich 1680 et 1681. 5°. *Ragionamenti sagri 20, uniti in un sol volume*; Milan, 1697, in-4°. 6°. *Prodigi del fureo divino in onore dello Spirito Santo*; Munich, 1669, in-4°. 7°. *Ore di sollievo negl' esercizi spirituali d'un'anima religiosa*; Milan, 1685, in-4°. 8°. *Arsenate divoto per armar l'anime ne bisogni spirituali*; Milan, 1693, in-24. Il y a ou plus de trente éditions de cet ouvrage en Italie et ailleurs. 9°. *Cammino alla perfezione religiosa*; Milan, 1696, in-24. 10°. *Sacro settenario per la venuta dello Spirito Santo*; Milan, 1676 et 1692. 11°. *Eserzio divota delle tre potenze dell'anima per prepararsi al S. Natale*; Milan, 1696, in-24. *Apparecchio pratico alla festa dell' immacolata concezione*; Milan, 1698, in-8°. 12°. *Motivi giornali per ajutare imoribondi*; Munich, 1667, in-12. 13°. *Istruzione facile et breve per occuparsi nell' orazione mentale*; Milan, 1695, in-16. 14°. *Breve sommario della vita de S. Gaetano*; Milan, 1707, in-16. etc., etc. (*Biblioth. scriptor. Mediolan.*)

MECHARATH, lieu d'où était Hephher, un des braves de l'ar-

mée de David. (1 Par. 11, 36.)

MECHMAS ou MICHMAS ou MACMAS. (*Voy. MACHMAS.*)

MECHENEDEBAI, non d'homme. (1 Esdr. 10, 40.)

MEDA (Philippe), évêque de Conversano, mort en 1733, a écrit: 1°. *Discorsi teologici sopra il giudizio universale*; Naples. 1724, in-4°. 2°. *L'incontinente senza scusa*; 1728, in-4°. 3°. *Come si possa agevolmente intendere il gran ponto dell' eterna predestinazione o reprovazione*; 1728, in-8°. 4°. *Per conoscere, se siasi, o non fatta una bona confessione sacramentale*, 1730, in-8°. *Per iscouprire, se tal' uno ami iddio sopra ogni cosa, ed il prossimo come se stesso*, 1731, in-8°. *Per indurre ogni uno a volentieri osservare il precetto della santa quaresima*; 1732, in-8°. (*Biblioth. scriptor. Mediol.*)

MEDABA ou MEDAVA ou MADABA, hébr., *eaux de douleur* ou *de force*, du mot, *mi*, l'eau, et *daba*, force, et *daab*, douleur; ville au-delà du Jourdain, dans la partie méridionale de la tribu de Ruben. (Josué, 13, 16. *Voyez MADABA.*)

MEDABA, ville épiscopale de l'Arabie Pétrée, sous la métropole de Bostra, au diocèse de Jérusalem. Elle est célèbre dans l'Écriture par la victoire que Joab y remporta sur les Ammonites (1 Paral. cap. 19, vers. 7) et par la mort de Jean, frère de Judas Machabée. Joseph, lib. 13, antiq. cap. 1; saint Jérôme,

de loc. hebr. et Ptolémée, l. 5, c. 17, en font aussi mention. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Gaianus. Il fut ordonné par Antipater, métropolitain de Bostra, et siégeait en 451. (*Or. chr.* tom. 3, pag. 771.)

MEDAD, hébr., *qui mesure*, du mot *madad*, un des soixante et douze anciens que Dieu remplit de l'esprit de conseil et de prophétie, pour aider Moïse dans la conduite du peuple. (Num. 11, 26)

MEDALA ou MERALA, ville (Josué, 19. 11.)

MEDARD (saint), évêque de Vermandois à Noyon, et de Tournai. Il était natif du village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille noble et illustre. On met sa naissance vers le commencement du règne de Childeric, père de Clovis 1^{er}. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya premièrement à Vermand, ville principale de la province, puis de là à Tournai où était la cour du roi des Français. Il avait un caractère extrêmement porté à la douceur; et sa vertu favorite a été la charité envers les pauvres; il leur donnait, sans aucun ménagement, tout ce qu'il avait, jusqu'à ses propres habits et sa nourriture. Il ne s'attachait pas moins à pratiquer toutes les autres vertus chrétiennes. L'innocence de sa vie et l'intégrité de ses mœurs portèrent son évêque à l'ordonner prêtre, et à se servir de lui pour ins-

truire et édifier le peuple de son église. Medard s'acquitta de ce double ministère pendant près de quarante ans, avec une pureté de cœur et une égalité d'esprit admirables. Les vertus sublimes qu'on lui voyait pratiquer, firent qu'on n'eut pas de peine à se déterminer sur le choix d'un évêque, lorsque celui qui occupait actuellement le siège de la province, et qui se nommait *Alomer*, vint à mourir en 530. Il fut donc élu la même année, âgé pour lors de soixantedouze ans. Il joignit aux autres vertus qu'il avait déjà acquises celles d'un saint et vigilant pasteur. L'année suivante de son élection, il transporta le siège épiscopal de la ville de Vermand à celle de Noyon. Saint Eleuthère, avec qui il avait lié une étroite amitié, et qui gouvernait alors le diocèse de Tournai, étant décédé, il voulut bien se charger du soin de son église qui depuis ce temps demeura unie à celle de Noyon pendant plusieurs siècles. Il fit aussitôt changer de face au diocèse de Tournai; puis ayant converti les idolâtres et les libertins, il retourna à Noyon où il mourut comblé des grâces du ciel le 8 juin vers l'an 545 ou 546, âgé d'environ quatre-vingt-huit ans, dont il en avait passé quinze dans l'épiscopat. Dieu rendit le culte de ce saint fort célèbre par les miracles qu'il opéra à son tombeau. On voit par l'histoire la dévotion qu'ont eu les rois de France de ce temps, et

des siècles postérieurs envers notre saint, par les églises magnifiques qu'ils ont fait construire en son honneur, et par les revenus considérables qu'ils attachaient à ces églises. Dès le temps de Fortunat et de Grégoire, évêque de Tours, la fête de saint Médard, que l'on solennisait le 8 de juin, comme au véritable jour de sa mort, était si célèbre que les peuples se rendaient à son tombeau de tous les endroits de la France pour y participer. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques. (P. Papebroch, 2 tom. de juin. Baillet, 8 juin.)

MÉDARD (Saint-), *S. Medardus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située au diocèse et près de la ville de Soissons. Elle reconnaissait pour fondateur le roi Clotaire I^{er}. Ce prince ayant fait apporter à Soissons le corps de saint Médard, évêque de Noyon, fit commencer une église sur le corps du saint, assez près de son palais, et Sigebert son fils l'acheva. Ces deux princes y furent enterrés aux pieds du saint. Il y en a qui ont cru qu'il y avait eu autrefois à Saint-Médard quatre cents religieux qui chantaient les louanges de Dieu jour et nuit sans interruption; mais ce fait est très-incertain, dit Moréri. Ce qui est sûr, continue le même auteur, est que ce monastère a été en tout temps très-célèbre; qu'il s'y est tenu plusieurs conciles; que saint Boniface, apôtre d'Allemagne et archevêque de Mayence,

y a couronné Pépin roi de France; que l'empereur Louis-le-Débonnaire y a été mis en prison par ses propres enfans; que Pepin-le-Jeune, roi d'Aquitaine, y a été renfermé et obligé d'y recevoir la tonsure. L'abbaye de Saint-Médard compte au nombre de ses abbés les rois Eudes et Raoul, et elle a donné à l'Eglise plusieurs grands évêques: elle a servi de retraite à de grands prélats qui ont quitté volontairement leurs évêchés pour se sanctifier avec tant de pieux solitaires. Ce fut en particulier la vue qu'eut Leidrade en quittant l'archevêché de Lyon pour se faire religieux à Saint-Médard. Ce monastère (souvent ruiné, toujours rétabli) subsista avec splendeur jusqu'à ce que la fureur des calvinistes le réduisit à n'être plus qu'une ombre légère de ce qu'il avait été. Ils pillèrent les chasses d'argent de trente corps saints, et trois chasses d'or, renversèrent les lieux réguliers et l'église qui était magnifique. Le relâchement des moines suivit de près ces désordres, et il n'a fait qu'augmenter jusqu'à la réforme qui y fut introduite par la congrégation de Saint-Maur. Il n'y avait plus alors que huit religieux qui vivaient presque sans régularité; tous les ornemens de la sacristie consistaient en une aube et un calice d'étain; le cloître était plein de décombres, les voûtes du chapitre et du réfectoire étaient à bas; l'herbe avait crû dans le

dortoir; l'abbé commendataire qui avait fait rebâtir l'église, s'étant servi d'un calviniste pour cette entreprise, celui-ci lui donna la véritable forme d'un prêche, n'y faisant ni autel ni chapelle. Tel était l'état de cette maison, lorsque les religieux de la congrégation de Saint-Maur y furent introduits vers l'an 1637. La piété s'y rétablit avec eux, et ils firent une grande dépense pour y rétablir tout dans l'ordre; ce qui a duré jusqu'à nos troubles. (Moréri. *Voyez le nouveau Gallia christ. t. 9, col. 405, et seq.*)

MEDDIN ou MIDDIN, hébr., jugement ou qui plaide, ou qui reprend, du mot *din*, ville. (Josué, 15, 61.)

MÉDÉ (Joseph), natif d'Essey en Angleterre, était membre du collège de Cambridge. Il mourut en 1638, âgé de cinquante-deux ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 volumes in-folio, à Londres, en 1664. On y trouve des Dissertations très-savantes sur plusieurs passages de l'Écriture-Sainte; mais son principal ouvrage est la clef de l'apocalypse. (Moréri, édition de 1759.)

MÉDECIN, celui qui fait profession de guérir les malades, *Medicus*. La médecine a toujours été en honneur parmi les peuples policés. Les Hébreux en attribuent l'invention à Dieu même, et le Sage veut que l'on honore les médecins à cause de la nécessité, et parce que Dieu est auteur de la médecine, aussi

bien que de la vertu des médicaments. (*Eccli. 38, 1.*) Les païens regardaient aussi la médecine comme un don du ciel, et ils ont placé leurs premiers médecins parmi les dieux. Les princes donnaient des pensions fixes à leurs médecins, comme à des personnes publiques; et Pline, *lib. 29, cap. 1*, remarque que depuis le règne d'Auguste, la pension ordinaire d'un médecin de l'empereur était de deux cent cinquante mille sesterces, c'est-à-dire, 62,500 livres, le sesterce valant cinq sols. On lit dans l'Écriture certains passages, qui semblent montrer qu'autrefois chez les Hébreux, de même que chez les Grecs, c'étaient des personnes de haute considération qui exerçaient la médecine, et qu'un prince devait être instruit des secrets de cet art. (*Isaïe 3, 6. Osée 5, 13.*) Les rabbins ont bien dégénéré de ces sentimens de leurs pères et parlent très-mal des médecins. *Le meilleur des médecins, disent-ils, mérite l'enfer.... Il tue plusieurs personnes par son ignorance, qu'il pourrait guérir par son art; il laisse périr plusieurs pauvres qu'il pourrait soulager par ses médicaments; il permet à plusieurs une nourriture trop forte qui les fait mourir.... Que celui qui pêche contre son Créateur, puisse tomber entre les mains du médecin.... Oh! que le meilleur des médecins aille en enfer.* (Buxtorf, *lexicon, in Rapha Mederi*. Dom Calmet, Dissertations sur la médecine des

Hébreux, qui est à la tête de son commentaire sur l'ecclésiastique.)

Devoir des médecins.

1. Les médecins doivent avoir beaucoup de science pour connaître les maladies et les remèdes convenables ; beaucoup de prudence , d'expérience et de raison pour appliquer les remèdes à propos ; beaucoup d'attention à suivre leurs malades et les progrès de leurs maux ; beaucoup de charité pour visiter les pauvres mêmes dont ils ne peuvent rien attendre ; beaucoup de religion et de piété , soit pour ne point employer des remèdes défendus , tels que ceux qui procurent l'avortement , soit pour ne point accorder , sans bonne raison , l'usage de la viande , ou la dispense du jeûne aux jours destinés à l'abstinence , ou au jeûne , soit pour avertir les malades , qui sont en danger , de recourir au plutôt aux sacrements de l'Église : à quoi les médecins sont obligés , sous peine de péché mortel , comme il paraît par la constitution du pape Innocent III , ou plutôt du quatrième concile de Latran , *cum infirmitas* , renouvelée en 1566 par celle de Pie V *super gregem* , qui défend aux médecins , sous peine d'infamie et de privation de leurs grades , de visiter les malades qui n'auront point satisfait à leur devoir , après le troisième jour qu'on les en aura avertis . Par l'article 12 de la déclaration du 13 décembre

1698 , sa majesté enjoint aux médecins , et , à leur défaut , aux apothicaires et chirurgiens qui seront appelés pour visiter les malades , d'en donner avis aux curés des paroisses , aussitôt qu'ils jugeront que la maladie pourrait être dangereuse , s'ils ne voient qu'ils y aient été appelés d'ailleurs .

2. Les médecins doivent se contenter d'un salaire honnête , d'où vient qu'en France , les malades , ne peuvent rien léguer ni donner à leurs médecins , outre leur salaire , soit directement , soit indirectement ; parce qu'on présume , avec raison , qu'ils ne sont portés à ces sortes de libéralités que par les sollicitations et le besoin qu'ils ont de leurs médecins . Il y a même des arrêts qui ont cassé des donations faites par les malades aux enfans de leurs médecins . Un médecin pourrait cependant recevoir ce qu'un de ses malades lui donnerait à titre de parenté ou d'amitié , et avec une pleine liberté . Il peut aussi exiger un juste salaire des malades incurables qu'il traite , parce qu'il n'a pas moins de peine à traiter ces sortes de malades , que les autres ; et que pour mériter récompense , il suffit qu'il apporte tous ses soins à soulager ceux qui veulent se mettre entre ses mains .

3. Les médecins doivent garder le secret à leurs malades , dans tout ce qu'ils peuvent voir , ou entendre en les traitant .

4. Les médecins péchent donc ,

et sont obligés à restitution, lorsqu'ils nuisent à leurs malades, ou par ignorance, ou par négligence, ou en leur donnant des remèdes incertains par préférence à d'autres plus sûrs, ou en prolongeant à dessein leur guérison, ou enfin en quelque autre manière semblable. On doit porter le même jugement des chirurgiens et des apothicaires. (Pontas, au mot MÉDECIN. M. Collet, Moral., t. 5, p. 275 et seq. Voyez aussi les remarques de Th. Bonet, sur les devoirs du médecin considéré en lui-même; du devoir des médecins à l'égard des malades, et celui des malades à l'égard des médecins, par J. Bernier; les Dialogues de la santé; le médecin de soi-même, par M. Flammant; les réflexions générales de M. Fraind, sur les devoirs et sur l'étude du médecin; Discours sur les principaux devoirs du médecin, et sur les travaux qu'il faut essayer pour remplir dignement cette profession; Dissertation de M. Bouhier sur les connaissances que doit avoir un médecin; Discours sur les devoirs d'un médecin chrétien envers la religion et la patrie, par L. J. le Thieullier; ce dernier ouvrage a été imprimé à Paris en 1745, chez Jacques Clousier.)

Par l'article 87 de l'ordonnance de Blois, nul ne peut pratiquer en médecine, qu'il ne soit docteur en ladite faculté. Par la déclaration du 6 août 1685, ceux de la religion prétendue réformée ne peuvent exercer la mé-

decine. Quand on donne le doctorat à un médecin, on lui met un anneau d'or au doigt, en lui disant : *accipe annulum aureum in signum nobilitatis ab Augusto et senatu romano Medicis concessæ*. C'est pour eux un titre particulier de noblesse, outre ceux qui leur sont communs avec tous les docteurs qui peuvent se qualifier nobles. Le titre au code *De professoribus et Medicis*, exempte les professeurs de toutes sortes de charges publiques, et après vingt ans d'exercice les met au rang des comtes de l'empire. Aujourd'hui même, dans la plupart des pays étrangers, les médecins sont ennoblis par leurs lettres de docteurs, et d'une noblesse réelle, transmissible et qui fait souche. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot MÉDECIN.)

MEDEMÈNE, ville de Siméon qui avait d'abord été donnée à Juda. Eusèbe la met vers Gaza. (Josué, 15, 31.)

MÉDENE, province. C'est la Médie, en hébreu *Madaï*. (1 Esdr. 6, 2.)

MÉDERIC ou MERRI, *Medericus* (saint), prêtre, et abbé de Saint-Martin d'Autun, était de l'une des meilleures familles de cette ville. Étant entré dans le monastère de Saint-Martin, il édifia tous les religieux par sa douceur, son humilité, son obéissance, sa charité, son abstinence et ses autres austérités, ne mangeant ordinairement que deux fois par semaine, et du

pain d'orge seulement, portant un rude cilice, et se mortifiant en tout. L'abbé de ce monastère étant mort, Merri fut établi à sa place; et cette nouvelle dignité augmenta beaucoup l'opinion qu'on avait de sa sainteté, en lui donnant lieu de faire éclater davantage ses vertus. On venait le consulter de toutes parts; et ce fut ce qui l'obligea de s'aller cacher dans un désert, à cinq quarts de lieue de la ville d'Autun, que l'on appelle encore aujourd'hui la *celle* de Saint-Merri, et qui était une paroisse dépendante de l'abbaye de Saint-Martin. Ses religieux l'ayant découvert sans pouvoir lui persuader de revenir, s'adressèrent à l'évêque d'Autun qui l'obligea, sous peine d'excommunication, de retourner à son monastère. Le saint obéit; mais cédant une seconde fois à son attrait pour la solitude, il vint à Paris avec un de ses religieux, nommé Frodulphe ou Frou, sous prétexte de visiter le tombeau de saint Denis ou de saint Germain. Ils allèrent se loger au faubourg du Nord, dans une petite cellule jointe à la chapelle de Saint-Pierre, où saint Merri termina sa pénitence, après deux ans et neuf mois de maladies, par une heureuse mort, que l'on met au commencement du huitième siècle. Usuard, qui vivait environ cent-cinquante ans après lui, a marqué sa fête au 29 d'août, qu'il dit être le jour de sa mort ou de sa sépulture. Au lieu de l'an-

cienne chapelle de Saint-Pierre, on a bâti une grande église sur le tombeau de saint Merry qui porte maintenant son nom, et qui est une paroisse de la ville, et autrefois un chapitre de chanoines. On y conserve une partie des reliques du saint, dans une châsse d'argent au-dessus du grand autel, et sa mâchoire à part dans un autre reliquaire. (Dom Mabillon, dans les actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît. Bajilet, t. 2, 29 août.)

MEDES, peuples de Médie, ancien royaume de l'Asie, dont les rois possédèrent pendant cent cinquante ans l'empire d'Asie, selon Hérodote. Strabon divise la Médie en deux parties: la grande Médie, dont Ectabane est la capitale; et la petite, qu'on appelle Atropotienne, parce qu'un seigneur mède, nommé Atropate, y fonda un nouveau royaume. La Médie était bornée au levant par l'Hircanie et la Parthe; au sud par la Perse propre et la Susiane; au couchant par l'Assyrie et l'Arménie; et au nord par la mer Caspienne. Les Mèdes étaient d'abord soumis aux Assyriens; mais s'étant révoltés, ils secouèrent le joug, et s'établirent un empire que l'on compte pour le second. Déjocès qu'ils choisirent pour premier roi, l'an du monde 3204, 706 avant Jésus-Christ, et qui régna cinquante-trois ans, étendit l'empire des Mèdes par ses conquêtes sur les rois de Ninive et de Babylone, et son fils Phraortès subjuguait les Perses et

plusieurs autres peuples d'Asie. Quoique les interprètes croient, pour la plupart, que la Médie fut peuplée par les descendants de Madaï, fils de Japhet, les Grecs soutiennent qu'elle tire son nom de *Medus*, fils de Médie, et leur sentiment, n'est ni impossible, ni contraire à l'Écriture. Isaïe nous décrit les Médes comme exécuteurs des décrets de Dieu contre Babylone; et Jérémie parle des malheurs qui devaient leur arriver à leur tour. (Isaïe, 13, 17. Jérém. 25, 26. Voyez l'Histoire des Médes par M. Rollin, dans le second volume de son histoire ancienne; et par M. l'abbé Guyon, dans le second tome de son Histoire des empires et des républiques.)

MÉDIA, ville épiscopale de la province d'Europe, sous la métropole d'Héraclée, suivant la notice de l'empereur Léon. Cantacuzenus, *lib. 4, hist. c. 10*, la place près de la mer Noire, au-delà de Constantinople. (Voici ses évêques :

1. Euthymius, assista au concile du patriarche Calliste en 1351; il est qualifié métropolitain de Média. Ce qui prouve que cette église était érigée alors en métropole.

2. Étienne, siégeait du temps de l'empereur Jean Paléologue II.

3. Théophane, succéda à Étienne.

4. Joachim, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph en 1564.

5. Daniel, à la réponse du patriarche Denis au sujet des erreurs des calvinistes en 1672. (*Oriens christ.*, t. 1, p. 1144.)

MÉDIATEUR, qui emploie ses soins, son entremise pour remettre quelqu'un en grâce, pour accorder une affaire, pour faire une paix, une alliance, *mediator, reconciliator, sequester*. Dans les alliances entre les hommes, où le saint nom de Dieu intervient, Dieu est le témoin et le médiateur des promesses et des engagements réciproques que les hommes prennent ensemble. Lorsque Dieu donna sa loi aux Hébreux, et qu'il fit alliance avec eux à Sinai, Moïse en fut le médiateur, et porta les paroles de Dieu aux Hébreux, et les réponses des Hébreux à Dieu. Dans la nouvelle alliance que Dieu a faite avec l'Église chrétienne, Jésus-Christ a été le médiateur de rédemption entre Dieu et les hommes; ce qui n'empêche pas que nous ne reconnaissons pour médiateurs d'intercessions, les saints, soit vivans, soit morts, qui prient pour nous; les anges qui portent nos prières devant le tribunal du très-haut; les prêtres et tous les autres ministres du Seigneur qui offrent le sacrifice ou les prières publiques pour le peuple. Cette doctrine, qui reconnaît les saints pour médiateurs d'intercession, ne déroge en aucune sorte à la dignité de Jésus-Christ, puisqu'elle ne donne aucune atteinte à sa qualité d'unique média-

teur de rédemption, et qu'elle ne nous fait envisager les saints, que comme de simples avocats ou intercesseurs. (*Voyez SAINT.*)

MEDIAVILLA (Richard de). (*Voyez RICHARD DE MEDIAVILLA.*)

MÉDICIS (Sébastien), natif de Florence, jurisconsulte et pronotaire apostolique dans le seizième siècle, publia : 1°. Un Traité des lois, à Florence, 1570. 2°. Des définitions et des termes du droit, *ibid.* 1571. 3°. Un Traité des cas fortuits, *ibid.* 4°. Un Traité des œuvres merveilleuses de Dieu, à Macerata, 1590. 5. Relations des décrets du concile de Trente, *ibid.* 1575. 6°. Un Traité intitulé : *Mors omnia solvit*, à Francfort 1580. 7°. Un Traité des sépultures et sept opuscules, à Florence 1580. 8°. Somme des péchés capitaux, selon la commune opinion des docteurs, *ibid.* 9. Un Traité de la promotion des évêques, *ibid.* 1592. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle, col. 1316.)

MEDINA DEL CAMPO, *Me-thymna campestris* ou *Campensis*, ville d'Espagne dans la vieille Castille, à huit lieues de Valladolid. Il y eut un concile au sujet du schisme qui divisait l'Eglise entre les papes Urbain vi et Clément vii. (Aguirre, tom. 3.)

MEDINA (Jean), Espagnol, enseigna pendant vingt ans la Théologie dans la ville d'Alcala dont il était natif, et composa plusieurs ouvrages. Les principaux sont, *De restitutione et contractibus, et in titulum de*

pœnitentiæ ejusque partibus. Medina mourut l'an 1546, âgé d'environ cinquante-six ans. (Nicolas Antonio, Biblioth. Hispan.)

MEDINA (Michel), religieux de l'Ordre de Saint-François, et natif du village de Belalcasar. dans le diocèse de Cordoue en Espagne, fut fort habile dans la Théologie. les langues orientales et l'histoire. Il mourut à Tolède vers l'an 1580, et laissa plusieurs ouvrages; savoir, sept livres imprimés à Venise en 1564, sous le titre de, *Christiana parænesis, sive de rectâ in Deum fide*, qui contiennent les preuves de la vraie religion, et les finesses des hérétiques Un traité de la continence de ceux qui sont dans les ordres sacrés, divisé en cinq livres, dans lequel il soutient que les évêques sont de droit divin au-dessus des prêtres, que le sous-diaconat n'est pas un sacrement, et que le mariage ne peut s'accorder avec le sacerdoce, à cause du vœu solennel de continence qui n'est néanmoins que tacite, et dont on peut dispenser. Un traité du purgatoire, imprimé à Venise en 1569. Un traité de la pénitence salutaire, à Salamanque en 1550. Un traité de l'humilité chrétienne, à Tolède en 1559. Un traité de la restitution, à Alcalá en 1546. Des disputes sur les indulgences, à Venise en 1564. Une exposition du quatrième article du symbole, *ibid.* Une apologie pour Ferus ou Sauvage, docteur de son ordre, contre Dominique Soto, à Al-

cala en 1567. Cet auteur était versé dans la lecture des Pères et des Conciles. Il écrit avec beaucoup d'étendue et d'érudition, et égale presque les théologiens modernes qui suivent, en écrivant sur les matières théologiques, la méthode qu'on appelle positive. On l'accuse d'avoir donné dans les fables d'Annius de Viterbe. (Wadingue, *In annalib. et biblioth.* Nicolas Anton. *Biblioth. script. hisp.* Dupin, *Biblioth. quatorzième siècle*, part. 4, pag. 386.)

MEDINA (Barthélemy de), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Medina de Rio-Seco en Espagne, enseigna avec beaucoup d'applaudissement la Théologie scholastique dans l'université de Salamanque. Il mourut l'an 1580 ou 1581, âgé de cinquante-trois ans. On a de lui des commentaires latins sur la somme de saint Thomas, imprimés à Salamanque, à Venise, à Cologne et ailleurs. Il publia aussi en espagnol une instruction sur le sacrement de pénitence. (Le père Eclard, *Script. ord. Prædic. t. 2*, p. 256.)

MÉDISANCE.

SOMMAIRE.

- § I. *De la nature de la médisance.*
- § II. *Des différentes espèces de la médisance.*
- § III. *Des différentes manières de médire.*
- § IV. *De l'énormité de la médisance.*

§ V. *De la nécessité de réparer la médisance.*

§ VI. *De la manière de réparer la médisance.*

§ VII. *Des personnes obligées à la réparation de la médisance*

§ VIII. *Des causes ou raisons qui exemptent de la réparation de la médisance.*

§ I.

De la nature de la médisance.

La médisance est une diffamation injuste du prochain, faite en son absence, par des paroles ou par des signes.

1°. La médisance est une diffamation du prochain, par laquelle on ruine, ou on diminue sa réputation.

2°. C'est une diffamation injuste, parce que quand on a un juste sujet de diffamer le prochain, ce n'est plus une médisance proprement dite. Or, on a un juste sujet de diffamer le prochain, lorsqu'on ne découvre ses vices ou ses défauts, que pour procurer un bien, ou pour empêcher un mal, ou pour quelque cause légitime et nécessaire, selon les règles de la justice, de la prudence et de la charité, sans exagération, sans mauvaise interprétation, sans intention perverse et corrompue. Ainsi, ce n'est pas médisance de découvrir à un supérieur les fautes de ses inférieurs, pour qu'il les corrige, ou qu'il empêche le désordre qui en peut arriver. De même, ce n'est pas médisance de découvrir à un particulier les vices secrets du prochain,

lorsqu'ils sont préjudiciables à ce particulier dans ses biens spirituels ou temporels, afin qu'il évite le préjudice qu'il en peut recevoir, parce qu'il ne faut pas conserver l'honneur du coupable au préjudice de l'innocent; et par conséquent on peut, sans médire, faire connaître un voleur, un libertin, un impie, à ceux auxquels ils peuvent nuire dans les biens, les mœurs ou la religion. Ce n'est pas médisance non plus de déclarer les défauts cachés du prochain, lorsqu'on ne le fait que par nécessité, n'ayant pas d'autre moyen pour défendre sa réputation, ou pour éviter un mal notable, comme si l'on ne pouvait se justifier d'un faux crime que l'on nous impose, qu'en faisant connaître que ceux qui nous l'imposent ont déjà fait de faux témoignages.

3. La médisance est une diffamation du prochain, faite en son absence; et en cela la médisance diffère de la contumélie, qui consiste à parler mal du prochain en sa présence, et à l'outrager en face, en lui reprochant des vices, soit faux, soit véritables.

4. La médisance est une diffamation du prochain, qui se fait par des paroles ou par des signes; car on ne médit pas seulement en parlant, mais aussi en faisant des signes ou des gestes équivalens aux paroles, comme font ceux qui marquent de l'impatience quand on loue quelqu'un, ou qui sourient ma-

licieusement, ou qui remuent la tête, ou font quelqu'autre signe qui marque qu'ils n'approuvent pas ce que l'on dit. On médit aussi par les écrits, les chansons, les satyres, les libelles, livres, placards, portraits diffamatoires, etc.

§ II.

Des différentes espèces de la médisance.

La médisance peut être ou formelle ou matérielle.

La médisance formelle consiste à découvrir les vices ou les défauts cachés de son prochain propres à le diffamer, en ruinant ou en diminuant sa réputation, dans le dessein de lui nuire et de le décrier.

La médisance matérielle est, quand on parle mal du prochain sans aucune nécessité, par imprudence, par légèreté, par démanègeaison de parler, mais sans intention de lui nuire et de le diffamer.

Il y a encore une autre sorte de médisance qu'on nomme en latin *susurratio*, par laquelle on fait des rapports entre les parens ou les amis, capables d'altérer ou de ruiner l'amitié entre les parens, la confiance entre les amis, la subordination entre les supérieurs et les inférieurs. Cette sorte de médisance est d'autant plus criminelle, qu'elle joint au tort fait à la réputation, la ruine de l'amitié, de la paix, de la concorde, de l'ordre, de la subordination, et qu'elle cause des disputes, des querelles

et beaucoup d'autres maux semblables ; d'où vient que ces sortes de rapports , quoiqu'en choses légères , et quoiqu'ils ne soient pas faux , sont autant de péchés mortels : 1°. Quand en les faisant , on a intention de rompre l'union ou l'amitié entre des personnes , qui n'est ni criminelle , ni périlleuse , ni scandaleuse. 2°. Quand on a prévu ou dû prévoir que les rapports causeraient des querelles , des inimitiés , ou quelques mauvais effets semblables.

§ III.

Des différentes manières de médire.

On peut médire en huit manières dont les quatre premières sont directes , et les quatre autres indirectes.

Les quatre manières directes de médire sont :

1°. Quand on impose au prochain un mal qu'il n'a pas fait , ou des défauts dont il est exempt , c'est calomnie.

2°. Quand on augmente un mal ou un défaut véritable.

3°. Quand on découvre , sans une juste cause , un mal ou un défaut caché.

4°. Quand on donne aux bonnes actions une méchante interprétation , en disant , par exemple , qu'elles ont été faites par hypocrisie , ou par quelqu'autre mauvaise intention. Ces quatre manières sont exprimées en ce vers :

*Imponens, augens, manifestans, in mala
vertens.*

Les quatre manières indirectes de médire , sont :

1°. Quand on refuse de reconnaître les bonnes qualités ou les bonnes œuvres du prochain , ou qu'on soutient qu'il ne mérite pas les louanges qu'on lui donne.

2°. Quand on diminue les bonnes qualités ou les bonnes œuvres du prochain , lorsqu'on ne peut s'empêcher de les reconnaître.

3°. Quand on garde le silence sur le compte du prochain dans les circonstances où le silence est pris pour un blâme , comme font ceux qui , étant interrogés sur la vertu ou la probité d'une personne qui leur est connue , n'en rendent point témoignage , ou qui se taisent lorsqu'on loue des personnes en leur présence , surtout quand ils ont des liaisons étroites avec elles.

4°. Lorsqu'on loue quelqu'un avec tant de froideur , qu'on fait assez entendre qu'on n'estime point la personne qu'on paraît louer , ou qu'on ne l'estime pas autant qu'elle mérite de l'être. Ces quatre manières sont exprimées en ce vers :

*Qui negat, aut minuit, reticet, laudatve
remissè.*

§ IV.

De l'énormité de la médisance.

La médisance , soit matérielle , soit formelle , est un péché mortel de sa nature , parce qu'elle est contraire à la justice et à la charité , puisqu'elle ruine ou qu'elle diminue la réputation

du prochain, qui est un bien préférable à toutes les richesses: *Melius est bonum nomen quam divitiæ multæ.* (Proverb. c. 22. v. 1.) C'est pour cela que l'apôtre saint Paul nous dit que Dieu hait les médisans, *detractores Deo odibiles*, et qu'ils ne posséderont point le royaume de Dieu, *neque malediciregnum Dei possidebunt.* (Ad Rom. c. 1, v. 30, 1. Corinth. c. 6 v. 10.)

Nous disons que la médisance est un péché mortel de sa nature, parce qu'elle peut n'être qu'un péché véniel, soit par le défaut de l'avertance et de la liberté nécessaire pour le péché mortel, soit par la légèreté de la matière, comme lorsqu'on ne rapporte du prochain qu'un petit mal qui ne diminue pas notablement sa réputation, et qui ne lui porte aucun autre préjudice considérable. Au contraire, la médisance est un péché mortel toutes les fois qu'avec une avertance suffisante, on blesse, sans une juste raison, la réputation du prochain en matière grave, parce que pour lors on lui fait un tort injuste et important. Ce sont les règles que l'on donne ordinairement pour connaître le degré de la malice de la médisance; mais ces règles ont des exceptions, et demandent des éclaircissemens. Voici ce que pense à ce sujet le commun des théologiens.

1°. Un reproche léger, non plus qu'une médisance légère, ne sont point exempts de péché

mortel, lorsqu'on les fait avec intention de nuire considérablement au prochain, ou que l'on prévoit qu'ils lui feront beaucoup de peine.

2°. Ce qui est léger par rapport à une personne, devient grave à l'égard d'une autre. Par exemple, dire d'un enfant, d'un domestique, d'une autre personne vile, qu'ils sont vains, menteurs, ou qu'ils boivent quelquefois trop, peut bien n'être souvent qu'un péché véniel, parce que souvent la réputation de ces sortes de personnes n'en souffre pas beaucoup; mais dire les mêmes choses d'un supérieur ecclésiastique ou civil, en présence de ses inférieurs, est un péché mortel, parce que cette médisance diminue beaucoup la réputation des supérieurs, et leur fait perdre une partie de leur autorité et du respect qui leur est dû.

3°. Pour un péché mortel en matière de médisance, il suffit de dire des choses qui exposent une personne au mépris des autres, quoique ce que l'on dit ne suppose aucune faute de sa part, comme de dire de quelqu'un qu'il est bâtard, que son père a été pendu, ou condamné aux galères, etc.

4°. Une même médisance n'est pas également grave dans tous les pays. D'où vient que celui qui découvre l'ivresse occulte d'une personne, pèche plus grièvement en Italie et en Espagne où l'ivresse est plus rare et plus honteuse qu'en Allema-

gne et en Flandre où elle est plus commune et moins déshonorante.

5°. C'est une médisance mortelle de révéler les fautes d'autrui, en se servant de termes généraux qui peuvent exprimer indifféremment des péchés mortels ou véniels, lorsque les auditeurs les entendront probablement de péchés mortels; parce que le médisant, en ce cas, blesse, ou au moins s'expose au danger de blesser notablement la réputation du prochain.

6°. C'est une médisance mortelle de dire un mal considérable d'une communauté entière, quoique sans nommer personne en particulier, à moins que ce que l'on en dit ne soit public, ou qu'on ne le dise afin d'en détourner quelqu'un qui voudrait y entrer, et qui s'y perdrait probablement.

7°. Ce n'est pas un péché mortel de dire qu'il y a des méchants dans une ville, parce que cette médisance ne blesse considérablement, ni la ville, ni les particuliers; mais c'en est un de dire qu'il y a quelque méchant religieux dans un couvent que l'on désigne; parce qu'en le disant, on cause du scandale, et l'on diminue notablement la bonne renommée de ce couvent.

8°. Plusieurs théologiens exacts croient qu'il n'y a tout au plus que péché véniel à rapporter une faute mortelle dont une personne se glorifie, par exemple, le duel d'un homme de guerre; mais il est beaucoup

plus sûr de s'abstenir de rapporter ces sortes d'actions qui sont vraiment blâmables et honneuses à ceux qui les ont commises, quelque fausse gloire qu'ils en prétendent tirer.

§ V.

De la nécessité de réparer la Médisance.

La médisance étant un ravissement injuste de la réputation du prochain, le plus précieux de tous ses biens, elle exige une réparation prompte et efficace, aux dépens même de la réputation et de la vie du médisant, lorsqu'il ne peut autrement sauver la vie à un innocent que sa médisance a fait condamner à la mort.

L'obligation de réparer la médisance est donc fondée sur le droit naturel et sur la justice, de même que l'obligation de restituer les choses volées. D'où il suit que, comme on ne peut absoudre un voleur qui refuse de restituer, on ne peut non plus absoudre un médisant qui refuse de réparer ses médisances même à l'égard des morts qu'il a diffamés, parce que les morts ont droit à la conservation de l'honneur dont ils étaient en possession pendant leur vie.

§ VI.

De la manière de réparer la Médisance.

1. La réparation de la médisance doit se faire non-seulement auprès des personnes de-

vant lesquelles elle a été faite , mais encore auprès de celles à qui ces personnes l'ont rapportée , lorsque ces personnes ne la réparent point elles-mêmes.

2. Si ce qu'on a dit est faux , on doit se rétracter purement et simplement : s'il est vrai , on ne doit pas se rétracter , parce qu'il n'est jamais permis de mentir ; mais on doit tâcher autant qu'on le peut de rétablir la réputation du prochain par toutes sortes de voies légitimes , et d'effacer les mauvaises impressions qu'on en a données , en parlant bien de lui dans toutes les occasions , en disant qu'on a eu tort d'en parler mal ; que c'est la légèreté ou la passion qui en fait parler mal , etc.

3. Ceux qui ont fait courir dans le monde des chansons ou des libelles diffamatoires , des vers satyriques , ou des écrits semblables contre quelqu'un , doivent en répandre d'autres à sa louange.

4. Quand on ne peut restituer au prochain la réputation qu'on lui a fait perdre , on est obligé de le dédommager , soit par une somme d'argent , soit par quelque autre avantage temporel , parce que les biens d'un ordre supérieur , tels que l'honneur et la réputation , peuvent quelquefois se compenser par les biens d'un ordre inférieur , tels que l'argent et les autres choses temporelles.

5. Quand une médisance a causé au prochain d'autres dommages que la perte , ou la dimi-

nution de son honneur , on est encore obligé à la réparation de ces dommages.

§ VII.

Des personnes obligées à la réparation de la médisance.

Les personnes obligées à la réparation de la médisance , sont les médisans eux-mêmes , et ceux qui les écoutent , leurs supérieurs et leurs héritiers.

1. Le médisant est obligé à réparer la médisance , soit qu'il médise par malice et avec une méchante intention , soit qu'il le fasse par pure légèreté ou par ignorance , en révélant , par exemple , un crime occulte qu'il croit public , quand il ne le révélerait qu'à une seule personne de vertu , parce que , ni son ignorance , ni sa légèreté n'empêchent pas qu'il ne blesse la justice , en blessant la réputation de son prochain , et qu'il ne soit obligé par conséquent à la réparation de cette injustice , soit qu'il ne médise que pour se compenser des médisances qu'un autre aura faites de lui ; car la compensation n'est pas permise en ce genre , puisqu'il est défendu de rendre le mal pour le mal.

2. Ceux qui écoutent le médisant , de sorte qu'ils se rendent complices de ses médisances , en l'interrogeant et en l'excitant à parler , ne sont pas moins obligés que lui à réparer la médisance , parce qu'ils n'en sont pas moins les causes ou les coopérateurs : mais s'ils l'écou-

tent sans l'approuver, ni l'exciter à parler, quoiqu'ils prennent un plaisir secret à l'entendre, ils ne sont pas tenus à la réparation de son injustice, parce qu'ils n'en sont point cause; ils pèchent cependant plus ou moins, selon la nature de la médisance et le degré du plaisir qu'ils prennent à l'entendre.

3. Les supérieurs du médisant, c'est-à-dire, tous ceux qui ont sur lui un caractère ou une autorité qui les obligent d'office à le corriger, sont tenus à réparer ses médisances lorsqu'ils n'emploient pas toute leur autorité pour le réprimer : la raison est qu'ils coopèrent en ce cas à l'injustice du médisant, puisqu'ils peuvent l'empêcher; qu'ils le doivent par état, et qu'ils ne le font pas. Il doivent aussi, sous la même peine, obliger leurs inférieurs à réparer les médisances qu'ils ont faites en leur absence.

4. Les héritiers du médisant sont tenus aussi, après sa mort, à réparer ses médisances, non en tant que fautes personnelles du médisant et infamiation du prochain, mais en tant que causes des dommages réels qu'elles ont occasionnés, tel que serait d'avoir empêché une honnête fille de se marier avantageusement, un homme de probité d'obtenir un emploi lucratif, etc. La raison est que cette obligation est réelle, et passe aux héritiers avec les biens de la succession, lorsqu'ils en ont connaissance, comme toutes les

autres charges réelles et les autres avantages.

§ VIII.

Des causes, ou raisons qui exemptent de la réparation de la Médisance.

La première des causes qui exemptent de la réparation de la médisance, c'est l'impuissance absolue et physique, personne n'étant tenu à l'impossible.

La seconde est l'impuissance morale, ou la grande difficulté de la réparation de la médisance, qui a lieu quand on ne peut la réparer sans s'exposer à un danger beaucoup plus grand que la perte de l'honneur du prochain que l'on a diffamé. Ainsi l'on n'est point tenu à réparer la médisance lorsque, pour la réparer, il faudrait s'exposer au danger probable de perdre la vie, à moins que la personne lésée ne courût le même risque par la perte de son honneur.

La troisième cause est l'inutilité de la réparation, laquelle a lieu, ou quand on n'a ajouté aucune foi au médisant, ou quand le crime qu'il a révélé est devenu notoire d'une notoriété de droit ou de fait, ou quand la médisance est si vieille, qu'on ne s'en souvient plus du tout : il serait dangereux en ce cas de la faire revivre en voulant l'éteindre.

La quatrième cause est la remise du médisant : il ne lui est pas moins libre de remettre la réparation de son honneur, qu'une somme d'argent, à moins

que la perte de son honneur ne tourne au dommage, ou au déshonneur de quelqu'autre, comme il arrive dans la diffamation d'un père de famille, par exemple; d'un homme public, tel qu'un magistrat, un évêque, un curé; d'un membre de quelque corps que ce puisse être, tel qu'un chanoine, un religieux, etc.; dans ces cas on est obligé, quelquefois même sous peine de péché mortel, d'exiger la réparation de son honneur.

La cinquième cause qui exempte de la réparation de la médisance, est lorsqu'on n'a diffamé quelqu'un, que pour la défense légitime d'un innocent qu'il voulait opprimer, ou pour empêcher le tort qu'il voulait faire à quelqu'un, puisqu'il n'y a point de péché à le diffamer en ce cas dans les choses vraies et nécessaires, pour écarter le tort qu'il pourrait causer. C'est ainsi qu'il est permis de révéler l'ignorance ou la négligence d'un avocat, d'un médecin, d'un confesseur, à ceux à qui ces personnes pourraient faire tort. On peut aussi, par la même raison, faire connaître un voleur, un libertin, un homme contagieux, etc. On peut encore découvrir à un ami prudent le crime occulte d'un tiers, pour lui demander aide, conseil ou même consolation, lorsque la douleur est véhémente et dangereuse.

La sixième cause est lorsqu'on a diffamé un homme condamné juridiquement par la sentence publique d'un juge, en divul-

guant son crime dans un lieu où on ne le connaissait pas. La raison est que, quoiqu'on puisse pécher même mortellement contre la charité dans cette circonstance, en diffamant sans nécessité un homme en un lieu où il était inconnu, on ne pèche pas contre la justice, parce que le coupable est privé pour tous les lieux de tout droit sur sa réputation, par la sentence publique du juge; et par conséquent celui qui le diffame n'est pas tenu à réparation envers lui à cet égard, puisqu'il ne commet point d'injustice. On doit raisonner autrement, lorsqu'un crime n'est notoire que d'une notoriété de fait, ou de bruit public. Celui qui en ce cas le découvre dans des lieux où il est inconnu, est obligé à réparation, parce qu'il pèche contre la justice, en ce que la notoriété de fait n'emporte la privation du droit que chacun a naturellement à sa réputation, que pour les lieux où le crime est connu, et que le coupable conserve toujours ce droit pour tous les lieux où il est inconnu, jusqu'à ce qu'il en soit privé par une sentence publique du juge.

Au reste, il est important de remarquer que comme il est très-difficile de réparer comme il faut la médisance, on doit prendre toutes les mesures possibles pour ne point médire, ni se rendre complice de la médisance; et ces mesures consistent à imposer silence au médisant, si l'on est son supérieur, ou à

se taire, à montrer un visage triste, à détourner adroitement le discours; enfin, à ne lui applaudir en aucune sorte, si l'on est son égal, ou son inférieur, et qu'on ne puisse l'arrêter. (*Voyez* touchant la médisance, saint Thomas, 2. 2. *quest.* 72 *et seq.*; Pontas, *au mot* médisance; M. Collet, *moral.* tom. 1, p. 426 *et suiv.*; les conférences d'Angers, sur les commandemens de Dieu. tom. 2, p. 409 *et suiv.*; le *Traité de la médisance*, par M. Girard de Ville-Thierri.

MÉDITATION, considération pieuse de quelque mystère, ou de quelqu'autre vérité chrétienne pour exciter en soi la ferveur de la dévotion. (*Voyez* chez CONTEMPLATION, PRIÈRE.)

MÉDRASCHIM, nom que les Juifs donnent aux commentaires allégoriques sur l'Écriture-Sainte, et principalement sur le pentateuque, et sur cinq autres livres qui composent un second petit pentateuque; savoir, le Cantique des cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Écclésiaste, Esther. *Medraschim* signifie allégorie. Richard Simon.

MÉE (Nicolas le), avocat au parlement de Paris, a donné en 1691 une institution à la coutume de Paris, ou explication sommaire de tous ses articles, vol. in-12. Il était fils de Pierre le Mée, célèbre procureur au parlement, dont il a donné au public les *opuscules forenses*, avec des notes curieuses in-12. Ces notes sont en latin, ainsi

que la plupart des opuscules. On a encore de M. Nicolas Mée un discours sur la réception de M. de Harlay en la charge de premier président le 12 novembre 1689, qu'il fit à l'imitation de celui que son père avait fait en l'honneur de M. de Hacqueville, premier président. (*Moréri*, édition de 1759.)

MEELFUHRER (Jean-Christophe), théologien luthérien, né le 21 juin 1644 à Onoltzbach où son père Christophe était premier pasteur, fréquenta les universités d'Altorf et de Wittenberg. Étant allé à Strasbourg, il y disputa en 1668, et prit pour sujet de ses thèses, *de reliquiis hæresium, per quinque sæcula post natum Christum, apud modernos potissimum heterodoxos inventis*. En 1670 il publia un livre intitulé : *Coronæ centum patrum et doctorum ecclesiæ*. Vers le même temps, il fit un traité de *usu et abusu conciliorum*, qui n'a pas été imprimé. En 1672 il fut fait licencié en Théologie, et soutint à cette occasion des thèses, *de processione Spiritûs-Sancti*. En 1673 il fut appelé pour être ministre de Schwabach, et doyen du chapitre de la même ville. On lui donna encore en 1675 la qualité de membre du consistoire d'Onoltzbach. Il mourut le 8 octobre 1708. Outre les écrits dont on vient de parler, on a encore de lui des sermons et la bible allemande qu'il fit imprimer avec des remarques, à Nuremberg, en 1702, in-4°. (*Moréri*, édition

de 1756. Supplément français de Bâle.)

MEELFUHRER (Rodolphe-Martin), fils du précédent, alla à Augsbourg en 1712, et y embrassa la religion catholique. Il fit d'abord, le 12 décembre, un discours sur la récompense que doivent attendre ceux que Jésus-Christ appelle dans l'évangile pauvres d'esprit; et le 9 janvier de l'année suivante il fit sa déclaration en faveur de l'Église romaine, dans laquelle il indique les raisons de son changement. Son discours du 12 décembre et sa déclaration ont été imprimés. Le dernier écrit ayant été attaqué, surtout quant aux raisons qu'il donnait de son changement, il publia en 1714 son apologie à Kampten; Hector Buchner eut part à cette pièce. En 1725 Méelfuhrer rentra dans sa première communion, et peu de temps après il se rendit à Gotha, et de là en Hollande. A son retour il fut arrêté à Fulde par ordre de l'empereur et transféré à Egra. Ses autres écrits sont : *de Germania orientali, seu de Germanorum in litteraturam orientalem meritis*, à Altorf, 1698. *Accessiones ad Theodori Janssonii ab Almelooven bibliothecam promissam et latentem*, Schwabach, 1699, in-8°. *De meritis Hebræorum in rem litterariam*, à Wittemberg, 1699. *De fatis eruditionis orientalis*, à Wittemberg, 1700. *Consensus veterum Hebræorum cum ecclesia christiana, ex vetustissimis eorum mo-*

numentis, et ex historia ecclesiastica demonstratus, en 1701, à Francfort, in-4°. *De causis sinagogæ errantis*, à Altorf, 1702. *De impedimentis conversionis Judæorum*, à Altorf, 1707. (Supplément français de Bâle.)

MEEN ou **MEHEN** ou **MEIN**, *Mevennius, Mevennus, Mainus*. (saint) premier abbé de Ghé en Bretagne, était contemporain de saint Samson, de saint Magloire et de saint Malo, évêques de la côte septentrionale de la Bretagne armorique, qui vivaient dans le sixième siècle. Il bâtit un ermitage dans son pays, qui fut augmenté par le roi saint Giguël, frère de saint Josse qui en fit un monastère considérable appelé long-temps saint Jean de Gaël, et depuis Saint-Méen de Ghé, du nom de notre saint, dans le diocèse de Saint-Malo. On dit que saint Mein alla encore jeter les fondemens d'un autre monastère en Anjou, et qu'il y demeura pendant quelques années. Il revint ensuite dans son premier ermitage de Gaël en Bretagne, où il mourut comblé du mérite d'une vie sainte, mais cachée en Dieu et inconnue aux hommes. On a choisi le 21 de juin pour faire sa fête principale, sans qu'on sache si c'est celui de sa mort. On prétend que la plus grande partie de son corps s'était conservée dans l'abbaye de son nom en Bretagne, où il se faisait beaucoup de pèlerinages dans lesquels on observait scru-

puleusement, quelque riche que l'on fût, de mendier au moins le premier jour du voyage. (Baillet, tom. 2, 21 juin.)

MEEN (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît en Bretagne, à huit lieues vers le couchant de Rennes, au diocèse de Saint-Malo. Elle fut fondée vers l'an 600 par le saint dont elle porte le nom, avec la permission de Juthaël ou Hoël III du nom, roi de Bretagne. Elle fut détruite sur la fin du huitième siècle, et eut pour restaurateur Holgar qui en était abbé et qui fut depuis évêque d'Alet. L'empereur Charlemagne consentit au rétablissement de ce monastère, et donna à l'abbé des lettres pour assurer les biens qui en dépendaient. Ces lettres furent confirmées par Louis le Débonnaire l'an 816. L'abbaye de Saint-Meen fut encore ruinée dans le dixième siècle par les Normands, et réduite en une affreuse solitude. Hinguetin, abbé de Saint-Jagu, fut chargé l'an 1008 par la duchesse Havoise et par les princes Alain et Cudon ses enfans, de la rétablir. Elle a subsisté jusqu'en 1646 que la mense conventuelle, les offices claustraux et les bâtimens de l'abbaye ont été unis au séminaire de Saint-Malo. (Histoire de Bretagne, tom. 2.)

MEETABEL, hébr., combien Dieu est bon ou nous a fait de bien, femme d'Adar. (Genès. 36, 39.)

MEGALIUS (Marcel), de Squillace, chanoine régulier,

confesseur du duc de Savoie, dans le dix-septième siècle, a laissé : 1°. Instruction des confesseurs et des pénitens, à Modène en 1618 et 1612. 2°. Promptuaire théologique et moral, à Naples en 1634. 3°. Considérations sur les évangiles des dimanches et fêtes de l'année, ibid 1625. 4°. Résolution de cas de conscience, en 2 tomes, ibid. 1634. (Dupin, table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, col. 1724 et 1725.)

MEGALOPOLIS, ville d'Arcadie avec titre d'évêché de la province d'Hellade, sous la métropole de Corinthe, au diocèse de l'Illyrie orientale. Strabon, Ptolomée et Pline en font mention. Il paraît par l'indice des lieux qui ont changé de nom, que Mégalopolis fut appelée d'abord *Arcadie*, du nom du pays, et ensuite *Christianopolis*. On la nomme aujourd'hui *Leondari* ou *Leontari*. L'empereur Léon, surnommé le Sage, et Thomas Smith, mettent cette ville au couchant du Péloponèse, au milieu des terres. Elle tient le soixante-seizième rang parmi les métropoles dans la notice du même empereur Léon. Voici ses évêques :

1. Martyrius, souscrit à la lettre du concile de Sardique.

2. Timothée, souscrivit à la lettre de la province de Corinthe à l'empereur Léon, touchant le meurtre de saint Proter d'Alexandrie.

3. N..., assista à un concile tenu en 1087, sous le patriarche

Nicolas Theoprobetus le grammairien.

4. Constantin, souscrivit à la déposition du patriarche Côme.

5. V..., siégeait sous l'empereur Isaac Ange.

6. N..., souscrivit à la lettre des prélats orientaux au pape Grégoire x, touchant l'union avec l'Église romaine.

7. Macaire 1^{er}, vivait en 1347.

8. Macaire II, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph.

9. Nicodème Gorgorycius Arcas, qui avait fait le cours de ses études dans le collège des Grecs à Rome et qui était fort zélé pour l'union, siégeait un peu avant l'an 1640.

10. Eugène, souscrivit à la réponse du patriarche Denis sur les erreurs des calvinistes en 1672.

11. Grégoire, siégeait vers l'an 1740. (*Or. christ.* tom. 2, p. 187.)

MEGARE, ville de l'Attique, située près du golfe *Engia*, dans une vallée au couchant d'Eleusis, et à peu près à une égale distance entre Athènes et Corinthe, c'est-à-dire, environ à une journée de chacune de ces deux villes : elle était capitale de la Mégaride; ce n'est plus qu'un bourg composé de trois à quatre cents chétives maisons habitées par des Grecs qui sont exposés aux fréquentes incursions des corsaires, et dont la plupart s'appliquent à l'agriculture, le pays étant fertile et délicieux à dix lieues à la ronde,

surtout entre Mégare et Athènes. On y trouve encore de beaux restes d'antiquité. Les notices font de Mégare un évêché de la province d'Hellade au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Corinthe. On en trouve les évêques suivans :

1. Alypius, souscrivit à la lettre du concile de Sardique aux églises.

2. Nicias, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine.

3. Agathodore, souscrivit à la lettre du concile de la province de Corinthe à l'empereur Léon, touchant le concile de Chalcédoine.

4. Denis, assista et souscrivit au cinquième concile général. (*Or. chr.* t. 2, p. 206.)

Cette ville a eu aussi des évêques latins sous le métropolitain d'Athènes. Voici ceux qui nous sont connus.

1. Gratiadeus, siégeait en 1303.

2. François, en 1357.

3. Faustin de Richettis, de Brescia, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1392.

4. Jean, à qui succéda....

5. Ficolas de Pislva ou Pislua, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1400.

6. Laurent d'Alphonse, Portugais, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé en 1410.

7. André, évêque de Civitate, transféré à l'église d'Ajazzo en 1422, et de là à celle de Mégare en 1427.

8. André Dias, de Lisbonne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs,

sacré en 1432, assista au concile de Florence, et y souscrivit au décret d'union en 1439.

9. Pierre Aureacella, siégeait au commencement du seizième siècle. Il gouverna l'église de Mont-Réal en Sicile, depuis l'an 1505 jusqu'à l'an 1512, pour Alphonse II d'Aragon, archevêque de la même église.

10. Jules ou Julien Staniramus, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par le pape Pie IV, vers l'an 1561.

11. N..., sacré à Rome le 22 décembre 1642. (Gaz. pag. 54, 69.)

12. Vincent Magnati, nommé par Benoît XIII, le 17 mars 1727. (Gaz p. 188. *Or. christ.*, t. 3, p. 851.)

MEGBIS, héb., *excellent*, un des chefs des familles qui revinrent avec Zorobabel. (1 Esdr. 2, 30.)

MEGE (dom Antoine-Joseph), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Clermont en Auvergne, et mort à Saint-Germain-des-Prés à Paris le 15 avril 1691, âgé de soixante-six ans, s'occupa toute sa vie à composer divers ouvrages de piété. En 1661, il donna la traduction française du Traité de Jonas, évêque d'Orléans, pour l'instruction des laïcs. En 1664, il publia l'office de sainte Gertrude, *sanctæ Gertrudis... insinuationum divinæ pietatis exercitia*. En 1671, il donna le même ouvrage en français, avec la vie de sainte Gertrude. La même année il publia une traduction

des psaumes, attribuée à dom Antoine, roi de Portugal. En 1675, l'explication ou paraphrase des psaumes de David, avec la vie de ce saint roi par rapport aux psaumes, et pour en faciliter l'intelligence, in-4°. En 1687, un Commentaire français, in-4°, à Paris, sur la règle de Saint-Benoît. Cet ouvrage a été accusé de relâchement et supprimé. En 1689, il donna une dissertation sur l'origine, l'excellence, les avantages de la virginité, et la traduction des livres de la virginité de saint Ambroise. En 1690, la Vie de saint Benoît, in-4°, avec des explications et une histoire de ce qui est arrivé de plus mémorable dans son Ordre. (Dupin, *Biblioth. ecclés.* du dix-septième siècle, part. 4, p. 152. Dom le Cerf, *Biblioth. hist. et critiq. des Aut. de la congrég. de Saint-Maur.*)

MEGEMONT, *Medius-Mons*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Clermont. Elle avait d'abord été fondée pour de filles par les dauphins et comtes d'Auvergne; mais en 1612 les religieuses qui l'habitaient l'échangèrent avec les religieux du même Ordre de Cîteaux, contre l'abbaye de la Benissons-Dieu, au diocèse de Lyon. (*Gallia christ.* tome 2, col. 410.)

MEGENFROI ou MEGINFROI ou MEGINFREDE ou MEGINFRIDE, moine de Fulde, et prévôt de Magdebourg, dans le onzième siècle, écrivit l'histoire de

son monastère en vingt-quatre livres, et la Vie de saint Emmeran, évêque de Ratisbonne, rapportée par Canisius, dans le second tome de ses antiquités. (Trithème, *in chron. hirsaug.*)

MEGPHIAS, héb., *vêtement ou corps qui dépérit*, un de ceux qui renouvelèrent l'alliance avec le Seigneur, sous Néhémie. (2 Esdr. 10, 20.)

MEHUSIM, hébr., *sensuels*, ou *qui se hâtent*, du mot *cusch*, père d'Abitob. (1 Paral. 8, 11.)

MEIMAC, *Meimacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, était située dans une petite ville du même nom dans le Limosin, à sept lieues de Tulle entre la Vésère et la Dordogne au diocèse de Limoges. Elle fut fondée en 1080 par Arcambaud vicomte de Combron, et, selon d'autres, vicomte de Ventadour, qui la soumit à Géraud abbé d'Userche, avec le seul titre de prieuré. Les religieux firent bientôt leurs efforts pour secouer le joug de cette subordination, et firent prendre à leur prieur le titre d'abbé; Eustorge, évêque de Limoges, les soumit une seconde fois à l'abbé d'Userche; mais les ordres de l'évêque ne purent mettre un frein à l'esprit d'indépendance de ces religieux, ni les empêcher de régrimber encore (ce sont les termes du *Gallia Christiana*.) Bernard, abbé d'Userche, dénonça leur rébellion au pape Eugène. Ce souverain pontife

renvoya l'affaire en jugement définitif à Pierre archevêque de Bourges qui la décida en faveur de l'abbé d'Userche. Ils retinrent néanmoins, malgré cette décision le nom d'abbé et d'abbaye, jusqu'à leur extinction. (La Martinière, Dict. géogr. *Gallia christ.* tom. 2, col. 597.)

MEISSEN, *Misna*, ville autrefois épiscopale sous la métropole de Magdebourg, est située à la gauche de l'Elbe, à cinq ou six lieues au-dessous et au nord-ouest de Dresde, dans un pays agréable, rempli de vignobles, partie dans une vallée et partie sur une colline. Elle est une des plus anciennes de la Misnie, dont elle a été la capitale; elle prend son nom du ruisseau de *Meissen*, qui s'y jette dans l'Elbe. L'évêché y fut fondé en 958; et l'évêque ayant embrassé la confession d'Ausbourg en 1581, les domaines de l'évêché furent unis à celui de l'électeur de Saxe. Le chapitre luthérien y a été néanmoins conservé; il est composé d'un grand prévôt, d'un grand doyen, de quatre chanoines nobles, et de deux chanoines professeurs en Théologie dans l'université de Leipsick. La cathédrale de Saint-Jean l'Évangéliste, et de saint Donat, martyr, est située sur la colline, et on y voit les tombeaux de divers princes et grands seigneurs.

MEJARCON, *les eaux de Jarcon*, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 46.)

MELAINÉ, *Melanius* (saint),

évêque de Rennes. Il était né au diocèse de Vannes en Bretagne, de parens fort illustres. Il succéda à saint Amand dans l'évêché de Rennes. Comme il n'avait accepté cette dignité qu'avec une extrême répugnance, son humilité la lui représentant bien au-dessus de sa capacité dès qu'il connut que Dieu seul était l'auteur de sa vocation, il s'appliqua à la remplir avec tout le zèle qui lui fut possible. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire assembler le premier concile d'Orléans et il y défendit, avec autant de courage que de lumière, la pureté de la foi contre l'orgueil des hérétiques, et celle de la discipline contre la corruption qui se glissait parmi les catholiques. Par ses travaux apostoliques, il convertit un grand nombre de pécheurs et d'hérétiques et surtout il détruisit presque entièrement l'idolâtrie dans l'étendue de son diocèse ; il avait reçu de Dieu pour cela une sagesse éminente qui éclatait dans toutes ses paroles et toutes ses actions, aussi bien que le don des miracles. Il mourut l'an 530 à Placs ou Plets, lieu de sa naissance, dans le monastère qu'il y avait bâti. Son corps fut transporté à Rennes avec beaucoup de pompe. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles. On fait sa fête à Rennes, le sixième de novembre. (Bollandus, Baillet, tome 1, 6 janvier.)

MELAINE (S.), *S. Melanius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Ber-

nolt, était située dans la ville de Rennes en Bretagne. Elle devait son origine à saint Melaine, évêque de Rennes, qui la bâtit pour y vaquer de temps en temps à la vie contemplative, comme l'avait pratiqué le grand saint Martin et quelques autres évêques. Il y a apparence que le saint prélat se servit, pour cet établissement, du ministère de saint Paterne qui fut dans la suite évêque d'Avranches : car Fortunat de Poitiers nous apprend que ce saint avait bâti un monastère dans le territoire de Rennes, et l'on n'en connaît point d'autre que celui dont nous parlons. Saint Melaine étant mort à Bain en 530 ou 531, fut transporté à Rennes et inhumé dans le terrain où était l'abbaye et qui était alors le cimetière de la ville. Le grand nombre de miracles que Dieu opéra à son tombeau, porta les fidèles à y bâtir une église magnifique qui fut réduite en cendres quelque temps avant l'épiscopat de Grégoire de Tours. Cet accident obligea les moines à abandonner ce lieu et à chercher une autre retraite. Le roi Solomon II rétablit ce sanctuaire, le peupla de moines, et leur donna d'amples revenus pour leur subsistance. L'abbaye de Saint-Melaine ayant été ruinée ensuite par les Normands, elle fut rebâtie par Geoffroi le Bâtard, comte de Rennes en 1054 ; elle devint en peu de temps si nombreuse, qu'à la mort de l'abbé

Even ou Yvon dont le même comte Geoffroi se servit pour rétablir cette maison et qui y fit en effet beaucoup de bien, il se trouva à ses obsèques cent religieux, tous profès de la communauté. Il y avait dans cette abbaye la réforme de la congrégation de Saint-Maur, depuis 1627. (Hist. de Bretagne, t. 2, édit. de 1746.)

MELANGIA, ville épiscopale de la première Bithynie, au diocèse du Pont, sous la métropole de Nicomédie, située près du mont *Olympus* et du fleuve *Rhyndacus*. Pausanias met une autre ville de même nom dans le Péloponèse. Les notices et les anciens géographes n'en font point mention. On trouve cependant qu'un évêque de Mélangia, nommé Constantin, siégeait vers le milieu du treizième siècle. (*Or. chr.* t. 1, p. 636, et t. 2, p. 326.)

MÉLANIE la jeune (sainte), était fille de Publicola, fils de Mélanie l'ancienne, la plus noble des dames romaines de son temps, de la famille des Antoine, et petite-fille de Marcellin qui avait été consul l'an 341. La jeune Mélanie vint au monde vers l'an 388, et fut mariée contre son gré à l'âge de dix-huit ans à Pinien, fils de Sévère, qui avait été préfet de Rome. Elle passa en Afrique avec son mari et sa mère Albine l'an 411, et y mena avec eux une vie pauvre et pénitente à Tagaste ou aux environs, pendant plus de six ans. Ils firent

ensuite différents voyages en Égypte et en Palestine, pour visiter les déserts et les monastères, et répandre partout leurs charités. Après la mort d'Albine, Pinien se retira dans une communauté de trente religieux, où il mourut saintement; et Mélanie, dans une cellule du mont des Oliviers où elle demeura quatorze ans recluse. Elle bâtit ensuite un monastère où elle rassembla beaucoup de vierges et de femmes pénitentes à qui elle donna des instructions sans vouloir prendre néanmoins la qualité de supérieure. L'an 436, elle alla à Constantinople pour travailler à la conversion de son oncle Volusien, et elle eut le bonheur d'y réussir. De retour à Jérusalem, elle fonda encore un monastère d'hommes sur la pente du calvaire, et mourut le 31 décembre de l'an 439, ou 444, ou 450, jour auquel les Grecs ont marqué sa fête. (Lipoman. Surius. Antoine Muratori, dans le premier tome de ses *Anecdotes ambrosiennes*. Baillet, tom. 3, 31 décembre. M. Macé, Chef-cier de Sainte-Opportune, Histoire de Mélanie.)

MÉLAS (saint), évêque en Égypte, au quatrième siècle, était né dans la petite ville de Rhinocorure, sur les frontières d'Égypte du côté de la Palestine. Il vivait dans les exercices de la vie ascétique et pénitente, lorsqu'il fut élevé sur le siège épiscopal de sa patrie. L'empereur Valens ayant ordonné que

tous les évêques qui s'opposeraient à la doctrine de l'arianisme seraient chassés de leurs sièges, on n'oublia point d'envoyer à Rhinocorure des commissaires pour exécuter les ordres du prince sur la personne de Mélas. On ne sait en quel lieu il fut relégué, ni en quel temps il mourut. L'Eglise honore sa mémoire le 16 janvier et le regarde comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ. Il avait un frère nommé *Solon*, qui se fit religieux, de marchand qu'il avait été auparavant; et après avoir pratiqué long-temps sous sa discipline toutes les vertus qui conviennent à l'état d'un solitaire, il fut jugé digne de lui succéder après sa mort. Il marcha fidèlement sur les traces de Mélas et de ses autres prédécesseurs. (Sozomène. M. du Fossé. Baillet, t. 1, 16 janvier.)

MELCHA, hébr., *reine* ou *qui conseille*, du mot *Malac*, fille d'Aram, sœur de Loth, femme de Nachor, nièce d'Abraham, et mère de Bathuel. (Genès. 24, 15.)

MELCHA, fille de Salphaad. (Num. 26, 33.)

MELCHI, hébr., *mon roi* ou *mon conseil*, fils de Joanné, et père de Lévi, dans la généalogie du Sauveur. (Luc. 3, 24.)

MELCHI, fils d'Addi, et père de Néri, un des ayeux de Jésus-Christ, selon la chair. (Luc. 3, 28.)

MELCHIADE ou MILTIADE (saint), pape, était Africain de

naissance. Il fut admis dans le clergé de Rome où l'on croit qu'il était prêtre dès le temps du pape Marcellin. Il succéda au pape saint Eusèbe le 17 août de l'an 310. Il obtint des lettres de l'empereur Maxence pour faire rendre les lieux et les autres choses qu'on avait ôtées aux chrétiens, durant les persécutions. L'an 313, il assembla un concile à Rome contre les donatistes, par les ordres du grand Constantin qui lui écrivit à ce sujet. Il mourut en paix le 15 janvier de l'an 314, après trois ans quatre mois et vingt-neuf jours de pontificat; et l'on ne sait pourquoi on lui donne le titre de martyr dans le martyrologe moderne et dans le bréviaire romain. L'Eglise romaine fait sa fête le 10 décembre. Saint Silvestre lui succéda. (Valois, dans sa Dissertat. hist. du schisme des donatistes, imprimée à la fin de son Eusèbe. Tillemont, aux articles 13, 14, 15 et 16 de son histoire des donatistes, dans le sixième tome de ses Mémoires ecclés. (Baillet, t. 3, 10 décembre.)

MELCHIAS, hébr., *le Seigneur roi* ou *le Seigneur qui conseille*, du mot *Malac*, roi ou conseiller, et du mot *Jah*, Seigneur, chef de la cinquième famille des vingt-quatre familles sacerdotales. (1 Par. 24, 9.)

MELCHIAS, de la race des lévites, fils d'Athanaï, et père de Basaïa. (1. Par. 6, 40.)

MELCHIAS, fils de Maasaï, et père de Phassur. (1 Par. 9, 12.)

MELCHIAS, Juif, qui répudia sa femme au retour de la captivité de Babylone, parce qu'elle était étrangère. (1 Esdr. 10, 25.)

MELCHIAS, fils de Hérem, aida à bâtir la moitié d'une rue à Jérusalem, après le retour de la captivité de Babylone. (2 Esdr. 3, 11.)

MELCHIAS, fils de Rachab, chef ou seigneur de Béthacaram, fit bâtir la porte appelée *du Fumier*, à Jérusalem. (2 Esdr. 3, 14.)

MELCHIAS, fils d'un orfèvre, fit bâtir plusieurs maisons, et contribua beaucoup à rebâtir Jérusalem. (2 Esdr. 3, 30, 31.)

MELCHIAS, fils d'Enan, père d'Achitob, et ayeul de Judith. (Judith. 8, 1.)

MELCHIAS, père de Phassur. (Jérém. 21, 1.)

MELCHIEL, hébr., *le roi mon Dieu* ou *le règne de Dieu*, ou *Dieu mon conseil*, du mot *Malac*, roi, règne, conseil, fils de Béria, fils d'Aser. Il était à la tête de la famille des Melchiélites, du temps de Moïse. (Num. 26, 45.)

MELCHIRAM, hébr., *roi ou conseil élevé*, du mot *Mélaç*, roi ou conseil, et du mot *ramam*, élevé, fils du roi Jéchonias. (1 Par. 3, 18.)

MELCHISEDECH, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'Abraham, victorieux des quatre rois ligés qui avaient emmené Loth. (Genès. 14, 18.) Melchisedech bénit Abraham dans cette occasion, et lui présenta du pain et

du vin ; ou même, selon l'explication des saints pères, offrit le pain et le vin en sacrifice au seigneur ; car il était prêtre du Très-Haut. (*Cypr. l. 2, Ep. 3, ad Cœcil. Ambros. l. 5. Sacr. c. 1.*) L'Écriture ne dit rien davantage de Melchisedech, et ne parle, ni de son père, ni de sa mère, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort, et en ce sens, il était, comme dit saint Paul au ch. 7 de son épître aux Hébreux, la figure de Jésus-Christ qui est le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech, et non pas selon l'ordre d'Aaron, dont l'origine, la vie et la mort sont connues. Malgré ce silence de l'Écriture, on a formé une infinité de conjectures sur la personne de Melchisedech. Les Juifs, au rapport de saint Jérôme, et les Samaritains, au rapport de saint Épiphanè, soutenaient que Melchisedech était le même que le patriarche Sem, fils de Noé. M. Jurieu a prétendu que c'était le même que Cham. Un auteur français, dont parle Salien. (*Præf. in tom. 5. annal.*), a voulu que ce soit Hénoc. Les Melchisédiens disaient que ce n'était pas un homme, mais une vertu céleste supérieure à Jésus-Christ ; et Damiens, l'un de ces hérétiques, assurait que c'était le fils de Dieu qui apparut à Abraham, et que ce saint patriarche adora comme le Messie. Origène a cru que c'était un ange ; et l'auteur des questions sur l'ancien et le Nouveau-Testament,

imprimé parmi les œuvres de saint Augustin, que c'était le Saint-Esprit qui avait apparu à Abraham sous une forme humaine. Dès le temps de saint Épiphane, on avait forgé des noms au père et à la mère de Melchisedech. Ce qu'il y a de certain, c'est que Melchisedech a été un homme véritable. C'est tout ce que l'on en sait, avec ce que l'Écriture nous en apprend. (Christophe Schlegel, dans sa Dissertation imprimée à la fin du Commentaire de Louis Tena, sur l'épître aux Hébreux. D. Calmet, dans sa Dissertation sur Melchisedech, qui est à la tête de son commentaire sur l'épître aux Hébreux.

MELCHISÉDÉCIENS, *Melchisedechiani*, hérétiques du troisième siècle, qui furent ainsi appelés parce qu'ils disaient que Melchisedech était une vertu céleste, supérieure à Jésus-Christ même, puisque Melchisedech était l'intercesseur et le médiateur des anges, au lieu que Jésus-Christ l'était seulement des hommes; que Jésus-Christ n'était que la copie de Melchisedech, et que son sacerdoce n'était formé que sur le modèle de celui de Melchisedech, selon cette parole du psaume : *Vous êtes prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech*, ps. 109. Ils prenaient à la lettre, ce que dit saint Paul, que Melchisedech n'avait, ni père, ni mère, ni généalogie; et pour autoriser leurs erreurs, ils avaient certains livres de leur composition qu'ils

attribuaient à des personnes dont l'Écriture ne parle point. L'auteur de cette secte était un certain Théodote, banquier, disciple d'un autre Théodote, corroyeur, en sorte que les Melchisédéciens ajoutèrent seulement à l'hérésie des théodotiens ce qui regardait la personne de Melchisedech. Cédreus et Zonare parlent d'une autre sorte des melchisédéciens, nommés autrement *Attingani*, comme n'osant toucher les autres de peur de se souiller. Ils ne prenaient rien à personne avec la main, et ne recevaient rien de personne, mais ils le mettaient à terre pour vous l'offrir, ou le prenaient à terre lorsque vous leur offriez quelque chose. Ils avaient, et l'on ne sait pourquoi, une profonde vénération pour Melchisedech. Ils demeuraient principalement dans la Phrygie, ne recevant pas la circoncision, et n'observant pas le sabbat. (D. Calmet, Dict. de la Bible.)

MELCHISUA, hébr., *roi sauveur* ou *conseil du Sauveur*, du mot *Malac*, roi au conseil, et *Jaschah*, Sauveur, troisième fils de Saül. (1 Reg. 31, 2.)

MELCHITES ou **MELQUITES**, *Melchitæ*. C'est le nom que l'on donne aux chrétiens orientaux, qui suivent la doctrine du concile de Chalcédoine sur l'incarnation de Jésus-Christ; et reconnaissent en lui deux natures avec une personne. Après que Dioscore, patriarche d'Alexandrie eut été condamné par le concile de Chalcédoine,

il y eut un schisme à Alexandrie et à Antioche entre les catholiques et ceux qui rejetèrent ce concile de Chalcédoine. Les schismatiques donnèrent aux catholiques, tantôt le nom de *Chalcédoiniens*, et tantôt celui de *Melchites*, c'est-à-dire, *royalistes* ou *impériaux*, en langue syriaque, à cause qu'ils se conformaient à l'édit de l'empereur Marcien pour la réception du concile. Ce nom de *Melchites* a subsisté, et il a désigné durant long-temps ceux qui étaient unis à l'Église catholique. Depuis le schisme des Grecs, il signifie ceux qui sont unis au patriarche de Constantinople et qui se servent dans leurs églises des mêmes liturgies. Ils n'ont point d'autres sentimens que ceux des Grecs schismatiques, à la réserve de quelques points peu importants sur les cérémonies et la discipline ecclésiastiques; d'où vient que Gabriel Sionite, ou du Mont-Sion, dans son traité de la religion et des mœurs des orientaux, leur donne indifféremment le nom de Grecs et de Melchites. Ils ont traduit en langue arabe l'euchologe des Grecs, plusieurs autres livres de l'office ecclésiastique, les canons des conciles. Ils en ont même ajouté de nouveaux au concile de Nicée, qu'on nomme ordinairement les *canons arabes* que plusieurs savans traitent de supposés. Jean-Baptiste Léopard, maronite, dans un livre intitulé : *la vendange des Sacremens*, cité par

Abraham Ecchellensis, accuse les Melchites d'avoir ajouté au canon 55 arabe du concile de Nicée quelques mots touchant la répudiation des femmes, selon l'usage des mahométans; mais il est certain que les melchites n'ont inséré, dans ce prétendu concile de Nicée, que ce qui était conforme à la pratique des Grecs. (La perpétuité de la foi, t. 1 et 4. Le père le Brun, explication de la messe, t. 2, p. 448.)

MELCHORN, hébr., *leur roi* ou *leur conseil*, du mot *Malac*, roi ou conseil, dieu des Araméites. C'est le même que Moloch. (Voyez MOLOCH.)

MELFA, fils de Memna, et père d'Eliakim, un des aînés de Jésus-Christ. (Luc, 3, 31.)

MELECH, hébr., *roi* ou *conseiller*, fils de Micha. (1 Par. 8, 35.)

MELECE (saint), dit le Grand, célèbre évêque d'Antioche. Il vivait au quatrième siècle, et était né dans la ville de Mélitine en Arménie d'une des plus nobles familles du pays. C'était un homme irrépréhensible, juste, sincère, craignant Dieu, et d'une douceur admirable. Il fut élu évêque de Sébaste vers 357, à la place d'Eusthate qui avait été déposé pour cause d'arianisme. Mais il trouva le troupeau qu'on lui avait confié si indocile, qu'après avoir remarqué que tous ses soins étaient inutiles, il se retira à Bérée, d'où il fut appelé à Antioche et mis sur le siège de cette ville,

du consentement des ariens et des orthodoxes , en 360. Un mois après , ayant défendu avec zèle la foi catholique dans un discours qu'il prononça devant le peuple , composé d'ariens et de catholiques , les hérétiques le déposèrent ; et ayant ordonné à sa place un des leurs , nommé Euzoïus , ils firent reléguer saint Melèce au lieu de sa naissance , par ordre de l'empereur Constance qui mourut à Mopsucrène en Cilicie. Cette mort , arrivée le 3 novembre de l'an 361 , rendit Julien le maître de l'empire. Aussitôt il rappela tous les évêques exilés par Constance , afin de rendre sa mémoire plus odieuse. Saint Melèce revint sur la fin de l'an 362 à Antioche où il trouva de la division entre les catholiques , parce qu'en son absence on avait ordonné un évêque en sa place , nommé Paulin , homme de grande piété d'ailleurs ; ainsi les uns s'attachèrent à ce nouvel évêque , et les autres le reconnurent lui-même pour leur légitime pasteur. Cette division dura jusqu'à l'an 368 ; cependant la douceur et la grande modération de saint Melèce étouffèrent l'animosité qui régnait entre les deux partis , par un sage accommodement qu'il fit avec Paulin. Il assista à plusieurs conciles dont le dernier fut le concile général qui se tint à Constantinople. Mais il plut à Dieu d'appeler à lui saint Melèce durant la tenue de cette sainte assemblée à laquelle il avait présidé. Sa

mort , quoique regardée comme la fin heureuse de tant de travaux essuyés pour Jésus-Christ , ne laissa pas de causer une affliction très-sensible au concile et à toute la ville de Constantinople. Ses funérailles se firent avec une magnificence fort grande , mais accompagnée de beaucoup de piété. Tous les prélats et tous les catholiques de la ville y assistèrent. Le corps du saint fut transporté à Antioche et mis près du martyr saint Babylas. Sa fête est marquée dans les menées des Grecs , et dans quelques martyrologes des Latins le 12 de février ; mais on ne sait si c'est celui de sa mort , ou de sa translation , Saint Epiphane nous a conservé le discours que Melèce fit devant l'empereur pour la foi orthodoxe. (Bollandus. M. Fleury , Hist. eccl. Baillet , t. 1 , 12 février. Dupin , Bibl. des Ant. ecclés. du quatrième siècle.)

MELECE SYRIGUE , protosyncèle de la grande église de Constantinople dans le dix-septième siècle et docteur ordinaire de cette église , fut choisi comme le plus savant des Grecs par son patriarche pour aller en Moldavie examiner une confession de foi composée par le clergé de Russie , et qui a été depuis adoptée par les églises d'orient. Elle a été imprimée à Rome en 1581 et en Hollande. On a encore de Melèce Syrigue la réfutation de la confession de foi de Cyrille Lucar. (Voyez le quatrième tome de la perpétuité de la foi ;

le recueil de M. l'abbé Renaudot, et le traité de la créance de l'église orientale sur la transsubstantiation, par M. Simon.)

MÉLENICE, ville forte de Macédoine, située à peu de distance de Serra et de Thessalonique. Ce n'était d'abord qu'un simple évêché suffragant de Thessalonique, mais elle fut érigée ensuite en métropole. Elle jouissait déjà de cette dignité dans le treizième siècle. Voici ses évêques.

1. N..., métropolitain de Mélenice, souscrivit à la lettre que les prélats d'orient écrivirent au pape Grégoire x touchant l'union avec l'Eglise romaine.

2. Métrophane, assista et souscrivit au concile tenu sous le patriarche Calliste, au sujet des Palamites.

3. Matthieu, assista au concile de Ferrare en Italie, et y souscrivit au décret d'union.

4. N..., souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph, et assista au concile du patriarche Jérémie contre les simoniaques.

5. Methodius, siégeait en 1579.

6. Matthieu, désigné par le patriarche Jérémie II.

7. Anthime, siégeait en 1721. (*Or. chr.*, t. 2, p. 95.)

MELESABA, ville des Bulgares, avec titre d'évêché de la province de Dardanie, au diocèse de l'illyrie orientale, a eu pour évêques :

1. N..., à qui Théophylacte écrivit, *epist.* 32.

2. Nicolas, dont Léon Allat

fait mention, *lib.* 2, de *consens.*, c. 10.

MÉLÉTIENS, anciens hérétiques, ou plutôt schismatiques d'Égypte, ainsi appelés du nom de Méléce, évêque de Lycopolis, qui ayant été déposé par Pierre, évêque d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles, se rendit chef de parti. Saint Épiphane, trompé par de faux actes, a attribué beaucoup d'erreurs aux Mélétiens, qu'ils n'ont jamais soutenues, comme l'a remarqué le père Petau sur saint Épiphane (*hær.* 68), après Baronius à l'an 306. Ils soutenaient seulement qu'on ne devait point prier dans les églises avec les chrétiens tombés durant la persécution, quelque pénitence qu'ils eussent fait de leur faute. (Le père Antoine-le-Grand, *hist. hær.*, p. 92.)

MELFE, lieu du royaume de Sicile. Il y eut un concile, *Concilium melfitanum*, l'an 1284, sous le pape Martin IV. Gérard, évêque de Sabine et légat du saint-siège dans la Sicile y présida. L'on y fit neuf canons.

Le premier ordonne que les Grecs qui demeurent dans la Sicile, ajoutent au symbole la particule *Filioque*.

Le second est contre les oppresseurs des églises et des clercs.

Le troisième est contre les clercs latins qui se mariaient et recevaient les ordres sacrés, sans obliger leurs femmes à faire vœu de chasteté.

Le quatrième est contre les

prélats qui employaient par avarice des prêtres grecs pour faire l'office chez les Latins et leur administrer les sacrements.

Le cinquième est contre les clercs concubinaires et contre leurs concubines.

Le sixième règle qu'on nommera un procureur après la mort des évêques ou des abbés, pour avoir soin des biens des églises, ou des monastères.

Le septième défend l'aliénation des biens d'Eglise.

Le huitième est contre ceux qui s'approprient les biens ecclésiastiques. (Martène, *collect. nov.*, tom. 7, pag. 283.)

MELFI, ou MELPHI ou MELPHES, *Melfium*, ville épiscopale du royaume de Naples en la Basilicate, sous la métropole d'Acerenza, est située sur des collines au pied du mont Velatore, à six lieues au nord-ouest de Cerenza. L'évêché de Rapolla est uni à celui de Melfi depuis l'an 1528; mais les diocèses sont séparés. La ville de Melfi contient deux mille familles partagées en six paroisses, la cathédrale de l'Assomption, sept maisons religieuses d'hommes et une de filles; il y a deux abbayes dans le diocèse, et cinq bourgs ou châteaux, deux latins et trois albanais. Ces derniers ont embrassé depuis quelques années le rit romain.

Evêques de Melfi.

1. Baudouin, premier évêque de Melfi, dont on ait connaissance, siégeait l'an 1059; il as-

sista à la consécration de l'église du Mont-Cassin sous Alexandre II, l'an 1072, et mourut l'an 1093.

2. Guillaume, succéda à Baudouin l'an 1097; il fit confirmer, par le pape Paschal II, en 1102, les donations faites en faveur de Melfi par Robert et Roger, ducs de Calabre.

3. Roger, gouvernait cette église l'an 1155.

4. Rodulphe, assista au concile de Latran sous Alexandre III, l'an 1179.

5. Guillaume, obtint du pape Célestin III, en 1193, la confirmation de tous les droits de son siège.

6. Jacques, mourut vers l'an 1202.

7. R..., fut déposé par Innocent III, l'an 1213.

8. Richer, homme vertueux et savant, fut nommé à la place du précédent l'an 1213; il obtint de Frédéric II, dont il était conseiller, de nouveaux privilèges pour l'église de Melfi.

9. Roger de Leontio, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut préposé à la même église, sous Innocent IV, l'an 1251.

10. Guillaume, siégeait en 1261.

11. Garverus, doyen de Saint-Pierre de Lima, obtint la même dignité sous Clément IV, l'an 1266.

12. François de Monaldis, de Bagnarea, fut fait évêque de Melfi par Nicolas III, l'an 1278. Il fut transféré l'année suivante à l'église d'Orviète, et de-là

passa au siège de Florence l'an 1295.

13. Simibaldus, de l'Ordre des Frères Mineurs, l'an 1280.

14. Sarasin, l'an 1295.

15. Constantin, l'an 1319.

16. Guillaume, conseiller du roi Robert, l'an 1324.

17. Alexandre de Saint-Elpide, savant théologien, et général de l'Ordre de Saint-Augustin, fut nommé à l'évêché de Melfi par Jean xxii, l'an 1325 il mourut l'an 1328.

18. Monaldus de Monaldis, d'une famille noble de Pérouse, très-savant religieux, et procureur général de l'Ordre des Frères Mineurs. succéda à Alexandre l'an 1328; il fut sacré à Avignon, et mourut dans son diocèse l'an 1332.

19. Jacques, l'an 1332, mourut l'an 1347.

20. Pierre, fut transféré de l'évêché de Chiusi à celui de Melfi par Clément vi, l'an 1347; il passa à l'église de Concorde l'année suivante 1348.

21. Jean de Naso, Milanais, devint évêque de Melfi l'an 1318; il fut transféré la même année à l'église de Vérone, et ensuite à celle de Boulogne.

22. Nicolas, évêque de Squillace en Calabre, fut transféré à Melfi l'an 1349; il passa un mois après à l'archevêché d'Arborea, ou Oristagni en Sardaigne.

23. Nicolas Caraccioli, Napolitain, fut mis à la place du précédent l'an 1349; il siégea avec honneur pendant quatorze ans, et fut fait ensuite archevêque de

Cozense l'an 1363; il mourut l'an 1366.

24. Antoine de Rivello, fameux théologien et prédicateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut placé sur le siège de Melfi par Urbain v, l'an 1363, et mourut l'an 1366.

25. Pandulphe de Suponte, chanoine de Naples, élu évêque de Melfi en 1366, mourut l'an 1369.

26. François Sconditus, également chanoine de Naples, succéda à Pandulphe l'an 1369.

27. Jacques, l'an 1382.

28. Antoine de Samudia, citoyen et évêque de Melfi, l'an 1388.

29. Antoine, conseiller du roi Ladislas, occupait le même siège sous Boniface ix, l'an 1403; il mourut l'an 1412.

30. François Carosius, de Capoue, fut nommé à l'évêché de Melfi par Jean xxii l'an 1412; il assista au concile de Constance, et fut transféré ensuite à l'archevêché de Trani l'an 1418.

31. Astorgius, évêque de Mileto, fut transféré au siège de Melfi par Martin v, l'an 1418; il passa à l'église d'Ancone l'année suivante.

32. Jacques Insulanus, bolognais, cardinal du titre de Sainte-Marie-Nouvelle, prit l'église de Melfi en commende, l'an 1419, et s'en démit l'an 1425.

33. Nicolas Georges de Matilino, de Melfi, fut fait évêque de sa patrie l'an 1425.

34. Ciccus, ou François Palumbus, Napolitain, abbé de

Saint-Benoît d'Arbelle, évêque d'Avellino et de Fricento, fut transféré au siège de Melfi l'an 1431, et mourut l'an 1437.

35. Onuphre François de San-Severino, Napolitain, assista au concile de Florence l'an 1438, et mourut l'an 1450.

36. Alphonse Costa, Napolitain, siégea sous Nicolas iv l'an 1450, et mourut sous le pontificat de Sixte iv.

37. Gaspard Loffredus, Napolitain, l'an 1472, mourut l'an 1481. C'était un prélat illustre par sa naissance et par ses vertus.

38. Octavien Bentivoglio, de Gubbio, gouverna l'église de Melfi depuis l'an 1481 jusqu'à l'an 1486, qu'il fut transféré à l'archevêché de Salerne.

39. François Caraccioli, Napolitain, l'an 1486.

40. Jean Borgia, de Valence en Espagne, neveu d'Alexandre vi, cardinal du titre de Sainte-Marie *in via latâ*, se démit de l'église de Melfi qu'il avait en commande l'an 1498.

41. Jean Ferreri, camérier du même pape Alexandre vi, élu en 1498, fut transféré à l'église d'Arles en Provence, où il mourut l'an 1521; il avait été légat du saint-siège auprès de Ferrand, roi de Sicile, et ensuite auprès de Louis xii, roi de France.

42. Raphaël, Piémontais, fut transféré de l'évêché d'Asti à celui de Melfi l'an 1469, et mourut l'an 1518.

43. Laurent Puccius, de Florence, cardinal, fut fait com-

mendataire de l'église de Melfi, sous Léon x, l'an 1519.

44. Jannottus Puccius, neveu du précédent, chanoine de Florence, succéda à son oncle l'an 1521. De son temps l'évêque de Rapolla étant mort, cette église fut confiée au cardinal Antoine Puccius qui s'en démit en faveur de Jannottus l'an 1528. C'est depuis lors que l'église de Rapolla fut unie à celle de Melfi par Clément vii. Jannottus mourut l'an 1537.

45. Antoine Puccius, cardinal, administra ces deux églises après la mort de Jannottus en vertu du regre, et s'en démit la même année 1537.

46. Jean Vincent Aquaviva, Napolitain, fut fait évêque de Rapolla et de Melfi l'an 1537; il devint cardinal sous Paul iii, et mourut l'an 1546.

47. Robert Puccius, cardinal-évêque de Pistoie, fut chargé de ces deux sièges l'an 1546; il mourut peu de temps après.

48. Marinus Ruffin, noble Romain, parent de Paul iii, fut transféré de l'évêché de Sarno aux églises de Rapolla et de Melfi l'an 1547; il mourut à Rome l'année suivante.

49. Alexandre Ruffin, frère et coadjuteur de Marinus, fut ensuite son successeur l'an 1550; il gouverna très-bien ces deux églises pendant vingt-six ans, et s'en démit, à cause de son grand âge, l'an 1574.

50. Gaspard Cincius, noble Romain, chanoine de l'église du Vatican, référendaire de l'une et

de l'autre signature, siégea après la démission d'Alexandre l'an 1574 ; il se démit aussi de sa dignité l'an 1590.

51. Horace Celse , Romain , chanoine de l'église du Vatican, et référendaire de l'une et de l'autre signature , vice-légat de la Romagne, fut nommé évêque de Rapolla et de Melfi l'an 1590, et mourut la même année.

52. Marc-Antoine Amidanus, citoyen et chanoine de Crémone, référendaire de l'une et de l'autre signature , fut préposé aux mêmes églises par Grégoire XIV l'an 1591 ; il s'en démit la même année.

53. Matthieu Brumanus , de Crémone, chanoine régulier de Latran, un des fameux théologiens de son temps, évêque de Nicomédie , fut transféré aux églises de Rapolla et de Melfi l'an 1591. Il résidait pour lors en qualité d'ambassadeur du duc de Mantoue auprès du saint siége ; il mourut l'an 1594.

54. Placide de Marra, Napolitain, référendaire de l'une et de l'autre signature, fut fait évêque par Clément VIII, l'an 1594 ; il fut envoyé en qualité de nonce ordinaire du saint-siége auprès de l'empereur, sous Paul V, et mourut après avoir rempli cette légation avec succès l'an 1620.

55. Didier Scalia, de Crémone, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut fait cardinal et évêque de Melfi l'an 1621, et transféré l'année d'après à l'évêché de Como.

56. Lazare Carassinus, de Cré-

mone, protonotaire apostolique, succéda au cardinal Scalia l'an 1622, et fut transféré aussi à l'église de Como l'an 1626 ; il occupa successivement ces deux sièges avec beaucoup d'édification.

57. Diendoné Scalia, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, neveu de Didier, fut placé sur le siége de Melfi par Urbain VIII, l'an 1644 ; il mourut quelques mois après son ordination.

59. Jérôme Peregrinus, fut mis à la place de Jacques l'an 1645, et mourut l'an 1648.

60. Louis Branciforte, noble Sicilien , siégea l'an 1648, et mourut l'an 1666.

61. Jules Caraccioli, d'une illustre famille de Naples , clerc régulier théatin, fut préposé aux églises de Rapolla et de Melfi l'an 1666 ; il s'en démit l'an 1671.

62. Thomas de Franchis, de Gênes, logicien et docteur en l'un et l'autre droit, gouverna ces deux églises depuis l'an 1671 jusqu'à l'an 1696

63. François-Antoine Triveri, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut transféré de l'évêché d'Andri à ceux de Rapolla et de Melfi, l'an 1696 ; il mourut l'année suivante 1697.

64. Antoine Spinelli, savant clerc régulier théatin , devint évêque des mêmes églises, l'an 1697. (*Ital. sac.*, t. 1, p. 920.)

Conciles de Melfi.

Le premier fut tenu l'an 1048. On n'en a qu'une très-simple

mémoire dans la lettre du pape Nicolas II aux habitans de Melfi. (Le père Mansi, dans le premier tome de son supplément à la collection des conciles.)

Le deuxième concile fut tenu l'an 1059, par le pape Nicolas II avec qui les Normands se réconcilièrent, en remettant à sa disposition toutes les terres de S. Pierre, dont ils s'étaient emparés. Le pape, en conséquence, et les absout et les reçoit aux bonnes grâces du saint-siège. (*Gest. Pont. apud Baron. ann. 1059.*)

Le troisième concile fut célébré par le pape Urbain II assisté de soixante-dix évêques et de douze abbés le 10 septembre 1089. Le duc Roger y fit hommage-lige au pape, et l'on y publia seize canons.

Le premier ordonne la déposition contre tous ceux qui ont donné de l'argent pour conférer ou recevoir des dignités ecclésiastiques.

Le second porte qu'on ne recevra personne aux ordres sacrés, s'il ne garde le célibat, suivant les réglemens des saints canons.

Le troisième exclut les bigames et les impudiques des ordres sacrés.

Le quatrième ne veut pas qu'on ordonne de sous-diacre avant quatorze ans, de diacre avant vingt-cinq ans, et de prêtre avant trente.

Le cinquième défend aux laïcs de donner des dîmes ou autres biens aux chapitres ou aux monastères, sans le consentement

de l'évêque, ou du pape, et le sixième fait la même défense aux abbés.

Le septième défend aux abbés d'exiger ou de prendre de l'argent de ceux qui se font moines, sans la permission de l'évêque, ou du pape.

Le neuvième abolit l'usage des prêtres et des ecclésiastiques acéphales, qui étaient au service des grands seigneurs et des dames de qualité.

Le onzième interdit les ordres aux esclaves.

Le douzième ordonne qu'on prive les sous-diacres qui se marient, des fonctions ou des bénéfices ecclésiastiques.

Le treizième défend le luxe aux ecclésiastiques.

Le quatorzième déclare les fils des prêtres incapables d'entrer dans le clergé, s'ils n'ont pris l'habit dans un monastère.

Le quinzième défend de recevoir ceux qui ont été excommuniés par leur évêque.

Le seizième avertit les prêtres de veiller sur leurs pénitens, de peur qu'ils ne fassent de fausses pénitences (*Lab. 10.*)

Le père Mansi dit qu'on doit ajouter aux actes de ce concile, ou à celui que le même pape tint à Plaisance en 1094, un canon par lequel il était permis, à la vérité, aux évêques et aux abbés de retenir les dîmes des biens cultivés pour leur usage propre, ou celui de leurs moines; mais par lequel il était ordonné aussi que toute autre dîme serait payée par leurs fer-

miers aux églises où ils recevaient les secours spirituels pendant l'année.

Le quatrième concile fut tenu au mois d'octobre de l'an 1100 par le pape Paschal II qui excommunia les Bénéventins pour s'être soustraits à son obéissance. On ignore la raison de cette révolte; mais on sait par l'auteur anonyme de la chronique de Bénévent que cette censure eut son effet pendant plus d'onze mois. C'est aussi dans ce concile que le même pape donna une bulle signée de sa Sainteté et de huit évêques présens au concile, par laquelle il confirme l'évêque de Mazara en Sicile, dans la paisible possession de tous les biens appartenans à son église. On doit encore regarder comme appartenant aux actes de ce concile, la bulle par laquelle le même pontife confirme le jugement porté par Urbain II, son prédécesseur, en faveur du Mont-Cassin, au sujet du monastère de Conglan dont une certaine abbesse s'était emparée à son préjudice. Le père Mansi, t. 2 de son Supplément à la collection des conciles, col. 179. Le même auteur, *ibid.*, col. 403. fait mention d'un conciliabule célébré dans la même ville par l'antipape Anaclet II, en 1130, que l'on ignorerait parfaitement s'il n'était cité par Romuald, archevêque de Salerne, dans la chronique publiée par M. Muratori, t. 7, *rerum italic.*

Le cinquième concile fut tenu en un lieu nommé Lago-Pesole,

près de Melfi. L'empereur Lothaire, assisté de plusieurs évêques, y réconcilia l'abbé et les moines du Mont-Cassin avec le pape Innocent II qui se rendit aux instances de l'empereur. On leur fit faire un serment par lequel ils renonçaient au schisme, à Pierre de Léon, antipape, et promettaient obéissance au pape Innocent et à ses successeurs. Il y eut cinq sessions. (*Chr. cass.* 4, c. 108.)

MELICQUE (Nicolas de), écuyer, sieur de Saint-Georges, trésorier des Menus-Plaisirs, etc., mort âgé de soixante-cinq ans en 1705, est auteur d'un livre intitulé : le Caractère des vrais chrétiens, publié pour la quatrième fois en 1714 par les soins de M. Moreau de Maoutour, auditeur en la chambre des comptes, et membre de l'académie des Inscriptions et des Belles-Lettres. On a encore de M. de Melicque une nouvelle traduction du livre des psaumes, selon la vulgate, et les différents textes, avec des notes littérales et grammaticales, dédiée au clergé de France assemblé en 1695, et imprimée en 1705, in-8°, à Paris. Il avait publié auparavant une traduction des méditations de Jérôme Savonarole sur l'Oraison dominicale et sur le cinquantième psaume *Miserere*. (Archimbaud, pièces fugitives de littérature et d'histoire, t. 1. Mémoires du temps, Moréri, édition de 1759.)

MÉLISSE (Antoine), moine grec du douzième siècle, a don-

né un recueil des lieux communs ou maximes tirées des Pères, imprimé en grec et en latin, à Basle en 1546. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du douzième siècle, col. 520.)

MÉLITÈNE ou **MILITINE**, et **MALATIE**, ville épiscopale au diocèse du Pont, capitale de la seconde, puis de la troisième Arménie. Procope en parle ainsi : « Il y avait, dit-il, dans la petite » Arménie, proche de l'Euphrate, un lieu appelé Mélitène où » une légion romaine était en » garnison. Les anciens Romains » y avaient bâti un fort d'une » figure carrée dans une rase » campagne, pour mettre les » soldats à couvert et pour servir les étendarts. Trajan en » avait fait depuis une ville qui » est devenue la métropole du » pays. Comme le peuple était » accru de telle sorte qu'il ne » pouvait plus loger dans le » fort, il avait bâti à l'entrée des » maisons, des palais, des églises, des marchés, etc. L'empereur Anastase eut dessein de puis de l'enfermer de murailles; mais étant mort sans exécuter son projet, il réserva cette gloire à Justinien qui la mit en état de servir en même temps, et d'ornement et de défense à l'Arménie. » Mélitène fut ruinée ensuite par Constantin Copronyme et rétablie quelque temps après par Abderrahman, fils d'Ibrahim. Elle était fort peuplée vers le milieu du dixième siècle. Les Français la prirent du temps des

croisades et la rendirent à l'empereur de Constantinople, à qui les Turcs l'enlevèrent ensuite. On dit que le patriarche des jacobites y fait aujourd'hui sa résidence.

Evêques de Mélitène.

1. **Cupsichius**, martyr. Les ménologes des Grecs en font mention le 28 de mai, et on en célébrait la fête à Césarée avec beaucoup de solennité du temps de saint Basile.

2. **Acace 1^{er}**, martyrisé sous l'empereur Dèce. Il en est parlé dans le ménologe des Grecs le 31 mars. Quelques martyrologes latins en font aussi mention.

3. **Uranus**, souscrivit au concile d'Antioche en 363.

4. **Otreius 1^{er}**, siégeait en 378. Il assista au premier concile général de Constantinople en 381.

5. **Ietoius**, à qui saint Grégoire de Nisse écrivit.

6. **Acace II**, zélé défenseur de la foi catholique contre les erreurs de Nestorius et de Théodore de Mopsueste, vivait en 438.

7. **Synodius**, succéda à Acace.

8. **Constantin**, assista au concile de Constantinople en 448, et souscrivit deux ans après à celui de Chalcedoine.

9. **Otreius II**, siégeait sous l'empereur Léon.

10. **Zacharie**, vers le même temps. Il avait le surnom de rhéteur, et fut partisan des monophysites, faction très-opposée au concile de Chalcedoine.

11. **Euloge**, souscrivit à la

lettre du concile de Constantinople au pape Hormisdas, au sujet de l'ordination d'Épiphanes.

12. Mamas, au concile de Constantinople en 536.

13. Pallade, au cinquième concile général en 553.

14. Domitien, parent de l'empereur Maurice, siégeait en 593. Il mourut à Constantinople en 601.

15. Théodore 1^{er}, assista au sixième concile.

16. N....

17. Théodore II, siégeait sur la fin du dixième siècle, après que la ville de Mélitène qui avait été long-temps occupée par les mahométans, fut retournée au pouvoir des empereurs de Constantinople. Théodore assista au concile tenu en cette ville l'an 998.

18. Jean, vivait en 1027, sous le patriarche Alexis.

19. Nicéphore, en 1028.

20. N..., en 1066, sous le patriarche Jean Xiphilin.

21. N..., en 1151 et 1153, sous le patriarche Luc Chrysoberge.

22. Nicetas, en 1166 et 1177.

23. Jean II, en 1193. Peu de temps après la ville de Melitène fut encore enlevée aux empereurs de Constantinople. (*Or. chr.*, t. 1, p. 440.)

On trouve l'église de Melitène aussi parmi les évêchés du diocèse des jacobites avec les évêques suivans :

1. Zacharie, surnommé le rhéteur, siégeait dans le sixième

siècle. Il favorisait l'hérésie des monophysites. C'est apparemment le même dont nous avons parlé ci-dessus, n. 10.

2. Jacques, vers le milieu du septième siècle.

3. Élie, en 958.

4. Ignace 1^{er}, en 969, mort en 991.

5. Jean 1^{er}, succéda à Ignace.

6. Ignace II, en 1029. Il abandonna les erreurs des monophysites, et embrassa la foi catholique.

7. Ignace III, ordonné par le patriarche Anastase IV, son oncle. Il fut enfermé par les Grecs dans le monastère d'Exdoxius, à cause qu'il soutenait les erreurs des jacobites en 1063, et fut relégué ensuite au mont Caius dans la Macédoine. Il retourna à Melitène après la mort de l'empereur Ducas, sacra le patriarche Jean XII en 1086, et mourut en 1098.

8. Jean II, nommé par le patriarche Athanase VII, mourut d'un coup de lance que le gouverneur de Melitène lui donna en 1095 ou 1096, de crainte qu'il ne livrât la ville aux Turcs qui en faisaient alors le siège. Après sa mort, le siège vauqua sept ans.

9. Denis 1^{er}, transféré du siège de Guba à celui de Melitène par le patriarche Athanase VII en 1102 ou 1103, fut déposé deux ans après par le même patriarche qui mit à sa place. . . .

10. Jean III, surnommé Elisée, vers l'an 1115. Les habitants de Melitène ne voulurent

point le recevoir à cause qu'il était sujet au vin.

11. Ignace IV, ordonné par le patriarche Athanase VIII, son oncle, en 1139, assista à l'ordination du patriarche Michel I^{er}, en 1167.

12. Denis, succéda à Ignace.

13. Jean Bar-Conon, nommé par le patriarche Michel I^{er}, en 1193.

14. Ignace, élu maphrien en 1215 par le patriarche Jean XIV, fut fait administrateur de l'église de Melitène en 1218, et fut élevé à la dignité de patriarche en 1222, sous le nom d'Ignace II.

15. Denis III, nommé par le patriarche Ignace II, en 1222, fut déposé ensuite par le même patriarche, et renvoyé à Alep d'où il avait été transféré à Melitène.

16. Arias, élu à la place de Denis, mourut la première année de son élection.

17. Denis IV, siégea après la mort d'Arias jusqu'à l'an 1253, qu'il fut élu patriarche.

18. Grégoire, transféré de l'église d'Hesen-Mansur à celle de Melitène, assista à l'élection du patriarche Ignace III, en 1364. Il eut pour compétiteur...

19. Athanase Pharagus, qu'on mit sur le siège de Melitène au préjudice de Grégoire; mais cet intrus ne siégea pas long-temps.

20. Grégoire, fut rétabli dans ses droits, et continua d'en jouir jusqu'à sa mort qui arriva vers l'an 1265.

16.

21. Athanase, préposé de nouveau à la même église après la mort de Grégoire, fut déposé ensuite, et eut pour successeur.

22. Philoxène, en 1274. Il siégea jusqu'à l'an 1283, qu'il fut élu patriarche.

23. Constantin, nommé en 1283, se fit élire ensuite patriarche dans le monastère de Barsuma, contre deux autres qu'on avait élevés à la même dignité; savoir, Ignace V, élu en 1293, et Ignace Michel, élu dans le même temps par les évêques d'Occident assemblés en Cilicie. Après la mort de ce dernier, le schisme continua dans l'église des jacobites entre Ignace V et Constantin qui avait pris aussi le nom d'Ignace. Les Orientaux reconnaissaient pour patriarche le premier, et les Occidentaux le second. (*Oriens christ.*, t. 2, pag. 1452.)

Il y eut en cette ville un concile qui fut tenu avant l'an 360, quelque temps avant celui qui fut assemblé cette même année à Constantinople, puisqu'aurapport de Sozomène, Elpidius et Satales y furent déposés pour avoir violé les décrets du concile de Melitene, en rétablissant un prêtre nommé Eusèbe. Le même historien nous apprend qu'Eusèbe de Sebaste fut aussi déposé pour avoir contrevenu aux décrets de ce concile. Saint Cyrille de Jérusalem y assista. On ne sait rien des autres évêques qui s'y trouvèrent, ni des décrets qui y furent faits. Il y a seulement apparence qu'on n'y

26

traita que des matières de discipline. (Sozomène, *lib. 4, cap. 24 et 25.*)

MELITENIOT (Constantin).

Voyez **CONSTANTIN MELITENIOT.**

MELITON (saint), évêque de Sardes en Lydie, apologiste de la religion chrétienne. Il florissait dans le deuxième siècle, sous l'empire de Marc-Aurèle, et était originaire d'Asie. Il présenta l'an 170 ou 175 à l'empereur une apologie pour les chrétiens, dont Eusèbe et les autres anciens écrivains ecclésiastiques font un grand éloge. Il se rendit également recommandable parmi les fideles par son éminente vertu et par sa rare doctrine. Toutes ses actions, au rapport de Polycrate, célèbre évêque d'Éphèse, étaient animées de l'esprit de Dieu, et il n'avait point d'autre guide dans toute sa conduite. Il était reconnu tout publiquement pour un prophète parmi les chrétiens, comme l'a déclaré Tertullien, et était consulté par tous les fidèles de son temps comme l'un des principaux docteurs de l'Église. Il paraît par tout ce qu'en dit Polycrate, que Meliton était dans le sentiment des Asiatiques sur la célébration de la Pâque; il mourut avant le pape Victor, et fut enterré à Sardes. Outre son apologie, Meliton avait composé plusieurs autres ouvrages dont il ne nous reste que les noms et quelques fragmens rapportés par Eusèbe au chap. 26 du quatrième livre de son histoire. Voici les titres de ces ou-

vrages. Un recueil de sentences courtes et choisies de l'Écriture qui contenait un catalogue des livres de l'Ancien-Testament, reconnus universellement pour canoniques. Ce recueil commençait ainsi : Meliton à son frère Onesime; salut. Deux livres de la Pâque. Un livre des règles de la vie des prophètes. Un de l'Église. Un du dimanche. Un de la nature de l'homme. Un de la formation de l'homme. Un de l'obéissance des sens à la foi. Un de l'âme et du corps ou de l'esprit. Un du baptême. Un de la vérité de la foi et de la génération de Jésus-Christ. Un de la prophétie et de l'hospitalité. Un qui avait pour titre la clef. Un du diable et de l'apocalypse. Un du verbe incarné, ou selon d'autres, que Dieu a un corps. On cite aussi de lui un discours sur la passion de Jésus-Christ, et un troisième discours sur l'incarnation contre Marcion : saint Anastase Sinaïte, *in odego, cap. 13*, en cite un passage pour prouver les deux natures en Jésus-Christ. Nous apprenons du même Anastase que les Théodosiens et les Gaianites abusaient d'un passage très-orthodoxe de Meliton, pour prouver que Jésus-Christ avait souffert dans sa divinité comme dans sa chair. Le traité du passage ou de la mort de la Vierge Marie, qu'on a voulu lui attribuer, est un ouvrage supposé que le pape Gelase a mis au rang des apocryphes.

Le catalogue des livres de l'An-

cien-Testament renfermé dans le recueil des sentences courtes et choisies de l'Écriture, composé par saint Meliton, est le premier catalogue que nous trouvions dans les auteurs chrétiens. Il est conforme à celui des Juifs, excepté qu'ils y ajoutent Esther que Meliton omet. Quelques anciens ont cru que saint Meliton avait enseigné que Dieu était corporel. Mais comme ils le distinguent en même temps des Anthropomorphites, il y a toute apparence que Meliton n'entendait autre chose, sinon que Dieu était une substance.

Meliton joignait à la sainteté de la vie la beauté du génie et l'élégance du style. (Eusèbe, *in chronic. et liv. 4, hist. c. 25*. S. Jérôme, *De script. eccl. c. 24*. Dupin, *Bibl. eccl. t. 1, p. 187*. Baillet, *t. 1, premier avril*. D. Ceillier, *Hist. des Ant. sacr. et eccl. tom. 2, p. 75 et suiv.*)

MELITON, MELTON ou MILTON (Guillaume de), religieux franciscain, et non pas dominicain, comme plusieurs l'ont prétendu, était Anglais de nation et contemporain d'Albert-le-Grand. Ce fut un savant docteur et un habile théologien. Le cardinal de Château-Raoul l'employa en 1248 à l'examen du talmuld, et le pape Alexandre IV, ou selon d'autres, Innocent IV, le choisit pour continuer la somme de Théologie qu'Alexandre de Halès avait laissée imparfaite. Ce supplément de Meliton a été imprimé avec les commentaires d'Alexandre de Halès, à Lyon

en 1515 et 1516. Les autres ouvrages de Meliton sont des commentaires sur le pentateuque, sur le Cantique des cantiques, sur l'ecclésiaste, sur la sagesse, sur les douze petits prophètes, sur les Machabées, sur l'épître aux Hébreux, ou aux Romains, sur l'apocalypse, etc., des sermons sur les évangiles, et un traité de la musique céleste : tous ces ouvrages sont demeurés manuscrits. On conserve le commentaire sur le cantique dans la bibliothèque de Sorbonne, *cod. 1555*; le commentaire sur l'ecclésiaste était dans celle de saint Victor à Paris, et le commentaire sur les douze petits prophètes est dans la bibliothèque des dominicains de Plaisance. (Le père Échard, *script. ord. prædic.*, tom. 1, p. 488. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 2, p. 42.)

MELITON, capucin, de l'académie des sciences de Toulouse, né à Perpignan : il a donné *Gregoriana correctio illustrata, ampliata, et à conviciis vindicata*, 1743, in-4°.)

MELLERAI, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située au diocèse et à sept lieues au nord-est de Nantes sur les confins de l'Anjou. Elle fut fondée en 1145, suivant la carte de Begar et la chronique de Mellerai, par les soins de Foulques, abbé de Ponttron en Anjou. Il y avait déjà quelques années que cet abbé avait envoyé deux de ses religieux en Bretagne pour y chercher un lieu propre à fonder une

nouvelle colonie de son Ordre. Ces deux religieux s'arrêtèrent au lieu nommé le Vieux Melleraï, dont la situation leur parut si commode qu'ils formèrent le dessein de s'y établir. Alain de Maidon, seigneur du lieu, leur en accorda la permission. Tels furent les commencemens de cette abbaye que l'auteur d'une ancienne notice rapporte à l'an 1142, mais qui sont marqués en 1145 dans la chronique de Melleraï. (Histoire de Bretagne, tom. 2.)

MELLES (Etienne de), docteur et antécresseur en droit à Paris, mort le 7 janvier 1683, a donné un traité de l'Origine et de la division des paroisses, à Paris 1678, et un autre de l'Autorité constante et perpétuelle des traditions, en 1680. (Dupin, Table des Aut. ecclésiastiq. du dix-septième siècle, col. 2426.)

MELLIT (saint), premier évêque de Londres, et troisième archevêque de Cantorbéry. Il était religieux, italien demeurant à Rome, et y dirigeait quelques personnes, ce qui lui faisait porter la qualité d'abbé. Il fut envoyé l'an 601 en Angleterre par le pape saint Grégoire-le-Grand, pour aider saint Augustin dans la conversion des Anglais. Après avoir travaillé pendant l'espace de près de trois ans, il fut ordonné évêque de la ville de Londres par le même saint Augustin qui avait établi son siège métropolitain à Cantorbéry. Londres était la capitale du petit royaume d'Essex,

ou des Saxons orientaux. Mellit prêcha partout ce royaume avec beaucoup d'assiduité et de patience, et convertit le roi Seberth avec plusieurs de ses sujets. Il jeta dans Londres les fondemens de la célèbre église de Saint-Paul, et plusieurs lui attribuent aussi les commencemens de la grande abbaye de Saint-Pierre, appelée Westminster. Il alla à Rome l'an 610 consulter le pape Boniface IV sur différentes difficultés. A son retour il continua de travailler avec le même zèle qu'auparavant. Il s'éleva vers l'an 613 ou 616 une persécution contre le saint missionnaire par la mort du roi Seberth, auquel succéda son fils Edbaut qui n'était point encore converti. Il chassa Mellit de son diocèse; mais il le rappella au bout de quelque temps, s'étant converti à la religion chrétienne. Saint Laurent, qui pour lors était archevêque de Cantorbéry, étant venu à mourir, tout le monde jeta les yeux sur notre saint pour remplir sa place, et il passa ainsi du siège de Londres à celui de Cantorbéry. Il mourut en paix le 24 d'avril de l'an 624, après avoir gouverné cette église pendant cinq ans. Son corps fut enterré dans l'église du monastère de Cantorbéry, qui était la cathédrale, au côté gauche de saint Augustin qui avait saint Laurent à sa droite. Dans la suite des temps on transporta une partie de ses reliques dans l'église de Saint Paul de Londres

qui l'a toujours honoré comme son premier évêque. Le vénérable Bède qui vivait cent ans après lui, inséra son nom dans son martyrologe au 24 d'avril, en quoi il a été suivi par la plupart des autres jusqu'au romain moderne. Son culte, établi dès le siècle même auquel il mourut, a toujours subsisté en Angleterre jusqu'au temps qu'elle se sépara de l'Eglise, sous le roi Henri VIII. (Bède, Hist. eccl. Mabillon. Baillet, tome 1, 24 avril.)

MELZI (Antoine). Nous avons de lui : *De principiis juris naturalis, ex ethicâ, auctore R. R. Antonio Melzi, etc.*, Cremonæ, 1760, in-4°. Cette dissertation contient dix-sept chapitres. On expose dans le premier l'utilité et la nécessité du droit naturel. Dans le second, on explique ce que Grotius a entendu par son droit social. Dans le troisième, on apporte la différence du droit social d'avec les autres espèces de droit que Grotius admet. On prouve dans le quatrième, que les argumens par lesquels Henri Cocceius a prétendu renverser le droit naturel, ne sont pas assez forts pour cela. On démontre dans le cinquième, qu'il n'a jamais existé de société universelle entre tous les hommes, comme Grotius le prétend. On fait voir dans le sixième que, quand même cette société universelle existerait, elle ne saurait être le fondement du droit naturel. Dans le septième, on démontre que le droit natu-

rel n'a pas par lui-même une bonté intrinsèque. Dans le huitième, on résout la principale difficulté des sectateurs de Grotius, fondée sur l'immutabilité du droit naturel. Dans le neuvième, on expose le système de Puffendorff. Le dixième est employé à faire voir que Puffendorff est tombé en de très-grandes erreurs, en établissant la sociabilité comme le principe qui conduisait le plus immédiatement à la connaissance du droit naturel. On prouve, dans le onzième, qu'il résulte très-peu de droits de la garde de la société; et dans le douzième, qu'il y a des choses permises dans le droit naturel, qui paraissent troubler la société. On établit dans le treizième que Grotius a déduit la plus grande partie du droit naturel d'autres sources. On expose, dans le quatorzième, les différentes acceptions du droit naturel, et l'on indique le sens dans lequel on le prend. Dans le quinzième, on démontre l'existence du droit naturel. On propose et on explique dans le seizième la règle générale du droit naturel. Dans le dix-septième, on expose les autres droits de la nature qui dérivent de ce principe. (Annales typographiques, mois de janvier 1762, p. 30, 31 et 32.)

MELLO, héb. *rempli* ou *plénitude, réplétion*. On appela ainsi une vallée très-profonde qui était entre l'ancienne ville de Jébus ou Jérusalem, et la ville de David, bâtie sur le mont Sion.

Salomon fit combler cette vallée, et il en fit une place d'assemblée pour le peuple. (3 Reg. 11, 27.)

MELLO, ville voisine de Sichem. Il est dit dans le livre des juges, 9 6, que les habitans de Sichem, et ceux de la ville de Mello établirent roi Abimeleck, fils de Gédéon. Le texte hébreu lit, *la maison de Melle* au lieu de la ville de *Mello*.

MELLO (M. de) a donné plusieurs beaux ouvrages sur la religion, entr'autres celui qui a pour titre : la Morale chrétienne fondée sur l'amour de Dieu, tirée des ouvrages de saint Augustin, à Paris, 1673, in-12. (Journal des Savans, 1677.)

MELLON (saint), premier évêque de Rouen, était de la Grande-Bretagne. Il fut converti par le pape saint Étienne dans un voyage qu'il fit à Rome, et envoyé dans son pays, ou dans les provinces voisines pour prêcher l'évangile. Il s'arrêta à Rouen l'an 257 et fit un grand nombre de conversions dans tout le temps de son épiscopat qui fut de quarante, ou même de cinquante-quatre ans et plus. On ne sait rien d'assuré touchant ses actions en particulier. Il y en a qui mettent sa mort vers l'an 311, et il est certain qu'Avitien, son successeur immédiat, était évêque de Rouen l'an 314, qu'il assista au concile d'Arles. Il fut enterré dans le lieu où est maintenant l'église de Saint-Gervais, l'an 880; la crainte des Normands le

fit transférer à Pontoise où on le conservait dans une église collégiale qui portait son nom. Le martyrologe romain moderne, qui l'appelle *Melanius* pour *Mellonus*, en fait mention au 22 d'octobre. (Le père Pommeraye, Histoire des archevêques de Rouen. Usserius, Antiquités des églises britanniques. Baillet, t. 3, 22 octobre.)

MELIOTHI, fils d'Héman, chef de la dix-neuvième famille des vingt-quatre familles des Lévites. (1 Par. 25, 4, 26.)

MELLUCH, héb., qui règne ou qui conseille. Melluch fut un de ceux qui se séparèrent de leurs femmes étrangères, après le retour de la captivité de Babylone. (1 Esdr. 10, 29.)

MELOE ou MELA, et MELE, siège épiscopal de Lycie, sous la métropole de Myre au diocèse d'Asie. Il n'est fait mention de cette église que dans les actes des conciles. Il y a eu pour évêques :

1. Nicetas, assista au septième concile général.

2. Paul, au huitième concile, et à celui qu'on tint sous le pape Jean VIII, au sujet du rétablissement de Photius, après la mort de saint Ignace.

3. Pierre, se trouva au même concile de Photius. Il avait été ordonné sous Photius comme le précédent l'avait été sous saint Ignace. (Or. chr. tom. 1, p. 993.)

MELOS, ou MILO, île de la mer Egée ou de l'Archipel, l'une des Cyclades, située au nord de celle de Candie. Elle est presque ronde, et a environ 60 milles

de tour, avec un port très-beau et fort commode. Elle est si fertile que les champs ne s'y reposent jamais. La capitale de l'île est Milo. Elle est située dans la partie orientale et est assez bien bâtie. On y compte 5000 âmes. Il y a deux évêques, l'un grec et l'autre latin, sous la métropole de Rhodes. Le premier prend le titre d'archevêque de Melos et de Cimole, ou Kimolo, qui est aussi une île des Cyclades, connue sous le nom d'Argentière.

Evêques grecs de Melos

1. Eutychius, assista et souscrivit au sixième concile général.

2. Galaction, au septième concile général.

3. Macaire, siégeait dans le dix-septième siècle, et devint ensuite métropolitain de Paro-Naxie, suivant Léon Allat.

4. Denis, souscrivit au témoignage que Jacques, archevêque d'Andre, rendit sur la foi de l'Eglise orientale contre les erreurs des calvinistes. (Perp. de la foi, tom. 3, p. 554.)

5. Gerasime, souscrivit à un pareil témoignage de l'Eglise de Melos. (*Ibid.* p. 584.)

6. Grégoire, siégeait en 1721. (*Oriens chr.* tom. 1, p. 945.)

Evêques latins.

1. Jacques Navel ou Novel, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé sous Clément vi, vers l'an 1349.

2. Albert de Usti, du même Ordre, sous Urbain v, en 1364.

3. Vital de Faenza, de l'Ordre de Saint-Augustin, en 1391.

4. Vital, de l'Ordre des Frères-Mineurs, suivant Wadd. tom. 5, p. 77, transféré à l'Eglise d'Abia, sous le patriarche de Constantinople, en 1399, mourut en 1411.

5. Henri, mort vers l'an 1418, eut pour successeur,

6. Jean de Medicis de Crète, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé la même année 1418 par le pape Martin v.

7. Gerlacus, succéda au précédent.

8. Jean Botesach, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé sous le même pape Martin v, en 1419.

Jean III, mort vers l'an 1455.

10. Nicolas Langen, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, élu sous le pape Callixte III, en 1455.

11. Jacques II, se démit du siège de Melos entre les mains du pape Innocent VIII qui nomma en même temps, savoir, le 28 juillet 1486.

12. Marc Stella, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

13. François de Rhodes, élu en 1541, se démit sans avoir été sacré.

14. Jean-Pierre Ferret, de Ravenne, homme savant et très-chéri du pape Paul III, fut nommé à l'évêché de Melos le 4 février 1542; il s'en démit quelque temps après; mais on l'obligea ensuite d'accepter l'Eglise de Lavello, savoir, en 1550.

15. Grégoire Casella ou Cas-

tagnola, fameux théologien de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé en 1545.

16. Antoine Serra de Chio, siégeait vers le milieu de l'autre siècle; c'est peut-être celui que le cardinal Palota sacra à Rome en 1642. (Gaz. de Fr. p. 1061.)

17. N., massacré par les Turcs, suivant la Gazette de Bruxelles de l'an 1658, p. 451. On ignore si c'est un prélat différent du précédent. (*Or. ch.* t. 3, p. 1055.)

MELOT, (Anicet) de Dijon, de l'académie des inscriptions, garde de la bibliothèque du roi. Nous avons de lui: le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du roi, 1739, 4 vol. in-fol. et suiv. La nouvelle édition de l'Histoire de saint Louis, par Joinville.

MELOTE, *melotes* ou *melota*, peau de brebis avec sa laine, dont se servaient les prophètes, les anciens moines et les pauvres dans diverses provinces d'Orient. Saint Paul emploie le mot *melota* en ce sens dans l'onzième chapitre de son épître aux Hébreux: *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis.*

MEIOTHI, ville de Cilicie, qui fut prise par Holofernes. (Judith. 2, 13.)

MELTIAS, héb. *la délivrance du Seigneur*, du mot *malat*, *délivrance*, et du mot *Jah*, *Seigneur*, un de ceux qui rebâtirent Jérusalem sous Néhémie. (2. Esdr. 3, 7.)

MEIUN, *Melodunum*, *Mel-*
ledunum et *Mecledunum*, ville

de France sur la Seine, à dix lieues au-dessus de Paris. Il s'y est tenu quelques conciles.

Conciles de Melun.

Le premier fut célébré l'an 1216, par Pierre, archevêque de Sens et ses suffragans qui y firent sept canons.

Le premier regarde les avocats.

Le second veut qu'on oblige les puissances séculières à forcer de se soumettre à l'Eglise, ceux qui ont resté un an et un jour dans une excommunication publique.

Le troisième défend aux prieurs des monastères d'emprunter plus de quarante sols sans la permission de l'évêque ou de l'abbé; et le quatrième défend d'emprunter aux Juifs quelque somme que ce puisse être.

Le cinquième veut que les prieurs et les abbés rendent leurs comptes chaque année au chapitre.

Le sixième défend aux abbés d'emprunter, sans la permission du chapitre, une plus grosse somme que celle qui est taxée par l'évêque.

Le septième veut que les abbés et les religieux portent des habits et des chaussures convenables à leur état; on traita aussi du secours de la Terre-Sainte dans ce concile, et on y excommunia tous les Français qui étaient passés en Angleterre avec Louis, fils du roi de France, Philippe Auguste. (*Lab.* 11. le

père Mansi, dans son supplément à la collection des conciles, t. 2, col. 865.)

Le second concile fut tenu l'an 1225, sur la juridiction ecclésiastique. (Lab 11. Hard. 7.)

Le troisième, l'an 1232, contre Raymond, comte de Toulouse, au sujet des Albigeois. (*Ibid.*)

Le quatrième, l'an 1300, par Etienne, archevêque de Sens et ses suffragans; on y réforma quelques abus, et on y fit quelques réglemens de discipline. (Lab 11.)

MELVIL (Jacques), Écossais, gentilhomme de la chambre de la reine Marie Stuart. Nous avons de lui : Mémoires historiques, contenant plusieurs événemens très-importans, et qui ne se trouvent point dans les autres historiens, principalement par rapport à l'Angleterre et à l'Écosse, sous les régnés d'Elisabeth, de Marie Stuart et de Jacques^{1^{er}}. Ils ont été imprimés dans un petit in-folio en anglais, puis traduits en français, et imprimés en grand in-12, à la Haye en 1694, à Paris en 1695, et à Edimbourg avec des additions considérables, en 1744. Ces mémoires sont un des plus précieux monumens historiques du temps de Melvil, pour ce qui concerne l'histoire d'Angleterre et d'Écosse. M. l'abbé Marsy, dans son Histoire de la Reine Marie Stuart, en a fait un grand usage, Journal des Savans, 1695, 1742 et 1744.

MEMENTO, partie du canon

de la messe, où l'on fait commémoration des vivans et des morts. Le *Memento* pour les vivans est avant la consécration, et le *Memento* pour les morts est après. Le *Memento* des vivans était d'abord général et pour tout le monde. On ajouta ensuite et dès le temps de saint Cyprien, le nom de quelques fidèles en particulier, qu'on nommait simplement, sans s'arrêter à prier pour eux en particulier, comme on fait à présent. Innocent 1^{er} écrit à Decentius, que l'on ne doit réciter le nom de ceux qui ont fait des offrandes, qu'après que le prêtre les a recommandés à Dieu par la prière. Voilà des traces du *Memento* des vivans, sans parler de ce qui s'en trouve dans les constitutions des apôtres. (De Vert, Cérémon. de l'Église, t. 1, p. 113.)

MEMMIUS, *Quintus Memmius et Titus Manilius*, légats romains, envoyés vers le roi de Syrie, Antiochus Eupator, écrivirent aux Juifs qu'ils ratifiaient tout ce que Lydias, régent du royaume de Syrie, leur avait accordé. (2. *Macc.* 11, 34.)

MEMNON, évêque d'Éphèse dans le cinquième siècle, était du parti de saint Cyrille. Il écrivit une lettre au concile de Constantinople, qui se trouve dans les actes du concile d'Éphèse, p. 762.

MÉMOIRE, en termes d'église, se dit d'un autel érigé à Dieu sous le nom de quelque saint : la mémoire de saint Pierre, *altare, sacellum*. Il se dit aussi

plus particulièrement de l'endroit de l'autel qui renferme les reliques ; car c'est une tradition ancienne et constante de ne point dédier d'église, ni consacrer d'autel, ni même une simple pierre d'autel, sans y mettre des reliques, et surtout des reliques des martyrs. *Mémoire* se dit encore de la commémoration que l'on fait des saints à vêpres et à laudes de l'office divin, par une antienne, un verset et une oraison. Il y a des églises, comme à Lyon, où l'on va chanter les mémoires des saints & leurs chapelles. (Moléon, Voyage liturg. p. 217. De Vert, Cérémon. de l'Eglise, t. 4, p. 16.)

MÉMORIAL, nom que les chevaliers de Malte donnent à l'extrait des lettres ou preuves de noblesse que l'on présente à l'ordre, lorsqu'on demande à y être admis. (Vertot, Hist. de Malte.)

MEMPHIS, ville épiscopale de la province d'Arcadie Heptanome, au patriarchat d'Alexandrie, bâtie par Mène, premier roi d'Égypte, suivant Hérodote *lib. 2*. Elle existait avant Rome, puisqu'elle était déjà fort célèbre du temps d'Ozias, roi de Juda. (*Osée 9, v. 6, et Isaïe 19, v. 13.*) Elle est nommée *Noph* dans Jérémie et dans Ezéchiel. C'est de-là apparemment qu'on l'appelle aujourd'hui *Menouph*. Pline met la ville de Memphis sur le Delta au couchant du Nil, où l'on voit ses ruines vis-à-vis du grand Caire, où il

y eut un concile l'an 1582 par l'ordre du pape Grégoire XIII, pour réunir les Coptes à l'Eglise romaine, et leur faire abjurer les erreurs de Nestorius et de Dioscore. Strabon dit que Memphis était la seconde ville d'Égypte après Alexandrie, et Ptolémée en fait le premier nome de l'Heptanome ou de l'Arcadie. Palladius et Rufin rapportent avoir vu dans les pays de Memphis et de Babylone un grand nombre de moines recommandables par la pureté de leurs mœurs et par l'éclat de leurs vertus. Voici les évêques de Memphis, dont la connaissance est venue jusqu'à nous.

1. Jean, Mélétiens, à qui le concile de Nicée ordonna de s'enrayer de communion avec Alexandre patriarche d'Alexandrie; s'étant ensuite rangé du parti des Eusébiens, il fut exilé par l'empereur Constantin. Il parait cependant, par la lettre de saint Athanase *ad Solitarios*, que Jean revint à résipiscence.

2. Antiochus, parmi les pères du concile de Nicée.

3. Ptolémée, jacobite, ordonné par Simon, patriarche des jacobites, sur la fin du septième siècle ou au commencement du huitième. (Hist. Patr. Alex. p. 181.)

4. Macaire, jacobite, se trouva au concile où Philothée fut élu patriarche des jacobites.

5. Abraham, jacobite, nommé par Zacharie, patriarche des Jacobites.

6. Chail, jacobite, assista à

l'assemblée des évêques qui se tint au Caire, en présence du visir, au sujet de quelques domestiques du patriarche Cyrille. (*Oriens chr.* t. 2, p. 586.)

MENANDRIENS, *Menendriani*, sectateurs de Ménandre, disciple de Simon le Magicien, samaritain, du bourg de Capparatée, et magicien comme son maître. Il avait aussi les mêmes sentimens, à quelques choses près qu'il y changea, pour se faire chef d'une secte particulière. Il enseignait, 1°. qu'il était cette vertu souveraine inconnue à tout le monde, et envoyée par les puissances invisibles pour le salut du genre humain : 2°. que quiconque ne se ferait point baptiser en son nom, ne pourrait être sauvé, et que ceux qui recevraient son baptême, n'éprouveraient, ni la vieillesse, ni la mort : 3°. que Jésus-Christ n'était pas véritablement homme : 4°. que les anges avaient créé le monde; mais qu'on pouvait les surmonter par ses prestiges, et qu'ils étaient plus faibles que les démons. Il y avait beaucoup de ménandriens à Antioche. (Saint Ignace, *Epist. ad Trall.* Saint Justin, *orat. ad Antonin.* Saint Irenée, *lib. 1, cap. 22.* Tertullien, *de animâ*, cap. 50, *et de præscript. cap. 46.* Eusèbe, *lib. 3, Hist. eccl. cap. 26.* Nicéphore, *lib. 3, cap. 12*)

MENARD (Dom Nicolas-Hugues), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1585, prit l'habit dans l'abbaye de Saint-Denis en France.

Il embrassa depuis, à l'âge de vingt-neuf ans, la réforme de Saint-Maur, et fut un des premiers religieux de cette réforme qui s'appliqua à l'étude et à la composition d'ouvrages utiles au public. Il mourut à Saint-Germain-des-Près à Paris le 21 janvier 1644, après avoir publié : 1°. un martyrologe des saints de son ordre, avec des notes de sa façon, à Paris 1629. 2°. Un traité de saint Benoît d'Aniane, intitulé : *Concordia regularum, cum regulâ sancti Benedicti, Abbatis cassinensis*, avec des notes très-curieuses, et la vie de saint Benoît d'Aniane, par Adon, à Paris 1638. 3°. Le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, avec des notes, 1641. 4°. *Diatriba de unico Dyonisio*, 1643. 5°. Des notes sur une épître attribuée à saint Barnabé, apôtre, publiées par Dom Luc d'Acheri en 1645, après la mort de l'auteur. Dom Ménard avait beaucoup d'érudition et de justesse d'esprit. Ses remarques sont pleines de recherches curieuses et savantes qui viennent à son sujet. Il joignit à la science une grande humilité et une singulière piété qui lui avaient acquis une estime générale. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle.* Journal des Savans, 1665, 1666, 1695 et 1705.)

MÉNARD (Pierre), natif de Tours, avocat au parlement de Paris, se distingua par son érudition et son habileté dans les

affaires. Il mourut à Tours vers l'an 1685, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui : l'Académie des princes qu'il publia vers 1642 pour l'instruction de Louis XIV dans sa jeunesse, et l'accord de tous les chronologues, sous le titre : De nouvelles sciences des temps, ou moyen général de concilier les chronologues. Il propose quatre principes par le moyen desquels il prétend établir ce paradoxe, que tous les chronologues sont d'accord, et donner une méthode aisée pour accorder sûrement et sans peine ce en quoi les auteurs semblent être contraires. (Journal des Savans, 1675. Mémoires de Trévoux, janvier et février 1701.)

MÉNARD (M.), prieur d'Aubort, prêtre de Nîmes, a donné : Paraphrase sur le livre de l'ecclésiastique, dédié à M. Fléchier, évêque de Nîmes. (Journal des Savans, 1710.)

MÉNARD (Jean de la Noë), prêtre du diocèse de Nantes, et premier directeur de la communauté ecclésiastique de Saint-Clément, né à Nantes le 23 septembre 1650, était fils de Louis Ménard, qui a été consul, échevin et sous-maire de Nantes, et de Louise Faure de la Noë, d'une très-honnête famille. Il vint à Paris en 1669, et s'y fit recevoir avocat au parlement où il brilla par son éloquence, son esprit et ses vertus. Rappelé à Nantes par ses parens, il continua de plaider au présidial de cette ville jusqu'à ce que le gain

qu'il fit d'une cause dont la justice lui paraissait douteuse, et la perte qu'il fit d'une autre dont le droit était certain, le déterminèrent à l'état ecclésiastique. Il revint donc à Paris, y étudia la Théologie sous le fameux père Thomassin, de l'Oratoire, et refusa constamment les bénéfices et les dignités qu'on lui offrit. Ayant été fait prêtre à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans, il retourna à Nantes où il fut chargé des conférences ecclésiastiques de la communauté de Saint-Clément. M. l'évêque de Nantes le fit ensuite directeur du séminaire qu'il rendit très-florissant, et dont il a été l'âme pendant trente ans. On lui doit l'établissement d'une maison du Bon-Pasteur, dont il ne voulut cependant jamais être supérieur. Il travailla aussi avec beaucoup de zèle à l'instruction des hérétiques, que sa politesse, sa douceur, la force de ses raisonnemens gagnaient souvent dès la première conférence qu'il avait avec eux. Il mourut dans la communauté de Saint-Clément de Nantes le 15 avril 1717, âgé de soixante-six ans sept mois et vingt-deux jours. On a de lui : le Catéchisme de Nantes, généralement estimé comme un chef-d'œuvre en ce genre, et dont il y a eu plusieurs éditions : la seconde est de l'an 1695, in-8°. Ses ouvrages sont restés manuscrits : tels sont, 1°. un Traité complet sur l'usure. 2°. Des Conférences sur les devoirs de la vie chrétienne et ecclési-

tique. La vie de M. Ménard a été publiée in-12, en 1734.

MÉNARD (Léon), conseiller au présidial de Nîmes, associé des académies des belles-lettres de Paris et de Marseille, et académicien honoraire de celle de Lyon, né à Tarascon en Provence le 12 de septembre 1706. Nous avons de lui : 1°. Histoire des évêques de Nîmes, où l'on voit ce qui s'est passé de plus mémorable dans cette ville pendant leur épiscopat par rapport à la religion, 2 volumes in-12, à la Haye, chez Pierre Gosse, 1737 : l'article de M. Fléchier est très-curieux et intéressant. 2°. Les mœurs et les usages des Grecs, à Lyon, chez la veuve de la Roche et fils, 1743, in-12. 3°. Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France, dont la plupart n'ont point encore été publiées, et quelques-unes, quoiqu'imprimées, ne se trouvent plus, avec des notes historiques et géographiques, à Paris, chez Chaubert, 1748. Ce n'est que le projet d'un grand recueil que M. Ménard se proposait de publier. 4°. Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes, avec des notes et les preuves, suivies de dissertations historiques et critiques sur les antiquités, et de diverses observations sur son histoire naturelle, à Paris, chez Chaubert, 1750 et suivante, 6 volumes in-4°. 5°. Réfutation de M. de Voltaire, sur le testament politique du cardinal Richelieu, 1530, in-12. (Journal des Sa-

vans, 1738, 1743, 1748 et 1750. La France littéraire.)

MÉNARD (Joseph), prêtre, né à Castelnaudari en Languedoc, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne en 1704, et fut dispensé de ses engagements en 1726. On a de lui, entre autres : un poëme sur l'athéisme qui a remporté le prix à l'académie des jeux floraux de Toulouse.

MENARDAYE (M. de la), prêtre de Paris, a donné l'ouvrage intitulé : Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Londun, de la possession des religieuses Ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier, à Liège 1749.

MENASSEH - BEN - ISRAEL, célèbre rabbin, né en Portugal vers l'an 1604, fut élevé en Hollande par le rabbin Isaac Uriel, sous lequel il fit en peu de temps de si grands progrès dans la langue hébraïque, qu'à l'âge de dix-huit ans on le choisit pour succéder à son maître dans la synagogue d'Amsterdam. Il mourut à Middelbourg âgé d'environ cinquante-trois ans. Il était de la secte des Pharisiens, mais honnête homme et d'un bon caractère. Il avait toutes les vertus civiles que l'on peut désirer. Il lisait toutes sortes de livres, mais principalement l'Ecriture sainte dont il a fait une étude assidue. Il avait la conception prompte, le jugement solide et l'esprit aussi vif qu'aisé. Voici le catalogue de ses ouvrages, un en hébreu, quatre livres de l'im-

mortalité de l'âme, et l'ouvrage intitulé : *Pene Rabba super Rabot antiquorum Rabbiorum*.

2°. En espagnol et en latin : *Pars prima conciliatoris. Libri tres de resurrectione mortuorum. Problemata de creatione. De termino vitæ. De fragilitate humanæ. Spes Israël. Grammatica hebræa cum novis observationibus. Oratio gratulatoria ad celsissimum Principem Auriacum. Oratio panegyrica ad serenissimam Reginam Sueciæ*.

3°. En espagnol : *Conciliatoris omnes partes. Pentateuchus cum marginalibus notis. Libri quinque de ritibus et ceremoniis Judæorum*, en deux volumes. *Biblia hispanica commentariis. De statua Nabucodonosoris*. 4°. En anglais : *De fidelitate et utilitate judicæ gentis*. On trouve plusieurs de ces ouvrages en latin sous les titres suivans : 1°. *Menasseh-ben-Israel de resurrectione mortuorum libri tres, quibus animæ immortalitas et corporis resurrectio contra Sadducæos comprobatur, causæ item resurrectionis miraculosæ exprimumur, deque judicio extremo et mundi instauratione agitur* : latinè et hebræo ; *Amstelod. typis autoris, 1636, in-8°*. 2°. *Ejusdem de termino vitæ libri tres ; accessit Jacobi Rosales carmen intellectuale cum ejusdem Rosales notis ; Amstelod. typis autoris, 1639, in-12*. 3°. *Ejusdem dissertatio de fragilitate humanæ ex lapsu Adami, deque divino in bono opere auxilio* ; latinè, *Amstelod. 1642,*

in-8°. 4°. *Ejusdem spes Israel, latinè ; Amstelod. 1650, in-8°*. Il a laissé plusieurs autres ouvrages, dont les uns étaient prêts pour l'impression, les autres n'étaient pas finis : on peut en voir la liste dans la bibliothèque anglaise, t. 4, première partie, p. 96.

MENAT, *Menatum*, abbaye de l'Ordre de saint Benoît, située dans l'Auvergne, au diocèse et à neuf lieues de Clermont, entre la rivière de la Sioule et de la Bouble, était très-ancienne, puisque Grégoire de Tours en fait mention, *de vitâ patrum, cap. 12*. Menelée, abbé dans le huitième siècle, la rétablit avec Savinien et Constance ses compagnons qui avaient été instruits pendant sept ans dans le monastère de Saint-Chaffre. L'abbaye de Menat fut d'abord sous l'invocation de saint Martin : elle a porté depuis le nom de Saint-Menelée, dont on y conservait précieusement le corps. La première dédicace de cette église fut faite par saint Bonnet, évêque de Clermont et l'on en célébrait la fête tous les ans le 15 de juin. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 366.)

MENCKE (Othon), savant écrivain allemand du dix-septième siècle, naquit le 22 mars 1644 à Oldembourg, ville de la Westphalie, de Jean Mencke, marchand et sénateur de cette ville, et d'Anne-Sophie Spiemacher. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et passa à l'âge de dix-sept ans à Brême

où il s'appliqua à la philosophie. Après une année de séjour en cette ville, il se rendit à Leipsick en 1662, et il y fut reçu maître-ès-arts en 1664. Il alla ensuite visiter d'autres académies, Jèna, Wittemberg, Groningue, Francker, Utrecht, Leyde et Kiel. De retour à Leipsick il se donna pendant quelque temps à la Théologie et à la jurisprudence. En 1668 il fut fait professeur en morale dans cette université et prit, en 1671, le degré de licencié en Théologie. Il remplit sa chaire de morale avec beaucoup de réputation jusqu'à la fin de sa vie et fut cinq fois recteur de l'université de Leipsick et sept fois doyen de la faculté de philosophie. Il mourut le 29 janvier 1707, dans sa soixante-troisième année. Il a publié divers ouvrages. 1°. Il a fait réimprimer à Leipsick en 1677, in-folio l'histoire pélagienne du cardinal Noris. L'édition du *canon chronicus* de Marsham, qui a paru dans la même ville in-4°, a été aussi faite par ses soins. Il a procuré encore une nouvelle édition des *Annales de la reine Elisabeth* par Cambden, et de quelques autres ouvrages. 2°. Il a publié de nouveau l'*Historia universalis sacra et profana de Marco-Zuerius Boxhornius*, et y a joint une continuation de dix années. Son édition a été faite à Leipsick en 1675, in-4°. 3°. *Georgii Hornii orbis politicus, cum animadversionibus Otthonis Menchenii*, Leyde, 1668, in-12. 4°. L'ou-

vrage le plus important qu'on ait de lui, et qui suffit seul pour l'immortaliser, est le *Journal de Leipsick*, (*Acta eruditorum*) dont il a été le premier auteur, et auquel il a travaillé jusqu'à la fin de sa vie. On vit paraître le commencement de l'ouvrage avec l'année 1682, in-4°. M. Mencke continua jusqu'à sa mort à en donner avec ses associés tous les ans 1 volume in-4°, avec des supplémens de temps en temps, et des index tous les dix ans; ce qui faisait déjà 30 volumes lorsqu'il mourut. Il fit promettre au lit de la mort à son fils Jean Burchard, qu'il continuerait toujours cet ouvrage qu'il avait fort à cœur, et son fils a exécuté ponctuellement cette promesse. 5°. *Micropolitia, seu respublica in microcosmo conspicua*, Leipsick, 1666, in-4°. 6°. *Jus majestatis circa venerationem*, Leipsick, 1674, in-4°. 7°. *De justitiâ auxiliorum contra fœderatos*, Leipsick, 1685, in-4°. 8°. *Programma de origine domûs Hohenzollerrianæ*, Leipsick, 1703, in-4°. 9°. *Programma, an recentiores logici, quos ab ideis non malè, parum licèt latinè, idealas dixeris, semet aliis artis ratiocinativæ magistris jure meritoque præferant*, Leipsick, 1704, in-4°. (M. de Chauffepié, nouv. dictionn. hist. et crit. t. 3, M. p. 74 et suiv.)

MENCKE (Jean Burchard), fils du précédent, naquit à Leipsick le 8 avril 1674. Après ses études d'humanités il passa à la philosophie qu'il apprit en partie

de son père, et fut reçu maître-ès-arts en 1694. On le nomma professeur en histoire en 1699, à la place d'Adam Recheimberg qui avait quitté depuis peu cet emploi. Il se fit recevoir docteur en jurisprudence à Hall en 1701, retourna ensuite à Leipsick continuer ses leçons d'histoire, par lesquelles il se fit beaucoup d'honneur et de réputation, aussi bien que par ses écrits. Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, conçut tant d'estime pour lui qu'il le choisit en 1708 pour son Historiographe, à la place de Guillaume-Ernest Tentzel, qui était mort le 24 novembre de l'année précédente; qualité à laquelle il ajouta en 1709 celle de son conseiller, et en 1723 celle de conseiller aulique. Il remplit plusieurs fois les principales dignités de l'université de Leipsick, et mourut le premier avril 1732, âgé de cinquante-huit ans. Il avait été reçu en 1700 dans la société royale de Londres, et quelque temps après dans celle de Berlin. Ses écrits sont entre autres : 1°. *De Augustorum Augustarumque consecratione è nummis dissertatio*, Leipsick, 1704, in-4°. 2°. *De eo quod decorum est*. Ibid. 1695, in-4°. 3°. *De monogrammate Christi*. Ibid. 1696, in-4°. 4°. *De eo quod placet*. Ibid. 1697, in-4°. 5°. *De viris togâ et sago illustribus*. Ibid. 1699, in-4°. 6°. *De causis bellorum inter eruditos oratio*. Ibid. 1699, in-4°. 7°. *De eo quod justum est circa tes-*

timonia historicorum, Hall, 1701, in-4°. 8°. *De græcarum latinarumque litterarum instauratoribus in Misnid*. Leipsick, 1701, in-4°. 9°. *Sigismundi Augusti, Poloniarum regis, epistolæ, legationes et responsa. Necnon Stephani Batorii, regis Poloniae, epistolarum decas et oratio ad ordines Poloniae; Musæo H. de Huyssen. Accesserunt opuscula duo alia, ad electionem regis Sigismundi III spectantia*. Omnia recensuit Joanes Burchardus Menckenius, Leipsick, 1703, in-8°. 10°. *Dissertatio politica historico de rebus politicis Caroli V imperatoris*, Leipsick, 1706, in-4°. 11°. *M. Antonii Campani, episcopi Aprusini, epistolæ et poemata, una cum vitâ autoris*. Recensuit Jo. Burch. Menckenius, Leipsick, 1707, in-12. La vie qui est à la tête, est un abrégé de celle que Michel Ferno avait mise à la tête de son édition des œuvres de Campani.

Mencke a joint aux ouvrages de ce dernier un discours qu'il avait prononcé à Leipsick en 1701 sur l'aversion que cet auteur témoigne pour les Allemands. 12°. *Petri Alcyonii Medices legatus, sive de exilio libri duo*. Accesserunt Joan. Pierius Valerianus et Cornelius Lollius de infelicitate litteratorum ut et Josephus Barberius de miseria poetarum græcorum, cum præfatione Joan. Burchi Menckenii; Leipsick, 1707, in-12. 13°. *De Feimeris, veteris Westphalarum judicii scabinis*; Leipsick,

1707, in-4°. 14°. *Oratio de Angliæ et Scotiæ unione*; Leipsick, 1707, in-4°. 15°. La Vie et les actions de l'empereur Léopold 1^{er}, en allemand; Leipsick, 1707, in-4°. 16°. *Dissertatio historico litteraria de viris militid æquæ ac scriptis illustribus*; Leipsick, 1708, in-4°. Le véritable auteur de cette dissertation est Jean-Christien Biel, qui l'a défendue sous M. Mencke; celui-ci l'a seulement retouchée, et y a fait quelques additions. 17°. *Schediasma de commentariis historicis, quos Galli mémoires vocant*; Leipsick, 1708, in-4°. 18°. *Dissertatio juris publici de electoratu Saxonico, Frederico Bellicoso jure meritorum collato*; in-4°. 19°. Méthode pour étudier l'histoire, avec un catalogue des principaux historiens; nouvelle édition, revue et augmentée de plusieurs livres et remarques, par J. B. Mencke; Leipsick, 1714, 2 vol. in-8°. M. Mencke a fait beaucoup d'additions et de corrections à l'ouvrage de M. l'abbé Lenglet, principalement par rapport aux historiens d'Allemagne. 20°. *De charlatanerie eruditorum declamationes duæ*; Leipsick, 1715, in-8°. Item, *cum notis variorum. Accessit epistola Sebastiani Stadelii ad Janum Philomusum de circumforaneis litteratorum vanitate, editio tertia*. Amsterdam (ou plutôt Leipsick), 1716, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : De la

charlatanerie des Savans par M. Mencke, avec des remarques critiques de différens auteurs; la Haye, 1721, in-8°. 21°. M. Mencke a eu part au dictionnaire des Savans, publié à Leipsick en allemand, l'an 1715, in-fol. C'est lui qui en a formé le plan, qui a fourni aux savans qui y ont travaillé, les principaux matériaux, et qui a fait les articles des Italiens et des Anglais, 22°. *Bibliotheca Menckiana, quæ autores, præcipuè veteres græcos et latinos, historiæ item litterariæ, ecclesiasticæ et civilis antiquitatum, ac rei nummariæ scriptores, philologos, oratores, poetas et codices mss. complectitur, ab Ottone et Joann. Burc. Menckeniis patre et filio, multorum annorum spatio studiosè collecta, nunc justo ordine disposita, et in usus publicos aperta à Joan. Burc. Menckenio*; Leipsick, 1723, in-8°. *It. longè auctior*. Ibid. 1727, in-8°. 23°. M. Mencke a continué le journal de Leipsick après la mort de son père, pendant l'espace de vingt-cinq ans, et en a publié 33 volumes, en y comprenant les supplémens et les index; Frédéric-Othon Mencke son fils aîné lui a succédé dans ce travail. 24°. *De viris eruditis, qui Lipsiam doctrinæ et scriptis illustrem reddiderunt, oratio*; Leipsick, 1709, in-4°. 25°. *Scriptores rerum germanicarum, præcipuè saxonicarum, in quibus scripta et monumenta illustria, plera-*

que hactenus inedita, tum ad historiam Germaniæ generatim, tum speciatim Saxoniae superioris, Misniæ, Turingiæ, etc., spectantia, continentur. Ex sud bibliotheca aliisque edidit Joannes Burchardus Menkenius; Leipsick, in-fol., 3 vol. les deux premiers en 1728, et le troisième en 1730. (M. de Chauffepié, nouv. dictionn. histor. et crit. M. pag. 75—76.)

MENDIANS, pauvres qui demandent l'aumône, *mendici, mendicantes*. Les mendiants sont un fardeau de l'état, et la religion, aussi bien que la bonne police, demanderait que chaque ville nourrit ses vrais pauvres, et qu'on obligeât les autres à travailler. C'est ce qui se pratiquait parmi les païens; ce qui se pratique encore aujourd'hui chez les Turcs, et ce qui est ordonné chez les chrétiens par beaucoup de lois ecclésiastiques et civiles; mais ce qui ne s'observe pas. Saint Charles, dans le premier concile de Milan, le concile de Cologne de l'an 1536, celui de Bordeaux de l'an 1583, celui de Bourges de l'an 1584, défendent de recevoir dans les hôpitaux les mendiants robustes qui peuvent gagner leur vie par leur travail, et leur ordonnent de travailler. La même chose avait été ordonnée long-temps auparavant par l'empereur Valentinien le Jeune, l'an 381; par l'empereur Justinien, dans sa quatre-vingtième nouvelle, et par plusieurs autres princes. (Van-

Espan, *Jur. eccl.*, t. 2, p. 1219.)

Les mendiants qui vont demander leur pain de ville en ville, sont censés avoir leur domicile dans le lieu où ils se trouvent actuellement, comme les soldats, selon ces paroles de la loi *Municeps* 23, § 1. *Miles ibi domicilium habere videtur ubi inhæret*. D'où il suit qu'ils n'ont d'autres propres évêques, ni d'autres propres curés, que ceux des lieues où ils se trouvent. (Pontas, au mot empêchement de clandestinité, cas 12. *Voyez: CENSURE.*)

MENDIANS, religieux qui vivent d'aumônes. Il y a quatre Ordres anciens qu'on nommait principalement les quatre mendiants; savoir, les carmes, les dominicains, les franciscains et les augustins, parce qu'ils avaient renoncé à la possession des biens au commencement de leur institut. Il y a cependant cette différence entre eux, partout où ils sont, c'est qu'il n'y a que les franciscains qui soient mendiants par leur règle même; les autres ne le sont qu'en vertu des constitutions ajoutées à la règle. Guillaume de Saint-Amour, fameux docteur de Sorbonne dans le treizième siècle, condamnait les ordres mendiants, et prétendait que ce n'était pas une action de vertu de se réduire volontairement à la mendicité. Saint Thomas et saint Bonaventure écrivirent contre lui, et le pape Alexandre IV le condamna. La mendicité reli-

gieuse est donc bonne en elle-même; mais elle a ses inconvéniens que saint Bonaventure, devenu général de son Ordre, déplorait déjà de son temps dans ses lettres à ses Provinciaux, et qui ont porté le concile de Trente à permettre les biens fonds aux Ordres mendiants, excepté les capucins et les frères Mineurs de l'étroite observance. (Van-Espen, *Jur. eccl.*, t. 1, p. 317.)

Les religieux mendiants parmi nous ne pouvaient posséder aucun bénéfice, de quelque qualité qu'il fût. Ils en étaient incapables par leur état, par l'esprit de leur règle, par le droit commun, et par la disposition des lois ecclésiastiques : la clementine *ut professores*, publiée dans le concile de Vienne, ne fait que renouveler le règlement des plus anciens conciles, en ordonnant que les religieux mendiants qui passent à d'autres Ordres, n'aient pas voix en chapitre, et ne pourront avoir, ni prieurés, ni administrations, ni cures, ni vicairies, ni enfin aucune sorte de bénéfices : *sacro concilio approbante statuimus mendicantes quoslibet, qui non ad mendicantes ordines, etiam auctoritate apostolica transibunt in posterum, quive hactenus transiverunt, quamvis nunc prioratus administrationes, vel officia aut curam animarum, vel regimen quodcumque obtineant inibi, vocem aut locum in capitulo non habere, etiamsi hoc sibi ab aliis*

liberè concedatur; in primatis quoque administrationes aut quæcumque in antea non assumi officia, etiam tanquam vicarios seu ministros, vel locum aliorum, tenentes; quidquid animarum curam et regimen, nec pro se posse, nec pro aliis exercere. Quidquid autem in contrarium attentum fuerit, sit irritum ipso jure, quovis privilegio non obstante. Clem. 3 de relig. Cette règle était générale, et on ne pouvait s'en écarter sans dispense particulière du pape. Ainsi quand par bulle du pape un religieux mendiant était transféré à un autre Ordre où les religieux pouvaient posséder des bénéfices, le seul rescrit de translation n'ôtait pas au mendiant transféré l'incapacité que son premier état lui donnait, mais il avait besoin pour cela d'une dispense particulière du pape.

M. Duperrai, sur le concord., q. 45, a proposé la question si un mendiant gradué pouvait requérir des bénéfices, étant transféré dans un monastère d'un Ordre dont ils dépendent? Et il a conclu sur l'autorité d'un arrêt que ce religieux pouvait requérir, s'il avait obtenu une dispense qui lui permettait de posséder des bénéfices et un brevet en conséquence dûment enregistré. L'auteur du traité des collations a proposé une autre question, savoir : si un religieux mendiant transféré dans l'Ordre de Saint-Augustin ou de

Saint-Benoît, et qui en vertu d'une dispense était déjà possesseur d'un bénéfice ou d'une pension, était absolument incapable d'être pourvu d'un second bénéfice par le collateur ordinaire ? L'avocat du religieux ou de celui à qui il avait résigné dans l'année son droit au second bénéfice que l'ordinaire lui avait conféré, établissait que le religieux transféré cessait d'être dans un état d'incapacité absolue ; que la dispense générale qu'il obtenait pour un premier bénéfice le rendait habile à être pourvu d'un autre ; qu'autre chose était la provision, autre chose la possession ; que la déclaration de 1717 ne prononçait que l'incapacité de posséder, et non celle d'être pourvu ; que l'ordonnance de Charles VII ne parle pas des mendiants transférés ; et que par ces raisons le mendiant transféré, déjà possesseur d'un bénéfice, n'était incapable que de posséder un nouveau bénéfice sans nouvelle dispense et nouveau brevet, et non d'être pourvu d'un bénéfice dont la collation par le moyen de la première dispense avait nécessairement fait impression sur sa tête, à peu près comme le fait la collation d'une prébende à un chanoine déjà prébendé. Celui-ci, disait-il, ne peut pas posséder cette nouvelle prébende par la loi de l'incompatibilité, mais il peut en être pourvu, et faire dans la même année son option : ce qu'il ne pourrait

faire s'il n'avait *jus ad rem* par l'impression du titre. Il en est, disait-il, de même d'un mendiant transféré par rapport à un nouveau bénéfice ou à une nouvelle pension ; avec cette différence que l'incompatibilité qui le concerne n'étant pas de droit naturel, ni même de droit divin comme l'autre, il peut non-seulement résigner et faire son option dans l'année, mais aussi se réserver une pension avec les lettres-patentes du roi, qu'il pourrait au reste obtenir dans l'an, pour conserver le bénéfice même avec effet rétroactif, et au préjudice d'un dévolu déjà signifié. C'étaient là les principes que l'on établissait dans cette cause. On ne peut dire que le grand-conseil par son arrêt du 14 décembre 1754 les ait tous adoptés ; mais il maintint le résignataire du mendiant transféré, et conserva à celui-ci la pension qu'ils s'était réservée avec des lettres-patentes du roi. (*Voyez* l'espèce de cet arrêt et les moyens exposés au long dans le traité cité des collations de M. Piales, ch. 23.)

Il est bon d'observer que les maximes touchant l'incapacité que contracte par rapport aux bénéfices celui qui fait profession dans un Ordre mendiant, ont souffert quelques exceptions.

1°. Un régulier mendiant pouvait être curé dans les paroisses érigées dans les établissemens que les nations catholiques de l'Europe ont dans l'Asie et dans

l'Amérique. Il en était de même des pays de missions. Autrefois on voyoit souvent en France des religieux mendiants occuper des cures dont les titulaires étaient exposés à la controverse avec les protestans. Le roi accordait aisément à ce sujet ses lettres-patentes, mais on n'en a peut-être plus vu d'exemple depuis la révocation de l'édit de Nantes.

2°. Si par le titre de la fondation une cure était unie à un couvent de religieux mendiants, il n'était pas douteux qu'elle ne pût et ne dût être desservie par l'un d'eux, conformément aux intentions du fondateur. On citait pour exemple la cure de Saint-Maximin en Provence. Charles III roi de Sicile et de Jérusalem, et comte de Provence, croyant avoir trouvé les reliques de sainte Magdelaine à Saint-Maximin, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de cette grâce, fit bâtir au même lieu une église magnifique. Étant allé à Rome en 1295, il demanda au pape Boniface VIII la permission d'y ériger un prieuré de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Le pape fit expédier pour cet effet une bulle, par laquelle il met cette église et ce prieuré sous la protection immédiate du saint-siège, la déclare exempte à perpétuité de l'abbé du monastère de Saint-Victor de Marseille dont il avait été démembré, et de tous les autres ordinaires. Cette bulle fut confirmée dans la suite par plusieurs autres, et notamment

par une de Sixte IV de l'an 1447, qui ordonne que la charge des âmes qui était auparavant commise par le prieur à des prêtres séculiers destituables à volonté, serait exercée à l'avenir en la ville de Saint-Maximin et dans le territoire, par les religieux de l'Ordre qu'il jugera à propos.

Ces privilèges furent dans le dernier siècle le sujet d'une grande contestation entre l'archevêque d'Aix et ces religieux. Ceux-ci prétendaient que la cure n'était point sujette à la juridiction de l'archevêque d'Aix, et que les prieurs avaient droit d'exercer une juridiction comme épiscopale dans l'étendue de cette paroisse, et de ne dépendre absolument que du pape. Dans cette prévention ils interjetèrent appel comme d'abus de la visite et des ordonnances de M. le cardinal de Grimaldy, archevêque d'Aix; le procès fut évoqué au parlement de Paris, et l'arrêt qui intervint le 20 août 1667 sur les conclusions de M. l'avocat-général Talon, ordonna que la cure de Saint-Maximin demeurerait unie au monastère des jacobins de cette ville, à la charge de nommer et de présenter un de leur corps à l'archevêque d'Aix pour desservir ladite cure; que ce présenté une fois institué, serait sujet à la visite et à la juridiction de l'archevêque, comme les autres curés du diocèse, et ne pourrait être révoqué que par la permis-

sion dudit archevêque. Défenses aux prieurs et religieux dudit couvent de prendre aucuns droits épiscopaux. (Journal des aud. Boniface, t. 2, *in fin.* M. Durand de Maillane, dans son Dictionnaire de droit canon, au mot MENDIANS.)

MENDINIZA, siège épiscopal de la province d'Hellade, sous la métropole d'Athènes, au diocèse de l'Illyrie orientale, suivant les nouvelles notices. Un de ses évêques nommé Jacques, le seul que nous connaissions, siégeait dans ce siècle. (*Or. christ.*, t. 2, p. 239.)

MENDOZA (Alphonse), Espagnol, de l'Ordre de Saint-Augustin, docteur et professeur à Salamanque, mort l'an 1593. On a de lui des controverses de Théologie, et des leçons théologiques du règne et du domaine de Jésus-Christ, imprimées à Cologne 1603. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1349.)

MENDOZA (Ferdinand de), de la branche des seigneurs del Fresno de Toro en Espagne, savait les langues, le droit et la critique. Il publia l'an 1586 un volume in-folio sous ce titre : *Disputationes in locos difficiliores tituli de pactis in digest.* En 1594 il fit imprimer un autre ouvrage intitulé : *De confirmando concilio illiberitano, ad Clement VII. Pont. Max. l. 3.* Dom Eiminuel Gonzalez-Tellez a fait réimprimer cet ouvrage l'an 1665, à

Lyon, avec ses notes, et celles de Gabriel de Laubespine, de Binius, de Coriolan et de Loaisa. La trop grande application à l'étude ayant jeté Mendoza dans une noire mélancolie, il en perdit l'esprit, et mourut dans une maison de Madrid, où ses parens l'avaient fait enfermer. (Nicolas Antonio, *Bibl. script. hispan.*)

MENDOZA (François de), jésuite, natif de Lisbonne en Portugal, fut envoyé procureur de sa compagnie à Rome, et mourut à Lyon le 3 juin 1626, âgé de cinquante-quatre ans. Nous avons de lui : *Commentaria in lib. Reg.*, à Lyon, en 1622 et 1625. *Viridarium sacræ et profanæ historiæ*, ibid. 1632. Des Sermons en portugais, à Lisbonne, 1632. (Alegambe, *Bibl. script. societ. Jesu.*)

MENDOZA (Louis de), Espagnol, de l'Ordre de Cîteaux, mort vers l'an 1612, publia à Madrid en 1598 une somme de Théologie morale. (Dupin, Table des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1543.)

MENDOZA (Pierre-Hurtado de), jésuite espagnol, mort le 10 novembre 1651, a laissé : *Traité de la foi, de l'espérance et de la charité*, à Salamanque, 1621, et de l'incarnation, à Anvers, 1634. (Dupin, *ibid.*, col. 2140.)

MENEDÈME (saint), l'un des quatre-vingts martyrs de Constantinople qui furent brûlés sur la mer en 370, par l'ordre de

l'empereur Valens. Les catholiques de Constantinople ayant député vers ce prince qui était à Nicomédie, quatre-vingts ecclésiastiques choisis, dont les principaux étaient Urbain, Théodore et Menedème, pour lui faire des remontrances sur la persécution des ariens, il commanda secrètement à Modeste, préfet du prétoire, de les faire tous périr. Ce ministre feignit donc de les envoyer en exil, et les ayant fait mettre sur un vaisseau, il donna ordre aux matelots d'y mettre le feu lorsqu'il serait en pleine mer; ce qui fut exécuté, de sorte que ces quatre-vingts ecclésiastiques moururent tous entre le feu et l'eau pour la défense de la vérité. L'Église leur a décerné l'honneur du martyre, et le martyrologe romain moderne marque leur fête au 5 septembre. (Sozocrate, Hist. eccl., l. 4, c. 16. Sozomène, Hist. eccl., l. 6, c. 14 et 15. Hermant, Vies de saint Basile, t. 1. Fleuri, Histoire ecclésiastique, t. 4, l. 4. Baillet, t. 3, 5 novembre.)

MENÉES, *menaia*, livre ecclésiastique à l'usage des Grecs, qui contient autant de volumes qu'il y a de mois; ensorte que chaque mois a son volume ou l'on trouve l'office des saints de chaque jour. Ce nom de menées vient du grec *μήν*, *mensis*, mois, d'où les latins en ont fait *menŕum*. Il ne faut pas confondre les menées avec le ménologe, qui en est un abrégé,

ou plutôt qui n'est qu'un simple calendrier qui répond à notre martyrologe, au lieu que les menées contiennent l'office ecclésiastique de toute l'année. *Leo Allatius, dissert. 1, de lib. eccl. græc.*

MENEHOU, sœur de sainte Lutrude. (*Voyez* LUTRUDE.)

MENELAIS ou MENELAÏTA, ville épiscopale de la première Égypte, au patriarchat d'Alexandrie, située près de Canope et de Schedia, au couchant du Nil. Elle ne faisait qu'un seul évêché avec Schedia du temps de saint Athanase. On en connaît les deux évêques suivans :

1. Atlas, parmi les Pères du concile de Nicée.

2. Agathodemon, souscrivit à la lettre de saint Athanase, et du concile d'Alexandrie aux Antiochiens. (*Or. chr.*, t. 2, p. 530.)

MENELAUS, frère de Simon. (2 Mach. 4, 23.)

MENELE ou MAUVIS, et MANEVIEU, *Meneleus*, *Mene-laus*, (saint), abbé de Menat en Auvergne, naquit à Pressigné dans l'Anjou, d'une famille noble et alliée à la maison royale. Dès qu'il fut en âge d'être marié, son père le contraignit de recevoir un anneau d'un grand seigneur, nommé Baronte, pour marque qu'il consentait d'épouser sa fille; mais le jour des noces étant arrivé, le saint jeune homme quitta secrètement la maison paternelle, et s'enfuit dans les montagnes d'Auvergne,

où il rencontra le bienheureux Chaffre, procureur de l'abbaye de Carmery ou du Monastier en Vellay, qui lui persuada de le suivre en son monastère, dans lequel il fut admis avec ses deux compagnons Salvinien et Constance, par saint Eudes qui en était abbé. Menelè y vécut pendant sept années, au bout desquelles il retourna avec ses deux compagnons à l'endroit où il avait rencontré Chaffre, et y rétablit un monastère ruiné appelé Menat. Il en bâtit un autre aux environs où il renferma sa mère, sa sœur et Sensa, fille de Baronte, qu'on lui avait autrefois voulu faire épouser : ce qui lui attira une rude persécution ; car Baronte s'étant laissé persuader que Menelè avait enlevé sa fille, partit d'Anjou avec plusieurs de ses domestiques, vint trouver le saint abbé, et l'insulta au point de vouloir le percer de son épée. L'abbaye de Menat refleurit si heureusement sous la conduite de notre saint, qu'il effaça la mémoire de ses premiers fondateurs, et qu'il y attira beaucoup de serviteurs de Dieu. Saint Menelè y mourut vers l'an 720. Usuard fait mention de lui au 22 juillet, comme au jour de sa mort. (Dom Mabillon, troisième siècle bénédict. Baillet, t. 2, 22 juillet.).

MÉNESTRIER (Claude-François), jésuite du dix-septième siècle, célèbre par son érudition dans les belles-lettres, l'histoire, le blason, les devises, les mé-

dailles et les inscriptions. On a de lui plusieurs ouvrages dans tous ces genres de littérature et l'histoire consulaire de la ville de Lyon. Il a fait encore l'histoire de l'église de Lyon, sous le titre de Sanctuaire de l'église de Lyon et un autre ouvrage intitulé Réfutation des prophéties faussement attribuées à saint Malachie, sur les élections des papes depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde, in-4°, à Paris, 1689. Le père Ménestrier mourut à Paris le 21 janvier 1705, à soixante-quatorze ans, étant né à Lyon le 10 mars 1631.

MENEURS et MENEUSES, sont des gens de campagne qui amènent des nourrices à Paris chez les recommanderesses, pour y recevoir des nourrissons, et par l'entremise desquels les père et mère payent la nourrice. On n'admet pour meneurs et meneuses de nourrices, que ceux qui sont munis d'un certificat de leur curé, contenant leurs noms, surnoms, vie, époux et religion, enregistré sur le registre de la recommanderesse qu'ils ont choisie, inscrit sur le tableau de son bureau. Ceux qui font cette profession, sans remplir cette formalité, peuvent être emprisonnés et condamnés en cinquante livres d'amende pour la contravention. Les meneurs et meneuses doivent avoir un registre paraphé du commissaire de police, où ils doivent écrire en présence des père et mère, ou autres personnes qui

prennent soin de l'enfant, les sommes qu'ils reçoivent pour la nourrice, et les lui remettre dans la quinzaine, à peine de cinquante livres d'amende. Ils ne peuvent pas se charger d'enfants pour les remettre à des nourrices quand elles sont chez elles, ni en prendre sous de faux certificats, à peine de punition corporelle. Les nourrices doivent accompagner les meneurs et meneuses qui emportent les enfans, et afin qu'ils puissent être allaités soignés dans la route; et ni les uns, ni les autres ne doivent se charger d'un enfant, sans qu'il ait été dûment justifié qu'il a reçu le baptême, et sans un certificat de la recommanderesse. (Voyez l'arrêt de règlement du 29 juillet 1705, la déclaration du 29 juillet 1715, celle du 1^{er} mars 1727, l'édit du mois de juillet, 1729, et l'arrêt de règlement du 19 juin 1737. M. Denisart, collect. de jurisprud. tom. 2, au mot MENEURS et MENEUSES.)

MENGE ou MEMIE, *Memmius* (saint), premier évêque de Châlons-sur-Marne, n'est connu que par la célébrité de son culte. S. Grégoire de Tours qui vivait dans le sixième siècle, témoigne avoir ouï dire que de son vivant il avait ressuscité une femme morte, et il ajoute qu'il avait vu souvent au tombeau du saint des chaînes et des entraves de captifs rompues, et qu'il avait lui-même éprouvé sa vertu, après l'avoir prié dans l'église

de son nom pour un de ses domestiques qui était tombé malade durant quelque séjour qu'il avait été obligé de faire à Châlons. Il n'est point fait mention de saint Menge dans les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme. Le romain moderne l'appelle *Citoyen romain*. On n'a rien d'assuré touchant ses actions, non plus que sur le temps auquel il a vécu. On fait sa fête principale le 5 d'août; et il y avait une abbaye de son nom dans la ville de Châlons, qui était possédée par les chanoines réguliers de S.-Augustin. (Grég. tur. *de gloriâ Conf. c.* 66. D. Mabillon, au second tome de ses *analectes*. Baillet, tom. 2, 5 août.)

MENGE (S.), S. *Memmius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située tout près la ville de Châlons-sur-Marne. On ignore le temps et l'auteur de sa fondation, mais on sait qu'elle existait dès le septième siècle du temps de Dagobert II, roi d'Austrasie, et qu'il y avait alors des moines. Elle fut desservie ensuite pendant quelque temps par des clercs séculiers de l'église de Châlons, et fut donnée enfin vers l'an 1125 à des chanoines réguliers. Ce sont ceux de la congrégation de France qui l'ont possédée jusqu'à la fin. (*Gallia christ.*, tom. 9.)

MENGUC (Le père François), religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs de l'observance, a donné : 1°. *Flagellum dæmonum*,

exorcismos terribiles potentissimos et efficaces, remediaque probatissima ac doctrinam singularem in malignos spiritus expellendos, facturaque et maleficia fuganda de obsessis corporibus complectens cum suis benedictionibus et omnibus requisitis ad eorum expulsionem. Il se propose de traiter en général tout ce qui a rapport aux personnes qui sont possédées du démon, soit pour leur apprendre la manière de s'en délivrer, soit pour découvrir aux prêtres les dispositions où ils doivent être quand ils travaillent à connaître le mal et y apporter le remède; soit pour marquer enfin les voies les plus propres à y réussir, par le détail des exorcismes et des prières qu'il faut employer en pareil cas. Cet ouvrage où l'on trouve plusieurs remarques singulières, imprimé d'abord en italien, a été réimprimé en Allemagne. 2°. *Fustis dæmonum, adjurationes formidabiles, potentissimas et efficaces in malignos spiritus fugandos de oppressis corporibus humanis ex sacræ Apocalipsis fonte, variisque sanctorum Patrum auctoritatibus haustas complectens.... opus sanè ad maximam exorcistarum commoditatem in lucem editum.* C'est une suite de l'ouvrage précédent. On y trouve un grand nombre de formules données pour modèles des conjurations et des exorcismes. (Journal des Savans, 1710.)

MENICONI (François), juris-

consulte de Pérouse, et interprète des saints canons dans l'université de la même ville. Nous avons de lui : *Francisci Meconii, jurisconsulti Perusini, in patrio gymnasio sacrorum canonum interpretis, juris ecclesiastici institutiones in libros quatuor distributæ, et opportunis appendicibus locupletatæ. Romæ excudebat benedictus Franzesi et Cajetanus Paperi, 1759, in-8°, 2 volumes.* Malgré le grand nombre d'institutes du droit ecclésiastique qui ont paru jusqu'ici, celles que donne cet auteur peuvent être regardées comme nouvelles par l'élégance du style, et par une infinité de choses qui ne se trouvent pas dans les autres. L'auteur a suivi la méthode que Jean-Paul Lancillotto avait empruntée de l'empereur Justinien. Mais comme Lancillotto a écrit, il y a deux siècles, il a fallu y ajouter les décrets du concile de Trente, qui n'avaient pas encore été publiés, et plusieurs autres choses qui, quoique dérivées des anciens canons, n'ont été mises en usage que depuis peu. Notre auteur s'est étendu sur les usages anciens et modernes de l'Eglise d'Occident, et autant qu'il a pu, sur ceux de l'Eglise grecque. On trouve encore dans le trentième titre du premier livre qui est intitulé, *De regularibus et monachis*, beaucoup de choses qu'on chercherait inutilement ailleurs. Enfin il a ajouté à la fin du quatrième livre, 1°. les

rubriques des décrétales de Grégoire ix, avec la concordance des collections postérieures : 2°. Les règles du droit, tirées du sixième livre des décrétales : 3°. Un Traité sur la manière de lire le testament de l'ancienne et de la nouvelle loi : 4°. L'explication des abréviations de l'une et de l'autre loi, etc. (Annales typographiques, mois de novembre 1761, pag. 399 et 400.)

MENIN (M.), conseiller au parlement de Metz. Nous avons de lui : Traité historique et chronologique du sacre et couronnement des rois et des reines de France depuis Clovis jusqu'à présent, et de tous les souverains de l'Europe, augmenté de la relation exacte du sacre de Louis xv, dédié au roi, à Paris, chez Claude Bauge, 1723, in-12.

MENIPPÉE, *Menippea*, satire en prose et en vers faite en 1594 contre les chefs de la ligue. C'est la même chose que le catholicon d'Espagne. (Voyez CATHOLICON.)

MENNA, fils de Mathata, et père de Meléa, un des aïeux de Jésus-Christ. (Luc, 3, 31.)

MENNA (Antoine), de Crémone, capucin, et ensuite chartreux, a donné : Modèle de la perfection chrétienne, à Paris 1606. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle.)

MENNE, martyr en Phrygie dans le quatrième siècle, était Egyptien de naissance. Il embrassa la profession des armes,

et la quitta du temps de la persécution de Dioclétien pour se retirer dans un désert où il se prépara au martyr par le jeûne, les veilles et la prière. Lorsqu'il se crut suffisamment disposé, il alla se présenter comme chrétien à Pyrrhus, gouverneur de Phrygie, qui lui fit couper la tête dans la ville de Cotzée l'onzième jour de novembre, auquel les Grecs et les Latins en font mémoire. (Tillemont, Mém. eccl. tom. 5, dans la Vie de saint Pierre d'Alexandrie. Baillet, t. 3, 11 novembre.)

MENNE, martyr en Lybie, dans le quatrième siècle, souffrit, comme l'on croit, à Alexandrie sous Maximin. On en fait aussi mémoire le 11 novembre. (Tillemont et Baillet, *ibid.*)

MENNE, saint solitaire dont saint Grégoire-le-Grand nous a laissé l'histoire au chapitre 26 de ses Dialogues. On en fait encore mémoire le 11 novembre. (Baillet, *ibid.*)

MENNI ou MENIADE, province d'Arménie. (Jérémie, 51, 27.)

MENNITH, ville de de-là le Jourdain, qui est située à quatre milles d'Esébon, sur le chemin de Philadelphie; dit Eusèbe. (*Euseb. onomast. in Mennith.*) Elle appartenait aux Ammonites, lorsque Jephthé leur fit la guerre. (Judic. 11, 33.)

MENNONITES, ou MENONISTES, *Menno-nitæ*. On appelle ainsi dans les

Provinces-Unies certains hérétiques, sectateurs de *Mennon Simonis*, qui passent communément pour une secte d'anabaptistes; ensorte que tous les anabaptistes sont quelquefois désignés dans ces provinces, sous le nom de *Mennonites*. Monsieur Houpp, dans la Religion des Hollandais, dit que Mennon Simonis, curé du bourg de *Pinnigum*, dans la Frise, vers la fin du quinziesme siècle, quitta la religion romaine et se fit rebaptiser par un anabaptiste nommé *Ubbo Philippi*. Mais Herman Schin, ministre des mennonites en Hollande, qui a fait une histoire abrégée et apologetique de sa secte, prétend qu'elle n'est anabaptiste, ni d'origine, ni de doctrine, parce que Mennon Simonis, leur chef, n'a été, selon lui, disciple d'aucun anabaptiste, et n'en a point soutenu les excès. Il convient que les mennonites ne baptisent que les adultes; mais ils ne rebaptisent point les enfans. Loin d'inspirer la révolte, ils recommandent la plus parfaite obéissance aux magistrats, et condamnent absolument la guerre, la vengeance, le jurement, le fanatisme, les enthousiasmes et les fureurs des premiers anabaptistes, qui prétendaient rétablir le nouveau règne de Jésus-Christ sur la terre par la voie des armes. Quoi qu'il en soit, il est certain que Mennon a varié dans sa doctrine, et que les mennonites se sont divisés

en plusieurs sectes. Il y en a deux principales, dont l'une est celle des mennonites de Flandre, et l'autre de ceux de Frise. Les premiers, appelés aussi les *vrais mennonites*, exercent la discipline ecclésiastique avec une très-grande rigueur, excommuniant pour des fautes très légères, et croyant qu'il ne faut avoir aucun commerce avec les excommuniés. Les mennonites de Frise sont si relâchés dans leur discipline qu'ils reçoivent dans leur communion ceux qui ont été rejetés par les autres mennonites, et généralement toutes sortes de personnes impures: d'où vient qu'on les appelle par dérision *Hamaxarii*, *Borboriæ*, *Stercorarii*. Une nouvelle classe de mennonites, qui voulut tenir le milieu entre ces deux, prit le nom de *Neutralistes*. Les deux sectes des Flamands et des Frisons se subdivisèrent en plusieurs autres, dont la plupart ont adopté plusieurs sentimens des Sociniens. Tels sont les mennonites appelés *Galenites*, d'un médecin d'Amsterdam nommé Galenus ou Galien Abraham, grand fauteur du socianisme. (Hornbeck, *Summa controvers.* l. 5, c. 352. Spanheim, *elench. controvers.* Stoupp, Religion des Hollandais.)

MENOCHIUS (Jean-Étienne), jésuite, natif de Pavie, et fils du célèbre jurisconsulte Jacques Menochio, entra dans la société le 25 mai de l'an 1593. Il y enseigna avec applaudissement

dans les collèges d'Italie, et mourut à Rome le 4 février 1656, après avoir composé plusieurs ouvrages; savoir, un Commentaire littéral sur toute l'Écriture-Sainte, en 2 volumes in-fol., dans lequel il joint la solidité à la clarté et à la brièveté; les institutions politiques et économiques tirées de l'Écriture-Sainte; huit livres de la république des Hébreux, très-utiles pour l'intelligence des livres sacrés; l'Histoire de la vie de Jésus-Christ en 2 tomes in-4°; l'Histoire des actes des apôtres, composée en italien, et imprimée à Rome l'an 1654; l'Histoire sacrée mélangée, tirée de plusieurs auteurs et des diatribes sur l'Écriture et sur d'autres sujets. L'édition de son Commentaire sur la Bible, procurée par le père de Tournemine, aussi jésuite, est de 1719, en 2 volumes in-fol. Ce père y a réuni ses propres dissertations avec quelques autres ouvrages de ses confrères sur la Bible. Menochius possédait les langues savantes: il avait une parfaite connaissance des antiquités judaïques, et les saints livres avaient fait pendant toute sa vie le principal objet de son application. (Dupin, *Biblioth. dix-septième siècle*, part. 1, p. 404. Richard Simon, *critiq. de Dup.* t. 2, p. 296. *Journal des Savans*, 1719, p. 289.)

MENOIS ou MINOIS, siège épiscopal de la première Palestine, sous la métropole de Césa-

rée, au diocèse de Jérusalem, situé près de Gaza, a eu les évêques suivans :

1°. Zosime, assista au concile de Chalcédoine en 451, et il rétracta ce qu'il avait fait en 449 dans le brigandage d'Ephèse, en faveur de Dioscore d'Alexandrie contre Flavien de Constantinople, et les autres prélats orthodoxes,

2°. Jean, souscrivit à la lettre synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, contre Severe et les autres partisans des monophysites, en 518.

3. Etienne, souscrivit au décret synodal des trois Palestines, sous Pierre, patriarche de Jérusalem, contre Antime et les autres hérétiques, en 536. (*Or. chr.* t. 2, p. 670.)

MENOLOGE, MARTYROLOGE ou CALENDRIER DES GRECS, qui est divisé par chaque mois de l'année, et qui contient en abrégé les vies des Saints pour chaque jour, ou la simple commémoration de ceux dont on n'a point les vies écrites. Le ménologe chez les Grecs est donc à peu près la même chose que le martyrologe chez les Latins, et il y a presque autant de différentes sortes de ménologes que de martyrologes généraux. Le principal ménologe est celui qui porte le nom de l'empereur Basile, que l'abbé Ughelli a imprimé au quatrième tome de son *Italie sacrée* de la traduction latine de Pierre Arcudius. Canisius en a fait imprimer un autre

au second tome de ses leçons antiques de la traduction du cardinal Sirlet qui l'avait extrait des menées manuscrites. On donne encore le nom de ménologes à diverses éphémérides qui ne sont autres que des calendriers. Les ménologes viennent de ce que les registres des actes des Saints, qu'on appelait synaxaires, parce qu'on en faisait la lecture dans les églises aux jours de synaxe ou d'assemblée pour célébrer leur fête, ayant paru trop longs pour pouvoir être lus entiers dans un seul office, on en fit des abrégés qu'on inséra dans les menées à peu près comme les leçons dans nos bréviaires. On les raccourcit encore depuis pour les insérer dans les éphémérides ou calendriers et les fastes des églises, comme avaient fait chez les Latins Bède ou Florus, et principalement Adon dans leurs martyrologes. C'est ce qui fit naître les ménologes chez les Grecs. Il y en a qui croient que saint Jean Damascène qui vivait à la fin du huitième siècle, fut le premier auteur des abrégés des vies de saints chez les Grecs; mais il ne paraît pas que, ni les menées, ni les ménologes soient si anciens. On a même lieu de douter, si du temps de Metaphraste qui ne mourut que dans le dixième siècle, ils étaient en usage suivant la forme où nous les voyons. (Papeb., t. 1, *mai* p. 111, n° 19. Leo Allatius, *dissert.* 1, *de lib. eccl. græc.* M. Baillet, Discours sur

l'histoire de la vie des Saints, n° 26 et suiv.)

MENOT (Michel), cordelier français, mort vers l'an 1519. On a de lui quatre carêmes facétieux, et semblables, pour le ridicule, à ceux de Barlet, d'Olivier Maillard, et de Robert Meissier : ces sermons ont été publiés en latin, à Paris, en 1517, 1519 et 1525, in-8°. On a aussi du même auteur le *Traité de l'alliance et de la paix à faire par la pénitence*, à Paris, 1526 (Wadingue, *Script. ord. min.* Nicéron, *Mém.*, t. 24.)

MENSE, terme ecclésiastique qui signifie le revenu d'un prélat ou d'une communauté. C'est en ce sens que l'on dit mense épiscopale ou abbatiale, ou conventuelle.

Quoique les menses conventuelles ou monastiques fussent séparées de celles des abbés, les religieux ne pouvaient rien aliéner qu'avec le consentement de leurs abbés, parce que la séparation des menses ne changeait point la nature des biens, ni l'état de la chose, ni la solidité qui était toujours entre les mêmes biens. (Chopin, *Monast.*, lib. 1, tit. 2, num. 16.)

MENSING (Jean), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né en Saxe, professait la Théologie à Ulm en 1514. Il vint à Paris prendre les degrés, et employa ensuite tous ses talents à combattre Luther, soit de vive voix, soit par écrit, ce qui lui attira de mauvais traitements de la

part de Frédéric, duc de Saxe. On a de lui : *de judicio ecclesiæ; de dignitate operum; apologia contrâ Johannem Frichansium et Eberhardum Widensether; de sacrificio missæ, sive defensio missæ contrâ Luiheri de abrogandâ missâ libellum*; ce dernier Traité imprimé d'abord en Saxe, fut réimprimé à Cologne en 1532 et 1681, in-8° sous ce titre : *M. Johannis Mensingi, Theologi de ecclesiæ Christi sacerdotio libri duo ab auctore nuper recogniti et multis in locis aucti.* (Le père Échard, *scriptor. Prædic.*, t. 2, p. 84.)

MENSONGE, *mendacium*. Le mensonge est une parole que l'on dit, ou un signe que l'on fait contre la pensée; car on ne ment pas seulement par les paroles, mais aussi par les gestes, les écrits, et généralement tous les signes contraires à la pensée. C'est l'idée que saint Augustin et saint Thomas nous donnent du mensonge. *Ille mentitur qui aliud habet in animo, et aliud verbis, vel quibuslibet significationibus enuntiat*, dit saint Augustin au chapitre 3 de son livre du mensonge. Le mensonge est ainsi appelé, dit saint Thomas, 2. 2. q. 110, parce que celui qui profère, parle contre sa pensée : *ex eo quod contrâ mentem dicitur*.

Le mensonge est donc proprement une déclaration extérieure de nos pensées, contraire à nos pensées. Mentir, c'est énoncer extérieurement par paroles ou

par signes, autre chose que ce que l'on a dans la pensée; c'est parler, écrire ou agir contre sa pensée; c'est assurer qu'une chose est véritable, tandis qu'on la croit fausse; c'est faire croire au prochain, ou par ses discours, ou par des signes équivalens, ce que l'on ne croit pas soi-même; c'est avoir dans l'esprit autre chose que dans les paroles, ou dans quelque autre signe que ce soit, pour se faire entendre; c'est s'exprimer d'une façon opposée à ce qu'on a dans l'âme, avec dessein de tromper le prochain, puisque l'intention de tromper le prochain est essentielle à tout mensonge, et se trouve nécessairement dans les mensonges mêmes officieux et joyeux. Car lorsqu'une personne ment pour rire, ou pour excuser quelqu'un, ou pour ne point l'affliger, en lui disant la vérité, quoiqu'elle n'ait pas intention de tromper le prochain d'une manière qui lui soit nuisible et pernicieuse, elle a toujours intention de le tromper, en lui faisant croire comme vrai ce qui est faux. D'où vient que si une personne disait pour rire une chose fausse, en se comportant à l'extérieur, de façon que le prochain n'y pût être surpris, ni trompé, ce ne serait pas un mensonge, au sentiment même de saint Augustin, qui dit : *cum quæ non sunt, tanquam joco dicuntur, non deputantur mendacio*. La raison qu'il en donne, c'est que ces sortes de discours

habent evidentissimam ex pronuntiatione atque ipso jocantis affectu significationem animi nequaquam fallentis, et si non vera enuntiantis. (Aug. q. 145, in Genes. et lib. de mend. cap. 2.)

On peut donc concilier les divers sentimens des théologiens, dont les uns prétendent que l'intention de tromper est nécessaire pour le mensonge, et les autres, qu'elle ne l'est pas, en disant que, pour mentir, il faut avoir l'intention de tromper, en ce sens qu'il faut avoir intention de faire croire et d'énoncer comme vrai ce qu'on croit faux, ce qui se trouve nécessairement toutes les fois qu'on s'exprime d'une façon propre à induire le prochain dans l'erreur, en lui faisant croire comme vrai ce qui est faux, soit qu'on ait le dessein positif de le tromper, soit qu'on veuille seulement rire ou éviter de l'affliger, mais qu'il n'est point nécessaire d'avoir, ni l'intention formelle et réfléchie de le tromper, ni l'intention maligne de lui nuire.

On distingue le mensonge matériel et le mensonge formel. Le matériel consiste à dire une chose qui est fausse en elle-même, mais qu'on croit véritable : le formel consiste à dire une chose que l'on croit fausse et contraire à sa pensée. Le mensonge purement matériel n'est pas un péché.

On distingue aussi le men-

songe pernicieux qui tend à nuire au prochain ; le mensonge officieux qui tend à lui rendre service, et le mensonge joyeux dont le but est de se divertir et de se récréer.

Tout mensonge formel est mauvais de sa nature, parce qu'il est essentiellement contraire à la vertu de la vérité, qui veut que nous représentions les choses telles qu'elles sont, et que nos paroles soient entièrement conformes à nos pensées, puisque les paroles sont les signes des pensées, et qu'elles ont été instituées pour que les hommes se fissent connoître leurs pensées les uns aux autres ; au lieu que le menteur représente les choses autrement qu'elles ne sont, et ne parle pas conformément à sa pensée, contre l'institution même de la parole. D'ailleurs, le mensonge viole la foi publique et détruit la société des hommes, qui ne peut subsister sans le commerce véridique du langage, qui exige de celui qui parle, qu'il le fasse conformément à sa pensée, et de celui à qui on parle, qu'il croie ce qu'on lui dit. Le mensonge est encore opposé à Dieu, la vérité suprême, immuable et éternelle. C'est une espèce de démenti qu'on donne à Dieu, qui connaît notre pensée. C'est pour ces raisons que l'Écriture condamne le mensonge absolument et sans distinction en une infinité d'endroits, tant de l'Ancien, que du Nouveau-Testa-

ment comme on peut le voir dans le vingt-troisième chapitre de l'exode, où il est dit : *mendacium fugies* ; dans le dix-neuvième chapitre du lévitique, où il est dit : *non mentiemini* ; dans le douzième chapitre des proverbes qui nous représentent le mensonge comme une chose abominable aux yeux de Dieu : *abominatio est Domino labia mendacia* ; dans le chapitre cinq de saint Mathieu, etc.

C'est donc en vain que l'on voudrait justifier le mensonge par les éloges que l'Écriture donne à certaines personnes vertueuses qui ont menti en quelques rencontres, ou qui ont paru mentir. Car si ces personnes ont menti réellement, ce qu'on peut révoquer en doute, de quelques-unes d'entr'elles, avec saint Augustin, qui pense qu'on prend quelquefois pour mensonge ce qui est seulement mystère, il faut dire avec le même Père, que l'Écriture ne loue jamais leurs mensonges, mais ou leur charité, ou leur bonne intention : *meritò laudatur, vel etiam temporaliter remuneratur benevolentia, non fallacia*. C'est ce qu'on doit dire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, des sages femmes des hébreux en Egypte, de Rahab, de Judith, etc. (Aug. *manualis*, c. 22.)

Tout mensonge est donc mauvais en soi, avec cette différence que les mensonges pernicieux, c'est-à-dire, ceux qui sont préjudiciables à la foi, aux mœurs, ou au prochain, sont des péchés

mortels de leur nature, parce qu'ils sont contraires, non-seulement à la vérité, mais encore à la justice et à la charité ; au lieu que les mensonges officieux ou joyeux ne sont de leur nature que des péchés véniels qui peuvent cependant devenir péchés mortels par accident, comme à cause du scandale notable qui en provient, de même que les mensonges pernicieux qui font tort au prochain, quoique mortels de leur nature, peuvent n'être que véniels par accident, à cause de la légèreté de la matière.

Il suit de-là, 1°. Qu'il n'est jamais permis de mentir, ni pour éviter la mort ou les tourmens, ni pour conserver son honneur, sa virginité, ses biens, ou sa vie même, ni pour conserver la vie à un innocent injustement accusé, ni pour procurer le salut du prochain, ni pour découvrir des hérétiques, ni pour réparer la médisance, ni pour s'humilier en s'accusant d'un crime qu'on n'a point commis, ni pour diminuer celui dont on est coupable, ni pour prêcher de faux miracles, de fausses reliques, de fausses indulgences, ni pour louer les saints, en leur attribuant des qualités qu'ils n'ont point eues, etc.

Il suit, 2°. Qu'il n'est pas permis de feindre extérieurement le contraire de ce que l'on pense au fond du cœur ; ce qui est un mensonge d'action. On peut cependant cacher une vé-

rité, pourvu qu'on le fasse sans mentir.

Il suit, 3°. qu'il n'est pas non plus permis, pour cacher la vérité ou la dissimuler, de se servir d'amphibologies ou de paroles équivoques et ambiguës, de restrictions mentales ou autres déguisemens semblables, parce que tous ces déguisemens sont trompeurs et équivalens au mensonge. C'est le jugement qu'on doit porter de cette façon si ordinaire : monsieur et madame ne sont point à la maison, tandis qu'ils y sont en effet. Inutilement, pour justifier cette façon de répondre, prétendrait-on qu'en vertu d'un usage reçu parmi les honnêtes gens et connu de tout le monde, elle ne veut dire autre chose sinon, monsieur ou madame ne sont pas visibles pour le présent. Car 1°. tout le monde ne connaît pas le nouveau sens de ces paroles si contraires à leur signification naturelle. 2°. Tout le monde ne s'accorde pas non plus à donner ce nouveau sens à ces paroles, et nous croyons au contraire qu'il n'y a pas une seule personne vraiment éclairée, chrétienne et timorée, qui convienne de cet accord, contre lequel leur conscience réclame nécessairement. On ne connaît ce nouveau sens, ni ce nouvel usage dans les communautés, soit séculières, soit régulières, non plus que dans les maisons particulières bien réglées, et plusieurs de ceux même qui pratiquent cet usage, s'en accusent comme

d'une faute contre la vérité. 3°. On peut douter si tous les hommes, quand ils s'accorderaient unanimement, pourraient donner au langage le plus simple et le plus ordinaire, au oui et au non, un sens tout-à-fait contraire à son sens naturel, et qu'il a toujours eu. 4°. Supposé que les hommes puissent donner à ces paroles, monsieur n'y est pas, ce sens qu'on leur attribue, monsieur n'est pas visible pour le présent, ce sens même est souvent un mensonge, parce que souvent monsieur n'est invisible, que parce qu'il ne veut pas être vu par caprice, par fantaisie, par mauvaise humeur, et non pas parce qu'il ne peut être vu pour des affaires réelles qui l'en empêchent. Car il y a une différence essentielle entre *ne pouvoir être vu*, parce qu'on a des affaires qui retiennent, et *ne pouvoir pas être vu*, précisément parce qu'on ne le veut pas. 5°. Soit que monsieur ait des raisons solides pour ne point paraître, et qui le mettent dans l'impuissance morale de se laisser voir, soit qu'il n'en ait pas, cette façon de répondre, *monsieur n'y est pas*, tandis qu'il est, renferme toujours du déguisement et de l'obscurité. elle est toujours ambiguë et trompeuse, parce qu'elle laisse toujours l'esprit en doute et en suspens sur la vérité ou sur la fausseté de la réponse, puis qu'on répond de même quand monsieur n'est pas effectivement au logis. D'où il arrive

nécessairement que celui à qui on répond de la sorte est toujours dans le doute, si monsieur est au logis, ou bien s'il n'y est pas. 6°. Si ces paroles, *monsieur n'y est pas*, ne veulent dire autre chose sinon, *monsieur n'est pas visible*, ou ne saurait paraître pour le présent, pourquoi ne pas le dire purement et simplement ? par honnêteté ? C'est par cette raison-là même de l'honnêteté, que saint Thomas exige une réponse pure et simple : *ex honestate unus homo alteri debet veritatis manifestationem*. La preuve qu'il en donne est que l'homme étant naturellement sociable, et la société ne pouvant subsister sans la vérité, on est tenu à la déclarer : *Quia homo est animal sociale, naturaliter unus homo debet alteri id sine quo societas humana servari non possit. Non autem homines possent ad invicem convivere, nisi sibi invicem crederent, tanquam sibi invicem veritatem manifestantibus, et ideo virtus veritatis aliquo modo attendit rationem debiti*. (S. Thom. 2. 2. q. 109, art. 3, in corp.)

Mais, dira-t-on, si l'on répond simplement que *monsieur n'est pas visible*, on s'en offenserait. L'inconvénient est peu considérable ; car, ou les personnes qui interrogent sont raisonnables et chrétiennes, ou elles ne le sont pas. Si elles ne le sont pas, elles doivent s'imputer à elles-mêmes la peine qu'elles se font volontairement

par une fausse délicatesse. Si elles le sont, elles s'offenseront beaucoup moins d'une réponse pure et simple que d'une réponse ambiguë et trompeuse, ou plutôt elles ne s'en offenseront point du tout ; parce qu'en personnes raisonnables et chrétiennes, elles préféreront les intérêts de Dieu, de la vérité et de ceux qu'ils ne pourront voir pour le présent, au besoin ou à l'envie qu'elles auraient de les voir. Enfin, tout le monde s'offensât-il d'une réponse pure et simple, il n'est jamais permis de faire un mal pour en éviter un autre, ou pour procurer un bien. (Voyez le père Alexandre, sur le huitième précepte du décalogue ; les conférences d'Angers, sur les commandemens de Dieu, t. 2, p. 400 et les suivantes. Pontas. De Lamet et Fromageau, au mot mensonge.)

MENTHE, herbe de jardin, dont les pharisiens donnaient la dîme, quoique la loi n'y obligeât pas. (Matth. 23, 23.)

MEONIA, ville épiscopale de la province de Lydie, sous la métropole de Sardes, au diocèse d'Asie, a eu les évêques suivans ;

1. Jean, souscrivit à la lettre de la province de Lydie à l'empereur Léon, touchant le meurtre de saint Proter d'Alexandrie.

2. Anasthase, souscrivit aux canons in *Trullo*.

3. Théophraste, au septième concile général.

4. Georges, au concile de Photius. (Or. chr. t. 1, pag. 884.)

MÉPHAAT, hébr., *apparition des eaux*, du mot *japhah*, paraître, et *maim*, eaux, ville de la tribu de Ruben, qui fut cédée aux lévites de la tribu de Mériari. (Josué, 13, 18.)

MER, en latin *mare*, en hébreux *jam*, en grec *thalassé*. Les hébreux, les Arabes et les Orientaux en général, donnent le nom de mer à tous les grands amas d'eaux, aux étangs, aux grands lacs, aux grands fleuves, comme le Nil, l'Euphrate, le Tigre, etc. Ainsi, Daniel parlant d'Antiochus qui conduisit son armée au-delà de l'Euphrate, et qui campa dans les plaines de Mésopotamie, dit qu'il campa à Padan entre les mers, *inter maria*, c'est-à-dire, entre l'Euphrate et le Tigre. (Dan. 11, 45.) Ainsi, la mer de Galilée, ou de Tibériade, ou de Cinereth, n'est autre chose que le lac de Génézareth, ou de Tibériade dans la Galilée. La mer de Séméchon est le lac de même nom, etc.

MER ROUGE ou **MER DE SUPH**, c'est-à-dire, *mer du Jonc*. On l'appelle *mer du Jonc*, à cause de la grande quantité de jonc ou de mousse de mer qui se trouve dans son fond et sur ses bords. On l'appelle mer Rouge, selon quelques-uns, à cause du sable rouge, ou, selon d'autres, à cause du corail rouge qui est au fond. Mais la vraie raison de cette dénomination est que les Iduméens descendans d'Edom ou d'Esau habitaient près des côtes de cette mer. A

cause de cela, elle fut appelée mer d'Edom ou d'Idumée : d'où les Grecs ont fait *Erythræen*. et les latins *rubrum*, rouge, qui est ce qui signifie *Edom en hébreu*. Le texte hébreu de l'ancien-Testament n'appelle jamais cette mer, *mer Rouge*, mais *mer de Suph*. La mer Rouge, que les Arabes nomment aussi mer de la Mecque, parce qu'elle n'est pas éloignée, et d'étroit arabe, est un grand golfe qui entre dans les terres à Ormus. et s'étend entre l'Afrique et l'Arabie, jusqu'à une lieue au-dessus de Suez, faisant, avec la Méditerranée, une isthme d'environ cinquante lieues, qui joint l'Afrique à l'Asie. Dans sa plus grande largeur elle n'a qu'environ trente-six lieues, sa longueur est d'environ trois cent cinquante ; à son entrée dans les terres, elle n'en a que six d'un côté à l'autre, le long de la côte orientale.

L'Écriture nous apprend (*Exod. 14.*) que les Hébreux, poursuivis par les Égyptiens, passèrent la mer Rouge à pied sec au nombre de six cent mille hommes, sans compter les vieillards, les femmes et les enfans, tandis que les Égyptiens qui voulurent tenter le même passage furent engloutis par les flots. Quelques auteurs, tant anciens que modernes, prétendent que Moïse qui avait été longtemps sur la mer rouge, dans le pays de Madian, ayant observé qu'elle avait son flux et reflux réglé comme l'Océan, avait adroi-

tement profité du temps du reflux pour faire passer le peuple hébreu; et que les Égyptiens qui ignoraient la nature de cette mer, s'y étant témérairement engagés dans le temps du flux, furent enveloppés dans ses eaux, et périrent tous, comme le dit Moïse. Joseph (antiqu., l. 2, cap. ult.) compare le passage de la mer Rouge par les Hébreux à celui de la mer de Pamphylie par les Macédoniens qui entrèrent dans cette mer et en côtoyèrent le bord qui n'est pas bien profond, de manière que les soldats marchèrent tous les jours dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ainsi, selon cette hypothèse, les Hébreux ne passèrent pas la mer rouge d'un bord à l'autre; ils la côtoyèrent seulement, et remontèrent pendant le flux de l'endroit où ils étaient en un autre endroit un peu plus haut, en faisant comme un demi-cercle dans la mer. Mais ces systèmes sont absolument insoutenables, et évidemment contraires au texte de Moïse, et des autres auteurs sacrés qui parlent du passage de la mer Rouge, comme d'un miracle fameux, par lequel le Seigneur ouvrit cette mer, et la dessécha pour la faire passer aux Hébreux d'un bord à l'autre dans un lit très-vaste, que les eaux retirées leur laissèrent à sec : *Le Seigneur dit à Moïse (Exod. 14.) : étendez la main sur la mer, et séparez-en les eaux, afin que les Israélites marchent à pied sec au milieu des eaux... et Moïse ayant étendu sa main*

sur la mer, le Seigneur en divisa les eaux, et il fit souffler toute la nuit un vent impétueux qui la dessécha. L'eau étant ainsi partagée, les enfans d'Israël entrèrent au milieu de la mer desséchée, ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur. Lorsque les Égyptiens furent entrés dans la mer, le Seigneur dit à Moïse : étendez votre main sur la mer, afin que les eaux retombent sur les Égyptiens. Moïse ayant donc étendu sa main, les eaux se remirent en leur premier état, et vinrent au-devant des Égyptiens qui s'enfuyaient; et le Seigneur les enveloppa au milieu des flots; etc. Mais les enfans d'Israël passèrent à sec au milieu de la mer, ayant les eaux à droite et à gauche qui leur servaient comme de mur. Le Psalmiste nous apprend que le Seigneur divisa la mer, qu'il fit passer les Israélites, et tint les eaux comme dans une outre. (Psalm. 77, 13.) Isaïe dit que le Seigneur a divisé les flots devant son peuple, qu'il les a conduits au fond des abîmes, comme un cheval qu'on mène au milieu d'une campagne. (Isai. 63, 13. Dom Calmet, Dissert. sur le passage de la mer Rouge.)

MER D'AIRAIN, grand bassin de bronze que Salomon fit faire dans le temple pour la commodité des prêtres qui y lavaient les pieds et les intestins des victimes, et les instrumens dont ils se servaient dans les sacrifices. Ce vase, qui était rond, avait dix

coudées de diamètre d'un bord à l'autre, environ trente coudées de circonférence, et cinq de profondeur. Le bord était orné d'un cordon, et embelli de pommes et de boulettes et de têtes de bœuf en demi-relief. Sa capacité était de trois milles bathes, comme il est dit dans le second livre des Paralipomènes, 4, 5, ou de deux milles bathes, comme il est porté. (3 Reg. 7, 26.) Ce que l'on concilie, en disant que la cuve ou coupe contenait deux mille bathes, et que le pied, qui était creux, en contenait encore mille. Ce grand vaisseau était donc porté sur son pied, qui était comme une grosse colonne creuse, et il portait, outre cela, sur douze bœufs de bronze, disposés en quatre groupes, trois à trois, et laissant quatre passages pour aller tirer l'eau par des robinets attachés au pied de ce vase. (3 Reg. 7, 23.)

MÉRAJOTH, hébr., *les amertumes*, du mot *marar*, prêtre de la race d'Aaron. Il fut fils de Zeraïas, et père d'Amarias (1 Par. 6, 6.)

MERALA ou **MARALA**, hébr., *l'amertume de l'élévation* ou *de la feuille*, du mot *marar*, amertume, et *hala*, élévation ou feuille, ville de la tribu de Zabulon. (Josué, 19, 11.)

MERARI, hébr., *amer*, du mot *marar*, troisième fils de Lévi. (Exod. 6, 19.)

MERARI, fils d'Idox, et père de Judith, de la tribu de Siméon. (Judith, 8, 1.)

MERAT (Louis), de Troyes,

jesuite, mort le 19 février 1664, âgé de quatre-vingt-sept ans, publia à Paris en 1623 : *Disputes sur toute la Théologie de saint Thomas*. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2253.)

MERBES (Bon de), prêtre, docteur en Théologie, né à Montdidier, diocèse d'Amiens en Picardie, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et il y enseigna les belles-lettres pendant quelques années. Il mena ensuite une vie fort retirée dans la province jusqu'à la fin de ses jours, qu'il vint à Paris pour faire imprimer une somme de Théologie morale qu'il avait composée par le conseil de M. le Tellier, archevêque de Reims, et avec le secours de M. Faure, docteur de Sorbonne, qui avait été précepteur de ce prélat. Cet ouvrage, dédié à M. le Tellier, parut à Paris, chez Desallier, en 2 volumes in-folio, l'an 1683, sous le titre de *Summa christiana seu orthodoxa morum disciplina ex sacris litteris, sanctorum Patrum monumentis, conciliorum oraculis, summorum denique pontificum decretis fideliter excerpta*, etc. Le latin en est pur et élégant, mais trop diffus. Les principes en sont solides, les décisions sèbres. M. de Merbes qui avait vécu fort pieusement, mourut à Paris au collège de Beauvais le 2 d'août 1684, âgé de soixante-huit ans. (Dupin, Biblioth., dix-septième siècle, part. 4, pag. 271. Richard Simon, Critiq. de Dupin.)

t. 2, p. 385. Journal des Savans, 1683.)

MERCADO (Thomas), né à Séville, prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique à Mexico, où il enseigna la Théologie dogmatique et morale. Ses supérieurs lui ayant permis de venir en Espagne, il fit imprimer, l'an 1569 à Salamanque, un Traité espagnol des contrats, qui fut réimprimé deux ans après à Séville où on en a fait encore depuis une autre édition. Mercado fit encore imprimer, en 1571 à Séville, un commentaire sur le texte de Pierre d'Espagne, et ses observations sur la dialectique d'Aristote. Peu après il s'embarqua pour retourner à Mexico; mais il mourut en chemin. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 235.)

MERCATOR (Gérard), l'un des plus célèbres géographes de son temps, naquit le 5 mars de l'an 1512 à Ruremonde, étudia la philosophie à Bois-le-Duc, et les mathématiques à Louvain. Il mourut à Duisbourg le 2 décembre de l'an 1594, âgé de quatre-vingt-deux ans, huit mois et vingt-huit jours. On a de lui divers ouvrages géographiques, astronomiques, chronologiques et théologiques; savoir, 1°. un atlas et des tables géographiques. 2°. *De usu annuli astronomici*. 3°. *Globi cœlestis sculptura*. 4°. *Globi terrestris sculptura*. 5°. Une chronologie depuis la création du monde jusqu'à l'an 1568. 6°. Un traité de la création du monde, sous le titre *De creatio-*

ne et fabricæ mundi, qui fut condamné, parce qu'on y trouva dans le chapitre dix-huitième quelque proposition touchant le péché originel, qui n'était pas conforme au sentiment de l'Église. 7°. *Harmonia Evangelistarum*. 8°. Des commentaires sur l'épître aux Romains, sur l'apocalypse et sur quelques chapitres d'Ézéchiel. (Gautier Ghimnius, *en sa vie*. Possevin, *lib. 2, Biblioth. selectæ*. Valère-André, *Bibliot. belg.*)

MERCATUS (Jacques), moine de la congrégation de Saint-Sylvestre, dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. *Phrasealogie de la langue hébraïque*. 2°. *Notes sur le Cantique des cantiques*. 3°. *Vie de saint Bonifcius, évêque de Foligno, et de saint Jean, disciple de saint Sylvestre, à Camerin en 1613*. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, col. 1688 et 1689.)

MERCAVA, terme de Théologie rabbinique, dont les Juifs se servent pour exprimer les spéculations sur la nature de Dieu et de ses ouvrages.

MERCIE, partie de l'Angleterre qui fut autrefois le principal des royaumes que les Anglo-Saxons avaient fondés dans la Grande-Bretagne. Il y eut un concile vers l'an 705 : le vénérable Bède en fait mention. Adhelme s'y trouva, et eut ordre d'écrire pour la célébration de la fête de Pâque, contre l'erreur des Bretons. (Bède, *lib. 5, cap. 19.*)

L'an 811, il y eut un autre concile à Mercie, pour la consécration d'une église. (*Angl.* 1.)

MERCIER (Jean le), en latin *Mercurus*, l'un des plus savans hommes en hébreu qui aient paru parmi les chrétiens, naquit à Usez en Languedoc. Ses pères lui firent apprendre le droit dans l'université de Toulouse, puis dans celle d'Avignon. Il y fit de grands progrès aussi bien que dans les belles-lettres et dans les langues grecque, latine, hébraïque et chaldaïque. Après la mort de François Vatable, il fut nommé professeur royal en sa place, l'an 1546. Ayant embrassé la religion protestante, il fut obligé de sortir du royaume, et se retira à Venise auprès d'Arnoul du Ferrier, ambassadeur de France. Il revint en France avec le même ambassadeur, et mourut dans sa maison d'Usez, l'an 1570. On a de lui des commentaires sur la Genèse, sur Job, sur les Proverbes, sur l'Ecclésiastique, sur le Cantique des cantiques, sur les cinq petits prophètes, imprimés à Genève depuis sa mort, par les soins de son fils Josias le Mercier. Il a aussi donné l'évangile de saint Matthieu, traduit de l'hébreu en latin, imprimé à Paris en 1555; une paraphrase chaldaïque d'Abdias et de Jonas, traduite en latin avec des notes, à Paris, 1550; notes et version du livre de Ruth, *ibid.*, 1550; table sur la grammaire chaldaïque, *ibid.*, 1560; des abréviations hébraïques; ver-

sion de la paraphrase d'Onkelos et du commentaire d'Aben-Esra sur le décalogue, *ibid.*, 1568. (Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle.*)

MERCIER ou MERCHIER (Guillaume le), en latin *Mercurus*, né à Ath en Hainaut au commencement de l'an 1572, fut doyen de Saint-Pierre de Louvain. Il enseigna pendant près de trente ans la philosophie et la Théologie à Louvain, et mourut le 6 août de l'an 1639. On a de lui des commentaires sur la troisième partie de la somme de saint Thomas, depuis la neuvième question. (Valère-André, *Biblioth. belg. Le Mire, de Script. sec. decimi-septimi.*)

MERCORI (Jules), dominicain de Crémone, rendit de grands services à sa patrie qui l'avait député à la cour de Philippe IV pour des affaires importantes. C'était un bon philosophe et un excellent théologien. Après avoir été premier professeur et ensuite recteur du collège de Naples, il fut fait inquisiteur-général successivement à Mantoue et à Milan, et ce fut dans ce temps-là qu'il publia un livre intitulé : *Basis totius Theologiæ moralis*, où il traite de la probabilité des opinions, en prenant le milieu entre le relâchement et le rigorisme. Ce livre qui parut à Mantoue en 1658, fut réimprimé l'année suivante à Paris, et attaqué d'un côté par M. Nicole, caché sous le nom de Wendrock, et de l'autre par Jean

Caramuel, Mercuri y répondit par deux écrits imprimés en 1653 et 1664 à Pavie, et mourut en 1669 à Milan. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 629.)

MERCREDI, *mercurii dies*.

C'est le troisième jour ouvrable de la semaine, celui qu'on appelle dans le bréviaire la quatrième série. Il est ainsi nommé, parce que la planète de Mercure domine dans sa première heure, selon l'opinion de ceux qui admettent des heures planétaires. Le mercredi et le vendredi étaient autrefois destinés aux exercices des fidèles, que l'on appelait *stations*, et qui consistaient en jeûnes et en prières qui se faisaient dans les lieux d'oraison, ou aux tombeaux des martyrs. On s'y rendait de grand matin tous les mercredis et les vendredis de la semaine, qui n'étaient point empêchés par quelque autre acte de culte plus solennel, et l'on n'en sortait qu'à l'heure de none, c'est-à-dire, à trois heures après midi où finissait la messe et le petit jeûne qui se pratiquait en ces jours. On l'appelait *petit jeûne*, parce qu'il était moins long de trois heures que le jeûne du carême, des quatre-temps, des veilles de grandes fêtes, et qu'il n'était point d'une obligation si étroite, au moins en occident. On l'appelait aussi *jeûne de station* et *jeûne de none*. Tertullien, devenu montaniste, l'appelait *demi-jeûne* par mépris pour les catholiques, afin de faire valoir davantage le jeûne des stations

de sa secte, que l'on ne rompait qu'après le soleil couché comme les grands jeûnes. Le jeûne des stations était libre dans l'Eglise d'Occident, et commandé dans celle d'Orient où il s'observe encore aujourd'hui. L'Eglise choisissait le mercredi et le vendredi pour des jours de station, parce que le mercredi était le jour auquel les Juifs avaient résolu de faire mourir Jésus-Christ, et le vendredi était le jour auquel ils avaient exécuté leur résolution. On remarque que depuis saint Grégoire-le-Grand, les mercredis, vendredis et samedis ont eu des offices propres et particuliers pendant presque toute l'année dans l'Eglise romaine; ce qui ne se voit pas des lundis, mardis et jeudis. (Baillet, *Vies des Saints*, t. 4. Histoire du dimanche et des autres séries de la semaine, p. 13.)

MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa, dieu fabuleux, et messager des dieux. On l'adorait comme la divinité qui présidait à l'éloquence, au commerce, à la doctrine. Les Grecs lui donnent le nom d'*Hermès*, qui signifie interprète, parce qu'ils le regardaient comme l'interprète des volontés des dieux. C'est apparemment pour cela que ceux de Lystres ayant ouï prêcher saint Paul, et lui ayant vu guérir un malade, voulurent lui offrir des sacrifices, comme s'il eût été Mercure. (*Art.* 14, 2.)

MERCURE, martyr de Césarée en Cappadoce, était fils d'un officier d'armée de Scythie au-deçà

du Danube. Il suivit lui-même la profession des armes, et s'y éleva par degrés jusqu'au commandement des troupes. Il fut accusé de christianisme et couronné par le martyre à Césarée en Cappadoce, l'an 250, sous l'empereur Déce, ou vers l'an 259, sous l'empereur Valérien. Les Grecs honorent sa mémoire le 25 de novembre. (Baillet, t. 3, 25 novembre.)

MERCURIE, sainte femme qui souffrit le martyre à Alexandrie, l'an 250, sous l'empereur Déce, avec saint Epimaque, saint Alexandre, sainte Ammonaire et sainte Denyse. (Baillet, 12 décembre.)

MERCY-DIEU, *Misericordia Dei*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Poitou, à un quart de lieue de la Roche-Posay, sur la Gartempe et à trois lieues et demie de Châtelleraut, au diocèse de Poitiers. Elle fut d'abord appelée Bechieron, d'un fonds de terre où elle était située, et elle a conservé ce nom depuis l'année 1151 qu'elle fut commencée, jusqu'en 1175. Elle eut pour fondateur Eschivart ou Esquivart, sire de Preuilly en Touraine, lequel y fut enterré avec son fils et quelques autres seigneurs de Preuilly. L'église fut dédiée en 1224 par Guillaume Prevost, évêque de Poitiers. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 1336.)

MÈRE, siège épiscopal de la Phrygie-Salutaire, sous la métropole de Synnade, au diocèse d'Asie, a eu pour évêques :

1. Théodose, assista au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas.

2. Megas, au cinquième concile général.

3. Damien, au septième concile général.

4. Théodore, au huitième. (*Or. chr.*, t. 1, p. 840.)

MERED, hébr., *rebelle*, du mot *marad*, fils de Bethia. (1 Par. 4, 17.)

MEREMOTH, hébr., *amertume* ou *myrrhe de la mort*, du mot *marar*, *amertume* ou *mor*, *myrrhe*, et du mot *muth*, *mort*, fils d'Urie, et prêtre du nombre de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone. (1 Esdr. 8, 33.)

MERGALUS, ou MERGULA, plongeou; oiseau de rivière ou d'étang, que Moïse déclare immonde. (*Levit.* 11, 17.)

MERGENSTEIN (Jean-Gaspard), capucin, gardien et définiteur de la province de Franconie, vivait sur la fin du dix-septième siècle. Il a publié : 1°. *Supplices libelli fidelium animarum in purgatorio detentorum* (en allemand), Bambergæ, 1677, in-12. 2°. *Saltus gigantis, sive meditationes de vitâ et passione Christi*, Wiræburgi, 1674, et depuis traduit en allemand, et imprimé à Bamberge en 1682. 3°. *Neoconfessarius seu instructio incipientium confessoriorum*, Wiræburgi, 1683. 4°. *Hebdomades seu exercitia eucharistico-mariana*, ibid, 1686. 5°. *Prælibanda eucharistica ad majorem excitandam*

devotionem, desiderium et amorem erga sanctissimam Eucharistiam, simul et octena mariana, sive in octo coronas sydereas distincta encomia beatæ Virginis Mariæ, ibid., 1696. On ignore si le *novenale marianum*, les sermons de B. V. Maria et in festis totius anni, etc., ont été publiés. (Dion. Gen., *biblioth. Capuc. retexta à Bern.*, à Bononia, p. 148.)

MÉRIBAAL, hébr., *rebellion ou qui résiste à Baal, et conteste contre l'idole*, du mot *rub*, *contester*, et *Baal*, idole, fils de Jonathas, et père de Micha. (1 Par. 8, 34.) Méribaal est le même que Miphiboseph. Les Hébreux évitaient de prononcer le nom de *Baal*; ainsi au lieu de *Miphi-Baal* ou *Méri-Baal*, ils disaient *Miphiboseth* ou *Mériboseth*. (D. Calmet, Dictionnaire.)

MÉRIDA, *Emerida Augusta*, ville d'Espagne dans la Castille-Neuve sur la Guadiana, entre Badajoz et Médelin, a été très-considérable, et est aujourd'hui presque ruinée. Son siège métropolitain fut transféré par Caliste II l'an 1124, à saint Jacques de Compostelle en Galice.

Conciles de Mérida.

Ce concile composé de douze évêques de la province de Portugal, fut convoqué par les ordres du roi Recenwinthe l'an 666, et l'on y publia vingt-un canons.

Le premier ordonne que les jours de fêtes on dira vêpres

dans les églises avant de chanter le son, c'est-à-dire, le *Venite exultemus*, qu'on appelait ainsi, parce qu'il se chantait à haute voix.

Le second porte que quand le roi ira à l'armée, les évêques offriront tous les jours le sacrifice, et feront des prières pour lui et pour les siens, jusqu'à ce qu'il soit de retour.

Le troisième ordonne que le métropolitain, après son ordination, s'engagera devant les évêques de sa province, et les évêques devant leur métropolitain, promettront par écrit de vivre chastement, sobrement et honnêtement. Les métropolitains adresseront cet écrit aux évêques de leur province, et les évêques à leur métropolitain.

Le quatrième défend aux évêques légitimement empêchés de venir au synode, d'y députer un simple diacre.

Le cinquième ordonne que les évêques suffragans seront obligés d'obéir à leur métropolitain, lorsqu'il leur mandera de venir célébrer les fêtes de Noël et de Pâque avec lui.

Le sixième porte qu'on célébrera tous les ans un concile dans le lieu que le roi aura marqué, et suspend les évêques qui refuseront de s'y trouver, des fonctions de leurs ordres, jusqu'au synode suivant.

Le septième règle quelques différends entre les évêques sur les limites de leurs diocèses, et veut que la possession de trente ans serve de titre.

Le huitième défend à celui à qui l'évêque envoie le saint chrême, de rien prendre pour sa distribution, et aux prêtres de rien exiger pour le baptême; on leur permet néanmoins de recevoir ce qui leur sera présenté librement.

Le neuvième porte que chaque évêque aura un archiprêtre, un archidiaque et un primicier.

Le dixième ordonne aux prêtres, aux abbés, aux curés, aux diacres qui avaient obtenu quelque exemption de leur évêque, d'être entièrement soumis à son successeur, de le recevoir quand il fait sa visite, et de n'entreprendre aucune affaire devant les juges séculiers, sans son consentement.

Le onzième permet à l'évêque de prendre les prêtres et les clercs des paroisses pour les établir dans son église cathédrale, sans perdre leurs titres, ni le revenu de leurs bénéfices, à condition que l'on y mettra un prêtre ou un autre clerc, à qui on fournira la subsistance.

Le douzième donne pouvoir à l'évêque de punir ou de récompenser les clercs, selon qu'ils s'acquittent bien ou mal de leur devoir.

Le treizième porte que les offrandes qu'on fait aux églises seront divisées en trois parties, dont il y en aura une pour l'évêque; l'autre pour les prêtres et pour les diacres; et la troisième pour les clercs.

Le quatorzième défend aux évêques de maltraiter les servi-

teurs de l'église, et leur ordonne de les livrer au juge séculier s'ils sont coupables de quelque crime, en avertissant en même temps les évêques de modérer la peine à laquelle ils seront condamnés.

Le quinzième ordonne que la troisième partie du revenu des églises sera employée à leurs réparations.

Le dix-septième porte que les curés des paroisses auront des clercs avec eux, auxquels ils fourniront leur subsistance, pour leur aider à faire l'office.

Le dix-huitième ordonne aux prêtres chargés de plusieurs églises, parce qu'une seule n'est pas capable de les nourrir, de dire la messe tous les dimanches dans chacune, et de réciter les noms de ceux qui les ont bâties, soit qu'ils soient vivans ou morts.

Le dix-neuvième renferme des réglemens touchant les affranchis des églises.

Le vingtième permet que les donations faites par l'évêque subsistent, quand il se trouve qu'il a plus donné de son bien à l'église, qu'il n'en a profité.

Le vingt-unième excommunique ceux qui violeront ces canons. (*Reg. 15. Lab. 6. Hard. 3.*)

MÉRIDA, ville épiscopale de l'Amérique, sous la métropole de Mexique, et capitale de la province d'Yucatan, est située à douze lieues de la côte septentrionale: c'est la résidence du gouverneur. Elle fut érigée en évêché pour toute la province

d'Yucatan en 1547. On n'y compte que cent familles espagnoles : les autres habitans sont des Indiens, des mulâtres, etc. La cathédrale est dédiée à saint Ildephonse.

Évêques de Mérida.

1. Jean de Saint-François.
2. Jean de la Porta. Ces deux évêques ont été nommés, et n'ont point été sacrés.
3. François de Toral, cordelier, provincial de la province du saint Evangile, fut nommé évêque en 1562, et mourut en 1571.
4. Diègue de Landa, cordelier, provincial de la province d'Eucatan, fut nommé en 1572, et mourut en 1579.
5. Grégoire, de Monte Alvo, dominicain, fut transféré de l'église de Cusco à celle de Mérida, où il mourut en 1593.
6. Jean Izquierdo, cordelier, fut nommé en 1594, et mourut en 1602, après avoir visité trois fois son évêché.
7. Diègue de Vasquez de Mercado, doyen de l'église de Messuacan, fut transféré à l'archevêché de Manille.
8. Gonzale de Salazar, de l'Ordre des Augustins, fut nommé en 1608. Il gouverna son église avec beaucoup de zèle, qu'il signala surtout contre l'idolâtrie. Il brisa vingt mille idoles, et mérita les éloges du pape Paul v qui lui écrivit pour le féliciter d'avoir entièrement détruit l'idolâtrie. Il mourut en 1636, après avoir converti

plus de quinze mille Indiens.

9. Jean Alphonse Ocan, docteur et professeur en philosophie de l'université d'Alcala, fut transféré à Cusco en 1642.

10. André Fernandez d'Ypen-sa, docteur et professeur dans l'université d'Alcala, inquisiteur de Tolède, fut fait évêque de Mérida en 1643, et mourut la même année.

11. Marc Torrés, chanoine de l'église de Burgos, fut nommé en 1644.

MERIBOTH ou MERIMUTH, fils d'Urie. (2 Esdras, 3, 21.)

MÉRITE.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *De la nature, des espèces et de l'existence du mérite.*

§ II. *Des conditions du mérite.*

§ III. *De l'objet du mérite.*

§ I^{er}.

De la nature, des espèces et de l'existence du mérite.

Le mérite se dit de la bonté morale des actions des hommes, et de la récompense qui leur est due; et parce que cette récompense peut être due aux bonnes œuvres en plusieurs manières, on distingue deux sortes de mérite, l'un de *congruité* ou de *bienséance*, et l'autre de *condignité*. Le *mérite de congruité*, de *congruo*, est lorsqu'il n'y a pas une juste proportion entre l'action et la récompense, en sorte que celui qui donne, supplée par sa libéralité, ou par sa

bonté, à ce qui manque à l'action. Le *mérite de condignité*, de *condigno*, est lorsque la récompense est due par justice, et pour lors il y a une entière égalité entre l'action et la récompense, c'est un mérite d'une condignité stricte et rigoureuse. Si la récompense, au contraire, est en partie fondée sur la grâce et la bonté de celui qui la donne, c'est un mérite d'une condignité ordinaire.

Il est de foi, et l'Eglise a défini contre les protestans, que l'homme peut mériter, non d'un mérite rigoureux de condignité, puisque toutes ses actions méritoires sont des dons de Dieu fondés sur la grâce, mais d'un mérite de condignité ordinaire et moins strict. L'Ecriture qui promet la gloire aux justes à titre de récompense et de justice, ne permet pas de douter de cette vérité, puisque la récompense et le juste salaire supposent nécessairement le mérite. *Merceres vestra copiosa est in cœlis.* (Matth. 5, 12.) *Reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus justus judex.* (2 ad Timoth. 4, 8.) Qu'importe donc que l'homme doive tout à Dieu, comme en ayant tout reçu : il suit de-là seulement que ses actions ne sont pas méritoires d'un mérite strict, quoiqu'elles le soient d'un mérite moins rigoureux, fondé sur la grâce, les promesses et la fidélité de Dieu. C'est ce que nous appelons mérite proprement, quoique non strictement dit,

après toute la tradition, comme le fait très-bien voir l'illustre Bossuet dans son exposition de la doctrine de l'Eglise. (Num. 7.)

§ II.

Des conditions du mérite.

Il y a plusieurs conditions nécessaires pour le mérite de condignité proprement dit, quoique moins rigoureux.

La première est, que l'action que l'on fait soit libre, étant certain que toute action faite nécessairement et sans liberté, n'est susceptible d'aucun mérite. Cette condition n'est pas seulement claire par elle-même : elle est encore certaine d'une certitude de foi divine, comme le remarque Gonet (t. 4, disp. 1, de mer., art. 2) ; d'où vient que si Dieu promettait quelque chose à une action faite sans liberté, elle n'en serait point pour cela plus méritoire, et ce que Dieu lui accorderait en exécutant sa promesse, ne serait pas une récompense, mais un don purement gratuit.

La seconde, que cette action soit bonne d'une bonté surnaturelle, parce qu'il n'y a point de proportion entre une action naturelle et une récompense surnaturelle. Mais il n'importe que l'action soit de conseil, ou de précepte.

La troisième, que la bonne action soit commandée par la charité, c'est-à-dire, qu'elle se fasse, ou actuellement, ou au moins virtuellement, par un

motif de charité. C'est la doctrine constante de saint Thomas, qui dit : *Meritum vitæ æternæ primò pertinet ad charitatem ; ad alias autem virtutes secundariò , secundum quod earum actus à charitate imperantur....*

Fidei actus non est meritorius , nisi fides per dilectionem operetur ; similiter etiam actus patientiæ et fortitudinis non est meritorius , nisi aliquis ex charitate hæc operetur. (S. Thom. 1, 2, q. 114, art. 4.) La raison

est que la charité est la reine des vertus ; qu'elle a plus de proportion avec la vie éternelle, que toutes les autres, et que Dieu en a disposé de la sorte, comme il paraît par les Ecritures qui n'attribuent le mérite de la vie éternelle qu'à la charité : *Oculus non vidit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* (1 Cor. 11, Jacobi 1, 12.)

Beatus vir qui suffert tentationem , quoniam cum probatus fuerit , accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus diligentibus se.

La quatrième condition est que la bonne action, soit faite par celui que les théologiens appellent voyageur, *viator*, c'est-à-dire, par un homme qui soit vivant en ce monde, parce qu'après cette vie, l'on n'est plus en état de mériter, selon ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean, ch. 9. *Venit nox, quando nemo potest operari*, savoir d'une façon méritoire ou déméritoire.

Le cinquième, que la bonne

action soit faite par un homme en état de grâce, parce que la vie éternelle qui est l'héritage des enfans, n'est promise qu'aux justes, et que les œuvres faites hors l'état de la charité habituelle et de la grâce sanctifiante, sont stériles pour le ciel, selon ces paroles de l'apôtre, au chap. 13, de sa première épître aux Corinthiens : *Si charitatem non habuero, nihil sum... nihil mihi prodest.*

La sixième condition qui se tient du côté de Dieu, est qu'il ait promis une récompense à la bonne action, parce que le mérite de condignité suppose en Dieu l'obligation de récompenser l'action méritoire, et que Dieu ne peut être obligé à récompenser, à moins qu'il ne s'y soit engagé par promesse, puisque toutes les bonnes œuvres des justes lui étant dues par une infinité de titres, tels que ceux de créateur, par exemple, de souverain seigneur, de dernière fin, il n'est point obligé de leur accorder la vie éternelle pour récompense, à moins qu'il ne la leur ait promise. Il faut remarquer que quand nous disons que toutes ces conditions sont requises pour le mérite de condignité, cela ne doit s'entendre que par rapport à la récompense essentielle qui consiste dans la possession de Dieu ; car pour la récompense accidentelle qui est accessoire à la béatitude, telle que l'auréole du martyr, elle peut être méritée par les actes des autres vertus, quoique non

commandées par la charité, comme l'enseignement communément les thomistes mêmes, témoins Gonet et Contenson.

Quant au mérite de congruité, l'état de grâce n'y est pas absolument requis, non plus que la promesse divine, puisque nous voyons que Corneille le centenier mérita par ses aumônes et par ses prières une faveur que Dieu ne lui avait point promise. (*Act. cap. 10.*) Il suffit donc, pour cette espèce de mérite, que l'action soit bonne, d'une bonté surnaturelle; qu'elle soit libre; qu'elle soit faite par un homme voyageur pour le service de Dieu.

§ III.

De l'objet du mérite.

On entend par l'objet du mérite tout ce que l'on peut mériter, soit dans l'ordre de la nature, comme les biens temporels; soit dans l'ordre de la grâce, comme les biens surnaturels, présents ou futurs, et l'on demande si l'homme peut mériter ces différens biens, et comment il peut les mériter.

1°. Personne ne peut mériter la première grâce actuelle d'un mérite même de simple congruité, parce qu'il ne pourrait la mériter que par ses forces naturelles, et qu'il n'y a point de proportion entre la nature et la grâce. D'où vient la vérité de cet axiome, *principium meriti non cadit sub meritum*, et la fausseté de cette proposition de Pélage, *gratia secundum merita datur*.

2°. On peut mériter la seconde grâce habituelle d'un mérite de condignité; mais pour la première, on ne peut la mériter que d'un mérite de congruité, parce qu'une des conditions, essentiellement requises au mérite de condignité est l'état de grâce sanctifiante ou habituelle, et qu'il répugne qu'on soit en état de grâce habituelle, avant qu'on ait la première grâce habituelle.

3°. Les adultes peuvent mériter la seconde gloire, c'est-à-dire, l'augmentation de la gloire, d'un mérite de condignité, comme ils peuvent mériter de même la seconde grâce; mais pour la première gloire, c'est-à-dire le premier degré de la gloire ou de la béatitude du ciel, ils ne peuvent la mériter que d'un mérite de congruité, parce que ce premier degré de gloire répond au premier degré de la grâce sanctifiante, et précède par conséquent tout mérite de condignité.

4°. Les justes ne méritent infailliblement, ni d'un mérite de condignité, ni d'un mérite de congruité, la grâce de la pénitence, s'ils viennent ensuite à tomber, parce que Dieu n'a point promis aux justes la grâce de la pénitence après leur chute, et que l'expérience prouve qu'il ne la leur accorde pas toujours.

5°. Les justes ne peuvent mériter infailliblement non plus le don de la persévérance finale, ni d'un mérite de condignité, ni

d'un mérite de congruité, parce que c'est un don purement gratuit de la part de Dieu qui ne l'a point promis infailliblement aux justes, et que si les justes pouvaient le mériter infailliblement de quelque manière que ce fût, il s'ensuivrait qu'ils ne pourraient perdre la justice, et qu'elle serait inamissible. Si donc les justes peuvent mériter le don de persévérance d'un mérite de congruité, comme ils le peuvent en effet, ce n'est pas d'un mérite infaillible, mais d'une simple bienséance qui se réduit à l'impétration par le moyen de la prière; et c'est le sens de ces paroles de saint Augustin dans son livre de la persévérance, c. 6, *hoc Dei donum suppliciter emereri potest.*

6°. Les justes peuvent mériter les biens temporels d'un mérite de condignité, en tant qu'ils sont nécessaires, ou très-utiles à l'exercice des vertus qui conduisent à la vie éternelle, parce qu'ils sont à cet égard des moyens pour obtenir la fin dernière, et que la fin et les moyens se méritent de la même manière. Mais si l'on envisage les biens temporels en eux-mêmes, et abstraction faite du salut, les justes ne peuvent les mériter que d'un mérite de congruité; et les pécheurs le peuvent aussi par des œuvres moralement bonnes, comme l'enseigne saint Augustin dans tout son ouvrage de la cité de Dieu, et saint Thomas sur le second livre des sentences,

(Dist. 27, quest. 1, art. 4.) en ces termes : *Frequenter, ut Gregorius dicit, Deus in hoc mundo remunerat eum qui præmium futuræ gloriæ non meretur, ut nullum bonum irremuneratum invenitur.*

7°. Les justes peuvent mériter aux autres tout ce qu'ils peuvent se mériter à eux-mêmes d'un mérite de congruité, et quelque chose de plus; savoir la première grâce qu'ils méritent quelquefois aux pécheurs, et que personne ne peut se mériter à soi-même, puisqu'étant le principe de tout mérite, elle ne peut tomber sous le mérite. Les justes peuvent donc mériter des grâces aux autres; et il suffit pour cela qu'ils offrent à Dieu des bonnes œuvres surnaturelles qui sont proportionnées aux grâces qu'ils demandent, et qu'il convient que Dieu accepte dans l'ordre de sa douce providence, selon lequel les hommes doivent s'aider mutuellement dans l'affaire de leur salut. (M. Collet, Moral. tom. 2, p. 684 et seq. Le père Billuart, t. 6, p. 468 et suiv.)

MERLIN (Jacques), du diocèse de Limoges, docteur en Théologie de la faculté de Paris, fut chanoine et grand-pénitencier de l'église de Notre-Dame de la même ville, après avoir été quelque temps curé de Montmartre. Le roi François 1^{er} le fit arrêter prisonnier dans le château du Louvre le 9 avril 1527, parce qu'il parlait souvent avec feu contre les personnes de la

cour, soupçonnées de favoriser la nouvelle doctrine. Il en sortit deux ans après pour aller en exil à Nantes d'où il revint à Paris au mois de juin 1530, et où il mourut grand-vicaire et curé de la Magdeleine le 26 septembre 1541. Merlin est le premier qui ait entrepris de défendre Origène des erreurs qu'on lui imputait, par une apologie qu'il a mise à la tête de l'édition des œuvres de ce père, qu'il publia en 1511. Il est encore le premier qui ait entrepris de donner une collection de tous les conciles ; il y en a trois éditions, la première in-fol., à Paris en 1523, le premier volume, et en 1524 le second ; la seconde à Cologne in-8°, 2 volumes en 1530 ; et la troisième aussi in-8°, 2 volumes, à Paris en 1535. Il a aussi donné les œuvres de Richard de Saint-Victor, imprimées à Paris en 1518, celles de Pierre de Blois, imprimées aussi à Paris en 1519, et celles de Durand de Saint-Pourçain en 1515. Il y a encore six Homélies de Merlin sur ces paroles de l'Évangile : *l'ange Gabriel fut envoyé à une vierge*, etc., imprimées à Paris en 1538. (Dupin, Biblioth. seizième siècle, part. 3, p. 545.)

MERLIN (Charles), jésuite. Nous avons de lui : *Traité historique et dogmatique sur les paroles, ou les formes des sacrements de l'Église*, à Paris, chez Hérissant père et fils, 1745, in-12.

MERLON, connu sous le nom de *Jacobus*.

MERLONUS HORSTIUS.
(*Voy. HORSTIUS.*)

MERMON (Arnoul), natif d'Alost en Flandre, et religieux de l'Ordre des Frères Mineurs. se distingua dans le seizième siècle par son savoir et par son zèle contre les novateurs. Il mérita les premières charges de son Ordre dans les Pays-Bas, et enseigna la Théologie à Louvain. il y mourut aussi de la peste le 15 septembre 1578. On a de lui. 1°. une Chronologie de la conversion des nations sous ce titre : *Theatrum conversionis gentium*, à Anvers 1572. 2°. De la suite du commerce avec les hérétiques, à Louvain 1564. 3°. Le catéchisme des pénitents. 4°. *Traité de la confession*. 5°. *Traité de la pénitence publique*. 6°. *Trois livres des rogations, pèlerinages, processions, etc.*, à Louvain 1568. 7°. *Du Culte de la croix*, *ibid.* (Valère-André, *Biblioth. belg.* Le Mire, *De script. sac.* 16.)

MÉROB, hébr., *qui combat ou dispute*, du mot *rub*, fille aînée de Saül. Elle fut mariée à Hadriel, dont elle eut six fils qui furent livrés aux Gabaonites, et crucifiés sur la montagne devant le Seigneur, pour réparer l'injustice que Saül avait faite aux Gabaonites. Le texte de l'Écriture porte que ces six hommes étaient fils de Michol, fille de Saül, et épouse d'Hadriel. Mais il y a beaucoup d'apparence que le mot de Michol s'est glissé dans le texte au lieu de Mérob, puisque Michol n'épousa pas

Hadriel, mais Phaltiel. (1 Reg. 14, 49, 18, 17, 2. Reg. 21, 8.)

MÉROCLE, ou **MIROCLET**, ou **MIROCLE** (saint), évêque de Milan, succéda, comme l'on croit, à saint Materne qui vivait encore dans les commencemens de la persécution de Dioclétien. Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Mirocle assista au concile assemblé à Rome par le pape Melchiade l'an 313. L'année suivante, saint Mirocle se trouva encore au concile d'Arles. On ne sait point les autres circonstances de sa vie, non plus que celles de sa mort. Quelques-uns la mettent à l'an 315, et d'autres à l'an 325. Son nom est marqué au 3 de décembre, comme au jour de sa mort, au martyrologe romain, quoiqu'on trouve dans des monumens fort anciens qu'il mourut le 30 novembre, et qu'il fut enterré dans la basilique porcienne auprès du martyr saint Victor. (Mabillon, *Mus. ital.* t. 1, p. 110. Tillemont, *Mémoires eccl.* t. 4, dans l'Histoire des donatistes. Baillet, tom. 3, 3 décembre.)

MÉRODACH, hébr., *contrition amère*, du mot *marar*, amer et *daca*, contrit, brisé, roi de Babylone qui fut mis au rang des dieux, et adoré par les Babyloniens. (Jérém. 50, 2.)

MEROM ou **MAROM**, eaux ou fleuve. (Josué, 11, 5.)

MÉROMÉ, hébr., *hauteur ou élévation*, du mot *rum*; il est parlé du pays, ou selon l'hébreu, des champs de *Méromé*, dans le

livre des juges, ch. 5, 18. On croit que *Méromé* est le même que *Mérom* dont il est parlé dans Josué.

MÉRON (Paul-Joseph), natif de Milan, florissait vers l'an 1620. On a de lui : 1°. Un Commentaire sur le pseaume 145, à Lyon 1615. 2°. Des exercitations civiles sur l'épître d'Assuérus, *ibid.* 3°. Des commentaires sur le pseaume 11 de la victoire et du règne de Jésus-Christ, et sur le pseaume 100. 4°. Un Dialogue de la vraie patrie. 5°. Des Observations sur le Pentateuque. 6°. Des Notes sur les livres de Tertullien. 7°. Un Traité sur les péchés contre le Saint-Esprit. 8°. Un Traité de la femme de Loth, changée en statue de sel. 9°. Un Traité des songes divins. (Dupin, Table des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle, col 169.)

MEROZ, chald., *secret*, du mot *raz*, lieu au voisinage du torrent Cison. (Judic. 5, 23.)

MERRE ou **MITRE** ou **MISTRY**, *Metrias*, *Mitrius* (saint), martyr d'Aix en Provence, était né dans ce pays, d'une condition servile, et vécut dans le troisième et quatrième siècles. Saint Grégoire de Tours nous apprend qu'il était parvenu à un degré sublime de sainteté, et nous renvoie à l'histoire de sa vie que nous n'avons plus. Il paraît qu'après avoir long-temps combattu pour la foi, il survécut aux tourmens qu'on lui fit souffrir, et mourut en paix. L'Eglise qui célèbre sa fête le 13

de novembre, n'a point laissé de lui décerner les honneurs du martyre, comme à beaucoup d'autres confesseurs qui ne sont point morts de leurs souffrances. Dieu rendit son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles. (Saint Grégoire de Tours, au chapitre 71 de son livre de la gloire des confesseurs. Baillet, t. 3, 13 novembre.)

MERRE (Nicolas le), avocat au parlement de Paris, fut célèbre pour les matières bénéficiales. Le clergé le choisit pour rédiger ses Mémoires dont il a donné plusieurs volumes; il mourut le 20 février 1694. Pierre le Merre, son fils, continua les Mémoires du clergé. (Moréri, édit. de 1759.)

MERRE (Pierre le), professeur royal en droit canon, était versé dans l'étude des saints Pères et de l'histoire ecclésiastique. Il composa d'excellens Mémoires sur différentes matières importantes, et fit imprimer en 1687 un petit Traité intitulé : Justification des usages de France sur les mariages des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parens. Le but de cet ouvrage est de montrer que les ordonnances de nos princes, qui ont condamné les mariages contractés par les enfans de famille sans le consentement de leurs parens, ne sont point contraires au concile de Trente; et que l'anathème prononcé par ce saint concile contre ceux qui nient que les mariages clandestins ont

été de véritables mariages, et qui disent que les mariages contractés par les enfans de famille sans le consentement de leurs parens sont nuls, et qu'il dépend des parens de faire qu'ils demeurent nuls, ou de les rendre valables, ne tombe point sur les docteurs et sur les jurisconsultes catholiques qui suivent les ordonnances du prince; parce que le concile n'a prétendu condamner que les erreurs des luthériens et des calvinistes, et non point décider les questions agitées entre les théologiens catholiques. (Dupin, Bibliothèque, dix-septième siècle, part. 5, p. 501.)

MERRHA, Baruch parle des marchands de Merrha qu'il joint aux Agaréniens et aux habitans de Théman. (*Baruch*, 3, 23.)

MERSBURG, *Mersoburgum*, ville épiscopale sous la métropole de Magdeburg, est située à la gauche de la rivière de Sala, dans la partie occidentale de la Misnie. On y établit un évêché en 940. Ses évêques qui possédaient un domaine considérable, eurent rang parmi les princes de l'empire et soumièrent la ville à leur autorité temporelle, après qu'elle eut été long-temps impériale. Ces prélats se firent protestans en 1557. Les électeurs de Saxe ont trouvé moyen depuis de se faire postuler pour évêques, ou administrateurs de l'évêché, à chaque vacance, par le chapitre protestant qui y subsiste encore. La cathédrale de Saint-

Laurent est remarquable par ses quatre tours pyramidales. Cette église a été long-temps desservie par les bénédictins ; son chapitre est composé de vingt chanoines nobles ou docteurs, parmi lesquels il y a six dignités et deux chanoines qui sont professeurs dans la faculté de droit de l'université de Léipsick.

Évêques de Mersburg.

1. Bosen, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne, siégea depuis 969 jusqu'en 979.
2. Geyfler, mourut en 1004.
3. Wigbert, siégea depuis 1007 jusqu'en 1008.
4. Dietmar, mourut en 1021.
5. Brunon, mourut en 1040.
6. Hunold, mourut en 1050.
7. Albéric, mourut en 1052.
8. Lekelin, mourut en 1060.
9. Woffo ou Offon, mourut en 1070.
10. Wynthère, mourut en 1071.
11. Wernère, mourut en 1101.
12. Alwin ou Albain, mourut en 1117.
13. Arnould, fut tué dans une bataille en 1133.
14. Meingode, mourut en 1140.
15. Egkelme, mourut en 1155.
16. Reinart, comte de Querfurth, mourut en 1176.
17. Jean, mourut en 1187.
18. Everard, mourut en 1218.
19. Thierry, mourut en 1228.
20. Lekard.
21. Rudolphe de Webaw, mourut en 1248.

22. Henri de Warin, mourut en 1263.

23. Albert de Bornis, élu en 1263, ne siégea que trois mois.

24. Frédéric de Torgaw, mourut en 1282.

25. Henri d'Amersdorff, mourut en 1300.

26. Henri Kindt, mourut en 1323.

27. Gérard, comte de Schraplaw, élu l'an 1323, mourut en 1348.

28. Henri, comte de Stolberg, siégea depuis 1348 jusqu'en 1366.

29. Frédéric de Hoym, élu en 1367, fut postulé en 1382 archevêque de Magdeburg où il mourut la même année.

30. Burchard, comte de Querfurth, frère d'Albert, archevêque de Magdeburg, élu en 1382, mourut deux ans après.

31. Henri, comte de Stolberg, élu en 1384, ne fut pas confirmé par le pape. Il mourut en 1393.

32. Henri Schutzmeister d'Orlemund, résigna en 1403, et mourut peu de temps après.

33. Othon, comte de Hohensteyn, issu des landgraves de Thuringe, de l'Ordre de Cîteaux, coadjuteur de Henri, mourut en 1407.

34. Wauthier de Cockeritz, mourut en 1411.

35. Nicolas Lubigh ou de Lubbeck, natif d'Eisenach, siégea depuis 1411 jusqu'en 1431.

36. Jean Bose, mourut en 1463.

37. Jean de Werder, mourut en 1465.

38. Tilman ou Tylon de Trota, sacré en 1466, mourut en 1514.

39. Adolphe, prince d'Anhalt, élu coadjuteur de Tylon en 1507, mourut en 1526.

40. Vincent, baron de Schlewinitz, mourut en 1535.

41. Sigismond de Lindenaw, mourut en 1544.

42. Auguste, duc de Saxe, landgrave de Thuringe, et marquis de Misnie, quitta son siège en 1548.

43. Michel de Helling, l'un des auteurs du célèbre *interim*, élu en 1548, quitta bientôt après son évêché, et mourut à Vienne en 1561, où il était conseiller aulique.

44. Alexandre, duc de Saxe, fils d'Auguste, quarante-deuxième évêque du même siège, fut postulé par les chanoines luthériens en 1562; mais il mourut trois ans après, n'étant âgé que de douze ans. (Hist. ecclésiast. d'Allemagne, t. 2.)

MERSENNE (Marin), religieux de l'Ordre des minimes, né le 8 septembre 1588, au bourg d'Oysé dans le Maine, prit l'habit de religieux dans le couvent de Nigeon, le 17 juillet 1611, et fit profession à Fublins, près de Meaux, l'an 1612. Il enseigna la philosophie et la Théologie depuis l'an 1615 jusqu'en 1619, dans le couvent de Nevers dont il fut ensuite supérieur. Il était habile dans la langue hébraïque et dans les sciences. Il mourut à Paris le 1^{er} septembre de l'an 1648, âgé

de soixante ans, et laissa : *Questions celebres in Genesim; Harmonicorum libri in quibus de sonorum natura, causis et affectibus; cogitata physico-mathematica*, en 3 tomes; la vérité des sciences; les questions inouïes; plusieurs lettres latines que l'on trouve parmi celles de Martin Ruar, célèbre socinien. Le père Hilarion de Coste a écrit la vie du père Mersenne.

MERTBAF (Lenolde), chanoine de Liège au quatorzième siècle, a composé un catalogue des archevêques de Cologne jusqu'à l'an 1362 : ce catalogue a été publié par H. Meibomius, dans le *Rerum germanicarum*.

MERTON ou MERTUNE, lieu d'Angleterre. Il y eut un concile (*Concil. mertonense*) en 1258, pour révoquer les dîmes accordées au pape; et un autre l'an 1300, selon Spelman et le père Labbe, ou 1305, selon Wilhins et le père Mansi. Robert de WYNCHESLE, archevêque de Cantorbery, y présida, et l'on y fit quatre réglemens.

Le premier et le second regardent les dîmes.

Le troisième veut que toute personne mourante qui a au moins trois animaux de quelque espèce que ce soit, laisse à sa paroisse un de ces animaux : savoir, le second en bonté.

Le quatrième entre dans le détail des choses que tout curé doit avoir pour le service divin de l'Église, tels qu'un missel, un calice et tous les ornemens sacerdotaux, une croix pour les

processions, un encensoir, etc.

Le même concile ordonna aussi que les prêtres à gages, et tous les autres qui diraient la messe dans quelques paroisses, feraient serment entre les mains des curés ou des vicaires de ces paroisses; qu'ils leur obéiraient sans leur causer aucun préjudice, ni à leurs églises; qu'ils ne s'attribueraient rien des offrandes accoutumées; qu'ils conserveraient la paix; qu'ils ne confesseraient point leurs paroissiens hors les cas permis par le droit; qu'ils assisteraient aux offices divins, etc. (*Lab. 11. Hard. 7. Angl. 1. Mansi, Suppl. conc., t. 3, p. 266.*)

MERVERIN (Joseph), né à Apt en Provence, entra dans l'Ordre de Cluny, et fut prieur de Barret. Il mourut au service des pestiférés à Apt en 1721, et laissa une Histoire de la poésie française, dédiée à madame la duchesse du Maine, et imprimée in-12, à Paris, chez Giffart, en 1706. François de Remerville de Saint-Quentin, gentilhomme d'Apt, fit contre cette histoire des Remarques critiques qui parurent en 1706. Merverin y répondit par une lettre de 64 pages, imprimée en 1707, à Paris, chez Giffart. On a encore de lui des odes, des épigrammes, etc. (*Mémoires de Trévoux, mai 1706. Journal des Savans, 1707.*)

MERVILLE (Pierre de) Biarnoy de). Nous avons de lui : *Examen jñ cum in jure canonico, seu methodica manuductio ad jus pontificium*, in-12, à Paris,

chez d'Houry, 1684. Ce sont des institutions au droit canon en forme de demandes et de réponses. (*Journal des Savans, 1685.*)

MERVILLE (Pierre de), avocat au parlement. Nous avons de lui : 1°. La Coutume de Normandie réduite en maximes, selon le sens littéral et l'esprit de chaque article, à Paris, chez Henri Charpentier, 1707, in-4°. 2°. Nouveau commentaire sur la coutume de Chartres, *ibid.*, 1714, in-4°. 3°. Les Notes de M. Charles Dumoulin sur les coutumes de France, mises par matières en forme de dictionnaire coutumier, à Paris, en 1715, in-4°. 4°. Ordonnance de la marine du mois d'août 1681, commentée et conférée avec les anciennes ordonnances, le droit écrit et les nouveaux réglemens, à Paris, chez Charles Osmont, 1714, in-4°. 5°. Les ordonnances de Louis XIV, roi de France et de Navarre, sur la procédure civile et criminelle dans leur ordre naturel, avec des observations de pratique sur chaque article, à Lyon, chez Antoine Boudet, 1717, in-4°. 6°. Décisions sur chaque article de la coutume de Normandie, et observations sur les usages locaux de la même coutume, et sur les articles placités ou arrêtés du parlement de Rouen; avec une explication des termes difficiles ou inusités qui se trouvent dans le texte de cette coutume; et aussi les anciens réglemens de l'eschiquier de Normandie; à

Paris; chez Gabriel Valloire, 1731, in-folio. (Journal des Savans, 1707, 1715, 1717 et 1731.)

MERZ (Philippe-Paul), a donné un ouvrage sous ce titre : *Thesaurus biblicus, hoc est dicta, sententiæ et exempla ex sanctis bibliis collecta, et per locos communes distributa, ad usum concionandi et disputandi. Opus omnibus Theologis speculativis, polemictis, moralibus, utriusque juris studiosis, ac cunctis litteratis, imprimis verò animarum pastoribus, verbique divini præconibus utilissimum, editio secunda italica, germanicis longè castigatior et ornatior, quod clarius constat ex admonitione ad lectorem.... Venetiis, 1758.*

MES, hébr., qui ôte ou qui touche, du mot *mascharch*, toucher, retirer, quatrième fils d'Aram. (Genès., 10, 23.)

MESA, hébr., salut ou sauvé, du mot *mascha*, roi des Moabites, payait au roi d'Israël cent mille agneaux et autant de bœliers. Après la mort d'Achab, il se révolta contre Joram, roi d'Israël. Celui-ci lui déclara la guerre, et le battit avec le secours de Josaphat, roi de Juda, et du roi d'Edom ou d'Idumée. (4 Reg. 3, 4.)

MESA, fils aîné de Caleb, fils d'Hesron, différent de Caleb, fils de Jephoné, fut père de Ziph, ou des Ziphéens, dans la tribu de Juda. (1 Paralip. 2, 41.)

MESCHEDE (Godescalque de), natif de Westphalie en Allemagne, vivait sur la fin du quin-

zième siècle, et savait très-bien la philosophie et la Théologie qu'il enseigna à Erfort. On a de lui, entr'autres ouvrages : *Questiones sententiarum; quæstiones variæ disputatæ; sermones et collationes.* (Trithème, de Scriptis eccles. Serrarius, lib. 1, re Mogunt. c. 40.)

MESCHET (dom Louis), religieux et procureur-général de Cîteaux, abbé de la Charité. Nous avons de lui : Privilèges de l'Ordre de Cîteaux recueillis et compilés de l'autorité du chapitre général, et par son ordre exprès, divisés en deux parties, contenant les bulles des papes, les lettres-patentes des rois et leurs réglemens, à Paris, chez Denis Mariette, 1317, in-4°. Journal des Savans, 1714, p. 696 de la première édition et 606 de la seconde.)

MESELEMLIA, hébr., ^{poir} perfection, ou rétribution du Seigneur, du mot *schalam*, fils de Coré, et père de Zacharie, Jadichel, Zabadie, Jathanuel, Elam, Johanan, Eliomai, lesquels exerçaient la charge de gardes ou portiers du temple. (1 Par. 26, 2, 9.)

MESEMBRIA, ville archiepiscopale sur la mer Noire, en Bulgarie, n'est aujourd'hui qu'un village nommé Mesember.

MESEMERIA, aujourd'hui Mesember, ville épiscopale de la province d'Hæmimont, sous la métropole d'Adrianopolis. Ptolémée et Plinie la mettent sur le Pont-Euxin, entre Anchial et Odessa. Strabon dit qu'on la

nommait auparavant Menebria. Les anciennes notices des églises lui donnent le titre d'archiépiscopale, et les nouvelles celui de métropolitaine. On en connaît les évêques suivans :

1. Pierre, assista et souscrivit au sixième concile général.

2. Mamalus, aux canons *in Trullo*.

3. Léon, au septième concile.

4. Timothée, au concile de Photius.

5. Grégoire 1^{er}, assista au concile où l'on excommunia les légats du pape Léon ix, sous Michel Cerularius.

6. Théodore, aux conciles de Constantinople, en 1156 et 1166.

7. N... , souscrivit à la lettre des métropolitains au pape Grégoire x pour l'union des églises, sous l'empereur Michel Paléologue.

8. Matthieu, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph.

9. Théophane, souscrivit à la réponse du patriarche Denis, sur les erreurs des calvinistes en 1672.

10. Grégoire 11, siégeait en 1721. (*Oriens christ.*, t. 1, p. 1180.)

MESEZEREL, hébr., *qui ôte l'écoulement de Dieu*, du mot *musch*, ôter, et *juh*, flux, et *El*, Dieu, père de Barachie. (2 Esdr. 3, 4.)

MESIE, contrée d'Europe, divisée en deux provinces, première et seconde, ou supérieure et inférieure. La Mesie supérieure qu'on nommait aussi

Dardanie, était bornée au nord par la Dace proprement dite; au levant, par la Mesie inférieure; au couchant, par la Dalmatie; et au midi, par la Macédoine et la province de Prevalis ou Prevalitana. Elle avait pour métropole la ville de Sirnium, avec subordination cependant à l'archevêque de Thessalonique, comme vicaire du siège de Rome dans l'Illyrie orientale dès le quatrième siècle. Mais l'empereur Justinien ayant élevé à la dignité de métropole la première Justinienne, il soumit à cette nouvelle métropole la Mesie supérieure, les deux Daces, Prevalis, ou Prevalitaine, la Dardanie et la Pannonie, en laissant toujours au siège de Rome les droits dont il jouissait dans toute l'Illyrie. Les Bulgares qui avaient presque entièrement détruit la religion chrétienne dans cette province au septième siècle, embrassèrent depuis cette même religion vers le milieu du neuvième siècle, et ils établirent un évêque qui n'avait d'abord point de siège fixe, et qui s'arrêta ensuite à Achryda. Enfin l'administration des églises de la Mesie supérieure et des autres provinces, qui ont composé le royaume de Servie ou de Rascie, a été confiée à l'archevêque de Pesch, métropolitain du pays.

La Mesie inférieure était bornée au levant par le Pont-Euxin; au couchant, par la Mesie supérieure; au nord, par le Danube, et au midi par la Thrace. (Baudrand, t. 1, Géogr.) Elle eut

d'abord pour métropole Marcianopolis ou Preslaw, *Preslabe*. Mais cette ville ayant perdu la dignité métropolitaine du temps des Bulgares, l'archevêque de la nation fixa son siège à Debelti, et puis à Ternobe ou Ternove. Cependant Marcianopolis fut érigée de nouveau en métropole au commencement du treizième siècle, mais sous la dépendance du primat de Ternobe. Il y avait dans la même province deux autres métropoles; savoir, Sugdea et Phulla dont on ne fit qu'une seule église au douzième siècle. Au reste, il ne faut pas confondre cette Mesie avec la Mysie ou Mesie asiatique dans l'Hellespont, à qui on attribue la ville de Cyzique pour métropole.

MÉSIZABEL, un des chefs de famille qui renouvelèrent l'alliance avec le Seigneur, sous Néhémie. (2 Esdr. 10, 21.)

MESLÉ (M.), avocat au parlement, a donné : *Traité des minorités, des tutelles et curatelles, des gardes, des gardiens, de la puissance paternelle, de la garde et patronages féodaux, de la continuation de communauté, à l'égard des mineurs, et des droits des enfans mineurs et majeurs, avec les réglemens et arrêts intervenus sur ce sujet, conformément aux différentes coutumes et aux divers usages du royaume*, à Paris, chez Denis Mouchet, 1735, in-4°. On attribue encore à M. Meslé un *Traité des scellés et inventaires, tant en matières civiles, que crimi-*

nelles, qui est dans le goût de l'ouvrage précédent. (*Journal des Savans*, 1735, p. 495.)

MESME ou MEXME, en latin *Maximus* (saint), abbé et patron de la ville de Chinon en Touraine, était né dans cette ville, et y fonda, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, un monastère dont il fut abbé. On ne sait précisément, ni le temps de sa naissance, ni celui de sa mort. Il fut élevé à la cour; mais renonçant bientôt aux avantages qu'il pouvait attendre de sa familiarité avec les princes, il se mit sous la conduite de saint Martin, évêque de Tours, qui vivait au quatrième siècle, et auquel il survécut longtemps puisqu'il vivait encore en 446. Saint Grégoire de Tours attribue à ses prières la délivrance inespérée des habitans de cette ville qui se voyaient également pressés par un dangereux siège et une soif incornmode. Il avait fait, pendant sa vie, beaucoup de miracles, et il s'en fit encore à son tombeau après sa mort. Sa fête est marquée au 20 d'août dans le martyrologe romain moderne. On garde quelques-unes de ses reliques à Bar-le-Duc en Lorraine, où le peuple l'appelle Maxe. Son monastère de Chinon qui porta depuis son nom, avait été sécularisé, certainement avant 1142, comme il conste par une lettre de Hugues II, soixante-septième ou soixante-huitième évêque de Tours, où il parle du chefcier subrogé en la place de l'abbé.

Il a été connu depuis sous le titre d'église insigne, royale et collégiale de Chinon. Cette église était en possession du privilège de l'immédiation au Saint-Siège. Sur la fin du dernier siècle, (en 1696) M. Isoré d'Airvault, archevêque de Tours, la réduisit au droit commun. Elles s'étaient cependant maintenue dans le droit d'avoir une officialité dont la juridiction s'exerçait sur les membres du chapitre, dans celui des visites archidiaconales en toutes les paroisses de la ville, et d'autres prérogatives qui prouvaient son ancienne célébrité. On avait dans le chapitre l'usage singulier et immémorial de ne jamais répondre *et cum spiritu tuo* à l'officiant ou hebdomadier, qui dit *Dominus vobiscum*, si ce n'est à la messe. (Nous devons ces remarques touchant l'église collégiale de Chinon, à M. Roi, chanoine de l'église collégiale de Candes, proche Chinon. *Voyez* Saint-Grégoire de Tours, *De glor. Confess. cap.* 22. M. le Laboureur, dans son Histoire de l'abbaye de l'Île-Barbe. Bulteau, dans les prélim. de l'Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît. Baillet, *Vies des Saints*, 20 août.)

A l'occasion de ce que dit Grégoire de Tours du tombeau de saint Mesme ou Maisne dans l'église de Chinon où ses reliques ont été conservées jusqu'aux ravages des calvinistes en 1563, selon les bollandistes et B. Ruinard, il est bon d'observer que les chanoines de

Saint-Maxe de Bar-le-Duc, diocèse de Toul, prétendaient avoir ses reliques, et soutenaient que le saint qu'ils honoraient comme leur patron sous le nom de saint Maxe, était le même que saint Maine, Mesmes ou Maxime, patron de la ville de Chinon, fondée sur un titre de l'an 1022, où on lit qu'un gentilhomme, nommé Hosel ou Heseb, bâtit un oratoire dans le château de Bar, et le fit dédier par saint Gérard, évêque de Toul, (mort l'an 995) en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Étienne, et de tous les saints; il y mit ensuite les reliques de saint Maxe ou Maxime qu'il avait apportées du pays de Tours en Touraine. Si cela est, le corps de saint Mesme n'aurait point été brûlé par les calvinistes. (*Voyez* les preuves de l'Histoire de Lorraine, t. 4, folio 339. A l'égard du monastère de Saint-Mesme de Chinon, il en est fait mention dans la vie de saint-Germain de Paris, qui s'y arrêta l'an 560, allant à Poitiers, où le roi Clotaire l'envoyait vers sainte Radegonde. (D. Mabillon mettait ce monastère au rang de ceux de Saint-Benoît.)

MESMIN (saint), second abbé de Micy, près d'Orléans, était neveu de saint Euspice, prêtre de Verdun, qui fit bâtir le monastère de Micy, dont il laissa la conduite à saint Mesmin l'an 510. L'éclat de sa vertu et le bruit de la belle discipline qu'il établit dans cette maison, lui attirèrent des disciples de tout

côté, et il les conduisit à la plus haute perfection par ses discours et par ses exemples pendant dix ans et quelques mois d'administration. Ce fut ensuite d'un terme si court que Dieu le retira du monde le 15 de décembre vers l'an 520. Son corps fut porté dans la grotte d'une montagne proche la Loire, d'où l'on assure qu'il avait exterminé un dragon, et où Dieu attesta sa sainteté par les miracles qu'il fit à son tombeau. Il était dans l'abbaye de Micy, qui prit le nom de Saint-Mesmin, et qui avait passé des bénédictins aux feuilans. On fait sa fête le 15 de décembre. (Dom Mabillon, dans les additions du premier tome des actes des saints de son Ordre, Baillet, t. 3, 15 décembre.)

MESNIL (Jean-Baptiste du), avocat du roi au parlement, naquit à Paris le 29 septembre 1517, et mourut le 2 juillet 1569, après s'être distingué par ses lumières, son intégrité et sa charité envers les pauvres et les opprimés. On a de lui, 1°. un Traité intitulé : Avertissement sur le fait du concile de Trente. 2°. Mémoires dressés par le commandement de Charles ix sur les procédures faites à Rome contre la reine de Navarre, princes, prélats et autres serviteurs et sujets de sa majesté, envoyés à Rome pour être communiqués au pape Pie iv l'an 1564. Ces mémoires imprimés plusieurs fois, ont été donnés de nouveau dans le recueil des libertés de l'Église

gallicane, édition de 1731, t. 1, p. 58 et suivantes. 3°. Plaidoyer en la cause de l'université de Paris et des jésuites, à Paris, 1594, in-8°, avec une épître dédicatoire à Étienne Pasquier, et quelques pièces à la fin. 4°. Divers écrits que Claude Joly fait imprimer dans le recueil des opuscules d'Antoine Loysel savoir, recueil de passages et d'exemples contre les délateurs etc. Quelques écrits fort courts sur la république des Grecs, sur celle des Romains, sur celles de France et d'Angleterre, pour servir de suite à ses exemples contre les délateurs; apologie ou recueil des réponses de l'avocat du Mesnil, sur ce qu'on le charge d'avoir recherché et procuré la cassation et révocation des dous et libéralités des rois, faites aux seigneurs et à la noblesse du royaume, pour les abaisser ou détruire, et sur ce qu'on le menace de l'en faire ressentir. (Voyez la Vie de M. Baptiste du Mesnil, par Antoine Loysel, avec des remarques de Claude Joly, parmi les opuscules de M. Loysel, in-4°, depuis la page 176 jusqu'à la page 251.)

MESONYCTIQUE, *mesonycticum*. C'est une hymne qui se chante au milieu de la nuit chez les Grecs.

MÉSOPENTECOTE, nom que les Grecs donnent à la quatrième semaine d'après Pâque.

MÉSOPOTAMIE, province située entre l'Euphrate et le Tigre. Ce pays est fameux dans l'Écriture, pour avoir été la

première demeure des hommes avant et après le déluge, et pour avoir donné naissance à Phaleg, à Heber, à Tharé, à Abraham, à Nachor, à Sara, à Rebecca, à Rachel, et aux fils de Jacob. Les Hébreux appellent la Mésopotamie Aram Naharaïm ou Aram des deux fleuves; parce qu'Aram, père des Syriens, la peupla, et qu'elle est entre deux grands fleuves.

Conciles de Mésopotamie.

Le premier fut tenu l'an 198, sur la Pâque. (*Fabricius.*)

Le second, l'an 277, contre Manès. (*Reg. Lab. et Hard., tome 1.*)

Le troisième, l'an 1612, par Elie, patriarche de Babylone, pour recevoir la profession de foi de Paul v.

MÉSOPOTAMIE, contrée d'Asie, dixième province ecclésiastique du diocèse d'Antioche. Elle eut pour métropole la ville d'Amide, qui fut élevée à cette dignité sous l'empereur Constant. Cette province fut nommée ensuite Mésopotamie supérieure et quatrième Arménie.

MESORE, *pausa mesorium*. C'est la dans liturgie grecque, l'intervalle qu'il y a entre les heures de l'office divin.

MESPHAR, hébr., *nombrer* ou *écrire* ou *scribe* ou *livre* ou *qui raconte*, du mot *saphar* ou *sepher*, un des chefs des familles qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel. (1 Esd. 2, 2.)

MESPHARATH, de même. (2 Esd. 7, 7.)

MESPHE, hébr., *sentinelle, guérite* ou *qui regarde, qui contemple*, ville de la tribu de Benjamin. Josué, 18, 26. C'est la même que Masphath ou Maspha.

MESPLEDE (Louis), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Cahors, fit profession dans le couvent des dominicains de sa patrie, qu'il gouverna depuis en qualité de prieur. Il fut aussi docteur, professeur et antécenseur dans l'université de la même ville. Ayant été élu provincial de la province d'Occitaine en 1641, il y fit fleurir la vie régulière. Il mourut à Cahors vers l'an 1663, âgé de plus de soixante ans, après avoir fait imprimer à Paris en 1643 deux ouvrages assez considérables : le premier, *Catalania Galliae vindicata, adversus hispaniensium scriptorum imposturas*, où il soutenait que la transaction faite en 1258, entre saint Louis et Jacques, roid'Aragon, est fautive; le second, *Notitia antiqui statûs Ordinis prædicatorum*. On a encore du père Mesplède : *Communitorium de necessariâ Ordinis prædicatorum reformatione per capitulum generalissimum*, et un autre ouvrage qui a pour titre : *Apologia provinciæ Occitanæ Ordinis prædicatorum, in quâ veræ causæ retardatæ reformationis, certaque media ejusdem promovendæ breviter annotantur*, à Cahors, in-4°. C'est le même ouvrage qui fut réimprimé.

mé dans la même ville en 1642, in-4°, sous ce titre : *Querela apologetica provincie Occitanæ Ordinis fratrum Prædicatorum*, etc. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 607.)

MESPOLIÉ (François), dominicain, non de la ville et du couvent de Bordeaux, comme le dit le père Échard, mais de la ville d'Albi et du couvent de Toulouse, se signala partout par son zèle infatigable à prêcher et à confesser. Il remplit avec fruit les stations des avens et des carêmes dans les principales villes de la France, et employa plus de trente ans à donner des missions dans les différentes provinces du même royaume, appelé de toute part les évêques. M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, le faisait souvent prêcher dans les visites qu'il faisait de son diocèse. Nous avons du père Mespolié : 1°. Exercices spirituels ou les véritables pratiques de piété pour honorer Jésus-Christ et sa sainte mère, contenues dans le rosaire. Ouvrage très-utile aux personnes pieuses pour entretenir et pour augmenter leur dévotion, et aux pécheurs pour leur inspirer les sentimens d'une vraie pénitence, à Paris, chez Edme Couterot, 1703, in-12. Il y en eut une seconde édition en 1710, sous ce titre : les véritables Pratiques de piété pour honorer Jésus-Christ et sa sainte mère, et pour sanctifier les hommes, contenues dans le rosaire, et dédiées à madame la

duchesse de Bourgogne. 2°. Règlement de vie selon les maximes de la perfection chrétienne, et des vertus selon saint Thomas, à l'usage des missions, *ibid.* 1713, in-12. 3°. Trois sortes d'examens très-utiles pour faire une confession générale et particulière, *ibid.*, 1706, in-12. 4°. Recueil de cantiques sur les principales obligations du christianisme, notés sur des airs également pieux et agréables; nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, *ibid.* 1708, in-12. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 801.)

MESRAÏM ou MISRAÏM, hébr., *tribulations*, du mot *matsar*, fils de Cham, et père de *Ludim*, *Ananim*, *Laabim*, *Nephthumim*, *Phétrusim* et *Castum*. Le nom de Misraïm se met aussi pour l'Égypte et pour les Égyptiens. Ainsi il a trois significations. (Genès. 10, 6.)

MESSA ou MASSA, province dont il est parlé dans l'Écriture. Moïse dit que les enfans de Jectan ont habité le pays qui est depuis Messa, en s'avancant vers Sephar, montagne orientale. (Genès. 10, 26, 30.)

MESSA, hébr., *qui arrache* ou *qui foule aux pieds*, non d'hommes. (4 Reg. 11, 6.)

MESSAL ou MASSAL ou MASAL, ville de la tribu d'Aser. (Josué, 19, 26.)

MESSALEMETH, hébr., *perfection*, *paix*, *rétribution*, *parabole* ou *domination de la mort*. femme de Manassé, roi de Juda. (4 Reg. 21, 19.)

MESSALIENS ou **MASSALIENS**, *Messaliani* ou *Massaliani*, anciens sectaires ainsi nommés d'un mot hébreu qui signifie prière, parce qu'ils croyaient qu'il fallait toujours être en prière. Saint Épiphane distingue deux sortes de messaliens, les anciens et les nouveaux. Les anciens, selon lui, étaient païens et n'avaient rien de commun, ni avec les chrétiens, ni avec les samaritains, ni avec les Juifs. Ils reconnaissaient plusieurs dieux, et n'en adoraient qu'un seul qu'ils appelaient le Tout-Puissant. Ils s'assemblaient dans des oratoires assez semblables à nos églises où, après avoir allumé quantité de flambeaux et de lampes, ils récitaient en l'honneur de Dieu certains cantiques composés par les plus habiles de leur secte. On croit avec assez d'apparence que c'était ces hypsistaires, dans la secte desquels avait été saint Grégoire, évêque de Nazianze, père de saint Grégoire le théologien, avant d'embrasser la religion chrétienne. On en fit mourir plusieurs que les autres regardèrent comme des martyrs, et ce fut de-là qu'ils prirent le nom de martyriens, à cause de ces prétendus martyrs des idoles.

Les nouveaux messaliens qui étaient chrétiens, commencèrent à paraître vers l'an 361, sous le règne de Constance, selon saint Épiphane, ou sous Valentinien, selon Théodoret. Saint Épiphane qui avait été témoin de leur naissance et de leurs pro-

grès, les fait venir de Mésopotamie, et dit que de-là ils se répandirent jusqu'à Antioche. Dès l'an 376, saint Augustin ayant dit sur le bruit commun qu'ils avaient embrassé l'état monastique, le cardinal Baronius, à l'an 361, le suppose comme une chose constante; mais quoique plusieurs fussent moines, ni saint Épiphane, ni saint Théodoret, dans son histoire, où il en parle à dessein, ne disent point qu'ils faisaient tous profession de l'état monastique. Au contraire saint Épiphane remarque qu'il y avait des femmes parmi eux.

Les messaliens enseignaient : 1°. que chacun tirait de ses ancêtres un démon qui possédait son âme depuis le moment de sa naissance, et le portait toujours au mal; 2°. que le baptême était inutile, parce qu'il ne pouvait chasser ce démon; 3°. que la prière seule pouvait le chasser, et que quand il était hors de l'âme, le Saint-Esprit y descendait, donnait des marques visibles de sa présence, délivrait entièrement le corps de tous les mouvemens des passions, et l'âme du penchant au mal, en sorte que l'on n'avait plus besoin, ni du jeûne, ni d'aucune autre mortification; que même l'on connaissait clairement l'avenir, et que l'on voyait la Trinité des yeux du corps; 4°. qu'on pouvait arriver à une vertu assez consommée pour ne plus commettre aucun péché, et égaler la divinité quant à la per-

fection de la science et de la vertu; 5°. que le travail des mains est non-seulement inutile, mais encore mauvais, et que la seule prière suffit pour le salut; 6°. ils regardaient la participation des sacrements, et en particulier celui de l'Eucharistie, comme une chose indifférente qui ne faisait ni bien ni mal; 6°. ils méprisaient la croix, les églises, les autels et la sainte Vierge; 8°. ils admettaient deux âmes dans chaque homme; l'une stupide et imbécille; l'autre céleste et capable de voir la sainte Trinité des yeux du corps même.

Les messaliens furent condamnés dans le concile d'Antioche de l'an 381, sous saint Flavien; dans celui de Side de la même année, sous saint Amphiloque; et dans un autre concile d'Orient de l'an 427, dont Photius parle sans le nommer dans sa bibliothèque. Ce concile ordonna que les messaliens ne seraient plus reçus dans l'Eglise, quelques marques de pénitence qu'ils pussent donner, parce qu'ils enseignaient, lorsqu'ils trouvaient à propos de se convertir, et retournaient ensuite à leurs erreurs, prétendant que cette dissimulation était permise. Le concile oecuménique d'Éphèse de l'an 431, les condamna aussi. Les messaliens ont encore été nommés adelphiens, d'Adelphe, un de leurs chefs; euchites qui est le même nom en grec que celui de messaliens en hébreu, et celui de psalliens, que saint Augustin leur a donné;

enthousiastes, c'est-à-dire, possédés, à cause des agitations violentes que le démon excitait en eux; saccophores ou porteurs, parce qu'ils marchaient vêtus d'un sac, faisant une profession ouverte de pauvreté, et disant qu'on ne devait faire l'aumône qu'à eux seuls, parce qu'ils étaient les seuls pauvres d'esprit, et les vrais enfans de Dieu. (Saint Épiphane, *Hæc. 80*. Théodoret, *lib. 4. Hist. eccl.*, c. 10. Saint Jean Damascène, *De messalianorum hæresib. Constantin.* Harmenopol, *De sectis.* Baronius, à l'an 361. Le père Antoine le Grand, *Hist. hæres.*, p. 136. Hermant, *Histoire des hérésies*, t. 2, p. 314. Tillemont, t. 8 de son *histoire ecclésiastique*.)

MESSE.

SOMMAIRE.

- § I. *Du nom de messe.*
- § II. *De l'existence du sacrifice de la messe.*
- § III. *De l'essence du sacrifice de la messe.*
- § IV. *De la matière du sacrifice de la messe.*
- § V. *De la forme du sacrifice de la messe.*
- § VI. *De la fin et des effets du sacrifice de la messe.*
- § VII. *De la valeur du sacrifice de la messe.*
- § VIII. *Du ministre du sacrifice de la messe.*
- § IX. *Du sujet du sacrifice de la messe.*
- § X. *Des devoirs du prêtre par*

rapport à la nécessité de la célébration, et à l'application du sacrifice de la messe.

§ XI. *Des devoirs du peuple par rapport au sacrifice de la messe.*

§ XII. *Des messes particulières, ou privées.*

§ XIII. *Du temps et de la répétition du sacrifice de la messe.*

§ XIV. *Du lieu où on doit dire la messe.*

§ XV. *Des ornemens et des autres choses nécessaires pour dire la messe.*

§ XVI. *Des cérémonies de la messe.*

§ XVII. *Des superstitions qui regardent la messe.*

§ XVIII. *De quelques incidens qui peuvent subvenir pendant la messe.*

§ XIX. *De l'honoraire de la messe.*

§ I.

Du nom de messe.

Le nom de messe vient du latin *missa* ou *missio*, qui signifie mission, renvoi, congé, permission ou ordre de se retirer; car, comme avant l'action du sacrifice on renvoyait de l'église les catéchumènes, les énéchumènes ou possédés, et certaines classes de pénitens, tous ceux enfin à qui il n'était pas permis d'assister aux saints mystères, ce qui était appelé *missa catechumenorum*, messe ou renvoi des catéchumènes; de-là tout ce qui se trouvait renfermé dans la cérémonie du renvoi, c'est-à-dire, les prières et les bénédictions

qui se faisaient, tant sur les catéchumènes, que sur les possédés et les pénitens; avant de les congédier, s'appelait la messe, ou le renvoi des catéchumènes. On donna le même nom à tout ce qui tenait à cette cérémonie, et se chantait, ou se récitait en présence des catéchumènes, avant de les renvoyer; savoir, l'introït, le *kirie*, la collecte, les prophéties, l'épître, le graduel, l'*alleluia*, le trait et l'évangile: et parce que la fin de cette messe faisait en même temps le commencement de la seconde partie de la liturgie où les fidèles seuls avaient droit de se trouver, le nom de messe a aussi insensiblement et comme naturellement passé à cette seconde partie, soit qu'elle ait été d'abord appelée *messe des fidèles*, par opposition à celle des catéchumènes, ou simplement *messe* tout court et sans addition. Enfin ces deux parties venant à ne plus faire qu'un seul et même corps de liturgie, on les a comprises et réunies toutes deux sous le nom de messe qui a prévalu, et qui était déjà usité dès le quatrième siècle, comme on le voit par la lettre de saint Ambroise à sa sœur Marcelline, par saint Isidore, par saint Léon, dans sa lettre à Dioscore, par saint Césaire d'Arles, etc. (De Vert, Cérémonies de l'Église, t. 1, p. 1.)

C'est donc un argument aussi faux, qu'il est faible contre l'antiquité de la messe, que de dire avec les protestans, que le nom

en est nouveau. Il est ancien, puisqu'il est du quatrième siècle. Quand il serait nouveau, la chose signifiée par ce nom, c'est-à-dire, l'Eucharistie considérée comme sacrifice, ou le sacrifice de l'Eucharistie n'en serait pas moins ancien que l'Eglise; puisque de l'aveu même de Calvin (*Inst.*, l. 4, c. 18.), et des centuriateurs de Magdeburg, ce que nous appelons messe, a été célébré dès l'origine de l'Eglise sous d'autres noms. Casalius en compte jusqu'à trente-quatre, dont les principaux sont ceux de *collecte* et de *synaxe*, à cause que pour assister à la messe, les fidèles s'assemblaient en un même lieu. (Casal., *De vet. christ. rit.*, l. 1, c. 7.)

§ II.

De l'existence du sacrifice de la messe.

On peut appeler *sacrifice*, dans un sens général, toute bonne œuvre rapportée à Dieu, et faite pour son amour. Mais dans un sens propre et plus particulier, le sacrifice est une action distinguée de tous les autres actes de religion, de charité et de piété. C'est une offrande d'une chose extérieure et sensible, faite à Dieu par un ministre légitime, avec quelque destruction ou changement de la chose qui est offerte, pour reconnaître par cette offrande le souverain domaine de Dieu, et lui rendre les hommages que la créature raisonnable doit à sa suprême Majesté. (Voyez SACRIFICE.)

C'est en ce sens propre et rigoureux que l'on demande si la messe est sacrifice. Tous les hérétiques qui nient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, nient aussi la vérité du sacrifice de la messe, que tous les catholiques admettent et prouvent surtout par le parallèle que se trouve entre le sacerdoce de Jésus-Christ et celui de Melchisedech, par les figures de l'Ancien-Testament, par les oracles des prophètes et les autorités des autres écrivains sacrés, par la tradition et la prescription, par les conditions requises au sacrifice, qui brillent toutes avec éclat dans la divine Eucharistie.

Parallèle entre le sacerdoce de Jésus-Christ et celui de Melchisedech.

Jésus-Christ est prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech, suivant ces paroles du psaume 109 : *tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech*. Il a donc offert un sacrifice, car il est un rapport essentiel entre le sacerdoce et l'oblation d'un sacrifice proprement dit. Saint Paul l'assure dans son épître aux Hébreux, 8, 3. *Omnis pontifex ad offerendum... hostias constituitur*, et les novateurs en conviennent. Ce sacrifice que Jésus-Christ a offert comme prêtre, selon l'ordre de Melchisedech, ne peut être que la divine Eucharistie dont la matière est le pain et le vin, figurés par le pain et le vin que Melchisedech offrit en sa-

crifice. (Genès., 14, 18.) Et ce même sacrifice que Jésus-Christ a offert une fois en propre personne, il doit continuer à l'offrir jusqu'à la fin des siècles dans la personne des prêtres, ses ministres, puisque sans cela il ne serait point prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech, et qu'il ne peut l'être qu'autant qu'il y aura toujours des ministres dans l'Eglise qui offriront en son nom et en sa personne le sacrifice visible de la nouvelle loi, qui ne peut être que l'Eucharistie figurée par l'oblation de Melchisedech.

Ce qu'opposent les protestans, que Melchisedech offrit du pain et du vin, non en sacrifice, mais pour le rafraichissement des soldats fatigués du combat, ne mérite aucune considération, non plus que ce qu'ils ajoutent, en disant, que saint Paul, dans son épître aux Hébreux 7, ne compare point Jésus-Christ à Melchisedech, quant à l'oblation du pain et du vin. Car, 1°. il est certain que Melchisedech offrit vraiment le pain et le vin en sacrifice, comme prêtre du Très-Haut, quoiqu'on ne nie pas qu'il n'ait pu distribuer aux soldats le pain et le vin après l'oblation, suivant la coutume des anciens, qui participaient aux sacrifices eucharistiques. La particule *conjonctive vau* ou *et*, *autem*, que la vulgate a traduit par *enim*, *erat enim sacerdos Dei altissimi*, a en effet souvent la force de la particule *causale chi*, ou *enim*, *quia* dans l'hébreu; *ecce*

iratus es et peccavimus, c'est-à-dire, *quia peccavimus*. (Isaïe, 65, 5.) 2°. Saint Paul ne compare point Jésus-Christ à Melchisedech quant à l'oblation du pain et du vin, parce que cette comparaison ne faisait rien à son dessein qui était de prouver que le sacerdoce de Jésus-Christ n'était pas selon l'ordre de Lévi, et qu'il était beaucoup plus excellent. Ce qu'il prouve, parce que Jésus-Christ est prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech, plus grand qu'Abraham, et conséquemment plus grand que Lévi, descendant d'Abraham. Cette preuve est solide, et l'apôtre n'aurait rien prouvé en comparant Jésus-Christ à Melchisedech, par rapport à l'oblation du pain et du vin; car, de ce que Jésus-Christ et Melchisedech ont offert du pain et du vin, il ne suit nullement que le sacerdoce de Jésus-Christ soit plus excellent que celui de Lévi.

Figures de l'Ancien-Testament.

La principale figure que nous fournisse l'Ancien-Testament de la vérité du sacrifice de la messe, et à laquelle nous nous bornons ici, c'est l'Agneau pascal. Cet Agneau figurait Jésus-Christ, non-seulement immolé sur la croix, mais encore et surtout à l'autel dans la divine Eucharistie. Car, 1°. l'Agneau pascal s'immolait le soir du quatorzième jour du premier mois; Jésus-Christ se donna le même jour et dans le même temps en instituant l'Eucharistie. 2°. L'A-

gneau pascal s'immolait en mémoire du passage du Seigneur, et de la délivrance des Hébreux de la servitude d'Égypte : l'Eucharistie se célèbre en mémoire du passage de Jésus-Christ à son père, et de la délivrance des chrétiens de la servitude du péché. 3°. L'Agneau pascal se mangeait comme un viatique dans la ville de Jérusalem seulement, et par les seuls circoncis exempts de toute impureté légale : Jésus-Christ se mange dans l'Église catholique par les fidèles qui doivent être exempts de tout péché mortel, comme un viatique pour les conduire à la patrie céleste.

Oracles des prophètes.

Combien de prophéties ont annoncé le sacrifice de la messe ? Je m'arrête à une seule. *Mon affection n'est point en vous*, dit le Seigneur des armées aux Juifs, par la bouche du prophète Malachie 1, 10, 11, *et je ne recevrai point de présent de votre main, car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation pure.*

Le Seigneur, par ces paroles, rejette les sacrifices des Juifs, et promet en leur place un sacrifice nouveau, un sacrifice pur, un sacrifice qui sera offert par toute la terre et parmi les nations. Or ce sacrifice promis, n'est, ni le sacrifice intérieur de l'amour, ni celui des bonnes

œuvres, ni celui de la croix, mais celui de l'Eucharistie. Ce n'est point le sacrifice intérieur de l'amour par lequel le cœur s'offre à Dieu, parce que ce sacrifice n'est pas nouveau, qu'il a été offert à Dieu dans tous les temps par tous les justes, qu'il est invisible, et qu'il s'agit ici d'un sacrifice extérieur et visible qui doit succéder aux sacrifices extérieurs et visibles des Juifs, comme il est clair par le texte, et que le mot hébreu *minhha* l'emporte, puisqu'il signifie une espèce de sacrifice extérieur et visible. Ce n'est point non plus le sacrifice des bonnes œuvres, parce qu'elles ne sont, ni un sacrifice proprement dit, ni un sacrifice nouveau, ni un sacrifice qui doit être substitué et opposé aux sacrifices anciens. N'y avait-il donc aucune bonne œuvre dans l'ancienne loi ? D'ailleurs, si l'on en croit Calvin, les meilleures actions des chrétiens sont autant de péchés mortels de leur nature. Ce n'est pas enfin le sacrifice de la croix qui n'a été offert qu'une fois et non en tout lieu et parmi les nations, mais à Jérusalem seulement et parmi les Juifs. Le sacrifice prédit par Malachie est donc nécessairement le sacrifice de la messe. Ce sacrifice nouveau et qui devait succéder à tous les anciens, ce sacrifice extérieur et visible, ce sacrifice qui s'offre en tout lieu et par toutes les nations, ce sacrifice pur par excellence, qui ne peut être souillé par les impures dispositions des ministres qui

l'offrent tous les jours à la Majesté suprême, parce que la victime qui le constitue est Jésus-Christ l'Agneau sans tache et le Saint par essence. Et c'est ainsi que les Pères ont entendu cette prophétie de Malachie. On peut voir saint Justin, *Dialog. contra Triphon.*, p. 260 ; saint Irénée, *lib. 4, advers. hæres.*, cap. 17, *aliàs* 32 ; Tertullien, *l. 3, contra Marcion.*, c. 22 ; Eusèbe, *lib. 1, demonstr. evang.*, c. 6 ; saint Jérôme, *in cap. 1, Maluch.* ; saint Chrysostôme, *in psalm. 95* ; saint Augustin, *lib. 18 de civ. Dei*, c. 35.

Autorités des écrivains sacrés.

Saint Matthieu (*Matt. 26*), saint Marc (*Marc. 14*), et saint Luc (*Luc 22*), en racontant la dernière cène de Jésus-Christ, disent tous, qu'il prit du pain, le rompit, le consacra en son corps et le donna à manger à ses disciples. Il prit aussi du vin, le consacra en son sang, le leur donna à boire, en leur disant de faire la même chose en mémoire de lui : *hoc facite in meam commemorationem*. Saint Paul rapporte le même fait dans sa première épître aux Corinthiens, 9, 23. Or ce que Jésus-Christ fit pour lors, et que l'Église a toujours fait depuis à son exemple, est un vrai sacrifice, puisque c'est une oblation réelle et une immolation mystique du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les espèces visibles du pain et du vin, soit que

les paroles qui marquent la tradition ou la fraction du pain et l'effusion du sang doivent se mettre au futur, *dabitur, frangetur, effundetur*, soit qu'elles se mettent au présent, *datur, frangitur, effunditur*. Ces deux leçons ne se combattent pas. De ce que Jésus-Christ a dit, *prenez ce corps qui sera livré pour vous, et ce sang qui sera répandu aussi pour vous à la croix*, il ne s'ensuit pas qu'il n'offrait point actuellement son corps et son sang en sacrifice représentatif du sacrifice sanglant qu'il devait offrir dans peu sur la croix, et dont l'Église, dans tous les temps, devait rappeler la mémoire.

Tradition et prescription.

Les épîtres des apôtres, les canons des conciles, les ouvrages des Pères et des Auteurs ecclésiastiques, toutes les liturgies, les histoires générales et particulières de toutes les églises du monde, tous les monumens enfin de l'antiquité la plus reculée déposent également que l'on a toujours cru offrir un vrai sacrifice dans la religion chrétienne, en célébrant l'Eucharistie.

Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, 10, fait un parallèle entre les autels où les païens et les Juifs offraient leurs sacrifices, et la table sacrée où les chrétiens mangent le corps de Jésus-Christ ; il suppose donc que cette table des chrétiens est un autel véritable, où Jésus-Christ est offert et immolé mystiquement, et ensuite mangé.

Le concile général d'Ephèse, en 431, rapporte et approuve les anathématismes de saint Cyrille d'Alexandrie, dont l'onzième est formel sur le sacrifice extérieur que l'Eglise offre du corps et du sang de Jésus-Christ : *Sanctum ac vivificum, incruentumque in ecclesiis sacrificium peragimus*, etc.

Le concile de Chalcédoine, en 451, admet la plainte faite contre Dioscore, patriarche d'Alexandrie, qui avait été cause qu'on avait manqué long-temps à offrir le saint sacrifice dans la Lybie, en refusant par avarice le vin nécessaire à cet effet.

Qu'on parcoure les autres conciles, les Pères, les auteurs ecclésiastiques, tous les livres d'Eglise, on y trouvera dans tous qu'on a toujours offert à Dieu un vrai sacrifice extérieur du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin; on y lira partout les mots d'*autel*, d'*immolation mystique*, d'*hostie*, de *victime*, de *prêtre*, de *pontife*, qui sont autant de preuves de la réalité, d'un sacrifice, puisqu'il n'est point d'autel, d'hostie, de victime, d'immolation, de prêtre, de pontife sans un vrai sacrifice. Et de-là, l'invincible argument de prescription.

S'il a été un temps auquel toute l'Eglise a regardé la messe comme un vrai sacrifice, elle a pensé de même dans tous les temps, sans qu'il soit possible qu'elle ait changé de créance à cet égard. Hé ! le moyen de

soupçonner ici aucun changement ? Est-il donc possible que toutes les sociétés du monde chrétien, soit catholiques, soit hérétiques, aient tout d'un coup donné à la messe le titre de sacrifice, contre leur ancienne persuasion ? Quel paradoxe ! Mais si ce changement a eu ses commencemens et ses progrès, qu'on nous l'apprenne. Que les novateurs nous disent, quand, comment, par qui il a commencé; quels en ont été les défenseurs et les adversaires; de quelle sorte il a enfin prévalu jusqu'à subjuger tout le monde chrétien. Qu'ils avouent plutôt que l'Eglise, sans ombre de variation, a toujours regardé la messe comme un sacrifice réel et véritable : sacrifice auguste, dans lequel l'homme - Dieu s'offre comme une victime sainte à la majesté du Dieu vivant; sacrifice de tous les lieux et de tous les temps, continué de race en race par une succession non interrompue, et qui durera jusqu'à la fin des siècles : *juge sacrificium*. Quoi ! la loi de nature aurait eu ses sacrifices; la loi écrite aurait eu les siens; il n'y aurait jamais eu de religion vraie ou fausse sans sacrifice extérieur; et la loi de grâce, la religion chrétienne, l'Eglise, cette chaste épouse de Jésus-Christ, n'en aurait pas ! Elle cesserait aussitôt d'être la religion véritable.

Conditions requises au sacrifice

Il y a cinq conditions requi-

ses au sacrifice proprement dit ; savoir , le ministre , la matière sensible , la forme , qui consiste dans quelque changement , la fin légitime qui n'est autre que le culte de Dieu et la reconnaissance de son domaine souverain , l'autel pour recevoir la victime. Or , ces cinq conditions se rencontrent avec avantage dans la sainte Eucharistie. Jésus-Christ en est le principal ministre , et les prêtres en sont les ministres secondaires. Sa matière consiste dans les espèces sensibles du pain et du vin , et sa forme dans les paroles de la consécration , qui séparent autant qu'il est en elles , le corps du sang de J. C. Elle se célèbre sur l'autel pour honorer Dieu de la manière la plus parfaite et parfaitement digne de lui , puisqu'elle lui offre son propre Fils , Dieu comme lui et son égal en tout. L'Ancien et le Nouveau-Testament , la loi et les prophètes , les conciles et les Pères , la tradition et la prescription , les termes consacrés par la vénérable antiquité et les monumens les plus respectables , enfin la raison de concert avec l'autorité , tout conspire à démontrer qu'il y a dans l'Eglise catholique un sacrifice proprement dit , et que ce sacrifice est la sainte messe que l'on y célèbre tous les jours. Voici cependant ce qu'opposent les novateurs à cette foule de preuves accablantes.

PREMIÈRE OBJECTION.

Le sacrifice de la messe est

également inutile et injurieux à celui de la croix qui est d'un prix infini , et par lequel , dit saint Paul dans son épître aux Hébreux , 10, 14, Jésus-Christ a parfaitement réconcilié les hommes avec Dieu : *una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.*

RÉPONSE.

Le sacrifice de la messe n'est , ni inutile , ni injurieux à celui de la croix , il est au contraire également utile en soi , et glorieux au sacrifice de la croix. Il l'est en soi , parce qu'il nous rappelle la mort de Jésus-Christ crucifié pour nous , et qu'il nous en applique les mérites. Il est glorieux au sacrifice de la croix , dont il emprunte toute sa force et sa fécondité , comme le rayon du soleil et le ruisseau de sa source ; il faut donc admettre deux sortes de sacrifices dans l'Eglise , l'un de *rédemption* , l'autre de *religion*. Le sacrifice de rédemption est celui que notre Sauveur a offert sur la croix pour racheter l'homme pécheur. Le sacrifice de religion est celui que l'Eglise offre tous les jours pour honorer Dieu et en obtenir des grâces. Le sacrifice de rédemption est d'une vertu et d'un prix infini ; il est plus que suffisant pour l'expiation des péchés et pour le rachat de tous les hommes : d'où vient qu'il n'est nullement nécessaire que Jésus-Christ meure encore pour sanctifier ses élus , et qu'un second sacrifice

de rédemption serait injurieux au premier, parce qu'il en marquerait l'insuffisance. C'est ce que saint Paul démontre parfaitement, et rien de plus, au chapitre 10 de l'épître aux Hébreux. Le sacrifice de religion, qui est une commémoration et une application de celui de rédemption, ne lui fait aucune injure. Il l'honore au contraire, puisqu'il le représente, qu'il le perpétue, qu'il en tire toute la vertu, et qu'il nous l'applique. Ce sacrifice de religion est donc infiniment utile; il est même nécessaire pour honorer Dieu, lui offrir son Fils unique, devenu notre victime et notre unique Rédempteur par son sang, et nous appliquer par cette divine offrande le mérite infini de ce sang adorable. Est-ce là faire injure au sacrifice de la croix? N'est-ce pas au contraire, le respecter, l'honorer, attester hautement sa vertu, son efficace, son prix infini?

DEUXIÈME OBJECTION.

Le culte de la nouvelle loi est purement intérieur et spirituel, selon ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean, 4, 23. Le temps va venir, et il est même venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Il n'y a donc point de sacrifice extérieur et visible.

RÉPONSE.

Jésus-Christ recommande le culte intérieur sans exclure l'extérieur dans cet endroit. Il an-

nonce même bien clairement le sacrifice de la messe. Il s'agit de terminer une ancienne querelle entre les Juifs qui prétendaient qu'on ne devait sacrifier qu'à Jérusalem, et les Samaritains qui soutenaient qu'on pouvait le faire sur la montagne de Garizim. Femme, répond le Sauveur à la Samaritaine qui l'interroge sur ce différend, le temps va venir que vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, etc. Les ombres et les figures vont prendre fin. Tout sacrifice charnel et fixé à un certain lieu fera bientôt place au seul vrai sacrifice qui sera offert en tous lieux en esprit et en vérité. Cette prédiction est accomplie. Une loi nouvelle ayant pris la place de l'ancienne, un sacrifice nouveau et plus intérieur qu'extérieur, qui tient plus de l'esprit que du corps, où la foi a plus de part que les sens; ce sacrifice si digne de Dieu a succédé aux sacrifices anciens, ces sacrifices grossiers si peu capables de l'honorer: c'est tout ce qu'on peut tirer de la réponse de Jésus-Christ à la femme Samaritaine.

§ III.

De l'essence du sacrifice de la Messe.

Le père le Courayer, autrefois bibliothécaire de Sainte-Généviève de Paris, et depuis docteur de l'université d'Oxford en Angleterre, prétend avec les Anglais, dans sa dissertation sur la validité de leurs ordinations,

que l'essence du sacrifice de la messe consiste uniquement dans la mémoire et la représentation de la mort de Jésus-Christ, indépendamment de la présence réelle; en sorte que quand il ne serait pas réellement présent sur l'autel, la messe qu'on y célèbre ne laisserait pas d'être un sacrifice commémoratif et représentatif. Les catholiques soutiennent au contraire que la présence réelle de Jésus-Christ est essentielle au sacrifice de la messe, et que sans cette présence réelle, la messe ne serait pas un véritable sacrifice. C'est donc, selon eux, Jésus-Christ réellement présent, et mystiquement immolé sur nos autels qui constitue le sacrifice de la messe, dont toute l'essence consiste dans la consécration et l'immolation mystique du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin pour la nourriture spirituelle des chrétiens.

1°. Le sacrifice de la messe renferme essentiellement la présence réelle de Jésus-Christ, parce qu'il est le même que celui de la croix, et qu'il est unique dans la loi nouvelle. C'est l'idée qu'en a eue l'Église dans tous les temps. Or, si le sacrifice de la messe ne renferme point essentiellement la présence réelle de Jésus-Christ, il n'est, ni le même que celui de la croix, ni unique dans la loi nouvelle. Il n'est point le même que celui de la croix dans cette supposition, puisqu'il ne renferme point la

même victime, et qu'il n'en est que l'image, la figure, la mémoire, la représentation, et que la simple figure ou image n'est point la même, quant à la substance, que la chose figurée et représentée. Il n'est point unique dans la loi nouvelle, puisque l'unité du sacrifice se prend de l'unité de la victime, et qu'il y a autant de sacrifices différens qu'il y aura de différentes figures auxquelles on voudra donner ce nom, de même que les sacrifices des Juifs étaient fort multipliés et fort différens entr'eux, quoiqu'ils figurassent tous le sacrifice de la croix.

2°. Toute l'essence du sacrifice de la messe consiste dans la consécration du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, pour la nourriture spirituelle des chrétiens. La raison est que la consécration change la victime, et l'immole autant qu'il est en elle, parce que les paroles consécatoires n'opérant que ce qu'elles signifient, celles-ci qui n'expriment que le corps, *hoc est corpus meum*, ne mettent précisément, par leur propre vertu, que le corps seul de Jésus-Christ sous l'espèce du pain; et celles-ci qui n'expriment que le sang, *hic est sanguis meus*, ne mettent que le sang sous l'espèce du vin: en sorte que le corps se trouverait seul sous l'espèce du pain, et le sang sous l'espèce du vin, si ce n'était pas un corps vivant qui ne peut être séparé de son sang. Les paroles consé-

cratoires sont donc par conséquent une sorte de glaive mystique qui sépare, autant qu'il est en lui, le corps et le sang de Jésus-Christ. Elles changent donc la victime, elles l'immolent mystiquement; et c'est cette immolation qui fait l'essence du sacrifice de la messe, puisqu'elle rend la victime présente, qu'elle l'offre, qu'elle la change, et qu'elle se fait d'ailleurs par le prêtre au nom de Jésus-Christ, et en mémoire du sacrifice sanglant qu'il offrit sur la croix.

PREMIÈRE OBJECTION.

La simple commémoration du sacrifice de la croix suffit pour fonder un vrai sacrifice; et de là vient que les Pères et les théologiens appellent le sacrifice de la messe un sacrifice imitatif, représentatif, et commémoratif de celui de la croix.

RÉPONSE.

La simple commémoration du sacrifice de la croix ne suffit pas pour fonder un vrai sacrifice de la nouvelle loi, tel que l'Église l'a toujours reconnu; il faut absolument la présence réelle de Jésus-Christ. L'Église a toujours cru que le sacrifice de la messe était un sacrifice propitiatoire de la même propitiation que celui de la croix, sur ce qu'il est le même sacrifice que celui de la croix. Elle a donc cru par conséquent que Jésus-Christ y était présent comme hostie de propitiation pour y porter avec lui le mérite de son

sacrifice de la croix, le présenter à son Père, et nous l'appliquer. Ainsi lorsque les Pères et les théologiens appellent la messe un sacrifice représentatif et commémoratif, ils disent ce qui est vrai, et que tout le monde avoue; mais ils ne disent nullement que la messe soit un sacrifice purement représentatif et commémoratif, ni que l'idée de sacrifice puisse subsister avec la mémoire et la représentation seules de la mort de Jésus-Christ, ni qu'ils admettent un sacrifice sans admettre de présence réelle; ils fondent au contraire, et l'idée, et la réalité, et l'usage du sacrifice de la messe sur la présence de Jésus-Christ sur nos autels, comme victime et principal offrant, témoin l'illustre M. Boussuet, parlant au nom de tous les catholiques dans le sixième livre des *variations*: (*cap. 37.*) que disent les catholiques, et qu'est-ce que leur sacrifice? sinon Jésus-Christ présent dans le sacrement de l'Eucharistie, et représentant lui-même à son Père la victime par laquelle il a été apaisé. Et dans son *cathéchisme*, p. 264: quel est le premier usage que l'on fait du corps et du sang de Jésus-Christ? C'est de les offrir en sacrifice à la sainte messe au Père éternel.... c'est-à-dire, de les présenter devant sa face sur l'autel, comme la victime la plus agréable qu'on puisse lui offrir.

DEUXIÈME OBJECTION.

Il est essentiel à l'action et à

la nature du sacrifice que la victime que l'on y offre, soit changée et détruite. La consécration ne change et ne détruit pas la victime de l'Eucharistie, savoir le corps de Jésus-Christ, puisqu'elle le reproduit au contraire, et qu'elle le met sous les espèces sacramentelles. Elle ne constitue donc point l'essence du sacrifice eucharistique; et par une autre conséquence, la messe n'est pas un vrai sacrifice.

PREMIÈRE RÉPONSE.

Il n'est point essentiel à l'action ni à la nature du sacrifice que la victime que l'on y offre soit changée et détruite au même instant qu'elle est offerte; il suffit qu'elle l'ait été auparavant, ou qu'elle doive l'être dans la suite. La raison est que le sacrifice n'étant qu'un être moral, l'union physique des parties qui le composent, savoir: l'oblation et l'immolation de la victime, ne lui est pas essentielle; l'union morale qui se fait par l'intention du ministre est suffisante, en sorte que l'oblation suit quelquefois l'immolation, et qu'elle la précède quelquefois. Quand le prêtre de la synagogue offrait à Dieu dans le sanctuaire le sang de la victime qui avait été auparavant égorgée sur l'autel des holocaustes, il offrait un vrai sacrifice, quoiqu'il ne renouvelât point l'immolation sanglante de la victime, parce que l'oblation qu'il faisait de son sang en supposait l'immola-

tion passée, qu'elle la représentait et lui était unie d'une union morale. De même lorsque le prêtre de l'Eglise chrétienne offre à Dieu le corps de Jésus-Christ, victime sainte qui a été une fois immolée cruellement sur la croix, il offre un vrai sacrifice, quoiqu'il ne renouvelle pas l'immolation sanglante. Jésus-Christ était de toute éternité destiné à la mort. En vertu de cette mort, toujours présente à Dieu, quoiqu'elle ne dût arriver qu'une seule fois, il a offert dès la création du monde, il offre tous les jours, et il offrira jusqu'à la fin des siècles un vrai sacrifice à son père; et c'est pour cela que l'Esprit-Saint nous le représente dans l'apocalypse, comme un agneau immolé dès le commencement du monde, *agnus qui occisus est ab origine mundi*. Il y a même quelque chose dans l'immolation sanglante qui ne s'accorde point avec l'idée de notre sacrifice de la messe qui n'est qu'un seul et même sacrifice avec celui de la croix et n'en diffère que dans la manière, *sold offerendi ratione diversâ*, (*Conc. Trid: sess. 22, c. 2.*) puisque s'il y avait plusieurs immolations sanglantes, le sacrifice de la messe ne serait plus un seul et même sacrifice avec celui de la croix, l'unité ou la multiplicité des sacrifices se mesurant sur l'unité ou la multiplicité des immolations sanglantes. Le sacrifice de la croix par lequel a été institué le Nouveau-Testament, a donc dû être

sanglant ; mais celui de la messe qui n'en est qu'une répétition , une oblation et une application , ne doit pas l'être. Rendons cette réponse sensible par un exemple familier. Un homme fait un testament par lequel il institue des héritiers pour un long temps à venir. Ce testament ne peut avoir lieu que le testateur ne meure. Mais quand il s'agira de perpétuer les dispositions de ce testament et de faire passer l'héritage au second, au troisième et aux autres héritiers dans la succession des temps, il ne sera plus nécessaire que le testateur meure de nouveau, il suffira de produire son testament. De même Jésus-Christ, le médiateur du Nouveau-Testament, a dû mourir pour l'instituer ; mais pour en perpétuer et en appliquer les avantages, il n'est pas nécessaire qu'il meure de nouveau, il suffit de produire le testament et de rappeler, d'offrir, d'appliquer la mort du testateur. Or nous faisons plus dans la messe, puisque nous y reproduisons le testateur lui-même dans un état de mort mystique ; ce qui est plus que suffisant pour un vrai sacrifice.

DEUXIÈME RÉPONSE.

Il se trouve dans l'Eucharistie une destruction et un changement qui suffisent pour un vrai sacrifice. Il s'y trouve une destruction, opérée par le glaive mystique des paroles de la consécration ; on l'a déjà expliquée. Il s'y trouve un changement qui

en ce que Jésus-Christ est réduit par la consécration dans un état de mort , peu propre aux fonctions naturelles des sens , et qui le dispose tellement à la destruction réelle par la communion , que si Jésus-Christ n'était, ni au ciel, ni dans d'autres hosties, sa humanité cesserait absolument d'être par la communion. Or, dans les libations, c'était assez pour un vrai sacrifice de répandre le vin sur la terre, parce que quoiqu'il ne perdît rien de physique par cette effusion, il était moralement altéré et corrompu, en ce qu'il ne pouvait plus servir aux usages humains ; pourquoi Jésus-Christ étant réduit à l'état que nous venons d'exposer, ne serait-il pas changé suffisamment pour un vrai sacrifice ?

§. IV.

De la matière du sacrifice de la messe.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit en parlant de la matière de l'Eucharistie, nous nous contenterons de résoudre plusieurs difficultés que nous n'avons point encore touchées.

1°. Quand le célébrant s'aperçoit avant la consécration que le pain qu'on lui a donné pour consacrer est corrompu ou n'est pas de froment, il doit en substituer un autre, l'offrir au moins mentalement et poursuivre de l'endroit où il était resté. S'il ne s'aperçoit de la méprise qu'après la consécration, ou lorsqu'il a déjà pris l'hostie corrompue, il

doit en prendre une autre, l'offrir comme on vient de dire, la consacrer en commençant par les paroles : *Qui pridie quàm pateretur*, et s'en communier, quoiqu'il ne soit plus à jeun, parce que le précepte de l'intégrité du sacrifice l'emporte sur le précepte du jeûne. Que s'il n'avait encore rien pris, il devrait ou la prendre après la communion du corps et du sang, et c'est le mieux, ou la donner à quelqu'un des assistans; savoir, à des enfans, à des adultes en état de grâce; ou enfin, la garder quelque part avec respect. S'il ne s'aperçoit de l'erreur qu'après qu'il a pris le précieux sang, il doit offrir, comme il est dit ci-dessus, de nouveau pain et de nouveau vin avec de l'eau; consacrer l'un et l'autre, en commençant à *qui pridie*, s'en communier, et continuer la messe. S'il ne peut avoir d'hostie pour substituer à celle qui est défectueuse, et qu'il s'en aperçoive avant la consécration du calice, il doit sortir de l'autel. S'il ne s'aperçoit du défaut qu'après la consécration du calice, il doit consacrer du pain levé, s'il en peut trouver; et s'il ne le peut, il doit continuer la messe, et omettre les paroles et les signes qui répondent aux espèces du pain. Il suivra la même méthode, si après la consécration de l'hostie il s'aperçoit qu'il a pris pour du vin ce qui n'en était pas, et qu'il ne puisse en avoir d'autre.

2°. Quand le célébrant ne

s'aperçoit du défaut de la matière que quelque temps après la communion, et que le défaut tombe à la fois sur le pain et sur le vin, il ne peut et ne doit consacrer une vraie matière, parce qu'il n'y a point de sacrifice commencé qu'il soit obligé de parfaire, et qu'il n'est plus à jeun. Si le défaut ne tombe que sur le pain ou sur le vin, le célébrant doit y suppléer s'il n'a pas quitté l'autel; mais s'il l'a quitté, il ne doit pas y retourner pour faire une nouvelle consécration, parce que pour lors ce ne serait point continuer son premier sacrifice, ce serait en commencer un second; ce qui n'est pas permis à un prêtre qui n'est plus à jeun. Si le défaut tombe sur le pain et le vin, et qu'il s'en aperçoive avant la consécration, il est obligé de se procurer la matière compétente, s'il le peut, sans attendre trop long-temps. S'il ne s'en aperçoit qu'après avoir prononcé les paroles de la consécration, il doit consacrer de nouveau, à moins que le trouble ne le mette hors d'état de poursuivre comme il faut.

3°. Si le prêtre doute de la validité de la matière avant la consécration, il doit, ou se faire apporter une matière incontestable, ou si cela ne se peut, ne point passer outre, parce que c'est un sacrilège d'exposer le sacrifice au danger de nullité. S'il ne commence à douter qu'après les paroles de la consécration, il doit, s'il le peut, con-

sacrer une matière sûre sous condition, et prendre à la fois les deux hosties, ou l'une après l'autre, sans avoir égard au jeûne naturel dont l'observation exacte ne lui est pas possible. Si le doute tombait sur la matière du sang, et qu'on n'eût qu'un calice, il faudrait prendre d'abord la matière douteuse, en consacrer une plus sûre sous condition, et la prendre comme la première. Que si l'on ne pouvait substituer une matière certaine à celle qui est douteuse, il faudrait continuer la messe, parce que dans le doute il n'est pas sûr que la matière ne soit point valablement consacrée. Au reste, il faut bien remarquer qu'il s'agit ici d'un doute raisonnable, et non pas d'un scrupule et d'une inquiétude mal fondée.

4°. Si l'hostie consacrée disparaît, ou par accident, ou par miracle, et qu'on ne puisse la retrouver, il en faut consacrer une autre, après en avoir fait l'oblation, en commençant à *qui pridè*. Si l'hostie se changeait en chair, ou qu'elle présentât la forme d'un enfant, comme il est quelquefois arrivé, on ne devrait pas la prendre en cet état, mais la conserver. C'est ce qu'enseigne saint Thomas, 3 p. *quest.* 82, art. 4.

5°. Si le célébrant, avant la consécration du sang, quoiqu'après la consécration du corps, s'aperçoit que dans le calice il n'y a point de vin ou d'eau, ou ni l'un ni l'autre, il doit aussi-

tôt y mettre ce qui y manque, l'offrir au moins mentalement, et consacrer, commençant à *simili modo*. S'il ne pouvait avoir ni eau ni vin, il faudrait poursuivre. S'il ne s'aperçoit qu'on lui a servi de l'eau pour du vin, qu'après avoir prononcé les paroles de la consécration, il doit mettre cette eau dans un vase, en remettre d'autre avec du vin en la manière accoutumée, et consacrer en reprenant aux mêmes paroles. Que s'il ne s'aperçoit de la méprise qu'après avoir mis dans le calice la portion de l'hostie qu'on y met avant l'*Agnus Dei*, il laissera dans le calice l'eau qui est avec la parcelle du corps, et y mettra du vin autant qu'il en faut pour la consécration. S'il ne s'en aperçoit qu'après avoir pris le corps du Sauveur, et l'eau qu'on lui a donnée pour du vin, il consacrera une nouvelle hostie, du vin avec de l'eau, après en avoir fait l'oblation, et il se communiera de l'un et l'autre, quoiqu'il ne soit plus à jeun. Que s'il célèbre dans un lieu où il y a beaucoup de monde, il pourra se contenter d'offrir et de consacrer du vin avec de l'eau, pour éviter le scandale. Quand on a mis dans le calice du vinaigre ou du vin corrompu, il faut se conduire comme si on y avait mis de l'eau. Il faut aussi remarquer que si le prêtre ne s'aperçoit de la méprise qu'en prenant l'eau, il doit avaler ce qu'il en a dans la bouche, et ne pas avaler davantage, mettre du

vin sur ce qui reste d'eau, l'offrir et le consacrer.

6°. Le célébrant ne doit pas essuyer les gouttes de vin qui sont attachées à la coupe intérieure du calice, et qui ne font pas corps avec les autres; mais les prendre avec le précieux sang, parce qu'il est douteux si elles sont consacrées, ou si elles ne le sont pas. (M. Collet, Examen des saints mystères, p. 125 et seq.)

§ V.

De la forme du sacrifice de la messe.

En supposant ce que nous avons déjà dit de la forme du sacrifice de la messe en parlant de l'Eucharistie, nous dirons seulement ici qu'on ne peut jamais licitement changer l'ordre des paroles, ou les paroles mêmes de la forme du sacrifice, quoiqu'on le puisse sans faire tort à sa validité, toutes les fois que le changement qu'on y fait n'en altère point le sens, et n'empêche pas qu'elles ne signifient absolument la même chose : ainsi on consacrerait par ces paroles : *Hoc est corpus meum, iste est sanguis mei calix*. On consacrerait aussi en ajoutant à la forme des paroles qui n'en changeraient point le sens telles que celles-ci : *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur*; mais si l'addition changeait le sens, on ne consacrerait pas. Ainsi un Valentinien qui, dans la vue d'exprimer son erreur, dirait : *Hoc est corpus meum aereum*, ne ferait rien.

Pour ce qui est de la prononciation des paroles de la consécration, il faut les prononcer d'une voix distincte, respectueuse, suivie et naturelle, sans pause considérable qui en coupe le sens et la liaison, sans efforts violens, etc. (M. Collet, *ibid.*, p. 178 et seq.)

§ VI.

De la fin et des effets du sacrifice de la messe.

Le sacrifice de la messe étant l'accomplissement parfait de tous les anciens sacrifices, il en a toutes les qualités et tous les caractères; on l'offre pour les mêmes fins, il produit les mêmes effets d'une façon bien plus parfaite.

1°. Le sacrifice de la messe est offert à Dieu pour reconnaître sa majesté suprême, son pouvoir absolu, son souverain domaine; pour l'honorer et l'adorer; pour lui rendre tous les hommages que le sujet doit à son roi, la créature à son créateur, l'homme à son Dieu.

2°. C'est un sacrifice *propitiatoire*, c'est-à-dire, un sacrifice offert pour l'expiation des péchés, comme il est clair par ces paroles même de l'institution : *Ceci est mon sang versé pour vous est pour plusieurs, pour la rémission des péchés*, et par la raison. Car, si le sacrifice de la messe est l'accomplissement des anciens sacrifices qui étaient vraiment propitiatoires, pourquoi ne le serait-il pas lui-même? Si c'est le même sacrifice,

quant à la substance, que celui de la croix, s'il renferme la même victime, le même offrant, le même ministre principal; comment n'aurait-il pas les mêmes titres et ne produirait-il pas les mêmes effets? Est-il une chose plus capable d'apaiser la colère de Dieu, de satisfaire à sa justice, de concilier sa miséricorde, d'effacer les péchés de tous les hommes, que de lui offrir le sang de son Fils bien-aimé versé sur la croix, ce sang par lequel Jésus-Christ est devenu notre propitiateur et notre propitiation? L'Eglise l'a toujours cru de la sorte, comme il paraît entre les autres monumens, par sa liturgie aussi ancienne, qu'elle est respectable. *Je vous offre*, dit le prêtre dès le commencement de l'action du sacrifice; *je vous offre cette hostie, Seigneur, comme à mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre.*

3°. C'est un sacrifice d'actions de grâces. C'est pour cela qu'il est appelé *Eucharistie*, par excellence; car le mot d'*Eucharistie* est un mot grec qui signifie *actions de grâces.*

4°. C'est un sacrifice impé-
tratoire, c'est-à-dire, offert pour obtenir de Dieu tous les secours temporels et spirituels qui nous sont nécessaires. Hé! que pourrions nous offrir à Dieu de plus efficace pour obtenir tous ces secours, que Jésus-Christ, son fils unique et le seul médiateur, par qui nous puis-

sions avoir accès auprès de lui?

Les effets du sacrifice de la messe consistent donc à honorer Dieu, à le remercier de ses bienfaits, à en obtenir de nouveaux, à fléchir, à apaiser sa colère, à remettre les péchés soit mortels, soit véniels, quant à la culpé et quant à la peine, quoique d'une façon différente. Il remet les péchés quant à la culpé médiatement, en ce qu'il obtient les grâces par le moyen desquelles ceux pour qui il est offert, se disposent à recevoir la rémission de leurs péchés. Il produit aussi la seconde grâce, ou l'augmentation de la première, médiatement et par le moyen des actes du juste. Quant aux peines temporelles du péché, il les remet immédiatement, comme il paraît par les sacrifices anciens qui avaient cette vertu, et par les messes offertes pour les morts qui sont incapables d'aucune satisfaction. Or, il faut remarquer que le sacrifice de la messe produit ces divers effets par sa propre vertu, et indépendamment du mérite du ministre qui l'offre.

§ VII.

De la valeur du sacrifice de la messe.

Il s'agit de savoir si le sacrifice de la messe est infini, non-seulement à raison de la victime et du principal offrant qui est Jésus-Christ, mais aussi à raison de son institution, en sorte qu'une seule messe ait une vertu infinie, et qu'elle ne soit pas

moins utile à chacun en particulier, lorsqu'on l'offre pour mille, ou pour une infinité de personnes, s'il était possible, que si on l'offrait pour une seule personne.

Les théologiens sont partagés sur cette question. Les uns pensent avec Scot et Suarez que la valeur du sacrifice de la messe est tellement finie et déterminée, que chacun en reçoit moins d'avantages et de fruits, à proportion qu'on l'offre pour un plus grand nombre de personnes. Les autres croient, après Cajetan, Melchior Canus, Vasquez, etc., que la valeur de la messe est infinie en ce sens, qu'elle opère tout ce qu'elle peut opérer en égard à la disposition d'un chacun, et qu'elle n'est pas moins utile à une multitude de personnes pour lesquelles on l'offre, que si on l'offrait pour une seule. Car, 1°. disent ces derniers théologiens, il est du sacrifice comme des agens physiques destinés au bien public, et dont la vertu est proportionnée à la capacité des sujets qui la reçoivent, et qui ne profitent pas moins à un grand, qu'à un petit nombre. C'est ainsi que le soleil n'éclaire pas moins tous les lieux où il luit, que s'il ne luisait que dans un seul, et qu'une voix n'est pas moins entendue par une multitude de personnes qui sont à portée de l'entendre, que par trois ou quatre personnes. 2°. Saint Thomas (*quest.* 79, art. 5 et 7) assure que le sacrifice opère selon les dispositions du sujet et la

mesure de sa dévotion : or, ces dispositions peuvent croître à l'infini, et la dévotion de l'un ne diminue rien de celle de l'autre : elle ne diminue donc pas non plus, par conséquent, le fruit du sacrifice qui répond à la mesure de sa dévotion. 3°. Si le fruit du sacrifice diminuait pour chaque personne à proportion qu'on l'offre pour un plus grand nombre, il s'ensuivrait que la messe qui se dit dans une petite paroisse, ou une petite communauté profiterait plus à chaque membre de cette paroisse, ou de cette communauté, que celle qui se dit dans une plus grande paroisse, ou une plus grande communauté ; et que les prêtres qui ont reçu un honoraire pour dire la messe, ne pourraient point, par charité, offrir cette même messe pour d'autres, que pour ceux qui ont donné l'honoraire : ce qui est absurde et indigne de la pureté de notre sainte religion, aussi bien que de la dignité infinie de notre sacrifice.

Mais, dira-t-on, si la messe profite également à tous ceux pour qui on l'offre, il s'ensuit que ceux qui donnent l'honoraire n'en retirent pas plus de fruit que les autres, et qu'un prêtre pourra recevoir licitement et sans injustice plusieurs honoraires pour une même messe : ce qui est contraire au décret du pape Urbain VIII, du 21 juin de l'an 1625, et à celui d'Alexandre VII, du 24 septembre 1665, qui condamna la propo-

sition suivante : *Non est contra justitiam pro pluribus sacrificiis stipendium accipere, et sacrificium unum offerre. Neque etiam est contra fidelitatem, etiamsi promittam promissione etiam juramento firmatâ danti stipendium, quod pro nullo alio offeram.* Il s'ensuit encore que le commun des théologiens se trompent en disant que la valeur de la messe est finie.

Ces conséquences ne sont point les suites de notre sentiment.

1°. Ceux qui donnent l'honoraire de la messe en retirent plus de fruit que les autres, s'ils sont d'ailleurs également bien disposés, parce que leur aumône leur donne une disposition pardessus les autres, et que la messe opère plus ou moins à proportion que ceux pour qui on l'offre sont bien ou mieux disposés. D'ailleurs l'ordre de l'application du fruit du sacrifice de la messe, fondé sur la sage institution, exige qu'il profite davantage au prêtre qui le célèbre, qu'aux assistans, et davantage aux assistans, qu'à ceux qui n'y assistent pas ; et davantage encore à ceux qui y contribuent par leurs aumônes, ou honoraires, qu'à ceux qui n'y contribuent point. 2°. Un prêtre qui reçoit plusieurs honoraires pour une seule messe, pèche, et même contre la justice. Il pèche, parce que l'Eglise le lui défend. Il pèche contre la justice, parce qu'il promet au moins tacitement de dire autant de messes qu'on lui donne d'honoraires, et que l'o-

bligation de garder ses promesses est une obligation de justice, parce que la promesse est un contrat, et que tout contrat produit une obligation fondée sur la justice. Il pèche encore contre l'honneur, la probité, la fidélité. 3°. Lorsque les théologiens disent que la valeur de la messe est finie, ils prennent la valeur pour l'effet qui est fini, et non pour la vertu qui est infinie.

§ VIII.

Du ministre du sacrifice de la messe.

Le ministre proprement dit du sacrifice de la messe, qui n'est autre que le prêtre légitimement ordonné, comme nous l'avons prouvé en parlant de l'Eucharistie, a différentes obligations à remplir, dont les unes précèdent le sacrifice même, les autres l'accompagnent, et les autres le suivent. On peut mettre dans la première classe la préparation intérieure et extérieure, soit prochaine, soit éloignée. On peut mettre dans la seconde l'intention, l'observation des rubriques, etc. L'action de grâces se rapporte à la troisième.

Obligations du prêtre, qui précèdent le sacrifice de la messe.

1°. Le prêtre qui veut célébrer le sacrifice de la messe est obligé de se confesser de tout péché mortel, même douteux, lorsqu'il le peut, ou de s'exciter à une vive contrition, lorsqu'il ne peut se confesser, parce que,

pour consacrer et recevoir le corps de Jésus-Christ, il faut être moralement sûr qu'on est en état de grâce; et que pour recouvrer l'état de grâce, quand on en est déchu, il faut nécessairement, ou se confesser, quand on le peut, ou concevoir une vive et parfaite contrition de son péché, quand on ne peut le confesser. On est censé ne pouvoir se confesser quand on n'a point de confesseur, ou que le seul qu'on peut avoir est excommunié dénoncé, ou dont les pouvoirs sont expirés, ou qui n'est point approuvé pour le cas dont le pénitent est coupable, ou qui est justement suspect sur le secret de la confession, ou qui ne peut confesser que par l'interprète; ou enfin, quand on ne peut l'aller trouver sans une très-grande incommodité, telle que serait la distance considérable d'une maison à l'autre, la difficulté des chemins, l'âpreté de la saison, les murmures et l'emportement de la multitude désespérée d'attendre trop longtemps.

2°. Pour qu'on puisse licitement célébrer la messe sans se confesser, il ne suffit pas que la confession soit moralement impossible, il faut encore que la célébration de la messe soit nécessaire par de très-fortes raisons : on en rapporte plusieurs. La première est le danger de mort dans un curé, qu'un brutal veut massacrer s'il ne dit la messe. La seconde est quand un malade mourra sans

viatique, faute d'hostie consacrée. La troisième est la nécessité d'éviter le scandale, ou l'infamie qui arriveraient, si l'on manquait de dire une messe qui est due au public qui s'y attend. La quatrième est l'obligation d'accomplir actuellement une loi prépondérante; comme lorsqu'un prêtre doit achever le sacrifice qu'un autre n'a pu finir, ou un curé dire la messe à son peuple, bénir un mariage, enterrer un mort. S'il arrive qu'un prêtre, déjà à l'autel, se ressouvienne qu'il est en état de péché mortel, ou qu'il est excommunié ou suspens, ou que le lieu dans lequel il célèbre est interdit, il doit quitter l'autel, s'il n'a pas encore consacré, et qu'il n'y ait point de scandale à craindre; et s'il a consacré, ou qu'il y ait du scandale à craindre, comme il est moralement impossible qu'il n'y en ait pas, il doit faire un acte de contrition, avec un ferme propos de se confesser au plutôt, c'est-à-dire, le jour même, s'il le peut sans grande difficulté.

3°. Un prêtre ne peut dire la messe sans pécher véniellement ou même mortellement, selon plusieurs théologiens, avant que d'avoir récité matines et laudes. Cette décision est fondée sur la rubrique qui le prescrit, et sur la coutume générale de l'Eglise, sur laquelle se fonde saint Antonin (4 *P. tit.* 13, c. 3 et c. 4, § 4) pour reconnaître un péché mortel dans la célébration de la messe, avant la récitation de

matines et de laudes. On peut cependant célébrer licitement avant d'avoir récité matines, lorsqu'il y a des raisons de le faire; et ces raisons sont la nécessité de donner le viatique à un mourant, ou de l'exhorter pendant une partie de la nuit, celle d'entendre les confessions un jour de fête, d'empêcher le murmure du peuple, de remplir un devoir de religion ou de justice. Le prêtre qui se dispose à célébrer, doit aussi donner quelque temps à l'oraison; mais il n'est pas obligé à dire les cinq psaumes qui sont marqués dans les missels comme une partie de la préparation au sacrifice. Les termes *pro opportunitate sacerdotis*, dont se sert la rubrique en les proposant, n'expriment point une loi. Il faut raisonner autrement du lavement des mains. Cette action est nécessaire avant la célébration, par le droit naturel; et y manquer, c'est pécher contre le respect dû au sacrement, plus ou moins, mortellement ou véniellement, selon le degré de la négligence et de la malpropreté.

4°. Tout prêtre qui dit la messe, doit être à jeun d'un jeûne naturel qui consiste à n'avoir rien pris depuis l'heure de minuit, ni par forme de nourriture, ou de boisson, ni par forme de médicament; et cela sous peine de péché mortel. C'est la doctrine constante des pasteurs et des peuples, fondée sur les ordonnances réitérées de l'Eglise, et sur l'importance de la

loi dont il s'agit, qui demande explication. 1°. Rien de ce qui passe dans l'estomac par manière de salive ou de simple respiration, n'empêche le jeûne naturel. Ainsi, la pituite, le sang qui coule des gencives ou du cerveau. les restes de vin ou d'eau avec lesquels on s'est lavé la bouche, les parcelles de viande qui, quelquefois s'attachent aux dents, et qui, sans qu'on y pense, ou malgré qu'on en ait, s'avalent avec la salive, ne doivent pas empêcher la communion. Il en est de même, si on se borne à goûter du vin ou un bouillon, à mordre un fruit ou quelque autre chose semblable, sans rien faire passer, si ce n'est peut-être par manière de salive, parce que dans ces occasions on ne peut dire qu'un homme ait mangé ou bu. Ce serait autre chose s'il allait jusqu'à avaler, car alors la plus petite dose romprait son jeûne. On ne doit pas non plus s'inquiéter de ce qui ne passe dans l'estomac que par manière de respiration, comme la poussière, la pluie, un moucheron, la fumée de tabac ou des viandes, si ce n'est peut-être qu'on l'avale de plein gré, ou par le moyen de quelque instrument. 2°. Les choses qui ne sont point capables d'être digérées ni de nourrir en aucun sens, telles que l'or, le plomb, des osselets extrêmement durs, ne rompent point le jeûne naturel. Il en est de même du tabac en poudre, des eaux et autres drogues qui se prennent par le nez, à moins qu'on

ne fût passer volontairement dans l'estomac ces drogues qu'on prend par le nez. A l'égard du tabac qui se mâche, Henri de Saint-Ignace (*ethica amoris*, p. 75) et quelques autres théologiens en croient l'usage contraire au jeûne naturel, parce qu'il n'est guère possible que plusieurs des parties les plus succulentes ne passent dans l'estomac. 3°. Une action, quoique forcée et involontaire, rompt le jeûne naturel : ainsi, un homme qui aurait pris un bouillon ou un verre de vin malgré lui, ne pourrait communier. 4°. La transgression de la loi du jeûne naturel n'est jamais vénielle, ni à raison de la matière, ni à raison de la brièveté du temps, c'est-à-dire, qu'on pèche mortellement toutes les fois qu'on reçoit l'Eucharistie sans être à jeun, hors les cas que nous marquerons, quand même l'on n'aurait pris que la plus petite quantité d'aliment ou de liqueur, ou qu'on l'aurait prise pendant que minuit sonne, ou quelques momens après. Tel est le sentiment commun des fidèles, l'enseignement uniforme des pasteurs, la doctrine constante de l'Eglise (*Conc. Tolet. 7, can. 2. Concil. Braccar. 3, can. 10*), qui menace d'excommunication et de déposition tous les prêtres qui oseraient célébrer après avoir mangé ou bu, en quelque petite quantité que ce soit. 5°. Il y a cependant des cas où l'on peut célébrer sans être à jeun.

Le premier est celui où l'on

ne peut empêcher la profanation du sacrement, si on ne le prend au moment même, quoiqu'on ait déjà mangé. Un hérétique ou tout autre veut profaner la sainte hostie, il n'y a ni prêtre, ni laïc à jeun qui puisse parer le coup. Tout homme en ce cas, quoiqu'il ait mangé, peut prendre la sainte hostie et la consommer. La raison est qu'une loi, telle que celle du jeûne, qui n'a été établie que par respect pour le sacrement de l'autel, ne subsiste plus, quand elle produirait un effet tout contraire.

Le second cas est celui où un prêtre ne peut achever à jeun le sacrifice qu'il a commencé, comme quand il ne s'aperçoit pas qu'on a mis de l'eau pour du vin dans le calice qu'après en avoir goûté dans le temps de la communion, ou qu'il se souvient qu'il n'est pas à jeun après la consécration d'une des deux espèces.

Le troisième est lorsque le prêtre aperçoit, après avoir pris les ablutions, quelques particules, grandes ou petites, d'une ou de plusieurs hosties qu'il a consacrées; car il doit les prendre, quoiqu'il ne soit plus à jeun, parce qu'elles appartiennent au même sacrifice. Il en doit faire de même des parcelles qui seraient restées de la messe d'un autre prêtre qui l'aurait précédé, tant qu'il est à l'autel, parce que sa fonction n'est censée finie qu'après qu'il en est sorti. Mais quand il est une fois sorti de

l'autel, il ne peut plus prendre les fragmens qu'il aperçoit, quoiqu'il soit encore revêtu des ornemens sacerdotaux, parce que ce serait pour lors une nouvelle communion qui lui est défendue. On excepte le cas où il ne pourrait conserver ces précieux fragmens avec décence; car il devrait, ou les prendre pour lors, ou les donner à quelques personnes qui fussent à jeun et en état de communier.

Le quatrième cas est celui où on ne peut autrement éviter un scandale ou une perte considérable. Ainsi, un prêtre peut célébrer sans être à jeun, lorsqu'en y manquant contre son ordinaire, il se fera soupçonner d'un crime commis la veille, ou qu'il donnera un scandale terrible. La raison est que les lois humaines, et assez souvent même les lois positives de Dieu n'obligent pas dans le cas d'un scandale ou d'une perte considérable. C'est le sentiment de saint Thomas (*quæst.* 83, art. 6, *ad* 2) qui est communément reçu.

Le cinquième cas est celui d'un malade qui doit recevoir le saint viatique.

Le sixième cas est celui où il faut continuer la messe d'un prêtre qui meurt ou qui tombe en défaillance après la consécration; car alors, si on ne trouve personne qui soit à jeun, un prêtre qui n'y est pas, doit achever le sacrifice, parce que le droit divin ordonne de finir le sacrifice commencé.

Le septième cas est celui où

l'on aurait obtenu dispense pour célébrer ou communier, après avoir pris quelque peu de nourriture. Il est d'usage à Rome qu'un cardinal finisse avant minuit la première des trois messes qui se disent la veille de Noël dans la chapelle du pape; ce qui s'observe aussi à Venise dans l'église de Saint-Marc.

Obligations du prêtre qui accompagne le sacrifice.

1°. Le prêtre doit avoir au moins l'intention virtuelle de consacrer toutes les hosties qui lui sont présentées à cet effet, et édifier les assistans par l'exacte et modeste composition de tout son extérieur.

2°. Il doit observer les rubriques qui prescrivent les rites qu'il faut garder dans la célébration du sacrifice, parce qu'ils obligent en conscience, comme l'enseignent presque tous les théologiens, fondés sur la bulle de Pie V qu'on lit à la tête de tous les missels, et qui commande à tous les prêtres, en vertu de la sainte obéissance, de dire ou de chanter la messe selon le rit, la règle et la manière que prescrit le missel. (*Voyez RUBRIQUE.*)

3°. Il doit avoir une soutane, et ne doit point porter de calotte à l'autel, sans une dispense du saint-siège.

4°. Si le prêtre ne doit monter à l'autel qu'après s'y être préparé par la prière et la pureté de conscience, et n'y paraître qu'avec une édifiante mo-

destie, il doit aussi, après l'avoir quitté, employer un temps raisonnable à remercier Dieu d'un si grand bienfait.

§ IX.

Du sujet du sacrifice de la messe.

Par le sujet du sacrifice de la messe, on entend tous ceux pour qui l'on peut ou l'on doit l'offrir. Voici les règles qu'il faut observer là-dessus.

Première règle.

On peut et l'on doit offrir le sacrifice de la messe pour tous les fidèles, justes ou pécheurs, morts ou vivans, à moins qu'ils ne soient retranchés de la communion de l'Eglise, parce que le sacrifice de sa nature est un bien qui appartient à toute l'Eglise, et que l'office du prêtre est d'être médiateur entre Dieu et les hommes. Mais on n'offre point le sacrifice, ni pour les schismatiques, ni pour les hérétiques, ni pour les excommuniés; puisque le premier effet de l'excommunication, telle qu'on la décerne depuis plusieurs siècles, est de priver l'excommunié de tous les suffrages dont le Fils de Dieu a laissé la dispensation à son Eglise. Le père Alexandre (t. 1, p. 671) et une infinité d'autres théologiens concluent de ce principe, qu'un prêtre qui appliquerait à un excommunié les prières qui se font au nom de l'Eglise, pécherait mortellement, parce qu'il violerait une loi importante en elle-même et pour ses suites.

Un prêtre peut cependant, en son propre et privé nom, prier au *memento* ou ailleurs, pour les excommuniés même dénoncés.

Deuxième règle.

Quoique les cathécumènes et les infidèles n'aient pas droit au sacrifice, puisqu'ils ne sont point de l'Eglise, on peut cependant l'offrir pour eux, de même que le sacrifice de la croix qui a été offert pour le monde entier, quoique ce monde, comme ennemi de Dieu, n'y eût aucun droit. Saint Paul veut que l'on prie pour les princes païens, et il comprend le sacrifice sous le nom de prières, comme l'ont entendu la plupart des Pères. (1 Timoth. 2.)

Troisième règle.

On ne peut offrir le sacrifice de la messe pour les damnés, parce que dans l'enfer il n'y a, ni délivrance, ni diminution de peines. Delà vient que l'Eglise défend de prier pour les damnés, et que saint Thomas (*in 4^o sentent. dist. 45, q. 2, art. 2.*) appelle vaine, téméraire et déraisonnable, l'opinion de ceux qui disaient que les peines des damnés pouvaient être adoucies par les suffrages des fidèles.

Quatrième règle.

On offre utilement le sacrifice de la messe pour les âmes des justes, auxquels il reste des fautes à expier après la mort dans le purgatoire. (*Voyez PURGATOIRE.*)

Cinquième règle.

On ne peut offrir aux saints le sacrifice de la messe, parce que le sacrifice emporte l'idée du culte de latrie qui n'est dû qu'à l'être suprême : mais on peut l'offrir, soit pour honorer Dieu en eux, soit pour le remercier de ses bienfaits à leur égard, soit pour obtenir leur intercession auprès de lui, soit enfin pour leur procurer une certaine gloire accidentelle, qui consiste ou dans l'honneur qu'on leur rend sur la terre, ou dans la joie qu'ils ressentent en voyant marcher les fidèles dans les sentiers de la justice.

§ X.

Des devoirs du prêtre par rapport à la nécessité de la célébration et de l'application du sacrifice de la messe.

1. Quoiqu'un prêtre, curé ou non, ne soit pas obligé de dire la messe tous les jours, parce qu'il n'y a aucune loi, soit divine, soit humaine, qui l'y oblige, il est cependant tenu de le faire souvent; et il pèche mortellement lorsqu'il ne le fait jamais, ou presque jamais, parce que c'est un devoir attaché à son état; l'obligation de célébrer au moins de temps en temps est la première de celles dont un prêtre se charge dans son ordination. C'est, dit saint Paul, (*Hebr.* 8. 3.) pour offrir des sacrifices, que le pontife est établi. Jésus-Christ a ordonné

à tous les prêtres de célébrer, lorsqu'il leur a dit : *faites ceci en mémoire de moi*; et c'est en ce sens que le concile de Trente (*sess.* 22, c. 1) a entendu ces paroles du Sauveur, sans parler des autres.

2. Tout prêtre qui, sans bonne raison, ne célèbre pas tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles de l'année, pèche au moins véniellement, et peut-être mortellement. Le concile de Trente (*sess.* 23, *de ref.*, c. 14), enjoint aux évêques d'avoir soin que les prêtres disent la messe au moins les dimanches et les fêtes solennelles; et les conciles postérieurs à celui de Trente, ordonnent aux prêtres de célébrer ces mêmes jours de dimanches et de fêtes. Tels sont le premier concile de Milan, sous saint Charles Borromée, (*part* 2, *tit.* 15) celui de Reims de l'an 1583, et celui de Toulouse de l'an 1590, cap. 4, n. 1.

3. Un curé est obligé, sous peine de péché mortel, de célébrer par lui-même quand il le peut, ou par un autre, quand il ne le peut par lui-même, toutes les fois que son peuple est obligé d'entendre la messe. Le concile de Trente (*sess.* 23, c. 14) l'a ainsi décidé; et c'est une des conditions de l'honneur que les paroissiens donnent à leurs pasteurs. Mais il ne suffit point à ces pasteurs de célébrer tous les dimanches et toutes les fêtes, ils doivent encore le faire quelquefois pendant la semaine.

pour remplir comme il faut l'office de médiateurs entre Dieu et le peuple qui leur est confié. Saint Charles voulut que tous les curés de son diocèse célébrassent au moins trois fois par semaine.

4. Il doit y avoir chaque jour une messe solennelle dans toutes les églises, soit cathédrales, soit collégiales. C'est la disposition du droit qui oblige *sub gravi*, tant qu'il n'y a point d'empêchement canonique, tel que serait la maladie ou la désertion de presque tous les chanoines. (*cap. 2, de celebr. missar.*) Cette messe solennelle d'un chapitre, même très-pauvre, ne peut servir à acquitter des fondations particulières auxquelles les chanoines sont obligés d'un autre côté. La congrégation chargée d'interpréter le concile de Trente, l'a plusieurs fois décidé, comme on peut voir dans Méral, part. 3, tit. 12, nom. 2, p. 339, édit. fol.

5. Un bénéficiaire est obligé, par le droit naturel et ecclésiastique, de suivre les dispositions du testateur, et les clauses de la fondation de son bénéfice, pour le lieu, le temps et le nombre des messes; ensorte qu'il pèche mortellement en célébrant à une autre église ou un autre autel que ceux qui sont marqués dans la fondation, à moins qu'il n'ait de très-fortes raisons d'en user ainsi.

6. Tout prêtre est obligé d'appliquer le fruit spécial du sacrifice de la messe à ceux dont

il reçoit la rétribution; et comme un pasteur reçoit de son peuple la rétribution des messes qu'il est tenu de lui dire tous les jours qu'il est obligé de l'entendre, tels que les jours de fêtes et de dimanches, il pèche contre la justice, et doit restituer s'il prend d'autres rétributions ces jours-là. Ce point, qui a été décidé vingt fois par la congrégation des cardinaux, interprètes du concile de Trente, doit s'entendre du curé à portion congrue comme des autres; de celui qui est amovible, comme de celui qui est perpétuel; du régulier comme du séculier; de celui qui, comme il arrive souvent dans les collégiales où il y a des cures desservies par les chanoines, serait obligé un jour de fête ou de dimanche à dire la messe du chapitre. Il doit donc, en ce cas, appliquer la messe collégiale aux bienfaiteurs, et faire dire à ses dépens la messe paroissiale pour les habitants du lieu. Ce que nous disons des curés, beaucoup de théologiens cités par Méral, l'étendent au souverain pontife pour toute l'Église, aux évêques pour leurs diocèses, et aux prélats réguliers pour leurs inférieurs. M. Collet (*Examen des saints mystères*, p. 568 et 569) restreint cette dernière obligation aux prélats réguliers qui ont leur messe à part, et en exempte ceux dont toute la supériorité ne consiste guère que dans une observance plus exacte, et une plus grande servitude.

7. Les chanoines sont obligés à dire tous les jours la messe du chœur pour les bienfaiteurs, et ne peuvent par conséquent recevoir des fidèles l'aumône que ceux-ci ont coutume de donner, afin qu'on offre la messe pour eux. La congrégation du concile de Trente l'a déclaré plusieurs fois, et souvent pour des chapitres dont les prébendes ne produisaient pas plus de dix, trente ou quarante écus.

8. Quand un chapitre a charge d'âmes, et qu'il l'exerce par un ou plusieurs prêtres, soit amovibles, soit perpétuels, il doit avoir soin que ceux-ci célèbrent pour leur troupeau au moins les dimanches et les fêtes.

9. Un bénéficiaire obligé à célébrer tous les jours, n'est pas tenu à faire suppléer les messes qu'il omet quelquefois et rarement, soit pour cause de maladies, soit par le motif d'un vrai respect pour le sacrifice, soit pour un besoin pressant de l'Eglise ou du peuple, à moins que le contrat de fondation ne porte que le bénéficiaire célébrera tous les jours par lui-même, ou par un autre. Le pape Alexandre III (*cap 11, de prehend.*) l'a décidé de la sorte; et la raison est qu'on ne doit pas supposer un fondateur plus dur envers un ministre de Jésus-Christ, qu'un maître raisonnable à l'égard de son serviteur, auquel il ne diminue pas ses gages, parce qu'une maladie de huit ou dix jours l'aura empêché de le servir pendant ce temps-là.

Des devoirs du peuple par rapport au sacrifice de la messe.

Les devoirs du peuple, par rapport au sacrifice, se réduisent à entendre la messe avec piété tous les jours de dimanches et de fêtes. 1°. Tous les fidèles adultes sont obligés, sous peine de péché mortel, d'entendre la messe les jours de dimanches et de fêtes. C'est l'Eglise qui leur a imposé cette obligation dans une infinité de conciles et personne ne la révoque en doute; les savans et les ignorans en conviennent également.

2°. Ils doivent l'entendre avec piété, c'est-à-dire, avec une attention religieuse, une révérence intérieure et extérieure, une disposition d'esprit et de corps qui répondent à la sainteté du plus grand et du plus auguste de nos mystères. Ce n'est donc pas satisfaire au précepte, que d'entendre la messe étant ivre, ou en dormant, ou en causant, ou en se confessant, ou en s'occupant de distractions volontaires, ou avec l'affection actuelle au péché, sans aucune douleur de l'avoir commis, ni désir de l'obtenir cette douleur. On ne satisfait pas non plus au précepte, en omettant d'entendre une partie notable de la messe, tel qu'est le commencement jusqu'à l'évangile inclusivement, ou la consécration jusqu'à la fin. On ne satisfait pas non plus en entendant deux ou quatre parties de messe célébrées

en même temps par deux ou quatre prêtres, parce que la messe est un tout nécessairement composé de parties successives qui par conséquent ne peuvent subsister ensemble. Mais on satisfait, pourvu qu'avec les autres conditions on soit moralement présent à la messe; et cette présence morale subsiste lorsqu'on entend la messe derrière l'autel ou derrière une colonne de l'église, ou dans un lieu qui tient à la chapelle dans laquelle on la dit, ou par une fenêtre d'une maison séculière, contigue à l'église ou hors l'église, dans laquelle on ne peut entrer à cause de la foule, pourvu cependant qu'on soit moralement uni à la multitude et qu'on n'en soit point séparé par une trop grande distance. On satisfait aussi en sonnant quelque temps les cloches pendant la messe, en allant chercher le vin pour la dire, en remuant l'encensoir, parce que ces choses appartiennent en quelque sorte au sacrifice, et qu'elles sont d'ailleurs compatibles, avec l'attention nécessaire pour l'entendre.

3°. Mais les fidèles sont-ils obligés d'entendre la messe de leurs paroisses tous les jours de dimanches et de fêtes, en sorte qu'ils pèchent mortellement lorsqu'ils y manquent?

Il est certain que les fidèles pèchent mortellement quand ils manquent d'assister à leur messe de paroisse les dimanches et les fêtes principales, ou par mépris ou avec scandale, ou en courant

risque d'ignorer les choses nécessaires à savoir et dont on avertit au prône, ou enfin en y manquant trois dimanches de suite dans les lieux où cette omission est défendue sous peine d'excommunication. Tous les théologiens conviennent en ce point; mais ce en quoi ils ne conviennent pas, c'est de savoir si on pèche mortellement pour cela seul qu'on manque d'assister trois dimanches de suite à la messe de paroisse sans bonne raison, et indépendamment des motifs et des circonstances que nous venons de marquer. Les uns le nient; et les autres l'assurent, fondés sur un très-grand nombre de conciles qui ordonnent aux fidèles d'assister à la messe de paroisse les jours de dimanches et fêtes principales. Tels sont entr'autres les conciles de Trente, de Bourges, 1584; de Tours, de Bordeaux, de Reims, 1583; sans parler des assemblées générales du clergé de France des années 1625, 1635, 1645, 1655, 1700, ni de tous les rituels du royaume. Dans le doute, toute personne prudente assistera le plus souvent qu'il lui sera possible à la messe de sa paroisse les jours de dimanches et de fêtes, et ne s'en dispensera jamais que par de bonnes raisons, et il y en a plusieurs de cette nature. Il y en a même qui n'exemptent pas seulement de la messe de paroisse, mais qui dispensent absolument d'entendre quelque messe que ce soit, les jours commandés.

La première de ces raisons c'est l'impuissance, soit physique, que l'on ne peut absolument surmonter, soit morale, que l'on ne peut surmonter qu'avec de grandes difficultés, parce que l'église, cette tendre mère, n'a pas intention d'obliger ses enfans à l'observation de ceux de ses préceptes qu'ils ne pourraient accomplir sans de grandes incommodités. Ainsi les prisonniers ne sont pas obligés à la messe les jours commandés, non plus que ceux qui sont retenus au lit, ou à la maison, ni ceux qui sont sur mer, ni tous ceux qui manquent de prêtre pour dire la messe, ni ceux qui ne peuvent y assister sans courir risque de la vie, de l'honneur ou des biens. De la vie, comme il arriverait, si, en allant à la messe, on avait un juste sujet de craindre de rencontrer un assassin, de gagner la peste ou de retomber dans une maladie dont on serait convalescent. De l'honneur, comme si une fille craignait de tomber entre les mains d'un ravisseur, ou qu'étant enceinte, elle ne pût paraître à l'église sans découvrir son crime. Des biens, comme si l'on ne pouvait quitter la maison ou les troupeaux, à cause des voleurs,

La seconde raison qui dispense de la messe, c'est la charité, dont l'obligation fondée sur le droit naturel, l'emporte aisément sur le droit ecclésiastique. Ainsi ceux qui gardent les malades doivent se dispenser d'entendre la messe lorsqu'ils ne

peuvent le faire sans causer par leur absence beaucoup de peine et de chagrin à leurs malades, ou sans les exposer à quelque danger. Il en est de même de ceux qui pourraient empêcher par leur présence, des querelles, des blasphèmes, des dommages considérables qu'on ne manquerait pas de faire au prochain durant leur absence.

La troisième raison de dispense, c'est un devoir incompatible avec la messe. Tel est le devoir d'un soldat en faction qui ne peut quitter son poste, d'un berger qui ne peut quitter son troupeau, d'une nourrice qui ne peut laisser son nourrisson, d'un domestique à qui son maître défend d'aller à l'église, et qui n'en peut trouver d'autres, de certains ouvriers qui ne peuvent quitter un ouvrage commencé, tel que la fonte de verres ou de fer, sans se faire un grand tort à eux-mêmes et à leurs maîtres. Il n'en est pas de même de l'usage de certains pays, où les filles nobles ne sortent plus de la maison, pas même pour aller à la messe les jours commandés, aussitôt qu'elles sont nubiles; c'est un abus intolérable : quel inconvenient y aurait-il qu'elles accompagnassent leur mère à l'église ? Quant à la coutume des mêmes pays, selon laquelle les femmes nouvellement accouchées, quoique pleinement rétablies, s'abstiennent pendant quelque temps de l'entrée de l'église, et les veuves s'en abstiennent aussi

quelque temps après la mort de leurs maris, cette coutume paraît plus tolérable. Le pape Innocent III (*cap unic. de purification.*) ne l'a point approuvée dans les femmes nouvellement accouchées. Saint Antonin et saint Charles Borromée l'approuvent dans les femmes veuves, pourvu cependant, dit ce dernier, qu'elles n'étendent pas cette indulgence au-delà d'un mois.

§. XII.

Des messes particulières ou privées.

On peut dire qu'une messe est particulière en six façons, ou à raison du lieu, lorsqu'on la célèbre dans une chapelle domestique; ou à raison du temps, lorsqu'on la célèbre un jour ouvrable; ou à raison de la fin, lorsqu'on l'applique à une personne en particulier; ou à raison des assistants, lorsqu'il n'y assiste que peu de personnes; ou à raison de l'autel et de la solennité, telles sont les messes basses qui se disent tous les jours sur les différens autels d'une église; ou enfin à raison du défaut de personnes qui communient, telles sont les messes où il n'y a point d'autre communion que celle du prêtre; et c'est surtout contre ces dernières sortes de messes privées que s'élèvent les novateurs qui prétendent que le prêtre ne peut célébrer, à moins que quelqu'un du peuple fidèle ne participe au sacrifice. Il est cependant vrai que les

messes privées, en tous ces différens sens, sont très-permises et très-légitimes.

1°. Les messes privées, à raison du lieu, sont très-permises. Jésus-Christ institua la première messe dans le cénacle. Les prêtres de l'église agitée dès sa naissance par la fureur des persécutions, disaient la messe dans des maisons particulières et dans des cavernes. Plusieurs saints l'ont dite dans leurs cellules. C'est ce que raconte Sozomène, de saint Grégoire de Naziance, et Paulin de saint Ambroise, liv. 7, c. 5.

2°. Les messes qui se disent les jours ouvriers ne sont pas moins permises, parce qu'elles représentent le sacrifice perpétuel de la synagogue, et que les apôtres faisaient tous les jours la fraction du pain, qui s'entend de la célébration de la divine Eucharistie. (Act. c. 2.)

3°. Les messes qu'on applique à quelques personnes particulières sont encore permises, de même que les sacrifices qui s'offraient dans la loi mosaïque pour le prince, pour le prêtre ou pour d'autres personnes particulières. D'ailleurs l'application qu'on fait de la messe à une personne particulière, n'exclue point les autres; tout le monde y a part, quoique quelques particuliers y aient une part spéciale.

4°. Il n'y a, ni loi, ni raison qui défende à un prêtre de dire la messe sans autre assistant que le serviteur.

5°. Il en est de même des messes basses qui se disent tous les jours à la fois ou successivement par plusieurs prêtres, à différens autels d'une même église.

6°. Les messes où le seul prêtre communie, sont très-légitimes, parce que ces messes même sont offertes à Dieu pour le peuple, par le ministre public de l'Église, ce qui les rend communes en effet, et parce que la communion sacramentelle du peuple n'est point essentielle au sacrifice de la nouvelle loi, ni commandée toutes les fois qu'on l'offre, par aucun précepte, soit divin, soit humain. De-là vient que l'Église qui a commandé aux fideles d'entendre la messe tous les jours de dimanches et de fêtes, ne leur a jamais fait un précepte de communier tous ces mêmes jours, et que les SS. Pères, tel que saint Jean Chrysostôme, qui se sont plaint avec plus de zèle que personne ne communiait à la messe qu'ils disaient tous les jours, n'ont point cru devoir manquer à la dire aussi souvent, à cause du défaut de communians. (*Hom. 3, in Ephes.*)

§ XIII.

Du temps et de la répétition du sacrifice de la messe.

1. De droit commun on ne doit point célébrer la messe avant l'aurore, et il y a très-probablement péché mortel à la commencer auparavant, parce que la loi qui règle l'heure du

sacrifice, passe pour très-importante partout où elle est en usage. Or, on entend par l'aurore, non ce moment précis où le soleil commence à éclairer notre hémisphère, mais cette lumière naissante, qui est comme mi-toyenne entre le jour et les ténèbres, et le précepte de ne pas célébrer avant l'aurore, se prend dans un sens moral, non dans une rigueur mathématique; de manière qu'un prêtre qui commence la messe pendant la nuit, n'est pas censé transgresseur de la loi.

2. En France, comme en plusieurs autres pays septentrionaux, on peut pendant l'hiver commencer la messe plusieurs heures avant l'aurore ou le crépuscule, parce que c'est un usage que les évêques connaissent et qu'ils ne condamnent pas. On le peut aussi en tout temps et en tout pays, soit pour donner le viatique à un malade, soit quand une cause publique l'exige.

3. Il n'est pas permis de dire la messe après l'heure de midi, entendu non strictement pour ce point indivisible qui partage le jour, mais moralement pour ce qui ne s'en éloigne pas beaucoup : ce qu'Azor étend à un quart-d'heure, et Laiman, à une demi-heure après midi. Il faut s'en tenir à l'usage établi, ou au moins toléré par les premiers supérieurs.

4. Les raisons qui dispensent de cette règle, et qui autorisent à reculer la messe même de plusieurs

heures, sont le besoin de secourir un malade pressé, une solennité extraordinaire, une cérémonie publique qui aura duré long-temps, une procession, une dispense légitime de la part du pape ou de l'évêque.

5. Il est défendu de célébrer, le vendredi-saint, parce que l'Eglise ne veut pas qu'on immole mystiquement l'Agneau divin, le jour qu'elle nous le représente réellement immolé sur le calvaire. On peut seulement participer aux dons consacrés la veille. On peut aussi donner la communion aux malades qui pressent et non à d'autres, si ce n'est dans les diocèses qui ont conservé cet usage contre la coutume générale de l'Eglise.

6. La congrégation des rits, et les souverains pontifes qui l'ont approuvée en ce point, ne veulent, dans chaque église, qu'une seule messe le jeudi et samedi-saint. Mais on peut s'en tenir aux usages des diocèses où l'on vit. Les prêtres qui suivent le rit parisien célèbrent librement ces deux jours comme les autres, et les Allemands en font de même, au rapport de Discastillo.

7. Un même prêtre célébrait autrefois plusieurs messes dans un jour. Le douzième concile de Tolède le suppose évidemment, et Valfride Strabon écrit que le pape Léon disait jusqu'à sept et neuf messes dans un jour. (*Can. 5, l. de reb. eccl. c. 21; de miss. celeb. c. 3.*) Innocent III règle que désormais aucun prê-

tre ne dirait plus d'une messe dans un jour, excepté la fête de Noël, et le cas de nécessité, et cette règle fait loi dans toute l'Eglise. Un prêtre peut donc dire trois messes le jour de Noël, ou n'en dire qu'une ou deux, car les trois ne sont pas d'obligation. Il peut aussi en dire plusieurs dans les cas de nécessité qui ne sont pas rares.

Le premier est lorsqu'un curé dessert deux paroisses.

Le second est celui où il faudrait célébrer une seconde fois pour donner le viatique à un malade.

Le troisième est celui d'un concours extraordinaire de peuple, dont une grande partie perdra la messe, si le seul prêtre qui est dans le lieu n'en dit deux, parce que le mauvais temps ne permet pas de la dire dehors.

Le quatrième est celui où après la messe du jour, il y a une sépulture à faire, ou à recevoir une personne constituée en dignité, laquelle veut entendre la messe.

Le cinquième est celui où l'on a prescrit l'usage de célébrer plusieurs fois dans un jour, comme il se pratique le jour des Morts dans l'Aragon, la Catalogne et le pays de Valence, où les réguliers disent trois messes, et les prêtres séculiers deux seulement.

De tous ces cas, il n'y a que le premier qui soit d'usage en France, et on n'y bîne qu'avec la permission de l'ordinaire.

Sainte-Beuve croit cependant qu'il est probable qu'un prêtre averti après la communion, mais avant l'ablution, pourrait dire une seconde messe pour donner le saint viatique à un moribond.

§ XIV.

Du lieu où on doit dire la messe.

1. Il n'est aucun lieu déterminé par le droit naturel ou divin pour la célébration du sacrifice de la messe. De là vient que les apôtres et leurs premiers successeurs rompaient le pain sacré partout où ils pouvaient, dans un champ, un désert, un navire, une grotte, une hôtellerie, une prison. Mais si l'on consulte le droit ordinaire ecclésiastique, on ne peut dire la messe que dans les églises consacrées par l'évêque, ou bénites avec sa permission par le prêtre, ou au moins dans des chapelles domesques avec l'agrément du supérieur légitime, quoiqu'en France, il soit d'usage de bénir ces chapelles mêmes.

2. On peut quelquefois dire la messe hors les lieux destinés à cet usage, et cela arrive 1°. quand une église est, ou inondée, ou consumée par le feu, ou entre ouverte de manière à annoncer une ruine entière; 2°. quand faute d'église, ou d'église proportionnée à la multitude des fidèles, il faudrait qu'un bon nombre d'entre eux perdît la messe. C'est pour cette raison qu'on célèbre en pleine campagne pour les troupes, quand l'u-

sage, pour de bonnes raisons, a dérogé à la loi. Ainsi on offre le sacrifice dans l'appartement des princes pendant leur maladie et après leur mort. Ainsi encore les évêques ont droit de faire dire la messe partout où ils se trouvent.

3. On peut dire la messe sur mer quand elle est tranquille et le ciel serein. C'est l'usage d'aujourd'hui qu'on pourrait justifier par la pratique des temps les plus reculés.

4. On ne peut dire la messe, ni dans une église violée, ni dans celle qui aurait été interdite ou qui serait devenue exécrée. Une église est dans le cas d'exécution, 1°. quand elle est renversée en tout ou pour la plus grande partie, même quant aux murailles. Car alors, fut-elle absolument rebâtie des mêmes matériaux, elle a besoin d'une nouvelle consécration, parce que ce n'est plus moralement la même église. Ce serait autre chose, s'il n'y avait que le toit et les bois de brûlés; car la consécration se faisant sur les murs, elle est censée subsister, tant que ceux-ci subsistent. Si cependant ils étaient tellement rongés en dedans que leur surface fût réduite à rien, alors quoiqu'ils fussent encore sur pied, leur consécration serait absolument éteinte. Mais elle demeurerait en son entier, si cette surface se mangeait peu à peu, on la rétablissait successivement; tant parce qu'un mur qui ne se refait que peu à peu,

est toujours réputé la même, que parce que la consécration qui n'est qu'un être moral, va du tout aux parties; et que celles-ci qui sont en plus grand volume la communiquent à ceux qui y accroissent. A plus forte raison une église que l'on blanchit ne perd pas sa consécration. Il en est de même de celle qu'on incruste de marbre. 2°. Une église tombe encore dans le cas d'exécration, lorsqu'on l'augmente tellement en long ou en large que l'accessoire passe le principal : autrement il suffit que les parties qu'on y ajoute soient bénites par un prêtre commis par l'évêque.

5. Une église est violée, *polluta*, 1°. par un homicide volontaire, et grièvement injurieux au lieu saint : 2°. par une effusion mortellement coupable du sang humain ; 3°. par tout ce qui s'appelle, *voluntaria humani seminis effusio* ; 4°. par la sépulture d'un excommunié dénoncé, ou d'un infidèle non baptisé.

Une église est donc violée par un homicide volontaire, soit qu'on y tue un chrétien, ou un infidèle, qu'on se tue soi-même, qu'il y ait dans le meurtre effusion de sang ou qu'il n'y en ait pas, pourvu qu'il se fasse véritablement dans l'enceinte du lieu saint, c'est-à-dire, dans cet espace qui s'étend d'un bout à l'autre, et du pavé à la voûte intérieure. Ainsi une église ne serait pas violée par un homicide commis dans une sacristie, dans

le clocher, au-dessus du toit ou même de la voûte, dans des appartemens attachés à l'église, dans un souterrain qui ne serait pas fait pour la sépulture des fidèles, sur les murs de l'église en dehors. Elle ne le serait pas non plus par un homicide involontaire, comme si un insensé s'y cassait la tête, ou qu'une pierre se détachant de la voûte, tuât quelqu'un. Elle ne le serait pas non plus par un homicide non injurieux au lieu saint, comme si un homme en tuait un autre en gardant les bornes d'une juste défense, ou qu'un suisse, en écartant la foule, allât plus loin qu'il ne voudrait.

Une église est encore violée par une effusion mortellement coupable seulement du sang humain. D'où il suit qu'elle n'est pas violée, quand de petits enfans s'y sont battus jusqu'au sang ; ou qu'un père, dans un premier mouvement, a donné à son fils un soufflet qui l'aura fait saigner au nez ; ou qu'un chirurgien aura coupé le bras à quelqu'un à qui il ne pouvait autrement sauver la vie. Mais si on avait fait à quelqu'un dans l'église une grande contusion qui d'elle-même, ou par le fer du chirurgien, donnât du sang dans la suite, cette effusion postérieure opérerait la profanation de l'église où le coup aurait été donné.

Une église est aussi violée par l'incontinence extérieure, soit qu'elle soit jointe au commerce charnel même légitime dans une

autre circonstance, tel qu'il serait entre deux époux, soit qu'elle en soit séparée.

Enfin, une église est violée lorsqu'on y enterre un excommunié dénoncé, ou un païen, ou tout autre infidèle non baptisé.

6. Il faut remarquer sur tout ce que nous venons de dire, 1°. qu'une église n'est jamais profanée par aucun crime tant qu'il reste secret; et il est censé tel, quoiqu'il soit connu du prêtre, et d'une ou de deux autres personnes: 2°. que la seule notoriété du fait suffit pour qu'une église soit violée: d'où vient que si pendant qu'un prêtre est à l'autel, il se commet un homicide en présence de plusieurs personnes, ce prêtre doit se retirer, à moins qu'il n'ait commencé le canon: 3°. qu'une église peut être profanée par une action non coupable; comme si on y enterre de bonne foi quelqu'un qui en doit être exclus: 4°. qu'une église où l'on a célébré de bonne foi, n'est pas réconciliée pour cela: 5°. qu'on pèche mortellement en célébrant dans une église profanée, mais qu'on n'encourt, ni suspension, ni irrégularité: 6°. qu'un lieu saint n'est pas violé, parce qu'un excommunié dénoncé y a célébré: 7°. que quand une église est violée, *polluta*, les autels le sont aussi, et *vicissim*, n'y eût-il qu'un seul autel violé: 8°. que les différentes manières dont un lieu saint peut être profané, ne regardent que les temples publics, non les ora-

toires privés et les chapelles domestiques, parce que le droit ne parle que des édifices publics, et que les peines ne doivent pas s'étendre.

7. Il n'y a que l'évêque qui puisse réconcilier une église profanée; mais pour celle qui n'a été que bénite, un simple prêtre peut la réconcilier avec la permission de l'évêque, ou même sans cette permission, lorsque la chose presse, et que l'évêque est éloigné.

§ XV.

Des ornemens et des autres choses nécessaires pour dire la messe.

1. Les ornemens avec lesquels un prêtre dit la messe, sont l'amict, l'aube, la ceinture, le manipule, l'étole, la chasuble; et ces ornemens sont si nécessaires, de droit ecclésiastique, à la célébration de la messe, qu'on pécherait mortellement en la célébrant sans les avoir, quand même on ne le ferait que dans le cas d'une très-grande nécessité, telle que serait celle de communier un moribond, ou de dire la messe à un peuple qui ne l'entendra pas sans cela, un jour de fête. La raison est que les lois d'entendre la messe, ou de communier à la mort, n'obligent que quand on peut célébrer selon les règles les plus importantes, telles que celles qui prescrivent les ornemens sacerdotaux. Il y a cependant de bons théologiens qui croient, que si un peuple ne devait pas

entendre la messe un jour de fête, on pourrait célébrer sans les ornemens de moindre importance, tels que l'amict, la ceinture et le manipule, ou avec de tels ornemens qui ne seraient pas bénis. On pourrait aussi, selon saint Antonin, 3, *p. tit.* 13, faire une étole d'un long manipule, ou un manipule d'une étole un peu courte, parce qu'il n'y a qu'une même bénédiction pour ces deux ornemens.

2. Il y a de soi péché mortel à se servir pour la messe d'ornemens qui ne soient pas bénis, ou par l'évêque, ou par un prêtre commis de sa part. La pratique de l'Eglise, et le consentement des docteurs en sont une preuve suffisante. Les réguliers peuvent bénir les ornemens pour leurs églises seulement, ainsi que l'a décidé la congrégation des rits, *die 24 Aug.* 1609.

3. Les ornemens sacerdotaux perdent leur bénédiction, lorsqu'ils perdent la forme sous laquelle ils l'ont reçue, ou qu'on ne peut plus s'en servir décemment pour les fonctions du saint ministère. Une aube, par exemple, cesse d'être bénite, si une des manches vient à être séparée du corps, soit par violence, soit par vétusté; mais si on recousait la manche avant qu'elle fût séparée du tout, l'aube garderait sa bénédiction, quand même on y mettrait une pièce vieille ou neuve. Une ceinture perd sa bénédiction, quand elle est rompue de manière qu'aucun de ses deux bouts n'est pro-

pre à ceindre le ministre de l'autel; mais si l'un des deux est assez long pour cet usage, on peut continuer à s'en servir, et y joindre l'autre si l'on veut. Une ceinture prête à se rompre, qu'on répare avec du fil, ou qu'on fortifie d'un nœud, ne perd point sa bénédiction, parce qu'elle forme toujours un tout dont les parties n'ont point été séparées. Il en est de même d'une chasuble ou d'une étole que l'on raccommoderait peu à peu; mais non pas si on y mettait tant de nouvelles pièces à la fois, que le neuf l'importât sur le vieux.

4. On ne peut, sans une très-grande indécence, faire servir à des usages profanes les vieux linges ou ornemens d'églises; on doit les brûler et en jeter les cendres dans un lieu qui ne soit pas foulé aux pieds par les passans. (*Cap.* 39, *dist.* 1, *de consecr.*) Mais on peut convertir en ornemens sacrés ce qui a servi à des usages profanes, comme on peut consacrer à Dieu les temples des démons. On peut aussi employer à d'autres usages les ustensiles de métal qui ont servi à l'église, après les avoir fait fondre au feu, parce que le feu qui les met en fusion, les change tellement qu'ils ne sont plus réputés les mêmes.

5. On doit prendre, pour dire la messe, les ornemens qui conviennent à l'office, et un simple prêtre ne peut les prendre à l'autel, que quand il n'y a, ni sacristie, ni crédence; et pour lors il doit les prendre au coin de l'autel,

du côté de l'Évangile. Le droit de les prendre au milieu de l'autel n'appartient qu'aux cardinaux et aux évêques, ou aux prélats inférieurs, et seulement à ces derniers, lorsqu'ils officient pontificalement.

6. Les autres choses nécessaires pour dire la messe sont l'autel, les nappes, la croix, les cierges, le calice, le corporal, le purificateur, la palle, le missel et le servant.

7. L'autel, comme il est d'usage dans le christianisme, est absolument nécessaire pour dire la messe, non de nécessité de moyen, mais de nécessité de précepte si rigoureux, que les papes mêmes n'en ont jamais dispensé. Il faut aussi que l'autel soit consacré par l'évêque, et le pape seul peut donner cette commission aux simples prêtres.

8. L'autel fixe perd sa consécration : 1°. lorsque sa table, quoiqu'elle demeure en son entier, est séparée de sa base, ou des pieds sur laquelle on l'avait posée : 2°. quand cette même table est, ou brisée, ou rompue considérablement : 3°. quand le sépulcre est rompu, selon plusieurs théologiens, contre plusieurs autres; ce qui rend la chose douteuse; mais il est certain, quoi qu'en croient aussi quelques théologiens, que la seule rupture du sceau du sépulcre ne suffit pas pour faire perdre à un autel sa consécration, parce que le droit n'en dit pas un mot, et que l'usage qu'on pourrait réclamer n'est, ni cer-

tain, ni dominant, bien loin d'être universel. 4°. Un autel portatif perd sa consécration, quand il est tellement brisé, qu'il n'en reste aucune partie assez grande pour contenir l'hostie et le calice, parce que pour lors sa forme périt, et par une suite nécessaire la consécration qui en dépend; d'où il suit qu'un autel de cette sorte peut continuer à servir au sacrifice, lorsque le morceau qui reste après une fracture est assez grand pour contenir le pain et le vin; ou lorsqu'il est écorné dans les quatre coins; ou enfin quand il a été tiré du cadre de bois dans lequel on a coutume de l'enchaîner, parce que ce cadre est étranger à la substance de la pierre sacrée. 5°. Tout autel perd aussi sa consécration *per pollutionem humani sanguinis vel seminis*, et pour lors toute l'église est violée; au lieu que quand l'autel n'est profané que par la rupture de la pierre, le reste de l'église ne l'est pas.

9. Pour dire la messe, il faut, régulièrement parlant, trois nappes blanches de lin ou de chanvre fin, ou de coton dans les pays où il tient lieu de toile de lin, qui soient bénites par l'évêque, ou par un autre approuvé à cet effet. (*Rubr., part. 1, tit. 20, cap. 39 et 40 de consecr., dist. 1.*) Deux nappes suffisent néanmoins dans les pays où la coutume a prévalu, comme en Espagne, au moins du temps de Suarez; et l'on peut même se contenter d'une dans

le cas de nécessité, comme s'il fallait sans cela priver un malade du saint viatique, ou une communauté d'une messe de précepte. On peut dans les mêmes cas se servir de nappes non bénites, mais jamais de nappes sales, déchirées, ou indécentes en toute autre manière.

10. Il faut une croix avec l'image du crucifix différente de celle qui se trouve quelquefois au haut du tabernacle, et qui soit placée au milieu des chandeliers, à moins qu'il n'y ait au fond de l'autel un grand crucifix en relief. (*Cer. episc.*, l. 1, c. 12, p. 64, édit. Paris.) Cette croix n'oblige que sous peine de péché véniel, selon le plus grand nombre des théologiens; mais elle est nécessaire lors même que le Saint-Sacrement est exposé, ainsi que le décida la congrégation des rits le 14 de mars 1707. *Super altare in quo sanctissimum Sacramentum expositum est, cruz de more collocari debet, cum imagine crucifixi appositâ.* (*Apud Merati in indice decretor.* n. 604.) Qu'on ne dise donc point que la figure est inutile en présence de la réalité; la figure n'est point inutile, même dans ce cas, puisqu'elle frappe les yeux du corps; au lieu que la réalité, voilée du sacrement, ne frappe que ceux de l'esprit éclairé de la foi. D'ailleurs cette raison prouverait qu'il ne faudrait point de croix sur l'autel pendant la messe, au moins depuis la consécration jusqu'à la communion que Jé-

sus-Christ y est réellement présent. Il n'est pas nécessaire de bénir les croix que l'on met sur l'autel, ou qu'on porte en procession.

11. Il faut deux cierges de cire, ou au moins un, et la lumière est si nécessaire, qu'on ne peut célébrer sans en avoir, même pour satisfaire à une messe unique un jour de fête, ou pour donner le viatique à un moribond. D'où vient que si la lumière venait à s'éteindre pendant la messe, même un jour de fête, et qu'on n'en pût avoir d'autre, il faudrait discontinuer le sacrifice, à moins que la consécration d'une des deux espèces ne fût déjà faite. Dans le cas de nécessité, comme lorsqu'il s'agit de communier un malade, ou de dire la messe un jour de fête, on pourrait se servir de suif ou d'huile. Il est bon de remarquer ici en passant, qu'il y a une obligation très-étroite d'entretenir jour et nuit une lampe allumée devant l'autel où repose le Saint-Sacrement, et que ceux qui sont chargés de ce soin pèchent mortellement s'ils y manquent un temps considérable, tel que serait celui d'un jour entier.

12. Il faut, pour dire la messe, un calice et une patène d'or ou d'argent. On perinet un calice d'étain quand la pauvreté empêche d'en avoir d'autres. Le dedans de la coupe et le dessus de la patène doivent être dorés, si l'indigence n'en dispense. L'un et l'autre doivent aussi être con-

sacrés par l'évêque, qui n'en peut donner la commission à personne, et on ne pourrait, sans péché mortel, se servir pour la messe d'un calice ou d'une patène qui ne seraient pas consacrés. Un calice n'est pas consacré par cela seul que quelqu'un s'en est servi pour le sacrifice, parce qu'une consécration établie par l'Eglise ne peut se faire que par les cérémonies prescrites par l'Eglise, ou par d'autres qu'elle ait jugées équivalentes, et que le corps de Jésus-Christ, quoique d'une dignité infinie, ne produit d'autres effets que ceux pour lesquels l'Eucharistie a été instituée; et elle ne l'a point été, ni pour consacrer les calices et les patènes, ni pour bénir les nappes, ou les corporaux.

13. Un calice perd sa consécration, 1°. par les mêmes ordures qui la font perdre à un autel : 2°. quand il vient à être rompu, ou que le pied est séparé de la coupe avec fraction, et non quand il en est séparé sans fraction, comme il arrive aux calices qui sont à vis et qu'on démonte. Un calice ne perd pas non plus sa consécration, quand pour le redresser on lui donne quelques coups de marteau, ou qu'on le met au feu, ou que des impies s'en servent à des usages profanes, parce qu'il n'y a point alors de changement dans le fond des choses. Il en est de même quand un calice perd sa dorure en tout ou en partie, successivement ou à la fois, parce que quoique

l'onction qui le consacre ne touche physiquement que sa partie extérieure, toute sa masse est cependant consacrée. Or la masse subsiste, quoique l'accident s'en aille, comme il paraît à l'égard d'une église bien peinte ou bien blanche, qui garde toujours sa consécration, quoique la peinture ou la blancheur disparaisse. Il en est de même, et par la même raison, quand un calice est redoré, puisque le changement qui en a été fait n'est qu'accidentel, et qu'un pur accident ne détruit point la substance. Au reste, il faut suivre la coutume des diocèses où l'on se trouve. Il n'est permis qu'à ceux qui sont dans les ordres sacrés de toucher le calice, le corporal et le purificateur qui ont déjà servi à l'autel; mais quand ils ont été une fois lavés par un diacre ou par un sous-diacre, on peut les faire blanchir ou raccommorder par des personnes du sexe. Tant qu'ils ne sont point notablement déchirés, ils gardent leur bénédiction.

14. Un corporal de lin, béni par l'évêque ou par ceux qui en ont le pouvoir, est absolument nécessaire pour la messe. (*Cap. 46, de consecr. dist. 1.*) Il perd sa bénédiction lorsqu'il est si déchiré, qu'il ne reste plus aucune de ses parties assez ample pour contenir avec décence le calice et la patène.

15. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire, il est cependant très-convenable que le purificateur soit béni.

16. La palle est nécessaire, *sub gravi*, pour dire la messe. Elle doit être de lin dans sa partie intérieure qui regarde le calice. Elle doit aussi être bénite, et ne doit pas être brodée en or ou en soie.

17. Un prêtre ne doit jamais célébrer sans missel, à cause du danger de changer ou d'omettre plusieurs termes de la liturgie, ce qui est d'une très-grande conséquence; et le missel doit être conforme au bréviaire, tant qu'il est possible. En voyage, on prend le missel romain ou celui du diocèse par où l'on passe.

18. Un prêtre ne peut dire la messe sans péché mortel, à moins qu'il n'ait un ministre ou répondant, si ce n'est dans le cas de nécessité, comme pour se procurer le Viatique à soi-même ou à un autre; pour dire la messe à une paroisse qui en manquerait un jour de fête; pour achever le sacrifice déjà avancé, quoique non encore parvenu au canon, lorsque le servant vient à laisser le prêtre à l'autel. Mais un prêtre ne peut en aucun cas se servir du ministère d'une femme pour le sacrifice. Les conciles l'ont justement défendu. (*Concil. Mogunt. an. 812.*) Tout ce que l'on pourrait accorder aux femmes, dans un cas de nécessité, serait de répondre d'un lieu éloigné, puis-que les religieuses le font dans une grande partie du sacrifice; mais il faudrait que le prêtre se servît lui-même, ou se fît servir par un homme. Rien, au

reste, n'est plus triste que de voir dans la plupart des églises de jeunes gens immodestes aider le prêtre dans la fonction la plus auguste, et que les anges disputeraient aux hommes. Il serait à souhaiter qu'un tel ministère ne fût confié qu'à des clercs revêtus de surplis, ou au moins à des personnes pieuses et formées à s'acquitter d'une manière décente de cet important office.

§ XVI.

Des cérémonies de la messe.

Les cérémonies de la messe consistent dans les actions et dans les paroles dont les unes se rapportent à Dieu, comme les génuflexions, les inclinations, les élévations des mains et des yeux; les autres au sacrifice même, comme l'élévation, la fraction et la commixtion de l'hostie; d'autres en célébrant, comme le lavement des mains, le frappement de la poitrine; d'autres au peuple, telles que la salutation et le renvoi; d'autres à la manière de célébrer la messe, comme le chant et les instruments; d'autres enfin ont rapport à plusieurs choses, tels sont les signes de croix, l'aspersion de l'eau bénite, les encensements, etc. Or, il n'est aucune de ces cérémonies usitées dans le sacrifice de la messe qui ne soit digne des plus justes éloges, loin de mériter le blâme et les fades railleries des protestans. Elles sont toutes de la plus haute antiquité, et fondées pour la plupart sur les diverses Écritures.

res, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament. (*Exod.* 17. *Psaln.* 141. *Luc.* 22.) Moïse, Salomon, David priaient en élevant les mains. Jésus-Christ élevait souvent les yeux au ciel et priait à genoux. Le publicain frappait sa poitrine. Le chant, les aspersions, les bénédictions, les inclinations et les cérémonies semblables sont très-communes dans les livres saints. C'est donc avec justice que l'Eglise a consacré ces sortes de cérémonies, en ordonnant qu'elles seraient employées dans ses offices publics, et surtout dans l'auguste sacrifice de la messe. D'où vient qu'un prêtre qui omet volontairement quelque cérémonie de la messe, commet un péché grief de sa nature, et qui ne devient vénial que par l'inadvertance ou la légèreté de la matière.

§ XVII.

Des superstitions qui regardent la messe.

Il y a des superstitions qui regardent les messes en général, ou quelques parties de la messe, et d'autres qui regardent quelques messes en particulier. Nous n'en rapporterons que quelques-unes.

1^o. Mêler des messes avec certains remèdes naturels qu'on accompagne d'observances vaines et superstitieuses, pour guérir certains maux.

2^o. Faire dire un certain nombre de messes, ou une messe à un autel privilégié, dans la

croiance qu'on délivrera infailiblement quelque âme du purgatoire; ou croire qu'une messe de *requiem* a plus de vertu pour le soulagement des âmes du purgatoire qu'une messe conforme à l'office du jour, célébrée à leur intention.

3^o. Rainsasser à terre, pendant le *Sanctus* de la messe du dimanche des rameaux, du buis béni ce jour-là, le faire infuser durant trois quarts-d'heure, ni plus, ni moins, dans un verre d'eau de fontaine et avaler cette eau ensuite pour guérir de la colique et du mal d'estomac. Demeurer la bouche ouverte pendant le *Sanctus* de la messe des morts, pour être préservé des chiens enragés. Ecrire le *Sanctus* sur un morceau de parchemin vierge, et le porter sur soi, pour être heureux à la pêche, etc.

4^o. Dire la messe du nom de Jésus pendant trente vendredis pour ne point mourir sans confession, sans contrition, sans une digne satisfaction, sans une sainte communion, et entrer dans le ciel trente jours après sa mort.

5^o. Faire dire une messe du Saint-Esprit dans certaines églises et à certains autels, pour savoir si un tel ou une telle est morte, ou s'il reviendra, ou pour savoir quand on mourra, ou afin que quelqu'un se corrige ou qu'il mûre dans l'année, etc.

6^o. Dire des messes à plusieurs faces ou à plusieurs têtes, com-

me il se pratiquait au douzième siècle. On en assemblait, ou plutôt on en entait plusieurs les unes sur les autres en cette manière. On commençait une messe du jour, ou telle autre que l'on voulait; on la continuait jusqu'à l'offertoire : là on en recommençait de même une seconde, une troisième et une quatrième. On récitait ensuite autant de secrètes qu'on avait commencé de messes, et on achevait en récitant une seule fois le canon, et en disant autant de collectes qu'on en avait dit au commencement. C'est pour cela que ces messes s'appelaient des messes à deux, à trois, à quatre, à plusieurs faces ou à plusieurs têtes. (Thiers, Traité des superstitions, t. 2, liv. 4.)

7°. Il y a des messes qu'on appelle *sèches*, ou *nautiques*, ou de *navales*, ou de *navigation*, ou de *chasse* et de *chasseurs*. On les appelle *sèches*, parce qu'on n'y faisait, ni oblation, ni consécration, ni communion. On les appelle *navales* ou *nautiques*, parce qu'elles se disaient sur mer, où ordinairement il n'est pas permis de dire la vraie messe, de crainte que le sang de Jésus-Christ ne se répande, à cause de l'agitation du vaisseau. On les nomme messes de *chasseurs*, parce qu'elles se disaient assez souvent pour les chasseurs toujours pressés. Beaucoup de théologiens avec Sylvius condamnent les messes sèches comme superstitieuses (3. p. q. 83.), 1°. parce qu'elles sont pleines de faus-

tés dans les paroles et dans les faits, puisque le ministre sacré, avec tout l'appareil de la religion, s'y comporte en sacrificeur sans sacrifices; 2°. parce que ces sortes de messes ont été réprouvées par plusieurs conciles, et nommément par ceux d'Ypres et de Cambrai. Mais y a d'un autre côté plusieurs habiles théologiens, tels que Génébrard et Mérati qui approuvent les messes sèches, pourvu qu'on en retranche tout ce qui pourrait promettre ou supposer un sacrifice; parce que saint Louis, dans son voyage d'outre-mer, en faisait célébrer de telles. 3°. Parce que les rits de la messe sèche sont détaillés dans Prudence de Troyes, dans le rational de Durand, et dans le livre sacerdotal approuvé par Léon X, et que ces sortes de messes étaient autrefois en usage dans plusieurs églises d'Italie, de France, d'Allemagne et de Flandres. Au reste, on convient que ces sortes de messes ne doivent être tolérées, ni dans les églises, ni dans les chapelles, et que l'évêque seul peut les permettre pour les voyages de mer seulement, ou tout au plus pour la consolation d'un malade chez qui on n'en pourrait dire d'autres pour des raisons extraordinaires.

§ XVIII.

De quelques incidens qui peuvent survenir pendant la messe.

1. On peut recevoir et offrir mentalement seulement les po-

tits pains qu'on présente pour être consacrés, lorsqu'ils n'ont pas été présentés en leur temps; mais on ne peut les recevoir que jusqu'à la préface exclusivement et pour des raisons solides, telles que la nécessité de communier une personne qui sans cela ne pourra le faire de long-temps, ou la circonstance d'un jubilé, d'une affluence de pieux voyageurs gênés par le moment du départ, etc. La crainte d'affliger légèrement une personne, ou de différer de quelque temps sa communion, ne suffit pas pour engager le prêtre à faire une oblation d'hosties à contre-temps.

2°. Si une mouche, ou une araignée tombe dans le calice avant la consécration, le prêtre doit ôter le vin qui y est, le mettre dans un lieu décent, en prendre de l'autre avec de l'eau, l'offrir et poursuivre la messe. Si c'est après la consécration, il doit prendre la mouche avec le précieux sang, s'il n'a point de répugnance et qu'il n'y ait point de danger. Autrement il doit tirer la mouche ou l'araignée, la laver avec du vin, la brûler après la messe, et jeter tout dans le sacraire. Si la mouche, imbibée du précieux sang, sort d'elle-même et s'envole, il faut, si on ne peut la prendre, l'abandonner à la providence sans se troubler.

3°. S'il tombait du poison dans le calice déjà consacré, il faudrait et il suffirait de consacrer de l'autre vin, sans qu'il fût nécessaire de consacrer encore un autre pain, parce que c'est un

principe général du droit (*cap. 1 et 2, de sacram. non iterand.*) qu'en fait de sacrement il faut suppléer ce qui a été omis, sans réitérer ce qui a été légitimement exécuté. Mais si le prêtre ne s'apercevait qu'après la communion que les espèces sont empoisonnées, il devrait s'en décharger dans un vase propre, et les jeter dans la piscine après qu'elles seraient corrompues. La raison est que n'étant pas le maître de sa vie, il ne peut, ni prendre, ni retenir un poison mortel.

4°. Quand une particule s'est attachée à la coupe intérieure du calice, on doit la prendre en versant du vin, ou bien en l'amenant avec le doigt sur le bord du calice.

5°. Si l'hostie consacrée tombe toute entière dans le calice, le prêtre doit continuer la messe sans la retirer, ni faire les signes ordinaires.

6°. Lorsque le vin se gèle dans le calice, il faut l'envelopper de linges chauds, ou le mettre dans de l'eau bouillante, en sorte cependant qu'elle n'entre pas dans le calice; et s'il n'y a, ni feu, ni linges chauds pour liquéfier le vin consacré, il faut le mettre avec les doigts en petits morceaux, et les prendre les uns après les autres.

7°. Si une hostie tombe à terre, on doit mettre quelque chose de propre dessus l'endroit où elle est tombée, le racler ensuite, et jeter la poussière dans la piscine. Si elle tombe sur le voile, ou sur la nappe de com-

munion, il faut aussi marquer l'endroit, le laver ensuite, et jeter l'eau dans la piscine. Si elle tombe sur le linge ou sur les habits d'une personne qui communie, c'est à elle à les laver, et à faire jeter l'eau dans la piscine. Si elle tombe *intra pectus mulieris, aut partes interioris tunicæ, debet mulier, si potest, hostiam ex vestibus immittere in corporale expansum super mensam in loco secreto, vel eam extrahere ope purificatorii mundi, vel in domo, si necesse sit, inventam sumere, si sit jejuna, aut reverenter servare ut ad ecclesiam secretò reportatur à sacerdote; et si sacrum digitis tetigerit, manum abluere, et lationem in piscinam projicere.* Si l'hostie tombe dans la clôture des religieuses pendant qu'on les communie, une religieuse la mettra sur la patène avec la palle, ou un papier blanc, ou la main, si elle ne le peut autrement, et la donnera au prêtre. On couvrira ensuite l'endroit où l'hostie est tombée, on raclera le pavé après la communion, et on jettera la raclure dans la piscine.

8°. Quand c'est l'hostie qui est tombée sur quelques linges, il suffit que ces linges soient lavés par un sous-diacre. Mais quand ce sont les espèces du vin qui ont été répandues, il faut, si cela se peut, qu'ils soient lavés par un prêtre.

9°. Quand on trouve des hosties ou des parcelles d'hosties sur un autel où l'on a célébré, ou sur le marche-pied, ou à

terre, il faut les mettre dans un lieu décent, et les faire prendre au premier prêtre qui dira la messe avant les ablutions, à cause du doute où l'on est si elles sont consacrées. Que si on ne les trouve qu'après la dernière messe, on doit les renfermer, ou dans le tabernacle, s'il y en a un, ou dans le corporal, afin de les consumer au plutôt.

§ XIX.

De l'honoraire de la messe.

1°. L'usage de recevoir un honoraire, ou une rétribution pour dire la messe à l'intention des personnes qui le donnent, est très permis; et c'est sans fondement qu'un auteur moderne l'a combattu dans une Dissertation sur l'honoraire des messes, imprimée en 1748, et flétrie depuis à Rome. Cet usage est approuvé par l'Église dans toutes les parties de l'univers, et l'on en peut faire remonter l'époque jusqu'aux premiers temps. Saint Paul veut que ceux qui ont *quelqu'emploi dans le temple, vivent de ce qui appartient au temple, et que ceux qui servent à l'autel, aient leur part des biens de l'autel.* (1. Cor. 9, 13.) Or qu'est-ce que vivre des biens du temple et participer aux biens de l'autel, sinon recevoir à l'occasion des fonctions de son ministère une rétribution ou quelque chose d'équivalent? Saint Chrodegang, évêque de Metz, qui vivait vers l'an 750, parlait des rétributions pour les messes comme d'une chose qui n'était

pas nouvelle : *Si aliquis uni sacerdoti promissum suum.....aliquid in elemosinam dare voluerit, hoc sacerdos accipiat, et exinde quod voluerit facias.* Tout est que la Théologie a de plus respectable dépose en faveur de cet usage, dont saint Thomas (2. 2. q. 100. art. 2.) rend cette raison, qu'en ne reçoit pas l'argent comme un salaire proprement dit, ni comme le prix de la messe ou de la consécration, mais comme une aumône nécessaire à l'entretien du ministre.

2. Le prêtre doit se contenter de la rétribution fixée par la loi, ou par la coutume. Il peut cependant recevoir ce qu'en lui offre volontairement de plus, ou même le demander modestement, à raison de la peine accessoire au sacrifice qu'il doit avoir, lorsqu'il faut célébrer dans une chapelle éloignée, ou chanter la messe, etc.

3°. Les prêtres qui ont assez de biens de patrimoine pour vivre, peuvent recevoir des rétributions comme les autres, parce qu'en général l'ouvrier est digne de sa récompense. Qu'il soit riche ou non, cela ne change rien dans les choses : dès qu'il sert l'autel, il a droit de vivre de l'autel.

4. Un prêtre doit dire autant de messes, qu'il a reçu d'honoraires, même insuffisants, parce qu'il s'y engage en les acceptant, et que la sacrée congrégation le déclara ainsi en 1625, par les ordres d'Urbain VIII.

5°. Un prêtre ne peut recevoir

deux honoraires pour une seule messe, en appliquant à l'un des donateurs cette partie du fruit spirituel qui doit lui revenir en qualité de ministre. Le pape Alexandre VII, condamna en 1665 la proposition qui autorisait un trafic aussi peu fondé et aussi indigne du sacerdoce. Il en fit autant de celle qui approuvait un autre genre de commerce défendu dans la même matière, et qui consistait à faire acquitter par un autre, pour la rétribution ordinaire, un certain nombre de messes payées plus abondamment, en retenant pour soi l'excédent de la somme donnée.

6°. Il n'est point permis d'anticiper le sacrifice, en l'offrant d'avance pour ceux qui dans la suite donneront des rétributions. Clément VIII, et Paul V condamnèrent cette pratique qui est très-condamnabile en elle-même, puisqu'on ne dit la messe que selon l'intention d'une personne, relativement à ses besoins, et que la personne qui vous apportera un honoraire dans un ou deux mois, n'a aujourd'hui que vous célébrez pour elle, ni intention, ni peut-être aucun de ces besoins qui lui feront naître l'intention et la volonté de faire dire la messe pour elle. Si cependant un prêtre prévoyait qu'on lui demandera des messes pour une personne décédée, il pourrait dès-lors commencer à le dire, sans en avoir été requis, et recevoir ensuite la rétribution, parce que le sujet et les besoins sont déterminés. Tout

ce qu'il risque, c'est de perdre son honoraire, en cas qu'on ne s'adresse pas à lui.

7°. Il est défendu à tout prêtre de recevoir aucun honoraire pour de nouvelles messes, à moins qu'il n'ait acquitté les anciennes, ou qu'il ne puisse les acquitter en peu de temps, si ce n'est que le donateur consente au délai. C'est ainsi que l'a déclaré la congrégation du concile de Trente. (21. jul. 1625.)

Quant à l'intervalle qu'on peut mettre entre l'acceptation et l'acquit, hors les cas pressans qui ne permettent pas de différer quelquefois d'un seul jour ; comme lorsqu'il s'agit d'un malade qui tend à sa fin, ou d'une affaire qui doit être décidée dans deux ou trois heures, le sentiment commun est qu'on ne peut recevoir de messes, qu'autant qu'on peut en dire dans l'espace de deux mois.

8°. Un prêtre qui prend deux ou plusieurs honoraires pour une seule messe, pèche contre la justice, et est obligé à restitution. Ainsi le déclara le pape Alexandre VII, en condamnant la proposition suivante le 24 septembre 1665 : *Non est contra justitiam pro pluribus sacrificiis stipendium accipere, et sacrificium unum offerre.* (Voyez sur le sacrifice de la messe les controverses du cardinal de Richelieu et de Bossuet ; les conférences de la Rochelle, d'Angers ; le Traité intitulé : Instructions dogmatiques, historiques et morales sur le saint

sacrifice de la messe, avec une explication des cérémonies et des prières de la liturgie ; M. Collet dans son Traité de l'Eucharistie et dans son examen des difficultés qui se rencontrent dans la célébration des saints mystères, etc.

MESSÈNE, ville capitale de la Messénie dans le Péloponèse, située sur la côte orientale du golfe du même nom. On la nomme aujourd'hui Mesaniga ou Moseniga. La notice d'Hierocle en fait un évêché de la province d'Hellade, suffragant de Corinthe ; mais les autres notices la mettent au nombre des métropoles. Voici ses évêques :

1. Alexandre, souscrivit à la lettre du concile de Sardique.

2. Jean 1^{er}, souscrivit à la lettre du concile de sa province à l'empereur Léon. Il avait assisté auparavant au brigandage d'Éphèse, et deux ans après au concile de Chalcedoine.

3. Philippe, assista au concile de Photius.

4. Jean II, souscrivit à la déposition du patriarche Côme Atticus. (Or. chr., t. 1, p. 196.)

MESSIE, *Messias*. Ce mot est formé de l'hébreu *maschuach*, *unctus*, oint, du verbe *maschach*, *ungere*, oindre. Il s'attribue aux sacrificateurs, aux prophètes, aux patriarches, aux rois ; mais on le donne principalement et par excellence au souverain libérateur que les Juifs attendaient et qu'ils attendent encore, quoique vainement, puisque le Messie est venu dans la personne de

Jésus-Christ qui a été oint comme le roi des rois de tous les temps et de tous les siècles, comme le chef des prophètes, comme le souverain pontife de la loi nouvelle, et le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech. Nous ne lisons cependant pas que Jésus-Christ ait jamais reçu l'onction sensible, mais seulement l'onction spirituelle de la grâce, de l'Esprit-Saint, et de la plénitude de la divinité toute entière, dont l'onction sensible et extérieure, qu'on appliquait anciennement aux rois, aux prêtres, et aux prophètes, n'était que la figure et le symbole. Il a réuni dans sa personne divine la royauté, la prophétie, le sacerdoce, et renfermé éminemment tout ce que la loi ancienne et les prophètes avaient promis ou figuré de plus excellent et de plus parfait.

Les anciens prophètes avaient prédit que le Messie serait Dieu et homme, grand et abaissé, maître et serviteur, prêtre et victime, roi et sujet, mortel et vainqueur de la mort, riche et pauvre, roi, conquérant, glorieux, homme de douleur, et l'opprobre des hommes, ver de terre, confondu, humilié, anéanti. Ils avaient encore prédit que le Messie naîtrait d'une Vierge de la tribu de Juda, de la race de David, dans la bourgade de Béthléem; qu'il demeurerait éternellement; que sa venue serait cachée; qu'il était le grand prophète promis dans la loi; qu'il était fils et seigneur de Da-

vid; qu'il devait faire de grands miracles; qu'il rétablirait toutes choses; qu'il mourrait et ressusciterait; que sa venue serait précédée par celle d'Elie; qu'une preuve de sa venue était la guérison donnée aux lépreux, la vie rendue aux morts, l'évangile annoncé aux pauvres; qu'il souffrirait une infinité de contradictions; qu'il bannirait l'idolâtrie, et que les peuples étrangers viendraient en foule se ranger sous sa discipline.

Au commencement du christianisme, les Juifs convenaient assez de ces idées; mais dans la suite, voulant parer les coups que nous leur portions par leurs propres écritures, ils nièrent que les passages que nous leur alléguions, dussent s'entendre du Messie: et se formèrent de nouveaux systèmes sur la venue du Messie.

Les uns, comme le fameux Hillel que les Juifs font vivre avant Jésus-Christ, disent que le Messie est venu en la personne d'Ezéchias. Les autres croient avec la plupart des rabbins, qu'il est venu à la vérité, mais qu'il demeure caché dans quelque endroit du monde, à cause des péchés des Juifs, qui l'empêchent de se manifester. Il y en a plusieurs qui soutiennent que le Messie n'est pas encore venu, et qui sont fort partagés entr'eux sur le temps et les circonstances de sa venue. Les uns l'attendent à la fin du sixième millénaire; d'autres avaient fixé sa venue en 1492, d'autres en 1598, d'autres

en 1600, d'autres encore plus tard. Enfin, las de tant de variations, ils ont prononcé anathème contre ceux qui supputeraient les années de la venue du Messie. Pour concilier les prophéties qui paraissent opposées, quelques-uns ont inventé une nouvelle hypothèse de deux Messies, qui doivent se succéder l'un à l'autre : l'un, dans l'humiliation, dans la pauvreté et dans les souffrances; et l'autre, dans l'éclat, la gloire et l'abondance : l'un et l'autre simple homme.

Jésus-Christ, dans l'évangile (Matt. 24, 24), avertit ses disciples qu'il s'élèvera de faux prophètes et de faux Messies; qu'ils feront des signes capables d'induire en erreur les élus même; et l'événement n'a que trop vérifié cette prédiction. On a vu parmi les Juifs presque dans tous les siècles des faux prophètes et des faux Christs qui ont réussi à tromper plusieurs personnes. Joannes Lent, Hollandais, a fait un traité de l'histoire des faux Messies, de *pseudomessias*. La dernière édition est un petit in-4°. On peut voir sur le Messie, deux dissertations du père Charles-Joseph Imbonatus, imprimées à la fin du cinquième tome de la Bibliothèque rabbinique; le quatrième tome de l'histoire des Juifs de M. Bagnage, édition de Paris; la dissertation de Dom Calmet, sur les caractères du Messie, selon les Juifs, imprimée au commencement de son commentaire sur Jérémie, et celle du père Buffier,

dans son traité de la véritable religion.

MESSIEN ou MAXIMIEN, autrement MAXIEN, martyr et compagnon de saint Lucien. (Voyez LUCIEN.)

MESSIEN, prêtre de l'église d'Arles au sixième siècle, se mit dès sa jeunesse sous la discipline de saint Césaire, dont il fut le secrétaire et le porte-crosse. Messien et Etienne demeurèrent toujours près de la personne de saint Césaire, l'accompagnèrent dans ses voyages, et se trouvèrent présents à sa mort et à ses obsèques. Ils ont composé ensemble le second livre de la vie de ce saint. On a de Messien en particulier, une lettre adressée à l'évêque Vivence, où il rend compte d'une vision que saint Césaire avait eue. Cette lettre se trouve dans l'appendice du tome premier des annales de dom Mabillon. On a aussi une requête présentée au pape Symmaque par Messien, et Gilles, abbé, en faveur des privilèges de l'église d'Arles. (Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 3.)

MESSINE, *Messana*, ville archiépiscopale d'Italie, capitale de la vallée de Demona, et même de toute l'Italie, à ce qu'elle prétend. Elle est située sur le détroit auquel elle donne son nom dans la partie la plus septentrionale de l'île. Elle est grande, riche, marchande et bien fortifiée. On lui donne environ deux lieues de circuit, en y comprenant ses quatre faubourgs. On y compte environ

soixante mille âmes partagées en onze paroisses. On y voit un bon nombre de rues droites et larges, et de très-beaux palais. La cathédrale de la Vierge, et autrefois de Saint-Nicolas, située au milieu de la ville, est un gros bâtiment ancien, mais très-massif; la sacristie et le chapitre sont très-riches; la plupart des maisons religieuses y sont très-bien bâties, et leurs églises sont magnifiques. Il y a vingt-quatre couvens d'hommes et quatorze de filles. On y voyoit de plus trois maisons de jésuites, les clercs réguliers croisés, *Cruciferi*, les théatins. Les clercs mineurs et les pères de l'Oratoire, ont aussi une maison à Messine. Le diocèse contient huit villes et cent vingt-cinq bourgs ou villages qui sont autant de paroisses, vingt-quatre abbayes et treize prieurés.

Evêques de Messine.

1. Eucarpus, vivait vers l'an 505; il assista aux trois et sixième conciles du pape Symmaque.
2. Félix, de l'Ordre de Saint-Benoit, siégeait en 590.
3. Donus, vers l'an 603.
4. Peregrinus, assista au concile de Latran en 649.
5. Benoît, au sixième concile de Constantinople, en 682.
6. Gaudiosus, au second concile de Nicée en 787.
7. Grégoire, au huitième concile en 868. On ignore les noms des évêques qui ont gouverné l'église de Messine pendant plus de deux cents ans; il y a

apparence que l'irruption des Sarrasins fit vaquer le siège pendant tout ce temps-là.

8. Robert, paroit de Roger, comte de Calabre et de Sicile, nommé d'abord évêque de Troina en 1081, après l'expulsion des Sarrasins, fut transféré à Messine avec son siège en 1090.

9. Goffrède, en 1113.

10. Guillaume, vers l'an 1120, mort en 1126.

11. Hugues, succéda en 1127, et assista au couronnement du roi Roger 1^{er} en 1129.

12. Goffrède II, en 1140.

13. Robert II, en 1142.

14. Gérard ou Girald, élu en 1144.

15. Arnaud, en 1147.

16. Robert III, en 1151.

Archevêques de Messine.

17. Nicolas, fut nommé premier archevêque de Messine par le pape Alexandre III en 1166, et siégea jusque vers l'an 1182.

18. Richard Palmeri, Anglais de nation, conseiller et chancelier des rois Guillaume 1^{er}, élu évêque de Syracuse, fut transféré au siège de Messine en 1183, et mourut en 1195.

19. Berard, de l'Ordre de Saint-Benoit, siégea en 1196.

20. Landon, transféré de l'archevêché de Reggio à celui de Messine en 1236.

21. Jean Colonna, d'une famille illustre de Rome, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé archevêque de Messine en 1255, passa en 1262 à l'église de Nicosie dans l'île de

Chypre, où il mourut en 1313.

22. Thomas d'Agno de Léontino, Sicilien, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, succéda au précédent en 1262, et devint patriarche de Jérusalem en 1264.

23. Barthélemi Pignatelli, d'une famille illustre de Naples, siégea en 1266.

24. Raynald ou Reginald de Léontino, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vers l'an 1268.

25. François Fontana, de Parme, élu en 1288, fut transféré au siège de Milan sous Boniface VIII.

26. Guidoctus de Tabiatiss, nommé en 1292, mort en 1333.

27. Pierre, siégeait en 1240.

28. Frédéric de Guerciis, d'une famille noble de Messine, devint archevêque de sa patrie en 1341; il permit aux bénédictins de bâtir un couvent à Messine en 1342.

29. Raymond de Piezolis, élu en 1343, mort en 1348.

30. Jourdain, succéda en 1349.

31. Pierre Porta, religieux de Cîteaux, sacré archevêque de Messine en 1350.

32. Guillaume Monstrius, évêque de Mazara, transféré à Messine sous Clément VI en 1352, et de-là à Mont-Réal, sous Innocent VI en 1365.

33. Denis de Murcia, savant religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, docteur de Paris, fut fait archevêque de Messine en 1363, et mourut vers l'an 1380.

34. Maffiolus Lampugnans, de Milan, passa du siège de Raguze à celui de Messine en 1381,

et à celui de Cracovie en 1392.

35. Philippe Crispus, d'une famille noble de Messine, docteur en Théologie, premier chapelain du roi, nommé premièrement à l'évêché de Squillace, fut transféré à l'église de sa patrie en 1392; il alla en qualité de nonce apostolique dans le royaume d'Aragon, sous Boniface IX en 1398, et mourut en 1402.

36. Thomas Chrysafi, d'une famille noble de Messine, religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, était provincial de Sicile quand il fut élu archevêque de sa patrie en 1402; il ne fut sacré qu'en 1408, et mourut en 1426.

37. Barthélemi de Gactolis ou Gattalia, secrétaire du roi Alphonse, devint archevêque de la même église en 1429, et siégea jusqu'à l'an 1446.

38. Antoine Cerdanus, de Mayorque, évêque de Lérida, et cardinal, fut transféré à Messine en 1447, et mourut à Rome en 1448.

39. Jacques de Porco, de Messine, archidiacre, et chanoine de cette église, puis évêque de Patti, nommé à l'archevêché de sa patrie en 1449, mourut la même année.

40. Jacques de Tudischi, religieux de Cîteaux, vicaire-général de l'archevêque de Palerme, fut placé sur le siège de Messine en 1450, et mourut en 1473.

41. Pierre de Luna, Sicilien, désigné d'abord pour l'église de Gergenti, fut nommé à l'archevêché de Messine par le roi

Jean en 1574; mais le pape Sixte IV ne sachant pas que le roi eût disposé de ce siège, y nomma un religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, appelé Jacques de Sainte-Luce. Cette double nomination fut un sujet de disputes, et fit vaquer le siège de Messine jusqu'à l'an 1579, que Pierre y fut placé, et Jacques transféré à l'évêché de Patti.

42. Martin Ponce, Espagnol, docteur en l'un et l'autre droit, chanoine de Barcelone, fut sacré archevêque de Messine en 1493; il fut envoyé ensuite nonce apostolique en Bohême, sous Alexandre VI et mourut en Espagne en 1500.

43. Pierre Belloradus, Espagnol, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, inquisiteur de Séville, sacré archevêque de Messine en 1501, mourut en 1509.

44. Pierre Sueglies ou Isnaglias, de Messine, cardinal et archevêque de Reggio, fut préposé à l'église de sa patrie en 1510; il alla en Hongrie et de-là à Boulogne en qualité de légat et mourut à Césène en 1511.

45. Bernardin de Bononia, de Palerme, chanoine de sa patrie, puis évêque de Malte, fut transféré à l'église de Messine en 1512 et mourut à Palerme en 1513.

46. Antoine de Lignamine, d'une famille noble de Messine, chanoine et doyen de cette église, en devint archevêque en 1513 et mourut en 1537.

47. Innocent Cibo, de Gênes,

cardinal-diacre du titre des saints Côme et Damien, neveu de Léon X, nommé à l'archevêché de Messine en 1538 et mourut à Rome en 1550, il avait été aussi Camérier de la S. E. R. légat de Boulogne et de la Romagne et gouverneur de plusieurs villes de l'état ecclésiastique.

48. Jean-André de Mercario, de Messine, évêque de Siponto, puis cardinal, passa à l'église de sa patrie en 1551 et mourut à Rome en 1560.

49. Gaspard Gavantes, Espagnol, succéda en 1561, alla au concile de Trente en 1563 et fut transféré la même année au siège de Salerne.

50. Antoine, de Ficosie, chancelier de Sicile, fut fait archevêque de Messine en 1564 et mourut en 1568.

51. Jean de Brenta, de Vitoria dans la Biscaie, inquisiteur de Sicile, nommé à l'archevêché de Messine en 1569, fit la visite de son diocèse en 1573 et mourut en 1582.

52. Antoine Lombard, Sicilien, après avoir rempli successivement les sièges de Mazara et de Gergenti, fut fait archevêque de Messine en 1584 et mourut en 1597. Après sa mort, le siège vaqua trois ans et demi.

53. François Velardes de la Cuencha, Espagnol, élu en 1598, mourut en 1604.

54. Bonaventura Secusius, Sicilien, général de l'Ordre des Frères Mineurs, fut fait d'abord patriarche de Constantinople, il devint en suite évêque de

